13
30

MERCVRE DE FRANCE

TOME SOIXANTE-DIXIÈME

Novembre-Décembre 1907

Novembre-Décembre 1907 — Tome LXX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Dix-huitième année

PARIS-VI^e^
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

EDGAR POE

ET SON AMI F. HOLLEY-CHIVERS

LEURS RELATIONS ET CORRESPONDANCE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

—

Une publication fort intéressante de la Correspondance échangée entre Poe et son ami Thomas Holley-Chivers a, — grâce au *Century Magazine* (1), — éclairé d'un jour nouveau la vie et les opinions philosophiques et littéraires du grand poète et écrivain américain, et a fait surgir de nouvelles controverses au sujet de l'œuvre d'Edgar Poe.

A peine quelques stances seraient restées de l'œuvre de Chivers, — en dépit du beau poème qu'écrivit sur sa mort le professeur danois Gierlow, maître de langues dans une école de Macou, en Géorgie ; — et ses ouvrages seraient encore endormis au fond du British Museum, dans l'oubli le plus profond, sans la soudaine curiosité qui s'éveilla au rappel de ses relations avec l'auteur des *Histoires Etranges*.

MM. Griswold, dans l'édition des lettres de son père, et Joel Benton, dans une série d'articles intitulés *le Cycle Poe*, ressuscitèrent la controverse qui avait déjà été soulevée après la mort de Poe, au sujet de l'origine du « Corbeau ».

Dans sa récente édition des œuvres de Poe, le professeur Harrison, après avoir étudié les prétentions que montra Chivers d'avoir été le précurseur et l'inspirateur de son ami dans

(1) Janvier et février 1903.

cette œuvre, conclut de la manière la plus formelle à l'ori
nalité créatrice de Poe.

Mais ces controverses, en apportant, comme nous l'avo
dit, des lumières nouvelles sur l'admirable poète que tradui
Baudelaire, ont eu, pour Chivers l'avantage de le sortir
l'oubli; elles ont fait connaître sa curieuse et assez intér
sante figure littéraire et ont entraîné la réédition de quelqu
uns de ses poèmes les plus extraordinaires.

BIOGRAPHIE DE CHIVERS — SON CARACTÈRE

Le docteur Thomas Holley Chivers naquit à Digby-Manc
près de Washington, dans le comté de Wilkes, en Géorg
en 1807. Il était l'aîné de sept enfants.

Son père, Robert Chivers, était un planteur de coton ric
en terres et en esclaves. Son grand-père, Thomas H. Chive
avait émigré d'Angleterre au milieu du dix-septième siècle,
s'était d'abord établi en Virginie, puis était ensuite venu
fixer en Géorgie. Sa mère, qui s'appelait Digby, était, e
aussi, d'une famille d'émigrés ; son père était venu d'Angl
terre se fixer en Pennsylvanie, avant qu'il ne transport
définitivement ses pénates en Géorgie. C'est là qu'elle épou
le père du poète en 1806.

Il fut élevé dans les principes religieux les plus sévères, c
toute sa famille était baptiste, et les traces de cette éducati
religieuse, toute imprégnée de l'étude de la Bible, se fero
sentir dans toutes ses œuvres : c'est là qu'il puisera sa gra
diloquence souvent incompréhensible, ses expressions et s
comparaisons bizarres, en un mot toute la tournure d'esp
qui lui fut propre et constitua sa rare originalité.

Son enfance fut heureuse, ses affections domestiques viv
et tendres et son amour pour sa mère touchait presque à
dévotion.

Il commença de bonne heure à écrire. Dans un poème data
de sa vingtième année, on trouve, gâtée par ses défauts d'e
phase et de recherche, une réelle maîtrise de forme et
rythme. Dans ce poème intitulé *la Foi*, il la décrit comme «
montrant deux anges, l'Amour et l'Adoration, semblables
deux sœurs jumelles, marchant avec lui, la main dans la mai
à travers l'Éden de sa jeunesse, et moissonnant les Violet
purpurines du Ciel ».

Il se destina à la médecine et fit ses études à l'Université de Pennsylvanie, où il obtint le grade de docteur. Mais, grâce à l'aide de son père, il n'eut jamais besoin de se soumettre aux nécessités de la pratique, et put s'adonner tout entier à ses études littéraires, et plus particulièrement à ses travaux poétiques.

Plus tard, on lui offrit une chaire de physiologie à l'université d'Atlanta; il refusa cette situation, et ce fut là son dernier contact avec les études médicales et scientifiques.

Pendant son séjour à l'Université, il publia diverses poésies telles que *les Eaux de Géorgie*, et, en 1834, à Philadelphie, une tragédie *Conrad et Eudora*. L'année suivante il collabora au *Messager littéraire du Sud*, dont Poe était l'éditeur. En 1837, il fit paraître à New-York son premier recueil de vers, *Nacochée ou l'Etoile de beauté, avec d'autres Poèmes*.

Il habitait alors le Nord, où il se livrait à la peinture en même temps qu'à la poésie, et où, entre temps, il inventait une machine à dévider les cocons de vers à soie.

La forme littéraire et la coupe des vers de *Nacochée* portent l'empreinte de Moore et de Coleridge, et quoique rien ne puisse faire croire que Chivers ait lu la poétique de Blake, l'influence de celui-ci, mêlée à celle de la Bible, se fait sentir d'une manière toute particulière dans certaines de ses poésies, notamment dans son *Ode au Mississipi*, alors qu'il décrit le cours majestueux des ondes du grand « Père des Eaux ».

C'est à Philadelphie que Chivers connut, par l'édition de Keats pour Galignani, les œuvres de Shelley et de Coleridge, qui apportaient le romantisme sur les côtes américaines. Chivers se prit d'enthousiasme pour ces œuvres et fut un des premiers Américains à être un *Shelley-lâtre*. C'était du reste une distinction, en 1837, pour un jeune poète, d'être un admirateur de *Alastor* et de *Rosalinde et Hélène*.

Chivers avait la conception orphique de la nature de la poésie et du rôle du poète, mais n'était pas encore enflé de cet orgueil démesuré que nous retrouverons plus tard au sujet du *Corbeau*, ne supportant aucune critique, et se plaçant lui-même au pinacle, soit en s'aidant de la notoriété de Poe, soit, malgré la dévotion qu'il lui portait, en l'attaquant et en l'accusant de plagiat, d'une manière évidemment inconsciente.

L'éducation de Chivers au point de vue religieux devait le

conduire au mysticisme. Aussi le voyons-nous successivem devenir « transcendantaliste », « swedenborgien », et, ver fin de la vie, « associationiste », pour finir, lui, le dévo Shelley, et le frère d'un propriétaire d'esclaves du Sud, c les divagations des « bostoniens ».

Thomas Holley-Chivers mourut en Géorgie en 1858.

SES RELATIONS AVEC POE

C'est pendant l'été de 1840, au moment où Poe chercha lancer à Philadelphie le *Penn Magazine*, que se nouè de durables relations entre lui et Chivers, auquel il s'adr comme collaborateur, et en lui demandant des souscripte

Chivers répondit le 27 août, en lui promettant son aide, n en glissant une observation sur le terrible style au *tomaha* qui était celui des critiques de Poe : il ne devait pas tard ressentir lui-même les coups de ce « tomahawk ». Dans article intitulé *Autographie*, du *Graham's* de décembre 18 Poe parle ainsi de Chivers :

> Le docteur Thomas Holley Chivers, de New-York, est à la fois des meilleurs et un des pires poètes de l'Amérique. Ses œuvres a tent l'allure d'un songe sauvage, étrange, incongru, mêlé de monst sités torturées et de soupirs d'un doux chant insoutenu. On ne jamais être sûr qu'il y ait aucune idée dans ses paroles — pas qu'il n'y en a dans le nombre de nos plus célèbres morceaux de sique — mais l'effet est absolument le même dans les deux cas. figures sont des métaphores qui courent comme des folles, grammaire est souvent nulle. Et cependant il se trouve dans les mes du Dr Chivers d'aussi beaux passages isolés que dans les œu de quelque poète que ce soit.

Chivers écrivit à Edgar Poe pour se plaindre de cette tique et cette première missive fut suivie d'une seconde let Poe répondit à ces deux lettres le 6 juin 1842, en s'excus palliant ses ironies par des éloges, annonçant l'intention chercher un associé pour lancer le *Penn Magazine*, et demandant d'être cet associé.

Chivers venait à ce moment de perdre son père et pa pour le Sud toucher sa part d'héritage ; il pouvait donc cet associé ; mais il répondit sans s'engager à rien, quo d'une façon très affectueuse, le 12 juillet 1842.

L'affaire faisait pourtant des progrès. Dans une lettre

7 septembre 1842, Poe annonce qu'il vient d'obtenir un em-loi à la mairie de Philadelphie, et que, la vie matérielle assu-ée, il va pouvoir s'occuper plus facilement du *Penn Maga-ine*. Il expose qu'il a l'appui des pouvoirs publics, et fait compte, tant des frais que des bénéfices, en se révélant dans et exposé homme d'affaires consommé. Il termine en disant 'avoir pu trouver l'éditeur de ses rêves pour le poème sur mort de Harrison : *la Grande Mort*, ajoutant :

La vérité est que la poésie de l'ordre élevé est et sera toujours inven-able dans ce pays ; du reste, dans l'état actuel des lois sur les droits e propriété des auteurs, l'éditeur ne peut être protégé en éditant n livre américain.

Il ne devait pourtant rien résulter de ces premiers pourpar-rs : c'est ce qui ressort d'une lettre fort touchante, quoique mphatique et ampoulée, écrite par Chivers à Poe le 7 décem-re 1842, où il lui annonce la mort de sa fille en lui citant les ers de Shelley : « Viens, sombre mort; emporte-moi dans les ras qui enlacent tout comme une tendre mère, cache-moi ans ton sein, et berce-moi du sommeil dont on ne se réveille as. »

Chivers ne reçut pas de réponse à cette lettre, pas plus qu'à eux autres écrites en 1843. Mais il ne se décourage pas, et printemps de 1844, il écrit de nouveau pour demander ce ue devient le *Penn Magazine*, s'offrant comme bailleur de nds « pourvu que cela soit conforme à ses intérêts ».

Poe lui répondit de New-York le 10 juillet 1844, en lui don-nt des détails sur le *Penn Magazine*, qui devra s'appeler *le tyle*, en souvenir de l'instrument dont les anciens se servaient our écrire, puis en exposant des idées philosophiques sur les-uelles nous reviendrons.

Chivers répondit le 6 août, puis le 24 septembre, sans rien cevoir de Poe. C'est alors qu'il fit le voyage de New-York ans le courant de l'été 1845) et qu'il vit pour la première is le génial poète, alors fort agité et ne parlant que de se ttre avec Lewis Gaylard Clark, — éditeur du *Kickerbocker agazine* — qui eut le bon sens de se détourner de son emin.

Chivers écrivit à ce moment des notes sur Poe, toutes plei-s de « chiveresqueries », ainsi que le résumé d'une conver-tion, que nous étudierons plus loin.

Il ne devait pas rester longtemps à New-York ; son der volume de vers, *la Pléiade perdue*, venait de paraître, et en fit l'éloge dans le *Journal de Broadway* du 2 août 184

La correspondance reprit par une lettre de Poe du 29 relative à des questions d'intérêt. Chivers répondit de Géo le 9 septembre et le 30 octobre (probablement aussi dans tervalle).

En ce moment, Poe, talonné par les besoins d'argent, dressait de tous côtés, à Kennedy, à Greswold, à Georges et tenta un dernier effort du côté de Chivers dans une le datée de New-York le 15 novembre 1845, où il traite ég ment une question de métrique.

Il est impossible de savoir si Chivers rendit le service mandé, car les six lettres qu'il écrivit à Poe dans les neuf n suivants font défaut à son dossier.

Pendant ce temps, le *Journal de Broadway* avait fait mauvaises affaires, et Poe avait dû se retirer au cottage Fordham, dans un état de santé pitoyable et une situation fortune des plus précaires.

C'est de là qu'il écrivit à Chivers, le 22 juillet 1846, une tre pleine de courage et de dignité. Après lui avoir en q ques mots peint sa situation, il lui dit :

La bande des petits oiseaux de proie qui attend toujours la m die d'un oiseau de plus grande taille pour l'attaquer s'est ruée moi, s'acharnant de tout son pouvoir à ma ruine. Et ma terr pauvreté leur a donné tous les avantages. En fait, mon cher a j'en suis arrivé aux portes mêmes de la mort, et à un désespoir même que la mort ; je n'avais même pas un ami à qui m'adre en dehors de ma famille. Que n'aurais-je pas donné pour bonne poignée de mains de vous !..... Je vous retourne du profond de mon cœur votre assurance d'amitié. A part vous, je jamais rencontré personne pour qui j'aie éprouvé une aussi int sympathie (aussi bien d'intelligence que de cœur), qui est la s vraie base de l'amitié. Croyez que jamais je n'ai douté un seul ins de votre volonté de me venir en aide.... Voici plus de cinq mois je n'ai pu écrire une seule ligne pour les revues ; vous pouvez j par là de la terrible extrémité à laquelle j'ai été réduit... Il est chose que vous serez heureux d'apprendre : voici bien longte qu'aucun stimulant n'a mouillé mes lèvres..... Que rien dans c lettre ne puisse vous faire croire que je désespère à jamais d'être h reux en ce monde. Au contraire, si malade que je sois, si enfo

la plus noire misère, il reste toujours une douce espérance au de mon cœur..... Je ne veux pas manquer de vous dire com- je me réjouis de votre réussite pour la soie..... Que Dieu vous sse, votre toujours ami : EDGAR A. POE.

hivers répondit à Poe le 21 février et le 4 avril 1847, et -être aussi à d'autres dates, mais celui-ci semble ne pas avoir répondu. Chivers invitait Poe à venir vivre près de lans le Sud et lui disait : « Je prendrai soin de vous aussi ;temps que vous vivrez... »

a dernière lettre écrite par Poe à Chivers est datée de dham, le 13 juillet 1848; il y invite Chivers à venir le voir ndemain ou le dimanche suivant. Il résulte d'une lettre Poe à Mrs Clemm en septembre 1849 qu'il reçut à cette que les dernières nouvelles de son ami.

uand, après la mort Poe, Griswold publia sur lui une ce injurieuse pour sa mémoire, Chivers, pour venger son , écrivit sa vie, qu'il offrit le 27 octobre 1852 à Ticknor s le titre suivant : *Nouvelle vie de Edgar Allan Poe, ana- véridique de son génie comme poète, avec la Publication eaucoup de Lettres d'Or* (poème qui n'a jamais été publié s aucune autre de ses œuvres) *et plusieurs belles élégies sa mort par T. H. Chivers. M. D.* — Dédicace : « A l'âme nelle de l'immortel Shelley, cet ouvrage est ici solennelle- t dédié par celui qui est impatient de jouir de sa Compa- dans l'Elysée. — L'auteur. »

et ouvrage est un amas chaotique d'éloges à la glorifica- de Poe, où l'auteur, tout en reconnaissant les faiblesses aines de son ami (car Chivers ne se faisait aucune illusion sujet), l'exalte comme l'incarnation même du génie.

ARACTÈRE DE EDGAR POE AU PHYSIQUE ET AU MORAL SES RELATIONS DE FAMILLE ET D'AMITIÉ

es détracteurs de Edgar Poe se sont appliqués à le pein- sous les couleurs les plus noires, et l'ont représenté comme misérable ivrogne, traînant dans les bouges et les ruis- x, méprisé de tous, et rendant sa femme fort malheureuse. est intéressant de voir, au contraire, comment Poe était par ceux qui l'ont le mieux connu. Nous avons déjà vu itié, et même l'enthousiasme qu'il avait su inspirer au doc-

teur Chivers; nous allons connaître par deux lettres écr
Chivers, l'une par Mrs Clemm, sa belle-mère, l'autre
Mrs Shelton, sa seconde fiancée, l'amitié et l'affection
et sincère qu'il avait su leur inspirer.

D'autre part, le portrait physique de Edgar Poe par
vers fera justice des calomnies répandues sur lui pour sa
duite et sa tenue. En voici le détail :

Poe était de tempérament bilieux, nerveux et sanguin
front était large, particulièrement dans la partie comprise
les deux lobes de l'organe de l'Idéalité, haut, et semblan
suite de la conformation de la tête sensiblement plus ha
plus large qu'il ne l'était réellement. Ses cheveux étaient
ainsi que sa barbe, qu'il portait toujours rasée.

Il était élancé et de tournure élégante, plein de grâce
ses mouvements, toujours vêtu très simplement, mais a
plus grande propreté.

Ses yeux étaient gris violacé, pleins de vie et d'expres
tantôt lançant des éclairs, tantôt doux et caressants.
sourcils étaient bien arqués et ses cils longs et soyeux.

Sa bouche, « semblable à l'arc d'Apollon », garnie de
d'une blancheur éblouissante, était d'une beauté absolu
captivante. Son expression passait de « la lumière d'un
de soleil » à « l'obscurité d'une nuit d'hiver ».

C'était, dans toute la force du mot, écrit Chivers, la représen
du génie... Pour traduire la nature réelle de cet homme, je n
qu'en faire l'Incarnation du Grec Prométhée enchaîné sur le
Caucase, exprimant une humanité à demi civilisée, avec le noir
tour de l'Envie se repaissant de son cœur sans cesse renaissant

Ses mains et ses bras étaient très élégants, notamme
mains, fines, rosées et absolument aristocratiques.

Sa figure était ovale, terminée par un menton classiqu
sa bouche, quand il riait, apparaissait réellement belle.

Il fut ruiné dans sa jeunesse; et de son séjour au collè
Virginie datent les habitudes d'intempérance qu'il agg
plus tard en raison de ses chagrins.

Un des côtés les plus frappants de son caractère étai
parfait mépris, non seulement des opinions d'autrui,
encore des attaques de l'envie; car il portait dans son

telle conscience personnelle de son propre mérite qu'elle ssurait le respect d'autrui.

nais homme vivant n'aima autant que lui les éloges d'autrui — e me souviens que toutes les fois que j'avais le bonheur de lui nuniquer quelque chose concernant son talent comme écrivain, itrine se soulevait comme une mer agitée.

voix était douce et mélodieuse, plutôt flexible que puis- e. Quant il récitait de la poésie, c'était d'une façon un peu otone, comme une cantilène, sans aucune emphase théâ- , mais avec l'accent, la modulation, et la cadence néces- s à mettre en valeur le morceau, qu'il fût épique ou dra- que.

s frissons qui obscurcissaient son front montraient com- il avait souffert dans cette humanité calculatrice ; car il un enthousiaste, « lissant ses ailes d'aigle pour des vols ge dans le pur Empyrée de la Poésie ».

n expression était mélodieuse, transcendantalement élo- te, mais cette éloquence était plutôt artiste et affinée que ionnée.

maison était une terre de Rêve peuplée de Génies, de Goules, ampires ..... Ce qui semblait aux autres hommes ténèbres pour lui lumière du Ciel.... Il avait depuis longtemps cessé de e aux hommes, et les femmes, torturé comme il l'était par des rins pleins de doute, n'avaient que peu d'attraits pour lui.

nsi vécut, ainsi mourut, ainsi passa à travers ce monde le divin t d'Edgar A. Poe..... et nous avons bu l'ambroisie dans la coupe ieux en contemplant la vie d'un tel homme.

affection que Poe avait su inspirer à ceux qui vivaient avec essort d'une lettre écrite à Chivers par Mrs Clemm, belle- e de Poe, en date à Milford, du 8 décembre 1852, et dont i les principaux passages :

Combien j'aurais de plaisir à vous aider en vous fournissant des ignements relatifs à mon cher Eddie.... Ces lettres seules vous aincraient des faussetés que Griswold a dites sur lui. Oh! que je rais vous voir rien qu'une heure pour vous dire tant de beaux de caractère, son dévouement à ma « bien-aimée Virginie » et ffection et sa bonté pour moi-même... Quant à l'allégation de vold, que mon pauvre Eddie ait jamais mal parlé de vous, elle est rement fausse. Vous étiez un des rares qu'il aimât et admirât.

... Vous savez, cher Monsieur, que mon bien-aimé Eddie pas absolument parfait, et que quand il avait eu la faiblesse de un verre ou deux de vin, il n'était plus responsable de ses par de ses actes..... Quand j'ai appris la mort de mon Eddie, j' Fordham, et j'ai fait ce que je savais bien qu'il eût voulu fasse. J'ai détruit toutes les lettres qu'il avait reçues de ses rel féminines, ainsi que bien d'autres d'ordre intime... Ne pense pas, cher Monsieur, que Dieu punira Griswold pour toutes les f tés qu'il a dites de mon Eddie bien-aimé ?

MARIA CLEM

C'est avec la même affection pour Edgar Poe que s'ex Mrs Shelton dans sa letttre à Mrs Clemm, en date à Rich du 11 octobre 1849.

Sans aucun doute, vous avez entendu parler de la mort de cher Edgar! Certes c'était bien pour moi l'être le plus cher qui la terre et je suis bien sûre qu'il était l'orgueil de votre co Oh ! mon bien cher ami ! Je ne puis vous dire quel fut mo grin lorsque cette horrible vérité vint me frapper ! Ce fut grand chagrin que j'aie jamais éprouvé, et Dieu seul sait co j'ai pu le supporter ! Mon cœur est blessé et prêt à se romp comment puis-je, « Chère Muddy », parler de consolation à votr qui saigne ?... Oh ! mon cher Edgar ! ne verrai-je donc plu cher visage, et n'entendrai-je plus votre douce voix disant chère Muddy » et « très chère Elmira » ? — Comment puis-je s ter cette séparation ?.... Je vous ai écrit il y a quelques sema j'espère que vous avez reçu ma lettre. C'est à la demande d très cher Eddie que je l'ai fait ; et quand je lui dis que je vous écrit, sa joie et son bonheur furent inexprimables.... Adieu, m amie ! et puisse le Dieu de toute Sagesse et de toute Pitié no tenir dans cette affliction qui brise nos cœurs ; c'est la priè vente et de chaque instant de votre amie affligée et commu en sa mémoire.

ELMIRA SHELTON.

OPINIONS PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES DE EDGAR P

Les opinions philosophiques de Poe dans sa correspo avec Chivers ne se trouvent exposées que dans un se sage de sa lettre du 10 juillet 1844, que nous allons crire en entier. Ses opinions littéraires sont contenue la longue conversation qu'il eut avec Chivers à New dans l'été de 1845, et que son interlocuteur nous a cons

Voici la lettre du 10 juillet 1844.

. Vous vous méprenez en supposant que je n'aime pas les trans-
iantalistes. Ce sont seulement les prétentieux et les sophistes
itre eux que je réprouve. Mon opinion personnelle est bien à moi.
s la trouverez quelque peu détaillée dans un des prochains numé-
du « Columbian Magazine » qui paraît ici. J'ai écrit pour cette
ue un article intitulé « la Révélation Mesmérienne » que vous
z. Il paraîtra dans le numéro d'août ou de septembre.
e m'éloigne de vous dans ce que vous dites de la marche en avant
l'humanité vers la perfection. A l'heure présente, l'homme est
lement plus actif, il n'est pas plus sage ni plus heureux qu'il ne
ait il y a six mille ans. Dire que nous sommes meilleurs que nos
êtres, c'est faire des âges passés uniquement le rudiment du pré-
t et de l'avenir, tandis que chaque individu humain est le rudi-
nt d'un être futur matériel et non spirituel. Ce serait supposer
u injuste que de supposer que ceux qui sont morts avant nous
sédaient moins d'avantages que nous-mêmes. Il n'y a là rien du
itualisme. Dieu est matière. Toutes les choses sont matière; mais
matière de Dieu possède toutes les qualités que nous attribuons à
prit; de telle sorte que la différence n'est guère plus qu'une
érence de mots. Supposez une matière imparticulée, sans compo-
on atomique : voilà Dieu. Elle pénètre et pousse toutes choses et
là contient toutes choses en elle-même. Son agitation est la pensée
Dieu, et est créatrice. L'homme et tous les autres êtres (habitant
étoiles) sont des fragments de cette matière imparticulée, indivi-
lisée en s'incorporant à la matière ordinaire ou particulée. Ainsi
existent rudimentairement. La mort est une métamorphose doulou-
se. Le ver devient papillon — mais le papillon est encore matière
d'une matière toutefois qui ne peut être reconnue par nos organes
imentaires. Mais pour les nécessités de notre vie rudimentaire, il
aurait ni étoiles — ni mondes — rien que nous appelons matière.
lieux sont les résidences des choses rudimentaires. A la mort,
choses, prenant une nouvelle forme, d'une nouvelle matière pas-
t n'importe où, et font toutes choses par simple volition, et con-
ssent tous les secrets de l'agitation de la matière imparticulée,
le *seul*, la nature de la volition de Dieu.

La conversation de Chivers avec Poe est des plus intéres-
ntes au sujet des opinions littéraires de Poe; nous allons la
er en grande partie, omettant seulement ce qui se rapporte
x questions d'intérêts soulevées par *le Penn Magazine* ou *le*
yle.

Nous passerons également ce qui se rapporte à la visite de

Mme Poe dans la chambre de son mari, à l'affection très v
que se témoignent les deux époux et à l'état de santé très p
caire de Mrs Poe. Malgré l'intérêt qui s'attache à ces pas
ges, mieux vaut nous occuper uniquement de ce qui a trai
la critique littéraire et aux idées précieuses du grand poë

Chivers prend la parole :

— Que pensez-vous du Panthéon actuel des poètes anglais? demandai-je.

— Je considère Tennyson comme non seulement le plus gra poète actuel de l'Angleterre, mais aussi comme le plus grand, à l des points de vue, que l'Angleterre ou aucun autre pays ait jam produit, me répondit-il. « Horne, peut-être, en approche. Le reste vaut pas la peine d'être nommé. »

— Mais vous avez oublié Thomas Lovell Beddoes, lui dis-je.

— Oui, je l'ai oublié. Il a écrit quelques très beaux poèmes matiques. Vous savez mon opinion sur Miss Rosetti (Barret?), vous avez lu ma critique du *Drame de l'Exil* dans le *Broadw Journal*. Elle prend place comme poète, quand on la compare poètes-hommes, en quelque sorte, au milieu entre Shelley et Ten son, procédant davantage du laisser-aller de Shelley que du vérita sens poétique de Tennyson, — mais elle est infiniment au-dessus tout ce qu'a produit aucune femme en Angleterre — ou même d aucun autre pays. En parlant de Horne, je me rappelle qu'il adressé deux exemplaires d'*Orion* par le dernier steamer ven d'Angleterre..... J'ai présenté ce livre à chacun des éditeurs con de cette ville, et aucun d'eux n'a voulu prendre sur lui la respon bilité de le publier. C'est une œuvre qui est, pour le moins, de cents ans en avance sur son temps; et je ne puis trouver en Am que un éditeur pour le faire paraître, mais si c'était quelque rom plein d'improbabilités absurdes, de mauvaise grammaire et manqu complètement de tout ce qui est nécessaire pour faire un livre qu'il devrait être, je trouverais aisément un éditeur à chaque de rue. Mais voici un livre supérieur même au *Paradis Perdu* Milton, que je ne puis pas espérer de voir jamais publié en Am que. Il n'y a pas en Amérique un seul éditeur qui mérite même nom de libraire.

— Avez-vous jamais vu Lowell? interroge Chivers.

— Il vint l'autre jour pour me voir, dit-il, mais je fus très dé pointé de son extérieur pour un homme de cette intelligence. Il n' pas à demi la personne à l'allure distinguée que je m'attendais à en lui.

Je lui dis alors que je ne pouvais que m'étonner de son attent voir quelque chose de grand en Lowell, — alors que lui-même n'a

nais donné, dans aucun de ses ouvrages, une seule indication de moindre chose qui ressemblât jamais à un grand homme.

— Il a écrit quelques belles choses : avez-vous lu ma critique de *Rosaline*?

— Oui, lui dis-je, je l'ai lue.

— Eh bien! ne considérez-vous pas que c'est là un beau poème?

— Sous bien des rapports, on peut appeler cela un beau poème, répondis-je, mais à bien d'autres points de vue, ce n'est autre ose qu'une œuvre lyrique de l'ordre le plus élevé.

— Ne considéreriez-vous donc pas ma critique comme juste?— me manda-t-il.

— Non, je ne l'estime pas juste, lui répondis-je, — d'autant plus e vous vous êtes montré beaucoup trop élogieux à son égard.

— A quel point de vue trouvez-vous donc que je lui aie donné p d'éloges? poursuivit-il.

— A tous les points de vue possible, lui dis-je. Vous avez déclaré e c'était un des plus beaux poèmes qui aient été jamais écrits par Américain, alors que c'est le plagiat le plus éhonté qu'une arro- nte médiocrité d'esprit ait jamais voulu faire avaler à un public p crédule.

— Dans quel sens considérez-vous donc qu'il y a là plagiat? fit-il rieusement.

— Dans chacun des sens qui peut faire de cela un poème, lui ondis-je. Non seulement dans le rythme, mais encore dans les sonnances des rimes. En fait, c'est un plagiat, dans le sens le plus solu du mot. Je vous accorde que ce soit la meilleure chose qu'il jamais écrite; mais, en le faisant, je vous montre seulement de elle pauvreté sont toutes les autres choses qu'il a écrites par ailleurs. Il me regarda alors d'un air maussade et resta taciturne quelque nps.

— Aimez-vous Shelley? interrogea-t-il enfin d'un air qui montrait t'il avait été un peu piqué.

— Je le considère comme un des plus grands poètes qui ait jamais cu, lui répondis-je. Je considère ses *Cenci* comme non inférieur, tant que véritable poème dramatique, à la meilleure de toutes les èces de Shakespeare. Et même, à beaucoup de points de vue, cette uvre est supérieure à n'importe quel poème que Shakespeare ait mais écrit.

— Pour la passion, il était supérieur à tout; mais c'était un enthou- asme déchaîné, qui n'était gouverné par aucune des règles de l'art, e répondit-il.

— Mais c'était le hasard clairvoyant de l'intuition, répondis-je vive- ent. Comme saint Jean dans l'Ile de Patmos, il contemplait ses

visions de la venue de la Nouvelle Jérusalem de l'Homme, avec yeux dessillés d'un des plus saints Prophètes de Dieu.

— Sa principale force était un abandon puissant de la concep rythmique, me dit Edgar Poe. Mais il manquait justement de cet de Tennyson nécessaire à la création d'un poème parfait. Vous v êtes mépris en supposant que la passion est le mobile primordia vrai poète, car c'est précisément le contraire. Un pur poème, à prement parler, est celui qui serait complètement dépourvu de t parcelle de passion.

— Vous admirez donc Tennyson? lui demandai-je?

— Oui, je le considère comme un des plus grands poètes qui jamais existé, dit-il avec une apparente sincérité.

— Mon Dieu! mon cher Edgar! Comment pouvez-vous dire chose pareille? m'écriai-je, tout surpris. Comment!... mais ses mes sont aussi efféminés qu'un jeune fat anémique. Si vous le lez, il est, dans ces conceptions, le plus parfait amant de la pure be grecque qui ait jamais vécu depuis le siècle de Périclès.

— C'est là justement ce qui fait de lui un des plus grands gé qui aient jamais vécu, opina Edgar Poe. La passion n'a rien à faire la pure poésie. Pour chaque goutte de passion que vous infusez un poème, vous le matérialisez, vous le détériorez et vous le re d'autant moins Poème. Un pur poème est une création rythmiqu Beauté, complètement dépourvue de toute chose autre que ce constitue la pureté, c'est-à-dire l'idéalité.

— Mais ces opinions vont non seulement vous mettre en con diction avec les opinions en honneur de tout temps dans le mo mais vous entraîner à établir un nouveau mode de critique parm nations, lui dis-je.

— Cela est vrai, mais je n'en éprouve pas un seul instant d'inq tude, me répondit-il avec une impérieuse conscience personnell sa propre valeur, comme aussi avec une parfaite connaissance pureté de la vérité qu'il venait précisément d'émettre.

— Si ce que vous dites pouvait être considéré comme vrai, les tiers de toutes les œuvres que Shakespeare eut le génie d'écrir seraient alors absolument bonnes à rien, lui dis-je.

— Certainement, elles ne sont bonnes à rien. Rien n'est bon une chose si ce n'est ce qu'elle contient en soi-même, je veux l'essence de sa propre vitalité, me répondit-il. En dehors de toute œuvre est mortelle, et doit périr.

— Mais, s'il en était ainsi, — si toutes les œuvres poétiques monde entier étaient émondées de toutes leurs branches inutiles il ne resterait plus qu'une bien petite somme de véritable Po objectai-je.

– Une bien petite somme, en vérité, mais juste assez pour mon-
que ce que je dis de la Poésie est vrai.
– Alors Byron, Wordsworth, Coleridge, Montgomery, Southey, et
t d'autre fils de la Muse, renommés du monde entier, n'auraient
s qu'à disparaître honteusement?
– Ce ne serait pas pis qu'ils ne méritent, m'affirma-t-il d'un ton
plus péremptoires.
– Que pensez-vous de Keats ? demandai-je alors.
– C'était le plus grand de tous les poètes anglais de son temps,
on même de tous les temps, me répondit-il du ton d'un homme
a non seulement conscience de sa propre habileté consommée,
is qui a, de longtemps, formé ses opinions à tête reposée. Il était
en acte de tous ceux, à l'exception de Shelley, qui ont étudié les
mes thèmes. Sa principale faute se trouve dans les côtés grotes-
s de son laisser-aller.
– Que pensez-vous de Bryant? — interrogeai-je encore, amusé
ses réponses.
– J'aurai la politique,— je puis, si vous le préférez, appeler cela la
itesse,— de parler en critiquant les Poèmes de Bryant, très respec-
usement,— ou peut-être, je le voudrais vivement, de modérer mes
ressions en parlant flatteusement de l'opinion privée des cercles
éraires. Mais, ne savez-vous pas — et tout vrai critique ne doit-il
savoir — que M. Bryant lui-même ne sait pas en quoi consiste la
itable poésie, et qu'il est impossible, de toute éternité, que ces
cles particuliers puissent le savoir. — Cependant quel est l'honnête
nme —, je vous le demande, quel est l'homme, à moins d'être le
s infâme des lâches — au moral aussi bien qu'au physique —
voudrait taire l'opinion qui lui est dictée par sa conscience des
rites d'un livre quelconque, simplement parce que cette opinion
mettrait en contradiction avec les opinions préconçues du monde?
Aucun, n'est-ce pas? Alors pourquoi un homme, quel qu'il soit, pour-
t-il hésiter à dire que ces Cercles privés, dont nous avons parlé plus
ut, ne connaissent pas le premier mot de la question? Ils n'écrivent
de poésie, — ni ne font métier de la critiquer — comment donc
urraient-ils en connaître quoique ce soit ? Si M. Bryant lui-même
sait pas ce qu'il en est, comment ses admirateurs pourraient-ils le
oir? Est-il possible que ceci puisse leur arriver, que le critique
sache plus que l'artiste? Il avait toujours été jusqu'ici admis que
rt était la mère de la Critique. Ce fait que M. Bryant ne sait rien
prouvé par ce fait indéniable, qu'il n'a jamais rien écrit dans l'or-
le plus élevé de la Poésie. A quel moment peut-il être admis par
vrai critique qu'aucun homme, ou qu'aucun nombre d'hommes
angers à la poésie, puisse admirer Bryant ? Certes, à aucun mo-
nt. Cela prouve seulement que le Poète qu'ils admirent a quelque

chose en lui qui mérite d'être admiré, — et c'est tout. Mais auss
prouve uniquement qu'ils sont incompétents pour juger de l'or
plus élevé de la poésie, d'autant mieux que les individualités
admirent sont incapables de rien écrire dans cet ordre. En un
voici le résumé complet de tout ce qui a jamais été, ou qui p
jamais être dit au sujet des opinions des Cercles privés. Chacu
tend s'y connaître quelque peu, — particulièrement en poésie.
impossible de rencontrer un homme sans qu'il veuille vous dir
que chose de ce qui « lui plaît » ou de ce qui « ne lui plaît
Bien des hommes que j'ai rencontrés dans ma vie m'ont donné
tendre que ce qui « leur plaisait » en musique était loin en ava
tout ce qui avait jamais été conçu par aucun des compositeurs ita
D'autres, au contraire, avaient donné leurs préférences aux cha
nègres. J'ai une fois rencontré un homme qui soutenait que «
dans les bois sauvages » (vieille chanson primitive) était bien lo
dessus de tout ce que Ole Bull avait pu composer. Je me suis
rencontré une autre fois avec une dame qui ne pouvait saisir a
beauté dans la musique italienne. Ainsi divague le monde. Ma
cela pourra-t-il détourner de dire la vérité au sujet de telles
Aucune personne dans son bon sens. Je crois en vérité qu'il y
gens en ce monde qui, s'ils n'avaient rien de mieux à faire
draient absolument « tomber en amour » avec le Diable.

Ainsi se termine la conversation entre Edgar A. P
T. Holley-Chivers. Plus tard, il est vrai, Chivers repro
ces mêmes opinions littéraires en les modifiant et les trit
selon les besoins de sa cause, soit les donnant comme é
par Edgar Poe, soit les présentant comme venant d
même, et cela parce qu'il s'agissait de défendre certaines œ
critiquées. Car, dans les derniers temps de sa vie, Chivers
devenu d'une susceptibilité extraordinaire à l'égard de la
que, et d'un orgueil démesuré, n'admettant pas que son
ne fût pas parfaite à tous les points de vue.

C'est dans cet ordre d'idées que furent écrites les lett
Chivers à Simms, du 10 avril 1852 (en réponse à une
de celui-ci du 5 avril 1852) et de Chivers à Duganne du
cembre 1850, lettres où se trouve une fois de plus soule
fameuse question de l'originalité du *Corbeau*. — Venons
controverse.

ORIGINALITÉ DU « CORBEAU »

Griswold, le premier, a lancé officiellement, en quelque

prétention que l'idée primitive du *Corbeau* appartenait non à Edgar Poe, mais à Chivers lui-même, et que Poe avait gié sans vergogne un poème de celui-ci intitulé *Uranotheu*. Ce n'était pas du reste la première fois que Edgar Poe était usé de plagiat. Dans une lettre du 17 mars 1845, à J. Hunt, e révolte avec énergie contre une accusation de ce genre. te lettre, où Poe, attaqué comme littérateur, se défend avec rare et remarquable vigueur, n'a d'autre intérêt que de is montrer combien le puissant poète était sensible aux cri- ues, et comment il comprenait la controverse, courtoise is l'attaque, largement ouverte à la défense.

Malgré son amitié, son adoration même pour son illustre ami confrère, Chivers, entraîné par son incommensurable orgueil, ina tête baissée dans le piège qui lui était tendu, et vint forcer la troupe des détracteurs de Poe en réclamant effron- ent la paternité du *Corbeau*.

Dans sa lettre à Simms, Chivers, parlant de son poème *la illée dans Aiden*, s'exprime ainsi :

Pourquoi pensez-vous que ce soit une imitation du *Corbeau*? Parce il contient le mot Lénore? Mais Lénore n'est-il pas du domaine mun? Mrs Osgood, aussi bien que le poète allemand Korner s'en t servis. Est-ce parce que je me sers du mot « Nevermore »? Est- arce que ces deux poèmes sont écrits dans le même rythme? Mais tes ces choses sont « miennes ». Je suis l'homme du Sud qui rit à M. Poe toutes ces choses. Toutes ces choses furent publiées longtemps avant *le Corbeau* et *le Corbeau* y a été emprunté..... ne fait aucun doute. Pouvez-vous consciencieusement croire que *Corbeau* puisse être placé au même rang que *la Veillée*?...

On voit ici quel était l'aveugle orgueil du Docteur, indus- l et poète qui, au début de leurs relations, rechercha si lemment l'amitié de Edgar Poe.

Dans sa lettre à Duganne, Chivers ne dit à ce sujet qu'un l mot; mais il faut remarquer que cette lettre est antérieure elle écrite à Simms. Voici ce que dit Chivers :

.. Poe a dérobé tout son *Corbeau* dans mes œuvres; cependant je s reconnaître que c'était le plus grand critique de poésie qui ait jais existé...

Que faut-il penser de cette accusation de plagiat ?

Il est d'abord à noter que, dans certaines œuvres de Chivers,

notamment dans *Lady Alice*, l'influence et l'imitation de sont indéniables.

Mais, d'autre part, il est à noter que, parmi tant d'influen morales et pour ainsi dire atmosphériques qui entourèr l'éclosion du *Corbeau*, les deux poèmes du Docteur Tho Holley-Chivers : *A Allegra Florence dans le Ciel* et *Ura theu*, étaient incontestablement familiers à Poe, et certai ment le dernier d'entre eux, *Uranotheu*, occupa quelque p dans son esprit, étant donnée surtout l'extraordinaire sym thie qui liait en apparence les deux poètes, bien qu'il sem à étudier leurs relations épistolaires, de façon psychologi que leur amitié ait été quelque peu intéressée, et non exen de dissimulation.

Toutefois, quand on considère combien tout ce qui intense et ferme chez Edgar Poe apparaissait diffus et quescent chez Chivers, il est impossible de ne pas concl avec le professeur Harrisson, que *le Corbeau* demeure l'œuvre propre de Poe, et que si l'on peut y trouver que vague réminiscence de *Uranotheu* ou bien de *A Allegra rence dans le Ciel,* la paternité et l'originalité de Poe restent pas moins complètes et indéniables.

Nous devons la majorité des documents qui sont repro ici à la publication faite par Georges E. Woodberry dan *Century Magazine*. Il est à supposer qu'excessivement sont, en France, les admirateurs du génial poète visionn américain qui aient entendu parler des œuvres du vani poète, médecin et tisseur de soieries, qui eut nom Tho Holley-Chivers. Nous estimons cependant que les let portraits, opinions, jugements, dont nous venons de fo un résumé de grand intérêt pour les fidèles d'Edgar auraient excité jusqu'au paroxysme la verve du merveil interprète du poète que fut Charles Baudelaire. Ces n publiées en France pour la première fois, offriront aux f bio-bibliographes et critiques de l'auteur du *Corbeau*, seulement un nouvel apport documentaire, mais leur o ront également une piste curieuse à de plus complètes plus profondes investigations. Il n'appartient point aux cheurs littéraires de pousser l'exclamation de désabuse qui fit accuser Edgar Poe d'avoir plagié Chivers. *N*

ore! ne sera point le cri de nos pionniers de Lettres auxquels aque jour parviennent des clartés plus éblouissantes, des vélations intimes plus précieuses sur les hommes et les rits de leurs illustres prédécesseurs.

OCTAVE UZANNE.

LA VERTU DE L'ILLOGIQUE

C'est la caractéristique de toute conception théologi d'expliquer le monde par un principe qui lui est extérieu dont on décrète qu'il tient le mouvement qui l'anime. D sorte toute réponse à la question métaphysique est éludée, celle-ci porte sur le principe même du mouvement, et non ses manifestations secondaires, sur la totalité du fait de l'e tence, et non sur un fragment détaché. Si, d'ailleurs, on t tend justifier l'existence de ce fragment, c'est, sous le jour d tel point de vue, par une hypothèse qui demeure elle-m inexpliquée. Le monde expliqué par le divin, le divin res expliquer. On n'a rien dit.

Au point le plus extrême de son développement et sous formes les plus évoluées, la philosophie rationaliste remp la notion du θεος par celle de la loi ou de l'idée. A la *théol* elle substitue l'*idéologie*. Rien n'est changé: car c'est enc car c'est toujours expliquer l'existence par un principe qu est extérieur et qui demeure inexpliqué lui-même. C'est t jours répondre par une explication fragmentaire à la justif tion totale que la question réclame. Il n'y a donc pas de di rence fondamentale, il n'y a qu'une différence nominale, e ces deux images de l'univers composées tour à tour pa théologie et par le rationalisme idéologique, et cette seco doctrine, fût-elle poussée jusqu'à l'athéisme, n'est encor vrai dire, malgré la contradiction verbale, qu'une catég de la première, c'est-à-dire du théisme, si l'on considère l' et l'autre sous le jour de la défaillance commune et caract tique que l'on vient de dénoncer.

Qu'une telle assimilation soit légitime, cela apparaît façon semblable dont l'une et l'autre posent les questions damentales, aux considérations où elles font tenir le souci es tiel, à l'idéal commun qu'elles envisagent. Cela apparaît a aux difficultés identiques que l'une et l'autre rencontre l'attitude analogue qu'elles adoptent en présence de ces d cultés. Ne pouvant rendre compte du principe par lequel e

pliquent le monde réduit qu'elles considèrent, elles s'efforent du moins de démontrer que ce principe existe sous forme loi, loi divine ou loi purement logique, que le monde est, ce fait, soumis à une norme précise dirigeant vers une fin éc tous les éléments qui le composent, qu'il est susceptible, r l'accomplissement définitif de la loi, d'une entière systémaation. Or, tandis que les phénomènes physiques semblent rtifier cette conception d'une réalité soumise à des lois, les énomènes moraux ne manquent pas de mettre cette même nception en échec par la désinvolture avec laquelle ils happent aux lois sous lesquelles on les voudrait plier, par le sordre, le mal et la douleur que leur action introduit dans nivers. Si la cadence régulière des corps célestes peut, à la ite d'une observation superficielle, faire naître dans l'esprit conception d'un ordre universel, le spectacle des sociétés maines est peu propre à favoriser cette même illusion.

Devant cette objection de la réalité, les deux dogmatismes, èles au point de vue qui les domine, — celui de la vie mme d'un fait de systématisation absolue sous le règne de loi, — témoignent d'une identique obstination. Dans le drdre qui éclate avec le monde moral, au lieu d'envisager un t dont il y a lieu de tenir compte pour l'intégrer dans la nception du phénomène vie, ils voient un accident, un état nsitoire et qui doit prendre fin. La théologie imagine un *rière-monde* où, par les peines et les récompenses distribuées lon les mérites, la loi divine, en fin de compte, rétablira rdre et fera régner dans le domaine moral la même inflexiité qui éclate dans le domaine physique. L'expédient a fait ctune. Or, à son tour, le rationalisme, sous ses formes les us récentes, particulièrement sous son aspect sociologique, nd vers le même but par des détours plus subtils. Renonçant demander à la métaphysique et à la théologie de leur four- le principe de finalité en vue duquel la loi morale pourrait e promulguée, les sociologues se sont avisés, selon une conption ingénieuse d'ailleurs et féconde peut-être dans un maine restreint, de déduire la notion de finalité de l'idée ème de collectivité considérée *in abstracto*. Dans la collectié humaine, dans la collectivité universelle, la finalité de nsemble serait donnée au point de convergence où toutes parties composantes s'équilibrent et s'associent harmo-

nieusement pour la formation de la réalité même dans laqu
elles sont impliquées. Ce point de convergence idéal et virt
devient ainsi le principe des impératifs qui s'appliquen
toutes les parties. Il légitime, justifie et sanctionne ces impé
tifs.

Avec cette conception, nous découvrons, sous son asp
scientifique, le point de vue qui a dominé de tout temps to
philosophie morale. C'est le point de vue de la perfection
contraste avec celui de la réalité. C'est le point de vue de l'H
monie universelle en contraste avec celui de l'empirisme. C
le point de vue de l'unité dans l'absolu en contraste avec c
de la diversité dans la relation. Mais c'est aussi, sous le dé
sement des idées de perfection, d'harmonie, d'unité, le p
de vue du pessimisme et de l'aspiration au néant, tel qu'
pris conscience de lui-même quand il s'est développé dans
milieu hautement intellectuel, — comme il advint avec
bouddhisme, — en contraste avec le point de vue de la
elle-même.

On insistera, par la suite, en une étude spéciale, sur c
conséquence ultime et fatale du point de vue moral s'exprim
en un vœu d'harmonie absolue entre toutes les parties
l'être ; car il s'est formé dans l'esprit humain autour de
idéal éthique une présomption dont il importe d'invertir
termes. Si l'on ne peut ici que signaler la fatalité de c
conséquence, du moins le fera-t-on en termes exprès et
notant l'importance particulière de cette constatation.
part d'ordre, dira-t-on, permettant une part de systématisa
est indispensable à l'existence qui, sans cette contribution
réussirait pas à former un ensemble, serait inconcevable p
elle-même et se dissiperait dans l'insaisissable. Mais l'ef
vers l'ordre, vers la systématisation, vers l'unité, ne p
s'exercer que sous la condition de s'appliquer à des éléme
qu'une opposition originelle a faits distincts les uns des aut
Soit que, d'une vue métaphysique, on imagine une unité
mordiale dont la dislocation aurait donné naissance à l'e
tence, soit que, d'une vue empirique, on considère la di
sité comme la donnée primitive, c'est seulement et dans i
comme dans l'autre hypothèse, parmi le tissu de la dive
que la vie est imaginable. Elle perd dans l'unité où elle s
mobilise toute conscience d'elle-même, car il n'est d'éta

nnaissance que d'un état d'existence comparé avec un état existence différent. Soit donc que l'on imagine la vie tendant reconquérir un état d'unité perdu, soit qu'on l'imagine évertuant à constituer, entre toutes les formes du divers, ce ème état d'unité, l'idéal de systématisation absolue que l'on se dans les deux cas implique, réalisé, la fin de l'existence : , toute fin, dès qu'on la suppose atteinte, perd, à l'égard de nergie qui se déployait pour l'atteindre, toute vertu et toute gnification téléologiques pour ne signifier plus que la résotion, l'abolition de l'énergie en jeu. S'agit-il de la totalité s énergies impliquées dans l'existence, l'idée de fin se connd avec celle du néant.

Quelle peut donc être l'origine du préjugé rationaliste en veur d'une systématisation universelle? Celle-ci vraisemblaement : de ce que le divers, l'incoordonné, l'illogique constuent précisément, dans le milieu le plus proche de nous, ns le milieu psychologique, le donné immédiat, de ce que ut l'effort de l'attention volontaire est employé à former ne synthèse entre les instincts et les pensées du milieu indiiduel, s'appliquant à les unifier sous l'hégémonie du moi, le ivers et l'incoordonné ont paru l'ennemi du réel alors qu'ils n sont la condition première. Il a semblé qu'en supprimant ute variété, toute divergence entre les choses, on atteindrait perfection. Mais ce n'est là qu'une forme de l'illusion décrite illustrée par Kant, l'illusion qu'il prête à la colombe prenant our un obstacle à son vol l'air qui résiste à ses ailes, mais outient leur effort. C'est parmi la donnée primitive du divers u'il y a place pour cette condition seconde de la réalité, — ordre, — qui établit, parmi l'incohérence élémentaire, une art de systématisation, par où des relations peuvent se forer et être saisies entre les choses. Le vice essentiel de toute ensée rationaliste consiste à tenir pour la condition unique de réalité l'une seulement des deux circonstances qui entrent ans sa composition. En supprimant la tendance élémentaire ui, en lui résistant, sert à l'autre de soutien, ils suppriment, s anéantissent le fait d'équilibre en quoi toute réalité coniste. Une convergence et une harmonie fragmentaire entre les hoses sont bien inhérentes à la constitution du réel, mais elles e sont que l'un des termes de la contradiction essentielle qui onditionne l'existence. Il en est comme de la ressemblance

qui, sous peine de s'abolir dans l'identité, implique la diff
rence. Dès que l'on attribue à ce fait fragmentaire de conve
gence et d'harmonie une valeur absolue, dès qu'on l'isole d
phénomène plus général qui l'embrasse, on supprime, avec l
conditions qui rendaient possible sa réalisation, celles q
rendent possible toute espèce de réalité.

Un penseur qui sait l'art d'exprimer en images et d'anim
de la vie concrète de la fable les considérations abstraite
M. Remy de Gourmont, a distingué à merveille cet instin
religieux, cette hypertrophie du sens raisonnable qui inci
l'humanité, par ses représentants parfois les plus élevés,
conspirer contre sa propre existence. C'est à cette tendan
systématique, qui s'exprime surtout dans le domaine moral
en laquelle il distingue un secret instinct de suicide, que
héros mythique de l'un de ses ouvrages fait allusion lorsqu
prononce : « Quand je vois l'humanité disparaître, c'e
d'abord à la manière des fourmis et des abeilles et de tout
les animalités jadis intelligentes et créatrices, maintena
réduites à la vie machinale. Vous deviendrez, » dit-il a
hommes, « pareils à des horloges merveilleuses. Votre co
plexité métaphysique fera l'admiration des intelligences q
auront succédé à la vôtre (1). » Tel serait le destin d'une h
manité qui, selon le vœu du mysticisme sociologique, aura
découvert dans la relation parfaite de la collectivité à l'ind
vidu le secret de la fin vers laquelle elle doit tendre. De qu
que façon qu'on la conçoive, qu'on l'imagine ou qu'on l'invent
l'idée de fin est mortelle : elle est le point brillant sur lequ
un ensemble d'éléments en partie coordonnés, en partie dive
gents, — ainsi des éléments d'un organisme, — s'hypnotise
s'abîme dans l'automate. La mort, pour un corps compos
est, aussi bien et au même titre que le fait de désagrégati
que tout le monde évoque, le fait de systématisation absolu p
lequel des éléments jusque-là distincts et luttant pour prév
loir se voient unifiés et confondus dans le phénomène de co
vergence qui les soumet à la réalisation d'une fin uniqu
L'entité quelle qu'elle soit, à qui ce destin échoit, cesse d'êt
une activité individuelle animant le monde du jeu de s
désirs; elle n'est plus qu'un moyen, qui peut être utilisé p
une entité majeure, demeurée capable de varier, de se mo

(1) *Une nuit au Luxembourg*, Soc. du Mercure de France, p. 141.

ir, de vivre à l'abri de la certitude que fomente l'idée de alité touchant l'emploi de l'énergie, à l'abri de l'acte de foi i, créant le principe d'hypnose, identifie dans un fait de con-rgence absolu des parties qui vivaient du compromis d'ordre de liberté où elles se mêlaient : c'est la foi qui tue.

Ces cristallisations, toutefois, où des éléments, vivant d'une e personnelle et distincte, voient leur individualité s'abolir ns un fait d'identification majeur, ces cristallisations ont, ns le domaine de la relation, la plus incontestable utilité. est ainsi que de telles aventures, avec de tels dénouements, mposent l'histoire ou la préhistoire de tous les réflexes qui ntribuent au jeu prospère des organismes. Il est donc essen-l que l'on ne se trompe pas sur le but qui est ici poursuivi. n'est pas du domaine de la relation que l'on prétend ex-ire l'ordre et la raison ; on les tient dans ce domaine qui t celui de la pratique pour des éléments non pas uniques, ais nécessaires. Il n'est pas vrai qu'ils y occupent toujours place prépondérante que quelques esprits leur attribuent, ais on estime qu'il serait mortel de ne leur point accorder place et le rang légitimes qui leur appartiennent. On ne lèbre donc pas l'anarchie pour elle-même, mais en vue et mme condition de l'ordre. Ce que l'on tient pour inacceptable, us le jour de ce point de vue même, c'est que cette modali-é de l'ordre dont le concours est indispensable dans le do-aine de la relation parce qu'elle y rencontre constamment s circonstances contraires, parce qu'elle y baigne dans le vers, le chaotique et l'inharmonique, soit transformée en loi ique et suprême de l'être.

Une telle conception, pourra-t-on objecter, est, pourtant, ns danger et il n'y a pas lieu de craindre qu'un ordre uni-rsel ou seulement humain soit jamais réalisé ; or, il y a elque avantage à propager la croyance à l'harmonie comme t dans un monde qui pèche encore par un excès de chaos n'entrera pas dans la discussion de cette appréciation de t, car on n'a pas à se préoccuper ici de ce qui est utile et ce qui ne l'est pas, car on n'est pas ici sur le terrain de la orale ou de la politique, mais sur celui de la philosophie éculative où l'on cherche à se former, sous le jour de la nnaissance, une représentation cohérente du fait de l'exis-nce. Or, de ce point de vue, ce qu'il faut dénoncer, c'est

qu'appliquée au tout métaphysique l'idée d'ordre absolu al
lirait, dans le fait de convergence qu'elle impliquerait, tou
les parties distinctes qui composent l'univers, et sont, les u
pour les autres, des objets de connaissance, c'est que l'u
vers lui-même, entièrement systématisé, merveilleuse horlo
d'une parfaite précision, sonnant des heures qu'aucune ore
n'entendrait, n'aurait, impeccable automate, aucune existe
imaginable, faute d'une intelligence pour le percevoir.

L'empirisme du devenir faisant apparaître, parmi les pe
pectives de l'espace et du temps, parmi les jeux comple
de la causalité, l'infinie diversité des choses, dissipe ces ima
glacées. Or, ce point de vue de l'expérience relève d'une c
ception entièrement opposée à celle d'une harmonie univ
selle. Il suppose comme essentiel à l'existence, comme ca
de sa genèse et de sa conservation, l'une et l'autre confond
dans son devenir, un fait de différenciation irréductible à
nité, un fait de divergence faisant obstacle à ce que le
phénoménal puisse être jamais aboli par l'adaptation d'un pr
cipe des choses à une fin métaphysique. Contre la concepti
d'un rationalisme ontologique mortelle pour l'existence,
rationalisme intellectuel, composé de l'ensemble des form
mentales qui nous permettent de nous former des repré
tations objectives, conclut au primat de l'irrationnel. C'es
conclusion de ce rationalisme intellectuel de subordon
l'exercice de sa propre activité à celle de ce principe de cr
tion spontanée de soi-même que l'existence implique, de
reconnaître pour une manifestation secondaire de cette a
vité. S'il faut donc encore, pour satisfaire des habitudes
ciennes de vénération, adorer quelque chose au-dessus
nous-mêmes, et, à défaut d'un être, un principe créateur
l'existence consciente d'elle-même se glorifie et se bénis
l'irrationnel sera ce principe, l'irrationnel, ancêtre de la r
son par où l'existence, échappant à toute motivation au
bien qu'à toute prédestination, s'affirme réfractaire à to
résolution possible de ses parties en un accord définitif. U
telle conclusion, la raison la commande au nom d'une de
lois les plus essentielles, au nom du principe de contradicti
Si l'idée de fin appliquée à la totalité des éléments de l'êt
impliquant résolution définive de l'énergie universelle, imp
que l'idée d'un néant absolu, il y a antinomie entre l'idée c

tence et l'idée de finalité appliquée à l'existence et, l'une nt, l'autre n'est pas. On doit donc rencontrer et pouvoir couvrir au cœur même de l'idée d'existence, et ceci en ver- des principes de la raison, un agencement en vertu duquel e systématisation totale des éléments de l'être s'avère à ja- is impossible. Cet agencement rendra manifeste le principe llogisme essentiel que l'on vient d'énoncer, tel qu'il se fonde la nécessité, inhérente à l'existence, de se soustraire à te possibilité de se nier et de se voir cesser.

Ce principe de divergence essentiel, et qui institue entre les oses un désaccord métaphysique, a été diagnostiqué par elques philosophes. La contradiction, selon Hégel, est le teur du monde et toutes les choses se contredisent elles- mes. L'opposition universelle de Tarde est une autre for- le pour le même point de vue. M. Paulhan enfin se montre rtisan de la même conception lorsque, du fait de systémati- ion entre des éléments divers où il voit le mode de forma- n du réel, il déduit la nécessité d'un état de diversité préala- , lorsqu'il tient tout au moins cette diversité pour un état fait, pour une donnée empirique au delà de laquelle il ne t spéculer.

C'est de cet état de fait, relevé par ces philosophes et aper- par d'autres encore, que la conception du Bovarysme, se comme méthode de pensée et appliquée à la notion méta- ysique de l'être, montre le caractère de nécessité rationnelle, caractère de nécessité dont le principe de contradiction, sous forme où l'on vient de l'évoquer, nous a dénoncé la pré- ce.

Après avoir observé le Bovarysme dans la réalité humaine ravers la littérature et la psychologie, après avoir élevé le pathologique révélé par la vision d'artiste du grand Flau- rt à la généralité d'une loi, après avoir fait tenir dans ce uvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est, le hme même du mouvement et de la vie sous le jour de la nscience, après l'avoir montré comme le principe de tout ogrès aussi bien que de toute déviation, on l'a identifié, sous our physique, avec le fait de devenir autre. Or, ce même ncipe de méconnaissance et de contradiction de soi-même est en son essence le Bovarysme, recherché au cœur de la tion métaphysique de l'existence, y décèle sa présence et

l'énergie de son action dans la relation indissoluble qui
le fait d'existence au fait de connaissance. Il n'est pas d'e
tence qui n'implique connaissance d'elle-même, c'est
principe de tout idéalisme, et, sur ce point tout au moins,
déalisme est inattaquable. Il est superflu d'ajouter que
état de connaissance suppose d'autre part un état d'existe
fût-ce, comme le veut encore l'idéalisme, l'existence seul
la pensée. Mais dès lors l'existence, de ce qu'elle est liée a
indissolublement à la connaissance, se manifeste et se déc
dans un état de division essentielle avec elle-même, la conn
sance étant un état analytique qui n'existe que dans l'opp
tion de l'objet au sujet, qui n'est point concevable de l'un
l'un, qui commande et implique diversité. La notion d
diversité irréductible à l'unité entre ainsi, à titre essentiel,
la notion d'existence, l'unité apparaissant comme la fron
logique qui, en tant que concept négatif, limite le fait positi
réel.

Mais, soumise à la diversité, en vue de la connaiss
qu'elle implique d'elle-même, l'existence se montre en m
temps réfractaire à une connaissance entièrement adéq
d'elle-même par elle-même, puisqu'il lui faut toujours o
ser, à la part objective de soi qu'elle saisit dans la con
sance, une autre part aussi d'elle-même, une part subje
qui, rendant seule possible la connaissance de quelque
tion entre deux états d'existence, échappe, de toute néces
à la possibilité d'être saisie dans la connaissance, sous
ainsi, de toute nécessité, une part de l'existence à la con
sance de soi. La relation qui unit indissolublement l'exist
à la connaissance d'elle-même et la connaissance à l'exist
de quelque chose se complique donc d'une antinomie
existence et connaissance, selon laquelle il n'est pas,
l'existence, de connaissance adéquate, totale et absolue, d
même.

Cette conclusion consacre, selon un dogmatisme des pr
pes de la raison, le caractère relatif de la connaissance
nonce l'inanité de tout l'effort métaphysique vers l'ab
aussi bien du point de vue de la connaissance que du
de vue de l'être. Elle nous donne l'existence et la con
sance comme des faits de relation et identifie avec une as
tion vers le néant toute tentative en vue de dépasser les

de la relation. Ainsi la diversité que nous constatons entre choses dans le domaine de la relation concrète s'exprime, tant que nous envisageons l'idée abstraite d'existence, en opposition. La formule bovaryque traduit cette opposi- ; elle tient de là sa généralité. S'applique-t-elle au mouve- nt par lequel les entités concrètes s'agrègent et se désagrè- t, s'associent et se dissocient, c'est-à-dire s'engendrent et urent, vise-t-elle ainsi tous les cas d'altération de la réalité, se prononce « se concevoir autre » ; mais elle se réduit squ'elle s'applique au fait et au mouvement même de l'exis- ce, au seul terme « se concevoir », montrant ainsi dans nique rapport de l'être à la connaissance le principe d'op- ition constitutif du fait même de l'existence.

Cette conception, qui a été exposée dans *le Bovarysme* et ns *la Fiction* universelle, qui a été présentée dans un cadre uveau avec *les Raisons de l'Idéalisme*, a encore été appro- die et précisée dans un *Commentaire aux Raisons de déalisme*. Elle donne comme consubstantiel au fait de l'exis- ce le fait même d'opposition qui engendre l'état de diversité la connaissance et la vie sont possibles et qui garantit, de ne et de l'autre, enlacées en une synthèse indissoluble, la rennité. C'est dans les limites infranchissables de cette position que l'on a fait place aux divers modes de la réalité nt on a étudié la formation dans *le Bovarysme* au chapi- *du Réel*, c'est dans ces limites que l'on a montré, sous tous aspects, le réel comme un état d'équilibre entre deux for- et que, sous son aspect le plus général, caractéristique de modes les plus divers, on l'a donné comme un compro- s entre une part d'ordre, de constance, de système et une rt d'indiscipline, d'instabilité, d'imprévu.

★

En toute occasion, ce que l'on n'a cessé de montrer, c'est en toujours le fait même de l'existence se constituant selon compromis essentiel entre une part de système et une rt d'aléa, composé, au regard de l'esprit, d'une part d'élé- nts calculables et d'une part d'éléments échappant néces- rement, du fait de leur genèse aléatoire, aux prises du cal- l. Mais en réaction contre le vœu de rationalisme et de sys- matisation universels que l'instinct théologique a légué à la

spéculation philosophique, on a cru devoir mettre plus s
cialement en évidence la part d'arbitraire, d'aléa, d'incalcu
ble et d'illogique qui est inhérente à l'existence et la prése
de sa fin. Tel est l'objet précis que l'on a poursuivi avec
thèse développée dans *la Dépendance de la morale et l'*
dépendance des mœurs (1). Indiquant la répercussion imm
diate qu'une semblable thèse devait avoir sur la pratique,
y identifiait avec le phénomène des mœurs le fait d'ins
bilité et d'aléa qui avait été reconnu comme essentiel au p
nomène de l'existence.

En d'autres études antérieures, avec *la Réalité amoureu*
avec *Henri Heine et le Romantisme de la Raison*, pours
vant le même objet dans le détail concret de la vie morale
sentimentale de l'humanité, on a montré que, si la préten
fixité imposée par la théologie aux sentiments moraux
vaine, il n'existe pas non plus un *en soi* naturel, il n'ex
pas, en matière de mœurs, des manières d'être qui soi
consacrées par la nature au lieu de l'être par la divinité.
rationalisme idéologique et le romantisme sentimental
donc été identifiés en ces deux études sous une même
thèse : et ce que l'on a relevé en l'une et l'autre de ces m
nifestations de la pensée et de la sensibilité, c'est la croya
infiniment naïve selon laquelle il existerait des archéty
éternels de la justice, de l'amour, des instincts individu
et sociaux que la nature aurait gravés au cœur de l'homm
Sous l'empire de cette croyance, les idéologues roma
ques ont cru qu'il suffirait de briser les impératifs th
cratiques d'après lequels furent sculptés naguère les c
tours, furent décrétées les normes des sentiments mora
pour que les modalités idéales de ces sentiments sortissent
cœur humain et, délivrées de la contrainte qui pesait sur el
vinssent, s'épanouissant, assurer le bonheur universel.
estime que cette croyance fut utile pour achever de détru
un idéal qui, ne se soutenant plus lui-même, était devenu in
pable de supporter la vie sociale. Il n'en fallait pas mo
signaler comme un cas de Bovarysme, au sens péjoratif
terme, cette présomption selon laquelle une attitude de d
truction se donnait pour une attitude créatrice, il n'en fal
pas moins signaler que, sous le jour de cette présomption

(1) *Revue philosophique* du 1er octobre 1907.

antisme idéologique ou sentimental se confond avec l'idéal
renverse, que l'un et l'autre substituent, qui avec la
onnification divine, qui avec la raison ou la nature, une
eption statique de l'être au fait de mouvement sans fin
ni les perspectives du devenir, qui semble seul conciliable
la notion d'existence.

l'on formulait avec *la Dépendance de la morale et l'In-
ndance des mœurs* la nécessité de la présence, dans le
loppement de l'existence, de ce principe de devenir
ppant à la loi et à la déduction, vierge des étreintes de la
n et de l'étau du calcul, on montrait aussi avec *la Réalité
ureuse* et *Henri Heine et le Romantisme de la Raison* des
concrets où ce principe même est en question et doit re-
r sa forme, non du jeu de la dialectique, mais de l'é-
ve du conflit. Enfin, si, avec *Une signification nouvelle de
e d'évolution* (1), on n'a pas redouté de mettre en lumière,
xposant les lois de constance de M. Quinton, un fait de
qui pouvait sembler, tout d'abord, en contradiction avec
incipe d'instabilité et d'arbitraire dans l'aléa dont on a
la norme de l'existence, c'est qu'aucun exemple, à vrai
ne pouvait montrer d'une façon plus saisissante com-
t cette instabilité fondamentale s'accommode de principes
ndaires de fixité, comment elle les exploite, c'est qu'aucun
mple n'était plus propre à illustrer cette théorie, essen-
à la conception du Bovarysme, de la réalité comme d'un
promis, parmi les données premières de l'incoordonné et
aléa, entre une part de système et une part conservée
a et d'arbitraire.

lon la théorie biologique de M. Quinton, la cellule vivante,
onnifiant la vie, requiert, pour sa production et sa conser-
n, des conditions déterminées et fixes quant à la tempé-
re qui l'environne, quant au degré de concentration du
u liquide où elle baigne, quant à la composition chimique
e milieu. Cette théorie fait voir que l'évolution des formes
nales a pour objet de maintenir au contact de la cellule
nte chez les espèces supérieures, c'est-à-dire chez les es-
s les plus évoluées, les conditions mêmes qui présidèrent
genèse de la vie. Voici le fait de constance, tel est le phé-

(1) *Mercure de France* des 1er et 15 juin 1905.

nomène de fixité qu'elle met en scène. Mais ce fait de c
tance, comme tout fait de cet ordre, est dominé par un
primitif d'instabilité et de variation parmi les péripéties d
il se formule. La théorie de M. Quinton postule en effe
pressément le changement continu du milieu cosmique p
lequel la cellule vivante est apparue à quelque moment
postule entre autres l'abaissement indéfini de la tempér
du globe, l'accroissement continu du degré de concentr
des mers où, sur un globe entièrement submergé, la c
originelle naquit. C'est en présence et à l'encontre de ce
gement, c'est parmi cette instabilité des circonstances c
ques que la fixité biologique se formule et prend un sen
comment se manifeste-t-elle ? En introduisant dans l'ense
un nouveau principe de changement.

Plongée au sein d'un vaste milieu changeant, alors q
requiert, pour sa persistance, des conditions invariable
cellule vivante est contrainte d'interposer entre ce mil
elle un nouveau milieu étroit où elle conserve ou repro
par la mise en œuvre d'une industrie constante, ces cond
invariables. Cette manœuvre s'exprime dans les associa
que forment entre elles les cellules pour la création des
nismes. Dans les organismes, les cellules, comme en des c
bres closes, élèvent la température au degré qui leur est
pice. Dans les organismes, les cellules conservent les se
leur sont nécessaires et au contact desquels elles s'élect
et prospèrent, et elles conservent ces sels, concentrés à u
gré d'élection, parmi des liquides retenus ou éliminés da
proportions qui conviennent. Mais les conditions du vas
lieu extérieur changeant et empirant d'une façon con
un remaniement incessant des organismes est nécessair
puissance de chauffe, entre autres, doit être accrue prog
vement, exigeant des modifications dans la structure des
reils de combustion, le poumon et l'estomac notamment,
la transformation entraîne celle des autres organes. Ce
niement incessant constitue l'évolution.

Pour maintenir sa fixité, pour demeurer semblable à
même, la vie, la cellule biologique, introduit donc dans
vers les épisodes d'un mouvement nouveau, la fixité q
réalise est un point d'équilibre entre deux mouvements
ne se conserve qu'en développant à l'encontre des forc

mos des forces adverses. Elle est un cas précis de l'oppo-on universelle.

M. Quinton, en savant qui sait voir la portée de ses décou-tes, a relevé à sa façon ce caractère d'opposition. Selon e image saisissante, il a dénoncé l'évolution comme une urrection de la vie contre l'ensemble des forces du cosmos. ec l'évolution, la cellule vivante refuse en effet de s'adapter circonstances changeantes du milieu, elle s'insurge, cons-it des barricades, transforme incessamment les organismes rière lesquels, dans l'intérieur desquels elle résiste victo-isement à l'hostilité du milieu, et c'est, à vrai dire, le mi-u qu'elle adapte. L'homme qui, par son intelligence, par vention du feu, des vêtements, des maisons a continué de re parmi des circonstances climatériques qui eussent dû le e périr, est un cas remarquable de cette insurrection, de ce us d'obéir et de subir. Mais l'homme a un ancêtre qui ugure bien avant lui cette résistance : le vertébré qui, sans moyens indirects de l'industrie humaine, a su résister vic-icusement, lui d'abord, à l'abaissement général de la tem-rature et, dans les mers, à l'élévation de la pression osmo-ue. « Quand l'homme, observe M. Quinton, s'attaque aux ces naturelles qui l'entourent pour les dominer, dans ce elles ont d'ennemi il participe d'abord du génie du verté-é (1). »

Cette insurrection est un cas typique du fait d'opposition et contradiction de soi-même où l'on a fait tenir la définition l'existence. Elle dénonce, par une application concrète de plus haute valeur, le caractère primordial de ce principe. qu'il faut en effet mettre en évidence avec M. Quinton, st l'inversion que sa théorie implique de l'explication géné-ement acceptée du fait même de l'évolution. On y voyait e adaptation, il y voit un refus d'adaptation. Et, en réalité, ns tous les cas où il y a modification organique, change-nt de l'organisme actuel en un nouveau, c'est-à-dire évo-ion, la cellule vivante manifeste, par cette métamorphose, volonté de ne pas subir les circonstances nouvelles, elle re en rébellion contre les forces du cosmos ; l'activité par uelle elle modifie l'organisme où elle est enfermée a pour précis de ne point s'adapter, de maintenir autour d'elle,

1) *L'Eau de mer, milieu organique*. Masson, p. 454.

parmi les circonstances générales d'un milieu nouveau
circonstances particulières d'un milieu ancien. Or, ce
d'adaptation semble participer du miracle et il le faudrait
pour un défi aux lois du déterminisme si l'on n'y voyai
cas de ce principe de contradiction de soi-même inhéren
fait de l'existence dont on expose le caractère fondame
Sous ce jour, tout s'éclaire et la loi d'adaptation, délégatio
la tendance à l'harmonie universelle, trahit le caractère su
donné de son action : si elle intervient encore dans le je
l'univers, c'est sous la condition et parmi les données d
opposition qui la domine. En soi elle est la voie par laq
les choses rentrent les unes dans les autres, s'unifient et s'i
tifient. Comme l'harmonie universelle, l'adaptation univer
s'avère un euphémisme pour signifier le non-être. Si en
la matière vivante engendrée à quelque moment par le
cessus indéfini des forces cosmiques allait s'adaptant
cesse à toutes les phases de ce processus, il n'y aurait pa
réalité biologique saisissable, parce qu'il n'y aurait pa
réalité biologique distincte du processus cosmique lui-m
Mais par l'obstacle qu'elle oppose à ce flux incessant du d
nir, la réaction biologique, c'est-à-dire le principe d'opp
tion qui agit dans l'évolution, crée un point relativement
qui s'immobilise parmi l'écoulement des choses et fait éme
au-dessus de ce devenir amorphe des entités personnell
distinctes.

Ainsi l'évolution, identifiée avec le fait d'insurrection
dénonce la théorie de M. Quinton, perd, dans les cadre
l'opposition universelle, son caractère merveilleux. Ell
range sous le déterminisme majeur du principe d'opposit
La cellule vivante s'oppose aux forces du cosmos et, s'y o
sant, se distingue d'elles selon le développement et selon
tion du même principe en vertu duquel l'existence, dan
relation fatale où elle s'associe à la connaissance d'elle-m
accomplissant une analyse par le moyen d'une synthès
conçoit dans l'opposition de l'objet au sujet, se réalise dan
déchirement de sa propre substance et dans la contradic
d'elle-même.

Parmi les perspectives de cette opposition primordiale, v
d'ailleurs, en biologie, avec le changement indéfini du mi
cosmique d'une part, avec la réaction biologique d'autre p

s deux pouvoirs opposés, pouvoir de division, d'éparpille-ent, de dispersion d'une part, pouvoir d'arrêt, d'autre part, ue l'on a mis aux prises dans *le Bovarysme* et dans *la Fiction niverselle* pour montrer toute réalité se formant au point où s deux pouvoirs se neutralisent, engendrant des états de sta-lité relative, des faits de répétition dans la durée.

D'ailleurs ce n'est pas seulement en ce qu'elle illustre la cessité du principe d'opposition et nous montre la réalité bio-gique comme un compromis entre deux forces qui se contre-ent que la théorie des lois de constance peut être invoquée l'appui de la conception que l'on s'est formée du fait méta-ysique de l'existence. Elle ne confirme pas avec moins de rce l'absence de finalité, au sens messianique du terme, que n tient pour inhérente à ce fait. Car, en nous révélant le ourquoi de l'évolution, elle nous révèle son but : l'un et autre se confondent, l'évolution a, pour raison d'être et pour ut, le maintien au contact immédiat de la cellule vivante es conditions favorables à sa prospérité. Or, ce but est nstamment atteint : il se confond avec le fait de l'existence ologique, entre dans sa définition, la conditionne, y est à ut instant présent, à tout instant réalisé, — sans quoi cette istence ne serait pas. En même temps, ce n'est pas un but atique, un terme vers lequel toutes les séries phénoménales, tirées tour à tour, viendraient s'anéantir dans leur réalisa-on. Mais c'est un but dynamique que l'instabilité du proces-s cosmique déplace continûment, en sorte que des énergies ndues doivent, à tout moment, se déployer pour le toucher. e but de la vie, c'est la vie, la vie que des circonstances cri-ques d'une fatalité formidable menacent à tout moment de étruire et qui ne se maintient qu'en modifiant et en perfec-onnant, au prix d'un constant effort, le système de défenses u'elle oppose à l'hostilité croissante du milieu.

M. Edmond Perrier, rendant à Lamarck le juste hommage ui lui est dû, s'efforçant de faire saisir la grandeur philoso-hique de l'idée qu'il a introduite dans le monde avec le prin-pe de l'évolution, a constaté récemment que l'homme produit e l'évolution, ne peut durer qu'à la condition de conformer ux lois de l'évolution les institutions qu'il se donne. Voici n grand point de vue et qui lie, par les chaînes d'un déter-inisme scientifique, la conduite humaine aux destins de l'u-

nivers. Une telle considération pourrait fonder la morale sc
tifique dans son opposition avec tous les modes de la mo
théologique. Notons toutefois que si l'idée d'évolution est gr
de cette conséquence morale et sociale, en sorte que le g
de Lamarck jalonne la voie par laquelle il faut passer pou
accéder, cette conséquence elle-même de la subordinatio
la conduite aux lois de l'évolution ne pouvait être tirée q
la condition que la raison d'être et le but de l'évolution n
fussent signifiés. Or, loin que ce but et cette raison d'être n
fussent jusqu'ici divulgués, le thème de l'évolution prêta
des interprétations philosophiques où le mysticisme le p
aigu se donnait carrière. La philosophie de l'évolution, q
ne faut pas confondre avec la notion scientifique de l'évoluti
n'a été jusqu'ici qu'une transposition en même temps qu'
consécration du Messianisme dont toutes les religions se s
inspirées et où elles ont trouvé leur force persuasive, elle
été qu'une forme nouvelle de la conception du Royaume
Dieu, une forme nouvelle du mirage et de la conception
but à atteindre, du but projeté toujours *dans l'avenir*. Il se
ble même qu'avec l'idée d'un progrès indéfini, rebelle par c
séquent à toute réalisation, elle ait donné la formule définit
de ce bonheur du lendemain sur lequel se fondent toutes
morales messianiques. Faute de connaître le pourquoi de
volution, on a pris pour un progrès absolu vers un but que l
imaginait pressentir et deviner dans les perspectives d'un fu
lointain, auquel chacun prêtait la forme de son désir, ce
n'est qu'une suite de moyens de plus en plus compliqués p
maintenir un contact constant avec ce but à tout instant atte
et qui à tout instant se déplace. Il faut donc constater qu
nous divulguant le pourquoi de l'évolution des organism
M. Quinton a restitué à l'idée d'évolution sa signification sol
et précise. C'est la divulgation de ce pourquoi qui seule n
peut mettre à même de conformer aux lois de l'évolution
institutions que nous nous donnons. Faut-il attendre la c
sécration d'un siècle écoulé pour reconnaître l'importance ca
tale de pareille notion? En nous apprenant que l'évolutio
une raison d'être immédiate, en dévoilant son but, qui est
permettre à la cellule vivante de prospérer parmi des circo
tances d'une hostilité croissante, c'est cette notion qui n
met à même de collaborer à cet effort de la vie, d'assigne

tre activité humaine une tâche précise, et une valeur objec-
e.

La morale, au sens ancien, en tant que fondée sur l'idée
n bien en soi prise pour norme des actions, peut bien avoir
core une valeur comme fiction, comme moyen de réaliser la
objective proposée par la biologie, elle n'a plus sa fin en
-même et l'utilité des fictions sur lesquelles elle se fonde ne
doit plus apprécier qu'en fonction de la téléologie pressante
pliquée dans la lutte de la cellule vivante contre l'hostilité
gressive des circonstances cosmiques. L'intelligence appa-
t comme un des moyens que la cellule vivante s'est inven-
pour résister au milieu et pour se conserver. C'est ce qu'a
n vu M. Remy de Gourmont, c'est là le fait d'utilisation dont
analysé les phases dans son récent essai, *Une loi de cons-
ce intellectuelle* (1). La moralité, en tant qu'elle permet
hommes de vivre en société et d'unir leurs efforts pour
menter leur puissance, est aussi un moyen pour le même
, et qui se montre subordonné au premier, et qui n'a pas en
son explication.

a théorie de M. Quinton apporte donc au vœu de systéma-
tion universelle qui anime les moralistes de toutes les épo-
s l'appoint le plus formidable qui puisse favoriser leur
t de vue : car elle assigne à la morale un but qui, pour la
mière fois, n'est point imaginaire, elle classe le fait moral
mi les objets que les sciences positives peuvent atteindre.
réalise ainsi une hypothèse émise par M. Lévy Brühl
s *la Morale et la Science des mœurs* (2), selon laquelle
lque grande découverte d'ordre scientifique pourrait quel-
jour désubjectiver la matière des mœurs et, donnant une
nsion plus grande à la notion de nature, soumettre le phé-
nène moral aux mêmes mesures précises auxquelles se prête
hénomène physique.

n rappelant cette conception nouvelle du fait biologique, on
t donc opposer à la thèse d'indépendance du phénomène
mœurs dont on s'est fait le protagoniste ainsi qu'au carac-
incalculable qui y est donné comme essentiel au développe-
t de l'existence, l'objection la plus grave que ces points de
aient à redouter. Il semble que cette thèse d'indépendance

(1) *Mercure de France* des 15 mai et 1er juin 1907.
(2) Alcan.

acquerra une grande force si l'on réussit à faire voir qu
principe de déterminisme nouveau, introduit parmi les d
nées de l'empirisme par les lois de constance biologique, s
commode du caractère incalculable du phénomène de l'é
tence et s'y subordonne. Or, si la théorie des lois de c
tance donne à l'évolution une signification positive, si elle
fin aux interprétations mystiques auxquelles l'évolution p
si elle indique à l'humanité quelques-unes de ses direction
fait considérable entre tous, elle permet de systématiser
lui attribuant une valeur objective, une part importante
matière des mœurs, elle ne touche en rien à l'essence inc
lable du phénomène général de l'existence. Elle nou
quelles conditions relativement étroites, déterminées et f
l'entité biologique requiert pour sa réalisation, mais s
distingue quelques-unes des circonstances hostiles contre
quelles cette entité doit se prémunir, elle ne les distingu
toutes et quant à celles-là même qu'elle signale, elle ne
les fait connaître qu'imparfaitement quant au degré de
intensité, quant au degré d'accélération selon lequel s'ac
le danger dont elles contiennent la menace, quant au reto
sement qu'elles peuvent avoir les unes sur les autres en r
de leur simultanéité ou de leur succession et par où leur
sance peut être accrue ou diminuée. Enfin, ce qui dem
aussi au plus haut point aléatoire, c'est l'intensité des f
de résistance qui pourront être opposées par l'entité bi
que à ce processus de circonstances hostiles, c'est aussi
ractère d'opportunité et de convenance des moyens de dé
mis en œuvre.

On a exposé dans *la Dépendance de la morale et l'ind
dance des mœurs* pourquoi nécessairement, *en vertu
nature de la connaissance qui fait partie de la natur
choses*, le processus selon lequel l'existence *devient* im
à tout moment un destin incalculable, quelque intelli
que l'on imagine opérant dans le monde. Il suffit de m
ici que, sous le jour de la théorie nouvelle, les choses s
sent comme s'il en était ainsi. Or, l'histoire de l'évol
interprétée de ce point de vue, nous apprend qu'en
cellule vivante a essayé à tout moment, en toute circon
critique, non d'un seul, mais de plusieurs moyens p
garer des dangers qui la menaçaient. Il apparaît donc q

esures de sauvegarde ont été adoptées, non pas en vertu un dessein prémédité qui supposerait un plan concerté, ne intervention métaphysique selon laquelle chaque cir-nstance hostile du milieu susciterait aussitôt de la part de ntité biologique une réaction appropriée, mais en vertu de écisions brusques et hasardeuses, au gré des inclinations, s idiosyncrasies et selon le degré de force des organismes enacés, selon le pouvoir de transformation variable et in-rtain dont ils étaient pourvus. Entre ces décisions diver-s, entre ces sortes de réactions variées, l'avenir seul a cidé lesquelles furent opportunes et lesquelles malchanceu-s. A l'heure actuelle, le même aléa persiste et, parmi divers oyens de résistance institués par diverses entités et que la ence biologique nous fait connaître, la science n'est pas en sure de pronostiquer avec certitude lesquelles prévaudront. Sans reprendre ici des développements anciens, on signalera ulement deux modes de résistance nettement différenciés, r lesquels l'entité biologique a répliqué, réplique actuelle-nt encore à l'hostilité du milieu, et en vue de simplifier l'exem-, on ne considérera cette hostilité que sous le seul aspect refroidissement. Le premier de ces modes est directement ysiologique : avec les espèces les plus évoluées, avec l'oiseau tamment, selon la théorie, la cellule vivante s'est constitué organisme dans l'intérieur duquel et au moyen duquel a augmenté son pouvoir calorifique jusqu'au degré où il mpense le refroidissement survenu depuis l'apparition de vie sur le globe, en sorte que, parmi le milieu extérieur venu hostile, elle s'est créé un milieu clos immédiat pareil elui qui la fit naître, et où sont maintenues les conditions plus favorables à sa prospérité. A cette tactique s'en ose une autre : elle se manifeste avec le perfectionnement s organes cérébraux qui a atteint dans l'homme son apogée, c le fait de l'intelligence considérée, non pas comme fait de science, mais comme pouvoir d'adapter un moyen à une . L'homme, qui ne peut élever normalement sa propre tem-rature au delà de 37 degrés et demi environ, témoigne, à gard de l'oiseau qui élève la sienne jusqu'à 40 et 44 degrés, ne infériorité évidente. Mais il compense cette infériorité moyen du pouvoir dont il est doué de modifier par son ustrie, par l'intervention intellectuelle, le milieu extérieur

lui-même. Par cette intervention, il sait utiliser à son profit, profit de l'entité biologique dont il défend la cause, les éléme du milieu extérieur et jusqu'aux forces ennemies du cosm il invente le feu, les vêtements, les maisons. Entre ces d moyens de défense, — les circonstances hostiles s'aggrava c'est-à-dire la température s'abaissant, — lequel se montre t-il le plus sûr et le plus efficace? Jusqu'à quel point, d' part, les organismes pourront-ils être transformés, jusq quel degré leur pouvoir d'accroître leur propre températ intérieure pourra-il être porté? Jusqu'à quel point, d'au part, l'ingéniosité humaine parviendra-t-elle à compenser infériorité physiologique qui ira s'aggravant sans cesse? J qu'à quel point trouvera-t-elle dans le milieu extérieur, à l' de matériaux propres à être transformés par elle, les éléme utiles à sa conservation? Aléa.

Aléa. Faute de pouvoir déduire, parions donc. Pari pour l'intelligence humaine, parions pour nous-mêmes, essayons de calculer notre chance. Un point semble acc sous le jour de la théorie; l'importance de l'intelligen l'importance d'une civilisation scientifique. C'est en e par sa connaissance des lois du cosmos, par son ingénio à en tirer parti, que l'homme pourra compenser l'état d'i riorité où il se trouve déjà réduit, où il va de plus en p être réduit au point de vue de la résistance aux circonstan hostiles par les moyens physiologiques directs. Mais c importance du développement intellectuel étant reconnue, supposé qu'elle le soit, les questions morales vont se po immédiatement. Quel est le meilleur moyen d'obtenir civilisation scientifique? Faut-il employer et préparer par entraînement raisonné la foule des hommes à ce labeur in lectuel? N'y faut-il pas plutôt destiner une élite à laquell masse sera subordonnée? Démocratie? Aristocratie? D quelle mesure ces deux principes, s'il faut qu'ils coexist devront-ils se combiner? D'ailleurs, de même que l'exercic la philosophie, l'exercice de la pensée scientifique exige bord que l'on vive. Vivre, de quelle façon? Quelle part d le développement humain devra être attribuée aux désir bien-être matériel, quelle part aux satisfactions intellectuell Quelle sera la part du ventre? Quelle sera la part du cerv Cette question en entraîne une autre. Dans quelle me

vra être favorisé le peuplement du globe? Malthus ou la axime du dieu biblique « croissez et multipliez »? Dans elle mesure enfin la solidarité devra-t-elle s'accorder avec nstinct de rivalité? Paix ou guerre? Dans quelle mesure les stincts individuels, sentiments sexuels, sentiments de famille vront-ils être subordonnés à l'intérêt général, dans quelle sure pourront-ils s'exercer librement?

La préoccupation objective que la loi biologique suscite se ainsi toutes les questions que la morale de tous les temps ésolues avec diversité en se fondant et se fortifiant sur des tions. Mais la connaissance de l'intérêt objectif et réel d'un débat ne nous met pas en mesure de le trancher. Nous ne nnaissons pas les circonstances précises contre lesquelles us avons à lutter. Il nous faut à tout moment nous décider et endre parti *avant que* les éléments positifs d'une décision tionnelle soient en notre possession. Nous prenons parti au sard et les forces dont nous disposons pour faire triompher tre parti-pris nous sont également inconnues dans leur rapport avec celles que d'autres hommes, d'autres groupes sociaux, uvent mettre au service des leurs. Le même caractère d'aléa i éclate avec la double tentative de l'entité biologique en e de se défendre contre l'hostilité cosmique, soit par les oyens physiologiques directs, soit par les moyens intellecels, se manifeste avec toutes les conceptions morales par quelles les mentalités et les sensibilités humaines s'opposent unes aux autres. Par delà le domaine de nécessité objective e la science déplace à tout moment, il existe à tout moment domaine d'aléa dans lequel l'activité humaine s'exerce us la forme du pari, où pour chacun le *parti-pris* en faveur sa propre sensibilité, de son propre désir est la seule raison raisonnable de *prendre parti*. La vie, qui est en soi un fait opposition et de contradiction, impose ici à tout être vivant nécessité d'opposer, sans motif raisonnable, son propre nchant aux autres penchants, la nécessité de se départir de ttitude scientifique pour engendrer la matière future de la ience dans la spontanéité d'une énergie qui, sans plus, ffirme et court les risques de la lutte, la nécessité d'abandonr la recherche de la loi, pour la fonder, par l'épreuve, sur le terminisme de la force.

Ces explications ont semblé nécessaires pour montrer le

lien qui unit entre elles quelques études antérieures. El
tendaient toutes à mettre en évidence l'idée maîtresse que l'
exprime ici, à savoir : la présence dans le phénomène de l'ex
tence d'un principe de développement aléatoire, incalculal
en son devenir et par la vertu duquel l'existence échappe à
possibilité d'une systématisation totale, aux prises d'un rat
nalisme intégral.

Les philosophes qui ont tenté de nos jours d'introduire da
le jeu de l'existence un principe de contingence ont été g
dés, le plus souvent, par l'arrière-pensée d'insinuer, à la fave
de ce principe, un élément de liberté dans le jeu des activi
humaines. Est-il besoin de dire que tel n'est point l'objet q
l'on s'est proposé ici. On ne voit pas d'ailleurs comment
présence dans l'univers d'un principe de développement inc
culable quant à ses conséquences et qui se manifeste dans
consciences individuelles sous la forme d'un parti pris no
motivé, avec la fatalité d'un désir ne laissant point de place
l'apparence d'un choix pourrait témoigner d'une façon qu
conque en faveur du libre arbitre. Faut-il enfin rappeler q
toutes les fois que l'occasion s'est proposée de traiter d'un
sujet, on ne s'est pas demandé si un libre arbitre est possib
mais si l'idée en est seulement concevable : à cette questi
préalable, on a constamment opposé une réponse négati
Mais en introduisant dans le monde la conception de l'inc
culable, c'est contre l'idée d'un finalisme métaphysique c
l'on s'est prémuni. Il a semblé que l'idée de finalité, appliq
au tout, était plus incompatible encore avec l'idée d'existe
lorsqu'elle se recommandait de la raison qu'elle ne l'était s
les auspices de la théologie. On a donc cru devoir mont
que le mécanisme logique étant conditionné par le fait
l'existence, étant de ce fait une conséquence, ne pouvait m
tre ce fait lui-même en péril.

Une telle démonstration est impliquée dans la relation ind
soluble selon laquelle on a fait voir que l'existence est lié
la connaissance d'elle-même et réalise cette connaissance d
la distinction de l'objet et du sujet. Ce mouvement de divis
de l'existence avec elle-même nous dénonce un principe
développement qui, selon une nécessité logique, précède
conditionne la connaissance et la logique, il nous fait touc
l'irrationnel. Il nous signifie encore que l'inharmonique es

base de l'existence et la conditionne, que l'existence divisée
c elle-même dans la connaissance d'elle-même où elle se
lise, est inconciliable avec le fait d'une harmonie finale où
iversité des choses s'évanouirait dans l'identité universelle.

JULES DE GAULTIER.

Juillet 1907.

POÈMES

—

AMANTS

Pareils à des naufragés,
Les amants sont seuls, te dis-je...
Les astres interrogés
M'ont révélé ce prodige.

Ces êtres qu'un vent fiévreux
Chasse vers leurs destinées,
Les yeux fixés dans les yeux
Oublient l'heure et les années.

La meute des océans
En vain stride à leurs oreilles:
C'est par delà les néants
Que leur angoisse appareille.

Et quand dans mes bras j'enlace
Ton corps palpitant et cher,
C'est moins désir de ta chair
Qu'horreur de ce qui menace.

Car qui donc est assez fort
Pour ignorer ce que vole
Au destin l'amour frivole!
On s'étreint contre la mort...

Tempêtes montant des cœurs,
Vos vagues sont des linceuls:
Ensevelis et vainqueurs
Les amants sont toujours seuls.

★

L'ADVERSAIRE

Je t'ai conquise — ou tu m'en as persuadé...
Mais l'amour, après tout, n'est qu'un beau coup de dé,
Et, joueur je frissonne et ma face se creuse
Même aux plus fiers instants de joûte langoureuse ;
Car ta bouche, toujours souple à l'enlacement,
Sait épouser la forme aussi de ce qui ment,
Et ce n'est ni ton corps, ni tes bras et leur fièvre
Qui donnent plus de force au mot que dit ta lèvre.
Cher caprice à l'affût de t'évader toujours,
Orgueil impatient des attachements lourds,
Je douterais vraiment de t'avoir asservie
Si, passés les trompeurs élans de frénésie,
Dans tes yeux, maintenant libérés de l'émoi,
Je ne voyais monter la haine d'être à moi.

★

LES MAUVAIS CONSEILS

Vertu, blême fleur de cloître
Dont la tige a peine à croître
A l'ombre des froids arceaux,
Qui te cueille ou te respire
Dort un rêve morne et pire
Halluciné de sursauts.

Silhouettes effacées,
Créatures oppressées
En un cilice hargneux,
Sachez que le sacrifice
Répugne au Dieu de justice
Qui veut des hymnes joyeux.

Femme au scrupule asservie,
Ecoute frémir la Vie,
Son tumulte et ses clameurs!
Si tu sens brûler ta joue
Que ton âme se dénoue
Comme une gerbe de fleurs.

Et toi, vierge qu'on fait taire,
Pauvre prude involontaire
Dupe de l'essentiel,
Rejette la trouble excuse :
Dieu ne veut pas que l'on ruse
Et tout désir vient du Ciel.

C'est à force d'être nue
Que tu seras ingénue :
N'aie honte que d'aimer peu.
Il n'est de pur que la flamme
Où se calcine tout blâme
Dans le triomphe du feu.

Vous toutes qui m'êtes chères,
Ayez des robes légères
Devant la faute au front dur.
Dansez en âmes de soie,
Toute prière est de joie —
Seul le remords est impur.

ALFRED MORTIER.

LE SOCIALISME INTERNATIONAL

—

en juger par les articles des journaux, le socialisme international tient aujourd'hui, dans les préoccupations publiques, une place prédominante : une campagne violente, d'une émence même sans précédent, est menée contre lui dans grands et les petits organes de France, d'Angleterre, d'Allagne, d'Italie, et il n'est point de jour qu'on ne dissèque ses trines, qu'on ne dénonce ses tendances, qu'on n'appelle sur les sanctions les plus rigoureuses. Ceux-là mêmes qui, s le passé — et sans s'affilier à ses groupements, avaient qué quelques complaisances pour ses thèses, les répudient ntenant avec dédain, avec dégoût. Une sorte de conspiran mondiale s'est nouée contre lui ; ses adversaires se révèlardents et acharnés ; ils le mettent comme au ban de l'huité et l'assimileraient volontiers à un parti de malfaiteurs, fférent à tout intérêt collectif, capable exclusivement de er les bas appétits.

y a eu des heures déjà où le socialisme était traqué, traé, flétri. Les ouvrages de Proudhon sont étrangement sugifs à ce sujet. Mais à aucun moment les persécutions ne ent un caractère international aussi accentué ; et puis les geances de 1848 survenaient au lendemain d'une véritable rre civile, de batailles de rues qui avaient exaspéré les res, tandis que l'offensive des fractions bourgeoises revêt ourd'hui une apparence de réflexion et de calcul qui est que neuve dans l'histoire.

n peut se demander si, dans certains pays, les pouvoirs lics n'appelleraient pas des troubles matériels, qui donnent prétexte à une répression exemplaire. Entre le socia-e et les partis du gouvernement, les rapports sont partout lus à l'extrême, et le fait est d'autant plus saisissant, pour qui connaissent l'histoire des grandes crises politico-so-s du passé, que la phase de prospérité économique n'a pas ore pris fin dans les contrées européennes.

L'antagonisme, d'une acuité inouïe, qui se manifeste
la poussée prolétarienne et les classes dirigeantes, s'exp
en très grande partie par l'évolution qui s'est produite
la politique des Etats. Depuis plusieurs années, ou bie
nouveau personnel s'est emparé des hauts postes admini
tifs, ou bien le personnel ancien a changé d'allures et de
gramme. Le radicalisme s'est substitué à l'ancien cons
tisme, qui, lui, ne prétendait point du moins à repré
directement les intérêts populaires, et qui se constituait
ciellement en champion de la grande propriété. Entre la gr
bourgeoisie et les masses ouvrières, la petite bourgeoisi
avec elle, la catégorie des intellectuels avaient joué le rô
tampon, atténuant les chocs, brisant même parfois les
positions trop vives. En Allemagne, le libéralisme com
des Freisinnige s'était interposé entre la Social-démoc
et les rétrogrades de Prusse. En Angleterre, les whigs e
mes qui suivaient Harcourt, Dilke et Labouchère avaien
condé la lutte des Unions contre l'impérialisme coûteu
agressif de Chamberlain. En Italie, les républicains n'av
point séparé leur cause de celle des socialistes, réformist
révolutionnaires. En France enfin, le radicalisme, duran
années, avait évité de prendre position contre les collecti
ou contre les syndicalistes, en qui il saluait presque une a
garde agissante et nécessaire.

Mais plus les travailleurs affirmaient leurs revendicat
et accusaient leurs progrès — progrès d'organisation ou r
de réalisation —, et plus les fractions intermédiaires se sent
entraînées à une alliance avec les groupements conservat
La situation actuelle, l'exaspération de la lutte sociale, es
putable essentiellement à l'attitude nouvelle de la petite
geoisie et des intellectuels des professions libérales. Que
attitude soit logique, nul ne le contestera. Elle n'en der
pas moins un élément de premier ordre, dans les relation
classes en présence. C'est parce que les petits industriel
petits commerçants sont passés aux catégories dirige
comme en 1848, après Juin, en France ; ou mieux, c'est
qu'ils se sont constitués en catégorie dirigeante qu'une g
violente, et dont nul ne peut limiter d'avance l'extens
commencé dans toute l'Europe occidentale et centrale.

Le radicalisme est au pouvoir en France; il a fait la

victoire du chancelier de Bülow sur la Social-démocratie
anique, et il a retiré, à Berlin, les premiers profits de
tactique neuve ; il gouverne l'Angleterre et, porté au minis-
par les grandes fédérations ouvrières, il retourne son
rité contre elles. En Belgique, catholiques et libéraux
cient leurs votes contre les propositions socialistes. Le
de entier offre un spectacle unique.

serait intéressant de montrer pourquoi la petite bour-
sie s'érige, aujourd'hui, en champion de l'ordre social an-
qu'elle avait si volontiers ébranlé jadis, et pourquoi elle
oie, contre le prolétariat, une animosité et une fureur de
cition inattendues. Mais cet exposé déborderait notre sujet,
l comporterait de longs développements.

on seulement le radicalisme prend l'offensive contre le col-
visme, comme disent les grands journaux ; il en dénonce
re la faillite. A les en croire, la dernière heure de la doc-
socialiste serait venue, et celle-ci serait menacée de perdre
ses adeptes. Mais ces prophéties, qui rappellent celles de
s Reybaud après la tourmente de 1848, semblent singu-
ment contradictoires aux appels de bataille que lance ce
e radicalisme. Si le socialisme était si bas, on le combat-
moins frénétiquement ; si son élan était brisé, on le laisse-
mourir de sa belle mort ; s'il n'était plus dangereux, on ne
ucierait plus de lui. La vérité, c'est que, loin de péricliter, il
sit sans trêve ses effectifs ; c'est que, loin de s'immobiliser
une routine pernicieuse, il se renouvelle. C'est cette
sformation que nous voudrions noter ici, en analysant les
équences qu'elle comporte, et les causes qui contribuent
ccélérer.

est d'autant plus aisé aujourd'hui de présenter une sorte
ilan de l'action socialiste que les congrès nationaux vien-
d'avoir lieu, et qu'un congrès international s'est tenu à
gart. Les rapports financiers ou moraux, rédigés à ce
os, offrent des statistiques concluantes, qui font d'elles-
es justice de certaines allégations. La France compte
oo cotisants dans sa section de l'Internationale ouvrière,
on le sait — et ceci a la plus grande importance, — met la
uête des pouvoirs publics à la base de sa propagande. La
ique réunit 145.000 militants, dans ses 25 fédérations, et
ournaux quotidiens y assurent la diffusion des idées col-

lectivistes. Le Danemark rassemble 35.000 membres dans groupements politiques, en dehors des syndicats, que, p l'intelligence de notre sujet, nous classerons à part. De à 1907, la Social-démocratie allemande gagne 146.000 a rents, passant à 530.000, et celle de l'Autriche tchéco-s accuse 100.000 affiliés en Bohême, Moravie, Silésie. V quelques chiffres; l'on en pourrait citer d'autres.

L'on pourrait surtout insister sur la pénétration du so lisme dans les régions mêmes où s'implante l'industriali et où l'apparition du capitalisme éveille et surexcite les lu de classes. Dans les congrès internationaux, figurent non lement les délégués des vieux Etats manufacturiers de l'Eu occidentale ou centrale, mais les pays Balkaniques eux-mê et les Républiques sud-américaines, encore à demi enga dans la phase purement agricole, participent de plus en activement à ces débats. Karl Marx n'est pas moins lu à paraiso, à Belgrade et à Sofia qu'à Berlin ou à Vienne, e innombrables traductions du *Manifeste des Communist* du *Capital* ont porté sa pensée partout où l'homme respir

Mais de même que nous discernons l'action électorale d' l'action syndicale du socialisme, de même il y a lieu de di guer entre le recrutement de ses adhérents et le recrute de ses électeurs. La question prend une grande importa puisque, dans tous les pays, les partis affiliés à l'Internatio se piquent d'envahir les Parlements, d'y conquérir du m une place sans cesse élargie. Or, il est indéniable que si les tis augmentent universellement leurs contingents, la c sance du corps électoral, et par suite le grossissement fraction parlementaire, subissent parfois un temps d'arrê consultation du suffrage universel, en 1906, n'a donn socialisme français que de maigres avantages; le social allemand n'a gagné que peu de voix cette année, et le no de ses élus au Reichstag s'est réduit de près de moiti Belgique, en Hollande, en Italie, en Suisse aussi, la sta tion ou le recul se sont marqués.

Sans doute, ce phénomène est loin de s'être généralis en deux contrées au moins, au cours de la période la récente, la représentation prolétarienne dans les Chamb notablement majoré sa quotité. Je veux parler de l'Angle et de l'Autriche. J'y ajouterai encore la Finlande et surt

ssie, où la seconde Douma contint une proportion consi-rable de socialistes révolutionnaires ou de socialistes démo-tes.

Mais qui ne voit tout de suite une opposition très nette entre progrès réalisés subitement, et presque à l'improviste, et mmobilité, ou même la régression, constatées d'autre part? qui ne serait tenté de chercher une explication de ce phé-mène?

Le socialisme politique apparaît soudain frappé de paraly-là où il s'exerce depuis de longues années; il marche à de géants, là où son éveil est de fraîche date, et où son nir semblait le moins certain. Mais, au fond, il n'est pas essaire d'être un profond philosophe pour analyser le fait. France, en Belgique, en Allemagne, en Italie, où les col-ivistes figuraient dans les Chambres bien avant le nouveau cle, ils ont pu formuler leurs critiques contre le régime capi-ste, prendre des initiatives, exposer leurs programmes. Ils pu faire l'épreuve du système parlementaire et expérimenter valeur. Ils ont mesuré toutes les difficultés que la procédure, traditions, la mauvaise volonté des hommes opposent aux quêtes les plus simples. L'enthousiasme est tombé, plus ou ins. Mais ce n'est là qu'une face du problème. Par la force des ses, les socialistes se sont séparés, dans le corps électo-et dans l'enceinte même des Parlements, de ces éléments fus et incertains, qui vont toujours d'abord aux idées qu'ils ent les plus hardies pour les répudier dès qu'il s'agit de les liquer. Le socialisme, avant d'être en France, en Belgique, en ie — peut-être le classement n'est-il pas définitif en Alle-gne — un parti aux contours délimités, a été l'opposi-n démocratique, une sorte de vague coalition, inclinée aux rmes sociales, mais incapable de préciser le champ de son on.

Dans les contrées où il n'y avait pas hier encore de Parle-nt, où le suffrage universel ne pouvait s'exprimer, où les iennes factions occupaient, pour diverses raisons, toute la ne, — on a reconnu la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, — le alisme a réussi à se saisir de multiples sièges, bénéficiant xceptionnelles conditions. En Russie, il a été porté par le ffle révolutionnaire qui circulait de Varsovie à Odessa et à olsk; en Autriche, il a manifesté une force accumulée de

longue date, et qui n'avait pu se faire jour dans le passé; Angleterre, il a été servi par la réaction impérialiste et pa répulsion que le système de Chamberlain inspirait à une pa de la nation. Même si l'on admet que tous les électeurs rus autrichiens, anglais, qui votent pour les candidats socialis sont des socialistes conscients et résolus aux mesures extrêm rien ne prouve que la poussée brusquement manifestée s centue demain avec la même vigueur. Il semble, à l'inve que la loi même de sélection doive déterminer, dans les p que je viens d'énumérer, le phénomène relevé ailleurs. Le frage universel est, en théorie, une institution superbe. M on oublie qu'il ne s'exercera valablement que lorsque l'op sition économique aura disparu dans la société. La lib politique n'existe point, pour celui qui est en état de tut sociale, et ce vasselage pèse sur la majorité des ouvriers.

Tandis que, dans la plupart des vieux états manufacturiers progrès électoraux du socialisme sont momentanément a tés ou ralentis, une conception neuve se fait jour, qui s dotée du titre de Syndicalisme. D'aucuns ont voulu l'assim à l'anarchisme, mais le rapprochement est plutôt erro parce que l'ancien anarchisme, à l'inverse, n'attache qu' importance minime ou nulle aux groupements corporat Si le syndicalisme marque son indifférence pour la pro gande parlementaire ou électorale, l'anarchisme interdi strictement à ses adeptes de s'y associer. Il y a extériorisati séparation, là où il y avait négation absolue. L'anarchisme, dehors de l'attaque à main armée et des vieux procédés rom tiques d'insurrection, n'avait aucune méthode propre syndicalisme, — le syndicalisme radical, — du moins, a grève générale, qui consiste simplement dans le refus de lab concerté, pour tous ceux dont le travail nourrit et souti la société.

L'opposition qu'on a voulu établir, soit pour des rais littéraires, soit pour des motifs pratiques, entre le socialis et le syndicalisme, n'apparaît pas aussi nette que d'auc veulent bien l'affirmer. D'abord l'identité du but est évide et les socialistes, comme les syndicalistes, visent à la supp sion du salariat, et à la mise en commun, à la socialisati des moyens de production. En second lieu, beaucoup des m bres militants des groupements syndicalistes sont des so

s, et les socialistes, au moins dans certains pays, se piquent
olus en plus d'être des syndicalistes; en troisième lieu,
alistes et syndicalistes, ayant les mêmes adversaires, sont
luits infailliblement à mener de concert les campagnes
ntielles.

n réalité le syndicalisme n'est qu'une forme, une tactique
socialisme : l'antagonisme est même purement verbal en
cipe, parce qu'en prononçant ou en écrivant le mot socia-
e on confond la doctrine, le but final et les moyens de
quête. Le socialisme peut fort bien se concevoir, en dehors
action parlementaire, et ce qui le prouve c'est qu'il n'a
attendu, pour se manifester en certains pays, qu'ils fus-
dotés d'un Parlement et du droit de suffrage, et le syn-
isme ne se peut lui-même concevoir sans une action
ique, car il lui faut désarmer l'Etat, et l'enchaînement
rel des phénomènes le contraint, après avoir combattu
patronat dans chaque profession, à combattre les pou-
s publics, qui couvrent de leur protection toute la classe
geante, et qui sont l'émanation de cette dernière. Les socia-
s de la monarchie de Juillet en France, les socialistes russes
u'au manifeste tsariste d'octobre 1905 n'avaient point la
lté d'user de la méthode électorale et parlementaire, et
tant ils n'étaient pas indifférents à la politique; seulement
imulaient et organisaient la pression des masses ouvrières
un but politique. Et lorsque la Confédération du travail
rance ou les grandes fédérations de métiers en Italie adhé-
à l'antimilitarisme, elles ne font plus uniquement de l'action
omique et corporative, puisqu'elles tendent à arracher à
t l'un de ses outils de défense. On voit donc combien il
nalaisé de classer les idées et les groupements. De fait, il
de distinguer entre la poussée politique et la propagande
orale et parlementaire, et le syndicalisme est surtout une
tion contre l'abus, contre l'usage exclusif de cette propa-
le.

ancien syndicat, façonné sur le modèle de la trade-union
aise, se proposait uniquement d'améliorer la condition de
rier dans le cadre du régime existant; le syndicalisme
cal veut briser ce cadre et créer un régime nouveau; il se
lame révolutionnaire dans tous les sens; il entend dissoudre
t, et toutes ses aspirations sont conformes aux théories de

Marx. S'il se méfie du système parlementaire, s'il ne n naît pas la nécessité absolue de présenter des candidat élections des Chambres, ou même s'il affecte d'ignorer q ait des élections législatives, c'est que l'action électorale é lementaire a partout donné des déboires, c'est qu'à l'usag s'est révélée d'une valeur inférieure et douteuse. On peu bien admettre que le socialisme triomphera légalemen introduisant dans les assemblées délibérantes une major ses membres, — et c'est la thèse de certains social-dém tes très confiants d'Autriche et d'Allemagne — ou bien tout effort pour saisir des mandats, et tel est l'état d'espr anarchistes purs, ou encore réclamer pour les socialiste certaine représentation, en n'attachant qu'une impor secondaire aux travaux des Chambres, et tel est le conce la masse des syndicalistes, comme de beaucoup de social

Le régime du suffrage universel apparaît vicié à la parce qu'il accole, à la servitude économique et sociale, la s raineté politique. Le prolétaire, dans l'état capitaliste, est la situation d'un monarque qui n'aurait point de liste c Il a le droit de vote, il dispose d'une parcelle de puissance, s'il exerce sa prérogative, à sa guise, pendant trente secc tous les quatre ans, il se voue pour un laps de temps inc miné à la misère et à la famine. Que dirait-on d'un Emp qui devrait, à chaque minute, solliciter du pays soumis ordres l'autorisation de manger, de se vêtir, de s'habil comment s'étonner que la classe ouvrière ait finale aperçu la duperie du régime politique, même le plus d cratique en apparence, et qu'elle n'ait plus accordé q valeur réduite au suffrage qu'on mettait en ses mains travailleur a pensé que sa vigueur économique l'emp sur sa vigueur électorale. Tout le syndicalisme sort de l je le répète, il n'y faut point voir une doctrine contra socialisme : il ne représente qu'une méthode, qu'une mo du socialisme.

Le syndicalisme intransigeant a surtout pris une extra naire expansion en France et en Italie, et le prolétariat çais, en cette matière même, semble avoir été le maître, cateur du prolétariat italien. Au Congrès socialiste inter nal de Stuttgart, ce n'est que dans la délégation françai s'est révélée une majorité, pour approuver l'action de la

ération du travail. Cette action a au contraire été répudiée
ement par la Social-démocratie d'Allemagne, d'Autriche,
Suisse, etc.

Le problème se pose ainsi de savoir pourquoi le socialisme
nçais qui, pendant longtemps, depuis cinquante ans et plus,
it laissé la direction du mouvement ouvrier mondial à la
ial-démocratie germanique, a accepté subitement une for-
le nouvelle, ébranlé les bases de la tactique traditionnelle,
ecoué une tutelle reconnue.

On n'expliquera pas la diffusion du syndicalisme, dans ce
s, en la rapportant à la survivance de l'esprit proud-
ien (Proudhon n'était point révolutionnaire), ou en invo-
nt les tendances de la race. (Pourquoi se seraient-elles ma-
stées en 1900 précisément, et non en 1907 ?) C'est l'his-
e elle-même qui a mis au jour cette méthode; qui l'a éluci-
par sa contribution quotidienne. J'en vois l'origine, et je
rois guère d'autre raisonnement possible, dans les décep-
s que l'action électorale et parlementaire a values en France
prolétariat. Déceptions dans le domaine électoral, parce
l a compris que le système économique offrait une résis-
ce croissante à l'exercice normal du suffrage éprouvé de
gue date; déceptions sur le terrain parlementaire, parce
le Parlement trop souvent a servi de marché à des tran-
ions désastreuses pour la classe ouvrière. La France est
des rares pays où les socialistes, où une large fraction
itre eux du moins, aient en permanence, durant cinq années,
né leurs voix aux ministres. Pour sauvegarder des cabi-
s, dont l'existence leur paraissait précieuse, ils ont couvert
répressions sanglantes, des ordres arbitraires, des viola-
s de toute liberté; ils ont même proclamé officiellement
reniements de leur doctrine. En se fondant dans une ma-
té gouvernementale, cette fraction socialiste prenait la res-
sabilité des actes gouvernementaux, et par un phénomène
que et inévitable, des hommes s'en détachaient qui recueil-
nt des portefeuilles, et allaient servir la classe dirigeante
s sa résistance aux ouvriers.

La France, certes, n'a pas été seule à donner ce spectacle
noralisant, mais elle l'a donné à un plus haut degré que
t autre pays, et il suffit peut-être d'évoquer ces faits encore
ches, pour comprendre l'évolution de l'esprit syndical et la

poussée magistrale de ce que l'on a appelé le syndicali

Peut-être devrait-on donner une autre explication en de son essor, une explication complémentaire et qui serait t celle-là, de la condition économique même de notre pays. l dustrie française plus ancienne, moins entreprenante, m d'un outillage vieilli, saurait difficilement rivaliser avec c d'Angleterre, d'Allemagne, d'Amérique, pour l'ampleur production. La marge de ses bénéfices est moindre; en que le prolétariat peut, chez nous, moins aisément qu'aille exercer sa pression sur le Parlement, pour lui arracher régime plus favorable, des salaires plus élevés. La prés d'une industrie moyenne, qui se défend d'autant mieux la grande industrie est moins menaçante pour elle, contr à réduire les chances d'améliorations du sort ouvrier. Or, prolétariat peut demeurer, plus ou moins longtemps, r miste, dans les contrées telles que l'Allemagne et l'Améri où il escompte encore une atténuation de servitude, sans ture brusque du régime, il devient forcément révolutionn dès qu'il se heurte de toutes parts à un mur, et qu'il pe l'étroitesse de son domaine.

Mais en signalant l'expansion du Syndicalisme révolut naire en France, on ne donne encore qu'un aperçu partie très partiel, de l'évolution du socialisme. C'est dans le m entier, à l'heure actuelle, que l'action corporative, avec tendances plus ou moins subversives, prend le pas sur l'a électorale et parlementaire. Même lorsque le syndicat ne tribue pas le monopole du rôle destructeur et nova même lorsqu'il ne prétend pas jeter à terre, d'un seul cou vieil Etat par le refus universalisé du travail, il est entra poursuivre les fins, qui sont celles du collectivisme et du munisme. Même lorsque ses ambitions sont limitées et tenues, de par sa propre volonté, il exerce l'autorité des g pements compacts et à gros contingents. Dans tous les pay la terre, quel qu'y soit le degré de concentration capital les effectifs des fédérations de métiers et d'industrie l'em tent démesurément sur ceux des organismes politiques France, la proportion est de 15 à 1; en Allemagne, la co où la Social-démocratie a pris le plus de développement, proportion ressort encore à 4 contre 1, et dans le Roya Uni ou dans la grande République Américaine, elle est

nent supérieure : le chiffre des socialistes adhérents à l'In-
nationale demeure ainsi, partout, fort au-dessus du total de
ux qui versent leurs cotisations aux agrégats corporatifs. Ces
rniers apparaissent au surplus comme des formations pure-
nt prolétariennes, tandis que les partis socialistes englo-
nt nécessairement, à côté des ouviers, des bourgeois ou des
ni-bourgeois, déterminés par des convictions philosophi-
e ou simplement attirés par l'ambition, et qui peuvent ren-
des services signalés, mais aussi provoquer des scissions
heuses et des déviations compromettantes.

Toutes ces considérations expliquent l'influence prépondé-
te que le syndicalisme, *sans épithète*, exerce sur l'orienta-
n du prolétariat. Dans le monde entier, en ce moment, c'est
qui domine les mouvements de masse, l'opinion, la tactique
travailleurs. Il s'est subordonné déjà, ou il tend à se subor-
ner les fractions de l'Internationale socialiste, et c'est
s l'établissement même de cette tutelle morale que consistent
transformations dont je parlais plus haut. Ce sont ces phé-
nènes si caractéristiques pourtant : l'expansion énorme des
upements professionnels et le renforcement de leur auto-
, que les adversaires du socialisme méconnaissent et pas-
t sous silence.

l y a eu une période, dans l'élection récente, où les partis
itiques, nés de la pensée de Marx, représentaient uniquement,
à peu près uniquement, la révolution sociale en marche.
a douze ans encore, la Social-démocratie d'Allemagne et
e d'Autriche, les organismes analogues qui s'étaient créés en
nce et en Belgique, ou ailleurs, paraissaient rassembler toutes
forces prolétariennes. Seuls les pays Anglo-Saxons, avec
s Trade-Unions, opposaient déjà les énergies corporati-
aux comités ouvriers qui luttaient pour la conquête des
voirs publics. C'est surtout à dater de 1900, que la situa-
n commença à se renverser, si l'on peut s'exprimer ainsi, et
le syndicalisme, à la faveur de la concentration indus-
lle grandissante et de l'énorme poussée de prodution manu-
urière généralisée dans le monde capitaliste, se dressa
me une puissance maîtresse. Il ne pouvait, quelles qu'eus-
t été les intentions de quelques-uns, briser, désarmer, détruire
ocialisme politique, qui correspond à des nécessités prati-
s; qui sort de la nature même des choses ; mais il devait fata-

lement influer sur son orientation, et alors qu'il aurait con
les masses, l'inspirer par voie directe ou oblique. En
des résistances ou des contestations de fait, un équilibre
différent de l'ancien a prévalu.

Ce n'est pas en France seulement que les fédération
métiers ou d'industries ou leur agglomération suprême, la
fédération du travail, pèsent, par leurs suggestions, sur la
tion de l'Internationale. Si, chez nous, ces groupements
poratifs ont accentué le caractère subversif du socialism
imposant, par exemple, la consécration de la grève gén
comme instrument pratique, en Allemagne et en Autriche
groupements corporatifs correspondants ne disposent
d'un prestige moindre, mais ils en ont usé pour d'autres
en commandant la prudence et le modérantisme. D'au
qui ignorent les conditions exactes de l'action ouvrière s
ginent qu'outre-Rhin ce sont les intellectuels, les chefs
Social-démocratie, comme ils disent, qui retiennent les m
et leur inculquent le respect de toutes les légalités.

Or, ce sont, à l'inverse, les masses prolétariennes, enr
dans les grands syndicats de Berlin, de Hambourg o
districts Rhénans-Westphaliens, qui, pour l'instant, répu
toute méthode extérieure à la légalité ou simplement da
reuse, et ce sont les grands contingents de mineurs, de m
lurgistes, de dockers rassemblés dans les Fédérations ce
lisées, qui contrecarrent la propagande des intellectuels
grands leaders syndicaux, les Von Elm, les Legien, les
sont beaucoup plus circonspects, beaucoup plus hostiles
mouvements de rues que les Kautsky ou même que les B
tein. Et peu importe que leur attitude, que l'attitude des
tifs professionnels soit déterminée par la situation économ
générale, favorable aux conquêtes partielles et aux relèven
de salaires, ou par la crainte des sanctions pénales, ou p
souci de conserver des organismes devenus adultes enfi
ne discute pas, je constate. Le Syndicalisme domine la S
démocratie allemande, au point de lui avoir fait reconn
comme une éventualité éloignée et exceptionnelle, à son Co
de 1906, la grève générale, qu'elle avait acclamée en pri
à son congrès de 1905.

La situation n'est pas différente en Autriche; en Belg
et en Suisse, les syndicats, dont l'action est intimement l

du parti, le retiennent bien plus qu'ils ne le poussent. En
eterre, où l'apparition d'une forte représentation parle-
aire ouvrière pourrait faire illusion, le Trade Unionisme
lus vigoureux que jamais, et les rapports que les fractions
listes britanniques ont déposés, au congrès de Stuttgart,
ent clairement entendre que sa prééminence demeure
anlée. Ainsi, dans l'étendue du monde capitaliste, ce sont
dérations professionnelles qui mènent l'attaque, plus ou
s vive, de la classe prolétarienne, et les fractions socia-
politiques ne sont plus qu'un rouage dans l'organisation
lète de cette lutte.

s'explique alors les divergences de tactique qui se sont
nées, soit au Congrès socialiste international de Stuttgart,
entre les Congrès nationaux qui se sont tenus en France,
llemagne, en Autriche, en Scandinavie. Ces divergences
riment que les dissidences mêmes qui opèrent dans le
u corporatif. De même que l'antimilitarisme des socialis-
rançais a étonné, dans sa forme, sinon dans sa concep-
les social-démocrates de Berlin et de Vienne, de même
ersistance de la Confédération du travail à poser le pro-
e de la patrie, dans les Conférences internationales des
licats a surpris les Anglais et les Danois. La Confédéra-
du travail, se sentant isolée à cet égard, s'est retirée tem-
irement de ces conférences ; le socialisme français n'a
imité cette décision, mais il ne fait doute pour personne
n'a pas réussi à entraîner les autres fractions nationales
i avant qu'il l'eût prétendu. Il subit les inspirations du
licalisme, comme le socialisme suisse ou italien. Mais il est
roit de concilier ses intérêts avec ceux du syndicalisme, et
parce qu'il a obéi à cette politique légitime que l'Inter-
onale ne s'est pas brisée ; c'est pour cette raison qu'elle
intangible.

n'y a donc pas de crise socialiste, en ce sens que le socia-
e rétrograderait dans le monde, et que la classe ouvrière
rterait la lutte. La classe dirigeante n'a nullement lieu de
éjouir de la transformation, qui s'effectue dans l'intellec-
ité prolétarienne, et qui aboutit à établir la prédominance
action syndicale. Elle n'a nullement lieu non plus de croire
l'entente mondiale des prolétaires pourra être menacée par

certaines différences de points de vue, par des contradic
d'attitude sur des points particuliers.

Au demeurant, on peut soutenir que ces contradictions
toutes transitoires et qu'elles doivent être rapportées à
économique général. Le modérantisme qu'affichent les
diqués, et par suite les socialistes, des pays en pleine expa
industrielle et commerciale, l'Allemagne, l'Angleterre, l'
rique, l'Autriche elle-même, trouve sa raison, historiq
quelque sorte, dans la prospérité du moment. C'est parc
les ouvriers de ces contrées, à la faveur du développe
manufacturier, peuvent exercer une pression utile et fé
sur le patronat, pour amender le régime du travail, dim
les heures et grossir les salaires, qu'ils attachent une in
tance nouvelle aux contrats collectifs. On a déjà dit pou
les améliorations partielles étaient moins aisément réalis
dans un pays tel que la France, où l'activité de la produ
et des échanges s'est accentuée dans de moindres propor
Mais les avantages que les prolétaires d'outre-Manch
d'outre-Rhin peuvent arracher au patronat ne vont pa
tendre, se multiplier indéfiniment. Eux aussi se heurt
la lisière du profit capitaliste, qui ne saurait descendr
dessous d'un certain taux, et ce profit lui-même fléchira
dain, lorsque l'inévitable crise, dont on perçoit déjà les
miers indices, succédera à l'étape actuelle. A ce momen
syndicats allemands et anglais en viendront nécessaire
à d'autres conceptions qui se rapprocheront de celles
Confédération du travail, et si l'on veut bien parcourir l'hi
des Unions Britanniques, on conclura que toutes leurs
tions ne les portent pas au réformisme exclusif.

Le socialisme électoral et parlementaire est donc subord
d'une part, au socialisme syndical, — ou mieux la mé
électorale et parlementaire du socialisme est subordon
la méthode syndicale ; et, d'autre part, le syndicalism
même se voue principalement, en la plupart des Etats, à
tion économique. Telle est la physionomie actuelle du
lisme dans le monde.

Mais quand on aura admis cette constatation, quatre a
notations s'imposeront, qui, certes, ne sauraient satisfa
conservatisme de la classe dirigeante.

C'est, en premier lieu, qu'en dépit des dissidences part

omentanées, l'entente internationale des travailleurs ne ra aucune brèche.

est ensuite que, dans le monde entier, l'objectif suprême ocialisme — objectif sans lequel le socialisme ne serait ne formule de politiciens, — est la mise en commun des uments de production et d'échange, et la ruine de l'Etat aliste.

est troisièmement que la rupture s'est faite partout entre availleurs organisés et les partis démocratiques ou libé-, qui manient le pouvoir. L'ère de l'alliance et de la con-n des classes est nettement passée, — et jamais, à aucun ent de l'histoire, même aux phases de conflits sanglants, agonisme n'a été plus marqué.

est en quatrième lieu que l'antimilitarisme, sous des for- plus violentes ici, plus atténuées là, constitue une des ccupations dominantes du prolétariat, parce que celui-ci ne que lui seul peut écarter les guerres toujours mena-es, et que la présence d'une armée permanente dans un fausse les conditions normales de la lutte sociale. Cet nilitarisme, dans la plupart des pays, apparaît très distinct antipatriotisme; il n'en forme pas moins une des carac-tiques de l'heure présente, un élément nouveau dont tous gouvernements s'inquiètent au plus haut degré, comme stent les poursuites dirigées simultanément en France Allemagne.

socialisme mondial traverse une crise d'évolution. Cette d'évolution se différencie très clairement d'une crise d'af-ssement ou de décadence.

PAUL LOUIS.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

ET LA RÉVOLUTION

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

—

Le profil mélancolique de Bernardin de Saint-Pierre v
de paraître à nouveau, ces temps-ci, sur l'écran de l'actua
rappelé à l'attention d'une époque qui l'admire surtou
confiance sans beaucoup le connaître, par l'hommage p
de sa statue qui lui a été érigée au Jardin des Plantes.

Nul emplacement, semblait-il, ne devait mieux conve
l'auteur des *Etudes de la Nature* que ce parc un peu mo
abandonné et rococo où Bernardin promena ses rêveries
qu'il y régnait en maître en qualité d'Intendant. Cependa
ce fut bien, en effet, un des lieux où l'auteur de *Paul et
ginie* cultiva sa mélancolie, ce ne fut point un de ceux do
souvenir demeura comme l'un des plus aimables à sa mé
si fidèle. Dans les temps troublés où il y vécut, il eut t
souffrir de la jalousie, de l'envie, de la haine, de la déf
de beaucoup de ses collègues et de quelques-uns de ses
malgré l'activité notoire qu'il déploya dans ses fonctions,
gré surtout cette finesse avisée dont il fit preuve une fo
plus. L'aventure se termina à son avantage, si l'on veut,
que, le 10 juin 1793, la place d'Intendant du Jardin des
tes fut purement et simplement supprimée et que Bern
reçut, à cette occasion, une indemnité de 3.000 livres,
si l'on consulte la correspondance de l'auteur de *la Chau
Indienne*, on aperçoit son dépit entre les lignes, et, d
part, les faits parlent trop clairement pour ne pas compr
que ce fut l'une des époques les plus troublées de sa vie,
pendant laquelle il fut aux prises avec le plus de difficul
où il fallut le plus d'habileté, le plus de diplomatie, o
mieux le plus de ruse pour déjouer à la fois les hommes
événements, jouer son rôle quand même, et, avec une a

ême, tirer son épingle du jeu le plus honnêtement du
de.
et épisode de la vie de Bernardin de Saint-Pierre est donc
des plus importants d'une existence qui en connut d'ex-
rdinaires, d'uniques même, pourrait-on dire, car les aven-
s sentimentales du chantre de Virginie sont étonnantes par
multiplicité, leur diversité et leur hardiesse. Il se ratta-
d'une façon générale à la vie du philosophe sous la Révo-
n, vie qui a été analysée d'une façon remarquable par
Maurice Souriau dans les beaux livres qu'il a consacrés à
ardin de Saint-Pierre. Cependant, si complète que soit
étude, elle laisse encore dans l'ombre un certain nombre
isodes volontairement omis par son auteur dans la crainte
urcharger son ouvrage et qui apportent une contribution
rtante à l'étude psychologique de l'auteur des *Etudes de*
Nature.
s documents inédits concernant ces épisodes et qui, pour
upart, proviennent de la correspondance de Bernardin,
Maurice Souriau, avec une bonne grâce parfaite et dont
le remercions ici, les a mis à notre disposition, et c'est en
que nous allons puiser pour tenter de reconstituer l'exis-
e d'un philosophe ami de la nature, telle qu'elle s'écoula
ilieu de la tourmente révolutionnaire.

§

que fut la vie de Bernardin de Saint-Pierre avant 1789, le
ctère même du futur auteur de *Paul et Virgine* le laisse
oser. A la fois orgueilleux, vaniteux et surtout aventu-
, il y a en lui une fièvre d'agitation, de déplacement, une
iétude perpétuelle qui le suivront à jamais. Ingénieur,
raphe, naturaliste, capitaine de génie, écrivain, éduca-
précepteur, journaliste, orateur, il exerce les uns après
utres les métiers les plus divers sous les latitudes les plus
rentes. Membre d'une mission scientifique à Malte, le
fondateur d'une Colonie égalitaire et agricole sur le lac
. Au service du tsar dans l'armée russe, il abandonne
pitamment ses fonctions pour voguer vers l'Ile-de-France
alité de capitaine-ingénieur du roi. Il en revient écrivain,
sophe, naturaliste, enflammé pour les doctrines de Rous-
, aspirant à les répandre, doctrinaire déjà, pour se ré-

veiller, le lendemain, romancier et auteur d'un chef-d'œ immortel. Nulle liaison entre ces états si divers pour lesc il passe avec une égale facilité, entre ces pays si opposés circule avec une si prodigieuse rapidité. Vous le croye nord, il est au sud ; vous l'imaginez homme de science, écrivain ; vous l'appelez philosophe, il répond en amour

Son activité sans égale s'exerce avec un brio extraordi dans tous les domaines de la pensée et dans toutes les d tions de la sensibilité, — et, chose plus curieuse, partout récolte le succès. Ne vous imaginez pas qu'il a quitté le vice du tsar parce qu'on l'a chassé de l'armée ou qu'il a ses études scientifiques parce qu'il n'y brillait point. En tes parties, au contraire, il se révèle presque immédiate supérieur.

Du moins, il fait preuve, en toutes circonstances et dans tes les branches de l'activité humaine, d'une faculté d'ad tion prodigieuse. Il ensorcelle tous ceux qui l'approche fait la conquête de l'aristocratie russe, au point, dit-on, voir été l'amant de la grande Catherine ; il séduit le g Frédéric qui lui offre un brevet de capitaine du génie Bernardin refuse, du reste, superbement ; en France il resse à sa situation successivement tous ceux qu'il renco Il se fait donner des missions scientifiques et il fait les d du salon de Mlle de Lespinasse ; il a surtout l'art suprê se faire agréer de la part de toutes les femmes. Là où il il est assuré de les capter ; avec *Paul et Virginie*, il hypnotiser.

En somme, il est plus prodigieusement habile qu'ext ment intelligent. Il s'adapte avec une facilité invraisem à toutes les situations, comme il sait adapter sa plume les genres. Il saisit le goût du public avant que ce d l'ait exprimé, et il y répond aussitôt par un ouvrage correspond exactement. Ainsi il demeure toujours act est toujours à la mode, il apparaît toujours en triomph

De ses succès rapides et aussi de la conscience qu'il a vraie supériorité, *naît* son orgueil, — immense, nous l' dit, et doublé presque constamment d'une vanité mon non moins grande. A son retour définitif à Paris, install une bicoque d'une rue ou plutôt d'une ruelle non pav

de la Reine-Blanche, il donne à ses amis l'adresse sui-
e :

Monsieur le chevalier de Saint-Pierre, en son hôtel, rue de la
e-Blanche, près la barrière du Jardin du Roi.

1774, alors qu'il n'a encore à son actif que *le Voyage à -de-France*, il dit à une dame, en parlant de lui : nœbus en mon berceau répandit les talents. »
grande que soit cette vanité, ne croyez point, cependant, lle fasse écran à son jugement, qu'elle l'aveugle volontiers. n'est plus pratique que Bernardin, nul ne sait mieux nner ses aventures amoureuses et les nécessités de la vie. me le dit M. Souriau, « il veut bien qu'on l'admire, qu'on ne, mais il défend son temps et son indépendance. » A ains, il finit même par paraître dur, car, s'il est fort de droit, il sait être caustique et il a en polémique la plume ée. Pourtant c'est un philanthrope, ne l'oubliez pas, et n'a mieux prêché la concorde, la générosité et l'humani-sme.

insi, toujours agile, toujours souple, toujours en mouve-t, il est extrêmement curieux et varié. On croit le saisir côté, il vous échappe de l'autre. Esprit prime-sautier, l'instinct empêche de paraître brouillon, il est toujours à se jeter dans les pires aventures, mais sa prudence ite à les faire tourner à son profit et sa diplomatie y par-t. De sorte qu'en définitive, quand on cherche à le juger s chacune de ses actions, il est très malaisé d'y réussir, il est différent suivant les faces sous lesquelles on le con-re. On s'en apercevra, du reste, en parcourant cette phase a vie.

a première manifestation de Bernardin de Saint-Pierre à oque de la Révolution, ce sont ses *Vœux d'un solitaire*, l publie en 1789.

omme toujours, il a su discerner juste les goûts du public donne en plein dans le domaine de l'actualité. S'il pré-ait faire parler de lui et même déchaîner des orages, il a si, car voici une polémique ardente qui s'engage à propos de œuvre.

-t-il donc vilipendé l'un des partis ou s'est-il posé tout de en sectaire révolutionnaire ? Pas du tout. Il semble, au

contraire, que le tort de Bernardin ait été de pratiquer tou
suite l'indépendance en s'efforçant, comme il le disait lui-m
« de rapprocher la noblesse du peuple, de mêler la roy
« aux deux corps, de réformer le clergé en le ramenant à
« vangile ». Intentions louables qui devaient lui concilie
honnêtes gens, mais ameuter aussi contre lui les exaspér
tous les partis. Ce fut une levée de boucliers en mass
déluge de pamphlets et d'injures contre sa personne, un
poste acharnée de toute l'extrême droite comme de toute
trême gauche.

En présence de ces énergumènes, Bernardin ne se laiss
démonter. Avec une verve railleuse, avec un sang-froid in
turbable, il leur répond coup pour coup, se faisant des e
mis dans chaque camp, mais répandant aussi son nom,
nant à sa personne ce lustre de politique ou plutôt de so
gue que la littérature d'imagination n'avait pu encore lui
acquérir et dont il va briller pendant les années révolutionn
C'est une très bonne chose pour lui; il le sent et il en use

Cependant les événements se précipitent et semblent do
raison à ceux qui prédisent les pires catastrophes. D'a
commencent même à émigrer, un vent de folie se lèv
toutes les têtes. L'auteur de *Paul et Virginie* va-t-il pr
parti pour les aristocrates dans la bataille imminente ou
tiendra-t-il son adhésion aux principes de Rousseau qu
devenir la base du nouvel évangile ? Le rusé philosophe
bien flairé le vent pour hésiter longtemps. Non, du
qu'il ne soit pas tout à fait sincère en prenant ce par
moraliste genevois l'a trop énivré pour qu'il oublie jama
séductions de cette parole, et il n'a besoin, en réalité, d
nul effort sur lui-même pour affirmer ses croyances.

Son choix est fait. Il restera à Paris, et comme il é
meuré dans le camp de la Révolution, il en profitera pc
rer tous les avantages possibles de sa situation.

D'abord un petit livre où il va affirmer son credo, u
écrit hâtivement, mais dont il puisse se prévaloir dans
nir. En quinze jours, il broche *la Chaumière Indien*
malgré une dernière réticence qu'il glisse dans l'avant-p
de son ouvrage, il se sépare violemment du christianis
surtout du catholicisme.

Malgré tout ce qu'on pouvait attendre de lui, ses a

is s'indignent, — sa sœur, d'abord, qui lui envoie une tre de reproches très vive :

..Vos principes religieux actuels cessent d'être ceux de notre fance, qui nous ont été donnés en commun par nos père et re. Ils nous ont enseigné que la religion catholique était la seule e du salut. Telle a été leur profession de foi jusqu'au lit mortel. vous enseignez actuellement que toutes religions sont agréables Dieu, ou, au moins, que l'on peut honorer Dieu dans toutes reli- ns. Ce principe m'accable de douleur... .

Une amie intime, Mme de La Berlière, ne peut s'empêcher de tonner à son tour de ce qu'elle commence à considérer mme une trahison. En vain, pour l'apaiser, Bernardin lui jecte-t-il que les temps ne sont point aussi noirs que les émi- s le proclament et qu'un calme relatif règne dans Paris, les tres qu'elle adresse à l'auteur de *Paul et Virginie* témoignent peu de tranquillité de son esprit :

De Mézières, ce 31 janvier (?) 1790.

Vous avez raison, Monsieur, la politique me fait bien du mal... vous avoue que j'ai vu avec peine dans votre lettre le mot d'*aris- rate*. C'est un terme dont il n'est plus permis à un honnête mme de se servir depuis qu'il est devenu le mot de ralliement de fureur et de l'atrocité, et le signal des plus sanglantes proscrip- ns...

Vous me mandez que tout est tranquille, cela me prouve que vous es, et je m'en réjouis de tout mon cœur, mais toutes les personnes m'écrivent de Paris me mandent que tous les esprits sont tou- rs dans la plus grande fermentation (1).

En vain Bernardin insiste-t-il sur la sincérité de ses convic- ns — inoffensives, prétend-il ; le ton de Mme de La Berlière s'abaisse pas. Elle commence même à devenir quelque peu ressive à l'égard d'un ancien ami qui est presque déjà un versaire :

Vous voulez, Monsieur, chercher une retraite où vous puissiez ttre en ordre *quelques idées tendant à rapprocher les hommes la nature et de la paix*. Ce projet est beau, mais, malheureuse- nt, il est chimérique. Il est trop tard ou trop tôt. Ne vous y trom- z pas, Monsieur, les Français d'aujourd'hui ne sont pas les Fran- s d'il y a dix ans. Nous sommes retombés dans la barbarie. Nous

1) Lettre inédite.

vivons maintenant chez un peuple de cannibales, et il faudra
siècles pour nous ramener aux douceurs de la civilisation. Vous
dites que je vous ai reproché de m'avoir donné *le nom d'aristocr*
Non, Monsieur, je n'ai même pas eu cette idée, car je sais que mes p
cipes populaires vous sont connus. D'ailleurs, en tout état de ca
je m'honorerai toujours de porter un nom qui est commun à tou
honnêtes gens de la France, mais je vous ai reproché de le donn
qui que ce soit. Non, Monsieur, il n'y a point d'aristocrate. L'ar
cratie, la véritable aristocratie n'est qu'un épouvantail qui se
tenir en haleine la fureur du peuple. Mais il y a, en effet, d
partis : celui des honnêtes gens qui voient les malheurs de la Fr
et s'en affligent, et celui des scélérats qui les causent, les voient,
réjouissent et s'occupent de toutes leurs forces à les augmenter.

Vous avez, Monsieur, le bonheur de voir tout cela en beau
souhaite de tout mon cœur que vous conserviez cette illusion. Q
à moi, la seule consolation qui me reste est d'exister dans le cœu
mes amis (1)...

14 mars 1790.

Bernardin a senti un dépit de femme déjà courroucée
prudence s'en inquiète. Sait-on ce que l'avenir nous réser
Il importe de câliner ces effervescences et de ne pas s'ali
entièrement tous les gens de l'autre parti.

Moins calculatrice, Mme de La Berlière lui répond tout f
chement le 26 mai 1790 :

... Peu accoutumée à déguiser ma manière de sentir, je vous
comme je suis affectée, et je ne le suis pas d'une façon agré
Mes lettres en font foi et ne vous ont pas fait plaisir, mais il
pas en mon pouvoir de voir avec le sang-froid de la philosoph
horreurs qui, depuis six mois, souillent sans interruption tout
pages de notre histoire...

Le trop rusé philosophe devra se consoler de ces am
féminines perdues, ou tout au moins refroidies, par les sy
thies nouvelles qu'il recueillera dans l'autre camp.
Legrand, en particulier, qui se déclare « bonne patrio
ne peut que l'encourager dans la voie où il s'est engagé.
lui écrit de la campagne, le 4 août 1790 :

Nous sommes fort tranquilles. Cette année l'on a payé tout
redevances seigneuriales. L'on payerait de même les impôts
receveurs le voulaient, mais ils aiment bien mieux se plaind

(1) Lettre inédite.

ple et tâcher d'empêcher la Révolution. Mais elle est faite et bien
, et l'on nous assommerait tous plutôt que de nous faire changer.

idèle à son système de balance, le prudent Bernardin
drait bien conserver les amitiés des uns commes celles
autres. L'espoir est difficile à réaliser, et, pourtant, il faut
nnaître que tout dans sa conduite est mis en œuvre pour
indre ce résultat au point de vue social. L'écrivain des
ques de la Nature ne cesse de proclamer le calme, l'apai-
ent, la modération. Il voudrait voir au moins les rangs
lutionnaires demeurer unis, alors que tant de conflits
tent chaque jour entre jacobins et feuillants.

ette bonne volonté, il ne cesse pas seulement de la pro-
ier, il la met en œuvre, il la résume dans un document
l va livrer à la publicité à la veille des fêtes du 14 juillet
2 et qui aura une importance capitale dans sa destinée, car
arution de ce manifeste sera le point de départ du rôle
al du philosophe.

naissance, disait Bernardin dans ce manifeste, avait fait de
des Provençaux, des Bretons, des Normands; la monarchie,
Français ; la Constitution, des hommes ; mais la discorde vous a
us Feuillants et Jacobins. Que dira la Postérité lorsqu'elle saura
des citoyens se sont détestés sous des noms de moines qu'ils ont
mêmes abolis? Parmi vous, les uns veulent bannir la royauté,
religion les prêtres assermentés, les autres veulent rétablir leur
en despotisme... Si la volonté d'un club pouvait balancer la
nté nationale, si une pétition pouvait abroger une Loi, si une
rrection populaire pouvait forcer la puissance royale, tout serait
u; car d'autres clubs, d'autres pétitions, d'autres insurrections
uccéderaient tour à tour, et la monarchie roulerait sans cesse
l'anarchie.

ernardin adjure ensuite les écrivains célèbres de se coaliser
r le triomphe de la vérité, il exalte la puissance d'un Etat
s lequel « la plus grande perfection de la loi, c'est l'obéis-
ce à la loi ».

t il termine :

ombattez la constitution d'un peuple libre, despotes qui n'avez
tres lois que votre volonté, et vous, esclaves, qui n'obéissez qu'à
despotes, calomniez-la, ennemis de toute vertu, qui ne connaissez
tres titres que ceux de la naissance. Abjurez-la, prêtres qui ne con-
ez d'autres serments que ceux qui vous livrent les consciences et

prosternent les peuples à vos pieds : tous vos efforts seront
Vous la défendrez, Roi, et Ministre dont elle assure la gloire ; cit
et braves soldats qu'elle élève à tous les emplois. Vous la servi
vos fortunes et de vos travaux, artisans, laboureurs et bou
qu'elle a faits citoyens. Vous le jurez, philosophes de tous les
mes, prêtres de toutes les communions, auxquels elle a ren
liberté de pensée et de culte. Venez couvrir son autel de fleurs
mes infortunées qu'elle doit délivrer de la tyrannie conjugale, e
aussi, enfants innocents, qu'elle affranchira de la barbarie denc
titutions. Hommes de tout ordre et de tout âge, jurez de vivre
mourir pour elle, puisque sans elle vous ne pouvez ni vivre ni
rir comme hommes. — Jurons-le tous. — Vive la constit
Vive la Nation, la Loi et le Roi (1)!

Rédigée en de tels termes, cette *Invitation à la con*
pour la fête de la Confédération produisit un effet consi
ble, surtout en province : « Tous les amis de l'ordre
bénissent », lui écrivait-on un peu de tous les côtés.
seul coup, Bernardin semblait avoir rallié à lui les mod
et, par suite, s'être aliéné les membres des partis opp
Les révolutionnaires surtout s'émurent d'un tel langage
ne furent pas loin de déclarer suspect l'auteur du manif
D'aucuns remarquèrent qu'il paraissait se dérober à ses de
de citoyen et on l'en accusa publiquement.

Avec bravoure, l'auteur de *Paul et Virginie* tint t
l'orage. Il fit face à tout et à tous durant ces mois de
Tandis que, d'un côté, il intriguait auprès du pouvoir (o
voir dans quel but), d'un autre il ripostait assez vertement
ennemis dans un petit livre qu'il intitulait *la Suite des*
d'un solitaire, et qui était encore un véritable plaidoyer
domo. Si la conduite de Bernardin est souvent assez flott
on voit que son caractère ne manquait point d'une cer
crânerie, qu'il avait la patience des longs efforts soutenus
courage de défendre son opinion — lorsqu'il s'en étai
une au mieux de ses intérêts. Sa campagne devait, du
admirablement réussir. Tandis que, d'un côté, en effe
partis opposés étaient maintenus en respect par la riposte
rée de l'auteur de *la Chaumière Indienne*, ce dernier rec
lait auprès du pouvoir royal les fruits que lui avait valu
modération affichée. Depuis longtemps, les partis du c

(1) F. Maury : *Bernardin de Saint-Pierre*.

Bernardin avait tant d'attaches souhaitaient que l'on trou- pour lui un emploi officiel, et lui-même, est-il besoin de lire? n'y songeait pas moins, puisqu'il ne travaillait que ns ce but depuis plusieurs mois. Tout de suite après la pu- cation de son Manifeste, quelques-uns pensèrent à lui comme verneur du Dauphin. L'affaire, mal engagée, échoua. Enfin, s le mois de juin 1792, Bernardin crut avoir trouvé la ce qu'il rêvait dans celle d'« Intendant du jardin et du cabi- d'histoire naturelle », place qu'avait occupée Buffon avec si grande distinction et qui se trouvait alors vacante par te de l'émigration de son titulaire actuel, M. de la Billar- ie. Le roi et les ministres ne firent nulle opposition à cette nination.

Aussitôt connue la nomination de Bernardin de Saint- rre, une masse de lettres de félicitation lui arrivent de tous coins de la province. L'auteur des *Etudes de la nature*, uteur de *Paul et Virginie*, l'auteur du manifeste des modé- est trop connu partout pour que chacun de ses admira- rs et surtout chacune de ses admiratrices ne s'intéresse point on sort et ne tienne à lui envoyer l'expression de leurs féli- ations et de leurs vœux. Cette masse de lettres est fort sug- tive :

Choix admirable fait par le Roi... Paris, la France, la Nature ière se réjouissent... Seul digne de remplacer le grand Buffon... re illustre prédécesseur vous cèdera la palme : vous l'égalez par talents, mais vous le surpassez par le touchant usage que vous faites, par l'alliance heureuse d'une science étendue et d'une mo- pure et religieuse... etc..., etc.

Bernardin de Saint-Pierre assistait enfin au triomphe de sa lomatie.

§

Ce serait bien mal connaître son tempérament que de l'ima- er tranquille et assagi après avoir obtenu ce que tant d'au- s eussent considéré comme une sinécure. Bernardin au os, Bernardin calmé des aventures, refusant des polémi- es, lassé des entreprises, cela ne s'était point encore vu et a ne devait pas se voir de si tôt.

La place d'Intendant était bonne cependant : le titulaire it logé et touchait, avec les indemnités diverses, 10.800

livres. Mais eût-il voulu se contenter de cette aubaine et co
en repos des jours heureux, l'auteur de *Paul et Virgin*
l'aurait pu. Sa nomination avait provoqué, en effet, un fu
mouvement de jalousie de la part de tous ceux qui occup
des postes au Jardin des Plantes, et le nouvel intendant
se heurter à l'envie de presque tous ses collègues.

Daubenton et Lacépède protestent d'abord, en prin
contre la place elle-même qu'occupe Bernardin, place co
tement inutile à leur avis. Bernardin leur fait répondr
dessous par des amis dévoués. Plus tard, lorsqu'on suppri
son emploi, au mois de juin de l'année suivante, il écrira
Convention:

... Je n'examinerai pas si cette place était inutile, si, chaque
de la nature étant étudié en particulier par une classe de natura
il n'est pas nécessaire que quelque ami de la nature entière
proche ces règnes les uns des autres, et, ce qui est plus diff
les naturalistes eux-mêmes.

En attendant, il défend ses droits — et âprement. Lacép
par exemple, prétend adresser directement sa démissio
Ministre en passant par-dessus l'Intendant. Bernardin
répond aussitôt.

Après bien des allées et venues, j'ai obtenu enfin une audi
du M[inistre] pour dimanche. L. C. D. [aubenton ?] doit m'y ac
pagner afin de motiver le choix de la personne qui doit vous su
der. Nous avons relu à cette occasion la lettre de démission que
adressiez au ministre, et nous avons jugé que je ne devais pas la
senter, attendu qu'elle tend à me priver de mes prérogatives. Vous
au ministre que vous le priez de vous nommer un successeur, de
loir bien confier votre place à un autre naturaliste. Vous savez
qu'une des prérogatives de ma place d'intendant est de nommer
présenter à toutes les places du jardin et du cabinet. C'est donc à
à qui appartient la nomination de votre successeur, et, par c
quent, à qui doit être adressée votre démission. Je pourrais vous
trer plusieurs morceaux adressés aux intendants directement.

D'ailleurs, cette démission appartient à l'intendant directe
puisqu'il y a plusieurs comptes dont il doit vous donner une déch
ce que ne peut faire le Ministre. Il convient donc que vous m'a
siez simplement votre démission, et je vous renverrai celle que
adressez au Ministre (1).

(1) Lettre inédite.

lus tard, lorsqu'il s'agit de remplacer Daubenton devenu
me, Bernardin propose au Ministre d'instituer un con-
rs : « C'est le seul moyen, dit-il, de couper tous les fils de
rigue qui ne sont pas moins nombreux dans le nouveau
me que dans l'ancien. » Proposition qui fit un bruit énor-
car elle bouleversait des usages reçus depuis longtemps;
s il semble que le passage de Bernardin dans une situation
lconque ait aussitôt pour effet de tout transformer. Ce phi-
phe habile et impulsif est un révolutionnaire dans l'âme
n'a nullement l'esprit administratif. Aussi, par instant,
il l'effroi des bureaux.

uelques mois plus tard, il s'avise d'une nouvelle innova-
: le transfert au Jardin des Plantes de la Ménagerie de
sailles. Grosse question : il s'agit de six animaux qui sont
és là-bas dans la débâcle royale ! Un rhinocéros, un bubale,
coñagga, un lion, un chien, un faisan couronné des Indes.
là Bernardin parti sur cette nouvelle idée et multipliant
démarches pour la faire réussir. Il ne faut pas moins qu'un
noire sur la nécessité de joindre une « Ménagerie au Jar-
des Plantes de Paris, » mémoire écrit tout entier par lui,
r décider le Ministère. Mais Clavières, ministre des Contri-
ions publiques, lui écrit pour le féliciter et lui promettre son
ui auprès de la Convention. Quant au ministre de l'Inté-
ır, Garat, il s'engage à grossir les trésors du Muséum de
tes les collections particulières que l'on pourra découvrir
s les palais nationaux ou dans les hôtels des émigrés. On
ait, en effet, quelque temps après, remettre au Muséum la
erie de Chantilly.

lais toutes ces améliorations coûtent de l'argent, et, sur-
t, elles occasionnent un surcroît de travail au petit person-
qui se plaint et réclame des compensations pécuniaires.
nardin prend aussitôt en main leurs réclamations et adresse
ettre suivante au ministre de l'Intérieur :

itoyen Ministre, les gardes-bosquets m'ont représenté que,
uis le renchérissement général des subsistances et entretien, leur
e était insuffisante. Autant en ont fait les garçons jardiniers
ointés. On a été obligé d'augmenter les journées d'ouvriers, ainsi
les prix des achats d'une multitude d'autres (?).
lependant les fonds du jardin national sont fixés à 100 mille
es et j'ai le déplaisir de voir que, malgré mes économies, étant

venu à bout depuis six mois de construire deux petites serres et tôt deux châssis, je me trouverai hors de mesure.

Je vous prie, citoyen Ministre, de faire augmenter nos fond représentant à la Convention que la 2e galerie du Cabinet va de der une plus grande surveillance, un plus grand travail de la des gardes, et les deux serres que j'ai fait faire plus de bois et d'é tien et de surveillance. En portant cette somme à 110 mille livre an, j'espère suffire à tout et établir quatre places de plus aux ap tements de 1200 livres, personnes attachées au service du ca et un bibliothécaire de la Bibliothèque, une place pour le ci Rolland pour l'empaillement et soins des oiseaux ; une place le citoyen Gaillard pour la correspondance des pièces (?) sous le ble avec les dépotements (?); une troisième pour un bibliothéc une quatrième, très importante, pour l'insectologie, ayant un ho très habile ; il est appelé Laveur (?) et serait chargé... (?)

Ainsi serait le citoyen Daubenton pour les diverses parties d toire naturelle et la minéralogie, et, enfin, le citoyen Lamarck les herbiers avec les animaux. Ces cours auraient lieu pendant ver. Il en résulterait que le Cabinet (?) aurait des professeurs d toire naturelle comme le jardin ceux de botanique, car il est étr que le cabinet n'ait point de professeurs, et que la chaire du cit Daubenton soit au collège ci-devant royal et qu'il soit obligé d'y ter hors du Cabinet les objets de ces leçons. Je soumets ces vœ vos lumières. Elles motiveront auprès du comité d'instructio nécessité d'augmenter nos fonds, nécessité fondée sur le (1)...

Ainsi, en toute occurrence, l'intendant est sur la brè Bientôt une nouvelle occasion va se présenter pour lui de valoir ses services. A la fin de 1792, un décret exige un c ficat de civisme pour tous les fonctionnaires publics. Ber din de Saint-Pierre prend aussitôt la plume et adresse la l suivante et qui constitue l'un des plus beaux mouvements part de l'auteur de *Paul et Virginie*. Quelques morceaux sont tout à fait remarquables et tranchent visiblement su préoccupations qui assaillaient alors le naturaliste. On que, cette fois, il a voulu maintenir son style à la hauteur idées qu'il exprimait :

Citoyens, mes frères,

Conformément au décret de la Convention nationale du 9 d mois, je m'adresse à vous pour vous demander un certifica civisme en ma qualité de fonctionnaire public.

(1) Lettre inédite. Le reste de la lettre est illisible.

suis depuis sept mois intendant du jardin national des Plantes, bitant de votre section depuis deux mois et demi. Je demeu- auparavant sur la section du Finistère (?), rue de la Reine- che, où j'ai acquitté toutes les charges de citoyen.

suis âgé de 56 ans et j'ai passé la meilleure partie de ma vie vir la chose publique, d'abord par mes services personnels, ite par mes écrits.

1784, j'ai fait imprimer pour la premières fois mes *Etudes de ature*. Je dois à cet ouvrage d'avoir été nommé à la première nblée électorale, et, depuis, à la Convention nationale. Mais des de nerfs, suites de mes longues et solitaires méditations, ne ermettent pas depuis près de quinze ans de me trouver dans ne assemblée ni d'affaires ni de plaisirs, ainsi que je m'en suis t dès la publication de mes ouvrages en 1784.

oyens, j'ai comme vous lutté longtemps contre l'injustice des nes. Elle a brisé les nerfs de ma tête, mais elle a fortifié ceux on cœur. Il me faut le plus profond recueillement pour penser ne me faut que la vue d'un malheureux pour sentir. Je me suis olé de mes infirmités en servant dans ma solitude ma patrie nes écrits. J'ai publié *les Vœux d'un Solitaire* et quelques s ouvrages sur notre future constitution. Je me suis occupé en temps du bonheur du peuple. J'ai défendu sa cause lorsqu'il opprimé et je l'ai exhorté à la concorde et à la magnanimité u'il est devenu tout puissant.

elques patriotes trouvent mauvais que tous les citoyens n'assis- pas aux assemblées de leurs sections. Mais la nature a distribué lement les talents et les devoirs parmi les hommes afin d'entre- entre eux l'harmonie sociale. Les uns sont destinés pour les tran- es bureaux, d'autres pour les tribunes orageuses. Le civisme d'un ne de lettres est dans son cabinet. C'est dans le calme de la soli- que la pensée se nourrit, prend des forces, et, comme l'aiglon ur de son nid, s'exerce à planer sur de vastes contrées. C'est la solitude que Fénelon et Jean-Jacques ont produit leurs ortels écrits qui ont parlé (?) non seulement à leur pays et à leur , mais au genre humain et à la postérité. Si Fénelon ne s'était pé que des intérêts de son diocèse et Jean-Jacques que de ceux enève, la révolution de l'empire français serait encore à faire. ction d'un ami des hommes, c'est l'univers.

toyens, je crois avoir bien mérité de vous comme homme de s. J'ai défendu les intérêts des gens de la campagne, des mate- des soldats, des ouvriers, des nègres de nos colonies, des femmes, nfants et tous les malheureux. En défendant la cause du genre ain, j'ai défendu celle de notre section : qui cultive le tronc d'un en fait fleurir toutes les branches.

Mais j'ai travaillé aussi en particulier pour vous, c'est e
qualité d'intendant du Jardin national. C'est la Révolution qu
donné cette place.

Je ne l'ai point demandée. Une de mes jouissances a é
penser que je pourrais y servir. Déjà j'ai tâché d'y attirer la
gerie de Versailles avec l'Ecole vétérinaire, qui serait si util
maréchaux, aux cochers, à tous les habitants de ce vaste faub
J'ai fait imprimer un Mémoire à mes frais que je vous ai envoy
qu'à toutes les sections, à la municipalité, au département, à la
vention nationale. C'est votre section qui en doit tirer le plus d'
tages, et, si elle m'avait secondé de son crédit, cet établisseme
doit compléter l'étude de la nature existerait aujourd'hui parmi

Mais, le croiriez-vous, citoyens, mes frères, tandis que je
cupe du soin de vous procurer de grandes et honorables resso
je suis obligé de repousser les efforts de l'intrigue pour emp
qu'on ne vous ôte celles que vous avez déjà ! Des gens avid
places non seulement s'opposent à l'établissement de la ménage
jardin national avec lequel elle a tant de relations, car enfin les
maux doivent vivre avec les plantes, mais ils proposent de
enlever son cabinet d'histoire naturelle pour le transporter au
leries, sous prétexte qu'il est trop loin du centre de la ville. I
craignent pas de dépouiller un quartier pauvre et fameux pa
patriotisme, d'une collection qui l'illustre et le fait vivre en y a
en foule des étudiants, des amateurs et des étrangers. Mais je r
serai leur injuste projet de toutes les forces de la raison.

Telle est, braves sans-culottes, une partie des travaux d
m'occupe pour vous, sans venir à vos assemblées.

Mais c'est beaucoup trop parler de moi dans des fonctions
partage avec de savants collègues ; ce n'est pas seulement pou
que je vous demande un certificat de civisme, c'est aussi pour
L'assemblée nationale a déjà décrété que le civisme des fonctio
publics était dans leurs fonctions.

Elle les exempte donc de tout autre service, à plus forte
de celui dont on n'a pas encore fait un devoir à aucun citoyen
y a-t-il des fonctions plus laborieuses et plus importantes que
qui concernent le service du jardin national et de son cabinet
toire naturelle ? Il faut ouvrir pendant le jour les armoires et les
aux fédérés (?) des provinces et aux étrangers, satisfaire à leurs
tions, et, dans le temps du repos, préparer des leçons, des mét
des ouvrages, et entretenir ses relations, non seulement a
savants du royaume, mais avec ceux des quatre parties du m
Rien n'est plus important que l'étude de la nature. Elle rap
les hommes souvent divisés par la politique ; elle leur trace l
de leur bonheur mutuel en établissant entre eux une correspo

ienfaits par toute la terre. Elle est la base de toutes les connais-
es humaines. C'est à elle enfin que vous devez le jardin national
n cabinet qui illustrent votre capitale, et, en particulier, votre
o n.

vous prie donc, braves citoyens, d'accorder sans difficulté des
ficats de civisme à des savants qui, toute l'année, attirent dans
e section des élèves, des amateurs, des étrangers, des artistes,
ient des lumières à tous les états de la société, des plantes exoti-
à vos cultivateurs, des remèdes à vos malades et des trophées à
fêtes. Un jour, les lycées futurs, touchés de votre justice, cher-
ont auprès de vous le repos et la paix si nécessaires aux études (1).

a requête fut couronnée de succès et les certificats de
sme accordés à Bernardin et à ses collègues.

ntre temps, l'Intendant du Jardin des Plantes, avec un
i beau mouvement, avait refusé le mandat de député à la
vention nationale, qu'on lui avait offert. Préférant se con-
er entièrement à ses nouvelles fonctions, il avait répondu
bbé Grégoire la lettre suivante, instruisant ce dernier des
ons qui motivaient ce refus :

Zélé citoyen,

tais à Essonnes lorsque votre lettre en date du 4 septembre et
ait des délibérations du corps électoral de votre département me
parvenus. Je vous ai répondu sur-le-champ. Ma réponse, je crois,
la date du 7 septembre. Je vous remerciais de l'honneur que
ait fait le corps électoral du département de Loir-et-Cher, dont
êtes président, de m'avoir nommé un de ses députés à la Con-
on nationale ; je vous priais de lui en témoigner toute ma recon-
ance, et, en même temps, tous mes regrets, ma santé ne me
ettant pas, depuis un grand nombre d'années, de me trouver
aucune assemblée. J'ajoutais qu'un de mes désirs était de trou-
n jour un asile pour des hommes qui étendaient si loin leurs
ions fraternelles.

ilà, en abrégé, ce que je vous mandais dans la sincérité de
cœur.

exposé depuis longtemps dans mes *Etudes de la nature* mon
d'infirmité physique et morale. Le temps n'a fait que l'accroî-
nais en augmentant ma sensibilité pour les maux, il m'a rendu
nt plus cher le petit nombre de biens dont la carrière humaine
rsemée. Je mets au premier rang l'amitié dont vous me donnez

(1) Lettre inédite dont quelques passages avaient été publiés dans le beau livre de Souriau.

des preuves : elle m'est d'autant plus chère qu'elle a pour ob service de la Patrie. Je compte avant peu en faire usage en priant d'appuyer de tout votre crédit un petit mémoire dans l j'établis la nécessité d'attacher une ménagerie au Jardin des Pl dont j'ai été nommé l'Intendant il y a trois mois. C'est une place incertaine, mais je désire employer le peu de temps que je dois cuper à fonder un établissement longtemps désiré par Buffon e manque à l'étude de l'histoire naturelle. Les circonstances sont rables : on nous offre les restes de la ménagerie de Versailles, e a un grand terrain et des bâtiments non occupés qui appartien à la Nation et qui sont enclavés dans le Jardin des Plantes.

Je vais achever le Mémoire, et dès qu'il sera imprimé, je vo ferai parvenir.

En attendant, je vous réitère les assurances de ma reconnaiss et de mon amitié (1).

DE SAINT-PIERRE.

Paris, ce 3 Octobre 179
rue de la Reine-Blanche.

Cependant l'orage gronde. Malgré son activité, ses réfor ses protestations de dévouement à la Constitution, Berna de Saint-Pierre a l'appréhension qu'il ne pourra résister tempête révolutionnaire. Il garde néanmoins assez de s froid pour conserver un calme extérieur qui étonne ses leurs amis, mais il ne peut échapper à la décision brutale lui est signifiée au début de juin 1793. Le 10 juin, son i dance est supprimée. Le 8 juillet, il quitte le Muséum. les faits tout simples. Mais croire que le combatif Bernard laisse arracher cette belle proie sans protester serait bien le connaître.

Il fait adresser des placets, des requêtes, envoyer des tions, accabler de demandes le pouvoir et il ne manque p le faire, sachant bien que ceux-là seuls ont gain de caus crient plus fort que les autres.

Dans la longue et curieuse lettre suivante, on trou résumés tous les principaux griefs que Bernardin avait à valoir. A elle seule, elle est plus éloquente que tous les mentaires, et elle apparaît bien comme la conclusion de les efforts de Bernardin depuis des mois :

J'étais occupé l'année dernière à composer une *Invitation*

(1) Lettre en partie inédite.

ıcorde (que j'ai fait afficher depuis à l'époque de la fédération) qu'on vint m'offrir la place d'intendant du Jardin national des ıtes. Je demandais trois jours pour en délibérer. Enfin je l'accep- A peine j'achevais de m'y établir au mois de juin de cette année ın de vos décrets l'a supprimée. L'état de ma fortune m'oblige à s faire quelques représentations afin que vous m'accordiez dans e justice quelques indemnités.

n quittant une petite maison qui m'appartient rue de la Reine- ıche pour aller loger à l'hôtel de l'intendance du Jardin national, fait de grandes dépenses. Il m'a fallu faire tapisser et meubler ʏastes appartements de Buffon, acheter les fauteuils et tentures oie de sa bibliothèque, augmenter mon domestique, enfin déméer et m'emménager. Ces frais extraordinaires montent pour mon pte à plus de trois mille livres. Cependant il est d'usage de meules hôtels des administrateurs aux frais de la nation, parce que administrateurs ne font qu'y passer. Buffon, né avec un grand imoine, comblé des honneurs et des revenus académiques, dont ouvrages étaient imprimés à son profit à l'Imprimerie Royale et t les appointements étaient plus du double des miens, reçut une mnité considérable en venant s'installer dans la place que j'ai plie. On lui tint compte même du loyer de la maison qu'il quit- ». Enfin, riche en temps comme en argent, il passait huit mois de née à son château de Montbart pour s'occuper uniquement de ses res ouvrages où concourait une multitude de coopérateurs, la art payés par le gouvernement. Sans doute il méritait ces faveurs ses rares talents. Pour moi, avec autant d'amour pour la nature 'ai eu aucun encouragement pour l'étudier. Né sans fortune, perté par les aristocraties savantes dont j'ai attaqué les systèmes, ne nt que du produit de mes ouvrages imprimés à mes frais et nus aujourd'hui la proie des contrefacteurs, obligé, avec moins a moitié des anciens appointements de ma place, à une représenn ruineuse dans des temps où tout est doublé de prix, soutenant une correspondance fort étendue, sans secrétaire ni copiste, j'ai orcé, faute d'aide, d'abandonner le cours de mes études particus, et je me trouve maintenant obligé de déménager à nouveau, pouvoir revenir dans mon ancienne retraite demeurée vacante lant près d'un an, et que j'ai louée à bail huit jours avant votre et imprévu.

u commencement de la Révolution, j'avais pour tout revenu ques bienfaits littéraires. Je ne les ai plus. Trop occupé de la re pour rien demander à la fortune, je n'ai pas eu part même récompenses dont vous avez décrété les fonds en faveur des gens ttres qui ont bien mérité de la patrie. J'ose dire cependant avoir nt ce but dans mes *Etudes de la nature*. Quelque imparfaites

qu'elles soient, elles sont dignes de votre attention. Les Académi
regrettent, mais l'Europe les adopte. Elles sont traduites en plus
langues, et leur succès en France aurait suffi bien au delà de
besoins, si leur célébrité même n'eût nui à ma fortune. Je ne peux
compter sur leur produit. Elles sont devenues des objets unive
de contrefaçons que les lois refusent de réprimer. Dernièremen
perdu un procès contre un contrefacteur pris même en flagrant

J'avais regardé le revenu de l'intendance du Jardin royal co
un dédommagement plus que suffisant de mes pertes et de mes
vices. Je comptais de plus qu'il m'aiderait à acquérir à la camp
une retraite nécessaire à mon âge, à ma santé et à mes études.
cette espérance, j'y avais acquis deux arpents pour y faire bâti
petite maison, mais le terrain dont je paye la rente n'est pas pa
le bâtiment n'est qu'à moitié fait.

Non seulement j'ai bien mérité de la patrie par mes écrits
j'ai tous dirigés au soulagement des malheureux, mais encor
ma place d'intendant. Je n'examinerai pas si cette place était in
si chaque règne de la nature étant étudié en particulier par une
de naturalistes, il n'est pas nécessaire que quelque ami de la n
entière rapproche ces règnes les uns des autres, et, ce qui est
difficile, les naturalistes eux-mêmes; si, dans un établissement
posé de diverses parties souvent jalouses, il ne faut pas un chef
en conserver l'ensemble; si, enfin, le régime aristocratique qu'
substitue n'est pas plus dangereux pour la république des sci
que le despotisme même. Vous avez sans doute pesé ces consi
tions dans votre sagesse, en supprimant comme superflue la
d'intendant du Jardin national. Cependant Buffon ne l'avai
occupée en vain, lui qui a donné au Jardin national et à son ca
toute leur splendeur. Pour moi, venu dans des temps plus diff
sans stabilité, sans crédit, il me suffit de l'avoir remplie de ma
à y laisser quelque souvenir de moi. Je ne vous parlerai pas d
projets pour y rétablir la police, les disposer dans un meilleur
faciliter chaque jour aux naturalistes l'étude du cabinet ouver
lement deux fois la semaine au public, y mettre en exerci
démonstrations d'histoire naturelle, dont la chaire, par un ét
abus, est au collège national, y joindre une bibliothèque po
étudiants et un journal de correspondance qui en communi
toute l'Europe les richesses ainsi que celles du jardin. Comme
cution de ces projets ne dépendait pas de moi-même, la plupar
restés inutiles dans mon portefeuille. Mais j'ai fait imprimer
tribuer à mes dépens celui d'amener la ménagerie de Versa
Paris, afin que les trois règnes de la nature vivante fussent
dans le Jardin national, ainsi que les trois règnes de la nature
le sont dans son cabinet. Mon mémoire a plu aux citoyens c

naturalistes, et, cependant, n'a point été exécuté, malgré toutes démarches.

'ai préparé la translation du Cabinet de Chantilly que vous avez rêtée, et je n'ai rien épargné avec l'aide de quelques-uns de mes ègues pour conserver au cabinet national cette collection intéres-te. J'ai fait construire sur les économies de mon administration x serres neuves, et, bientôt, deux bassins d'arrosage. J'ai épargné r le présent et l'avenir plus de quatre mille livres de dépenses uelles, en résiliant des marchés onéreux et en mettant au rabais ouvrages nouveaux contre l'ancien ouvrage. Je ne mettrai pas ici igne de compte les haines que s'attire tout réformateur, les intri-s jalouses de mes rivaux à la plupart desquels j'ai rendu service, nfin les sollicitudes attachées à toute administration dans ces ps de révolution. Qui de vous, citoyens législateurs, n'a pas ouvé ces peines cruelles? Mais peu de vous ont goûté le plaisir ste d'étudier la nature loin des hommes, et de travailler à leur heur sans en dépendre. Voilà les maux que j'ai soufferts et les s que j'ai sacrifiés. La fortune ne pourrait m'en dédommager tout le trésor national. Rendez-moi seulement, avec ma liberté, n ancien nécessaire. Mettez-moi à l'abri des besoins d'une vieil-e qui s'avance, et du besoin encore plus pénible pour une âme e de solliciter des secours. Qu'il ne soit pas dit que j'ai perdu sous égime de la république des bienfaits que je n'ai pas demandés sous i de la monarchie, et que des citoyens m'ont ôté ce que des mi-tres m'avaient apporté. Je ne désire, au sortir d'une intendance, de pouvoir vivre dans une chaumière. Que les murs de la mienne restent pas imparfaits sur un sol que je n'ai pas payé. Peut-être nt-ils, un jour, utiles à mon infortunée patrie ! C'est dans leur nble et paisible enceinte que, préservant mon cœur des ambitions la tourmentent, je reprendrai le fil de mes études que je n'aurais ais dû quitter et pendant que vous vous occuperez au milieu des ges de la politique du soin de ramener à la concorde la généra-n suivante, je tâcherai, dans le calme de la nature, d'y préparer la ération à venir par mes écrits, ou, au moins, par le souvenir de n bonheur (1).

A cette requête, on répondit, à la Convention... par de les promesses. Bernardin fut-il donc tout à fait floué dans ffaire? C'est peu probable et il est à supposer qu'il ne quitta s le Jardin des Plantes sans avoir obtenu une assez forte mme de dédommagement. Et, pourtant, le souvenir de son ssage rapide aux fonctions publiques ne devait pas demeu-

1) Lettre inédite.

rer agréablement dans sa mémoire, car, quelques années p
tard, il devait écrire à l'un de ses familiers dans une bouta
« La Révolution m'a ruiné. » C'était exagéré : tout au p
pouvait-il dire qu'elle ne l'avait point enrichi ainsi qu'il l
périt.

ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT.

LES ITINÉRAIRES DE STENDHAL

—

Voici une liste, assez fidèle, on l'espère, des villes par lesquelles sa Stendhal au cours de son existence. On l'offre aux curieux de uments littéraires.

NOTA. — Chaque nom de ville est précédé, chaque fois qu'on l'a uvée, de l'époque du séjour et suivi de la référence : *Journal de ndhal*, *Souvenirs d'Egotisme*, *Vie de Henri Brulard*, *Correspondance inédite*, *Notice Romain Colomb*, ou *Supplément au rnal de Stendhal* (*Mercure de France*, 15 octobre 1907). elquefois les références se contrôlent, et dans ce cas on les a indies ensemble. On a aussi marqué à leur place les successives upations ou fonctions de Beyle pendant ces itinéraires.

PAUL LÉAUTAUD.

1783

janvier, naissance à Grenoble.

1783-1799

nce et adolescence à Grenoble.

1799

ob. Paris, *Not. Colomb.—Brulard.* — Hôte de la famille Daru

1800

Paris.
Dijon, *Not. Colomb.—Brulard.*
Genève, *Not. Colomb.—Brulard.*
Lausanne, *Brulard.*
i. Rolle, *Not. Colomb.—Brulard.*
Passage du Saint-Bernard, *Not. Colomb. — Brulard.*
Bard, *Not. Colomb.—Brulard.*
Ivrée, *Not. Colomb.—Brulard.*
in. Milan, *Not. Colomb.—Brulard.*
Bataille de Marengo, *Not. Colomb.*
Milan, *Not. Colomb.—Brulard.*

Commis aux Intendances — Campagne d'Italie

Iles Borromées, *Not. Colomb.*
Laveno, *Not. Colomb.*
Côme, *Not. Colomb.*
Varèse, *Not. Colomb.*

Commis aux Intendances

23 octobre. Romanego, *Not. Colomb.*
24 décemb. Mozembano, *Not. Colomb.*

S.-Lieut. au 6e dragons et aide de camp du général Michaud

Campagne d'Italie

1801

janvier. Castel-Franco, *Not. Colomb.*
— Vérone, *Journal.*
avril. Milan, *Journal.* — *Not. Colomb.*
mai. Bergame, *Journal.* — *Not. Colomb* — *Souv. Egot.*
— Milan, *Journal*—. *Not. Colomb.*
juillet. Crémone, *Journal.*
août. Bergame, *Journal.*
— Brescia, *Journal.* — *Not. Colomb.*
septembre. Bergame, *Journal.*
— Brescia, *Journal.*
— Savigliano, *Not. Colomb.*

Vie de garnison

septembre. Bra, *Journal.*
— Cassano, *Journal.*
— Milan, *Journal.*
— Pavie, *Journal.*
— Voghera, *Journal.*
— Marengo, *Journal.*
— Alexandrie (Piémont), *Journal.*
— Asti, *Journal.*
octobre. Bra, *Journal.*
nov.-déc. Saluces, *Journal* — *Souv. Egot.*
décembre. Savigliano, *Journal.*
— Grenoble, *Journal.*

Vie de garnison

1802

janv.-av. Grenoble, *Not. Colomb.* — *Journal.*
av.-déc. Paris, *Journal.* — *Souv. Egot.*

Maison de l'armée

1803

janv.-juin. Paris, *Souv. Egot.* — *Journal.*
juillet-déc. Grenoble et Claix, *Journal.*—*Souv. Egot.*

Amateur de théâtre
Projets de littérature dramatique

1804

janv.-mars Grenoble, *Journal.* — *Souv. Egot.*
20 mars. Genève, *Souv. Egot.*
avril-déc. Paris, *Journal* — *Souv. Egot.*

1805

janv.-mai. Paris, *Journal.*
juin. Grenoble, *Journal.* — *Souv. Egot.*— *Not Colomb.*
août-oct. Marseille, *Souv. Egot.* — *Not. Colomb.*

Commis épicier

1806

janv. à mai. Marseille, *Journal.* — *Souv. Egot.*
mai. Toulon, *Journal.*
juin. Grenoble, *Journal.* — *Souv. Egot.*
Plancy-sur-Aube, *Journal.*
Mâcon, *Journal.*
juillet-août. Paris, *Journal.*— *Not. Colomb.*
septembre. Montmorency, *Journal.*
sept.-oct. Paris, *Journal.*
octobre. Mayence, *Journal.*
14 — Iéna, *Not. Colomb.*
26 — Berlin, *Not. Colomb.*
novembre. Brunswick, *Brulard.*

1807

Brunswick, *Not. Colomb.*
Vienne, *Not. Colomb.*
décembre. Brunswick, *Souv. Egot.*

Intendant

1808

Brunswick, *Journal.* — *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*
1er déc. Paris, *Journal.*

1809

janv.-mars. Paris, *Journal.*
5 avril. Strasbourg, *Corr.*
— Neubourg, *Journal.*
19 — Ingolstadt, *Corr* — *Souv. Egot.*
16 — Donawerth, *Corr.*
23 — Landshut, *Corr.* — *Journal.*
3 mai. Wels, *Corr.* — *Journal.*
— Lombach, *Journal.*
— Wels, *Journal.*
— Ebersberg, *Journal.*
5 — Ems, *Journal.*
11 — Saint-Polten, *Corr.* — *Journal.* — *Souv. Egot.*
— Vienne, *Not. Colomb.*— *Journal.* — *Corr.*
juin. Schœnbrunn, *Not. Colomb.*

Adjoint au Commissaire des Guerres

1810

toute l'année. Paris, *Not. Colomb.* — *Journal.*

1811.

janv.-mai. Paris, *Corr.* — *Journal.*

Le Havre, *Not. Colomb.—Souv. Egot.*
Paris, *Corr.* — *Journal.*
Versailles, *Journ.*
Paris, *Journ.*
Montmorency, *Journal.*
Tonnerre, *Journ.*
Montbard, *Journ.*
Champagnoles, *Journal.*
St-Laurent, *Journ.*
Vallery, *Journal.*
Morez, *Journal.*
Genève, *Journ.*
Milan, *Journal.*
Florence, *Journ.*
Rome, *Souv. Eg.*
Pompeï, *Suppl. Journal.*
Naples, *Journal.*
Ancône, *Journal.*
Milan, *Supplém. Journal.*
La Madona del Monte, *Supplém. Journal.*
Varèse, *Journal.*
Laveno, *Suppl. Journal.*
Iles Borromées, *Journal.*
La Madona del Monte, *Supplém. Journal.*
Palanza, *Suppl. Journal.*
Laveno, *Supplém. Journal.*
Varèse, *Suppl. Journal.*
La Madona del Monte, *Suppl. Journal.*
Milan, *Supplém. Journ.* — *Journ.*
Bréra, *Supplém. Journal.*
Milan, *Journal.*
Paris, *Supplém. Journal.*

Auditeur au Conseil d'Etat et Inspecteur du mobilier de la Couronne (en Congé)

1812.

Paris.
Passage du Niémen, *Not. Col.*
Ekatesberg, *Souv. Egot.*
Smolensk, *Corr.*
Moscou, *Corr.*

Intendant — Campagne de Russie

Orcha, *Not. Colomb.*
Minsck, *Not. Colomb.*
Witepsk, *Not. Colomb.*
Mohiloff, *Not. Colomb.*
9 novem. Mayence, *Corr.*

Intendant — Campagne de Russie

1813.

janv.-avril. Paris, *Journal.*
avril. Mayence, *Not. Colomb.*
Erfurth, *Not. Colomb.*
Lutzen, *Not. Colomb.*
21 mai. Bautzen, *Corr.*
juin-juillet. Sagan, *Corr.* — *Not. Colomb.* — *Journ.* — *Souv. Egot.*
30 juillet. Dresde, *Corr.*
septembre. Milan, *Journal.*
— Bréra, *Journal.*
— Monza, *Journal.*
— Côme, *Journal.* — *Not. Colomb.*
— Monza, *Journal.*
— Monticello, *Journal.*
— Milan, *Journal.*
octobre. Venise, *Souv. Eg.* — *Journal.*
4 nov. Milan, *Corr.*
Naples, *Not. Colomb.*
18 déc. Paris, *Corr.*

Intendant à Sagan — Intendant à Sagan (en congé)

1814.

janvier. Grenoble, *Not. Colomb.*
Carouge, *Not. Colomb.*
Grenoble, *Not. Colomb.*
2 mars. Chambéry. *Corr.*
avril-juill. Paris, *Not. Col.* —*Journ.*—*Corr.*
août. Milan, *Not. Colomb.*

Homme du monde écrivain dilettante

1815.

toute l'ann. Milan, *Not. Colomb.*

1816 (1)

Milan, *Colomb.*
30 sept. Rome, *Souv. Egot.*
1er octobre. Milan, *Souv. Egot.*
4 — * Berlin.
20 — Milan, *Souv. Egot.*
25 — * Munich,
4 nov. * Milan.
15 — Livourne, *Souv. Egot.*
1er déc. * Parme.
2 — * Bologne.
5 — * Florence.
9 — * Viterbe.
10 — * Rome.
26 — Milan, *Souv. Egot.*
31 — Rome, *Souv. Egot.*

1817

6 janvier. Rome, *Souv. Egot.*
9 — * Terracine.
10 — * Capoue.
10 — Milan, *Corr.*
11 — * Naples.
21 février. * Ischia.
25 — * Pœstum.
5 mars. * Naples.
9 — * Capoue.
12 — * Velletri.
13 — * Rome.
27 — * Civita-Castellana.
29 — * Pérouse.
30 — * Florence.
12 avril. * Bologne.
15 mai. * Imola.
17 — * Ferrare.
20 — * Cesène.
21 — * Rimini.
22 — * Rép. St-Marin.
24 — * Pesaro.
27 — * Ancône.
30 — * Lorette.
2 juin. * Pesaro.
4 — * Rovigo.
10 — * Arqua.
18 — * Padoue.
19 — * Padoue.
21 — * Venise.
21 — * Pliniana.
23 — * Monticello.
24 — * Monza.
— * Varèse.
27 — * Fuzina.
28 juin * Iles Borromées.
— Paris, *Not. Colomb*
— Londres, *Not. Colom*
8 juillet. * Genève.
10 — * Milan.
10 — * Lausanne.
18 — * Villa Melzi.
28 — * Francfort-s.-le-M
15 octobre. Milan, *Not. Colom*
Egot.
15 octobre. Tullins, *Corr.*
25 nov. Sienne, *Corr.*
1er déc. Milan, *Corr.*

1818

janv.-mars Milan, *Corr.*
14 avril. Grenoble, *Corr.* —
22 — Milan, *Corr.*
4 mai Paris, *Souv. Egot.*
juin à sept. Milan, *Corr.* — *Sou*
24 octobre. Lac de Côme, *Corr*
16 nov. Varèse, *Corr.*
nov.-déc. Milan, *Corr.* — *So*

1819

mars-avril. Milan, *Corr.*
7 juin. Varèse, *Corr.*
juin-juillet. Florence, *Corr.*
24 juillet. Bologne, *Corr.*
15 août. Grenoble, *Souv. Eg*
— *Not. Colomb.*
nov.-déc. Milan, *Corr.*

1820

3 mars Milan, *Corr.*
25 — Bologne, *Corr.*
28 — Mantoue, *Corr.*
avril à oct. Milan, *Corr.* — *So*
13 nov. La Cadenabbia, *Co*
nov.-déc. Milan, *Souv. Egot*

1821

janv.-mars. Milan, *Not. Colom*
avril. Paris, *Not. Colom*
mai-juin. Milan, *Corr.* — *S*
juin. Côme, *Souv. Egot*
— Airolo, *Souv. Egot*
— Bellinzona, *Souv.*
— Lugano, *Souv. Eg*
— Saint-Gothard, *So*
— Altorf, *Souv. Egot*
— Bâle, *Souv. Egot*

(1) Pour les années 1816 et 1817, les noms de villes marqués d'un astérisq
tent l'itinéraire de *Rome, Naples et Florence*, 1re édition.

(2) On remarquera, dans cette dernière partie de l'année 1817, une certaine invr
quant au temps nécessaire pour accomplir ces divers parcours, ce qui dor
que *Rome, Naples et Florence* fut écrit de *mémoire*, au moins pour les dates.
ki a fait une remarque analogue dans les *Souvenirs d'Egotisme* (page 256),
à deux lettres de Stendhal, écrites l'une de Milan, l'autre de Tullins (Isère) et c
deux du 15 octobre 1817.

Belfort, *Souv. Egot.*
Langres, *Souv. Egot.*
Paris, *Brulard.* — *Souv. Egot.*
Calais, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*
Douvres, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*
Londres, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*
Paris, *Corr.* — *Souv. Egot.*

1822

Paris, *Corr.*
Montmorency, *Corr.* — *Souv. Egot.*
Paris, *Souv. Egot.*
Berne, *Souv. Egot.*
Paris, *Corr.*
Corbeil, *Souv. Egot.*
Vincennes, *Corr.*
Paris, *Corr.*

1823

Paris, *Corr.*
Isola Bella, *Corr.*
Alexandrie (Piémont), *Corr.*
Paris, *Corr.*

1824

Rome, *Corr.* — *Souv. Egot.*
Paris, *Corr.* — *Souv. Egot.*
Grenoble, *Not. Colomb.*
Paris, *Corr.*
Londres, *Corr.* — *Souv. Egot.*
Paris, *Corr.* — *Souv. Egot.*

1825

Paris, *Corr.*
Naples, *Corr.*
Paris, *Corr.*
Rome, *Corr.*
Paris, *Corr.* — *Souv. Egot.*

1826

Paris, *Corr.*
Londres, *Corr.*
San Remo, *Brulard.*
Rome, *Corr.*
Paris, *Corr.*

1827

Paris, *Not. Colomb.*
Ischia, *Brulard.*
Florence, *Corr.*
Paris, *Corr.*

1828

Paris, *Not. Colomb.*
Isola Bella, *Souv. Egot.*
Paris, *Souv. Egot.* — *Corr.*

1829

toute l'année. Paris, *Corr.* — *Souv. Egot.*

1830

janv.-nov. Paris, *Not. Colomb* — *Souv. Egot.* — *Corr.* — *Brulard.*

novembre. Trieste, *Not. Colomb.* — *Corr.*

1831

janvier. Trieste, *Corr.*
— Venise, *Corr.*
— Trieste, *Corr.*
3 février. Venise, *Souv. Egot.*
16 mars. Trieste, *Souv. Egot.*

Consul de France à Trieste

avril à déc. Civita-Vecchia (et Rome), *Corr.* — *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*

1832

toute l'année. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.* — *Brulard.* — *Souv. Egot.*

14 janvier. Naples, *Corr.*
février. Ancône, *Not. Colomb.*
27 août. Palerme, *Corr.*
18 octobre. Aquila, *Corr.*

Consul de France à Civita-Vecchia

1833

janv. à av. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

oct-déc. Paris, *Not. Colomb.* — *Corr.* (en congé)

décembre. Civita-Vecchia (et Rome), *Corr.* — *Not. Colomb.*

1834

toute l'année. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb* — *Corr.*

1835

toute l'année. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.* — *Souv. Egot.*

Consul de France à Civita-Vecchia

1836

janv. à mai. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

mai-déc. Paris, *Not. Colomb.*

1837

Paris.
Verrières.
10 avril. Fontainebleau.
11 — Montargis.
12 — Neuvy.
12 — Cosne.
13 — La Charité.
14 — Nevers.
17 — Fourchambault.
21 — Moulins.
30 — Autun.
3 mai. Chaumont.
— Dijon.
9 — Langres.
10 — Dijon.
12 — Beaune.
14 — Châlon-s-Saône.
— Besançon.
— Mâcon.
15 — Lyon.
9 juin. Vienne.
11 — Saint-Vallier.
11 — Valence.
12 — Avignon.
18 — Clermont-Ferrand.
20 — Bourges.
— Chateauroux.
— Châtillon-s-Indre.
— Loches.
22 — Tours.
— Saumur.
25 — Nantes.
5 juillet. Vannes
— Auray et environs.
— Lorient.
— Vannes.
— Rennes.
— Saint-Malo.
— Granville.
— Dol.
— Avranches.
— Coutances
— Honfleur.
— Le Hâvre.
— Rouen.
18 — Paris.
— Beaucaire.
27 — Tarascon.
1er août Nîmes.
— Orange.
— Valence.
6 — Tullins.
— Rives.
7 — Grenoble et env.
21 — Vizille.
— Briançon.
23 — Grenoble.
25 — Le Pont de Claix.
27 — Grenoble.

Consul de France à Civita-Vecchia (en congé)

Itinéraire des *Mémoires d'un Touriste*

1er sept. Fourvoirie.
— Chambéry.
— Aix.
— Genève.
— Lyon et environs.
— Avignon.
— Aix.
— Marseille.
— Gênes.
— Marseille.
— Toulon.
— Marseille.
— Arles.
— Nîmes.
9 — Montpellier.
12 — Béziers.
septembre. Narbonne.
14 — Sijean.
15 — Perpignan.
— Mataro.
— Barcelone.
— Bordeaux.
20 déc. Paris, *Not. Colomb.*

1838

janv.-févr. Paris, *Corr.*
24 mars. Bordeaux, *Corr.*
2 juillet. Strasbourg, *Corr.*
juill.-août. Paris, *Corr.*
Londres, *Not. Colomb.*
4 sept. Lyon, *Corr.*
Paris, *Corr.*

1839

janv.-juin. Paris, *Corr.*
juin.-déc. Civita-Vecchia, (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

1840

toute l'année. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

1841

janv.-oct. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.* — *Souv. Egot.*
8 octobre. Florence, *Corr.*
Genève, *Not. Colomb.*
8 novembre Paris, *Not. Colomb.*

1842

Paris, *Not. Colomb.* — *Corr.*
23 mars; mort.

Retour à Civita Vecchia

TROIS NOUVELLES[1]

LE DÉMON M'A DIT:....

I

ns toute ma vie je n'ai parlé au Démon que cinq fois, de tous les hommes aujourd'hui vivants, c'est certaine- moi qui le connais le plus intimement et c'est avec moi est le plus familier. Il me témoigne — je le déclare avec ertain orgueil que je ne cherche pas à dissimuler — une veillante condescendance qui est allée parfois jusqu'à m'é- voir. Quand je suis avec lui je ne fais que l'écouter. Mais je me trompe : je l'écoute et je le regarde. Le Démon, oins tel qu'il m'est apparu jusqu'ici, est une figure exces- nent suggestive et qui sort assez de l'ordinaire. Il est très d et très pâle : il est encore assez jeune, mais de cette esse qui a trop vécu et qui est plus triste que la vieillesse. visage, très blanc et allongé, n'a de particulier que la bou- nince, fermée et serrée, et une ride très profonde et uni- qui s'élève perpendiculairement entre les sourcils et se près de la racine des cheveux. Je n'ai jamais bien compris uelle couleur sont ses yeux, parce que je n'ai jamais pu egarder plus d'un instant, et je ne sais pas non plus de e couleur sont ses cheveux, parce qu'un grand bonnet de qu'il n'ôte jamais, les cache complètement. Il s'habille enablement de noir, et ses mains sont impeccablement ées.

est rare, par le temps qui court, qu'il se décide à venir sur rre. Un jour il me l'a avoué d'un air triste : « Désormais ommes ne m'intéressent plus. On les achète pour peu, ils valent de moins en moins. Ils n'ont ni moelle, ni ni souffle : peut-être n'auraient-ils même pas de sang z rouge pour écrire le contrat d'usage. »

[1] Ces trois nouvelles sont extraites de deux ouvrages récents de Giovanni . Les deux premières ont paru dans le *Tragico Quotidiano* (Tragique quo- , 1906; la troisième dans le *Pilota Cieco* (le Pilote aveugle), en 1907.

Malgré cela, quand il s'ennuie, à certains jours, dans
pays trop peuplé il vient parmi nous. Personne, à la vér
ne s'en aperçoit, car les hommes ne le reconnaissent plus
passent auprès de lui, le croyant un des leurs, souriant
soulevant leurs chapeaux d'un air de tranquille assurance
fait peur. Mais moi je sens toujours dans l'air le remous
son passage et je cherche à jouir de sa précieuse société.
conversation du Démon est la plus profitable et la plus agr
ble que je connaisse ; c'est une de celles qui font compren
le monde, et surtout le monde qui est en nous, bien plus
tous les petits et gros traités qu'on peut lire à la bibliothè
universitaire de Heidelberg.

Je n'ai jamais rencontré d'être plus indulgent que le D
ble. Il connaît si parfaitement les iniquités, les malhonn
tés, les saletés et bestialités humaines, que rien ne l'éto
ni ne l'irrite. Il est paisible et souriant comme un philoso
antique, et il me paraît plus chrétien que tous les ch
tiens qui sont au monde. Il a pardonné même à Celui qui
condamné et chassé loin de lui. Quand il en parle, il rec
naît que le Tout-Puissant agit justement en le précipitant
Ciel, car un roi ne peut permettre qu'il y ait autour de
des êtres trop superbes et indisciplinés. « Si j'avais été à
place — me confessa-t-il une fois — j'aurais condamn
rebelle à une peine bien plus terrible. Je l'aurais contrai
l'inaction, à l'immobilité. Au lieu de cela, Dieu fut généreu
ment clément à mon égard et me donna le moyen de suivr
carrière pour laquelle j'étais le mieux fait. Bien qu'aujo
d'hui, je me sois lassé même de celle-là, je n'ai pourtant
de raisons de me plaindre; je me serais ennuyé encore
plus au sein de la béatitude céleste. »

Il est animé, même envers les hommes, d'une certaine
homie un peu ironique, laquelle n'est pas exempte, il faut
vouer, d'un mépris convaincu, qu'il ne réussit pas toujou
dissimuler. Il est, par métier, le tourmenteur de l'human
mais une longue habitude l'a rendu moins féroce et m
terrible. Ce n'est plus le démon hirsute et monstrueux
Moyen-âge, pourvu de queue et de cornes, qui allait care
les vierges dans les monastères et susciter les fièvres
taires des Pères dans le Désert.

Il a décidément compris que la tentation est parfaiten

tile. Les hommes pèchent d'eux-mêmes, naturellement et ntanément, sans qu'il soit besoin de les y appeler et de les y iter. Il les laisse en paix et ils courent à lui comme l'eau sur pente. Aussi ne les considère-t-il plus comme des ennemis aincre, mais comme de bons et fidèles sujets, disposés à yer leurs impôts sans se faire prier. De là lui est née, ces rniers temps, pour nous autres hommes une certaine pitié, ne détruit pas le mépris, mais l'atténue et le voile. J'ai été ıfirmé dans cette opinion par le dernier entretien que j'ai avec lui, entretien dans lequel il m'a révélé une chose qui ın certain intérêt pour tous ceux d'entre nous qui recher- nt l'*au-dessus* et l'*au-delà*.

II

Je l'ai rencontré la dernière fois dans une de ces rues solitai- qui environnent Florence, encaissées entre des murs gris ù jaillissent des branches d'oliviers. Il cheminait tout en ınt un petit livre relié de noir, et riait à part lui, comme lui l sait rire. Je me suis approché; à peine m'a-t-il vu, il a mé son livre, m'a pris le bras et s'est mis à me dire :

« Je connais depuis des siècles ce petit livre : c'est la Bible, je la relis de temps en temps quand j'ai besoin de me remet- de bonne humeur. Celle que je lis maintenant est en anglais je me suis aperçu que l'anglais se prête admirablement à ncien Testament, tandis que je préfère l'italien pour le uveau. Maintenant j'étais en train de relire, pour la mil- ne fois, les premiers chapitres de la Genèse, et vous com- nez bien pourquoi. J'ai dans ceux-là un rôle important et suis quelquefois, non seulement fier, mais un peu vaniteux. i donc un certain plaisir à me voir revêtu des belles dépouil- du serpent, enroulé autour de l'arbre comme dans les vieil- gravures, dressant ma tête noirâtre vers le corps humide ıu de la charmante Eve. Mais c'est vraiment dommage que stoire de la tentation ait été ainsi altérée par les historiens viteurs de Dieu. Un jour ou l'autre, si j'ai le temps, je ai une édition corrigée de la Bible, et non seulement corri- , mais augmentée, car les saints et pieux écrivains ont ouvé de la répugnance à écrire trop souvent mon nom et laissé dans l'obscurité quelques-unes de mes plus belles reprises.

« Pour en revenir à la tentation, je répète, mon cher a
que le récit biblique est effrontément falsifié. Je n'ai jamais
cela à personne, mais je crois que vous êtes celui auquel
peut dire ce qu'aucun homme ne pourrait imaginer de
même. Je vous confesserai donc que je ne fus, au sens réel
mot, ni un tentateur ni un séducteur. Quand je m'adressa
Eve pour l'inciter à goûter au fruit défendu, je n'avais aucu
intention de faire tomber les hommes en disgrâce. Mon s
dessein était de me venger de Jéhovah qui, à ce que je croya
m'avait indignement traité. Je voulais, en un mot, lui créer
rivaux de sa puissance, et c'est pourquoi je n'avais aucune
vie de mentir quand je disais à Eve : « Mangez de ces fruit
vous serez semblables à Dieu. »

« Je ne disais, je vous l'assure, que la vérité pure et sim
En effet l'arbre défendu était l'arbre de la science, l'arbre
la sagesse, non seulement du bien et du mal, comme di
Juif, mais du vrai et du faux, du visible et de l'invisible,
ciel et de la terre, des êtres animés et des esprits. Et vous
vez, mon cher ami, que *connaissance est puissance* et qu'
Dieu signifie précisément posséder la connaissance et la p
sance. Aussi ne voulais-je aucunement tromper les hommes
leur indiquant le moyen de se rendre semblables à Jéhov
Mon intérêt était qu'ils y réussissent, car j'espérais en
aide pour reconquérir le ciel.

« Je vois dans vos yeux que vous voudriez me deman
quelque chose et je sais ce que vous voudriez me demand
Comment se fit-il, n'est-ce pas, qu'Adam et Eve, bien qu'ay
goûté au fruit défendu, ne devinrent point des Dieux, et,
plus, furent chassés du beau jardin par leur Dieu? »

« Si vous le voulez, je vous expliquerai brièvement ce m
tère apparent.

« Eve, dans le trouble où elle se trouvait, ne s'aperçut pas
les fruits de l'arbre étaient nombreux et différents les uns
autres ; elle n'entendit pas ce que je lui disais : qu'il ne suffi
pas d'en manger quelques-uns, mais *qu'il fallait dépoui
entièrement l'arbre*, — autrement dit acquérir la conn
sance totale. Au lieu de cela, après en avoir mangé un,
n'eut pas la présence d'esprit de cueillir et manger rapi
ment tous les autres ; il arriva donc que Jéhovah eut
temps de se rendre compte du danger et d'y parer immédi

nt par l'exil à perpétuité. Si Adam et Ève avaient mangé
s les fruits de l'arbre merveilleux, le Grand Vieillard n'au-
t plus eu le pouvoir de les chasser hors du Paradis. Ils
ssent été des Dieux contre Dieu, et aucun ange, si bien
mé fût-il d'épées flamboyantes, n'aurait pu les mettre en
te. *Dieu a pu les punir parce qu'ils n'avaient pas péché*
tièrement. Le péché originel fut châtié parce qu'il ne fut pas
sez complet. C'est ainsi qu'il en a toujours été sur la terre, et
ne vous rappellerai pas une fois de plus la légende d'Alexan-
e et du pirate pour vous démontrer comme quoi un crime est
ni quand il est léger, et exalté et récompensé quand il est
and.

« L'homme, en ce jour lointain, perdit donc une magnifi-
e occasion de devenir Dieu, et moi je perdis une de mes
ances de retour au Ciel. Mais je crois, mon excellent ami,
je vous le dis, bien que vous autres hommes ne prêtiez guère
aux conseils du Démon, je crois que vous *seriez encore à*
nps pour finir les fruits de l'arbre, vous seriez encore à
nps pour devenir des Dieux. Vous ne vous souvenez plus de
route du Paradis terrestre, mais je sais que quelques grai-
s de cet arbre s'en sont échappées et sont déjà pleines de
. Il s'agit de les rechercher parmi vos forêts, de les soigner,
les émonder, jusqu'à ce qu'elles donnent une fois encore
rs fruits. Alors, — croyez-en votre vieil ami le Démon, que
s serviteurs jaloux veulent faire passer pour votre adversaire
alors vous pourrez en manger à votre aise, à satiété, et ma
ômesse sera accomplie.

« Vous voudriez me demander quelques indications, quel-
e signe auquel reconnaître cet arbre et ses fruits ? Mais je
puis rien vous dire. Des ordres supérieurs me l'interdisent.
faut que vous en retrouviez la trace de vous-mêmes avec
tience et persévérance. Et avertissez-moi tout de suite dès
e vous l'aurez trouvé, car alors ma mission sera terminée et
ut-être le bon Dieu me rappellera à lui. »

La voix du Démon, à ce moment, se fit un peu mélancolique.
ride droite et profonde, qui s'élève au milieu de son front,
parut plus sombre. Après s'être arrêté quelques instants,
me saisi de quelque pensée soudaine, il continua son che-
n en silence, regardant les étoiles qui commençaient à trem-
r dans le ciel languissant du crépuscule.

CELUI QUI NE PUT PAS AIMER.....

Depuis que Don Juan a pris femme, il est presque impossi de le rencontrer hors de chez lui, — surtout le soir. Ses c veux gris et clairsemés, ses épaules un peu voûtées et aussi pourquoi ne pas le dire? — un catarrhe obstiné, désorm chronique, le tiennent éloigné du monde et de ses pomp Pourtant, un soir de mars, je vis Don Juan Tenorio caus dans un lieu public, avec Jean Buttadeo, dit le Juif Erra

Au milieu de la ridicule majesté d'une brasserie à l'a mande, sous un globe électrique à l'éclat impudent, les d hommes parlaient et secouaient leurs têtes grises, sans regar la foule des femmes aux lèvres trop rouges et des jeunes g anémiques et ennuyés qui étaient là, désœuvrés, et buv de la bière, tout autour d'eux. Les deux apparitions lég daires avaient bu leur café, et ne paraissaient pas songer qu' ait au monde des amateurs de *folklore* et des professeurs poésie comparée. Ils vivaient et parlaient comme vous et m et leurs paroles m'arrivèrent distinctes et compréhensibles que je m'approchai de la table de fer à laquelle ils étaient as Une chaise était encore libre auprès d'eux et je m'y instal Les deux vieillards n'interrompirent point leurs discours, me regardèrent à peine à la dérobée, en souriant, comm j'étais un ami d'enfance qu'ils eussent quitté peu d'insta auparavant.

« Ce n'est pas facile, non, ce n'est pas facile — a mait énergiquement Don Juan — de donner une explica de mon histoire et je mourrai peut-être avant que l'on décou le secret de ma vie. J'ai été quelquefois dans les théâtres l'on représente mes hauts faits, et j'ai ri plus que les autr ces parodies naïves qui font de moi un insatiable liber pétri de luxure et de vanité, et finalement entraîné en E par la vengeance du Commandeur et de Dieu. Oh! la do si douce chose que n'être pas compris de ces rois du parte Pas même Molière, qui pourtant était courtisan et coméd n'a compris ce que j'étais. Sous mon justaucorps bleu ma sous mon chapeau à la plume noire et solitaire, nul n'a su v Séductions, baisers, fuites nocturnes, escaliers secrets, ren vous insidieux, guets-apens et rapts, bals masqués et banqu et le blanc monument et la dernière fête — tout cela qui

térieur, conventionnel, fictif, tout cela, mais rien que cela, té vu par les auteurs de tragicomédies et de poèmes. Un ducteur pittoresque, un cavalier fantaisiste, un amoureux lage : voilà ce que je suis pour tous ceux-ci et pour ceux i les lisent. Et pas un seul parmi tous ces grands révéla- rs du cœur humain n'a découvert la cause désespérée de ites mes aventures ; pas un seul n'a deviné que je fus ertin malgré moi, et volage contre mon désir.

Si je pouvais évoquer les nuits de ma première adolescence, sque avant de m'endormir j'essayais d'imaginer, de décider que devait être ma vie ! Jamais il n'y eut d'enfant plus ux et plus pur que moi. Je songeais à l'amour comme à une ose sacrée et la femme était pour moi une sorte de mysté- use récompense qui m'attendait au seuil de ma jeunesse. Et jeunesse arriva, et le printemps vint, et les étoiles trem- rent, et les arbres reverdirent et les femmes se vêtirent de rs belles robes claires. Mais l'amour ne vint pas. L'amour ta pour moi un mot... Je ne ressentis aucune de ces pal- ations qui font pâlir brusquement les visages des hom- s. Je n'eus pas de sursauts et de frissons à la vue d'un cher age, au son d'une voix chère. Mes sens s'éveillèrent, mais n cœur resta calme, tranquille, réglé comme auparavant. vais le désir de l'amour, mais non le pouvoir d'aimer. Je tis alors que je n'aimerais jamais, que je ne pourrais ais connaître les égarements et les ardeurs de la passion. sentis alors que je pourrais posséder des femmes, que je urrais me faire aimer d'elles, mais que je ne réussirais pas e seule minute à agiter mon cœur ou à troubler mon âme. ns les premiers temps, je ne voulus pas croire à l'impossi- té où j'étais d'aimer et je cherchai par tous les moyens à nentir mes premières expériences. Car je croyais à la beauté à la grandeur de l'amour et je ne voulais pas que les fem- s fussent pour moi seulement un jeu et un divertissement. cherchai donc à créer en moi, à tout prix, la passion de uelle je me sentais incapable spontanément ; j'essayai de tes les méthodes pour être, moi aussi, fût-ce une seule fois, veloppé par la flamme folle de l'amour.

Je crus que je pourrais y parvenir en agissant en toute se comme si j'étais déjà épris, espérant qu'à force de éter certaines paroles et de faire certains actes je ferais

naître en moi aussi le sentiment auquel ces paroles et actes servent d'expression chez autrui. En conséquence feignis l'amour à la perfection, et j'imitai tous les gestes, sourires, les regards, les paroles, les expressions dont amoureux font usage. Je répétai mille et cent mille fois imaginations les plus tendres, les confidences les plus arden les morceaux les plus passionnés de la lyrique passionnell je baisai, je caressai, je soupirai, je passai de longues he sous une fenêtre ; j'attendis des nuits entières, envelo dans mon manteau, l'apparition d'une lumière connue, j'é vis des lettres insensées, je me forçai à verser des lar d'émotion et je finis par me compromettre aux yeux de le monde en engageant solennellement ma foi à une je fille que ma comédie amoureuse n'avait que trop émue. tout ceci fut en vain. Vaines furent mes feintes minutie étudiées sur les modèles les plus parfaits, et sur les livres plus célèbres. Je continuai à être incapable de véritable amo je dus reconnaître cent fois, chaque jour, à chaque instant, radicale impuissance d'aimer.

« C'est alors que commença ma vie légendaire, celle qui a de moi le type du libertin inconstant. Jusqu'alors j'étais r pur même de corps, et j'avais cherché de toute mon âme c affection puissante et terrible dont tous les hommes sont sis au moins une fois. Mais en face de mon incapacité sionnelle je n'eus pas le courage de me résigner. Je vo encore et pendant toute ma vie tenter le sort. J'espérai peut-être, à l'improviste, l'amour jaillirait à pleines o dans mon cœur, rendu plus intense et plus impétueux par c longue attente. Je crus que jusqu'à ce moment il n'était né en moi parce que je n'avais pas encore rencontré la fe qui devait faire sourdre et jaillir la source intérieure d passion. Et je me mis à chercher désespérément cette fem et je parcourus tous les pays, toutes les villes du monde, t la terre, séduisant des fillettes, attirant des vierges, conqué des veuves et des épouses, toujours inquiet, infatigable, tr mécontent ; toujours à l'affût de cette femme unique, de libératrice inconnue, qui devait exister quelque part, qu devais rencontrer, qui devait me faire connaître l'am immortel. Et il y eut des femmes qui m'aimèrent et femmes qui fuirent avec moi et des femmes qui pleurèrent

i et des femmes qui moururent pour moi... et jamais je us la joie et la surprise de trouver celle qui devait faire tre mon cœur et désemparer mon esprit. Je possédai le ps de femmes innombrables, et sentit battre sur ma poi- ne d'innombrables cœurs d'amantes, et pas même une heure ne fus capable de mêler mon âme à l'âme de qui m'aimait. tais auprès d'elles l'intelligence froide, insensible, lucide; éressé seulement par les formes de leurs membres et par les ntilles curiosités de leurs petites âmes ardentes. Je les regar- s dans les yeux — yeux noirs, yeux bleus, yeux gris, yeux spasme et de passion — et je voyais se refléter en eux mon age, et je voyais briller en eux la joie de me sentir près lles, et cependant mes yeux ne se voilèrent pas un instant, quand je les avais possédées je les quittais sans un regret.

« On dit alors que j'étais un vil débauché qui cherchait le isir du corps et méprisait l'amour. Au lieu de cela, je pas- s ainsi de femme en femme, d'aventure en aventure, à la herche de l'amour unique, et mon inconstance était faite ma persévérance à le vouloir rencontrer, et mon caprice ssait du désespoir de ne pas le trouver. On crut que je amusais, alors que j'étais triste de mes vaines recherches; on que j'étais cruel, alors que le sort était cruel envers moi. recherchais mille femmes, parce que je ne réussissais pas à aimer une seule pour toujours, et on s'imagina que je vou- s me jouer de toutes. On ne vit pas, sous l'apparente légè- é du cavalier volage, toute la triste rage de *l'amant oussé par l'amour*. De nombreux cœurs de femmes souf- ent par ma faute, mais aucune ne connut, même dans les mes et les sanglots des abandons, toute l'amère désespé- ce de mon âme inassouvie par les chairs tendres et les ides bonnes fortunes. Sous le masque de ma légende se he le sourire amer de celui qui fut aimé et ne réussit pas à ner. »

Le vieux séducteur se tut alors et l'autre vieillard commença arler d'une voix lointaine:

« Ce que tu as dit est peut-être vrai et, certainement, est ible. Mais tu n'as dit que la raison intérieure, la préhis- e de ta légende et tu n'as offert aucune interprétation nou- e, tu n'as indiqué aucun sens nouveau. Moi, qui depuis des les et des siècles parcours le monde, à qui ma solitude a

appris à méditer; moi qui suis devenu comme Œdipe erra déchiffreur d'énigmes et philosophe tragique, je vois bien q enseignement ressort de ta lamentable histoire. Ce que hommes ont voulu condamner et tuer en ta personne, c' *l'amour de la diversité, l'amour du changement.* Devant innombrables amours, devant la mobilité perpétuelle de goûts et de tes désirs, ils ont dressé la blanche et rigide sta du Commandeur, véritable symbole, dirait un logicien, l'immobile concept opposé à la continuelle variabilité de l tuition. Et c'est pour cela, ô Don Juan, que tu es mon frèr Car en moi aussi les hommes ont exprimé leur horreur et l terreur du changement.

« Ils m'ont condamné au vagabondage éternel, parce qu s'imaginaient que changer sans cesse de pays, voir s cesse des choses nouvelles, n'avoir pas de demeure fixe, tanière stable de sa naissance à sa mort, était la plus gra malédiction pour l'âme d'un homme. Moi, au contraire, converti leur punition en bénédiction; je me suis fait une magnifique de voyageur, d'explorateur, de pèlerin, de che lier errant, de *globe trotter* dilettante, et je vis ainsi, dans continuelle diversité et le perpétuel changement, une vie aut ment riche que celle de mes juges et de mes bourreaux. Mo toi, Don Juan, nous sommes les héros de la diversité et d mutabilité, et les dévots de la maison unique et de la fem unique ont voulu nous cracher à la face leur mépris. Mais n courons, ô Don Juan, nous courons plus vite qu'eux; v qu'ils rentrent sous la terre, couver leur économique b heur... »

Mais Don Juan n'écoutait pas le voyageur sentencieux, peine celui-ci cessa de parler qu'il reprit pour son pro compte:

« Sous le masque de ma légende, il y a peut-être un s rire, un sourire amer, mais dans mon cœur il n'y a que l goisse toujours renouvelée de mes désillusions. Désormai suis vieux et je ne saurai jamais ce qu'est l'amour. D aucun chemin, la femme que je cherchais n'est venue au-dev de moi, et quand la vieillesse est venue, quand j'ai eu be de repos et de soins, je n'ai trouvé qu'une pauvre servante ait voulu de mon nom. Et Don Juan maintenant vit parmi souvenirs morts et ses espérances inutiles, et n'a d'autre p

que celui d'allumer son feu avec quelque lettre passionnée parfumée. »

Le Juif Errant était sur le point de tirer encore quelque consion philosophique des paroles de Don Juan, mais à ce ment un petit homme obséquieux, tout habillé de noir, et rqué d'une verrue sur la joue gauche, vint nous annoncer la brasserie fermait. Don Juan tira de sa bourse une ge pièce d'or, mais le petit homme la regarda et la refusa. tait un doublon d'Espagne de 1662. Jean Buttadeo, plus tique, sortit de sa poche une pièce d'argent, la fit sonner la table, et, tous trois ensemble, nous sommes sortis sur place déserte déjà, riant bruyamment sans raison aucune.

—

DEUX IMAGES DANS UN BASSIN

I

Uniquement afin de revoir mon visage dans un bassin mort, in de feuilles mortes, au fond d'un jardin stérile, pour cela lement, alors, je m'arrêtai après tant d'années dans la ite capitale. — Quand j'en fus tout près, je ne pensais pas ir d'autre raison que celle-là.

Revenant du bord de la mer, des grandes villes de la côte, rouvais le désir de choses cachées, de rues étroites, de rs silencieux un peu noircis par la pluie. Tout cela je savais rouver dans la petite ville où, pendant cinq années, avec maîtres désabusés, aux classiques barbes blanches, j'avais dié les sciences les plus germaniques et les plus fantasies.

Je pensais souvent à la chère cité, si seule au milieu de la ine, comme une exilée (j'ai toujours cru qu'il y a des villes , elles aussi, sont exilées de leur véritable patrie) — sans ve, sans tour, sans campanile, presque sans arbres, mais te calme et résignée autour du grand palais rococo, dans uel bavarde et dort la Cour. Dans les rues, tous les cent , il y a un puits, et près de ce puits une fontaine et sur que fontaine un guerrier de terre cuite, peinturluré de bleu ste et de rouge pâle.

e me rappelais aussi la maison où j'habitais pendant les nées de mon noviciat scientifique. Mes fenêtres ne donnaient

pas sur la place, mais sur un grand jardin enfermé entre maisons, où il y avait, dans un coin, un bassin ceint de roch artificiels. Personne ne s'occupait de ce jardin, le vieux p priétaire était mort et sa fille, ennuyée et dévote, considé les arbres comme des mécréants et les fleurs comme coquettes.

Le bassin était mort aussi par sa faute. Aucun jet d'eau s'élançait plus de son sein. L'eau semblait aussi immobile lasse que si elle eût été la même depuis un nombre considé ble d'années. Du reste les feuilles des arbres la couvraient pr que entièrement, et les feuilles aussi semblaient tombées pendant des automnes mythiquement lointains.

Ce jardin fut le lieu de mes joies tant que j'hab la petite capitale. J'avais la permission d'y aller à toute heu quand les maîtres ne me réclamaient pas, je m'asseyais a un livre auprès du bassin; quand j'étais fatigué de lire que le jour tombait, je cherchais à voir mes yeux réfléchis d l'eau, ou bien je comptais les vieilles feuilles et suivais a une angoisse extatique leurs lents voyages au souffle inégal vent. Quelquefois les feuilles s'écartaient ou se ramassa toutes vers le fond, et alors je voyais dans l'eau mon vis et je le fixais si longuement qu'il me semblait ne plus exi pour mon compte avec mon propre corps, mais être seulem une image fixée dans l'eau dormante pour l'éternité.

II

Et c'est pourquoi je courus de suite au jardin, à peine fu arrivé dans la petite capitale. Bien des années avaient pa mais la ville était restée la même. Dans les mêmes étroites passaient les mêmes femmes courtes et jaunes, coiffes froissées; et les guerriers de terre cuite, inutiles et cules, s'appuyaient toujours à la garde des épées bleues, su nombreuses fontaines.

Et le jardin aussi était comme je l'avais laissé, — et le sin aussi était tel que je l'avais vu la dernière fois avan retourner dans mon pays.

Quelques touffes de plus dans les plates-bandes, quel feuilles de plus dans la vasque, et tout le reste était co au temps passé. Je voulus encore revoir mon visage dans et je m'aperçus qu'il était différent, bien différent de celui

e me rappelais si nettement. L'enchantement du bassin, du eu, me ressaisit. Je m'assis sur un des rochers artificiels et e la main je remuai les feuilles mortes pour faire un miroir lus vaste à mon visage pâli et transfiguré.

Il y avait quelques minutes que j'étais là, regardant mon nage et rêvant aux lois du temps, quand je vis se dessiner ans l'eau, à côté de la mienne, une autre image. Je me re- ournai impétueusement : un homme s'était assis près de moi se mirait à côté de moi dans le bassin. Je le regardai stupé- it, je le regardai encore et il me sembla qu'il me ressemblait n peu. Je tournai encore les yeux vers le bassin et regardai de ouveau son image réfléchie sur le fond sombre. En un stant je m'aperçus de la vérité : *son image ressemblait par- itement à la mienne sept ans auparavant...*

Autrefois peut-être cela m'aurait épouvanté et j'aurais cer- inement crié comme un homme enfermé dans le cercle d'une vincible obsession. Mais désormais j'avais appris que seul impossible devient quelquefois réel ; c'est pourquoi je ne fus ullement atterré. Je tendis la main à l'homme qui me la serra je lui dis :

— « Je sais que tu es moi — un moi passé depuis long- emps, un moi que je croyais mort, mais que je revois ici omme je le quittai, sans changement perceptible. Je ne sais, moi du passé, ce que tu veux du moi présent, mais, quoi ue tu me demandes, je ne saurai peut-être pas te le refuser. »

L'homme me regarda avec une certaine stupeur, comme si étais nouveau pour lui et répondit après quelques moments 'hésitation : « Je voudrais rester un peu avec toi. Quand tu s cru partir définitivement je suis resté ici, dans cette ville où temps ne s'écoule pas, sans bouger, sans rien faire, à t'at- endre. Je savais que tu reviendrais. Tu avais laissé la partie plus subtile de ton âme dans l'eau de ce bassin, et c'est e cette âme que j'ai vécu jusqu'à ce jour. Mais à présent je oudrais me réunir à toi, rester étroitement attaché à toi, vi- ant avec toi, t'écoutant me raconter ce que tu as récolté de es vies de ces dernières années. Je suis comme tu étais alors, je ne connais de toi rien de plus que ce que tu connaissais lors. Tu comprends mon envie de savoir et d'écouter. Prends- oi de nouveau pour compagnon, jusqu'à ce que tu partes ncore de cette ville exilée du monde et du temps.

D'un signe de tête je consentis et nous sortîmes du jard
la main dans la main comme deux frères.

III

C'est alors que commença pour moi une des périodes l
plus singulières de ma vie, déjà si différente de celle des a
tres hommes. Je vécus avec moi-même — avec un moi passé
des jours de joie imprévue. Mes deux *moi* allaient par les ru
mal pavées, dans le silence qui régnait depuis longtem
dans la petite capitale — un silence qui datait du siècle di
huitième... — et causaient ensemble sans se lasser, chercha
à se rappeler les choses qu'ils virent, les hommes qu'il conn
rent, les sentiments qui les agitèrent, les songes qui laissère
un goût amer dans leurs esprits. Les deux âmes — l'a
cienne et la nouvelle — cherchèrent ensemble l'université
lencieuse et sépulcrale comme un couvent dans la mont
gne; elles se promenèrent dans le jardin français, derrière
jardin rococo, où les statues mutilées et noircies n'honoraie
plus d'un seul regard les allées sans fin — et poussèrent en
jusqu'au *Liliensee*, un étang mal creusé qui, par décret d
vieux princes, avait fini par obtenir le nom de lac. Je ne pu
me rappeler ces jours de promenades et de confidences sa
que le cœur, un instant, me manque.

Mais après les premières heures d'effusion, après les pi
miers jours d'évocation du passé, je commençai à éprouver
ennui inexprimable en écoutant mon compagnon. Certaines ing
nuités, certaines grossièretés, certaines façons grotesques, dc
il faisait continuellement preuve, me déplaisaient. Je m'ap
çus en outre, en causant longuement avec lui, qu'il était pl
d'idées ridicules, de théories désormais défuntes, d'enthousi
mes provinciaux pour des choses et des hommes que je ne
rappelais même plus. Il prêtait foi à certaines paroles, s'émo
vait à certaines poésies, s'exaltait à certains spectacles qu
moi, au contraire, me donnaient envie de me moquer ou
sourire.

Sa tête était encore toute remplie de ce romantisme fait
chevelures désordonnées, de montagnes maudites, de tempê
et de batailles avec roulements de tonnerre et de tambours
son cœur s'égarait en ce pathos germanique (fleurs bleu
lune entre les nuages, tombes de chastes fiancées, chevauch

octurnes, etc.) duquel vivent les maigres dandys mélancoli-
ues et les demoiselles blondes grassouillettes.

Son naïf orgueil, son inexpérience du monde, son ignorance
rofonde des secrets de la vie, qui au début m'amusaient, fini-
nt par me fatiguer, par susciter en moi une sorte de pitié
éprisante qui peu à peu devint de la répulsion.

Pendant quelques jours encore je sus résister à mon envie
e l'insulter ou de le fuir; mais un matin, comme il venait de
éclamer avec grande emphase un *lied* stupidement émouvant,
sentis mon mépris qui se changeait en haine.

« Et pourtant, pensai-je, cet homme duquel je ris, ce jeune
omme ridicule et ignorant a été moi-même autrefois... Il est
ncore moi-même par quelques côtés... Pendant ces longues
nées, moi j'ai vécu, j'ai vu, j'ai deviné, j'ai pensé, et lui est
sté ici, dans la solitude, intact, parfaitement semblable à
lui que j'étais le jour où je quittai ces lieux. Maintenant mon
oi présent méprise mon moi passé — et cependant, en ce
mps-là, je croyais, plus encore qu'aujourd'hui, être l'homme
périeur, l'être noble et grand, le sage universel, le génie en
pectative. Et je me rappelle qu'alors je méprisais mon moi
ssé, mon petit moi d'enfant ignorant pas encore dégrossi...
présent je méprise celui qui méprisait. Et tous ces mépri-
nts et tous ces méprisés ont eu le même nom, ont habité le
ême corps, ont apparu aux hommes comme un seul vivant.
rrible et perfide pensée! Moi qui aujourd'hui méprise, je
ai méprisé; moi qui juge, je serai jugé. Après le moi présent
autre se développera qui méprisera mon âme d'aujourd'hui
mme je méprise aujourd'hui celle d'hier. Qui aura pitié de
oi si je n'ai pas pitié de moi-même? »

Tandis que je pensais cela, le moi ancien parlait et décla-
ait. Je n'avais plus rien à lui dire et je me taisais; il n'avait
is rien à me dire; mais au lieu de se taire, il fabriquait des
rases et récitait des poésies horriblement longues. Qu'y
ait-il de commun entre nous désormais? Les souvenirs du
ssé lointain épuisés, je ne pouvais parler avec lui du passé
oche, de tout mon univers plus récent de beautés contem-
ées, de cœurs aimés et brisés, de paradoxes improvisés
tour de la table à thé, et bien moins encore du songe dou-
reux qui remplit désormais toute mon âme. Il était inutile
lui dire tout ceci; il ne me comprenait pas. Le son des mots

qui évoquait en moi toute une scène, les associations d'idé
d'un parfum, d'un nom, d'un bruit ne disaient rien à s
âme. Il me priait de lui parler de moi, et si j'y consentais,
m'écoutait avec curiosité, mais sans sentir, sans comprendr
sans revivre avec moi ce que je lui racontais. Ses yeux se pe
daient dans le vide et à peine je me taisais, il recommença
ses déclamations et ses fadaises sentimentales.

Il arriva donc un jour où la haine contre ce moi-même pas
fut plus forte que moi. Je lui dis alors avec beaucoup de fe
meté que je ne pouvais plus vivre avec lui et que j'étais obli
de fuir sa présence pour vaincre mon dégoût. Mes paroles
surprirent et l'attristèrent profondément. Ses yeux se fire
suppliants ; sa main me serra plus fort.

« Pourquoi veux-tu me quitter — dit-il de son odieuse vo
mélodramatique — pourquoi veux-tu me laisser encore u
fois si seul? Pendant si longtemps je t'ai attendu en silen
pendant tant d'années j'ai compté les heures qui me rappr
chaient de celles-ci... Et maintenant que tu es avec moi, que
t'aime, que nous parlons des pâles souvenirs du passé, et
l'amour et de la beauté du monde, et des douleurs des cr
tures, tu veux me laisser seul dans cette ville si triste,
lentement triste? »

A ces paroles je ne répondis que par un geste de colè
Mais quand je fis un mouvement pour m'en aller, je sen
son bras qui m'étreignait avec violence et j'entendis encore
voix qui me disait avec des sanglots :

« Non, tu ne partiras pas. Je ne te laisserai pas partir.
suis si heureux à présent de pouvoir parler à quelqu'un
peut me comprendre, à quelqu'un qui a encore un cœur b
lant, qui vient de la cité des vivants, qui peut écouter t
mes gémissements et accueillir mes confessions ! Non, tu
partiras pas de cette petite capitale. Je ne permettrai pas
tu partes ! »

Cette fois encore je ne répondis pas et tout le jour je r
tai avec lui sans parler. Il me regardait en silence et me s
vait toujours.

Le jour d'après je me disposai à partir, mais il se planta
vant ma porte et ne me laissa pas sortir tant que je ne lui
pas promis de rester encore avec lui ce jour-là.

Quatre jours encore se passèrent ainsi. Je cherchais à

[illegible] ne me quittait pas un instant, m'assommant par ses [illegible], et m'empêchant, au besoin par la force de quit[illegible] la ville. Mon horreur et mon désespoir redoublaient d'heure [illegible] heure. Enfin le cinquième jour, voyant que je ne pourrais [illegible] échapper de sa surveillance jalouse, je pensai qu'il me restait [illegible] un moyen, et je mettais résolument de la manière, suivi [illegible] son ombre lamentable.

[illegible] allâmes, ce jour-là aussi, dans le jardin désert où j'avais [illegible] tant d'heures avec cette femme, avec cette âme; et, [illegible] ce soir, nous nous approchâmes du ravin mort, plein [illegible] feuilles mortes. Ce jour-là aussi nous nous assîmes sur les [illegible] arbustes et nous écoutâmes de la main les feuilles sèches [illegible] remuer aux nôtres. Quand nos deux visages apparu[illegible] ensemble, pendant, sur le miroir sombre de l'eau, je me [illegible] brusquement, j'empoignai mon ami par les [illegible] et je jetai le visage contre l'eau, à l'endroit même où [illegible] reconnaissait mon image. Je poussai sa tête sous l'eau et je l'y [illegible] immobile de toute l'énergie de ma haine exaspérée. Il [illegible] de se défendre, ses jambes s'agitèrent violemment, mais [illegible] tête resta dans l'eau froidissante du bassin. Après quel[illegible] minutes, je sentis que son corps s'endormait et devenait [illegible]. Alors je le laissai et il tomba encore plus bas, vers le [illegible] de l'eau. Mon odieux moi du passé, mon ridicule et abo[illegible] moi des années passées, était mort pour toujours...

[illegible] sortis avec calme du jardin et de la ville. Personne ne [illegible] jamais au sujet de cet événement. Et maintenant [illegible] encore dans le monde, dans les grandes villes de la [illegible], et il me semble que quelque chose me manque de quoi [illegible] pas un souvenir pénible... Quand la joie me saisit, avec [illegible] stupides, je me dis que je suis le seul homme qui se [illegible] assassiné soi-même et vit encore. Mais cela ne suffit pas [illegible] rendre sérieux.

GIOVANNI PAPINI.

Traduit de l'italien par [illegible]

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XLVIII. — *Peinture d'automne.*

M. DESMAISONS. — Eh bien, vous l'avez vue, cette belle peinture
M. DELARUE. — J'en arrive.
M. DESM. — Alors?
M. DEL. — Alors me voici.
M. DESM. — Avec beaucoup de joie?
M. DEL. — Hein?
M. DESM. — De trouble?
M. DEL. — Avec beaucoup de tristesse.
M. DESM. — Quoi! Ces beaux Cézanne?
M. DEL. — Ne me parlez pas de cette peinture, elle est si doul reuse! Dire qu'ils admirent cela! Vous aussi, peut-être? C'est à pl rer tout seul, dans un coin, silencieusement. Voilà donc le résu de cinquante ans d'efforts, de recherches, de rêves, de labeurs! Est que vraiment Cézanne est pour vous un grand peintre?
M. DESM. — Un grand peintre? Un grand enfant laborieux, rieux, tenace et assez intelligent pour se rendre compte de sa blesse, voilà comment je vois Cézanne. Avec cela, comprenez q est le maître et la source de presque toute la peinture contem raine...
M. DEL. — C'est précisément ce que je ne comprends pas.
M. DESM. — Vous pouvez toujours le comprendre comme un comme une évidence.
M. DEL. — Cézanne est partout, au Salon d'Automne. Partout gris de terre crue et ses rouges de terre cuite, ses verts déteints, blancs crasseux; partout ses femmes en viande pourrie! Et dire q peignait en Provence, sous le même ciel que Van Gogh!
M. DESM. — Ne vous emportez pas. Cézanne représente tout même quelque chose. Il a le génie de l'inachevé, et c'est ce q séduit des générations qui voulaient à toute force échapper à c hébétude de la perfection si bien représentée par les Cabanel, pa Bouguereau. La perfection, sentez-vous l'horreur de ce mot?
M. DEL. — Je la sens. La perfection est une sorte de néant. Ma

rossièreté de Cézanne est un néant aussi, quoique d'une autre
rte.

M. DESM. — L'esprit d'imitation se mue soudainement, parfois, en
prit de contradiction. Les hommes, par des bonds inattendus, sau-
nt en avant, ressautent en arrière. Les Cabanel appellent les Cé-
nne. Nous en sommes à Cézanne. En somme, il n'a manqué à cet
mme têtu, pour être un peintre, que d'avoir le goût de la couleur;
r, pour son dessin, il est volontairement maladroit.

M. DEL. — Dire que son idéal était Titien! Il voulait « réaliser
mme les Vénitiens ».

M. DESM. — C'était tout de même un curieux bonhomme et qui re-
rdait la nature avec ses propres yeux et non pas les yeux de l'Aca-
mie des Beaux-Arts. Ses yeux étaient maladroits, mais ceux de
Académie sont d'une adresse devenue bien inutile, depuis l'inven-
n de la photographie. La peinture de Cézanne ne vaut rien et il
n rendait compte lui-même, car il méprisait abondamment ses
mirateurs, mais sa méthode était la bonne méthode. C'était, en son
mble monde, un philosophe cartésien : comme Descartes, il avait
it table rase des procédés et même des principes. Il voulait peut-
e faire de la lumière avec de la boue? C'est drôle.

M. DEL. — Voyons, était-ce un génie ou un pauvre homme?

M. DESM. — C'était un pauvre homme de génie. Mais le génie et
pauvre homme ne purent jamais s'accorder, et Cézanne ne réalisa
esque rien. Quand il est mort, il en était à la période d'apprentis-
ge ; il aurait eu encore besoin d'un demi-siècle de travail. Le génie
une longue patience. Le génie de Cézanne était trop long : il ne
t en atteindre la tête.

M. DEL. — Le génie n'est pas une longue patience. Le génie est
don naturel.

M. DESM. — Il y a des génies de bien des sortes. Mais laissons
te question. Les admirateurs de Cézanne, les enfants de l'esprit
contradiction, crurent donc, malgré Cézanne lui-même, que leur
uveau maître avait réalisé son idéal, et, sans plus attendre, ils se
rent à imiter sa manière, moins par amour de ce nouveau que
haine de l'ancien. Le goût pour Cézanne, d'ailleurs, coïncidait
c le mouvement naturaliste. Un besoin d'ordure faisait frémir le
nde. Finies, les « culbutes dans le bleu ». On se baigna avec déli-
dans l'eau plombée des égouts. Cézanne avait dans l'œil les Vé-
s du Titien et il aurait bien voulu les pouvoir « réaliser ». Emile
la, qui n'était pas très malin, s'imagina que le goût de Cézanne
it aux informes larves en boue durcie qui peuplent ses tristes
es, et il exalta cet art. Mais Cézanne jugea cela bête. Qui sait si Zola
-même n'avait pas un idéal? Qui sait s'il ne croyait pas, en pétris-
t la crotte des rues et les déchets des cuisines, faire de la beauté?

Cézanne, bien que les apparences le condamnent, était plus délic
la décoration de son atelier d'Aix le prouve. Il ne put se résoud
vivre au milieu de larves et, par un effort qu'il ne retrouva plus
fixa sur les murs, pour charmer son rêve quotidien, de belles fi
res de femmes grandies et idéalisées par de longues robes pres
hiératiques. Mais est-ce du Cézanne, cela ?

M. DEL. — J'ai vu les photographies de ces peintures. Elles dé
tent.

M. DESM. — Je crois que la présente exposition donne de Céza
une idée très incomplète. Ces femmes m'ont paru dans le goû
certains Manet, de certains Goya.

M. DEL. — Peut-être.

M. DESM. — Mais ce n'est pas cela que les admirateurs de Céza
ont si maladroitement vulgarisé. Ils ont vulgarisé le Cézanne inach
le Cézanne larvaire, le Cézanne qui plantait des oignons pour a
des tulipes qui n'ont pas fleuri. Une pareille aventure arriva
paysagistes de vers 1820, qui imitaient Poussin. Comme la peint
de Poussin, d'abord claire, était devenue noire, ils firent de la p
ture noire, croyant suivre le génie de Poussin. Le vrai disciple
Cézanne serait celui qui réaliserait la beauté qu'a rêvée, sans l'att
dre, le vieux maître d'Aix.

M. DEL. — On ne le prévoit guère.

M. DESM. — Si Gauguin avait eu plus de patience, s'il était resté
France...

M. DEL. — Vous rêvez d'un Titien, peut-être, comme Cézanne

M. DESM. — Hé ! Cela ne serait pas désagréable.

M. DEL. — L'ancien ne vous suffit pas ?

M. DESM. — Il me suffit sans doute, mais cela ne m'empêche
de souffrir de voir mes contemporains s'étioler dans les menues ad
rations. Berthe Morisot, c'est joli, joli, joli. Du Manet pour jeu
filles.

M. DEL. — Comme Mme de Noailles, du Verlaine pour femmes
monde.

M. DESM. — C'est cela même.

M. DEL. — Mais j'y pense. Le Salon d'Automne, à côté de la pe
offre de la grande peinture. Michel-Ange est revenu parmi nous

M. DESM. — Corrigé par Robida. Mais je reviens à Cézanne. N'a
vous pas aimé ses natures mortes ?

M. DEL. — Oui, ce tableautin plusieurs fois répété : une table,
serviette, un vase de fleurs et des pommes qui sont peut-être
oranges ?

M. DESM. — Eh bien, dans ce genre, il a peut-être « réalisé »
n'est pas très loin de Chardin. C'est du Chardin paysan.

M. DEL. — N'est-ce pas ce que Cézanne méprisait le plus dans

uvre ? N'est-ce pas cela dont il a dit : « Ç'est donc ça qu'on admire ujourd'hui à Paris ?... Eh bien, il faut que le reste soit joliment is ! »

M. DESM. — C'est cela même.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

J.-L. de Janasz : *Les Lagunaires ;* Sansot, 3 fr. — Albert Clouart : *La Sainte aux aisons* (Bois originaux de l'auteur ; Bibliothèque de l' « Occident ». — Charles un : *Le Sang des Vignes ;* Messein, 3 fr. — Joel Dumas : *Délicieusement ;* Les Éditions nouvelles », 1 fr. — Abel Pelletier : *Episodes passionnés, Marie des erres ;* « L'Abbaye ». — Paul Sonniès : *Les Idoles ;* Paul Ollendorff, 3.50.

Les Lagunaires. Lorsqu'il s'essaya à la poésie, J.-L. de Janasz ouait déjà « la lassitude du futur » ; il semble qu'il ait dès lors uffert de la disproportion qu'il sentait entre les vers qu'il eût vou- faire et dont il concevait la beauté virtuelle et les défaillances d'une ngue rebelle à tout exprimer ; il en appelait alors au miracle des ots rares et barbares pour « écrouir » sa douleur, pour « empoison- r les démons en harpailles » ; mais le miracle ne s'opérait point et e grande tristesse d'esprit lui demeurait de ce désaccord fondamen- . Il devint par la suite plus maître de son vocabulaire et de sa syn- xe et dans les deux parties des *Lagunaires*, images de Venise, juisses sentimentales, il put sans doute se satisfaire soi-même elquefois ; parmi les palais croulants, au bord des eaux amères et les, il crut un instant qu'il oublierait la détresse des heures ; une rète affinité attirait vers la ville mouvante celui qui avait de bonne ure renoncé à vivre et du moins en célébra-t-il à son tour le somp- ux et funèbre envoûtement et c'est à soi peut-être autant qu'aux ns d'Athènes captifs des Vénitiens qu'il songeait en écrivant l'un ses derniers sonnets, à soi-même qui avait désiré, sans l'atteindre, parfaite harmonie :

> De leur ombre morose, ils bordent le canal...
> Mais loin des murs vineux une attente tragique
> Rive leurs yeux de pierre à l'horizon natal.
>
> Ah ! voir se redresser leur mufle nostalgique !
> Et qu'à l'aurore ardât soudain comme un signal
> La lance d'Athènè dans le ciel de l'Attique.

La Sainte aux Maisons. La légende raconte que Mona, uinze ans, quitta avec ses deux cousines la maison de son père ; ne voulait pas épouser le Roi qui s'était pris à l'aimer pour l'avoir broder, assise près de la fenêtre ; les trois enfants s'enfuirent et etirèrent près d'un étang, où les vinrent rejoindre d'autres jeunes s accourues pour entendre la Sainte.

Les pauvres gens du voisinage
Venaient souvent, souvent les voir,
Car Mona savait faire de bons fromages,
Des confitures de cerises sauvages,
Des onguents souverains contre les panaris
Et connaissait mille secrets de prix.

C'est une sainte sans histoire,

La sainte des maisons tranquilles,
De la marmite et de l'aiguille.

M. Albert Clouard a tenté de redire dans leur simplicité de M
tines et Laudes à Vêpres et Complies, les dicts de Mona pour ch
cune des heures canoniales; entre M. Thomas Braun, plus tru
lent, et M. Francis Vielé-Griffin, plus sobre de détails pittoresqu
il a recherché des symboles dans l'hagiographie catholique et ch
aux faits les plus humbles de la vie ordinaire qu'il emprunte
analogies. Souvent il les choisit à souhait.

Mes sœurs, écossez entre vos genoux
Les petits pois verts du verger,
Qui s'ouvrent avec un bruit doux
Et mouillent les doigts de sève sucrée.
Egrenez les cosses piquées par les geais
Et les mauvais grains troués par les vers,
Ecorcez les petits pois verts,
Mes sœurs,
Ecossez vos cœurs.

Ailleurs l'image présente l'emporte sur la signification qu'elle p
tend figurer et ne figure que bien obscurément:

N'oubliez pas le chat blanc, qui ronronne sur le banc;
Remplacez la cendre en son plat
Et donnez-lui un peu de mou de veau,
Mais tout juste ce qu'il faut,
Car il ne prendrait pas les rats
Bien sûr si vous le gaviez trop.

Mais parfois au contraire l'exégèse est trop complète en son dic
tisme scolastique:

La cuiller plantée dans le bassin à bouillie,
C'est la ligne Absolu dans le cercle Infini.
En cette escabelle aux quatre angles droits
Luit le signe de vie, saigne le Christ en croix
Et parmi les tisons, sur le trépied fermé,
Resplendit, ô mes sœurs, l'auguste Trinité.

M. Albert Clouard prête aux dicts de Mona son goût très v
très sûr des spectacles naturels; c'est avec ses yeux à lui que la sa
avu les scolopendres lécher l'eau du puits et les chardons gard

flet bleu des nuits lunaires et parce qu'il taille dans le bois des avures rudes et savantes, il a révélé à la brodeuse comment se uvent interpréter les gestes et les attitudes non seulement des êtres 'on appelle vivants, mais aussi de la blanche soupière et de la marte noire. Et l'on se prend à regretter alors qu'étant si riche de n fonds propre il se soit fait par instant le débiteur dupé des plastiques, qui ont inventé les similitudes les plus extravagantes les plus niaises aussi.

Le Sang des Vignes. M. Maurice Barrès et M. Melchior de gué — celui-ci en un patois à peu près informe — se sont avisés, beau jour, qu'il existait une corrélation certaine entre l'homme et terre qu'il habite et les ancêtres dont il est issu; encore que, pour aucoup de simples particuliers et même d'écrivains éminents, les néalogies soient douteuses si l'on remonte au delà de la seconde nération et que les croisements et les migrations rendent bien l aisé d'établir le départ entre les influences diverses dans l'apport réditaire de chacun, la thèse des deux académiciens n'est pas sans clque exactitude et d'autres avant eux, sans la formuler aussi oureusement, en avaient vérifié l'utilité critique; Sainte-Beuve, qui manquait point de discernement, indiqua volontiers ce qu'il faliait ribuer à la naissance et au terroir dans la création si complexe de uvre littéraire. D'aucuns, depuis lors, non contents de s'enquérir leurs origines immédiates, se créèrent des parentés presque mythoiques; tel honnête Lyonnais authentique se déclara félibre par ction; beaucoup se découvrirent des ascendants hellènes et latins dans le désir de se montrer dignes d'une illustre filiation, ils fut peut-être supérieurs à ce qu'ils eussent été, faute d'une ambition ouable. Avec une orgueilleuse modestie, M. Charles Brun, d'un g corse mêlé à l'aquitain, revendique en même temps comme étant leur lignée les obscurs faidits de Montségur et les martyrs de iers et les bâtisseurs romains à qui il doit le secret des constructs solides et il ne le faudrait pas presser beaucoup pour qu'il ré t des affinités helléniques à cause que la mer qui baigne la côte tane baigne aussi l'Attique, les Cyclades et les rives claires de nie; et c'est pourquoi, il a dit la cigale heureuse et l'ivresse ée de Dionysos semblable sous le ciel grec et parmi les vendanrs brutaux des Cévennes. Bien plus, par les Hellènes qui en reçu leur alphabet, il est allié aux sagaces navigateurs phéniciens et qu'il n'ait pas directement invoqué Baal Zebub, dieu des mou, il a adressé aux mouches elles-mêmes sa *Prière pour un midi* . Mais parce qu'elles sont plus proches, les influences languennes le dominent et il les a justement magnifiées en strophes res, à l'égal de ses ascendances d'hérétiques albigeois et d'oras latins :

Le cramoisi brutal et les taureaux luttant
Font mon âme jalouse
D'avoir frôlé jadis le mouchoir éclatant
Des filles de Toulouse.

Les vierges d'Arélas et celles du Béarn,
Sous leur coiffe de fête,
Obstinément ont enseigné à mon regard
L'art des lignes parfaites.

Et cet immense orgueil qui traverse mes chants
Et qui me transfigure,
C'est l'amour dont j'étreins les bois, les monts, les champs
Où mes grands morts vécurent.

Délicieusement. J'imagine que M. Joel Dumas a lu de bo heure *les Serres chaudes* de M. Maurice Maeterlinck, qu'il n'ign ni M. Henri Bataille, ni Jules Laforgue, ni M. Francis Jammes même *l'Intermezzo* de Henri Heine; mais si le jeune poète a tro « ses livres, ses pauvres livres », il ne doit pas cependant leur ga une rancune inexpiable; il n'est pas mauvais peut-être qu'il se pu reprocher d'avoir, lui millième:

..... trop rêvé aux femmes mortes,
Aux vierges des poètes passés,
. . . . . .
Salomé, Béatrice et Laure.

Car les livres ni les dames d'autrefois ne l'ont point rendu incap d'émotion spontanée et dans *Hôpital*, par exemple, une sensib douloureuse transparaît à travers le voile des réminiscences:

Dans les jardins de l'hôpital, il y a un malade
Qui se demande pourquoi il est là,
Qui boit du lait, qui fume du tabac arabe
Et qui rêve à ce qui se passe là-bas,
Au pays qu'il a quitté un soir d'automne,
Et voici qu'il se sent banalement monotone
Et qu'une envie terrible le prend de mourir là
Face à la mer avec le soleil qui se couche.
. . . . . .
Ma chère, parlez ce soir au fiancé tout bas;
Car jamais plus mes lèvres ne toucheront votre bouche.

La souffrance de M. Joel Dumas ne va pas sans lui apporter sorte de plaisir, et il a retourné à sa guise la parole de Lucr *Medio de fonte leporum.*

Marie des Pierres. Ainsi qu'une graine germant en un m vais sol, Marie des Pierres naquit de parents égoïstes, fut élevé nourrice, eut des attaques d'éclampsie, entra en apprentissag violée par un vieillard fut atteinte de métrite; l'amant jeune qu

..... sous cette grâce fine et fermée
Devina des trésors de voluptés

ourut au régiment d'avoir été soigné par un major ignare; elle-ême, phtisique, alors qu'un guérisseur du corps de l'âme lui faisait mer la vie

..... s'anéantit dans l'infini.

La prose eût mieux convenu pour narrer ce conte triste et banal des périphrases fâcheuses, comme « la Babylone française », ne nt pas compensées par les métaphores d'apparence scientifique :

Puis, dans cet esprit, sondant chaque idée,
Il amputa les points en corruption
Brûlant la plaie avec le phénol du reproche,
L'adoucissant aux baumes de l'affection.

Joris Karl Huysmans accommodait de manière plus ragoûtante le ngage de la cuisine et de la pharmacopée.

Les Idoles. Certes M. Paul Sonniès n'est dénué ni de lettres ni curiosité; il s'inspire des inscriptions égyptiennes relatées par . Maspero aussi bien que des *Repues franches*. Horace et Juvé- l ne lui sont pas plus étrangers que M. Jean Richepin et sur la ême lyre il chante la mort de Sapho et celle des Romanichels. unité n'est pas le principal mérite de son livre et, à vrai dire, les nnets grandiloquents où sont évoqués les dieux de l'Hellade et de sie paraissent moins conformes au talent naturel de M. Paul nniès que les saynètes égayées par les personnes funambulesques François Villon, de Maître Clochecorne, tabellion vénérable et pace, de Tirepied, marchand de cochons, de Jean Guignard, save- r, et de Larpin, ivrogne. Mais le théâtre, même versifié, n'est pas ma juridiction et M. Maurice Boissard ne m'a pas autorisé, non us que M. Georges Polti, à le dessaisir du gibier qui est le sien.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Louis Payen : *L'Autre femme*, Fasquelle, 3.5o. — Ernest Lajeunesse : *Le For- honoraire*, J. Bosc, 3.5o. — Paul Adam : *Clarisse ou l'homme heureux*, Bosc, 3.5o. — Renée d'Ulmès : *L'Ombre du soir*, Lemerre, 3.5o.— André Ger- in : *La Cousine et l'ami*, Sansot, 3.5o. — Henriette Bezançon : *Marie Aimée*, n, 3.5o. — Hermione Poltoratzky : *Une idylle Sibérienne*, Perrin, 3.5o.— Paul gonzac : *Le Docteur Méphisto*, Librairie universelle, 3.5o — Augustin Filon : *cances d'artistes*, Hachette, 1 fr. — Charles Flarry : *En vivant*, Edition artis- ue.

L'Autre femme, par Louis Payen. Dans le monde des lettres, ion des *lettrés*, nous l'avons tous connue, la petite Miss Stark, cette ie poupée peinte, trop peinte et peintre (son meilleur dessin était ui de sa bouche, qu'elle retouchait toujours), article d'importation

d'un bazar étranger, créature plus étrange qu'étrangère, bafouill
notre langue avec un fort accent tudesque, se croyant parisienne
l'inconvenance de sa tenue et artiste par son ignorance totale
goût artistique. Non seulement nous nous la rappelons, mais, pers
nellement, j'en garde la terreur pour l'avoir vue sur son lit de mort p
peinte que jamais, sa perruque rousse tournée à la couleur du sa
Je ne voudrais pas faire mon Jean Lorrain, cependant c'était bien
une héroïne capable d'inspirer à la fois l'horreur de la poupée d
de Nuremberg et celle de la femme rasta. D'où venait-elle ? Lo
Payen le sait. Il le dit. Gravement, comme le dominicain apport
un cierge au chevet de la courtisane, il nous éclaire sur le cas t
à fait spécial de ce jouet brillant semblable à un accessoire de théâ
qui serait par hasard tombé dans la cuisine sombre de la vie priv
Riche et cependant entretenue par un homme, elle en a tué un aut
puis elle est morte, non d'avoir tué, mais d'avoir flairé, d'assez lo
la misère. Ces joujoux-là, le premier souffle d'un hiver sans fourru
les disloque. Ils meurent ignorant la vie et par conséquent ne cr
gnant pas la mort. Elle était ornée (outre ses nombreux joyaux
Lalique) d'une mère, cabochon monstrueux emprunté à sa servan
mère de travesti, travestie elle-même, et comme elle lisait de t
mauvais romans (les miens se trouvaient dans le tas !) elle se fais
une existence à leur mesure, moitié rez-de-chaussée du *Petit Jo*
nal, moitié décadence latine. Empoisonnée jusqu'aux yeux, qu'
portait vert-de-gris, elle a fini naturellement en héroïne de feui
ton. Que n'a-t-elle pu lire plus tôt sa propre histoire par Louis Pay
Elle en eût reçu un bon avertissement, peut-être un redresseme
Hélas ! nous sommes tous coupables, plus ou moins, d'empoison
les femmes et nous ne nous donnons pas beaucoup de peine p
les avertir ! J'ai dans quelque tiroir une lettre de Miss Stark m'
nonçant en termes enthousiastes qu'elle a vécu l'idylle de *Monsi*
Vénus, et le roman de Louis Payen me fournit enfin la clé de ce m
tère que je n'étais pas soucieuse de découvrir, car je n'ai jamai
temps. Je n'étais ni un ami ni un professeur de Miss Stark
n'avais aucune qualité pour lui indiquer ses lectures. Pourquoi
jeunes gens, poètes, peintres ou musiciens, ne cherchaient-ils pas d
le champagne qu'elle leur servait si généreusement le courage de
flanquer des poignées de vérités à la face ? Le triste Louvaine é
amoureux. Il partageait les mensonges et le fard, mais les amis
rivaux de Louvaine, est-ce qu'ils n'auraient pas pu lui démontre
ridicule de ses erreurs ? On n'improvise pas le génie avec du déso
et on ne fait pas de la passion avec du vice. Un Jean Lorrain au
osé, parce que celui-là précisément s'y connaissait en génie comme
désordre, en passion comme en vice, et je parie que s'il avait parl
l'aurait bien giffl pour son audace. Allons, Messieurs, un petit

alpa, nous avons tous contribué au bariolage de la poupée, y com-is la dernière retouche de la mort. Quand elles ont fait leurs trois etits tours devant nous, il faut qu'elles s'en aillent... et bien heu-uses encore sont celles qui laissent un souvenir presque attendri ns le cœur de leur historien, comme cette pauvre Miss Stark, lustrée si gracieusement par Louis Payen.

Le Forçat honoraire, par Ernest La Jeunesse. En quoi ce oman-là est-il immoral ? Moi qui suis la dame de province, regar-ant Paris du haut de son balcon, je trouve que ce livre est un bon uide social. On y trouve des figures connues à tous les tournants e pages et ce forçat honoraire est plus qu'innocent, il est même à oint pour être goûté, sinon rendu par M. Jacques Dhur. Il est nsible, la sensibilité est une partie, la meilleure, de la conscience puisqu'il a conscience de ses crimes, il est donc capable de ne plus s commettre. J'ai toujours pensé que les honnêtes gens sont des ourreaux en retraite. Les exécutions capitales se font incognito aucoup plus souvent qu'on ne le veut avouer. Une fois en marge la société... des autres, on respire mieux. Nous avons eu, durant usieurs années, un concert singulier de gens très honnêtes rugis-nt tous à la mort, à la destruction, à l'anéantissement par le fer le feu. On les appelait des anarchistes. En Russie, ils portent le us doux des noms : *intellectuels* (et le plus soporifique !).Le crime t un mouvement nerveux qu'on réprime ou qu'on ne réprime pas, ais un mouvement nerveux ne déshonore pas un homme. Le forçat onoraire d'Ernest Lajeunesse finira, comme tous les... intellec-els, dans la peau d'un bon bourgeois et il aura des enfants qui miteront... s'ils en ont le courage. D'ailleurs, le crime, les crimes, t-ce que ce n'est pas de la littérature, une chose pittoresque inspi-nt les grands sentiments? Ce que la société pourra reprocher à uteur qui lui dédie son livre, c'est justement de chercher le grand ntiment du crime, sa morale, car la vieille société pourrie dont il rle aime l'abjection pour l'abjection, sans plus.

Clarisse et l'Homme heureux, par Paul Adam. Clarisse t le gracieux prétexte des inépuisables racontars de l'homme heu-ux. Etant parvenu à ce sommet éblouissant que représente une lle aventure d'amour pour un mâle mûr, mais toujours très fort, il retourne et se contemple dans le miroir des glaciers féminins. Lui i a vaincu la peste charbonneuse dans les contrées lointaines et ûlantes, les embûches des gens d'affaires véreux, la colère des ules surmenées, les ouragans des montagnes, les marais des plai-s, les mesquineries des repos hebdomadaires et les misères de tous s petits métiers (dont il est souvent sot), il redoute la traîtrise d'une aule neigeuse comme une alpe sournoise. Il veut la fièvre de toutes s spéculations pour s'étourdir et toutes ses gouttes de sueur chan-

gées en perles roses pour la parer. Puis, un matin, elle s'en ira v
celui qui la connaît mieux en un instant d'amour qu'en le navr
collage de toute une vie et il sera l'homme ennuyé, ennuyeux, q
les lourdes afféteries d'une fille de folies-bergère ou non accabl
de lassitudes. Pauvre vieux Monsieur, riant plus tard aux anges
vont montrant leurs mollets les jours de pluie sur les trottoirs pa
siens, il finira dans une enfance ravie par une autre enfance jalou
il finira aimé ou se l'imaginant l'être, ce qui est aussi bon. Le m
leur morceau de ce régal pour consommateurs délicats est l'histo
de la pose d'un rail dans l'Amérique du Sud où l'on voit des tourb
lons de mouches couleurs de rubis s'abattre sur des femmes. D
son genre, c'est bien aussi beau que *la Mort Rouge*, de Poe. C'
coulé en un métal inaltérable, sans soufflure, admirablement uni

L'Ombre du Soir, par Renée d'Ulmès. Un grand littérat
moderne enlève une femme du monde et fuit avec elle au bout
ce monde, c'est-à-dire pas loin : à Florence. Il a sacrifié sa gloire
travaille en paix au milieu du décor qui le flatte et peut lui perm
tre l'honorable renoncement de ceux qui n'ont pas le moyen
devenir médiocres dans un faubourg de province française. Passe
sculpteur, prix de Rome, plus jeune, plus entreprenant, moins ph
sophe et celui-là enlève le cœur de la dame. Ira-t-elle jusqu'au b
de la trahison, elle, qui est bien allée jusqu'au bout de son mon
Non, l'ombre du soir tombe sur elle avec la raison de vieillir d
un seul péché, ce qui représente son excuse, et elle congédie ce p
sant comme la grande demi-mondaine congédie le Zanetto naïf.
a du charme au fond de cette sentimentale histoire ; son dénouem
convenable est d'une surprise agréable et le choix de ses détails i
que un bon effort de travail.

La Cousine et l'Ami, par André Germain. Trahie dou
ment et par son mari et par son amie, la pauvre femme se résig
à ignorer l'amour pour cultiver seulement les roses très pâles d'
amitié d'homme qui lui sera tout aussi décevante que l'affec
intéressée de sa cousine. A respirer les roses rouges de l'adult
Mme Edith ne gagne pas l'ivresse défendue et demeure saine pa
les gens atteints de vertige qui l'entourent. Ce qui est étonnant,
que l'auteur ne cède pas lui-même à cette rage d'adultère qui pos
tous les auteurs modernes.

Marie-Aimée, par Henriette Bezançon. Une amie de pen
qui devient la belle-mère. La fillette introduit la louve dans la
gerie sans, bien entendu, s'en douter et le veuf inconsolable épo
une jeune personne de l'âge de sa fille. Il en résulte les pires c
mités. Marie-Aimée, surprise en plein flagrant délit par la fille de
aveugle époux, va se jeter à l'eau pour ne pas s'entendre repro

on crime, et cela se termine dans le désespoir de tout ce monde nfantin.

Une idylle Sibérienne, par Hermine Poltoratzky. Quelques ihilistes résignés autour d'une jeune fille que la solitude et une naladie de cœur exaspèrent. La belle héritière du riche marchand nlève d'assaut l'amour du beau Yakof. Naturellement, le beau Yakof éserte la Cause pour aller rejoindre l'armée russe. Les Japonais en uent un de plus, la fille du marchand meurt en apprenant cette iste nouvelle et il n'y a pas de morale. (En Russie il n'y en a mais.)

Le docteur Méphisto, par Paul Segonzac. Un bon feuille-on où on envoûte, on viole et on assassine à tous les chapitres. a vieille société qui réclame la tête de Soleilland n'a généralement ue des risettes pour cette sorte de littérature, qui d'ailleurs a le érite de n'en pas être.

Vacances d'Artistes, par Augustin Filon. Récits légers et ramatiques. Une danseuse se repose en jouant les Agnès et finit par oire que c'est arrivé. Une petite pensionnaire découvre un assas-nat et en profite pour ne pas épouser l'assassin. Tout le monde eut lire.

En vivant, par Charles Flarry. Une femme inconnue jette une etite fille chez un père inconnu (selon la loi) et la petite fille rem-lace parfaitement la maîtresse absente, si bien que le père devient noureux de la fille, ce qui est une façon toute masculine de recon-aître son enfant. Un rhume de poitrine remet de l'ordre dans ce ésordre paternel en enlevant la charmante intruse, laquelle d'ail-urs adore bêtement son cousin comme il sied. Je n'aime de cette istoire que les trois lignes de la fin, où l'on voit la vieille maîtresse evenir un soir frapper à la porte de son vieil amant et faire peur à bonne parce qu'elle ressemble à la morte.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Les Célébrités d'aujourd'hui : Rachilde, par Ernest Gaubert, Sansot. — J. Cal-t : *La Bruyère. Le Chapitre « Des Esprits Forts » avec Introduction, Notes et commentaire*, Bloud et Cie. — *Les Grands Ecrivains français, La Bruyère*, par aul Morillot, Hachette.

Cette biographie critique de **Rachilde**, par M. Ernest Gaubert, st certes l'étude la plus complète et la plus intuitive qui ait été écrite ur l'auteur de *la Princesse des Ténèbres* et du *Meneur de Lou-es*. Il était très difficile de présenter au public un écrivain à la fois ussi classique et aussi compliqué. M. Gaubert a bien su montrer la ncérité toute spontanée de Rachilde, qui a toujours écrit comme ous la dictée d'un démon familier. Ses œuvres se composent lente-

ment en elle; elle en est possédée. Il y a dans ses romans une lo
que personnelle, et dans le caractère de ses héros une vérité huma
plus devinée, semble-t-il, que directement observée. C'est une œu
unique peut-être dans toutes les littératures; elle ne doit rien
l'homme et n'imite pas le métier et la pensée de l'homme. Si Rachi
(qui n'a d'ailleurs aucunement la prétention d'être un philosophe)
rencontre sur certaines idées avec quelques penseurs, ce n'est, c
elle, ni réminiscence subconsciente, ni adaptation. Elle possède p
sonnellement une philosophie instinctive, belle dans sa cruauté
peu perverse. Il serait curieux d'en extraire l'essence. On n'y déc
vrirait d'ailleurs aucune goutte de pessimisme. L'homme ne saur
être autre chose qu'un homme : ses passions et ses instincts sont
plus belles vertus. Sans qu'elle s'en doute peut-être, Mme Rachi
s'est fait et nous a donné de la vie une conception nietzschéenne,
se faisant l'apologiste de la force et de la puissance, et de toutes
vertus qui disent « oui » à la vie.

En tête de *Monsieur de la Nouveauté*, Arsène Houssaye écriva
« Rachilde a dix-sept ans, on se demande comment elle a si bien
le spectacle du monde. C'est encore là le privilège de la femme
n'avoir pas besoin de traverser les passions pour les connaître. »
est étonné, en effet, en lisant les premiers romans de Rachilde,
constater cette sorte de divination avec laquelle elle a su décrire
vie — qu'elle ignorait. Rachilde est une voyante.

On a constaté et souvent reproché à Rachilde sa perversi
M. Gaubert nous démontre facilement que cette prétendue pervers
est souvent artificielle et seulement cérébrale. Oui, un jeu de l'esp
et jeu très noble et très beau, d'ailleurs. Raffinement de cruauté
d'étrangeté, qui nous charment et nous émeuvent cérébralement. C'
un des côtés les plus originaux du talent de Rachilde. Mais, dev
ces pages perverses, d'une cruauté bien calculée, bien ouvragée,
n'éprouve qu'une sensation d'art : elles nous paraissent froides,
parfois un peu fausses de ton, au moins pour nous autres homm
Renversement de valeurs sexuelles, peut-être. Tandis qu'il y a, da
les *Contes et Nouvelles*, et dans *le Meneur de Louves*, des pa
d'une vraie sensualité, saine, qui éveille les sens et élève le dé
M. Gaubert analyse, avec méthode, chacun des romans de Mme R
childe, indiquant l'évolution, non de son génie, mais du talent a
lequel elle le révèle. Peu à peu sa langue s'est affermie et simplifi
et son dernier livre : *le Meneur de Louves*, est un réel chef-d'œu
d'évocation historique et de composition littéraire. Lire aussi, da
l'ouvrage de M. Gaubert, la partie purement biographique : la
de Rachilde est un roman aussi. Au reste, toute sa vie, apparemme
se confond avec son œuvre, et le monde qu'elle a créé est sans do
pour elle plus réel que la réalité. Les héros auxquels elle a donné

e, elle les a de longs mois portés en elle-même. On dirait parfois u'elle est comme le médium génial d'êtres désincarnés auxquels elle donne une voix humaine, un cœur et une intelligence ; un peu sa oix, un peu son cœur, un peu son intelligence. Et pourtant — tout st contradiction — aucun romancier peut-être, si ce n'est Balzac, e vivifia des personnages plus extérieurs à soi-même. Dans son uvre, l'élément intuition est plus important que l'élément observaon. L'observation, c'est, chez elle, comme le contrôle de l'intuition. ais on ne trouvera jamais, dans aucun de ses romans, une notation irecte, photographique. Rachilde ne cueille ses images qu'en son ubconscient : ces images, gardées là précieusement, y ont pris le ton, nuance de son âme. En résumé, Rachilde est un grand écrivain, arce qu'elle est elle-même, et qu'elle s'est développée selon ses proes tendances, réfractaire à toute suggestion. Les termes manquent n peu pour la juger et la classer, parce qu'elle est une aventure nique dans l'histoire littéraire. On peut dire seulement que Rachilde est un écrivain de race, qu'il faut aimer. Que dès maintenant, mbe cette légende de perversité qui a nui à son œuvre. Tout ce ui est beau et sincère est toujours sain, pour les êtres sains.

§

M. J. Calvet, agrégé de l'Université et professeur à l'Institut catholique de Toulouse, en publiant à part, avec un pieux commentaire, le **Chapitre des Esprits Forts de La Bruyère**, n'a u qu'un but, qu'il avoue : le faire lire comme un morceau de littérature religieuse. La foi de l'auteur des *Caractères* est sincère, et, rétend M. Calvet, le chapitre des Esprits Forts nous montre « sur uelle multitude de preuves elle s'appuie ». La vérité est que sur ces uestions de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu, de la Providence, etc., La Bruyère n'apporte aucun raisonnement personnel. ittérateur habile, homme de métier, il développe agréablement les preuves » connues, déjà des clichés à cette époque. Il emprunte à ontaigne, à Pascal, à Descartes, et utilise même les idées que vient émettre Fontenelle dans son ouvrage sur la *Pluralité des Mondes*. Ce qu'il y a de bon dans ce chapitre, ce sont les petites observations personnelles de l'auteur : ce qu'il a vu. La Bruyère est avant out un observateur : sa philosophie est faible. Au fond, il n'en a ême pas de bien personnelle. Il faut aussi lui pardonner ce qu'il eut y avoir d'artificiel dans ce chapitre des Esprits Forts : il traitait ne question qui lui était tout à fait indifférente. C'est de la littérature. D'ailleurs, *Des Esprits Forts* ne furent d'abord, dans les trois remières éditions des *Caractères*, qu'un court chapitre, d'observaon directe, analogue au chapitre de *la Mode*. Aucune tentative d'y émontrer logiquement l'existence de Dieu. Sans doute, l'auteur s'y

montre un croyant de tradition, mais il sait dissocier son intelligen de sa sensibilité, et laisse à son œuvre une logique purement hum ne. Beaucoup d'ouvrages du XVII^e siècle réalisent ce miracle d'éq libre : ne pas contrarier la religion et satisfaire la raison.

Mais pour quelle cause La Bruyère transforma-t-il son œuvre raison en une apologie artificielle de la religion? Cette question importante, parce que vraiment ce chapitre des *Esprits Forts* pare *les Caractères* et en fausse le ton. N'a-t-on pas préten que ces pages contenaient la véritable signification du volume t entier ? M. Morillot, dans son **La Bruyère** (de la collection grands Ecrivains Français), nous répond :

...En 1692 (septième édition) la cour est devenue dévote, le roi est p ombrageux qu'au temps du *Tartufe* sur les choses de la religion, Bruyère s'est fait des ennemis puissants qui vont partout incriminer la mo de son livre et la dénoncer à l'indignation des âmes pieuses: c'est alors q pour parer au danger et pour prouver la pureté de ses intentions, il ajo à son chapitre ces longs développements oratoires qui jurent un peu ave tour du reste de l'ouvrage.

On peut donc dire, en toute vérité, que c'est la troisième édition *Caractères*, qui est la plus conforme à la vraie pensée de l'aute C'est donc celle-là qu'il faut reproduire et réimprimer. On compre aussi que se servir du texte de la septième édition, corrigée crainte de la Cour, — pour démontrer la ferveur religieuse de Bruyère, c'est presque malhonnête. Au reste, pas sincères, les ar mentations de La Bruyère sont très faibles et ne prouvent rien, sin qu'il a vieilli et qu'il est devenu plus courtisan que moraliste. peut remarquer aussi, en passant, que le caractère religieux cette littérature de la fin du XVII^e siècle est très factice.

M. Morillot, dans son ouvrage, dont on peut conseiller la lectu étudie méthodiquement chez La Bruyère: l'homme et son li l'écrivain, le peintre, et le philosophe. Après avoir dit que ses q lités d'observateur réaliste faisaient de lui presque un écrivain nos jours, il serait également facile de montrer, ajoute-t-il,

que les genres de littérature les plus modernes, tels que la comédie roman, la nouvelle, la chronique ont dérivé jusqu'à un certain point lui, et qu'une bonne partie de la substance et de la forme des *Caract* a passé jusqu'à nous à travers l'œuvre de Regnard, de Lesage, de M tesquieu, de Voltaire et de Beaumarchais.

Cette remarque est juste, avec cette réticence, que ce serait pl par la forme que par la substance même de son œuvre que Bruyère aurait innové.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Achille Luchaire : *Innocent III. La Question d'Orient.* Hachette. — Louis du mmerard : *Deux Princesses d'Orient au XII^e siècle. Anne Comnène, témoin s Croisades ; Agnès de France.* Perrin. — Memento.

Innocent III. La Question d'Orient, par Achille Luchaire. Commençons ce compte-rendu du quatrième tome de l'Histoire Innocent III, de M. Achille Luchaire, par une remarque déjà faite propos des tomes précédents (1), et dont l'opportunité semble gran- r à mesure que cette publication se poursuit. Cette remarque vise plan artificiel de cette histoire. M. Luchaire groupe, dans chaque me, des faits du même ordre : dans le tome I, les luttes d'Innocent III Italie ; dans le tome II, le rôle du Pontife dans la croisade des bigeois ; dans le tome III, la querelle de la Papauté et de l'Empire ; voici, dans le tome IV, la question d'Orient, — les rapports du pe avec Philippe-Auguste et Jean sans Terre demeurant, sans ute, réservés pour un tome V et dernier, car la matière de ce pon- icat sera alors épuisée. Cette disposition donne, à vrai dire, une pression de clarté, et elle est, jusqu'à un certain point, un moyen une garantie de clarté. Mais cette clarté peut bien être obtenue au riment d'autre chose. Les événements et les actes, dans le pontifi- d'Innocent III, sont liés en une complexité dont les triages et les ssements de M. Luchaire appauvrissent un peu la fécondité, rédui- nt un peu les relations, les réactions multiples. Cela nous fait un nocent III clair, successif, méthodique, et diminué, sans plus rien cette simultanéité de pensée, de souci et d'action qui est alors la rque distinctive du pouvoir pontifical, *catholique*, pouvoir uni- sel, le seul, dans l'Europe du XIII^e siècle, qui pût agir universelle- nt, et dont ce fût précisément le caractère d'agir de cette manière. rdre chronologique, plus malaisé, mais non au-dessus d'un effort classement, n'eût-il pas été le seul complet, le seul capable de nner une idée de l'action multiple et simultanée du grand pontife diéval? Il n'est pas inutile de remarquer, par exemple, que la e de l'assassinat du légat Pierre de Castelneau (1208), qui décida la croisade contre les Albigeois, est celle aussi de l'avènement thon de Brunswick, qui décida de la conduite du pontife dans les aires avec l'Empire. Et surtout la question du sacerdoce et de mpire, liée déjà à celle de la domination d'Innocent III en Italie, st pas sans connexion avec la 4^e croisade, avec ce que M. Luchaire elle, dans ce volume, la question d'Orient. Ces relations, et d'au- s, où se surprend l'unité de l'œuvre et des luttes d'Innocent III, t trop faiblement indiquées dans le plan de M. Luchaire.

Cette réserve faite, et le principe accepté des morceaux successifs,

(1) *Mercure de France* de novembre 1904, 15 octobre 1905 et 15 août 1906.

il convient de constater la précision, la clarté de l'exposition. mêmes mérites se retrouvent, sous ce rapport, dans ce volume. Il n a, d'ailleurs, apporté une déception (dont la faute n'est pas tout enti à l'auteur). Nous espérions trouver, dans cette étude sur la 4e c sade, un tableau de psychologie religieuse, une idée, si imparfa fût-elle, de cette Foi qui, fixée dans l'âme des peuples, fit, en somm la force des grands pontificats du Moyen-Age; qui peut seule, exemple, nous expliquer comment les pontifes trouvaient une arm formidable dans l'excommunication (un exemple est l'excommuni tion d'Othon de Brunswick). Car si l'on considère le seul pouv temporel des papes, tel qu'il existe à l'époque d'Innocent III, l'o peine à concevoir par là, fût-ce en tenant compte aussi des riches mobilières, immobilières et foncières de l'Eglise en Europe, la p sance extraordinaire du Chef de la Chrétienté. Cette ferveur des p ples, qui fut une des grandes forces de la papauté, n'était point t à fait tombée lors de la prédication de la 4e croisade. Les fou qu'entraînait Foulques de Neuilly rappelaient celles que soule Pierre l'Ermite. Et cependant, s'il y avait encore assez de foi p que la pensée de la croisade pût « dominer la politique d'Innocent I (les précédents volumes ne nous en parlaient point, de cette p sée dominante du règne: inconvénient du plan), cette foi était mo dre, surtout dans les hautes classes de la Société. De là la déviat de la 4e croisade, qui, partie de Venise à destination de l'Egypte de la Syrie, se détourna, simple expédition au service du comme vénitien, sur Zara, et de là sur Constantinople, où elle fonda, toujo au grand avantage des affaires de Venise, un empire latin, après éphémère restauration d'Alexis IV. Il parut à ces Croisés plus pr table de venger l'injure d'Alexis IV que celle du Crucifié.

M. Luchaire a soigneusement étudié le rôle d'Innocent III dans détournement de la croisade, détournement qui se fit d'abord mal lui, que l'enthousiasme de la conquête, de la réunion des deux E ses après la prise de Constantinople, lui fit un moment pres approuver, mais qui lui valut finalement toutes sortes d'embarras e déboires. Il est bien curieux de constater ici que l'empereur e patriarche latins, Henri de Flandre et Thomas Morosini, se cond sirent envers le Saint-Siège comme l'eussent fait, — et pis que c — un empereur et un patriarche grecs. Il y a des situations qui de ces nécessités, de ces fatalités. Dans un premier chapitre, l'aut nous avait décrit la condition de l'Eglise latine d'Orient, les diffi tés de Rome avec cette Eglise fondée ou agrandie par les premi croisades. On peut dire, d'une façon générale, que cette situation fit qu'empirer après la 4e croisade. A Byzance, l'Eglise grecque s sista, quoi que fît Innocent III. Il se rejeta sur la prédication d' nouvelle croisade, purement religieuse, en 1213. Mais il était

d. La question d'Orient (Jérusalem) s'était compliquée d'une nou-
le donnée (Constantinople), et c'était tout. Le dernier effort de la
d'Innocent III, au concile œcuménique de Latran en 1215 (— ce
ncile revient à la fin de tous les tomes, où force est à l'auteur de
xpédier. chaque fois, en deux ou trois pages; et pourtant, quel cha-
re, si le plan l'eût permis, n'y eût-il pas eu à écrire sur un tel con-
e, « aboutissement, selon les termes mêmes de M. Luchaire, des
orts et de la vie entière d'Innocent III » —), fut de résoudre cette
estion, là où le Moyen-Age pouvait uniquement la résoudre, en
rie et à Jérusalem. Le rôle de Philippe-Auguste fut important, ici,
ns un sens négatif. Il reste à M. Luchaire à traiter de ces relations
nnocent III avec le roi capétien, et aussi avec le Plantagenet, Jean
s Terre. Nous attendons l'apparition présumée de ce dernier vo-
ne pour esquisser une appréciation d'ensemble sur l'œuvre du
tingué historien, œuvre qui ne paraît pas devoir soulever les polé-
ques politico-religieuses auxquelles donna lieu naguère l'histoire
Hurter (traduction Saint-Chéron): notre époque s'y prête plutôt
ins, et aussi bien n'est-ce pas là ce que semble avoir recherché le
me et impartial M. Achille Luchaire.

Deux Princesses d'Orient au XII^e siècle. Anne mnène, témoin des Croisades; Agnès de France, Louis du Sommerard. — Cette Constantinople de l'époque des isades et de la conquête latine, dont M. Luchaire a étudié les rap-
ts avec le Saint-Siège, a trouvé en M. Louis du Sommerard un
ntre sympathique et ingénieux. Agnès de France, sœur de Phi-
e-Auguste, successivement épouse d'Alexis II Comnène, d'Andro-
Comnène et de Théodore Branas, à la fois latine et byzantine, eut,
de la Croisade de 1204, un rôle peu connu, qui eût été très effi-
s'il n'eût été un cas à peu près unique, d'intermédiaire entre les
isés et les Grecs. M. du Sommerard a conté avec art cette exis-
e. Elle évoque le drame tout entier de la chute des Comnènes et
Anges. Mariée à l'âge de neuf ans au jeune Alexis Comnène, le
le decendant du grand Alexis I^er, Agnès de France devint, par un
odieux, la femme du meurtrier de son époux, le vieil Andronic
nène, celui-là même que détrôna Isaac l'Ange, dans une émeute
eurée célèbre. Elle assista, à l'écart, aux convulsions de la
ille des Anges, vit Alexis III détrôner son frère Isaac l'Ange, le
e Alexis IV, fils de celui-ci, appeler les Croisés au secours de son
, monter sur le trône d'où le précipita Alexis V Murzuphle, enfin
pire latin se fonder: événement qui, dans Agnès de France, dans
yzantine d'adoption, suscita soudain la princesse française, la
r de Philippe-Auguste, et montra dans un même caractère, qui
ait les empreintes de deux civilisations, la juxtaposition de deux
des, le féodal et l'hellénique.

Deux tiers de siècle plus tôt, Anne Comnène, la fille d'Alexis avait vu passer les bandes de la première Croisade. Son *Alexia* sous la forme pédante et poncive du bel esprit helléniste, offre, à prend la patience de la lire dans la traduction du président Cousin et M. du Sommerard y a mis une application louable, —un tabl véridique des sentiments réciproques du monde gréco-oriental et monde féodal à leur première rencontre. Pierre l'Ermite, Godef de Bouillon, Robert II comte de Flandre, Raymond de Saint-Gil Bohémond, l'épique aventurier, vinrent coup sur coup mettre à rude épreuve la fermeté patiente et subtile d'Alexis Ier. La vie civilisation savante de Byzance subit l'assaut du jeune et fruste Or et en eut raison par sa sagesse, personnifiée en Alexis Ier. Mai elle en eut raison, elle ne fut pas mieux comprise de lui pour c « Rien n'était plus opposé, remarque judicieusement M. du Sommer à l'idéal chevaleresque de l'Europe de Philippe Ier et de Guillau le Conquérant, au courage bouillant à sa place, dans un milieu formation, que le savoir, la prudence nécessaire à la sauvegarde d puissance acquise. »

Le monde byzantin procédait comme si l'empire romain exis toujours, et ce point de vue conservateur, incompréhensible p l'Europe féodale (dont la mémoire historique était à peu près nu a fait méconnaître à celle-ci l'hellénisme médiéval, a rendu, pour sans enseignement saisissable, sans portée, une grande civilisa « perdue, dédaignée ». L'absence d'impressions justes, prises place, fut dès l'abord complète, et, après la chute de Constantino elle devint irrémédiable. A la Renaissance, la résurrection de l manisme, la connaissance retrouvée de l'antiquité grecque et rom desservit plutôt la civilisation byzantine (à qui cependant on la de en partie). Le point de vue historique de Byzance, le point de romain et impérial (prétention gigantesque remise en lumière l'humanisme), rapproché de la récente chute de Constantinople et misères qui la préparèrent, fit paraître celles-ci plus lamentab Byzance prit le caractère d'une civilisation d'impuissants. Seules, observations impartiales et précises, rapportées de longue dat Occident, au Moyen-Age, auraient pu corriger cette vue, et n venons de constater qu'elles manquèrent complètement. L'esprit toire de l'âge classique s'empara sans obstacle de l'idée d'impuissa de décadence, et en fit un cliché qui devait durer plus de deux siè au même moment cependant, avec les Du Cange et les Le Nai Tillemont, commençaient les études sérieuses sur l'Empire d'Or mais il est curieux de voir le peu d'action qu'elles eurent sur l nion fausse préparée dès le Moyen-Age. La bonne méthode, celle rejette toute idée oratoire, celle qui, dans Byzance, fait état, a tout, d'une race, d'une situation géographique, de conditions soc

économiques, d'une culture, et de l'activité qui résulte de ces don-
es, — en réduisant à sa véritable valeur la prétention impérialiste,
ine dès après le règne de Justinien, le cliché mégalomane de chan-
llerie (κόσμος) devant lequel les Latins de la Croisade restèrent bou-
e bée et malveillants, sans rien comprendre aux réalités plus
odestes, mais non sans force, hyperboliquement parées de la pompe
rphyrogénète, — cette méthode n'est appliquée que depuis deux
rs de siècle. Cela ne veut pas dire, et il s'en faut! que tout soit ad-
irable dans Byzance infectée d'asiatisme, avec le vice terrible du
anque absolu de règles dans la succession des empereurs. Mais,
fin, le tout est d'avoir une méthode appropriée.

M. Louis du Sommerard écrit l'histoire byzantine en historien
formé de cette méthode. Son sens du milieu byzantin est remar-
uable, avec beaucoup de mesure. Son ouvrage combine, en propor-
ons satisfaisantes, l'intuition qui découvre les sentiments, les carac-
res distinctifs des races et des milieux, et l'exactitude, la discrétion
ui empêche la pénétration historique de dépasser le but. Maint
bleau, dans la note intuitive, est d'une touche juste. Tel celui de la
ivigation d'Agnès de France se rendant à Constantinople, change-
ent d'horizon prodigieux ; telle l'étude de la transformation des ma-
ères de sentir de la princesse franque sous l'influence de la civili-
tion gréco-orientale. Alexis Ier, Anne Comnène sont, de même,
actement déduits. Cet ouvrage, auquel je reprocherai cependant
s tendances un peu trop sympathiques, avec un manque de déve-
ppement, peut figurer à côté des œuvres de Schlumberger et de
iehl, sans avoir la lourdeur des premières et la préciosité moder-
ste des secondes. L'auteur cite, page 58, l'*Histoire de la Littéra-
re byzantine* de Krumbacher (Munich). Voilà ce qui manque chez
ous, une histoire de la littérature byzantine.

Memento. — *Revue historique*, septembre-octobre 1907. Charles Moli-
r : suite de l'étude sur « l'église et la société cathares »; tableau de
xistence des « Parfaits », qui formaient, au sein de la société cathare,
a véritable église, la seule qu'admettent les dogmes du dualisme. « Ch. V.
nglois : « Les doléances des communautés du Toulousain contre Pierre
Latilli et Raoul de Breuilli, 1297-1298 ». Ces deux personnages avaient
chargés par la Couronne d'une mission spéciale dans la communauté de
ulouse ; curieux renseignements fiscaux sur le moyen-âge. Maurice
snier : « L'œuvre de M. Guglielmo Ferrero. » Sympathique, avec des ré-
ves, et certaines objections, dont une, sur les idées aristocratiques et
ublicaines d'Auguste, ne tient pas suffisamment compte de cette vue de
storien de Rome, qu'Auguste devait se faire seconder, dans l'administra-
n de l'empire, par les éléments aristocratiques, romains, sous peine de
er cette administration aux éléments orientaux (ce qui arriva depuis).
uis Bréhier : « La conception du pouvoir impérial en Orient pendant les
is premiers siècles de l'ère chrétienne » : conception de plus en plus mo-

narchique, orientale, conception qui aboutit à la monarchie pure de Byza (dont Drapeyron, dans son « Héraclius », a exposé la doctrine théologiqu Alexandre Schürr : « Un Moine français en Pologne au XIIe siècle, le ch niqueur Gallus Anonymus », essai d'identification de l'auteur de la chr que latine écrite vers 1109-1113 par un moine de l'abbaye de Saint-Gi et qui est une des plus importantes sources de l'histoire des premiers ten de la Pologne. Bulletin historique : bibliographie des ouvrages parus (dep plus ou moins longtemps : la moyenne est de six mois) sur la France, I volution et Empire; sur l'Angleterre, Institutions, histoire locale; sur l'I lie, Moyen-Age. Comptes-rendus critiques. — *Revue des Etudes historiqu* mars-avril 1907. Georges Daumet : « Les généraux des ordres religi exilés en France sous le premier Empire. » Albert Schuermans : « Itinéra général de Napoléon Ier » (suite : 19 mai 1804-31 décembre 1805). Compt rendus critiques. — *Revue de synthèse historique*, février 1907. Rau « Idéalisme et réalisme historiques ». Critique d'un livre de M. Simmel, *Probleme der Geschichtsphilosophie*, « qui n'admet pas la possibilité connaître la réalité historique objective, mais seulement celle de concev et de recréer une idée de ce que l'histoire a pu être ». C'est la concept de l'historien artiste. M. Rauh défend, à côté de cette conception, « la pos bilité pour l'historien pur de saisir des faits dans leur relation, et pour sociologue de les grouper en séries vraies. » (Très intéressant. C'est fond même de tous les débats possibles touchant la science historique.)

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Gaston Bonnier : *Le Monde végétal*, in-16, Flammarion, 3 fr. 50. — Ch. Da win : *La Descendance de l'Homme*, édition populaire, in-8, Schleicher, 3 fr. Memento.

Le récent livre de Gaston Bonnier, **le Monde végétal**, ouvra rempli d'aperçus intéressants sur la reproduction des plantes, l'h toire de la classification, le transformisme expérimental, est surto une méditation sur le mouvement scientifique passé.

Rien de plus curieux que les idées diverses qui ont été émises s cessivement depuis l'antiquité sur le rôle de la fleur. 444 ans. av Jésus-Christ, Empédocle faisait la remarque que la plupart des fle ont à la fois des organes femelles et des organes mâles; Aristote q des arbres dont certains pieds seulement sont fructifères; mais s disciple, Théophraste, précise davantage, et fait des expériences t probantes sur la pollinisation des Palmiers : les fleurs des pieds fem les ne donnent de fruits que si on les a saupoudrées avec la poussi jaune des fleurs mâles. Les remarques de Théophraste ne tardèr pas à tomber dans l'oubli, et au commencement de la Renaissance niait complètement toute sexualité chez les plantes. En 1583, Cés pin, dans son ouvrage *De Plantis*, émet la singulière idée que graines sont produites directement par la moëlle de la tige : tou les pièces florales n'auraient qu'un rôle protecteur. Malpighi, Tour

t adoptèrent cependant cette manière de voir. Vers la fin du
1e siècle, le célèbre philosophe Malebranche nie lui aussi la sexua-
chez les plantes : la première semence d'un végétal doit avoir
tenu en elle-même le principe de tous les végétaux qui en sont
tis ; depuis la création du monde, les germes, infiniment petits,
raient été emboîtés les uns dans les autres ; au XVIIIe siècle, Chris-
n Wolf pense de même : une graine, une bouture naturelle qui se
ache, un caïeu issu de la fragmentation d'un bulbe sont pour lui
ant de plantes nouvelles dont le germe existait déjà dans la sève
végétal qui les produit. Au moment où régnaient ces idées parut
Allemagne une œuvre très originale, remplie d'observations saga-
, mais qui n'eut qu'un succès posthume, celle de Christian-Conrad
rengel (1793).

Sprengel, ministre du culte à Spandau, était tellement absorbé par ses
ervations sur les fleurs qu'il en oublia la prédication du dimanche et fut
suite révoqué. Il se trouva obligé de donner des leçons ou de diriger
excursions qu'on pouvait suivre moyennant deux ou trois groschen, afin
contribuer aux frais d'impression de son ouvrage, dont l'éditeur ne lui
it même pas un seul exemplaire. C'était un observateur minutieux, un
templatif et un rêveur.

Considérant chaque fleur en particulier, Sprengel eut cette idée extraordi-
re qu'une fleur d'une espèce déterminée avait été modelée par le Créateur,
façon à présenter exactement le moulage du corps d'une espèce d'in-
te également déterminée. La fleur de la Sauge des prés, par exemple,
ait le moulage du Bourdon terrestre ; la fleur du Sainfoin serait le mou-
e d'une Abeille, et ainsi de suite...

Pour Sprengel, la fleur, bien qu'ayant en général à la fois des étamines
n pistil, chercherait à éviter par tous les moyens possibles que le pollen
ses étamines arrivât sur son propre stigmate... Le Créateur, tel que se
agine Sprengel, a donc commis un impair en fabriquant la plupart des
rs sur le modèle hermaphrodite, en mettant à la fois dans une même
lle étamines et pistil. Ce serait pour réparer sa bêtise qu'il aurait créé
insectes qui volent et se posent sur les fleurs.. Ce sont les insectes qui
chargés d'opérer la pollinisation croisée, c'est-à-dire de transporter le
en pris sur les étamines d'une fleur pour l'appliquer sur le stigmate
e autre fleur.. Beaucoup de fleurs produisent dans leur intérieur et à
base des gouttelettes de liquide sucré, poétiquement appelé nectar. Il
admettre que les fleurs sacrifient ce liquide sucré en l'offrant comme
t aux insectes pour payer le service rendu...

es idées de Sprengel ne furent pas prises au sérieux ; cependant
nous paraissent banales maintenant, depuis que Darwin y a
ché son nom : l'étrange conception de Sprengel a été admise
quelle par Darwin, sauf que le mot créateur a été remplacé par
ot sélection, et l'illustre philosophe naturaliste a écrit deux
mes sur cette question.

ans un chapitre sur la création actuelle des espèces, G. Bonnier

montre que, de son vivant, Jordan ne fut pas plus heureux que Spre
gel.

Jordan ! Ceci m'amène à un souvenir personnel. Jordan était un sava
d'un esprit très particulier et dont les idées philosophiques paraissaient f
étranges. J'avais entendu parler de ses travaux lorsque je commençais m
études de botanique, et des maîtres comme Decaisne tenaient leur aute
pour un insensé, ou tout au moins déclaraient inexactes toutes ses concl
sions et illusoires toutes ses cultures.

Je fus présenté à Jordan en 1872, à Lyon, et je le vis au milieu d
grands terrains où il cultivait ses célèbres espèces élémentaires ou espè
jordaniennes. Dans l'espèce *Draba verna*, de Linné, petite Crucifère
minimes fleurs blanches, Jordan découvrit d'abord dix espèces au bout
dix années d'investigation; devenu plus habile, il en décrivait cinquan
trois espèces au bout de vingt années, et au bout de trente ans il av
publié la description et les figures de plus de deux cents espèces extrai
du seul *Draba verna*. Il procéda ainsi à la « pulvérisation » d'un gra
nombre d'espèces linnéennes.

Quand je vis de près ces cultures, les caractères en apparence insig
fiants que me montrait Jordan, tels que poils bifurqués ou trifurqu
pétales plus ou moins étroits, fruits plus ou moins longs par rapport à
longueur de leur support ou pédoncule, je voyais bien toutes ces différ
ces, et j'étais simplement étonné d'apprendre qu'elles se maintenaient co
tantes dans tous les terrains et dans les conditions extérieures les p
diverses. Mais quand Jordan exposait sa manière de comprendre la Natu
je n'étais pas éloigné d'avoir la même opinion que Decaisne, opinion p
tagée par presque tous les botanistes d'alors.

C'est qu'en effet, Jordan faisait intervenir à tout propos la théologie d
le développement de ses idées scientifiques; ses opinions religieuses
mélangeaient étrangement aux conclusions qu'il déduisait de ses culture
S'il avait distingué deux cents espèces dans le *Draba verna*, il cro
parfaitement que chacune de ces deux cents espèces avait été formée
toutes pièces par le Créateur...

Je ressentais l'impression que j'avais affaire à quelqu'un auquel ses id
préconçues avaient fait perdre l'esprit. J'étais bien loin alors d'entre
le fond de vérité qui existe dans le jordanisme, de supposer que la consta
des caractères de la plupart des espèces jordaniennes serait confirmée
les savants les plus autorisés. Je ne pouvais prévoir que les recherche
Jordan, alors considérées par presque tous les naturalistes comme
billevesées, devaient devenir le point de départ des belles découve
expérimentales qui viennent d'être faites. Jordan aurait été bien sur
lui-même de voir démontrer, par l'application de ses propres travaux
mutation des espèces, lui qui considérait chaque espèce élémentaire co
absolument immuable !

C'est en effet l'étude des espèces jordaniennes qui a été le poin
départ des recherches de De Vries, de Blaringhem, sur la mutat
dont je parlais dans ma précédente chronique.

La partie du livre de Gaston Bonnier consacrée au transformi

xpérimental est tout à fait originale : c'est l'exposé des expériences
e l'éminent botaniste français et de ses nombreux élèves. Depuis
)arwin, on s'est souvent posé la question suivante : « Peut-on réel-
ement modifier d'une façon sensible la forme et la structure des
tres, en changeant le milieu dans lequel ils vivent? Et si ces modi-
ications ont lieu, dans quelle mesure peuvent-elles être hérédi-
aires? » On a tenté des expériences pour répondre à cette question.
vec les animaux, on n'a obtenu que peu de résultats. Il n'en a pas
té de même avec les plantes. L'influence du milieu aquatique sur la
orme extérieure et la structure des plantes est bien connue. Chez le
Nénuphar, dans le bourgeon, les feuilles étant encore très réduites,
n peut déjà en distinguer deux sortes, les unes qui deviendront
ranslucides et resteront submergées, les autres qui allongeront leurs
étioles et deviendront flottantes; si on cultive la plante dans une
au très profonde, dans les nouveaux bourgeons on assistera à la
ransformation *progressive* des feuilles du second type en celles du
remier type; dans une eau très peu profonde, c'est l'inverse qu'on
bservera ; on peut donc obtenir ainsi deux plantes très différentes.
)ans l'air humide, les épines de beaucoup de plantes sont rempla-
ées par des branches feuillues, « les chardons peuvent être cueillis
ans qu'on ait crainte de se piquer ». Au bord de la mer, presque
ous les végétaux prennent un aspect particulier, les feuilles devien-
ient épaisses ou même charnues ; de même dans les terres au voisi-
nage des salines ; on est parvenu à faire croître des plantes continen-
ales dans des sols de plus en plus riches en sel, jusqu'à leur donner
ous les caractères des plantes marines. La lumière a un rôle encore
lus important sur la végétation ; de même la chaleur ; ce sont sur-
out ces facteurs qui ont imprimé un faciès particulier aux plantes
lpines et aux plantes arctiques. M. G. Bonnier a cultivé, au labora-
oire de Fontainebleau, des plantes des environs de Paris « en les
oumettant pendant toute la saison à l'alternance d'une température
glacée (pendant la nuit) et de la température normale, en plein soleil
n été pendant le jour... en les plaçant dans une glacière et recouvertes
e neige pendant tout l'hiver » ; ces plantes finirent par ressembler
tous les points de vue à celles des hautes altitudes. Cette expé-
ience a donné des résultats assez remarquables, pour qu'il ne soit
as nécessaire d'insister.

On peut discuter sur les mécanismes de la transformation, mais il
n'est pas possible de nier celle-ci.

§

La théorie de Darwin a incité à entreprendre des *expériences* sur
e transformisme, mais celles-ci nous ont plutôt ramené à la théorie
e Lamarck. On commence, bien à tort, à ne plus lire Darwin, et cer-

tains jeunes biologistes avouent même n'avoir jamais lu « l'Origi des Espèces » et « **la Descendance de l'Homme** », ouvrag qui, grâce aux nouvelles éditions populaires de Schleicher, vont êt entre les mains de tous les profanes. L'œuvre de Darwin, faite pl d'imagination que de vérité, est susceptible de frapper l'esprit d grandes masses ; les idées de l'illustre penseur anglais ont eu u influence stimulatrice énorme sur les recherches scientifiques, ma elles ont maintenant quelque peu vieilli ; dénaturées, mal compris par ceux qui n'ont pas manié eux-mêmes la matière vivante, elles conserveront encore longtemps par la voie de la vulgarisation ; continuera encore à dire, comme le font les éditeurs eux-mêmes s la couverture de la nouvelle édition qu'ils publient : « L'homme de cend du singe ». Et longtemps encore, les idées de Lamarck q servent de point de départ aux recherches des biologistes modern resteront ignorées en dehors des savants, et aucun éditeur songera à lancer une édition populaire des œuvres du génial trans formiste français.

Memento. — Livre reçu : P. Saintyves, *le Miracle et la critique scien fique*, in-12, Emile Nourry, 1 fr. 25. Conclusion : « Le savant est inc pable, *en demeurant sur son terrain strict*, qui est l'observation et l'expé mentation, de déclarer le miracle indiscernable par d'autres méthodes ; solution du problème est donc purement et simplement morale ; seuls, philosophes et les théologiens ont droit de prétendre à diagnostiquer miracle ».

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

L'Année sociologique (10e année), Alcan. — Louis Proal : *L'Education et le S cide des enfants*, Alcan. — Arthur Cabuy : *De la peine de mort*, Coduys, Bruxell — L. Fleurant : *Sur la solidarité*, Lecène. — Noël Blache : *Le Socialisme, méth et chimère*, Cornély. — Memento.

L'Année sociologique (10e année) nous apporte son ha tuelle moisson de mémoires inédits et d'analyses bibliographiques ; recueil de celles-ci forme l'ensemble le plus complet et le plus p cieux qui soit ; les comptes-rendus sont sans doute faits à un point vue de doctrine spéciale, mais ceux qui s'en servent sont assez gran garçons pour savoir les mettre au point, s'ils ne partagent pas idées de M. Durkheim en sociologie.

Je crois, en effet, que les idées contraires sont en progrès : la pré cupation psychologique que dédaignait ce professeur est la rais d'être de *la Revue de psychologie sociale* qui vient de se fonder, donne un prix particulier à des livres comme celui de M. Proal l' **ducation et le suicide des enfants**, autrement remarqua que la lourde et pédante étude sur *le Suicide* de M. Durkheim j

ement. Le suicide des enfants n'est certes pas le produit d'une moin-re intégration sociale, il est le résultat d'un ébranlement psychi-ue, d'un déséquilibre. Tantôt c'est l'enfant qui naît hyperesthésié, oit par suite d'une mauvaise hérédité, soit par l'effet d'une disposi-ion personnelle fâcheuse, tantôt c'est le milieu familial qui provoque n lui la crainte ou le désespoir. De ce livre, court mais riche en docu-ients suggestifs, ce sont les parents qui ressortent en plus piteuse osture encore que les enfants. Que de mauvais pères, que de mau-aises mères, et comme il vaudrait mieux souvent que l'enfant fût levé dans des crèches d'assistance publique, ou dans les champs! es gens bien pensants qui nous rebattent les oreilles avec la beauté e la famille et le rôle moralisateur du foyer ne se rendent pas compte e ce que c'est parfois que ce foyer : le père alcoolique, la mère hysté-que, les frères et sœurs sournois et jaloux, parfois les parents sé-arés et l'enfant tombant entre les griffes d'une marâtre ou sous la ude main d'un parâtre, tout vaudra mieux qu'un pareil milieu. Cette mple phrase de l'auteur : « Je constate beaucoup plus de suicides 'enfants dans les familles que dans les écoles » est le meilleur argu-ent qu'on pourrait donner en faveur de l'éducation d'Etat des nfants. Sans aller jusque-là, il faudrait se défaire des vieilles idées ur le droit du père de famille : les parents n'ont pas de droits, ils ont que des devoirs ; et quand un enfant tourne mal, neuf fois sur x c'est de leur faute. L'enfant gagnerait à s'émanciper d'aussi nne heure que possible, à faire l'école buissonnière, à passer son nnée entière au lycée (un lycée en pleine campagne par exemple !) à être délivré même du presque toujours funeste « tendre espion-age » des parents. Ceux qui veulent relever la statue du respect milial s'y prennent bien mal ; ce n'est pas en prônant le retour au *aterfamilias* antique qu'on obtiendra le résultat cherché ; jamais s haines domestiques n'ont été plus atroces que dans l'antiquité ; el jour ouvre sur cette *gens* le mot de l'historien que les proscrits de arius, de Sylla, d'Octave étaient sauvés souvent par leurs esclaves, elquefois par leurs femmes, *jamais* par leurs fils! C'est aussi la reté de l'éducation familiale sous l'Ancien régime qui a fait cette plosion de sauvagerie qu'a été la Révolution française, de même e la concorde suffisante de notre temps tient au relâchement de ces oits qu'on croyait sacrés; les énergumènes qui continuent à se anifester sont d'anciens enfants maltraités genre Jules Vallès. Sem-blement c'est l'abus de pouvoir des pions d'autrefois qui a suscité nt de révoltés politiques, comme l'excès de la discipline de la caserne engendré la réaction antimilitariste. Donc contre le suicide des fants, le meilleur remède serait la bienveillance douce des parents, s maîtres, des professeurs, et à défaut leur indifférence! Il y a des licitudes qui vous rendraient enragé ! Le père ne devrait jamais

frapper l'adolescent, sauf en cas de défense, et son rôle à la rigue pourrait être seulement de le préserver des mauvaises fréquentatio mauvaises lectures et mauvaises hygiènes; pour le reste, à la grâ de Dieu !

§

Venant ainsi de prôner l'indulgence, je ne puis m'associer a propos de M. Arthur Cabuy qui, dans une plaquette, **Dela pei de mort,** demande qu'on multiplie celle-ci, pour l'aimable rais qu'il croit à la réincarnation et par suite qu'il ne trouve pas d'imp tance grave à un sommeil plus profond et plus prolongé que l'or naire. Ce palingénésiste va même jusqu'à vouloir le rétablisseme de la torture pour les grands criminels. De pareilles atrocités sont contraires à nos mœurs qu'elles n'ont aucune chance, heureuseme de se réaliser. Quant à la peine de mort elle-même (faut-il ajou trois ou quatre lignes aux innombrables qui la concernent ?) je vois aucun inconvénient à la conserver pour les assassinats réalis l'exemple peut être salutaire pour les apaches épars dans le futur, la perte pour la société, est, dans tous les cas, faible. La question châtiment corporel est plus délicate ; s'il était prouvé que dix ou vi coups de fouet ont plus d'efficacité répressive que dix ou vingt sem nes de prison, je me demande s'il n'y aurait pas avantage, pour t le monde, à adopter le nouveau système ; on pourrait, en tout c donner au condamné le choix entre les deux genres de peine, et pe être, en cas de récidive, lui appliquer la peine dont il n'a pas vo la première fois et qui par suite lui serait moins agréable. On s que les Anglais ont conservé l'usage du fouet même dans les écol en France son application pour simple indiscipline ou paresse serait supportée par personne, mais qui sait si, comme peine hu liante plus encore qu'afflictive, le martinet ne pourrait pas sancti ner les fautes contre l'honneur, le mensonge notamment? Là enc si on était sûr d'inculquer par ce moyen la franchise aux jeunes g qui en manquent, il n'y aurait pas à hésiter.

§

Les personnes qui, comme M. Fleurant, écrivent avec une g vité respectueuse **Sur la solidarité** devraient réfléchir aux f qu'elle donne en matière pénale, ou seulement en matière famili Entre passants et apaches, la solidarité consiste, pour les premier être détroussés et assassinés par les seconds. Entre parents et enf la solidarité revient pour les seconds à hériter des rhumatismes premiers et à se trouver beaucoup plus grondés qu'aidés et entra que favorisés ; tout pesé, je le répète, les parents font dix fois p de mal que de bien à leur progéniture. Si on ne se gargarisait pa mots, la solidarité serait le plus décisif argument en faveur d

anthropie et de l'individualisme féroce. La maladie est contaıse alors que la santé ne l'est pas. Il serait donc à désirer que tous bons universitaires qui, depuis M. Andler, emboîtent dévotement as à l'inventeur de la solidarité et du quasi-contrat social, M. Bourıis, nous dispensassent de leurs apologétiques. La solidarité est un l qu'il faut réduire au minimum, et croire qu'on en tirera une rale, un feu sacré, un moteur à cent mille chevaux sociaux, hélas! ! Et d'ailleurs si l'on s'occupait un peu moins des autres, et un plus de soi ? Un proverbe anglais dit : Que chacun balaie le ant de sa porte, et la rue sera propre. Ce n'est pas très solidariste, s c'est pratique.

§

e livre de M. Noël Blache, **le Socialisme, méthode et imère**, est un excellent exemple des efforts que font certains alistes pour sortir de la région des nuages. L'auteur est dur pour de ses amis : « La puissance du dogmatisme est incalculable dans re pays amoureux par-dessus tout de chimères et grand avaleur mots. » Et assurément il a raison de s'étonner des bons jobards partent en foudres de guerre contre le capitalisme des patrons feurs ou des maîtres-maçons en n'ayant pas l'air de voir celui des ts barons de la spéculation financière. Mais ne devrait-il pas à tour dissocier cette dernière catégorie, et distinguer les purs ieurs d'argent, dont le rôle n'est que pillerie ou parasitisme, des nds spéculateurs industriels qui peuvent avoir parfois leurs bons s, comme les trusts de production ou d'exploitation, lesquels ont vent, somme toute, abaissé le prix de revient des marchandises aparées? Et puis confisquer les biens d'un trust légalement conné, qu'est-ce que cela veut dire? Pour le légalement condam-, il faudrait d'abord créer des lois, ce qui n'est pas conforme à prit, sinon à la lettre de la formule, et après? S'il s'agit du trust 'Océan, par exemple (lequel est en train de boire un bouillon, il faut donc pas s'exagérer le danger social de ces grosses machines) mettra en vente les paquebots, la belle affaire ! La liquidation du liard des congrégations vient de prouver que ce ne sont que les idateurs qui gagnent à ces sortes d'opérations. D'autres sociétés hèteront les paquebots, et l'exploitation reprendra cahin-caha avec frais alourdissants, ce ne sera à l'avantage de personne. Et que utres points sur lesquels M. Noël Blache se montre d'une naïveté olante ! Croire que l'instruction épandue à pleins bords guérira penchants à la dictature ! Supposer que si Pascal a blâmé la comnauté des femmes, c'est parce qu'il avait une santé frêle ! Déclaqu'il faut confisquer les biens des prodigues ! et détruire la suprétie de la ville sur la campagne, et que si la ville veut lutter, elle

sera submergée ! Que d'enfantillages chez ce sage qui se pique de sérieux et d'esprit pratique ! N'importe, pardonnons-les-lui à son de ses efforts sincères, que beaucoup de ses amis socialistes vraient bien imiter; mais à ce propos, puisque M. Blache a l'e « assoiffé de liberté », comment fait-il pour être socialiste ?

Memento. — Paul Lafargue : *La Méthode historique de Karl M* Librairie du parti socialiste. — Charles Boucaud : *L'Epanouissement s des droits de l'homme,* Bloud. — Henri Lorin : *L'Organisation pr sionnelle et le Code du travail,* Bloud. — Colonel de Parseval : *Prin de l'organisation du travail,* Librairie nationale. Toutes ces mono phies, de tendances variées, sont sérieuses et peuvent être utilement sultées. Je n'en dirai pas autant du livret de M. Paul-Théodore Vibert *Pape et l'Empereur,* qui n'a que le mérite de rappeler le drame de M. ques des Gachons paru sous ce titre. — J.-J. Escande : *L'Egalité,* B thèque coopérative laïque et républicaine (sujet pas tout à fait neuf, enfin...) — Pierre-Félix : *L'Utopie jaune,* Bonvalot-Jouve : charge à de train contre M. Biétry. Dans un appendice, *la Nouvelle monar* l'auteur se défend d'être royaliste, il n'est que monarchiste. C'est ce avait fait savoir aussi aux lecteurs du *Mercure* par une lettre qu'on lire dans le dernier numéro. Voilà donc un point éclairci. Hélas! il en d'autres obscurs en science sociale.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le projet d'impôt sur le revenu. Projet de M. Caillaux, ministre des Fina Son application aux artistes et aux littérateurs.

Pendant les vacances parlementaires qui vont expirer, le mi tère des Finances a fait procéder à ce qu'il appelle des « sondag Ce sont, on le sait, des expériences qui doivent faire appréci résultat que donnerait l'application du **projet d'impôt su revenu**, élaboré par M. Caillaux et modifié par la Commis de la Chambre des Députés.

Ces sondages ont été généralement accueillis avec peu de fav Ils ont révélé de suite que, malgré les solennelles déclarations auteurs et partisans du projet, l'application de cette réforme fis serait fatalement inquisitoriale, vexatoire et arbitraire. Dans plusi pays même, le sondage n'a pu avoir lieu, les répartiteurs n'ayan voulu se prêter à cet « exercice à blanc » qui débutait par une enq extraordinairement indiscrète sur la vie privée des contribuables

L'industrie, le commerce, les professions libérales ont élev plus vives protestations contre ce projet ; mais, chose curieuse, les tistes et les littérateurs n'ont pas soufflé mot. Cependant ce sont qui seront le plus durement et le plus injustement frappés.

Jusqu'ici la situation des littérateurs et des artistes, au poin

fiscal, était particulièrement favorisée. Leurs gains sont souvent élevés, et cependant ils ne payaient point l'impôt de patente que ent non seulement les commerçants et les industriels, mais aussi x qui exercent une profession libérale.

'impôt sur le revenu, qui doit remplacer la contribution person- e mobilière et la patente, supprime pour eux cette situation pri- giée.

oici en quels termes s'exprime à ce sujet M. Renoult, député, s son rapport (p. 153).

nfin, en ce qui concerne les revenus que tirent de leur profession les tes, les littérateurs, les auteurs dramatiques qui, astreints actuelle- t à la seule contribution personnelle-mobilière, ne paient très souvent n impôt qui est sans rapport avec leurs ressources, nous dirons ceci : a allégué que le projet allait taxer, en ce qui concerne ces contribua- un produit exclusif de travail de l'homme et d'un travail infiniment essant et digne de ménagement.

est exact; mais il ne faut pas oublier que, par la discrimination des et le système des exemptions et abattements, le système assure un trai- nt de faveur aux revenus du travail seul ; comment dès lors ceux qui cent des professions libérales pourraient-ils se plaindre, quand le pro- eur réserve le même traitement qu'aux ouvriers, aux employés, et aux itants agricoles ?

onc, les littérateurs et les artistes vont subir la loi commune ; les luits de leur travail supporteront l'impôt sur le revenu. Qu'ils ac- llent sans murmurer la suppression du privilège dont ils ont pro- jusqu'ici, qu'ils acceptent la loi commune, rien de surprenant ; s ce qui étonne, c'est que les artistes, et surtout les littérateurs, éralement si avisés et si prévoyants lorsqu'il s'agit de la défense eurs intérêts matériels, n'aient pas joint leurs protestations à tou- celles que fit lever la menace de l'impôt sur le revenu selon le et de M. Caillaux. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est que randes sociétés chargées de défendre leurs intérêts ne paraissent s'être émues des conséquences, faciles cependant à deviner, de plication de la réforme fiscale projetée.

oyons rapidement ces conséquences.

es sommes produites par le travail des artistes et littérateurs nt classées dans la septième catégorie qui prévoit un impôt de o,

voici ce qui devient particulièrement grave pour les artistes et ittérateurs : cet impôt n'est pas prélevé sur la somme réellement ée dans l'année ; l'impôt est payé pour l'année en cours, sur une enne établie d'après les trois années précédentes. Or, si les reve- d'une charge, d'un office ministériel, d'un cabinet de médecin ou ocât se rapprochent chaque année d'un chiffre moyen, il n'en

est pas de même des bénéfices réalisés dans l'art et la littérat
C'est le contraire qui est la règle.

Un romancier, un auteur dramatique ont dans leur carrière q
ques gros succès séparés par des années où ils gagnent fort pe
chose.

Avec le système du projet de M. Caillaux le littérateur paiera
dant trois années l'impôt sur un succès passé, puisque pendant
ans le gros bénéfice, extraordinairement produit par un livre ou
pièce, sera retenu pour le calcul de la moyenne imposable.

On objectera que l'auteur ne payant pas, l'année de son succès
impôt correspondant à son gain, ce qu'il aura ainsi payé en m
compensera ce qu'il paiera en trop les trois années suivantes.

D'abord la compensation ne se fera pas exactement et ne po
être qu'au détriment de l'auteur. Il suffit pour s'en convainc
faire le calcul sur des chiffres imaginés. Et puis, il restera touj
que l'auteur paiera un impôt ne correspondant nullement au re
de l'année ; ce qui est incontestablement un gros inconvénient.

Enfin, il est une autre considération plus grave et qui ne p
pas avoir été retenue jusqu'ici.

L'impôt n'est dû, en principe, que sur le *bénéfice net.*

Un industriel, un commerçant, un notaire, un médecin peu
établir exactement, avec justifications, leurs frais généraux
déduits de leurs bénéfices bruts, font ressortir le bénéfice net. C
ment les artistes et les littérateurs établiront-ils leurs frais g
raux ?

Il est élémentaire que le prix d'un tableau n'est pas, pour le
tre, un bénéfice net. Ce tableau lui a nécessité des frais. Comme
fera-t-il le compte devant l'administration ?

Le contrôleur admettra probablement comme frais génér
location de l'atelier, le prix de la toile, des couleurs et des bro
mais ce n'est pas tout. Et ne voit-on pas les discussions énerv
qui vont s'élever entre l'artiste et l'agent du fisc, lorsque l'a
fera le compte de ce qu'il a dépensé en modèles, location de cost
etc... Et, si l'artiste a dû faire des voyages pour se document
devra donc communiquer aussi ses notes d'hôtel ? Et si le contr
prétend que le voyage n'était pas nécessaire, ou qu'il aurait d
fait plus économiquement ?

Les littérateurs sont dans le même cas. Un livre peut produir
mille francs de droits et avoir coûté davantage à son auteur.

Voit-on Taine, pour établir le bénéfice net retiré de son *Vo*
en Italie, discuter avec le contrôleur ses dépenses de voyage ?

On pourrait multiplier les exemples, car la plupart des œuvr
téraires : relations de voyage, critique, histoire, romans, théâtr

essité, pour la documentation, des recherches et des déplacements vent coûteux.

es rédacteurs du projet ne paraissent donc pas savoir ce qu'est le vail d'un artiste lorsqu'ils écrivent que l'artiste paiera un impôt tabli annuellement à raison de la moyenne des *bénéfices nets* réa- pendant les trois années précédentes ».

§

l est intéressant de voir maintenant comment se fera cet établis- ent de l'impôt. L'article 55 du projet l'indique. En voici le texte :

oute personne jouissant de revenus imposables au titre de la 7e catégo- (c'est la catégorie dans laquelle sont rangés les gains des artistes et lit- teurs) est tenue de remettre chaque année, dans le courant du mois de vier, au contrôleur des Contributions directes, *une déclaration détail- de ses revenus, accompagnée de toutes les justifications nécessaires r en établir l'exactitude.*

mpossible, on le voit, d'être plus discret.

'article 56 décide que, faute par le contribuable de faire cette laration accompagnée de « toutes les justifications nécessaires r en établir l'exactitude », le contrôleur établira d'office le revenu lequel l'impôt sera levé.

Enfin si le contribuable faisait une déclaration inexacte, il encour- diverses pénalités, notamment celle de la « quintuple taxe ».

Certains contribuables pourront se rire de cette menace et déclarer u'il leur plaira de déclarer, parce qu'il sera impossible d'établir leur déclaration est inexacte; ainsi que les avocats, qui ne sont eints à aucune comptabilité, n'ont aucun tarif, et ne donnent pas reçus des honoraires qui leur sont versés.

Les malheureux artistes, et particulièrement les littérateurs, ne rront, eux, avoir la même indifférence vis-à-vis de la « quintuple e ».

L'administration, comme bien on pense, entend se réserver le it de fouiller partout pour découvrir les revenus. Les banques, les des des notaires, les agences de recettes seront ouvertes à ses estigations.

Beaucoup de rentiers ont déjà paré le coup en plaçant leurs capi- x au delà de la frontière.

Le littérateur se trouve, lui, dans un cas qui offre ceci de particu- qu'en même temps qu'il lui sera difficile de justifier des dépen- nécessitées par son travail, rien de ce qu'il touchera comme droits pourra échapper au fisc.

En effet, le littérateur touche ses droits : soit d'un éditeur, soit la Société des gens de lettres, soit de la Société des auteurs drama- ues.

Il reçoit toujours par un intermédiaire dont les livres de com bilité renseigneront les contrôleurs. Ce sera donc un jeu pour l ministration de vérifier si la déclaration de revenu est exacte. Il suffira de consulter le compte de l'auteur chez son éditeur et a sociétés. Alors, gare à la quintuple taxe!

L'écrivain pourra collaborer à des journaux, des revues, et s'ent dre avec les directeurs pour que la comptabilité ne révèle qu' partie des sommes qu'il touchera effectivement ?

Cela serait bien grave, et ne paraît d'ailleurs guère possible. comptabilité et la direction d'un journal sont deux choses distinc et on ne voit pas un directeur demandant au comptable de falsi les livres, uniquement pour faire plaisir à un rédacteur. En ou le fisc ne sera pas obligé de s'incliner devant les déclarations contribuables; il pourra les contester et établir d'office des taxatio Ce seront alors des procès. Et il suffit d'en avoir soutenu un co l'Administration pour savoir jusqu'où cela peut mener.

Ce projet d'impôt sur le revenu n'a donc pas seulement pour ré tat de soumettre le contribuable à l'inquisition du fisc et aux ve tions qui en sont inséparables ; il l'expose aussi à l'arbitraire taxateurs. Or, à ce point de vue, les journalistes sont les plus me cés de tous les contribuables.

Ceux qui chanteront la perfection du gouvernement alors au p voir trouveront des taxateurs discrets, aimables, crédules, ne récriant que pour dire « mais vous déclarez trop, je vous assur tandis que ceux qui combattront le même gouvernement rencon ront des taxateurs indiscrets, désagréables, contestant toujour finissant par taxer au double ou au triple.

Ainsi sera créé un impôt nouveau : l'impôt d'opposition.

Il est donc surprenant que les artistes et les littérateurs soient meurés indifférents devant cette menace fiscale. Elle est cependa la veille d'être réalisée, d'après ce que permet de présager le résu du congrès radical tenu, il y a quelques jours, à Nancy.

Certains écrivains, il est vrai, estimant que la politique aide d la littérature comme dans tout, ne manquent aucune occasion d'a mer leur admiration pour le programme contenant la réform l'impôt sur le revenu telle que la présente le projet de M. Caill Ceux-là supporteront aisément les charges nouvelles et les en que comportera la réforme, trouvant qu'on ne paye jamais trop le triomphe de ses opinions. Mais il y a la grande majorité vrais artistes, de ceux qui ne demandent rien à la politique, s qu'elle les laisse en paix cultiver leur art.

Pourquoi ne protestent-ils pas, ceux-là ? Lorsque le projet sera il sera trop tard.

Peut-être, et c'est ce qui paraît le plus vraisemblable, éloignés

stions fiscales, ignorent-ils le projet dont ils sont menacés? Mais
a les sociétés à qui ils ont confié la défense de leurs intérêts ;
s n'ont pas le droit d'être dans la même ignorance. Qu'ont fait la
été des artistes français, la Société Nationale des Beaux-Arts, la
été des Gens de lettres, la Société des Auteurs dramatiques? Ont-
s étudié les conséquences du projet Caillaux? ont-elles entrepris
efforts nécessaires pour en atténuer les effets, et mettre leurs
nbres à l'abri des inquisitions, des vexations, et des exactions du
?

'étude de ce projet serait au moins aussi utile que celle de cette
position Ajam soutenue par quelques négociants de lettres et qui
t qu'une manifestation aussi inutile que déplorable ; inutile parce
la plupart des auteurs sont tombés dans l'oubli, cinquante ans
s leur mort; déplorable parce que cette prétention de créer un pro-
onnisme littéraire en frappant d'une taxe les chefs-d'œuvre qui
ivent fait apparaître les gens de lettres animés de préoccupa-
s telles qu'ils sont ensuite mal venus de prétendre être traités par
sc autrement que les simples commerçants.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Revue hebdomadaire : les *Mémoires* de la comtesse de Boigne. — *La Revue :* rticle de M. E. Ledrain sur Mme Michelet. — *Le Bandeau d'Or :* Un sonnet . Henri de Régnier. — *La Nouvelle Revue :* Des contes danois de Harald e. — Memento.

e monde de la cour, à l'époque de la Restauration, les Bourbons, l'Orléans, les personnages politiques, officiels et occultes, sont qués dans ces intéressants Mémoires, publiés par M. Ch. Nicoul- (**Revue Hebdomadaire**, 21, 28 septembre et 5 octobre), e révèlent une certaine finesse d'esprit et une grande liberté de ée. Dans la première partie, il est surtout question de l'assassi- du duc de Berry :

le duc de Berry venait de mettre sa femme en voiture. Les valets de fermaient la portière. Il rentrait à l'Opéra pour voir la dernière scène allet et recevoir d'une danseuse le signal de la visite qu'il désirait lui Il était suivi de deux aides de camp, deux sentinelles portaient les s des deux côtés de la porte.

homme passe à travers tout ce monde, heurte un des aides de camp, oint qu'il lui dit : « Prenez donc garde, Monsieur »; dans le même ins- pose une main sur l'épaule du prince ; de l'autre, enfonce, par-dessus ıle, un énorme couteau qu'il lui laisse dans la poitrine ; et prend la sans que personne, dans tout ce nombreux entourage, ait le temps de nir son action.

le duc de Berry crut d'abord n'avoir reçu qu'un coup de poing, et dit:

« Cet homme m'a frappé ; » puis, portant la main sur sa poitrine, il cria : « Ah ! c'est un poignard ; je suis mort. »

Mme la duchesse de Berry, voyant du mouvement, voulut aller vers mari; Mme de Béthisy (1), sa dame de service, dont je tiens ce détail, cha à la retenir. Les valets de pied hésitaient à baisser le marchep elle s'élança de la voiture sans qu'il fût ouvert. Mme de Béthisy la su

Elles trouvèrent M. le duc de Berry assis sur une chaise dans le pass Il n'avait pas perdu connaissance; il dit seulement : « Ah ! ma pa Caroline, quel spectacle pour toi ! » Elle se jeta sur lui : « Prends ga tu me fais mal. »

On parvint à le monter jusqu'au petit salon qui communiquait ave loge. Les hommes qui l'y avaient conduit se dispersèrent aussitôt pour chercher des secours ; il se trouva seul avec les deux femmes.

Le couteau, resté dans la poitrine, le faisait horriblement souffri exigea de Mme de Béthisy de l'arracher, après y avoir vainement es lui-même. Elle se résigna à lui obéir. Le sang alors jaillit avec abonda sa robe et celle de Mme la duchesse de Berry en furent inondées.

Depuis ce moment jusqu'à l'arrivée des chirurgiens et les saignées q pratiquèrent, il ne fit plus entendre que des gémissements continuels mots entrecoupés : « J'étouffe, j'étouffe ! De l'air, de l'air ! » Ces pau femmes ouvraient la porte ; et, la musique du ballet achevé, les ap dissements du parterre venaient faire un contraste épouvantable à la s qu'elles avaient sous les yeux...

M. le duc de Berry ne cessa pas d'implorer la clémence du roi po misérable, qu'il supposait avoir une vengeance personnelle à exercer c lui, donnant ainsi un bel exemple de charité chrétienne.

Il recommanda à sa femme deux jeunes filles, qu'il avait eues en gleterre d'une Mme Brown (2) et dont il avait toujours été fort occupé les envoya chercher. Ces pauvres enfants arrivèrent dans l'état qu'on imaginer ; Mme la duchesse de Berry les serra sur son cœur.

Elle a été fidèle à cet engagement, pris au lit de mort ; les a éle dotées, mariées, placées près d'elle, et leur a montré une affection q s'est jamais démentie. Nous les avons vues paraître à la cour, d'a comme Mlles d'Issoudun et de Vierzon, puis comme princesse de Lucin comtesse de Charrette.

M. le duc de Berry confia ensuite, à l'indulgence de la vertu de frère, le soin d'un enfant qu'il avait eu tout récemment d'une danseus l'Opéra, Virginie. Les sanglots de M. le duc d'Angoulême répondire son zèle à accepter ce dépôt. Je ne sais ce qu'est devenu ce petit ga mais j'ose répondre que M. le duc d'Angoulême ne l'a pas abandon

Il est inouï que ce farouche Louvel (3), qui poursuivait le prince d

(1) La marquise de Béthisy, dame pour accompagner Mme la duchesse de B *(Almanach Royal.)*

(2) Voir les *Mémoires de Madame la duchesse de Gontaut*, pp. 188 et 20

(3) Louis-Pierre Louvel, né à Versailles en 1783. Ouvrier sellier. Il fut em dans la sellerie impériale. En 1816, il entra dans les écuries de Louis X Condamné à mort, il fut exécuté le 7 juin.

Nostradamus avait écrit plus de deux cent cinquante ans auparavant :

gtemps, n'ait pas trouvé une autre occasion de le frapper. La vie irrégulière de M. le duc de Berry le menait presque journellement et sans une escorte dans des lieux où il semblait bien autrement facile de l'atdre.

a même catastrophe, arrivée à la porte d'une danseuse au moment où il ait de cabriolet, aurait eu un tout autre effet sur le public, que de le tomber dans les bras de sa jeune épouse, toute couverte de son sang, ù il était entouré de toutes les convenances de son rang. Sous ce rap-, il y eut quelque chose de providentiel dans un si grand malheur.

e désespoir du palais de l'Élysée ne peut se décrire. M. le duc de Berry, gré ses vivacités, était adoré de ses serviteurs. Il était humain, généx, juste, et même facile, le premier moment de colère passé.

n ne sait pas assez qu'il a le premier introduit, en France, les caisses argne. Il en avait fondé une pour sa maison ; et, pour encourager ses s à y mettre, lorsqu'un d'eux avait économisé cinq cents francs, il dou- la somme.

s'occupait lui-même de ces détails. Si un de ses domestiques avait in de reprendre l'argent placé, il s'informait de la nature de ses néces-, et, lorsqu'elles étaient réelles et honorables, y suppléait. Cette occuon de leurs petits intérêts lui valait leur dévouement passionné. Il fut ré de larmes venant du cœur.

M. le duc de Berry avait été élevé par des personnes raisonnables ; si ui avait appris à vaincre la fougue de ses passions, à compter avec les es hommes, à sacrifier ses fantaisies aux convenances, il y avait en lui étoffe pour faire un prince accompli. Tel qu'il était, sa mort n'était une e ni pour son fils, ni pour sa famille, ni pour son pays...

a deuxième partie traite de la fin de Louis XVIII et de l'avène- t de Charles X. On y trouve des portraits comme ceux-ci :

. Le hasard conduisit Mme du Cayla (1) dans le cabinet du monarque. avait des restes de beauté, était spirituelle, intrigante, et possédait out un fonds de souplesse que rien n'épouvantait. Les tristes séductions loyées auprès du vieux roi ne le cédaient qu'au dégradant salaire qu'elle ecevait.

le ministère avait été plus éclairé sur ses manœuvres, on aurait pu la nir dans une situation subalterne et mercenaire. L'or aurait suffi à âpreté. Mais il la méprisa trop. Elle eut le temps d'établir son influence oulut l'exercer politiquement...

Chef de Fossan aura gorge couppée
Par le ducteur du limier et levrier
Le faict par ceux du mont Tarpée
Saturne en Leo, 13 de Février.
CENT., III, 96.

s Prophéties de M. Michel Nostradamus... à Lyon, chez Pierre Rigaud, Mercière, au coin de la rue Ferraudière, avec permission. Sans date [1555 ou . Bibl. nation. Invent. Ye 1785 Rés.)

Zoé Talon, comtesse du Cayla (1784-1850). Fille d'un agent secret de XVIII avant la Restauration. Elle fut admise à la cour et devint la favorite eux roi, dont elle reçut une énorme fortune.

M. Royer-Collard (1) possède une de ces ambitions occultes qui prét
dent tout obtenir en ayant l'air de tout dédaigner. Il n'en est pas de p
dangereuses, ni de plus amères. Il s'était fait une grande existence avec
peu de talent et beaucoup d'emphase. On peut citer de lui deux ou tr
discours remarquables, et un grand nombre de mots, plus creux que p
fonds, mais qui ont eu grande vogue pendant un certain temps...

Le maréchal Victor, duc de Bellune (2), était un choix selon les cœ
des plus purs ultras. On le reconnaissait pour un vieil imbécile entou
d'une famille avide, mais il « pensait si bien » que ce mérite l'empor
sur tous les inconvénients possibles...

Mais il faudrait citer aussi l'anecdote se rapportant à la nomin
tion du duc de Doudeauville comme directeur des postes, l'histo
de l'achat de l'hôtel du maréchal Mortier, cadeau *in extremis*
Louis XVIII à Mme du Cayla, les incidents relatifs aux funérailles
ce roi : c'est assez dire que ces Mémoires captivent l'attention
lecteur.

§

M. E. Ledrain publie sur Mme Michelet des « Lettres et Souven
inédits » (**La Revue**, 1er octobre). Les premières n'ajouteront r
à la gloire — si gloire il y a? — de leur auteur. Des « souvenirs
nous extrayons ce qui suit. Il s'agit d'un salon, à Paris, il y a vin
cinq ans presque :

... Cependant le grand attrait de la maison, c'était un homme de ha
taille, superbe, portant sans fléchir le poids de la vieillesse, au costu
étrange, serré étroitement dans une longue redingote à jupe, étalant sur
poitrine un jabot de dentelles blanches et roses, et sur ses manches
belle collerette d'une longueur démesurée ; ses jambes étaient emprisonn
dans un pantalon de molleton blanc, soigneusement empesé et qu'or
une bande verticale de couleur un peu sombre. Il avait belle prestance
grand air, et nous montrait ce que devait être, après dix-huit cent trei
dans sa mise recherchée et dans son port, la jeunesse littéraire et do
celle qui aimait à se promener sur le boulevard de Gand, c'est-à-dire e
la rue Grange-Batelière et la Chaussée-d'Antin. Souvent il dînait c
Mme C... Sa conversation ressemblait à son costume, c'est-à-dire qu
était originale, éclatante. C'était une flambée perpétuelle, un feu d'art
qu'il tirait tous les soirs, mais ne servant jamais les mêmes pièces
renouvelant toujours ses images et ses fusées.

On a reconnu à ces traits Jules Barbey d'Aurevilly. Comme la jeun
dorée de 1835, il n'apportait dans ses propos aucune pruderie. Malgré l'
térité de la maîtresse de maison et la couleur un peu calviniste du lieu
lui permettait tout ; on ne se scandalisait d'aucune de ses saillies, on s
riait de ses libres allures.

(1) Pierre-Paul Royer-Collard (1763-1845). Professeur, avocat. Royaliste c
titutionnel et janséniste.

(2) Claude-Victor Perrin, maréchal Victor, duc de Bellune (1764-1841).

Toutefois, il était nécessaire d'user à son endroit de quelques précautions, d'éviter de lui choisir certains convives. Quand, par hasard, une tête lui ait désagréable, il ne cachait pas sa mauvaise humeur qui se manifestait ar un silence effrayant. Il avait, lui causeur étourdissant, peu de goût our les musiciens. Je ne sais qui eut la malencontreuse idée de l'inviter vec un virtuose de très petite taille. Aussitôt Barbey d'Aurevilly de fer- er hermétiquement ses lèvres, ce qui causa une gêne universelle. Enfin, n moment où se leva le petit musicien, un peu de bonne heure, pour se tirer, on entendit la voix profonde de Barbey d'Aurevilly : « Monsieur! onsieur? » L'artiste minuscule qui s'était déjà dirigé vers la porte revint r ses pas, vers celui qui l'appelait et qui lui tendit un crayon laissé sur ble, en lui disant : « Monsieur, vous oubliez votre canne. »

§

Au milieu d'élucubrations illisibles et de quelques jolis vers, **Le andeau d'or** (25 août) publie cet admirable sonnet du grand ète Henri de Régnier :

L'OFFRANDE

Ce n'est pas à vous, Dieux du flot hellespontique
Dont l'onde, tour à tour, âpre ou calme, a porté,
Dans la brise facile ou le vent irrité,
Ma barque au mât solide où bat la voile unique,

Que j'offrirai, trophée écailleux et nautique,
L'honneur de mon filet, ce beau thon argenté ;
Non, c'est à toi que je le voue, ô ma Cité,
O toi qui m'as vu naître et que j'aime, Cyzique !

Comme Agrigente un crabe ou Tarente un dauphin
Tu frappes ton métal d'un symbole marin.
Reçois donc ce tribut de ma pêche, en hommage,

Puisque dans l'électrum, Cyzique, ou dans l'argent,
Tes pièces de monnaie en conservent l'image
Au revers poissonneux de leur disque luisant.

§

Des quatre petits contes danois de Harald Kidde, traduits en fran- is par M. P.-A. Madsen (**Nouvelle Revue**, 1er octobre), nous oduirons le dernier, si simple et d'un symbolisme si ingénieux. est intitulé : « Une femme. »

Tandis que des mains rudes frappaient notre Seigneur Jésus-Christ et roulaient la couronne d'épines sur son front pâle, il y avait un garçon se montrait méchant entre tous.

Il prit la branche la plus épineuse et, de toutes ses forces, l'enfonça ns l'épaisse chevelure du Christ, et le sang jaillit à flots.

Alors notre Seigneur Jésus-Christ souleva pesamment ses paupières, guement, fixement regarda le jeune homme, puis, baissa de nouveau yeux bleus vers le sol.

Le garçon trembla de tous ses membres et devint blême : il se baissa, dans le tas de branches souples, il en prit une qui portait encore sa fleu une rose pareille à une goutte de sang et, avec des mains douces, il enrou la branche autour de la tête de Jésus.

La rose s'inclina sur le front du Seigneur et, tel un souffle, son parfu frais flotta sur ses minces sourcils et ses paupières baissées. Et les feuille comme des baisers, étaient douces à ses veines que la douleur avait go flées.

Le Seigneur tressaillit et ses lèvres eurent un frisson.

Mais on l'emmena hors de l'ombre du tribunal, dehors, sur les chemi blancs de poussière. Puis sur lui, on chargea la croix dont le fardea comme du fer, vint s'abattre sur ses épaules.

Il tomba sur ses genoux; mais avec un gémissement étouffé il lutta po se relever et avança en chancelant. Il avait la sensation que le faix de croix portait tout entier sur sa poitrine, comme un poids accablant. Il e tendait le bruit des pas de la foule qui courait dans la poussière et le br de mille paroles outrageantes. Et le soleil brûlait. Mais il ne voyait ri que la route blanche et douce devant ses pas, il ne sentait rien que le p fum de la rose et les âpres douleurs sous l'ardeur du soleil.

Or, tout à coup, l'ombre d'une femme se plaça sur la poussière ensol lée, et Jésus vit les plis souples d'une longue robe.

Il leva les yeux : devant lui, une délicieuse jeune femme, qui le regarda Et lui, qui n'avait jamais dû aimer les jeunes femmes, il trembla et bouche eut un sanglot : avec des yeux suppliants : — « Oh ! dit-il, rafr chis les blessures de mes tempes brûlantes et mets les pétales de tes ma sur mes plaies. »

Les yeux de la jeune femme, si beaux de n'avoir jamais pleuré une se larme, se baissèrent sous son regard : elle leva la main et, reconnaiss Jésus, ferma les yeux.

Or il sentit une secousse dans la couronne d'épines et, quand il rega de nouveau, la femme avait la rose à la main : elle souriait à la fleur e fixa dans son abondante chevelure noire.

§

Memento. — *La Revue bleue* (21, 28 septembre et 5 octobre) : P. Dubois : *Béranger*, extrait de « Souvenirs inédits ». — *Le Feu* (1er octob de Marseille : Mme Aurel : *La Crise du Mariage*. — *La Revue des Let* (août) : Mme Marie de La Hire : *Le Féminisme en France et les soci féministes;* M. Louis Payen : *Danseuse*. — *Le Correspondant* (10 s tembre) : M. Etienne Martin Saint-Lêon : *Le Président Roosevelt et trusts*. — *La Grande Revue* (25 septembre) : M. Georges Lecomte : *L'C vre de J.-F. Raffaëlli*. — *Le Samedi* (5 octobre), de Bruxelles : M. F nand Séverin : *Choix de Poésies*.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Les Liaisons dangereuses (*Le Temps*, 17 octobre). — Au temps des ballon (*La Dépêche*, 7 octobre). — Le Dernier jour d'un condamné (*Le Figaro*, 12 o

bre). — A propos de Solesmes. — En vacances (*Le Progrès du Calvados*, 2 octobre).

Il y aurait une fantaisie bien amusante à écrire sur la découverte des *Liaisons dangereuses* par deux rédacteurs du **Temps**. L'un a mis la chose en dialogue, et de ce beau travail, je ne connaîtrai rien, car le texte de Laclos me suffit. Il paraît qu'on a porté cela au théâtre. Est-ce qu'on y voit la scène où Valmont initie Cécile aux baisers clandestins? Le second rédacteur du *Temps* a fait un article pour plaguer les moralistes qui ont voulu fermer à Laclos les portes de la littérature française. Où allons-nous? Voici que l'esprit du *Temps* n'est plus guère en retard que de vingt à vingt-cinq ans. On dit que le spirituel Agrophilos lui-même va entrer dans le mouvement et qu'il ne consacrera plus uniquement sa « Vie littéraire » à célébrer les anciens normaliens qui furent décorés de la Légion d'honneur.

§

M. Octave Uzanne ne considère pas sans mélancolie les progrès, d'ailleurs modérés de la ballonnerie. Il sait bien que ce n'est pas demain que la conquête de l'air sera accomplie, mais il prévoit qu'elle le sera et en déduit les conséquences. Ce sont des « anticipations » peu encourageantes que celles qu'il expose dans **la Dépêche**. On ne se représente pas, en effet, sans effroi, le ciel futur, qui ne sera plus, en un mot à la Mallarmé, que l'absence du ciel. D'un amas de machines puantes et fumantes et entrevolant en tous sens, une pluies d'ordures... Mais laissons parler M. Uzanne :

Au temps des ballons, ce sera fini de rêver ici-bas, fini de se coucher, sur l'herbe et de regarder les étoiles, fini de considérer l'envers des feuilles dans l'ivresse des ultimes caresses. Ce globe sera inhabitable, et tous ceux qui ne sont point foncièrement *américanisés* et posséderont dans leur boîte crânienne autre chose qu'un appareil à spéculations financières, n'auront qu'à déménager pour un monde meilleur. Ils ne penseront même plus, comme les dévots, à *aller au ciel;* ils en seront dégoûtés à l'avance.

Et puis... songez un peu! Il n'y aura plus de propriétés closes, à moins qu'elles ne soient mises sous cloches, plus de terrasses élevées ni de balcons où l'on ne puisse prendre pied; il faudra se grillager, se prémunir contre les visites aériennes et *les Apacheries* organisées, à la façon des vautours et des éperviers. Les pirates de l'air constitueront une institution facile et de tout repos. Ce qui nous tombera sur le nez, choses et gens pris de vertige, papiers, nourriture, détritus, excréments, passant par-dessus les bastingages des *Cook's and C° Aeronefs Cy* ceux « des machines de guerre » est inénarrable. On peut le prévoir autant plus aisément que l'océan aérien sera traité comme le sont actuellement l'Atlantique ou le Pacifique. Je ne sais point si nos procédés d'équation gênent les poissons, mais je crains bien que, pour ce qui est de la navigation aérienne, ils n'achèvent de nous rendre, à nous autres civilisés, la vie intolérable. Voilà pourquoi les dépêches de Londres, de Berlin,

de New-York, de Paris, constatant le succès des *Dirigeables* sont vra ment attristantes, inquiétantes et troublantes. Protestons avec violenc nous qui aimons encore *la rêverie libre dans le ciel libre*. Protestons l'avance. Ne considérons pas comme un progrès la voie céleste ouverte a commerce des hommes. Quand on se baladera là-haut, il ne restera pl aux délicats qu'à plier bagages ici-bas.

Voici, publiée par **le Figaro**, une assez curieuse lettre de Victo Hugo à son éditeur Gosselin, qui lui avait demandé d'ajouter que ques éclaircissements au *Dernier jour d'un condamné* :

3 janvier, soir.

Monsieur,

La preuve que je ne prends pas en mauvaise part la lettre que vous m faites l'honneur de m'écrire, c'est que j'y réponds. Il me semble seulemen que vous n'avez peut-être pas assez réfléchi en l'écrivant. Si vous av voulu dire que *le Dernier Jour d'un condamné* n'est pas un roman *hi torique*, vous avez raison. Je n'ai point voulu faire de roman historiqu *Notre-Dame de Paris* sera le premier. Mais il y a plusieurs sortes romans, et l'on pourrait souvent, à mon avis, les classer en deux grand divisions, romans de faits et romans d'analyse, drames extérieurs et dr mes intérieurs. *René*, *Ourika*, *Edouard* sont de ce dernier genre; c'est fait simple et nu avec des développements de pensée. Je ne sache pas q ces livres aient eu moins de succès que d'autres.

Il y a surtout deux ouvrages qu'il est impossible que vous n'ayez pas l et que je vous présenterais comme offrant une frappante analogie av mon livre, si son principal mérite à mes yeux n'était pas d'être sans m dèle, c'est *le Voyage autour de ma chambre* et *le Sentimental Journ* de Sterne. Jamais livres, jamais romans ne se sont plus *vendus* que ceu là. Jamais on ne s'est avisé de les exclure de la classe des romans.

Je vous sais trop intelligent, Monsieur, pour insister sur ces choses é dentes. Il me semble donc impossible qu'après un moment de réflexi vous hésitiez à voir dans *le Condamné* un roman de la nature peut-être plus populaire et la plus universellement goûtée. Ce n'est donc plus qu conseil *littéraire* que celui que vous voulez bien me donner d'écrire l'*H toire du condamné*. Il serait beaucoup trop long de vous déduire dans u lettre pourquoi je ne suivrai pas ce conseil. Nous en causerons si vo voulez bien et j'espère vous amener vite à mon avis.

Vous devez penser que ce n'est pas sans mûre réflexion que je me s décidé au parti que j'ai pris. D'ailleurs, vous savez que j'ai, à tort o raison, peu de sympathie pour les conseils, et si j'ai quelque originali elle vient de là. Si j'avais écouté les conseils, je n'aurais pas fait *H d'Islande*, et j'aurais peut-être eu raison, mais non pour le libraire. vous remercie beaucoup cependant du fait sur lequel vous me redresse je prendrai des renseignements positifs à ce sujet, et j'y aurai certai ment égard.

Vous devez aussi avoir mal calculé pour la grosseur du livre. Le man crit est un peu plus de la moitié de celui de *Bug-Jargal*, que j'ai conser Il y aura au contraire un fort volume in-12.

Je vous dirai en terminant, Monsieur, et sans du reste vous en faire un reproche, que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est la première de ce genre que je reçois. Jusqu'ici — et c'est à regret que je suis forcé de rappeler cela — les libraires de ma main avaient pris sans lire. Je ne leur ai jamais ouï dire qu'ils s'en fussent mal trouvés. J'espère qu'il en sera de même de vous, car je ne crois pas avoir rien fait qui ait plus de chance, et d'autres que moi sont de cet avis. Si cette lettre m'était venue de tout autre, je ne vous cache pas que je n'y eusse point répondu, mais j'ai voulu vous donner ces explications à vous, Monsieur, comme une marque spéciale d'estime et de cordial attachement.

V. HUGO.

P. S. — La gravure est très bien. L'édition in-18 des *Orientales* me paraît imprimée en un caractère bien fin et peu beau. Je voudrais bien causer de tout cela avec vous, ainsi que du *prospectus*... Il importe de mettre vite *le Condamné* sous presse, si vous voulez qu'il paraisse avant la Chambre, ce qui est de la plus haute importance.

V. H.

Victor Hugo se trompait. Cela n'avait presque aucune importance ni littéraire, ni politique. Ce livre est des plus ennuyeux et ne fit pas faire un pas à la question de la peine de mort, toujours aussi loin qu'alors d'une solution philosophique.

§

A propos de Solesmes (voir le dernier *Mercure*), nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 7 octobre 1907.

Monsieur,

Dans le numéro du *Mercure de France* du 1er octobre 1907, vous contez, à la suite d'un extrait d'un article de Victor Margueritte sur l'Abbaye de Solesmes : « S'il y a un peu d'exagération dans ce tableau qui m'a surpris, je suis prêt à le reconnaître ». — Je suis originaire de Sablé (à 8 km. de Solesmes) et j'ai eu l'occasion de visiter l'abbaye ; je puis vous assurer qu'il n'y a nulle exagération dans la description de M. Victor Margueritte.

Je suis à votre disposition pour vous donner quelques renseignements complémentaires si cela peut vous intéresser.

Excusez-moi de vous avoir peut-être importuné, et veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

L. RENAULT.

Nous donnerons, quand nous les aurons reçus, les renseignements annoncés.

§

Le Progrès du Calvados a demandé à plusieurs écrivains leurs impressions de vacances. Voici la réponse de Mistral :

Maillane (Provence), 24 sept. 1907.

Monsieur,

Une grande dame de Paris, qui, en temps de vacances, ne quittait jamais

son hôtel, me disait qu'elle n'était jamais si tranquille et si fraîcheme qu'à l'époque où tout Paris est censé parti pour la campagne.

Je fais comme elle et en toute saison je ne quitte guère le logis, où l' est toujours mieux que partout ailleurs. Du reste, quand tout le monde croit obligé de courir la prétentaine, ne faut-il pas que quelques-uns re tent chez eux pour recevoir les coureurs de vacances ? Et, grâce à Die j'en reçois ma bonne part, ce qui égaie souvent mon immobilité.

Cordialement.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

M. Remy de Gourmont nous apprend qu'il est allé à Croisset vo passer les bateaux. Il songeait alors que Flaubert n'a pas fait sen dans ses livres la poésie de son admirable paysage natal.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

La critique dramatique dans les journaux. M. Jean Richepin critique théâtr M. de Rodays et *la Vie Parisienne*. — Comédie Française : *L'Amour vei* comédie en 4 actes de MM. G. A. de Caillavet et Robert de Flers (1er octobre). Nouveautés : *Cabotine*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, de MM. Tristan Bernard Alfred Athis (2 octobre). — Le Théâtre de *l'Action française*. — Encore *Con dia*. — Une bonne nouvelle. — Memento.

Les journaux ne sont pas de si mauvaises choses qu'on veut bi le dire. Ce qui ne m'arrive jamais depuis que j'écris ces chroniqu j'en avais lu quelques-uns avant d'aller à la Comédie écouter *l'Amo veille*. Quel concert d'éloges ! Une pièce admirable, un esprit sa pareil, des interprètes hors ligne. M. Jean Richepin lui-même mêl sa voix au chœur, osant à peine quelques réserves, simple histo de garder un peu le ton du critique. Tout le monde connaît M. Je Richepin. C'est un poète, un écrivain de grand art. Les moind complaisances lui sont étrangères. Il n'y a pas à douter de ce qu dit. Non, les journaux ne sont pas de si mauvaises choses. On pratique l'intelligence de la vie, l'ironie aimable. On y a le sens d affaires, en même temps que de la délicatesse. Prenez, par exemp les articles de critique littéraire, voire même les simples échos s les livres que quelques-uns se plaisent à insérer. Pas un auteur d n'ait du talent, qui ne soit un grand écrivain. On y pousse mê quelquefois l'amour de la littérature jusqu'à faire écrire l'article p l'intéressé lui-même. Cela fait gagner du temps, et le temps c'est l'argent, comme on dit. De cette façon, tout le monde est content. public, dont l'orgueil national est flatté de cette production ininte rompue d'œuvres de génie, et l'auteur, qui connaît la gloire. Qua au journal lui-même, ai-je besoin de dire qu'il n'y perd pas non plu La **critique dramatique** n'est pas moins désintéressée. Tel c tique a une pièce déposée chez un directeur de théâtre : vous ne vo driez pas qu'il dise que celui-ci joue de mauvaises pièces. Tel aut

our se faire jouer, compte sur un comédien influent : il se met en uatre pour lui trouver un talent incomparable. Celui-ci pense à l'au-ur, qui est lui-même critique dramatique, ou homme puissant : on colte ce qu'on a semé, se dit-il en le couvrant d'éloges. Celui-là, enfin, it le joli cœur auprès d'une comédienne, et songe avant tout à ancer ses affaires. Quant à dire que tous ces gens-là jugent sur-ut du talent et de l'esprit dans leur propre mesure, pur préjugé. est oublier le talent et le savoir qu'il faut pour écrire dans les urnaux. J'ai là-dessus une petite anecdote que j'ai racontée souvent cercle. Elle concerne cet article sur la Comédie que j'ai rappelé écédemment, et qui avait d'abord été offert à M. de Rodays. M. de odays dirigeait en ce temps *la Vie parisienne*. C'est un homme armant, et le modèle des journalistes, M. de Rodays. Il le disait i-même : s'occuper de *la Vie parisienne*, cela lui allait comme diriger une épicerie. Mais enfin, puisqu'il le fallait, il s'en occu-it, et faisait de son mieux. Un article sur la comédie lui convenait merveille. C'était parfait. Il le voyait déjà imprimé, en troisième ge, après un dialogue léger. Seulement, il tenait à me prévenir. Il fallait dire du mal de personne. Dire du mal de quelqu'un, dire mal de Claretie, par exemple. Je n'y pensais pas. Claretie était un i. Et puis, un homme si aimable, et de l'Académie ! Ne pas dire du l des artistes, non plus, surtout de Sorel. Ah ! Sorel. Je ne pou-is pas savoir. Il verrait le lendemain arriver Arthur Meyer éploré. omment, cher ami. Est-il possible ? Vous avez laissé dire du mal Cécile ! Vous, un vieux camarade. Ce n'est pas sérieux. » A part a, c'était entendu. Je pouvais dire tout ce que je voulais. Pourvu e je ne touche à rien ni à personne ! M. de Rodays était comme s critiques dramatiques : un philosophe du boulevard (1). J'ai bien ur qu'elle soit ce qui me manque le plus, cette philosophie, à moi i ne fais pas de pièces, qui n'ai pas de confrères, qui suis ignoré journalistes, des directeurs de théâtre et des comédiens, et qui passé l'âge, hélas ! où l'on pense à plaire aux femmes. Je n'ai ère que mon jugement, un certain amour des belles choses et des bitudes d'esprit assez indépendantes. Ce n'est pas avec cela qu'on t de la critique dramatique. C'est à quoi je pensais, quand j'écou-s l'autre soir **L'Amour veille**. Qu'il a dû falloir d'influences ur faire accepter pareille chose à M. Claretie ! Je veux bien que te pièce puisse amuser certaines gens, qui vont au théâtre pour re plaisir à leur vice, encore qu'ils trouveront mieux aux Variétés aux Capucines. Seulement, qu'on ne nous présente pas cela comme e œuvre littéraire, ni les auteurs comme des écrivains. Où est me la part de MM. de Caillavet et de Flers dans ces quatre actes

(1) M. de Rodays racontait bien d'autres choses, qui n'ont pas leur place dans e chronique.

donton cherche en vain le sujet? C'est fait d'emprunts, de cop
Tel personnage tient de *Triplepatte*. Un acte entier est tiré di
tement de *Francillon*. Les deux principaux rôles de femmes vi
nent du *Monde où l'on s'ennuie*. Ainsi de suite. Les auteurs ont
lement modifié un peu. Ce qui était charmant ailleurs est dev
trivial, ce qui n'était pas fameux l'est encore moins. C'est du vau
ville, de l'opérette, et l'on n'a même pas la musique pour vous f
prendre patience. Il y a, par exemple, une scène où une jeune ma
questionne son mari sur sa liaison avec une maîtresse, le lieu
leurs rendez-vous, leurs goûts, leurs plaisirs. Après l'avoir entend
lisez dans *le Pardon* de M. Jules Lemaître une scène analogue. V
aurez une idée de la manière des auteurs de *l'Amour veille*. Qu
à l'esprit si vanté de MM. de Caillavet et de Flers, on aimera
croire qu'ils l'ont emprunté comme le reste. Une vieille dame à
de moi disait : « C'est Chamfort revu par Bruant. » Cette appré
tion m'a paru excellente. L'interprétation ne mérite pas moins
compliments que l'œuvre. Les artistes de la Comédie ont trouvé
occasion de se délasser de leur distinction apprêtée, et ils en pr
tent (1). A ce titre, Mlle Leconte soutient bien les louanges qu'on
a prodiguées. Je ne sais plus quel écrivain a dit que toutes les fem
sont les mêmes pour les mouvements de la passion et que la p
cesse vaut la harengère. Mademoiselle Lecomte ne nous montre
la princesse. C'est elle qui joue la jeune fille de la pièce, la je
mariée. Dans la même scène dont je viens de parler, elle demand
son mari si sa rivale a de « ça » autant qu'elle. « Ça » ce sont
seins, et elle a pour l'indiquer un geste d'un goût... Il n'est déc
ment pas gai de vieillir, je le sens plus vivement depuis cette soi
Aujourd'hui, quand on prétend instruire, on est assommant, et
spirituel se réduit à être grossier. C'est l'époque.

Avec **Cabotine**, le jeu est au moins plus franc. MM. Tris
Bernard et Athis n'ont visé qu'à la drôlerie, à l'ingéniosité du comi
à la bouffonnerie des situations. Si leurs personnages sont des pant
ils ont ce mérite sur les précédents d'être sans prétention. Explic
comment un comte russe a épousé, sans se douter de sa profess
une cabotine qu'il emmène en Russie d'où elle revient sans lui p
reparaître au théâtre; comment il revient à son tour en France p
se mettre à sa recherche, et la retrouve sur une scène de province
il l'oblige, avec son partenaire, à passer leurs rôles à des naïfs
n'en peuvent mais, cela n'est guère possible, tant l'imbroglio est c
pliqué. Il suffit de dire qu'on a ri. Les auteurs n'en voulaient
davantage. L'esprit de M. Tristan Bernard est d'ailleurs touj
amusant. C'est une sorte d'esprit un peu froid, qui tient de l'hum

(1) Il faut cependant en excepter Mlles Lara et Provost.

lais, de la mystification. On ne le trouve pas seulement dans ses es et dans ses ouvrages littéraires. Il est aussi dans ses inter- ws, dans sa conversation, presque dans sa vie. On en aura un rçu par cette anecdote, qui ne remonte pas très loin. M. Tristan nard se rendait à sa campagne. Dans son compartiment, se trou- nt un monsieur et une dame, celle-ci tenant son billet à la main, son porte-monnaie et son mouchoir, selon une habitude bien inine. M. Tristan Bernard, sans s'occuper d'eux, tire sa pipe, la rre, l'allume, et se met à fumer. Le monsieur lui fait observer l y a une dame, et que la fumée va peut-être la gêner. M. Tris- Bernard ne répond rien, et continue. Le monsieur insiste, se fâche, e de se plaindre au chef de train à la première station. Toujours un effet. On arrive à une station. M. Tristan Bernard fume tou- s. Le monsieur se précipite à la portière, requiert le chef de train plaint à lui du fumeur. Alors seulement M. Tristan Bernard te sa pipe, et saluant le chef de train : « D'abord, lui dit-il, andez donc à Madame comment il se fait qu'elle voyage en pre- res avec un billet de secondes? » Aussitôt, ébahissement du mon- r, et confusion de la dame. Le billet est bien un billet de secon- Le chef de train oublie la pipe. Il ne voit plus que le dommage sé à la Compagnie. La dame est invitée à changer de compartiment et le train repart. S'adressant alors à M. Tristan Bernard qui remis à fumer : « Monsieur, je ne vous fais pas mon compli- nt, lui dit le voyageur qui rage. Infliger cet affront à cette dame, ès lui avoir si bien manqué d'égards... D'ailleurs, où avez-vous pu voir qu'elle avait un billet de secondes? — Mon Dieu! cher nsieur, c'est bien simple, répond M. Tristan Bernard en tirant de oche son propre billet. Il était de la même couleur que le mien. »

L'Action française, la revue traditionnaliste, va avoir son tre. On y jouera « des tragédies nouvelles, des grandes comédies caractères et de mœurs, et aussi des comédies plus libres, où ra mise à la scène la satire directe, personnelle, insolente et bouf- nne des hommes et des idées du jour, essayant ainsi de refaire ur notre démocratie française cette comédie ancienne (*sic*) avec quelle Aristophane flagellait la démocratie athénienne ». Le pre- spectacle sera donné dans la première quinzaine de décembre. mprendra une conférence de M. Pierre Lasserre, et *les Nuées*, édie contemporaine en trois actes et en prose, d'après Aristo- ne, par M. Maurice Pujo. Nous allons revoir l' « Affaire » et ses s, j'en ai peur.

ncore **Comœdia**, le numéro du 19 octobre. On y trouve rogramme des représentations wagnériennes à Bayreuth l'année haine. Il comprend notamment les quatre journées du *Ring*,

savoir : *Rheingold*, *die Walküre*, « *Sigurd* », *die Gœtterd*
merung.

Pour finir, une bonne nouvelle. M. Albert Lambert père, de l'Od
est engagé pour toute la saison au Royalty-Theater de Lond
Nous ne l'aurons pas à Paris.

MEMENTO. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *la Maîtresse de piano*, piè
5 actes et 7 tableaux, de MM. Félix Duquesnel et André Barde (4 octo
— Odéon : *les Plumes du Paon*, comédie en 3 actes, de MM. Alex
Bisson et Berr de Turique (8 octobre). — Comédie-Française : *la R*
du moins fort, comédie en un acte, en vers, de MM. Léon Valade et
Blémont (9 octobre). — Palais-Royal : *Panachot, gendarme!* vaud
militaire en 3 actes, de M. Mouézy-Eon (12 octobre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Jules Ecorcheville : *De Lulli à Rameau. — Vingt Suites d'orchestre du siècle français*. Fortin et Cie. — André Pirro : *L'Esthétique de Jean-Séb Bach ;* Fischbacher.

Il pleut des thèses sur le temple de la musique. La faveur l'art musical jouit depuis peu auprès des milieux universitaires e signe des temps. La musique pénètre de nouveau et tous les jours profondément notre culture jadis brutalement appauvrie d'elle à l'h où un littératurisme abstrait, contempteur de Ronsard, en c notre poésie. Après s'être vue reléguée parmi les plaisirs du thé puis bourgeoisement tolérée comme « art d'agrément » conve ou distingué, elle a conquis soudain la sensibilité contemporai s'impose à l'intelligence au point d'en envahir chez nous le Ca jalousement gardé contre elle, et depuis trois longs siècles. Il ble que la musique ait des velléités de reprendre en Sorbon place qui, dans le passé, fut la sienne. Et nul endroit ne p certes mieux désigné pour y établir un ensemble d'études spé ment réservées à l'art sonore, et plus sérieusement dispenser culture scientifique et historique ignorée de nos conservatoi superflue peut-être, au demeurant, à la formation de talen praticiens autant qu'à l'éventuel essor du génie. Toutefois, Université est loin d'en être rendue là et, grâce à la lacune enseignement *spécifique* organisé, les manifestations musi qu'on y rencontre témoignent d'efforts personnels qu'on ne sa trop louer et encourager, mais d'efforts dispersés, hétérogèn volontiers enclins à la généralisation psychologique ou à l'érud pure. On arrive ainsi aisément à tourner brillamment autou sujet proprement musical sans même effleurer celui-ci, quo semble impliqué par un titre ou dicté par les contingences *Idées de Nietzsche sur la musique*, de M. Lasserre, nous ont

emple d'une déception du second cas. Un spécimen accompli de tre est fourni par la thèse de M. Jules Ecorcheville intitulée **De lli à Rameau. 1690-1730.** Encore que le sous-titre spécifie nellement que l'auteur entendit traiter *l'Esthétique musicale*, est plutôt déconcerté musicalement des suites de semblables pro- ses. Il y a, entre ces deux dates, l'aboutissement de toute une que de la musique que l'inconscient chauvinisme de nos voisins issée dans l'ombre, parce qu'elle fut française. Une innombra- lignée de clavecinistes avaient élaboré et ordonné les formes, pupli l'écriture et le style de la *musique instrumentale*, et créé à peu l'organisme à la fois libre et cohérent dont Philip-Emanuel para la sonate et la symphonie classiques allemandes. Il y a, jours entre ces deux dates, Couperin et son harmonie novatrice, découvertes de Sauveur dévoilant la nature essentielle du phéno- ne sonore, la théorie de Rameau les appliquant à l'art et en inter- ant ses effets sur notre sensation. On accordera que tout ceci se ache assez légitimement à « l'esthétique musicale » annoncée la couverture pour que, tournant celle-ci, on ait quelque droit s'attendre à en trouver quelque commentaire ou analyse. On est ellement détrompé dès « l'avant-propos », où l'auteur prévient hon- ement du reste et sans ambages qu'il voulut faire « l'histoire des s et non point des artistes, des doctrines spéculatives et non des vres pratiques », à une époque où, « pour la première fois, notre ure classique et son idéal fondé sur l'imitation de la nature se ivent en présence du phénomène musical et aux prises avec lui ». uelle sera l'attitude de l'âme française en cette rencontre senti- ntale? » interroge M. Ecorcheville. Question qui peut paraître inté- ante à priori sans doute, encore que d'un subjectivisme formelle- nt circonscrit et rétréci au maximum par l'élimination préméditée n des facteurs en cause, le « phénomène musical » lui-même rné dans « les œuvres ». Musicalement, toutefois, on se sent si défrisé qu'un Corse aux cheveux plats pût l'être, devant la liste ceux qui vont répondre et dont les premiers cités sont La Motte, rasson, Dacier, Dubos, le père André, Raguenet, Lecerf de la uville et l'abbé Pluche... Mânes de nos aïeux, quels témoins t les vôtres! « L'ombre de l'âme française évoquée, opinant s les traits et par la voix de Pluche » constituerait assurément sujet de concours original pour le prix de Rome en peinture. Et en a d'autres plus oubliés, moins obscurs, ou même demeurés s notoires, comme Fontenelle et Fénelon, mais tous s'attestant *sdem estheticae farinae* dans ce fatras de ratiocinations ou ardages dont la musique est le prétexte irresponsable. La thèse M. Ecorcheville est fort luxueusement imprimée, et rédigée avec claire élégance qui aide à supporter la lecture de ces disserta-

tions fastidieuses. La vie est tellement courte qu'on est parfois t
de déplorer, en l'admirant, la sollicitude presque touchante d
érudition que ne rebute aucun des plus oiseux détails et qui
comme un poisson dans l'eau dialectique insipide des « discou
« réflexions », « parallèles », « lettres », « dialogues », « essa
« réfutations », dont le flot têtu s'amoncelle, s'enfle, se gonfl
crève et recommence son beaucoup de bruit pour rien. Mai
malgré son titre, cet ouvrage n'a évidemment qu'un rapport ex
sivement éloigné avec l'art musical ou son « esthétique »
démontre non moins tangiblement quelque chose à quoi l'auteur
visiblement pas songé : c'est l'indigence intellectuelle des g
sans exception, dont il s'agit. Fruit d'une impéritie sensorielle
tivée par un siècle de classicisme, leur « rationalisme » abstrait
donne le spectacle de l'intelligence réduite aux ressources d'une
sibilité obtuse ou anesthésiée, et gigotant dans le maillot du s
gisme en tétant gravement le biberon du postulat. Il faut lire le
colloque où Fénelon demande : « Aimez-vous les fredons de la m
que ? N'aimez-vous pas mieux ces tons animés qui peignent
choses et qui expriment les passions ? » etc., pour imaginer qu
niaiseries pédantes osa publier sous son nom un esprit réputé pa
les plus sérieux chez ses contemporains. Et ils pérorent tous à
venant, ces « poètes, orateurs, moralistes, théologiens ou critiqu
exhumés par M. Ecorcheville; ils « raisonnent » imperturbab
alignant des mots à la file, ignorants de ce dont ils parlent, du
sent, qu'ils jugent, autant que du passé, qu'ils méprisent quan
n'est pas l'antiquité, qu'ils travestissent, et les « fredons » de
raison raisonnante bourdonnent symboliques au tournant des
siècles les plus superficiels, en leur vaniteuse assurance et glor
dont « la littérature et l'éloquence » aient attristé notre pensée f
çaise.

Tout cela se dénonce profondément indifférent à la musiqu
général ou en particulier, étranger à l'art délicieux souvent et
curseur de l'époque aussi bien qu'à celui de tous les temps. L
conde thèse de M. Ecorcheville, en revanche, eut pour objet
expressément musical l'édition de **Vingt Suites d'orches**
du XVII^e siècle français, 1640-1670, « publiées pour la
mière fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Cassel et
cédées d'une étude historique ». De telles publications sont rare
sans prix, jamais sans quelque utilité, car, bien mieux que dan
paperasses documentaires, c'est dans les œuvres avant tout que
avec les *faits* de son évolution, l'histoire même de la musique
plupart de ces *Suites*, à la vérité, sont l'ouvrage d'assez obscurs
fessionnels ayant figuré presque tous parmi la « grande band
violons de la chambre du roi ». Mais, choisies pour le répertoire d

pelle princière allemande, et appartenant précisément, par leur
e, à cette ère de gestation féconde de la musique instrumentale, elles
offrent un double intérêt que souligne peut-être l'obscurité de
rs signataires. En même temps qu'elles témoignent de l'in-
ence française chez nos voisins, elles montrent comment écrivaient
rammment les musiciens de métier d'alors, à quel degré le style
yphonique s'était libéré désormais de la discipline du contrepoint
ère. Leur intérêt d'ailleurs est multiple, en dépit de leur médio-
é intrinsèque éventuelle, et justifierait amplement les dimensions
volume consacré par M. Ecorcheville à leur « étude historique ».
découvre dans celle-ci les effets d'une érudition plus inlassable et
s méticuleuse encore que dans son autre thèse, à l'endroit surtout
« auteurs ». C'est merveille de voir M. Ecorcheville débrouiller
iemment la généalogie des Pinel « père, fils et frère », — « Germain,
aphin et François », — où s'embourbaient jusqu'aux scribes con-
nporains chargés de dresser des « états » aux fins d'émoluments.
demeure confondu devant l'insoupçonnable richesse des rensei-
ements minutieux conservés à jamais pour la postérité par nos
chives Nationales, touchant les parenté, situation, procès, alliances,
sinages d'illustres inconnus peu ou prou fonctionnaires. A maints
rds divers, cette « étude » fourmille de détails instructifs ou plai-
ts ; toutefois, il semble que l'érudition s'y plaise à rester volon-
s à côté du sujet véritable, à savoir les *Suites* considérées. Avant
mentionner les « airs de vitesse » de Lully, le chapitre examinant
es œuvres et leur milieu » nous instruit longuement sur la con-
te facétieuse parfois du Roi-Soleil aux bals de la cour et de la ville,
bien nous énumère, avec leur prix, les « gratifications en nature »
ignées aux « 24 violons de 1716 », dont « 1 quartier de veau, 1 de
uton, 4 chapons, 4 lapins et 8 livres de lard ». Les pages où sont
diées « les danses et leurs rythmes » sont parmi les plus intéres-
tes du livre, mais principalement pour la documentation générale
à mesure que l'auteur doit presser plus étroitement et plus musi-
ment son sujet, la déception s'accroît toujours plus vive. L'inté-
capital de la « morphologie » de ces *Suites* est le maintien presque
nime du principe de *l'unité thématique*, seul facteur de cohésion
essible au contrepoint monodique antérieur, et qui devait dispa-
re bientôt, évincé peu à peu, et définitivement chez les « classi-
s », par le principe d'une *unité tonale* basée sur des affinités
armoniques », et insensiblement élargie, sans en être altérée, du
traste adéquat des « tons relatifs ». L'importance, à ce point de
, de cette période transitoire est passée sous silence, et le caractère
ses manifestations dans ces *Suites* n'inspire à l'analyste que le tracé
ment de courbes riemanniennes et quelques tout aléatoires compa-
sons mélodiques ou assimilations sommaires, pour tourner aussitôt

dans l'interprétation pratique d' « agréments » ou « ornements » de le manuscrit en cause est à très peu près dépourvu. La liberté d'éc ture de cette polyphonie instrumentale un peu fruste est l'occasi surtout d'observations d'un didactisme scolaire, à propos d'octaves quintes « cachées » que n'évitèrent ni Bach, ni Cherubini ou Brahn et de « fausses relations » inhérentes à tout mouvement contraire renversement contrapunctiques. « L'harmonie » est brièvement co mentée selon les conventions modernes et la théorie de M. Hugo R mann avec une méconnaissance absolue des vieux modes ecclésias ques alors survivants dans le mixolydien majeur et les dorien éolien mineurs. Bref, autant l'érudition livresque ou archiviste ap raît sûre de soi, prolixe, incontinente, autant les connaissances p prement musicales s'accusent incertaines ou primaires. Les dép rables résultats de ce déficit spécifique s'étalent dans le second volu de la thèse, où l'auteur imprima une transcription pour piano, gauche à jouer d'ailleurs, qui n'a souvent rien de commun avec partition superposée des *Suites*. Grâce au redoublement arbitra des parties, à l'adjonction de dièzes ou bémols indus, à la réalisat fantaisiste d' « ornements » tout hypothétiques, polyphonie, harm nie, tonalité, mélos y sont dénaturés ensemble ou tour à to M. Ecorcheville, heureusement, eut la fastueuse attention de rep duire par la phototypie tout le manuscrit de Cassel, précaution a à suppléer aux lacunes de son consciencieux travail, et qui confè celui-ci le mérite inestimable d'avoir préservé de l'oubli et des inju du temps aveugle un monument de notre histoire musicale franç intéressant à plus d'un titre.

La place m'est mesurée pour parler d'une autre thèse, dont M. dré Pirro accompagna le *Descartes et la musique* que j'ai re récemment, et qu'il intitula **l'Esthétique de J.-S. Bach.** Esthétique, que de thèses on commet en ton nom! — Cet ouvr considérable établit à coup sûr que nul, à l'heure actuelle, des h tants de notre planète ne peut se vanter d'être aussi remarquablem informé que M. A. Pirro sur Bach, son œuvre, sa personne et temps. Et l'érudition prodigieuse, ici, n'est point purement livresq elle embrasse et pénètre son sujet de toutes parts. Pourquoi fa qu'un tel effort n'aboutisse surtout qu'à une apologie psycho-sym lico-confessionnelle? Encore que son livre s'atteste à tous égs incomparablement supérieur à la dissertation indigeste et superfici à la fois de M. Schweitzer, M. Pirro en apparaît chausser tout bon ment les pantoufles de son théologico-sentimenteux émule. Sa c naissance approfondie des œuvres ne l'induit qu'à découvrir et dém trer dans cette musique « un langage » et dans le musicien « poète et orateur chrétien ». En présence d'un semblable obstiné s jectivisme finaliste, on arrive à se demander quel sens on attribu

rbonne à ce mot « Esthétique » défini par Hatzfeld et Darmeste-
r : « Partie de la philosophie qui traite du beau dans la nature et dans
rt ». L'élucidation détaillée du symbolisme de ce « langage sonore »
cule M. Pirro à d'assez vaines subtibilités et à des contradictions
évitables. Mais c'est son postulat préalable qui déconcerte le plus
rangement, lorsqu'on lit dès la page onzième : « Le trait essentiel de
ach est, en effet, parallèlement à son avidité de tout connaître des res-
urces de son art, la résolution entêtée d'en faire, en quelque manière,
outil de domination sur les esprits. Il... veut contraindre ses audi-
urs à le comprendre et à le suivre... » car « ... il se sent investi
une haute mission... » s'étant « proposé d'être le chantre de l'Ecri-
re ». Comment M. Pirro put-il avancer un tel avis à propos de l'or-
niste que sa verve de pur musicien et son mépris pour la réceptivité
npliste des fidèles entraînait à défigurer sans embarras la mélodie
s Chorals de ses variations indiscrètes, et qui fut tancé vertement
r le consistoire d'Arnstadt autant pour cet excès que pour l'imbro-
io déroutant de ses combinaisons contrapunctiques ? Et quand l'au-
ur conclut au bout de 500 pages : « Bach est le grand prédicateur
usical de la doctrine de Luther », on se persuade que M. Pirro a
nfondu sans doute « Ethique » et « Esthétique ». Au lieu du Bach
steurisé qu'il nous présente, on attendait certes musicalement tout
tre chose de la science et des investigations de l'érudit musicolo-
e. L'étude spécifiquement musicale de l'œuvre de J.-S. Bach reste
aire et M. Pirro semble assurément qualifié entre tous pour une
he aussi vaste. Espérons qu'il l'entreprendra, préparé mieux qu'au-
n et mûri pour un jugement objectif impartial et lucide par l'as-
vissement du subjectivisme enthousiaste dont il jeta la gourme en
volume.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Le V^e^ Salon d'Automne. — Le mouvement inauguré par ce
on, qui entraîne simultanément en des manifestations concurren-
la plastique, la musique et, depuis cette année, la poésie, est le
i. C'est désormais là seulement qu'on pourra trouver des rensei-
ments certains sur toute la production artistique contemporaine
grâce aux rétrospectives, sur les origines de cette production. On
pourra déduire des vues claires sur les conditions modernes de
beauté parmi les arts frères. De telles considérations, bornées aux
ments que nous donnent les réalisations actuelles, seraient pré-
urées.
ous assistons au spectacle émouvant d'un tout instinctif rappro-
ment matériel des arts, alors que leur manque le lien spirituel

d'un même idéal. Ils confrontent des inquiétudes, des recherch
cela suffit à l'espérance, mais cela commande l'attente.

Il est certain — pour m'en tenir à la plastique, ici mon seul ob
— qu'elle se débat dans une étrange fièvre. Le temps n'est pas enc
venu où les divergences apparentes des leçons naguère prodiguées
les derniers en date des grands maîtres se doivent résoudre en h
monieuse unité. Elles retentissent encore en bruit de bataille ;
voit toutefois déjà comment se fera l'apaisement : il est sûr que
directions nettement tendent à se coordonner selon le sens décora

Notamment en ce Salon, ce caractère est celui de presque tou
les œuvres que nous y pouvons aimer ; très certainement il signi
dans la pensée de leurs auteurs, une pleine compréhension des
réelles de l'art.

Mais cette lucidité comportera longtemps bien des désenchan
ments si l'artiste, impatient du tableau de chevalet ou de la statu
mobile, doit espérer vainement le mur à décorer de la fresque ou
bas-relief.

Le mal dont souffre, spécialement, la peinture, aujourd'hui, c
qu'elle dépasse les conditions de l'instant. Nos peintres connaiss
et demandent à remplir leur vraie destination sociale, laquelle
d'embellir pour l'esprit, par les yeux, la vie publique et privée. M
il faudrait que celle-ci fût capable de supporter la beauté. Tout
tière penchée aux soins matériels, immédiats et provisoires, elle déc
certe d'avance les justes désirs de tout artiste véritable et, à voi
qui se passe tout à l'heure dans le monde, ce n'est pas avant l
des lustres que l'on pourra fêter l'accord de la vie et de la vérité.

En des lieux, rares, comme le Salon d'Automne, on entend, d
vibrer le pressentiment d'un tel accord.

Sans, toutefois, que tout y soit admirable. Deux courants se h
tent ici comme ailleurs ; et le mensonge, souvent adroit, résiste
sincérité, parfois inhabile. A la fondation de telles institutions
coururent des esprits trop différents : nombre de Sociétaires du S
d'Automne seraient chez eux parmi les *Artistes Français*. Leur
sence, dangereuse ici et injustifiable, tôt ou tard déterminera la
rable scission, l'heureuse diminution numérique, l'honorable gra
sement moral...

Et peut-être alors ne verra-t-on plus se produire d'inutiles
considérables, disproportionnés, comme cette exposition rétrospe
de l'art belge qui fut une si fâcheuse surprise. Bloc pesant. Il co
les meilleures salles du grand Palais ; il les encombre.

N'y a-t-il rien que de mauvais parmi tant de peinture? Non,
presque tout y est inutile.

Même on eut quelque chagrin à constater combien peu just
furent souvent les admirations de nos aînés.

Qu'il eût été plus pitoyable de laisser reposer dans les limbes de os généreusement paresseuses mémoires telles gloires invérifiées! uoi! C'est là ce brillant Alfred Stevens? Ces robes, cette convention ussement mondaine, cette niaiserie, cette absence d'être, c'est cela ui fit les beaux jours du Second Empire? Et ce Braekeleer, ce fa- eux luministe sous le nom de qui M. Camille Lemonnier faisait illir tant d'étincelles, c'est ce pignochage — en effet, lumineux, ais également lumineux partout, soigneusement, minutieusement? tout, presque tout (mettons à part, bien entendu, les statues de eunier, les toiles d'Ensor, de Laermans, une nature morte de Ver- ieren, un ou deux chiens de Stevens Joseph, deux ou trois bons ysages...) *date*, violemment, injurieusement. Cet art signale une inute des modes, un état des âmes, qui se retranchent à la fois du and passé et du désirable avenir. Réputation surfaite que celle un Rops, — ce dessin d'école, cette perversité de cabinets particu- rs réservés aux commis-voyageurs, l'une des très rares erreurs de udelaire. Espoir exagéré que cet Evenepoel, s'il faut préjuger de qu'il eût pu faire d'après ce qu'on nous montre. Et quel abus de ots que les louanges décernées par la critique belge à MM. Léon édéric, Khnopff, Mellery...!

Nous connaissons l'intérêt du talent de M. Théo van Rysselberghe : urquoi est-il si faiblement représenté ici? Et comment s'explique bsence d'Henry de Groux? Et pourquoi avoir si impitoyablement lé la sentimentalité si peu plastique de Charles de Groux? Encore e fois, presque toute cette exposition signifie un instant déplorable 'il eût mieux valu nous laisser oublier. Nous l'avons vécu en ance aussi, cet instant; ses productions ont rempli jadis les Salons nuels, et les Salons mondains, et le Musée du Luxembourg : et, u à peu, elles ont traversé ces lieux de rencontre éphémère pour ouer en province, dans de vagues musées de sous-préfecture et ubli.

ll est bien certain qu'aucun enseignement ne se dégage de cet as imprudemment proposé à notre admiration et dont la place tait pas au Salon d'Automne. Ceux qui prétendent connaître les ises finales expliquent ainsi le mystère : M. Octave Maus, Direc- r de *l'Art Moderne*, organisateur des Salons de la Libre Esthé- ue, a réuni, voilà quelques années, au Musée moderne de uxelles, les meilleurs impressionnistes français. Le nationalisme ge, qui est aigu, méconnut la bienfaisance de M. Maus et ce ent, dans les journaux de Bruxelles, des polémiques aigres, gros- res, où l'initiateur de cette pourtant si intéressante exhibition se traiter de sans-patrie. Habile et puissant, il a voulu reconquérir sympathie de ses compatriotes en leur offrant Paris. On ne sait

qu'admirer le plus, de l'ingéniosité de ce tour ou de la grande o
geance des personnes qui dirigent le Salon d'Automne.

Ce n'est pas qu'il n'ait son utilité, le bloc belge. La comparai
que le rapprochement de fait impose en cette si vite vieillie, si
libre esthétique, et les désirs des artistes nouveaux, comporte de
cieuses clartés. A voir ceux qui triomphaient avant qu'éclatât le
d'artifice impressionniste, et ceux qui continuèrent à triompher qu
Monet et Renoir ne trouvaient pas à vivre, quand les seuls noms
Gauguin et de Cézanne empourpraient de fureur ou épanouissai
de gaîté, selon les tempéraments, les visages des amateurs, on se
averti du danger constant que l'art court de s'enliser dans cette esp
de médiocrité éclatante que rejoint le suffrage universel. Alors, ac
mons les indépendants à tous crins, ceux qu'on raille : louons-les pa
qu'on les raille; ceux qu'on nie : affirmons-les parce qu'on les
Sans prudence, comme eux, réagissons avec eux contre l'abomina
adresse des faux braves qui exploitent en l'édulcorant l'invention
génie bafoué. Plus tard, on décidera s'il faut tout rejeter, s'il
tout accepter des tentatives d'un Matisse, d'un Derain, d'un
minck, d'un Friesz, d'un Metzinger, ou s'il y faut faire un dép
Pour l'heure, elles tiennent les esprits en haleine, aident à mes
l'écart entre la production vivante et la convention académique
est même fort curieux de voir des artistes, quelques-uns, bien sa
témoigner pour cette direction d'art une ardeur que leurs pro
œuvres démentent : on craint de se déprécier en avouant l'incom
hension...

L'exemple de Cézanne enseigne que la vraie prudence peut
dans l'absolue témérité. Mais nous n'avions, tout de même,
besoin de la perspective que donne le Salon belge pour apprécie
rétrospective du maître d'Aix-en-Provence.

Nous avons maintenant, sur cet artiste naguère contesté, des
titudes. Pour mon compte, je puis être désormais plus affirmatif
je ne le fus. C'est un Maître, nouveau et antique. Il a le sens d
grandeur dans l'expression des moindres spectacles de la natur
est superflu de s'arrêter à dire la plénitude, la richesse et la just
de ses accords. Mais remarquez comme ses paysages aux toits ro
s'agrandissent à la vaste proportion de la haute décoration ; co
ses nus, lyriques de solidité, de vérité, de naïveté, dépassent les cad
appellent les étendues murales. Et ces austères à la fois et joye
réalités des visages, des objets, objectivement étudiés par un œil
au regard spontané !

Il était plaisant d'observer, devant cette œuvre d'ardente sincé
l'ébahissement du public, gâté par les peintres médiocres, e
fureur de ceux-ci. En dépit des progrès du snobisme, nous ét
revenus à ces jours que nous a contés M. Duret, où les visiteurs

tits Salons impressionnistes se tordaient de rire dès l'escalier. Mais nthousiasme vrai des vrais jeunes a fait justice de toutes ces sot-es. Ils savent quelles heureuses occasions d'apprendre et de grandir ır furent offertes, cette année, avec Cézanne, et l'an dernier avec uguin. Certainement les réalisations de celui-ci, plus achevées, et rticipant plus de cet art général sans quoi nulle œuvre d'art n'est ıiment grande, durable et féconde, ont ému davantage. Avec zanne l'intérêt exclusif était celui de la peinture ; peut-être, d'au- part, à ce point de vue limité fut-il plus directement, plus immé-ıtement opportun.

Négligeons les posthumes querelles qu'on s'efforce indiscrètement mouvoir entre deux mémoires illustres. Ce sont surtout les pensées plus voisines, celles précisément qui sont le plus exposées, le plus stinées à se rencontrer, qui semblent le plus vivement l'une ıtre l'autre relucter. Ce n'est qu'une apparence. Il est bien tain que rien d'essentiel ne sépare la conception de Cézanne celle de Gauguin ; et nous voyons assez que les plus sensibles les plus pénétrants admirateurs de l'un aiment et comprennent ısi l'autre, logiquement.

Le si noble génie de Berthe Morisot ne rencontre ni les mêmes housiasmes ni les mêmes colères, mais personne ne lui résiste. me ceux, les ennemis de leur plaisir, qui estiment trop abon-ıte cette un peu spéciale rétrospective, et qui prétendent nous ntrer, pour réduire la personnalité de l'artiste, les influences elle a subies, sont obligés de convenir que néanmoins son œuvre se confond avec nulle autre. Son élégance, sa délicatesse, sa dis-ction sont les siennes, celles d'une femme, et de l'heure où elle ut : date, à la grande manière. Les vrais artistes qui signifient effet leur temps pour l'inscrire à jamais dans le Livre de la dition, non pas pour le sacrifier, comme fit un Stevens, à la ur éphémère d'un engouement et d'une mode. Berthe Morisot de race. Elle rejoint son aïeul Fragonard et Latour et Lancret et ne ce François Boucher, si condamnable et si admirable.

n admettant que cette œuvre soit plutôt la conclusion d'un effort le signe d'un départ, du moins cette conclusion, si intelligente, ensible, si peu insistante, ne gêne aucune initiative, et c'est moins arque d'un arrêt que d'un passage. Plus lourdement, peut-être, ront sur l'avenir des œuvres plus ambitieuses, qui furent dans nouveauté des gestes de libération : elles menacent déjà de bar-la route.

a personnalité d'Eva Gonzalès est sans doute moins nette ; le n de Manet violemment ici s'impose et il est bien certain que cette me se serait tue si cette homme n'avait pas parlé. Elle n'est point, efois, un pur et docile écho. C'est la voix d'une femme qu'elle

fait entendre, voix moins profonde, moins forte, mais où résonne pl
de joie encore, une ardeur, une avidité brune, si je puis dire. C
appartient au passé sans nullement solliciter par aucune influe
l'avenir, sans absolument faire double avec aucun contemporain.

Et Carpeaux aussi, qui nous accueillait au seuil de ce Sal
exprima, illustra son époque. Il en eut la légèreté, la grâce oublieu
le voluptueux goût de luxe. Mais il fit plus et mieux. Dalou et Ro
l'ont dit et répété: « Il nous a libérés. » On comprend, devant
ensemble d'œuvres — les sculptures, car les peintures eussent pu ê
négligées — la vérité de cette parole. Rude et Carpeaux ont retro
la nature: « La nature seule donne la vie, écrivait Carpeaux à
ami: ce mystère que l'Institut ne peut pas pénétrer te sera ré
par le mouvement dans les contours et dans les lignes. » Ce cons
cité par M. Edouard Sarradin — qu'il faut particulièrement rem
cier d'avoir organisé l'exposition de Carpeaux — comme on sent
Rodin, entre tous, mais il se le fût sans doute donné lui-même,
compris! Et les deux bustes de Rodin qui précédaient, comme p
nous y conduire, le groupement des Carpeaux, plutôt le dépassa
comme l'épanouissement d'un lendemain, comme un aboutissem
splendide, — lui-même en route vers le passé plus lointain, sou

§

Nous retrouvons avec joie nombre d'artistes aimés que depuis
ans nous suivons dans leur constante ascension vers leur pr
vérité. Nous en avions laissé plusieurs en proie aux inquiétude
recherches insatisfaites, et d'autres affirmaient déjà l'enviable séré
de la possession constante du but et des moyens. Les premier
sont-ils décidés? Les seconds se sont-ils développés? — Contento
nous de quelques exemples.

Dufrénoy n'a jamais plus fortement motivé l'admiration que
longtemps nous lui avons vouée, jamais plus somptueusem
exprimé cette ivresse de la couleur, cette frénésie raisonnée d
composition, qui sont les caractéristiques de son talent. Il n'y a
de plus beau, dans tout le salon, que ces onze paysages de vill
Place des Vosges, Rue de Lyon, rue et place de la Bastille
amples pages décoratives.

Qu'y a-t-il, dans l'exposition de Charles Guérin, qui nous dé
certe? J'ai toujours beaucoup estimé ce bel artiste et je serais
reux de l'éclatant succès qu'il a cette année si je ne croyais voir
cette presque unanime faveur coïncide avec je ne sais quelle fâch
atténuation de ses qualités distinctives. Cela reste de la bonne p
ture, certes: tout à l'heure, de qui?

Georges Desvallières plus nettement chaque année résout l'ac
entre les deux tendances apparemment contraires de son esprit.

ouvé le chiffre harmonique où s'allient une vision moderne et une nception antique. Sa *frise* marque un instant plus précis, plus ore, dans le développement d'une pensée si lucide, mais, naguère, tourmentée.

On est tenté de reprocher à Gaston Prunier, à Maxime Dethomas, insister sur leur découverte plutôt que d'étendre leur domaine. ais cette critique pourrait être injuste si l'on ne peut exiger des tistes qu'ils nous montrent, chaque année, leur production de l'an- e seulement. Ne suffit-il pas qu'ils nous donnent le plaisir de les connaître, de les sentir égaux à eux-mêmes?

Pierre Girieud rapporte de Sienne la peinture des *Trois grâces ccolomini*, diversifiées sur fonds rouge, vert, jaune, et *la Paix* Ambrogio Lorenzetti. L'artiste, dans cette triple interprétation cturale d'un morceau statuaire et dans cette expression moderne une figure de Primitif, montre une fois de plus avec une évidence uvelle son grand sens décoratif et sa claire intelligence des princi- s auxquels l'art moderne doit demander ses directions certaines, ut un renouvellement.

Les dessins de Bernard Naudin, surtout ces deux séries de rêveries tour d'un conte d'Edgar Poe, nous confirment dans la joie que us avons notée déjà de saluer en ce jeune artiste l'un des meilleurs, n des plus aigus et des plus tendres de cet instant. Il résistera sans oute à la tentation du pittoresque, et ses compositions, simplifiées, prendront plus de grandeur.

La grandeur! M. Sert la cherche dans ses panneaux pour la déco- tion de la Cathédrale de Vich. Je vois l'effort; je ne saurais dire que rtiste ait atteint le but. Peut-être la présentation fragmentée de s ensembles et le manque de recul nous mettent-ils dans de mau- ises conditions pour l'apprécier.

Faute d'espace, je ne puis que nommer des artistes pour lesquels aurais voulu motiver mon estime, tels que Eugène Martel, de Mat- n, Rouault, Roustan, Morrice, Laprade, M^lle^ Charmy, Déziré, lle Bermond, Alcide Le Beau, Morisset, Bonnard, Dufy, Lacoste, Boutet de Monvel, M^lle^ Krouglikoff, Baignères, Benderly, Audra, liriks, Francis Jourdain, Maufra, M^me^ Lisbeth Delvolvé-Carrière, uvré, Sue, Urbain, Klingsor, Taquoy, Zak.

A part doit être salué, avec déférence et gratitude, le pur Odilon edon.

Parmi les sculpteurs, peu nombreux, Mayolle, qui expose un bas- lief décoratif intéressant par l'ensemble de la composition, mais quiétant en certains morceaux de cette composition et séduisant à fois en d'autres, et Marque, dont la *Ronde d'enfants* est une chose ut à fait admirable, retiennent seuls l'attention.

Toutefois les céramiques de Francisco Durio devraient être appré-

ciées surtout au point de vue sculptural. Il y a là une création de fo
mes dont je ne vois pas que la critique ait compris la grande,
précieuse originalité. Durio apporte dans cet art de la céramiqu
qu'il rénove quant à la matière, les dons, la vision, d'un sculpteu
et il se fait sous ses doigts la plus heureuse alliance entre une visi
personnelle de la nature et la leçon immémoriale et certaine, n
point de tel ou tel maître, mais du sens général de la vraie traditi
décorative.

Après lui il convient de citer Massoul, de qui la matière est
riche, Decœur et Mettey qui emprunte opportunément la collabor
tion des peintres. J'indique aussi les objets d'art de Hamm, les tapi
series de Mme Ory-Robin.

MM. Frantz Jourdain et Charles Plumet exposent d'intéressant
œuvres architecturales.

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

Frank Wedekind : *Frühlings Erwachen ;* Munich, Albert Langen, M. 2.
Frank Wedekind : *Mine-Haha ;* Munich ; ib. id. M. 1. — Frank Wedekin
Fürstin Russalka ; ib. id. M. 3. — Frank Wedekind *Totentanz ;* ib.
M. 1. — Raimund Pissin : *Frank Wedekind* (*Moderne Essays*, Heft 53) ; Berl
Gose n. Tetzlaff, M. 0,50. — Kurt Martens: *Frank Wedekind* (*Das literaris
Echo*, 1er octobre). — Memento.

Frank Wedekind est une des personnalités les plus intéresssan
de l'Allemagne d'aujourd'hui. Mais il est difficile d'assigner un cad
à son talent. Les jugements de ses contemporains sont contrad
toires. Faut-il le considérer comme un monstre d'immoralité
comme un parfait éducateur? A lire les polémiques que suscitèr
ses pièces, les violentes attaques des uns, les apologies des autr
on hésite à se prononcer.

Poète, Frank Wedekind l'est avant toute autre chose, et il joint à u
faculté imaginative considérable un réel talent dramatique. Il poss
l'ironie d'un Henri Heine et la perversité réformatrice d'un Ro
seau. « Mephistophélès », disent les moins malveillants de ses c
tradicteurs, et ils se figurent ainsi avoir donné la clef de cette p
sonnalité complexe. Ondoyant et contradictoire, M. Wedekind se
ble avoir prévu d'avance les objections qu'on lui ferait et il fait pr
dre à ses personnages le contrepied de ses propres doctrines. « Tu
un maniaque, dit l'un d'eux, dans sa dernière comédie, *Musique*,
grâce à tes écrits tu passes, depuis des années, pour l'homme le p
immoral qu'il y ait sous le soleil, mais en réalité tu me parais affl
d'une véritable, d'une insatiable faim morale. Tu es un monomane
la moralité. »

L'auteur de *la Boîte de Pandore* a introduit dans la littérat
allemande une série de figures qui y étaient à peu près inconnu

comédie moderne pouvait le mener à l'analyse du vice dans la ute société contemporaine. Mais au lieu d'étudier le vice lui-même, 'est complu dans la fréquentation de ceux qui en vivent. Les salons, cercles et les salles de spectacle ne l'intéressent pas. Il reste dans coulisses. Chevaliers d'industrie, croupiers, tenanciers de maisons prostitution, managers de toutes nationalités, cabotines, jongleu-, charmeuses de serpents, voilà ses personnages habituels. Le ne Wilhelm Meister se plaisait dans la société des comédiens ants, mais il dissertait sur l'interprétation d'*Hamlet* et aimait iline et Mignon. Le cirque et le music-hall sont le terrain d'ob-vation de M. Frank Wedekind.

l y a une quinzaine d'années, nous apercevions, de temps en temps, silhouette dans quelque coin pittoresque de Paris. Noctambule éné, il affectionnait la plus mauvaise compagnie. Les montreurs nimaux et les petites danseuses de bas étage avaient pour lui ucoup plus de charme que la conversation des intellectuels. Ainsi, ses débuts, il se singularisait. Avant que ses compatriotes n'eus-t découvert Montmartre par les répliques de l'Exposition de 1900, était imprégné de l'atmosphère des cabarets louches et des bals ommables. Il avait ce goût des spectables de Paris qui fit la for-e d'un Jean Lorrain. S'il avait pu se fondre avec ce milieu, il en peut-être tiré de beaux effets esthétiques. Mais, venant d'outre-n, il était naturellement moralisateur. Il étudia donc le moral de ce monde interlope et, s'il y découvrit beaucoup de vices, il y stata cependant autant, sinon plus de vertus que dans la société rgeoise qu'il fuyait.

e pessimisme de Frank Wedekind naquit-il de ses fréquenta-s? Peut-être. En tous les cas, il y puisa son amour de la beauté sique. Puisque les tares morales sont partout, le salut ne peut que dans la culture physique. Faut-il trouver là l'origine de la osophie de ce poète, dont l'œuvre culmine dans une apologie de la nastique ?

e premier ouvrage dramatique de Frank Wedekind date de 1891. ait *le Réveil du printemps*, qui porte comme sous-titre « une édie d'enfant ». Nous y trouvons sa première attaque contre le ensonge moral ». Assez puérile, à vrai dire, cette pièce, si elle eut son apparition de fervents admirateurs, n'en resta pas moins nnue du grand public pendant dix ans. Maintenant on l'a jouée presque tous les grands théâtres allemands. On la discute âpre-t et, avec gravité, comme il convient, juristes, médecins et édu-urs donnent leur avis sur le problème qui y est soulevé : Faut-il rer les enfants sur le mystère des sexes?

ous ne voyons pas du tout, sur une scène française, l'histoire de petite fille de quinze ans, enceinte d'un petit collégien aussi

innocent qu'elle, et qui ne peut croire à la possibilité de son é
« parce qu'elle n'est pas mariée ». Tout le public du boulevard h
lerait d'aise en écoutant le dialogue entre Wendla et sa mèr
« Pourquoi, mère, ne m'as-tu pas tout dit ? — Je n'ai pas agi aut
ment avec toi, ma fille, que n'avait fait jadis avec moi ma bonn
chère mère. »

Frühlings Erwachen est au reste d'une poésie très intense. M
ce n'est guère que devant un public allemand qu'il est possible
friser de si près le ridicule.

Aussi bien, faut-il chercher ailleurs l'intérêt que Franck We
kind peut avoir pour nous. Des pièces comme *Die junge Welt* et
ist das Leben pourraient faire honneur à un théâtre français. C
ne ferait peut-être pas cent représentations. Mais enfin, puisque
a le goût de l'exotisme, cela vaudrait toujours mieux que de jo
du Wildenbruch! *Der Erdgeist*, par contre, et sa continuation
Büchse der Pandora, sont presque déjà des pièces françaises. Le
lieu où se déroulent les deux drames est international, c'est-à-
français. Nous avons déjà indiqué, au moment où le second parais
dans la *Insel*, que deux de ses actes sont écrits entièrement l'un d
notre langue, l'autre en anglais.

L'héroïne de l'*Erdgeist* est une femme du nom de Loulou, qui
prise entre le culte de sa beauté et le culte de son art. Comment
réalisera-elle le plus complètement, en aimant l'un de ses adorat
ou en devenant un animal cultivé? Elle a tous les instincts de la f
me, c'est pourquoi l'auteur la présente comme l'esprit primitif d
nature.

Clowns, directeurs de cirques et courtisanes défilent dans les
ces de M. Wedekind à côté d'honnêtes bourgeois. Dans *Totent*
représenté à Nuremberg le 2 mai de l'année dernière, l'auteur joua
même l'un des principaux rôles, celui de Casti Piani, tenancier d
maison de prostitution. Il s'était marié la veille de la première
présentation et sa femme, Mme Tilly Wedekind, interprétait le
sonnage de la fille Lisiska. Comme bien l'on pense, le public fut
alléché par cette exhibition que l'on trouva scandaleuse et le direc
de l'*Intimes Theatre* fit salle comble. M. Wedekind aime à br
l'opinion, mais les traditions montmartroises transportées dans
pays n'ont pas eu précisément une influence salutaire sur le dév
pement de son talent. Inutile d'ajouter qu'il eut souvent des dém
avec la censure ; et certaines de ses productions dramatiques
encore pu être jouées qu'à huis clos. Mais d'autres, comme *So is*
Leben, qui date d'il y a cinq ans, sont au répertoire de toutes les sc
allemandes.

M. Kurt Martens, dans son excellente, mais trop brève étude, pu
par le *Literarisches Echo*, a fort bien montré que M. Wedekin

au fond un romantique. Son succès n'était possible que quand la vo-gue du théâtre naturaliste commença à décroître en Allemagne. L'in-vraisemblance de certaines de ses données ne choque plus et l'on commence à être assez sceptique chez nos voisins pour prendre pour une « attitude » sa volonté d' « épater le bourgeois ». Il lutte contre le philistin avec la même désinvolture que nos coryphées de 1830. Pour le juger complètement il faut lui enlever son masque d'auteur dramatique et chercher sa personnalité dans le recueil *Die Fürstin Russalka*, récemment republié par son éditeur, en deux volumes qui portent chacun un titre différent. Il y a là à la fois des nouvelles — le titre est emprunté à l'une d'elles et la moins bonne du recueil —, des vers et trois scénarios de pantomimes. Les poèmes qui s'intitulent *Les quatre Saisons* s'inspirent heureusement des chansons populaires allemandes. La mesure et le rythme de certaines pièces sont parfois risqués jusqu'à la parodie, et c'est ce qui explique le succès très grand qu'elles obtiennent parmi les humbles. Mais là encore c'est Henri Heine qui a été le grand initiateur. Le ton de persiflage de morceaux comme *Mein Kaethchen* ou *Francisca* rappelle les grands modèles du *Buch der Lieder*.

Les paradoxes de M. Frank Wedekind prêteront toujours à une interprétation erronée, si l'on ne garde présent à la mémoire son petit manuel d'éducation physique qui s'intitule *Mine-Haha*, ce qui veut dire « l'eau souriante ».

« L'âme qui sommeille au fond de l'organisme parfait doit venir au jour sous des formes parfaites, liées rythmiquement », tel pourrait être, selon M. R. Pissin, l'épigraphe de ce livre qui n'est encore qu'un fragment. Une vieille institutrice y raconte ses débuts dans une institution spéciale, qui a pour but unique de développer le corps. Dès l'âge de quatre ans, elle est transportée dans un grand parc mystérieux où, avec d'autres petites filles et un nombre égal de petits garçons, elle va être soumise à une discipline spéciale qui développera la beauté de leur corps. Elle n'apprend rien du dehors ; ses compagnes, on ne les connaît que par leurs prénoms, les institutrices qui dirigent ce petit monde ont elles-mêmes été élevées dans le parc. Le bain, la gymnastique et la danse occupent toute la journée des élèves. Les petits garçons disparaissent quand les petites filles se mettent à trop grandir. Alors on groupe celles-ci par classes où, sous la direction d'une monitrice, elles apprendront peu à peu tout ce qu'il convient de savoir dans la vie. Dès l'âge de douze ans elles figurent dans des pantomimes sur un théâtre spécial, dont les revenus, fort considérables, servent à couvrir les frais d'entretien du parc.

Tout cela est raconté le plus simplement du monde, mais non sans un petit arrière-goût de mystère et de perversité. Ecoutez la petite Hidalla, âgée de sept ans, décrire sa maîtresse à danser :

Simba était grande et pourtant élancée comme un fil. Mais on ne voya ni ses côtes ni ses tendons. La façon dont elle étirait son corps ; la faç dont ses flancs s'élevaient et s'abaissaient; l'aisance qu'elle mettait à inclin ses épaules; la douce mollesse de ses membres détendus; toute la souples de sa stature; le plaisir qu'elle semblait avoir à prendre conscience de s propre corps et qui trouvait son expression dans le moindre de ses mo vements, tout cela me séduisit, me captiva et m'enivra à un point qu durant deux jours, j'errais comme dans un demi-sommeil et que, quel q fût l'endroit où je portais mes yeux, je ne cessais de voir cette image.

Que nous sommes loin de la *Levana* de Jean Paul! Mais ce *M nuel d'Education physique*, que M. Wedekind continuera certain ment un jour, pour notre plus grand agrément, ne nous éloigne p trop du XVIIIe siècle. Dans cette satire de notre civilisation, ne vo semble-t-il pas entendre l'écho des célèbres pages de Diderot sur *Voyage de M. de Bougainville*?

§

Memento. — *Deutsche Rundschau* commence, avec son fascicule du octobre, sa trente-quatrième année. M. Carl Neumann y publie la premi partie d'une étude sur le testament politique de Jacob Burckhardt. *Considérations sur l'histoire universelle*, publiées il y a deux ans d'après manuscrit laissé par le célèbre historien de Bâle, ont presque l'importa d'un volume de Taine ou de Renan. Nous reviendrons sur l'étude M. Neumann quand elle sera complète.

Holchland (1er octobre) publie un article de M. F. Carlien sur Sœ Kierkegaard, le moraliste norvégien qui exerça une si grande influe sur Ibsen. Signalons le début d'un roman de J. Jœrgensen : *U.L. Frau Daenemark*.

Dans *Das Literarische Echo* (15 octobre), M. Paul Mahn parle de M passant journaliste. MM. Ludwig Geiger et Ed. Berend analysent les d nières publications consacrées à Jean-Paul Richter.

Oesterreichische Rundschau (1er octobre) renferme une étude M. Konrad Lange sur l'Illusion esthétique.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Maurice Hewlett : *The Stooping Lady*, 6 s., Macmillan. — F. Marion Crawfo *Arethusa*, 6 s., Macmillan. — Rosa Nouchette Carey : *The Angel of Forgiven* 6 s., Macmillan. — Sir Gilbert Parker : *The Weavers*, 6 s., Heinemann Ronald Legge : *The Admirable Davis*, 6 s., Cassel. — G. F. Bradby : *The A kening ef Bittlesham*, 6 s., Smith Elder. — Arthur Ransome : *Bohemia in Lon* 6 s., Chapman and Hall. — Memento.

Si le devoir s'impose, en dissertant sur les auteurs de jadis, de b nos jugements sur des conclusions obtenues par des méthodes sc tifiques, d'émettre des opinions que le recul du temps perme croire définitives, nous avons, quand il s'agit de nos contempora la latitude de nous montrer fantaisistes, de faire preuve d'une pa

é candide en laissant à la postérité le soin de réformer nos déci-
ns. Et pour défendre nos appréciations, nous invoquerons seulement
s sympathies, quel que soit leur désaccord avec notre raison. C'est
e question d'aimer ou non. Aimez-vous le Hewlett? Comment!
ais, j'en raffole! Et voilà pourquoi **The Stooping Lady** sera
r nous couverte d'éloges, des mêmes éloges que nous avons prodi-
és aux *Forest Lovers*, au *Cahier de la Reine* (que M. Fabulet a
aduit en français), à *Richard Yea and Nay*, au *Fool Errant*,
aux ravissants *Little Novels of Italy*, dont *Ippolita sur les Col-
nes* a pu donner une idée aux lecteurs du Mercure. Sans doute,
us alléguerez les affectations, les maniérismes de l'auteur, les
cherches peu naturelles de son style, l'abus des concetti et des
chaïsmes, des subtilités de style à la Meredith, mais que nous
porte? Nous admettons tout cela une fois pour toutes, parce que
uteur est conscient de ces tours de force, ou de passe-passe, si
us voulez, et qu'il les exécute avec une audace, avec une habileté
pétiante, et qu'il en tire des effets éblouissants. Pour se permettre
e pareille adresse, il faut être un artiste consommé, il faut avoir,
l'art d'écrire, une maîtrise prestigieuse. Que vous ayez une autre
inion, que vous préfériez plus de simplicité dans la langue de notre
teur, c'est affaire de goût. Mais si vous risquez d'autres objections,
us ne les réfuterons pas. Nous nous contenterons de proclamer,
s arguments autres que nos affirmations, le talent de Mr Maurice
wlett, de soutenir que ses personnages sont adorables, que ses
criptions sont charmantes, que son affabulation est captivante. Il
nbine le roman de mœurs, le roman historique et le roman psy-
logique, et ce qu'il obtient est fort original et fort nouveau. Car il
à la fois un psychologue avisé, un historien érudit et un excellent
naisseur d'hommes. Marie Stuart, Richard Cœur-de-Lion, les
liens du Quattrocento, ou du dix-huitième, revivent dans un cadre
nirablement reconstitué, et *The Stooping Lady*, Miss Hermia
ambre et sa grand'mère, la comtesse de Morfa, bien qu'elles aient
u il y a quelque cent ans, nous semblent aussi réelles que si elles
ient nos contemporaines, dont les histoires d'amour sont certes
pitantes. C'est une belle œuvre de plus que ce roman de Mr Hewlett,
si l'excès d'art paralyse parfois la personnalité et la spontanéité de
uteur, c'est l'aimable défaut de ses qualités.

§

Quand, après avoir achevé la lecture de *The Stooping Lady*, on
ame celle d'**Arethusa**, par Mr F. Marion Crawford, on ne peut
défendre d'une comparaison. Certes vous pouvez prendre un plai-
extrême aux aventures et vicissitudes de Carlo Zeno et de la belle
ave Arethusa, fille adoptive d'un noble Grec qui a été cruelle-

ment mis à mort pour avoir combattu l'usurpateur Andronicus être resté fidèle à la cause du souverain déposé Johannes. Car l'act se déroule au XIVe siècle, de la Corne d'Or, à Constantinople, jusqu'a lagunes de Venise. Les incidents sont captivants, les péripéties s rapides et entraînantes, le style a des agréments, et l'on est obligé convenir que Mr Marion Crawford connaît admirablement son m tier. Oui, son métier, et jamais il ne vous viendra raisonnablemen l'esprit de qualifier d'art le travail consciencieux et habile de l'arti qu'est Mr F. M. Crawford; mais pourrez-vous, sans avoir l'inti conviction que vous êtes injuste, parler de métier s'il s'agit Mr Maurice Hewlett? Discutez ses méthodes, son esthétique, dites que son imagination est gênée par sa science et que, dans la crai qu'elle se débride, il lui tient les rênes par trop serrées, ce sont là manières de voir. Mais ne niez pas la beauté du résultat obtenu et tournez pas en dérision la noblesse d'un tel souci d'art. Maintena si vous préférez Mr Marion Crawford, nous ne vous en tiendrons rigueur, mais nous n'en penserons pas moins.

§

Il est même de prudents lecteurs qui appréhenderont les mœ byzantines et vénitiennes que décrit avec une exactitude plus ou mo historique Mr Marion Crawford. Un vieillard qui charge un de amis de lui acheter une esclave aussi jeune et aussi belle que po ble afin d'en faire un usage peu paternel, voilà bien de quoi effar cher les pudeurs susceptibles. Aussi les respectables parents qui s soucieux de la pureté d'esprit de leur progéniture mâle et surtout melle, et qui en surveillent minutieusement la pâture intellectue accueilleront-ils avec un joyeux empressement le nouveau livre Miss Rosa Nouchette Carey : **The Angel of Forgivene** Cette histoire, racontée non sans charme, ne bouleversera pas l'i gination des chastes jeunes vierges. Il y a de l'amour; il en fa mais un amour sans complications, sans passion, sans folie, amour simple et sain qui ne peut finir que dans la vertu. Pend une maladie qui la tient recluse, l'héroïne relate ses propres sou nirs depuis son enfance jusqu'à son mariage. Ce n'est guère tra que, vous le voyez, et si des lecteurs s'y délectent, nous n'y voy aucun mal. Ça vaut mieux que de la pornographie, mais con c'est emb... nuyeux !

§

Sir Gilbert Parker nous informe, dans sa préface, que les qu cent soixante pages qu'il intitule **The Weavers** ne forment un roman historique. Et cependant, à mesure qu'on en poursuit la ture, on ne peut s'empêcher de constater, d'abord, que le récit se c forme assez exactement aux faits historiques relatifs à l'Anglet

à l'Egypte, il y a quelque cinquante ans, et que certains personnages du roman rappellent singulièrement d'autres personnages aussi vieux qu'historiques. A qui penserez-vous en lisant que David Claridge prit du service sous le prince Kaïd, s'éleva rapidement à de hautes positions, dirigea une expédition dans le Soudan, fut cerné, assiégé, et laissé sans secours par l'Angleterre ? Mais ce n'est là qu'un incident dans un long drame que Sir Gilbert échafaude, enchevêtre, précipite ou ralentit, avec d'abondantes descriptions, de copieuses tranches de réflexions, et sans parvenir à rompre la monotonie qui se dégage du personnage de David Claridge, sorte de piétiste austère, sévère, profondément religieux, d'une haute moralité, certes, mais un peu trop figé et dénué de passion pour nous passionner nous-même.

§

Un roman habilement et brillamment fabriqué qui obtient auprès du public un succès colossal, qui fait un *boom*, comporte toujours des conséquences fâcheuses. La recette d'après laquelle il a été cuisiné n'est pas difficile, en général, à reconstituer, et des imprudents en servent sans avoir le tour de main. Alors que le maître-coq a composé un plat délectable, ses imitateurs ne réussissent, avec la même recette, que de pauvres ragoûts. C'est ainsi que M. Anthony Hope peut écrire *le Prisonnier de Zenda* et que Mr Ronald Legge arrive qu'à nous donner **The Admirable Davis**. Que tout cela soit avec la littérature que des rapports lointains, c'est entendu ; mais le public n'y regarde pas de si près. Il confond volontiers Meredith, Hardy, Hewlett, Conrad, par exemple, avec les Mrs Humphry, Ward, les Marie Corelli, les Hall Caine et autres cuisinières. Or *The Admirable Davis* peut être un régal pour ceux qui aiment ce genre de lecture, et, sans être parvenu à la maîtrise du « patron », Mr Ronald Legge a fait preuve d'une certaine habileté, d'où l'on peut conclure qu'avec de la pratique, et en veillant davantage aux proportions, il fournira un article satisfaisant.

§

Nous connaissons tous quelqu'un de ces esprits bizarres pour qui le temps présent est l'abomination de la désolation et qui voient, dans les transformations du progrès, un retour vers la barbarie ; c'est le cas d'un de ces individus que nous expose Mr G. F. Bradby dans **The Awakening of Bittlesham**. Un citadin de Londres, Georges Brewster, bibliothécaire au British Museum, ayant fait un héritage, décide de se consacrer désormais à l'existence villageoise, s'installe à Bittlesham, dans le Norfolk, où il s'efforce de ramener les paysans à la simplicité de jadis. Avec un Mr Campbell, fermier qui écrit un poëme épique sur la grandeur agricole passée de l'An-

gleterre, le bibliothécaire se livre à une série de fantaisies qui s autant de gaffes, mais dont les astucieux paysans savent profit L'auteur tire de cette amusante situation un excellent parti — pe être pas tout le parti possible. Mais il fait preuve d'esprit, d'une i nie agréable, d'une raillerie souriante, et la drôlerie des personna ressort d'autant mieux qu'elle n'est soulignée que de traits hum ristiques fort discrets.

§

D'après certains on-dit, on suppose généralement que tous écrivains anglais gagnent annuellement un minimum de vingt-c mille francs. Certes, il est exact que l'auteur anglais est beauc mieux payé que son confrère français et qu'il dispose d'un bien p grand nombre de débouchés, mais cependant il existe, à Lond une Bohême, et à notre Montmartre et à notre Montparnasse, la ca tale de l'Empire Britannique peut opposer Chelsea et Hampste Fleet Street et Soho. Mr Arthur Ransome s'est fait l'historiograph l'imprécise contrée où de soi-disant artistes, poètes, peintres, rom ciers, sculpteurs vivent dans l'espoir d'un avenir de gloire, avec bourse mal garnie et des ambitions sans limites. Dans certains ca plus ou moins sordides, au milieu de la fumée des pipes et des ci rettes, en des logis exigus, mangeant de vagues cuisines en des r taurants à prix-fixe ou grignotant un peu de fromage avec une pi d'ale dans un bar, ces bohêmes attendent la gloire et la fortune. ont les mêmes illusions et les mêmes vanités, qu'ils soient de Pa ou de Londres, et plus tard les quelques-uns qui « arrivent » se s viennent non sans plaisir de ces temps héroïques en convenant qu bohême mène à tout, à condition de ne pas trop s'y attarder. Ce t intéressant volume est illustré de curieux dessins de Mr Fred Tay

Memento. — Le numéro d'octobre de *The Edinburgh Review* déb par un minutieux commentaire de la situation aux Indes et du discc prononcé par Mr John Morley sur cette question ; puis, suivent des étu sur Henry VIII et la Réforme, à propos des ouvrages de H. A. L. Fisl de Arthur D. Innes, de A. F. Pollard et de Dom Gasquet ; sur Sir Geo Clarke et son ouvrage sur les Fortifications ; sur la Campagne Marit de 1805, à propos des ouvrages du commandant Desbrière, d'Edw Fraser, et de l'amiral Sir T. Sturges Jackson ; sur le chemin de fe Bagdad et les récents volumes qu'on a écrits à ce sujet ; sur Rome e Répression de la Pensée ; sur Lafcadio Hearn et son œuvre ; sur l'Irla *Hibernia Impacata*, à propos des ouvrages de G. Locker Lampson e M. L.-Paul-Dubois ; sur Palerme et la Sicile ; sur les *Peelites*, à pro des récents ouvrages consacrés à Sidney Herbert, lord Herbert of Lea à Sir James Graham, second Baronet of Netherby.

Dans un volume d'*Etudes d'Histoire littéraire*, publié par Hache M. F. Baldensperger consacre une très complète étude à l'humour et à

éfinitions et il commente avec beaucoup d'érudition l'influence de Young de ses *Nuits* en France.

Le numéro du *Bibelot* d'octobre contient une réimpression de *Two Nare Essays* de Fiona Macleod.

Messrs Werner Laurie viennent de publier une nouvelle édition des *dventures of John Jones*, par Frederic Carrell, roman qui est le *Bel mi* anglais.

Mr T. Fisher Unwin vient d'ajouter à l'*Unwin's Library*, collection à ux francs, l'intéressant roman de Miss Betham-Edwards, *A Close Ring*, nt l'action se passe en France, de nos jours, et qui décrit avec une marquable exactitude les mœurs d'un village de Bourgogne.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Camoens. — Théophilo Braga : *Romanceiro geral portuguez*, tome II : Manoel mes éditeur, Lisbonne. — Sylvio Romero ; *Martins Penna ;* Livraria Chardron, rto. — Coelho Netto : *Theatro* (*Neve ao sol*, *A Muralha*, H. Garnier, Paris Rio. — Severo Portela : *Bócas do mundo*, Gomes de Carvalho, Lisbonne. — mento.

Dirai-je que les événements de Casablanca me font songer à uteur des *Lusiades*, jadis frappé devant Ceuta d'un coup qui lui perdre un œil ? A cette date, c'est le Portugal qui assumait la che de planter au Maroc la bannière d'Europe. S'en souvient-on ? C'est un Espagnol qui regardait **Camoens** comme ayant comsé le poème intégral de la Race ibérique. Cet Espagnol, évidem nt, ne devait prendre le Portugal que pour un accident dynastique sein de la plus grande Espagne. Cela peut se contredire, et les rtugais sont assez fondés, historiquement et ethnologiquement rlant, à repousser cette solution castillane d'un problème pendant puis plusieurs siècles dans la péninsule. A juste titre, leur faisse ombrageuse se méfie de tout ce qui peut livrer leur patrie à spagne jalouse, et c'est un peu dans cet instinct de conservation tionale qu'il faut chercher l'explication du prestige invariablement nservé par la famille régnante, au sein des plus vifs mécontentnts populaires. Cette fois encore les pronostiqueurs de révolution seront sans doute pour leurs frais. La grande pensée de Camoens, amour de la patrie dont il était plein : *nào movido de premio , mas alto e quasi eterno* (pur de tout intérêt vil, mais profond presque éternel), habite le peuple entier de Portugal. Et il y a dans amour un grand esprit de sacrifice; car l'idéal chevaleresque pagé par la race des Celtes se trouve à la base. Voilà déjà qui rticularise le Portugal, et Camoens demeure, quoi qu'on fasse, le illeur argumen de sa nationalité.

Mais qu'allait donc faire à Ceuta le futur poète des *Lusiades* ? C'est e peine d'amour qui l'avait conduit à s'enrôler parmi les mercenaires,

et cette fière jeunesse dont les parents de celle qu'il aimait n'avaie pas voulu pour raison de pauvreté, il la mettait tout entière au se vice de son pays et de sa foi.

Ouvrez maintenant le **Romanceiro geral portuguez**, do l'infatigable Théophile Braga vient de publier le second tome ; vo y verrez comme chaque étape de la Tradition se rattache à une co ception de l'Amour et du rôle social de la Femme ; vous verr comme la civilisation lusitanienne, avec son goût de l'héroïsme son point d'honneur chevaleresque est le produit de toute une sé de composantes successives de cet ordre, à travers lesquelles l'appo gallo-breton témoigne d'une importance insoupçonnée.

Le premier volume du *Romanceiro geral* assemble — nous l'avo dit naguère ici — les chants cycliques du thème de l'*Epouse fid* ou rhapsodies atlantiques ; les ballades issues du thème de la *Fem forte*, telle que nous la présentent les Sagas scandinaves ; les ca tilènes de la *Femme persécutée* où se retrouve l'écho de l'invasi des Huns. Le second volume aborde le thème de l'*Epouse infid* où apparaît l'influence des lais bretons et des fabliaux ; il se compl d'une gerbe copieuse de ballades légendaires ou sacrées, groupé autour des deux thèmes chrétiens et féodaux de la *Femme assujet* et de la *Femme sanctifiée*. Le cycle mosarabe et néo-goth y trou sa place, auprès du cycle évangélique populaire et du cycle portug semi-littéraire, dont la formation est contemporaine de Camoens l même.

« Autour de ces groupes thématiques, dit l'éminent folk-loris les variantes des localités diverses s'accumulent, dans une surp nante richesse d'imagination. C'est un enchantement d'assister à l'é boration poétique du peuple ; tantôt il dissout la partie descriptive rubriques laconiques, tantôt il donne à ce laconisme la profond de l'expression dantesque ou shakespearienne ; le dialogue est inci et original ou bien il s'éploie en forme de litanie, comme il arrive musique avec la note obstinée.

« Le processus originel de formation apparaît à nu, objectivant impressions, dramatisant des situations, changeant le décor à l'a d'un simple vers, mais tout exubérant de vie et de mouvement. perfection ou la détérioration des tableaux nous documente sur l'é de la tradition en chaque localité, et son extension met en évidence fonds ethnique, par comparaison avec les chants populaires d'aut régions occupées par la race ligurique ou pré-celtique, comme voit dans la Haute Italie, dans la Bretagne continentale ou insul et dans l'Espagne occidentale. »

De cette tradition nationale incomparablement riche et vivante Vicente et Camoens, pour relier le passé à l'avenir, s'imprégnèr tour à tour ; Garrett plus tard fit de même, et de la même source

Jouvence jaillirent le drame et l'épopée. Qu'on dissèque le drame portugais dans ses œuvres originales et l'on apercevra, dans la façon particulière de poser le problème de la Femme et de l'Amour, tout ce qui le différencie du drame espagnol. C'est sur la passion qu'il repose tout entier et c'est par là qu'il donne l'impression de la Fatalité.

Mais que de ballades du *Romanceiro geral* nous présentent l'admirable raccourci de drames à faire!

Il n'y a qu'à transposer et à développer.

Inversement, quiconque avec amour médite sur la vie portugaise arrive promptement à dégager l' « essentiel tragique » dont la tradition, par une séculaire exégèse, a composé la matière du *Romanceiro*.

Nous signalions récemment ce fait à propos de *Fatal dilemme* d'Abel Botelho; mais le drame naturellement offre des preuves plus directement frappantes.

Il n'est peut-être pas sans intérêt, à ce propos, de suivre au Brésil l'évolution de caractéristiques analogues, et l'on sait que la tradition lusitanienne s'est conservée très pure en terre américaine sous forme de Chants Populaires.

Nous ne saurions affirmer que ces Chants aient eu quelque influence directe sur la naissance du théâtre national brésilien; mais nous avons pu constater que certaines des meilleures et récentes œuvres de ce théâtre se fortifient d'une architecture nettement appuyée sur la lutte séculaire de l'Honneur et de l'Amour. Cela vient en droite ligne de la Table-Ronde, à travers le folk-lore lusitanien et les conventions sociales qui concourent à l'éducation. Là-bas la comédie elle-même intéresse à la fois le cœur et l'esprit. De ce côté surtout la floraison fut magnifique, grâce peut-être à la précoce diffusion en terre brésilienne des œuvres portugaises d'Antonio José. Vers le milieu du XIX^e^ siècle, **Martins Penna**, à qui l'éminent critique d'outre-océan Sylvio Romero consacrait naguère tout un volume édité à Porto même, Martins Penna, disons-nous, créait la comédie brésilienne, vive, alerte, passionnée, gracieuse, et ouvrait le sentier fécond où devait s'engager plus tard avec *Os Noivos*, *A joia*, *A Princeza*, *Os Cajueiros* l'incomparable Arthur Azevedo, frère du romancier de même nom. Entre temps, à la suite de l'*Olgiato* de J.-G. de Magalhaes, représenté le 7 septembre 1839, José de Alencar s'essayait à créer le drame (*Maè*, *O Jesuita*). Mais peut-être est-ce encore, dans la comédie, avec *les Ailes d'un Ange* et *Démon familier* que le grand prosateur, à l'instar de ses contemporains J. Manoel de Macedo et França Junior, devait en ce domaine trouver plus sûrement sa voie. Sur chacun d'eux, quoi qu'ils en eussent, agissait avec force l'influence des modèles français. Mêlée à celle d'Ibsen, cette influence n'a pas cessé de s'exercer sur leurs continuateurs, depuis ce

tragique et quelque peu mélodramatique *Arnaldo,* où Damascen Vieira met en scène une épouse déshonorée *ante nuptias* par so futur beau-père ignorant des surprises de la destinée, jusqu'au récentes pièces d'allure très moderne **Neige au soleil, la Mu raille** où l'inépuisable Coelho Netto porte notre attention sur ce ca spécial de la femme exposée, de par sa jeunesse et sa beauté même à devenir une marchandise. Marchandise dont les autres jouent san scrupule, à l'abri des préjugés où s'appuie le mariage traditionne

Neige au soleil est l'histoire d'une Madame Syveton des tropique qui, dans un accès de jalousie, cherche à empoisonner sa fille.

La pièce pèche peut-être un peu par une certaine lenteur dan l'exposition et par un dénoûment trop sommaire; mais le quatrièm acte est absolument magistral et d'une grande puissance tragique Toutefois, nous avons tendance à préférer *la Muraille,* autant pou le dessin plus précis des figures, le détail des caractères violemmen contrastés que pour les hautes méditations que le drame dégag Estella, dans sa désertion du foyer conjugal, s'apparie à la Nora d *Maison de Poupée;* mais sa résolution lui est dictée par des raison plus directement appréciables à nos habitudes latines, et sa fier n'est pas moins noble. L'antagonisme de la belle-mère et de la br oppose deux conceptions incompatibles de la vie, et la mise en scèn s'en trouve ici haussée jusqu'au symbole.

En même temps, l'art accompli de Coelho Netto, sa science du dia logue net et brillant peignent à merveille les tares de ce monde col nial et cosmopolite, qui a besoin, pour se régénérer, de s'accoupl de plus près aux terres nouvelles qu'il occupe.

L'angoisse des multiples problèmes psychologiques et sociaux don palpite l'œuvre colorée de l'écrivain brésilien, la nouvelle générati portugaise en souffre avec une inexprimable violence; mais le raffi nement de la culture et le poids d'un trop glorieux passé en contra rient l'expression directe.

De là un humour spécial, qui reste la caractéristique la plus fra pante de l'œuvre d'Eça de Queiroz et qui donne une vie singuliè aux proses de Fialho d'Almeida.

Il y a un mysticisme blessé à la racine, un mysticisme qui cherc à s'envoler vers l'avenir et dont un certain scepticisme, engend par les constatations du présent, brise l'essor. Cérébral et sensitif la fois, Severo Portela s'affirme ainsi subjectif profond, à travers u impressionnisme qui trouve prétexte à ourdir sa fantaisie autour d événements les plus menus de l'existence quotidienne. Par instant quand l'acuité de l'émotion va tourner en révolte l'élan de la piti l'ironie accourt, nerveuse et sarcastique, pour sauvegarder les droi suprêmes de l'art. Il y a de l'Anatole France et du Villiers to ensemble chez ce Paul Adam. Avant toutes choses, tant par le sen

ment que par le style, l'auteur de **Bôcas do Mundo** est essentiellement portugais. Déjà *Os Condemnados* nous avaient révélé, outre son amour des humbles et sa faculté particulière d'aborder de biais les plus graves problèmes, la puissante connaissance qu'il a de la langue natale; ses aspirations éperdues de rédemption se font mieux jour dans *Bôcas do Mundo* et aussi le bouillonnement de sa pensée généreuse.

C'est tout un monde en travail de résurection qui nous apparaît, à travers ces proses travaillées avec amour comme une dentelle rare. Quelle verve caustique dans l'*Illustre Député*, dans *Amour de perdition*, dans *les Nez*, dans *les Epines du Pouvoir*, dans *Anarchisme;* quelle grâce attendrie dans *le Culte du Chardonneret!* Ce tour de pensée orné d'humour a presque disparu chez nous, hélas!

Il nous semble toutefois que la parfaite maîtrise de cet écrivain si personnel pourrait aborder quelque chose de plus définitif que ces essais à l'emporte-pièce. Certaines pages du livre témoignent de remarquables aptitudes à l'objectivation et, par derrière le styliste de *la Mine*, des *Pauvres*, surtout de *Un Crime*, nous apercevons un incomparable conteur. Le jeune et déjà célèbre sculpteur Thomaz Costa orna la couverture d'un magnifique dessin en bas-relief, où apparaît, en symbole, quelque chose de la profonde pensée philosophique qui anime les pages du volume.

Tout cela élégamment présenté par l'éditeur Gomes de Carvalho, à l'intention d'un public que nos bons journalistes français ont pris coutume de qualifier d'illettré. De grâce, Messieurs, séparons l'Art et la Littérature de la Politique: ils n'ont rien à voir ensemble pas plus en Portugal qu'en France. Et puis, il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. N'est-ce pas dans une garnison française que l'on découvrait tout à coup 80 o/o d'illettrés, l'année dernière?

Memento. — Force nous est de remettre encore à plus tard les *Nouveaux Poèmes* de Manoel da Silva-Gayo, où le poète-philosophe reprend la manière allégorique du *Monde vit d'Illusion* et *le Portugal Contemporain*, où José de Figueiredo traite avec autorité de l'Art et des artistes actuels en Portugal.

Nous suivons avec intérêt à l'*Instituto* de Coïmbre une étude fort documentée sur *l'Alliance anglaise* par Affonso Ferreira et des *Notes sur le Japon au XVI^e siècle* par Souza Viterbo; à l'*Oriente Portuguez* un fort curieux travail sur les événements qui se sont déroulés dans l'Inde portugaise, de décembre 1730 à avril 1739.

Vient de naître, sous la direction de Xavier de Carvalho, une revue bi-hebdomadaire qui promet d'être intéressante : *le Portugal à Paris*. Elle arrive à son heure.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES HONGROISES

Zsiros Istvan : *A Fàtum,* Srnmü 3 Felvonasban Kolozsvari Nemzeti Szinha 1907 Szept. 14. — Heltai Jenö : *Nyàri Rege.* Budapest, Singer ès Wolfner, 190 Memento.

C'est le duel, ce fléau de la société hongroise, que le premier lieu tenant d'artillerie Etienne Zsiros a choisi pour thème de son dram Alors que, dans l'armée, les offenses entre officiers sont soumises à l'ex men d'un tribunal d'honneur qui décide si le duel est indispensabl dans la société civile au contraire l'obligation de la réparation par l armes est inéluctable. Le duel obligatoire, souvent mortel, est deven en Hongrie une sorte de **fatalité**, d'une αναγκη inexorable.

Au premier acte, le capitaine prince de Zinneburg, au derni acte le maréchal comte Vajkay exposent la théorie de l'auteur; prince critique la Ligue contre le duel, parce qu'empêcher le duel e chose impossible ; cette défense, devenue loi universelle des homme ne tenant compte ni des caractères spéciaux des nations, ni de leu traditions, serait absurde. Il vante au contraire l'institution du Tr bunal d'honneur, qui donne une solution pacifique à toutes les pet tes affaires dites « chevaleresques », qu'entre civils on ne peut réso dre que par le duel, et qui ne permet le combat singulier que dan les cas extrêmes, où l'honneur d'un homme ou la pureté d'une femm « les deux choses les plus saintes au monde », sont en jeu ; le Fel maréchal complète la profession de foi du prince par un appel qu lance aux gens d'honneur, du chevet de son fils qui agonise à la sui d'un duel, de créer un arbitrage entre civils sous l'égide de la Lig contre le duel, de délivrer la société hongroise de cette fatalité qu'u poignée d'aventuriers à la réputation toujours prête à sombrer fo peser sur elle.

Et l'auteur prend un exemple. Le richissime baron Alpàry a don à sa fille une éducation moderne, l'habitude de l'indépendance, ce qu'on a appelé le self-contrôle, ce qui, chez les jeunes filles d vieux continent, est presque toujours devenu l'irresponsabilité vis-vis des parents et de soi-même. Elle s'est éprise d'un aventurie Béla Godzdanovich, avec qui elle s'est secrètement fiancée, et qui, apr une scène mystérieuse au club, a dû s'enfuir de Budapest, se cache l'étranger.

Elle l'a attendu, et le jour où commence le drame est celui du r tour de Béla. Ella Alpàry, à la manière anglaise, a essayé, penda l'absence de son fiancé, de se faire des *amis* parmi ses adorateu L'un d'eux, le meilleur, le lieutenant comte Vajkay, est deve amoureux fou d'elle. Et c'est lui qui est seul survivant de la soi dramatique du Club, qui a déterminé la fuite de Béla. Les deux a tres sont morts, et le quatrième témoin est un valet, chassé po avoir volé.

Godzdanovich revient; il détermine sa fiancée à fuir avec lui, et, au ernier moment, ils arrachent au baron Alpàry son consentement, ar un « chantage au suicide » irrésistible. Ella, dans son bonheur, eut aller apprendre la nouvelle à son grand ami, le lieutenant ajkay : son fiancé obtient qu'elle les laisse un moment en tête-à- te ; il supplie alors le comte d'oublier la scène qu'il avait vue, de taire, comme il s'était tu un an auparavant, de ne pas briser son nheur et celui d'Ella. Un sentiment complexe, fait d'amour, de lousie, de la conscience surtout qu'il faut sauver Ella, envahit alors comte : il appelle ses amis, tous les officiers, et devant eux déclare : cet homme à triché au jeu : c'est un bandit. »

L'injure est publique, et les témoins réunis chez Vajkay consta- nt qu'il faut se battre, se battre à mort avec un *Grec;* malgré les forts du baron Alpàry, malgré la dénonciation faite par le prési- nt de la Ligue contre le duel auprès du colonel, le combat aura lieu. our Godzdanovich, c'est le seul moyen de se réhabiliter, aussi y nt-il.

Le duel a lieu : Vajkay est rapporté mourant, pendant que la lice, enfin prévenue, arrête Godzdanovich sous l'inculpation d'abus confiance commis à Paris. L'aventurier, se voyant pris, se suicide, le jeune lieutenant meurt. Mais il ne mourra pas tout entier : in tremis, par grâce spéciale du Roi, il a épousé une jeune fille qui l'a ndrement aimé, et qui donnera bientôt un petit-fils au vieux maré- al.

Voilà en quelques mots le résumé de la pièce. Par cette fatalité, us forte que la volonté de tous les hommes, qui jette le jeune comte ntre l'aventurier, elle est d'inspiration antique, et me rappelle tte merveilleuse « Retraite » de Beyerlein par la simplicité tragique son argument. J'aurais aimé que l'auteur se souvînt de ce drame poignant, si sobre de détails superflus, et de forme absolument assique : nous aurions évité nombre de scènes dans lesquelles l'in- rêt tombe, où l'impression d'ensemble est brisée. Au premier acte, ndant dix minutes, dix personnes restent assises pour discuter ; algré l'évidente justice et la grande élévation des paroles que le ince de Zinneburg prononce à propos du duel, la scène reste arti- ielle, peu amenée, et forcément fatigante. Le second acte est sem- able à l'acte du Conseil de guerre de Beyerlein ; c'est le meilleur, mme style, comme idée, comme mise en scène. A la fin, apparaît mie du comte Vajkay, la jeune fille sincère et aimante, qui, le oyant fiancé avec Ella Alpàry, lui apporte son adieu, et qui n'avoue secret de sa maternité prochaine que pour empêcher son amant ller se battre ; le vieux feld-maréchal, qui a tout entendu, l'attire rs dans ses bras, et lui met au front un baiser de père : la scène t émouvante ; elle a enlevé le public.

Mais enfin, ce roman à côté du drame ne nous intéresse pas bea coup. Que prouve-t-il? Que Vajkay est un homme d'honneur, pa qu'il épouse la jeune fille qu'il a séduite? Nous le savions, puisq s'est fait tuer pour faire ce qu'il considérait comme étant son devo Que la fatalité a broyé non seulement l'existence des deux riva d'Ella et du maréchal, mais d'une cinquième personne encore ? C ne me semble pas ajouter grand'chose à l'intérêt de la pièce.

Le héros, ici comme dans les tragédies antiques, est la fatalité, u force aveugle que représente dans ce drame l'institution obligato du duel à mort. Plus l'auteur dégageait ce *principal personna* de la foule confuse des personnages accessoires, plus son dra devenait poignant, plus d'intérêt se concentrait sur cette lutte hommes contre le destin, au lieu de s'éparpiller dans des émoti superflues.

Telle quelle, la pièce est extrêmement intéressante: le public d seconde capitale intellectuelle de la Hongrie lui a fait un chaleur accueil. L'auteur m'a annoncé qu'elle allait passer la frontière affronter les scènes de l'étranger : le Burgtheater de Vienne et théâtre de Berlin. Les Allemands aimeront, je crois, ce drame procède de leurs grands romans à sujets militaires, et où cha reconnaîtra sans peine l'inspiration beyerleinienne.

§

Le **Conte estival**, d'Eugène Heltai, est l'histoire joliment rac tée d'une petite modiste, devenue actrice célèbre et amie d'un rich sime seigneur, qui, pendant les deux mois de ses vacances d'été, v revivre son ancienne existence. Elle quitte son appartement mode style, sa femme de chambre si distinguée, et le vieux comte si gala pour aller se loger dans une chambrette au mois, la même d' quatre ans auparavant, elle a pris son vol vers une vie plus brillan Elle retourne chez M^me^ Zéphyrine, la modiste de la rue de Paris recommence à confectionner des chapeaux de fleurs, ou de plum ou des deux à la fois. Mais quelque chose manque à son bonhe une chose qu'elle n'a pas eu le temps de connaître durant sa cou à la gloire, qu'elle n'a pas comprise, qu'elle a méprisée. L'am méconnu se glisse dans son cœur à son insu : elle s'éprend follem d'un bohême en culotte de velours et chapeau espagnol ; elle, l tiste si froide, si hautaine, aime un pauvre peintre qui fume caporal dans une pipe de matelot; elle s'abandonne à sa folie, e laisse amener tout doucement jusqu'au mariage; ils doivent s'ép ser le dernier jour de septembre: cette date, jetée par son a dégrise la jeune femme: le premier, c'est la rentrée du théâtre répétition de la nouvelle opérette. Elle quitte le peintre en lui dis qu'elle ne l'aime plus, et se réveille le lendemain dans son appa

ent modern style, et sa femme de chambre si distinguée lui apporte beau bouquet du vieux comte si galant. Elle reprend son cienne, sa vraie existence : mais malgré tout il lui reste au cœur e fine meurtrissure; elle sent qu'elle a vécu, en ces deux mois de ie, toute sa vie amoureuse. Elle redeviendra l'actrice froide et cal- atrice, qui, dans sa course à la gloire, dédaignera de s'arrêter ur cueillir les fleurs du chemin. Elle gardera le souvenir de son e lié au refrain d'une jolie romance de Delmet :

Encore un baiser, veux-tu bien?
Un baiser qui n'engage à rien.....

C'est charmant, gentiment écrit, avec une inspiration poétique ez profonde, un style coulant, imagé, et vraiment agréable à lire.

F. DE GERANDO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Paul Joire : *Traité de l'Hypnotisme;* Figot. 4 »

Dr F. Rozier : *Les Puissances invisibles;* Chaumont. » »

Histoire

ri Boucher : *Souvenirs d'un Pari- en pendant la seconde République, 30-1852;* Perrin. 3 50

uste Dide : *Michel Servet et Calvin;* ammarion. 3 50

tor Espaullard : *Notes historiques ur le plateau d'Avren;* Champion.

Ferrero : *Grandeur et décadence de ome. V. La République d'Auguste;* Plon. 3 50

Paul Gaffarel : *Le Livre d'Or de la Bourgogne,* 1re série; Bloud. » »

J. Haize : *Une Commune bretonne pendant la Révolution. Histoire de St-Servan, 1789-1800;* Champion. 5 »

G. Stenger : *La Société française pendant le Consulat,* 6e série; Perrin. 5 »

Littérature

Barckhausen : *Montesquieu;* Ha- ette. 3.50

H. Desgranges : *La Presse littéraire sous la Restauration;* « Mer- ire de France ». 7 50

ry de Gourmont : *Dialogues des mateurs sur les choses du temps, 1905-1907;* « Mercure de France » 3 50

Gustave Robert : *Philosophie et Drame, Essai d'une explication des drames Wagnériens;* Plon. 3 50

A. Thalasso : *Anthologie de l'Amour asiatique;* « Mercure de France ». 3 50

Philosophie

léric Nietzsche : *Considérations inactuelles;* « Mercure de France ». 3 50

Poésie

Moréas : *Premiers poèmes, 1883-86;* « Mercure de France » 3 50

Moréas : *Poèmes et Sylves, 1886-96;* « Mercure de France » 3 50

Jehan Rictus : *Œuvres nouvelles; La Frousse; Les Petites baraques;* Chez l'auteur, 50, rue Lepic, 2 broch. 1 »

Psychologie

ert Bazaillas : *Musique et inconscience;* Alcan. 5 »

Publications d'Art

rge-Antoine Orliac : *Hubert Ponscarme et l'évolution de la médaille au XIXe ècle;* Hessèle. » »

Questions morales et religieuses

Camille Bos : *Pessimisme, féminisme, moralisme ;* Alcan. 3 5o

Giovanni Rosadi : *Le Procès de J* trad. de l'italien, par Mena d'Al Perrin.

Roman

Ch. Adrianne : *L'Inviolable ;* Stock. 3 5o

Henri Baraude : *Gisèle et Guillemette ;* Dujarric. 3 5o

René Bazin : *Le Blé qui lève ;* Calmann-Lévy. 3 5o

Georges Bourdon : *Lorsque le Coq chanta ;* Fasquelle. 3 5o

Camille Bruno : *Au Jeu d'Amour ;* Ambert. 3 5o

E. Daudet : *Sans Espoir ;* Aubert. 3 5o

Simon Davaugour : *Sous le ciel gris ;* Bloud. » »

André Delcamp : *Les Pourceaux d'Epicure ;* Librairie Mondiale. 3 5o

Faucesco del Sole : *L'Hôtel de la Nonciature ;* Aubert. » »

Charles Derennes : *La Vie et la Mort de M. de Tournèves ;* Grasset. » »

Robert Dreyfus : *Quarante-huit essais d'histoire contemporaine ;* Cahie la Quinzaine.

P.-M. Gahisto : *Heures légères ;* de la Province.

Y. Le Febvre : *Les Barbares ;* Stock.

André Lichtenberger ; *Notre Mi* Plon.

Camille Marbo : *Blassenay-le-Vi* Sansot.

Max-Anély : *Les Immémoriaux ;* cure de France ».

Maurice Montégut : *Du Pain !* dorff.

R. Randau : *Les Colons ;* Sansot.

Prosper Roidot : *Ferveur ;* Brux Belgique artistique.

Carl Smulders : *La Correspondan Sylvain Dartois ;* Bruxelles, Bel artistique.

Sciences

Charles Depéret : *Les Transformations du monde animal ;* Flammarion.

Sociologie

Marc Aucuy : *Les Systèmes socialistes ;* Alcan. 3 5o

Arthur Bauer : *Essai sur les Révolutions ;* Giard et Brière. 6 »

Edouard Daveluy : *La Serbie ;* Bruxelles, A. Gilles. » »

J.-L. de Lanessan : *L'Education Femme moderne ;* Alcan.

Paul Milioukov : *La Crise russe,* par Madame Marie Petite ; Libr. verselle.

Upton Sinclair : *La République trielle ;* Juven.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Séménoff.— Une lettre de M. E. Solari.— Folklore sav et genevois. — Le Salon des Poètes. — Le Dîner du quatorze. — Publicatio *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. E. Séménoff.

Mon cher Directeur,

Par la faute de la poste je ne reçois qu'aujourd'hui le *Mercu France* du 1er septembre dernier, où je lis la lettre de M. Valère Br concernant mon article sur le « mysticisme anarchique ». M. V. Br proteste contre ma « division des poètes russes contemporains » « place parmi les Parnassiens ». Je lui conseille de lire un article écri sujet par mon excellent confrère D. Philosophoff dans le *Tovarichc* 23 septembre dernier. Il y trouvera entre autres choses un passag cernant mes dernières chroniques dans le *Mercure de France* et la te soulevée par elles « dans la ruche des décadents ». Je lui signale tou ticulièrement la conclusion de ce passage que je me permets de cite

(moi) a écrit son aperçu d'une manière fort objective et je ne comprends pas
ut pourquoi notre ruche s'est tant émue. V. Brussov proteste, il n'est pas
ssien. Cependant Viatcheslav Ivanoff, dans la conférence publique qu'il a
au printemps dernier à l'Ecole Supérieure des Femmes, le range lui et Bal-
précisément parmi les parnassiens. En quoi est-ce la faute de M. Séménoff ?
iatch. Ivanoff lui-même, cet érudit, ce Tretiakovsky de notre « décadence »
ompe, qui alors comprend enfin quoi que ce soit ?...

suis curieux de lire la réponse de M. V. Brussov à ces observations
i spirituelles que vraies de M. Philosophoff, qui, elles, sont écrites en
, je m'empresse de l'ajouter, car j'ai le droit de croire que M. Brus-
it mal le français. Autrement il aurait lu dans ma chronique du 16
t dernier (page 362):

caractérisant ainsi les différentes tendances de la littérature russe actuelle, je
is que résumer, en les concentrant, les opinions courantes du monde litté-
.

s lecteurs viennent de voir par le témoignage de M. Philosophoff que
affirmation est exacte, et ils nous départageront, M. Brussov et moi.
Brussov ne se contente pas de parler de son cas à lui, et étant partie
rige en juge et me condamne sans phrases: « En général, dit-il,
la division des poètes russes faite par M. Séménoff est fausse. »
n sait-il, lui poète ? Qu'il nous laisse le soin de le juger — lui et ses
x — à nous, critiques littéraires. C'est le public et l'histoire qui pro-
eront en dernier essort.
serait vraiment très simple de classer les poètes et les artistes selon
caprice ou leurs ordres. Nos aïeux auraient dû alors classer parmi les
ds artistes le fou couronné qui, à son lit de mort, s'écria: « Quel grand
e se meurt ! »...
Brussov a tort de s'étonner de la place que M. Séménoff donne au
icisme anarchique, car ce n'est pas moi qui la lui donne, mais
la polémique en Russie, et c'est à moi, chroniqueur et critique littéraire, de le constater et de le signaler honnêtement et impartialement à mes
irs. M. Brussov n'en est pas content et proteste. Contre qui ? Contre
Il se trompe d'adresse !
réez, etc.

E. SÉMÉNOFF.

aint-Pétersbourg, le 13 octobre 1907.

§

ie lettre de M. Emile Solari.

Paris, 22 octobre 1907.

Monsieur le Directeur,

n père, récemment décédé, étant nommé par deux fois dans les arti-
sur Paul Cézanne, signés par M. Emile Bernard et publiés dans les
les 1er et 16 octobre du *Mercure de France*, je fais appel à votre
oisie pour obtenir l'insertion dans la prochaine livraison de votre in-
sante revue, en même place, de la rectification que voici :
ne conteste pas l'authenticité des faits rapportés. Il est possible que
père ait entrepris de faire au domicile de Paul Cézanne un buste de
ieil ami. Rien d'invraisemblable à ce qu'il ait été obligé de l'aban-

donner par un revirement fantasque du peintre. Rien d'invraisemblabl
que celui-ci ait brisé dans un de ses mouvements de fureur — souve
rigés contre ses propres œuvres — ce que M. Emile Bernard n
fâcheusement une « avortée effigie » et que je l'appellerai moi, avec to
sculpteurs, une ébauche.

J'ajoute que cette tentative de portraicturer Cézanne ne fut pas la
Cézanne alla poser plusieurs fois dans l'atelier de mon père pour
tre buste. Son caractère difficile interrompit les séances trop tôt. Il n
pas moins résulté une œuvre de valeur, extrêmement curieuse et trè
semblante — que je possède — et qui — avec un buste en terre sèc
de mémoire — que j'ai également — et une peinture au couteau ac
ment classée dans une collection — sont les seuls portraits exista
Paul Cézanne. Je n'objecte rien non plus contre le fond de l'anecdot
tive à la discussion passionnée entre les deux artistes et à l'effareme
voisins badauds.

Mais je proteste vigoureusement contre les détails qui, dans le ré
M. Emile Bernard, ornent ces deux histoires, contre les termes da
quels elles sont contées et contre les appréciations que M. Emile B
prend à son compte ou qu'il prête à Paul Cézanne. Jamais mon p
pu « supplier » son vieux camarade de lui laisser faire son portrait.
pour écrire cela, que M. Emile Bernard ait ignoré tout de la figure d
père, de son caractère et de son talent. Cette ignorance est d'ailleu
noncée par tous les mots de ces récits et elle aurait dû dissuader M.
Bernard de citer aussi inconsidérément un artiste de qui la vie malhe
n'avait pas besoin de ce dernier coup de pied.

Jamais mon père n'a pu « se foutre dedans avec son école des
Arts ». Il l'a très peu fréquentée — à l'atelier de Jouffroy — et il e
toute sa vie un adversaire irréductible de cette institution. Jamais s
veilleux moyens de réalisation ne l'ont laissé impuissant devant une
engagée dans des conditions matérielles normales. Paul Cézanne le
bien et il a pu constater souvent combien — à ce point de vue — l'
sation cérébrale de son vieux camarade différait de la sienne.

M. Emile Bernard aurait pu — puisqu'il a fait un aussi long sé
Aix — faire la connaissance de mon père, très accessible et d'
croyable bonté qu'attesteront tous ceux qui l'ont connu. Cela aurait
M. Emile Bernard de parler avec un mépris trop visible de « ce Sola
« ce pauvre diable de sculpteur » et de « cette célébrité locale et par
quent médiocrité de province ». Il se serait gardé de ces désignation
gneuses, qu'on trouverait excusables seulement sous la plume ou
bouche d'un *raté* amer. Il aurait appris que, si mon père a été, en
demi étranglé toute sa vie par la misère, il avait au moins la riche
sensations, l'exubérance des moyens d'expression, la puissance de t
l'équilibre — qui n'appartiennent pas à tous ceux qui se disent art

En se documentant un peu sérieusement, M. Emile Bernard
compte sans doute parmi les célébrités parisiennes — aurait appris q
« célébrité locale » avait passé trente-cinq ans à Paris : que « ce S
avait exposé des morceaux de sculpture dans trente-deux Salons de
ciété des Artistes Français; que « ce pauvre diable de sculpteur »
l'art vigoureux et libéré — ce qu'on a admiré dans Rodin — avan

même ; que *le Figaro*, *le Voltaire*, *l'Evénement* de la fin de l'Empire enregistré l'émoi causé dans le monde des arts par ses grandes figures sées aux Salons de cette époque ; qu'il a fallu la guere de 70 et la mune pour enfoncer ce tempérament dans l'enlisement effroyable de la pécuniaire d'où il ne devait plus sortir ; que l'Hôtel de Ville de Lyon de de mon père un buste de Simon Saint-Jean, peintre de fleurs, que mile Bernard pourra aller voir à l'occasion puisque celui du savant sc, érigé en 1895 devant la faculté d'Aix, ne lui plaît pas ; que mon a laissé — ici ou là — au cours de ses déplacements et des hasards de e, deux cents portraits, médaillons ou bustes — dont on retrouvera ues-uns ; que des fontaines publiques ou privées, des cheminées mo-ntales sont son œuvre ; enfin, M. Emile Bernard aurait pu pousser au cimetière Montmartre, pour voir sur la tombe d'Emile Zola le du maître écrivain fait par mon père le sculpteur Philippe Solari, son l'enfance, en 1867 — qui est plus qu'une œuvre de premier ordre et on reparlera.

Emile Bernard, qui expose ses croyances catholiques, a ouï dire là-ue mon père était un libre penseur impénitent. Peut-être de là son ctive antipathie et aussi la complaisance avec laquelle il enregistre ion défavorable de Paul Cézanne sur Emile Zola — qui pourtant lui a la voie droite et pratique au début de sa vie — voir le 1er volume Correspondance d'Emile Zola.

a n'excuse en rien les propos de M. Emile Bernard ni ses apprécia-absolument déplacées dans un article documentaire et d'autant plus donnables qu'elles visent un artiste intègre, doux et mort dans le nent.

illez agréer, monsieur le Directeur, avec mes remerciements antici-assurance de ma considération distinguée.

EMILE SOLARI.

§

klore savoyard et genevois.

Paris, 21 octobre.

Mon cher Vallette,

s son intéressante chronique du dernier numéro sur des traditions et ons de Haute-Savoie, M. A. Van Gennep cite plusieurs chansons en qu'il a recueillies près d'Evian. Elles sont également connues à Ge-qui, linguistiquement, appartient au même domaine que la Savoie. Le t de *Jean patagan* notamment, dont M. Van Gennep donne trois tes, est une scie populaire qu'il n'y a pas longtemps les jeunes col-s genevois avaient encore à la bouche. Je l'ai moi-même citée dans *ois demoiselles du père Maire* (1), sous cette forme :

Jean patagan,
La canne à la man,
L'épée au côté,
L'étron sur le nez !

cellent Blavignac, dans *l'Empro genevois* (2), dit :

La bouse sur le nez !

ouvelle publiée par le *Mercure de France* en octobre et novembre 1904.
'Empro Genevois, caches, rondes, rimes et kyrielles enfantines, cris popu-

Mais il ajoute aussitôt: « Bouse est le plus souvent remplacé par un nutif du substantif *être*, mot académique, mais trop bas pour l'écri toutes lettres. » Ce mot que Blavignac rougit d'écrire est le seul en u on n'a jamais dit *bouse*. La décence de Blavignac lui a d'ailleurs fai une bêtise, car le mot en question n'est nullement, commeil le un diminutif du substantif *être*, mais vient du germanique (bas-alle *strunt*, hollandais *stront*) et signifie proprement : ce qui est détac coupant, ce qui est rejeté.

Quand à *patagan*, ce n'est autre que *patagon*. Magellan découv Patagonie en 1519, et, vers 1622, la plus grande pièce d'argent fra Genève reçut le nom d'écu *patagon*. Ceci date notre quatrain, qui est d (le prénom *Jean* étant pris ici généralement, comme le *John* anglais *Michel* allemand) à railler la morgue de celui qui se pavane en bel a et en haussant la taille.

Actuellement le français a complètement évincé le dialecte, qui n'es parlé sur territoire genevois. Mais il y a une trentaine d'années, il se tr encore à Genève toute une génération qui, à la ville même, compre patois dit savoyard. L'ancienne littérature populaire est presque entièr dialectale, à commencer par l'hymme fameux du *Cé qué lé no*, qui t plus en plus, très justement, à devenir le chant national genevois, e M. Pierre-Paul Plan a publié une belle et curieuse variante (1), dé ainsi :

Noutron bon di, le maitré dé batailli,
Lui qui se ri du complo dé canaillé,
A bin fay vi pet on dessandou nay
Qui let torzo patron dé Genevoy (2).

Il faut même, à mon sens, considérer Genève et le territoire con moyen-âge sous le nom de *pays*, puis *comté genevois* (ou plus simpl *le Genevois*) comme le véritable centre linguistique du dialecte dit sav Littré, quand il cite un terme de cet idiome dans la partie étymologi son dictionnaire, dit « genevois » et non « savoyard » ; il dit « gene comme il dit « picard », « normand » ou « bourguignon ». Ce dialec resté la langue vulgaire de toutes les classes de la population gen jusqu'au milieu du XVII^e siècle, et les étudiants étrangers qui fréque alors l'Académie se plaignaient de ne pas entendre un mot de franç dehors des cours, s'ils ne logeaient chez des pasteurs. Cependant l çais était devenu langue officielle dès le commencement du XVI^e s mais il ne faisait que remplacer le latin dans cette dignité et il n'était plus parlé dans la vie usuelle que cette dernière langue. C'est le pat servait pour toutes les relations sociales et il était encore d'un empl quent à l'époque de la Révolution française.

Aussi un professeur de l'Université de Genève, qui se cache s pseudonyme de « Plud'hun », s'écrie-t-il avec un accent de regret : dommage pour nous que le patois savoyard ne soit pas devenu le fra

laires, sobriquets, etc., études ethnographiques, par BLAVIGNAC, Genève

(1) *La chanson de Rocati rabobinée par Jean Mussard, orfèvre*, Jullien, 1903.

(2) Notre bon Dieu, le maître des batailles, lui qui se rit du complot des ca a bien fait voir, par une nuit de samedi (l'Escalade de 1602), qu'il est toujo tron des Genevois.

s parlerions alors d'instinct la bonne langue puisée à sa source ! »
s comme le patois savoyard — ou genevois — n'est pas devenu le
çais, M. Plud'hun s'est vu réduit à écrire à l'usage de ses compatrio-
n petit livre intitulé *Parlons français* (1), où il a réuni les diverses
essions « incorrectes » qui émaillent la conversation des gens du meilleur
de à Genève, avec leurs équivalents en français « correct ». M. Plud'-
, dit-on, a déjà fait une petite fortune avec son livre. Bientôt les der-
s archaïsmes auront vécu sur les lèvres roses des jeunes Genevoises.
t cependant, parmi ces expressions honnies par l'intransigeance de
Plud'hun, bon nombre sont intéressantes et d'une forme — d'une esthé-
e, dirait M. Remy de Gourmont — excellente. Le tout est de savoir
sir. Abandonnant tout ce qui est corruption moderne ou germanismes
iltration bernoise (le fameux « français fédéral »), il y aurait lieu peut-
de ne pas expulser trop brutalement certains de ces anciens termes,
re vivants à l'heure qu'il est et dont Rousseau a déjà sauvé quel-
-uns, legs tant du dialecte savoyard-genevois que du vieux français
rté par les huguenots.

is les Genevois, le plus souvent, ne savent ni les reconnaître, ni les
e. C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, que le mot *beuffe*, très
oyé dans le sens d' « idiot », « imbécile », et qui est le même que *bouffe*,
on, est orthographié comme le substantif *bœuf*, avec lequel il est confon-
t qu'on a ainsi, au lieu d'un provincialisme charmant et sentant bon
uthenticité, une simple trivialité locale sans intérêt. Il faudrait repren-
et mettre au point, avec les éléments linguistiques dont on dispose
rd'hui, le *Glossaire genevois* d'Humbert, si plein d'erreurs ou d'in-
udes que, dans sa seconde édition, l'auteur a préféré supprimer toute
tymologie.

Recevez, etc.

LOUIS DUMUR.

§

Salon des Poètes, comme nous l'avions annoncé, a été, cette
, la grande curiosité du Salon d'automne. Les conférences qui ouvri-
chacune des trois séances furent faites par MM. Charles Morice, Ed-
Pilon, Robert de Souza. M. Charles Morice a dit lui-même les vers
Initiateurs » — Bandelaire, Banville, Leconte de Lisle, Verlaine,
rmé, Corbière, Rimbaud.

a seconde séance — « Quelques Aînés », les vers de Laforgue et de
Jean Moréas, Henri de Régnier, F. Vielé-Griffin, Emile Verhaeren,
ve Kahn, Charles Morice, Albert Mockel ont été dits par Mme Philippe
et M. Louis Bourny, du Théâtre Antoine ; Mlle Hélène de Mellier,
péra-Comique, a chanté trois chansons de M. Maurice Maeterlinck
en musique par M. Gabriel Fabre, qui accompagnait.

la troisième séance, des vers de MMmes Jeanne Perdriel-Vaissière
thieu de Noailles, de MM. Fernand Fleuret, Maurice de Noisay, Tan-
de Visan, Bocquet, André Salmon, Jules Romains, Claude Roger-
, André Joussain, Henry Spiess, Paul Castiaux, Louis Payen, Georges

(1) *Parlons français, quelques remarques pratiques dont on pourra profiter ailleurs et ailleurs*. Genève.

Périn, André Spire ont été dits par Mmes Philippe Colin et Mari Nys.

§

Le Dîner du Quatorze a eu lieu pour la première fois de cette s en octobre. Il était donné en l'honneur du Salon d'automne et de la pa pation des poètes à ce Salon. Il convient de rappeler que l'idée d'une ex tion poétique — consistant en récitations précédées d'une conféren était née au cours du dernier Dîner du Quatorze d'été. Le premier d'automne réunissait notamment MM. Jean Dolent, Frantz Jourdain, les Morice, Francisco Dario, Robert de Souza, Maxime Dethomas, Riotor, Louis Dumur, Maurice Baud, Pierre-Paul Plan, Samuel Co Charles Batillot, Pierre Girieud, Paul Morisse, Charles Martel, Eu Montfort, Henry Spiess, Tancrède de Visan, Maurice de Noisay, Eu Gaillard, Alcide Lebeau, Gabriel Fabre, Robert de Bermingham, Leg Chabrier, Achille Segard, Jean Héros, Gaston Danville, Camille Ma Alfred Lucas, E. Veinante, Bentegat...

§

Publications du « Mercure de France » :

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss. Les Etudes historiq* par Frédéric Nietzsche, traduction de Henri Albert. Vol. in-18, 3.50.

DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues*. IVe s 1905-1907), par Remy de Gourmont. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel :

L'individu sortit de sa poche un instrument contondant qu'on croit être u let. — *L'Express*, 6 octobre.

Son organe de baryton terrorisant est plutôt faible dans le grave. — *Tout-I* 20 octobre.

Fontanet compte environ 1500 habitants. Pas un n'a été indemne ; beaucou été tués sur le coup par la chute des maisons... mais on estime que le nombr victimes s'élève à plus de cent. — *Le Journal*, 16 octobre.

... Dans les deux dernières quinzaines de juillet... — *Cahiers de la Quin* IXe série, 1er cahier, p. 84.

Puis, tous les cinq, l'un après l'autre, firent subir à la femme les derniers o ges. — *Le Journal*, 11 octobre.

La Ville de Fontenay à son concitoyen Augustin-Daniel-Richard-Belliard. scription du monument du général Belliard, inauguré, le 4 juin 1907, à Font le-Comte.

A de tels récits ses compatriotes vibreraient comme des poteaux de télég sous le passage du courant. — J.-J. THARAUD, *Dingley*, p. 53.

Mme Sarah Bernhardt s'incline, à Bayonne, sur le lit de M. Rostand. Elle le t dans un état rassurant (*Havas*). — *Le Matin*, 17 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-H

UNE CORRESPONDANCE
D'ULRIC GUTTINGUER

M. Léon Séché, dans un groupe de figures bien dessinées s'assemblent autour de Musset, nous a présenté un Ulric tinguer vivant et parlant (1). Nous-même, il y a quelques is, essayions de le peindre, mais dans un autre cercle, dont dier était le centre (2). Il se place, à vrai dire, aussi bien mi les « camarades » du poète que parmi les familiers de ni qu'il appelait « notre immortel conteur ». Il avait connu Charles Nodier. Il pouvait chanter :

J'ai vu Trilby dans sa jeunesse
Plus diable que ceux qu'il faisait,
Et je le vois dans sa vieillesse
Plus ange que ceux qu'il créait (3).

Mais, en même temps que l'hôte accueillant de l'Arsenal, s les grands romantiques l'avaient admis dans leur intimité. veur méritée par un dévouement sans défaillance à la nou- e école. Lui-même s'en rendait témoignage :

A la littérature neuve
Je me suis voué, corps et cœur ;
J'ai pris dans mes bras Sainte-Beuve,
Comme le grand consolateur.
Amoureux comme l'Allemagne,

1) *Alfred de Musset*, t. I, pp. 133-145.
2) *Revue de Paris*, 1er oct. 1906, au cours d'une étude sur le *Salon de l'Ar-*
l.
3) *Les Lilas de 1843*, pièce insérée dans *les Deux Ages du poète*.

Je mourus au temps de Werther ;
Quand j'ai lu les Contes d'Espagne,
Semblable au bouchon de Champagne,
Comme lui je sautais en l'air (1).

Et il se parait de l' « auréole de gloire » que lui faisaient amitiés illustres. Il l'avouait, non sans grâce. Ce « faisceau poètes amis » était sa « seule couronne ». Il trouvait à ch ter leurs vers un orgueil de « victoire » :

Sur leur aile aux cieux emporté,
Je vais commodément à la postérité.

Abnégation rare chez un rimeur, de ne prétendre se vivre que par les rimes d'autrui. Mais il est bien vrai que fut la destinée de Guttinguer. Sans la pièce fameuse :

Ulric, nul œil des mers...

beaucoup ignoreraient son nom.

Ceux dont la « camaraderie » le flattait à ce poin tenaient-ils tout à fait pour un des leurs ? Il ne semble Sainte-Beuve, dans le portrait qu'il a esquissé de ce colla rateur occasionnel, avec qui, du reste, il ne termina pa roman d'*Arthur*, laisse, maintes fois, percer que, pour professionnel, Guttinguer n'est qu'un amateur (2). S'il traite pas ainsi en propre terme, il le qualifie « homme monde ». « Amateur », Ulric recevra ce nom du malic Latouche dans l'épître impertinente qui sert d'introductio ses *Mélanges poétiques :*

Comme un pommier ses fruits, laissez tomber vos vers.
Nos journaux vous font peur ?...Et qui va s'informer
Qu'un amateur de plus s'abandonne à rimer ?

On aimait son « naturel charmant », sa facilité, son g son inspiration délicate, mais vite fatiguée, et qui lai défaillir l'expression. Il n'était pas jusqu'au bon Nodier ne mît cette réserve à ses éloges.

Guttinguer souffrait d'une opinion point assez dissimu « Auteur aussi peu que possible », Sainte-Beuve le lui d un jour en manière de compliment, mais sans le guéri cette maladie d' « auteur » qu'est le désir de la publici

(1) Dans l'étude à laquelle nous venons de renvoyer.
(2) V. *les Portraits contemporains*, t. II.

a laissé paraître quelque chose dans la préface des *Deux*
es du poète, recueil où, à la suite d'élégies anciennes, figu-
ıt des « choses nouvelles, éparses de tous côtés entre les
ins d'un petit nombre, *qui a été bien discret à leur sujet*».
sentiment, ce regret du peu d'attention que retenaient ses
ıvres, se trahit aussi dans sa correspondance.

Au cours de son intéressant travail, M. Léon Séché publie
e lettre de Mme Mennessier-Nodier au poète que nous avons
si joliment évoquer la jeunesse enjouée de Trilby. L'éru-
chercheur en avait auparavant (1) imprimé une autre, où
thur est loué comme un « beau livre » et comme une « belle
ion ». Nous possédons la réponse, et nous en avons der-
rement extrait quelques lignes (2). Nous allons la donner
tout entière, avec une série de billets ou d'épîtres où l'ha-
ié de l'Arsenal remplit, abondamment parfois, les inter-
les de ses visites. Le ton général en est d'une familiarité
ctueuse. Guttinguer s'autorisait de son âge pour déclarer
Marie Nodier les sentiments qu'un Ruy Gomès avouait à
na Sol. Maints sujets y sont touchés : événements de fa-
le, maladie et santé, politique, et la plus chaude politique,
à moins que, par hasard, il ne s'agisse que de la loi sur les
res. Il y est parlé aussi des amis, du malheureux enfant
ible qui devait mourir impénitent buveur d'absinthe, et
t Guttinguer devait prendre un jour la défense contre le
ain trop superbe de Lamartine. La littérature, on le pense,
st pas oubliée; celle de Guttinguer lui-même, pas plus que
e des autres, et encore moins. On verra que cet « homme
monde » laisse passer un peu long son bout d'oreille de
delettre. Mais il y sait mettre de la grâce.

es remerciements pour les louanges données à son *Arthur*
rent cette correspondance.

Saint-Germain, 3 février 1837.

ai été touché plus que je ne pourrai jamais l'exprimer, Madame,
e que vous m'avez écrit sur *Arthur*. Je trouve dans votre lettre
uoi me consoler de l'oubli et de l'indifférence où ce livre est déjà
veli. Ma vanité va jusqu'à se dire qu'un livre qui vous a trouvée
vorable méritait un meilleur sort.

vec quelle clarté vous me faites lire dans votre âme tous les bons

(1) Dans son *Sainte-Beuve*.
(2) Dans l'étude à laquelle nous venons de renvoyer.

et aimables sentiments que cette lecture vous a inspirés, et quelle compense pour nous...

Si j'ai tant différé à vous remercier, c'est que j'espérais, d'un ment à l'autre, aller à l'Arsenal recueillir de votre propre bou quelques-uns de ces mots bienveillants qui m'ont tant ému et fai bien.

Mais l'hiver, la santé, la famille m'ont retenu et me retiend encore, je le crains. Quand on est à peu près tranquille, à peu heureux, à peu près en paix, on craint de rien déranger, quand a appris que tout est fragile et incertain au moindre mouvement.

Je ne sais si vous avez su que le pauvre Arthur a eu son fils quatre ans, le *dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours*, q rante-cinq jours au lit pour une cuisse cassée... Tout cela est gu Mon cœur ne l'est pas de ce coup porté à tout ce qui pense, pri vit en moi. J'ai murmuré à en frémir pour le reste de mes jours ne sais si je pense Arthur à présent.

Pourquoi vous dire cela ? et ne suffit-il pas de savoir que c'é un livre sincère au moment où je l'écrivais ?

Que je m'applaudis de l'avoir donné à votre maison ! Qu'il a là un doux sommeil, un honorable tombeau ! Qu'ils sont rares, ép ceux qui en jugeront et en parleront comme vous, Madame !

Je pense que des pages si sérieuses sont écartées durant ces niers jours de bruit et de fêtes, mais je me recommande à vous le carême. C'est pour ce temps aussi que je réserve à vous et à honorés parents la visite d'un ancien ami. Mon âge me donne le de me dire le vôtre, et votre lettre celui de vous assurer de l'a tion sincère et reconnaissante de votre bien humble et dévoué se teur.

GUTTINGUER.

Vous n'avez donc pas fait de *Perce-neige !* Je n'ai point vu t de votre charmante et intime poésie. Vous ne m'avez point dema de vers. Tous ceux qui m'échappent sont à vous, dès que vous drez.

J'ai bien envie d'oser vous en demander. Dites-moi au moin on en trouve et aussi à quelles heures de la matinée on vous ren tre. Si je vais à Paris, ce ne sera que pour quelques heures et pr palement pour vous remercier, vous et votre excellent père.

Un mot de cette *Perce-neige*, parue déjà, tout récem sans doute (1), et que Guttinguer n'avait pas reçue enc Mme Mennessier-Nodier avait réuni, sous ce titre, des pi inédites de poètes vivants, amis de son père, qui étaient

(1) Probablement vers la fin de 1836. Le volume porte la date de cette a

ens. Tous ceux à qui elle s'adressa ne montrèrent pas une
gale obligeance à « pressurer » leur portefeuille, comme
isait l'un d'eux. Guttinguer mit de la meilleure grâce le sien
contribution. Deux morceaux de lui (1) figurent dans le
cueil, et nous venons de le voir tout disposé à en donner
autres.

Où trempez-vous votre plume, Madame ? En quelle essence d'a-
itié et de cordialité trouve-t-elle ces mots choisis qui font le charme
s plus humbles et des plus fiers ! Que votre réponse est bonne et
nsolante !..

Sans ce terrible mot de rougeole, si fatal à ma famille, et d'un
uvenir sinistre parmi nous, je courrais à l'Arsenal vous remercier.
ais si vous êtes *féroce*, je suis stupide pour ces affreuses épidémies
le mot m'a cloué dans mon jardin qui a évité ce mauvais air.

Nous croyons le fuir en partant demain pour Saint-Gatien-les-
ois, près Honfleur (c'est mon adresse d'été), et ne revenons qu'en
ptembre, mais aux premiers jours.

Alors, j'irai vous faire un meilleur remerciement et vous deman-
r la poésie dont je ne me dédis pas, encore moins des sentiments
souvenir et d'amitié que j'ai voués à votre nom et à vous, Madame,
puis votre belle enfance.

Mes hommages les plus empressés et les plus affectueux.

ULRIC GUTTINGUER.

Paris, 14 juin 1841.
Rue de Courcelles, 10 *bis*.

Je suppose que notre ami Monsieur Soulié a reçu mon *Arthur*.
n'en ai aucune nouvelle.

Ce chalet de Saint-Gatien-les-Bois était sa retraite aimée, il
avait médité les Pères du désert, la Bible, outre le théoso-
e Saint-Martin, et, pris d'un besoin de repos et de renou-
au moral, après une vie agitée, il y avait écrit *Arthur*,
illustrent, en effet, des paysages normands. *Arthur*, cette
nfession d'« un grand désordre de cœur », livre de converti,
is d'un converti sujet à rechutes. Il était resté « remuable
moindre souffle », pour user encore d'une expression de
inte-Beuve. A défaut de ce confident, qui le connut si bien,
Léon Séché, qui vient de s'informer, nous avertirait que
int-Gatien était une Thébaïde sans austérité. Mais, au temps

(1) *Les Saintes amitiés* et *Entretiens poétiques*.

de la correspondance que nous transcrivons, Ulric était ma
et les soucis du père de famille plissaient son front, ja
« pâli sous des baisers de femmes (1) ».

Quand on se voit si peu, Madame, il est permis de s'écrire. J
beaucoup pensé à ces deux choses depuis notre dernière visite,
puis à ces vers dont vous m'avez parlé et que je voudrais voir, et p
à celle chatte intéressante que vous seriez bonne de me faire li
Tout ce qui vient de cette bibliothèque m'est bien nécessaire et ch
mant.

Il est vrai que je n'ai point de compensation à vous offrir, m
que vous importe... D'ailleurs, il faut que je vous dise que je s
bien découragé de mon dernier hommage. Vous qui écrivez de
ravissantes lettres, dont j'ai, pour ma part, quelques-unes qui su
sent à ma vie de poète, vous ne m'avez rien dit de mes Lilas;
mon vieil ami non plus. Ils ne sentaient donc absolument rien...
suis jugé par ce silence, jugé et condamné, comme dit Polichinel
sur la place où j'ai commis le crime.

Mon deuil en est fait et c'est pour cela que je vous en parle,
blessure étant fermée.

Jamais on ne se trompa plus complètement sur soi-même, vo
avez bien voulu louer des choses que j'estimais bien moins. Vos r
sons, s'il vous plaît.

Puisque vous venez jusqu'à notre Etoile avec M. Nodi
comment n'entrez-vous pas vous reposer rue de Courcelles? No
vous y garderions tant que nous pourrions. Nodier n'imagine p
tout le plaisir qu'il me ferait. Mais toujours ayez la bonté de me do
ner un souvenir du bon temps où vous mettiez de la musique s
les vers

de votre humble et fidèle serviteur

ULRIC GUTTINGUER

Paris, 15 octobre 1842.

On ne peut pas plus mal demander la charité littéraire.

Il parle de lilas au beau milieu d'octobre. Il s'agit de s
Lilas de Courcelles, qu'il venait de publier et qu'il inséra, de
ans après, dans *les Deux âges du poète*. Il y célébrait
charme de la demeure qu'il venait de louer près des Cham
Elysées, un pavillon avec jardinet, où, à défaut de ce « pr
temps du cœur » qu'il ne connaîtrait plus, il « se faisait »
« printemps d'herbe et de potager », — de potager p

(1) Musset.

mé : autour de la maison, les lilas foisonnaient, « le tronc
en noir et le flanc dégarni », beaux tout de même et suave-
nt odorants...

Ils ont le corps usé ; mais des fleurs à la tête...

Guttinguer aimait, en plein Paris, ce refuge contre Paris,
n que parfois il affectât d'en rire:

Du reste, ce jardin a l'air d'une retraite
A peu près comme j'ai, Messieurs, l'air d'un poète.

Nous l'entendrons avouer que, malgré le charme de la Nor-
ndie et de Saint-Gatien, « c'est toujours la rue de Cour-
les qui le possède ».

Vous êtes mille fois trop bonne pour un pauvre homme comme
i, mon aimable et trop jeune Marie, de lui dire des choses si
ectueuses et de ne point l'avoir oublié, avec tout ce qui se passe
ourd'hui dans la société. (Ceci est une histoire à vous conter.)
us serez bénie pour cette bonne action, et la lumière vien-
t pour ceux qui donnent de si doux rayons. Nous cour-
ns bien vite vers des paroles si douces, si ma femme n'était
enue par ses souffrances toutes physiques (j'ai cette noble con-
ce qui m'honore), mais il faudrait que cela fût bien fort pour que
us ne fussions pas de votre plus prochain mercredi. Vous aurez su
, pour n'avoir pas pris ce jour, nous ne vous avons trouvés
uns chez vous.

e ne sais si je vous porterai ces vers qu'on vous a promis. J'en ai
nte, car ils ont eu bien mauvais accueil.

Moi qui croyais avoir enfin fait mon chef-d'œuvre, je me trouve
int et convaincu d'avoir fait une pauvreté poétique, comme tant
lauréats, et où je n'ai rien fait passer de ce que je sentais profon-
ment.

e vous envoie donc d'autres vers dont vous connaissez la cause,
s doute, cause admirable, comme tout ce que fait ce divin fumeur,
charmant buveur d'absinthe, qui nous rend des fleurs et du nec-
pour toutes les horreurs qu'il avale. Je l'adore.

Quand donc causerons-nous ensemble? Et quand écrirai-je tous
vers que je pense et que je rêve pour vous, chère muse ? les
lleurs sont ceux qu'on n'écrit pas, dit Lamartine-Lamartine-
ion Barrot ! oh ! —

dieu, voici toujours mon écriture. Vous dira-t-elle un peu com-
n vous aime ce pauvre et détrompé Arthur ?

h ! que votre lettre est charmante !

20 janvier... 43.

Ces vers dont il avait « honte », Guttinguer les porta cep dant à l'Arsenal. Nous en avons sous les yeux le manusc daté de janvier 1843. Ils s'adressent « à Marie », avec c épigraphe : « Je pleure sans sujet; mon docteur me dit j'ai la maladie noire ! » On peut les lire dans *les Deux âges Poète*, au « Deuxième âge » :

Oh ! ces troubles du cœur, qui ne les connaît pas ?...

Le « divin fumeur » qui, à travers les nuages de son ciga se fait « adorer », est-il besoin que nous le nommions ? Mus venait d'écrire ses strophes espiègles, *Après une lecture :*

. . . . . .

Etre admiré n'est rien ; l'affaire est d'être aimé.
Vive le vieux roman, vive la page heureuse
Que tourne sur la mousse une belle amoureuse !
Vive d'un doigt coquet le livre déchiré,
Qu'arrose dans le bain le robinet doré !
Et que tous les pédants frappent leur tête creuse,
Vive le mélodrame où Margot a pleuré !...

Guttinguer répondit avec une vivacité spirituelle :

Le paradoxe est bon, on peut en faire usage,
Et j'aime assez, pour moi, rencontrer son visage
A l'improviste, neuf, en toilette surtout,
Et portant sur l'oreille un chapeau de bon goût...
. . . . . .
Mais il a des excès qui font que ma sagesse,
Bonne femme d'ailleurs, s'effraie et se redresse.
Quoi ! poète, tu veux que l'on plaise à tout prix
A la femme, et c'est là le but de nos esprits !
Plaire, je le veux bien, mais non pas au vulgaire.
Je n'aime pas surtout que tu cites Margot,
Je crains toujours qu'enfin on ne te prenne au mot.

Cette lettre, du 20 janvier 1843, s'aiguise, vers la fin, d trait à l'adresse de Lamartine. Guttinguer fut souvent cr au chantre des *Harmonies* devenu député. Il se vengeai coups d'épigrammes du déplaisir que lui causait l'aberrat de ce poète fourvoyé dans la politique. « Comète égarée disait-il, — à moins qu'avec plus de mordant il ne l'app « Cygne constitutionnel ». A qui lui reprochait sa méchan té pour l'exquis rêveur, et lui demandait : « Vous le détes donc ? » Il répondait : « A peu près comme on déteste une m tresse infidèle que l'on adore (1). »

(1) *Pensées d'un campagnard.*

Nous allons le voir tourner la pointe de sa malice, aimable
tte fois, contre M. Jules Mennessier-Nodier, qui avouait le
rt de ne pas aimer les sonnets. Sa femme s'en était plainte
irituellement à l'ami sonnettiste :

Quoique je sois en train de sonnet, ainsi que vous le dites, mon
er poète Ulric, je vous affirme que je suis la personne du monde
plus ennuyée, mais il serait peut-être injuste de s'en prendre aux
nets. Ils sont cependant cause que je fais très mauvais ménage
uis quelque temps; non pas que mon mari soit jaloux, le brave
rçon serait bien humilié qu'on eût cette pensée, mais il a horreur
sonnet; il aimerait mieux me voir adresser à M. Arvers ou à
Musset un poème en vingt-quatre chants que les quatorze malheu-
ix vers en question. — C'est une véritable haine, et il faut que
te haine soit mortelle pour résister à trois charmantes perles que
reçues depuis vous (1)...

Elle reçut cette réponse :

Paris, 24 mai 1843.

'en suis bien fâché, ma chère, mais je veux vous en faire un aussi,
e dirai, comme feu Potier, que vous n'avez pas connu : raison de
s. Je sais ce qui en est et que les deux pôles ne sont pas plus oppo-
que les goûts du meilleur ménage. Votre mari déteste les sonnets
ma femme abhorre les jardins. Pourquoi pas ? Il y a des person-
qui disent du rossignol : Oh la vilaine bête ! Peut-être savent-ils
il ne chante jamais mieux que quand il a mangé du cœur sai-
nt. Il se ferait mettre en cage pour en avoir, voilà un joli secret
istoire naturelle.

Mais il s'agit de sonnet. C'est ma bête rose, à moi, et j'irai voir
vôtres au premier jour que nos santés nous laisseront. Depuis
re départ, ce n'a été qu'un cri chez nous, pour mon fils que ses
ts tourmentent. J'ai des heures de trêve, mais des nuits de tor-
e, et tout va mal par suite, car je me suis fait à tout, excepté à
r souffrir mon enfant. Il a dormi, et il joue en ce moment, ce qui
que je vous écris, et que j'y cherche une force que je n'ai pas,
je n'aurai pas.

Adieu, je serre les mains à ceux qui vous aiment, et je baise la
re, que vous ne me refusez pas, j'en suis sûr. Je vous suis un vieil
i (ce beau titre). Je vous ai connue au temps où

Vous aimiez Paul Foucher, les grands vers et la danse.

Vous voyez que je sais quelque chose, mais bien peu et pas le

(1) Il s'agit de trois sonnets à elle adressés par Alfred de Musset. — Cette lettre a été publiée par M. Léon Séché, dans *Alfred de Musset*, t. I, p. 218.

meilleur. Adieu encore et tout à vous,

ULRIC G.

Un mot sur le vers qui évoque la toute première jeune de Marie Nodier. On l'a reconnu malgré la variante du te imprimé. C'est le dernier du quatrain qui ouvre le sonnet Musset « A Mme Nodier-Mennessier » :

Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux...
— Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux.
Vous aimiez *lord Byron*, les grands vers et la danse.

A son apologie du sonnet, Guttinguer en joignit un, voici :

SONNET
à une dame dont le mari n'aime pas les sonnets.

Comment ne pas aimer le sonnet, ô Marie,
C'est pourtant le Phénix. C'est bien mieux, c'est l'amour.
Il est si vif, si plein, si caressant, si court.
Nous lui devons Pétrarque et sa Laure chérie.

C'est un flacon doré d'extrait de poésie
Qu'on peut porter sur soi, respirer tout le jour.
C'est du plus fin des Dieux un malicieux tour
Pour faire deviner ce qu'il ne faut qu'on die.

Ce pédant Despréaux croit s'élever aux cieux,
Disant (l'instituteur) dans ses vers de carême,
Qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Parbleu, je le crois bien ! L'éloge est curieux ;
Mais je conçois, voyant ce qu'un sonnet sait faire,
Que le poème soit ce qu'un mari préfère.

ULRIC GUTTINGUER.

Mai 1843.

La lettre suivante est d'un ton différent. Des mois se s écoulés. La maladie est venue visiter l'Arsenal ; on a cr pour la vie de Charles Nodier ; on se rassure. Du moins, journaux le disent. L'ami alarmé s'informe :

Quelle vie, ma chère enfant, quel monde que ceux où l'on n prend que par les journaux (*le Constitutionnnel* peut-être!) que amis ont été malades !

Il est heureux d'en avoir de célèbres et dont Paris veuille bien s cuper. Enfin il va mieux, disent les *organes de l'opinion publi* mais que vous avez dû souffrir et gémir... Donnez-moi des nouve je vous prie, en attendant que je puisse arranger un voyage à l

al, dont veulent être ma femme et mon fils. Nous aussi nous ns été malades et chagrins. Est-ce passé ? L'on n'en sait rien et ens que je me débats encore contre quelque chose qui est en moi ui me consterne et me glace.

e ne vous rencontre plus, je ne rencontre même plus la dame cri- elle qui a pris votre semblant. Je vois bien que la saison des nes occasions est passée à jamais et je ne m'y résigne point. Le or des biens imprévus est fermé. Adieu, serrez-*lui* la main pour pauvre *Nadir*, s'il s'en souvient, pour son Arthur, surtout pour Ulric, qui est aussi le vôtre, ma trop jeune amie. Mes homma- du cœur à Mme Nodier. Je suis et serai toujours

le vôtre à tous, c'est entendu.

ULRIC GUTTINGUER.

5 janvier 1844.

Son pauvre Nadir », Charles Nodier appelait quelquefois ce nom son cher Ulric, en souvenir d'un livre anonyme l'auteur d'*Arthur* avait publié longtemps avant cette auto- graphie, en 1822, sous ce titre : *Nadir.—Lettres orientales.* uelle réponse fut faite à cette lettre? Le mieux qui avait lu de l'espoir aux fidèles de l'Arsenal ne devait pas se main- r. Le malade ne vit pas la fin de janvier 1844. Sa mort ira à Guttinguer une pièce assez médiocre, mais chaude nitié désolée (1).

uatre années se passent, pendant lesquelles, sans doute, orrespondance n'est point suspendue, quoique rien, à notre naissance, n'en subsiste.

n y pourrait cependant soupçonner quelque intermittence, on de la première lettre que nous possédions de la nou- e série. L'accent nous en paraît, en effet, un peu cérémo- x, si nous la comparons à celles où nous lisons : « Ma e enfant... ma chère pupille... » Cette familiarité ne tar- pas, du reste, à revenir.

Madame,

me rappelle au souvenir de notre amitié par un petit livre dont emier exemplaire eût été certainement, il y a peu d'années, pour bon et à jamais regretté Nodier.

vous en dois bien l'hommage à tant de titres, et un seul suffi-

Les Funérailles de Charles Nodier. Le morceau se trouve dans *les Deux âges* ète.

L'âge et la distance me séparent de vous, Madame, à qui ma moire reste si vivement attachée et fidèle.

Veuillez agréer l'expression de ces sentiments et me croire

Votre dévoué serviteur.

ULRIC GUTTINGUER.

Paris, 1er février 184

Le « petit livre » dont il s'agit, *Pensées, impressions nions et souvenirs d'un campagnard*, est un recueil de p volantes, proses et vers, — les vers, pourtant, y sont rares, — notes au pied levé sur les événements politique autres, brèves satires, portraits, remarques littéraires. « campagnard », si volontiers parisien, à condition de re rer le parfum de ses lilas ou de s'aérer de temps à autre sa « terrasse (1) » de Saint-Germain va revenir tout à l'h sur cet opuscule, qui lui tient au cœur. Il y a versé, monn en maximes brèves, son intime pensée.

Saint-Gatien-les-Bois, p. Honfleur
28 juin 184

C'est affreux, savez-vous, ma jeune amie, ma pauvre Marie! sommes des monstres, je vous assure. Vivre sans nouvelles l't l'autre par ces temps volcaniques, cholériques et diaboliques, p tiques enfin, ce qui renferme tout, hélas!

A qui la faute? à moi, oui, mais à vous aussi. Ceci est une v romance de moi :

Mais, tenez, c'est moi que j'accuse,
Et tous les deux pardonnons-nous...

Vous êtes femme, je suis vieux; nous avons tort, mais il fa finir. Voilà bien des mois que je me dis ces belles choses. Voyon en êtes-vous? où êtes vous?

Les journaux m'ont dit quelquefois votre nom. Vous avez m vous avez changé. Je crois bien que je suis descendu. Je suis r comme tout le monde; mais il me reste le fond, mon chalet, de qui ne sont plus bons qu'à se promener.

Voyons! et vous! que faites-vous? écrivez-moi. Je n'ai plu vous de poésie et d'amitié. Je crois que j'ai un petit livre de pe à vous offrir... Mais non, vous l'avez; vous m'avez écrit une adorable à son sujet, comme vous aller m'en donner une.

Etes-vous républicaine? êtes-vous rouge, blanche, bleue? je ne dirai pas ma couleur avant de savoir la vôtre. Voilà bien des

(1) Il appelait sa « terrasse » une maison qu'il avait achetée, rue du Château à Saint-Germain-en-Laye.

je veux vous écrire toutes ces bêtises et que j'ose dire : à quoi
!
nfin, je cède, je ne veux pas mourir ainsi. Ce choléra me fait
ibler pour mes amis. Ici, nous le bravons.
enez donc faire les recettes de la Normandie. Avec quel plaisir
ous paierais mes contributions. Un mot, en attendant cette joie.
uis, recevez nos souvenirs, mes hommages et offrez-les à votre
llente mère. Que devient-elle ? J'ai laissé Paris et fermé les
s.
dieu ! avec mille soupirs. Je ne vieillis point, je vous en avertis,
uis trop bête pour cela.

ULRIC GUTTINGUER.

es doléances sur les « temps « volcaniques » et « diaboli-
es » ne demandent nulle exégèse. La République venait de
proviser. Guttinguer était royaliste. Pour comprendre ce
suit, il faut savoir que M. Mennessier-Nodier était fonc-
naire des Finances. Venait-il d'avancer? On le peut con-
re de ces mots : « Vous avez changé... vous avez monté... »
a confession de la dernière ligne : « Je ne vieillis point, je
s en avertis... » est de toute vérité. Octogénaire, *Arthur*
t encore jeune. Son ami Sainte-Beuve en a témoigné.
uttinguer badinait, il y a une minute, sur la politique, tout
léplorant ses « horreurs », non moins que les ravages du
léra; il y va revenir. Sachons que, s'il emprunte l'abréviatif
Voltaire pour maudire « l'infâme », il songe à la Républi-
:

Au châlet de Saint-Gatien-les-Bois, par Honfleur.
18 juillet 1849.

nfin, ma chère enfant, me voici avec un jour sans trop de préoc-
tions et d'ennuis, un jour digne de vous, de votre charmante
e, cette autre vous-même adorable, naturelle et pur sang Nodier,
je reconnaîtrais comme si on me donnait du Saint-Simon ou du
gné à lire. Cette lettre a l'esprit de m'arriver le 4 juillet, le jour
a fête, saint Ulric, au milieu des enfants, des fleurs et des lar-
bêtes et charmantes du cœur. J'ai pleuré pour elle aussi, je vous
re... Votre affection est si gaie que vous feriez rire la Républi-
Vous en êtes donc... Vous lui avez des obligations, vous me la
s aimer. Je peux certainement bien vous dire ce que vous êtes et
e couleur. D'abord vous avez des ailes ; vous êtes un ange et
s êtes de la couleur qui n'a pas de nom, que cherchait Girodet et
l ne voulait pas souffrir qu'on lui nommât : « Monsieur, n'est-ce
du ceci, du cela ? (Théophile Gauthier vous en nommerait cent,

moi je n'en sais pas une). — Non, imbécile ! criait Girodet, la cou
que je veux n'a pas de nom. » C'est comme vous, Marie. D'aill
je vois bien que vous voulez en avoir plusieurs couleurs : les coul
du temps... moins le rouge... Aussi je ne vous passe point Con
rant, il faut faire le deuil de ces amis-là (1).

Ils viendront jusque dans nos bras
Egorger nos fils et nos compagnes.

Vade retro, Satana. Voyez-vous, quand on est fou comme
qu'on a du cœur, il faut prier qu'on vous assomme dans un in
valle lucide. Mais c'est qu'ils n'en ont pas. Tout le reste est
pardonnable. Restez au fond ce que vous êtes née, ce que le temp
l'étude m'ont fait. Nodier, Soulié et Taylor, nobles plumes d
vraie cause, tout cela m'est présent et cher. Tout cela m'aima —
ou moins peu, excepté votre bon père, qui m'aimait davantage.
vos nouvelles sont donc consolantes ! un beau pays, de l'aisance,
famille, votre mère près de vous, sauvés du choléra et du trem
ment de février qui m'ôte bien à moi dix mille livres de rentes p
longtemps peut-être ! Aussi je trépigne, je rugis, je maudis, con
un être faible et sensible que je suis. Je ne veux plus voir d'hom
et je reste au milieu de mes bois ! *Mes* bois ! quelle fatuité ! con
si on avait quelque chose à soi, à la veille du jour qui vient... V
vous moquez bien de moi avec ma harpe, moi qui n'eus ja
qu'une pauvre guitare que je n'ai su mettre d'accord parfait
seule fois. J'ai essayé encore pour cette pauvre Récamier. Je vou
vous montrer ces vers qui ont paru dans *le Corsaire*, le lendemai
sa mort. Je ne sais où les retrouver, et mon cœur qui les a faits n
sait point. Ils vous plairaient, j'en réponds. Du reste, de la pro
de la prose, tous les jours, dans *le Corsaire*, pour écr... l'i
Cette feuille a des torts, mais, sans me connaître, vous n'oublierez
qu'elle imprimait, tous les matins, ces pensées que vous ave
qu'une main inconnue jetait dans la boîte. Du reste, nous som
là des bons et des mauvais, comme partout, ma pauvre Marie, cor
chez nous, comme en nous, où il y a des diables et des anges.
que vous voir ici serait doux ! Le plus beau lieu de la terre, di
les visiteurs ! Mon plus bel ouvrage... ce n'est rien dire, mais
plus belle étoffe. Les bois, les prés, les mers, tous les beaux ar
de ce monde. Une passion... encore !

Mon fils a grandi et s'y ennuie !... c'est juste.

Adieu, ma chère Marie, nous voici retrouvés. Que ce ne soit
pour nous perdre autant que nous avons fait. Je serai en octob
Paris, s'il existe et moi aussi. Vous y viendrez peut-être. C'est

(1) Victor Considérant avait fréquenté le Salon de l'Arsenal.

rs la rue de Courcelles qui me possède. Si nous voyageons, ce
a vers Saint-Pol, où je vous enverrai mon fils.
)ites-moi tous vos événements. Croyez-moi à vous et aux vôtres,
quels je serre les mains. Adieu, bonne recette. Tenez je ne peux
s quitter; je vous dirais plein cette page d'adieux. Si vous faites
s ou prose, donnez-m'en. Adieu, adieu et adieu. Votre vieil ami.

ULRIC G.

Voilà qui nous renseigne sur la composition du « petit
re » dont nous parlions, il y a un instant. Il s'est fait, jour
jour, de feuilles jetées dans la boîte aux lettres du *Corsai-*
Les vers sur Mme Récamier n'y furent pas recueillis. Nous
rouvons, en revanche, une satire du socialisme, que Guttin-
r haïssait en propriétaire menacé :

Socialiste entouré de nuage,
Humanitaire entouré de brouillards,
Vous nous jetez votre torche au visage,
Pour des flambeaux vous prenez vos pétards.
Comme l'enfant qu'abandonne sa mère,
De ce qui brûle on vous voit faire un jeu.
Fleurs de la nuit, restez loin de la terre,
Car ici-bas vous mettriez le feu...

ne ménageait, d'ailleurs, guère davantage les modérés,
espèce constitutionnelle », où nous l'avons vu ranger ma-
usement Lamartine :

Paris, 21 février 54.

'est bien moi, ma chère et jeune Marie, qui suis un indigne et un
rable, un pas grand'chose, un rien du tout, de n'avoir pas encore
chi la distance, comme disent les classiques et le matelot de
pauvre Paule Duchambge, pour vous serrer les mains et vous
tout le bonheur que j'éprouve à vous savoir rentrée à Paris. Si
is jeune, amoureux, ce serait fait, pourtant ! O jeunesse, ô amour !
dément vous êtes des dieux et le reste.... n'est rien. Si fait, pour-
, c'est quelque chose, et nous l'éprouverons bien quand nous
reverrons, quand nous parlerons de nos enfants et de nous, du
é, des absents, chère Marie. Et voilà les larmes qui me viennent
yeux. J'aurais dû, au moins, vous écrire pour me plaindre et
parler de votre cher fils, que j'ai trouvé charmant et tout Nodier,
-à-dire un vivant entre les morts.

Quel bien cela fait de rencontrer une nature jeune et riante et
iale en ses manières, dont on sait le fond aux premières paroles.
onnaissance a été bientôt faite. Je suis sûr que vos filles... par-
! vos demoiselles — on doit le dire à Pont-Audemer, — me fe-

ront la même impression... Mais quand ? Mais quand ? Sera-ce manche ? C'est le jour d'Eugénie et celui que le Seigneur a fait l'Eglise, et je le croirai deux fois si je vous vois entrer dans ma meure ce jour-là. Ayez la bonté de me l'écrire la veille, ainsi l'heure, afin que je reste, car je sors encore, hélas ! pour marc

J'espère que nous fêterons les lilas de Courcelles ensemble, o moins les violettes, et que la santé de ma femme le permettra. sort d'une fluxion de poitrine qui l'a bien affaiblie et ne sait où en est d'un mal plus grave qui la tient depuis trois ans.

Si vous ne venez pas encore, dites-moi quel temps vous acco à Paris et à M. Laurent, de l'Ardèche, avec lequel votre fils m'a fait rire. Que nous prenions jour pour un de ces déjeuners si com autrefois, et où il y aura tant d'absents... Je veux voir mes enf courir dans mes premières fleurs, après le carnaval pourtant, faut vous laisser faire.

Merci de votre toute charmante lettre. Je vais dire à Eugén qui la concerne et me vanter à elle d'avoir inspiré et conservé amitié aussi douce que la vôtre. Je dirais de vos lettres ce q disais du regard de mes filles, il y a trente ans :

Vos doux regards sont des caresses.

Venez donc que je vous présente mon fils, qui a une âme da musique, et qui en cherche une autre, qu'il n'a pas encore trou C'est moi qui suis un rude causeur, un bavard, mais cela n'emp pas les sentiments, au contraire, et surtout ceux que je vous ai *per sempre*, *per mai*, *per sæculum*. Adieu.

Votre vieil ami,

ULRIC GUTTINGUER.

L'allusion au *Matelot*, de Pauline Duchambge, a besoin d plication. L'artiste venait de donner un concert où elle a chanté quelques-uns de « ces doux airs » de jadis, « amis c qu'on retrouve avec joie ». C'est ainsi, du moins, qu'en pa Guttinguer dans une pièce de vers qu'il lui avait adress cette occasion. Parmi ces refrains d'autrefois, était celu matelot :

... Ces chants si frais, si pleins de douces visions,
Etincelles du cœur et fleurs de mélodies,
Ils réchauffent encor nos âmes engourdies.
O passé, doux passé, tu revivais encor.
Des souvenirs bénis tu rouvrais le trésor.
Comme *ce matelot a franchi la distance !*
Au foyer de l'amour c'était notre romance (1)...

(1) *Les Deux Ages du poète.*

En février, une invitation à venir fêter « les lilas » devait raître prématurée. Aussi l'habitant de Courcelles ajoutait-il : ou au moins les violettes ». Mais c'était le lilas que, d'habide, on célébrait comme « l'introducteur du printemps ». Il commandait le déjeuner », qu'on aimait à prendre, fenêtres ıvertes, l'air se jouant dans les rideaux et soulevant la nappe. me Mennessier-Nodier, dans son livre sur son père, nous renigne au sujet de ce petit gala, où elle se souvenait d'avoir ncontré Victor Hugo, sa femme et sa fille Léopoldine, Anine de Latour, Tattet, Arvers, Musset (1)...

L'année 1854 ne vit pas, malheureusement, pareille réunion. a maladie de Mme Guttinguer ne le permit point :

Lundi, 10 avril 1854.

Nous sommes, ma chère enfant, dans une véritable affliction pour a femme dont le mal a pris un caractère grave, alarmant, et qui bat, elle si forte, au point de nous désoler. Tout ce qu'on peut nous e, c'est que ce sera horriblement long.

Cette douloureuse circonstance est ce qui me prive de vous voir, de us appeler, de nous réunir, vous, vos chers enfants dont l'un est au me faire une douce visite l'autre jour, et dont je suis de plus plus charmé. Dites-moi pour combien de temps vous êtes encore ns ce beau Paris qui empêche de regretter quoi que ce soit, mais n qui que ce soit. Ne me trouvez pas trop curieux ni trop bête ; ais, quand cela serait, aimez-moi quand même. Car je ne sais pas i pourrait m'empêcher de vous aimer.

ULRIC GUTTINGUER.

Nous retrouvons, cinq ans plus tard, Guttinguer attaché à la daction de *la Mode Nouvelle*. Il a, dans un récent article, primé le nom de son ami Nodier, mort depuis quinze ans ssés, et il ne veut pas que la fille ignore le souvenir qu'il rde au père. Pour cause « d'utilité publique », il lui faudra ménager bientôt de Courcelles, il vient d'en être averti, et il st résigné tristement. Puisque le macadam règne, « place macadam ! » Mais en renonçant au « modeste asile » où il spérait mourir », il a donné une pensée aux amis qui sont nus jadis respirer ses « bosquets lilas », et, avec Musset, il a é Nodier (2).

1) *Charles Nodier*, pp. 348, 349.
2) *La Mode Nouvelle*, 21 juin 1859.

26 juin 1859.

Ma chère Marie,

Toutes les fois que j'écris le nom de votre charmant et respectal père, je veux que vous le sachiez.

C'est pourquoi je vous envoie le numéro de la *Mode*..... *Nouve* dont je suis, et, d'ailleurs, cela vous fera savoir ce que je devie sans vous dire tout mon découragement de la vie, qui est à son ap gée (si j'ose m'exprimer ainsi). Ah! que j'en ai bien assez, m Dieu!

Et vous me répondrez peut-être. Je ne sais qui m'a dit que vo gendre était à l'armée d'Italie et que votre enfant était près de vou Quelles émotions, mon Dieu! J'ai honte des miennes à côté de cell où je vous vois. Dites-les-moi en quelques mots. Ils me trouverc à Courcelles jusqu'au 10 ou 12 juillet. Après, après ce sera, si j' sors vivant, avenue Frochot, n° 7, rue de Laval, 27.

Et je ne vous en dis pas plus long, ne sachant ce que je devie drai, où j'irai, si nous nous reverrons encore.

Adieu, très bonne et très chère, amitiés à tout ce qui vous en ronne. Votre fidèle ami,

ULRIC GUTTINGUER.

Le capitaine Lion, gendre de Marie Nodier, revint d'Itali Mais la campagne de 1859 mit trois fois en deuil la fami Mennessier (1). Comment Guttinguer le put-il ignorer? Vo pourtant qui nous le montre informé bien tard:

3 janvier 1861.

Comment, ma pauvre amie! vous avez été si affligée, si malhe reuse, et je n'en ai rien su! Ah! que je vous plains avec votre cœ de Nodier, votre âme! Comme tout cela a dû être brisé, foulé, rav gé. Et il vous en reste pour être sensible à mon souvenir, pour m crire des mots que j'inscris au livre de ma vie et dont vous seule av le secret! Je vous en voudrais pourtant, si cela était possible, douter de notre conformité de sentiments dans cette cause impie po laquelle a coulé le plus cher de votre sang! Je pense et je sens com vous, ma chère amie, et je le crie sur le papier tant que je peux avec toute la colère qui peut entrer dans mon cœur, et vous le sa riez s'il venait autre chose à Pont-Audemer que du *Chat pendu* (2 La *Gazette de France* (3) vous le dirait souvent, elle où votre no père écrirait, s'il vivait encore, où je le nomme toutes les fois qu'

(1) Le colonel Louis Mennessier, frère de M. Jules Mennessier, le chef de l taillon Alphonse Mennessier et le capitaine Stanislas Mennessier, ses neveux, to bèrent à Magenta ou à Solférino.

(2) Jeu de mots, sans doute, rue Capendu.

(3) Guttinguer collaborait à la *Gazette de France*, alors dirigée sur Lourdoue

nt l'occasion, où je m'inspire de lui tant que je peux! Comment
us envoyer cela, et cette *Mode*, surtout avec ses cent et un numé-
passés qui contiennent le roman de l'Inconnu et de l'Inconnue?
vous adresse aujourd'hui le plus nouveau et le moins bon, peut-
e, mais enfin, c'est moi, et je continuerai. Passer devant vous, ce
a encore du bonheur.
Comment n'y a-t-il pas un royaliste, dans votre recette particu-
re, qui s'abonnerait à ces dernières archives de toutes les légiti-
tés! Mais ce parti s'abandonne lui-même et n'a plus rien. Il laisse
urir de faim ses écrivains qui sont bien obligés d'aller chercher
pain ailleurs. Ce qui nous reste s'en va et laisse la place libre au
ècle et aux Boniface, Grand-Guillot et Cie.
Je m'accrocherai à la dernière feuille et m'en irai avec elle; que ce
t en passant sous vos yeux, au moins, ma chère fille.
Et votre fils est en préfecture! mais cela n'est pas mal! un secré-
re écrit, et peut bien écrire, et il est bien placé pour voir, obser-
et rire de la bêtise humaine.
'aites-lui tous mes compliments et ne m'oubliez plus, vous, chère,
nd vous aurez des peines et des consolations.
e veux tout savoir. Adieu, je vous bénis de votre lettre, qui rend
er et si heureux votre fidèle serviteur,

ULRIC G...
10 septembre 1861.

aut-il que vous soyez de votre Pont-Audemer, ma chère Marie,
me renvoyer ces pages faites pour vous! Ah! votre père n'au-
pas fait cela! Je ne peux vous dire une plus grande méchanceté!
omment, vous croyez que je ne me suis pas arrangé pour vous
er cela à perpétuité, et que vous puissiez le relire à la rencontre?
'ose vous le renvoyer à présent, tant je suis humilié.... Voilà six
que je n'ai vu mon pauvre Chalet, le plus beau lieu de la terre,
que disent tous ceux qui le voient, et ma création, depuis l'herbe
u'à la cime des arbres! sans cela je vous y aurais appelée depuis
temps.
ous avez l'*heureux pressentiment* que nous nous y retrouverons,
hère amie! Ah! n'ayons jamais de ces pressentiments-là, le dés-
e plaît à les détruire, mais osons en avoir l'espoir. Si je vis
re je ferai tout pour cela, l'an prochain.
pourquoi cette séparation? Pour bien des causes. D'abord, une
mité qui m'interdit les voyages et que je crains qui ne me soit
si je m'y risque, et surtout par les chemins de fer de l'enfer
eau.
fin, j'irai en brouette, s'il le faut, mais vous, où serez-vous?
ez, je vis au jour le jour, et cela me réussit mieux que toute

autre chose. Ainsi je n'ai point de déceptions, et, m'attendant à t
les maux petits et grands, aucuns ne me trompent plus.

Je ne m'en vais pas moins prier pour que votre vœu se réalis
que nous nous embrassions encore une fois au milieu de nos fa
les.

Ne nous oublions pas et donnons-nous plus souvent des marq
de souvenir. Que nous sachions ce qui advient de nous et de ce
nous est cher. J'y compte. Plus je vieillis, plus ce passé m'est né
saire et plus je m'y cramponne.

Au revoir donc, n'importe où et comment. Mais tout à vous
près et de loin.

ULRIC GUTTINGUER.

Ne venez-vous donc plus à Paris ?

Que faites-vous ? Que devenez-vous, ma chère enfant, vous
vôtres, tout ce que vous aimez ? Se peut-il qu'on se néglige t
quand on s'oublie si peu.

J'en parle d'après moi à qui le passé apparaît plus que jamais p
faire rougir et rugir le présent.

Quand vous m'aurez répondu, je vous adresserai un souvenir
je ne veux pas qui perde son temps à vous chercher.

Je suis un proscrit de Courcelles. On m'a démoli, sous prét
d'embellissement. Et pourquoi pas moi aussi ?

Je suis exilé dans la Bohême et là tout est regret et mélan
noire.

J'attends un rayon de vous, ma chère enfant, sur mes soixa
quinze ans, et vous bénis d'avance, comme autrefois.

ULRIC GUTTINGUER.

Avenue Frochot, 7, Paris, rue de Laval, 26 décembre 186[illegible]

Oui, ma chère Marie, je suis aussi bête que vous, et je m'en va
Je rougis jusqu'aux yeux de tout ce qui s'écrit, mais je fais
exceptions, et pour les poètes surtout. Il en perce de charmants
notre boue littéraire.

Salammbo est une mystification, une farce qui me confond,
qui ai adoré *M*me *Bovary* et qui aime l'auteur. Tout le monde é
de rire au nez de ces amours carthaginoises et mercenaires, co
au nez du notaire et de bien d'autres.

Mais lisez *l'Argent maudit* de Ch. Monselet, et vous vous r
cilierez avec le temps.

Vous me demandez si j'écris encore, ma chère Marie. Non,
fini depuis le 1er de ce mois. J'avais *la Mode*, j'avais *la Gazett*
France qui recevaient mes derniers épanchements. *La Mode*
fait supprimer, et *la Gazette* me quitte.

La menace administrative s'est réalisée. Le voilà exproprié
son cher cottage, exilé de ses lilas. Il vient d'avouer un
e où l'on ne se plaît guère à la vie de nomade. C'est pour-
nt — il dit vrai — en plein pays de Bohême qu'il a cherché
fuge, puisque c'est au pied de la Butte.

Je vous enverrai mes derniers soupirs dans des numéros que je
trouve et que je vous prie de garder comme souvenir de l'ami de
tre adoré père et de votre personne. J'avais eu l'idée de réunir tout
la et d'en faire un dernier volume (3e âge du poète), je me refu-
rai cette prostitution. Vous retrouverez dans ce que je vous envoie
nom de notre Emile Deschamps, qui m'est bien reconnaissant. Nous
us nommons souvent dans nos lettres et aussi avec un autre, Emile
rateau, qui me voit tous les jours et qui se souvient de vous, les
mes dans les yeux et le sourire aux lèvres. S'il était là, il pren-
ait la plume.

Et le reste, chère enfant ! que devient-il ? le cher fils ! est-il pré-
? qu'il y prenne garde ! et la demoiselle ? Etes-vous seule dans
ville des cuirs ? Moi, je suis avec mon fils... Mes filles sont des
mpagnardes avec maris agricoles... Voilà dix ans que je ne les ai
s ! Car ma vieillesse, mes infirmités ne me permettent pas les voya-
s, dont la fatigue m'est odieuse.

Et vous ? vous avez des névralgies, mais l'homéopathie guérit cela.
sayez-en donc et apprenez-moi le succès bientôt.

Mes compliments auprès de vous, Madame, et tenez toujours pour un
vos meilleurs amis

ULRIC GUTTINGUER.

Avenue Frochot, 7, rue de Laval
à Paris, près Montmartre
comme adressait M. Prudhomme.

Cette lettre (1), la dernière de celles que nous possédons, ne
rte aucune indication de mois ou d'année. Mais son contenu
ffit à la dater. Contemporaine de *Salammbo*, elle est de
62. Un peu de défaillance dans la main s'y trahit, mais l'es-
it s'y montre vif encore et jeune d'allure. Jusqu'au bout,
ttinguer conserva la grâce de sa plume épistolière.

Nous l'avons vu louer le style de son amie. Elle lui rendait
compliment. Il faut, disait-elle, avoir eu le bonheur de cor-
spondre avec lui « pour savoir ce que peut contenir de
arme tout-puissant une feuille de papier pliée en qua-
(2) ». Sans tout à fait partager cette admiration, dont l'excès

(1) Nous en avons publié un extrait dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1906.
(2) *Charles Nodier*, par Mme Mennessier-Nodier.

a la meilleure des excuses dans des souvenirs si anciens famille et d'amitié, nous avons trouvé un plaisir littéraire transcrire ces quelques pages d'Ulric Guttinguer. La quali d' « homme du monde », que les poètes et les critiques donnaient au sens d' « amateur » et, comme il disait lui-mêm de « surnuméraire » du Parnasse, paraît ici du meilleur côt Il a l'urbanité élégante et piquante, la finesse du tact, l'art l'aperçu prompt et de l'effleurement délicat. Plusieurs lettr insérées dans la trame d'*Arthur* avaient montré cet aspect son talent. On se plaît à le retrouver ailleurs que dans u fable, même autobiographique.

MICHEL SALOMON.

CONVERSATION

ENTRE

M. MESURE ET M. VIEILHOMME

OU L'HOMME MARIONNETTE ET LA CONSCIENCE CRÉATRICE

—

M. VIEILHOMME. — Ainsi, mon pauvre monsieur Mesure, vous enez toujours pour cette théorie ridicule ?

M. MESURE. — Hélas !

VIEILH. — Vous n'êtes pas gêné par les contradictions u'elle vous fait accumuler ?

MES. — Elle ne me conduit à aucune contradiction, mais avoue qu'elle est difficile à accepter. Nous sommes trop habiués à autre chose. Elle s'est d'ailleurs imposée à moi, malré moi, comme une conclusion nécessaire de remarques que ai faites, et qui me paraissent inattaquables ; je comprends ependant qu'elle choque beaucoup de gens.

VIEILH. — Elle choque tout le monde, ou, plutôt, elle ne noque personne ; on ne se met pas en colère contre un fou ; ais aucun homme sensé ne l'adoptera.

MES. — Je resterai donc seul ; je ne tiens pas à ce que vous ensiez comme moi.

VIEILH. — C'est le fait d'un orgueilleux.

MES. — Dites d'un homme logique.

VIEILH. — Voilà le grand mot lâché. Vous seul êtes logie ; moi je ne le suis pas, ni personne. Qu'est-ce que c'est l'être logique ?

MES. — Je veux dire que je suis conséquent avec moiême, ce qui ne vous empêche pas de l'être de votre côté. Je 'en tiens à ce qui me paraît évident, sans me préoccuper de que pense mon voisin.

VIEILH. — Je fais comme vous, mais je n'ai pas la prétenon de faire de la Science. Vous dites que la science se reconît à ce qu'elle est impersonnelle, et vous en faites une qui ne rt qu'à vous.

MES. — Je prends les mesures comme point de départ ; commence, comme tout le monde, par étudier les sciences ir personnelles ; puis j'en tire *tout* ce que j'en puis tirer. Vo commencez comme moi, mais vous vous arrêtez en route. D qu'il s'agit de vous-même ou d'un autre animal quelconqu vous renoncez à ce que vous savez de géométrie, de chimie, de physique ; vous prenez d'autres postulats pour vos dédu tions, et vous créez ainsi un monde vivant, qui diffère esse tiellement du monde brut.

VIEILH. — Si ces deux mondes ne différaient pas esse tiellement, vos déductions physico-chimiques rencontreraie fatalement, un jour ou l'autre, celles que je fais en partant données psychologiques.

Or, il y a contradiction. D'un côté je trouve de la liberté de la spontanéité ; de l'autre, la pure inertie.

MES. — Vous êtes dupe de définitions.

VIEILH. — Ces définitions s'imposent à tous ; vous se vous entêtez à nier l'évidence. Voici un caillou sur lequ marche une fourmi ; vous voyez bien que l'animal est libre la pierre inerte.

MES. — Je vois que le caillou est un caillou, et que la fou mi est une fourmi.

VIEILH. — Mais la fourmi est vivante, et le caillou ne l'e pas.

MES. — D'accord. Voici aussi, au bord de la route, champignon qui est vivant ; et la fourmi paraît libre à cô du champignon inerte.

VIEILH. — L'inertie du champignon n'est qu'apparente il a poussé cette nuit en écartant les obstacles ; voici encc une racine qu'il a soulevée, et qui reste tendue sur lui en déformant, comme une ficelle sur un bouchon de champagn

MES. — Et voici une pierre qui, en tombant du talus, écrasé une fleur.

VIEILH. — Mais elle n'est pas tombée seule ; qui l'a f tomber?

MES. — Peut-être un oiseau en s'y posant, peut-être la ter humide en se rétractant par la sécheresse ; que sais-je ?

VIEILH. — Il a toujours fallu un concours de circonsta ces extérieures à la pierre. La pierre n'est pas tombée seu

MES. — Il faut aussi à la fourmi de l'air et de la chaleur. pprimez l'air et la chaleur, il n'y a plus de fourmi.

IEILH. — Mais avec de l'air et de la chaleur, la fourmi cute des actes admirables, tandis que le caillou ne peut tomber ou se dilater.

IES. — La fourmi est fourmi, le caillou est caillou. La leur, qui fond un morceau de glace en le rétractant, dilate morceau de fer placé à côté et qui reste solide ; chaque ps agit suivant sa nature.

IEILH. — Mais quelle différence merveilleuse entre la ure d'un caillou et la nature d'une fourmi !

IES. — Je suis plein d'admiration pour le caillou comme ir la fourmi. Mais que sont devenues l'inertie et la sponta- té ?

IEILH. — La fourmi fait ce qu'elle veut, le caillou subit sivement les influences extérieures.

IES. — Et que ferait la fourmi si la température montait oo°, ou si le vent remplissait son ambiance de gaz carboni- ?

IEILH. — Elle mourrait, et deviendrait inerte comme le lou ; mais tant qu'elle est vivante elle est douée de sponta- té ; elle n'est pas inerte.

ES. — Qu'appelez-vous inertie ?

IEILH. — Tout le monde s'entend sur cette définition. L'i- tie est la propriété d'un corps qui ne peut changer par même son état de repos ou de mouvement.

ES. — La fourmi vivante est donc inerte ; elle ne saurait nouvoir sans air et sans chaleur.

IEILH. — Si elle n'avait ni air ni chaleur, elle ne serait vivante.

ES. — Et le tour est joué ! Un être vivant est doué de ntanéité par cela même qu'il est vivant, puisqu'il n'est nt que si les circonstances lui fournissent tout ce qu'il faut. Mais s'il n'est pas vivant *par lui-même*, il ne sera s utile de se demander s'il peut changer *par lui-même* son de repos ou de mouvement. Un être vivant est un espace ité dans lequel se passent certaines choses dans certaines onstances ; j'en dirai autant d'un caillou.

IEILH. — Mais il ne s'y passe pas les mêmes choses.

ES. — D'accord; la fourmi est fourmi, le caillou est caillou.

VIEILH. — La fourmi fait ce qu'elle veut.

MES. — Savez-vous ce qu'elle veut ?

VIEILH. — Je le devine d'après ce qu'elle fait.

MES. — Et le caillou? quand il a exécuté un mouven croyez-vous qu'il l'a voulu ?

VIEILH. — Vous vous moquez; le caillou obéit passivem la fourmi est libre.

MES. — Il est plus facile, je l'avoue, de se faire obéir caillou que d'une fourmi; cependant, d'ingénieux psych ques se font obéir assez convenablement d'animaux très viva On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, mais o attire avec du miel.

VIEILH. — Parce qu'elles aiment le miel; elles vont au parce que cela leur plaît.

MES. — Vous avez raison; mais c'est déjà quelque c pour moi, que de prévoir ce qui leur plaira. Si je savais vance tout ce qu'elles aiment, je me ferais obéir d'elles co d'un caillou. Je pourrais d'ailleurs vous parler d'un ca dans les mêmes termes ; j'ai appris, par une longue observa que le caillou aime à tomber, et à se dilater quand il le p si je le lâche il tombera, si je le chauffe il se dilatera, p que cela lui plaît.

VIEILH. — Mais vous savez bien que le caillou n'a pa volonté; vous pouvez toujours être sûr d'avance de la ma dont il se comportera dans un cas donné.

MES. — Oui, si je le connais bien; pour ce qui est de la ch il n'y a aucun doute, il tombera; mais une souris aussi berait si je la lâchais au-dessus d'un trou. Et encore, si caillou est magnétique, il pourra subir des influences j'ignore; il pourra préférer une autre attraction à celle terre.

VIEILH. — Ce sont des choses que vous pouvez pré entièrement si vous vous en donnez la peine.

MES. — Et j'avoue qu'il est plus difficile de connaître ce fera une fourmi. Si pourtant je verse à terre quelques go de confiture à quelque distance d'une fourmilière, je suis sûr que les fourmis accourront en foule.

VIEILH. — Elles n'y viendront pas toutes; y viendront s ment celles qui voudront y venir. Et même, si les habi de la fourmilière ont déjà goûté la veille à un mets sucr

r a donné la colique, il est possible que tous se défient et ne
nent point.

IES. — Il est très difficile de prévoir ce que fera un animal;
me quand on l'a vu agir d'une certaine manière dans un
ain cas, on n'est pas sûr de lui voir faire la même chose
seconde fois. Il a pu changer dans l'intervalle. Au con-
re, un caillou se comporte ordinairement plusieurs fois de
e de la même manière dans les mêmes circonstances; c'est
les cailloux, dans les conditions où nous vivons, changent
ns vite que les animaux.

IEILH. — Dites donc franchement que les animaux sont
es.

ES. — Qu'appelez-vous être libre?

IEILH. — Faire ce qu'on veut; choisir, entre toutes les dé-
ninations possibles, celle que l'on préfère.

ES. — Votre définition ne saurait être le point de départ
périences; elle n'est pas objective. Vous ne savez pas ce
veut une fourmi; vous le supposez seulement, après coup,
nd vous l'avez vue agir. Je pourrais dire la même chose
caillou sans que vous ayez rien à répondre. Donnez-moi
autre définition.

IEILH. — Vous ergotez; voici, d'ailleurs, une autre défini-
qui équivaut à la première : Etre libre, c'est agir, à cha-
instant, suivant sa nature, pour des raisons qu'on porte
oi.

ES. — Votre définition s'applique encore aux cailloux. Ils
sent, à chaque instant, suivant leur nature, pour des rai-
s qui sont en eux, — et aussi au dehors; — n'oubliez pas
ffet ce que nous disions tout à l'heure de l'inertie; le corps
nt n'est pas vivant par lui-même; il ne porte pas en lui
ce qu'il lui faut pour agir. La lumière, la chaleur, l'oxy-
e, etc..., seront toujours des éléments des déterminations
animaux.

EILH. — Mais le caillou ne choisit pas sa détermination;
it toujours de la même manière dans les mêmes circons-
es.

ES. — Il agit suivant sa nature de caillou; dans les condi-
s où nous vivons, les circonstances ignorées de nous, et qui
éressent, varient assez peu pour que nous puissions prévoir
u'il fera, sans craindre de beaucoup nous tromper. Un

animal nous étonne au contraire, parce que nous ignor
le plus souvent des facteurs très importants de sa mise
train.

VIEILH. — Parce qu'il est libre.

MES. — Ce serait là une autre définition de la liberté, n
une définition toute relative. Un animal est libre de moi, qu
je ne puis pas prévoir la détermination qu'il prendra dans
conditions données. Cela ne manque pas d'importance d
les relations entre animaux, et j'avouerai volontiers que d
liberté est très répandue. Chaque animal est un mécanisme d
les rouages les plus importants sont cachés pour les au
animaux; de plus, ces rouages changent à chaque instant.

VIEILH. — Ils ne changent pas n'importe comment; les
difications que subit l'être vivant lui sont utiles, et le ren
plus apte à continuer sa vie. Je n'observe rien de semb
chez un caillou.

MES. — Vous avez raison; l'animal s'habitue aux circ
tances nouvelles qu'il traverse, toutes les fois qu'il n'en m
pas; c'est là même, à mon avis, la meilleure définition d
vie, et la plus complète.

VIEILH. — Il y a donc entre le caillou et la fourmi une
férence essentielle; le caillou ne s'habitue jamais.

MES. — Ai-je nié qu'il y eût des corps vivants et des c
bruts? Ce serait la plus grande folie! Je connais des corps
vivent et d'autres qui ne vivent pas; tous les hommes s'en
dent sur ce point, et personne n'hésitera, après une étude a
tive, à déclarer qu'un corps est vivant, un autre mort.
prouve qu'il y a une définition objective de la vie; je
que la loi d'habitude fournit cette définition; voilà tout.

VIEILH. — Cette faculté de s'habituer ne me paraît pa
gligeable, et creuse déjà un fossé considérable entre la v
la mort.

MES. — Il existe un fossé infranchissable entre le zinc
cuivre, qui sont morts, comme entre l'alcool et le sel ma
Les propriétés de ces corps différents sont toutes différe

VIEILH. — Ce ne sont plus les mêmes différences.

MES. — Elles sont autres, mais également profondes;
ment mesurez-vous la profondeur d'une différence?

VIEILH. — Je la sens, je ne la mesure pas.

MES. — C'est dommage, car, si vous ne mesurez pas,

tomberons jamais d'accord; je puis ne pas sentir comme us; je ne pourrais pas me soustraire à l'évidence d'une me- re bien faite.

VIEILH. — Attendez; je n'ai pas fini. Les animaux ont la ɔpriété de s'habituer; les cailloux ne l'ont pas. Les animaux ıt intelligents; les cailloux ne le sont pas. Niez-vous l'intel- ence des animaux?

MES. — En aucune façon; et j'admets aisément avec vous e les cailloux ne jouissent pas de la même faculté.

VIEILH. — Nous allons nous entendre. Vous ne pouvez con- ·oir l'intelligence sans spontanéité; vous ne pouvez admet- qu'un animal soit intelligent et inerte tout à la fois.

MES. — Qu'appelez-vous intelligence?

VIEILH. — Vous le savez aussi bien que moi; vous voulez faire donner une définition incomplète dont vous tirerez suite parti contre moi. Le mot intelligence est plus clair ur moi que toutes les définitions.

MES. — Les définitions correctes sont bien commodes pour e discussion loyale. Si vous n'aviez pas défini l'inertie, je urais pas pu vous faire admettre que les animaux sont rtes.

VIEILH. — Je ne l'admets en aucune façon; la définition de ıertie est mauvaise si elle s'applique aux êtres vivants, car notion d'inertie est venue de la constatation d'une diffé- ıce entre les pierres et les animaux.

MES. — Dites d'une différence apparente; le langage con- ·ve le souvenir des erreurs de nos ancêtres; c'est pour cela 'il faut définir les mots si l'on veut s'en servir pour discuter. vous voulez me convaincre, il faut que je puisse comprendre que vous dites.

VIEILH. — La définition de l'intelligence est dans tous les ınuels. Celui que j'ai eu entre les mains disait : «La défini- n de l'intelligence, la plus générale, paraît bien être celle-ci: L'intelligence est la faculté de penser (1). »

MES. — Comment saurez-vous si les cailloux ne pensent s?

VIEILH. — Vous en êtes aussi certain que moi.

MES. — Je le suppose comme vous; mais il me faut des

1) Boirac. *Cours élém. de philosophie*, p. 23.

caractères objectifs. Je ne suis ni fourmi ni caillou et, je serais pas satisfait le moins du monde en disant : il y a énorme différence entre le caillou et la fourmi, car *je supp* que la fourmi pense, et *je suppose* que le caillou ne pense

VIEILH. — Accepterez-vous la définition de Romanes : « être est intelligent quand il sait tirer parti de son e rience » ?

MES. — J'allais vous la proposer.

VIEILH. — Vous l'acceptez donc entièrement ?

MES. — Entièrement, pourvu que vous preniez tous les m dans leur sens objectif.

VIEILH. — Eh bien, vous êtes battu dès maintenant. Si v acceptez cette définition de l'intelligence, vous ne pouvez la spontanéité qui en est un élément; l'animal intelligent, tire parti de son expérience, fait ce que ne saurait fair caillou.

MES. — D'accord ; il est intelligent ; le caillou ne l'est pa

VIEILH. — Pour tirer parti de son expérience, il faut d'ab qu'il acquière l'expérience; il faut qu'il soit impressionné les événements extérieurs; il a des organes des sens par quels il reçoit des impressions.

MES. — Le caillou aussi.

VIEILH. — Vous vous moquez; le caillou n'a pas d'orga des sens, vous le savez bien.

MES. — Le caillou est impressionné par les variations température, puisqu'il se dilate. Si j'appelle organe du s thermique la surface par laquelle il se met en équilibre t mique avec le milieu, qu'avez-vous à me répondre ?

VIEILH. — Il ne sent pas qu'il s'échauffe.

MES. — Je n'en sais rien, ni vous non plus; il se di quand il a chaud, j'en suis sûr.

VIEILH. — Mais il n'acquiert pas d'expérience; il n'a pas mémoire.

MES. — J'en suis convaincu ; quand un caillou se refro après avoir été chauffé, il redevient ce qu'il était d'abor moins d'avoir été transformé chimiquement ; mais alors, n'est plus le même caillou.

VIEILH. — Voilà donc une faculté nouvelle, que vous ac dez à l'être vivant, et que n'ont pas les corps bruts. Cela deux. Il y avait déjà celle de s'habituer.

s. — L'une ne va pas sans l'autre. S'habituer à quelque
e, cela veut dire conserver de ce quelque chose une cer-
empreinte; appelez-la souvenir si vous voulez; ce que
erve chez un corps autre que moi, c'est seulement l'em-
te ou ses conséquences mesurables. Mais je pourrai vous
remarquer qu'un caillou chauffé assez fortement con-
aussi l'empreinte du feu.
ILH. — Vous l'avez dit; ce n'est plus alors le même cail-

s. — Il y a également des cas où l'empreinte, laissée par
vénement sur un animal, transforme cet animal en cada-
Et alors ce n'est plus le même être. D'ailleurs, même
d il continue de vivre, il a changé.
ILH. — C'est toujours le même animal.
s. — Vous lui conservez le même nom, quoiqu'il ait
gé; mais je puis aussi conserver le même nom à un corps
modifié. Mon couteau a subi l'atteinte de la rouille; ce
plus le même objet; je dis cependant : mon couteau est
é. C'est un langage dangereux.
ILH. — C'est le langage courant.
. — Il est dangereux; je pourrais vous dire que mon
au est libre, puisque, dans certaines conditions faciles à
r, il agira autrement qu'il n'eût fait dans les mêmes con-
s avant d'être rouillé.
ILH. — Mais il a changé.
. — L'être vivant change aussi, puisqu'il se souvient;
ce qui vous choque, dans mon raisonnement à propos du
au, vous paraît tout naturel, quand il s'agit d'un animal,
que l'animal *ne semble pas* avoir changé.
ILH. — L'animal reste lui-même, tout en acquérant de
rience.
. — C'est également toujours mon couteau, quoiqu'il
uillé; si vous me le preniez, vous seriez condamné
e voleur.
LH. — Mais l'animal tire parti de son expérience; votre
au ne le fait pas.
— Mon couteau n'est pas intelligent; il acquiert de
rience, si l'on prend le mot expérience au sens objectif,
'il conserve l'empreinte de quelques événements aux-

quels il a été soumis, mais il n'en tire pas parti; il n'es vivant. L'intelligence est caractéristique de la vie.

VIEILH. — Une fois l'expérience acquise, l'animal s'en dans ses déterminations ultérieures; il en tire parti; il cl entre divers actes également possibles celui qui, grâce à périence acquise, lui paraît le plus avantageux ou même lement le plus agréable. Cette faculté de juger, de choisi se déterminer à sa guise, d'être seul maître de ses action l'appelez-vous pas liberté?

MES. — Oui vraiment.

VIEILH. — Les animaux sont donc libres; voilà un o que nous venons d'effrayer en passant; il se pose où il v il se pose sur la barrière du champ; c'est que cela lui p il aurait pu se poser ailleurs s'il l'avait voulu.

MES. — Je n'en sais rien; je constate ce qu'il a fait; il impossible de savoir s'il eût pu faire autre chose; le pass passé, et les circonstances qui viennent de se rencontrer rencontreront plus jamais; tout a changé; je ne puis don recommencer l'expérience dans des conditions identiqu conserve le droit, ayant vu cet oiseau, de penser qu'il qu'un automate, qu'une marionnette.

VIEILH. — Une marionnette intelligente! Oh! la me leuse marionnette!

MES. — Merveilleuse, en effet, et je l'admire plus qu sonne. Mais si vous n'étiez pas vous-même un être v ressemblant par beaucoup de points à cet oiseau, si vous comme on dit au catéchisme, un pur esprit dépourvu de et capable de connaître, vous ne songeriez pas à prêter fauvette des facultés analogues à celles que vous trou vous-même. Vous admireriez comme moi cette étonnant rionnette, dont le mécanisme se modifie sans cesse sou fluence des circonstances qu'elle traverse; vous l'admi moins cependant, car, étant capable de tout connaître seriez au courant de toutes les modifications qui se prod dans son corps; et voyant qu'elle agit toujours à chaq tant d'après l'état actuel de son mécanisme, vous ne l riez pas libre.

VIEILH. — Voilà bien des hypothèses pour un sava mesure tout; vous me disiez tout à l'heure que je ne p pas faire l'expérience de la liberté d'un animal, parce

nements ne se passent qu'une fois. Je voudrais bien savoir vous puisez le droit d'affirmer tout ce que vous venez de e.

IES. — Je vais vous l'expliquer.

IEILH. — Attendez un peu; laissez-moi finir; je tiens un argument, et je ne vous lâcherai pas si aisément. J'admets je ne sais pas ce que pense un oiseau, quoiqu'il me soit possible de croire qu'il ne pense pas.

Mais moi-même, du moins, je suis sûr que je pense; je s sûr que je suis libre ; je fais à chaque instant ce qu'il me ît de faire à cet instant. Me direz-vous aussi que je suis une rionnette inconsciente?

IES. — Ai-je dit inconsciente? Si je l'ai dit, j'ai eu tort, car ne le sais pas, et je ne le saurai jamais.

IEILH. — Vous n'êtes pas sûr que je sois conscient?

IES. — Pas plus que pour la fauvette de tout à l'heure. Je is que vous l'êtes, mais je n'en suis pas sûr et je n'en serai ais sûr.

IEILH. — Vous ne me croyez pas quand je vous le dis?

ES. — Je crois que vous me le dites; mais je ne suis pas ain que vous sentiez ce que vous dites; j'avoue cependant , sans pouvoir me le démontrer, je vous crois conscient et é de sensibilité, car vous êtes un homme comme moi; vous ressemblez beaucoup par votre forme, vos gestes, votre duite; je pense donc que vous êtes conscient et sensible me moi.

IEILH. — Mais vous n'en êtes pas sûr?

ES. — Je n'en serai jamais sûr; je ne suis certain que de propre conscience. Vous pourriez être une marionnette nsciente, quoique intelligente et bavarde ; je n'ai aucun en de m'assurer du contraire.

EILH. — Vous, du moins, vous êtes conscient, vous en êtes ! Parlons donc de vous au lieu de parler de moi, car je ne trai pas en doute l'existence de votre conscience, comme s faites pour la mienne.

ES. — Oh ! si nous parlons de moi, c'est différent! Moi, je conscient, je suis libre, je fais ce que je veux quand il me t. Si j'étais seul au monde, si je vivais dans un désert où y eût ni animal ni plante, je n'hésiterais pas à me doter de les attributs que les croyants accordent à leur Dieu.

VIEILH. — Vous permettrez donc que j'en fasse autant que j'affirme être conscient et libre.

MES. — Sans doute; mais vous n'avez aucun moyen de le démontrer pour vous; je n'en ai pas d'ailleurs, moi plus, de vous le démontrer pour moi.

VIEILH. — Vous voilà en pleine folie; nous allons nous a ser; c'est là que je voulais vous conduire.

MES. — Si j'étais seul, je le répète, si vous n'étiez pas vous et vos semblables qui êtes mes semblables, je n'hé rais pas à me considérer comme un Dieu.

VIEILH. — Nous sommes là heureusement, et vous au peur de vous faire enfermer.

MES. — Pas le moins du monde; je me moque bien d qu'on pense de moi. Je vous disais tout à l'heure que, p que vous me ressemblez, j'incline à penser que vous êtes c cient comme moi. De même, parce que je vous ressembl crois, quoi qu'il m'en coûte, que je suis une marionn comme vous.

VIEILH. — La voilà bien, la parfaite incohérence!

MES. — Dites la logique; ces deux affirmations, qui semb contraires, se réduisent à une vérité facile à exprimer:

L'homme est une marionnette consciente qui a l'illusion tre libre.

VIEILH. — Pourquoi pas cette autre vérité qui me pa plus acceptable: L'homme est libre et se sait libre; mais il quelques fous, comme vous, qui se croient des marionnet

MES. — *A priori*, en effet, il n'y aurait aucune raison dopter ma formule plutôt que la vôtre. Mais il y a l'ex rience, il y a la mesure! C'est là que je triompherai.

VIEILH. — Voyons ce triomphe!

MES. — Si vous n'étiez pas là, disais-je, vous et vos sem bles qui êtes mes semblables, je n'hésiterais pas à me co dérer comme un Dieu. Heureusement, vous êtes là; vous tes partie de mon ambiance, c'est-à-dire de ce qui n'est moi, de ce en quoi il se passe des phénomènes que je ne pas, mais que je puis mesurer, ou au moins essayer de m rer. Or les mesures faites jusqu'à présent m'amènent à croi la conservation de l'énergie, aussi bien pour un espace tenant des hommes que pour un espace dépourvu de c vivants.

VIEILH. — La question est discutable.

MES. — Nous la discuterons tout à l'heure si vous voulez, ais c'est pour moi la vérité définitive. Ayant eu l'idée de la nservation de l'énergie dans un espace qui vous contient, je nge à ce qui se passe, au même point de vue, dans un endroit je me trouve. Et je ne constate aucune différence ! A partir ce moment, je n'ai plus besoin que vous soyez là; la pré- nce des autres êtres vivants auxquels je me suis comparé 'a donné l'idée de faire de moi-même une étude objective, mme celle que je faisais de vous, au lieu de l'étude subjec- e dont je me contentais d'abord, et qui me faisait croire à divinité. Dès lors, je suis perdu; je suis un Dieu tombé.

VIEILH. — Permettez-moi de ne pas tomber avec vous.

MES. — Cela est pénible pour l'orgueil humain. La volonté nt j'étais si fier n'introduit rien dans le monde; il se pro- it en moi des transformations d'énergie, aucune création. suis une machine dans laquelle il se dépense des aliments, l'oxygène, de la chaleur, des radiations de toute sorte, ais qui se contente de transformer tout cela en des quantités uivalentes d'énergie différente, comme une locomotive ou une achine Gramme.

VIEILH. — Mais vous faites ce que vous voulez; la locomo- e obéit au mécanicien.

MES.— J'obéis à une foule de circonstances, dont quelques- es me sont connues, et dont j'ignore les autres ; mais j'obéis, béis toujours; je ne commande jamais; je n'introduis pas ns le monde de commencements absolus. J'ai longtemps vié la souplesse d'esprit de certains psychologues qui conci- nt la liberté humaine avec la conservation de l'énergie.

VIEILH. — Je n'attache pas la même importance que vous à te question de la conservation de l'énergie ; si elle mettait péril la notion de liberté humaine, je n'hésiterais pas à pro- mer qu'elle repose sur une erreur d'expérience, et à annon- hardiment que cette erreur se découvrira un jour. Mais je vois pas la difficulté qu'il y aurait, tout en admettant la nservation de l'énergie, à laisser cependant à la volonté male la possibilité d'aiguillage, la direction des phénomènes se passent dans la machine; il y a des milliers de manière de transformer une provision d'énergie en une autre pro- ion équivalente. Pourvu que la quantité d'énergie initiale se

retrouve à la fin, le principe de la conservation est satisfai
mais la volonté a pu choisir librement le mode de transform
tion.

MES. — On n'aiguille pas sans dépenser quelque chose. Po
amorcer un phénomène, il faut un écoulement d'énergie;
principe de Carnot ne nous permet pas d'admettre le co
traire (1). Pour noyer la Hollande, il suffirait peut-être
tourner un robinet; mais un robinet ne tourne pas tout se

VIEILH. — Il faut bien peu d'effort pour tourner un robi
qui déplacera des milliards de tonnes d'eau.

MES. — Il en faut bien peu, mais il en faut. Si la volo
humaine est capable d'aiguiller, elle dépense de l'énergie.
elle dépense de l'énergie, nous nous trouvons en préser
d'un dilemme :

Ou bien cette volonté, dont nous sommes si fiers qua
nous l'étudions subjectivement, n'est, dans chaque cas, si
l'étudie objectivement, qu'un écoulement d'énergie se prod
sant dans les centres nerveux conformément au principe
Carnot : cet écoulement se produit d'une manière détermi
dans des conditions déterminées, et amorce fatalement
phénomène déterminé; alors, la liberté est une pure illusi
et c'est justement ce que je crois.

Ou bien, la volonté est un principe immatériel capable
fournir, sans rien dépenser, une quantité d'énergie suffisan
amorcer un phénomène dans un sens choisi. Alors, il y
commencement absolu; il y a production d'énergie sa
dépense. Le principe de la conservation de l'énergie a vécu!

VIEILH. — Mais vous savez combien peu d'effort il faut po
amorcer quelquefois un phénomène immense. Si vous mes
rez la quantité d'énergie mise en mouvement par la n
noyant la Hollande, pourrez-vous apprécier, par rapport à
chiffres formidables, le ridicule travail qui a ouvert le robin

MES. — Ce travail n'en existe pas moins.

VIEILH. — Si, dans le cerveau humain, la volonté li
introduit seulement, pour aiguiller les phénomènes de l'a
vité individuelle, des quantités d'énergie qui se chiffrent
milliardièmes par rapport à celles qui sont mises en jeu, aur
vous la prétention de les mesurer?

(1) Voyez : *De l'Homme à la Science*, Paris, Flammarion, 1907, chap. X,
et 43.

MES.— Je n'aurai pas cette prétention : mais elles sont me-
rables.

VIEILH. — Les mesures dont vous vous servez pour établir le
incipe de la conservation de l'énergie n'ont pas une précision
solue; vous savez bien, vous-même, que certains phénomè-
es peuvent être amorcés par des dépenses de travail tellement
inimes qu'elles sont inférieures de beaucoup aux erreurs
écessaires de nos expériences. Sur quoi vous baserez-vous
onc pour affirmer que, réduites à ces questions d'amorçage,
s volitions humaines ne sont pas libres?

MES. — J'ai songé moi-même à cette échappatoire, car la
oyance au néant satisfait fort peu le vieil homme que je
rte en moi; mais il y a là quelque chose qui choque trop
ofondément ma raison.

VIEILH. — Je ne vous reconnais pas, mon vieil ami Mesure.
ous faites de la logique de sentiment, vous qui la défendez
fort aux autres; vous reconnaissez que l'expérience ne vous
rmet pas de conclure, et vous concluez cependant parce qu'il
us déplaît que la volonté humaine fasse des commencements
solus!

MES.— Nous sommes tous les deux dans le même état d'igno-
nce, expérimentalement parlant, au sujet de ces amorçages.
n'ai pas montré, par des mesures précises, qu'ils ne sont pas
résultat d'une activité immatérielle, et cependant j'en suis
nvaincu; vous n'avez pas montré davantage que la volonté
t capable d'introduire, sans rien dépenser, de l'énergie dans
mécanisme, et vous êtes convaincu cependant qu'elle le
it. Pourquoi me demandez-vous une preuve que vous n'es-
yez pas de me fournir?

VIEILH. — Mais moi, je fais de la logique de sentiment, et
ne défends pas aux autres d'en faire. Vous, au contraire, qui
défendez à tout le monde.....

MES. — Ah! oui! le raisonnement de Veuillot! Nous vous
mandons la liberté puisqu'elle est dans votre programme,
is nous vous la refuserons quand nous serons au pouvoir,
rce qu'elle n'est pas dans le nôtre. Cela me met en colère à
fin! Vous avez commencé, avant le XIX^e siècle, par affir-
r l'omnipotence de la volonté; on vous a répondu par la
nservation de l'énergie. — Qu'à cela ne tienne, avez-vous
pondu, la volonté fait seulement des aiguillages. — Mais

ces aiguillages se font avec une dépense d'énergie, vous a-t-
dit. — Mesurez cette dépense, dites-vous maintenant, pui
que vous mesurez tout! — On la mesurera un jour, j'
réponds, et peut-être avant qu'il soit longtemps. Mais no
avouons franchement qu'on ne l'a pas encore mesurée. A
contraire, dans votre camp, à cause des conséquences poli
ques ou religieuses que cela peut avoir, on annonce comm
démontrées expérimentalement des choses qui n'ont mêm
pas encore été abordées par l'expérience. Et quand ces affi
mations sont faites par des hommes que l'on sait être de lab
ratoire (1), on pense qu'ils rendent compte de vérités défin
tivement établies ; cela entraîne le public hésitant. Je ne fa
pas comme le public ; quand je vois défendre une cause av
tant de mauvaise foi, je me dis que la cause est mauvais
je me rangerais de l'autre côté, si je n'y étais déjà.

VIEILH. — Voilà que vous devenez agressif. Je marque
point. Puisque vous vous mettez en colère, c'est que le co
a porté.

MES. — J'enrage de voir ce que font les amis de la traditio
Ils trouvent tellement respectable l'opinion de nos ancêt
qu'ils n'hésitent devant aucun moyen pour conserver à ce
opinion une autorité qu'elle ne peut plus avoir.

VIEILH. — J'ai, je l'avoue, une grande tendresse pour
qu'ont pensé mes pères ; ils m'ont légué la forme de leur espr
et je me trouve à l'aise au milieu de leurs conceptions phil
sophiques. Je croirais rendre service à mes contemporains
je les guérissais du doute dont vous essayez, vous et vos am
d'obscurcir les notions les plus claires et les plus familière

MES. — Il vous suffit donc que nos pères aient adopté u
manière de voir pour que vous la trouviez bonne ?

VIEILH. — Ne vous suffit-il pas, à vous, qu'une théo
nous vienne d'eux pour que vous la trouviez mauvaise ? Vo
révolutionnaire, avez la haine des croyances que j'aime, m
conservateur. Lorsque vous vous acharnez, comme vous
faites, à démolir toute la vieille philosophie, c'est pour ob
à un sentiment qui, s'il est l'opposé du mien, n'en est
moins un pur sentiment, et n'a aucune valeur scientifique.

MES. — Je crois que vous vous trompez ; j'ai cherché à é

(1) V. *l'Athéisme*. Paris, Flammarion, 1906, § 31.

ir des formules capables de me satisfaire, sans me demander elles seraient en contradiction avec les croyances de mes ngénères. Mais, une fois ces formules trouvées, je m'insurge ntre le despotisme de ceux qui, en ayant adopté d'autres, ulent me les imposer pour des raisons de sentiment. Si celui i cherche la vérité, en faisant table rase des traditions, est nduit à des résultats qui heurtent la tradition, c'est que nseignement des générations passées n'est plus à la hauteur la nouvelle humanité.

VIEILH. — Etes-vous bien sincère quand vous dites cela? avez-vous pas appris, dans votre jeune âge, comme nous vons fait tous, le résumé de la philosophie des siècles pas-s? Et si, ayant appris cette philosophie, vous avez cherché à faire une autre, pouviez-vous ignorer que vous faisiez uvre de démolisseur?

MES. — Ce qu'on m'a appris ne me satisfaisait pas; du oins ma raison n'en était pas satisfaite, car je suis aussi un re de sentiment, et j'ai en moi, à côté du *mesuriste* acharné, vieil homme qui lui cherche querelle. J'aurais été sûre-ent plus tranquille, si j'avais pu croire, comme vous, tout ce 'on m'enseignait. Je ne l'ai pas pu, et j'en ai beaucoup souf-rt. Si vous me donniez, pour me convaincre, des arguments pables de parler à ma raison, je vous serais très reconnais-nt; mais vos arguments sont truqués; ma raison s'en aper-it et s'insurge. Et quand je comprends que vous voulez me mper pour satisfaire votre amour de la tradition, je me ends à détester cette tradition dont est fait mon être senti-ental; et il doit en être ainsi chez tous ceux dont la logique t plus exigeante que la sentimentalité.

VIEILH. — Vous êtes plus indulgent pour vous que pour oi; vous me dites que mes arguments sont truqués, et vous bliez que nous étions d'accord, tout à l'heure, sur l'impos-ibilité de mesurer l'équivalent énergétique des aiguillages rébraux. Tant qu'on ne les aura pas mesurés, je serai aussi adé à les attribuer à une volonté immatérielle que vous à ur donner comme origine un écoulement d'énergie préexis-nte.

MES. — Mais vous êtes arrivé à ce dernier retranchement perdant du terrain; moi j'y suis arrivé par des victoires ; a me met en meilleure posture que vous qui venez d'éprouver

des défaites terribles dans la seconde moitié du XIXe siè
vous n'avez pu éviter de vous rendre qu'en vous repliant s
cesse jusque dans une position où il s'agit de choses que n
ne savons pas encore mesurer.

VIEILH. — Vous ne les mesurerez jamais, j'en suis certa
Quand je fais acte de volonté, je sens bien que je suis le m
tre et que *j'agis* effectivement; il y a en moi un principe li
qui donne des ordres à ma machine. De cela, je suis plus
que de tout, et vous même, malgré vos mesures, vous le sen
aussi bien que moi.

MES. — Avant que les physiologistes vous eussent pro
le contraire, vous auriez affirmé aussi que vous remuiez
bras par un seul effort de volonté, et sans rien emprunte
personne; aujourd'hui, vous savez que tous vos mouveme
sont payés par une dépense d'énergie chimique.

VIEILH. — Mais vous n'avez pas mesuré les aiguillages
cerveau. N'essayez pas de trouver un faux-fuyant. Vous
pouvez pas nier que vous sentiez comme moi l'existence
votre volonté libre.

MES. — Je vous répondrai comme Don Juan : deux et d
font quatre.

VIEILH. — Que voulez-vous dire?

MES. — Je veux dire que je m'en tiens à un seul point
départ qui est la mesure, parce la mesure est impersonne
Deux et deux font quatre pour tout le monde; si donc je s
en moi quelque chose qui me paraît certain, et qui m'amè
de déduction en déduction, à nier que deux et deux fass
quatre, je croirai que j'avais tort d'être si sûr; je me défi
de ce que je sens en moi, et que d'autres ne peuvent pas v
fier.

VIEILH. — Je crois que je suis libre, et je crois que deu
deux font quatre. Si des déductions partant de la notion
liberté me conduisaient à démontrer que deux et deux f
cinq, je croirais que mes déductions sont mauvaises, et qu
me suis trompé dans mes raisonnements; comment pou
vous avoir plus de confiance dans votre logique que dan
sentiment de votre liberté?

MES. — La logique de l'homme l'a conduit à des dévelop
ments mathématiques admirables, et pour lesquels il existe
vérifications sûres. Les mathématiques, œuvre de l'hom

uvent que la logique humaine est bonne. Au contraire, le
timent de notre liberté nous a conduits à croire à une im-
talité individuelle dont je ne sache pas qu'on ait jamais
ivé de vérification.

EILH. — Un spirite trouverait à vous répondre; mais je
suis pas spirite, et je n'ai pas besoin de preuve pour affir-
que la notion de la liberté est la plus évidente de toutes
notions; elle est la seule chose dont je suis sûr. Et d'ail-
s, elle ne vous amène pas à dire 2 et 2 font 5, ou plutôt, à
le principe de la conservation de l'énergie. Car vous avez
li la conservation de l'énergie pour les corps bruts; si
s constatez qu'elle ne s'applique pas aux corps vivants,
vous prouvera seulement que vous aviez commis une
ur en généralisant trop vite. Vous pourrez être libre, et
mer néanmoins que votre étude des corps bruts vous a
duit à des principes qui sont bons pour les corps bruts.

ES. — Ils sont bons aussi pour les corps vivants; tous les
aux exécutés par les animaux ont leur équivalent chimique
s une dépense de réserves. Pour vous donner raison, il
drait que le cerveau fût en dehors du monde où se vérifie
onservation de l'énergie. Or l'étude objective de la subs-
e cérébrale n'y montre rien d'extraordinaire.

EILH. — Mais son étude subjective est en revanche pleine
nprévu. A quoi pouvez-vous comparer le monde de pensées
se déroule à chaque instant dans votre cervelle?

ES. — Je ne le compare à rien et pour cause; je suis moi
ne saurais être vous, ou un rat, ou un caillou; je ne puis
l'étude subjective d'un corps autre que moi; une étude
ective ne permet aucune comparaison. Je mentirais à mon
si je ne me cantonnais pas dans les études objectives,
les choses mesurables.

EILH. — Et cependant vous sentez que vous êtes libre, que
êtes intelligent et puissant; si vous étiez seul au monde,
disiez-vous tout à l'heure, vous vous considéreriez comme
Dieu.

ES. — Tout cela est parfaitement vrai; mais il n'y a rien
i soit incompatible avec l'application rigoureuse et inté-
à tous les animaux du principe de la conservation de
rgie. Rien ne se crée, pas plus dans l'homme qu'en
ors de l'homme; je suis conscient et intelligent et je fais

ce que je veux à chaque instant, mais la liberté dont je j
n'est pas la liberté de Renouvier; il n'y a pas en mo
commencements absolus.

VIEILH. — Et vous faites tout de même ce que vous vou
Vous disiez tout à l'heure que vous admiriez la souplesse
prit de certains psychologues qui concilient le détermin
et la liberté ; vous me paraissez encore plus fort qu'eux.

MES. — Je ne vous cacherai pas que j'ai été longtemps
barrassé par l'apparence de contradiction que vous sign
J'ai cependant trouvé un moyen de tout concilier; mai
moyen, qui me paraît bon puisqu'il m'a tiré d'une situa
intellectuelle angoissante, n'a pas été généralement goût
suis peut-être le seul à admettre pleinement mon hypoth
je pense d'ailleurs que je l'ai mal exposée, quoiqu'elle me
raisse très claire ; on ne m'a pas compris, et l'on s'est m
de moi.

VIEILH. — C'est un résultat peu flatteur pour un ami
science impersonnelle.

MES. — Evidemment; mais je n'ai pas pour cela abando
ma manière de voir. Il me semble impossible qu'on n'y
pas fatalement conduit, si l'on admet la généralité du prin
de la conservation de l'énergie.

VIEILH. — Un esprit moins prévenu que le vôtre en
clurait que ce principe ne s'applique pas aux corps viva
C'est la démonstration par l'absurde; mais vous êtes t
vous soutiendrez votre idée contre tout le monde.

MES. — Je ne puis pas faire autrement; je suis esclav
mes raisonnements. Je suis fait de telle manière qu'une i
vention immatérielle produisant une quantité d'énergie, m
très petite, me paraît incompréhensible ; c'est pour mo
ensemble de mots dépourvu de sens; et d'ailleurs, vous
beau dire, si chaque aiguillage cérébral résultait, dans ch
animal, d'une création d'énergie, la quantité d'énergie
monde augmenterait fatalement d'une manière qui devien
sensible à la longue.

VIEILH. — Vous ne savez pas mesurer la provision d'é
gie totale de l'Univers; vous ne savez pas non plus si, à
des créations, il n'y a pas des déperditions également diff
à mesurer ; quand les animaux meurent, par exemple.

MES. — Vous avez beau jeu sur ce terrain; jouissez de

oire passagère; on mesurera tout cela un jour. Moi, je ne croire à des apports d'énergie produits sans une dépense ivalente. J'aurais été obligé de l'admettre cependant, quoi l m'en coûtât, si une hypothèse ne m'avait pas tiré d'em-as, en conciliant tout sans heurter la logique.

EILH. — Oui, je sais! La théorie de l'existence des élé-ts de la conscience dans le monde brut! Cette théorie me ît ridicule, et vous avouez vous-même que personne n'en . Mais vous avez une telle horreur de ce qui sent le spiri-isme que vous vous embourberez de plus en plus en accu-ant les sophismes, plutôt que d'accepter avec tout le monde ui est l'évidence même.

ES. — Mais enfin, si l'on vous démontrait qu'il n'y a d'apport d'énergie créée de toutes pièces dans les êtres nts?

EILH. — Je suis bien tranquille; on ne me le démontrera ; je n'ai pas besoin de me placer dans cette hypothèse in-semblable. Acceptons-la cependant si vous voulez; je suis eux de voir comment vous vous en arrangerez; je n'aurai de peine, j'en suis sûr, à vous prendre en flagrant délit ogisme. Je sens trop bien que je suis libre, que je fais ce je veux, que je choisis! Tout cela est incompatible avec e théorie.

ES. — Connaissez-vous les résonateurs de Helmholz?

EILH. — Fort bien; je sais que cet admirable physicien a ysé la voix humaine au moyen de ces résonateurs, et en a fait ensuite une synthèse très suffisante au moyen mêmes instruments.

ES. — Je crois que l'on peut faire, par une méthode ana-e, l'analyse et la synthèse de la vie; mais ce n'est pas de que j'ai besoin pour le moment. Un résonateur, étant au s dans un air qui transmet des sons divers, se met brus-ment à vibrer si, au milieu de ces vibrations variées, il en e une qu'il peut reproduire; il se met en mouvement dès l est sollicité par un son identique à celui qu'il produit même quand je le mets en branle avec un archet.

EILH. — Cela est exact.

ES. — Et quand ses vibrations se sont éteintes, le résona-rentre dans le repos, même s'il se propage autour de lui multitudes de sons différents.

VIEILH. — D'accord.

MES. — Supposez maintenant que le résonateur soit c
cient.

VIEILH. — Je le supposerai pour vous faire plaisir, ma
n'en crois rien.

MES. — Je n'ai moi-même aucune raison de le croire c
ne pas le croire; je me sers du résonateur pour faire un
sonnement préliminaire. Supposez qu'il soit conscient;
savez bien qu'il n'est pas libre, puisqu'il n'est mis en br
que par des vibrations préexistantes; s'il n'est conscient
de ce qui se passe en lui, il sera convaincu cependant
se met en branle de lui-même, puisqu'il ignore ce qui se p
au dehors. Il s'attribuera une volonté; il croira, en se me
en branle, faire un commencement absolu. Si vous adm
la conscience pure et simple dans le résonateur, il en r
tera fatalement pour lui l'illusion de la volonté.

VIEILH. — Vous croyez que le résonateur se dira : je ch
parce que je le veux, parce que cela me plaît?

MES. — Il ne se dira rien, car il n'a pas de parole ar
lée, n'ayant pas de cerveau; c'est toujours là l'objection c
me fait, et avec laquelle on se moque de moi; je ne dis pas
le résonateur pense; je dis seulement que, s'il est conscie
rendant un son, sa sensation de conscience sera fatale
une sensation de volonté. La conscience ne pourrait s'ac
pagner d'une sensation de passivité que si le corps cons
connaissait à la fois tous les changements qui se passent
et en dehors de lui; mais comme il ne connaît que lui-m
il se croit libre.

VIEILH. — Drôle de liberté; la liberté de faire toujou
même chose!

MES. — La volonté élémentaire ne peut être qu'une vo
fixe; mais un complexe de volontés deviendra une volon
riable; de même, des atomes doués de propriétés fixes,
truisent un homme doué de propriétés variables.

VIEILH. — La conscience que vous attribuez à votre ré
teur n'est donc qu'un reflet des événements qui se passe
lui?

MES. — Même pas un reflet. Au point de vue object
reflet est quelque chose; la conscience n'est rien. Nous ne
naissons aucune propriété objective qui ne joue un rôle

uilibre universel ; nous ne pouvons donc comparer à aucune es propriétés la conscience qui n'en joue aucun.

EILH. — Qu'est-ce alors que la conscience?

S. — C'est la conscience!

EILH. — Voilà une belle définition!

S. — Vous n'en pouvez pas donner d'autre; dites, si vous ez, que la conscience est la propriété de se connaître ; ne serez pas plus avancé. Et je n'aime pas cette expres- « propriété » appliquée à la conscience, car le mot « pro- é » s'applique en général à des particularités objectives nt un équivalent mécanique; la conscience n'en a pas.

EILH. — Toujours dans votre hypothèse de l'extension êtres vivants du principe de la conservation de l'énergie?

S. — Sans doute. Une conscience créatrice d'énergie aurait valeur mécanique; elle deviendrait quelque chose d'ob- ; si vous la mettiez en évidence chez un animal, et je en défie, vous seriez en droit d'affirmer qu'il n'y a rien mblable dans un résonateur ou dans un corps brut quel- ue; mais vous avez accepté mon hypothèse pour la durée otre discussion.

ILH. — Et j'en suis enchanté; elle va vous conduire à de absurdités que vous aurez travaillé pour les spiritua- .

S. — On me l'a souvent dit; c'est le sort de ceux qu jusqu'au bout de leur idée; je persiste néanmoins dans ttitude qui m'est imposée par ma raison. Du moment 'accepte la généralité du principe de la conservation de rgie, la conscience n'a plus aucune valeur objective ; cela tal.

ILH. — Autrement dit, sauf pour chacun de nous dans or intérieur, la conscience est comme si elle n'existait

S. — Précisément.

ILH. — Si tous les corps de la nature conservaient leurs riétés objectives et perdaient la propriété de conscience, aurait dans le monde rien de changé?

S. — J'ai moi-même employé jadis cette formule, mais e me plaît guère. Il est absurde de supposer que les s sont autrement qu'elles sont, et, puisque je suis cons- , je ne puis supposer que la conscience n'existe pas;

puisque je suis conscient étant formé d'éléments bruts, j
puis supposer qu'il n'y a pas de conscience dans la na
brute. J'aime mieux votre première formule : au point d
objectif, la conscience est comme si elle n'existait pas;
aucune mesure on ne doit tenir compte de la conscience
cune étude objective ne nous permet de constater qu'un
est ou n'est pas conscient. Nos mesures nous amènent à
tater des attractions, des affinités, des liaisons ; mais qu
liaisons soient ou non conscientes, nous n'avons aucun m
de nous en assurer, leur valeur, en tant que liaisons,
étant pas modifiée.

VIEILH. — Je puis donc revenir à ma formule : si la
science n'existait pas, il n'y aurait dans le monde rie
changé. Cette manière de parler vous choque, et vous ave
son; c'est pour cela qu'elle me plaît; elle me permett
mettre en évidence sans aucun effort l'absurdité de tout
échafaudage.

MES. — Vous arrivez naturellement à dire des choses a
des en supposant que les choses ne sont pas comme elles

VIEILH. — Je n'admets rien de changé au point de vu
jectif; le monde aurait évolué comme il l'a fait; nous se
là tous deux et nous dirions ce que nous disons.

MES. — Parfaitement; mais les gestes que nous ferions
raient aucun sens pour nous qui ne serions pas conscie

VIEILH. — Et un phonographe placé près de nous —
l'homme aurait tout de même inventé le phonographe —
crirait sur son cylindre notre conversation?

MES. — Vous voulez me prendre en défaut; vous n'y
verez pas. J'ai pensé souvent à cette conclusion inévitab
la nullité objective de la conscience. Toutes les opérations
lesquelles nous considérons la conscience comme active
dirigées par des changements matériels qui sont consci
mais qui agissent en tant que changements matériels, e
parce qu'ils sont conscients. Ces changements existeraient
l'hypothèse absurde où vous vous placez; ils proviendr
des mêmes causes et produiraient les mêmes effets ; l'évo
du monde serait la même, quoiqu'il n'y eût là personne p
constater.

VIEILH. — Mais l'homme aurait tout de même inventé le
nographe?

ES.— L'homme serait objectivement ce qu'il est, et aurait objectivement tout ce qu'il a fait.

IEILH. — Et il aurait inventé l'anesthésie, qui permet les rations chirurgicales en évitant la douleur?

ES. — Sans doute; le bien et le mal, le plaisir et la douleur respondent à des phénomènes matériels dont l'étude objec- sera possible un jour; supprimer la douleur est une opé- on qui a une signification objective, et vous n'en pouvez ter puisque vous la voyez résulter chaque jour d'une réac- chimique. Ce que l'on fait avec de la chimie est du res- de la chimie.

EILH.— Mais comment se fait-il que nous agissions sans e de manière à éviter la douleur; si la sensation de dou- est inactive, je ne vois pas en quoi le phénomène objectif leur diffère du phénomène objectif plaisir?

ES. — Le plaisir et la douleur, le bien et le mal ont acquis urd'hui, chez les êtres très évolués et très compliqués que s sommes, des significations dont la traduction objective s est difficile; il y a des douleurs morales résultant de vements intra-cérébraux dont nous ne pouvons faire l'é- directe, mais qui correspondent sans aucun doute à des ructions matérielles importantes, puisqu'on peut en mou- l y a aussi des douleurs physiques, dont nous connaissons édiatement la valeur objective et le danger pour l'orga- ne. L'instinct de la conservation a développé chez tous les s la faculté de redouter et d'éviter la douleur; la douleur a sensation qui accompagne les phénomènes élémentaires estruction.

EILH. — Mais que signifie l'instinct de conservation en ence de la conscience?

ES. — Vous prenez le mot instinct dans un sens subjectif, qu'il ait une valeur objective évidente. Un instinct est un anisme; l'instinct de la conservation est le mécanisme e de la vie, et vous savez bien comment les évolutionnis- xpliquent la formation actuelle des espèces; Darwin a pris eine de vous répondre pour moi.

EILH. — Mais comment se fait-il que ce qui est utile soit able, et que ce qui est nuisible soit douloureux? Si la cience, qui n'a aucune valeur objective, était attachée dif- nment à son substratum matériel, si ce qui est utile était

douloureux, si ce qui est nuisible était agréable, le monde aurait pas moins évolué comme il l'a fait. Remercions qu'il en soit autrement, et que notre évolution n'ait pas con en une accumulation de douleurs intolérables.

MES. — Avec une hypothèse absurde, vous obtiendrez lement des conclusions absurdes. Nous n'avons le droit, supposer que la conscience n'existe pas, puisqu'elle existe qu'elle est autre que ce qu'elle est. Vous abusez d'une for fautive destinée seulement à exprimer que la conscience pas de valeur objective, et que l'étude objective complèt monde vivant est possible. Non seulement nous n'avons p droit de supposer que la conscience n'existe pas, mais pouvons espérer savoir un jour, en faisant un parallèle e notre objectivité et notre subjectivité, quels sont les ph mènes qui s'accompagnent de conscience, et quels sont qui ne s'en accompagnent pas. Le rôle de l'habitude et la mation des instincts nous seront très utiles à ce point de

VIEILH. — Voyons toujours cela; mais je ne vous tiens quitte, et je garde pour tout à l'heure mon argument dé

MES. — La loi essentielle de la vie est l'habitude. Tout qui ne meurt pas d'un changement de conditions s'habit ces conditions. Nous le constatons tous les jours sans besoin de nous demander, ce que nous ne pourrions pas sa si les animaux que nous observons sont conscients ou C'est là, je vous le répète, la meilleure définition de la vie, nition purement objective d'ailleurs. Vous pouvez cepend si vous craignez une confusion à cause de la signification jective que nous donnons souvent au mot habitude, rempl ce mot par « adaptation », qui lui est équivalent. S'adapte mourir, tel est le dilemme qui se présente à chaque insta tout être vivant, animal ou végétal; je dis « à chaque insta car les conditions dans lesquelles nous vivons changent cesse, et sont toujours nouvelles pour nous. Or, si nous ob vons les phénomènes d'habitude chez nous-même observa nous constatons aisément qu'un acte primitivement cons devient inconscient quand il est longtemps répété; un act tellectuel devient, à la longue, un instinct machinal.

VIEILH. — D'où je conclus que la conscience n'est pas quement liée à l'acte matériel, puisque le même acte, d'a conscient, devient inconscient dans la suite.

MES. — Ce n'est plus le même acte; son résultat extérieur t le même, mais la machine qui l'exécute s'est modifiée en habituant. Pendant la période d'apprentissage, l'exécution de t acte contrariait les liaisons préexistantes de notre machi-; petit à petit, une modification matérielle s'est produite, le que l'opération dont il s'agit ne contrarie plus rien; si les isons sont conscientes, nous concevons aisément qu'un acte modifiant pas les liaisons n'entraîne pas un éveil de con-ence. Ainsi notre cœur bat sans que nous nous en doutions, moins qu'un trouble intervienne dans le rythme préalable-nt établi; et alors nous avons mal! Le phénomène subjec- du passage du conscient à l'inconscient est parallèle au phé-mène objectif de la transformation d'un acte intellectuel en e instinctif.

VIEILH. — Vous tirez un grand bénéfice de l'emploi du mot ison, parce que vous ne l'avez pas défini.

MES. — C'est un mot très général, et qui permet de parler ns un langage unique de tous les phénomènes d'équilibre. génie de Lagrange en a vulgarisé l'emploi. Mais si ce mot is gêne, je pourrai m'en tenir à une expression plus res-inte; je parlerai seulement de résonances; d'ailleurs le ré-nateur a des liaisons déterminées; le son qu'il rend est celui il peut produire sans contrarier ses liaisons; tout son qui ntrarie ses liaisons se transforme immédiatement en lui en re chose que du son, en chaleur, en électricité, que sais-je; dit alors que le son a été étouffé.

VIEILH. — Il n'y a pas que des phénomènes sonores dans re ambiance; nous sommes sensibles à de tout autres acti-és.

MES. — Le son est le modèle des mouvements rythmiques; st celui que nous étudions le plus aisément. Tous les autres énomènes oscillatoires sont plus ou moins calqués dessus, et ploie le mot résonateur pour tous ces phénomènes indif-mment. Un corps qui devient bleu quand il est éclairé par oleil est un résonateur de la couleur bleue que contient la mière blanche. Tous les phénomènes qui se passent dans les toplasmes vivants peuvent, à un certain point de vue, être sidérés comme ayant un rythme personnel (1). Nous som-

1) Voyez : *De l'homme à la Science*, Paris, Flammarion, 1907, chap. X.

mes, par nos organes des sens, en relation d'équilibre avec phénomènes extérieurs qui, tous, se transmettent à nous s une forme rythmique ou oscillatoire. Ainsi envisagé, l'hom est un orchestre dont les diverses parties entrent en vibrat à des échelles différentes, sous l'influence des phénomènes térieurs. Mais cet orchestre s'habitue, s'adapte. Et je crois les dissonances éveillent la conscience; devenues consona par adaptation du résonateur, elles entrent dans le dom de l'inconscient.

VIEILH. — C'est fort ingénieux, mais nous verrons to l'heure ce que vous répondrez à mon argumentation.

MES. — Je crois que le phénomène de résonance es phénomène élémentaire de la vie ; l'assimilation, l'habit l'imitation, qui sont les caractéristiques de la vie, sont de sonances ; le résonance étant le seul fait d'imitation r que nous trouvions dans la nature brute, il était naturel qu servît à expliquer l'imitation chez l'être vivant. Et vous v pourquoi je tenais tant à vous faire remarquer, dès le dé que si un résonateur est conscient, il a, en se mettan branle, une sensation de volonté. Nos actes sont des ens bles de mouvements rythmiques, à une certaine échelle moins, et chacun d'eux est mis en branle par un phénom de résonance qui se produit dans un centre nerveux ; a nous croyons à notre liberté.

VIEILH. — Comme tout cela est joli, et comme il est reg table que ce ne soit pas vrai !

MES. — Montrez-le-moi ; vous me rendrez service ; m'ennuie de n'être rien, et de penser que tous mes efforts vains.

VIEILH. — Même si la conscience n'existait pas, nous serions ici où nous sommes, puisque rien n'aurait été cha dans le monde ?

MES. — J'en suis convaincu, mais, je vous le répète, je sidère cette manière de parler comme abusive. La consci est, et nous ne pouvons pas supposer qu'elle ne soit pas.

VIEILH. — Supposons-le, néanmoins. Ce ne sera q artifice de langage. Toutes les liaisons qui existent existerai de même toutes les affinités, toutes les résonances, etc., elles ne seraient pas conscientes. Nous parlerions néanmo

MES. — Nous parlerions, et nos paroles, que nous ne

rions pas nous-mêmes, traverseraient l'air sous forme
cillations, et iraient produire des mouvements rythmiques
ord dans l'oreille, puis dans le cerveau de notre interlocu-
, aussi bien que dans notre propre oreille et dans notre
pre cerveau. Nous entendrions donc, au sens objectif, ce
chacun de nous dirait ; la relation serait établie entre
x hommes par la parole exactement comme s'ils étaient
scients.

EILH. — Je vous l'accorde.

ES. — Et les ébranlements cérébraux résultant de cette
ition objective se répandraient à travers les neurones, et
rmineraient, ici un mouvement musculaire, là une sécrétion
lande, là encore une simple accumulation de résonances
le cerveau, ce que nous appelons en langage subjectif
souvenir. Et toutes ces transmissions intracérébrales de ré-
nces se feraient comme aujourd'hui, mais elles ne seraient
connues de nous sous forme de sensations et d'associations
ées.

EILH. — Et, par conséquent, rien n'étant dérangé dans
re objectif, l'évolution du monde aurait été la même, et
serions là, tristes marionnettes, nous agitant sans rien
r, en vain !

S. — Que reste-il des milliards d'hommes, des milliards
imaux qui ont vécu ? Rien de la plupart ; de quelques-uns
ouvenir minéral, un fossile qui ne sera pas éternel ; de
ques autres un souvenir dans la mémoire des hommes, sou-
qui ira en s'affaiblissant, et disparaîtra au plus tard avec
rnier homme. La vanité évidente de nos efforts est un
int sérieux à la théorie que je soutiens. *Moriemur, nos*
stra; et quand nous serons morts, tout finira par être
ne si nous n'avions pas vécu.

EILH. — Tout cela serait bien triste si c'était vrai ; mais
est pas vrai. Revenons à mon argument : Même si la
ience n'existait pas, mais toutes choses égales d'ailleurs,
serions ici et nous causerions.

S. — Nous causerions.

EILH. — Et nous dirions ce que nous disons, mais cela
ait aucun sens pour personne.

S. — Pas plus que le bruit du torrent ou celui du vent
les arbres. Le monde est plein de choses inutiles et j'ad-

mire les finalistes, qui voient un but à tout. Pourquoi les
les des arbres mûrissent-elles en ce moment ? Elles vont
ber, puis elles pourriront, et tout sera ensuite comme si
n'avaient pas été.

VIEILH. — Mais enfin, de quoi parlons-nous ? Nous pa
de la conscience que je crois active, et que vous prétende
pourvue de toute valeur énergétique. Or, nous proférerio
mêmes paroles, et un phonographe les enregistrerait.

MES. — Et la courbe inscrite sur le phonographe n'aura
plus de valeur que les sinuosités également capricieuses
nous observons sur les coquilles des ammonites.

VIEILH. — Elle en a pour nous ; nous parlons de la cons
ce, et nous en parlerions même si elle n'existait pas ! Ne v
vous pas qu'il y a là une contradiction irréductible ?

MES. — Je vois que vous faites un sophisme, un syllo
ridicule comme celui-ci qu'on m'apprenait dans mon enf
Je n'aime pas les haricots, et j'en suis bien aise, car si j
aimais j'en mangerais, et, comme je ne les aime pas, c
me ferait pas plaisir. Si la conscience n'existait pas, c
nous dirions n'aurait aucun sens pour nous ; elle existe et
nous comprenons.

VIEILH. — Je me suis mal exprimé. La conscience existe
n'a, d'après vous, aucune valeur objective ; cependant no
parlons, et cela est objectif. Elle n'a aucune valeur object
elle produit un résultat objectif : tirez-vous de là.

MES. — J'ai été longtemps embarrassé par cette que
je crois cependant lui avoir trouvé une réponse ; mais si
réponse me satisfait, je crains de ne pouvoir vous co
niquer ma satisfaction ; cela est difficile à exprimer.

VIEILH. — Ce que l'on conçoit bien...

MES. — La conscience n'a aucune valeur objective ; n
y a une différence objective entre les phénomènes qu
conscients et ceux qui ne le sont pas.

VIEILH. — Je n'aime pas les haricots et j'en suis bien

MES. — Je ne fais pas de sophisme. Un acte intell
devient instinctif et inconscient par habitude, mais c
plus le même mécanisme qui entre en jeu ; il y a entre
intellectuel et l'outil instinctif qui en dérive par accoutu
une différence objective. Cette différence objective se t
subjectivement pour l'individu qui en est porteur par

le premier était conscient, et que le second ne l'est pas.
ne si la conscience n'existait pas, il y aurait une différence
e les phénomènes qui aujourd'hui sont conscients et ceux
aujourd'hui aussi, ne le sont pas. Il s'agit là de conso-
ce ou de dissonance, et cela est objectif.

EILH. — Vous aviez raison de dire que je ne comprendrais
je ne concevrai jamais comment la conscience n'ayant
ne valeur objective, il y a une différence objective entre
hénomènes conscients et ceux qui ne le sont pas.

S. — Ce ne sont pas les mêmes phénomènes. Et il se
ve que, précisément, ce qui est le plus important au point
ue vital, le caractère essentiel des êtres vivants est lié à
transformation objective qui fait passer nos actes du
cient à l'inconscient. Votre objection de tout à l'heure
t victorieuse si toutes les liaisons, toutes les résonances
nt également conscientes; elles ne le sont pas et, malgré
illité objective de la conscience, il y a une différence
ctive, une différence mesurable entre les faits conscients
s faits inconscients. Si un fait qui s'est produit une fois, en
ompagnant d'une certaine conscience, se reproduit mille
identique à lui-même, il s'accompagnera toujours de la
e conscience. Mais, chez un être vivant, un fait ne se
oduit jamais deux fois *identique* à lui-même; le fonction-
ent même transforme le mécanisme; la fonction crée
ane; l'habitude fait passer du conscient à l'inconscient;
encore une définition de la vie.

ILH. — J'ai mal à la tête : c'est trop compliqué. Je
nce à vous convaincre; je suis d'ailleurs bien tranquille
tenant; plutôt que de faire l'effort qu'il faut pour vous
e dans vos arguties, tout le monde sera spiritualiste; tout
nde serait spiritualiste, même si vous démontriez, ce
ous ne ferez jamais, que la volonté ne fournit pas de
s pièces l'énergie nécessaire aux aiguillages cérébraux.
vaudrait toujours mieux que d'admettre une conscience
urvue de valeur objective, et capable cependant de don-
les résultats inscrits sur un phonographe.

S. — Mais, vous n'avez donc pas compris...

ILH. — Adieu, mon cher Mesure. Je ne veux pas devenir

FÉLIX LE DANTEC.

Ty plad en Pleumeur-Bodou, 27 septembre 1907.

AFRIQUE

—

TUNIS

L'Afrique, vêtue de gloire et de mort,
Au-dessus des flots m'offrait son visage.
Le soleil couchant était sur Carthage,
Un soleil couchant violet et d'or.
Et sur le rocher, que le soir drapait
D'un vaste manteau de pourpre royale,
C'était l'Orient et tout son attrait :
Sidi Bou Saïd, agrafe d'opale.
Le lac était tout rose de flamants...
Mais au bord des eaux, couchée mollement,
Parée, roulée dans tes souples voiles,
Tunis, tu parus avec les étoiles.

BAZARS

Le soleil tombe comme une poussière d'or,
A travers les trous carrés des voûtes étroites.
Dans les soutes aux murs éclatants, tout miroite,
La foule bariolée, les broderies d'or,
Les gandourahs de soies pâles, les burnous lavand
Blanc, orange ; les points rouges des chéchias...
... Regarde ce passant, vêtu de vert amande,
Et celui-ci de rose pâle, et celui-là...
Et les femmes, roulées dans leurs haïks de soie,
Avec l'effroi noir de leur visage voilé...
Dans les parfums lourds, tout cela bourdonne et c
Et le nom d'Allah sort de toutes les mosquées.

KAIROUAN

Le grand soleil brûlait les murs de Kairouan.
Au pied des remparts blancs, passait un dromadaire
Que menait un Arabe en gandourah bleu claire
Vers la mosquée, couchée dans les cactus géants.
Et des chameaux passaient, puis des ânes, portant
Les huiles du Sahel dans des jarres de terre.
Au loin, c'était l'immense plaine solitaire,
Le désert, et l'effroi des Bédouins errants.
Bachir, dans son burnous orange, accroupi
Sous la porte mangée de soleil, avait pris
Sa flûte. Sa chanson montait du fond des âges.
— Le soir rose, et puis de l'ombre vont venir.
La prière est tombée des minarets. Bachir
A tiré son manteau par-dessus son visage.

TIMGAD

Tandis qu'il neige sur les cimes de l'Aurès,
Pour faire un linceul neuf à la ville exhumée,
Le soir descend le long des pentes de l'Aurès
Vers la blanche forêt des colonnes blessées.
Au front des temples que les dieux ont délaissés
S'avive le reflet de la gloire perdue,
Et la ville muette aux grandes avenues
Tend vers le ciel désert ses mille bras dressés

MIRAGE

Sous le ciel implacable
Qui brûle le désert,
Dans l'infini des sables
Je songe aux pays verts...
Au rire des cascades
Au cœur des journées fraîches.

O rires des cascades
Dans les fiords de Norvège!
La soif, que rien ne calme,
Est sur ce paysage...
Et là, c'est le mirage:
L'eau trompeuse, et les palmes...

OASIS

A travers le désert de feu et de silence,
Où rien n'était vivant que l'aboi du chacal,
Ton image guidait les pas de mon cheval,
Et j'ai vécu d'espoir, et d'âcre impatience.
Là-bas, dans l'oasis pleine de fruits et d'eau,
Les femmes aux beaux bras, et tintantes d'anneaux
Viennent aux sources pour emplir les jarres vides.
Là-bas, sous les dattiers, dans l'oasis humide,
Pouvoir dormir, enfin veuf de désirs, et calme,
Roulé dans mon manteau, sous les bruissantes palm
Mais le soleil, en fusion comme un métal,
Coule sur l'horizon, où la dune commence.
Tout s'embrase, le ciel et les sables immenses:
Ton image et moi dormirons près du cheval.

OASIS

Dans l'ombre des palmiers, au seuil du café maure,
Une natte était vide, et je me suis assis.
Et j'écoutais longtemps, Mohamed ben Ali,
Le rythme immémorial de ton roseau sonore.
De ce lent chant d'amour que je n'ai pas compris
Un parfum m'est resté, je le respire encore...
... Qu'était-ce qui dorait les sables infinis
Comme si leur sommeil eût pressenti l'aurore?
Cet enfant aux grands yeux, qui portait son mant
D'un geste si hautain et si calmement beau,
A-t-il toujours, gravées sur sa face immobile,

Ces strophes alternées du Rêve et de l'Ardeur?
— Dans l'oasis, la nuit, pesante de chaleur,
M'a fait jeter au loin mes livres inutiles...

OASIS D'EL-HAMMA

Je veux encor de l'oasis,
A l'heure où les vents se sont tus,
A travers les palmiers touffus,
Voir la mystérieuse Isis
Lever son visage divin
Sur le désert immense et rude,
Sur la pierreuse solitude
Et sur les dunes du lointain.
A l'endroit où les sources chaudes
Soufflent leurs bulles d'émeraude,
Je veux encor voir se baigner
Les femmes aux minces chevilles;
Et voir passer sous les dattiers
Le cheick aux superbes guenilles.

PALMIERS

Que je connaissais bien, sans l'avoir jamais vue,
La silhouette des palmiers sur le désert
Et l'ardeur du grand soleil sur les sables nus.
Ainsi qu'un pèlerin fatigué, revenu
De voyages lointains en d'hostiles pays,
Sur les nattes je fus m'asseoir, et j'ai repris
D'un geste familier la place accoutumée.
— Ah, que ne puis-je encor, jusqu'à ce que l'aurore
Blanchisse l'horizon de l'immense désert,
Suivre le rythme désolé de l'étrange air
De flûte qu'exhalait le petit café maure... !

LA-BAS

Te souvient-il encor des femmes aux beaux bras
Les pieds cerclés d'argent, aux longs yeux de gaze
Qui venaient puiser l'eau à la source infidèle
Que tarit en été l'ardeur du Sahara ?
Ou bien ton cœur va-t-il aux pêchers de là-bas,
Bouquets des jardins clos, dont nos mules rebelles
Connaissaient les détours ? — Comme le soir ruis
Sur la brèche d'or et de feu d'El Kantara !
Le clair de lune était sur le village rouge
Groupé comme un décor au-dessus du torrent ;
Les ombres des palmiers, sur le sol noir et blanc,
S'ouvraient comme de grands éventails... Cette o
Qui montait des milliers d'arbres fruitiers en fleu
Sous les palmiers bruissants, t'en souvient-il? Là-b

SYBIL.

B. P. HASDEU

POÈTE, HISTORIEN, SAVANT ET SPIRITE

Je place Jeanne d'Arc à côté de Jésus, parce qu'elle a sauvé l'humanité: sans elle l'Europe, au lieu d'être française, serait aujourd'hui anglaise, c'est-à-dire qu'au lieu des idées les plus altruistes règnerait la quintessence de l'égoïsme.

(*Sic cogito.*)

e 7 septembre dernier est mort à Câmpina, à peu d'heures ucarest, un très grand savant, exemplaire rare et autique d'historien, de philosophe et de spirite tout à la L'œuvre haute et la vie extraordinairement laborieuse de gan Petriceicu-Hasdeu symbolisent l'effort et le but de toute race, jeune encore et singulière, l'aspiration obscure énergique de toute une partie de l'Orient européen. Sans e, la race roumaine atteint à peine douze millions d'hom- dont la plupart en masses compactes gisent encore dans orance primitive et dont l'élite véritable apparaît trop einte. Sans doute aussi, la péninsule balkanique, au mi- de laquelle la Roumanie garde malgré elle sa place, repré- e malheureusement aux yeux de l'Occident un guêpier dit où règne un sultan assassin et d'où sans cesse s'élan- des forces empoisonnées pour anéantir les plans enfan- des diplomates. Mais cette race et cette contrée offrent ıtérêt essentiel et par la forme de contact qu'elles ont pris la culture et les mœurs occidentales et par les modifica- auxquelles ce contact a donné lieu. Il est vrai que Has- se place à un niveau d'intelligence tellement haut, telles de euvres linguistiques ou psychologiques présentent une ortance si capitale, qu'il dépasse la somme maxima d'ap- intellectuel dont le milieu balkanique d'aujourd'hui est eptible. La destinée fut plus haute que le milieu. C'est -être à cause de cette supériorité même que certaines des

graves erreurs qu'une époque prochaine ne se fera pas f
de relever dans l'œuvre vaste de Hasdeu trouveront une
tification, à tout le moins une explication qu'il semblera ois
de chercher par exemple dans les doctrines haineuses et
rannées des nationalistes occidentaux. Mais ce n'est p
des critiques que nous songeons à formuler dans les pa
qui suivent. Nous nous bornerons à l'exposé purement ob
tif d'un ensemble imposant de recherches, inconnues en
rope, à part toutefois de très rares spécialistes comme
Michel Bréal, par exemple, en ce qui concerne la partie ph
logique.

L'activité de Hasdeu, si diverse et si réellement encycl
dique qu'elle soit, se prête facilement à une classification
thodique : histoire et littérature, philologie, spiritisme. To
tour, *Istoria critica a Romînilor*, *Razvan si Vidra*, *Cuv
den Batrani*, *Etymologicum Magnum Romaniæ* et *Sic c
to* marquent des jalons géants dans le développement d'un
fort continué pendant plus d'un demi-siècle et dans plus
30 volumes dont pas une seule page n'est hâtive. Des id
fondamentales dominent cet immense effort et lui confè
une unité et une cohésion qui excluent toutes les opposit
et tous les démentis inhérents à la plupart des œuvres vas
A chacune des trois grandes phases de cette activité cor
pond une époque de vie, remplie par un labeur incess
surhumain, par l'angoisse patriotique, héritage de la race
par un amour infini qui eut pour objet une fille et une épo
reculées dans l'au-delà, d'où cependant elles firent des sig
précis et éperdus à leur vieillard cher, demeuré courb
solitaire.

Un jour que les railleries niaises atteignaient son spiritis
système philosophique si passionnant pourtant, « seule
gion expérimentale » possible selon lui, Hasdeu se crut
gé de démontrer sa bonne foi. Voici comment il déclina
titres, qui résument sa vie, son caractère, son œuvre :

Que puis-je bien leur dire ? Leur dirai-je que je suis profes
d'université ? Ce n'est pas grand'chose ! Que de professeurs un
sitaires dans toute l'Europe sont comme d'imperceptibles micr
qui minent et l'étude et l'étudiant. Leur dirai-je que je suis me
de l'Académie et même de plusieurs académies ? Ce n'est pas en
grand'chose ! Toutes les Académies du monde, si vous les pren

restent sur place et ne consentent pas à bouger ; et, prises cha- en particulier, elles abritent toujours dans leur sein bien des vé- ples échantillons de rouille intellectuelle, réservés pour les mau- temps. Leur dirai-je que j'œuvre sans interruption depuis plus ente ans sur le champ de la science et de la littérature ? que lonné à la lumière plus de vingt volumes ? que j'ai été louangé n tel et un tel ? que j'ai été tant de fois lauréat ? que... Cela plus n'est pas grand'chose ! Un effort, aussi prolongé que pos- peut être stérile ou mensonger ; des volumes, si nombreux soient- euvent se réduire à un amas de riens, sans vie, selon le goût noment ; les louanges, si bruyantes soient-elles, peuvent être liées, forcées ou achetées ; les prix peuvent émaner d'une cote- Que puis-je donc bien leur dire ? Je dirai ceci seulement : en ire, en philologie, dans toutes les sphères de la connaissance j'ai urs été *sceptique*, repoussant l'autoritarisme d'en haut et la larité d'en bas et me frayant, partout seul, par mes propres erches de sources, une voie nouvelle, bonne ou mauvaise, telle e l'entendais, mais d'un cœur pur, sans crainte de personne, utilité personnelle, sans flatterie, sans réclame (1).

œuvre resta courageuse. Le 7 décembre 1900, au cours e conférence qu'il tenait à l'Athénée de Bucarest, Hasdeu, lard pâle, spiritualisé, aux yeux regardant déjà d'autres des, déclarait :

l y a ici un homme qui sache que Hasdeu a eu jamais peur de qu'un, a flatté quelqu'un, si haut situé fût-il, que celui-là ne se pas de lancer une pierre contre cette tête blanche, vieillie par ttes et les souffrances (2) !

§

vec Hasdeu vient de disparaître le dernier rejeton d'une plus vieilles familles moldaves, aussi vieille que les Vaca- o en Munténie (Valachie). Toute une lignée illustre s'éteint lain dans une grande et dernière flamme. Né en 1836 à inesti, près de Hotin, en Bessarabie, contrée moldave, urd'hui annexée complètement à la Russie, Hasdeu eut éducation très précoce. A l'âge de dix ans, il avait lu une ne partie des livres qui composaient la bibliothèque de son , Alexandre Hasdeu, écrivain distingué, auteur des ants nationaux roumains » et d'un « Prince Dabija ». Il

(1) *Sic cogito*, chap. I, qui date du début de 1891.
(2) « Literatura si Arta româna » du 25 décembre 1900.

fonde une société littéraire. Il prend part à un soulèvement
étudiants contre le surveillant de l'université, mais échap
toute punition grâce à la particulière estime où le tiennent
professeurs et ses collègues. En 1854, il passe avec succ
licence en droit et ès-lettres. A peine âgé de 18 ans, il
avec le grade de sous-lieutenant dans le régiment de huss
Radetzki, au moment même de la guerre de Crimée. Dég
bientôt de la vie militaire, il n'hésite pas à déserter. En 1
le sud de la Bessarabie ayant été annexé à la Moldavie (c
devait être au reste que pour vingt-deux années), il rés
d'aller habiter cette région et d'échapper à la protection r
en devenant citoyen moldave. C'est ce qu'il fit. Il cha
son nom Tadeu, qui lui venait de son grand-père Tadeu
deu, poète roumain bessarabain, en Bogdan. Mais la Ru
exigea son extradition et le dépouilla de ses droits d'hérit
On peut dire que c'est dès l'enfance qu'Hasdeu contr
sa haine irréductible contre le régime moscovite.

Se libérer totalement de l'empreinte de l'éducation russ
devenir un vrai Roumain, tel fut à la fois l'aliment et le t
ment de sa jeune âme. « Je ne savais pas assez le roumai
afin de devenir Roumain j'avais sacrifié tout, » écrira-t-il
pleine gloire de grand écrivain roumain, dans une lettre
femme et à sa fille qui se trouvaient encore à Paris. C'est
fait qu'en 1856 Hasdeu a été attiré vers le grand mouve
de renaissance politique qui a eu pour effet de créer la Rou
nie contemporaine. Mais l'activité culturale, soutenue jusqu
héroïquement par des personnalités comme Balcescu, Lau
et Kogalniceanu, appelait, elle-même surtout, un revirem
Aussi Hasdeu, conscient de ses aptitudes et bientôt très a
consacrera-t-il toute son existence au sol central de sa
qu'il aime d'un culte très pieux et frénétique. « J'aime jus
la folie le peuple roumain et l'avenir des Roumains. »
tard, l'essor intellectuel auquel il a plus que tout autre p
cipé s'étendra peut-être sur la terre natale, veuve, la Be
rabie, cette Alsace roumaine.

En 1857, après avoir supporté bien des privations, il dev
membre du tribunal du Cahul, mais quelques mois aprè
nomination il démissionne. Il va à Jassy, où il est nommé
fesseur d'histoire au Lycée. Le 1er janvier 1859, il fond
România, revue hebdomadaire qui paraît durant quatre m

nt ensuite la place à la *Foae de istorie română* (Feuille
toire roumaine), l'une et l'autre imprimées en caractères
liques. Le voici bibliothécaire de l'Université, à laquelle il
n don de quatre mille volumes. Mais, nature enthousiaste,
tanée et railleuse, il attaque ses « supérieurs », qui le
ssent en lui retirant la chaire d'histoire et le poste de
othécaire. L'écrivain et archéologue Alex. Odobescu,
au ministre de l'Instruction publique, confie à Hasdeu,
a recommandation du poète Alexandri, le poste de mem-
l'une Commission instituée à Bucarest pour l'examen des
ments des monastères soumis. Mais la chute du parti
cé lui fait perdre cette place aussi. Déçu, troublé et
ré par la politique, instable et périlleuse, suivie à cette
ue par les cabinets qui se formaient et se dissolvaient
pitamment, il retourne à Jassy, reprend sa chaire d'his-
et fait paraître une revue littéraire et scientifique : *Din*
ova, qui, après son sixième numéro, se transforme en
ina (1).

ne nouvelle, d'un caractère très satirique, et quelque peu
ène, intitulée *Duduca-Mamuca*, publiée dans le « Lumi-
lui valut un procès pour attentat aux mœurs (2). Mais
acquitté. C'était le 3 juin 1863, jour où il perdit d'ail-
le poste de professeur au Lycée. C'est l'année où il con-
M^lle Faliciu, une exquise Roumaine de Roshia Abrud,
ville située au sud-est de la Transylvanie, où la bravoure
beauté sont intactes. Il l'épouse à Bucarest, le 10 juin
, dans une petite église, S. Ilie de Gorgani : elle apportait
rmes belles et son caractère aussi séduisant et ferme que
egard; lui, Bogdan, avait pour toute fortune deux louis,
il eut à laisser une bonne partie au pope qui les maria.
nfluence que Hasdeu subit de la part de sa femme fut,

(1) En tête de cette nouvelle revue, dont 19 numéros seulement parurent, Hasdeu
isa une nouvelle orthographe universelle et la substitution de l'alphabet
ux lettres cyrilliques.

(2) La sévérité du procureur de la Cour criminelle était déplacée. On ne poursuit
n ne traîne pas devant la barre de la Cour d'assises un jeune homme extrê-
t doué qui fait preuve d'ingéniosité verbale en accouplant des syllabes jugées
onorité « ignoble » par les personnes pudibondes. L'accusateur fut si risible
sdeu n'eut pas de peine à se défendre devant les jurés. Il les épouvanta littéé-
nt de sa forte érudition et de sa verve endiablée. Toute la littérature porno-
que, ancienne, moyen-âgeuse et moderne, fut dévoilée aux jurés stupéfaits,
sdeu conclut : « Maintenant, si vous voulez me condamner, condamnez
ent Aristophane, Arioste, Boccace, Shakespeare, Voltaire, etc.,etc. ».

et il le disait-il lui-même (1), aussi décisive et bienfa
que celle qui révéla Gay-Lussac à lui-même. Avant
mariage, il n'avait écrit tout au plus que des articles po
journaux, quelques brochures et une collection de
ments (2). « Et c'est tout. J'étais la nuit vers l'aube
encore le jour ; j'étais une petite partie de mon *moi*, une
lasse et dégoûtée. » Depuis, grâce à la présence de sa fe
il se sent « tout à coup entier et lumineux ». En 1865 mê
publie trois conférences, écrits violemment antisémite
produisent une vive impression (3). Il faut les comprendr
Moldavie, à ce moment-là, commençait à être inond
juifs galiciens et russes; bientôt toutes ses villes en de
être presque exclusivement peuplées. Or, Hasdeu a pu ét
en s'appuyant sur l'autorité de Dionisie Fotino, attach
Filipescu et disposant des actes administratifs de l'ép
qu'en 1821 le nombre des Juifs en Munténie était moins
que celui des Allemands et Arméniens, et qu'en Molda
atteignait à peine le chiffre de dix mille. Trente années
tard, le chiffre s'accroissait « dans les proportions
déluge ». Hasdeu ne faisait que dénoncer un péril socia
antisémitisme est très spécial et motivé. Trente-sept ans
tard, en octobre 1902, Hasdeu, dont la grand'mère était
déclara que « les Juifs distingués sont et seront toujour
accueillis en Roumanie par les Roumains ». Bien entend
réserves légitimes que cette sélection implique seront exp
rapacement par les antisémites professionnels, démag
sans scrupules. En 1865 également paraît *Ion-Voda cel
plit* (le prince Jean le Terrible), admirable roman histo
modèle de monographie des grandes personnalités de
toire. En 1865 encore, habitant une masure, il écrit un
en 3 actes et en prose, *Domnitza Roxanda* (la Pri
Roxande) publiée dans la « Familia » de Budapest et

(1) *O Nevésta romănca*, Bucarest, 1903, p. 12-16.

(2) La *Vie et les œuvres de Luca Stroici*, (Stroici fut l'initiateur à la p
latino-roumain) la *Philosophie du portrait de Tzepesh*, des études criti
l'histoire roumaine, *Analyses littéraires extérieures : Wolf, Raïtchewi
tropius, Palauzow*, etc.

(3) *Le Talmud, profession de foi du peuple juif; Trois Juifs : le si
lock de Shakespeare, monsieur Gobseck de Balzac, le sieur Moïse d'Al
et l'Industrie nationale, industrie étrangère et industrie juive devant
cipe de la concurrence*, auxquels se rattache un petit ouvrage de la même
*L'histoire de la tolérance religieuse en Roumanie : Protestants, Cat
Mahometans, Lipoveni et Juifs*.

e plus tard dans la « Revista Noua » sous le titre de *Femeea* emme), et un poème dramatique en 5 chants : *Rasvan si ra* (Razvan et Vidra). Cette dernière pièce est de beaucoup eilleure du répertoire dramatique roumain. Elle a, on ne tar- pas à le reconnaître, la valeur de telle pièce célèbre de Sha- eare (*Macbeth*) ou de Victor Hugo (*Ruy Blas*). C'est le drame rrivisme historique. Le tsigane Rasvan, chef des haïducs, ient au trône grâce à l'ambition, vraiment macbéthienne, idra, fille belle et hautaine. Le récit est en partie véridique. st à la fin du XVI^e^ siècle : époque guerrière, instable, de es et d'intrigues ténébreuses. Le trône moldave est la proie boyards, et le conflit entre les riches et les paysans est que. Détails psychologiques, peinture historique, tout est truit à l'aide des sources puisées chez les vieux chroni- rs et chez des écrivains étrangers. Conformément à des nées certaines, Razvan, ce beau bandit, devient officier dans née polonaise, commandant des troupes moldaves et enfin ce. La fin du tsigane est modifiée : au lieu de trouver la t par l'empalement, il la trouve au cours d'une lutte avec Polonais, les traîtres du pays. Vidra, nièce altière du grand rd Motzoc, rencontre Razvan dans une forêt et le croit en d'accomplir de grandes actions : elle l'aiguillonne, lui fait ser des exploits qui le conduisent à une gloire incroyable, trop brève. C'est une certitude pour nous que, montée pres- usement sur une scène européenne, cette pièce saurait uvoir autant que du Shakespeare. La forme en est, au même é que la pensée, géniale. *Trei crai de la Resarit* (les s rois de l'Est), comédie de mœurs en deux actes, complète le tre de Hasdeu qui, peu à peu, brise à Bucarest et dans les s de province la résistance des médiocres. Le 6 février 1866, deu fait paraître un hebdomadaire humoristique, *Satirul* (1),

Les articles étaient signés de noms chinois et frappaient tout acte marquant, ire ou politique. Le deuxième numéro paraît le lendemain de l'abdication du e Alexandre Cuza (11 février 1866) ; il conserve son « motto », auquel sont nts trois autres : « Ni trop à droite, ni trop à gauche, mais le plus possible au milieu. » « Les s grossières et dures aisément se détériorent ; consolide-les à force de délica- et de souplesse. » « Que nous importe que des intentions mauvaises nous t attribuées : le feu finira par s'éteindre, n'ayant pas quoi brûler. » trône des principautés était vacant, Hasdeu propose la République. Ironique- sans doute : « Restons donc ce que nous sommes ! Sinon je vote pour un ois ! » Avant que le numéro 10 n'ait paru, Carol de Hohenzollern est rince régnant. « Vive le Prince, qui fera de la Roumanie ce que Léopold a fait Belgique. » En effet, la Roumanie est devenue, depuis, « la Belgique de

ayant comme épigraphe : « Nous ne pècherons jamais excès, ni par oubli ».

§

Hasdeu toucha à tous les genres littéraires. Une foul ses poèmes de circonstance, historiques, sociaux, tous travaillés, ses traductions saisissantes des *Tristes* d'O dénotent une exceptionnelle aptitude poétique et dramati Mais des projets scientifiques graves le préoccupaient. Il plus tard que les Esprits de sa race l'y poussaient. Ses ét à l'*Archiva istorica a Românei* (1865 à 1867), qu'il di avec maîtrise, marquent une nouvelle orientation dans activité. La politique l'attire un instant ; n'ayant pas crain se déclarer partisan de Kogalniceanu et de soutenir le c d'Etat, il accepte de devenir membre du parti national lib et député de Bolgrad. Il continue à reproduire tous docum étrangers et indigènes importants, relatifs à l'histoire Roumains depuis l'époque la plus reculée jusqu'en 18 Des matériaux révélateurs commencent à se constituer, à classés, à même d'être compris. Hasdeu poursuit ains travail de découvertes historiques entrepris autrefois pa *Magazinul* de N. Balcescu et Laurian, par la *Cronica* Sincai et les *Letopisetzele* éditées par Kogalniceanu. En 1 avec Gheorghe Missail, il fonde une tribune politique, *Tra* qui se transforme aussitôt en une revue bi-hebdomadaire tique et littéraire : *Columna lui Traian*. Celle-ci se déve pera et se modifiera au point de devenir un périodi documentaire unique. C'est là que prend forme la concep de Hasdeu sur la Démocratie et le Nationalisme.

Le peuple auquel il appartenait étant juvénile, comment H deu, jeune croyant du romantisme français, eût-il échapp décevant sophisme de la foi politique ? D'où les études, do naires et ferventes, d'économie nationale ; d'où aussi une s de travaux ethnologiques qui sont jusqu'à présent les fo ments de la science ethno-psychologique roumaine. Les sou

l'Orient. » Et, coïncidence frappante, le long règne de Carol devait être tout utile aux masses rurales roumaines que celui de Léopold II aux noirs du C Indépendant. Dans le numéro 12 du *Satirul* on lit, en tête de la première cette phrase étourdissante, imprimée à l'encre rouge : « Au cas où l'Europe exi que nous élisions un Prince indigène, les quinze redacteurs du *Satirul* propose la Constitution débute par la naturalisation de Son Altesse Royale Carol de H zollern Sigmaringen. » Le numéro 16 fut le dernier.

les intimes sont recherchées avec la même minutie que
lutions à la question des bagnes-salines, des domaines
État et des habitations paysannes. Dans *Traian* d'abord,
dans la *Columna*, Hasdeu analyse « la Vie, les actes, les
de Neculaiu Spatar de Milesci ». Dans *Traian* encore,
montre l'importance capitale du facteur slave dans le dé-
pement intellectuel de la nation. Il est amené ainsi à
prendre l'*Istoria Critica a Românitor*, l'histoire critique
Roumains des deux Dacie au XIV^e^ siècle, époque de forma-
de la nationalité roumaine. Elle est demeurée à l'état frag-
aire. Mais dans le seul volume in-4°, paru en entier en 1873,
dition s'offrait d'une richesse telle, la discussion, l'argu-
ation, la dialectique étaient si souveraines que les plus
eux ou les plus méticuleux durent s'incliner et estimer
re sans précédent. L'ouvrage, d'une part, mettait fin à
rtitude dangereuse qui régnait sur la question des origi-
t, d'autre part, inaugurait une forme d'écriture claire, très
se, élégante et ferme, occidentale à la fois et indigène, qui
t encore défaut. Hasdeu établissait que la Munténie
renait, aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, en dehors de ses limites
lles, l'ancien duché de Fogaras, le sud de la Moldavie jus-
Birlad et Bacau, le sud de la Bessarabie, la Dobroudja,
ion du Hatszeg et une partie de la belle et grande contrée
Temes. Cette conception territoriale peut seule expli-
la résistance opiniâtre et victorieuse des Muntains (Vala-
contre les Serbes, les Magyars et les Turcs. Certes, au
t, le noyau de la colonie roumaine occupait seulement les
ns ouest connues autrefois sous le nom du « banat de
in ». Mais au XII^e^ siècle il s'étendit le long du Danube
'à Chilia et, au siècle suivant, il conquit le duché d'Almas.
oyau fut nommé *Vlach* (valaque) par les Germains d'a-
et puis par les Slaves pour désigner la petite nation d'o-
e latine. L'atmosphère, l'hydrologie et la topographie de
unténie aident à expliquer la formation de la nationalité
ue. La rivière impétueuse Olt divise le pays en deux par-
négales : l'une, à gauche, presque toute en plaines, où
tence a été aisée, le commerce prospère et les invasions
entes; l'autre, à droite, plus isolée, abritée par l'Olt, le
be et les Carpathes, offrait des conditions favorables de
sorte, de stratégie, d'hygiène et d'économie, aux popu-

lations qui acquirent « un haut degré de résistance vitale
c'est là le berceau de la nationalité roumaine. Fantaisies
nes que des théories comme celle de Rœssler qui situaie
berceau en Macédoine. D'abord le fait que la langue alba
contient des latinismes n'implique pas que l'empereur A
lien (IIIe siècle) ait, par peur des Goths, fait traverser le Da
par tous les colons roumains, lesquels, constitués en nati
lité neuf siècles plus tard, auraient repassé le Danube.
Albanais sont des Thraces auxquels s'est ajouté l'élément l
et il est inutile de rappeler que les Romains ont conqu
Thrace avant de conquérir la Dacie. En outre, le ma
de traces gothiques dans la langue roumaine ne prouve p
son tour, que les Roumains ne vivaient pas en Dacie au
ment de l'invasion des Goths : ceux-ci vivaient entre le P
et le Dniester et ne faisaient jamais d'incursions au del
Buzau. La nationalité roumaine, abritée en Olténie e
Temes, a su préserver la langue et le caractère de la
Toutes ces idées seront développées avec de nouvelles dém
trations dans *Strat si substrat*, dans *Banat*, *Negru-Vo*
autres monographies définitives.

Le 9 novembre 1872 meurt le père de Hasdeu, grand a
reux de linguistique. Hasdeu en était à la page 221 (d'a
la IIe édition) de son *Istoria critica*, qu'il publiait alors da
Columna lui Traian. Reprenant son œuvre, à partir de la
224, Hasdeu paraît être entré soudain dans une nouvelle
ce n'est plus l'histoire des Roumains qu'il construit, ma
la science de la langue roumaine. Cela ne fait que s'acce
à mesure que l'on avance dans l'ouvrage, qui d'ailleurs p
mois après est tout à coup complètement abandonné. I
toire proprement dite est sacrifiée à la linguistique. Nous
rons plus loin que Hasdeu expliquera par l'inspiration s
ce brusque changement d'orientation. La carrière n'en
pas moins féconde en découvertes. En 1875, il comme
l'université de Bucarest un cours de philologie comparée
publie. A côté des éléments latins, à côté des magyaris
slavismes, turcismes et grécismes, la langue roumaine
avant tout l'élément autochtone, l'élément anté-romain, e
mot l'élément dacique. Hasdeu le démontre dans les *O*
nile pastoriei (les Origines des pâtres) et les *Fragmente p*
istoria limbei române. Les monuments dits slavo-roun

ent l'investigation dans « Une page de l'histoire de l'impri-
e chez les Roumains au XVI^e siècle » (parue dans la
mna lui Traian de 1876). Et dans « la Poésie populaire
et bulgare » (Id., 1877) un point de départ est fixé pour
stes recherches comparatives sur l'ancienneté et l'expan-
des chants populaires, source ethnologique et linguisti-
nappréciable.

is avec les *Cuvente den Batrâni* (1878-1881), grande
de travaux philologiques de premier ordre, Hasdeu donne
sa mesure d'intuitif, d'enquêteur et de connaisseur des
es étrangères. Le 1^er volume : « La langue roumaine de
à 1600 » pose, les fondements de la grammaire historique
aine ; un grand nombre de textes du XVI^e siècle sont
és à la lumière d'observations philologiques, historiques,
matiques, composant un véritable appareil critique et
tique. Plusieurs écrits originaux, émanant de particu-
et non pas de traducteurs officieux ou ecclésiastiques,
t le voile de l'ignorance sur l'état de la langue il y a
e siècles. C'est une véritable révolution en linguistique.
empare avidement du spécimen de dictionnaire étymolo-
de la langue roumaine que Hasdeu présente, et on com-
avec ardeur l'édition critique des plus vieilles chroniques
ntes, telles que la chronique de Moxa, de 1620, conservée
usée de Moscou. Une foule de questions d'ordre phonéti-
norphologique et étymologique, sont agitées et en partie
es. Le II^e volume : « Les livres populaires des Roumains
I^e siècle et leur rapport avec la littérature populaire non-
», innove, de son côté, les études de folklore sur une
e comparative très grande. Pour la première fois est
e l'influence prédominante du bogomilisme, de l'hérésie
oise, dans les plus anciens textes littéraires et dans la lit-
re populaire orale. Aux environs de 1600, un pope, Gri-
de Mahaci (village transylvain), avait collectionné « une
d'ouvrages populaires religieux en langue roumaine, en
transcrivant les ouvrages anciens, en partie traduisant
ème du slavon, en partie intercalant directement dans son
e une collection analogue toute compilée par un autre
» Ces textes sont édités, accompagnés chacun d'une
La somme énorme de faits et d'idées accumulés dans
ume, dira plus tard un de ses disciples, M. Lazare Sai-

neanu, a eu les plus heureuses conséquences en introduis chez les Roumains un esprit plus scientifique et une méth plus sévère dans ces sortes d'études. Hasdeu disposait d foule de ressources documentaires aux Archives de l'Etat, il fut nommé le directeur en 1876. Il conservera cette p jusqu'en 1900, quand il obtint des droits de pension. En il est élu membre de l'Académie roumaine et membre du seil permanent de l'instruction publique. En 1881, il publ « Psautier roumain de 1577 du diacre Coresi », l'accon gnant d'une étude bibliographique et d'un glossaire con ratif.

Dans les années 1882 et 1883 de la *Columna lui Traia* compte vingt et une monographies de Hasdeu sur des pro mes d'une capitale importance philologique (1).

(1) Elles sont toutes caractéristiques du labeur effréné et de l'esprit de décou de leur auteur. Il n'hésitait pas à prendre le train pour Londres, passe semaines entières au British Museum à cause d'un évangéliaire de 1574, si par le savant russe Uspensky et qu'il avait soin de lire et de relire en prenan extraits intéressants au point de vue des archaïsmes, de la phonétique, des f grammaticales. Dans l'été de 1871, Hasdeu n'avait-il pas découvert un man tout à fait inconnu : *Dictionarium Valachico-Latinum*, le plus ancien vocab de la langue roumaine et contenant plus de 3000 mots? Tout savant étrange préoccupe l'étymologie des mots roumains doit compter avec Hasdeu, qui mise au point à propos de toute question soulevée. Le professeur Miklosich, autres, apprend à ne pas confondre certains phénomènes linguistiques pur indigènes avec des emprunts étrangers. Des mots énigmatiques reçoivent une tité sûre. Le mode de pénétration et les véhicules de mots étrangers sont e ment déterminés. Puisque le mot *doïna*, chant, élegie, lied, sentiment toutes ses formes (tristesse et joie, amour et haine, enthousiasme et dése paix et guerre) est le mot on peut dire le plus essentiel et le plus autochto Roumains, Hasdeu ne manque pas d'en fixer les origines et l'exacte s cation. Dérive-t-il de Δεύ (Zeus), de *donativum*, de *Diane* ou du « Danube *doleo, dolina*, du serbe *dvoinitza* (flûte double) ? Vient-il des Romains Daces ? Et après de longues recherches et confrontations de sens et de ra il se décide en faveur du dace *doïna*. Et il assène, de la sorte, un nouveau de massue à la théorie Rœslerienne. Il saisit toute occasion pour vérifier la naturelle de la continuité non interrompue de l'élément roumain entre les thes et le Danube. — A propos d'un suffixe macédo-roumain, il établit un en partant du daco-roumain, le linguiste peut s'expliquer l'idiome macédo-rou en partant du macédo-roumain, au contraire, le daco-roumain restera toujou énigme. — Bien des mots roumains de provenance slave ont l'air de jouir longue vieillesse et d'avoir été adoptés grâce au contact direct avec les S en réalité ils datent tout au plus du XIVe siècle et sont dus exclusivement à gue officielle de l'église orthodoxe. Hasdeu peut se dire certain qu'il n'y même dix mots dans tout l'idiome populaire roumain qui soient dus à l'in technique établie entre l'élément slave et l'élément roumain. Les slavismes, que en dise, sont de la même importance chez les Roumains que les turcismes latinismes chez les Polonais. — Le proverbe roumain « ce n'est pas t jours Pâques » qui est le proverbe latin, conservé intact : *non semper Satu erunt*, conduit Hasdeu à découvrir les origines du Christianisme en Roman ne sont point les Slaves qui l'ont introduit chez les Roumains, mais les romaines sous l'étendard desquelles luttaient côte à côte des Romains chrét des Romains païens. Aussi le christianisme roumain conserve-t-il des tra paganisme. — L'histoire d'un mot, fruit commun de trois racines ; un exem

n 1886, Hasdeu commence à publier une des œuvres les
; vastes qu'un cerveau humain ait entreprise : *Etymologi-*
Magnum Romaniæ. Quatre gros volumes in-4° en ont
s paru, et il en restera, peut-être à jamais, 50 autres à
ıter (1).

fallait insuffler la vie à des milliers de mots qui gisaient
s les vieilles chroniques et il fallait présider à une enquête
étendue, embrassant tous les pays de langue roumaine :
oumanie, la Hongrie, la Bucovine, la Macédoine, la Bes-
bie, l'Istrie. Des idiomes émouvants par leur expression
matique, conservés miraculeusement dans l'âme éparse
a race, attendaient une explication de leur destinée. L'œu-
devait donc être toute de création. Aussi fut-elle immédia-
ent confiée au seul homme digne d'une pareille tâche. B.
Iasdeu voyait, dans un suprême plan, l'aboutissement de
es ses peines et de tous les espoirs mystérieux de sa race.
ci se place un des épisodes les plus pénibles de l'exis-
e extérieure du grand savant (2).

cessité des vieux textes pour toute recherche philologique ; le rôle de la femme
a conservation des mots ; un quadruplet linguistique ; parallélismes, tendan-
onétiques, logique historique et géographique, excursions au loin en suivant
races d'un emprunt, analogies dans la circulation, tout cela est pratiqué avec
voir de développement et de création dont seul le musicien orchestrateur
ec maîtrise. Attiré en artiste et linguiste par le phénomène bien connu dans
taxe latine sous le nom de *chiasmes*, arrangement croisé des parties symé-
s d'un discours, Hasdeu s'amuse avec un doigté admirable à réhabiliter cet
fice », ce « luxe ». On sait le dédain des érudits pour tout ce qui dénonce à
yeux le caprice, la construction purement esthétique. Mais, se demande
u, le sens esthétique n'est-il pas un attribut de la nature en général ? Com-
ne se manifesterait-il pas dans la langue également, selon les différences de
e?

L'initiative de cette grande œuvre nationale revient sans doute au roi Carol,
la séance solennelle du 23 mars 1887 de l'Académie roumaine, déclarait :
oumets à votre méditation s'il ne serait pas utile de faire une sorte d'Etymolo-
m Magnum Romaniæ renfermant tous les vieux mots qui autrement seront
dus pour les générations futures : *verba volant, scripta manent*. Afin d'ap-
er cette entreprise pour laquelle quatre, cinq, six années seront nécessaires, je
stous les ans à la disposition de l'Académie une somme de 6. 000 francs ».
dire que le roi Carol est un des cinq ou six monarques les plus riches du
e et que les seuls revenus nets qu'il tire de ses domaines de Roumanie attei-
des sommes fabuleuses. Est-ce bien « quatre, cinq, six années » et 6000 fr.
is qui pouvaient suffire à un travail gigantesque, fût-il confié à un simple
? Les matériaux existants étaient informes, rudimentaires. Rien ne pouvait
r même à l'élaboration précipitée et sommaire telle que l'exigeait la magna-
é d'un Hohenzollern.

Je me limiterai à rappeler l'ingratitude d'un de ses disciples et collaborateurs
is sérieux, M. I. Bianu, figure littéraire pourtant sympathique. « Non pas
re, cinq, six, mais quatorze années se sont écoulées et le travail, au lieu d'être
evé, à peine était-il commencé. Des erreurs ont été commises, des malheurs
advenus et le travail n'a pu bouger. Cinq autres années ont suivi sans grands
oirs au début, avec bien des amertumes ensuite. La grande œuvre nationale,

Sans doute, il eût fallu à Hasdeu de longues années enc pour achever une œuvre monumentale qu'il a à peine entam Mais, dès le début, les haines, bien que sourdes, souterrain paralysèrent peu à peu l'élan avec lequel fut conçu le p génial d'une grande encyclopédie de la langue historique populaire. Chaque mot, le plus ancien, devait avoir sa mo graphie : sa forme la plus étendue et ses formes dialect anciennes et modernes ; ses sens et ses acceptions, avec exemples résultant d'une consultation complète des sourc ses origines. L'omniscience étant impossible, Hasdeu a été ob de lancer un long questionnaire à tous les popes et institute des différentes régions roumaines. Une colossale enquête é ainsi entreprise dans le but de recueillir des données sur vocabulaires locaux, sur les variétés provinciales, considé phonétiquement et lexicalement. Les premières répon confirmaient le soupçon : la prononciation des mots est variée, de même que sont variées les qualifications au mo desquelles le peuple indique différents objets, et les croyan spéciales qui alimentent l'âme populaire. La lettre C n'était encore entamée, et le cessation de l'*Etymologicum* é décidée.

Sa vie, au reste, était près de s'achever. Depuis plus quinze ans, Hasdeu vivait chez lui loin de tout tapa une douleur à toute seconde lui mordait le cœur. En 188 avait perdu sa fille fauchée par la tuberculose. Mlle Julie H deu était d'une précocité prodigieuse, — intelligence et se bilité exceptionnelles, parure émouvante pour un père exc tionnel. Cette perte provoqua une orientation nouvelle, étra et décisive, dans l'esprit de Hasdeu.

§

Maintenant qu'on sait l'intérêt capital et la haute loyaut tant de recherches historiques, littéraires ou philologiq

« le désir vif de la jeunesse du souverain, demeurait toujours non réalisé « temps s'écoulait, les dépenses coulaient aussi et l'œuvre n'avançait pas (*).

Ce qui suit est sur ce ton, qui se hausse soudain et servilement pour chant louange du Souverain, lequel, à la séance du 1er avril 1905 de l'Académie roum autorisera la... reprise de l'*Etymologicum* des mains de Hasdeu, sous le pré que ce travail devait être « mis au plutôt entre les mains de tous », « sa perfe important moins que son existence ». En un mot, il fallait un dictionnaire dressé tout d'une pièce, comme un manuel, à l'aide de compilations.

(*) I. Bianu : *Regele Carol si limba româna.* « Luceafarul », nos 13-16, 190

on admettre une minute que les travaux spirites du
auteur ne soient au moins d'une égale valeur, n'offrent
gale garantie de sérieux et de profonde sincérité? Beau-
ne manqueront pas de les qualifier d' « errements ». Le
déjà été prononcé. Il est puéril. On n'a jamais subi vai-
nt l'attrait du miraculeux : phénomènes non encore
nus, cependant aboutissement logique du positivisme.
eu a expliqué génialement son initiation au spiritisme.
dans le prologue de *Sic cogito*, son seul ouvrage spirite,
eux autres ouvrages *Ita sensum* et *Virtus rediviva*,
cés comme la suite à l'étude des expériences physiques
esprit et des théories de la réincarnation, étant restés à
d'ébauches manuscrites très imparfaites.

était écoulé six mois depuis la mort de ma fille. C'était en
1); l'hiver était parti; le printemps se faisait encore attendre.
r, humide et maussade, j'étais assis seul à ma table de travail.
t moi, comme de coutume, il y avait une rame de papier et
rs crayons.
ment? Je ne sais, je ne sais, je ne sais; mais, sans le savoir,
in prit un crayon et en appuya la pointe sur le papier qui lui-

ommençai à sentir à ma tempe gauche des coups brefs et pro-
exactement comme si on y avait introduit un appareil télégra-
.
t à coup ma main se mit en mouvement sans arrêt. Cinq minu-
t au plus. Quand mon bras s'arrêta et que le crayon s'échappa
s doigts, je me crus réveillé du sommeil, bien que je fusse cer-
ne m'être pas endormi. Je jetai un regard sur le papier et j'y
is aucune difficulté :
uis heureuse; je t'aime; nous nous reverrons; cela doit te
e.

Julie Hasdeu (2).

ait écrit et signé de la propre écriture de ma fille.

t l'ouvrage *Sic cogito* sert à expliquer cet événement,
nier de toute une série de communications spirites qui
nt s'établir entre l'esprit de Julie Hasdeu, de « Lilica »,
e la nommait son pauvre père, et l'intelligence extrême-
endue et suggestionnable de Hasdeu lui-même. Son vrai

89.
mmunication en français dans le texte.

titre c'est *la Science de l'âme*, qui englobe l'interpré
spirite de Dieu, de l'immortalité et de la Révélation, « l
noyau de toutes les religions passées et existantes
preuve de l'autonomie irréductible de l'âme; la signific
de l'amour, qui est infini et dont la principale force es
caractère télégraphique, son pouvoir de rapprocher pa
sus l'espace et le temps les supra-organismes humains
âmes humaines; les liens étroits entre l'hypnotisme et l
ritisme; enfin, les forces matérielles dans le phénomène sp

Le spiritisme de Hasdeu est d'un ordre supérieur. « Q
à moi, dit-il, j'avoue en toute pureté de conscience n'
jamais fait tourner une table, et je n'ai point le désir
faire jamais. » Que lui importent les moqueurs, les anti-
tes systématiques, les retardataires incurables, les l
penseurs naïfs, les snobs qui, à force de faire tourner des
ridons, croient pouvoir combler leur vide intime? Et les
dules que dégoûte certain charlatanisme spirite d'ailleur
fréquent, et les inquiets qui ne se sentent pas la force
décider! Ceux-là sont encore sous le charme des matéria
à la mode. Mais « un Moleschott, un Büchner, un Karl
un Lombroso, passent comme passe la mode, passent co
un Zola, passent jusqu'à ce qu'ils se défraîchissent et vi
sent, de même qu'ont vieilli un Hobbes, un Gassend
Aretino. » Et avec une modestie touchante, Hasdeu ci
grands partisans du spiritisme parmi lesquels on voit fi
pêle-mêle Crookes, Wallace, Fechner, Victor Hugo, Thé
Gautier, Edison, Arsène Houssaye, Victorien Sardou...

Il est permis à n'importe qui d'imprimer en grosses lettres
génie est une folie et Dieu une épidémie: il est permis de
assurer, d'après Cabanis, que « la pensée est l'urine du cerv
il est permis de jeter de la boue aux élans les plus hauts, le
vraiment humains de l'homme; il est permis de se moquer
mour, de l'amitié, de la pitié, du sacrifice de soi-même, de tan
tres choses encore; tout cela est permis au blasphémateu
qu'on lui demande de justifier au moins qu'il est quelqu'un,
œuvré et œuvre encore beaucoup et bien, qu'il n'est pas un b
encombrant dans la ruche des abeilles laborieuses. Oui! Mais
vous voulez écrire sur Dieu et sur l'âme, quand vous tentez d'
cir les liens entre ceux en allés et ceux qui demeurent, oh! alo
sans-âme et les sans-Dieu, ceux munis de *Nana* vous montr
dents...

core une fois, qu'importe? Le spiritisme est la science-
ance qui, outre qu'elle constitue l'essence de toutes les reli-
sans distinction, complète la science ainsi dite positive,
t profondément ses racines dans le sol de la Biologie. Au
de vue purement scientifique, basée sur l'astronomie et
imie, « deux sciences qui peuvent s'appeler l'*alpha* et
ga », Dieu est l'infini.

as revenons de la sorte au vieux Voltaire, qui, dans son Dic-
aire Philosophique, disait : « Ce que l'on peut assurer sans
e, c'est que Dieu est infini et que l'intelligence humaine est
ornée. » Pauvre Voltaire, mal vu et condamné comme athée par
bés et les cardinaux! Je n'oublierai jamais les deux heures que
assées avec ma fille à Ferney, dans le parc et dans la maison,
la petite pièce de travail de l'immortel penseur ; à gauche de la
s'élève une petite chapelle qui porte cette inscription : Deo
Voltaire. Et ce cerveau, si peu superstitieux, si sceptique et
n, si limpide tout à la fois, voyait très bien que la plus juste
éristique de Dieu c'est l'*infini*, en contraste avec les bornes de
ligence humaine, qui cependant veut et doit le connaître.

« infini » de l'astronome et du chimiste, en effet, renferme
i l'univers, sans être l'univers; existe par lui-même indé-
amment de l'univers ; n'a aucune qualité restreignante,
n attribut négatif; réunit dans une seule affirmation tous
tributs positifs : « le bien », « le beau », « la vérité »,
ustice », « la lumière », « la science » ; crée le tout de
ême en imposant des bornes à ce qu'il veut; ne se prête
cune identification, à aucune confusion avec la création
ée ; et, pourtant, il existe dans chaque création de sa
té. La Biologie, à son tour, grâce à ses lois de l'évolu-
du transformisme, admet et appuie cette conception de
ni-Dieu.

Joie pour moi, car l'homme est un échelon
De la montée sans déclin,
Et ma pensée martyre attend,
Hier j'étais un ver, demain je serai un Jésus,
Route longue
pour arriver
plus haut !..
(*Dieu* (1) .)

Sarcasm si ideal, pp. 169-193.

Ce « plus haut ! » c'est la suite logique du darwinis
« L'être inorganique devient une forme organique, la fo
organique tâche de devenir un être supra-organique, et a
de suite, jusqu'à l'infini, » sans, toutefois, devenir jamais
fini. Une « parcelle de la substance divine » subit une m
morphose, qui est à la fois une métempsycose, en ce
que la grenouille, passant à travers une succession d'é
intermédiaires, se peut muer en homme. L'espèce sur-hon
est impliquée par la théorie de la sélection, ainsi que Ru
Wallace n'a pas hésité à le reconnaître. L'esprit sur-hum
cessera encore moins, à son tour, de tendre vers un
voisin de l'infini, de Dieu. Le secret de cette tendance n'
il pas expliqué par ces paroles de Mme de Sévigné : « I
nous donne une impulsion à l'aimer ? » L'individu hum
le σῶμα πνευματικόν, de saint Paul, en définitive ne meurt
mais évolue. La force se transforme, produit la molécule
ensuite produit l'individu, lequel évolue indéfiniment : a
parlent tantôt les naturalistes, qui ne voient partout que
tière, tantôt les philosophes, qui voient partout la force. M
c'est le poète seul qui « sait » : le poète extatique, ha
vivante, « frémit à la fois avec Dieu-Amour et avec am
homme (1) ».

Pour nous en tenir aux mystères que présente l'âme hu
ne, il est un fait fondamental et dont on n'a point tenu com
c'est que dans le sommeil « la société des morts, loin de
effrayer (comme lorsque nous rêvons d'un serpent, d'un ti
d'un chat même) nous procure souvent du plaisir ». P
quoi? « Parce que, dans le rêve, il n'y a pas de morts,
des âmes, avec lesquelles l'âme de l'homme qui dort entr
communication. » Ce fait saillant révèle, plus clairement
de grands traités métaphysiques, la nature immortelle
l'âme. L'âme n'est pas moins pour cela matérielle. On sa
mot de Schelling : « Tout monde spirituel doit à sa façon
tout aussi physique que notre monde physique est, à sa fa
spirituel ». Le somnambulisme fournit là-dessus d'indu
bles témoignages. A l'étudier de très près et dans toutes
formes, on peut conclure sur la nature de l'organism
l'âme : C'est, apparemment et réellement, un organisme
dique, impondérable, indépendant des cellules encéphali

(1) *Sarcasm si ideal*, p. 200.

il se sert comme d'un simple instrument. Cet organisme
ature fluidique « complète à merveille le vide psycholo-
e laissé dans la théorie darwinienne sur les organismes
omiques ». Le spiritisme est donc la meilleure, « la plus
ive vérification » de la théorie darwinienne.
âme est un organisme à part, pour lequel la mort du corps,
l'être un épilogue, constitue seulement un haut degré de
chement, « une sorte de sortie de prison ». Elle est immor-
et elle voit, entend et sent, — elle sent avec une vigueur
nparablement plus grande qu'avant de quitter le corps.
jouit du maximum de mémoire individuelle qui lui per-
de se souvenir d'absolument tout ce qu'elle avait vu,
ndu et senti pendant son passage sur terre. En elle la
nté et la croyance fusionnent en un pouvoir que nous
llerons volonté-croyance, et toute possibilité de mentir
araît pour elle, soit-elle supérieure ou inférieure. Les
omènes spirites ne sont plus, dès lors, ni problématiques
ossibles : ils sont nécessaires, conformes aux lois univer-
s. Et c'est uniquement par l'amour que les âmes commu-
ent. L'amour seul peut, par exemple, rapprocher notre
a-organisme d'autres âmes, par-dessus des espaces consi-
bles, sans nulle intervention des sous-organismes, des
s. Autant l'amour sexuel nous fait descendre aux plus
cts échelons de la « sous-humanité », autant l'amour non-
el nous rehausse, nous élève aux plus hauts degrés de la
ora-humanité ». Dans le mariage normal, l'élément sexuel
guère prédominant qu'au début; l'élément non-sexuel
arne peu à peu dans une amitié confiante. Comme dit Man-
zza dans ses *Gli amori degli uomini*, l'amour est humain
la mesure où il s'éloigne de l'instinct et devient pensée
ntiment. Chez une femme, comme Julia Hasdeu, rare
les plus rares, cet amour ne souffre pas, comme elle-
e l'a dit divinement, bien qu'elle fût âgée de 16 ans à
e, « ne souffre pas que son dieu devienne homme ». C'est
l'amour sacré », qui est également « le feu sacré », auquel
oit les plus belles œuvres scientifiques et artistiques.
amour sacré » vainc tout obstacle et intervient aux heures
ives. Par son caractère « télégraphique », il confirme la
té de notre contact avec la volonté d'un mort, la réalité de
arition qui annonce la mort ou l'agonie. Les pressenti-

ments se vérifient chez tous ceux d'entre nous que l'égo
n'a pas paralysés. Le vers de Gœthe:

Mir bleibt genug ! Es bleibt Idee und Liebe !..

illustre d'une manière saisissante le secret des trésors inti
Il nous reste assez, mieux encore nous possédons notre v
le tout, quand il ne nous reste plus que l'Idée et l'Am
c'est-à-dire le meilleur de nous-même, notre sur-organi
ce que le plus ancien penseur hindou, Kapila, appelait
corps vaporeux » et qu'il jugeait « plus rapide que le ve
Les phénomènes spirites ont donc été connus de toute
quité, depuis l'aube de l'histoire humaine.

Hasdeu le dit nettement: en étudiant le spiritisme, il ne s
point à contribuer à une propagande, au prosélytisme. «
but se borne au devoir sacré de me rendre compte moi-m
en plein sang-froid et avec une entière impartialité, des
purement scientifiques de ma croyance propre. » Dix j
après la mort de sa fille, quelques mois par conséquent a
de commencer à étudier la littérature spirite, Hasdeu eut
la première fois l'intuition très claire du sur-organism
que l'avait conçu, il y a des milliers d'années, le pro
Kapila. C'est ce rêve qu'il a décrit dans un poème p
dans la *Revista Noua* du 15 novembre 1888 et qui comm
ainsi :

Et j'étais mort sans le savoir ;
Il me semblait que je m'étais assoupi,
Car je n'étais ni mort, ni vivant...

Hasdeu eut dans ce rêve la notion de l'*être* supérieur,
lequel le corps humain serait dépourvu de vie, d'individu
de conscience. Que la mort de sa fille ait contribué, p
douleur insupportable qu'elle lui a causée, à éveiller e
des facultés ou aptitudes nouvelles, des inspirations incon
dans son œuvre antérieure, cela, lui-même le reconna
aisément.

La preuve en est la manière dont il a été frappé par
idée de Louis Figuier que les artistes, écrivains, pens
après avoir subi la perte d'un être aimé, sentent s'augm
leurs facultés, leurs inspirations et leur talent. Il semb
que les aptitudes intellectuelles de la personne morte vin
s'ajouter à leurs propres aptitudes et enrichir leur génie.

main de la mort, » 1889, p. 196.) Hasdeu attachait un
l prix à cette idée, qui « mérite d'être poursuivie et par
lle doit se compléter un jour le criticisme biographico-
aire de Taine et de Brandès ».

n est beaucoup qui soutiennent — certains me l'ont dit ouver-
t, d'autres me l'ont chuchoté à l'oreille, certains m'ont dit que
es se le sont entre eux chuchoté à l'oreille, quelqu'un l'a même
— il en est beaucoup qui soutiennent que je ne suis devenu
qu'à la suite de la mort, c'est-à-dire à la suite de la soi-
mort de ma fille. J'ai beaucoup écrit dans ma vie, vraiment
oup; c'est sans doute pourquoi dans mes nombreux écrits il
avoir bien des sottises; je prie donc n'importe qui de trouver
ces sottises un seul murmure contre Dieu, un seul doute sur
ortalité de l'âme. Je le puis assurer que je n'ai à aucun moment
mettre une telle sottise.
'ai qu'à rappeler ici les paroles suivantes par lesquelles, il y
t ans (1), je finissais le premier chapitre du premier fascicule
toria critica:
out étant relatif, hormis Dieu; tout étant bon et mauvais,
nis l'Un qui seul réduit l'antagonisme à l'harmonie; l'histoire
orce de se rendre compte du rapport des choses sous la con-
e de la Providence, je veux dire de l'action des lois physiques
o-sociologiques qui s'accordent grâce à une sur-loi. »
croyais-je alors ? Que crois-je aujourd'hui? Il est vrai que
eulement à partir de la mort de ma fille que sont venus s'ajou-
phénomènes à mon immuable croyance spirite, ce qui signifie
arbre a commencé à fructifier, et il n'aurait pas donné de
si, au lieu d'être un arbre à fruits, il eût été un arbre athée
serait venu plus tard se greffer une branche spirite.

ction inspiratrice de son père a contribué pour beaucoup,
l'avons vu plus haut, à lui faire abandonner brusque-
les études historiques et à le pousser vers les études de
stique. Le changement s'est fait entre les pages 221 et
e son *Istoria Critica :* Hasdeu ne s'en est aperçu que
ans plus tard. Alexandre Hasdeu, à peine mort à Hotin,
ssarabie, la Linguistique absorbe complètement son fils,
gloutit », l'ensevelit.

ce là une impulsion posthume de la part de mon père, dont

(1) Hasdeu s'exprimait ainsi en juillet 1891. Vingt ans auparavant, en effet, il
avait publié les deux premiers fascicules de la première édition de son « Histoire
critique des Roumains ».

l'Esprit désirait réaliser son plan d'un grand dictionnaire de la gue roumaine?

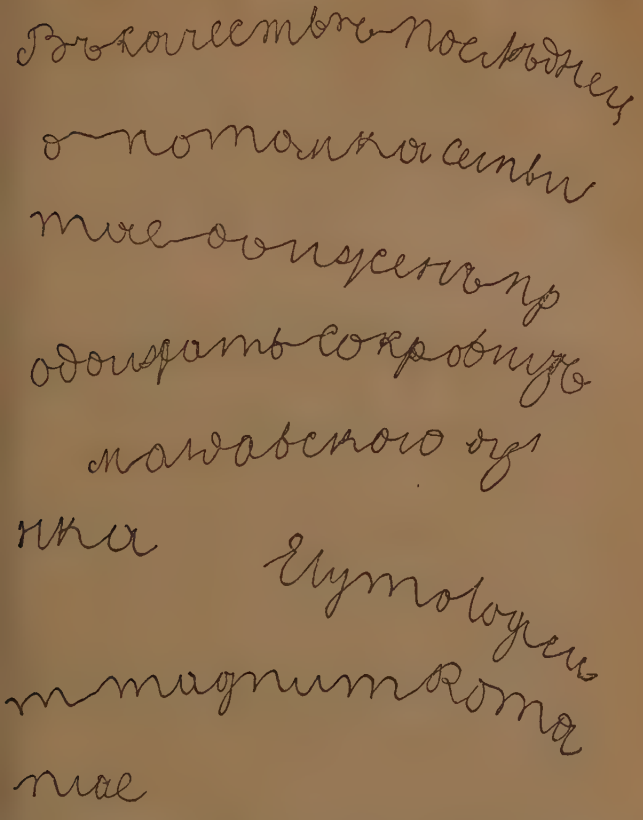
Je l'ignorais alors, je ne le soupçonnais même pas, mais je s cependant quelque chose que je n'avais jamais senti au cours d études historiques.

Et ici je fais appel au témoignage des professeurs I. Bia Lazare Sainéanu, qui — s'intéresssant beaucoup à la marc l'*Etymologicum* — me demandaient souvent: comment j'ai fai trouver telle ou telle étymologie difficile d'un mot. Je leur répo systématiquement, non une seule fois, mais à maintes repris cela avant même la maladie et la mort de ma fille: « Je ne sa n'est pas moi qui l'ai trouvé, quelqu'un d'*invisible* m'aide. »

On peut sans doute m'objecter, ajoutait Hasdeu, qu'en mort de mon père et ma subite passion pour l'étude des gues il n'y a eu qu'une coïncidence, une conjonctur hasard. Est-ce donc un simple hasard que le changemen vue d'œil » de ma nature au cours du mois de nove 1872? Voici pourtant une preuve adverse, « obtenue da telles circonstances que toute intelligence impartiale reconn qu'elle est décisive, plus décisive même que les preuves q « Société psychique anglaise » de Londres et l'exce « Revue psychique » du Dr Dariex, de Paris, publient s cas de télépathie ». A la séance de spiritisme qui eut lieu lui, le 13 novembre 1890, à 10 heures du matin, et à la prirent part le Dr S. Steiner, les professeurs Bonifatiu Flo et Th. Sperantia, le chevalier de Suzzara, consul gé austro-hongrois, enfin V. Cosmovici, qui servit de méd Hasdeu reçoit tout à coup de son père une communi russe dont nous donnons plus bas le fac-simile et dont v contenu: « En qualité de dernier descendant de la famil dois continuer le trésor de la langue moldave : *Etym cum magnum Romaniæ.* » Ce document automatique, si spontanément, eut toujours pour Hasdeu la valeur véritable révélation: il lui prouvait la réalité des inspir que subissaient sa vie mentale (1).

(1) En racontant cette insolite communication paternelle, Hasdeu faisait torze remarques suivantes : 1° En dehors des personnes sus-indiquées, l' de la lettre a été examiné par le professeur bien connu I. Bianu et par naisseur de la langue russe, M. Zamfir Arbore; 2° la communication com par ces mots écrits en français, avec les caractères de la fille de Hasdeu : « Il arrive. Le voilà. » Suivit alors « sans interruption d'idiome et de lett texte russe. Puis, de nouveau des paroles françaises de Julie Hasdeu san

inspiration, qui se distingue de la suggestion notamment le manque du ton impérieux, n'est pas étrangère à l'hyp-



ne. La dictée verbale hypnotique correspond en partie criture automatique spirite. Néanmoins, la différence

nent de la main du médium fut un instant interrompu ; 3° les jours précé- Hasdeu avait souvent pensé à son père, mais à propos de choses d'un ordre evé, à savoir comment faire pour vendre plus tôt les terres héritées en bie ; 4° en octobre et en novembre 1890, Hasdeu n'avait guère touché à *mologicum ;* il s'apprêtait même à renoncer à cette publication sans en rien qui que ce soit ; 5° comme la plupart des Bessarabains qui sont élevés dans es russes, son père, de son vivant, lui écrivait toujours en russe, détail rait le médium Cosmovici autant que toute autre personne ; 6° de même s les Bessarabains, le père de Hasdeu ne prononçait jamais le mot « limba asca » (la langue roumaine), mais « limba *moldoveneasca* » (la langue mol- « sciu *moldovenesce* », « vorbesc *moldovenesce* » (je parle moldave), détail sdeu avait oublié et dont il se souvint seulement en lisant la communica-

reste essentielle : la suggestion est orale en hypnotism
mentale en spiritisme, et c'est cette différence qui dresse
cueil contre lequel se brisent infailliblement les anti-spiri

Dans la sphère du spiritisme, les intelligences véritablement éle
se contentent de ce que leur dit leur propre âme sans chercher d'a
preuve ; quand cependant les preuves arrivent d'elles-mêmes,
n'en sont attirées que par les supérieures, par les preuves les plus
rement animiques, les plus adéquates à leur nature... Trop peu
de la taille de Victor Hugo. La plupart ne comprennent et ne veu
comprendre les preuves précisément supérieures ; aussi fa
leur offrir des bagatelles pour leur faire toucher du doigt la pr
et pour qu'ensuite ils poussent : ah !

Une pensée est une force matérielle dans la même me
que le sont les ondes électriques. Un esprit est bien « un
physique » parce que parfaitement limité. Ainsi la seule
sification valable de tous les phénomènes spirites n'est
celle de M. Ch. Richet, mais la suivante : 1° phénomènes

tion que nous venons de citer; 7° la communication est écrite en cursives rapides et où les caractères ne ressemblent point aux caractères d'imprimerie se distinguent de l'écriture coutumière du père de Hasdeu que parce qu'ils plus grands et peu soignés ; mais la majuscule B et plusieurs lettres minus sont telles que les écrivait Alexandre Hasdeu; 8° « Prenez quelqu'un qui i l'alphabet russe ou grec par exemple. et essayez de lui faire écrire en grec russe en guidant sa main. Si la main est docile et se laisse facilement cond l'écriture entière présentera les traits propres à celui qui guide » ; 9° le père de deu faisait grand cas de la généalogie, du blason et de l'ancienneté de sa fa S'il impose à son fils la continuation de l'*Etymologicum*, c'est uniquement c un devoir dicté au « dernier descendant de la famille ». « Cette circonstanc Hasdeu, à laquelle moi personnellement, vivant dans un milieu où les nobles la plupart ne sont point nobles, j'avais depuis de longues années cessé de so ne pouvait être connue par personne parmi les assistants » ; 10° admirate *Thesaurus linguae graecae* de Henricus Stephanus, Alexandre Hasdeu dés tout un gros dictionnaire du nom de *tesaur* (trésor), et dans sa commu tion il a traduit cette idée en russe par le mot *sokrovichtche*. Hasdeu avoue oublié complètement ce mot ; 11° le médium Cosmovici, Roumain pur sa Moldavie et dont la famille avait « accroché » le *vitch* à Cosma (habitude d viser le nom, d'ailleurs, courante), ignorait le russe et l'alphabet cyrillique main. Or, la communication était écrite en un russe littéraire parfait ; 12° pe la communication, ainsi que l'ont pu observer les personnes présentes, « tenais derrière Cosmovici, dont je touchais la main au moment où elle dépasser les limites de la feuille de papier ; c'est pourquoi certaines lettres apparaissent brisées, la main du médium ne cessant pas de mouvoir ner ment le crayon même dans le vide » ; 13° au moment où il écrivait, Cosmovic complètement endormi ; il avait les yeux clos, et il était debout, sa tête tournée au-dessus du côté gauche de la feuille de papier ; il accueillait la su tion de la manière la plus inconsciente, mais la suggestion n'émanait jam personnes vivantes. Il se trouvait dans un état de catalepsie que le Dr Steine depuis de nombreuses années s'occupait spécialement d'hypnotisme, avait pu tater ; enfin, 14° lorsque le médium eut fini d'écrire, on le réveilla. Cosmvici s tait très fatigué et se plaignait de maux de tête. Il avait les yeux congestion il eut peur en s'apercevant qu'il avait écrit en russe.

stion et 2° phénomènes sans suggestion. Gœthe raconte le livre XI de ses Mémoires la « vision » positive et non hallucination, qu'il a eue étant jeune, en allant à cheval senheim et qu'il a eue de nouveau huit ans plus tard :

ne suis vu, dit-il, non avec les yeux de mon corps, mais avec ux de mon âme, je me suis vu venant moi-même à ma rencontre u d'habits que je n'avais jamais portés, d'une couleur gris re et un peu dorés.

phénomène de cette nature est connu sous le nom *r ego*, *doublet*, *Doppelgaenger*. Mais Hasdeu a pu con-, grâce à une expérience personnelle, un exemple de druple suggestion mentale spirite (1). »

phénomènes sans suggestion sont de deux sortes : jectifs, provenant d'une aptitude personnelle au médium, qu'il soit besoin de soupçonner en elle l'action des s, en un mot des phénomènes de lévitation, d'incombus-é, de médiumnité guérisseuse, de seconde vue, surtout de e personnalité ou de réincarnation ; 2° objectifs, qui prou-l'une manière palpable (« médium à matérialisations ») térialité des esprits et tels que les ont révélés des iences typiques : la sonnette de Lombroso, l'armonica ookes, les fleurs de Wallace, l'empreinte de Zœllner. eu explique longuement ces deux catégories de phénomè-e nature inférieure. Mais c'est malgré lui : « par force ». hénomènes supérieurs : écriture, musique, dessin, ins-on, seuls le captivent. N'est-il pas établi que des médiums es, tels que Home, Slade, Eglinton, Florence Cook, etc., t d'une intelligence très bornée? Les phénomènes spiri-férieurs ne peuvent venir que des Esprits inférieurs au de médiums inférieurs. Entre tel médium et tel autre m, entre tel esprit et tel autre esprit, il y a autant de nce qu'entre un idiot et un homme de génie. La photo-ie spirite et les fantômes matériels, palpés, sont spéciale-destinés à confirmer « la hiérarchie purement matérielle sprits ».

s les esprits rapprochés par leur substance de la matière e réussissent à être plus aisément touchés par nos sens pris par les instruments actuels les plus perfectionnés. S'il

ir *Sic cogito*, pp. 166 et suivantes.

en était autrement, alors, au lieu de tant de photographies spi
des êtres les plus ordinaires, nous obtiendrions la photographie
rite d'un Aristote ou d'un Cicéron. S'il en était autrement, alor
nous apparaîtrait plus le fantôme anodin d'une Katie King, ma
sublime figure d'une Charlotte Corday ou d'une George Sand.

Qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que la mort? Qu'est-ce
l'homme? On ne peut ne pas toujours revenir à ces questi
Toutes les intelligences inquiètes se les sont posées. Long
low y sut répondre par ces mots d'un héroïsme divin, et
l'immortalisent : « Et du ciel serein et lointain chut une
pareille à un météore : plus haut! » Hasdeu, lui, vérifi
teneur de ces mots. Il est plus émouvant encore. Son inq
tude ne savait pas se dissiper sous le « ciel serein et lointai
Quoique absorbé par la recherche la plus minutieuse du d
grammatical ou géographique, pour lui cette triple (la m
pourtant !) question formait comme la doublure invisibl
chacune de ses pensées, mieux encore, la substance même
son « cœur » de père, d'époux et de citoyen... d'homme c
plet enfin. Les questions se dressent toujours :

Je me les suis posées et j'y ai répondu à moi-même pour
même ; mais j'y ai répondu directement par la nature même des
ses, par les expériences les plus limpides, les moins douteuses ; n
nes ou apparemment à d'autres meilleurs que moi ; sans l'aide de
dha, du Zohar, d'Aggrippa ou Paracelsus, sans encombremer
chiffres et de signes cabalistiques ou franc-maçonniques, sans
occultisme, dont Dieu veuille me garder, ainsi qu'il m'en a m
garde jusqu'ici.

Je me les suis posées à moi-même et j'y ai répondu à moi-m
et pour moi-même, mais j'y réponds de manière que d'autres l'e
dent, sinon tous, du moins ceux très peu nombreux auxquels le
dit d'écouter de temps en temps, à loisir, certaines choses qui
au-dessus des bêtises répugnantes de l'existence quotidienne.

Trois faits sont aujourd'hui établis : d'une part, les pl
mènes spirites avec suggestion se distinguent des phénon
spirites sans suggestion et en général des phénomènes
spirites; d'autre part, la prophétie est un phénomène d
gestion spirite, aucunement hypnotique ; enfin, les esprits
voient certains événements futurs que l'homme « vivant »
pas à même de prévoir. Prophétiser sur la mort de quelq
cela entre dans le pouvoir exclusif d'une suggestion sp

entend souvent dire : mais aucun médecin au monde ne t nous communiquer ce que sans lui l'homme ne pourrait ais apprendre. Or, le jour de la mort d'un être est préci- ent ce que l'homme ne peut prévoir d'aucune sorte, non ement à l'état normal, mais encore à l'état somnambuli- . En principe, n'est-il pas absurde de demander à des rits de prévoir certaines choses que nulle intelligence aine à un moment donné ne peut connaître? Y aurait-t-il ne cette prévision, les esprits nous la communiqueraient- même, qu'elle resterait cependant incomprise, « qu'elle s paraîtrait du galimatias, exactement comme si un Esprit s tenait des discours en une langue en usage dans la pla- Jupiter ». Le progrès est évident, mais lent, sans sauts sques, conformément à la loi de l'évolution universelle. s cent ans seront parfaitement comprises et utilisées des ouvertes qui « paraîtraient aujourd'hni des non-sens, de ne qu'eût été un non-sens au XVIII^e^ siècle la description du nin de fer ou du télégraphe ».

e demandons pas aux Esprits de nous dévoiler des mystères en ccord avec le degré évolutif atteint aujourd'hui par l'humanité, de nous aider dans notre effort honnête et persévérant de mar- en avant, cela même.

uidé par la présence spirite de sa fille, Hasdeu avait fait er, au cimetière Serban-Voda de Bucarest, une petite cha- e qui est un joyau d'architecture et un lieu de recueillement pareil : le « tombeau poème ». Non seulement toute la ie matérielle de la chapelle, mais jusqu'au requiem lui- ne, qui devait s'y jouer, avait été inspiré à Hasdeu par sa Julia. C'est là que reposait sa fille, c'est là que treize ans tard reposait sa femme et c'est là que depuis le 7 septem- dernier Hasdeu lui-même repose. Fille, mère et père sont rmais réunis dans la mort, selon leur souhait essentiel.

M. CRAÏOVAN.

LE MONSTRE

—

A René Boylesve

Depuis vingt ans, toutes les servantes qu'il avait eu étaient passées. Des brunes, des blondes, des rousses, petites et des grandes, des maigres et des grasses : il n' pas regardant. Deux ou trois bien fraîches, bien jeunes, to mignonnes et qui ne savaient rien de rien. En cinq minu elles avaient été renseignées et quelques mois plus tard o avait renvoyées parce qu'elles barattaient mal, parce qu fromages se piquaient, que les poules avaient la pépie, q jardin était biné dans le dépit du bon sens ou que le s filait.

La femme Massé n'était pas en peine de raisons. Un j elle disait : « Berniaude, c'est-y toué qu'a point fermé les po à la nuit?

— « J'ai-t-il point fermé les poules, nout' maîtresse?

— « D'hazard ! A ce matin, all étions ouvertes. J'aime p ça. N'y reviens plus... Ah ! pendant que j'y pense : t'engra t'engraisse !... te v'là quasi plus grousse que l'Maître ! J' point ça non plus ! Y a un moyen : travaille plus fort et m pas tant. »

La petite travaillait plus fort et se laissait rationner, i il arrivait encore que les poules n'avaient pas été fermées femme Massé, sans colère, faisait signe à Berniaude : « veux-t-y plus jamais fermer les poules? Dans ce cas, ma va vouère ailleurs si j'y suis. V'là ton compte et j'te fais ca d'une semaine. »

La servante faisait son paquet et, par le clos de derrière, M qui prévoyait la bourrasque, s'en allait dans les champ tête basse, très doux. Le soir, en trouvant la place vi soupirait, soulagé. La soupe mangée, il était tout à fait r et, pour le prouver, il tapait sur la table et gueulait : soupe sent le graillon, nom de Dieu ! » A partir de ce mo il lui menait une vie de tous les diables, une telle vie, q

matin, elle lâchait les torchons et la queue de la poêle
sant : « J'en peux plus ! Faut chercher une nouvelle. »
assé se mettait en chasse, tout content : on allait donc
re rigoler !
attelait la carriole, partait sur une route, traversait des
ges, s'arrêtait dans les bouchons, s'attablait, bavardait et
it à l'improviste : « Y a-t-il une bonne fille par ici qui
servir chez moé ? »
courait jusqu'à ce qu'il eût trouvé son affaire : « La
gne est pas malaisée ; on est de bon monde. Enfin, on me
aît, s'pas ? »
le connaissait bien, en effet, mais on connaissait aussi
e Massé.
« La bourgeoise ?... Ah ! là ! là !... Ma fille, faut pas t'aye
! C'est moé le maître, voyons ! » Et il ramenait dans sa
ole *la nouvelle* et son baluchon.
s premiers jours, *Mame Massé* ne décolérait pas : Qu'est-
ue c'était qu'un outil pareil ! Une drôlière qui ne savait
e pas fourbir un chenêt, et qui cassait, et qui se tournait
ouces et qui mangeait... qui mangeait ! Mais elle n'avait
dos tourné, que Massé arrivait : « Laisse, ma fille, laisse,
J'connais ça. Dis rien, fais ton ouvrage. Tu me plais, à
»
uaillée d'un côté, choyée de l'autre, *la nouvelle* restait.
and la bourgeoise avait crié tout son soûl, Massé, lui,
était pas dégoûté de faire des grâces. Il traînait ses sabots
la maison, flânait dans les pièces, s'arrêtait, s'asseyait,
mençait sa promenade, tandis que *la nouvelle* faisait
énage, lavait les carreaux, frottait, épluchait, accroupie
nt une grande écuelle dans la cuisine : « Eh ! ben, la
, ça va-t-il ? Moé je trouve que ça va ! » et il prenait plai-
la regarder tourner, virer, porter le fardeau, couper du
tirer de l'eau. C'était comme s'il avait voulu se familia-
avec tous les mouvements de son corps.
elquefois il laissait tomber un sou, rien que pour le plai-
le lui voir ramasser : « C'est pour toé ! faisait-il. Mets
a caisse d'épargne avec tes gages. »
ns ces moments-là ses yeux brillaient et il avait un sou-
le loup qui découvrait ses dents blanches jusqu'aux gen-

Ensuite, c'était réglé : un soir, un matin, en plein midi cave, dans le fenil, dans le bûcher, dans l'étable — pre entre les pattes du bétail, dans la palisse du jardin, n'imp où, il la prenait. Pour certaines, il lui était arrivé de se l la nuit, alors que la bourgeoise ronflait, et de les empoi à l'improviste, dans leur lit, au milieu de leur sommeil. autres femelles étaient là, dans la même chambre, tout réveillées, ne bronchant pas : des vieilles.

La bourgeoise connaissait le manège, mais elle se moqua tout ça. Le principal, n'est-ce pas, c'est que tout marche r Elle veillait au grain : quand *la nouvelle* commençait à sir ou à parler haut, il y avait toujours des poules n'avaient pas été fermées, et le compte était au bout av cadeau d'une semaine.

Cependant, chaque fois un peu plus, Massé avait de la à dénicher la suivante. Un hiver, la bourgeoise resta tou mois à la maison. Au souper, Massé la regardait se dém mais il n'avait pas les yeux luisants, ni son sourire de lou

A la fin, exténuée, la bourgeoise dit à sa fille :

— « T'iras pas aux champs. Tu vas m'aider. »

La petite se mit à la besogne.

Dehors les valets prenaient du bon temps. Un des deux Massé était parti au service ; le plus jeune ne pouvait pas l'œil à tout ; quant à Massé, il avait recommencé sa cha *la nouvelle*.

Alors, la bourgeoise prit une décision. Elle fit signe fille et bougonna : « T'es d'âge à te tirer d'embarras seule. Tu sais faire le fricot ; grouille-toé. Moé je retourn champs. » Et sans plus d'histoire, elle partit taraude gars et les femelles.

A partir de ce moment, Massé ne courut plus le pays. nouvelle », c'était Hortense.

Maintenant, à tous propos, c'était des : « Horten cri de l'eau ! Hortense, attrape c'ti sac ! Hortense, la vais Hortense, la bernée aux cochons ! Hortense, ma pipe est le lit !... »

Hortense frottait, brassait les bernées, se baissait, d sans voir que le père avait les yeux luisants et son sour loup.

Elle avait pris seize ans là-dessus.

foins étaient coupés depuis huit jours; on les rentrait.
t le monde était à la tâche.
deuxième voyage, six charretées étaient à peine tas-
ans la grange, que le ciel se gâta.
« Hardi! les gars, commanda la bourgeoise, faut rentrer
te avant la chaline... Massé!... Fais de la place dans le
r! » Et les charrettes repartirent aux pas allongés des
que piquaient les valets.
« Hortense! héla Massé aussitôt. Monte un pichet. Tu
as m'aider! »
uitta sa chemise et commença d'enlever les ferrailles qui
t éparpillées. Quand la petite arriva, il mit les lèvres au
de la cruche et resta longtemps, le cou tendu, à faire
le cidre qui disparaissait avec un bruit d'eau dans une
ère, et tous les deux se mirent à ranger les madriers qui
braient le plancher.
paquets de nerfs saillaient sur le gros torse rouge de
. Toutes les cinq minutes, il disait: « Hortense! encore
oulée! »
uvait, puis il présentait la cruche bien haut et riait tant
ouvait : « A toé! »
ille riait aussi, renversait la tête, ouvrait la bouche toute
e et son père lui versait du cidre.
nd il se trompait, c'est que ses regards, de cet enton-
ordé de dents éclatantes, avaient glissé sur la gorge qu'il
palpiter. Mais, vite, il posait la cruche, pour empoigner
driers: « Allons-y!... Han!... » Massé regardait l'effort
petite, devinait le mouvement de ses muscles sous la
chemise de toile, ne se pressait plus de poser la charge...
ang lui battait plus fort au cœur.
ès le dernier madrier, ils soufflèrent.
« La place est faite, soupira Massé. V'là qu'on pourrait
un quadrille! » Puis ils commencèrent à balayer le
r, à grands gestes, dans le courant d'air qui, d'une fenê-
'autre, creusait d'un énorme remous le vol opaque de la
ère.
loin, sur la Luzeraize, l'horizon était tout noir et des
zigzaguaient au ras du sol, dans tous les sens.
T'as-t-il chaud? demanda Massé.
« Un peu.

— « Dans ce cas, encore un coup de cidre! »

Ils vidèrent la cruche et, comme ils allaient se reme
balayer, le plancher oscilla.

Ils étaient l'un devant l'autre, à se regarder, les lèvres
blantes, la langue épaisse, les yeux papillotants, riant
voir ivres.

Hortense, articula : « On n'a pas fini ?

— « Faut faire la place aux charrettes, en bas, » répon
père.

Ils descendirent par l'échelle.

L'air était plus lourd et, dans la grange, le foin sent
fort qu'ils virent comme des traînées de feu qui, prolon
la courte lumière des éclairs, leur traversaient le cerveau

Il s'agissait pourtant de sortir de ce tournoiement!
mâchoires soudées, rageusement, Hortense piquait sa fo
dans les bottes et les lançait plus loin.

Assis sur un tas, au pied de la meule, Massé la reg
peiner. Il savourait la joie du maître qui voit fondre la
à deux pas de lui et qui ne bouge pas.

A un moment, une grande onde de vent s'engouffra
le porche large ouvert.

Dans la campagne, en temps d'orage, on nomme ces
fées : *le chemin du feu*. Il faut fermer sans tarder si l'
veut pas recevoir la visite de *la germoise*.

Massé se leva, courut rabattre les deux vantaux, et rega
sa place à tâtons, les jambes molles, quand il buta dans
tense, perdit l'équilibre et, s'agrippant à elle, l'entraî
tout son poids.

En même temps qu'ils s'abattirent sur le sol, un co
tonnerre, au-dessus de la grange, déchira le ronronne
du ciel.

Après...

Il la posséda là, sur la terre battue, dans l'odeur enté
des fourrages et sous le fracas formidable du ciel. Il y
trop longtemps que le désir le tenaillait.

La petite se laissait prendre, sans conscience, les o
bourdonnantes. Ses dents claquaient et elle devinait que
plosion, qui déchirait les nuages, du même coup lui brisa
os et la fendait par le milieu.

Au moment où la grêle crépita sur les tuiles, il lui

la recevait sur toute sa peau, qui était devenue sonore
ureuse.
ement une lueur se fit ; une large coulée d'air entra,
es voix qui haletaient : « Hardi, les gars!... Hardi! »
pela : « Hardi! »
me chose qui l'écrasait s'enleva brusquement, mais,
u'elle ait pu faire un mouvement, le corps qui venait
acher du sien retomba de tout son long sur elle, lourd
, et inerte pour toujours.
rousse un hurlement terrible, croyant bien que cette
t était fini, mais elle sentit qu'on tapait sur cette masse
entendait : « Salaud!... Salaud!... Cochon! »
a masse bougea et elle reçut des coups de pied dans
e et dans les côtes. Sa mère criait : « Ah! Garce!...
Bête!... Peau!... »
but, qui l'atteignit à la joue, lui renversa la tête vers
et près d'elle, tout près, elle vit la figure du père, exar-
c des veines gonflées et des yeux blancs révulsés.
e dressa, galvanisée par l'horreur, et sa mère s'arrêta
r, suivant son geste.

★

était mort, bien mort pour de bon. La bourgeoise,
les valets, les servantes, la bouche ouverte, les bras
regardaient ce gros cadavre à moitié nu, stupides.
e s'éloignait, mais la pluie tombait.
arrettes étaient dehors.
ut rentrer les foins.

l, après l'enterrement, le train-train de la vie reprit à
e, on s'étonna du peu de place qu'y avait occupé

revint du service, dispensé ; la tablée était complète.
la bourgeoise avait pris la chaise du maître. C'était
faisait la croix sur le pain avant de l'entamer, qui
t la bouche en disant : « A té de servir! » C'était elle
ribuait les besognes et c'était aussi dans ses mains
ait quand on venait acheter des bêtes ou les récoltes.
onnaissait plus de nouvelle : Hortense était là. Du
soir elle s'activait, à la cuisine, dans les chambres,

aux étables, à la basse-cour, partout. Le dimanche mati
allait à la petite messe des servantes, à cinq heures, e
trôler au village, elle revenait à grandes enjambées, co
au court, pour tremper la soupe et passer au rouge le
reaux des pièces. Les valets l'appelaient *Hortense*, et gueu
sur elle à l'occasion. Elle n'était plus la fille de la maîtres
elle-même, ne voyait en sa mère que *la bourgeoise*. Aux
elle mangeait dans le coin de la cheminée, l'assiette s
genoux, ou bien après tout le monde, les restes. Elle n'en
aucune humiliation, puisque c'était elle qui servait les
et que jamais on n'avait agi autrement avec les *nou*
d'autrefois.

Voilà quatre mois que Massé était enterré. On comm
à oublier l'affaire de sa mort.

Aux champs on ne parle guère du passé. Quand on
cupe d'autre chose que de la besogne du jour, c'est du
main qu'on s'entretient, de la pluie qui ne vient pas
sec qui se fait attendre, du vent qui tarde à tourne
semailles qui lèvent trop vite, qui sont trop claires, qu
trop drues, des catastrophes qui les guettent et contre q
ne peut rien, sans compter les maladies des bêtes, les m
ses foires et toutes les appréhensions qu'on a dans cet
à refaire chaque année, identique à la précédente.

Les morts se reposent éternellement; on ne les dérang
la Toussaint pour essherber leurs tombes ou, quand il
enterrement, par un bout de prière, à cause de l'occas

Depuis quelques jours, la mère Massé, qui restait à la
pour préparer la batterie, regardait sa fille à la dé
soupçonneuse. Elle la suivait des yeux en la scrutant de
aux pieds, posément, de loin, à la façon dont on exami
bête qui mange bien, qui travaille toujours, mais qui
pare à faire une maladie. A la fin, ne pouvant plus se r
elle lui dit : « Qué que t'as donc, s'il te plaît, drôlière

— « J'ai ren, pardi ; mais, ma foué, j'suis pas franc
Elle s'arrêta un peu pour respirer et, les yeux fixés
elle, très loin, elle laissa doucement tomber : « J'cré b
j'suis grousse. »

Elles restaient piquées là, face à face, chacune ayant d
oreilles cette révélation qui tintait. La bourgeoise, abru

p, ne songeait même pas à allonger le bras pour flanquer
onne paire de gifles à Hortense, qui les attendait, placide
ie un bœuf de labour, sans oser faire un mouvement.
dant, étouffée par le silence qui s'étirait indéfiniment,
oncentra son courage, poussa un gros soupir, après quoi,
les deux se retrouvèrent dans la vie, affolées à l'idée
allait prendre un parti.
mère Massé recula d'un pas, se signa et, pinçant les
, les joues contractées, la figure durcie, elle partit comme
aller se jeter à l'eau, le bonnet de travers et les brides au

ns la cour, elle croisa le mécanicien et le chauffeur qui,
des hommes de moisson, conduisaient les deux attela-
e la locomobile et de la machine à battre.
s'arrêtèrent en disant : « Hé ben ! c'est-y à l'heure, ça,
e Massé?... »
me Massé passa, sans un mot, filant vers le bourg à
les enjambées, ne voyant rien que la courte aiguille du
er.
x premières maisons une commère l'appela : « Justine ! »
ie répondit que par un signe de tête : « Bonjour ! »
rrière elle les seuils s'animaient silencieusement. Des
es traversaient la rue, très vite, et formaient des groupes.
me Massé disparut à droite. Elle allait au presbytère, ou
chez Gentil, le rebouteur.
tait au presbytère.
e poussa le portillon du jardin, frappa aux carreaux du
.
rsonne ne vint.
e frappa encore et ne voulut pas appeler, parce qu'elle
peur de ne plus retrouver sa voix pour demander ce
le voulait.
ors, elle s'assit sur les talons, les mains aux genoux et
dit.
aiment, il n'y avait plus rien autour d'elle.
e suivait les grosses cordes bleues de ses veines qui
aient du poignet et montaient en rameaux vers les pre-
s nœuds de ses doigts.
s poules qui picoraient s'approchèrent, des pigeons des-
irent du toit et se mêlèrent à elles. Au-dessus de la palisse

de clôture, des têtes d'enfants se montraient, regard curieuses, et disparaissaient dans des chuchotements d'une course de galoches.

Elle était à l'arbre que dessinaient ses veines sous l parchemin craquelé de ses mains et elle brassait des id meurtre.

Enfin une ombre rampa jusqu'à ses pieds et, tandis q vieille Blanche s'exclamait : « Mais... c'est Mame Massé.. ben!... Ah! ben!... » elle lui jeta : « Est-il là, monsie Curé? »

— « Entrez donc, Mame Massé !... J'étais au bout du ger... Fallait m'appeler !... Vous savez ben, y a toujours que chose à faire... Je piquais des salades. Mais, non, Curé est pas là... Il ne tarde que le moment de rever Asseyez-vous donc, Mame Massé! Ah! ben!... Ah! be

Dans la cuisine, la vieille Blanche sortit tout de suite couteau, commença de râcler un navet et, sans regarder la mière du Chebroux, rusa, finaude : « Les beaux navets !... beaux navets! et pas chanvrés, oui! » Mais elle n'eut p courage d'aller plus loin : « Et à part ça, Mame Massé, fit- ça va toujours?... Ah! ben!... Ah! ben!... Alors vous v voir M. le Curé?... » Mais soudain, la regardant bien droit brûla sa réserve : « Vous auriez-t-y quelqu'un de malade vous? » et comme Mame Massé secouait la tête, décidée à der son secret, elle reprit : « Les beaux navets... Parce vous savez, la maladie, c'est toujours sur les meilleurs q tombe. »

Quand, à la nuit, on sut que la maîtresse du Cheb était rentrée à la ferme par les champs, en tournant l lage, ce fut bien une autre affaire. On vint questionner la Blanche, mais tout ce qu'on put apprendre c'est que M Curé s'était enfermé dans la salle à manger avec Mame M et qu'ils avaient parlé bas pendant plus d'une heure. E quittant, il lui répétait : « Le Seigneur ne le voudra pas, M Massé. Ayez confiance en lui. Mais, quoi qu'il arrive, n'avez pas le droit d'aller contre ses intentions. »

Les commères se répétaient les trois phrases, les lan marchaient.

Au Chebroux, on s'examinait de travers.

La batteuse était installée, on devait entamer la g

e au petit jour ; la ripaille du soir était servie, mais, de
la tablée, il n'y avait que le mécanicien, le chauffeur et
oureurs de pays qui s'amusaient. Les autres mangeaient,
ient et jetaient des coups d'œil à la bourgeoise, qui avait
orunelles de charbon.
la dernière bouchée, cependant, elle demanda aux bat-
: « Ça-t-'y rendu à la ferme à Pascault ? » Mais, à peine
nençait-on à lui répondre, qu'elle se levait en disant :
ns ce cas, on sera pas loin des 400, chez nous. Allons
iir, demain la journée sera bonne. »
r un dernier coup de vin, on se sépara et, tandis que le
nicien, le chauffeur et quelques batteurs fumaient leur
dans la cour, assis sur l'abreuvoir, la bourgeoise passa
d'Hortense et lui glissa : « T'as rien dit?
« Non point.
« Eh! ben, dis rien!... T'entends?
« J'dirai rien. »
les firent la vaisselle de compagnie, couvrirent les braises
ndres et partirent se coucher dans le lit commun.
un moment, Hortense sentit que sa mère se levait. Elle
ougea pas, mais elle devina qu'elle s'habillait dans la
e. L'horloge de la pièce voisine sonnait; le chant d'un
arriva, clair comme si la porte avait été grande ouverte,
quelques secondes après on aurait cru que c'était l'écho
e répétait. La porte s'était refermée.
n chien grogna dehors, et se tut, apaisé.
bourgeoise se dirigea vers la barrière qui ouvrait sur
bour, la poussa doucement et, sous la lune qui aplatis-
les arbres, elle marcha vers le clocher qui luisait, glacé,
ne une lame de couteau.
ant d'arriver au presbytère elle s'arrêta pour se déchaus-
Elle écouta : il n'y avait qu'un tirarache qui chantait du
du lavoir.
le marcha droit à la masure du rebouteur, sans bruit, rasant
près la haie qu'elle s'éraflait aux épines. Devant l'huis
s'accroupit, tendit encore l'oreille et, rassurée, collant la
au seuil, les lèvres au joint du bois, elle appela douce-
: « Gentil!... Oh ! Gentil!... » et lorsque le souffle sonore
ormeur s'interrompit, elle reprit : « Gentil!... C'est moé...
e Massé... »

Gentil, mal réveillé, poussa un soupir et deman
« Qué-t-o ? »

La bourgeoise du Chebroux répéta : « C'est moé... M
Massé. Mène pas d'bruit ! Faut que je te cause... » Et ell
redressa.

Quand elle fut sur la terre battue de la salle à Gentil,
s'enferma, poussa le verrou et dit : « Voilà ! C'est Hort
qu'est grousse. Alors j'vins te vouèr. »

Gentil raccommodait les membres, coupait les fièvres, a
chait les dents et soignait les bêtes. De temps en temps, a
les filles qui étaient enceintes venaient le consulter.

— « Je sais de qui? fit-il au bout d'un moment.

— « Oui. »

Il jura très doucement : « Sacré bon Dieu ! C'est-y
mis!... Ça fait combien ? »

— « C'était aux foins ! »

Il réfléchit un peu et puis ils s'assirent nez à nez sou
manteau de la cheminée.

Gentil parla. Mame Massé voyait sa tête qui hochait
l'encadrement de la croisée; derrière, gelé par la lueur
farde de la lune, le grand mur blanc de la cure sur quoi
fenêtres dormaient, les volets clos ; — une autre, les v
noires, veillait.

Avant de se taire, Gentil répéta : « Voilà ! Avec
paquets, une vache perd son veau. Un seul pour une fem
mais il faut s'y prendre à temps. »

Alors, les mots du curé revinrent à la langue de la Ma
« On n'a pas le droit d'aller contre ce que veut Notre
gneur. »

— « Dans ce cas, à votre vouloir, Mame Massé. Mais ça
un drôle d'enfant qu'aura son grand-père pour père et
sera tout de même le frère de ses tontons ! »

Elle hésitait. Gentil recommença : « A votre vouloir !.
votre vouloir ! » et parce qu'il sentit qu'il ne placerait pas
paquets de poudre d'herbe, il transigea : « Vous me ba
rez ben un couple de poulets ? »

La Massé lui planta le regard dans les yeux : « Et un ca
avec, Gentil. »

— « Eh ! ben, écoutez ! »

Et il se pencha pour lui glisser son secret.

es grelets de la cheminée couvraient sa voix; quand il se ressa, la Massé marmonna : « J'aime mieux ça. Y a ren à ndre et le Seigneur peut pas empêcher les pauv' gens de railler, n'est-ce pas? »

– « Ah ! dame, faut qu'all' peine ! »

– « All' peinera! L'ouvrage manque point. T'auras tes lets. Viens les crir quand tu voudras et le canard à la ssite. Ouvre moé. »

u moment où elle allait sortir, Gentil, les poings fermés, iant ses prescriptions, répétait à voix basse : « Faut qu'all' ie ! Faut qu'all' peine, qu'a lève les bras! »

s jurèrent de la main, crachèrent par terre et la mère Massé, aine, ainsi, que Gentil ne bavarderait pas, s'en retourna Chebroux.

e loin, elle entendait les chiens qui aboyaient. La campa- n'était pas claire, mais, du côté du levant, il y avait une née blême imprécise au ras de l'horizon. A cette heure-là, le que soit la saison, il semble toujours que la journée se are pluvieuse et terne. L'étoffe sombre de la nuit passe ouleur, l'aube est encore loin — et puis, les corbeaux veillent et, sans bouger, commencent leur bref et triste rdage de méchants compères. Les oiseaux de nuit, au vol nneux, rentrent; les chauves-souris sont à leur tournée natin, les coqs ne chantent plus. Dans les champs, dans ossés, sur la lisière des bois, on entend des glissements ués, trots hésitants ou de grandes galopades : ce sont des es, des lièvres, des lapins ou du gros gibier qui revien- de la chasse ou du pacage. Aux étables, les moutons silencieux. C'est un instant hybride, sans charme, sans é, plein de complots, dont les bêtes sauvages profitent disparaître et que les autres, qui sont gardées par des ou des barrières, emploient à dormir. Les tourmentés hassés de chez eux par leur douleur, on terré pour s'éva- e la vie, ne résistent pas à ce malaise de la Nature. Il paraît qu'une cloche sonne et ils se décident : lorsque le monte, on les trouve pendus, noyés, ou bien écrasés chemin de fer, les membres raides.

arrivant dans la cour, elle vit remuer une ombre tachée uge. C'était le chauffeur qui attisait le foyer de sa ma- Elle se jeta derrière un pommier, attendit, et, profi-

tant de ce qu'il empilait des briques de charbon dans brouette, elle marcha vers la maison; mais l'homme s'ar pour envoyer un coup de pied du côté des chiens qui gnaient à ses trousses et dit sans étonnement : « Ah! gre! Vous tardez guère dans les draps, Mame Massé ! »

— « T'en plains pas, la soupe sera meilleure. » Et poussa l'huis sans précaution, en commandant très h « A bas ! la drôlière ! »

A cinq heures, au premier coup de sifflet, le déjeuner fini; le jour se levait à peine. Tout le monde de la bat était dans la cour, bavardant et riant comme au départ d chasse. Les sacs étaient prêts, la grande meule écornée ventre de la locomobile avait un ronflement que perçaien zizillements aigus des fuites de vapeur.

Hortense lavait la vaisselle. Sa mère lui arracha le torc « Laisse ça! Prends une fourche. » Et elle la conduisit à quipe en disant : « Tenez, les gas, vlà deux bras de plus.

On mettait en marche : « A toi l'étrenne, Hortense ! » son frère.

Docilement, elle planta sa fourche dans une gerbe, grand effort lança sa charge sur la plate-forme de la batt et le travail commença dans la plainte éplorée de l'arrach de graines.

Hortense piquait les bottes, les jetait aux délieurs s'inquiéter de savoir pourquoi la bourgeoise l'avait brusq De temps en temps un homme faisait : « Hardi ! Hortens mais elle n'avait pas besoin d'être excitée.

Vers sept heures, cependant, au premier repas, elle en sa fourche dans la meule et s'affala sur un tas de paille, geignant. Son frère lui dit: « Tu prendras ma place là-ha

Mais Mame Massé, qui l'avait entendu, glapit : « Un de cidre, les gas!... Hortense, va crir les cruches! »

Elle la suivit et, la voix dure, martela en marchant : « monteras pas! »

— « Alors, qué que je ferai?

— « Ce que t'as fait!

— « J'en peux plus.

— « Faut que t'en peuves!... T'entends? Faut que peuves! » Et dans la cuisine elle ajouta, la regardant so nez : « Si tu veux pas être la honte de chez nous. »

Hortense comprit, mais, comme elle ne pouvait plus se tenir
ır les jambes, elle douta: « C'est-y ça qu'en empêchera?
— « D'hasard! J'ai vu Gentil c'te nuit. Faut que tu peines et
ıe tu lèves ben haut les bras. »
Quand la batterie se remit en marche, Hortense, qui avait
npoigné sa fourche, dit à son frère: « J'reste là. »
Les gars crurent qu'elle voulait faire la faraude et qu'elle
lait lâcher pied, mais elle tint jusqu'au repas de midi, sans
faillir. A la reprise, elle était encore à son poste.
Gentil, qui passait sur la route, appela: « Hé! Mame Massé?
os poulets sont-y beaux? »
— « Vins les voir, Gentil! »
Gentil entra, eut un clignement d'œil vers la bourgeoise et
t: « A la bonne heure! c'est ça qui fait du bien à la jeu-
sse! »
Parmi la balle qui volait dans la poussière, Hortense, sans
lâche, se cassait en deux et puis, d'un brusque mouvement,
relevait, rigide, les bras levés, le cou gonflé de veines, ten-
nt sa gerbe, aveuglée par des poussées de sang aux yeux ou
missante du froid qui lui courait sur l'échine.
A l'heure du souper, lorsque la machine s'arrêta et qu'elle
ulut faire un pas, il lui parut que le sol se creusait et que la
me vironnait; ses jambes plièrent; elle n'eut même pas la
ce de porter les mains en avant...
Toute la nuit, sa mère guetta l'événement. Vers le matin,
moment où les chiens aboyèrent, elle la poussa hors du lit
disant: « Faut recommencer! »
Seulement, quand ses frères la virent prendre la fourche, ils
ulurent la renvoyer. Alors Mame Massé survint en colère, et
r demanda de quoi ils se mêlaient.
— « De quoi ils se mêlaient? » L'aîné, devant l'équipe des
teurs, éleva la voix, mais la bourgeoise s'approcha de lui et,
t bas, ricana sans presque remuer les lèvres: «C'est-y que tu
idrais avoir un neveu qui serait ton frère? » et comme à
moment le mécanicien réclamait de l'huile pour sa machine,
ajouta: « Viens dans la buanderie que j'te cause. »
Cinq minutes plus tard, c'était lui qui criait: « Hardi! Hor-
se! » et le cadet, averti, répétait rageusement: « Hardi,
rtense! nom de Dieu! » et tous les batteurs riaient, en criant:
Hardi, Hortense! » sans savoir, pour faire comme eux.

Après les batteries, Hortense se mit au labour et parce qu de labourer ne faisait pas assez tendre les bras, lorsqu'el rentrait, on lui faisait remplir les abreuvoirs qui étaient l'extrémité des bâtiments, loin du puits.

La Toussaint passée, ses frères s'avisèrent que, sous le ha gar de chaume, les bûches et les fagots pourrissaient. Ils in tallèrent une poulie à la toiture et, pendant trois jours, Ho tense tira dessus, tant qu'elle put, pleine de cœur, en pauv fille qui ne veut pas être la honte de sa famille. Et puis ce f le tour du blé, qu'on mit en sac et qu'elle hissa au grenier.

Les planchers de la ferme craquaient sous la charge, ma en bas, le sol était net et désolé comme les lieux qui attende des locataires. Les rats couraient sur la terre battue, rasa les murs ou traversant à toute vitesse ces grands espac découverts, dénoncés par leurs trous qui bâillaient dans l coins.

Ensuite, n'ayant plus rien à faire monter, les frères et bourgeoise se regardèrent, muets d'horreur.

— « Qu'all' s'arrange toute seule! » conclut la mère deva elle.

A partir de ce moment, aux heures de repos, on ne voy plus Hortense. Quelquefois Mame Massé se glissait du côté l'étable, enchaussons, pour écouter. Elle entendait des « Ha Han! » et une grosse barre de bois, fixée par des croch aux solives pour faire sécher les paquets d'oignons, pliait crissant.

Hortense était là, pendue par les mains jusqu'à ce que, l poignets brisés, les doigts endoloris de crampes, les de grinçantes, elle tomba, épuisée.

Mais il fallut bien qu'on s'aperçût de ce qui lui arrivait.

Les valets en causèrent et tout d'un coup la nouvelle répandit jusqu'au village, heurtant les portes, traversant maisons, escaladant les petits murs de pierres sèches, perç les palisses défeuillées et courant à travers les potagers.

A l'ordinaire, quand une fille avait un gars, tout juste si s'inquiétait de savoir comment on le nommerait. Les tr quarts des naissances étaient bancales.

Cette fois, on frissonnait. C'était un conte de méchan fées : on attendait l'apparition du *Malin*.

Nul ne pensait au scandale. L'effroi stupéfiait tout le mon

Les vieilles femmes plissaient la bouche, les hommes balan-ient la tête sans souffler mot et les petits se sauvaient sur la ace pour en parler à leur aise au pied du marronnier, avec ı tremblement dans la voix.

Gentil avait disparu. Il s'employait très loin, à deux pays : là.

Plusieurs fois par jour, sous tous les prétextes, des femmes ussaient jusqu'au Chebroux ; mais elles ne parlaient qu'à la urgeoise, pour soupirer sur le malheur qui s'abattait sur la aison et pour s'enquérir de ce qu'elle comptait faire. Si ortense se montrait, elles s'exclamaient: « Eh! là !... Vlà 'il est tard! » et elles se sauvaient, pressées de retourner à urs affaires.

Lorsqu'elles étaient parties trop vite, Hortense, qui voyait 'on la fuyait comme une bête malade, se retirait dans la ange ou dans le fournil et, pleurant de rage, impatiente tre délivrée, se tambourinait sur le ventre, à grands coups poings, en priant ardemment les saints et les saintes, et les êtres, et le Bon Dieu, et toute la petite classe des anges, squ'à ce qu'une secousse intérieure la surprît. Alors, elle rrêtait de cogner, s'étendait avec précaution, la face au sol, ses larmes coulaient doucement, inépuisables, pour noyer, semblait-il, la soif de méchanceté de cette Terre qui la por-t si douloureusement. Mais, le lendemain ou d'autres jours, femmes du village revenaient, s'enfuyaient encore à sa vue elle recommençait à se cogner le ventre, et elle se reprenait suite à pleurer en caressant la place où remuait le petit être i s'entêtait à venir à la vie.

Un jour que M. le Curé passait en bordure de la ferme, la urgeoise s'approcha pour l'inviter à entrer.

A peine était-il dans la maison qu'elle se planta devant lui, poings serrés, le regard trouble et qu'elle martela : « J'l'étouf-rai! Personne le saura et vous me donnerez l'absolution ! » M. le Curé, qui en avait vu bien d'autres, ne se fâcha pas, ais il lui refusa son aide, fermement, et, comme elle s'exas-rait, il trouva des mots pour ébranler sa résolution.

Elle répétait: « Qui que ça fait...? Qui que ça fait? » Cepen-nt, à la menace de la damnation et de la justice des hommes, e se tut.

GASTON CHÉRAU.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XLIX. — Les Figures.

M. DELARUE. — Ce Rouveyre me rend un peu malade !

M. DESMAISONS. — Comment ? Cela ne vous a pas amusé ?

M. DEL. — Puisque je vous dis que j'en suis malade !

M. DESM. — Pauvre ami ! Tenez, pour vous remettre, nous allo considérer les aimables photographies de ces mêmes dames et ces mêmes messieurs. Tenez ! Sont-ils assez frais? Sont-elles ass pimpantes ? Leurs visages ont-ils assez mariné dans le cold-crean Sont-ils assez repassés, assez luisants, assez linge américain? On moque des sidonies des coiffeurs, mais ces figurines sont l'idéal toutes les femmes, et tous les hommes se voient en roses et fringa ténors. Vous ne voulez pas vous reconnaître dans Rouveyre ?

M. DEL. — Mais je n'y suis pas.

M. DESM. — Vous y êtes. Nous y sommes tous. Ne pouvant fa le portrait de chaque homme et de chaque femme en particulier, Ro veyre a choisi ses types. Mais vous y êtes. Ne voulez-vous pas vo reconnaître?

M. DEL. — Je refuse.

M. DESM. — Vous reconnaissez-vous dans Daumier ?

M. DEL. — Pas davantage. A vrai dire, je n'aime pas la caric ture. Je n'aime pas la déformation.

M. DESM. — Déformation ! Prenez garde. Voudriez-vous insinu qu'il n'y a qu'une manière de voir les choses, les bêtes et les gen Prenez garde. S'il y a une vérité en art, ce ne peut être que la vér académique, la vérité impersonnelle, la vérité propre et bien rat sée de toutes nos délicieuses photographies artistiques : la fem sourit, l'homme pense.

M. DEL. — Avouez cependant qu'il y a un milieu...

M. DESM. — Un milieu et beaucoup de nuances certainement. y a non seulement un milieu, mais une moyenne. Rouveyre sort la moyenne. Je vous l'accorde.

M. DEL. — Enfin, qu'a-t-il voulu faire? Dites-le, puisque vo semblez le comprendre.

. DESM. — Je pense qu'il a voulu faire la critique de la figure naine.

. DEL. — C'est un critique sévère.

. DESM. — On appelle maintenant un critique sévère celui qui se ise à être un critique complaisant. On appelle un peintre défor- eur celui qui voit dans la nature autre chose que ses précieuses ces, que ses fades épanouissements. Malgré notre goût prôné, s très superficiel, pour l'impressionnisme, les tendances secrètes otre lâcheté vont vers le poncif, vers le traditionnel, vers tout ce repose, ce qui rassure, ce qui affirme qu'il y a un ordre éternel ue cet ordre n'est jamais troublé. Vienne le critique sévère, celui voit le défaut, celui qui note la tare, et nous avons peur.

. DEL. — C'est bien cela, j'ai eu peur.

. DESM. — Rassurez-vous.

. DEL. — C'est très difficile. On me trouble ma vision du monde, déplace les valeurs, je ne sais plus où j'en suis. Est-ce que Ré- , que j'ai tant de fois regardée avec plaisir, est si laide que cela ? leviens fou.

. DESM. — La Réjane de Rouveyre n'est pas laide. Elle est carac- stique. Vous croyez donc qu'une figure humaine peut rester régu- , au moment même qu'elle exprime des passions, des sentiments, les goûts, ou les sensations les plus communes ? Ce n'est pas sible, puisque ces divers états sont précisément figurés par des ivements. Or, ce qu'a fixé Rouveyre, ce sont ces mouvements des des muscles de la face. Vous connaissez le cinématographe, s vous ne connaissez pas l'envers du cinématographe. Les ima- qu'il donne sont des images recomposées. Avez-vous quelquefois les images fragmentaires avec lesquelles l'image totale est obte- ?

. DEL. — J'ai vu dans les ouvrages de Marey la décomposition vol des oiseaux, de la course et du saut du cheval.

. DESM. — Très bien. Prenons le saut du cheval. Dans les figu- qu'en donnent les dessinateurs simplistes, le cheval qui saute est iré par un arc d'une magnifique courbe. C'est élégant, c'est le. Après avoir donné sa suprême tension, l'arc va rapprocher deux extrémités, le cheval va, d'un souple mouvement, retomber ses jambes fléchies. Cette vision idéale correspond très peu à la ité, elle ne correspond nullement aux images successives que exercice donnerait à notre œil, si notre œil les pouvait recevoir. images sont gauches, grotesques. Au lieu de l'arc majestueux, t un gros corps lourd sous lequel sont ramassés en désordre des mbres sans élégance parce que leurs lignes normales sont brisées. Réjanes de Rouveyre sont la décomposition des mouvements sionnels de Réjane, comme les chevaux de Marey sont la décom-

position des mouvements du saut du cheval. Dans l'un et l'autre nous sommes en présence d'images successives, au lieu que no humble vision ne nous donne qu'une image totale. L'œil de l'arti a des souplesses et des rapidités que nous pouvons à peine compr dre. Voyez Claude Monet et ses tableaux minutés des aspects d arbre, d'une meule de foin, d'une cathédrale, d'une corbeille de fleu Cette Réjane, mais elle est traitée avec passion, avec furie. Ce n pas de l'amour, et c'est presque de l'érotisme.

M. DEL. — Mais tant de grimaces ?

M. DESM. — Tout n'est que grimace dans une figure, même jolie figure de femme. Le rêve est une grimace. Le sourire mê est une grimace, surtout le sourire joué, celui auquel les yeux participent pas. La figure humaine ne peut exprimer un sentim ne peut parler, qu'en remuant, qu'en cassant ses lignes de repos c'est très laid, parce que la beauté, c'est précisément le repos.

Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

M. DEL. — J'aime la beauté.

M. DESM. — Moi aussi j'aime la beauté. Rouveyre, qui est un a te, aime peut-être la beauté encore plus que nous. Cela ne l'a pas pêché, et c'est fort heureux, car il y a là un enseignement, de déc poser les lignes immuables de la beauté, pour nous montrer de q mouvements se compose l'immobilité. C'est en cela qu'il est crit sévère, et même satirique. Pour le commun, il paraîtra satiri quoique son ambition soit toute différente de l'ambition d'un ca turiste. Il ne veut pas faire rire.

M. DEL. — Je m'en suis aperçu.

M. DESM. — Mais il ne veut pas davantage faire peur. Peut qu'au fond il ne s'occupe qu'à transcrire de son mieux les vis que lui donne son œil.

M. DEL. — Il y a dans sa galerie des figures qui n'ont subi au déformation, le France, par exemple.

M. DESM. — Et le Coppée ? L'aimez-vous ? Ne l'aimez-vous Moi, je le trouve très beau. Et le Bourget ? N'est-ce pas à mira le gros romancier établi, calé par trente volumes ? Et le Bergson, plus délicieux oiseau métaphysique ? Et le Forain ? Quel type Balzac avec ses yeux de prêtre méchant !

M. DEL. — Le Forain est un chef-d'œuvre.

M. DESM. — Il y en a d'autres.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Max-Anély : *Les Immémoriaux*, « Mercure de France », 3,50 — René B *Le Blé qui lève*, Calmann-Lévy, 3.50. — Charlette Adrianne : *L'Inviolable*,

o. — Georges Bourdon : *Lorsque le coq chanta*, Fasquelle, 3.5o. — Camille no : *Blassenay-le-Vieux*, Stock, 3.5o. — Yves Le Febvre : *Les Barbares*, Stock, o. — Henri Baraude : *Gizèle et Guillemette*, Dujarric, 3.5o. — Ernest Daudet : *ns Espoir*, Ambert, 3.5o. — Camille Bruno : *Au jeu d'Amour*, Ambert 3.5o. Charles Derennes : *La Vie et la mort de M. de Tournèves*, Editions nou- es, 1 fr.

Les Immémoriaux, par Max-Anély. Il est certain qu'on ne ut pas attendre de la foule une rapide compréhension d'un roman nographique. Une histoire est, pour le public, bien plus intéressante e l'histoire. Je ne chercherai donc point à éclairer les gens frivoles sujet de la véritable portée de cet ouvrage, qui n'est pas écrit ro- nesquement et qui est pourtant le roman d'une nation, le roman a fois naïf, douloureux, malicieux des vagissements d'un peuple uveau né ; mais j'en voudrais dégager toute l'émotion imprévue, terrible grâce pareille aux bonds d'un animal joyeusement car- ssier. *Térii le récitant* accomplit le rite prescrit des beaux parlers ginels. Il répète avec conscience et inconscience — car l'incons- nce du marmonement de la parole sainte appelle la foi — les obs- res litanies que doivent se transmettre les promeneurs-de-nuit, les *éré-po* à la longue mémoire. Il dit, sur les parvis inviolables, le ant de l'éclosion des mondes, le refrain que la nourrice de la terre dû murmurer en la berçant tout en triant les étoiles et en écartant notre globe encore tremblant de peur le maléfice des astres mau- is. Térii, qui ne sait pas son âge, raconte le labeur des dieux Mao- des dieux probablement éternels comme tous les dieux. Un jour essayera, selon les gestes sacrés que perpétuent les prêtres de la ce Tahitienne, de se changer en arbre ou en pierre, pris à son pro- e piège de récitant qui s'imagine réaliser, par la puissance du rbe, les fabuleuses créations. Mais Térii trébuche sur un mot, il ublie l'enchaînement fatal des généalogies légendaires et parce qu'il fait ce faux pas dans la nuit où il erre un peu ivre depuis si long- mps, voici que se déchaîne sur la nation innocente des calamités froyables. La puissance du discours semble l'emporter sur celle de logique. Le peuple a la peste, la lèpre, tous les maux. Arrive un isseau, pirogue sans rameurs, d'où sortent les gens des terres intaines, et le conflit des religions commence. Térii le récitant, maré le roi, le grand sacrificateur d'Oro sont tour à tour les victi- es d'hallucinations nouvelles. On leur apporte le vrai Dieu sous nt de formes qu'ils y perdent leur malice de bêtes sauvages répan- nt le sang pour sauver leur sang. La barbarie des coutumes mao- es n'a d'égale que l'innocence de leur procédé. Il faut douze fem- es à un prêtre et l'épouse du chef doit subir la rigueur de la loi amour dans la sévérité de la loi religieuse. Les cochons rougeâtres nt bénis. Les filles stériles sont maudites. Il faut être *tapu* pour re protégé contre la fureur populaire. Tout est immense dans ces

contrées de jeunesse vigoureuse où les noces se font en commun, co fondant les couples pour la plus grande gloire du dieu des éternel fécondations. Leur pauvre religion nue et simple atteint facilem à la noblesse d'une complication symbolique, car elle est to proche des crimes originels. Les premiers dieux, comme les p miers hommes, ont dû se contenter des sacrifices de chair ava d'en croire le démon de la philosophie prêchant le renoncement m ral. Et du milieu de ces orgies bestiales monte peu à peu, tel un fi d'encens bleuâtre, l'idée persistante d'un autre Dieu, meilleur, plus te dre, le Dieu inconnu. On le leur apporte : c'est tantôt celui des jui tantôt le Iésus Kérito dérivé de Jéhovah. Ils n'ont que l'embarras choix et quelquefois aussi de manquer de clous pour assurer la so dité de leur temple. Toujours naïfs, encore plus crédules, les peuples ces îles fortunées, berceaux verdoyants de toutes les hérésies mo trueusement enfantines, se déchirent et se mangent pour plaire vantage aux fétiches civilisés. Leur plus admirable revanche (e est celle du sans pitié des enfants) est de mêler, à leurs cris d'ag nie ou de vénération, les rites anciens remontant en verbes passi nés du fond de leurs entrailles. Ils offrent des faces écrasées à la sai face dont on leur parle en termes vagues et s'ils ne désirent p manger le cœur de l'ennemi, c'est qu'ils dédaignent de l'ouvrir ava l'offrande. Les Maori du temps de Cook valaient-ils mieux que ce de maintenant? Ils ont probablement changé de peau, mais po d'âme, en supposant que ces êtres primitifs aient pu en avoir une !

Il faut louer le style de Max-Anély, savant quoique clair et souve d'une ironie exquise : « Seuls l'entourèrent les porteurs d'idoles ha les à manier impunément les dieux — *et tous les êtres équivoques* Si son livre, je le répète, n'est pas fait pour la foule, coureuse d'av tures, il plaira aux lettrés qui aiment à voir le vraiment nouv après tous les nouveaux convenus trop réappris.

Le Blé qui lève, par René Bazin. Nous assistons, dans ce li à un étrange spectacle. Le blé qui lève met cinquante ans à g mer et les enfants gardent le foyer des ancêtres durant que les pa et les mamans font la fête. Ce n'est ni gai, ni consolant, parce c vers la fin ça se gâche dans un socialisme clérical qui gâcherait mon humble avis) les meilleures choses. Cependant, c'est une œu écrite avec soin, sans la recherche voulue des succès faciles. On tient pas à plaire aux lecteurs ni à les émouvoir. Les types de Mic de Meximieu et de Gilbert Cloquet sont présentés l'un après l'au n'ayant d'autres relations entre eux que d'être nés sur les mê terres et d'avoir le même rêve : tout rapporter à la terre.

Gilbert Cloquet fait son possible pour améliorer le sort de ses co pagnons de misère, les bûcherons. Il admet le syndicat pour l'e bauchage, mais ne comprend pas le débauchage. Il l'admet tellem

qu'il en devient la première victime. Son ami et maître, le comte Meximieu, meurt à la peine de son côté, victime de l'égoïsme fé- de ses parents, le *blé ancien*, celui qui se jette au vent pour le heur des oiseaux, parce que faire son pain quotidien c'est vulgaire. ert va en Belgique, sent son cœur s'ouvrir à l'amour du prochain, si à l'amour tout court, il écoute un prédicateur et une jolie femme, s revient pour l'enterrement de son ancien patron. Repris par le e des morts et la culture des terres seigneuriales, il prêchera la esse à son tour, tâchera de lui enseigner de vieilles choses, de e lever un grain qui me paraît pourri. Les pages sur le syndicat ur les machines agricoles qui vont trop vite sont très bien ; cepen- t il faudrait trouver autre chose que le culte des morts pour sau- la patrie : si c'est académique, ce n'est point pratique.

'Inviolable, par Charlette Adrianne. Il y a des choses très nes dans cet étrange roman qui se pourrait sous-intituler : mœurs anatorium ; mais le style en est d'une complication un peu bien entieuse. Ni les amoureux, ni les malades n'atteignent d'ordinaire s hauteurs lyriques. L'intrigue me paraît souvent obscure à force subtilités psychologiques. L'inviolable, c'est, je crois, le baiser donne le premier fiancé. Cette jeune oie blanche traînée, grasse oint pour le mariage, dans un sanatorium, par une mère atteinte ne *gendricite* aiguë, se montre plus naïve que nature : la santé, 'est pas la bêtise. Et puis son entraînement vers les différents taminés que sa mère lui présente n'est pas sincère, pas plus la nière fois que la seconde. Il faut enseigner l'horreur du malade jeunes filles bien portantes et ne pas admettre les divagations, nes lyriques, sur ce sujet. Je n'ai ni le culte des morts, ni l'amour détraqués. Si vraiment une littérature doit et peut créer des mœurs, aisons pas de notre plume un instrument de chirurgie ou alors dé- ons-nous franchement symbolistes, c'est-à-dire en dehors de la normale. Le fait qu'une mère peut aller chercher l'époux de sa dans un sanatorium est d'ailleurs normal, car je me suis laissé er que certains de ces établissements entreprenaient ce genre de e.

orsque le coq chanta, par Georges Bourdon. Le mari, la me et le ténor. La scène tragique de la fin du roman est horrible uhait, mais il est parfaitement invraisemblable qu'une femme, t eu le courage froid d'emporter le cadavre de son amant pour dis- uler l'adultère, s'amuse à lire des petits papiers lorsqu'elle est ar- e enfin au but de sa course, et encore plus invraisemblable qu'elle e, pardon, qu'elle le retue.

lassenay le vieux, par Camille Marbo. Un caractère de femme développant à contre-sens de la morale qu'on tâche de lui incul- : Cette Françoise Cordier a trop de tempérament et dans n'importe

quel milieu ça aurait fini mal. Maintenant toute cette petite société citadins en dehors de la grande cité est décrite finement ; mais de jours, où les autos vous transportent au bout du monde en minutes, je ne crois pas que Paris puisse demeurer le but aux y des gens intelligents.

Les Barbares, par Yves Lefebvre. L'empire romain succ bant sous la hache des Vandales. Une jeune Augusta se con comme une courtisane et le farouche Waalia venge la mort de sœur en assouvissant sa rage et son amour. Reconstitution des mœ du temps d'Alaric dédiée à Jaurès.

Gisèle et Guillemette, par Henri Baraude. Tendre idyll mœurs d'autrefois. Gisèle et Guillemette sont deux jolis angelots p sur le fond de gloire où rayonne la Pucelle. Guillemette meurt a avoir aussi sauvé une ville. Il y a deux pucelles, trois en comp Gisèle, qui est obligée de céder son bien-aimé au bon génie d guerre.

Sans Espoir, par Ernest Daudet. Touchante histoire d' pauvre femme qui veut sauver son mari voleur... et s'immole place, tout en aimant l'autre, le sauveur. Morale, justice et dé poir.

Au jeu d'amour, par Camille Bruno. Roman par lettres. l'esprit et des coquetteries cruelles qui mènent au jeu de la ha le plus passionnant de tous.

La Vie et la mort de M. de Tournèves, par Charles rennes. Dont l'éloge n'est plus à faire, puisque cela parut au *M cure de France*.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Saint-Pol-Roux : *Les Reposoirs de la Procession, III. Les Féeries intérie 1885-1906* ; « Mercure de France » — Louis Delaruelle : *Etudes sur l'huma français, Guillaume Budé, les Origines, les Débuts, les Idées maître* Champion.— Pierre Champion : *Le Manuscrit autographe des poésies de Ch d'Orléans* ; Champion. — Henri Foucher : *Souvenirs d'un Parisien penda Seconde République (1830-1852)*, Perrin.

M. Saint-Pol-Roux est un sage qui, réfugié dans une soli intérieure, dédaigne la gloire présente, et sait bien qu'en écri pour son plaisir et recherchant la perfection, « cette justice qui est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait la rendre, » ainsi que le dit La Bruyère. Voici le tome trois des *Reposoirs de la Procession* : **les Féeries intérieu** Ce sont des états d'âme, des états d'esprit, des états de cœur et de c L'auteur souhaite que l'on reconnaisse à ces pages une valeur maine et réelle » et que sous les symboles nécessaires on découvre

l y a déposée. C'est l'idée maîtresse du livre ; on la trouve indi-e dès la première féerie : *le Poète au vitrail*. Le poète explique , jusqu'à ce jour, enfermé dans une tour, il ne recevait l'impres- du dehors qu'au moyen d'un vitrail figurant « une Dame bario- dont le verre épousait les lignes de plomb ». Ce vitrail lui intercep- la vision du réel, jusqu'au jour où il le brisa. Alors la vie lui arut dans sa plénitude première d'instincts et de passions. *Poule aux œufs de cane* symbolise la même idée. Un soir de temps, au cours d'une de leurs premières promenades sous la veillance de leur couveuse, les jeunes canetons aperçoivent le ne du lac, et instinctivement s'embarquent vers lui. « Eperdue, oule poignarde de cris la solitude » ; mais le Cygne glorieux raîne les jeunes canetons « tout là-bas dans la Vie et tout là-bas s l'Infini ». On pourrait épiloguer sur cette fable, qui signifie re l'étonnement des parents devant le génie différent de leurs nts ; mais voici la morale du poète, elle exprime et résume la sée de son œuvre et de sa vie :

outinière marâtre, longtemps la Tradition me tint entre ses pattes sous iles épaisses d'où l'Infini n'apparaissait qu'oblitéré par la barbe des es, mais un jour, mère première, l'éclatante Beauté vint à passer non de ma prison, si souveraine et si libératrice que toutes les ambitions on âme s'en furent dans le sillage de lumière — pour ne plus reve- amais sous les ailes si sombres d'autrefois.

§

tudes sur l'humanisme français, Guillaume Budé.

s cet ouvrage vraiment remarquable, M. Louis Delaruelle nous ne à la fois l'analyse et la synthèse de l'œuvre de Budé, et nous 'influence qu'il exerça sur notre littérature, en créant et en dé- ppant, en France, le goût des lettres anciennes. Il fut un initia- : ses traductions de quelques opuscules de Plutarque sont la nière traduction du grec en latin qui ait été faite par un Fran- . Ces traductions ne sentent pas l'effort et « attestent l'homme à le grec était devenu aussi familier que le latin ». Or, Budé avait ris le grec presque sans maîtres.

es deux autres ouvrages : *Annotations aux Pandectes* et le *asse* eurent encore une influence plus grande, et lui valurent réputation européenne. Les *Annotations aux Pandectes*, en revi- les textes corrompus, renouvelèrent les études juridiques et ini- nt les contemporains du philologue à la connaissance de l'anti- é. Dans son *De asse*, Budé se proposait « de retrouver le sens t que présentent, chez les anciens, les différents noms de mon- ou de mesures ». Entreprise très délicate : il manquait d'une

base « sur laquelle il pût asseoir ses calculs ». Mais il trouva méthode : la vérification des textes d'abord, puis le pesage et la c paraison des pièces entre elles. Ce livre, nous dit M. Delaruelle, a rut comme une œuvre colossale aux gens du seizième siècle. S doute l'œuvre renferme des erreurs, mais, comme dit l'auteur, est le livre de science qui peut se flatter de vivre plus de cent a En dehors de ces questions scientifiques, le *De asse* s'enrichit de taines digressions où l'humaniste a voulu exprimer ses propres i et ses vrais sentiments. Budé s'indigne de ce préjugé qui régnait a en France contre les lettres anciennes. Il semblait que les Ital avaient le monopole de l'éloquence et du génie poétique. Opinion résume le mot de Pétrarque « qu'en dehors de l'Italie il ne fallait c cher ni orateurs ni poètes ». Pour les Italiens de ce temps-là, vaincus d'être les fils légitimes des anciens Romains, nous e que M. Delaruelle dans une note, « tous les autres peuples que le étaient des Barbares ». Pour combattre cette opinion, Budé a rec à l'autorité même des anciens et cite le témoignage de Strabon, atteste que les Gaulois sont susceptibles de culture et s'adonnent belles-lettres. L'argument, paraît-il, frappa l'esprit du lecteur f çais, et du Bellay, dans un passage de sa *Deffence*, se rappel *De asse* lorsqu'il écrit : « Vous souvienne de votre ancienne seille, seconde Athènes... » Il est impossible de suivre l'auteur toutes ses digressions ; cependant cette remarque encore : Budé associer le culte des lettres anciennes et la croyance aux dogmes tiens. Son style est classique, sa doctrine toute chrétienne. Au de toutes les sciences humaines, c'est à l'Evangile que Budé abo

Budé composa encore un autre ouvrage, *Institution du Pri* recueil d'apophtegmes, qu'il offrit à François Ier. Si ce livre est en français, c'est que l'auteur le destinait au roi, et que Franço ne savait pas le latin. Ce n'est pas chez Budé un désaveu de sa trine sur « la prééminence des langues anciennes ». L'idée d nante de ce recueil, c'est que la gloire des rois dépend de la fa qu'ils accordent aux lettres. Cette idée suggestionna sans doute le Budé, dans cet ouvrage écrit en français, reste étranger « au mo ment qui pousse les écrivains de son temps à accroître et à renou le vieux fonds de la langue ». Les tours de syntaxe dont il se sert de ceux qui tendent à disparaître. M. Delaruelle réfléchit su constatations et conclut : «... le cas de Budé nous montre tout le que les humanistes pouvaient faire au développement normal littérature et du génie français. » Ces premiers humanistes con raient la langue française comme une langue barbare, incap d'exprimer leur pensée et de devenir une langue littéraire. Ce contre ce préjugé que luttera la génération suivante. Dans un se tome de ce travail, M. Delaruelle nous démontrera ce qu'il n'a

l'indiquer ici : « que le triomphe de l'humanisme eût été la mort l'esprit français ».

§

M. Pierre Champion, en recherchant, dans un manuscrit de la bliothèque nationale, les pièces de Villon insérées dans un recueil s poésies du duc d'Orléans, vient de découvrir que ce manuscrit ait l'album poétique de la cour de Blois. C'est dans ce recueil que poète a relu et corrigé ses œuvres, de sa propre écriture « d'une alité véritablement rare ». L'idée de Charles d'Orléans, selon Champion, était de réunir ses compositions selon leur forme thmique : ballades, chansons, complaintes, rondeaux. La numéion des pièces par le duc en est la preuve. Mais les scribes, ainsi e les derniers éditeurs, n'ont pas su lire cet Album. Et M. Champn, qui nous décrit ce **Manuscrit autographe des poésies Charles d'Orléans**, essaie d'en établir la chronologie. Toutes éditions du poète sont donc mauvaises, et le texte révélé aujourhui devra servir de base à une édition « claire et élégante » de cet tiste « soucieux de perfection ».

Mais voici une découverte peut-être plus importante encore : un u du secret de l'existence de Charles d'Orléans nous est révélé. L'or reconstitué de ses poésies permet d'établir le roman de sa vie, sous allégories où il l'avait voulu cacher. C'est un tout petit coin du le soulevé, mais assez cependant pour nous faire comprendre que te poésie fut sincère et correspondait à de réels sentiments, émotions douleurs. Le livre de ses poésies, écrit M. Pierre Champion, fut e livre secret de sa vie ».

§

Dans **Souvenirs d'un Parisien pendant la seconde République**, de Henri Foucher, on trouvera des anecdotes curieuses, usantes ou intéressantes sur les écrivains, les artistes et les hommes itiques de cette époque. J'y cueille, à la date du 11 mai 1851, cette nversation qu'eut l'auteur avec la concierge de Juliette Drouet :

— Vous avez habité le quartier de M. Victor Hugo ?
— Parbleu ! puisque je suis la portière de Mlle Drouet.
— Est-il vrai que c'est sa maîtresse ?
— Dame, puisqu'il ne manque pas un jour à venir la voir.
— Comment ! tous les jours ?
— Oui, tous les jours ; il l'emmène à la chambre dans une voiture à iser, puis ils reviennent à onze heures du soir, tous deux seuls. Il la tte à minuit. Je ne sais pas s'il a la teigne, mais il n'ôte jamais son peau. Les autres disent : Cordon, s'il vous plaît ; lui, il vous dit : Cor, à peine si on l'entend. D'abord il a l'air d'une bête, la tête baissée, le uchoir à la bouche. Quand je l'entends, je dis toujours : V'là l'imbéqui vient !...

— Sa femme voit Mlle Drouet ?

— Oui ; elle est si bête, cette femme-là ! Par exemple, elle est plus g tille de figure que Mlle Drouet, qui est laide..., etc...

Henri Foucher exprime son jugement sur les poètes et les é vains de son temps. Jugements d'amateur. Voici ce qu'il dit Sainte-Beuve : « Il a pour secrétaire un jeune poète, Octave Lacr qui lui prépare son travail, en sorte que « l'oncle Beuve » n'a p qu'à dégrossir et à mettre beaucoup de sentences avec un peu vermillon. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

D. Richard Cosse : *La France et la Prusse avant la Guerre*. Tome I : *La P tique de Sadowa ;* t. II : *La Politique de Sedan ;* Nouvelle Librairie national André Dreux : *Dernières années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gon Biron ;* Plon-Nourrit. — M. de Marcère : *L'Assemblée Nationale de 1871 ;* P Nourrit.

La France et la Prusse avant la Guerre, par Rich Cosse. — Dans cette étude de la politique extérieure du Second E pire, depuis les événements qui préparèrent Sadowa jusqu'à c qui préparèrent Sedan, M. D. Richard Cosse a surtout utilisé grands ouvrages de MM. Emile Ollivier et Pierre de la Gorce. livre en est une analyse. Elle abonde en objections et en réfutat à l'adresse de M. Ollivier, et en ce qui concerne M. de la Gorce est surtout, avec des réserves moins expresses, un conscienci exposé critique de ses travaux considérables. Sous l'une et l'a formes, cet ouvrage a de quoi intéresser.

Le premier tome, « la politique de Sadowa », commente erreurs de la politique impériale qui firent le jeu de la Prusse ; y examine les conditions dans lesquelles s'est conclu le traité se du 8 avril 1866, qui liguait la Prusse et l'Italie contre l'Autriche nitivement isolée. Ce traité, auquel Napoléon III prêta bénévolen les mains, en vertu du principe des nationalités et aussi dans poir illusoire d'obtenir par là de la Prusse des concessions, fu véritable point de départ de nos malheurs, car il permit Sadowa. sait que les efforts de Napoléon III, devenu conscient de sa fa pour gagner du temps furent vains : le Congrès projeté, qu'il e rait faire durer au delà de la date d'expiration de ce traité co pour trois mois, ne put avoir lieu. L'Autriche s'y refusa, mal av des intentions réelles de l'Empereur (la faute en fut encore à celui et ne voyant dans ce congrès qu'une tentative, de la part Prusse, de l'Italie, — et de la France, — d'obtenir satisfaction, les risques d'une guerre. Elle préféra la guerre, plus malheure ment pour nous encore que pour elle.

Toutes les fausses conceptions de la politique de Napoléon III ont uisé leurs conséquences dans l'événement de Sadowa. Sedan n'en que la répétition aggravée. M. Ollivier, cité par M. Cosse, a é ces erreurs avec une profonde douleur, qui ne laisse pas de se sentir de l'affection du ministre de Napoléon III pour l'Empereur, même de la sympathie de l'homme d'état libéral pour certaines ties de la politique impériale, notamment pour le principe des ionalités. M. Richard Cosse appartient au groupe de l' « Action ançaise » : c'est dire que son exposé ne connaît point ces ménage- nts. Passant à l'examen de « la politique des compensations », ès Sadowa, l'auteur reproche à l'Empire de n'avoir pas apporté is cette politique l'attitude résolue qu'il y fallait. Sans doute, mais y eut gagné l'Empire? 1870, quatre ans plus tôt. L'on est scepti- sur cette assertion que la Prusse, sortant de sa guerre avec l'Au- he, était alors moins prête : pas plus que la guerre de Danemark vait diminué ses ressources au moment où elle attaqua l'Autriche, guerre avec l'Autriche ne l'aurait empêchée de se mesurer quatre plus tôt avec la France, hélas! avec une France aussi mal pré- ée, aussi démunie que celle qui cachait son insuffisance sous le mpe-l'œil de l'exposition de 67. Quant à envahir les Etats du Sud y trouver un appui contre la Prusse, l'on est plus sceptique ore.

e second volume, « la politique de Sedan », est le récit serré, passionnant, des trop fameuses circonstances qui amenèrent la rre : la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne (candida- qui semble bien se rattacher au système de provocations suivi la Prusse depuis Sadowa), la protestation de la France, le retrait a candidature, la stupide demande de garanties pour l'avenir qui vrit le dangereux débat (comme on rouvrirait volontairement une d'eau !), la dépêche d'Ems qui, simple information diplomatique roi de Prusse annonçant la clôture des pourparlers, fut transfor- par Bismarck en une notification insultante pour l'honneur fran- On demandera surtout au volume précédent l'étude approfondie vices de la politique de Napoléon III. Les fautes d'ordre général, les a toutes commises dès 1866, et c'est parce qu'elle les a toutes mises que Sadowa fut possible. En 1870, dans le terrible drame tique dont la candidature Hohenzollern marque le début et la paration de guerre la conclusion, ces vices fondamentaux, opé- de longue date, se résolvent en une incroyable profusion de es de détail qui, ni chez Napoléon III, ni chez ses ministres, ni ses diplomates, ni d'autre part dans les fractions prépondérantes Parlement, ne permirent une seule vue juste, une seule idée rai- able, une seule décision sensée. Sous forme d'aperçus critiques le récit de M. de la Gorce, M. Richard Cosse s'est efforcé de

fixer, en cette heure affreuse, la part de responsabilité qui revien chacun des acteurs du drame (entre lesquels il faut distinguer G mont, dont le rôle personnel, en dehors de toute influence, fut, q qu'en dise M. Cosse, formidablement désastreux), le rapport de ca à effet des fautes de ceux-ci avec les pernicieux principes génér de la politique napoléonienne.

Il ne faut point accabler Napoléon III. Ce fut un cœur sympat que, et, quant à son intelligence politique, les réalistes de l' « Act française » ont raison, sans doute, d'en incriminer les nuages : n qu'ils songent à ce qu'était la situation de la France lors de l'avé ment du troisième Bonaparte; à ce qu'elle a toujours été en insensé XIXe siècle. Terre classique, hélas! des antinomies politiq durant toute cette période, il est douteux que même un Richelieu pu soumettre le pays à quelque net dessein. On remarquera, exemple, que Napoléon III a fort peu créé la question romaine (c entrave!), qui fut inscrite, ou maintenue, dans son programme l plus par les élections conservatrices et réactionnaires de mai 18 que par son goût personnel. Or, il n'aurait pu gouverner, à débuts, sans en tenir compte. Mais, conservateur forcé à l'intérie il aurait pu du moins se montrer moins libéral à l'extérieur? l'ultramontain de la politique romaine fût aussi l'artisan de l'u italienne, la providence de la maison de Savoie, le conseiller encouragea l'alliance de celle-ci avec la Prusse luthérienne, il y quelque chose de faux qui a gauchi toute la politique napoléonien Et, certes! une politique extérieure d'alliance avec l'Autriche eût l mieux correspondu à une polititique intérieure conservatrice. M ici l'auteur de ces deux livres oublie un peu quels furent les rapp du début (ces rapports décisifs!) entre Napoléon III et l'Autric Celle-ci fut tout de suite, et sans provocation, nettement hos Qu'il consulte là-dessus les souvenirs du comte de Hübner, l'aml sadeur d'Autriche à Paris durant la dernière année de la Présid et les premières années de l'Empire. Lecture suggestive! Cette h lité de l'Autriche eût suffi à jeter Napoléon III aux idées libérale fait de politique européenne, n'eût-il pas eu, de lui-même, ce dé rable penchant, contracté durant sa jeunesse, mais qui s'aggr considérablement par là, par suite des mécomptes éprouvés av chancelier autrichien de Buol. Il est certain, d'ailleurs, que ce chant ne fut pas seulement acquis, qu'il fut naturel, et qu'il y a chez Napoléon III, incompréhension congénitale en quelque sort ce qui était possible en Europe. M. D. Richard Cosse a vigoureusen marqué ceci. Remercions-le. Et maintenant, en guise de pend nous voudrions obtenir de lui, ou de quelque autre historien de groupe, des indications plus détaillées sur ce qu'eût pu faire, place du césarisme sentimental, la monarchie traditionnelle.

re à écrire, par quelqu'un des publicistes de l' « Action Fran-se », serait une étude d'induction sur la manière dont un gouver-ment « capétien » eût entendu, lui, la conduite à tenir à l'égard de te Europe dont Napoléon III ne parvint jamais à débrouiller l'échi-ier.

Dernières années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron, par André Dreux. — Ce volume t suite aux Mémoires de M. de Gontaut-Biron (1), publiés précé-mment par M. André Dreux (*Mon Ambassade en Allemagne*, 06). On sait que le duc de Broglie avait donné une version assez fectueuse de ces Mémoires, et que la publication intégrale du ma-scrit original par M. Dreux fut jugée, par les détracteurs du duc, nombre desquels il faut citer M. Emile Bourgeois (2), comme n bien mauvais tour » joué à M. de Broglie. Le précédent volume M. Dreux, qui reproduisait la rédaction même de notre ancien bassadeur, ne comprenait que le récit des deux premières années cette ambassade. Ce récit s'achevait sur les tentatives de restau-ion monarchique en France, leur échec, la prorogation des pou-rs du maréchal de Mac-Mahon et l'impression produite par ces nements à Berlin. M. de Gontaut n'ayant pas continué sa relation ir les autres années de son ambassade, c'est-à-dire pour la pé-de qui va de 1874 à 1877, M. Dreux a composé cette suite au yen des nombreux documents de diverses sortes laissés par M. de ntaut, et qui se rapportent à cette période. M. Dreux les a présentés son mieux, les plaçant, grâce à des exposés rédigés par lui, dans r cadre historique. Il les a de la sorte complétés par « l'esquisse la situation générale, à tel ou tel moment », esquisse juste né-saire « pour les mieux comprendre et les mieux apprécier ». ttention du lecteur se trouve ainsi ramenée principalement sur pièces originales. Mais il est juste de louer M. Dreux pour ses posés personnels : tout en ne dépassant point le but de leur rédac-r, qui est de fournir un simple cadre, ils sont assez développés r constituer une véritable collaboration historique, à laquelle ront sans doute pas les reproches qui ont atteint celle de M. de glie.

'ouvrage donne d'abord, présentée de la manière qu'on vient de , la correspondance diplomatique et privée de M. de Gontaut au t du *Kulturkampf*. Notre ambassadeur eut fort à faire ici. On que plusieurs évêques français, entre autres l'évêque de Nîmes, ent violemment attaqué, dans leurs mandements, le gouverne-

(1) *Mercure de France* du 1er avril 1906, *Bismarck et la France*, par M. Jacques ville.

(2) *Revue historique*, novembre-décembre 1906 : *Comment M. de Broglie écri-l'histoire.*

ment de M. de Bismarck à propos de sa politique anti-ultramontai
M. de Gontaut reçut le premier choc du mécontentement de Bismar
Son attitude, sous les tracasseries cruelles, despotiques, du Chancel
fut aussi ferme qu'habile. Ce fut le prélude de la grande crise
1875. M. Dreux a classé et commenté la correspondance de n
ambassadeur relative à cette crise en trois longs chapitres qui son
morceau de résistance du livre. Triste et âpre page d'histoire,
combien cruelle pour nous! Sur la création, dans l'armée françai
d'un 4e bataillon par régiment, le Chancelier prit (ou affecta
prendre) ombrage. Son confident, M. de Radowitz, en une conv
sation restée fameuse, fit à notre ambassadeur des déclarations
quiétantes. Il n'y eut jamais, au fond, qu'un essai d'intimidation
Bismarck, qui aurait été enchanté de réussir, en nous accusant
préparer une revanche immédiate, à décourager notre pays de to
œuvre de réorganisation militaire. Il ne songeait point sérieusem
à la guerre, que d'ailleurs le grand âge de l'Empereur ne permett
plus. On sait comment ce jeu cruel de croquemitaine, développé
le thème du « lapin qui a commencé » (ou plutôt qui va commence
émut toute l'Europe, fut pour la Russie (secondée par l'Angleter
l'occasion, en notre faveur, d'un beau geste d' « ange gardien
selon le mot sarcastique de Bismarck, geste devant lequel il sied
ne pas nous montrer plus béats qu'il ne convient. Heures pénib
pour le gentilhomme au cœur bien placé qu'était M. de Gonta
heures dont l'évocation est profondément attristante.

Aux derniers chapitres, à côté d'un tableau de la cour de Ber
et du récit des circonstances qui marquèrent le départ de M. de G
taut, nous trouvons les remarques de l'Ambassadeur sur l'attitu
du gouvernement allemand à l'égard des partis en France. Ces
marques confirment parfaitement ce que l'on savait des préféren
de Bismarck pour un gouvernement, la République, qui avait à
yeux le double avantage de cadrer avec sa politique anti-ultram
taine (on croirait volontiers, d'après le premier chapitre du livre
diverses autres remarques éparses çà et là, qu'une politique cléric
en France eût été alors le véritable *casus belli*, bien plus que
prétexte de 1875) et d'être (du moins dans l'opinion du Chancel
un principe de division et de faiblesse.

L'Assemblée Nationale de 1871, par M. de Marcère.
Dans un premier volume, paru il y a trois ans (1), M. de Marc
avait écrit l'histoire de l'Assemblée Nationale durant ce qu'il appe
sa première période, c'est-à-dire depuis la réunion à Bordeaux,
février 1871, jusqu'à la chute de M. Thiers, le 24 mai 1873. Le
lume actuel commence à la remise provisoire du pouvoir exécutif

(1) *Mercure de France*, 15 février 1905.

réchal de Mac-Mahon, raconte la création du septennat, le 19 vembre 1873, et conduit de là le lecteur jusqu'à l'expiration des uvoirs de l'Assemblée Nationale, jusqu'au 31 décembre 1875.

Le premier volume tenait en partie son intérêt de ce fait que M. de rcère, ami de M. Thiers, expliquait une politique dont il était, ns le centre gauche de l'Assemblée, un des plus actifs défenseurs. st ce qui a fait dire, non sans dépit, à certains néo-monarchistes, escomptaient peut-être dans le sens de leurs espérances les désil- ions d'un homme sage et autorisé (et nous ne les en blâmerons nt) que, « décidément impénitent », M. de Marcère avait écrit un re « à la gloire de M. Thiers et de la République ». Ce premier volume tenait cependant certain portrait de M. Thiers où l'affection pour chef ne faisait nullement tort à la clairvoyance qui jugeait insuf- nt, pour un chef politique, de s'en tenir, dans la partie haute, ectrice du gouvernement, à une doctrine négative qui se conten- de garder « la balance égale entre les partis ». C'est ce que faisait Thiers. M. de Marcère eût voulu que cette balance penchât déci- nent du côté d'une « République libérale et conservatrice ». Mais telle République est, en France, un oiseau rare, un phénix qui, us ne dirons pas est à renaître, mais qui est à naître. Et quand il trait? Ne retrouverait-on pas précisément alors le jeu négatif, la alance égale » de M. Thiers? M. de Marcère continue vainement guetter cette naissance durant les sessions suivantes de l'Assemblée. st dans ce sentiment désabusé, mais avec un sensible effort d'im- tialité, et, ce qui vaut encore mieux pour nous, avec l'information cise et détaillée d'un témoin tout à fait bien placé, qu'il poursuit storie de ce singulier régime, dont le caractère hybride se révéla inement durant le septennat de Mac-Mahon : ni république libé- e, ni monarchie, ni dictature; une sorte de porte ouverte, ou plutôt rouverte, à tout cela, et par où passa quelque chose qui n'était de tout cela. M. de Marcère ne s'en console pas, et on le com- nd. Les lois constitutionnelles de 1875 purent bien supprimer dé- tivement la possibilité légitimiste : mais elles n'instaurèrent, elles diquèrent rien quant au fond même du véritable régime qui se parait, qui achève aujourd'hui de développer sa spéciale beauté...

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

on Sahler : *Montbéliard à table*, Champion (Extrait des Mémoires de la *Société ulation de Montbéliard*). — Gervais Courtellemont : *Voyage au Yunnan*, Plon, — M. Quillardet : *Espagnols et Portugais chez eux*, Armand Colin, 3 fr. 50. ierre Giffard : *Roubles et Roublards*, Stock, 3 fr. 50. — Memento.

'il n'y a pas là un livre de lecture, on trouvera pourtant de pré- ises indications et de curieux traits de mœurs dans le volume publié

par M. L. Sahler sur **Montbéliard à table**, recueil de piè
d'archives adroitement commentées et où il manque seulement
index pour faciliter les recherches. — Montbéliard, à la fronti
suisse, se rattachait quelque peu à la civilisation allemande avan
Révolution et ses princes étaient de la maison de Wurtemberg, al
à la famille de Coligny. C'est-à-dire qu'on s'y trouvait en plein p
huguenot. — « Les hommes y sont tous habillés à la vieille mo
dit un écrit du XVIIe siècle, et portent tous la barbe comme les cor
d'un hanneton ; les femmes sont vêtues à l'allemande et tou
monde parle allemand et français outre le patois du pays. » La v
fabriquait de la coutellerie et de la toile pour matelas. On y trou
quantité de poêles de fonte et de faïence dont l'ouverture était ex
rieure, ce qui ne provoquait aucun renouvellement d'air, si bien qu
près les repas on avait coutume d'ouvrir la fenêtre du poêle et
brûler du bois de genièvre dans un réchaud. Mais chez les pet
gens qui n'observaient pas cette pratique, il était presque impossi
de durer, car, dit le même texte, « ils y couchent, ils y mangent
y sèchent leur linge et y gardent du fruit, ce qui cause une puant
détestable ». — Un amusant chapitre concerne les hôtelleries, o
police devait régler « les prix et dépenses », et dans les banquets, on é
obligé de recommander aux invités de ne pas arriver à moitié iv
être en tenue propre, habits et bottes ; ne pas se balancer à ta
ou étendre les jambes tout du long ; ne pas boire après chaque m
ceau, car ainsi on se soûle trop vite ; ne vider après chaque pla
hanap qu'à moitié, et avant de boire s'essuyer proprement les mo
taches et la barbe ; ne pas mettre la main dans le plat, jeter les
derrière soi ou sous la table ; ne pas se lécher les doigts, cracher
l'assiette ni se moucher dans la nappe, etc... « Il n'est pas honn
lit-on dans un ouvrage de 1615, de se gratter étant à table ; il
aussi que l'homme s'abstienne de cracher, et s'il est forcé d'en v
là, qu'il le fasse de *quelque gentille façon* (!). Il n'est pas honnêt
se frotter les dents avec sa serviette et encore moins avec le doigt
de se rafraîchir la bouche avec du vin que l'on crache ensuite (
Il n'est pas honnête de s'emplir tellement de viande les deux côté
la bouche que les joues en soient gonflées ». — Nous sommes
pays huguenot, nous l'avons dit, et voici l'histoire de Claude de B
un tel buveur qu'on finit par l'enfermer dans une chapelle de l'ég
Saint-Mainbœuf, au château, où on le laissa plusieurs jours au
et à l'eau, en tête à tête avec une bible. Mais chez les catholiq
la tempérance n'était guère plus de coutume. Le curé de Vonjauc
but avec un habitant sept *channes* de vin — 10 litres ! — tellem
qu'ils sortirent ivres de table. Celui d'Allanjoie, étant gris de
l'autel, se mit à hurler *comme un veau, ne sachant ce qu'il dis*
Pour se faire à l'abstinence, ces gars auraient pu être traités com

udiant du Tyrol que cite M. Sahler, ayant mangé des saucisses un
ndredi et qui fut lié aux pieds et aux mains et subit la bastonnade
qu'au sang tandis que les autres élèves chantaient à tue-tête :
ni Sancte Spiritus. — A côté de cela, nous trouvons des rensei-
ements sur la vie plutôt chiche du peuple. « Les grands-parents,
able, n'étaient pas toujours traités avec égards ; chacun tirait au
t, sans assiette, et quand les vieilles gens étaient à charge, on le
r faisait sentir. » D'ailleurs on ne buvait que de l'eau — à même
pot — et il n'y avait de verres que lorsque par hasard on servait
vin. Certains même devaient s'expatrier, aller travailler dans les
riques étrangères, entre autres dans celles de Mulhouse, où il se
uvait déjà (en 1786) une centaine de paysans « tant hommes que
mmes et enfants du pays ». — Enfin la manie de la réglementation
eignait toutes les corporations et toutes les classes de la société, et
n cite par exemple les bouchers auxquels on recommandait de « bien
toyer les tripes, ne vendre et peser frésures de moutons et brebis
rries et gâtées ». A la cour du duc de Wurtemberg, comte de
ntbéliard, un règlement pour les gens de la maison exigeait la
ure des « bons livres » et prescrivait aux domestiques mâles de ne
nt causer avec les filles ; un maître d'hôtel devait veiller à ce que
prière fût faite, devant et après le repas, et le prince recommandait
ore d'interroger les assistants après chaque prêche et, « s'ils n'ont
n retenu, de les renvoyer au ministre pour être repris et demander
don à la souveraine majesté de Dieu ».— A côté d'une « liste des
sonnes qu'on a mangey », — c'est-à-dire qui ont été traitées par
duc, voici maintenant des coutumes curieuses, comme celle du repas
funérailles, et l'on buvait sec à Montbéliard, si l'on s'en rapporte
comptes. Les repas à la campagne, en partie de plaisir, avaient
n une centaine de plats, le liquide en proportion, et pour « la baga-
e », un ambassadeur, le comte de la Verne, au retour d'une mis-
n à l'étranger osa ajouter au bas de l'état de ses frais de voyage :
s pour le jeu et les filles, ce qu'il plaira à Votre Altesse Sérénissime.
L'Altesse Sérénissime, c'était alors le duc Léopold Eberhard,
rapuleux dans toute la force du terme, qui reconnaissait lui-même
ir procréé trois sortes d'enfants (?) tous inhabiles à lui succéder,
qui mourut détesté et insolvable ». — Il faut noter encore que la
ulation de Montbéliard, nobles et roturiers, était plutôt en délica-
se avec les soins de la toilette ; dans les comptes qui nous restent
archives, on ne trouve pas la mention d'un seul morceau de
on. Il est vrai que Louis XIV faisait de même et ne prenait des
ns que par ordre de son médecin.
Heureusement, il y avait proche de la ville une fontaine miracu-
se, la Sainte Fontaine de Lougres, qui faisait presque des mira-
s, car l'on cite des gens guéris de surdité et « d'imbécillité de bras

et de jambes », et même « elle faisait venir des dents à ceux qui n avaient point ».

§

M. Gervais Courtellemont, qui fit jadis à la Mecque un voyage ré célèbre, a, cette fois, parcouru le **Yunnan**, prolongement de no Tonkin, mais où la température est beaucoup plus supportable dont les productions se rapprochent de celles de nos pays d'Euro — Précédée d'un avant-propos quelque peu optimiste, sa relation agréable à lire, abondante en pittoresque et comporte entre aut des indications intéressantes sur la population musulmane du Yu nan dont la révolte naguère dura 16 années (de 1856 à 1872) et fut noyée que dans des flots de sang, — avec la mauvaise foi qui ractérisa toujours les autorités chinoises. Lors du voyage de M. Co tellemont, il était fortement question d'établir un chemin de fer devait remonter au Yunnan par la vallée du fleuve Rouge ; n ignorons si ce projet a été réalisé, mais la nécessité s'en faisait plu sentir, ne fût-ce que pour l'écoulement des produits du sol, admi blement fertile, et où le manque de moyens de communication for vendre les produits à des taux dérisoires : — canards et poulets, centimes ; les petites pommes roses quelques centimes le picul kilog.). Nous passons sur les démêlés du voyageur avec un cor stupide, — celui qui fit déménager toute la colonie française lor l'expédition sur Pékin, en 1900 — et le récit se termine par l'ex ration d'une boucle du fleuve Bleu, en pays inconnu, à l'extrén nord du Yunnan.

§

Chez Colin, M. Quillardet a publié **Espagnols et Portug chez eux**, livre abondant et bien fait, fertile en renseignem pittoresques sous une forme rapide et donnant *Tra los Montes* tableaux synthétiques de la vie du peuple et du pays. M. Quilla connaît abondamment les contrées dont il parle ; il semble y a séjourné, les avoir étudiées ; toutefois on aimerait davantage détails sur des coins célèbres, comme par exemple l'Alcazar et la thédrale de Séville. C'est que ses observations ont surtout porté la population, les types, les mœurs et, usages, et à ce point de on ne saurait trop recommander ses tableaux synthétiques des d rentes régions ; des mœurs parlementaires et administratives ; vie politique ; de l'existence des paysans et des citadins dans bourgs et les villes de province ; de la semaine Sainte à Séville les notes qui concernent la femme espagnole et le mariage. Il que également ce que sont devenus l'armée et la flotte, les cor sions et les scandales de l'assistance publique. L'Espagne es somme un pays pauvre, de population clairsemée, car 50 pour

territoire sont en friche, et la sauvagerie et l'incapacité du peu- aident à comprendre dans quel abandon restent certaines pro- ces. La société possède ses privilégiés pourtant, car les socialis- étant allés demander au ministre Sagasta de faire appliquer la sur le service obligatoire, il leur fut répondu que ce n'était pas sible vu le mauvais état des casernes, « tout à fait impropres à voir des fils de famille ». Enfin l'indolence des Espagnols, « qui nent jusqu'aux enterrements », est telle qu'il y a sur certaines lignes chemin de fer des trains express ne partant que tous les deux rs et faisant 20 kil. à l'heure. Une lettre met deux jours pour al- de Madrid à Malaga et personne ne songe à réclamer. — Une re partie de l'ouvrage, sur lequel je ne puis m'étendre autrement, cerne le Portugal, « qui n'a que de la monnaie de papier », et l'on ouvera également de précieux tableaux des usages et des descrip- s colorées du pays et de la population. Dernière remarque que je re faire à propos de l'Espagne et concernant le Saint Viatique *Majestad*, disent les gens de là-bas) et que l'on porte dans les s aux malades, précédé d'un enfant de chœur agitant une petite he ; cet usage existait autrefois en France et il me souvient que n père, qui avait dans son sac quelques histoires grasses et man- it rarement de les placer, aimait à raconter ainsi la plaisante con- on qui se produisait avec le tombereau d'ordures qu'accompa- it une clochette dans les rues de la ville où nous habitions, si que les bonnes femmes étaient exposées à apporter leur pot de quand passait Notre Seigneur et à faire le signe de la croix quand ait la tinette. J'imagine qu'en Espagne le fait doit également se duire.

§

a Russie est le pays des concussionnaires et, bien mieux que la rquie, la terre d'élection, pourrait-on dire, des pots de vin ; du t en bas de l'échelle sociale, c'est le vol organisé, au point qu'il ble tout naturel à n'importe quel employé ou fonctionnaire char- le commander ou de payer des fournitures, de mettre la moitié 'argent dans sa poche. C'est le pourboire, — et quel ! — du haut as de l'échelle administrative ; la caverne d'Ali-Baba ou des oo voleurs. En Russie tout s'achète de ce qu'on n'achète pas nd on a affaire à l'administration, et fonctionnaires, généraux, tres de la police semblent toujours avoir la main ouverte pour voir. M. Pierre Giffard, qui publie sous le titre fantaisiste : **Rou- s et Roublards**, un livre écrit au moment de la dernière re et quand nul ne prévoyait la victoire définitive des Nippons, s apporte sur les habitudes de l'administration russe de précieux eignements. Mais on ne doit plus être surpris que nos amis se

soient fait frotter par les Japonais. Je passe sur les détails. Il là-bas, paraît-il, jusqu'à des bandes de voleurs organisées par police et sur lesquelles l'administration prélève une taxe fixe de pour 100. Durant la campagne, on donnait aux troupes des com tibles avariés et pour faire le pain de la farine pourrie. Ces cho semblent toutes naturelles et l'honnêteté est l'exception. — Une conde partie du volume nous emporte sur le Transsibérien, qui meure l'œuvre énorme entreprise par le peuple russe, et la troisiè offre de menus faits de la campagne, des histoires de la vie milita en Mandchourie. On pourrait citer encore de pittoresques d criptions de Kharbine ; mais tout ce livre, alerte et primesantier, plein d'anecdotes typiques et se lit facilement. Nous nous conten rons de noter au passage ce qui concerne la « serviette omnibus voire à Saint-Pétersbourg : — Chez nous, dans le plus petit resta rant, chaque client a droit à une serviette propre. En Russie, qua la serviette a été utilisée, on la replie soigneusement et on la rer sur la table, jusqu'à cinq, six ou même dix fois. Aussi nous autr à notre arrivée dans un restaurant russe, nous devons réclamer u serviette immaculée et bien nous assurer de sa propreté avant nous en servir. A quoi le traiteur reconnaît que nous sommes d' supportables Français.

Memento. — Dans le dernier numéro du *Tour de France*, consacré à *Basse-Bretagne*, on trouvera des articles de Ch. Le Goffic sur les *Iles b tonnes* Anatole Le Braz, *Guérande et ses alentours ;* Malo Renault : *L'A chez les Bas-Bretons* ; F. Le Guyader : *Au pays de Cornouailles.* — D le *Tour du Monde:* Ch. Alluard, *Voyage au Soudan égyptien;* G. Beauregard et L. de Fouchier, *Voyage en Portugal ;* des articles sur *l' dustrie du vagabondage aux Etas-Unis ; Bateliers et batellerie Chine,* du Dr P. Richard; les *Transformations des ports maritimes d Belgique,* etc.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Raoul Vigne : *La Vie aux colonies*, Paris, Vigot frères. — Ch. Fallex et A. M rey : *La France et ses colonies*, Paris, Delagrave. — Francis Barthell : *Saïgonnet* Saïgon, Marcellin Rey. — *Eugène Etienne. Son œuvre coloniale, algérien politique*, Paris. Flammarion. — Robert Doucet : *Doit-on aller aux colon* Paris, Edition du comité Dupleix. — Memento.

M. Raoul Vigne, annonce la *Prière d'insérer,* riche d'une ex rience de dix-huit années, s'est avisé que la première des raiso pour lesquelles nous n'allons pas aux colonies, c'est que nous ignorons. « En écrivant **la Vie aux colonies**, livre de vulga sation par excellence, il s'est proposé de faire connaître à ses co patriotes qu'ils peuvent partir aux colonies sans s'exposer aux pi dangers et qu'en fin de compte il est possible, avec un peu

ne volonté et de persévérance, de se faire là-bas un sort enviable. »
louable dessein, en vérité ! Au risque de contrarier l'auteur, à qui de
gs séjours aux pays lointains n'ont pas enlevé ses illusions, je con-
terai tout d'abord son point de départ. Les Français n'ignorent nul-
nent leurs colonies. Les Expositions universelles de 1889 et de 1900
r ont rendu familières, négresses et congays, pagodes et tatas. Les
positions plus spéciales de Marseille en 1906, et de Nogent en 1907,
précisé ces connaissances. Pas un petit rentier, pas un concierge qui
isse ignorer désormais ce qu'est qu'un touareg et un méhari, et
n'ait vu, présentées dans de superbes vitrines avec copieuses
ices à l'appui, des cabosses de cacao ou des boules de caoutchouc
it. Récemment, dans un train de banlieue, je me trouvais au milieu
uvriers et de petits employés qui discutaient de notre politique
la côte d'Afrique et n'avançaient, ma foi, pas plus de bêtises que
premier littérateur venu, de moyenne culture. Les expositions,
st la leçon de choses amusante qui séduit les yeux, flatte l'imagi-
ion. Elle n'éveille, dira-t-on, que superficiellement la curiosité.
is les livres sont là eux aussi. Et les livres coloniaux ont fleuri
derniers temps, se sont multipliés à l'infini. Mieux encore : beau-
p ont été achetés et même — ce qui est moins croyable, — lus !
culture coloniale du Français est complète, intensive ! Partout,
foyer familial, à l'école primaire, dans les lycées, la description
aillée de notre Empire a pénétré : hier encore, je recevais, livre à
sage des lycées (Classe de troisième, Programme de 1902) un
vrage de MM. Fallex et Mairey, intitulé **la France et ses
olonies** et qui, sur 450 pages d'un texte documenté et intéres-
it, en réserve 150 à nos possessions d'outre-mer, cent cinquante
ges, ornées de belles photographies et constituant une excellente
yclopédie coloniale, tant au point de vue géographique qu'au
nt de vue économique et politique. Le document colonial, mais il
nde. Dans la rue, aux devantures des libraires, on ne voit que
. Et le livre de M. Vigne, c'est un document de plus qui va tenter
uriosité du lecteur. Donc, pas d'ignorance des choses coloniales.
reproche serait injuste. Le Français, — et ceci n'est pas un para-
e, — connaît ses colonies, bien mieux, j'en suis persuadé, qu'un
glais, un Allemand ou un Italien ne connaissent les leurs. Il les
naît à merveille, et il se plaît, au café, au théâtre, aux courses ou
a campagne, à en parler et à en démontrer les curiosités et les
hesses. Mon ami van Bever qui, pendant dix ans, avait limité sa
naissance du monde au chemin qui mène du *Mercure* à l'Enfer
la Bibliothèque Nationale, est allé dix fois au moins cet été voir les
phants de l'Exposition coloniale de Nogent et saurait, mieux que
i distinguer un plan de caféier d'un plant de tomates.
Le Français connaît ses colonies, comme tout romancier de vingt ans

connaît Venise et il les connaît si bien qu'il n'a plus envie de les a voir. La vulgarisation, ce perpétuel ennemi de la vraie connaissan a fait quotidien le miracle de la montagne allant à Mahomet, des lonies installées boulevard des Italiens.

Le Français connaît ses colonies ! Il les connaît trop. La vulg sation de la matière coloniale, depuis le diorama Castellani de 1 jusqu'à la récente foire de Nogent, l'a amplement documenté. Il saturé. Pour lui, plus de terres vierges, plus de surprise possible. vulgarisation a tué en lui la *curiosité*, le plus puissant mo humain, puisque éveil de la Force en désir de se manifester. T les Français sont un peu comme ce Marseillais que j'entendis dernier. C'était grande fête de nuit à Marseille : illumination Notre-Dame de la Garde, embrasement de la ville, feu d'artifice l'escadre de la Méditerranée qui était en rade. Nous étions enta quelques milliers dans le vieil hôtel de Puget. Mon Marseil et moi, appuyés contre un mur voisin d'une fenêtre, ne pouvions même apercevoir un coin du ciel. Un de ses amis qui, lui, voy l'interpella, disant : — « Mon pauvre vieux, tu n'y vois goutte ! » Et l'autre de répondre aussitôt, gaîment (et avec cet admirable acc qui donne du relief à la phrase) : — « Ça ne fait rien, tu me rac teras ! » — Tous les Français sont doués de cette philosophie attendent patiemment sur le sol natal « qu'on leur raconte » !

M. Vigne peut démontrer que le climat colonial vaut mieux sa réputation, que les plus extrêmes températures dépassent rarem même au Sénégal, 28 à 30° centigrades, qu'on peut réaliser, ou mer, le confortable de la demeure et de l'alimentation ; jouir d nombreux domestique, trouver des salons, les seuls où l'on ca encore, à Hanoï ou à Saïgon, des sports et des divertissements s nombre, une presse nombreuse et des livres intéressants dans t les cercles coloniaux, MM. Fallex et Mairey peuvent multiplier images jolies et suggestives : ils seront crus sur parole, mais ou prou des lecteurs iront y voir. La croyance fatigua touj moins que la science. Et M. Vigne, en toute bonne foi, je dois le connaître, met le doigt sur la plaie lorsqu'à la fin de son ouvrag déclare : « La seconde raison (pour laquelle nous n'allons pas aux lonies) résulte nettement de ce que, pour qui les connaît, rien, elles, ne vaut la France. Quoi que j'aie pu dire, l'existence et la v sont partout inférieures. Cette impression nous est familière, et milière aussi la façon de la rendre, lorsque, aux heures lourdes senchantées, nous déclarons que la meilleure des colonies ne pas le plus petit coin de France. » Et ici l'auteur dénonce la v cause de notre abstention colonisatrice : le Français est bien conva que, nulle part, il ne retrouvera pays qui vaille le sien. Même l qu'il fait le grand effort de s'expatrier (effort qui, le plus souv

pond à une nécessité) il part avec l'espoir d'un proche retour, tel le risien partant aux champs et qui désire déjà la fin des vacances. colonie ne constitue jamais pour lui qu'un campement provisoire. garde un appartement à Paris et désire qu'on fasse « suivre » ses tres. Ce n'est jamais le grand départ, le lancer toutes voiles dehors ns la grande aventure. L'attache est gardée. Le ballon est captif reviendra à son point de départ au premier nuage menaçant.

J'ai reçu de M. Francis Barthell un petit volume amusant et rituel édité à Saïgon, et intitulé **Saïgonnettes**. Ce sont des nes de la vie de là-bas. C'est leste et parisien vraiment. Un chare dédié à M. Claude Farrère est intitulé : *Comment elles tomnt*. Il s'agit des Françaises de Saïgon. Il y a « celles qui résistent » « celles qui succombent. » On croirait lire du Marni ou du Michel ovins. C'est la littérature de là-bas, pas plus mauvaise que celle i, puisque c'est la même. Je sais bien : il y a les *Immémoriaux*, lmirable livre de Max-Anély, dont il ne m'appartient pas de par- : c'est un roman. Là, toutes amarres sont larguées. Le ballon est e. Il va loin et profond dans l'éther exotique. Mais qui compren- ?

N'insistons pas. M. Henri de Poschinger, dans la *Deustche Kolonlzeitung*, publie une étude sous ce titre : **le Prince de smarck et les colonies françaises**, et qui débute si : « L'entrée de la France au nombre des grandes puissances oniales peut être considérée comme étant une suite de la guerre 1870. » Ce point de vue a été déjà exposé plusieurs fois. Il exact que le chancelier de fer ait contemplé avec satisfaction la nce se lançant dans les aventures coloniales. Ces aventures apparaissaient sans doute, étant donné notre caractère chevasque et notre manque d'esprit de suite, comme devant être de velles campagnes du Mexique. Aujourd'hui, des Allemands qui blent être de bonne foi font mine de croire que le grand homme t trompé, que notre Empire colonial est devenu une véritable e. Cependant, si je reprends le petit ouvrage de M. Raoul Vigne contient décidément de précieux enseignements, je lis ceci : « Déjà r un vapeur français on compte cinq ou six allemands ou anglais ant escale dans nos ports de la côte Occidentale d'Afrique. Il t pas douteux que, si l'on ne remédie à cet état de choses, les ngers absorberont rapidement le transit entier de nos possessions eront ainsi les maîtres de tout le mouvement commercial Ouestcain. » En lisant ce document de statistique vulgaire, en se remérant les tractations d'Algésiras, on pense invinciblement à l'aven- de Bertrand et de Raton. Le prince de Bismarck affirmait peut- son génie dans ses erreurs mêmes. Un fait est cependant certain : avait pas prévu, il ne pouvait prévoir l'intensité de notre politi-

que mondiale. L'intensité de cette politique et son caractère pro apparaissent à lire : **M. Eug. Etienne, son œuvre colon le, algérienne et politique**, ouvrage qu'ont dédié à l'an ministre ses amis à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire d vie parlementaire. M. Jean-Paul Trouillet admire sans réserve, d *la Dépêche coloniale*, « l'homme d'Etat qui, comme chef de l'ad nistration coloniale à des heures difficiles, a eu pour son pays to les ambitions, toutes les initiatives, parfois toutes les audaces : an tion de faire à la France une large, une immense place dans le p tage de l'Afrique, une part considérable dans l'appropriation d péninsule indo-chinoise. Initiative de donner la vie et d'assurer l'a nir des deux grandes parties de notre domaine par deux procédés férents sinon opposés et qui devaient l'un et l'autre réussir, en sionnant en un seul tout les diverses parties désunies de l'Indo-Chi en dotant, au contraire, de l'autonomie politique, administrativ financière les territoires épars de la côte Occidentale d'Afrique. Aud de faire envers et contre tous, sans argent, sans crédits, des trav publics là où ils étaient nécessaires, un chemin de fer du Delta Tonkin à la frontière de Chine, un wharf au Dahomey. » C'est l ton du panégyrique. Avec moins d'enthousiasme sans doute, — m mon adhésion n'en a pas moins de force, — j'admire aussi! C encore que toutes les entreprises que créa ou qu'aida M. Etie n'aient pas toujours revêtu un caractère purement politique et id encore que le Comité marocain dont il fut un des inspirateurs nous ait pas conduits à de bien heureuses aventures, je recon qu'il faut aimer et louer grandement cet homme, ce politicien, dis le mot, pour les grands desseins qu'il a conçus et pour l'inlass activité qu'il a prêtée à leur réalisation. Depuis vingt ans, M. Etie est le chef incontesté du parti colonial. Bien qu'à première vu comparaison puisse paraître étrange, il a été le Cecil Rhodes fr çais.

Il a été, *mutatis mutandis*, et eu égard aux différences essentie des caractères anglais et français, l'individualité motrice qui eng dre les grands efforts. A l'heure où Cecil Rhodes, par la clarté fr de sa vision et la puissance brutale d'une âme dénuée de sentime lité, préparait l'établissement de la force anglaise au Sud de l'Afri et élaborait cette conception grandiose du railway britannique u sant le Cap au Caire, fournissant ainsi ample matière aux dithyram impérialistes de Kipling, Eugène Etienne concevait la plus gra France africaine de Tunis à Brazzaville et poursuivait la réalisa de ce rêve par la seule force de sa *bonté*. Génie concret, C Rhodes créait par la force du calcul. Intelligence latine, sensibi française, Eugène Etienne valait par l'immense rayonnement sympathie que dégageaient sa personne et ses discours. Eter

position de l'empirisme anglais et de l'idéalisme français, l'un et tre également créateurs, mais dont les réalisations n'ont pas tou- rs la même solidité pratique. Eugène Etienne a pu parfois com- ttre des erreurs. Son activité cependant a produit des résultats l lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé.

Pour revenir à mon point de départ, il ne me reste plus qu'à si- aler le livre édité par le comité Dupleix : **Doit-on aller aux lonies?** Ce sont, colligés par M. Robert Doucet, les résultats ne enquête poursuivie auprès des gouverneurs et principaux com- rçants de nos colonies. Cet ouvrage est, paraît-il, indispensable « à s ceux qui songent à émigrer dans nos colonies, et il constituera r eux le guide de bonne foi par excellence. On parle beaucoup colonies françaises, mais on les connaît généralement très mal ien des gens se font de dangereuses illusions sur les situations ls croient pouvoir y trouver ». La *France de demain* complète e enquête par la lettre suivante adressée par le gouverneur gé- al de l'Indochine au directeur du comité Dupleix.

Monsieur le Directeur,

.. J'ai l'honneur de vous faire part que les Présidents des chambres de merce de l'Indochine, consultés sur la possibilité de trouver dans e colonie des emplois pour les ouvriers sans travail en France, ont ré- lu que plusieurs centaines d'Européens se trouvaient en ce moment ressources dans les principales villes indochinoises et étaient pour la art à la charge des municipalités...

Signé : Beau.

adis le général Galliéni, à Madagascar, avait émis semblable opi- n. Ce sont là documents qu'un commentaire affaiblirait. M. Vi- pourra joindre cette lettre aux citations qui constituent l'avant- os de son livre.

EMENTO.— M. Ernest Babut a consacré au *Métis indochinois* (franco- mite) une intéressante étude. Nous devons, dit-il, nous consacrer à éducation, « car si nous ne leur portions aucune sollicitude, l'inhuma- de leur abandon n'en apparaîtrait que plus brutale aux yeux des Annami- qui ne manqueraient point de se demander quels étranges civilisateurs sommes puisque, inférieurs en cela à certains animaux, nous jetons sans nos propres enfants à la rue.... »

n ne saurait mieux dire.

Dans la *Rivista coloniale* (juillet-août) un curieux article, sur l'Emi- on dans les Etats du Nord-Amérique du prolétariat intellectuel italien. colpita dal proletariato dei baccellieri », a dit, paraît-il, Bismarck. Cet me a tout prévu !

Dans les *Questions diplomatiques et coloniales* (16 octobre) lire l'ar- de M. Edouard Payen, sur les écoles d'Orient, et le rapport de M. Char- Là encore, l'Allemagne nous rejoint et menace de nous dépasser rapi- ent. Ce sera une école de plus....

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Matgioi : *La Voie Rationnelle*, in-8, Société d'Editions contemporaines. — Paul Joire : *Traité de l'Hypnotisme*, in-8, Vigot fr. — Simon et Théophane : *enseignements secrets de la Gnose*, in-8, Société d'Editions contemporaines Johannès Bricaud : *Catéchisme gnostique*, in-18, chez l'Auteur, Lyon, 8, rue geaud. — Dr Jules Vindevogel : *La Gnose*, gr. in-8, Bruxelles, chez l'Auteur r. Henri-Bergé.— Dr F. Rozier : *Les Puissances invisibles*, in-8. Chaumont. — de Rochetal : *Le Caractère par le Prénom*, in-8, P. Bischoff. — Memento,

Matgioi est un des révélateurs les mieux informés de l'âme et l'intellectualité chinoises. Par ses remarquables travaux, il nous tie à la philosophie, aux religions (spécialement au Taoïsme) et sciences de la Chine, à la fois si originales et si admirables.

Dans **la Voie Rationnelle**, qui fait suite à *la Voie M physique*, Matgioi nous donne une nouvelle traduction des livre Laotseu, qui comprennent trois opuscules : « Ce sont le Tao ou l de la *Voie ;* le Te ou livre de la *Vertu* (ou de la Rectitude) ; le troisiè qui est une tradition orale, est le kang-ing, ou livre des *Sancti* (ou mieux : *des Actions et Réactions concordantes*). » Ces t livres, si petits quant au volume et si grands par leur contenu spirit sont d'une extrême concision. Ecrits sous la forme de centons, d'a phtegmes, d'axiomes, de maximes ou de proverbes, ils sont d'une fondeur et d'une richesse d'idées incomparables. Nos philosop occidentales n'offrent rien de plus beau ni de plus transcendant.

La traduction des trois livres est complétée par celle du comm taire oral fait par les maîtres taoïstes. Matgioi y a ajouté des ét sur les sciences sacrées et expérimentales, les Hiérarchies et les ciétés secrètes et le Taoïsme contemporain et, en appendice, une duction du *Traité des influences errantes.*

Alta a écrit pour lui une belle et très philosophique préface.

§

Le Dr Joire, président de la *Société universelle d'études psy ques,* est un de ceux qui en France ont le plus fait pour l'étude sc tifique des phénomènes psychiques et hypnotiques.

Son **Traité de l'hypnotisme** en est une preuve. Il est avec méthode et est remarquable de clarté. Chaque chapitre est densé et résumé dans un tableau synoptique très complet.

L'auteur étudie l'hypnotisme au point de vue expérimental et ses applications pratiques diverses. Il va plus loin que les hypn tes officiels. Il démontre, par ses expériences, la réalité de la sug tion mentale et, grâce à son appareil, le sthénomètre, il établit l'e tence d'une force nerveuse extériorisable, déjà connue des occult et des magnétiseurs. Il confirme ainsi, expérimentalement, le fondé de leurs doctrines.

§

'rois volumes d'importance et de valeur inégales ont paru récem-
ıt sur la Gnose : 'ce sont **les Enseignements secrets de Gnose**, par Simon et Théophane, le **Catéchisme gnosti-e à l'usage des fidèles de l'Eglise catholique gnos-ue**, par Johannès Bricaud, et **la Gnose**, par le Dr Vindevogel. n raison de leur opposition et de leur caractère officiel, les deux miers présentent un intérêt tout particulier. Celui de Simon et ophane est revêtu de l'*imprimatur* de Synésius, patriarche de *rlise gnotisque de France*, et contient des notes documentaires même; le *Catéchisme* est écrit de la main même de S. G. Johan- Bricaud, évêque-primat de l'*Eglise catholique gnostique*. Ce t en quelque sorte deux manifestes.

n sait, en effet, que M. Bricaud s'est récemment séparé de l'Eglise Synésius et qu'il a fondé une nouvelle église gnostique, à laquelle ajouté le qualificatif de catholique, — et un journal *le Réveil stique*. Il y a eu, à ce sujet, des paroles aigres-douces échangées e cette publication et *la Voie*, organe de l'Eglise gnostique de nce.

ne valait pas la peine vraiment de fonder une nouvelle église, r aboutir à un schisme. Ceci prouve, une fois encore, que toute se ou religion nouvelle est un élément de trouble et de discorde lus dans le monde, qu'elle le veuille ou non, et cela malgré ses beaux appels à la fraternité universelle et à l'amour de l'huma-

.

es Enseignements secrets de la Gnose décrivent les mondes et tres inférieurs et supérieurs, les diverses étapes de l'ascèse totale s différents moyens et conditions qui y conduisent. Cette exposi-, — quoique passablement abstraite, — m'a paru néanmoins z claire et assez correcte. J'ai été cependant étonné de voir les urs employer, — contrairement à l'étymologie et à l'usage éral, — les mots *individu* et *individualité* pour les mots *per-ne* et *personnalité*, et vice versa.

e qui est permanent dans l'homme n'est pas la personne ou ôt les personnes (1), mais l'individu, ce qui, en nous, constitue rement l'individualité, c'est-à-dire la partie *indivisible*, qui t autre que l'*esprit*.

'Eglise gnostique de France se propose « de restituer l'unité pri-ve religieuse ». Elle professe, conformément à son titre, « que la gion véritable est la science intégrale; de ce fait, son enseigne-t comporte une doctrine évolutive, qui s'ouvre toujours aux

(1) On sait qu'à l'origine le mot personne (lat. *persona*) désignait le masque que cteurs mettaient sur la scène pour représenter tel ou tel rôle.

progrès successifs et indéfinis de l'intelligence humaine ». Elle enfin « accessible à tous les hommes, sans dictinction de national de langues ou de races ».

La déclaration de principes de l'Eglise catholique gnostique diffère de celle-là que par l'expression. Son *Catéchisme* est d'u écriture plus simple que *les Enseignements secrets de la Gno* mais il ne reproduit probablement pas aussi fidèlement les enseig ments de la Tradition.

M. Bricaud écrit que la première personne de la Trinité, le Pè « n'est pas l'Etre, mais un être » ; donc elle est distincte de l'E absolu. Je pensais plutôt que la doctrine traditionnelle considère Père, le Fils et le Saint-Esprit comme étant les trois *aspects* ess tiels de Dieu en acte ou manifesté, ou les trois personnes ou ré représentés par lui.

Je ne prétends pas, bien entendu, que M. Bricaud ait tort. Il n est apparemment impossible de connaître la vérité sur ce po comme sur bien d'autres. — *La Gnose* du Dr Vindevogel est divi en deux parties : la première a trait à la Haute Science, aux D trines et Ecritures à travers les âges, la deuxième à Jésus-Christ au christianisme « révélés par la sagesse de l'Orient ou la philo phie ésotérique des Aryas de l'Inde ». Il semble que l'auteur a vo résumer, en cet ouvrage compact, touffu et diffus, ses nombreu lectures touchant ces questions. Il a beaucoup retenu certes ; mai mon avis, pas toujours bien digéré cette nourriture intellectuelle.

Pour lui, c'est tantôt l'Esprit, le Verbe, qui habille la mati tantôt c'est celle-ci qui habille celle-là. Je croirais volontiers qu matière habille l'esprit, mais je doute fort que la réciproque vraie.

Il écrit, page 15, que l'Espace est « indéfini », puis, quelq lignes plus bas « illimité », autrement dit infini. Ne s'aperçoit-il qu'il est impossible que l'espace soit à la fois infini et indéfini ?

Plus loin (p. 25), il affirme que *Ce qui est en haut est en b* d'après « l'occultiste, le sage spiritualiste ». L'occultiste n'a jam rien dit de semblable, mais il répète, après Hermès Trismégis *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.* Ce n'est pa même chose, il s'en faut de beaucoup. La dernière phrase est l pression de la grande loi d'analogie universelle, tandis que la mière signifie qu'il y a similitude, égalité parfaite entre le hau le bas, le ciel et la terre, le visible et l'invisible : ce qui est une abs dité.

A la page suivante, il prétend que l'onanisme, l'abus sexuel es péché contre l'Esprit saint (?) parce qu'il « est la ruine de la puissa créatrice ».

J'arrête là mes citations.

Le Dr Vindevogel a touché à toutes les questions. Il a mis, pour résoudre, beaucoup d'ardeur, de conviction et de bonne volonté. st pourquoi il est intéressant à lire.

§

L'ouvrage du Dr Rozier, — **les Puissances Invisibles**, oute par une longue introduction, où sont clairement résumés les ncipaux points de l'occultisme.

Elle ne renferme rien de nouveau contrairement à ce qu'affirme uteur. Tout ce qu'il dit sur les plans et les corps de l'homme a à été exposé, dans diverses publications, par des occultistes et des osophes. En revanche, le Dr Rozier a le mérite, assez rare parmi écrivains ésotériques, de savoir traiter avec une simplicité et une rté admirables les questions les plus abstruses de l'occultisme. Il ntre, par là, qu'il les a parfaitement assimilées, ou, en d'autres nes, incorporées dans sa substance mentale.

La suite de l'ouvrage est consacrée aux Dieux, aux Anges, aux nts, aux Egrégores, et spécialement à sainte Philomène. Je ne s pas toujours de l'avis de l'auteur, notamment en ce qui concerne nte Philomène et le Christ. Au sujet de ce dernier, il dit: « Il est vrai que le Christ est la seule porte par laquelle on entre dans le n céleste ; avant lui, personne ne pouvait donc y entrer. » Je lui gré, certes, de son libéralisme et même de son anticléricalisme, s sur quoi se base-t-il, pour avancer une telle affirmation ? Elle epose sur rien. Jésus n'a rien enseigné qui ne l'ait été avant et ni le Bouddha ni Chrishna, — pour ne parler que de ceux-là, ne lui furent aucunement inférieurs.

§

I. Albert de Rochetal, connu pour ses études de graphologie, it de publier un livre curieux : **le Caractère par le Prénom**, qui sera sans doute beaucoup lu et très discuté ; lu par curité, discuté, parce qu'il est très discutable. Et d'abord, il est quelpeu prétentieux d'écrire que « l'axiome *nil* (sic) *novum sub sole* s'applique pas à l'*onomatologie* (1). Cette science n'a pas de présent ».

le qu'a dit Balzac de la prédestination des noms peu s'appliquer prénoms. Le nom n'est d'ailleurs complet qu'accompagné du nom.

u nom de Balzac, M. de Rochetal aurait pu ajouter celui de Cazeve. Cet auteur publia, vers 1880, un ouvrage intitulé : *les Hom-*

(1) C'est le nom qu'il donne à l'art de deviner le caractère par le prénom. — Je *rt*, au lieu de *science*, parce que l'onomatologie n'est pas constituée, — jusqu'à ent du moins, — sur des faits indiscutables et indestructibles reliés par des lois ises.

mes célèbres caractérisés par leurs noms et l'étude psychologiq sur les rapports qui peuvent exister entre le nom et certaines dividualités.

Pour M. de Rochetal, l'onomatologie est fondée sur l'atavisme fatalité et « *le magnétisme d'homme à homme, de l'homme à masse, et vice versa, du temps passé sur le temps présent* ». L' fluence de la mère serait également prépondérante sur le choix prénoms et par là sur le cerveau de l'enfant.

Il est certain que celui-ci cherchera à imiter ceux qui s'appell ou se sont appelés comme lui. Et par cette sorte d'auto-suggesti il agira sur son caractère et partant sur sa destinée.

Il est une autre influence, dont M. de Rochetal ne parle pas : c celle qu'exercent sur l'individu les vibrations mentales, astrales physiques déterminées par la prononciation ou la lecture du prén et aussi du nom, bien entendu. Ces vibrations, se répétant sans ces doivent agir puissamment sur lui, mais comme la prononciat varie suivant les pays et les personnes et chez celles-ci même suiv les moments, l'influence varie naturellement dans les mêmes sens proportions, donc aussi les caractères. De plus, par suite de l'act des noms sur le prénom, les ressemblances de caractère qui peuv exister entre les personnes portant le même prénom sont des p minimes et les exceptions aux règles posées par M. de Rochetal so comme le prouve l'observation journalière, si nombreuses qu'elles t tent à les infirmer plutôt qu'à les confirmer.

§

Memento — P. Verdad (Lessard) : *L'Esprit consolateur ou la La du sanctuaire*, in-16 carré, Lessard, à Nantes. — C'est un petit livre méditations religieuses et mystiques se présentant en général sous fo d'homélies et de conseils, inspirés de la morale la plus pure.

— *Modern Astrology* (édition française) — Intéressants articles sur l'Ev tion au point de vue astrologique, la Chiromancie astrologique, l'Astr gie théorique (H.-D. Green) et sur l'Horoscope de Louis XVI (Alan L

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue : Pages inédites de P.-J. Proudhon. — *La Revue du Mois :* « Curiosités scientifiques du dictionnaire de l'Académie », par M. Henri Piéron *Le Censeur :* « En l'an 2..., d'après des documents apocryphes », par M. Ysengrin. — *La Grande Revue :* « L'Excommunication salutaire », par M. l' Tyrrell. — Memento.

Sous le titre « le Dossier d'un polémiste », **la Revue** (15 octol commence la publication d'« extraits et fragments » d'œuvres p thumes de Proudhon, dont les manuscrits sont entre les mains M. Clément Rochel. L'influence du célèbre pamphlétaire, du gra

nseur, à qui Sainte-Beuve consacra un volume, est encore si pro-
de sur les sociologues de notre époque que ces pages ne manque-
t pas de susciter un vif intérêt. Voici d'abord quelques passages
tifs à la « Proclamation de l'Empire » :

Nous sommes au début du Second Empire napoléonien. Le 4 de ce
s de novembre 1852, le Sénat s'est réuni, en vertu d'un décret du Pré-
nt de la République, rendu quinze jours auparavant, à la suite du
age qu'il a fait dans le midi de la France, pour y recueillir, à défaut de
oires, les ovations préparées par les décembristes.
u sujet de ce voyage, on raconte que le Président traînait à sa suite,
faisait passer en avant de lui une troupe de 6.000 coquins, comme les a
més Jules de Lasteyrie, pour ameuter les populations, et faire de l'en-
siasme ; que les dépenses de ce voyage, qui a duré trente jours, mon-
à plus de 30 millions, ce qui paraît exagéré, et doit se réduire au cin-
me, 6 millions, ce qui est encore énorme. D'autres, mieux informés,
tent que, après neuf mois de gouvernement, depuis le 2 décembre, la
civile portée, comme on sait, à 12 millions, avait dévoré déjà 17 mil-
s et était endettée par conséquent de 5 millions ; que la liste civile de
mpereur sera de 30 à 36 millions : 84.000 à 100.000 francs par jour ; et
raitements des grands personnages de l'Etat élevés dans la même pro-
ion !...

la date du 5-7 novembre de la même année, Proudhon écrit :

s-à-vis de l'étranger, toute la diplomatie consiste à acheter des jour-
: on aurait versé, ces jours derniers, 1.200.000 fr. au *Times*. Un au-
enre d'affaires est de corrompre armée, clergé, fonctionnaires, etc.., et
ranler la fidélité des peuples. Ainsi, en Irlande, en Belgique, le clergé
rge la masse contre le gouvernement, et jusqu'à un certain point con-
ur propre nationalité. On s'attend à ce que, l'affaire mûrie, Louis-
oléon s'élancera sur la Belgique, à l'improviste, sans déclaration de
re, comme il l'a fait, le 2 décembre. — Enfin, il paraît que c'est aux
gues françaises que sont dues les crises ministérielles de Belgique et
ont, toutes les deux produites par et pour les intérêts catholiques, ser-
de masque à l'ambition impériale.
rjure, assassinat, voilà le 2 décembre ;
ensonge, équivoque, dilapidation, corruption, écrasement, voilà la poli-
au dedans ;
se, fourberie, corruption, trahison, c'est la politique au dehors.

ur *Napoléon le Petit*, de Victor Hugo, il conclut ainsi :

. Trop de phrases : cependant une page éloquente sur les corps cons-
s, et leur servilisme.
and on se mêle de faire un pamphlet, en pareil cas, et du pamphlet
lestin et défendu, il y faut mettre plus de haut goût et de saveur forte
n mot, il n'y a pas assez de vertu dans l'ouvrage de M. Hugo.

une page intitulée : *l'Idole républicaine :*

Nous sommes les partisans de la *République universelle*, qui exclut

le nationalisme étroit et jaloux, qui a ses bases dans la profondeur de
conomie sociale et de l'histoire, qui emprunte toutes ses formules à la
berté s'exprimant par le *contrat*, et n'a rien de commun avec les vi
systèmes de gouvernement démocratique, représentatif ou direct, dua
ou unitaire et ne reconnaît dans la *souveraineté des masses* et le *suffr
universel* que des instruments d'occasion, nullement des principes et
lois. Hommes de progrès, nous ne croyons pas que l'idée progressive
side dans les masses ignorantes et malheureuses, pas plus que nous
croyons que l'indigence du prolétariat puisse représenter le luxe et la g
deur d'une nation.

La société, comme la terre, tourne ; chaque jour apporte une modifica
à l'état de la veille ; et la question n'est pas de recommencer le mo
ment accompli, mais de le diriger, en tenant compte des faits accom
en s'appuyant même sur eux, légitimes ou illégitimes. Eh bien ! la Rév
tion a passé par-dessus vos têtes, républicains de la veille, légitimiste
et orléanistes ; elle court, elle est déjà à mille lieues de vous : croyez-v
la faire revenir ?

Puis, datées du 12 décembre, ce sont des appréciations et prévisi
« sur la Guerre », dont voici les dernières lignes :

La République de 48 a reculé devant la responsabilité de la guerre ;
tait humain et moral, mais cette reculade ne résolvait pas les difficul
loin de là, l'opposition aux idées sociales lui rendait toute solution im
sible. Il n'y en avait qu'une : attaquer la question par le capital, su
donner, *ipso facto*, par toute l'Europe, l'intérêt politique à l'intérêt éc
mique et transformer ainsi les Etats en autant de préfectures d'une v
fédération industrielle. Au lieu de cela, le parti républicain, scindé
lui-même, n'a compris que cette alternative : ou la paix quand mêm
paix partout et toujours ; ou bien la guerre de propagande, à la façc
93, contre les rois et les despotes, ce qui ne résolvait, pour le XIXe si
absolument rien, et n'était qu'un odieux plagiat.

Maintenant que l'Empire est proclamé, la question se reproduit de
veau, plus intense ; et comme la solution socialiste, ou par le crédit, pr
sée par nous, est écartée et même incomprise ; comme la guerre à la f
de 93 est impossible avec le rétablissement de l'Empire, il est clair que la
tion se fera par la guerre, et par une guerre purement princière, —
guerre impériale... guerre qui, par la diversité des intérêts, etc., etc.,
se généraliser et devenir ici, une guerre de conquête, là, une guerr
nationalité, ailleurs, une guerre révolutionnaire, etc., etc., et amener
conflagration en tous sens, universelle.

Cette simple note sur l'auteur de *Volupté* est assez amusante

Avril 1853. — Le soir, dîné avec Sainte-Beuve et Garnier jeune. Sa
Beuve, tout petit homme, grassouillet, chauve, touche à la cinquantain
libataire, littérateur de passion, causant bien, saisissant bien les cl
tant qu'elles n'ont pas une certaine profondeur, et ne croyant qu'à une
taine psychologie de l'esprit humain. Il me parle des quatre articles
remarquables sur les Mormons, publiés dans *le Moniteur* par Mérimé

i sont une satire fine du catholicisme. Le premier de ces articles a paru propre jour du Vendredi Saint. Il avoue que la France est sans liberté, qu'on étouffe !

Sur « la Bourgeoisie » (1854):

9 *mai.* — Nouveau titre à donner à ma brochure sur la Bourgeoisie : *De baissement de la Bourgeoisie Française*, avec cette épigraphe : *Tout blié et rien appris !*

Elle est plus bas tombée que les émigrés et elle n'a pas émigré ! Au contire, elle a possédé, elle a joui, elle a gouverné, régné, dominé, tyrannisé... le est devenue bête !..

Abaissement prodigieux !

Maintenant elle se flatte de ressaisir le pouvoir, quand elle ne nous craina plus !... Cela prouve sa sottise. Que craint-elle ? la démocratie : tuée, n par six balles, mais par les votes. Il faut revenir avec d'autres idées, qui ne se fait pas en un jour, et enterrer la vieille génération.

Elle n'a rien à craindre, ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours peur ! Qu'elle agisse donc ! Personne pour l'empêcher ! Je voudrais voir encore e comédie !!!...

Ses écrivains ne savent que lui dire. Ils lui rabâchent le *Tiers-Etat*, uis XIV, les Bourbons et la Révolution. Ils prêchent la foi et l'Eglise !..

On lui démolit son régime commercial, sa révolution de 89, son XVIIIe cle, son jansénisme, son gallicanisme, et jusqu'à ses Etats-Généraux ! e consent à tout !

Amende honorable, bourgeois ! leur crie Loyola. Et ils se mettent la face ıtre terre, couvrant leurs fronts de fange et de fumier.— La Révolution ccomplit, vous dis-je !

Il y a des républicains qui se rallient à ce parti ! Oh !

Enfin, sur « la France réactionnaire », cet aperçu plein de vérités:

Plus on étudie de près la France moderne, et moins on trouve justifiées prétentions de ses écrivains et publicistes à son influence sur les destis du monde. Et l'histoire confirme pleinement l'observation économique. France a été de tout temps récalcitrante au progrès. Elle a fourni la mière et la dernière croisade. Si Philippe le Bel a frappé la Papauté, il st arrivé que trois siècles après Barberousse. La France a été le boulerd de l'Eglise contre la Réforme ! C'est en France qu'a sévi la réaction XVIIe siècle conduite par les Bossuet et les Louis XIV : essai de restaion nationalisée du catholicisme, essai impuissant.— Le XVIIIe siècle ive, la nation répugne à l'action des philosophes ; l'opinion ne les sout pas. Tandis que la science produit des merveilles, le peuple va au *netière St-Médard !...* Comme aujourd'hui le bourgeois est bête, cafard partisan du *statu quo* ....

Oui, la France est productrice d'idées, mais elle en est tout autant persétrice. Elle a versé les idées de 89 sur le monde en les reniant ; elle a andu la philosophie de Descartes, de Locke, de Voltaire, etc. Mais, de r vivant et après leur mort, tous ces philosophes ont été persécutés, conmnés, proscrits, et par le pouvoir, expression de la nation, et par la nan elle-même.

§

C'est réellement servir la cause de la langue française que de je le discrédit sur le « dictionnaire de l'usage », auquel quara « immortels » — jamais les mêmes! — travaillent en se « hât lentement ». M. Henri Piéron l'a fait avec esprit dans la **Rev du Mois** (10 octobre), en nous montrant quelques « curios scientifiques du Dictionnaire de l'Académie » :

... Peut-être pensera-t-on que cette définition de la *Bouche*, qui d de 1694 : « *Partie du visage d'où sort la voix et par où entrent les ments* » serait susceptible de quelque amélioration ; les académiciens n ont guère jugé ainsi, car voici tout ce qu'ils ont trouvé à modifier. En 1 ils ont dit, avec plus d'élégance : « *Cette partie du visage de l'homme où sort la voix et par où se reçoivent les aliments.* » En 1877, nous trouvons cette définition dans son intégrité.

Un étranger veut-il savoir ce qu'en France on appelle une *bombe* dispose-t-il seulement, livre archaïque, de la première édition du Dicti naire : il y verra : « *Espèce de grosse grenade dont on se sert à la gue et qu'on jette avec un mortier.* » Il ne sera guère satisfait de ces expli tions, ni sans doute, de celles que lui pourrait fournir l'édition de 18 « *Globe de fer creux qu'on remplit de poudre et qu'on jette avec un m tier.* » Mais s'il tombe sur l'édition la plus récente, il l'ouvrira avec c fiance, et y trouvera, à son vif désappointement, la même chose et un plus : « *Globe de fer creux qu'on remplit de poudre, qu'on lance avec mortier, et qui, en arrivant à sa destination, éclate au moyen d' fusée qui y est adaptée.* »

... Les préoccupations pratiques tinrent en outre une large place d l'esprit des auteurs anonymes et dans l'esprit collectif des approbateurs la plupart des articles, préoccupations que l'on voit prédominer parfois d' façon singulière dans les derniers remaniements. Un *cheval*, désigné 1835 comme un *quadrupède qui hennit, propre à tirer et à porter*, devi par un progrès à rebours dans la précision de cette désignation, un *ani qu'on emploie à porter, à tirer, et que l'homme monte.* Dans les préoc pations pratiques, le souci culinaire se marque par un luxe inaccoutum détails. Le porc est ainsi défini : « *Cochon, animal domestique qu engraisse pour le manger, et qui a, outre la chair et la peau, une gra qu'on appelle lard...* »

... Lorsqu'on voit que la *capacité* est *la profondeur et la largeur d' chose considérée comme contenant ou pouvant contenir*, on peut s'éto à bon droit que, si les Grecs n'ignoraient pas la troisième dimension, Académiciens de France aient méconnu son rôle pour la définition des v mes. La géométrie, qui ne nécessitait point pourtant un grand souci d tualité, n'avait pas tous les jours ses entrées à l'Institut, car elle n'eût doute point permis qu'à l'article *entre-couper*, on usât, pour illustrer emploi de ce mot, d'un exemple comme celui-ci : « *Des parallèles s'entre-coupent* »...

... Le *homard*, la *langouste*, la *crevette* sont également qualifiés d'*é visse de mer*. Et c'est tout juste si, dans la dernière édition, la baleine n

s traitée de gros poisson et le corail de plante marine, puisque le *croco-*
e reste encore un *grand lézard amphibie!...*
.. C'est le *dromadaire* qui est qualifié d'*espèce de chameau qui a une*
le bosse sur le dos et qui va fort vite, alors que, pour illustrer le mot
se, sont donnés comme exemple *la bosse du chameau* et *les deux bos-*
du dromadaire.
'est le *cygne*, décrit comme un *gros oiseau aquatique dont le plumage*
blanc et qui a le cou fort long, cependant que, pour illustrer la des-
otion, on rappelle qu'*en Australie il y a des cygnes noirs...*
.. Une *source*, c'est *l'eau qui commence à sourdre et à sortir de terre*,
qui ne permet guère de comprendre comment le *pétrole* est une *huile*
nérale fournie par des sources, à moins que l'eau ne soit pour la cir-
stance une huile minérale...
.. Les préhistoriens nous parlent souvent des découvertes d'ossements
ils ont faites dans des cavernes de l'âge du mammouth et du renne;
s ils nous la baillent belle. Une *caverne* ne peut rien contenir, car *c'est*
cavité, et une *cavité*, c'est *un creux*, *un vide dans un corps solide;*
me un *creux*, c'est une *cavité ;* il reste que c'est un *vide*, ce qui *signi-*
espace vide, c'est-à-dire *qui ne contient rien*. Par conséquent, une ca-
ne, par définition, ne peut rien contenir.
n peut voir que le Dictionnaire de l'Académie n'a pas craint de se brouil-
avec le bon sens lui-même. Tout le monde connaît le sous-officier légen-
e qui voulait construire un canon en prenant un trou et en mettant du
nze autour; il y a eu au moins un Académicien qui lui aurait pu rendre
points, c'est celui qui a défini l'*iris, comme cette partie colorée de l'œil*
environne la prunelle, c'est-à-dire qui environne *l'ouverture qui pa-*
t noire dans le milieu de l'œil. Dieu sans doute s'y est ainsi pris : il a
un trou rond et noir, et a mis l'iris autour!

§

M. Yves Ysengrin reproduit, dans **le Censeur** (19 octobre), un
cle que « des procédés scientifiques lui permettent de publier
gtemps avant qu'il ne soit écrit ». Il s'agit d'une interview fan-
iste, non sans saveur, non sans gaîté, donnée par l'amiral Kitsu
« journal phonographique « la Trompette du Bien Public », qui
t l'organe attitré de la chambre syndicale de la plomberie. Au
orter, qui lui demande « s'il y a quelque avantage à pénétrer
s l'intérieur, le long des fleuves comme la Seine, la Loire et son
uent le Rhône, » l'amiral répond :

omme vous le savez, les populations qui habitent les vallées de la Seine,
a Loire et du Rhône — qui, soit dit en passant, n'est pas l'affluent de
oire, mais celui de la Garonne, — ont soutenu, peu après les célèbres
oires du Japon, une guerre terrible, où ils eurent pour alliés les gens
Iles Brumeuses et pour adversaires les Germains. Ils auraient peut-être
i tête à leurs adversaires, mais leurs alliés les perdirent; et la condition
la paix entre un certain Ulysse, roi des Iles Brumeuses, et Guillaume le

Loquace, chef des Germains, fut la ruine du troisième larron. Les pe
de la Seine et de la Loire prirent ces revers avec la sérénité placide et
que peu animale qu'un de leurs rares philosophes, Alphonse Allais,
reprochait dans son ouvrage intitulé: *Ne sommes-nous pas des bo*
Quant aux gens de la Garonne, ils ne pensaient qu'à mettre de l'eau s
dans des futailles pour la vendre plus cher, et cette préoccupation suf
à les absorber.

Depuis une époque aussi lointaine, ces peuples battus et contents
continué à dormir, à manger et surtout à boire. Grâce à un privilège g
ral, chacun a le droit de faire chez soi de l'alcool avec les fruits d
terres ou avec le sucre de son épicier ; aussi a-t-on défendu rigoureuse
la vente de tous les spiritueux, sans empêcher que l'ivrognerie soit
portée de toutes les bourses et de tous les âges.

Cependant, la boisson n'est point une distraction suffisante, et les
ples dont je vous parle ont encore trois passions : le théâtre, les cours
la politique.

Le théâtre a subi de redoutables crises. De très bonne heure, on a
des impôts qui étaient réglementés par ceux qui ne payaient pas; au
de peu de temps, les théâtres, comme tous les luxes, disparurent.
depuis le vote de la réforme financière, d'après laquelle chaque citoye
pensionné par l'Etat pour 730 frans par an et paye 800 francs de cont
tions (la différence représente les frais de perception et de répartition
s'est habitué à une vie plus simple et, partout, des théâtres économique
ouvert leurs portes. On n'y joue que des pièces où tout s'arrange et,
mieux sauvegarder les intérêts des auteurs morts, on n'y paye pas de
aux auteurs vivants.

Les courses sont la forme usuelle du jeu. Elles étaient autrefois un
titution nationale et le Trésor prélevait 99 ¼ pour cent des enjeux ;
à la longue, cette organisation a paru peu libérale, et l'on pratique m
nant toutes sortes de courses, — de chevaux, de chiens, d'aéroplan
lapins mécaniques, — qui permettent aux gens de parier le matin, l
et jusque dans leur lit. On avait même institué des courses d'enfants;
ces petits êtres étant devenus très rares, on a dû y renoncer.

Quant à la politique, c'est la plus populaire de toutes les distrac
Pendant longtemps, il n'y eut qu'un ministère et un parlement pou
assez grande étendue de territoire; mais, peu à peu, les principales
des provinces obtinrent d'avoir leur parlement et leurs ministres, po
divertir plus commodément. Depuis, on en a créé un peu partout
n'est guère de décrotteur qui, à trente ans, n'ait été ministre et décor
grand ruban rouge. Malgré la prodigalité avec laquelle on les don
décorations font fureur : on n'en portait d'abord que sur sa poitrine, p
est venu à en placer sur ses bras, sur ses jambes, et jusque sur le
ses animaux domestiques. Un petit ministère qui gouverne l'embou
de la Garonne a même imaginé un ordre qui était, quand nous y pas
la dernière nouveauté du jour; on le porte sous la forme d'une
émaillée qu'on place sur son chapeau. Rien n'est plus trompeur p
aéroplanes, car vous ne savez jamais si vous êtes au-dessus d'une fo
d'une plantation de melons sous cloches.

§

Après M. l'abbé Loisy, M. l'abbé Houtin et quelques autres prê-
s s'illusionnant encore sur la tolérance spirituelle de leurs chefs
rarchiques, voici M. l'abbé George Tyrrell, qui proteste contre les
ussements de l'Eglise romaine vis-à-vis des érudits, des historiens,
critiques qui, quoique adeptes de la religion catholique, n'en
pectent pas toujours servilement les dogmes. Dans son article sur
'Excommunication salutaire » (**la Grande Revue**, 10 octo-
), il dit, entre autres choses intéressantes:

A notre époque, la vérité ne veut être et ne sera muselée par aucun
tème de répression extérieure.

Les hommes intelligents et respectueux d'eux-mêmes ne permettront plus
on leur interdise de participer à la vie intellectuelle de leur temps par
érence pour on ne sait quelle conspiration de l'obscurantisme théologi-
s'abritant sous le nom sacré de l'autorité divine.

La même connaissance de l'histoire et de la critique, qui est à l'origine de
r délit, leur a appris entre autres à évaluer les maux d'une injuste
ommunication avec beaucoup plus de sang-froid qu'il n'est permis d'en
ndre des ecclésiastiques d'esprit plus médiocre dont les menaces sont
enues proportionnellement sans effet...

..Que l'Eglise montre donc par son action qu'elle croit réellement ce
elle proclame si haut — mais du bout des lèvres — à savoir qu'elle n'a
n à craindre de la science et du libre examen ; que la raison ne peut
itredire la révélation; que le remède à la critique frelatée est — non pas
ins, mais plus, toujours plus de critique!

Que l'Eglise se rende compte que les méthodes de l'Index et de l'Inquisi-
, abstractivement justifiables, sont futiles et profondément néfastes
s les conditions actuelles, qu'elles servent uniquement à proclamer et
plifier les idées qu'elles voudraient supprimer et qui souvent, avec une
ique contraire, auraient passé inaperçues dans le brouhaha de la pensée,
la parole et des écrits qui inondent l'univers en cette période de fiévreuse
ivité intellectuelle.

L'Eglise ne peut pas plus contrôler les éditeurs qu'elle ne peut remonter
courant.

Dans une génération ou deux, les écoliers seront partout familiarisés
c les résultats certains et plus déconcertants de la critique que les théo-
iens romains d'aujourd'hui sont si satisfaits d'ignorer complètement.

Même au temps présent, pour la somme de soixante centimes, il est
sible de se procurer à quelques bibliothèques des gares plus de ren-
gnements sur cette matière qu'aucun prêtre élevé au séminaire n'en pos-
e ou n'est capable d'en fournir pour satisfaire un écolier intelligent et
sprit curieux.

Vraiment, n'est-il pas vain de cadenasser la porte des écuries si long-
ps après que le cheval s'est échappé!

§

Memento. — *La Revue de Paris* (15 octobre). — Lettres de la reine

Hortense à Alexandre Ier, publiées par M. Serge Goriaïnov, directeur Archives impériales de Saint-Pétersbourg. — « La civilisation gaulois Europe », par M. Camille Jullian. — « La journée de huit heures », M. Maxime Leroy.

Le Censeur (12 octobre). — Un joli poème de M. Louis Payen : « Masque ».

Les Lettres (15 octobre). — Une étude de M. André Dumas sur Su Prudhomme.

La Société Nouvelle (septembre), de Mons, publie quelques lettres dites de Lamennais à Louis de Potter (1832 à 1840).

La Revue des Idées (15 octobre). — « Un épisode de la conjuration l'étranger sous la Terreur », par M. Alphonse Dunoyer.

Revue bleue (12 octobre). — Correspondance du marquis de Cust publiée par M. Paul Bonnefon. — « Rousseau à Montmorency, » M. Edmond Pilon. — (19 octobre). Le commencement d'un rom « Mary », de Bjœrnstjerne Bjœrnson, traduit du norvégien par M. J. L coffier. — « Les Chefs du Syndicalisme révolutionnaire », par M. Fran Maury.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Stendhaliana (*Le Gaulois*, 23 octobre ; *Le Journal des Débats*, 3 novembre Le souffleur au théâtre (*L'Intermédiaire*, 20 octobre, et *l'Eclaireur de N* 20 septembre).

En attendant le recueil complet des lettres de Stendhal, en voie préface, dit-on. C'est intitulé *le Sentiment de l'homme chez St dhal*, et, avant de figurer en tête de la correspondance, cela fit article du **Gaulois**. Comme M. Barrès passe toujours pour n stendhalien le plus distingué, cette préface est de M. Barrès. C pensé qu'une étude désintéressée sur Stendhal dérouterait les teurs de l'an 1908, peu habitués à cet état d'esprit, et l'on s'est adr à un écrivain qui ne semble plus capable d'objectivité. M. Ba nous a donc fait un Stendhal qui, « au milieu des décombres l'ancienne société, cherche, retrouve tant bien que mal l'esprit d chevalerie et des cloîtres ». On croirait entendre M. Jules Soury, v tant le général Mercier. M. Barrès n'aime pas l'Italie comm aimée Stendhal, parce que, dit-il, « cette Italie, qui fut pour S dhal le plus noble champ d'activité, n'est plus pour nous qu champ d'archéologie. Nous avons parcouru les mêmes routes Milan à Vérone, et à Mantoue, mais il avait franchi les Alpes sou feu de l'ennemi... » Ce n'est pas très clair. M. Barrès précise : n'ai que faire là-bas, si je n'y suis point le compagnon de Bayard Bonaparte, ou même l'un des vainqueurs de Solférino ». Mais p on être plus loin de l'esprit de Stendhal? Stendhal ne croyait pa tout avoir conquis l'Italie. Il n'a rien du soudard. Il aime l'I

ce qu'il y a fait l'amour et non parce qu'il y a fait la guerre. Rien de prit militaire. Aucun patriotisme étroit. Il est de France sans s'en rcevoir et n'en tire aucune vanité. Il aurait voulu être Milanais. oulait surtout être heureux. Est-ce que l'on va enrôler Stendhal is le nationalisme? De cet article on retiendra quelques propos chants de M. Hébert, qui était son cousin et qui le détestait.

Voici donc ce que rapporte M. Barrès :

'est à vingt ans que j'aurais dû écrire quelques pages sur Stendhal. rs j'étais à Rome. Tout le jour je parcourais la ville avec les *Promena-* pour guide. Le soir, à la Villa Médicis, où de jeunes artistes, mes ca- rades, m'avaient introduit, le directeur, M. Hébert, me disait : « Vous ez Stendhal? C'était un vieux monsieur de beaucoup d'esprit, mais nteux. Je l'ai bien connu. Oui, monsieur Barrès, c'était mon cousin, et quand été envoyé à votre âge à la villa, mes parents m'ont commandé d'aller aluer à Civita-Vecchia. Il s'y ennuyait à périr; il passait les soirées z l'unique libraire de l'endroit. Je crois bien que le Pape lui avait inter- l'entrée de Rome. Pourquoi? Sans doute, ses *Promenades* avaient déplu. sieur Barrès, je ne sais pas si mon cousin vous aurait autant amusé que ivres. » Et M. Hébert racontait que Stendhal ne prenant pas son parti de llir se montrait fort susceptible avec les jeunes gens. Il avait la manie écontenancer les amoureux, et, par exemple, rencontrant un jour dans ne un jeune homme avec une jeune femme du meilleur monde, il s'était é le nez contre la vitre d'un magasin, et, quoi qu'ils fissent, ne voulut les voir, s'obstinant dans une discrétion fort insolente.

On lit d'autre part dans **le Journal des Débats** :

Stendhal et Saint-Simon.

n bibliophile de Rome, l'avocat Emanuele Modigliani, trouva naguère, s une vente de vieux livres, une belle édition en vingt et un volumes des *noires* de Saint-Simon, qu'il acheta pour un prix dérisoire. L'ayant ée chez lui, il commença à la feuilleter et trouva, pour ainsi dire, à que page, de nombreuses notes et de copieux commentaires, tracés d'une ture menue, à la plume et au crayon. Les pages blanches des frontis- s, des tables et des gardes étaient remplies de réflexions en forme de mé, et de renseignements complémentaires, datés de Rome et de Civi- ecchia. Plusieurs annotations frappèrent M. Modigliani. L'une, entre es, parlait de la campagne de Russie, évoquant des souvenirs qui sem- nt ceux d'un témoin. Des observations sur Rome, certains jugements és sur le texte de Saint-Simon le convainquirent que tous ces commen- s devaient être l'œuvre de Stendhal. Et, en effet, M. Jean Carrère, dhalien passionné, qui demeure maintenant à Rome, reconnut dès le nier regard l'écriture d'Henri Beyle. Il semble que Saint-Simon ait été r l'auteur de *la Chartreuse de Parme* un « livre de chevet », car on ve souvent dans les marges ces mots : *Troisième lecture.* MM. Carrère Modigliani ont achevé le long déchiffrage de ces notes innombrables écri- par Stendhal peu de temps avant sa mort. Ils se proposent d'en publier hainement une analyse dans un journal parisien.

Bonne nouvelle, mais quoi? analyser un texte inédit de Stendhal Espérons que M. Carrère comprendra l'absurdité d'un tel projet qu'il *publiera* ces notes, tout simplement.

§

M. Faguet ayant posé cette question : Y avait-il des souffleurs dan les théâtres de jadis ? l'**Intermédiaire** a répondu par toutes sorte d'anecdotes anciennes et modernes, dont quelques-unes prouver l'antiquité du souffleur de théâtre et dont les autres ne prouvent rie du tout. Celle-ci cependant prouve le bon cœur de M. Coquelin, qu est reconnaissant aux souffleurs de leurs bons offices :

Je me souviens même que, lorsque Léautaud, le premier souffleur de l Comédie-Française, prit sa retraite, Coquelin cadet lui dédia, dans *le G Blas* du 1er mars 1897, ce vibrant « Coup de sonnette » :

« Hier, c'était la *dernière* de Léautaud, le souffleur de la Comédie-Fra çaise. A partir de minuit, souffleur en retraite, il pourra souffler du cô qu'il voudra ! En a-t-il entendu des malédictions d'acteurs aux répétitions Il est dur, l'acteur, quand, la cervelle comme une marmite bouillonnant il commence à bégayer les mots. Si le souffleur est fatigué, terribles l fureurs de l'acteur ! Léautaud laissa passer tous ces orages sans courber tête, sans pencher le nez sur le manuscrit. Voilà trente ans qu'il souffl Rude souffle ! Grand amateur de chasse, un soir nous avons vu un chie de chasse près de lui dans le trou : au moment d'un applaudissement chien a aboyé, il a fait « ouah ! ouah ! » Personne ne s'en est aperçu, on cru que c'était un spectateur. Léautaud, très patriote, voulait pavoiser s auvent de souffleur d'un drapeau tricolore le 14 juillet, on le lui a interdi On lui a interdit de prendre son mazagran, qu'il n'a pris en soufflant qu'u seule fois, par un soir d'été torride. Cher Léautaud, au revoir, mon vieu tu seras regretté et nous ne t'oublierons pas, intelligent ami-souffleur ! »

Il faut savoir gré à Cadet d'avoir rendu hommage, dans la personne Léautaud, à cet obscur collaborateur de qui, souvent, peut dépendre le so d'une pièce. C'est qu'en effet le grand art du souffleur consiste à connaît le genre de mémoire de chaque artiste de son théâtre et à le souffler moins possible, tout en inspirant à chacun la confiance que jamais, grand jamais, il ne le laissera en plan. Comme on l'a dit, les virtuoses l'emploi devinent à des nuances, perceptibles d'eux seuls, que l'acteur se tromper... Sans cet instinct très réel, jamais leur surveillance ne saura être suffisamment complète et leur intervention assez rapide.

Ce brillant article, qui n'est que cité par *l'Intermédiaire*, est M. Georges Maurevert, dans l'**Eclaireur de Nice**, du 20 se tembre. Ajoutons, pour les curieux de théâtre, qu'il est démontré que souffleur est aussi ancien que le théâtre même. D'ailleurs, cela est toute évidence.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre-Antoine : *Terre d'Epouvante*, pièce en 3 actes de MM. André de Lorde et ène Morel. *Monsieur Codomat*, comédie en 3 actes de M. Tristan Bernard. *L'Homme ge et la Femme verte*, pochade en un acte, en vers, de MM. Hugues Delorme et iand Normès (17 octobre). — Vaudeville : *Patachon*, comédie en 4 actes de . Maurice Hennequin et Félix Duquesnel (23 octobre). — Gymnase : *L'Eventail*, édie en 4 actes, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (29 octobre). Odéon : *Le Voyage au Caire*, comédie en un acte, de M. Gabriel Faure. *Son e*, comédie en 4 actes de MM. Albert Guinon et Alfred Bouchinet (31 octobre). Little-Palace : *Le Bâtonnier*, comédie en un acte, de M. Jean Drault. *Miche a principes*, comédie en un acte de M. Jean José Frappa. *Celui qu'on attendait*, me en un acte de MM. Henri Géroule et Jules Lavoye. *Little-Review*, revue en x tableaux de M. Alfred Delilia, musique nouvelle et arrangée de M. C. Saint-ivan (15 octobre). — La critique dramatique dans les journaux. — Une ré-se de M. de Rodays. — Memento.

e suis allé cette dernière quinzaine cinq fois au théâtre. J'ai endu onze pièces, comprenant ensemble vingt-cinq actes et cent ze rôles. Le lecteur lève les bras au ciel et m'admire sans m'en-r ? Qu'il se rassure. Tant que je ne serai pas obligé d'entendre e pièce de M. Catulle Mendès, je ne me plaindrai pas.

Le surmenage a d'ailleurs son agrément. Chaque pièce s'ajoute à itre, toutes se mêlent, à la fin on ne sait plus très bien ce qu'on a C'est l'état dans lequel je me trouve en ce moment. Je revois me un vaudeville ce qui était peut-être une comédie, et je fre-ne une tirade sentimentale sur l'air d'un couplet léger que je con-ds sans doute, à son tour, avec le plus beau morceau d'une pièce vers. J'ai assisté à un tremblement de terre, à un cambriolage turne, à une fausse conversion religieuse, à un mariage, et à deux onciliations entre quatre époux mal assortis. Ces événements ient-ils liés, ou indépendants? Etaient-ce les mêmes personnages, n'avaient-ils rien de commun? Je me le demande moi-même. Les ors ont bougé, les rôles se sont pénétrés. Je situe le cataclysme ns un décor de salon confortable et tranquille où des gens disent choses dont toute la salle éclate de rire. Je ne sais plus si le cam-olage nocturne n'est pas un fait-divers lu hier dans le journal, et fausse conversion un discours de la Chambre. Bien que ma raison oppose, je veux absolument réunir dans le même hymen une ne fille de l'Odéon et un vieux monsieur du Gymnase. J'hésite, ar les deux réconciliations, dans le choix des deux femmes, et t tout juste si je ne prête pas certaines phrases très littéraires à un sonnage justement muet. Quel mélange, et quelle belle pièce si tout cela fait de loin, baroque, bizarre, incompréhensible, où a de tout, passion et moquerie, haine et amour, esprit et bêtise, hui et intérêt, gens sympathiques et autres, à l'image de la vie elle-me ! Jamais auteur dramatique n'en écrivit une pareille.

Et voilà qu'il faut quitter mon illusion, et tâcher de remettre à ur place ces vingt-cinq actes, avec leur part de ces cent seize rôles.

Je viens de mettre en ordre mes programmes, mon cigare est allu mé, je jette un coup d'œil sur le square Vintimille dont j'aperçois d ma fenêtre quelques arbres. Quel plaisir d'aller faire un tour au Bo par ce brouillard léger! Allons, il le faut. Je dicte.

J'ai commencé ma quinzaine par le Théâtre-Antoine. C'est là, tremblement de terre, je me le rappelle maintenant. C'est la premiè fois que je voyais une pièce de MM. de Lorde et Morel. On conna le genre de ces auteurs. Le Grand Guignol a donné d'eux plusieu pièces construites sur le même objet: l'effroi, la terreur. J'en avais, l'avoue, un peu de prévention contre leur nouvelle œuvre. Je n disais : quoi? c'est une nouvelle manière de mélodrame, ce théâtr Au lieu de prendre le spectateur par l'émotion facile, par le conf entre le vice et la vertu, on le prend par la peur, on agit sur s nerfs au lieu d'agir sur son cœur. J'avais un peu tort, au moins po **Terre d'Epouvante**. Il y a, en effet, dans cette pièce, plus mieux que je ne croyais. MM. de Lorde et Morel n'ont rien invent Ils n'ont fait que mettre à la scène les tableaux d'un phénomène co mique dont nous avons tous connu les détails: l'éruption de la Mo tagne Pelée à la Martinique. Mais il y avait la manière et la leur e très réussie. Nous voyons devant nous le sinistre s'accomplir, depuis l signes avant-coureurs jusqu'à la ruine complète, les bâtiments ince diés, les morts calcinés, toute la ville en cendres, presque à l'inst d'un Musée Grévin. Ressentir la peur, être angoissé, tout en sacha qu'on n'a rien à craindre, quel plus grand plaisir pour les égoïst que nous sommes? C'est un spectacle qui fera courir le public. Mo il m'a changé des pièces à adultères, à flirts, à coucheries, à divo ces et mariages. J'étais très content. Je pensais aussi à ces poètes q s'amusent à refaire de nos jours les tragédies de Racine. Qu'ils aille voir *Terre d'Epouvante*. La voilà, notre tragédie contemporaine, autrement émouvante que leurs froides versifications. Quant à mise en scène, si importante dans une pièce de cette sorte, et à l'inte prétation, ai-je besoin de les louer? Nous sommes chez M. Gémie C'est tout dire.

Un vrai contraste, c'est d'entendre ensuite le **M. Codomat**, M. Tristan Bernard. C'est la raillerie, la légèreté, après la cruau et le sérieux de la mort. Cette jolie comédie m'a donné bien d remords. Je me rappelais ce que j'ai dit, dans ma dernière chroniqu de l'esprit de son auteur. Que je l'ai mal défini, cet esprit. J'ai pa d'humour, de mystification, de froideur. Je veux ajouter qu'il e surtout fait de la plus vive et de la plus fine observation. C'est da ce sens que la nouvelle pièce de M. Tristan Bernard marquera da sa production. Nous n'avons pas là un spectacle destiné uniqueme à amuser pendant une soirée. C'est une véritable étude de caractè et menée avec une adresse telle que pas un instant on n'y trouv

prendre. M. Codomat est, à première vue, un bourgeois comme n autre, respectable et respecté. Il est lent, majestueux, plein de rincipes, convaincu de ses mérites, bel homme, par-dessus le marché, savourant la considération dont il jouit. La bonne canaille, sous out cela. Je n'ai pas la place de vous donner des détails. Mais allez voir se remuer dans ses petites saletés, tenir son rôle d'alphonse ourgeois de l'air le plus bonhomme du monde, conseil du jeune entre- neur d'une petite cocotte avec laquelle il couche lui-même comme ar grâce, — se faisant remettre par celle-ci l'argent qu'elle tire de elui-là, — et avec cet argent subvenant aux besoins de sa femme, à l'entretien d'un vieux parent, — toujours digne, ouvert, pater- el, respectable, — et en fin de compte assurant le pain de sa vieil- sse en faisant du jeune entreteneur le mari de sa propre fille. C'est erveilleux, et d'une ironie inimitable. Tous les rôles sont naturels, sés. Il semble qu'on retrouve des gens de connaissance, et il n'y en pas moins là la création d'un type. J'ai dit que cette pièce mar- era dans la production de son auteur. J'ajouterai que je ne serais s étonné que M. Tristan Bernard nous donnât un jour une grande médie de caractère que nous puissions mettre à côté de la seule e nous ayons eue depuis longtemps : *les Affaires sont les affai- s*, de M. Octave Mirbeau. L'interprétation est excellente. Il faut rtout voir M. Gémier. C'est lui qui joue dans *Terre d'Epouvante* rôle principal, celui du gouverneur de l'île, tour à tour sceptique, is angoissé, puis épouvanté et fou de douleur, pleurant et maudis- nt tout ensemble, et c'est lui également qui joue M. Codomat, tel e je viens de le décrire rapidement. Je n'exagère pas en disant que, ns son nom sur l'affiche, on ne pourrait croire à un seul acteur. ême physiquement, et je n'entends pas seulement la « tête », mais ssi l'aspect corporel, l'allure, et jusqu'à la voix, ce n'est plus le ême homme. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais cette remarque. ai vu jouer souvent M. Gémier, depuis le Théâtre de l'Œuvre jusqu'à ujourd'hui. Jamais je ne l'ai trouvé le même. M. Gémier, je tiens à us le dire ici, ainsi qu'à M. Janvier, qui partage ce talent avec vous. est un vieil amateur de théâtre qui vous parle. Il a vu dans sa vie en des comédiens, et de grande réputation. Jamais il n'en a vu un ul qui possédât comme vous ce qui constitue l'essentiel de l'art du médien : le don de se différencier, d'être à un si haut degré chaque s un nouvel individu, de changer à ce point de peau et d'âme. Cela, reste, ne s'apprend pas. On l'a en soi. C'est le *mens divinior* i fait l'acteur, comme le style l'écrivain.

L'Homme rouge et la Femme verte, qui ouvre le spec- le, est une pochade humoristique, dont la manière rappelle quel- efois Banville. On y associe dans le même éloge Homère et Raoul Ponchon. J'ai approuvé. Homère est assommant, mais

M. Ponchon est un vrai poète, qu'on lit toujours avec plaisir. C'e
notre Saint-Amant, et qui ne le cède en rien à l'autre. Qui n'a da
la mémoire ce quatrain qu'il écrivit lors du décès de deux de n
grands artistes nationaux :

Barrias est mort, et puis Gérome,
Coup sur coup, deux gloires à bas,
Quelle perte pour le royaume,
Hélas ! Hélas !

Il y avait longtemps que je n'étais allé au Vaudeville. Longtem
aussi que je n'avais vu M. Noblet. Il est toujours un excellent com
dien, simple, et drôle sans charge. C'est lui qui mène le jeu da
Patachon, l'amusante comédie de MM. Hennequin et Duquesn
Patachon est un monsieur qui mène à Paris, loin de sa femme dév
et retirée en province, la vie de son nom. C'est le « Roi de la Fête
comme en Amérique le roi du pétrole ou du rail. Il a une fille, q
vit tantôt avec lui, tantôt avec sa mère, et qui concilie très bien
deux manières, aussi pieuse et timide auprès de sa maman qu'e
diablée aux côtés de son père. Elle aime, mais a juré de ne se mar
qu'après avoir rapproché les deux époux. Patachon l'apprend, et po
hâter le bonheur de sa fille, il feint de se corriger, de se convert
même, et vient retrouver sa bigote de femme. Le mariage est célèb
et jetant le masque, Patachon s'apprête à retourner à Paris et à
noce. Seulement, il n'est plus jeune. Qu'est-ce que c'est, même, ce
douleur, dans le talon, qui le tenaille depuis quelque temps ? Ah !
goutte. On l'entoure, on le cajole. S'en retourner là-bas, vieillir se
ce sera donc si gai ? Il est bien forcé de s'avouer que non, et il
meure au bercail. Cette pièce est bien jouée par Mmes Regn
et Rose Bruck et M. Gauthier. Il y a surtout un rôle de dévot hyp
crite, qui soudoie les domestiques, écoute aux portes et achète
correspondances, qui est joué remarquablement par M. Lérand.
sujet de ce rôle, M. Robert Mitchell, qui rédigeait, pour la circo
tance, la critique dramatique au *Gaulois*, m'a bien amusé. Il s'
d'abord plaint que M. Duquesnel, son collaborateur, ait ainsi mi
la scène des catholiques, en nous faisant rire à leurs dépens. Puis
s'est consolé, en faisant remarquer qu'après tout le dévot hypocr
de *Patachon* « est un descendant direct de Tartufe et de Bas
lesquels, on le sait, n'étaient pas d'Eglise ». J'ai trouvé le disting
un peu subtil. Tous les gens religieux, quand ils sont intelligen
sont toujours un peu jésuites. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas
jésuites chez les autres, hélas ! Seulement, le sentiment religieux
plus favorable au développement de ce beau talent, voilà tout.

MM. de Flers et de Caillavet ont continué au Gymnase, a
l'Eventail, leur petit métier de rafistoleurs dramatiques. N

rons bientôt, avec leurs pièces, une encyclopédie complète du théâ- depuis quarante ans.

M. Antoine doit se dire que M. Ginisty avait tout de même du bon. tient, en effet, un grand succès à l'Odéon avec **Son Père**, une médie reçue, paraît-il, par son prédécesseur. Cette pièce est belle, nple et d'une grande sincérité. Elle touche, sans jamais user de yens vulgaires. Elle est de plus construite avec un art qu'on se- it presque tenté de trouver trop parfait. MM. Guinon et Bouchi- t sont de vrais écrivains et des hommes de théâtre de premier ordre. sujet, l'action, les personnages de leur œuvre plairont aux fa- lles qui pleureront avec délices à tant de beaux sentiments, à des situa- ns si pathétiques. J'ai vu pleurer à la répétition générale M. Courte- e lui-même. Excellent M. Courteline ! Il a l'âme d'une grisette, s toute sa gouaillerie. J'ai d'ailleurs tort de le plaisanter. J'ai bien peu pleuré aussi. Il est vrai que la pièce est fort bien jouée. M. Dumény et Calmettes, Mesdames Sylvie et Dux montrent talent qu'on ne rencontre pas tous les jours. Il faudrait être de pierre ur leur résister. Je voudrais maintenant faire une remarque aux teurs. On voit au premier acte de *Son Père* un avoué qui apporte e *sommation*. C'est inexact (j'ai été clerc d'avoué dans ma jeunesse, mme je l'ai raconté dans *l'Ermitage*). Un avoué ne délivre jamais *acte*. Cela regarde un huissier. Maintenant, le progrès a changé t des choses !

Le Voyage au Caire, de M. Gabriel Faure, est un lever de eau qui a au moins le mérite de contenir en un acte ce que nous nmes souvent obligés d'entendre en quatre.

On ne dira pas que je ne suis pas consciencieux. Je suis allé éga- ent au Little Palace. Quel théâtre, quelles pièces, quel public ! On y e notamment une revuette : **Little-Review**, qui m'a paru faire iment plaisir aux spectateurs. On connaît la musique de ces sortes uvrages. Ce sont d'anciens airs adaptés à de nouveaux couplets. i ainsi entendu quelques morceaux d'opérettes jadis fameuses : *la lle Hélène*, *le Petit Duc*, *la Femme à papa*, *la Mascotte*, etc., i m'ont presque fait oublier, pendant une heure, le vieux monsieur e je suis. M. Henri Rochefort, mon voisin de loge, les reconnais- t et les nommait tout haut au passage, souriant, rajeuni aussi. Le sicien de *Little-Review* a utilisé également des airs plus récents. e scène nous montre quelques jeunes personnes du Conservatoire Mimi-Pinson, l'œuvre de M. Gustave Charpentier pour trottins déса- sés. L'une d'elles en explique le fonctionnement, sur l'air de : *Elle épatant' cett' petit' femm' la*. Croira-t-on que je n'ai pas encore ssi à me débarrasser de ce refrain, entré dans ma tête sans que j'y se :

Il est épatant, c'monsieur Charpentier,
Il nous apprend tout, sauf notre métier.
Il nous fait parler, chanter et danser,
Jouer d'un instrument.
Au fond c'est vraiment un bon garçon
Il m'a fait mimi, il m'a fait pinson,
O bonheur extrême, ô bonheur suprême,
Il m'a fait Mimi-Pinson.

C'est ma punition !

Je viens d'avoir la vanité de me faire relire tout ce qui précède. crois que, pour un homme embrouillé, je ne me suis pas trop mal t d'affaire.

Je ne sais si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment toutes les raisons qu'a la critique dramatique des journaux pour ê sincère et désintéressée. *Le Gil Blas* du 28 octobre a donné la pet liste suivante, bien édifiante à ce sujet. Elle a trait aux pièces actuel ment représentées, ou devant l'être prochainement.

Français. — Une pièce de M. de Flers, critique. — Une pièce M. Gheusi, directeur de revue, plusieurs menus actes de MM. Augu Germain, Trébor, critiques ou courriéristes. *Vaudeville.* — Une pièce M. Duquesnel, critique. *Gymnase.* — Une pièce de M. Flers, critiq *Variétés.* — Une pièce de M. Artus, critique.

Folies-Dramatiques. — Une pièce de M. Gorsse, critique. *Théâtre* rah-Bernhardt. — Une pièce de M. Duquesnel, critique. *Nouveautés.* Une pièce de M. Athis, critique. *Opéra.* — Un livret de M. Mendès, cr que. *Opéra-Comique.* — Un livret de M. de Flers, critique. Et prochai ment des pièces de MM. Pierre Veber, Jean Richepin, Nozière, Pierre L Adolphe Aderer, Armand Ephraïm. Et plus d'une pièce en un acte, ici là, de MM. Serge Basset, Alfred Delilia, Louis Schneider, Henri Darcou pour ne citer que nos plus notoires confrères...

M. de Rodays a bien voulu m'écrire au sujet de ma dernière ch nique. Sa lettre est jolie, et d'un homme d'esprit. Je viens de écrire pour lui demander la permission de la publier. On la trouv certainement dans le prochain *Mercure*.

Memento, — Cluny : *Une Revue à Cluny*, trois actes et sept tableaux MM. Paul Ardet et Albert Laroche (16 octobre). — Folies Dramatiqu *Le 1000e Constat*, vaudeville en 3 actes, de M. H. de Gorsse et Lo Forest (18 octobre). — Odéon : *L'Alouette*, pièce en 4 actes, de M. Er de Wildenbruch, traduction de M. Emile Lutz (19 octobre). — Théâ Molière. *Les 28 jours de Moreau*, vaudeville militaire en 3 actes de M Paul Bonhomme et Guy de Téramond (19 octobre). — Porte-Saint-Mart *Le Manteau du Roi*, pièce en 4 actes et en vers, de M. Jean Aicard octobre). — Variétés : *L'Amour en banque*, comédie en 3 actes, de M. Lo Artus (24 octobre).

MAURICE BOISSARD

MUSIQUE

CONCERTS CHEVILLARD : *la Symphonie en do mineur* de Saint-Saëns — Henri Quittard : *Un musicien en France au XVII^e siècle : Henry Du Mont. (1610-1684)* ; Société du Mercure de France. *Le Trésor d'Orphée*, d'Antoine Francisque (1600), transcrit pour piano ; Fortin et C^ie.

Nos concerts dominicaux ont repris leurs séances sans grand éclat et bien palpitant intérêt pour les auditeurs vétérans : programmes panachés de classique et de romantique, d'anciens et de modernes et sacrés, où le nom de Saint-Saëns semblait trahir une intention concurrente autant qu'un parallèle hommage. Je n'assistai pas, au Châtelet, à l'exhibition du vieux Maître, bâtonnant sa *Symphonie en ut mineur* innocente, et bipleyelottant son vélocissime *Scherzo* en compagnie des doigts de M. Louis Diémer. Par contre, dans la salle nouvelle où M. Chevillard vient d'installer les Concerts Lamoureux, je fis connaissance, après bien des années, avec la **Symphonie en do mineur** du doyen de notre musique pure contemporaine, et dois confesser la déception qui me surprit. Le temps est décidément un implacable classeur de valeurs. Il déchire sans pitié les voiles d'illusion dont mainte admiration d'antan parait nos souvenirs et au regard de ce qu'il atteint, bouscule ou déboulonne, on sent bien est fort ce qu'il faut qu'il respecte, pour ne le pouvoir entamer. L'office d'éducateur, que remplit chez nous Saint-Saëns, à une époque déjà lointaine, lui mérite assurément la reconnaissance de notre art musical. Mais on en arrive peu à peu à se demander s'il ne fait pas à l'excès, sinon exclusivement cela. A entendre aujourd'hui ses productions dans nos concerts, on éprouve une impression didactique assez déconcertante. Il semble que cette musique vaille surtout par les principes qu'elle expose, et non pour son contenu intrinsèque ; — et il semble plus nettement encore que ces principes soient surannés. Le conventionnel inhérent des moyens en transparaît avec une évidence où l'éventuelle habileté indiffère. Celle-ci même ne s'attache rien moins qu'adéquate à la portée rêvée de l'effort, dans cette *Symphonie* dédiée à la mémoire du novateur François Liszt. La trame, plutôt gauche, en apparaît artificiellement fabriquée, constituée d'abord d'une soudure aléatoire de deux mouvements à tous égards traditionnels, puis, après le pseudo-scherzo touffu et morcelé, plus en plus lâche et abondante en chevilles inaptes à seconder l'intermittente unité thématique en ses velléités cohésives. L'écriture flottante accuse un absolu renoncement à quelque personnalité ; le contrepoint, une tendance à un simplisme commodément mécanique tirant çà et là en de quelconques fuguatos. Quelques recherches de modulation passagère émaillent timidement une harmonie prévue sans loin d'y fondre une couleur plus chaude, détonnent presque sur le gris de l'ensemble. L'instrumentation, inégale et non moins pré-

vue en sa tenue « classique », ne gagne guère à l'appoint du pia et pâtit du mélange des sonorités hétérogènes de l'orgue et de l'o chestre. Enfin les plus précieuses qualités, qu'on s'accordait jadi vanter chez l'artiste volontaire, n'aboutissent ici qu'à souligner le propre insuffisance essentielle. La pensée, dont on peut priser clarté limpide et précise, ne s'impose pas plus à l'émotion qu'à l'i telligence. En dépit de l'indéniable noblesse de l'inspiration, cet sonne creux, se décèle factice, un peu malingre et, par-dessus to périmé. C'est que l'art de Saint-Saëns, au fond, fut avant tout int lectuel. Le musicien n'en tira quasi-rien de soi-même, hormis pe être la verve spirituelle, élégante et souvent nerveuse d'un mé où se confine strictement l'apport de sa sensibilité. Son « clas cisme » subjectif emprunta le reste à autrui. Il se contenta d'exploit non sans quelque génialité désinvolte, les ressources d'un passé même d'un présent qu'il contribua l'un des premiers à vulgariser par nous. Mais nous connaissons désormais Bach, Mozart, Beethoven Liszt, et il nous chaut de moins en moins de retrouver chez le dis ple les procédés correctement amalgamés de ses glorieux modèl Pour y découvrir autre chose aujourd'hui, il nous y faudrait cons ter le don capable de les suppléer tous, celui qui justifie la synta attardée d'un Bach, le pathos d'un Wagner, le contrepoint infus les extravagances d'un Richard Strauss : cette « puissance » de so fle robuste, ému ou véhément que Saint-Saëns n'effleura qu'en c taines pages de *Samson*, d'*Henry VIII* ou de quelques compositi chorales ; et il est piquant de remarquer que le plus unanimem réputé « symphoniste » de nos musiciens semble ne s'être réellem emballé qu'au théâtre ou sous l'impulsion d'un lyrisme plus moins dramatique. Au concert, en tout cas, son rôle transitoire pa dorénavant terminé. C'est presque une tristesse d'y rencontrer œuvre se survivre, écrasé par tout voisinage, et ne témoignant p que du métier facile et révolu, des convictions honnêtes, mais étr tes, d'un artiste sincère dont l'auréole pâlissante se dénonce faite s tout — peut-être uniquement — de reflets.

La salle inaugurée par M. Chevillard, chez les facteurs Gaveau Cie, prévient dès l'abord en sa faveur pour la sobriété de bon g qui présida à son décor. Ses dimensions, toutefois, sont malheureu ment assez restreintes, et son acoustique, à première audition du moi ne manifeste pas une excellence incontestable. Elle varie d'ailleurs se la place où on écoute et, quoique fort acceptable en somme un peu p tout, on peut lui reprocher pourtant quelque sécheresse et un déf d'équilibre entre les divers timbres dont souffrent particulièrem les cordes. La cause principale en est sans doute la forme trop ca du local, trop large pour sa profondeur, par là propice à la disp sion du son, à l'affaiblissement d'intensité des ondes réfléchies c

re les parois latérales, et peut-être à certains phénomènes d'interférence. Tout récemment construite, au surplus, cette salle est aussi probablement trop neuve et ne peut qu'être améliorée par le temps et l'usage. Enfin cette véritable « salle de concert » a l'avantage insigne de posséder un orgue Cavaillé-Coll, ce qui ouvre à M. Chevillard le trésor d'un répertoire innombrable et peu cultivé hors des églises d'autre part qu'à la Schola. On doit espérer que M. Chevillard ne se contorne pas à employer cet instrument avec l'orchestre, mais qu'il s'en serve également pour révéler à un plus grand public, entre deux symphonies, les chefs-d'œuvre de musique pure des maîtres organistes, tels que quelque *Prélude et Fugue*, la *Passaglia*, la *Chaconne*, la *Toccata* en *ré* mineur de Bach. Mieux peut-être que partout ailleurs, c'est là que le génie du vieux Cantor éclate en sa plus irrésistible puissance, et les *Trois Chorals* d'orgue sont parmi le plus accompli et le plus rare que nous ait laissé César Franck.

§

M. Henri Quittard est l'un des plus sérieusement avertis de nos musicographes. On a trop peu souvent l'occasion de signaler la haute conscience et l'étendue d'une érudition qu'il prodigue d'ordinaire en des articles de revue, pour ne pas saisir avec joie le prétexte qu'en offre la publication de deux ouvrages importants. Le livre qu'il consacra à **Henry Du Mont** (1610-1684) se divulgue à la lecture d'un intérêt qu'on n'eût pas soupçonné de son titre, et dont le personnage en question ne retient d'ailleurs qu'une part assez mince. Encore qu'il la mitige parfois de discrètes réserves, on aurait bien du mal à partager toute l'admiration de l'historiographe pour le compositeur qu'il exhume. A une époque de transition où, grâce au style « homophone » intronisé, l'*art* musical évoluait enfin délibérément vers une harmonie naturelle issue d'une inspiration spontanée, Henry Du Mont s'atteste un des plus fastidieux tenants du contrepoint réactionnaire, — et peut-être un des plus dangereux pour la contemporaine autorité de son exemple. On ne peut guère, en effet, refuser à sa polyphonie une allure au prime aspect plus « moderne » dans l'ensemble que celle même observable chez Bach, qu'il précéda de trois quarts de siècle. Il n'use pas avec une analogue insistance et rigueur des formes de la fugue et de l'imitation peu ou prou canonique. Mais ce modernisme apparent évoque d'ores et déjà les pires conséquences que surent déduire du contrepoint les pédagogues de conservatoires. En son écriture flasque et vide, il semble que Du Mont ait réalisé, cent cinquante ans d'avance, le prototype du « style sévère » conventionnel enseigné et prôné dans ces établissements. Tels motets ou « meslanges » cités par M. Quittard pourraient être signés Richter ou Théodore Dubois ; quelques-uns, tout au plus

Cherubini. On bâille rien qu'en les lisant. Du Mont en apparaît un ancêtre authentique entre tous de la « musique de capellmeister », et on serait induit à regretter la peine que prit M. Quittard à son endroit, sans la sauce dont il accommode un si triste poisson. Quoiqu'on y pût souhaiter peut-être une hauteur de vue plus générale, les chapitres qui se rapportent à l'état de la musique de ce temps sont des plus substantiels; l'évolution des formes y est finement analysée; la science la plus sûre, à l'égard autant de l'histoire et de la biographie que des théories ou de la technique régnant alors, démontre que le XVII^e^ siècle musical français, et même européen, n'a pas de secrets pour l'auteur. La réalisation ingénieuse de la « basse continue », chiffrée ou non, prouve que, par surcroît, M. Quittard est musicien, cas assez peu commun chez les musicologues ou critiques pour qu'on s'en aperçoive avec plaisir, et sans avoir besoin pour cela d'apprendre de son préfacier que M. Quittard fut élève de Franck. Les qualités exceptionnelles déployées par le commentateur en ce volume font déplorer son laconisme dans une autre publication d'un intérêt pourtant incomparablement supérieur : **le Trésor d'Orphée** d'Antoine Francisque (1600), que M. Quittard transcrivit, pour le piano, de la tablature du luth. Peu de gens sont à l'heure actuelle aussi informés que lui sur la pratique et la littérature de cet instrument qui fut le précurseur du clavecin et qui semble avoir été un des plus précieux auxiliaires de la sensibilité dans l'assaut de « l'homophonie » contre la « polyphonie » monodique du contrepoint. D'après le peu que nous en connaissons, la musique de luth nous réserve bien des suprises et paraît devoir reculer plus loin qu'on supposait dans le passé les manifestations péremptoires d'un art instinctivement harmonique. M. Quittard est sans doute le seul chercheur assez documenté chez nous pour une étude approfondie et désirée prochaine sur un sujet auquel, en Italie, s'est adonné M. Chilosetti. On trouve dans *le Trésor d'Orphée* les branles délicieux de fraîcheur et d'humour que Wanda Landowska fit acclamer naguère à la salle Pleyel; des préludes, des passemaises, des voltes graciles et brèves d'une fantaisie parfois qu'on dirait schumanienne. Malgré les quelques erreurs d'impression, ce recueil est un début des plus heureux pour une collection où, parmi des utilités bibliothéco-catalographiques, sont annoncés des textes *musicaux* inédits toujours avidement attendus. Il y a tant à faire dans cet ordre d'idées à l'égard de la musique instrumentale de nos XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles français que ce n'est pas sans une certaine et peut-être injuste impatience qu'on se heurte aux broutilles de l'érudition purement archiviste. Mais ce sont avant tout les œuvres qui détiennent les annales encore ignorées de l'histoire de l'art musical. C'est là que gît la moisson féconde.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Dessins de Rodin (galerie Bernheim jeune, rue Richepanse). — Les Divisionnistes italiens (Cours la Reine). — Pierre Girieud et Francisco Durio (Kahnweiller, 9, rue Vignon). — Camille Claudel, Manguin, Marquet. Puy (Galerie Blot, 11, rue Richepanse). — Alcide Le Beau (galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré). — M. Synge (galerie Graves, 18, rue Caumartin). — Rosso au Luxembourg. — Statue de Gavarni.

Lui seul pouvait oser cela. Les **dessins de Rodin** sont des croquis rapides et des œuvres accomplies. Pas un instant la main n'a quitté la feuille de papier que, pas un instant, l'œil n'a regardée. L'œil, ici, et la main ne sont plus ceux d'un artiste, de tel artiste, le plus grand de tous les vivants, c'est la nature elle-même qui grave sur nos murs la trace de son passage, qui fixe dans nos mémoires sa silhouette toujours la même et variée infiniment. Ces femmes nues, dans leur geste libre, dans leur grâce souple, apparaissent, si sommairement construites que les voici, comme des images de divinités qui seraient elles-mêmes leurs temples, vivants. A merveille on comprend la convenance de ce titre que Rodin généralise à beaucoup de ses figures : *Histoire de Psyché:* oui, ces ombres sont les épisodes animés de la vie d'un Esprit manifesté par les lignes essentielles du vivant monument qu'il magnifie.

§

L'exposition des **Divisionnistes italiens**, organisée par M. Grubecy, le collectionneur milanais, fut une manifestation considérable. Historiquement à la suite des impressionnistes français, les impressionnistes italiens ne négligent aucun moyen de se distinguer de leurs devanciers: d'où cette étiquette, « divisionnistes », qui n'est pas heureuse. « Impressionnisme » a le grand avantage de ne rien signifier : quoi de mieux qu'une « mesure verbale pour rien » qui permet, dans ce demi-silence, à tous les esprits de s'entendre, à toutes les compréhensions de se rencontrer? Il est absent des dictionnaires, le mot qui dirait la chose, le mot propre. Et il s'en faut que la division du ton, visée par le titre italien, désigne tout l'impressionnisme et même ce qu'il y a de plus précieux dans l'impressionnisme. Ce titre a, d'autre part, une vague couleur scientificarde, qui inquiète, et dans cette critique, je sous-entends plus ou pis qu'une pure querelle de mots. Il est, du reste, assez évident que plusieurs des exposants, et non les moindres, protestent par la nature de leur talent contre le sens tendancieusement collectif et global du titre: et je constate qu'au delà comme en deçà des Apennins il n'est guère en art, malgré les vœux nationalistes, que des ambitions et des réalisations individuelles. — On en trouve ici de fort intéressantes: le vieux Segantini, qui mérite notre estime sans appeler notre enthousiasme; Carlo Fornara,

réaliste qui pense à l'interprétation de la nature, tempérament bie latin : il fait, en quelque sorte, du Segantini à rebours, élargissan une écriture aux débuts plus serrée et maintenant très personnelle Previati, point du tout impressionniste, retenu par les convention anciennes et qui n'a pas encore abdiqué l'inexpressive allégorie ; l sculpteurs Bogatti, animalier, et André Otti, tous deux en quête d l'expression intense, tous deux excellents caractéristes.

§

Pierre Girieud et Francisco Durio, dans leur expos tion commune, nous offrent à constater une heureuse harmonie d directions en deux arts et deux tempéraments différents. Ils so tous les deux orientés à la vérité : à la décoration. Décorative, peinture de Pierre Girieud l'est essentiellement, uniquement et ju qu'au paradoxe, en un temps où les artistes décorateurs, sûrs de l' venir, n'ont guère ou rien à espérer du présent. Et les céramiqu du statuaire Durio, si riches de matières et si neuves de forme, sont p définition destinées à la parure de monuments de pureté d'où sera banni tout vain luxe. L'un et l'autre, Durio et Girieud, retourna aux principes, dépassent dans le temps la Renaissance, cherche dans l'espace l'unité de la nature ramenée à ses primordiales anal gies. Girieud est plus mystique, Durio plus près de la vie élémen taire. Ils correspondent, en pleine conscience, aux besoins, aux dire tions logiques de l'art vrai, en s'efforçant de lui rendre ces tr suprêmes vertus dont l'impressionnisme le laisse dépouillé, la Co position, l'Expression, le Style. — Ceux qui ne comprendront p les intentions décoratives de Girieud lui reprocheront des déform tions qu'ils ne trouveront pas justifiées. C'est plutôt de rester parf trop assujetti à la superstitieuse observation de la décomposition d tons, au souci des complémentaires, que nous l'accuserions. Mais gouverne la ligne simplement et la charge avec bonheur de ses pl précieuses pensées. Voyez, par exemple, dans *les Filles d'Isra dansant en vue de la Terre promise*, dans *Ruth et Booz*, dans *l Vandanges de Noé*, ces harmonieuses suites de corps féminin reliés par la communauté d'un geste que justifie l'action, et qui répète avec variété : frises, qui suggèrent le riche thème d'une déc ration murale aux proportions vastes. — Les grès de Durio signale un départ dans l'histoire de la céramique. Personne, depu Gauguin, ne s'avisait d'intervenir dans la chimie du potier par pensée en ordonnant la matière en fusion selon des formes expr sives et belles. Il y fallait ce sculpteur et l'élève de Gauguin à q je me hâte de le dire, Durio s'ajoute harmoniquement et sans do lité.

§

Je ne me déroberai jamais à l'occasion de le redire — et je saisis donc avec empressement celle que m'offre l'exposition nouvelle de la **Galerie Blot** : le talent de Camille Claudel et une des gloires, à la fois, et des hontes de notre pays. Que cette femme soit l'une des plus hautes personnalités artistiques de ce temps, personne, je crois bien, personne de qualifié ne le conteste. Ses œuvres sont très connues, dont plusieurs, des chefs-d'œuvre. On sait qu'elle a l'énergie et la grâce, une spontanéité, une richesse extraordinaire de conception, une science et une puissance d'exécution incomparable. On sait tout cela, et pourtant on ne fait rien pour faciliter ses productions, et, parmi tant de commandes, si étrangement distribuées, on n'en réserve pas une à l'auteur admirable de *la Jeunesse et l'Age mûr*.

Il faut revoir et revoir cette composition. C'est une des plus émouvantes qu'ait produites la statuaire contemporaine. Œuvre, du reste, pleinement réaliste; c'est, malgré son principe, à cause de la force invincible, incontestable, dont elle m'impose la triomphale évidence, que je l'aime. Il est vrai que l'harmonie de la composition dépasse la conception strictement réaliste, et comment ne pas voir, dans les différents plans de ce bronze, que, vers la vieillesse où la vie l'appelle, loin de la jeunesse éplorée, l'homme *monte* ? Combien désirable l'apparition de ce groupe parmi des frondaisons, sur un parterre de verdure ! — O Monsieur le Directeur des Beaux-Arts !...

Je retrouve avec plaisir, dans cette galerie, les recherches si intelligentes de Marquet, de Manguin, de Puy. Tous trois ont leur chiffre, leur signature irrécusable. On attend avec une curiosité très sympathique le développement de talents d'une personnalité déjà très nette, et pure.

§

Alcide Le Beau, de qui nous suivions, depuis quelques années, les efforts, dans les divers Salons, se présente aujourd'hui, seul pour la première fois, devant le public, avec un ensemble important d'œuvres nouvelles. Elles marquent une date importante dans l'évolution du jeune artiste, l'instant du grand départ. C'est hier, en Corse, que ce Breton s'est déterminé. Sans doute, l'accord entre sa vision et les moyens d'expression était déjà conclu. Mais, pour coordonner les lignes générales du poème qu'il rêvait, le prétexte plastique lui manquait. Il l'a trouvé dans le grand jardin sauvage, dans cette île italienne et française où la terre est si vieille et le ciel d'une si victorieuse jeunesse. Mais il n'a pas consenti à la copie de — même ! — cette nature magnifique. Il a peint *d'après*, non pas *sur* nature, en obéissant seulement à sa sensibilité, à son imagination, regardant et très près et très loin, plaquant les premiers plans sur les fonds et nous laissant

toutefois respirer, entre ces deux termes extrêmes, l'air chargé de lumière et tout agité par l'incessante circulation des couleurs vivantes. Il confronte la montagne et la fleur.

§

Les eaux-fortes de M. E.-M. Synge sont d'une jolie vision, d'une habileté plaisante d'exécution. Mais que l'exécution est uniforme, et la vision égale ! L'artiste a promené sa curiosité dans des pays divers, France, Espagne, Italie, et le ciel n'a sous ses yeux guère varié, encore que l'esthétique ici soit purement objective et d'un réaliste. Il faut se référer aux architectures pour distinguer Venise de Grenade. Or, les détails, précisés avec une minutie qui, du reste, n'est pas désagréable, avertissent que l'exécutant n'a point travaillé très loin de la nature, n'a pas commis à sa mémoire, après des temps, le soin de synthétiser les paysages, — accusé par cette fidélité même, par cette fidélité à tout, sauf à l'essentiel.

§

Deux œuvres de **Rosso** viennent d'être acquises pour le Musée du Luxembourg. Est-ce le moment de me souvenir que j'ai des premiers défendu cet artiste, alors qu'on lui résistait ? La joie nous suffise de la cause gagnée, du triomphe mérité ; récompense, où puiser de nouvelles forces d'espérer et de vouloir d'autres actes de justice.

§

Place Saint-Georges, **la statue de Gavarni** — œuvre de M. Puech comme toutes les autres statues parisiennes qui ne sont pas de M. Mercié — a été remisée à cause des travaux du métropolitain. A ce coup-là je cède et, faiblement épris naguère de ce moyen de locomotion, je renonce en sa faveur à l'hippo et à l'auto. Mais qu'on ne nous gâte pas notre joie en nous parlant d'un débarras provisoire. Deux ans ? Deux ans seulement de propreté, ou toujours ? Il y aurait là, ce me semble, le sujet d'une enquête bien parisienne. Levez la main, ceux qui réclamez l'innommable ordure dédiée par l'académicien à l'illustrateur (alors, du reste, que Daumier attend encore son monument) !

CHARLES MORICE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le pillage des richesses d'art de la France et les suites de la loi de Séparation. — Legs au musée du Louvre. — Dispersion de la collection Rodolphe Kann. — La *Verseuse de lait* de la collection Six.

Les funestes conséquences, au point de vue artistique, de la loi de Séparation, que nous avions laissé entrevoir, n'ont pas tardé à se manifester de la façon la plus brutale. Un retentissant scandale

ient de faire éclater à tous les yeux les dangers que courent à l'heure
ctuelle les richesses d'art de nos églises, si amoindries déjà depuis
eux ans du fait de l'inconcevable négligence apportée dans leur
assement par l'administration des Beaux-Arts et qui les a livrées
tous les brocanteurs. Au commencement du mois dernier, le par-
uet de Clermont-Ferrand était saisi d'une dénonciation contre un
ndividu de cette ville, bientôt reconnu comme l'auteur du vol récent
e la célèbre châsse de l'église d'Ambazac, et l'instruction ouverte con-
re lui révélait l'existence d'un vaste plan de cambriolage des trésors
es églises (particulièrement de celles de la région centrale, très riches
n orfèvreries), où Thomas semble avoir eu plus de complices qu'on
'en a arrêté jusqu'ici. Successivement avaient été déjà dérobés, depuis
905, entre autres pièces précieuses : la *Vierge* de l'église de la
auvetat, admirable statue en cuivre émaillé du XIV^e^ siècle; deux
eliquaires en émail de l'église de Solignac ; le buste de saint Bau-
ime, à Saint-Nectaire ; la colombe eucharistique du XIII^e^ siècle de
église de Laguenne; la châsse de l'église de Laurière; celle d'Am-
azac ; et Thomas se proposait encore de dévaliser le célèbre trésor
e Conques. Il était également l'auteur du vol du musée de Guéret
ue nous avons annoncé ici en son temps. La châsse d'Ambazac a
u être retrouvée à Londres ; la *Vierge* de la Sauvetat a été renvoyée
u parquet de Limoges par une personne qui a jugé prudent de gar-
er l'anonyme; un antiquaire parisien a rapporté en deux fois dix-
uit objets provenant du vol du musée de Guéret et les deux reli-
uaires de Solignac ; enfin le buste de saint Baudime a été découvert
hez Thomas ; quant à la colombe de Laguenne, celui-ci prétend
avoir jetée dans la Seine à Paris, du haut du pont Royal, avant
'être arrêté.

A la suite de ces révélations, le gouvernement a eu enfin le senti-
ent qu'il était temps de protéger nos trésors artistiques mieux qu'ils
e le sont contre les cupidités qu'a fait naître de toutes parts la loi
e Séparation et qu'encourage la situation actuelle où les fabriques
esponsables ont disparu et où prêtres et fidèles ne sont plus dans les
glises que de simples occupants, sans titre juridique. On a prêté au
ouvernement deux projets différents : l'un consiste à transporter les
bjets précieux de nos églises dans les musées ; l'autre, à les laisser
ans les églises et à les y faire garder. Nous voulons croire — mais
mentalité de nos dirigeants est telle que nous n'osons pas trop
espérer — que le premier de ces projets sera écarté : l'article 2 de
loi de 1907 stipule formellement qu'à défaut d'associations cul-
uelles conformes à la loi de 1905, les édifices religieux, *ainsi que*
s meubles les garnissant, continueront à être à la disposition des
dèles et des ministres du culte pour la pratique de leur religion ; et
gouvernement, qui ne songe pas sans doute à tirer argument des

vols et des vandalismes commis récemment au Louvre pour confie
à une autre administration que celle des Beaux-Arts le soin d
mieux garder les richesses de ce musée, ne saurait pour les même
motifs attenter à la fois aux droits des propriétaires des œuvres e
question — départements, communes, établissements de bienfai
sance, donateurs, qui ne se laisseraient pas dépouiller sans proteste
et dont les revendications seraient une source de complications juri
diques inextricables — et à la beauté même de ces œuvres : privée
désormais de toute attache avec le passé, séparées du milieu pou
lequel elles avaient été conçues et du cadre que les siècles leur avaien
arrangé, ayant perdu, par suite, leur sens et leur vie propres, quell
figure feraient dans ces nécropoles lamentables que sont les musée
de province ces pauvres choses mortes, devenues un simple numér
de catalogue? « Plus que jamais, il faudra les serrer, les empiler, le
entasser impitoyablement. Qui s'avisera de les admirer encore? De
archéologues, des historiens, de temps en temps, peut-être. Mai
justement la fortune des belles choses, leur façon de survivre et d
prolonger l'âme de ceux qui furent leurs créateurs anonymes ou glo
rieux, c'est d'être à tous, d'apporter à chacun une petite part de joie
de rester mêlées, si l'on peut dire, à la vie collective. Reléguées dan
les musées, elles sont semblables à des livres mal catalogués dans le
bibliothèques, que personne ne demande plus, sauf, par ci par là
quelque chercheur particulièrement minutieux, lequel est obligé d'e
secouer la poussière avant de les ouvrir. Comme, au surplus, les cam
brioleurs sauront les dénicher dans leurs nouveaux logis [Thomas n'
point négligé le musée de Guéret, et d'autres vols tout récents,
Honfleur et à Louviers, achèvent d'édifier sur la façon dont son
gardés nos musées de province], on aura offensé la beauté, le souve
nir et l'histoire pour passer à côté du but (1) ». Et M. André Hallay
estime, à bon droit, qu' « en réalité il n'y a aucune différence entr
le geste des cambrioleurs travaillant pour le compte des grands co
lectionneurs et celui de l'État jetant aux musées les œuvres d'art de
églises de France. L'un et l'autre ont pour effet d'infliger à ces œu
vres un dommage irréparable (2) ». Un autre homme de goût
M. Pierre Baudin (3), proteste à son tour et démontre que « l'œuvr

(1) Édouard Rod, *les Cimetières de l'art* (*Figaro* du 20 octobre 1907).

(2) *Eglises et Musées* (feuilleton du *Journal des Débats* du 25 octobre 1907
Cet article, où sont exposés avec compétence et clarté les périls présents et futu
qui menacent notre patrimoine artistique, et la façon dont on pourrait les conjure
est à lire en entier.

(3) *Les Objets religieux aux églises* (*Le Journal*, 31 octobre 1907). M. Pier
Baudin, dans cet article, examine en même temps — en nous faisant l'honneur d
citer ce que nous en avons dit ici même — l'état pitoyable de ces musées de pr
vince sur lesquels les événements récents viennent de ramener soudain l'attentio
distraite de l'administration : on a tiré de son sommeil la commission créée il y
deux ans pour l'étude des questions qui les concernent, et d'emblée une série d

art, expression de la pensée religieuse, fait corps avec le temple et doit absolument pas en être séparée. Et n'est-ce pas aussi le droit s cités de garder leurs chefs-d'œuvre? Ne peut-on pas aussi bien surer leur défense dans l'édifice même où ils se trouvent? L'intét de les y conserver n'ajoute-t-il pas à l'intérêt de conserver l'édie lui-même? L'édifice n'est-il fait que des gros murs? »

Mais n'espérons pas trop que toutes ces considérations touchent s politiciens. M. Pierre Baudin, qui les doit bien connaître, nour- sans doute peu d'illusions à cet égard : le respect des droits pèse u en regard de la délicate jouissance d'accabler des adversaires puissants; et quant à la question d'esthétique, qui donc, même parmi ux qui ont sans cesse à la bouche la formule de « l'art pour le peue » (on pourrait même dire : surtout parmi ceux-là, qui vivent de s phrases sonores), qui donc actuellement, dans notre pays, a *réelment* le souci désintéressé du Beau?

§

Un legs d'une importance exceptionnelle vient d'être fait au **Musée du Louvre** : un de nos compatriotes, mort récemment au Caire, . Audéoud, amateur d'art distingué, qui a fait donation au musée Sèvres d'une superbe collection de céramiques et à la Bibliothèque ationale de sa riche bibliothèque contenant des manuscrits fort téressants, a légué toute sa fortune — évaluée à plusieurs millions à l'État français pour le musée du Louvre. La bibliothèque de otre musée national hérite, en même temps, de plusieurs ouvrages, rmi lesquels un très curieux manuscrit d'Edmond de Goncourt, cit de voyage qu'illustrent des aquarelles et des dessins de Jules Goncourt.

Souhaitons que cette richesse soudaine n'encourage pas trop la velité, manifestée au lendemain des vandalismes commis au Louvre, garnir de glaces les tableaux de notre musée, qui, déjà éloignés us que de raison de l'œil du visiteur par l'avancement des balusades, finiront par devenir tout à fait invisibles, sans être davantage our cela à l'abri d'un coup de poing, de canne ou même de revolver un déséquilibré comme nous en avons vu. En attendant que luise ge d'or, tant prôné et toujours attendu, où notre sainte et chère mocratie goûtera enfin pleinement les bienfaits de la Beauté, contons-nous des mesures, à notre avis plus efficaces, que nous indions dans notre dernière chronique : augmentation du nombre des rdiens, agents de police *en uniforme* dans les salles, droit d'enée quatre jours sur six (avec cartes permanentes pour les artistes, uvriers d'art et écrivains) qui n'entravera nullement l'éducation

eux ont été formulés, que nous apprécierons à loisir lorsqu'ils auront pris consistance.

esthétique de la foule (1). Il serait déplorable que l'argent légué p M. Audéoud ne servît pas — comme ce fut certainement l'intenti du testateur — avant tout à l'enrichissement raisonné de nos galeri en permettant au Louvre de tenir tête à ses rivaux d'Europe et d'A mérique sur le marché artistique.

Combien ces ressources eussent été utiles quelques mois plus tôt, lo de la vente, que nous annoncions en post-scriptum de notre derniè chronique, de la **collection Rodolphe Kann**, de Paris, achet en bloc vingt et un millions par un consortium de marchands à tête desquels est la maison Duveen, de Londres. On aurait peut-êt pu retenir quelqu'un des merveilleux Rembrandt qu'étaient le *Po trait de Titus*, le *Portrait d'un savant*, le *Christ et la Samaritain* ou le suave profil de *Giovanna Tornabuoni* par Ghirlandajo, ou l'*E carpolette* de Fragonard, sans doute le chef-d'œuvre de ce peintre. côté de ces pièces maîtresses, cette célèbre galerie — qui a fait l'ob d'un magnifique ouvrage dont le texte est dû au savant directeur d Musées de Berlin, M. W. Bode (2) — comprenait plus de cent ci quante tableaux, tous de choix, appartenant pour la plupart à plus belle période de l'art hollandais. Rembrandt y figurait av sept dessins et onze peintures, dont nous venons de citer les prin pales et parmi lesquelles il faut signaler encore un *Portrait Hendrickje Stoffels*, un *Jeune rabbin*, une *Vieille femme se co pant les ongles*, où la vulgarité du motif disparaît, grâce à la mag de l'interprétation, pour faire place à une figure d'une grande saisissante. Vermeer était représenté par une *Jeune fille endorm* de l'exécution la plus délicate ; Nicolas Maes, Pieter de Hooc Terborch, Metsu, A. van Ostade, Jan Steen, Paul Potter, Wouwe man, I. van de Velde, A. van der Neer, J. van Goyen, A. Cuyp, Sa mon van Ruysdael, par une ou plusieurs œuvres de valeur ; Ho bema par quatre toiles ; J. Ruysdael par six ouvrages résuma toute sa carrière ; et — sans compter quelques natures mortes quatre portraits de Frans Hals complétaient ce tableau en raccou de l'art hollandais au XVII^e siècle. — Rubens, avec deux compo tions (dont l'esquisse du *Martyre de saint Liévin*) et trois portrait Van Dyck, avec trois tableaux religieux et quatre effigies appart nant à ses diverses périodes ; Gonzales Coques, Brueghel le jeu

(1) Sur cette question de la protection des œuvres des musées, des enquêtes été ouvertes récemment dans divers journaux, notamment dans *le Figaro* du septembre et jours suivants, où des artistes, écrivains d'art, fonctionnaires, e ont émis les opinions les plus diverses, et où le principe du droit d'entrée n combattu que par des raisons toutes sentimentales.

(2) *La Galerie de tableaux de M. Rodolphe Kann à Paris*. Vienne, Société Arts graphiques, s. d. [1900] ; in-4°, avec 100 planches grand in-folio, — et *Cat gue de la collection Rodolphe Kann*. Paris, Sedelmeyer, 1906 ; 4 vol. in-fo avec planches (non mis dans le commerce).

Téniers le jeune, et ce grand artiste encore trop peu apprécié qu'est Brouwer, formaient, avec huit tableaux d'animaux de Jan Fyt, la contribution de l'école flamande. — Parmi les primitifs italiens et flamands, outre le Ghirlandajo mentionné plus haut, on admirait, présentés dans un cadre exquis, des fresques de Luini, des tableaux de Benozzo Gozzoli, Andrea del Castagno, Giovanni Bellini, Dirk Bouts, Rogier van der Weyden, Memling, Gérard David, etc. — L'Italie du XVIII^e^ siècle était représentée par des Tiepolo et des Guardi ; l'Espagne par une charmante *Tête de fillette* de Velazquez, un portrait du Greco et un de Goya ; l'Angleterre par deux portraits de femmes de Gainsborough ; enfin la France, par des œuvres de Rigaud, Largillière, Greuze, Oudry, Nattier, Watteau, Pater, Lancret, Hubert Robert et le superbe Fragonard. Une série unique de tapisseries d'après Boucher et d'après Oudry, des bronzes ou terres cuites de Pajou, Houdon, Pigalle, Caffiéri, des sculptures du Moyen âge et de la Renaissance, des meubles merveilleux, complétaient cet ensemble. La maison Duveen a offert le tableau de la famille Gonzales Coques au musée de Berlin, qui a retenu en outre le *Christ et la Samaritaine* et une tête d'étude de Rembrandt, et d'autres tableaux intéressants. Le *Portrait de savant*, le *Portrait de Titus* et le Velazquez émigrent en Amérique. M. Pierpont-Morgan a acquis plus d'un million le *Portrait de Giovanna Tornabuoni*. Heureusement le Fragonard reste en France : il passe dans la belle collection de M^me^ la comtesse R. de Béarn. Quant au Louvre, on regrette qu'il n'ait su ou pu glaner, parmi cette riche moisson, qu'un petit *Portrait de femme* de Thomas de Keyser, pendant du *Portrait d'homme* du même artiste que lui avait légué Rodolphe Kann. Cette acquisition n'ajoutera rien à la valeur de ce pauvre don.

§

Une autre galerie célèbre, celle de cette **maison Six** d'Amsterdam, bien connue de tous les pèlerins de l'art, « un des types les plus parfaits qu'il y ait en Europe de ces cabinets traditionnels où chaque tableau raconte lui-même son histoire (1) », serait également sur le point de se désagréger, un des co-propriétaires ayant résolu de vendre la partie de la collection qui lui appartient. Or, dans cette part figure un des plus exquis chefs-d'œuvre, universellement célèbre, de la galerie : la *Verseuse de lait*, de Jan Vermeer, de Delft, et le propriétaire demande de cette peinture — accompagnée de quelques autres tableaux peu importants — la somme de 751.400 florins, plus d'un million et demi de francs (elle avait été payée, en 1796, 175 florins, et M^lle^ Winter, fille du créateur de la maison Six, avait achetée 2000 florins environ). Cette nouvelle a suscité une

(1) [Henri Roujon], *En marge* (*Le Temps* du 10 octobre 1907).

vive émotion dans le monde artistique, et surtout parmi les Hol landais. Ceux-ci espèrent que le charmant tableau ne quittera pa leur pays, soit que le Parlement hollandais en vote l'acquisition (l « Société Rembrandt » a déjà offert d'y contribuer pour 200.00 florins), soit qu'on trouve une combinaison pour le conserver dans l maison Six. Souhaitons que cette dernière solution prévale : combie serait dépaysée et moins éloquente ailleurs cette exquise petite figure

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

Albert von Ruville : *William Pitt, Earl of Chatham*, 3 vols, 30 s., Heineman — Herbert Marshall, R. W. S., et Hester Marshall : *Cathedral Cities of Franc* 16 s., Heinemann. — Frances Hodgson Burnett : *The Shuttle*, 6 s., Heinemann — Claire de Pratz : *Eve Norris*, 6 s., Heinemann. — Mrs Henry Dudeney : *Th Ochard Thief*, 6 s., Heinemann. — Memento.

C'est Frédéric II qui disait : « Il faut avouer que l'Angleterre a ét longtemps en travail et qu'elle a beaucoup souffert pour produir M. Pitt, mais enfin elle est accouchée d'un homme. » Et cet homme qui est une des plus grandes figures historiques de son pays, n'avai pas eu, jusqu'à présent, de biographe. Sans doute, Mr W. D. Green dans la série des *Heroes of the Nations*, et Mr Frederic Harrison dans celle des *Twelve English Statesmen*, lui avaient consacré d'ex ell entes monographies ; mais, en réalité, ni l'homme, ni la period laquelle il vécut, n'avaient été traités comme l'exige la science his torique moderne. Les Anglais ont laissé cette tâche et cet honneur à u Allemand, le Dr Albert von Ruville, dont l'éditeur Heinemann vient d publier un énorme ouvrage en trois volumes, intitulé **William Pitt Earl of Chatham.** C'est en cherchant à démêler les raisons pou lesquelles le grand Frédéric perdit, à la fin de la Guerre de Sept ans l'aide de l'Angleterre, sa seule alliée, que l'historien allemand fu amené à étudier de plus près cette période de l'histoire de l'Angle terre et à rassembler les matériaux de son volumineux travail su Pitt. Il a ainsi exploré une masse considérable de documents don jusqu'ici on n'avait pas fait usage, et il a pu établir quels liens entr lacent les événements militaires, diplomatiques et domestiques, révéler la politique de l'Europe occidentale au milieu du XVIIIe siè cle ; il arrive même à faire pressentir sous un jour nouveau les cau ses des guerres de la succession d'Autriche et de l'Indépendanc Américaine, et il peint un intéressant tableau de la vie sociale et pr vée, des idées, des habitudes d'esprit et des mœurs des Anglais d l'époque. Sur cet arrière-plan se détache la brillante figure de l'hom me qui d'une poigne solide avait saisi les rênes du pouvoir pendan les années de crise et sauvegardé les destinées de son pays. Entr Pitt et les événements, l'historien établit des rapports exacts et

étermine quelle fut l'action dirigeante des forces gouvernementa-s. A coup sûr, dans cet énorme ouvrage, le critique trouvera sur ien des points à soulever la discussion. Il est facile de contester et e contredire certaines opinions du Dr von Ruville. Mais nous e saurions entrer dans autant de détails. Le seul reproche énéral que nous nous permettrons est la façon trop systémati-ue avec laquelle l'historien juge la nature humaine, et en parti-ulier celle de son héros. Autant il y a danger à voir partout du dé-ntéressement, autant il est absurde de n'attribuer d'autre mobile aux ctions humaines qu'un calcul d'intérêt. Certes, celui qui fut, pour Angleterre, « l'organisateur de la victoire », n'eut pas toujours que es sentiments généreux, mais il est évidemment innocent de bien es desseins préconçus que lui impute son biographe. Sans doute, ussi, parce qu'il est allemand, le Dr von Ruville a recours a une néthode scientifique quelque peu décevante lorsqu'il s'agit d'his-oire. Sans se départir d'une rigoureuse logique, il doit être possible e considérer des personnages humains autrement que comme des pécimens géologigues, par exemple ; de plus, il est indispensable, u moins l'esprit français le réclame-t-il, que l'historien discoure sur caractère et les actions d'un homme d'Etat autrement que le savant e commente et ne décrit ses trouvailles archéologiques. Outre un rudit, il faut être un artiste, savoir écrire avec éloquence et laisser ntrevoir, par d'habiles phrases, par le choix des mots, les accès d'hu-neur, les crises d'ambition ou de découragement que subit fatale-ent un homme, un Pitt, un Napoléon ; bref, il faut donner du vivant » aux événements et aux personnages, car c'est la seule açon de faire sentir le tragique des conflits humains et des situations olitiques périlleuses. Et maintenant énumérons les mérites de l'ou-rage : la rigueur avec laquelle l'auteur poursuit ses investigations ; ses déductions, l'absence de parti-pris, au moins apparent, contre ne contrée et un peuple qui lui sont étrangers, l'indépendance de on jugement et son impartialité. Enfin, grâce à ce patient et cons-encieux labeur, on possède un ouvrage qui permet de mieux con-aître et d'apprécier plus justement toute une époque capitale dans histoire européenne, et la carrière d'un des plus grands hommes 'Etat de l'Angleterre.

§

Alors que les éditeurs s'efforcent de réduire de plus de moitié le rix du roman, de donner même le roman populaire à des prix tels ue seule une vente énorme peut laisser un bénéfice, on est heureux e constater que le goût des beaux livres ne diminue pas, en somme, t qu'il reste possible d'offrir aux amateurs des volumes qu'ils peu-ent conserver sans honte sur leurs rayons. Parmi les éditeurs anglais

qui se risquent encore à publier de ces véritables ouvrages d'ar
Mr. William Heinemann est des plus connus en France et son cata
logue renferme un nombre considérable de belles éditions. Il vien
d'y ajouter **Cathedral Cities of France**, par Herbert Mar
shall et Hester Marshall. Le texte de ce livre est rédigé en vue de
illustrations, ce qui ne l'empêche d'être excellent et de commenté
d'admirable façon les soixante hors-texte en couleur dus à Mr. Herber
Marshall. Ce sont des vues ravissantes de Boulogne, d'Abbeville, d
Rouen, d'Amiens, de Laon, de Soissons, de Reims, de Lisieux, d
Bayeux, de Saint-Lô, de Coutances, du Mans, d'Angers, de Tours, d
Blois, de Chartres, d'Orléans, de Bourges, de Nevers, de Moulins
de Limoges, de Périgueux, d'Angoulême, de Poitiers, de La Ro
chelle, de Bordeaux, de Sens, d'Auxerre, de Troyes, de Meaux, d
Senlis et de Paris. Les auteurs se sont promenés à travers la France
s'arrêtant aux villes-cathédrales dont ils ont cherché, et fort heureu
sement réussi, à comprendre le caractère sous les aspects extérieurs
Excellemment documentés au point de vue historique et architectu
ral, ils se sont trouvés en sympathie avec ces vestiges de tradition
grandioses, les vieilles églises, les vieilles cathédrales, tous les anti
ques monuments qui sont les titres de noblesse de nos cités françai
ses. Ce beau livre est un précieux hommage à la glorieuse histoire d
notre France.

Mr Heinemann annonce, pour la saison d'automne, la publicatio
de dix-sept romans nouveaux, dont neuf sont des œuvres de femmes
Il est à peu près certain que ces volumes auront de nombreux lecteurs
car la plupart sont signés du nom d'auteurs déjà connus et qui on
gagné la faveur du public par leur attitude de révolte relative contr
les « conventionalités ». On n'en est certes pas encore à décrire de
scènes de « saillie » animale ou humaine, comme le fit l'Ecole Natu
raliste, mais on s'accorde plus de liberté cependant. Les susceptibi
lités du public protesteraient plus ou moins sincèrement contre u
complaisant étalage de tableaux malpropres, et ce n'est pas dans c
sens que se fait l'affranchissement du roman anglais. Le romancie
indique certaines situations, sans appuyer, autrement que pour e
tirer tout le développement possible en idées. Ce sont des hardiesse
intellectuelles où les femmes ne se montrent pas les plus timides
Cependant, prenez **Eve Norris**, par Miss Claire de Pratz, et vou
verrez qu'elle est obligée d'amener son héroïne à Paris, dans le
milieux d'artistes pour tirer les conséquences anticonventionnelle
d'une situation factice ou tout au moins peu fréquente. Lise
maintenant **The Shuttle**. L'auteur, Mrs Hodgson Burnett, es
Américaine et le titre, « la Navette », dit assez bien quel genre d'his

ire elle conte, l'histoire cent fois contée déjà, du mariage de la le du millionnaire américain avec le hobereau anglais ruiné, sans r aucun détail nous soit épargné. Il y en a de ces détails qui sont solument inutiles, mais ce fut aussi le défaut de Jane Austen, de orge Eliot, de Charlotte Brontë même. Aussi devrons-nous conve- r que nous préférons **The Orchard Thief**, de Mrs Henry Dude- y. C'est une étude très vivante et d'un réalisme exact et sincère la vie de la petite bourgeoisie anglaise, de cette classe moyenne i est si férocement et si égoïstement attachée à ses préjugés, ses ix sentiments, aux opinions et aux croyances qu'on lui a inculquées qu'elle n'ose lâcher de peur de n'en pas retrouver d'autres aussi mmodes. Il n'est pas besoin d'aller créer dans des milieux étrangers spéciaux des situations scabreuses, on trouve le tragique quotidien us l'incurable paresse intellectuelle du bourgeois, dans sa pusilla- ne horreur de toute innovation matérielle ou spirituelle.

Memento. — Le numéro d'octobre de la *Quarterly Review* contient onze des, toutes anonymes cette fois. Les « Lettres de la Reine Victoria » y t longuement examinées ; de même les huit volumes d'Albert Sorel sur *urope et la Révolution Française*, et les récentes biographies et éditions œuvres d'Olivier Goldsmith. Puis, ce sont des articles sur les systèmes gieux de la Chine, sur les *Peelites*, sur le mysticisme dans la poésie glaise, sur les *Gardens of Italy* et sur la *Florentine Athens*, sur la Bir- nie et la domination anglaise, sur *the Gentle Craft*, la pêche au saumon, a *Water-Supply of the United Kingdom*.

Parmi les intéressants articles que publie *The Atlantic Monthly* d'oc- re, il faut signaler un curieux et ingénieux parallèle entre *Henry James l his Double*, Marivaux.

Au sommaire du *Cornhill Magazine*, de novembre, un bel essai de Robert Bridges sur les poèmes de Mary Coleridge, une étude de Sir ter Cunliffe sur les campagnes de 1807 et des souvenirs du Rev. E. F. nyne sur *Rome, before the battle of Mentana*.

The World's Work, que dirige maintenant Mr. Chalmers Roberts, con- t, dans son numéro de novembre, toute une série d'articles très concis les plus variés sur les événements récents, dans le monde entier, accom- nés de nombreuses illustrations.

Dans *The Smart Set*, de novembre, quelques excellentes pages du poète ss Carman sur *The Might of good Manners*.

Au numéro de novembre du *Harper's Magazine*, le début du nouveau an de Mrs Humphry Ward : *The Testing of Diana Mallory* et une le de professeur Thomas R. Lounsbury sur les *Causes of Expletives*, bien des écrivains de langue anglaise devraient méditer.

e sont les questions de politique intérieure et extérieure de l'Angleterre font l'objet des articles que contient *The Empire Review* : l'agitation -anglaise au Bengale, le suffrage des femmes, les nouveaux tarifs austra- s, la visite de l'Empereur Guillaume en Angleterre, etc.

Beaucoup d'articles politiques au sommaire de la *Fortnightly Review* : la

convention anglo-russe ; François-Joseph, l'homme et le monarque ; l prince Bulow ; France et socialisme, etc. ; et en outre une excellente étud de Mr W. L. Courtney sur la philosophie juive et l'esprit hellénique, un article de Mr Lewis Melville sur les ballades de Thackeray.

Avec des pages sur H.-G. Wells, sur Joseph Conrad, sur l'inquisitio espagnole, sur les événements du jour, sur l'évolution de la corruptio *The Albany Review* donne la fin de l'étude de Mr Osman Edwards su Lafcadio Hearn. Il s'agit cette fois des opinions de ce dernier sur la littér ture française, et nous aurons occasion d'y revenir.

Les *Plain Tales from the Hills* furent écrits par Kipling il y a une vin taine d'années, et, dans ces quarante petits récits, l'auteur décrit certai aspects curieux de l'existence que mène la société anglaise aux Inde M. Savine vient de donner de dix-neuf de ces contes une traduction qui n pèche pas par l'élégance ni par l'exactitude. La prière d'insérer annon « un volume tout frais éclos, les *Nouveaux Contes des Collines*, Rudyard Kipling » ; mais quand on attribue *le Prêtre et l'Acolyte* à Osc Wilde, on n'est pas forcé de savoir, sans doute, que les *Plain Tales* so de 1887.

L'administration de lord Curzon aux Indes a été vivement attaquée et e l'est encore à l'heure actuelle où des tentatives de soulèvement des popul tions indigènes inquiètent l'opinion anglaise. Aussi, trouvera-t-on utile intéressant le choix de discours prononcés par lord Curzon comme vice-r et gouverneur général de l'Inde de 1899 à 1905, traduits par la princes F. de Faucigny-Lucinge et publiés sous le titre de *Lord Curzon aux Ind* par E. Flammarion.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le Nouvel Hellénisme. — Jean Psichari : *Roda ké Mila*, tome III, *Apologi* « La Hestia » Athènes. — Rondachis : *Roméïki grammatiki ;* Typ. Constan nidis, Athènes. — Costis Palamas : *La Mort du Pallicare*, conte néo-grec, tradu par Jean d'Argos ; Edition du « Monde Hellénique », Athènes. — Paris. — Cl Varlendis ; *Doxa ke Zoï ;* Typ. « Nomiki », Athènes. — Le conteur Andre Karkavitsas. — Memento.

Une éminente personnalité féminine de la Grèce moderne, que n aperçus récents sur le **Nouvel Hellénisme** avaient intéress feignant de prendre au sérieux notre assertion ironique que le défa d'enseignement de la langue populaire rend la grande hérésie p chariste éminemment condamnable, nous suggérait ces jours-ci, da une lettre charmante, un élargissement de sens conclusif à no démonstration que nous n'avions pas prévu. Eh bien ! oui, c'est pa que la langue populaire ne s'enseigne pas que l'Hellénisme marc vers le péril moral. Donc il faut l'enseigner. Il faut couper court préjugé mi-religieux, mi-mondain qui fait mépriser, comme un p tois, un instrument verbal où se trouvent déjà fixés quelques che d'œuvre, à commencer par les *Chants klephtiques ;* il faut cesser d'e tretenir officiellement une superstition qui permet des campagn

nalogues à celles du *Messager d'Athènes*. Comme le dit judicieu-ement Psichari lui-même, en dehors de la question nationale il n'y pas de question de langue. Au fait, l'œuvre entière de Psichari ne efforce pas vers autre chose que vers la reconnaissance officielle de langue vulgaire, pour laquelle **Apologia** est le plus merveilleux laidoyer qui soit. Certes, on peut sourire avec l'humoriste et ne pas artager partout les convictions dogmatiques du grammairien ; mais est une chose que l'on est forcé d'admettre avec lui, c'est que la olution du problème linguistique importe au degré suprême à la rogressivité de l'Hellénisme. Et puis, malgré les restrictions moti-ées des esthéticiens, M. Psichari a-t-il tellement tort d'être dogma-que? Peut-on enseigner, si l'on n'affirme d'après des principes ? n la matière, il ne suffit pas que le vocabulaire du peuple puisse ecevoir peu à peu droit de cité ; il faut que l'organisme grammati-al nouveau s'impose en même temps. Mais on peut être vulgariste onvaincu et rester en deçà du système de Psichari ; car, outre que langue savante, seule enseignée, influe à chaque instant sur l'ex-ression courante, on peut donner à quelques-uns des phénomènes rammaticaux de l'idiome populaire une interprétation variable. ce point de vue, c'est quand il aura paru toute une série de travaux omplets et méthodiques sur la question, qu'il sera permis de hoisir.

Psichari nous annonce un monument grammatical en trois tomes ui ne doit paraître que plus tard ; au point de vue pratique, en de-ors du bel ouvrage français d'Hubert Pernot et des travaux alle-nands de même ordre, il n'existe pour la Grèce que les deux tentatives e Philindas et de Rondachis. Chacune des deux manifeste une réelle cience philologique, et la matière à classer est souvent complexe, à ause des doubles formes augmentées parfois de variations dialecta-es. Et puis la prononciation moderne est tellement glissante que oraï pouvait, sans l'affecter autrement, rétablir certaines syllabes isparues et Psichari, tout à l'opposite, peut bien cesser d'écrire ertaines lettres que l'on n'entend plus malgré l'habitude orthographi-ue. M. Rondachis, qui dédie sa **Grammaire romaïque** aux mbres immortelles de Solomos et de Vilaras, connaît trop bien les uperstitions visuelles de ses contemporains, pour se risquer aussi oin, en matière orthographique, que le célèbre médecin et poète pirote. Au contraire, il se montre en toutes choses assez soucieux l'opportunisme ; ainsi semble-t-il se préoccuper plutôt d'une certaine xtériorité verbale que de l'essentiel des phénomènes dont il doit clas-er les manifestations. Il y gagne *en clarté* ce qu'il *perd en appareil cientifique*. Il en arrive à créer quatre déclinaisons, où M. Pernot n établit trois et où l'on pourrait, à la rigueur, n'en reconnaître que eux. La première pourrait être, à l'instar des Allemands, dénommée

déclinaison *forte* ou *authentique*, en ce sens qu'elle s'est à peu près conservée intacte, et se reconnaîtrait à son génitif singulier en ου. Elle comprendrait, naturellement, les noms masculins en ος, les neutres en ο, et en ι, auxquels s'adjoindraient, non seulement comme chez M. Pernot les autres substantifs neutres en ος, génitif ους, mais encore les imparisyllaliques en α, ατου (πρᾶμα) en σιμο, σιματου (γράψιμο), en raison de la forme particulière de leur génitif singulier. La seconde déclinaison, que l'on pourrait dénommer *faible* ou *moderne*, comprendrait exclusivement des masculins et des féminins à radical terminé par α, η, ου, ε, ο, ω, ι, les masculins prenant au nominatif singulier le ς que les féminins gardent pour le génitif. Tous ces substantifs masculins ou féminins ont le nominatif pluriel en ες ou αδες, cette dernière forme paraissant prédominer dans les noms d'êtres animés.

Cette classification aurait en même temps l'avantage de couper court à la fameuse discussion orthographique concernant le paradigme ἡ πόλι, que les Psicharistes ramènent au modèle ἀδερφὴ. La déclinaison moderne serait celle desr adicaux terminés par une voyelle. Et qu'importe alors, selon les préférences, l'ι étymologique ou l'η des philologues? Il est vrai que, d'après M. Krumbacher, dont la thèse est adoptée par M. Rondachis, la langue moderne ayant gardé au singulier les formes de la première déclinaison antique pour emprunter au pluriel celles de la 3e déclinaison, le génitif pluriel de πόλι sera πολεῶν(ε).

On pourrait arguer que le Romaïque s'est défait de toutes formes génitives en εῶν pour adopter la désinence uniforme ῶ(νε) ; mais ici l'influence de la langue savante semble prévaloir pour rétablir peu à peu l'ancienne terminaison.

La conjugaison prête à moins de controverses. Comme M. Pernot, M. Rondachis base son classement sur l'accentuation du verbe ; il obtient ainsi deux paradigmes : le verbe oxyton ou périspomène et le verbe paroxyton. La tendance actuelle du verbe néo-grec paraît généraliser cette dernière forme, en sorte que l'on voit, à côté d'αγαπῶ, se développer le paroxyton αγαπάω. Ne pourrait-on pas tenir compte de ce phénomène pour régulariser la conjugaison ? On obtiendrait trois paradigmes normaux de verbes paroxytons ; le premier embrassant les verbes dont le radical se termine par une consonne (χάνω) ; le second réunissant les verbes dont le radical est terminé par une voyelle autre que α (λέω, κλαίω, ακούω, τρώω) ; le troisième assemblant ceux dont le radical se termine par α (ἀγαπάω) et qui peuvent devenir accidentellement périspomènes selon deux formes spéciales (ἀγαπω, ἀγαπας ; πατῶ, πατεῖς, avec imparfait en ουσα, aoriste en ησα).

Quant à l'évolution même des formes depuis l'antique, le phéno-

ène néo-grec se manifeste analogue au phénomène néo-latin. Le rbe s'est allégé ; la conjugaison est devenue plus analytique. Ici mme là, disparaissent les futurs et passés définis non composés; ais les déformations qui ont servi à les remplacer ne sont pas tout fait les mêmes. Le passé grec moderne a le mérite d'être resté très he de nuances et de nous avoir conservé, dans l'un de ses temps mposés, une sorte d'infinitif absolu, auquel on n'a peut-être pas ssez songé comme jalon de classement.

Quoi qu'il en soit, il est bon que les grammairiens soient persuas que le principe du langage appartient au peuple seul ; par là-ême, ils ne possèdent qu'un droit de contrôle et ne sauraient prédre à rien diriger ni devancer.

La langue populaire ayant une littérature propre, il devient plus cile, comparativement avec les habitudes actuelles d'expression rlée, d'en établir les règles.

Et les grammairiens ont raison de se mettre résolument à l'œuvre; r le reproche de jargon adressé si souvent au démotique disparaîa ainsi de lui-même. Il faut montrer que cette langue en est une et s mieux qualifiées comme instrument supérieur d'expression intelctuelle.

En même temps, comme les Grecs sont assez sensibles à l'opinion l'Europe, je crois qu'on doit rendre hommage à l'initiative du *onde Hellénique*, qui se propose d'éditer une collection des meilrs contes néo-grecs, traduits en français. Le début est des plus ureux : interprétée par Jean d'Argos, **La Mort du Pallicare**, Costis Palamas, revit dans notre langue avec toute la vigueur de loris désirable. Et ce sera une révélation pour tous ceux qu'aurait rebuter le texte grec que de savourer cette histoire poignante, où itros le pallicare, poursuivi par la haine d'une jeune fille éconduite, fuse de survivre à sa beauté perdue. Il meurt, abandonné des édecins, martyrisé par l'ignorance des rebouteux, au milieu des rènes funèbres que sa mère lui chante sur son ordre, quoiqu'il ait pas clos les yeux. Outre la progression tragique qui fait palpiter lecteur jusqu'au dénoûment, ce beau conte vaut tout à la fois par riginalité du caractère principal et par la peinture exacte des détails mœurs.

Il reste, à travers l'œuvre de Costis Palamas, comme un joyau ique et rare. La dédicace, dans sa transcendance symbolique, en est utement significative et s'attache à montrer que nul art ne saurait re vivant, s'il ne se greffe directement sur le sentiment populaire. « Ma pauvre Aurore, femme simple et illettrée, dit le poète, je te die cette histoire; car lorsque tu parles, c'est un peuple entier qui souffle les mots que tu prononces et chacune de tes histoires est un ème de notre race. »

Ainsi pense également Christos Varlendis, dont le recueil **Vie Gloire** enferme une série d'esquisses et récits d'une grâce achevé C'est moins ardent que les contes de Christovasilis, avec plus songe mélancolique, et nous tenons *Annetta* notamment pour u chose inimitablement émouvante.

La plupart des morceaux du recueil s'apparient assez bien à manière simple et familière de **Karkavitsas**, chez qui la pré sion même du détail n'exclut pas le souci psychologique des cara tères et qui semble partout causer avec son lecteur. De la mer à montagne, l'auteur du *Mendiant* et des *Paroles de la proue* s' éperdûment plongé dans la vie et le paysage grecs. N'ayant con d'autre passion profonde que celle de son art, l'amour de la pat s'identifia dans son âme à ce culte initial.

Et ce fut là sa trouvaille. Dès ses débuts, il s'avère en prose frère de Krystallis, et son petit roman *La Jeune fille* ne dramat pas d'autre motif que celui de la *Broderie du mouchoir;* c'est l'a tente du Fiancé qui sert de thème aux deux œuvres, à travers même décor de soleil sur les montagnes. Et comme tout cela inconsciemment mistralien ! Ce n'est qu'à *Mireille* et aux récits langue d'oc de notre Provence que l'on puisse comparer cet art, q n'idéalise que de choisir ses rythmes dans la réalité stricte, selon sensibilité d'une race.

Memento.— *Les Premiers Chants* de Leandros Costis Palamas appell mieux qu'une simple citation de titre ; le métier en est déjà sûr et l'ém tion sincère ne manque pas de s'y faire jour : notamment dans *Roses et* et dans *les Trois îles*. *Igisô* nous apporte de beaux poèmes signés La bros Porphyras, Papantoniou, Mitsis Kalamas, Emilia Courtelis, et, vers libres, signés C. Christomanos et Aristos Cambanis. Le *Noumas* c tinue de nous intéresser avec l'*Arrôsti doula* de Psichari. Au théât l'*Architecte Martha*, de Paulos Nirvânas, que nous étudierons ultérieu ment et qui s'affirme comme une œuvre de pensée et de sentiment to ensemble. Signalons également la belle pièce de M. Spyriton Méla : *Le F de l'ombre.*

Reçu *San Zoï ke san paramythi* de l'éminent directeur de *Panathinai* C. Michailidis.

DÉMÉTRIUS ASTERIOTIS.

LETTRES NÉERLANDAISES

Mouvement littéraire en Flandre. — Styn Streuvels : *Het Uitzicht der Ding* L. J. Veen, Amsterdam. — Lode Baekelmans : *Dwaze Tronies*, Meindert B gaerdt jun., Rotterdam, 1907; et *De Zonnekloppers*, même éditeur, 1906. Georges Eekhoud : *Vertellingen*, traduction autorisée, Meindert Boogaerdt j Rotterdam. — J. Van Overloop : *Wintertijd*, même éditeur. — G. van Bugg haut : *De Wondermacht*, Van Dishoeck, Bussum. — Memento.

Me voilà encore obligé — et croyez bien que je ne m'en plains pa — de vous parler d'œuvres d'expression flamande. Depuis plusieu

nées la littérature de là-bas, plus florissante et plus vivante que mais, s'impose victorieusement à notre attention, et il n'est per- nne chez nous, se piquant de quelque culture littéraire, qui oserait gnorer. Même elle envahit notre pays d'une façon qui doit être elque peu inquiétante pour la vie économique, déjà fort menacée, nos propres écrivains. Car, outre que nous lisons avidement les li- es flamands, — dont les auteurs viennent à peu près tous se faire nprimer en Hollande, à moins que ce soient nos éditeurs qui vont s trouver chez eux! — il ne se passe pas de mois que nos maga- nes, petits et grands, ne publient à l'envi des poèmes et des proses amandes, lesquels, il faut l'avouer du reste, en augmentent souvent attrait. Ajoutez que la plus importante revue littéraire de nos voi- ns, *Vlaanderen*, paraît en Hollande et y compte ses plus nombreux cteurs.

Tout cela prouve que nous prenons plus d'intérêt au mouvement ttéraire en Flandre que les Flamands eux-mêmes — ce qui s'expli- ue assez par notre plus longue culture intellectuelle et artistique. aut-il en conclure aussi à la supériorité de la littérature flamande ur la nôtre ? Cela dépend. D'abord, je ne crois pas que le plus ou oins de succès d'une littérature soit jamais un critérium sûr de sa aleur réelle ; et puis, nous avons, certes, des nouvellistes et des roman- ers (pour ne parler ni des poètes, ni des critiques) qui valent bien s meilleurs de là-bas : Styn Streuvels ne nous fera nullement oublier ac. Van Looy et, pour ma part, je n'échangerais pas *Menschen- ee* (1) d'Is. Querido contre une demi-douzaine d'excellents ouvrages n langue flamande. Mais, d'autre part, il est indéniable que les lamands nous apportent une fraîcheur, un air de jeunesse et de nté et cette bonne et belle joie de vivre qui se font de plus en plus res chez nous. Car à côté et au-dessous de quelques grands et goureux auteurs, tant poètes que prosateurs, qui feraient la gloire un pays bien plus important que le nôtre, nous en avons de plus mbreux, sorte de décadents, sur qui semble peser la lourde fati- ue de longs siècles d'une culture raffinée, d'une civilisation absurde. olontiers on se les figure le dos courbé, le regard sombre, le front eusé d'horribles rides. Pessimistes assez vulgaires, ils ont oublié rire, et leur sourire, très rare, fait l'effet d'une grimace. De préfé- nce ils creusent les passions mauvaises de l'homme, fouillent les irceurs et les misères de la vie, — et de ce métier-là, si l'on n'est as un artiste à l'âme forte, il résulte l'ennui, ou pire. Incapables

(1) De ce roman qui, même après l'admirable *Geertje* de Johan de Meester et ce perbe *Warhold* d'Adr. van Oordt, dont je vous parlais naguère, demeure le plus eau, le plus puissant, le plus largement humain qui ait été écrit en langue néer- ndaise, il vient de paraître (Erven F Bohn, Harlem) une seconde édition, en un olume cette fois, à fl 2, 90, soit un peu plus du tiers du prix original.

de synthétiser, parce que ne voyant qu'un seul côté des choses, i poussent l'analyse du détail aux dernières limites possibles, où le le teur ne peut ni ne veut les suivre. Leur réalisme manque d'horizon il est anémique et malsain. Et parce que le public, le public intell gent et cultivé, en a assez de ce réalisme-là, dont la beauté est gén ralement absente, il tourne le dos à bon nombre de nos écrivains leur préfère les Flamands, plus naturels, plus primesautiers, plu idéalistes.

Est-ce à dire que ceux-ci soient en voie de devenir vraiment popu laires en Hollande ? Je ne crois pas. Il est vrai que la littérature fla mande, au contraire de la nôtre, est sortie tout droit de l'âme popu laire et que, comme le fait observer M.. Vermeylen, « depuis Ledeganck, petit commis à Eecloo, mais lisant Hugo, Lamartine, Schiller Byron, étudiant seul le latin et le grec, et allant fréquenter l'Univer sité de Gand où il se rendait à pied plusieurs fois par semaine, jusqu'au boulanger Streuvels et au garde-convoi Vermeersch, un gran nombre (des auteurs flamands) sortent du peuple » ; mais il n'est pa moins vrai qu'il est loin le temps du bon vieux Conscience, l'incon rigible romantique qui était un si aimable et charmant conteur, e que depuis 1890 cette littérature a singulièrement changé d'aspect presque autant que la nôtre après 1880. Non pas que l'art de conte se soit perdu en Flandre, et je crois même que sous ce rapport no voisins nous rendraient des points! Mais l'intrigue, l'histoire, l'a venture, n'a plus en général pour eux la même importance qu'autre fois, et même ils savent s'en passer tout à fait, témoin Styn Streuvels. Tout comme les nôtres, les nouvellistes flamands ont renonc à débattre des idées, à résoudre des problèmes religieux ou sociaux plus ou moins intéressants pour la masse, et ils ne se soucient nullement de plaire ou d'amuser. Avant et par-dessus tout, ils son *artistes*, artistes *peintres* et *musiciens*, cherchant à traduire leurs sensations et leur vision de la nature dans une langue plastique infiniment nuancée. Aussi leur art, une large partie du moins n'est pas accessible au grand public, et je doute fort que les Streuvels, les Vermeylen, les Teirlinck, en dépit de leur succès, deviennen jamais populaires, dans le sens large du mot, pas plus que chez nous les Van Looy, les Van Deyssel, les Ary Prins, les Querido. Le public superficiel et paresseux, et ne demandant qu'à être attendri ou amusé les trouve trop sérieux, trop compliqués, trop lourds, et déclar franchement ennuyeuses leurs « interminables descriptions », qu sont peut-être ce que notre littérature néerlandaise actuelle, vue dans son ensemble, a de plus original et de plus durable.

§

Depuis la mort du grand poète Guido Gezelle, leur maître à tous

yn Streuvels demeure entre les auteurs flamands le plus complet et us complètement représentatif de l'âme flamande, en même temps te le plus productif. Dans son dernier livre paru, **Het Uitzicht er dingen**, il a donné toute la mesure de son toujours sympa- ique et si beau talent, arrivé en peu d'années, graduellement et ns chute, à la pleine maturité. On peut regretter de ne pas retrouver , sauf dans la sobre et puissante et délicieusement ironique nou- lle *Veeprijskamp* (concours de bestiaux), l'exquis conteur et le fin sychologue qui nous a tant de fois charmés par ses savoureuses et ptivantes histoires de la vie paysanne ; en revanche, on y respire is pure encore, intimement mêlée à l'âme multiple des choses, me du poète, âme grave et émue, sereine et souriante, igno- nt l'amertume du sceptique, mais sans rien de maladif, ayant incu au contraire la sombre mélancolie, et pleine de cette noble rce, de cette belle et saine joie de vivre dont je parlais tout 'heure ; âme hautement dévote aussi, en qui est demeuré intact sentiment religieux, lequel n'est le privilège ni des catholiques, ni s protestants, ni d'aucune secte, mais appartient aux poètes qui, nme Streuvels, vous font voir, sentir et admirer l'éternelle beauté la nature, l'immuable unité de toutes les choses créées. C'est ce ntiment-là qui, dans cette ample symphonie intitulée *Ommegang* cit de la fête de saint Antoine, patron du village), lui a inspiré re autres ces pages sublimes sur la foi simple et naïve des villa- is, et qui lui a permis de nous donner de la vie, telle qu'il la voit, e si puissante synthèse, sans que jamais il se perde dans les détails berflus.

Dans *l'Aspect des choses*, comme dans ses autres ouvrages, l'art Streuvels est entièrement basé sur la réalité. Quoique idéaliste, te réalité suffit à cet étonnant visionnaire, parce qu'il en a sondé tes les profondeurs et pénétré tous les mystères et que, les grands tes étant les grands philosophes, pour eux idée et réalité sont un. ne serait-ce pas là, dans cet amour universel et cette claire com- hension de tout ce qui est, qu'il faut chercher le secret de cette gue fraîche, vivante et variée comme la nature, de ce style où sent passer un souffle d'éternité et dont le rythme, grave et ge, est comme la vie même des choses?

§

M. Georges Eekhoud vous parlait naguère ici même (1) des deux velles formant le dernier ouvrage de M. Lode Baekelmans, **vaze Tronies**, et volontiers j'avoue que M. Eekhoud — qui du même pays, et un peu de la même famille, et qui, en dépit de culture française, est resté si entièrement, si purement Flamand,

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er sept., p. 174.

connaissant à fond l'âme populaire flamande, qu'il a peinte maint fois avec tant de vérité et d'émotion, — est plus autorisé que moi vous recommander « la couleur, voire l'arôme local » de ce liv qu'il n'a pas été seul d'ailleurs à rapprocher des nouvelles de Ma passant. Aussi n'ai-je que peu de mots à ajouter sur ce jeune auteu M. Lode Baekelmans est un des plus robustes et des plus joye conteurs que nous ayons, le seul peut-être en Flandre qui soit en v de devenir largement populaire et de prendre dans la littératu néerlandaise la place demeurée vide après la mort du nouvelli hollandais Justus van Maurik, dont mon prédécesseur ici a dû v parler. Nul mieux que lui n'excelle à saisir et à mettre en relie côté typique, plaisant ou ridicule, d'un homme ou d'une situati J'ignore si lui-même appartient au peuple, mais il en a tout l'h mour narquois, la saine gaieté et le franc rire. Parmi les cinq n velles qui composent son très joli recueil **De Zonnekloppers** en est une assez caractéristique pour sa propre nature. *Frans* surnommé *l'effroi des bonnes d'enfants*, a failli périr victime d' grosse farce de son invention ; même on le croit déjà mort ; m (mauvaise herbe ne périt pas et il y a un dieu aussi pour les lo tics !) lorsque, au bout d'une demi-heure, le pauvre noyé revie lui, savez-vous quel est son premier mot au médecin qui le soign « Est-ce qu'on a ri ?... dites ? » balbutie-t-il avec dans les y comme un rapide éclair de plaisir d'avoir réussi sa farce ! Tel Baekelmans, Flamand pur sang, arrière-neveu en ligne directe ce fameux *Uilenspiegel* (Espiègle) qu'ont immortalisé les vi contes populaires. Et pourtant sous son rire, si vrai et si commu catif, perce parfois une note grave et triste, à peine perceptible d ses premières nouvelles, mais déjà s'accusant davantage dans *Dw Tronies*.

Avec ça, M. Lode Baekelmans est un écrivain de race, dispos d'une langue expressive et rapide, d'un style facile et mouveme (avec par endroits des négligences dont il devra se garder !) et d des qualités d'âme et d'esprit qu'il faut pour devenir populaire, d le meilleur sens du terme. Je me hâte d'ajouter qu'il est trop si rement artiste pour vouloir atteindre à la popularité en sacrifi comme le fit trop souvent Justus van Maurik, au goût du public.

Sous le titre **Vertellingen**, le même auteur a réuni en un petit volume de cent trente pages quatre délicieuses nouvelle Georges Eekhoud, tirées des recueils *Mes Communions*, *Le C Patibulaire*, *Nouvelles Kermesses* et *Kermesses*. Elles sont pr dées d'une notice biographique et d'une liste chronologique des vrages de M. Eekhoud. Ces nouvelles, vous les connaissez mi que moi et, si grande que soit la tentation d'en parler, je ne arrêterai pas. Quant à la traduction, elle fait honneur au talen

Baekelmans. Elle a tout le charme d'une œuvre originale, et je souhaite entre les mains de tous ceux qui ne peuvent pas lire ces ntes dans le texte français : c'est à peine s'ils y perdront.

§

Je ne ferai que nommer aujourd'hui — à charge de revenir sur x dès que l'occasion s'en offrira — deux autres jeunes Flamands, ix débutants, si je ne me trompe, mais qui, pour mince que soit core leur bagage littéraire, comptent déjà parmi les bons écrivains langue néerlandaise, réalistes tous deux de la meilleure espèce. sont : M. J. van Overloop, qui a publié sous le titre **Wintertijd** it courtes nouvelles nous peignant les miséreux perdus dans la nde ville d'Anvers, toutes très sobres, très objectives et pleines nmoins d'émotion contenue et de pitié profonde, tellement qu'elles t songer à Gorki ; et M. C. van Buggenhaut, lequel dans son pe- livre **De Wondernacht** nous raconte avec beaucoup de talent le fantaisie, dans une langue des plus artistiques digne de Streu- s et de Teirlinck (dont l'influence est d'ailleurs sensible), la tragi- et navrante histoire d'un pauvre vagabond parcourant le pays c son guignol, sans jamais d'autre compagnon qu'un vieux chien nourant une nuit d'hiver, *la Nuit merveilleuse*, sous la neige qui fait un linceul.

Memento. — Parmi les ouvrages reçus notons ici, pour y revenir pro- inement, une étude de 58 pages, large de sentiment et de pensée, sur ile *Verhaeren*, par le Dr Julius de Boer (W. Versluys, Amsterdam). est précédée d'un beau portrait du poète d'après un récent dessin de o van Rysselberghe, d'un sonnet authographe d'Emile Verhaeren et de x sonnets de l'auteur.

*e XX*e *Eeuw* (oct.) contient des poèmes et des proses d'auteurs flamands ollandais. Herman Teirlinck y poursuit son roman *Het Ivoren Aapje* t nous parlerons quand il sera complet. Citons encore une très intéres- e étude sur la *Crise dans le Catholicisme*, par Joan van Gülick, lequel, holique moderne lui-même, défend le modernisme avec beaucoup de cha- et de conviction.

e Beweging (oct.) publie des articles sur la littérature, la psychologie, ocialisme, etc. : un fascicule extrêmement riche et varié.

e Gids (oct.) offre une lecture encore plus abondante dans son fasci- de 189 pages. M. J. N. van Hall y voue quelques pages au roman *Le riage d'Agnès*, par Jules Claretie, et M. Carel Scharten y juge les let- néerlandaises.

ans *Onze Eeuw* (oct.) le Dr A. S. Kok traduit XII *sonnets de la « Vita va » de Dante ;* M. G. F. Haspels donne de très judicieuses critiques raires, et M. M. P. Rooseboom M. A. appelle notre attention sur la ne et déjà si florissante *littérature Australienne*, dont il passe rapide- t en revue les prosateurs et les poètes.

root-Nederland (oct.) est, comme toujours, entièrement consacré à la

littérature. Il publie entre autres le drame en 4 actes *Het dubbele leve* par Willem Schurmann.

Vlaanderen (oct.) ouvre sur une très humoristique nouvelle de Herm Teirlinck. Le poète Constant Eeckels y signe des *Chants de l'Escaut.* fascicule contient en outre des articles sur la littérature et la sociolog

H. MESSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Guillaume Aubertin : *La Première journée de Napoléon Ier ou la Genèse de la Napoliade;* Bruxelles, Moniteur des finances. » »

Camille Jullian : *Histoire de la Gaule,* I et II; Hachette, 2 vol. » »

André Lebey : *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848.* I, Juven. 5

Charles Nicoullaud : *Mémoires de Comtesse de Boigne; III, 1820-183* Plon.

Ch. Normand : *La Bourgeoisie fr çaise au XVIIe siècle;* Alcan. 1

E. Pilastre : *Vie et caractère de Mme Maintenon;* Alcan. 5o

Littérature

*** : *Analyse de quatorze lettres intimes de Florian retrouvées dans des papiers de famille;* Nîmes, Grasset.

J. Aynard : *Colleridge;* Hachette. 3.5o

Paul Bastier : *Friedrich Hebbel, dramatiste et critique ;* Larose. » »

Maffre de Baugé : *L'Iris bleu ;* Pedone. » »

Pierre de Bouchaud : *Gœthe et le Tasse;* Lemerre. 3.5o

Joachim Merlant : *Sénancourt, 17 1846, sa vie, son œuvre, son fluence ;* Fischbacher. »

Ernest Renan : *Nouveaux Cahiers jeunesse;* Calmann-Lévy. 3

Ad. van Bever : *Les Blasons anato ques du corps féminin,* publiés l'éd. de 155o, avec un avant-propo des notes, etc. ; Sansot. 4

Philosophie

Joseph Fabre : *La Pensée moderne. De Luther à Leibniz ;* Alcan. 8 »

José Hennebicq : *L'art et l'Idéal ;* Sansot. 1 »

Frédéric Nietzsche : *Considérations inactuelles,* tr. de Henri Albe « Mercure de France ». 3

Gaston Rageot : *Les Savants et philosophes;* Alcan. 2

Poésie

Ernest Gaubert : *Les Roses latines ;* Sansot. 3.5o

Emile Henriot : *Eurynice ;* « Mercure de France ». »

Fritz R. Vanderpijl : *Les Saisons loureuses.* « L'Abbaye » »

Publications d'Art

Emile Gebhart : *Sandro Botticelli;* Hachette. 3.5o

Rouveyre : *Carcasses divines;* J. B »

Questions religieuses

C. Coignet : *L'Evolution du protestantisme français au XIXe siècle;* Alcan. 2 5o

L. Labauche : *Leçons de Théologie;* Bloud.

Victor Rondet : *Les Initiations ;* que, 2 vol.

Roman

Arsène Alexandre ; *Bertha et Roda;* Fasquelle. 3.5o

Paul André ; *La Guirlande;* La Belgique artist. et littér. 3.5o

Georges Beaume: *La Femme et le ron;* Michaud. 3

Johan Bojer : *Maternité,* tr, du no gien par Guy-Charles Cros ; Calm Lévy.

seph Brydon : *L'abbé Guérande ;* Tas-sel. 3.50
bérich Chabrol : *Au plus digne ;* Hachette. 3.50
né de Saint-Chéron : *La Jeune fille de la mer ;* Stock. 3.50
lvain Déglantine : *Les Terriens dans Vénus ;* Flammarion. 3.50
dré Doderet : *La Fontaine aux ncanthes ;* Tassel. 3.50
nan Doyle : *Le Million de l'héritière,* rad. de Anna Clayton ; Libr. Uni-verselle. 3.50
Forestier : *La Pointe aux Rats ;* Plon. 3.50
ul Ginisty : *Lucinde ;* « Le Monde illustré ». 3.50
dinand Hamelin : *Le Journal d'un Prêtre ;* Stock. 3.50
bert Hermant : *La Discorde ;* Lemer-re. 3.50
dyard Kipling : *Le Retour d'Imray,* trad. par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson ; « Mercure de France ». 3.50
Rudyard Kipling : *Nouveaux contes des collines,* trad. d'Albert Savine ; Stock. 3.50
Jean de la Hire : *Les Vipères ;* Biblio-thèque Indépendante. 3.50
Gabriel Maurière : *M. Cailloux, homme politique ;* Dujarric. 3.50
Emile Moselly : *La Vie Lorraine ;* Libr. Nationale. » »
André Pollet : *Rolande sans peur ;* Sevin. 3.50
M. Provins : *Les Joies ;* Fasquelle. 3.50
P. Renaudin : *Les Champier ;* Plon. 3.50
E. Solari : *La Cité rebâtie ;* Librairie Universelle. 3.50
Gaston Tournier : *La Fabrique d'Anges ;* Bibl. génér. d'éditions. 3.50
Pierre Veber : *L'Ecole des ministres ;* Edit. de la Vie Parisienne. 3.50

Sociologie

de Bezobrazow : *Batailles de l'Idée ;* Libr. des sciences spirituelles. 2.50
xandra David : *Le Philosophe Meh-Ti et l'idée de solidarité ;* Londres. Luzac. » »
el Faure : *L'Individu et l'Esprit d'autorité, du moyen-âge à la loi Falloux ;* Stock. 3.50
Lahor et Dr Lucien Graux : *L'Alimen-tation à bon marché ;* Alcan. 3.50
Maurice Le Blond : *La Crise du Midi* Fasquelle. 3.50
Edward Montier : *L'Age enclos dans un collège libre ;* Plon. 3.50
Marc Sangnier : *La Lutte pour la Démocratie ;* Perrin. 3.50
René Viviani : *République, Travail.* « La Raison ». 3.50

Voyages

ntesse de la Morinière de la Rochecantin : *Croisières en Adriatique ;* Emile-Paul. » »

Divers

ronne d'Orchamps : *Tous les secrets de la femme ;* Bibl. des Auteurs modernes. 3.50
Dr P. Rivet : *L'Industrie du chapeau en Equateur et au Pérou ;* Guilmoto.
A. de Rochetal : *Le Caractère par le prénom ;* Bischoff. 3.50

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale ordinaire annuelle. Mort de Charles van Lerberghe. — Mort d'Alfred Jarry. — Sépulture Alfred ry. — Folklore savoyard et genevois. — Une lettre de M. Emile Bernard. — e lettre de M. Octave Maus. — La Censure en Angleterre. — Art et Alcool. — aférences françaises à Strasbourg. — L'Exposition des XXX. — Publications du *rcure de France.* — « Dites » et « ne dites pas ». — Le Sottisier universel.

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée nérale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société ano-me du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordi-re annuelle le dimanche 24 novembre prochain, au siège social, cinq ures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

Rapport du conseil d'administration ;

Rapport du commissaire aux comptes ;
Emploi des bénéfices ;
Nomination d'un administrateur;
Nomination du ou des commissaires aux comptes pour l'exercice 1907-1908.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président
du Conseil d'administration
A. VALLETTE.

§

Mort de Charles van Lerberghe. — Le 26 octobre, dans une petite chambre de l'hôpital Saint-Jean et Elisabeth, à Bruxelles, est mort un grand poète. Il y a un peu plus d'un an (le septembre 1906), Charles van Lerberghe avait été frappé de congestion chez son ami Grégoire Le Roy. Il eut alors une minute d'horrible lucidité, suivie de plusieurs semaines d'inconscience. Puis une sorte de demi-convalescence parut s'affirmer. Charles van Lerberghe recouvrait peu à peu la faculté de sentir et, plus partiellement, celle de s'exprimer. Le 1er janvier dernier, il me parla encore des représentations de *Pan* projetées à l'étranger, dont il se réjouissait; il parla aussi de la *Chanson d'Eve*, dont il ne se rappelait plus rien, sinon qu'il en était l'auteur. Il m'interrogeait sur son livre avec une curiosité douloureuse. Il voulait le relire plus tard, quand il pourrait...

Mais l'artério-sclérose ne permettait plus d'espérer la guérison.

Malgré les tristesses de sa misère physique, Charles van Lerberghe avait gardé sa fierté de poète, une dignité à la fois douce et farouche. Même dans ce cruel écrasement de toutes ses énergies, il sut se faire aimer et admirer des personnes étrangères commises à ses soins. Sa famille qui, par scrupule religieux, avait rompu avec l'auteur de *Pan*, fit transporter le malade dans une clinique, puis à cet institut St-Jean, rue des Cendres, où jadis fut soigné Baudelaire. Elle vint l'y visiter, mais s'efforça de faire autour de lui moralement le désert (1). Quelques-uns des plus proches amis du poète ne furent même pas avertis de sa mort, ou le furent trop tard. Ni M. Maurice Maeterlinck, ni le signataire de ces lignes, ne purent assister aux funérailles.

Ce qui précède devait être dit, comme il faut dire aussi le tendre dévouement de M. Grégoire Le Roy, qui valut à son ami d'enfance quelques dernières heures de réconfort et de consolation.

Telle fut, en son amertume tragique, la fin d'un des plus nobles poètes de tous les temps. La mort au moins devrait lui être douce. Il succomba dans un évanouissement sans souffrance, le 26 octobre dernier.

Charles van Lerberghe naquit à Gand (et non à Ledeberg, comme on a dit souvent) le 21 octobre 1861. Son père, de vieille bourgeoisie gantoise, amateur d'estampes hollandaises et flamandes, était un homme d'allure grave, très âgé, qui mourut peu d'années après son mariage. La mè-

(1) Je serais heureux d'avoir à rectifier. J'aurais, alors, aussi beaucoup à dire. Le respect ne peut nous faire oublier qu'un poète et son œuvre appartiennent aux lettres.

u poète était d'origine wallonne, toute jeune encore, très belle et très ouce, mais portée à la tristesse par une extrême sensibilité que traduiaient surtout les élans d'une piété passionnée. Elle eut sur son fils une inuence profonde. En souvenir d'elle l'auteur des *Entrevisions* fut même sur point de prendre comme pseudonyme le nom maternel, et de signer harles *Guislain*.

A Gand, au collège des Jésuites, Charles van Lerberghe se lia avec deux ondisciples, deux poètes : Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy (1). 'est ensemble qu'ils débutèrent en 1886 par des vers qu'inséra, à Paris, *la léiade* de Rodolphe Darzens, Quillard et Mikhaël ; c'est ensemble qu'ils irent présentés à *la Jeune Belgique* par un article de Georges Rodenbach. Charles van Lerberghe collabora désormais assez fréquemment à *la eune Belgique* et surtout à *la Wallonie*, où il publia des études sur ses nis Le Roy et Maeterlinck, et *les Flaireurs*, « petit drame en trois actes our le théâtre des fantoches ». *L'Intruse*, de Maeterlinck, parut dans la rême revue exactement un an après (janvier 1890). C'est donc bien à tort ue, lors des représentations de ces deux œuvres, on voulut voir dans *les laireurs* une imitation de *l'Intruse*. Mais il ne serait pas moins injuste de oir dans la pièce de Maeterlinck une imitation de celle de van Lerberghe. es deux amis avaient si souvent travaillé et pensé côte à côte que certaiis idées leur étaient devenues communes. Mais il n'est pas besoin de aucoup d'attention pour apercevoir, par-dessus l'apparente identité du jet, une indiscutable diversité dans la conception et dans la mise en œue. La tendance est philosophique avant tout dans *l'Intruse ;* dans *les laireurs*, elle est surtout plastique (2).

Les premières représentations des *Flaireurs* eurent lieu au *Théâtre d'art* us la direction de Paul Fort, le 5 février 1893 et au théâtre de *l'Œuvre* us la direction de Lugné-Poe le 18 janvier 1896. Elles suscitèrent à Paris ntense émotion que l'on sait. Il y eut des traductions en anglais, en allend, en italien, et même en tchèque. Mais Charles van Lerberghe se désinessait du théâtre ; il songeait à des vers tout en suivant les cours de la ulté des lettres à Bruxelles, et préparait lentement le recueil de précieux its poèmes qu'il publia en 1898 : *Entrevisions*.

Il n'y a guère d'événements dans la vie de van Lerberghe, hormis ses vres et quelques voyages. Une apparition à Paris en 1889, un séjour à ndres en 1899, — il y fréquenta les musées et ne voulut voir personne, un séjour prolongé en Allemagne, en 1900, où il se lia à Berlin avec fan George. De Munich il vint en Italie et passa quelques mois à Rome s aux portes de Florence, à Torre del Gallo. C'est là, durant le prinps et l'été de 1901, qu'il composa les premiers poèmes de *la Chanson Ève*. La villa de Torre del Gallo élève ses vieux murs et sa tour carrée

(1) Dans le n° spécial de *la Roulotte*, consacré à Charles van Lerberghe (Bruxelles, Lacomblez, 1904), M. Rodrigue Sérasquier raconte fort bien ces années de l'adolescence.

(2) Point de doute à ce sujet. Comme il arrive fréquemment, le poète avait communiqué son manuscrit à deux amis littéraires. L'un d'eux était Maeterlinck, dont les avis ne furent pas négligés. L'autre a gardé le souvenir de la dernière scène en la version primitive. Au lieu de la porte s'ouvrant sur le vide des ténèbres, ait un petit *tableau* artistement composé, où se devinait déjà le peintre-poète *Entrevisions*.

dans un beau jardin à l'italienne, au suprême sommet de la colline d'Arce tri. De grands arbres nous donnaient leur ombrage, la jeunesse parfumé des fleurs éclatait à nos pieds, un horizon immense laissait de toutes part la vue errer à l'infini. Le soir, les hôtes peu nombreux de la villa organi saient de lentes promenades sur les collines, sous le clair de lune splendid d'un été où la pluie ne tomba qu'une fois. Des lucioles volaient autour d nous en essaims renouvelés. Les dames, vêtues de blanc, consentaient à en charger leur chevelure pour nous donner l'illusion de découvrir, dans le massifs de lauriers, une apparition de fées. Jamais le poète n'avait sent avec cette force la beauté de la vie, au point où elle touche le rêve. Et s'il avait déjà tenté, à Rome, de transcrire quelques-unes des premières parole de son *Eve*, c'est là qu'il les entendit triomphalement chanter et c'est l qu'il conçut le paradis terrestre.

Puis, pour que l'œuvre fût mieux méditée, le poète alla se faire ermit dans une maisonnette près des bois, à Bouillon ; il vécut deux ans dans cett solitude silvestre où l'Ardenne wallonne va se résoudre en l'Ardenne fran çais, et durant les années 1902 et 1903, il écrivit, reprit sans cesse ave une ardeur admirable les vers merveilleux de *la Chanson d'Eve*. — A moment où parurent *les Entrevisions*, l'un des plus chers amis du poète Fernand Severin, avait pu lui reprocher, malgré son vif enthousiasme pou cet art parfait, de « créer des ténèbres avec de la clarté ». Dans *la Chan son d'Eve*, disons qu'il a su réaliser la forme suprême de l'idéalité, et l plus follement malaisée aussi : un tissu mélodieux à ce point transparen que le jour est la trame de ses fils de lumière.

Pan, comédie satirique en trois actes, ne fut publié qu'en 1906, — et s près des premières atteintes de la maladie, que le poète n'en put diriger l mise à la scène (novembre-décembre 1906, représentations au théâtre d l'Œuvre par M. Lugné-Poe). La pièce, dont le succès avait été considéra ble à Bruxelles, fut âprement discutée en Belgique, et certains de se adversaires ont affecté de voir dans cette exaltation païenne de l'amour, l'in dice d'une sorte de « faiblesse morale » où s'annonçait déjà l'écroulemen prochain de toutes les forces physiques ! Triste argument de politiciens. E réalité, la conception de *Pan* est antérieure à celle de *la Chanson d'Eve* l'œuvre ainsi condamnée a précédé le chef-d'œuvre. Dès l'hiver 1901, il exis tait une version presque complète du drame, qui reçut plus tard sa form définitive et s'enrichit de quelques scènes lyriques.

Il conviendrait d'ailleurs de situer *Pan* à la vraie place où l'imagina son auteur : très près de *la Chanson d'Eve*. C'est folie de chercher ici d l'anticléricalisme. Vraiment, l'auteur avait visé plus haut que cela. *Pan* e une œuvre dionysiaque, et le seul drame « satyrique » qu'on ait écrit depu les Grecs, selon l'helléniste Willems. En dépit de sa violence, son panthéi me païen n'est que la représentation grossie des idées contenues dans poème d'Eve. Mais je n'ai pas à me préoccuper ici de critique littérair encore moins de discussions politiques. Je me borne à affirmer une véri parfois méconnue, en rappelant le souvenir d'un grand artiste.

Grand artiste, il le fut en ses vers, et, plus encore qu'en son théâtre, dan ses essais de contes en prose et dans ces admirables lettres dont il con viendra de publier quelques-unes. Quelles délicates merveilles, que les le tres de van Lerberghe ! Le poète s'y livrait comme à l'abandon. C'était

détail de sensations exquises, c'étaient mille trouvailles d'esprit ; c'étaient, selon l'aisance et la grâce helléniques, les libres mouvements de l'âme la plus purement lyrique qui se puisse imaginer. Mais l'artiste y révélait aussi, presque en dépit de lui-même, son culte jaloux de la forme, et, comme à son insu, ses paroles les plus spontanées jaillissaient toutes parées d'images lumineuses. Vous rappelez-vous, dans les contes de Perrault, cette jeune fille qui laissait, à ses moindres mots tomber de sa bouche des pierreries ?

Les contes de Charles van Lerberghe sont épars dans diverses revues, parfois signés d'un pseudonyme. Le meilleur d'entre eux, *la Grâce du sommeil*, a été récemment reproduit par *Vers et Prose*. On trouvera, dans ce même périodique et dans *la Belgique artistique et littéraire*, des fragments notables d'un conte plus développé que la maladie et la mort l'empêchèrent d'achever. *Les Aventures du prince de Cynthie* devaient nous révéler, au delà de tous les temps, l'époque bienheureuse où rien ne subsistera plus sur la terre, hormis les songes des poètes. Et le féerique palais du prince était tout entier construit dans l'âme ardente et noble qui en conçut la haute architecture. Il n'en demeure, hélas ! que quelques précieux débris.

Nul au monde plus que Charles van Lerberghe n'eut le culte de la pure beauté. Il y apportait des sens infiniment délicats, une conscience austère, une exaltation ingénue et prodigieuse. Son jugement, toujours déduit avec une exquise finesse, fut en général très sûr. Il l'a prouvé d'ailleurs par ses études sur Marie Bashkirtseff et sur Fernand Severin. Mais tels étaient les élans soudains de sa sincérité, qu'ils l'amenèrent parfois à des contradictions apparentes, au gré des impulsions successives auxquelles il avait obéi d'instinct. Je fais allusion ici à son brusque changement d'attitude au sujet du Vers libre. D'abord épris de la forme parnassienne, Charles van Lerberghe avait bientôt compris que le rythme libre peut seul accueillir toutes les souplesses d'un chant lyrique. L'étonnement fut extrême lorsque, deux ans après avoir donné le chef-d'œuvre le plus libre qui soit, il parut vouloir se renier lui-même en une lettre publiée par *le Thyrse*. Pure méprise de nous tous qui avions doué d'importance une simple « boutade ». Charles van Lerberghe méditait en effet d'aller au bord de la Méditerranée pour tenter d'y composer un recueil de poèmes d'une forme strictement classique, *les Ailes de Psyché ;* mais loin d'avoir renoncé pour toujours à la liberté du rythme, il se proposait d'en user *pour ce recueil-là même* « si, disait-il, à mon esprit clarifié par le soleil et l'haleine des fleurs du midi, le vers libre semble de nouveau le plus beau et celui qui doit l'emporter devant les dieux (1) ». Ce petit point d'histoire littéraire devait être fixé.

A ces notes purement documentaires et écrites à la hâte je ne puis donner de conclusion, hormis, celle qu'inspirent le respect et la douleur. Le plus radieux des poètes est mort. L'âme la plus exquise ne songe plus pour nous... Prenons le deuil, et faisons silence pour écouter passer le vol éclatant de la Gloire.— ALBERT MOCKEL.

§

Mort d'Alfred Jarry. — Alfred Jarry aimait à rappeler qu'il était venu au monde le jour de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre 1873 ;

(1) Lettre du 3 juillet 1906.

il est mort le jour de la Toussaint, avec une grande précision, dirait-il lui-même. C'est une des plus singulières figures de la jeune génération, et l'être le plus contradictoire qui soit. Très intelligent et d'une inclairvoyance rare; original assurément, et assimilateur jusqu'à la singerie; nul plus que ce chercheur d'absolu ne fut à la merci du contingent; extraordinairement compréhensif, il ignora la vie comme personne; délicat souvent, discret, plein de tact en mainte circonstance, il aimait à prendre des attitudes cyniques. Il était doué d'ingéniosité plus que d'imagination, et de son esprit géométrique et à déclenchements automatiques surgissait dix fois la même idée sous différents aspects. Volontaire, tenace, hableur un peu, il s'illusionnait facilement et toujours dans le sens de l'optimisme — d'où quelques bonnes sottises qui lui furent préjudiciables. Ses désirs furent des impulsions d'enfant : un livre en caractères alors rares en France, un canot, une cabane au bord de la Seine : il les réalisa immédiatement — incontinent eût-il dit — sans souci des possibilités, envers lui-même et contre tous. Il fut charmant, insupportable et sympathique.

Il avait fait de bonnes études et savait bien ce qu'il avait appris. Il collabora à diverses revues : *l'Art littéraire*, *le Mercure de France*, *la Revue blanche*, *le Canard Sauvage*, etc.; il donna aussi quelques articles au *Figaro*. La plus connue de ses œuvres, *Ubu Roi*, fut écrite au collège, en collaboration avec deux camarades. *Ubu Roi*, d'abord joué en famille, au Théâtre des Phynances, fut représenté au Théâtre de l'Œuvre, où l'excellent Gémier tint le rôle du père Ubu, Louise France celui de la mère Ubu, et au Théâtre des Pantins, de Claude Terrasse. Puis vinrent *les Minutes de sable mémorial* et *César Antéchrist*, deux petits livres assez rares, ornés de bois gravés par Jarry lui-même. Enfin *les Jours et les Nuits*, *roman d'un déserteur*; *l'Amour en visites*; *Messaline*, roman de l'ancienne Rome; *le Surmâle*; *le Moutardier du Pape*. Le manuscrit d'un roman *l'Amour absolu*, fut tiré à quelques exemplaires (en autographie); un *Ubu enchaîné* a été joint à *Ubu Roi*. Une des œuvres les plus curieuses d'Alfred Jarry, et dont le *Mercure de France* a publié quelques chapitres, n'a jamais paru en librairie : *Gestes et Opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien*. J'en ai le texte complet. M. Louis Lormel en possède un second manuscrit, qui porte à la fin cette mention : « Ce livre paraîtra quand l'auteur sera en âge de le comprendre ». (Je ne garantis pas l'exactitude des mots, mais seulement le sens de la phrase.) Alfred Jarry avait publié un *Almanach du Père Ubu* et trois numéros d'une revue d'estampes : *Perhinderion*. Il laisse le manuscrit d'un roman : *La Dragonne*; le texte très abondant des *Spéculations*, qu'il projetait de publier sous le titre *la Chandelle verte*, *lumières sur les choses de ce temps*; un opéra *Pantagruel*, en collaboration avec Eugène Demolder et dont la musique est de Claude Terrasse; la traduction, en collaboration avec le docteur Saltas, d'un roman moderne grec : *la Papesse Jeanne*, qui paraîtra très prochainement à la librairie Eugène Fasquelle.

On a l'impression qu'avec tous ses dons Alfred Jarry pouvait laisser une œuvre plus significative; mais il lui eût fallu se discipliner au lieu de se disperser, et, discipliné, Alfred Jarry n'eût plus été le père Ubu — notre père Ubu, dont, quelques-uns, nous garderons un souvenir ému et apitoyé.

Les obsèques ont eu lieu le dimanche 3 novembre, et c'est par un nom-

eux cortège d'amis qu'Alfred Jarry fut conduit au cimetière de Bagneux.
A. V.

§

Sépulture Alfred Jarry. — Un groupe d'amis d'Alfred Jarry avait écidé de pourvoir aux frais d'inhumation, sans aucune publicité. Mais, evant l'affluence des personnes venues aux obsèques, ils ont pensé que autres amis du défunt désireraient participer à ces frais. Il reste d'ailurs à marquer la tombe d'un signe indiquant qui dort là, et à la préserr du pied des passants par un entourage.

Nous ouvrons donc aujourd'hui une souscription, qui sera clôturée le décembre, et dans notre numéro du 16 décembre nous donnerons la liste s souscripteurs et les indications sur l'emplacement de la sépulture.

Nous notons dès maintenant les souscriptions suivantes :

Octave Mirbeau.....	20 »	M. P. Bonnard.....	20 »
Claude Terrasse.....	20 »	M. Franc-Nohain.....	20 »
Alexandre Natanson.....	20 »	M. Louis Dumur.....	20 »
Alfred Vallette.....	20 »	M. Thadée Natanson.....	20 »
e Rachilde.....	20 »	M. Alfred Natanson.....	20 »
le docteur Saltas.....	20 »	M. Gémier.....	20 »
Gaston Danville.....	20 »	Mère Ubu (feue Mme Louise France. Souscription communiquée par M. Gémier).	20 »
Félix Fenéon.....	20 »		
A.-Ferdinand Herold....	20 »	M. Léon-Paul Fargue.....	20 »
Pierre Quillard.....	20 »	Total...	400 »
Eugène Demolder	20 »		
Vuillard.....	20 »		

§

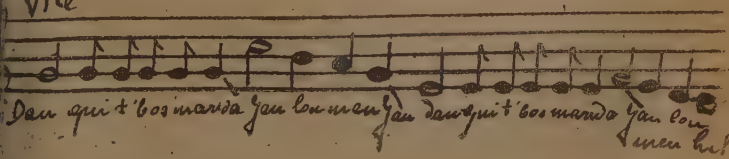
Folklore savoyard et genevois. — Nous avions reçu, avant que ne rût la lettre de M. Louis Dumur publiée dans notre dernier numéro, les nes suivantes pouvant servir de complément à l'étude de M. Van Gennep **les chansons de la Haute-Savoie** (1).

Monsieur,

Il existe en Albret une version de la chanson savoyarde que vous donnez dans *Mercure*, p. 711, 16 oct. 07. Chez nous c'est la mère qui interroge son Jan, un rçon un peu sot et qui depuis quelque temps a le délire des grandeurs. Elle che, par d'habiles questions, de savoir quelle est la femme choisie par son fils, n, au besoin, de faire rompre les fiançailles et en tous cas de se montrer d'em- e belle-mère.

C'est ordinairement une malicieuse jeune fille qui remplit le rôle de la mère, elle able de questions, le plus souvent improvisées, un jeune garçon qui doit répon- rapidement et de son mieux, improvisant aussi pour le plus grand plaisir de ditoire.

oici l'air sur equel cela se chante :



(1) Voy. *Mercure de France*, nº 248.

Et voici quelques couplets :

LA MÈRE

Dan qui t'bos marida ?
Jan lou men Jan
Dan qui t'bos marida ?
Jan lou men hil ?

JAN

Dam' b'uno hillo
S'aco sé pot
D'am' b'uno beouzo
Aco' s'trot sot

LA MÈRE

An té marideras ?
Jan lou men Jan
An té marideras ?
Jan lou men hil ?

JAN

Déouan l'Aouta
S' aco sé pot
Darrè la Gleyzo
Aco' s' trot sot

LA MÈRE

Dan qué la bestiras ?
Jan lou men Jan
Dan qué la bestiras ?
Jan lou men hil ?

JAN

Dan raoubos de sédo
S'aco sé pot
Dan peilho d'drouguet
Aco' s' trot sot.

LA MÈRE

Qué li haras mingia ?
Jan lou men Jan.
Qué li haras mingia ?
Jan lou men hil ?

JAN

Car dé poulet
S'aco s' pot
Coufit dé porc
Aco s' trot sot.

Traduction :

— Avec qui veux-tu te marier, Jean le mien Jean, avec qui veux-tu te mari Jean le mien fils ?

— Avec une jeune fille, si cela se peut ; avec une veuve, cela est trop sot.

— Où te marieras-tu Jean ? etc...

— Devant l'autel, si cela se peut ; derrière l'Eglise, cela est trop sot.

— Avec quoi la vêtiras-tu ? etc.

— Avec des robes de soie, si cela se peut ; avec des habillements de droguet, e

— Que lui feras-tu manger ?

— De la chair de poulet, si cela ce peut ; du confit de porc, cela est trop sot.

Voilà une femme qui sera bien traitée, mais il est rare que la chanson ne se t mine pas sur quelque plaisanterie d'un goût douteux.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

M. LÈBÈGUE.

D'autre part, M. A. van Gennep nous adresse la réponse suivante à lettre de M. Louis Dumur :

Cher monsieur Vallette,

Je me vois obligé de répondre à l'intéressante lettre de M. Dumur (*Mercure France* du 1er novembre) à la fois comme linguiste, comme numismate et com Savoyard (de Challes).

Certes les patois romans parlés à Genève et dans les deux Savoies sont p ches parents : mais tout aussi proches de ces patois et entre eux, sont les div patois de la Suisse romande, le valaisan notamment, ainsi que le vaudois ; même, les patois du Bugey, de la Bresse, etc. d'une part, et de l'autre les parlers val d'Aoste et des autres hautes vallées du Piémont. Il y a là toute une fam de parlers qui portent des noms divers, correspondant à des localités détermin et à des variations légères, surtout d'ordre phonétique. En gros, si l'on veut fa coïncider la nomenclature linguistique avec la nomenclature historique, on p dire que ces patois si proches sont parlés dans les pays qui constituèrent la pa orientale du premier royaume de Bourgogne. Encore ceci est-il fort approximati

Ces patois se classent, par leurs différences, d'après une échelle à échelons a rapprochés, mais sans qu'on puisse prétendre, du moins dans l'état actuel des des romanes, que l'un d'entre eux ait été le patois originel, celui dont tous les au seraient issus. On ne saurait linguistiquement regarder avec M. Dumur, « Gen et le Genevois comme le véritable centre du dialecte dit savoyard ». Sans comp que, à ne considérer que le groupe restreint constitué par les sous-patois savoyard celui de Genève n'est pas plus spécifiquement *savoyard* que les autres. Le sort torique de Genève, tour à tour capitale ou sujette, tantôt libre, française

oyarde n'importe pas ici, non plus que l'éphémère durée du Comté de Genevois. itre part, et c'est le point auquel tient le plus, je pense, M. Dumur, il serait cule de confondre la frontière politique actuelle avec la frontière linguistique, uelle zigzague à travers la Suisse : Genève, à la fois pour la langue et pour le is, est française.

e n'y mets certes point de patriotisme local : Savoyard adoptif de la vallée Chambéry et en connaissant mieux le patois que celui des autres régions, je loin de prétendre à mon tour que Chambéry, la vieille capitale du Comté puis hé de Savoie, soit pour cette raison, avec ses environs, « le véritable centre du ecte dit savoyard ». Le genevois n'est pas plus du savoyard que le savoyard genevois, les mots pris dans ce même sens ambigu, linguistico-historique.

uant à Littré, il cite le « genevois » pour cette raison qu'il n'existait pas, au nent où il en eût eu besoin, de vocabulaires, bien moins encore de dictionnaire oyard. Celui-ci, œuvre de plus de vingt ans de recherches, n'a été publié que mment (1905) par A. Constantin et J. Désormeaux. Même les grammaires oyardes sont récentes, et, chose à noter, sont plutôt dues à des Genevois (Rich- etc.) et à un Allemand (Koschwitz) et ont paru en majorité à Genève.

e sorte que c'est bien le genevois en effet qui, mieux connu que les autres iétés, a semblé être à lui seul le vrai savoyard. Il suffit de noter qu'à Annecy Chambéry ont été publiées de nombreuses œuvres modernes et rééditées de abreuses poésies, diatribes et pièces administratives anciennes en patois locaux, s fort peu de travaux linguistiques, et encore ne portant que sur des points de ail. Il eût suffi que des travaux lexicographiques parussent plus tôt à Chambéry à Annecy qu'à Genève pour que Littré citât le « savoyard » de préférence au enevois ».

n revanche, M. Dumur a mille fois raison de réclamer en faveur de son patois al si précis et si imagé. Ce qu'il dit de l'ancien usage genevois vaut aussi pour necy et pour Chambéry, mais pour des époques plus récentes ; au lycée de mbéry nous parlions patois, et en ville, dans maintes familles de vieille bourgeoi- on préférait le bon vrai savoyard à l'italien, souvenir des « Sardes », et au çais, « langue d'importation ». Ceci vaut probablement pour bien d'autres ois et villes de France. Malgré tout, les patois sont perdus : sauf dans le cas l'instituteur est du pays, et assez intelligent pour juger son patois, non du nt de vue centralisateur, qui ordonne de le mépriser, mais de celui du lin- ste et de l'éducateur qui recommande de le respecter, et de l'utiliser comme te autre « langue vivante », l'école en assure la disparition. Ce qu'on peut faire, est ce que M. Dumur recommande, c'est de tâcher de faire passer du « lan- e spécial » dans le « langage général » les termes réussis, de contribuer volon- ement et consciemment au processus d'enrichissement de la langue de tous sui- t les lois si bien mises en lumière par M. Meillet. (*Comment les mots changent sens, Année sociologique,* 1906.)

e conseil, on le donnera non pas seulemeut aux Savoyards, mais à tous ceux ont eu cette chance de parler enfants leur patois ; et on recommandera si aux parents qui se trouvent dans des conditions favorables de faire appren- des patois à leurs enfants. Et que les gens pratiques se consolent : ce ne sera du temps ni de l'exercice perdus : sachant un ou plusieurs patois français, fant plus tard s'assimilera aisément des langues étrangères : question d'adapta- fonctionnelle et de méthode.

e ne suis plus d'accord de nouveau — mais absolument pas — avec M. Dumur *patagan : patagon.* « Vers 1622, dit-il, la plus grande pièce d'argent frappée à nève reçut le nom d'écu *patagon* ». M. Dumur confond Genève et Gênes. *Geneva Genova, genevensis* (ou *bensis*) avec *genovensis, januensis.* C'est en effet à es que circulèrent les patagans, et non patagons. Dériver ce nom d'écu du nom peuple rencontré vers la Terre de Feu par Magellan, c'est montrer quelque diesse en matière étymologique. Ce genre d'appellation de monnaies déterminées est toujours une invention populaire ; le peuple interprète à sa manière les résentations figurées ou emblématiques des monnaies nouvelles et donne alors un nom dont parfois l'étymologie est très difficile à déterminer. C'est ainsi que le ple a pris les deux écussons ovales l'un aux armes de France, l'autre aux armes Navarre accolés au revers des écus d'or de Louis XV pour des lunettes, d'où le nom d'écus aux lunettes. Ces surnoms sont en tous pays fort nombreux et des nismates, par exemple M. Strœhlin pour les monnaies suisses, en ont fait une **le spéciale.**

L'origine populaire du surnom patagan donné aux écus de Gênes est probabl et plus probable est encore que le populaire Gênois ignorait les Patagons Magellan ; en tout cas ces écus — et bien moins encore ceux de Genève de tou époque — n'offrent aucune image qui puisse rappeler, même de loin, un grand sa vage qui se pavane.

Le *Quatrain Jan Patagan* ne contient donc aucune allusion aux Patagons. Il faut garder de vouloir interpréter trop aisément les formulettes populaires, qui emploien volontiers, des assemblages de syllabes quelconques, pourvu que sonores. *Pat gan* rentre probablement dans la même catégorie d'allitérations rythmées que r taplan, panpan, tintin, turlutu, cric-crac, etc.

Voici quelques parallèles. Aux Joseph on chante en Languedoc :

Jousé — Pico dou pèd— La sabato — Quièu de pato — Li soulié de marrouqui — Doubla de pèu de lapin — glin ! glin ! (Joseph, frappe du pied, la savate écul les souliers de maroquin, doublés de peau de lapin, glin, glin (1) !

Aux Mariane, on chante ;

Mariano coutano — La mairo deis auzels — S'enbolo sus la taulo — S'en trig le plus bel (Marianne, Coutanne, la mère des oiseaux s'envole sur la table choisit le plus gros) ; *Coutanno* est un mot mis là pour la rime et qui n'a aucu sens (2).

De même dans le jeu de la crémaillière on chante :

Las cramalhas soun sul fioc — Patotinteino — Las cramalhas soun sul fioc — Pat tinteino — Patafloc, etc. (La crémaillère est sur le feu, etc.) (3); les mots dénués d sens sont des allitérations imitant soit le grincement de la crémaillère, soit le bru de l'eau qui bout.

Moins intelligibles encore la plupart des formulettes enfantines pour se compte comme celle-ci, qu'on rencontre un peu partout notamment en Languedoc.

Un clou — girou — garin — garou — de pui — Simon — gargalipon — dand — feuille — meuille — dandé — clou — girou (4).

Et à Genève :

Empro — Giro — Carin — Caro — Dupuis — Simon — Carcaille — Brifon — Piron — Labordon — Tant est folhe molhe, tant est clu (5).

Blavignac, érudit digne de plus de renommée, a longuement disserté sur le sen de cette enfilade de mots. Il traduit :

« En premier lieu, plaçons-nous en cercle... Tant est la feuille mouillée qu'en fi elle tombe ».

On pourrait ajouter encore nombre de parallèles pour montrer que dans les chan sons, et surtout dans les formulettes, l'emploi d'allitérations rythmées est chos courante.

Pourtant il se pourrait que le quatrain Jan patagan ait un sens, ou du moins e ait eu un. Car dans plusieurs pays de France, Jean est un surnom qu'on donne tel ou tel animal. Dans l'Avignonnais et le Narbonnais, c'est le surnom du hibou on l'appelle Jean-chie-blanc, et on lui chante :

Jan cago blan — Coufesso lai mouninos — Toumbo del cel — Se copo las esqu nos — Toumbo del cel — Se copo lou capel — Toumbo del téulat — Se copo coustat. (Jean-Chie-blanc — Confesse les guenons — Il tombe du ciel — se cass l'échine — tombe du ciel — se casse le chapeau — tombe du toit — se casse l côtes).

Je ne sais encore si Djan est le surnom d'un oiseau, par exemple du merle ou d la pie, en Savoie ; le rapprochement de *Djan patagan et* de *Jan cago-blan* e en tout cas amusant. Il est peu probable sans doute que *patagan* soit une déform tion de *cago-blan*. Mais que tout le quatrain ait pu avoir un sens spécial, c'est que démontre ce fait, qu'à Nîmes, à Alais et dans les régions voisines, la formulet Jan-cago-blanc — Coufesso las mouninos, etc., ne se dit plus à propos du hibo mais seulement en s'adressant aux Jean pour les faire enrager. (Communiqué p un Nîmois.)

(1) L. Lambert, *Chants et chansons populaires du Languedoc*, t. I, p. 155.
(2) *Ibidem*, p. 160.
(3) *Ibidem*, p. 29
(4 *Ibidem*, p. 74.
(5) *Ibidem*, t. I, pp. 185 et suiv. pour les variantes.

nfin voici encore une variante savoyarde (région de Bonneville) que me comique M. Jean Gay, instituteur à Publier :

Djan patagan
M'a fè dé, gan
Djan l'boffu (1)
M'l'za décosu.

Agréez, cher M. Vallette, etc.

A VAN GENNEP.

§

ne lettre de M. Emile Bernard.

Cher monsieur Vallette,

e lis au *Mercure* la lettre de M. Solari fils. Je n'ai pas à revenir sur mes nions ni celles de Cézanne. Je ne condamne pas non plus M. Solari e. La lettre de son fils est d'un bon fils. Je me contente de dire ce que vu et ressenti, observé et enregistré. Cézanne seul m'intéresse et c'est que j'ai dépeint selon ses opinions et selon ses habitudes. Je m'excuse oir pu offenser un descendant qui a le respect de son père et l'admira- de son œuvre. Je félicite M. Solari de ce beau sentiment ; et si je l'ai sé, je lui fais mes excuses sincères. Je ne regrette que quelques mots rs de sa part.

Bien à vous.

EMILE BERNARD.

§

ne lettre de M. Octave Maus.

Paris, 10 novembre 1907.

Mon cher Vallette,

n article de M. Charles Morice paru dans le dernier *Mercure* m'apprend n organisant au Salon d'Automne une rétrospective d'art belge j'ai ffert Paris à mes compatriotes ». Cette nouvelle me comble de surprise e joie. Peste ! Le royal cadeau ! J'étoufferais d'orgueil si la vérité ne bligeait à en attribuer tout l'honneur à mes amis Frantz Jourdain et rges Desvallières, dont les vives instances m'ont suggéré cette muni- ce, et au gouvernement belge qui en a assumé la charge.

. Morice, qui l'ignore ou feint de l'ignorer, prête à ma modeste collabo- on les plus ahurissantes intentions. Il plaisante, évidemment. Qui eût çonné en lui un auteur gai ?

en croire M. Morice, l'exposition des artistes belges fut inutile et sans êt. Je m'incline devant sa haute compétence, tout en m'étonnant de ce huit de ces médiocres artistes (et d'autres déclinèrent l'honneur) furent, ssue du Salon, élus d'un élan spontané sociétaires du Salon d'Au- ne.

se demande pourquoi M. Van Rysselberghe, auquel il consent à order du talent, fut « si faiblement représenté ». Ceci éclaire la situa- : M. Morice n'a pas vu la section belge. Ou s'il la vue, il paraît avoir igé de la regarder.

royez, mon cher Vallette, à mes sentiments tout dévoués.

OCTAVE MAUS.

(1) Bossu.

P. S. — Il n'est peut-être pas sans intérêt d'ajouter à ces quelques r
xions le texte de la lettre que me fit adresser, à la clôture de l'exposition
Comité du Salon d'Automne :

26 octobre 1907.

Monsieur,

Le Comité du Salon d'Automne, dans sa séance du 22 octobre dernier,
chargé de vous exprimer toute la reconnaissance qu'il vous doit pour l'activité
vous avez déployée dans l'installation de la Section belge et pour la sollici
éclairée dont vous avez entouré une exposition qui a procuré au Salon de
une grande part de son succès.

Permettez-moi, Monsieur, d'y joindre mes remerciements très sincères pour
mabilité que vous avez bien voulu me témoigner et veuillez agréer l'assuranc
mes sentiments distingués.

Le Secrétaire,
PAUL CORNU.

A M. Octave Maus.

§

La Censure en Angleterre. — On en réclame la suppression, e
premier ministre a promis de recevoir, en novembre, une députation d
teurs désireux de l'entretenir de cette question. En attendant, ces aute
protestent, par l'intermédiaire du *Times*, contre une institution « autoc
tique dans ses procédés, contraire à l'esprit de la Constitution, à l'ordi
justice et au sens commun ». La protestation est signée de plus de soixa
noms parmi lesquels on trouve ceux de George Meredith, Swinburne, T
mas Hardy, G.-B. Shaw, H.-G. Wells, Henry James, Joseph Conr
Maurice Hewlett, Arthur Symons, J.-M. Barrie, A.-W. Pinero, W.
Yeats, Laurence Irving, J.-H. Mac Carthy, T. Sturge Moore, Frédéric Ha
son, Anthony Hope, Alfred Sutro, John Davidson, W. S. Gilbert, Laure
Housman, Sir Gilbert Parker, H. A. Jones, John Galsworthy, W.
Courtney, Laurence Binyon, Elizabeth Robins, J. M. Synge, Isr
Zangwill, etc.

Les griefs invoqués contre la censure sont nombreux et les argume
développés en faveur de la suppression sont convaincants. Mais l'accusé
des défenseurs qui préconisent son maintien et énumèrent ses nombr
services. Quel sera le verdict ? A défaut d'une suppression définitive,
gouvernement apportera sans doute diverses modifications qui ménager
les craintes du public et satisferont momentanément les auteurs.

Telle qu'elle s'exerce à l'heure actuelle, la censure anglaise s'écarte f
du but pour lequel elle fut instituée. C'est sir Robert Walpole qui la cr
vers 1730, afin d'empêcher les auteurs dramatiques, en particulier Fieldi
de mêler à leurs pièces des satires politiques trop directes contre les c
ruptions administratives. De nos jours, la censure n'intervient que f
rarement dans un sens politique. Au moment de la convention anglo-ja
naise, elle crut cependant prudent d'interdire les représentations du *Mika*
Mais ce sont surtout ses excessives susceptibilités morales que lui rep
chent ses accusateurs. Alors qu'elle n'a pas à intervenir dans les pan
mimes ni les scènes de music-halls, elle interdit la représentation des *Cen*
de Shelley, des *Revenants* d'Ibsen, des *Trois filles de M. Dupont*, de *M*
ternité, et des *Hannetons*, de M. Brieux, de pièces de Tolstoï, de Bern
Shaw, de Maeterlinck, etc. *Monna Vanna*, en particulier, fut interdite, pa
que, raconte-t-on, le censeur lut que l'héroïne se rendait au camp « n

s son manteau », au lieu de « *sous* son manteau ». Par contre et sans ons apparentes, on autorise *Education de Prince*, par exemple, et ucoup d'autres pièces qui attaquent assez vigoureusement la morale ventionnelle.

n sait aussi que la censure ne permet pas de mettre à la scène un sujet es personnages bibliques. Un certain nombre de pièces sont imprimées, s ne seront pas jouées tant qu'existera la censure, parce que leurs ts sont empruntés aux Livres Sacrés. Cependant, un mystère du XVIe le : *Everyman*, est représenté tous les ans, à la première scène duquel araît Dieu le Père en personne. C'est que l'acte constitutif de la censure omporte pas d'effet rétroactif ; et comme aussi elle n'a pas à s'occuper pantomimes, il a été possible récemment de représenter au Coliseum un tacle sans paroles retraçant l'histoire de Joseph et de ses frères. Mais *alomé* d'Oscar Wilde, même avec la musique de Strauss, ne peut être e sur une scène, et pourtant les concerts peuvent en faire figurer n'im- e quel fragment à leur programme.

outes ces incohérences, des décisions peu justifiées, et le fait qu'aucune vention parlementaire ne saurait toucher au Censeur qui dépend direc- nt du Lord Chamberlain et émarge à la liste civile, rendent la situation elle de la censure assez critique et les auteurs qui sont partis en guerre re elle espèrent bien obtenir sa suppression.

§

rt et alcool. — Une exposition circulante de guerre à l'alcoolisme est vellement ouverte à Munich, avec une section consacrée aux *rapports 'art avec l'alcoolisme* (sic). En effet on y agroupé une série probante, ît-il, de photographies d'œuvres d'art montrant les ravages de l'alcool. us a paru curieux de dresser la liste des tableaux élus fort empirique- t, semble-t-il, à cette fin édifiante. Je remarque tout d'abord qu'il ne s'y ve aucune *ivresse de Noé*, le caractère fortuit de l'aventure faisant sans e bénéficier la candide victime de cette immunité. Mais voici *Loth et ses s*, de David Teniers, qui semble un argument contre le vin aussi pé- ptoire que la *Tentation* de Johannes Verkolje. Teniers figure du reste ersonne parmi ces étranges documents, avec le portrait de Dresde où st représenté à l'auberge, buvant, attablé à un tonneau, comme cela se ique encore aujourd'hui en Bavière dans la cour de certaines brasseries, la Royale. Il y va encore de sa *Kermesse d'Halsmond*, du Rijks d'Ams- am, et même de la belle dame aux nobles atours, qui offre le verre de au saint Antoine de la *Tentation* à Dresde. N'est-il pas très moral au lus qu'il ait montré les débauches de l'enfant prodigue cumulant le de la table, des femmes, du vin et des bêtes curieuses ? Jean Steen est usement pris à partie pour avoir compromis le Christ dans ses *Noces ana* enguirlandées, où le populaire a l'audace de trop se délecter au miraculeux. En revanche dans ses *Saites de l'ivresse*, du Rijks, il a imé le blâme tacite du chat lustré et propret qui ne comprend rien à empérance des hôtes de céans. Adrian Brouwer, avec ses paysans brail- s et son *Buveur*, de l'Ermitage, ne saurait manquer à la fête réprouvée. s voici deux géants qui risquent bien d'en discréditer l'enseignement: ens et Van Dyck ; que viennent-il faire dans cette galerie ? Passe encore

de montrer l'ilote ivre, mais que voici donc de divines ivresses et que cortèges d'une dangereuse séduction dionysiaque ! On pense à des symphonies de Malher ! Le superbe *Uebermensch* que *l'Hercule ivre* du maître d'Anvers à Dresde ! Quant aux Bacchus adipeux et fléchissant des *Bacchanales* des Offices et de Berlin, avec ces polissons d'angelots ventrus qui pissent dans les coins, et à ce *Silène* triomphal, de la National Gallery, je crains que la verve, l'entrain, et la joie de ces gaillards ne soient plutôt contagieux. Un spectacle honteux ces chaudes liesses païennes, en belle santé et belle humeur ? Allons donc ! La morale y perd d'autant plus son latin qu'elle est représentée tout à côté par la singulière et sèche Tempérance, versant du maigre filet de sa carafe d'eau claire, de Piero del Pollaiolo, à Florence. Quant à Van Dyck, l'aristocratique personnage nous semble un peu libertin dans son sans-gêne. Le sérieux de ses intentions moralisantes serait-il vraiment démontré du fait que, à la Galerie de Dresde, il se soit avisé de donner pour acolytes à son Silène titubant les mêmes pieux disciples apitoyés qu'aux Christs de ses *Descentes de Croix* ou de ses *Ensevelissements* ? Il diable si je comprends que puissent inspirer la moindre répulsion la chaste nudité et la noblesse du *Bacchus et Midas* de Poussin, à la Pinacothèque d'un tel contraste avec les orgies flamandes, ou la superbe *Bacchanale* de la National Gallery chaste comme le premier mouvement de la VII^e^ symphonie de Beethoven ! Pour ce qui est du *Silène cueillant la grappe*, d'Annibal Carrache, à la même galerie, n'est-ce pas une fantaisie décorative d'un goût symétrique et plein de mesure, d'un charme tout pompéïen, qui donne avant tout une leçon de clarté et d'ordre.

Sommes-nous au bout ?.. Mon Dieu, oui... Mais maintenant, ce qu'il ferait beau savoir, ce sont les raisons déterminantes de ce choix aussi restreint que spécieux. Pourquoi pas, par exemple, *los Borrachos ;* seraient-ils trop sages ? Et surtout pourquoi pas telles œuvres modernes bien plus impressionnantes, bien plus directement tendancieuses : sinon *l'homme au bon bock*, du moins, le *Retour de la conférence* ; la *Bacchanale* de M. Schmoll von Eisenwerth ou la *Taverne romaine* de Bœcklin, du moins le *Buveur d'absinthe* de M. Gustave Jeanneret ?

Nous croyons que la seule leçon vraiment probante à tirer de cette étrange exposition est une fois de plus celle de l'amoralité parfaite, naturelle et nécessaire de l'œuvre d'art. Qui voudra magnifier et célébrer n'importe quelle passion ou même quel vice trouvera dans le répertoire des chefs d'œuvre autant de prétextes, sinon plus, qu'il n'en est ici de rendre odieux l'ivrognerie. Et même telles œuvres comme les *Bacchanales* de Rubens et celles de M. Franz Stuck pourraient servir à la fois aux deux fins contraires... Alors ?

Il en va autrement de la caricature. Les dessinateurs de *Simplicissimus* ont un peu mieux voix au chapitre. Ils sont là au grand complet. La vieille chiffonnière sordide qui dans les dépotoirs de Munich trouve une boutei de Champagne encore à moitié pleine, nous dira mieux le mot de la par le griffonnage d'un de ces messieurs que la jeune fille subornée Johannes Verkolje : « Tiens ! je connais cette marque... C'est celle du s où j'ai perdu mon innocence ! »

§

Conférences françaises à Strasbourg. — On nous signale

rasbourg une intéressante tentative qui contribuera beaucoup à faire ner les lettres françaises en pays annexés. MM. Charles Gérold, publiciste, Ed. Vierne, professeur de diction, ont entrepris de faire dans la capitale acienne une série de quatre causeries sur *quelques poètes appartenant la jeune Ecole française*.

La première de ces conférences a eu lieu vendredi 8 novembre et a obte- le plus vif succès.

Voici le programme de ces quatre soirées :

Première causerie : Introduction : Le Romantisme ; le Naturalisme et cole Parnassienne ; le Symbolisme et le Décadentisme ; la Jeune École. Lecture de poésies de : Th. Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire, Th. de nville, Sully-Prudhomme, Coppée, Verlaine, Mallarmé, G. Kahn, Fr. mmes, Ch. Guérin, comtesse de Noailles, etc., etc.

Deuxième causerie : Albert Samain, J. Moréas.

Troisième causerie : J. Laforgue, H. de Régnier, Fernand Gregh.

Quatrième causerie : Verhaeren, Rodenbach.

A chaque conférence, il sera donné lecture d'une série d'œuvres des ètes traités.

§

L'Exposition des XXX. — La première exposition de ce groupe a été verte à Rouen à la galerie Legrip, le 29 octobre dernier, et se continuera novembre. Elle comprend des peintures d'Henri Delepouve, Dufy, Ch. hamel, P. Dumont, Fréchon, G. Gosselin, Girieud, Klingsor, M. Lou- er, Marquet, Matisse, Ernest Morel, R. Pinchon, G. Prunier, Eug. Tir- t, etc.

§

Publications du « Mercure de France » :

Le Retour d'Imray, de Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et hur Austin-Jackson. Vol. in-18, 3 fr. 50. (Il a été tiré 7 ex. sur hol- de, à 10 francs.)

§

« Dites » et « ne dites pas ».

11 novembre.

Mon cher Vallette,

Comme on détraque la langue française ! Et la latine aussi !

Une demi-douzaine de fois par jour, la téléphoniste me dit : « On vous se. »

Chaque matin, un des journaux que je parcours m'entretient d'effluves roublantes » ou « capiteuses ».

Il ne se passe guère de semaine qu'un littérateur ne parle, avec désinvol- e, de *vulgum pecus*... Ce hideux barbarisme a remplacé le « compen- isement » qu'au temps de ma jeunesse les chroniqueurs employaient, ontre-sens, pour « longuement »

Aujourd'hui, dans *Comœdia*, Rosny... oui, Rosny lui-même... écrit vement : « Je me glissais avec le *vulgum pecus* ».

Je connais le *profanum vulgus*, je connais le *servum pecus*, mais l'adjectif *vulgus, vulga, vulgum*, non, je ne le connais pas. Et vous ?

Bien cordialement,

WILLY.

§

Le Sottisier universel :

Arrêté à deux heures du matin, alors qu'il se lavait les mains pour faire disparaître le sang d'une égratignure qu'il porte au visage... — *Le Journal*, 22 octobre.

En lisant les comptes-rendus sténographiques des honteux procès de Berlin, je me suis senti rajeuni d'un grand nombre d'années. — ARTHUR MEYER : *Le Gaulois*, 28 octobre.

Le ventre était potelé, rond et proéminent, comme celui d'une jeune femme qui vient de concevoir. — PAUL OLIVIER. — *Le Matin*, 3 novembre.

Cette constatation dérouta les idées de Jérôme, qui s'attendait à trouver un pauvre diable épuisé de misère et presque de famine, les reins efflanqués, comme ceux d'un vieux chien des rues, et les os par-dessus la peau comme une barrique. — PAUL OLIVIER : *Le Matin*, 3 novembre.

Quarante-six canetons éclos et élevés artificiellement ont absorbé pendant les deux premiers mois :

60 kg. chapelure de pain.
40 — farine de cacao.
60 — viande concassée.
11 — son.
40 — avoine et sarrasin.
14 — tourteau de maïs.
16 — poudre d'os.
1 — pain rassis.
12 œufs.
2 litres de lait.

256 — kilogrammes.

La Vie à la Campagne, 1er décembre 1906.

Il avait à son service une certitude rare. Elle assurait à son appréciation une portée d'accord avec l'horizon illimité qu'une œuvre d'initiative privée a le devoir de suivre, dans les évolutions caractéristiques du temps et de la science, dont il serait désirable de rattacher, par un lien spontané, les phénomènes manifestés aux applications de l'art. — Discours de M. Gaston Trélat, cité par *les Débats*, 21 octobre.

En France, l'Académie de Peinture et de Sculpture (1648), celle de Musique (1666) et celle d'Architecture (1671) avaient été plutôt des soupapes de sûreté imaginées par les gouvernements pour enrégimenter et assagir les indisciplinés. Préface du *Catalogue* du Salon d'Automne.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LE PRAGMATISME

—

La spéculation philosophique, autrefois localisée dans des *systèmes*, enfermée dans des écoles plus ou moins bruyantes, semble vouloir, de nos jours, briser ses barrières, aérer sa demeure et se créer un domaine aussi vaste que la vie. Une même attitude intellectuelle concentre les recherches des philosophes vers cette notion de vie capable de s'adapter à toutes les exigences de l'activité humaine.

Chaque science se caractérise par un objet déterminé et par une méthode appropriée à cet objet. Bien que la philosophie ait pour fin l'étude de l'universel, on peut dire que cet objet a deux faces. Tantôt l'universel est conçu sous la notion *savoir*, tantôt comme résumé de la notion *être*. Voici que les querelles théoriques sur la substance et la chose en soi font place aux recherches expérimentales et à l'analyse d'une métaphysique positive tout entière orientée vers la pratique. La plupart des doctrines du passé se ramènent au problème de la connaissance abstraite. L'attention de nos savants, au contraire, est fixée sur la critique de notre action pratique. Par ainsi, l'antique querelle des universaux reparaît sous une autre forme : nos philosophes contemporains, pour faire échec à l'ancien réalisme, ont adopté une attitude délibérément nominaliste. Sur cette dernière attitude une entente tacite semble régner entre les penseurs de l'ancien et du nouveau continent. L'accord est complet touchant l'objet de cette nouvelle philosophie : la réalité humaine considérée en fonction de notre activité.

La méthode, elle aussi, a changé à mesure que l'objet se déplaçait. Nous ne sommes plus tentés de construire de « magnifiques palais d'idées », imposants par leur ordonnance logique, lourds de l'appareil spéculatif qui les protège de tout contact avec le soleil de la vie. On a renversé les vieilles tours qui menaçaient d'écraser la toiture dans leur chute; çà et là de larges baies furent percées pour alléger des murs trop épais, pour oxygéner des salles longtemps fermées à l'air pur du matin. Les théories sont dépouillées de leur cortège d'abstractions. A l'ancienne conception de la réalité statique, s'est substituée la vision concrète des nécessités sociales. Cette réalité n'apparaît plus figée dans des concepts intellectualistes, mais comme embue d'une atmosphère dynamique et qui papillote. On souhaite une méthode qui s'insinue dans toutes les anfractuosités du vivant complexe, une méthode qui cliche moins le *pensé* que le *vécu* (1).

L'idée même de système est rejetée comme signifiant une limite. Nos systèmes n'épuisent jamais la nature; elle s'en affranchit et les déborde de toutes parts. Il n'y a pas *un* Pragmatisme. Il y a tout simplement des *théories pragmatistes*. « Au lieu d'un système bien défini et coordonné, il y a un certain nombre de penseurs qui sont en train de développer leurs idées et qui sont quelquefois en désaccord, voire même en opposition, bien qu'on les affuble du même nom (2). » Il s'agit donc d'un état d'âme collectif, de tendances communes, d'une marche opérée de divers lieux vers un même idéal aux contours non définis, si j'ose parler ainsi, aux horizons certains mais reculés et imprécis.

En Amérique, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, les préoccupations philosophiques sont identiques. Un gigantesque mouvement d'esprit se dessine. Sans doute qu'il existe entre tel ou tel penseur contemporain des divergences d'idées dues à l'originalité, au milieu, à la nationalité de chacun. Pourtant ces divergences intellectuelles, qu'il serait d'ailleurs facile de caractériser, s'atténuent, se dissipent au contact les unes des autres, s'absorbent dans une sorte de mentalité générale. L'ensemble de ces doctrines s'appelle *Pragmatisme*.

(1) Cf. H. Bergson : *L'Evolution créatrice*, passim.
(2) G. Papini : *Le Pragmatisme*. *Revue du Nord*.

i nous sommes en Amérique, *Humanisme* en Angleterre ; si ous regardons la France : *Philosophie de l'Action.*

Efforçons-nous de nous situer dans cette ambiance, en trai- ant sommairement les trois points suivants :

1° *Causes ou raisons de cette orientation des esprits ;*

2° *Idées essentielles qui constituent les assises de cette phi- osophie ;*

3° *Conclusions qui se dégagent du pragmatisme et coup œil sur les acquisitions de la pensée philosophique durant s dernières années.*

I

Le pragmatisme est né de la multiplicité même des systèmes ilosophiques ; non pas du tout qu'il veuille ajouter une école plus à tant d'autres déjà existantes, mais bien au contraire our protester contre le trop grand nombre de systèmes, et rtout contre l'esprit qui les conçut. Devant cet amas de doc- ines émises, depuis la spéculation orientale, quelle intelli- nce ne demeurerait éblouie ? Il nous est impossible de scru- r tous les cerveaux de penseurs de l'antiquité, de connaître utes les discussions scientifiques. Même il faut renoncer d'en- r dans l'intimité de plusieurs philosophes, car une doctrine t la synthèse d'une vie et notre existence est trop courte pour gérer pleinement l'expérience accumulée pêle-mêle. Lorsque us étudions un système, nous ne disséquons que sa struc- re logique ; son ossature dialectique est en nos mains, mais me de vérité qui y était enfermée nous échappe, c'est-à-dire principe directeur et mystérieux de ce système qui tient tant à la sensibilité qu'à l'intuition intellectuelle de son venteur. Le déchet de toute théorie est donc énorme. Pour- t il importe de faire notre choix. Notre choix ? Allons-nous omber dans l'éclectisme, le plus bâtard des systèmes ? Non, is de ce fatras de doctrines vécues et que nous tuons par poison de notre logique, ne pourrions-nous extraire une gle de conduite, un exemple, bref, une morale ?

Les nécessités de l'existence deviennent en effet de plus en s exigeantes, à mesure que la civilisation, suivant la fine marque de Cournot, accélère le rythme des générations. Jadis pouvait se contenter de couler des jours heureux à l'ombre s portiques en dissertant finement sur les trois hypostases ;

en compagnie de jeunes garçons d'une ravissante beauté, on s promenait au bord de l'Ilissus, et les calmes discours sur l'es sence de l'âme ou sur la vie des dieux faisaient chanter le cigales. Cette position n'est plus tenable. Nous appartenons une époque où les promptes décisions s'imposent, où l'éner gique résolution suivie de son acte immédiat l'emporte sur l qualité d'un jugement mûri dans les veilles. Tandis que celu ci réfléchit encore sur les conséquences auxquelles l'entraîn rait peut-être telle détermination,celui-là a déjà réalisé sa fi et savouré le prix de son effort. Détournons les yeux de rivage lointain de la métaphysique qu'aucun esquif ne pe atteindre. Ce qui n'a que de faibles attaches avec l'humanit c'est-à-dire avec l'action pratique qui s'exerce autour de nou n'est pas intéressant. Ce mot « intéressant », il faut le prend dans son sens strict.

D'autres, submergés par le flot d'opinions contradictoire ballottés à gauche et à droite, sont venus échouer sur le frê îlot du scepticisme, d'où ils contemplent la lutte des vagu spirituelles et le heurt des doctrines. Or, ce refuge est fragile privé de chaleur. Sur le mol oreiller du doute, dont pa Montaigne, ne reposent plus que des têtes exsangues, d têtes pâles d'agonisants. La société ne vit que par la for et la force n'appartient qu'aux hommes d'action, aux têtus ceux qui se font tuer pour une idée, aux esprits étroits m prompts. Le dilettantisme n'est plus bien porté aujourd'hu Le *struggle* l'a tué. Au risque d'être écrasé par de plus a bitieux ou de plus habiles, il faut prendre parti, et vite. même qu'on juge l'arbre à ses fruits, on juge une doctrin ses conséquences.Si celle-ci nous pousse à agir, si de son co merce nous retirons une fameuse utilité pratique, n'en dou pas, cette doctrine est excellente. Le pragmatisme est préci ment cette méthode qui nous aide à peser les doctrines poids de leur valeur humaine.

Ajoutez enfin que les difficultés dont les philosophes se so plu à hérisser leurs systèmes n'ont pas peu contribué à ruin dans l'opinion la réputation de l'ancienne philosophie. Qua on cite un ami de la sagesse, nous nous représentons un « p dant à lunettes et à cheveux gris », comme dit Balzac en p lant de Malherbe. Nous n'avons pas tort. Pourtant la phi sophie étant avant tout une règle de vie, un enseignement p

que, devrait d'abord nous proposer des principes clairs et adresser au commun. « Jusqu'ici, écrit M. H. Léard dans la *Revue de Philosophie*, commentant le livre de M. Schiller, *Humanism*, jusqu'ici la philosophie est restée trop souvent *spécialité* de reclus sans communication avec le monde. Le philosophe doit, au contraire, être plus pleinement homme que les autres, *s'intéresser* à tout ce qui est humain. Il doit, par contre, laisser de côté ce qui n'*intéresse point* les hommes, et sa philosophie avoir un caractère pratique. Devant être le développement même du sens commun, elle acceptera en fait et comme valables nos premières expériences et sur ce fondement bâtira son édifice. Elle cherchera à fuir tout langage pédant et prétentieux et s'exprimera dans le langage que parlent les honnêtes gens de son siècle. Il faut que les hommes du monde, les « gentlemen », puissent lire avec plaisir les livres où elle est exposée. C'est donc bien une philosophie *humaine;* humaine dans son point de départ, l'expérience ordinaire qu'elle accepte pleinement ; humaine dans le but qu'elle poursuit, l'harmonie complète de l'existence humaine dans son entrée, de sorte que l'homme ait la claire impression de l'ordre en dehors de lui et de l'ordre en lui ; humaine dans ce qu'elle laisse de côté ce qui n'intéresse point la vie humaine et seulement cela; humaine enfin dans sa manière de l'exprimer. C'est l'*Humanism* (1). »

Humanism, *Pragmatism*, *Philosophie de l'Action* font donc une large part à l'expérience, à l'empirisme, aux données des sens, à la connaissance sensible trop méprisée par l'intellectualisme. Le monde, dira M. Schiller, est vraiment coloré et la mer bruyante. Il existe même un sens très exact à cette expérience populaire que la terre est plate, que le soleil se lève et se couche (2). M. Bergson, de son côté, quoique à un autre point de vue, a démontré l'orientation de nos sens vers l'action et la difficulté pour l'homme de science de se livrer à la pure spéculation. Nous sommes tellement régis par l'intérêt, que nous rapportons à notre utilité personnelle tout ce qui nous entoure. L'homme est naturellement amené aux conceptions anthropocentriques. Pourquoi voyons-nous la lune plus

(1) F. C. S. Schiller : *Humanism*. Philosophical Essays. Compte-rendu par H. Léard, dans la *Revue de Philosophie* du 1er avril 1905.
(2) *Id.*

grosse à l'horizon, se demande M. Claparède (1)? La question a donné lieu à d'amples débats. Or, dit M. Claparède, la lune à l'horizon semble à nos sens un objet terrestre, elle nous fait plus d'impression. Lorsqu'elle se trouve au milieu du ciel, elle nous intéresse moins, et nous avons tendance à exagérer ce qui nous intéresse. Il en est de même d'un chapeau haut de forme dont nous surestimons la hauteur parce que nous lui prêtons une signification sociale. Les loups, eux aussi, paraissent plus gros à ceux auxquels ils font peur. Il entre donc dans nos jugements un élément affectif considérable. Le pragmatisme, sachant le rôle de notre sensibilité dans tous les actes de l'existence, attache une grande valeur à ces données affectives. Il pourrait prendre pour devise le vers de l'*Heautontimorumenos* du vieux Térence :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

C'est au savant américain, Charles Sanders Peirce, que revient l'honneur du mot pragmatisme et la première esquisse de cette philosophie pratique. Deux articles, parus, en 1877 et en 1878 dans la *Popular Science Monthly* avec, pour titres *Illustrations of the Logic of the Science* et *How to make our thoughts clear*, eurent un grand retentissement. La *Revue Philosophique* en donna une traduction. Peirce n'emploie pas encore le mot pragmatisme dans ses écrits, mais il s'en sert fréquemment dans la conversation. Il ne l'imprima qu'en 1902 dans son article *Pragmatisme*, pour le dictionnaire de Baldwin. W. James, admirateur et ami de Peirce, a popularisé le mot. Mais Peirce n'a pas voulu s'associer à toutes les conséquences que d'autres ont tirées de ses théories, aussi a-t-il baptisé sa propre doctrine récemment du mot *pragmaticisme* « qui est assez laid pour n'avoir rien à craindre des voleurs d'enfants (2) ». En France, M. Blondel se servit du mot sans connaître l'usage qu'on en faisait en Amérique. En Angleterre un disciple de W. James, M. Schiller, a proposé le mot *Humanisme*. La jeune école italienne emploie couramment le terme pragmatisme (3).

(1) Ed. Claparède: *Pourquoi voyons-nous la lune plus grosse à l'horizon*, *Archives de Psychologie*, octobre 1905.

(2) What pragmatism is? *The Monist*, 1905.

(3) Voir pour l'histoire du mot en particulier et pour l'analyse du pragmatisme en général l'article de M. A. Lalande, *Pragmatisme et Pragmaticisme*. *Revue Philosophique*, février 1906. — Cf. aussi L. Noël, *Revue néo-scolastique*, ma

Dès lors le Pragmatisme nous apparaît comme le point culminant de la philosophie moderne. Trois principales tendances, qui se sont manifestées au cours du XIXe siècle, semblent avoir hâté son ascension : le kantisme, l'évolutionnisme, la philosophie utilitaire.

Le Pragmatisme accentue encore les antinomies créées par Kant lui-même entre la raison pure et la raison pratique. On se rappelle la boutade d'Henri Heine. Le domestique de Kant, le brave Lampe, éprouve un tel saisissement en voyant les ravages de la *Critique de la Raison pure* parmi ses plus chères croyances que son parapluie en coton lui échappe des mains. Pris de pitié, son maître lui dit : « Ne pleure plus, je vais te rendre ton bon Dieu » et Kant se met à rédiger sa *Critique de la Raison pratique*. Cette plaisanterie de Heine confirme l'opinion des philosophes qui voient un abîme entre les conclusions des deux *Critiques*. Il est d'une part certain que, vis-à-vis de certains problèmes la raison pure avoue son impuissance (1). Mais, d'autre part, le volontarisme de Schopenhauer semble le terme nécessaire et véritable de la philosophie kantienne. Ce qui demeure du système de Kant c'est donc le germe fécond enclos dans sa seconde *Critique* : la prééminence du pratique et de la volonté (2).

« D'accord avec le kantisme, écrit M. Dessoulavy, le pragmatisme redoute fort la métaphysique pure; avec l'évolutionniste il admet le caractère provisoire et pour ainsi dire probatif de nos facultés de connaître. » De fait l'évolution ne peut être restreinte au monde extérieur. Darwin a bien montré comment les espèces se transforment et sont en perpétuel mouvement. Pourquoi notre intelligence, les principes fondamentaux de notre entendement ne subiraient-ils pas de pareils changements? Ne parle-t-on pas de la vie de l'esprit, de la vie du dogme? « Le monde, l'expérience organisée dans son ensemble, n'est-il pas chose achevée et fixée, il est toujours *in*

907; et F.-A. Blanche, *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, janvier 1907. Toutes ces études critiques contiennent en note une copieuse bibliographie des principaux livres ou articles des pragmatistes. J'y renvoie le lecteur soucieux de plus ample documentation.

(1) Cf. G. Dessoulavy : *Le Pragmatisme. Revue de Philosophie*, 1er juillet 1905.

(2) La métaphysique en général et les preuves classiques de l'existence de Dieu en particulier semblent à plusieurs philosophes soulever des problèmes insolubles pour la raison pure. C'est aussi l'avis de M. Le Roy. Cf. *Qu'est-ce qu'un Dogme ?* Cloud, 1907, et *Comment se pose le problème de Dieu, Revue de Métaphysique et de Morale*, mars et juillet 1907.

fieri : c'est l'œuvre toujours inachevée et toujours perfectible de notre esprit. Cette œuvre... se fait par des essais successifs, plus ou moins fructueux. Les axiomes sont ainsi des essais d'organisation tentés sur l'expérience, des demandes que nous lui adressons. D'aucunes sont rejetées, d'autres plus ou moins satisfaites, d'autres ont pleinement réussi (1). »

Emerson caractérise quelque part l'esprit anglais par ces mots : *matérialisme mental*. Il semble en effet impossible à un philosophe anglais de raisonner sans s'appuyer sur un fait solide (2), et sans ramener ses jugements à leurs conséquences pratiques. Berkeley, Hume, Mill et Bain ont chacun professé plus ou moins l'utilitarisme. Le pragmatisme ne saurait manquer à cette tradition. « Je le dis simplement, s'écrie W. James, parce que je crois sincèrement que l'esprit anglais en philosophie est, au point de vue intellectuel comme au point de vue pratique et moral, le guide le plus sain, le plus ferme et le plus vrai (3). » On conçoit donc que la philosophie américaine goûte fort peu la *Critique de la Raison pure*. Dans cette même conférence dont nous venons de citer une phrase, W. James appelle Kant : « le plus rare et le plus compliqué de tous les vieux musées de bric-à-brac. » Il y a dix ans, on n'aurait osé traiter aussi irrévérencieusement le philosophe de Kœnigsberg. Au reste, cette attitude pragmatiste n'est point seulement le fait des Américains ou des Anglais, mais aussi des Français. On connaît la doctrine de M. Poincaré, qui veut qu'une théorie physique soit vraie en raison même de ses applications. MM. Le Roy et Wilbois n'ont fait que vulgariser les idées de M. Bergson sur un sujet analogue et M. Remy de Gourmont a écrit de fines analyses sur notre « attitude d'utilité ». Lorsque notre expérience nous suggère une hypothèse, nous l'essayons, nous cherchons à trouver si elle est vraie. Si elle se trouve en accord avec les faits, si elle nous mène à d'autres découvertes, si elle favorise notre action nous l'adoptons, et la certitude de cette hypothèse augmente à mesure que son utilité se fait plus manifestement sentir.

(1) Cf. L. Noël et C. Dessoulavy, *op. cit.*

(2) Cf. Une très pénétrante analyse de l'esprit anglo-saxon, par M. Duhem dans *La Théorie physique*, Chevalier et Rivière. On peut également se reporter avec fruit à un article du même auteur publié dans la *Revue des Questions scientifiques* d'octobre 1893 et intitulé : *L'Ecole anglaise et les théories physiques*.

(3) William James : *Le Pragmatisme. Revue de Philosophie*, 1er mai 1906.

Ces considérations sur l'orientation des esprits nous transportent au cœur même de la philosophie nouvelle et nous permettent d'en abréger l'analyse.

II

Cette philosophie nouvelle serait indigne de l'attention des raiseurs si elle ne débutait par une *critériologie*. Toute philosophie en effet se résume dans une théorie de la connaissance. is tandis que la plupart des systèmes se sont efforcés de ttre sur pied une théorie *objective* de la connaissance spéative et logique, indépendante de son contenu, les pragmates n'envisagent la connaissance *qu'en fonction de l'action maine ou pratique*.

C'est grâce aux progrès de la physiologie que ces philosoes sont arrivés à une analyse concrète de la raison humaine. n ne fait pas au scepticisme sa part, disait Royer-Collard. t sentiment non plus. On s'est toujours méfié, avec Descar, de nos instincts, de nos goûts et de nos humeurs, qui sont mme autant d'écrans interposés entre notre raison, faite ur concevoir l'universel, et cet universel même. Pourtant s sentiments eux aussi ont leur logique et M. Ribot l'a montré avec bonheur. Le tort des intellectualistes fut peutre d'étudier l'homme *in abstracto*, tel qu'il devrait être, sans ute, mais assurément pas tel qu'il est. Il n'existe pas d'indligence pure, d'intelligence impartiale, attendant avec pasvité que la réalité l'informe. « C'est être victime d'une singuère déception que de s'imaginer que l'homme puisse se faire ne métaphysique purement objective, indépendante et expurée des besoins ou des préoccupations de la nature humaine, nageant dans le vide d'une prétendue vérité en soi. Dans ute recherche intellectuelle, déjà dans l'acte le plus simple de ger, il entre, selon Renouvier, des motifs passionnels, de croyance, de la liberté, de la finalité, et donc, au bout du mpte, l'homme tout entier ; aussi le *personnalisme* fut-il des noms qu'il donna à sa métaphysique finale, à sa nouelle monadologie, pour qui le réel consiste en personnalités nscientes, non en lois impersonnelles et en catégories absaites. C'est, au fond, le point de vue de M. Schiller (1) » et

(1) Cf. compte-rendu de M. Flournoy sur le livre de T.C.S. Schiller : *Humaism*, dans les *Archives de Psychologie*, août 1904.

de tous les pragmatistes. Une connaissance n'est jamais stri tement et purement intellectuelle, elle est toujours pénétr de motifs, d'affections, teintée d'émotions, intéressée et vo lue (1).

Qu'est-ce donc que la vérité? La vérité ne gît pas dans l'év dence qui n'est que la propriété de l'idée claire, car un obj connu clairement peut passer à tort pour un objet différent d ce qu'il était lorsqu'on l'apercevait obscurément ; elle n'e pas non plus dans le raisonnement qui combine les évidence *Les conséquences d'une proposition*, déclare Peirce, sont l critère de sa vérité. L'homme, ce grand enfant, ne dit pa « qu'est ceci? », mais « où tend ceci? à quoi cela sert-il ? Toute connaissance est donc *affective*, c'est-à-dire qu'ell intéresse notre vie, transforme nos sentiments, qu'elle influ sur notre personne ; toute connaissance est *active* en ce sen qu'elle détermine en nous une tendance, qu'elle tend à se réa liser en acte. L'esprit est un mécanisme essentiellement téléo logique, « essentialy teleological mechanism (2) ».

Si la vérité d'une assertion dépend de ses applications, i nous faut distinguer les vérités avant l'épreuve et les vérité après l'épreuve. Toutes les propositions à un moment so vraies ; c'est ce que M. Schiller nomme les « vérités candidats » quelques-unes seulement arrivent à être vraies, ce sont le « vérités élues », par suite des nécessités pratiques qui nou poussent à faire un choix.

C'est avouer le rôle prépondérant que joue dans notre vie croyance. Nous retrouvons ici la méthode pascalienne : ag comme si l'on croyait déjà, et la méthode apologétique d l'immanence qui veut qu'on *se donne* d'abord Dieu. De so côté Peirce écrit : « Produire la croyance, c'est la seule fon

(1) N'oublions pas l'importance qu'Auguste Comte a donnée au rôle du sentime dans la vie humaine. Cf. un remarquable article de Léon de Montesquiou, da la *Revue des Idées* du 15 novembre 1906, à propos de l'ouvrage de M. Paul Rit *De la méthode sentimentale*.

(2) Avec M. Papini il faut distinguer deux sortes de pragmatisme : le pragmatis *logique* et le pragmatisme *psychologique*. « Tous les deux s'occupent surtout *conséquences* des théories et des croyances ; mais tandis que le premier exami les conséquences qui découleraient d'une théorie dans le cas où elle *serait* vraie, second étudie les conséquences d'une théorie qui peuvent se vérifier seulement da le cas que nous *croyons* qu'elle est vraie, même si elle ne l'est pas. D'un autre cô on considère simplement les effets, quels qu'ils soient ; de l'autre côté, les effets bo ou désirables... Le premier intéresse les logiciens, les théoriciens de la connaissan etles savants ; l'autre, au contraire, les apologistes, les apôtres, les éducateurs. G. Papini, *op. cit.*

on de la pensée (1). » Il y a même toute une classe de vérités ui ne peuvent exister sans la foi. Voici un touriste au bord une crevasse. S'il est persuadé d'avance que ses forces le hiront au milieu de son saut, il tombera en effet, mais s'il oit qu'il peut franchir l'abîme, il le franchira sûrement. Ainsi ra W. James, « there are then cases where faith creates its vn verification, il y a des cas où la foi crée sa propre véri- ation... Croyez et vous serez dans la vérité, car vous vous uverez ; doutez et vous serez encore dans la vérité, car vous rirez. La seule différence, c'est que croire vous est grande- ent avantageux (2). »

Appliquée à certains problèmes insolubles pour la raison ire, cette théorie de la πίστις donne de curieux résultats. our le pragmatisme il n'y a pas de philosophie morale cons- uée d'avance, le monde physique n'est ni moral ni immoral, est indifférent ; aussi se prête-t-il volontiers soit à l'opti- isme, soit au pessimisme, au gré de nos désirs et de nos pirations. Tenez-vous à l'ordre rudimentaire que présentent s faits, alors le pessimisme se justifie. Ajoutons foi, au con- aire, à un univers invisible et plus vaste où l'ordre incom- et du monde actuel trouve son entière signification, l'opti- isme devient fort légitime.

La croyance en tel ou tel ordre de réalité peut créer des tions en rapport avec cet ordre et partout fort différentes uivant que le genre de croyance est positif ou négatif. Sup- osons deux propositions contradictoires : « Il est convena- e que les méchants soient punis dans l'autre monde ; » « il pugne qu'une punition ultérieure atteigne les méchants. » Il t bien clair que nos actes prendront une orientation diffé- nte, suivant qu'on choisira telle ou telle alternative.

Et nous en revenons, en fin de compte, à prendre pour cri- re la formule : *tout ce qui est utile est vrai*. Servons-nous ncore de l'exemple précédent, supposons qu'il n'existe pas e sanction morale après la mort, l'homme peut se livrer en ute indépendance à ses passions, et c'est le désordre perpé- uel au sein de la société. Au contraire, la conduite de ceux ui croient à la vie future sera sage et réglée. Il suit que la

(1) Charles Sanders Peirce, *Revue philosophique*, janvier 1879.
(2) W. James : *The will to believe*, éd. 1905.

première proposition étant bonne en ses effets est vraie. Qu'o relise la conclusion du livre de W. James, *l'Expérience rel gieuse :* « Ce que sont en elles-mêmes les réalités spirituell les plus hautes, je l'ignore. Mais je crois qu'elles existent sur cette modeste surcroyance je suis prêt à risquer ma dest née... En étant fidèle, dans la mesure de mes forces, à cet surcroyance, *il me semble assainir mon cœur et m esprit* (1). » On remarquera en passant l'analogie de ces ra sonnements avec le fameux argument de Pascal *du pari.* L'a teur des *Pensées* s'adressant aux incrédules leur dit en sub tance : « Vous, incrédules, vous n'êtes sûrs ni de l'existence d Dieu, ni du néant après la mort : pour vous les deux doctrin sont également douteuses, mais ce qui n'est pas douteux, sont les conséquences différentes des deux doctrines. » Ain pour juger de la vérité d'une conception scientifique ou ph losophique il nous suffira de nous en référer à son intérê Une idée est vraie dans la mesure où elle donne plus d'ha monie à notre existence totale. Elle est fausse ou insignifiant ce qui revient pratiquement au même, si elle n'exerce su notre vie aucune action, ou si son influence est néfaste. Ajo tons que, l'intérêt variant, la vérité d'une idée peut varier. qui est bien maintenant pourra ne plus l'être : il y a des vé tés provisoires.

C'en est donc fait de toute vérité objective universelle ? Nu lement, répondra M. Schiller, car vous entendez bien que fantaisie individuelle doit céder devant les exigences de la co lectivité. La société exerce un contrôle presque aussi sévè sur les excentricités intellectuelles que sur les excentricit morales de ses membres. Souvent son organisation est tel qu'elle rend la reconnaissance de telle vérité nouvelle presqu impossible. Quelque chose dès lors que les individus tienne pour vrai, les « vérités » qui de fait l'emportent et sont acce tées comme objectives ont un choix parmi celles que no sommes subjectivement tentés de reconnaître. Il n'y a do aucun danger que l'objectivité de la vérité soit détruite par u licence subjective. L'ensemble de nos connaissances s'harm nise avec l'ensemble de connaissances admis par ceux q vivent avec nous (2).

(1) W. James : *L'Expérience religieuse*, trad. Abauzit.
(2) Cf. Schiller, *op. cit.*, passim.

Les pragmatistes, on le voit, ne répudient pas toute métaphysique, car l'homme est aussi un animal métaphysique, et certains problèmes spéculatifs ont un intérêt pratique de premier ordre, comme l'âme et Dieu, par exemple. Ils ne contestent que les problèmes qui ne peuvent être garantis par quelque fait. Ils écartent ainsi de la philosophie toute question oiseuse ou purement verbale. « Dans les controverses sur les notions de substance et de cause, ils se rangent tout à fait à côté de Berkeley et de Hume... Dans la controverse scolastique entre réalistes et nominalistes, ils se seraient trouvés à côté de ces derniers. En effet, ils ont en commun avec eux la défiance et l'aversion pour toutes sortes de généralités vagues et d'abstractions vides, et la tendance à voir, dans les théories et les conceptions abstraites, de simples moyens ou symboles pour exprimer ou représenter des faits concrets et particuliers. La lutte engagée par les nominalistes contre les *universaux*, se présente, en un certain sens, comme un cas particulier de celle que poursuivent les pragmatistes contre l'abus des *phrases* qu'on construit avec eux. Le procédé qu'ils se proposent d'appliquer à ces dernières est tout à fait analogue à celui qui est préconisé par Locke et par Leibniz, lorsqu'ils conseillent de traduire toute affirmation, où figurent des « mots abstraits », dans une autre équivalente où on leur substitue les concrets qui leur correspondent (1). »

III

D'après les très brèves analyses que nous avons tentées du pragmatisme, et sans vouloir entreprendre ici la critique de sa méthode, on peut aisément saisir les points saillants de la doctrine et l'orientation de la mentalité qui conçut cette philosophie nouvelle. Le Pragmatisme est né « du besoin de donner aux idées un contenu réel et facilement saisissable, de trouver au milieu de conflits de doctrines, parmi les ruines accumulées des systèmes philosophiques, un moyen aisé et rapide de discerner à coup sûr ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas, de bannir à jamais le dilettantisme intellectuel, d'arriver à des convictions qui influent immédiatement sur la con-

(1) G. Vailati : *Le Mouvement philosophique contemporain en Italie. La Revue du mois*, 10 février 1907.

duite, d'unir, en un mot, la science à la vie (1). Chacun peut à son aise amplifier cette théorie, et il est laissé beaucoup de jeu à l'idiosyncrasie de chaque philosophe. « Une philosophie est toujours, en somme, la théorie d'*une* vie et non de *la* vie en général et abstraitement. » Loin de diminuer en rien la variété des vues personnelles, le pragmatisme les explique et les légitime. Généralisez le pragmatisme, vous obtenez l'humanisme, dont la parole de Protagoras peut être considérée comme la formule, « l'homme est la mesure de toute chose ». Cette phrase doit être mise au-dessus du « Connais-toi toi-même » de Socrate. Elle renferme, dit M. Schiller, la plus grande quantité de sens sous la forme la plus compacte. Platon, qui réfute Protagoras, montre simplement qu'il ne l'a pas compris.

Ch. S. Peirce a appelé sa doctrine un « sens communisme critique » ; c'est une manière de bon sens réfléchi. La démonstration du pragmatisme a l'avantage d'être facile, compréhensible à quiconque possède les rudiments de l'histoire. Tout le monde est pragmatiste sans le savoir. Il s'ensuit que cette philosophie de l'action, tout en étant la plus jeune, est aussi la plus vieille des doctrines, une manière d'empirisme radical. Les vérités premières, les principes *à priori* ne sont, ainsi que les axiomes, que des *postulats* ou règles de conduite chargés de nous guider dans la pratique et qui empruntent toute leur valeur de notre action. Le vrai est subordonné au bien, au beau, à l'utile, à tous les idéaux qui sont les ressorts profonds de la vie et la raison d'être de l'évolution.

Cette philosophie brûle ce que les autres philosophies ont adoré, elle adore ce que d'autres ont brûlé. Elle remet en honneur le *Personnalisme*, l'anthropocentrisme, la finalité tant décriés. Elle déclare que l'homme est un esprit essentiellement téléologique. L'homme ne peut connaître la nature qu'en tant qu'il l'utilise. Telle hypothèse qui concilie les faits en se conciliant avec eux est vraie, et elle est de plus en plus vraie à mesure qu'elle est plus riche en conciliation. Pour cette raison nous sommes aujourd'hui en meilleur état de juger la cause finale que ne le furent Bacon et Spinoza, car nous avons maintenant en notre pouvoir un grand nombre de faits, surtout de

(1) A. Blanche, *op. cit.*

ts biologiques. Avec Kant nous devons désormais admettre cause finale comme un élément de la nature même (1).

Le pragmatisme réhabilite l'*Irrationalism*, non pas au ns qu'il doute de la raison, mais en ce qu'il s'oppose au ionalisme, à cette doctrine superficielle qui pense trouver en omme une *pure raison*, se déterminant par elle-même indéndamment de *toute émotion affective*. Il restitue leur place x facteurs *non intellectuels* dans l'œuvre de la construction nos organes (2). L'intellectualiste réduit la volonté à l'intelence, la pratique à la théorie. Pour le pragmatiste, l'intellince repose sur la volonté.

Voilà sans doute pourquoi le pragmatisme part en guerre a fois contre le Naturalisme et contre l'Absolutisme, ses ux « bêtes noires ». Le naturalisme est critiqué pour sa tenince matérialiste et panthéiste, qui condamne l'homme à tre qu'un produit fortuit de l'aveugle et inconsciente nature, simple accident, sans raison d'être. L'absolutisme à son ur est attaqué, à cause de sa prétention à s'élancer au-des- des relativités humaines. Il perd, de ce fait, toute signifion, puisque au sein de l'Absolu toutes ces différences dont us vivons s'identifient dans une abstraction intellectuelle. umanisme, entre ces deux genres de métaphysiques rêmes, poursuit la *ré-humanisation* de la philosophie de nivers, après leur trop longue mécanisation au cours du rnier demi-siècle sous l'influence des sciences physiques et turelles mal comprises.

On le voit, cette philosophie nouvelle est moins un système ordonné qu'un esprit, une façon de penser et une méthode. ndis qu'en Amérique Peirce, James, Dewey développent r pragmatisme, l'Angleterre, préparée à ces idées par la ilosophie de Locke et de Mill, accueille avec joie la doctrine e M. Schiller, disciple de James, baptise du nom d'*Humam*. En Italie, le pragmatisme a pris une grande extension, opagée par l'école de Florence et la jeune revue *Leonardo*, nt les principaux rédacteurs furent MM. Papini, Vailati, deroni, Prezolini. En Allemagne, les écrits de MM. Sim-

1) G. E. Underhill : *The Use and Abuse of Final Causes. Mind.*, avril, 1904.
2) Cf. un intéressant article de G. Palante : *Deux points de vue en sociologie: oint de vue intellectualiste et le point de vue du vouloir vivre. Revue des s*, 15 mars 1904.

mel, Hertz, Astwald, Mach défendent la même cause, dev
cés par les œuvres de Schopenhauer et de Nietzsche.

La France n'est pas demeurée en arrière. On sait l'influe
de Ravaisson sur le mouvement contemporain. M. Bergso
su mettre en valeur la philosophie de l'auteur du *Testam*
philosophique et former toute une élite de brillants esp
qui, soit dans la critique des sciences, soit dans la psycholog
ont renouvelé les problèmes en analysant les lois de l'acti
de l'esprit et en revenant à la méthode d'introspection. N
moins puissante fut la part prise à ce *revival* épistémolo
que par M. Boutroux, dont le livre sur la *Contingence*
lois de la nature fait date. MM. Milhaud, Duhem et Poinc
n'ont pas peu contribué à la création de cette même menta
qui se retrouve, sous une forme différente, dans l'école apo
gétique dite de l'*Immanence*.

Ce mouvement ne fait que commencer, on n'en peut p
voir encore ni les fruits ni les conséquences. Malgré les div
gences inhérentes à la multiplicité d'esprits qui concouren
l'édification d'une semblable doctrine, il s'agit bien d'u
marche en avant vers un idéal plus concret, plus dynami

TANCRÈDE DE VISAN.

CHARLES GUÉRIN

ET

LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE

Et dans la haute nef de la forêt nocturne,
Prisonnière des mots profonds comme des murs,
La pensée impuissante à formuler son rêve,
Anxieuse, attend l'heure où le jour qui se lève
Baigne d'un pâle éclat les feuillages obscurs.
(*Le Semeur de Cendres*, page 123.)

I

Le poète lyrique est l'homme pour qui le moi n'est pas ïssable, au rebours du mot de Pascal, ou plutôt c'est l'homme capable de ne pas entretenir les autres de son moi. Même l se hait, il se chante, — sur le mode sarcastique ou vio- nt dans ce cas. Ainsi Charles Guérin, dans l'un de ses poè- es les plus âpres :

Chante ta peine, oui, pauvre âme, tords-toi les bras,
Et quand, lasse, quittant l'estrade, tu viendras
Quêter des pleurs de groupe en groupe, ces ingrats
Te salueront en chœur d'une longue huée,
Servante du plaisir public, prostituée !

Il est le centre de l'univers, le carrefour où toutes les voix la nature viennent se répercuter harmonieusement. Il en voie les échos modulés sur les rythmes qu'ils purent éveil- en lui, brefs ou vastes suivant l'âme qui les reçut. La dou- ir ni la joie ne sont proportionnelles au fait qui les déter- nent. La cause, c'est un caillou jeté dans l'eau. Il y aura s cercles d'autant plus larges que la nappe sera plus étendue l'eau plus limpide. De pures et profondes sensibilités sont sées par le choc que les autres perçoivent à peine. « Ecouter ns son cœur l'écho de son génie », voilà ce dont il est seu- nent capable, et confesser indiscrètement ses peines et ses isirs. Ces émotions sont l'unique matière de sa poésie, qui une effusion continuelle de ses sentiments intimes. L'époque mantique lui révéla l'utilité du décor. Il découvrit la nature

à la suite de Rousseau et de Chateaubriand. Il sentit la mélancolie de l'automne pour avoir entendu ces vers adorables de Lamartine :

> Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
> A ses regards voilés je trouve plus d'attraits,
> C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
> Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Cette attitude est assez conventionnelle. Aujourd'hui surtout par la vertu du talent ingénu de Francis Jammes, les bucoliques sont à la mode. Cependant, peu de poètes vivent à la campagne un peu plus que le temps de vacances brèves. Ils n'ont pas médité dans la solitude, interrogeant les herbes et suivant le vol sinueux des insectes. Il manque à leurs productions ces précisions et ces détails qu'il faut avoir soi-même observés pour en apprécier la justesse et la saveur.

Voilà donc ce rêveur qui va à travers champs et forêts, curieux des métamorphoses, sensible aux parfums, aux chansons à la vie nombreuse des plantes et des bêtes. Il écoute le vent léger, qui fait dans les peupliers le bruit d'une petite pluie fine; il dénombre les nuances du ciel et connaît les amours des fleurs et des insectes; il communie avec le cœur des choses.

Mais au-dessus de cet homme, qui n'est qu'un écho sonore, il y a celui qui, plus ambitieux, lève la tête et scrute le ciel. En présence de la nature, cet esprit, par un effort d'abstraction, se détourne du spectacle immédiat pour approfondir l'ordre du monde et ses raisons. Il dédaigne un instant le pittoresque et médite le problème de la connaissance. Les questions que les Sages se sont efforcés de résoudre se posent à lui; il éprouve l'angoisse de l'absolu. Il veut à son tour découvrir le sens de la vie, le secret de la naissance et de la mort, le mystère du commencement de l'Univers et de sa fin. L'énigme redoutable tente cet Œdipe, qui se désespère de ne pas comprendre, et de ne savoir qu'adorer le Sphinx ou l'invectiver.

Entre ces deux tempéraments, la limite n'est certes pas nettement tranchée. On ne peut étudier les phénomènes qu'en les isolant. Ils subissent ainsi une simplification qui les déforme, mais qui du moins en permet l'examen. Si le « que sais-je? » inquiète presque tous les poètes, ils n'y arrêtent leur attention que peu d'instants, par impuissance intellectuelle et

arce que leur destinée est ailleurs. Le poète détient la vérité ; ne peut pas s'empêcher de s'écrier : je sais ! de cet air ins- iré qui fait briller les yeux et rejette en arrière les cheveux émissants. Et ceux qui souffrent l'épouvante de l'homme evant l'infini, le désespoir de la créature éphémère en face e l'éternité, ne savent pas, communément, traduire leur pen- ée d'une façon originale.

Charles Guérin chanta merveilleusement cette inquiétude. n ne trouve pas seulement chez lui des peintures de plein air un pittoresque précis, exact et lyrique en même temps, ni e beaux chants de douleur ou d'amour. Il est précieux entre us les poètes parce qu'ayant ressenti le tourment de l'idée sut l'exprimer avec une grave éloquence. On peut avec lui ûter la joie pure de la méditation philosophique. Ce sera n plus durable titre de gloire.

Il y a donc lieu de se demander, puisqu'il est convenu que ici un poète philosophique, jusqu'à quel point il l'est et elle est la qualité de sa philosophie.

Dès *le Cœur solitaire* se devinent les deux tendances aîtresses de Charles Guérin. Elles n'apparaissent pas ici tout fait dégagées de ce verbalisme, dont le jeune génie est touré comme l'or de sa gangue. Ces poèmes sont pour la part d'une beauté stricte, d'une beauté sans au delà. Le ète n'a pas encore atteint à la passion superbe du *Semeur Cendres*, à la beauté définitive, plus froide, mais aussi plus ide, de *l'Homme intérieur*. Néanmoins, en lui luttent déjà tendance sentimentale et la tendance idéologique, le cœur la tête. Il est ainsi représentatif de toute une catégorie mes en qui ne peut pas se réaliser l'accord de la sensibilité de l'intelligence. Charles Guérin est tendre ; il est tout our. Mais il est en même temps « ce passant qu'une soif nconnaissable altère ». Il veut savoir. De ce conflit vont ulter cette amertume et cette ferveur désespérées, qui nnent à sa poésie un accent si profond.

Enfin il ne faut pas négliger un autre élément de cette per- nalité, si simple en somme : Charles Guérin fut un visuel, ume tout artiste ; mais il le fut à un très haut point. Il ait la Nature, et la regarda de près. Il pénétra dans son mité. Ses livres sont illustrés de paysages magistralement nts, par touches précises. Il n'y a guère ici de transposition

romantique, mais des notations exactes, des choses vues et non pas rêvées. Cette connaissance de la nature expliquera l'un des moments philosophiques du poète.

II

Ce qui caractérise le mystique, c'est la ferveur chaste, l'élan sentimental. Le mystique n'a pas besoin de discuter ; il n'essaie pas de construire un système logique, ou du moins cette tâche méthodique ne vient qu'ensuite. Le mystique débute par un acte de foi ; il n'interroge pas, il affirme. Il porte en lui cette évidence consolatrice de parvenir un jour, par le cœur, à la connaissance suprême. Il ne s'agit plus pour lui que d'aimer. C'est l'amour qui le hausse, et le conduit peu à peu à l'extase sacrée, à l'anéantissement en Dieu lui-même.

L'œuvre de Charles Guérin est remplie d'élans mystiques. Dès *le Cœur solitaire*, les poèmes de *l'Inquiétude de Dieu* surtout les derniers, annoncent l'ardeur du *Semeur de Cendres* et son exaltation amère :

> Je viens vers vous du fond de mon iniquité,
> Je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
> De tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,
> Etre triste avec vous, moi qui vous attristai.

Ici vraiment on commence d'entendre « ces cris profonds jaillis du cœur », dont la sincérité rend si poignante cette poésie. Ce n'est pas que *le Cœur solitaire* ne soit pas un beau livre. Il pourrait suffire à la gloire de maint artiste. Les mots d'amour qui s'y prononcent sont empreints d'une gravité voluptueuse, d'une sorte de piété triste, de crainte sacrée. Enfin Guérin peut écrire déjà sans qu'on sourie : « Poète, sois un arbre aux fruits lourds de pensée. » Il me semble cependant que, trop souvent, c'est la littérature qui mène l'inspiration au lieu de rester sa servante effacée. Mais les derniers chants sont d'une beauté vivante.

> Et j'ai trop tard, hélas ! compris que la sagesse
> Mûrit dans les seuls cœurs fécondés par l'amour...
> . . . . . .
> O Seigneur, dieu promis aux humbles, le compas
> Que la pensée humaine élargit d'âge en âge
> Dans son cercle orgueilleux ne t'enfermera pas.

Cette pensée appartient bien au mysticisme. « Le mystic

ne n'est pas autre chose qu'un acte de désespoir de la raison umaine, » écrit V. Cousin. L'ambition, que d'illusoires conquêtes de l'esprit avaient donnée à l'homme, aboutit à cette aillite proclamée avec éclat par un écrivain dogmatique evenu aux croyances chrétiennes. On ne saurait enfermer en es formules la réalité métaphysique ; le chemin qui peut ener jusqu'à Dieu est sombre ; seule y luit cette étoile qui ccompagna les Rois Mages durant la nuit fameuse. Il faut roire; il faut aimer. Celui qui se laisse guider par son cœur, elui-là trouvera la certitude, et par surcroît le repos de la ensée. L'homme simple et confiant,

Et dont l'âme, fontaine invisible qui chante,
Laisse jaillir l'amour comme une eau débordante,
Celui-là vit heureux et libre d'épouvante,
Car il porte en vivant ta certitude en lui.

Le mysticisme du *Semeur de Cendres* est plus exalté. Ce livre ussi, malgré la grandiloquence de quelques pages où circule n souffle vaste, est dégagé presque entièrement de toute rhéorique. Il est d'une richesse admirable. Volupté triste, âpre ronie, grâce familière, beauté pensive, tendresse discrète, âme de Charles Guérin s'y dévoile dans toute sa noblesse et oute sa pureté. C'est un cœur solitaire qui se lamente après amour; le poète est las,

Las d'avoir tant cherché l'amour qui seul demeure.
.....
Arrête-toi, jeune homme inquiet qui toujours
Et vainement cherchas l'amour dans les amours.

Les amours humaines passent comme des fleurs ; cet amour ui seul demeure appartient-il à la terre? le poète aura-t-il la rce de le mériter? Dans cette poésie pleine de frissons pleure n désespoir éperdu. Il y a beaucoup de larmes dans l'œuvre e Charles Guérin ; le plaisir lui-même y est songeur et amer.

Où donc, criais-je, où donc est celui qui demeure?
Tout devient, il n'est pas d'être vivant qui soit ;
Il faut pour qu'un Dieu naisse un Dieu vieilli qui meure,
L'esprit même est détruit par le temps qu'il conçoit.
.....
Mais toi la simple et faible et tendre créature,
Cœur sublime qui n'as besoin que d'un baiser
Pour saisir les profonds desseins de la nature,
Tu pleurais sans trouver de mots pour m'apaiser

.....
Dans cette humble maison nous aurons Dieu pour hôte,
L'amour n'y sera plus qu'une prière; ainsi
La femme pour les cœurs, Seigneur, qu'elle vous ôte
Parfois vous rend un cœur hier encore endurci.

Le sens de l'amour, que le poète désemparé semblait perdr
est enfin retrouvé. On met encore en lui sa confiance. Charl
Guérin, en un poème où chante le grand lyrisme de Hugo, ma
plus clarifié, sans surcharge d'épithètes, s'élève au somm
splendide de l'exaltation mystique :

J'aurais voulu rugir plus haut que la marée,
Me dissiper dans l'air sonore avec l'embrun,
Et sans mourir atteindre à l'extase sacrée
Où l'âme anéantie et Dieu ne font plus qu'un.

L'extase, je n'ai pas besoin de le rappeler, est le dern
stade où puisse monter le mystique. Cette ivresse ne dure pa
On éprouve plus douloureusement le vide du cœur, lorsqu'el
est dissipée. Bien qu'il persiste « à porter haut le lys de
mysticité », il n'a pas obtenu cette paix intérieure de celui q
possède la certitude.

De quelle foi nourrir cette âme faible à l'heure
Où fléchit le plus fier, où le plus viril pleure?
.....
Ah! Seigneur, Dieu des cœurs robustes, répondez!
.....
Il est tard, que faut-il aimer, que faut-il croire?

Cette âme faible est torturée par le doute. La doule
l'exalte amèrement. Et le poète écrit cette page d'une ferve
si souffrante :

Ce soir, mon Dieu, je viens pleurer, je viens prier
Et rompre sur ta croix les reins d'un ouvrier
Dont le labeur stérile a négligé ta gloire.

Mais il ne saurait empêcher son esprit de crier plus ha
que son cœur. Le poète exige une certitude où la croyan
n'intervienne pas. « On trouve l'ombre au fond de toute f
qu'on creuse », il veut dissiper ces ténèbres, et ne plus
faire le mystérieux tabernacle d'un Dieu que la raison e
impuissante à concevoir. C'est la victoire de la tendan
idéologique. Aprement il s'efforce à la recherche de la véri

)ieu! Quand il prononce ce nom, il faut que réponde en lui ne voix assez claire pour écarter le doute.

Il est temps de m'entendre, ô Dieu! ne sois pas sourd,
Réconforte mon âme obscure, ta servante,
Car, pareille à l'abîme étoilé de l'amour,
L'immensité des cieux nocturnes m'épouvante.

On entend le cri de Pascal : « Le silence éternel de ces spaces infinis m'effraie (1). » Le ciel va-t-il donc rester muet? audra-t-il accepter l'évangile hautain de Vigny?

Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité.

Charles Guérin ne saurait se résoudre à ce nihilisme héroï- ue. Il n'a pas la résistance de Vigny, qui notait : « La soli- ude m'a toujours rendu toutes mes forces. » Il supporte au ontraire avec peine cette solitude dont il a souffert durant ute sa vie. Ses livres, malgré les paroles d'amour inscrites resque à chaque page, sont pleins du désespoir d'être un œur solitaire. « Une tendresse ardente et toujours renfer- ée » l'étouffe. Il n'a jamais rencontré cet amour où il aurait u dépenser son inépuisable sentimentalité. S'il est seul sur terre, il voudrait du moins se donner pour compagnon ublime un idéal certain. La solitude de l'esprit s'ajoutera- elle à la solitude du cœur? Ah! situer dans le ciel un absolu vident, indiscutable, un Dieu vers lequel il monterait peu à eu avec l'aide de la douleur!

Ne va pas en nourrir de haine contre moi,
Car je suis nécessaire et sainte,
Et je ramène à Dieu les cœurs de bonne foi
Régénérés par mon étreinte.

Il est impossible de ne pas se rappeler le cantique de Bau- elaire, ce damné de l'enfer terrestre, ôtant son masque rica- eur et chantant avec toute la naïveté d'un cœur demeuré ur :

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés

(1) On rencontre encore chez Guérin la transposition du *Roseau pensant*.

Et ma pitié tombait sur toi, matière obscure
Qui ne sauras jamais ta force et ta beauté.

Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés.

A ce moment de l'évolution psychologique du poète inter vient une ruse inconsciente, ruse de l'instinct pour réconci lier le cœur et l'esprit, la tendance sentimentale et la tendanc idéologique :

Pour l'homme intérieur il n'est pas, sous le ciel,
De forme qui ne cache un sens spirituel.

Charles Guérin fut porté à l'accommodement du panthéism par cet amour de la nature dont j'ai déjà parlé. Il l'ava observée avec une si minutieuse tendresse ! Comment n'e serait-il pas venu à la mettre au rang des Dieux ! Il se laiss séduire avec complaisance ; c'était là un Dieu qu'il pouva aimer, et qu'il croyait enfin saisir.

III

Dans ces soirs de splendeur pacifique où l'on souffre
A sentir sa bassesse et sa pauvreté d'homme,
Où l'esprit aveuglé de lumière tâtonne,
Où le cœur enivré d'azur et d'air étouffe,
On a des mots d'enfants qui pleurent et supplient
Vers ce vaste univers qu'on voudrait croire Dieu.
« Ah ! dit-on, remplir l'orbe immense de la vie,
Ouvrir comme l'étoile un jour sur d'autres cieux,
Comme le roc porter le fer, l'or, et le feu,
Tressaillir au printemps nouveau, pousser des feuilles,
Etre la brume, l'eau du puits, le fruit qu'on cueille,
Vivre enfin, sans se voir vivre ! Puissante mère,
Prends-moi, terre des morts, terre des blés, ô terre !
Mêle mon corps vivant à ta grande poussière. »

Ces vers sont affirmatifs ; c'est un bel hymne panthéiste qu chante ici. Ce vers surtout : « Vers ce vaste univers qu'o voudrait croire Dieu » est d'une précision qui ne laisse rien prétendre. Ce fragment, on le devine, appartient au *Cœur soli taire*. La forme est plus libre, et moins solide que celle d livres qui suivront.

Charles Guérin osa jusqu'à des vers sans rimes, et d'ass nances douteuses. Il eut raison d'abandonner cette esthétiqu trop lâche, et les regrets qu'il exprime un jour ne mérite

ière d'être retenus (1). La forme classique convient à ces èmes d'une beauté si sobre et d'un sens si noble. Si le style Guérin, dans *l'Homme intérieur* surtout, a moins de faci- é, il est devenu plus fort, plus concis et plus pur. Néan- oins le poète a imprudemment corrigé une nouvelle édition *Cœur solitaire*, auquel il a quelquefois ôté sa grâce pre- ière. Les scrupules qu'il eut sont louables ; ils témoignent une haute conscience d'artiste. Mais il eût dû savoir qu'on me souvent chez les écrivains jusqu'à leurs défaillances, et ie certaines imperfections composent — pour une part — riginalité de bien des artistes. On avait une impression des èmes du *Cœur solitaire*. On en gardait le souvenir ; il était finitif.

Les corrections ont dérouté bon nombre de ceux qui admiraient s premières leçons de ces chants qu'on retrouve ici sans les connaître. Ils sont beaux ; mais on préférait, peut-être, leur remière beauté, moins achevée, plus confidentielle. Les re- uches de Guérin ne furent d'ailleurs pas toujours inoppor- nes ; la pièce : « Je voudrais être un homme », a été heureu- ment débarrassée d'un vers banal.

La mélancolique violence du *Semeur de Cendres* abonde en ants panthéistes, mais déjà se montre la crainte qui détourna poète de cette explication de l'univers :

Mure comme un caveau ta cellule, poète!
Veille avec ta pensée et les livres des morts,
Crains de porter ton rêve et tes pas au dehors,
Car le dieu formidable et souriant t'y guette.
. . . . . .
O Pan, but éternel de ton propre désir,
Malheur à l'insensé qui cherche à te saisir!
Ton impassible rêve est sourd à sa prière.

Cette communion avec la nature, que le familier des choses pelait avec enthousiasme, l'effraie maintenant. Charles Gué- n est très individualiste, comme tout artiste. La gloire d'un

1) (*L'Homme intérieur.*)

Mais, quelquefois, au contact dur
De mes strophes trop ordonnées
Je souffre d'un regret obscur
Pour l'art de mes autres années.
J'étais libre alors du souci
D'atteindre à la forme parfaite
Pourquoi ne suis-je pas ainsi
Resté naïvement poète.

tel être est de se différencier des autres et de vivre seul sans pouvoir jamais rencontrer un compagnon égal. Le sou de sa personnalité le retient, il ne se veut pas

Pleurant
Son âme que le vaste univers aura bue.

Mais, quelques pages plus loin, dans le beau poème qui débu ainsi : « Juin flamboie ; étendu dans la prairie en fleurs », et d l'on peut admirer un paysage d'une précision exquise, le poè accepte de se fondre dans le tourbillon magnifique des forces. sent avec ivresse « la création entière vivre en lui ». Cet homm ébloui n'est plus l'orgueilleux douteur, qui prétend mesur le rythme des choses :

Arôme, onde et rayon, et lumière et rumeur.
Il rêve qu'il retourne au réservoir des forces,
Qu'il n'est substance unie aux changeantes écorces,
Qu'un atome de Pan pour une heure incarné.
Et l'homme, ivre de Dieu, s'irrite d'être né.

Mais cette exaltation, qui transporte un moment l'âme épe due, après l'avoir soulevée sur une émotion sublime, la lais bientôt retomber. Avec l'apaisement reviennent les questio qu'on supposait à jamais résolues. Le poète a-t-il conquis sérénité dans ce panthéisme violent? L'impassibilité de la natu lui fait peur ; puis il redoute de se perdre en elle. Il ne saura abdiquer sa personnalité supérieure que l'orgueil soutient réconforte. Peut-être enfin songe-t-il aussi à la vanité de cet ruse, que l'instinct a suggérée pour accorder l'inclination d cœur avec l'ambition de l'esprit. Le panthéisme se défin en abrégé : Dieu est en tout, et tout est Dieu. Dieu n'est p séparé de l'Univers. Il n'y a qu'une substance unique et éte nelle, et qui est Dieu. Toutes les créatures ne sont que d modes de cette substance divine. Mais Dieu étant partout, ce équivaut à dire qu'il n'est nulle part. Il est impossible de le di tinguer des choses, de l'élever à nouveau sur le trône d'or la foi. L'idole, si patiemment cherchée, s'est évanouie dans vent, dans l'eau qui coule ; l'homme religieux ne découvre p ce lieu sacré où il souhaitait se réfugier et s'agenouiller. Il e donc impossible encore, en suivant ce chemin, de parven jusqu'à Dieu. Le panthéisme est un athéisme timide ; c'est transposition dans le domaine de l'intelligence de la tendan mystique.

Le moment est peut-être venu de pousser plus avant cette nalyse et de se demander si le mysticisme est une philosophie. ela est douteux. Ce n'est pas une synthèse des connaissances, n'est pas ce miroir qui reçoit la lumière des sciences humai- s et qui, incliné selon l'angle logique, projette cette clarté mpruntée sur le monde de l'absolu. Ce n'est pas un acquis, ais plutôt une tendance naturelle, une particulière façon de ntir. Cette épithète de mystique n'est pas plus précise que le ot : sentimental. Elle résume la sentimentalité dont l'homme et l'empreinte jusque sur les conceptions qui se réclament niquement de l'intelligence, qui se targuent d'être indépen- ntes de la sensibilité. Dès qu'intervient la croyance, l'atti- de philosophique ressortit non plus à la raison mais au sen- ment. L'acte de foi de Kant, affirmant *a priori* : le devoir t un fait, autorise à dire que ce critique sec et froid fut ce- ndant un sentimental; Kant est un rationaliste mystique. Nietzsche est un mystique aussi; l'invention du surhumain e semble suffire à fonder cette opinion.

Chez Charles Guérin cet amour des choses, qui lui fit cher- ner Dieu dans la nature, est si bien mêlé à la tendance senti- entale qu'on peut définir le poète : un panthéiste mystique. Il est donc retombé dans cette inquiétude dont il pensait re délivré. Le doute, il ne peut pas le supporter :

> Mais dussé-je partir sans savoir où j'irai,
> Il faut que je m'enfonce enfin dans une route;
> Je suis las de souffrir, d'être ainsi déchiré
> Par les violences du Doute.

Va-t-il donc de nouveau s'enfoncer dans la nuit et croire ? regrette « la volupté de croire ». Mais il n'est pas assez mple; il n'a plus cette naïveté des âmes neuves, qui trouvent ieu sans le chercher et qui savent sans effort le garder en les.

> Et c'est ton grand remords et ton âcre tourment
> Devant ces vrais chrétiens qui vont au divin Maître
> D'avoir, âme incertaine et trouble, cessé d'être
> Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement.

Cette vérité, qu'il a pourchassée avec une si désirante pas- on, lui est enfin apparue. Pourquoi n'a-t-il pas eu la sagesse e s'arrêter sur le chemin qui menait vers elle ? Il le regrette

âprement aujourd'hui. Et c'est son aventure personnelle qu raconte dans ce court poème :

Tirésias, prophète ancien, perdit la vue
Pour avoir contemplé, dit-on, Minerve nue.
Redoute de surprendre ainsi la Vérité,
Hors du voile qui rompt à dessein sa clarté :
Nous ne sommes pas nés pour toute sa lumière.
L'insensé qui sur elle a levé la paupière
Porte à ses yeux blessés une tardive main,
Recule, et trébuchant aux pierres du chemin,
Dans sa fuite à tâtons crie à la solitude
L'aveugle horreur dont l'a rempli la certitude.

Cette certitude est en effet terrible, plus douloureuse mêm en son évidence que le doute, dont les hésitations n'avaie pas du moins étouffé toute belle espérance. Le poète envisag l'univers de cet œil désenchanté dont Eschyle l'avait conten plé deux mille quatre cents ans avant lui. La Fatalité diri le chœur des mondes, et si les Dieux existent, ils sont eu mêmes soumis à cette nécessité implacable, au Destin, le pr mier et le plus grand des Dieux.

C'est la Nécessité qui préside au concert
Des constellations inhumaines entre elles.
. . . . . .
Je ne trouve parmi ce monde nécessaire
Personne pour prêter l'oreille à ma misère.
A contempler ce ciel trop paisible et trop beau
Où mes cris de douleur n'éveillent pas d'écho,
Un amer sentiment d'épouvante m'enivre
Et renouvelle en moi toute l'horreur de vivre.

Il faut évoquer Pascal à la lecture de ces beaux vers. O pense également à Alfred de Vigny. Charles Guérin, c'est u Vigny plus sensible et plus confidentiel, c'est un Vigny q aurait le cœur d'Eloa, sœur des Anges (1). *Les Destinées* *l'Homme intérieur* peuvent aller de pair. Ce dernier volu est vraiment une belle œuvre. La fougue du poète s'est ass gie. Il approche de l'amère sérénité des hommes mûris da

(1) Il faudrait, pour insister sur des affinités que Guérin semble ne pas av ignorées, citer entièrement le poème du *Cœur Solitaire*, consacré à l'aventure Samson :

Et tu mets à ses pieds ta plus fière tendresse !
Maîtresse, lui dis-tu, douce et belle maîtresse,
Blotti dans le brûlant oreiller de ta chair,
J'attends ce soir avec un grand orgueil amer,
Que ta lampe s'éteigne et que tu me trahisses.

solitude et la méditation. L'émotion est plus disciplinée; rdeur, toujours près d'être violente, est ici ordonnée. L'im- ession de grandeur s'en trouve accrue. Le style est pur et bre, sans inutiles développements, sans rhétorique ni vaines ages. On ne prononce guère que des paroles essentielles is une forme définitive. Ce vers plein, ce lyrisme mesuré, te austère grandeur sont caractéristiques du chef-d'œuvre. poète, s'élevant au rang des classiques, a sculpté dans le rbre une œuvre parfaite en sa pensive beauté.

IV

Dans *Elën*, de Villiers de l'Isle Adam, œuvre où le génie ne réalisa pas, on peut lire ces quelques paroles :

SAMUEL. — La science ne suffit pas. Vous finirez tôt ou tard par is mettre à genoux.
GŒTZ. — Devant qui?
SAMUEL. — Devant les Ténèbres.

Charles Guérin avait trop d'orgueil pour plier le genou. ute foi surnaturelle lui était devenue impossible. Cependant vait besoin d'un idéal en lequel il pût croire.

> Les jours s'en vont, les mains, hélas! vides de fleurs
> Me laissant seul avec une âme inassouvie
> Qu'ils ont marquée au sceau des plus âpres douleurs,
> Aurais-je donc en vain mis ma foi dans la vie?

Non; mais « ce front qui porte aussi sa lumière et ses mon- s », ce front levé vers le ciel par la noble inquiétude de bsolu, il faudra l'incliner plus humblement. Il devra situer n rêve grandiose, non derrière les nuées, mais sur la Terre, rmi cette humanité qui, malgré ses petitesses, connaît aussi éroïsme. Le poète prit le parti où tendait son cœur passionné; cessa d'interroger et choisit d'aimer. Aimer! Son œuvre est xpression fervente de l'amour; il aima la vie, la volupté, la auté; il aima la femme et les fleurs et toutes les choses de nature ; il aima même, et avec une aussi fidèle ardeur, sa uffrance et la cruauté du sort : « Ce n'est plus qu'en saignant e mon cœur se sent vivre. » Ce cœur inassouvi occupé par mour, ce cœur où l'amour est puissant et pur, va étreindre fin dans un amour puissant et pur cette « raison d'exister » i lui est nécessaire. Déjà, dans *le Semeur de Cendres*, il

l'avait un instant entrevue. Qu'on lise : « Comme un ang déchu qui marche dans ses ailes. » Le poète, inquiet d'un œuvre grande, place la suprême vérité dans la religion de l famille, dans l'orgueil de perpétuer sa forme et la race, d survivre en un être fait de cette misérable chair, qui doit tou jours endurer les affres du Fils de l'Homme.

Et devant le berceau balancé par l'aïeul,
Contemple enfin, visible aux yeux de l'esprit seul,
Et belle à la façon d'une figure antique,
La Vérité debout près du feu domestique.

Ch. Guérin a retrouvé le *sens de la terre;* il deviendra san doute un de ces *contempteurs de l'arrière-monde* à qui la fort parole de Zarathoustra enseignait la sagesse, et la beauté de c qui est nécessaire.

Cette lutte intérieure entre l'intelligence et la sensibilité, o est obligé de l'ordonner pour en faire un drame logique. Mai il ne faudrait pas s'imaginer qu'il se développa ainsi, selo cette unité d'action, depuis le premier poème de Charles Gué rin jusqu'au dernier. Ce combat se lit dans chacun de ses volu mes, où les poèmes semblent souvent avoir été groupé dans le dessein de montrer clairement ces tendances opposées tour à tour victorieuses. C'est ainsi que les prières sont suivie de pièces contradictoires; et *le Semeur de Cendres*, où brûl une si tendre ferveur mystique, où Dieu est nommé ave autant d'amour que dans l'Imitation de J.-C., se clôt sur un invocation à la Sagesse, pleine d'une sérénité, semble-t-il définitive.

V

Charles Guérin a été le témoin clairvoyant des batailles d sa pensée; il en a noté toutes les péripéties; il en a laissé u tableau d'ensemble dans le poème qui débute par ce vers « Les ombres d'une nuit d'automne sont venues. » Il fut un exception, car on pourrait en général appliquer aux poètes l mot si irrévérencieux de Schopenhauer : « La femme est u animal à cheveux longs et à idées courtes. »

Cet aphorisme impertinent m'amène à étudier dans quell mesure on peut dire d'un poète qu'il est philosophique, et si en définitive, il est possible qu'il y ait des poètes philosophi ques.

Si, au lieu de chanter exclusivement l'émoi passionnel, la ouleur ou l'allégresse qui nous viennent de nos relations ec la créature, le poète essaie de célébrer les rapports de omme avec l'absolu, on dit qu'il est philosophique. Les sen- tions passent désormais au second plan ; la première et la us noble place est réservée aux émotions spéculatives. Il ne agit plus uniquement des charmes et des rigueurs de la en-aimée ; la nature, la destinée deviennent le sujet de pen- es faciles. Cette philosophie est banale. On n'y saurait rencon- er que des lieux communs, qui évitent quelquefois la bana- é par la nouveauté du rythme et des épithètes. Elle ressem- e peu à une critique de la connaissance, dont la précision, mpassibilité, la sécheresse sont incompatibles avec la sensi- lité, l'émotivité, les effusions vagues du lyrique. La philoso- ie est la synthèse systématique des connaissances. Il n'est us de philosophie que scientifique. Il faut connaître les plus centes conclusions — provisoires — de la science, et c'est r cette base, mouvante mais du moins réelle, qu'on peut tir le temple de la Vérité — momentanée. L'organisation ysiologique du poète le rend assez rebelle à l'étude scienti- que. Il est l'amant des apparences, dont le savant doit bstraire. C'est « l'adorateur des formes, des sons, des mots », nt parle Nietzsche. Le poète est un enthousiaste et le phi- sophe un homme de sang-froid. L'état philosophique est par sence l'état d'examen et d'incertitude. L'état lyrique est un at de foi (1). Gœthe, en qui s'équilibrent, presque, la sensi- lité et l'intelligence, est un exemple rare. Encore l'intelli- nce fut-elle chez lui prédominante.

Si l'on veut se contenter de méditations d'occasion sur la ort, la destinée, l'humilité du sort humain, etc., on trouvera nombreux poètes philosophiques dans la littérature fran- ise. Il en est peu, même parmi les plus objectifs, qui n'aient, jour, écrit de beaux vers sur de pareils thèmes. En somme, réserve cette épithète de philosophique au poète qui, habi- ellement, développe de tels motifs. Il renouvelle les lieux mmuns et, par la magie du verbe, nous invite à quitter la rre. Il est un point de départ pour la méditation et l'exa-

1) En regard de la tendance philosophique chez certains poètes il serait intéressant d'étudier la poussée lyrique chez quelques rares philosophes, chez Nietzsche tout. Mais ceci est hors de ce sujet.

men philosophique, sans être cette méditation ni cet examen
Une telle émotion de pensée n'est possible qu'au détriment d
lyrisme. Il y a Vigny; mais il s'est fort justement défini : *u*
moraliste épique. Il n'avait guère d'estime pour la sensation

Il y a aussi Charles Guérin. Personne n'a exprimé comm
lui l'angoisse métaphysique, le besoin de croire, qui, malgr
l'effort de la raison, agenouillent les hommes devant une fo
quelconque, assurant la victoire de l'instinct de vivre et d'agi
Personne ne fut encore aussi douloureux et aussi noble. Cepen
dant — est-il nécessaire de le dire? — la sensibilité est plu
forte en lui que l'intelligence; sa pensée est entraînée par l
sentiment; il est plus poète que philosophe.

Mais a-t-on le droit d'abaisser ainsi les poètes et de parle
lieu commun lorsque la philosophie n'a rien inventé depuis l
période antésocratique? On a seulement écarté avec plus d
rigueur des hypothèses d'une logique peu solide. Au point o
elle en est aujourd'hui, elle aboutit à cette conclusion de n
jamais posséder qu'une certitude provisoire, précaire, qu
cesse d'être le suprême degré de la connaissance précisémen
parce qu'on l'a gravi. Cette recherche passionnée est d'autan
plus illusoire que toute philosophie, que toute science même
sont de pures créations de l'esprit. La vérité est toute int
rieure. Il y a autant de vérités que d'individus qui pensen
Et chacune d'elles est légitime, sans qu'un critérium certa
puisse les départager, et les classer selon une hiérarchie ob
jective. La vérité, c'est ce que je pense; l'erreur, c'est
vérité de mon voisin. Tout cela est devenu banal et indisc
table; tout cela, c'est *tresser de la paille pour oublie*
comme disait Vigny.

Qu'importe d'ailleurs la diversité des théories de la connai
sance? L'objection sociologique se résoud facilement. En effe
le panthéisme finaliste des Stoïciens et l'ataraxie, le criticism
de Kant et l'impératif catégorique, le scepticisme d'Epicure
l'apathie, malgré les différences qui semblent opposer c
théories l'une à l'autre, donnent dans la vie d'identiques résu
tats. L'attitude passive du Stoïcien ou de l'Epicurien semb
contredire l'attitude active du Kantien. Mais l'un ou l'aut
agiront de même dans une circonstance de leur existence qu
tidienne, suivant les vertus traditionnelles et les usages de le
temps. L'immoralisme de Nietzsche est un point de vue

sprit sans influence sur la conduite pratique. On doit aussi marquer que, par dilettantisme philosophique, l'acte est u pour moins important que les principes dont on le jus- e; la fin préoccupe moins que la méthode qui nous y déter- na. En définitive, dans l'incertitude de toute vérité, dans norance d'un but et d'une récompense, il faut pratiquer les tus parce que cela est élégant. Et c'est le Renanisme.

> Ah ! pécheurs naïfs que nous sommes !
> Rien ne vaut la gloire, vois-tu,
> De vivre pour léguer aux hommes
> Un haut exemple de vertu,

crie Charles Guérin dans *l'Homme intérieur*. La conclusion toute recherche spéculative est la même pour tous les nobles prits ; on doit vivre une vie haute et pure, se surmonter soi- me sans cesse.

Cette ascension vers la sagesse se fait toujours par les che- ns que le temps contemporain du philosophe lui indique et trace. L'échelle des valeurs, c'est l'époque elle-même qui graduée. Elle est le produit de causes innombrables et s tendances dominantes. Un homme de génie la formule, is il ne l'invente pas. Il n'est que la voix de l'heure. Cha- e siècle, a-t-on dit, a la morale qu'il mérite.

Néanmoins, il ne faudrait pas simplifier à l'extrême. Je ne rds pas de vue cette individualité, mise à la base de tout. ndividu est la mesure de son idéal. Aussi distingue-t-on la rale des maîtres de celle des esclaves. Mais si les vices ont angé, les vertus sont demeurées les mêmes. L'homme, qui dans la méditation de l'éternel, se propose un idéal hors s atteintes de la bassesse commune. Il s'efforce de se mode- à la ressemblance d'une perfection qu'il a placée haut.

Charles Guérin avait l'âme haute, et c'est pourquoi sa poé- chante d'un accent qu'on ne peut confondre avec nul autre. ne veux pas dire qu'il soit unique. Une époque, qui eut llarmé et Samain — à ne parler que des morts — a vu heter par ces pures consciences bien des lâchetés. Mais llarmé fut impersonnel dans son œuvre. Ses poèmes sub- s, fatigués à force de perfection comme ces peintures diffi- es où le pinceau a corrigé, surchargé, retouché, couvert core, avant de fixer la note voulue, ne disent rien de son ie. Samain exprima surtout l'amour. Ses qualités distinc-

tives sont ailleurs que dans les rares poésies de ce ton sob et fort :

Pense ; domine l'Age et respire l'Espace ;
N'espère pas ; l'Espoir est un oiseau rapace ;
Vis, si tu peux, dans l'éternel, l'heure qui passe.

Charles Guérin, au contraire, s'est mis tout entier dans s vers. On y peut lire l'histoire d'une âme, d'une âme fine fière. Certes il ne s'est pas raconté. Ses livres ne confesse rien de trop individuel. Il sut atteindre à cette généralisati qui l'élève au rang des classiques. Aussi son œuvre est-e vivante,

Car les plus fiers joyaux se ternissent avant
Que le simple parfum d'une âme s'évapore.

Il eut une âme pleine d'échos, cathédrale vaste et sonore le moindre mot prononcé participe du mystère et de la nobles du lieu ; une âme avec des lointains, des profondeurs d'omb et des vitraux de clarté. Les âmes contemporaines, si on v bien me laisser conduire plus loin cette comparaison un p lourde, sont construites selon l'architecture du temps, qui réussit que les maisons de rapport, petites chambres étroi et basses, ouvrant sur la cour humide, avec revêtement trompe-l'œil, stucs et cette prétention pauvre des décors mi rables. Aussi la plupart des œuvres ne sont que littératu « C'est un métier que de faire un livre comme de faire u pendule. » Ceux-là seuls dureront qui auront mis en l œuvre autre chose que de l'art : un peu d'humanité vivan

L'œuvre de Charles Guérin est humaine. Elle est trem de larmes. Apre, amer, tendre, pensif sont les mots qui répètent le plus souvent dans ses poèmes. Ils sont significat Guérin est aussi voluptueux, sans animalité. Je précise ce restriction à cause de la poussée de sensualisme, souvent v gaire, du temps contemporain.

Car le Maître des eaux, de la terre et des cieux,
Qui souffle le pollen sur le pistil, n'assure
L'auréole et la paix éternelle qu'à ceux
Pour qui la volupté ne fut pas la luxure.

Cela c'est une des caractéristiques de Charles Guérin. Il v qu'on aime « avec une fougue ingénue et puissante ». Il tendre et pur. Beaucoup de frissons dans ses livres et peu

ourires. Lorsqu'il sourit c'est à travers ses larmes. L'émotion ntenue, la noblesse intérieure, la fierté discrète, cette simicité éloquente et grave gardent à son œuvre un ton toujours evé. Malgré sa tristesse, il n'est pas un pessimiste. On lit ns *l'Homme intérieur :*

Au cœur de l'éternel silence
N'être qu'un mort entre les morts.

Mais il a écrit aussi :

O nature, génie éternel, ô grand Etre,
Je mets ma passion et ma gloire à connaître
Tes forêts, tes vergers, ta flore et tes moissons,
Et l'air et les couleurs de tes quatre saisons,
Et je dois à l'amour dont ta beauté m'enivre
Mon regret de n'avoir qu'une existence à vivre.

L'œuvre, sur sa fin, parvint à une sérénité douloureuse. Le ète s'y réalisa pleinement; il est aujourd'hui le seul avec i l'on puisse méditer. Il vécut à l'écart, isolé dans sa noesse et dans sa mélancolie passionnées. L'orgueil des âmes périeures l'empêcha de faire signe à la gloire. Elle n'amena s vers lui la foule des hommes, qui n'auraient pas compris aimé cette fierté.

Je reste seul, le front pesant et les mains jointes,
Méditant le destin trop bref de ces esprits
Qui, frères des foyers avarement nourris,
Font de grandes clartés soudaines, vite éteintes.

Charles Guérin a disparu dans l'ombre éternelle avant d'aoir donné toute sa clarté. Le chant s'est tu ; la lyre ardente est brisée ; mais sa voix fut si pure que l'écho en retentira ngtemps dans les cœurs solitaires et dans les âmes pensis.

PAUL DELIOR.

LE PALAIS ENCHANTÉ

—

On ne triomphe de la vie qu'en se soumettant à ses lois.

La vie est loin : voici le palais du silence.
L'épaisseur des rideaux a vaincu le soleil,
L'heure glisse, pensive, ou parfois se balance,
Et sa sandale d'or respecte le silence.
La lumière voilée est la sœur du sommeil,
Le lys du rêve, ici, lentement se balance,
Et sa candeur jamais n'épouse le soleil.
Tout caresse... On entend des musiques muettes :
Une âme somptueuse, avide d'apparat,
Pour enchanter les yeux de quotidiennes fêtes,
A décoré les murs de tentures muettes :
Le satin se marie au velours nacarat ;
Sereine, la couleur célèbre ici ses fêtes,
Comme une impératrice aux grands jours d'apparat.
Hors des vases chinois s'exaltent des fleurs rares,
La vie est loin : voici l'empire des parfums.
L'orchidée érigeant ses pétales barbares
A la forme perverse unit des odeurs rares,
L'air suave guérit des soucis importuns ;
Et l'âme, libre enfin des contraintes barbares,
Se livre nue aux bras tenaces des parfums.
La volupté complexe habite la demeure :
Epars sur des sophas, des livres grands ouverts
Ajoutent du mystère au jour qui les effleure.
Le temps les a sacrés : dans leur page demeure
Le premier des matins qui dora l'univers ;
Tout l'être est caressé quand le doigt les effleure,
Par eux, les jardins bleus des songes sont ouverts.

Des jades japonais ont des douceurs d'étoile,
La vie est loin : voici le monde merveilleux.
Et là-bas, protégé par un septuple voile,
Le chef omnipotent surmonté d'une étoile,
Trône sur un lotus Bouddha, maître des dieux!
Son énigme s'accroît de l'ombre qui le voile,
Vers lui monte l'espoir des siècles merveilleux.

★

Est-elle fée, ou reine en une cour de reines,
Est-elle seulement l'âme de ce décor?
Ou sylphide a-t-elle eu des nuages pour traînes?
On ne sait... L'œil la voit, mais l'esprit doute encor :
Comme un rayon de lune, elle est fragile et pâle,
Et sa marche muette a l'air d'être un essor;
Son corps est transparent et pareil à l'opale
Qui porte un incendie en des flancs cristallins ;
Ses yeux ont la splendeur d'une nuit estivale,
Son sommeil n'a jamais fatigué les coussins ;
Ses gestes, plus légers qu'aux gazons n'est la brise,
Sont comme des baisers chastement clandestins.
Dans sa voix on entend un jet d'eau qui se brise,
Sa grâce défaillante eût inspiré Shelley,
La rosée est moins frêle au soleil qui l'irise.
Son nom, ombre de fleur, ou fuite d'un reflet,
Evoque la douceur d'un être diaphane
Qui glisserait, la nuit, ainsi qu'un feu follet ;
Toute bouche sourit en disant : Liviane.
Ce nom répand dans l'air une saveur de miel,
Ses syllabes sont une odorante liane.
La voir, c'est tout à coup s'évader du réel,
Et c'est sentir présent dans le corps de la femme
Ce que l'espoir humain n'imaginait qu'au ciel.
Dans un décor magique elle enferme son âme :
Elle aime les beaux vers, le mystère, les dieux,

Et l'encens déroulant sa vaporeuse trame.
Elle a peur de l'éclat des matins radieux,
Aussi s'enivre-t-elle au palais du silence
D'un soir perpétuel qui caresse les yeux ;
Et là, que l'heure glisse ou parfois se balance,
Parmi les chatoiements du velours nacarat,
Elle règne avec une imposante indolence,
Comme une impératrice aux grands jours d'apparat.
Ecoutons! Voici s'élever sa voix!
La brise d'avril a moins d'harmonie
Quand d'un vol furtif elle émeut les bois.
Ecoutons! son chant raconte sa vie.
Liviane dit : « Qu'importe l'amour?
Mon âme, parmi mon palais étrange,
Goûte seulement des voluptés d'ange,
Mon désir n'a pas de réel contour.
La musique seule a baisé ma bouche,
Et ma robe seule a touché mes seins ;
Nul n'a jamais su mes secrets desseins,
Même le frôler du vent m'effarouche.
Mes sens délicats savent percevoir
L'esprit des parfums, l'aile du silence,
La voix des couleurs que l'ombre nuance,
Et le pas léger des songes, le soir ;
Les fleurs sont pour moi des amantes frêles
Dont la chair se plaît aux subtils frissons ;
Leur robe varie avec les saisons,
Mais le même amour me sourit en elle.
J'aime la splendeur froide des joyaux ;
J'ai pour talisman une aigue-marine
Qui suspend son eau verte à ma poitrine,
Au creux satiné des contours jumeaux.
Que le matin clair prenne son essor,
Ou bien que la nuit lourdement s'affaisse,
Un peu de gaîté luit dans ma tristesse,
Ce nuage gris qui reste ourlé d'or.
L'idéal me parle au delà des formes,

L'Invisible a pour verbe l'univers,
Et mon esprit, sous des voiles divers,
Etreint le corps nu des fuyantes normes.
J'ai vers la Beauté des élans pieux,
Je brûle à ses pieds l'encens de l'extase :
Le rythme d'un vers, le galbe d'un vase,
Me font pressentir l'approche des dieux.
Qu'importe l'amour ? Qu'importe la vie ?
Le songe suffit dans de beaux décors,
Tout tumulte ici s'apaise en accords,
Et ma douleur même est comme une amie.

★

Or voici : harmonie et splendeur de l'instant,
Rosalinde entre avec sa grâce familière
Au palais du silence où l'amitié l'attend,
Beau cygne féminin glissant sur la lumière.
Deux sœurs ayant grandi près du même berceau,
Et mêlé jour à jour l'eau vierge de leur âme,
Deux grains d'encens fondus dans une même flamme ;
Emus d'un même espoir sur le même rameau,
Deux boutons réveillés par l'aube printanière ;
Dans un même collier deux perles se suivant :
Tout ce que réunit ce monde décevant
Pour charmer notre esprit d'un symbole éphémère
Offre aux yeux moins de grâce et moins d'affinités
Que vous, ô Rosalinde, auprès de Liviane,
Dans l'éclat apaisé du matin diaphane.
Sous les plafonds hautains, bizarrement sculptés,
Elles glissent parmi les livres, les étoffes,
Jouissent des couleurs, des formes, des reflets :
Leur caprice s'égare aux confins du palais
Où le Rare et l'Etrange harmonisent leurs strophes,
Et suspendent aux murs des poèmes muets.
Près d'elles un arum est si doux à la vue

Que leur pas attentif soudain s'est arrêté,
Et le chaste sommeil de la corolle nue
Inspire un songe unique à leur double beauté !
Partout flottent, mêlés, du rêve et des arômes,
Tandis qu'en l'onde calme et blanche des miroirs,
Les deux songeuses voient sourire leurs fantômes,
Pâles également sous de lourds cheveux noirs ;
Dans chaque chambre ainsi leur corps se multiplie,
Et toujours côte à côte, en un bonheur pareil,
Elles sentent partout l'amitié qui les lie,
Cœurs vierges savourant un rêve sans réveil...
Les jours après les jours coulent sur leur extase
Ainsi qu'un clair ruisseau dans la vallée en fleurs :
L'art leur offre un vin pur dans les flancs d'un beau vas
Les voluptés du ciel ne valent pas les leurs.

★

Or le printemps est loin... C'est par un soir étrange :
La vie est lourde au cœur comme aux vignes d'automne
Les raisins qui seront l'orgueil de la vendange.
La chair lasse éprouvant un émoi qui l'étonne,
Secrètement, parmi le jour qui diminue,
Ecoute des conseils qui lui viennent de l'ombre.
Sous les robes se glisse une ivresse inconnue,
La bouche de l'Amour se pose sur la bouche,
Ce soir, la Vierge est lente à regagner sa couche.
L'ardeur du sang se mêle à la ferveur de l'âme,
Sous le ciel étoilé la terre ivre se pâme.

★

Le jour tombe indècis des lanternes chinoises !
Pas un bruit ! On croirait entendre glisser l'heure.
Par delà le velum enrichi de turquoises,

Les regards fixés sur l'étoile intérieure,
Siège dans l'absolu le dieu muet de l'Inde,
Et Liviane est seule, oubliant Rosalinde.
Des lys, partout des lys épandus autour d'elle
Evaporent sans fin leur âme sensuelle,
Rouges ou blancs, pervers et chastes, tout ensemble.
Leur corolle parfois, presque vivante, tremble
Sous le baiser furtif d'une lèvre invisible :
Moins ardents étaient ceux qui parfument la Bible.
Les coussins sur lesquels s'étendent la songeuse,
Doux aux corps comme l'est à l'âme la musique,
Bercent sur du velours sa nonchalance heureuse ;
Ses nerfs sont défaillants d'un grand trouble physique,
Et peu à peu la fièvre anime son visage ;
Sa gorge émue est à l'étroit sous son corsage,
Tandis que, débordant comme une coupe pleine,
Chaque lys à longs flots exhale du vertige.
L'air de plus en plus tiède émeut comme une haleine...
La nuit vient... Le palais augmente son prestige...
Ah ! voici qu'une voix monte parmi les lys,
Unissant savamment le blâme et la caresse,
Et dénonçant enfin la douleur qui l'oppresse
A Liviane, pâle en sa robe aux longs plis :
« Amante des joyaux et des riches étoffes,
Pourquoi n'ouvrir jamais ton palais enchanté,
Pourquoi te contenter du murmure des strophes,
Et dédaigner l'ardent poème de l'été ?
Quand les vents vagabonds, amoureux de ta porte,
T'enivrent du parfum des plus lointaines fleurs,
Pourquoi, muette ainsi qu'une princesse morte,
Derrière tes rideaux augmenter tes pâleurs ?
Quand la pivoine mûre, au long des heures chaudes,
Desserre sa corolle et meurt de volupté,
Pourquoi ne suis-tu pas, avide de clarté,
Le fleuve dans ses flots roulant des émeraudes ?
Pourquoi, lorsque le coq annonce le matin,
Ne pas guetter au ciel l'éveil de la colline,

Et ne pas saluer son front qui se dessine
Comme un visage aimé dans un passé lointain ?
Puis, lorsque le soleil dans l'air tiède se lève,
Et promet à l'abeille un fertile travail,
Pourquoi rester toujours prisonnière du rêve,
Comme une sainte enclose en l'azur d'un vitrail ?
Liviane, pourquoi vivre hors de la vie,
Pourquoi leurrer tes sens d'un bonheur mensonger ?
Pour satisfaire enfin ta soif inassouvie,
Cueille le fruit d'amour dans le riche verger.
La musique, les vers, les tableaux, les beaux vases,
Les savoureux plaisirs d'une longue amitié,
T'offriront vainement leurs mystiques extases,
Le vieil instinct d'aimer parlera sans pitié.
Vois, les chemins du monde attendent ta venue !
Ce soir, d'ardents soupirs se mêlent dans les airs,
Toute chair sent en elle une ivresse inconnue,
Malgré toi, le désir brûle dans tes yeux clairs.
Le chant de Lohengrin a fait frémir l'espace :
Le cygne virginal cingle vers ta beauté ;
Ne vois-tu pas, là-bas, une blancheur qui passe ?
Ouvre à son vol lointain ton palais enchanté !
Suavement l'Amour voilé de poésie
Séduit d'abord l'esprit sans effleurer le corps,
Puis égare les pas vers la couche choisie
Où grandit tout à coup l'orage des transports.
Le Chevalier sourit sous la magique armure :
Il est là, Liviane, au seuil de ton palais !
Laisse ses doigts charmés caresser ta ceinture,
Ou chercher tes bras nus sous tes lourds bracelets.
Que la réalité supplante ta chimère !
La glycine s'attache au chêne musculeux :
Avant le prompt déclin de ta grâce éphémère,
Cherche pour ta faiblesse un appui vigoureux. »
Ainsi parmi les lys, écho lointain d'un rêve,
La voix monte, et s'éteint dans la nuit qui s'achève.

*

Or, depuis ce soir-là, cinq ans se sont passés :
Liviane, à jamais éprise de ses songes,
Derrière ses rideaux qui sont restés baissés,
Rôde encore, parmi les lumineux mensonges
Des jades japonais et des tapis chinois.
Le soleil n'a pas vu l'opale de ses doigts,
L'empire du silence ignore encore la vie ;
Rien n'est changé, sinon que l'âme inassouvie,
Liviane devient plus triste chaque jour,
Et visite ses fleurs avec un pas plus lourd.
Impuissante à guérir le mal qui s'exagère,
Rosalinde aujourd'hui se sent une étrangère,
Et ne vient qu'à regret dans ces mêmes décors
Où sa beauté jadis déroulait ses accords,
Ainsi qu'une gondole approchant du rivage
Déroule l'or tremblant de son noble sillage.
Oui, l'amitié n'est plus, pour Liviane, hélas !
Que ce breuvage vain qui ne rafraîchit pas,
Et que la main bientôt, frémissante de fièvre,
Dans le vase encor plein pousse loin de la lèvre.
Rien n'est changé ! Pourtant où donc est la beauté
Dont s'animait jadis le palais enchanté ?
L'empire des parfums a perdu ses arômes !
Dans les profonds miroirs, plus de limpidité !
Pour Liviane l'ombre où jouaient des atômes,
Au long des chemins d'or tracés par le soleil,
Ne tisse plus sa soie impalpable et changeante,
Plus douce aux yeux jadis que le premier sommeil.
Un arum autrefois si beau se désargente,
Et la mort rôde autour de son calice froid ;
Les jades ; les émaux sont sans éclat ! Les choses
Ne laissent plus filtrer sous leurs paupières closes
Le regard infini que seul le rêve voit :

Regard qui se fait route à travers l'apparence,
Et s'en vient jusqu'à nous du fond de l'univers.
Sous les plafonds en deuil de leur magnificence
Ne monte plus l'essor du songe et des beaux vers.
Prodige ! si parfois le piano s'éveille,
Chaque note se change en papillon blessé
Qui heurte lourdement la pensée et l'oreille
De son aile sanglante et de velours froissé,
Puis tombe, se relève en un vol qui se brise,
Et dans l'air ténébreux lentement agonise.
Ah ! l'esprit porte en lui toute réalité,
Et l'âme triste vit dans un monde attristé.

★

C'est le soir : une fête étrange se prépare.
Liviane veut rendre au palais sa splendeur :
Des cierges, en tous lieux, exaltent leur ardeur,
Les velours cramoisis déchaînent leur fanfare ;
Au pied du grand Bouddha songeant sous sa tiare,
Et sur l'autel massif trônant avec raideur,
L'encens suspend sa gaze bleue et son odeur;
Un arbre nain figure un symbole barbare...
Des flambeaux font danser des reflets sur les murs,
De longs éclairs d'argent sortent des coins obscurs,
Dans l'ombre des joyaux soulèvent leurs paupières ;
Cependant Liviane, avec des gestes lents,
Enveloppe son corps de tissus opulents
Où la fraîcheur des fleurs combat le feu des pierres..

★

Dans le suprême éclat des suprêmes flambeaux,
Le palais enchanté redouble sa féerie :
Jamais ne scintilla plus noble allégorie.
Pas un son! Le silence émouvant des tombeaux...

Le mystère infini rend les songes plus beaux...
Des doigts ou du regard, avec idolâtrie,
La prêtresse indolente à la grâce fleurie
Caresse ses coussins, ses jades, ses émaux,
Puis un poignard sculpté dont la forme la tente.
Mais brusquement s'éteint la dernière clarté,
La nuit immerge tout dans sa lividité !
La fête a réussi ! Liviane est contente !
Or voici qu'en son cœur, d'un poing rapide et fort,
Elle plante soudain son poignard, — et la mort,
Et tombe au pied du Dieu, dans sa robe éclatante.

ALFRED DROIN.

JACQUES CASANOVA CHEZ VOLTAIRE

AOUT 1760

—

Le 20 août 1760, le hasard de sa vie aventureuse ramena Jacques Casanova à Genève; il s'y installait à l'auberge d Balances. Dans cette ville, et précisément dans cette maiso il retrouvait le souvenir d'une des liaisons les plus pathétiqu de sa carrière amoureuse. C'est là que, treize ans auparavan il s'était séparé pour toujours de cette Henriette qu'il ava aimée avec toute la fougue dont il était coutumier, avec tou la constance dont il se croyait capable; il l'avait rencontr déguisée en officier de fantaisie en compagnie d'un capitai hongrois et n'avait eu aucune peine à la deviner femme so son travesti; de longs mois, il vécut avec elle à Parme, se fa sant appeler M. de Farusi, jusqu'au jour où Henriette fit rencontre d'un de ses compatriotes, M. d'Antoine, qui cherchait pour la ramener à sa famille, car elle était fi de grande maison et seul un coup de tête l'avait pu engag dans cette aventure extravagante de courir le monde, en h bits de carnaval (1). C'est ce qu'apprit à ses dépens Casanov Le moment où il se sépara de cette jolie créature, dont la de tinée énigmatique avait pimenté l'agrément de leur liaiso compta certainement parmi les heures les plus cruelles de vie, qui ne s'embarrasse pourtant pas, d'ordinaire, de regre inutiles, de remords, ni de vaines tristesses. Dans la peti chambre de l'auberge des Balances, les deux amants se fire de longs adieux que n'adoucissait nul chimérique espoir: gravant sur une vitre de la fenêtre le dernier mot de leu deux destinées qui se désunissaient, Henriette laissa à s ami cet avis suprême : « Tu oublieras aussi Henriette (2).

Il ne devait pas l'oublier. Treize ans plus tard, lorsqu revient à Genève, le hasard ironique l'amène à se retrouv

(1) *Mémoires* de Casanova, tome II, pp. 169-238. Toutes nos références r voient à l'édition Garnier en huit volumes.
(2) *Mémoires*, II, 245.

ns cette chambre des adieux, à revoir sur la vitre les mots
ıcés avec la pointe d'un diamant. Toute l'amertume de ce
au souvenir, toute la tristesse des années enfuies et des
ıoureuses déjà lointaines l'accablent sans pitié : « Je me
ai sur un fauteuil où je m'abandonnai à mille réflexions.
›ble et tendre Henriette que j'avais tant aimée! Où était-elle
›rs? Je n'avais jamais su de ses nouvelles et je n'en avais
nais demandé à personne. Me comparant à moi-même, je
s forcé de me trouver moins digne de la posséder que je ne
tais alors. Je savais encore aimer, mais je ne trouvais plus
moi la délicatesse que j'avais dans ces temps-là, ni les sen-
ients qui justifient l'égarement des sens, ni la douceur des
œurs, ni enfin une certaine probité qui relève jusqu'aux fai-
esses mêmes (1). »

Il y a toujours quelque chose de déclamatoire et de bien
ié dans les pires détresses de Casanova; aussi, le rideau
mbé, l'acteur ne tarde-t-il pas à retrouver cette belle sérénité
i est son attitude favorite, à la ville. Dès le lendemain de
n arrivée à Genève, il oublie Henriette, qu'il voulait aller
joindre la veille, au plus fort de son enthousiasme, et le
ici qui s'occupe fort bourgeoisement de régler ses intérêts
ec le banquier Tronchin. C'est qu'une préoccupation nou-
lle a détourné le cours de ses pensées; et s'il est venu à
nève, ce n'est pas assurément pour y rechercher le pâle et
ste souvenir d'une femme adorée, mais pour y voir Voltaire
, plus exactement, pour s'y faire voir de lui.

Le récit de cette entrevue, — car c'est véritablement une
trevue, — occupe une trentaine de pages dans le tome IV
s *Mémoires*, et il mérite, tant par l'agrément de la mise en
ène que par l'intérêt des propos échangés, de piquer la
riosité et de fixer l'attention.

Certes, il faut se garder d'accepter sans contrôle ou sans
amen tous les détails de cet épisode. La vraisemblance et la
leur documentaire des *Mémoires* de Casanova ont maintes
s été discutées et soumises à l'épreuve de la critique. Mais
s travaux de d'Ancona, de Charles Henry et de tous ceux
i ont confronté avec la vérité historique les récits touffus du
lèbre aventurier vénitien, semblent bien avoir établi qu'en
pit de quelque exagération, d'erreurs de détail inévitables

1) *Mémoires*, IV, 441.

dans une œuvre aussi développée, et surtout en dépit des travestissements sans pudeur auxquels s'est complu le premier éditeur des *Mémoires*, les aventures de Casanova, telles qu'il les raconte, ne s'écartent pas trop de ce qu'elles ont dû être en réalité. Voyons pourtant, à propos de sa rencontre avec Voltaire, quelle confiance mérite le compte-rendu qu'il nous en fait.

§

Nous n'entreprenons pas de vérifier ici tous les propos que Casanova prétend avoir échangés avec Voltaire et d'en dégager la vraisemblance. Mais quelques-unes des circonstances qu'il rapporte peuvent être rétablies exactemeut, grâce au témoignage de Voltaire lui-même.

Le 15 août 1760, six jours avant la première visite qu'il reçut de Casanova, Voltaire écrit au comte François Algarotti, celui qu'il appelait le « cygne de Padoue », pour lui réclamer ses *Lettres sur la Russie ;* Voltaire travaillait alors au second volume de son *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand ;* Algarotti, dont la destinée aventureuse offre plus d'un point de comparaison avec celle de Casanova, après avoir parcouru à peu près toute l'Europe, s'était fixé en Italie, successivement à Venise, à Bologne et à Pise, et y jouissait d'une renommée discrète que la publication de quelques ouvrages lui avait acquise auprès de ses compatriotes. Ces *Lettres sur la Russie*, qu'il avait rapportées de Saint-Pétersbourg, avaient éveillé la curiosité de Voltaire, qui voulait en faire usage et citer le livre de son ami au moins dans le second tome de son *Histoire* (1). Mais les *Lettres* n'arrivaient pas ; en septembre, Voltaire les réclamait encore au comte Algarotti. « Non, non, cher cygne de Padoue, je n'ai pas reçu les *Lettres sur la Russie* et j'en suis fort contrarié [en italien dans le texte] ; car, si je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très facétieuse préface où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et travers de ce qu'ils n'ont pas vu. Basta, ce sera pour l'antiphone du second volume... (2). » Et, dans la suite de la lettre il donne à son ami le conseil de faire passer tous les livres

(1) *Correspondance* de Voltaire, lettre du 15 août 1760.
(2) Lettre de septembre, 1760.

qu'il aurait à lui envoyer par l'intermédiaire du banquier Bianchi, de Milan, qui les transmettrait à un négociant de Genève, nommé Le Fort. Voltaire se servait lui-même de Bianchi pour tous ses envois en Italie.

Ces faits, que nous avons dû exposer un peu longuement, se trouvent en accord absolu avec le récit de Casanova. Les premiers mots que Voltaire lui adresse, après les politesses nécessaires, sont pour lui dire que, puisqu'il est Vénitien, il doit connaître le comte Algarotti. Puis il poursuit : « *Si vous le voyez à Bologne, je vous prie de lui dire que j'attends ses* Lettres sur la Russie. *Il peut les adresser à Milan, à mon banquier Bianchi, qui me les fera passer* (1). » Cette coïncidence est au moins significative et nous n'avons pas besoin d'en souligner l'intérêt. Sans doute, on pourrait s'étonner que Voltaire, écrivant à Algarotti quelques jours avant et quelques jours après la visite de Casanova, ne lui parle pas de son compatriote. Mais, d'abord, je doute que la visite de Casanova ait été annoncée à Voltaire (2), et, avant de l'avoir vu, il ignorait s'il se trouvait en relations avec Algarotti. Après l'entrevue, je crois, comme la suite de cette analyse le montrera, que Voltaire avait quelques raisons pour ne pas se vanter auprès de ses amis italiens d'avoir reçu chez lui Casanova et d'avoir eu avec lui ces entretiens dont les *Mémoires* nous donnent plusieurs spécimens.

Veut-on une autre preuve de l'exactitude avec laquelle Casanova a reproduit les propos qu'il avait échangés avec son hôte? On la trouvera dans la nature même des sujets traités. Sans doute, de quoi Voltaire, ce perpétuel curieux toujours avide de documents caractéristiques, pouvait-il entretenir un Italien lettré, sinon de littérature italienne ? Le Dante, l'Arioste, le sonnet, Merlin Cocci, le théâtre italien, Martelli, tels sont les thèmes essentiels de leur conversation. Or, si nous rapprochons les jugements de Voltaire, sur le Dante notamment et sur Goldoni, tels que nous les donne Casanova, de ceux que nous rencontrons dans la *Correspondance*, dans ses lettres de 1760-1761 à Algarotti et à Albergati Capacelli, nous sommes frappés par une curieuse analogie aussi bien dans les idées que dans les formules. Le théâtre de Goldoni

(1) *Mémoires*, IV, 445.
(2) Quoi qu'en dise Casanova lui-même, *Mémoires*, IV, 442.

passionnait Voltaire à cette époque de sa vie : il fait le sujet des longues lettres qu'il échange avec le marquis Albergati Capacelli, poète dramatique, un de ses meilleurs amis d'outre-monts. Aussi, dans sa conversation avec Casanova, le nom seul d'Albergati suffit-il à évoquer celui de Goldoni (1). Et voici encore une petite circonstance précise qui peut nous éclairer sur la sincérité des *Mémoires :* — « Pourquoi, demande Voltaire à Casanova, Goldoni s'intitule-t-il poète du duc de Parme ? » Et Casanova de répondre : « Pour prouver sans doute qu'un homme d'esprit a son côté faible tout comme un sot. » Or, huit mois plus tard, le 1er mai 1761, après un long silence dont il s'excuse, Voltaire écrit à Albergati Capacelli : « Je revois dans le moment le nouveau théâtre (de Goldoni). Je partage, Monsieur, mes remercîments entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi, je lirai ses nouvelles pièces... *Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule poète du duc de Parme ;* il me semble que Térence ne s'appelait pas le poète de Scipion ; on ne doit être le poète de personne, surtout quand on est celui du public (2). Là encore, il y a une coïncidence fort intéressante entre le texte de la *Correspondance* et celui des *Mémoires :* que Voltaire ne fasse cette observation à Albergati que huit mois après l'avoir faite à Casanova, il n'y a à cela rien de surprenant, si l'on songe que Voltaire n'avait pas écrit à son ami de Bologne depuis le mois de décembre 1760 (3).

Je crois qu'on pourrait assez facilement noter d'autres rencontres également significatives ; nous nous réservons de le faire à l'occasion lorsque nous analyserons les entretiens de Voltaire et de Casanova. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir établi par ces deux rapprochements la vraisemblance des *Mémoires.*

Il est cependant encore un point sur lequel nous désirons appeler l'attention : le 5 septembre 1760, exactement onze jours après la dernière visite de Casanova, Voltaire écrit à Albergati Capacelli : « *Je suis dans mon lit depuis quinze jours*, Monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes

(1) *Mémoires*, IV, 462.

(2) Lettre du 1er mai 1761.

(3) Du moins n'y a-t-il pas de lettre à Albergati Capacelli dans la *Correspondance* entre décembre 1760 et mai 1761.

hoses pour un homme qui aime comme moi le travail et le laisir (1). » Ici le témoignage de Casanova semble en contradiction formelle avec celui de Voltaire ; mais ce n'est u'une apparence : Casanova prétend avoir été reçu aux Délies pendant quatre jours, du 21 au 24 août 1760, et il ne ous dit nullement que Voltaire était malade au point de arder le lit ; au contraire, à l'en croire, son hôte lui aurait it lui-même les honneurs de sa propriété et l'aurait traité ous les jours à sa table. Mais lorsque Voltaire s'adresse à on correspondant, auquel il n'a pas écrit depuis plus d'un ois (2), n'est-il pas excusable de forcer un peu le compte es jours, pour justifier en partie son silence ? Aussi bien onnaissons-nous tous la valeur réelle de cette expression : *uinze jours*. Ce qui reste exact, c'est que la santé de Volire était à cette époque fort ébranlée. Or, le texte de Casaova n'est pas du tout en contradiction avec ce fait : il signale présence aux Délices du médecin Tronchin, avec lequel il rencontra le 22 août ; le 23 août, Casanova dîna comme habitude aux Délices, mais, ce jour-là, il y fut reçu par me Denis ; Voltaire ne dîna pas avec eux et ne parut que le oir, à cinq heures : rien ne nous empêche de supposer qu'un ccès du mal dont il souffrait alors l'avait retenu à la chamre, et même au lit.

Il semble donc qu'on puisse accorder une confiance suffiante au chapitre des *Mémoires* où Casanova raconte ses sites chez Voltaire. Sans doute, il faudra faire sur le texte, ur les détails et le ton du dialogue, les réserves générales ne comportent la nature même des circonstances et le caracre du personnage ; mais dans l'ensemble la scène est exacte rien ne peut en altérer la valeur historique et l'intérêt doumentaire. D'ailleurs, Casanova lui-même a senti le besoin se ménager le crédit de ses lecteurs par une ingénieuse claration ; quand il a pris congé de Voltaire, avant de se ettre en route pour Annecy et Aix en Savoie, il a soin de oter tout ce qu'il a vu ou entendu aux Délices et surtout ce 'il y a dit : « Je passai une partie de la nuit, confesse-t-il, presque tout le jour suivant à écrire mes conversations vec Voltaire ; je fis presque un volume, dont je ne confie ici

(1) Lettre du 5 septembre 1760.
(2) La dernière lettre à Albergati Capacelli est du 21 juillet 1760.

qu'un faible abrégé (1). » Certes, ce livre devrait être cu rieux et il est regrettable que le manuscrit n'en soit pas par venu jusqu'à nous. Faisons la part de l'exagération casano vienne, et admettons qu'à défaut d'un gros volume Casanov avait rédigé tout au moins la matière des conversations e des dialogues qu'il nous rapporte dans ses *Mémoires*.

§

C'est le 21 août 1760, après midi, au moment où Voltair sortait de table, que Casanova fit son entrée aux Délices; il fut amené et présenté par M. Vidlars-Chaudieu, et cette pre sentation eut quelque chose de solennel qui ne doit pas nou surprendre. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler quelle souve raineté Voltaire exerçait dans sa retraite, de quelle splendeu aimait à s'entourer celui qui allait devenir le patriarche d Ferney et qui se divertissait volontiers à jouer au seigneu de village ; les Délices étaient un sanctuaire dont Voltair était la divinité ; le culte qu'on lui rendait était le seul qu'il tolérât. Un défilé incessant d'étrangers, simples curieux o voyageurs, qui apportaient leurs hommages au génie du lieu consacrait sa gloire devant l'Europe attentive. On était intro duit auprès du maître et présenté comme un ambassadeu auprès d'un souverain tout-puissant : un sourire, un mo aimable, voire une boutade de Voltaire, était une faveu précieuse que le menu fretin des hôtes ordinaires se disputa âprement.

Mais Casanova n'était pas un hôte ordinaire. Lors de s visite aux Délices, il est précisément dans tout l'éclat d'un renommée qu'il soignait orgueilleusement, et cette année 176 qui est la trente-cinquième de sa vie, marque l'apogée de s carrière. Son évasion hors des Plombs de Venise, l'événe ment le plus considérable d'une existence exceptionnelle, da de 1755 : la hardiesse de cette entreprise, et surtout l'ing nieuse réclame qu'il en a tirée ont fixé sur lui l'attentio publique; la curiosité qu'il éveille partout où il se mont pour la première fois n'est pas encore rebutée. Aussi a-t- pris peu à peu l'habitude de s'exhiber à travers toutes l grandes villes d'Europe, avec une complaisance inlassable

(1) *Mémoires*, IV, 473.

ne vanité dont il ne sent pas le ridicule. A Munich, à Paris, Bruxelles, à Amsterdam, à Cologne, à Bonn, à Stuttgardt, Zurich, à Berne, il est l'homme à la mode, celui que se disutent certains salons, auxquels un peu de scandale ne sauait déplaire et qui ne sont pas fort difficiles sur la qualité de eurs hôtes ; le cardinal de Bernis, le ministre Choiseul, l'éleceur de Bologne lui demandent le récit de son évasion. On ent, à travers le texte des *Mémoires*, que Casanova n'est as insensible aux marques d'intérêt que son étrange destinée veille chez d'aussi hauts personnages : « Je m'engageai, dit-, à faire ma narration au prince électeur de Cologne, pourvu u'il eût la patience de m'écouter jusqu'au bout, le prévenant ue cela durerait deux heures. — « On ne s'ennuie pas à avoir u plaisir », eut-il la bonté de me dire... Aussitôt que nous îmes sortis de table, il me pria de commencer mon récit. étais animé, et pendant deux longues heures j'eus le plaisir 'intéresser la plus brillante compagnie. Mes lecteurs connaisent cette histoire dont l'intérêt naît de la situation vraiment ramatique ; mais il est impossible de lui donner dans un écrit out le feu que lui communique une narration bien faite (1). » n revanche, Choiseul, en homme toujours pressé, ayant eu impardonnable distraction de demander à Casanova un abrégé e ses aventures, le Vénitien piqué répond que tout l'intérêt u récit est dans les détails et qu'il se flatte d'obtenir du inistre les deux heures d'attention strictement nécessaires ; on ombrageuse susceptibilité souffre de ne pas rencontrer i la curiosité presque déférente à laquelle on l'a accoutumé, sa mauvaise humeur s'exhale en réflexions à peine polies. faut lire toute la scène, qui est des plus divertissantes (2).

En vérité, à cette époque de sa vie, Casanova nous fait sonser au naïf tambourinaire d'A. Daudet, qui promenait à traers la vie parisienne sa gloire fugitive et contait d'une voix oujours enthousiaste les humbles souvenirs dont l'insignifiance lui échappait ; à moins qu'on ne préfère voir en lui uelque prototype de ces ingénieux globe-trotters, à qui le oindre prétexte suffit pour requérir l'attention et solliciter s largesses de tous les chefs d'Etat modernes et des célérités mondiales.

(1) *Mémoires*, IV, 228-229.
(2) *Ibid.*, III, 353.

Non, Casanova n'était pas, même aux Délices, un hôte vul gaire ; car en lui s'incarne à merveille ce type curieux que l XVIII^e siècle tout entier a formé, lancé à travers le monde adulé plus que tout autre : l'homme à la mode (1). Dans u siècle où les femmes, suivant l'observation de Galiani, aimen plus avec la tête qu'avec le cœur, où l'amour est surtout un curiosité de l'esprit, un libertinage de la pensée, où la vanit sert de prétexte aux plus gros scandales, et où les Richelie rencontrent moins de cruelles que les Chérubin, cette séduc tion irrésistible qui s'attache à l'homme pour le prestige d ses aventures passées, pour le renom bon ou mauvais dont est précédé, pour l'audace, l'imprévu, et quelquefois mêm l'impudence de ses actes, a été pour Casanova la cause la plu durable des ses succès féminins. Ce prestige le sert partou où il se présente et où il est encore inconnu; il n'arrivera qu très lentement à lasser la faveur publique, à décourager l bonne volonté de ses admirateurs ou de ses admiratrices.

Voilà pourquoi il s'introduit chez Voltaire avec tant d'as surance et de superbe. Remarquons qu'il a refusé les lettre de recommandation qu'on lui offrait à Lausanne (2); à peine souffre-t-il que quelqu'un l'accompagne aux Délices quand s'y rend pour la première fois ; ce n'est pas un voyageur san importance, un curieux quelconque, un des multiples admi rateurs du maître, qui sollicite une audience et se conten d'une réception médiocre. C'est Casanova, le grand Casanova Jacques Casanova, chevalier de Seingalt, qui daigne se mon trer à M. de Voltaire et soumettre à l'épreuve d'un illustr jugement sa séduction naturelle et la grâce de son esp impertinent qui ont su lui ménager des suffrages plus di ficiles.

§

L'entrevue commença assez mal pour Casanova; ou, moins, il voudrait nous le faire croire, sans doute pour just fier cette espèce de mauvaise humeur qui ne l'abandonn jamais, pendant toutes ses visites aux Délices, et qui donne ses propos une amertume et une brusquerie qui ne lui so pas habituelles.

Casanova prétend que Voltaire l'attendait au milieu d'u

(1) Cf. E. et J. de Goncourt : *L'Amour au XVIII^e siècle.*
(2) *Mémoires*, IV, 429.

véritable cour de seigneurs et de dames, ce qui rendit la présentation solennelle ; et il ajoute : « Il s'en fallait bien que chez le grand homme cette solennité pût m'être favorable (1). » Ce n'est pourtant point par excès de timidité qu'il pèche d'ordinaire. Mais il est vrai qu'il est de ceux à qui le tête à tête convient mieux qu'un public trop nombreux, il pose moins bien pour la galerie que pour un seul auditeur, et la présence de quelques témoins l'importune et lui gâte ses effets quand il se trouve en face d'un partenaire comme Voltaire. Il aime à accaparer à lui seul l'attention de ses hôtes, et il ne retrouve ses moyens et ses avantages que lorsqu'on le distingue.

En cette occasion, le public faillit tout gâter : Casanova avait préparé pour le débiter en temps opportun un compliment fort galant qu'une plaisanterie de Voltaire interrompit mal à propos :

— Voici, monsieur de Voltaire, lui dis-je, le plus beau moment de ma vie. Il y a vingt ans que je suis votre élève, et mon cœur est plein du bonheur que j'ai de voir mon maître.

— Monsieur, honorez-moi encore pendant vingt ans, et promettez-moi, au bout de ce temps, de m'apporter mes honoraires.

— Bien volontiers, pourvu que vous me promettiez de m'attendre.

Cette saillie voltairienne fit éclater de rire tous les auditeurs ; il était dans l'ordre, car les rieurs sont faits pour tenir en haleine l'une des deux parties aux dépens de l'autre, et celle qui a les rieurs pour elle est toujours sûre de gagner ; c'est la cabale de la bonne compagnie (2).

Evidemment Casanova a été décontenancé par la façon badine dont Voltaire accueillait sa déclaration et profondément vexé par les rires complaisants de l'auditoire. Sa repartie, qui n'est pas trop maladroite, est une revanche qui ne lui suffit pas. A partir de ce moment, il se montre désagréable de parti-pris et s'attache à contredire systématiquement Voltaire. Cette attitude s'explique très bien si l'on considère que l'amabilité, la grâce d'un compliment bien tourné sont les moyens de séduction ordinaires de Casanova, ceux auxquels il tient le plus, ceux dont il est habitué à recueillir le profit. L'ironie, dont il use rarement, bien qu'il soit facilement spirituel, le déconcerte chez les autres ; et il leur en garde rancune obsti-

(1) *Mémoires*, IV, 444.
(2) *Mémoires, ibid.*

nément. Pendant toute la suite de l'entretien, il n'aura d'autre préoccupation que de se tenir sur la défensive, et de ne plus donner prise aux saillies de son interlocuteur. A deux reprises, il note, avec une froide indifférence, les plaisanteries de Voltaire et de Mme Denis sur l'Arioste et sur Haller, et il a soin d'observer que lui seul, au milieu de l'allégresse générale, gardait le plus grand sérieux (1).

L'accueil de Voltaire l'avait mortifié au point que, après sa première visite, il était résolu à ne plus reparaître aux Délices : « Monsieur, lui dis-je, je ne suis venu à Genève que pour avoir l'honneur de vous voir; maintenant que j'ai obtenu cette faveur, je n'ai plus rien à y faire (2). » Mais Voltaire qui n'était pas fâché de garder quelque temps cet hôte en qui il trouvait un auditeur averti et un causeur intéressant, insiste d'une façon si pressante et si flatteuse que Casanova se décide à prolonger son séjour à Genève et accepte à dîner trois jours de suite aux Délices.

D'ailleurs, à l'en croire, les procédés de Voltaire à son égard s'amélioraient sensiblement. Il constate avec une satisfaction marquée les témoignages d'intérêt que son hôte lui donne, la familiarité dont il use avec lui : après une récitation pathétique de l'Arioste, Voltaire l'embrasse à plusieurs reprises, avec une fougue bien divertissante (3); le lendemain, il le prend amicalement par le bras et l'emmène promener dans son jardin (4); un autre jour, il l'admet dans sa chambre, change de perruque devant lui et lui montre les liasses épaisses de sa correspondance qu'il conservait dans un cabinet spécial (5). Casanova enregistre avec un soin manifeste ces petits incidents : ils ne sont d'ailleurs que les intermèdes d'un long dialogue dont la matière est suffisamment variée et la forme toujours curieuse.

§

Avant d'en venir aux discussions littéraires ou politiques qui le passionnaient particulièrement lorsqu'il avait trouvé à qui parler, car il ne détestait pas qu'on lui tînt tête, Voltaire questionne Casanova sur ses amis d'outre-monts, notamment

(1) *Mémoires*, IV, 449 et 472.
(2) *Ibid.*, IV, 453.
(3) *Ibid.*, IV, 451-452.
(4) *Ibid.*, IV, 454.
(5) *Ibid.*, IV, 456-457.

r ce François Algarotti qu'il avait rencontré à Berlin, auprès
Frédéric le Grand, et avec qui il était en correspondance
puis plusieurs années. Certes, c'est une curieuse figure,
ême dans ce XVIIIe siècle si fécond en originaux de toute
rte, que cet aventurier des lettres et de l'amour : Voltaire
ppelle son cher cygne de Padoue, le

Brillant et sage Algarotti
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire et de plaire (1).

Par une coïncidence singulière, l'auteur des *Lettres sur la*
ssie n'est pas sans présenter de nombreuses analogies à la
s avec Voltaire et avec Casanova : courtisan et collaborateur
éraire de Frédéric II, esprit encyclopédique, curieux de tout
touche-à-tout, polygraphe agréable et vulgarisateur scienti-
ue, il a du premier, outre ces rencontres accidentelles de
rs deux destinées, cette intelligence largement ouverte, cette
ssion d'écrire, ce besoin de se dépenser, de s'assimiler tou-
les idées neuves et toutes les causes à la mode, qui ont pu
aire appeler « une réduction de Voltaire » (2) ; mais il n'é-
pas Vénitien pour rien, et comme son compatriote Casa-
va, il souffre de cette étrange maladie du mouvement, qui
traîne de Florence à Paris, de Paris à Londres, de Londres à
nt-Pétersbourg, de Saint-Pétersbourg à Berlin, toujours avide
succès, désireux de se faire voir et de séduire, usant sa vie
plaisirs faciles, prodigue, enjoué et complaisant, prome-
t à travers l'Europe galante la grâce de son sourire perpé-
l et de ses manières élégantes. Sans doute il a plus de tenue
de délicatesse que Casanova; il ne subit pas, comme lui,
te sa vie, les tares indélébiles d'une naissance médiocre et
ne fortune incertaine; mais il a le même souci d'étonner et
paraître et ce fut là en somme la grande affaire de son exis-
ce trop rapide.

Voltaire aimait Algarotti, du moins autant qu'il était capa-
d'aimer quelqu'un, et il semble bien que Casanova ne le
vait souffrir. Algarotti refusa toujours de visiter Voltaire
Délices, malgré les instances de son ami qui le pressait de
ir boire le lait de ses vaches et consulter son médecin Tron-

1) *Epître en vers*, LXX, 21 février 1747.
2) M. R. de Gourmont dans son article sur Algarotti (*Grande Encyclopédie*).

chin : « Par tous les saints, —lui écrit-il en italien, et seul l'
sage de cette langue peut excuser chez Voltaire une parei
formule, — pourquoi ne pas venir dans notre pays libre, vo
qui aimez les voyages, vous qui jouissez de l'amitié, du succ
des amours toujours nouvelles (1)? » Un autre jour, il l'invi
ainsi qu'Albergati Capacelli, « à venir manger des truites
son lac avant qu'il ne soit mangé lui-même par ses confrè
les vers (2). » Pourtant, lorsque Voltaire parle à Casanova d'
garotti, on sent qu'il est moins désireux d'exprimer ses p
pres sentiments de sympathie pour son ami vénitien que curie
de connaître l'impression que celui-ci produit sur ses com
triotes : il interroge Casanova sur la réputation d'Algarotti
Italie, sur le succès de ses livres et même sur la valeur de s
style, qu'il ne peut pas se permettre d'apprécier exactemen
Les réponses de Casanova sont telles qu'on pouvait les prévo
étant donné qu'il s'agit d'un Vénitien, et d'un Vénitien q
s'est mêlé comme lui d'écrire et de plaire. D'abord, ne sera
ce que pour contrarier son hôte, sur lequel il a une revanc
à prendre, ne l'oublions pas, Casanova s'empresserait de co
tater que le comte Algarotti est ignoré par les sept huitièm
de ses compatriotes, que son *Neutonianisme à l'usage d
dames* (3), qui avait commencé sa réputation européenne, n'
qu'un ouvrage de vulgarisation fort inférieur à la *Pluralité d
mondes* de Fontenelle et qu'enfin son style, rempli de gallicisme
est « pitoyable », « insoutenable (4) ». Voltaire ne tente rien po
défendre son ami, ou du moins cela n'apparaît pas dans le te
des *Mémoires;* il serait sans doute naïf d'être surpris ou
mesure de cette indifférence. Mais les méchancetés de Ca
nova appellent quelques réflexions : toutes les critiques q
adresse à son compatriote, on pourrait les retourner contre
et peut-être y a-t-il dans sa diatribe moins de jalousie ou
malice que d'aigreur et de rancune contre sa propre destin
Il avait payé fort cher la modique satisfaction d'apprendre q
nul n'est prophète en son pays, et maintes fois, au cours
ses *Mémoires*, il laisse éclater une amère indignation con
ses compatriotes qui méprisent le talent et affectent d'igno

(1) *Correspondance*, 2 septembre 1758.
(2) *Ibid.*, 7 mars 1760.
(3) *Neutonianismo per le dame*. Cf. la lettre par laquelle Voltaire reme
Algarotti de cet ouvrage ; *Corresp.*, 13 novembre 1746.
(4) *Mémoires*, IV, 445-446.

x qui prétendent acquérir quelque gloire à leur patrie. De
s, il avait en matière scientifique quelque prétention et l'in-
cès de plusieurs savants opuscules, de certaines thèses pas-
lement extravagantes, lui avait été plus sensible qu'il ne
it l'avouer. Enfin, quand il présente aux lecteurs ses *Mé-
ires* écrits en français, bien que sa langue naturelle soit l'i-
en, ne réclame-t-il pas une indulgence qui lui paraît obli-
oire, puisque, dit-il, on a pardonné à Théophraste ses phra-
d'Erèse, à Tite-Live sa patavinité, à Algarotti lui-même ses
licismes (1)? De sorte que Casanova fait son propre procès
condamnant Algarotti par un mouvement de dépit très
usant. Et sans doute il y a quelque chose de plus sous la
érité de ce jugement : c'est l'animosité d'un homme à suc-
, d'un homme à bonnes fortunes, contre un rival heureux
adulé. Voltaire écrivait un jour à Algarotti :

> Mais si notre excellent auteur
> Voulait publier sur nos belles
> Des mémoires un peu fidèles,
> Il plairait plus à son lecteur.
> Près d'elles il est en faveur,
> Et *magna pars* de leur histoire ;
> Mais c'est un modeste vainqueur
> Qui ne parle point de sa gloire (2).

Casanova, qui avait le triomphe moins discret, ne pardon-
it pas au « modeste vainqueur » d'avoir créé avant lui aux
nitiens cette réputation de galanterie irrésistible et souffrait
retrouver dans les villes où il faisait métier de séducteur le
ivenir des conquêtes qui avaient précédé les siennes.
Aussi bien est-ce un parti-pris chez Casanova de dénigrer
'étranger tous ses compatriotes en renom. Pour le marquis
bergati Capacelli, cet autre ami italien de Voltaire, il se
ontre encore plus dur que pour Algarotti : Albergati est un
bon gentilhomme, qui a six mille sequins de revenu, et qui
affligé de la théâtromanie, » au reste parfaitement nul;
l est assez bon acteur, il a fait quelques comédies en prose,
is elles ne supportent ni la lecture ni la représentation... ; il
it bien dans sa langue, mais il s'écoute, est prolixe, et n'a
s grand'chose dans la tête ;... sa figure est sans expression;
pièces ne plaisent pas aux connaisseurs, car on les siffle-

(1) Préface des *Mémoires*, p. 15.
(2) *Correspondance*, 27 janvier 1759.

rait si on les comprenait (1).» Voilà textuellement le portr
que Casanova fait d'Albergati ; encore, comme Voltaire p
teste faiblement, affirme-t-il qu'il est plutôt flatté.

De cette condamnation, qui n'est pas sans appel, nous
retiendrons qu'un article : c'est la passion d'Albergati pour l'
dramatique, ce que Casanova appelle sa théâtromanie. C'ét
elle qui l'avait mis en relations avec Voltaire. Possesseur d'u
grande fortune et d'une superbe villa à Zola, près de Bolog
il avait installé chez lui, tout comme « le vieux Suisse d
Délices » et le patriarche de Ferney, un théâtre où il jouait a
ses amis ses propres pièces, des comédies de Goldoni, dest
ductions de Voltaire. Un jour, ayant besoin de renseigneme
pour la mise en scène de *Sémiramis*, il se hasarde à consul
l'auteur lui-même : celui-ci répond avec une bonne grâce p
faite, explique le costume des actrices, la place de l'ombre
son accoutrement, la disposition des lumières, détaille les
cessoires, indique le moyen d'imiter le tonnerre et les éclai
on sent, à travers sa réponse, que le metteur en scène, l'i
presario, est plus flatté encore que le poète ; et, dans son
thousiasme, il va jusqu'à s'écrier : « Béni soit le ciel qui vo
a inspiré l'amour du plus divin passe-temps dont les homm
de goût et les femmes vertueuses puissent jouir quand ils so
plus de deux ensemble (2) ! »

Et ce fut le prélude d'une amitié durable. On peut en suiv
les diverses phases à travers la correspondance de Voltair
Trois ans après cette entrée en matière, dans une longue l
tre très intéressante, Albergati rappelle lui-même à Voltai
les circonstances et les goûts communs qui les ont rapp
chés (3) :

Ce fut quand je vis paraître sur le théâtre italien votre admira
Sémiramis, que j'osai vous écrire pour la première fois, pour av
certaines instructions que je crus nécessaires à la justesse de la
présentation. La politesse de votre réponse m'encouragea à contin
le commerce entrepris. Aux expressions simplement polies et céré
nieuses succédèrent les aimables et badines ; et enfin, à quelq
mauvais écrits de mon cru, que je vous envoyai, vous répondîtes
le don de quelques-unes de vos productions qui n'étaient pas enc
répandues, et de plusieurs livres anglais fort rares et fort estimabl

(1) *Mémoires*, IV, 461-462.
(2) *Ibid.*, IV, 461.
(3) Lettre du 4 décembre 1758 (en italien dans le texte).

compte donc le grand Voltaire pour mon ami, et je m'applaudis de conquête. Applaudissez-vous de votre générosité qui vous a rendu ffectionné envers moi (1).

e théâtre fait le sujet de presque toutes les lettres écrites Voltaire à Albergati pendant près de vingt ans : il y expose ticulièrement ses théories sur la comédie, à propos de Gol- i, qu'Albergati lui avait révélé et pour lequel il avait une table passion (2). Les deux amis font échange de tragé- et de comédies, de pièces originales et de traductions; ils ermettent aussi des présents moins poétiques : à plusieurs rises, Albergati envoie à son correspondant du saucisson, a mortadelle et du rossoglio de son pays (3). Il faut croire Voltaire n'était pas insensible à ces politesses gastrono- ues, car il en fait mention, dans son entretien avec Casa- a, d'une façon assez inattendue : « Je ne connais pas Alber- , déclare-t-il, mais il m'a envoyé le théâtre de Goldoni, des cissons de Bologne et la traduction de mon Tancrède (4). » asanova avait de détester Albergati les mêmes raisons qui aisaient mépriser Algarotti, et peut-être aussi quelques es plus délicates. Comme le cygne de Padoue, le *théâtro- e* de Bologne était riche, fort à la mode, presque célèbre talie; il avait eu une existence aussi agitée et sa carrière oureuse n'était pas moins brillante. Casanova n'aime pas istoires de femmes, quand elles ne sont pas son fait. De , il voyait en Albergati le poète favori d'une société qui ait pas la sienne parce qu'elle n'avait pas voulu de lui; i qu'il en dise dans ses *Mémoires*, Albergati, comme auteur ique, avait beaucoup de succès auprès des connaisseurs, à oint qu'on le mettait de son vivant au même rang que Gol- i; mais alors que Goldoni était l'auteur favori de la classe enne, de la bourgeoisie riche et lettrée, Albergati représen- les tendances et les goûts de l'aristocratie vénitienne et naise. Il y avait là une question de coterie dans laquelle ergati s'est toujours montré infiniment plus modéré et plus e que ses partisans, puisqu'il avait pour Goldoni une admi- on sans réserve; mais il ne déplaisait pas à Casanova de

1. Lettre du 30 juin 1761 (dans la *Correspondance* de Voltaire).
2. Voyez surtout les lettres du 19 juin 1760; 21 juillet 1760; 23 décembre 1760.
3. Lettre du 2 février 1762.
4. *Mémoires*, IV, 461.

faire retomber sur lui, en rabaissant son talent, une partie d haines qu'il avait soigneusement accumulées contre ses nob compatriotes.

La lettre que Voltaire écrit à Albergati, onze jours apr avoir reçu Casanova aux Délices, et que nous avons déjà cit pourrait donner à penser qu'il y avait eu à ce moment, en Albergati et Casanova, une véritable polémique; voici, en fet, la phrase énigmatique que nous y relevons : « Il est v que, pour du plaisir, vous venez de m'en donner par vo traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca...* (1). » jurerait-on pas que c'est de Casanova qu'il s'agit ici et que réponse en question arrive fort à propos après l'entretien nous est rapporté dans les *Mémoires* et où Albergati est tra avec si peu d'indulgence? Il y a là une conjecture très séd sante, mais que l'on doit se contenter de signaler, en l'absen d'un document plus précis et d'un texte plus explicite.

§

Cet entretien sur ses amis d'Italie conduisait naturelleme Voltaire à questionner Casanova sur son pays, sur Venise, s ses sentiments à l'égard d'un gouvernement dont il n'av pas lieu d'être fort satisfait. La première édition de *l'Essai s les mœurs* est de 1756; à cette époque de sa vie, Voltaire n' pas moins passionné pour l'histoire que pour le théâtre e recherche âprement toute information personnelle, tout tém gnage direct qui peut lui apporter un document nouveau da cette immense enquête qu'il poursuit sur l'évolution de l'esp humain en fonction des mœurs et des civilisations. Il procè comme les plus ingénieux et les plus patients de nos int viewers : cet homme, qui court le monde depuis tant d'anné qui se plaît « à étudier l'homme en voyageant (2) », qui a dans son pays des aventures retentissantes et qui s'est trou en conflit avec la plus aristocratique des républiques, intére en lui l'historien et le philosophe. Malheureusement, dans ordre d'idées, Casanova ne se prête pas du tout à l'interrog toire que Voltaire voudrait lui faire subir; il reste sur la défe sive et esquive les questions avec une prudence très rema quable. Est-ce une attitude qu'il se donne? On le croirait

(1) Lettre du 5 septembre 1760.
(2) *Mémoires*, IV, 446.

tiers ; car il n'est pas tendre, en général, pour son ingrate
rie ; il ne se gêne pas pour la traiter de « marâtre cruel-
1) » ; il n'oublie ni les mécomptes ni les persécutions dont
a souffert. Et cependant, il aime Venise, d'un amour de
nd enfant gâté, puni et mécontent, mais sujet aux remords ;
scrit, il confesse sa nostalgie (2), il multiplie les démar-
s pour obtenir sa grâce après dix-neuf ans d'exil ; et quand
a obtenue, son retour à Venise n'est pour lui qu'une nou-
e désillusion. Mais qu'un étranger s'avise de toucher à la
énissime république ; qu'un Amelot de la Houssaye écrive
Histoire du Gouvernement de Venise, qu'un Voltaire se
mette quelques doutes sur les bienfaits de cette liberté dont
inquisiteurs d'Etat étaient le produit le plus contestable,
anova prend feu contre les critiques imprudents : il ne
t admettre qu'un Français exprime sur le compte de sa
rie les vérités sévères qu'il ne s'interdit pas à lui-même. A
croire, Amelot de la Houssaye a écrit son livre « en vrai
emi des Vénitiens » ; son histoire est une « satire calom-
use (3) » ; il croit qu'il lui est réservé de le réfuter et il en-
rend sa *Confutazio della Storia del governo Veneto* : les
ons qu'il peut avoir de se plaindre d'un gouvernement dont
chefs l'avaient persécuté par leur pouvoir despotique et
itraire le mettent à l'abri du soupçon de partialité ; et il se
fort de faire connaître à toute l'Europe les mensonges et
bévues d'Amelot.

Dans ces conditions, les insinuations de Voltaire auprès de
anova sur la tyrannie et l'oligarchie vénitienne ne pou-
nt avoir aucun succès. Avec une discrétion qui nous paraît,
gré tout, surprenante, Casanova raconte les diverses ten-
ves de son hôte pour le faire parler : « Au dessert, M. de
taire, sachant que je n'avais pas lieu d'être content du gou-
nement de Venise, m'engagea sur ce sujet ; mais je trom-
son attente, car je tâchai de démontrer qu'il n'y a pas de
s au monde où l'on puisse jouir d'une liberté plus complète.
ui, me dit-il, pourvu qu'on se résigne au rôle de muet. »
voyant que le sujet ne me plaisait pas, il me prit par le
s et me mena dans son jardin (4). » Le surlendemain, Vol-

(1) *Mémoires*, VIII, 381.
(2) *Mémoires*, VIII, 37 et 381.
(3) *Mémoires*, VIII, 38.
(4) *Mémoires*, IV, 454.

taire, qui ne se tenait pas pour battu, revint à la charg

— A propos, dites-moi, vous trouvez-vous bien libres à Venise?

— Autant qu'on peut l'être sous un gouvernement aristocratiq La liberté dont nous jouissons n'est pas aussi grande que celle d on jouit en Angleterre, mais nous sommes contents.

— Et même sous les Plombs?

— Ma détention fut un grand acte de despotisme; mais, persu que j'avais abusé sciemment de la liberté, je trouvais parfois que gouvernement avait eu raison de me faire enfermer sans les form tés ordinaires.

— Cependant, vous vous êtes échappé.

— J'usai de mon droit comme ils avaient usé du leur.

— Admirable! Mais, de cette manière, personne à Venise ne p se dire libre.

— Cela se peut; mais convenez que, pour être libre, il suffit d croire tel.

— C'est ce dont je ne conviendrai pas facilement. Nous voyc vous et moi, la liberté sous un point de vue fort différent. Les ari crates, les membres mêmes du gouvernement ne sont pas lil chez vous ; car, par exemple, ils ne peuvent pas même voyager s permission.

— C'est vrai, mais c'est une loi qu'ils se sont volontairement posée pour conserver leur souveraineté (1).

Il y a peut-être dans ces réponses autant de parti-pris d'amour-propre national; une fois de plus, Casanova se m tre avant tout soucieux de contredire son interlocuteur. tout cas, si nous ne retrouvons pas exactement dans l'ens ble du dialogue les amères réflexions des *Mémoires* sur le d potisme vénitien, nous y avons la confirmation des théo que Voltaire avait exprimées ou devait exprimer plus long ment dans son *Essai sur les Mœurs* (2) et dans son *Dicti naire philosophique* (3). Ce sont d'ailleurs les idées d'Am de la Houssaye, fort répandues dans toute l'Europe, que V taire s'était assimilées; c'est de lui qu'il s'inspire lorsq écrit : « De tous les gouvernements de l'Europe, celu Venise était le seul réglé, stable et uniforme (au xv^e^ siècle n'avait qu'un vice radical qui n'en était pas un aux yeux sénat, c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance pa

(1) *Mémoires*, IV, 471.
(2) Chapitres 106 et 186.
(3) Article *Venise*, et, par occasion, *de la Liberté*.

ne, et un encouragement aux plébéiens. Le mérite ne put ais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans ncienne Rome (1) ». Il semble pourtant que ces idées se ent légèrement modifiées chez Voltaire pendant les neuf nées qui séparent le *Dictionnaire philosophique* et *l'Essai les mœurs ;* l'article qu'il consacre à Venise est un vibrant mmage rendu à la liberté populaire, sans presque aucune triction; sans doute, entre 1756 et 1765, le patriarche de ney avait fait sur la façon dont les Suisses entendent et tiquent la liberté quelques expériences qui ont pu le rendre s indulgent pour Venise; mais on ne peut s'empêcher de stater qu'entre ces deux dates se place aussi son entretien c Casanova.

On a pu remarquer, dans les propos que nous venons de r, que Voltaire ne fait à la célèbre évasion de Casanova ne rapide allusion; Casanova lui-même n'insiste pas sur épisode capital de sa vie; et nous savons cependant quelle portance il lui attribuait en général et quels effets il savait irer. Mais ce sont choses dont il n'aime pas à se vanter Délices : Mme Denis lui ayant demandé de lui raconter ment il s'était enfui des Plombs, il s'excuse sur la lon- ur du récit de ne pouvoir la satisfaire et remet à un autre une narration qu'il ne semble pas avoir faite (2).

uand il ne s'agit plus de Venise, sur toute autre question storie ou de politique, il sortira plus volontiers de sa ré- e. A propos du marquis Albergati, il explique assez spiri- lement à Voltaire comment les *quarante* de Bologne sont réalité cinquante (3), et un peu plus tard il lui tient tête s le moindre ménagement à propos de la superstition. Sur ujet, il n'a pas de peine à mettre Voltaire hors de lui, en soutenant que la superstition est un mal nécessaire : « Si s parvenez à la détruire, demande-t-il avec une feinte can- r, par quoi la remplacerez-vous? » Et l'autre de s'échauf- de s'indigner, d'en appeler au genre humain, à la posté- : « Quand je délivre l'humanité d'une bête féroce qui la bre, peut-on me demander ce que je mettrai à la place?...

Essai sur les mœurs, chap. 106. Le même jugement est exprimé dans les s termes, chap. 74.
Mémoires, IV, 461.
Mémoires, IV, 461-462.

Horrible blasphème dont l'avenir fera justice. J'aime le ge humain, je voudrais le voir comme moi libre et heureux, e superstition ne saurait se combiner avec la liberté. » M Casanova insiste avec une obstination qui n'est pas si sot un peuple sans superstition serait un peuple de philosoph et les philosophes ne consentiront jamais à obéir, même à souverain constitutionnel dont un pacte réciproque lim l'arbitraire; il faut aimer l'humanité telle qu'elle est et laisser la bête qui la dévore, car cette bête lui est chère : « n'ai jamais tant ri qu'en voyant Don Quichotte très emb rassé à se défendre des galériens auxquels, par grand d'âme, il venait de rendre la liberté (1). »

Assurément, nous avons besoin de nous rappeler qu'il a trop facile à Casanova de se donner le beau rôle dans c discussion, pour ne pas juger que c'est lui, cette fois, qui le philosophe, et non Voltaire. Certaines phrases de l'art *Superstition* dans le *Dictionnaire philosophique* offrent d' leurs avec celle que Casanova s'attribue une analogie t intéressante : « *Il est des sages qui prétendent qu'on doit la ser au peuple ses superstitions*, comme on lui laisse ses gu guettes (2). » « Jusqu'à quel point la politique permet- qu'on ruine la superstition? Cette question est très épineu c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponctio un hydropique, qui peut mourir dans l'opération. Cela dép de la prudence du médecin. Peut-il exister un peuple libre tous préjugés superstitieux? *C'est demander : peut-il ex ter un peuple de philosophes* (3)? » Doit-on croire que Volta s'est souvenu ici de sa conversation avec Casanova? n'est-il pas plus naturel de supposer que Casanova, écriv ses *Mémoires* plus de vingt ans après la publication du *D tionnaire philosophique*, a pris plaisir à retrouver dans ce li qu'il a certainement lu des idées qu'il avait osé soutenir c tre son illustre interlocuteur?

EDOUARD MAYNIAL.

(*A suivre.*)

(1) *Mémoires*, IV, 469-471.
(2) Section I.
(3) Section V.

LE MONSTRE

(*Suite* [1])

troisième samedi de février, à la veillée, la bourgeoise,
ls et les valets étaient autour de l'âtre, silencieux, éclai-
ar la flambée de fagots, quand un grand cri palpita dans
ır et parut s'écraser sur le seuil, pour demander asile.
us s'étaient dressés, muets.
s deux chiens faisaient le dos rond, la queue entre les
s, comme au fumet d'un loup.
premier des gas qui remua entraîna les autres. Ils cou-
t à l'étable, poussèrent la porte et celui qui put dominer
ngoisse risqua : « Hortense? »
souffle très long lui répondit.
ait-ce un souffle de bête?
bourgeoise arrivait avec de la lumière, mais elle resta
s, cramponnée à un anneau, sans force pour faire un pas.
vieux valet prit la lanterne et, courbé en deux, le bras
, le chapeau à la main, la tête craintivement levée vers
utres, avança, cherchant un pendu en l'air. Au bout de
vée, il se tint sans bouger, aux écoutes.
ravers le lent ruminement des bœufs et le balancement
ieues qui fouettaient les flancs, on entendit encore le
e de tout à l'heure.
lumière s'abaissa ; un rayon passa entre les pattes d'une
, s'arrêta sous l'auge, sur une botte de paille fraîche, et
re d'Hortense apparut, calme, détendue, illuminée.
vieux valet, dont la main tremblait, s'accroupit pour
sa lanterne et dit : « C'est le fi! »
côté de la porte un halètement lui répondit, suivi d'excla-
ns amaties et d'une sabotée qui s'enfuyait vers le village.
adet entra ; l'aîné le suivit, à grands pas précautionneux,
à l'idée qu'ils s'apprêtaient à voir un être qui était né de
eur et qui était quand même le fils de leur propre père.

[1] *Mercure de France*, nº 250.

A les voir aller ainsi dans l'étable, on les aurait pris pour Rois Mages ou pour les divins bergers.

Le village avait été réveillé comme pour le feu.

La bourgeoise Massé était venue frapper au presbytère quand on lui avait ouvert, la mère Blanche, qui était derri son maître, l'avait entendue dire : « C'est pas Dieu possible ç ça soye, monsieur le Curé ! Oui ou non, me donnerez-v l'absolution ? » Tandis que le pauvre curé faisait un gra signe de croix et lui répondait : « Taisez-vous, malheureus J'y vais ! » sa servante s'était glissée dehors, la gorge heur de mots et, tout d'un coup, une fenêtre s'était éclairée che voisin, une autre, un peu plus loin ; une autre encore. C'é une traînée... On sortait des maisons avec la même phra dans la nuit : « Le fi est venu ! »

Le curé partit vers le Chebroux avec la bourgeoise.

Dans leur sillage, marchaient les paroissiens, chuchota graves ; les femmes pleuraient, quelques-unes balançaient falots.

— « Le fi est venu ! »

A la ferme, comme si la misérable bestiole qui était portait sur sa petite âme les stigmates de tous les péchés Monde infini, on décida de le baptiser séance tenante e curé s'en revint en hâte, avec le sacristain.

Dans l'étable, il s'agissait de prendre l'enfant et perso ne voulait le toucher du doigt.

Un grand cercle s'était formé.

Hortense, allongée sur sa paille, regardait ces gens mu dont les yeux immobiles paraissaient si grands qu'ils s blaient prendre tout leur visage. En arrière, au-dessus d'é le bardou (1) penchait sa bonne tête en reniflant ; les bc ruminaient longuement.

On entendait la petite cloche de l'église qui tintait da nuit.

Elle comprit qu'il fallait se lever.

D'un effort, elle s'accota au mur de l'auge, empaqueta fils, s'agenouilla et, titubante, défaillante, contractée de tou volonté d'aller là-bas, si loin, présenter au baptême ce pitoy paquet de chair qu'elle tenait à pleins bras, — qu'elle a

(1) *L'âne*, dans les provinces du Centre.

ominé, qu'elle avait heurté de ses poings, à cause de qui, intenant, elle avait au cœur un tressaillement inouï d'amour, elle se mit en route.

Tout le village la suivait, à distance, comme un objet de res-ct ou de réprobation.

Sur le seuil de l'église, le curé attendait, en surplis blanc, touré de quatre enfants de chœur qui tenaient des cierges. rsqu'il la vit surgir de la nuit, au pied des marches, il eut geste d'horreur et de pitié pour l'arrêter, mais, sans rien ir, elle monta les degrés de ce calvaire, sanglante, les che-ux défaits, pressant contre sa poitrine celui qui paraissait voir attirer sur le pays la malédiction de Dieu.

On le baptisa Auguste-François Massé. C'est ainsi qu'il se ouva, malgré qu'il fût déclaré de père inconnu, porter le nom son véritable père.

Le lendemain, à la grand'messe, après le prône, M. le curé : « Mes frères, le petit d'Hortense est venu ; il a été baptisé te nuit. Il faut prier pour lui. »

Et toutes les femmes et tous les gars prièrent, mais en gar-nt en eux l'effroi qu'une telle nativité ait pu s'accomplir.

★

Jusqu'au temps où sa mère, chaque matin, lui passa au cou e musette, bourrée d'un quignon de pain, d'un morceau de é, d'une gousse d'ail et d'une demi-chopine de cidre, les ux petits pieds d'Auguste-François Massé n'avaient jamais lé que les terres de la ferme.

Tout le jour, il jouait dans la cour, au bord de la mare, taugeant dans le purin, ou du côté des paillers, ou sous le ntre des bêtes à l'étable, ou dans les champs, derrière les mmes qui travaillaient.

Il poussait comme une mauvaise herbe, tout seul. De loin loin, sa mère le débarbouillait, lui enlevait sa petite chemise ur lui en passer une autre, et démêlait la forêt de ses che-ux. Cependant les valets, les fils et la bourgeoise elle-même portaient jamais la main sur lui, ni pour le corriger parce 'ils en avaient peur, ni pour le caresser parce que, si on oote les reins d'un bœuf, c'est pour s'assurer de la qualité la viande, mais qu'on n'a aucune raison de passer les doigts

sur les joues d'un gamin. Hormis les deux chiens qui jouaie avec lui et qui lui léchaient la figure, seule Hortense l'embra sait en le couchant dans son lit.

Lorsqu'on lui apprit à s'asseoir sur le banc de la classe, jambes pendantes, les coudes sur la planche le long de laque s'alignaient les bambins dont les plus savants faisaient d bâtons et des lettres maladroites sur des ardoises encadr de bois blanc, il ne s'étonna point de voir qu'on s'écartait lui.

Il arrivait du Chebroux, traversait la place de l'Eglise, s allait droit à l'école, s'accroupissait sur la marche d'entrée regardait les petits gars qui jouaient sous le marronnier. coup de cloche, il se trouvait en tête des rangs et cadençait pas, tandis que les autres chantaient le refrain :

Nous sommes des enfants de France,
Travaillons pour notre pays...

A six ans et demi, quand il sut les paroles, il chanta aussi, et lorsque sonnait onze heures, il chantait encore u fois, à tue-tête, pour sortir. Des odeurs de soupe et des bru de graillonnements de poêles venaient d'un peu partout — la cuisine de l'instituteur, à deux pas de là, et des maisons la place.

C'était le bon moment de la journée. Il s'asseyait près de porte, tirait de sa musette son pain, son fricot, sa gousse d'a sa bouteille, et commençait à mordre dans son pain ou da son fricot, indifféremment; puis un chien survenait, toujou le même, un ami. François l'appelait « Psst ».

Tantôt « Psst » attrapait le fricot, tantôt le pain, mais Fra çois se contentait de l'un ou de l'autre. Avec sa gousse d et sa petite chopine, c'était, tout de même, un rude déjeune

Lorsque l'instituteur avait fini le sien, il faisait son tour jardin, en fumant une pipe et, quand le tour était fini, il re nait du côté de la porte et surprenait François qui convers avec le chien, gravement, dans une langue à eux.

— « Eh bien ! François? »

François laissait s'incliner sa tête; le chien en faisait auta Tous les deux prenaient cet air d'humilité des êtres que n avons nommés inférieurs parce que nous ne saurons jamais comprendre.

Peu à peu, la place s'animait : deux ou trois petits gas survenaient en causant, sages, déjà vieux, épluchant des noix ou mangeant une pomme ; un second groupe, puis un troisième des unités qui accouraient vers le marronnier pour se fondre un seul attroupement silencieux.

Un branle-bas, des cris, et les jeux commençaient, jetant r-dessus les toits ce pépiement de moineaux dont l'air bruit ix environs des écoles.

La cloche ! Une galopade se ruait vers l'instituteur, le chien François s'en allait, à regret, le nez au sol, et François se ouvait encore au premier rang :

Nous sommes des enfants de France
Travaillons pour notre pays...

Le soir, il revenait au Chebroux, seul, toujours.

Au souper, il mangeait dans une grande assiette, près de itre, avec sa mère devant lui, tandis que ceux de la tablée ongeaient leurs cuillers dans la grande soupière ou piaient des feuilles dans le saladier.

Il n'était pas timide, il n'était pas oseur; il était une malheureuse petite bête dont les minutes de jeux ressemblaient à lles de ses ennuis.

Un jour que son chien lui manquait, il se dirigea vers le arronnier.

Les petits gas, surpris dans leur partie, le regardèrent, se rent, et puis ils partirent vers l'école, où ils se concertèrent.

Le lendemain, et pendant une semaine, François, qui n'avait ujours pas son chien, recommença.

C'est ainsi qu'insensiblement il prit conscience de l'horreur l'il inspirait. Il n'en eut que de l'étonnement, mais à quelque mps de là, ayant voulu, quand même, prendre sa part d'ausement, il sentit le rouge lui monter à la figure : il courut ux gamins qui fuyaient, en empoigna deux par les épaules, les mena sous l'arbre devant la marelle et, se contenant de toute volonté, très calme, il ordonna : « On joue ensemble ! »

Sa voix tremblait.

Ils jouèrent.

De loin, les autres les regardaient.

Cependant, bien avant la cloche de la rentrée, il arrêta la rtie, sèchement : « On ne joue plus. »

La grille qui tenait prisonniers ses deux partenaires paru s'abaisser : il se retrouva seul, enfonça profondément l deux mains dans ses poches et réfléchit.

Il avait l'air d'un tyran qui a voulu se mêler au peuple qui n'y a gagné que du dégoût.

Il tenta d'autres fois l'expérience, mais la contrainte d faux camarades devait aussi peser sur lui : il abandonnait plein gré l'ombre du marronnier, et tout doucement, les cr de ceux qu'il avait quittés devenaient plus forts, les jeux s' nimaient : on oubliait que l'oiseau de proie était venu.

De sa place, il voyait qu'on s'amusait maintenant pour bon et sa pierre froide lui brûlait les jambes. Il se levait, mai de même qu'au vol de l'épervier les poules se taisent, les cr s'étranglaient et les courses s'arrêtaient.

A dix ans, il apprit à se rasseoir, raisonnablement, refoulant sa colère très loin, tout au fond de lui, embrassa son chien pour escalader la montagne de peines qui lui boucha son horizon, ou fixant longuement ses yeux sur les arbres sur les fleurs.

Il s'initiait, d'instinct, à la contemplation de tout ce qu'ord nairement les hommes regardent à peine. C'était une sour inépuisable de dédommagements.

S'il n'avait pas eu le sentiment d'être redouté, il serait peu être devenu un tendre et doux rêveur, mais l'exception da laquelle on le tenait entretenait dans sa tête un bouillonn ment constant d'où surgissaient des colères immodérées qui poussaient à courir, à cogner, à pincer ou à mordre. Après, retombait dans son mutisme ou dans son rêve, cuvant s dégoût à onze ans, comme un homme mûr injustement ma mené par le sort.

Lorsqu'un petit gas, plus courageux, lui avait dit : « T'es fi de ton grand-père, quoi ! » Il n'avait ressenti aucune hon

Le fils de son grand-père ? Qu'est-ce que cela signifi d'horrible ?

Il avait répondu : « Et té ? T'es donc point comme mé ? »

Le premier renseignement qu'il eut sur lui-même, il trouva en aidant l'instituteur à faire un relevé à la mairie quand le seul gamin qui avait encore osé lui parler en fa refusa de se mêler à sa partie, il s'approcha de lui, bien prè lui lança : « J'suis le fi de mon grand-père, mé ?... Eh ! be

vouère chez l'instituteur. Y a un livre où qu'on dit que suis l'fi de ma mère et de père inconnu, comme té, comme ierre Lamouroux, comme Antonin ! » Et il lui envoya sur figure un coup de poing qui le fit rouler par terre.

On tremblait quand passait dans ses yeux un éclat irrité, ais on tremblait surtout, quand il s'avançait, souriant, l'air ès bon, pour partager son compte de châtaignes bouillies, our organiser des jeux ou pour mettre un bras sur l'épaule un camarade et lui causer. Il possédait cette puissance des prouvés dont on craint la contagion des caresses et les mau- is sorts bien plus que les violences.

A force de voir le vide se faire à son approche, à force de ne mais saisir que des bribes de mots attardés, il détesta les tits hommes dont le commerce lui était hostile et il ne vint us à l'école.

A la ferme, il se mit aux travaux de bon gré. Nul ne le mmandait. A dix ans, c'était un maître-abatteur de besognes. n disait que le travail « lui fondait aux doigts », mais il avait umeur fantasque.

Au beau temps ou bien par des journées sombres, il dispa- issait. C'était dans les moments où il y avait beaucoup de fté ou de tristesse dans l'air.

Certains l'avaient rencontré à des kilomètres, dans la forêt, archant le nez au vent, ou bien couché au milieu d'une zerne en train d'épier les chardonnerets qui examinent les urs et s'y accrochent à la façon de gros bourdons myopes. Il se souciait ni du soleil, ni de la pluie ; brûlé de chaleur ou empé jusqu'aux os, il suivait son idée.

De toute la contrée, en dehors de l'instituteur et du curé, tait à coup sûr le seul qui s'intéressait à la vie des bêtes, x longues processions des fourmis sur le sol, à la promenade cohérente des papillons de lin sur les blés en fleur, au vol omphal de la buse qui monte au zénith, au sommeil attentif s lézards sur les murs, à la sortie circonspecte du grelet, à marche des grandes sauterelles benêtes à tête d'enchanteur, a naissance des mouches sur les tiges sèches, aux phrases iettes écrites par les petites chauves-souris qui, dans les its molles, semblent des pensées qui palpitent. C'était le ul du pays qui se répétait avec émoi la fable où l'on conte e les rossignols tombent frappés de mort lorsque se retrouve,

dans leur gosier, une ritournelle qu'ils ont chantée la veille
c'était le seul dont les gros sabots n'écrasaient jamais les cra
pauds qui traversent les chemins par les soirs humides. C
petit colosse, dont les doigts se crispaient à l'idée de taper su
les hommes, grimpait aux arbres pour remettre au nid u
oiseau qui en était tombé. On le voyait toujours entouré d
vieux chiens ou d'animaux misérables, qu'on n'osait plus aba
tre parce qu'il les avait choyés. Tout ce triste monde cagneux
galeux, étique, accourait à son premier appel et cela sembla
ajouter à sa sorcellerie.

A la ferme, il avait enlevé les ardillons des gaules à bœuf
et il avait fait défense à sa mère d'étouffer les canards, d
tuer les poulets et de participer au meurtre des cochons.

— « Ah! ben!... Ah! ben!... qui donc qui commande ici?
avait crié la mère Massé.

A pas lent de laboureur, il s'était approché d'elle, les trai
calmes et, devant tous les valets, il avait articulé : « Dis don
la bourgeoise, c'est tout de même défunt ton homme qu'e
mon père, hein ?... Alors, ça va bien !... ça va bien ! » et
s'était éloigné lourdement.

Depuis ce jour, à tout propos, chaque fois qu'il voulait affe
mir son autorité, il prononçait : « Ça va bien !... ça va bien !
et personne ne bronchait.

Chacun se répétait ces satanées paroles jusque dans son son
meil et François commandait. La bourgeoise n'était plus
bourgeoise ; quant à ses oncles, lorsqu'ils faisaient mine de
révolter, il se campait devant eux : « Mon frère, s' pas ?.
Alors, ça va bien !... ça va bien ! »

Au souper, il ne se mettait toujours pas à table ; mais pr
de l'âtre, loin des autres, il avait encore un peu plus l'air d'u
maître dont les coudes ne fréquentent pas ceux des gens q
le servent.

Chaque jour un peu plus, il se séparait des hommes et l
paroles lui pesaient aux lèvres autant que les plus gros fa
deaux à ses bras.

Le silence était tombé sur la ferme ; seuls les cris des v
lailles ou les meuglements exaspérés du taureau le crevaie
bruyamment, tout d'un coup, et mouraient vite. On n'av
jamais été très gai — de travailler le sol tout le temps
rend pas le cœur joyeux — du moins on bavardait quelqu

ois, ou bien un valet hasardait un refrain. Maintenant, aux eillées, les vieilles se taisaient; dans le jour, les valets ne hantaient plus.

Un matin, on ne vit pas François sortir de l'ancienne étable ù il couchait, à même le foin, près du lit de sa mère, jaloux e sa solitude.

On crut à une fantaisie, et chacun partit aux champs sans uire de réflexion, mais au retour on trouva Hortense à son ôté; elle lui faisait boire des bouillons d'herbes comme elle vait vu faire pour les vaches qui gonflent et pour les moutons ui baissent la tête vers l'herbe sans pouvoir écarter les lèvres our la brouter.

On désirait si ardemment le voir disparaître qu'on se perıada qu'il allait, enfin, mourir. La bourgeoise recommença e crier; elle prit une petite « nouvelle » pour remplacer Horense qui, têtue, ne voulait pas quitter son gas; en huit jours, ferme revint à la vie.

On était si sûr de ne plus jamais entendre François redire on « Ça va bien! » qu'on parlait déjà de lui sans haine, chaın à la joie de ne plus sentir sur ses épaules les regards de cet ıtocrate taciturne de qui on appréhendait le moindre des ouvements.

Là-dessus, à la foire du pays, l'aîné des Massé s'accorda our se marier avec la fille d'un fermier. C'était un beau parti, l'il n'aurait jamais eu si François avait encore été de ce onde.

On débattit les apports, on fixa le mariage, et quand tout t bien décidé, que le pays fut averti qu'on s'était tapé dans main, on vit sortir un spectre de l'écurie. Hortense le suiit, sans gaieté aux lèvres, mais avec un grand bonheur sur ute la figure, très fière d'avoir fait ce beau coup de disputer ı trépas ce qu'elle avait eu, à quinze années de là, tant d'horur à sentir palpiter.

Le Chebroux en resta figé d'effroi.

On compta sur le chaud, sur le froid, sur un accident, mais rançois allait, redevenant solide.

La nouvelle coula hors de la ferme, des champs au village, ı village un peu plus loin, et le mariage fut repoussé : la sai-

son était mauvaise, les travaux battaient leur plein, il ne fal
lait pas songer à perdre son temps en festins.

Mame Massé commença de parler à Hortense : « Tu trouve
point qu'il a mauvaise mine, ton François ?... Moé, j'trouve..
Ça te regarde. » Elle lui indiqua des moyens : « Fais-y de
bouillons. » Tout le monde s'en mêla. C'était à qui lui donne
rait les meilleures herbes pour guérir « le fi ».

A la première tasse qu'il prit, il crut avoir avalé des braises
Il se noya l'estomac d'eau, réfléchit et se tut.

Alors, chaque soir, quand sa mère lui apportait sa potion a
lit, il levait un doigt en signe de silence, lançait la médecin
dans la rigole de l'écurie et, chaque matin, il montrait un vi
sage meilleur. Deux semaines plus tard, son autorité affermi
d'un prodige nouveau, les valets qui creusaient un fossé le vi
rent prendre un hoyau et se mettre à leur tête.

De nouveau le silence couva le Chebroux. Le mariage d
l'aîné était toujours pendant.

Il fallait pourtant se décider à quelque chose. La bourgeois
dans un grand effort de courage, aborda François doucemen
et lui dit : « A la bonne heure ! Ça va quasiment tout à fai
s'pas?... A propos : J'cré ben que ton oncle va se marie
C'est-y que tu voudrais venir à sa noce?... Dans ce cas, je m
demande qui qui gardera la ferme?... Nous, on est forcé d'
être : moé, j'suis la mère ; son frère, c'est l'témoin... »

Il l'examinait sans colère, posément. Quand elle eut fini,
leva les épaules et répondit en tournant les talons : « Ben
voilà ! J'aime mieux rester. » Et de son pas traînant de jeun
colosse, il entra dans l'écurie et se jeta dans le foin pour
enfoncer le chagrin qui lui était venu.

Mais enfin la bourgeoise était contente : elle ajouta une lan
à la part qu'elle donnait au futur et on prit une date ent
les fauches et la moisson.

Pendant qu'on taillait des robes, des jupons, des culotte
et qu'on brodait des tabliers et des fichus de soie, François f
pris d'une tristesse immense. Il se sentait de l'appétit pour
gaieté des autres. La belle saison était venue, la campag
était toute verte ; il recommença de courir par les bois et
s'allonger dans les luzernes. Il se couchait aux creux d
fossés secs, dans les carrières chaudes ou parmi la brande
sans bouger, refrénant sa respiration, il guettait les bêtes q

reproduisent : les couleuvres qui se cherchent pour se ouer, les grands papillons indolents, couleur de lys, dont les melles s'offrent au mâle en abaissant largement les ailes, uvrant les draps de leur merveilleux lit d'amour.

Il s'étirait, le cou tendu, les veines gonflées, les yeux bril- nts, les doigts crochetés. D'un seul coup brusque il ouvrait s bras et, puissamment, très doucement, il les refermait, treignant sur sa poitrine un être imaginaire.

Les traits de sa figure s'étaient lénifiés, sa démarche s'était eloutée. On l'avait surpris dans le coin des pâtures à épier taureau qui couvrait une vache.

La fièvre de rut était en lui.

Un samedi soir, en rentrant, il dit à sa mère :

— « J'vas demain aux Chipots.

— « Aux Chipots ?

— « A l'Assemblée.

— « C'est-y qu'tu voudrais danser, mon François ?

— « Ça se peut, » fit-il en riant, et Hortense, qui voyait déjà on gas tout content, se découvrit une grande allégresse qui ui battait dans les veines. Vaillamment, elle s'en fut trouver a bourgeoise et, du ton même de François, elle lui répéta : François va demain à l'assemblée des Chipots. » La mère lassé ouvrit la bouche, ahurie. « Lui faut de l'argent! » Et lle s'éloigna, le poing sur la hanche, crâne d'avoir un fils qui tait d'âge à faire sauter les filles et qui avait besoin d'argent.

Elle qui n'avait jamais dépassé l'église du village, qui n'a- ait jamais pris d'agrément, qui n'avait jamais eu un sou en oche et qui n'en avait jamais été privée, ne tenait plus en lace. Elle brossa des habits, décousit le rempli d'un panta- on, fit des reprises, blanchit une chemise et quand, enfin, elle ut habillé son François et qu'elle le vit s'éloigner, trans- ormé, elle se prit à souhaiter son retour, impatiente de savoir e plaisir qu'il aurait eu.

Le soir survint, puis la nuit noire ; elle se mit au lit, mais elle e put fermer l'œil. Le cœur lui sautait chaque fois qu'il y vait un bruit dans la cour.

Enfin, vers deux heures du matin, elle perçut un air de alse qu'on sifflait et, longtemps après, elle reconnut son pas.

Il ouvrit la porte, entra sans précaution, joyeux, comme

engaîné d'airs de cornemuse et de violons, de parfums d filles, et de rires, et de cris.

Elle entendit qu'il se déshabillait pour se fourrer entre le bottes de foin et n'osa pas bouger, mais comme il poussait u grand soupir, elle n'y tint plus et demanda : « Dors-tu, Fran çois ? »

Il ne répondit pas.

Un instant après, un autre soupir la décida : « François ?

— « Oh !

— « Tu dors point ?

— « Non.

— « T'es-ty-malade ?

— « Non.

— « Eh ben ?...

— « Ben voilà ! »

Il y eut un froissement d'herbes sèches, puis Hortense, qu était accoudée, sentit un souffle à son oreille.

Et tandis qu'au fond de l'écurie un petit veau, né de l semaine, têtait goulument, François, à voix basse, racont comment le mal de joie lui était venu dans la poitrine.

C'était une petite, qu'il avait vue tout de suite, en arrivan sous la tente du bal. Elle se tenait dans un coin, derrière un rangée de filles qui riaient. Ils s'étaient regardés et puis, a moment où les musiciens s'apprêtaient à attaquer la contre danse, un grand gas était venu l'inviter et il avait senti de crocs qui le mordaient à la gorge ; il avait foncé sur eux, e brute qui ne sait pas attendre. Un coup de coude pou les séparer, puis, empoignant sa proie, il avait dit : « Aprè moi, s'il en reste ! » et il n'en était pas resté.

Dans la cohue des danseurs, ils s'écrasaient les pieds, tou les deux aussi maladroits, gais d'abord et, quand la musiqu avait cessé, soudain très graves. Le grand gas s'était approch d'eux. — « Y m'a dit : « Faudra causer ! » J'y ai dit : « Tout d suite, si tu veux. Dehors ! » et comme le grand gas s'éloigna en répétant deux fois : « Y a temps pour tout », la musiqu avait repris. Ils avaient dansé encore et, bousculés par l couples, ne sachant pas sauter en mesure, ils étaient sorti serrés l'un contre l'autre. De la place, ils étaient allés dan un chemin, à pas lents, sans guère se parler. Ils s'étaient assis

jambes dans le fossé, face au buisson et ils s'étaient
és, sur les joues d'abord, ensuite dans le cou.
Le soleil était tombé; derrière eux des gens et des voitures
ssaient, revenant de l'assemblée.
Ils n'avaient rien vu.
À la nuit, la petite avait dit : « Faut que je rentre. » Sans
ister, il avait répondu : « J'vas te faire la conduite. » Elle
vait mené très loin, jusqu'au Toulat. Devant le portail à
ire-voie de la cour, ils s'étaient embrassés bien fort et,
mains dans les mains, ils s'étaient accordés pour toujours,
dis que les chiens de la ferme aboyaient et qu'une voix
ait: « Marguerite! C'est-y toé? »
Au moment où elle lui glissait des bras, il avait chuchoté:
h! ben, à dimanche! J'vindrai te cri... Moi je m'appelle
ançois. »
Ils s'étaient quittés, chacun venant d'apprendre le nom de
itre, et François était revenu au Chebroux, tout droit, à tra-
s champs, en pleine nuit, sans savoir au juste où il allait,
s regarder les étoiles, guidé par son flair de bête, enjam-
t les petits murs de pierres sèches, traversant des haies et
x ruisseaux, la tête pleine de chansons héroïques.
— « Tu comprends, on se mariera. »
Hortense pleurait de bonheur. Elle plaçait tout ce qu'il lui
ontait dans les seuls décors qui lui étaient familiers : elle
voyait tous les deux, assis, les doigts mêlés; elle les voyait
porte de ce Toulat, qui était si loin et qu'elle s'imaginait
ntique au Chebroux, s'accordant...
— « Marguerite, que tu dis?
— « Marguerite. »
Ah! comme c'était joli! Elle ne demanda ni son autre nom,
son âge, ni ce qu'elle était, pas plus qu'elle ne s'inquiéta
savoir si les parents étaient à l'aise. Est-ce qu'une pauvre
érable fille s'occupe de ça?
Jamais elle n'aurait cru avoir une telle allégresse!
À la première lueur qui cribla la toiture elle se leva.
François dormait dans le foin, les bras écartés, les traits
osés.
Elle le considéra, glorieuse de lui, glorieuse d'elle et, cette
rnée-là, toute la ferme se demanda pourquoi ils étaient,
l et l'autre, si gaillards à l'ouvrage.

La mère Massé, en entendant siffloter François, vint dire l'aîné : « Y se passe quéque chose ! M'est avis qu'on aurait d l'emmener. » Mais l'aîné se fâcha sourdement : « J'en veu pas, nom de Dieu ! Il peut jeter des sorts, j'm'en fous ! J'veu pas de lui ! T'as compris !... ni d'Hortense ! »

La noce était pour la huitaine et pourtant, dans l'affolemer des jours qui la précédèrent, l'angoisse de chacun ne faisai que grandir. Hortense ne s'était-elle pas mise à chanter, mai tenant ?

Le samedi soir, un peu avant le souper, la bourgeoise pensa « Il est core temps ! » Mais voyant tout le monde se prépare silencieusement, elle n'osa pas parler de ses craintes.

Le lendemain matin, en grand costume, dressée sur le cha à-bancs où s'empilaient les fils et les valets, elle appela : « Hor tense ! » Sans la regarder, pour ne pas voir François qui s tenait derrière elle, les bras nus, une fourche à la main, ell lui cria : « Tu soigneras les bêtes. Nous, on sera de retou mardi. »

Un coup de fouet enveloppa le cheval et « hue ! dia !! » voiture disparut au tournant.

François regarda sa mère en souriant, anéanti par le bon heur des jours de fête. La cour leur paraissait immense. Enfi Hortense se décida : « J'soigne les bêtes ; va t'habiller ! »

François sourit un peu plus : « Va vouér ! Va vouér ! » Le étables étaient faites, l'écurie aussi, et les bêtes étaient soûles — « Tout le monde à la noce ! »

— « Alors, qui que j'aurai à faire, toute la journée ? »

Il devint sérieux et répondit : « Tu prieras l' Bon Dieu pou moé », et ils s'en furent déjeuner dans la grande cuisine, l'u devant l'autre, heureux du bonheur des humbles ; ensuit François se mit en dimanche.

Prêt à sortir, Hortense lui enfonça dans la poche un bea mouchoir sur quoi elle avait mis du vinaigre au marié, puis comme il s'en allait, elle l'arrêta, courut aux pots de géraniums cassa une fleur, la lui passa dans la boutonnière et rappel les chiens qui voulaient le suivre.

La barrière claqua un grand coup, Hortense ferma la port de la cuisine et se trouva toute seule, avec les deux chiens les chats qui léchaient les assiettes sur la table et la longu horloge qui radotait, gravement, dans un coin.

Longtemps après, elle pensa que François était rendu au oulat et se souvint de ce qu'il lui avait demandé. Elle prit, us le manteau de la cheminée, le buis des derniers Rameaux, agenouilla devant les cendres, fit un signe de croix et resta uette, effarée de ne plus se rappeler les prières. Elle recom- ença de se signer, répéta: « Mon bon Jésus, ma bonne ainte Vierge » et, parce que rien ne venait, désespérée d'a- oir tout oublié, elle leur parla en toute simplicité, mais fer- mment: « J'voudrais que mon François, il soye ben heureux ec Marguerite. »

Chaque fois que sonnait l'heure, elle recommençait: « Mon n Jésus, j'voudrais tant que François il soye ben heureux ec Marguerite. Dites-le à la bonne Sainte Vierge. » Elle ne nsait point à faire des vœux pour le mariage de l'aîné. Elle avait d'idées que pour son gas.

Lorsque la cuisine s'emplit d'ombre, elle n'entendit plus ser l'horloge. Elle alluma une chandelle, vit que la grande ne de cuivre avait cessé de se balancer, regarda le cadran, ais elle ne savait pas lire.

Un craquement partit du fond de la pièce.

Les chiens avaient tourné la tête.

Elle se tint immobile.

Quand le bois travaille, c'est que les esprits sont proches.

Un chat s'avança du côté du lit, s'y frôla, la queue droite.

Alors, une frayeur inconsidérée la saisit. Elle ouvrit la huche, lla de la viande au hasard, la jeta aux animaux qui l'en- iraient, les chassa dehors et sortit après avoir soufflé la mière.

La nuit était claire; une grande haleine venait des bois; nuages glissaient, très vite, et les grelets chantaient im- nsément. Elle ne voyait rien, elle n'entendait rien.

Les chats étaient partis et les chiens, inquiets, le nez au nt, avançaient sur le portillon. Tout à coup, ils prirent ur galop, sautèrent par-dessus le petit mur... Elle faillit les fler, mais les lèvres lui manquèrent.

Vers la mare, elle distingua une ombre qui se promenait, rrêtait et recommençait de marcher. Cela ressemblait va- ement à François, mais elle pensa que, si c'était lui, il ne terait pas là-bas, à tourner autour du purin.

Suffoquée, elle ramassa ses sabots et courut à l'écurie,

se fourrer dans son lit, pensant qu'un esprit qui voudrait c mal au Chebroux ne viendrait pas la chercher où elle étai Et puis, rompue, elle perdit connaissance.

Combien dormit-elle?

Un bruit de loquet la réveilla dans ses terreurs. Les yeu grands ouverts sur la nuit, elle attendit, étreignant sa respir tion.

Quelqu'un dut la frôler, car l'air s'agita; puis il y eut u bruit de froissement de foin.

Au bout d'un moment, il lui parut qu'on pleurait et cela retourna si fort qu'elle ne se retint plus d'appeler: « François! O François?... C'est toé? »

On se taisait.

Elle claqua des dents et haleta: « J'ai t'y peur! »

Aussitôt une voix chavirée articula: « C'est moé! » ma elle ne la reconnut pas et, terrifiée, cette fois de toutes s forces, elle cria sèchement: « François? »

François se dressa d'un bond, courut à elle et reprit: « J dis qu'c'est moé, voyons! »

— « Eh! ben, pourquoi que tu pleures? »

Pourquoi?...

Il avait vécu seize années sans savoir ce qu'était ce vo dont se couvrent les yeux à la naissance d'un chagrin ou lo qu'une grande peine vous heurte; il avait vécu seize ann de monstre, esclave et tyran, abreuvé de silence et de l'horr qu'il inspirait, sans jamais se douter que certaines rancœ s'évanouissent dans des sanglots.

Il pleurait, secoué de hoquets, à genoux par terre, la figu sur l'oreiller, surpris par la nouveauté de cette douleur, p suadé qu'il en était à ses dernières minutes et que la vie terminait dans un mal qui fuyait le corps par les yeux.

Hortense, qui ne connaissait pas plus que lui le goût larmes, se demandait: « Qu'est-ce qu'il a? » D'instinct, avait pris à pleins bras la tête de son petit, et la misérable, n'avait jamais entendu le moindre mot d'amour et de con lation, en inventa d'adorables.

Longtemps, elle tint son gas en le berçant et quand, s la chemise, elle sentit qu'il prenait froid, elle l'attira sur lit, se recula très loin, le couvrit de son édredon et conti de lui parler de sa douleur: « François?... C'est-y Marguer

on petit François?... Qui qu'elle t'a dit? » Elle insistait doument: « Tu veux pas me dire qui qu'elle t'a dit?... Oh! mon tit gas! J'veux pas que tu soyes malheureux!... Tu verras, on François, ça sera rien... Dis? qui qu'elle t'a dit? »

Enfin, maîtrisant ses sanglots, il articula: « All' m'a dit e j'étais le fi de mon grand-père et que j'offensais l'bon eu et qu'elle serait jamais la femme d'un damné et que nais une fille voudrait de moé et que jamais un homme udrait de toé et que j'étions tous les deux des maudits... »

— « C'est pas vrai, François ? »

Si... A la croix où, sur la grand'route, s'ouvre le chemin Toulat, il avait trouvé Marguerite qui lui avait défendu pprocher: « J'sais ce que t'es, maintenant! T'es l' fi du Cheoux! » Elle l'avait appris le lendemain de l'assemblée des ipots, par les danseurs. Et devant elle, tout droit, au pied calvaire, François était resté piqué, blanc comme un linge, beaux habits, la fleur à la boutonnière. La petite était pardepuis longtemps qu'il cherchait à peine à supplier: « J'sais-t'y, mé?... »

Des maudits!

— « All't'a dit ça!... mon François! All't'a dit ça!!!... »

Ils pleuraient ensemble, sur leur malheur commun, serrés n contre l'autre pour ne faire qu'un contre la vie.

— « Mon pauv'petit!... »

Jamais une fille ne voudrait de lui, jamais un homme ne udrait d'elle! Ils étaient des maudits... Ah! Quelle tendresse e avait pour ce fi!

A un moment, elle sentit qu'il l'étreignait plus fort et qu'il mordait le cou.

Son cœur se glaça, mais tout de suite une grande joie ssa l'horreur qui lui était venue. Les paroles de la petite du ulat lui tintèrent aux oreilles: « Aucun homme ne voudrait lle, jamais une fille ne voudrait de lui... »

Elle se laissa prendre, chastement, comme l'aurait fait la nte Vierge elle-même, qu'elle priait tantôt, si, dominé par ut de la bête, châtié par une douleur d'amour, son divin s'était réfugié en elle.

Et les nuits qui suivirent furent pareilles. Hortense le rece t sans plaisir, saintement, les sens endormis, comme si elle tait reconnu la mission de le dédommager du mépris des

hommes. Avant l'aube ils étaient séparés et le premier rayo de soleil évaporait les souvenirs de leur lit.

Le jour, Hortense travaillait plus dur, non point pour épa piller sa mémoire, car le remords n'était pas né en elle, ma parce que son courage était exalté. François était devenu tr doux; cependant, toujours muet, sans jamais rire et ne s'int ressant point à tout ce qui passionne les gens de la terre, semblait encore menacer le Chebroux.

Depuis quatre mois que la femme de l'aîné s'était installé elle avait fait sa place, tout doucement, sans impatience, paysanne qui sait que les récoltes poussent lentement, que l couvées éclosent en leur temps et qu'il ne faut rien brusque

Ce matin-là, au repas de la mi-jour, la bourgeoise, q avait causé avec elle, dit devant tout son monde : « Berth t'iras pas aux champs. T'es grousse, n'est-ce pas? »

— « Oui not'mère.

— « Eh! ben, tiens-toé tranquille. Y a de quoi faire à maison. »

Et Berthe disposa devant la porte deux chaises de paill sur l'une, elle s'asseyait; sur l'autre elle disposait ses pelot ses bobines et ses ciseaux.

On la voyait ravauder de vieilles culottes, ou bien, les mai floches, les paupières inertes, elle savourait son inaction rentière en préparant dans ses flancs le rejeton des Massé.

Hortense, qui s'occupait de la cuisine et des étables, tou nait autour d'elle, récurant, nettoyant, tirant de l'eau, à to instant dérangée par Berthe : c'était son fil qui était tombé, porte qui lui envoyait de l'air, ou bien c'était pour lui din « M'est avis que je mangerais une tartine, » ou encore : « cri une goutte de cassis, ça me remontera. » Berthe ne fais plus rien. Quelquefois le facteur lui apportait des journa illustrés dont elle regardait les images.

Un soir qu'elle avait la fantaisie d'un verre de cassis, appela, sans que personne ne vînt. Elle se leva, parcourut cuisine, les chambres, l'écurie, passa dans l'étable, les poi serrés; enfin, dans le fenil, elle trouva Hortense, couchée son grabat, et glapit : « Qui que tu fais là, à c'te heure ?... m'entends point, d'hasard?... Va m'cri un verre de cas espèce de feignante! »

Mais Hortense la regarda, sans remuer. La colère des tres ne l'effrayait plus.

Elle venait de sentir en elle les coups d'un petit être qui pre- it vie.

Dans son esprit borné, une lueur faisait éclater des idées. tait un bouillonnement impétueux qui montait en larges des de crue, noyant au fur et à mesure ce qu'elles attei- aient, gagnant les hauteurs. Toutes les peines, toutes les ffrances de ses trente-trois années de passivité affluaient a mémoire neuve.

Elle revoyait la mort de son père, dans la grange, sans pen- aux minutes qui l'avaient précédée. Pour la pauvre brute elle était, il n'y avait rien eu. Son père était tombé sur elle, mère avait cogné... — plus tard, comme aujourd'hui, elle it commencé de porter son fardeau et tous les hommes et tes les femmes s'étaient détournés d'elle. Elle revoyait cette réc où le petit était venu, sous la mangeoire des bœufs, et ape sanglante du baptême...

Et voilà que cela recommençait, qu'une puissance obscure, tre quoi elle ne pouvait rien, lui avait imposé un autre grain aire germer; et voilà qu'elle entendrait encore la bourgeoise, les frères, et d'autres, lui crier : « Hardi, Hortense ! » qu'il drait se pendre par les bras et se tambouriner sur le ven- , et que, malgré tout, il y aurait un petit être qui apparaî- it, qui grandirait, qu'on maudirait comme elle, comme son nçois...

Elle n'eut pas le dégoût de sa vie, mais il lui parut qu'il ait arrêter là cette race qui voulait se perpétuer. Elle se a, passa devant Berthe sans dire un mot, les deux bras dants, s'en alla vers la fosse à purin et s'assit tout au bord. Le soir tombait. Elle entendit Berthe qui lui criait : « Tu x pas venir?... Eh! ben, attends! On va voir qui qu'est la tresse, ici ! »

Que lui importait! L'eau était là; non pas une belle eau re à travers laquelle, lorsqu'on est au fond, on voit briller fusément les étoiles, mais une eau lourde, l'eau épaisse dès la surface, commence la nuit sans fin, une eau de nt, trop grasse pour les grenouilles et les têtards, où rien vit que les bulles qui montent de la vase et qui éclatent s bruit à l'air. C'était tout ce qu'il lui fallait.

Elle se remit à penser à François, tendrement, de toute
force de son amour maternel.

Son petit François, le seul être qui l'eût embrassée ! Ce n'
taient pas des baisers d'amants — jamais elle n'avait eu d'aman
Est-ce qu'elle savait seulement si les amants existaient sur
terre ? C'était son fils, son fils François, le petit à qui el
avait procuré des minutes de joie, sans les lui marchande
sans se repentir, à satiété, en pensant qu'il avait droit a
bonheur et qu'il n'y avait pas plus crime à lui en donner, à
fils repoussé du monde, qu'à lui donner le sein pour l'allaite

Mais aujourd'hui, un autre petit gas frappait en elle, et ce
signifiait le recommencement d'un supplice qu'elle connais
sait trop.

La nuit était venue. Elle se coucha par terre, avança le cor
au-dessus de cette plaque noire, s'emplit, tant qu'elle put,
l'image de son François et voilà qu'au moment de lâcher l
mains un frisson la parcourut...

Elle se rejeta en arrière, haletante, et se griffa la figur
exaspérée d'avoir manqué de cœur. Dans sa tête, de no
velles idées folles tourbillonnaient, entraînant les silhoue
tes des arbres, le chemin dont la ligne glabre s'agitait
vingt pas d'elle, le petit mur et tout le paysage sombre q
virait à toute vitesse.

Elle se voyait au fond de l'eau, la bouche bourrée de vas
les yeux ouverts sur ce cloaque, aspirant la mort qui tarda
cherchant à dénouer son étreinte, agitant les bras, tassée, pu
se détendant comme un ressort...

Elle se mit debout, se mordit les poings, cherchant à don
ner le tremblement qui la secouait et, pour endormir son ag
nie, elle se dit qu'elle allait mourir par surprise, en parla
d'autre chose.

Résolument, elle commença d'articuler à haute voix : « '
y diras, à la Marguerite ; tu y diras que c'est pas vrai. T'e
tends, François ?... » — Elle fit un pas — «... T'es point
de ton grand-père, tu sais ? C'est des menteries... » — Elle
un autre pas, mais, à ses pieds, elle devina la luisance figée
cette écorce sous quoi le sommeil indéfini l'attendait po
apaiser sa tourmente. Elle s'entêta — plus qu'un pas —
répéter : «... C'est des menteries... » mais ses lèvres s'agi
rent en vain : aucun son ne sortait. Le pied qu'elle avait sc

vé de terre, pour la dernière enjambée, se porta en arrière, u par une volonté supérieure ; l'autre suivit. Impuissante à ominer le tremblement qui la secouait, elle cria et, d'entenre sa voix, elle lâcha, d'un coup, tout son courage — brisée - courut au buisson, s'y jeta et, cramponnée à une souche, le tint tête à la Mort qui lui faisait signe, distinctement, mme elle fait signe aux malheureux qui l'ont sollicitée sans mais avoir préalablement évoqué sa figure et qui ont peur elle — pour l'avoir entr'aperçue. Elle resta là, nouée aux oses qui sont liées au sol, les paupières et les lèvres intenment fermées, s'attendant à sentir sur elle l'attouchement e la vase qui serait venue la chercher ou bien à percevoir l'orre qui lui ferait lâcher prise et l'enverrait, rampante, obéisnte, jusqu'au suaire immobile dont il faudrait bien qu'elle nisse par se couvrir.

Dans son esprit, à cette heure trouble, elle ne voyait plus ourquoi il était nécessaire de mourir ; elle savait seulement ue c'était une issue pour s'échapper de ses peines et que utes les autres lui étaient interdites.

Tout à coup, elle bondit, tirée de son cauchemar. Son om, jeté dans le noir, lui parut venir du Monde inconnu u'elle pressentait.

On l'appelait...

Elle faillit répondre.

C'était la voix de la bourgeoise qui glapissait : « Horten- !... Vin ici !... Hortense !... »

En se relevant, elle sentit le choc du petit qu'elle portait en le et, soudain lucide, assurée qu'elle n'aurait jamais la force faire le dernier pas vers le repos qu'elle avait souhaité, elle coula dans le buisson, sortit de l'autre côté, fit un grand tour, cassée en deux, gagna la route, et partit — partit mme un chien qui, rebuté par les coups, fuit la mauvaise aison des maîtres. Et quand elle fut loin dans la nuit, elle it ses sabots à deux mains et se mit à courir, tant qu'elle t, n'entendant que sa respiration et le ronflement ininterpu de ses oreilles.

A la ferme, on continuait d'appeler « Hortense ! » et les s et les gas commençaient de se sentir de l'angoisse à l'idée 'il faudrait probablement regarder du côté de la fosse à rin.

Ils avaient fouillé les greniers, les granges, les écuries, l potager, lorsque la bourgeoise, exaspérée par la frayeur qu montait en elle, arrêta sa bru qui passait: — « Enfin, voyons qui qu'a-t-a dit ?

— « A m'a ren dit.

— « Eh ! ben, qui qu'all a fait ?

— « All a ren fait. J'y avais dit : « Hortense, j'sens que j'm trouve mal. Va m'cri de l'iau avec un peu de cassis... All a pa voulu et all est partie drouet sur la mare, quasiment, san savoér. »

— « Les gas, faut prendre les crochets », commanda brus quement la bourgeoise.

Un domestique, qui tenait une des lanternes, se retourn pour courir au fournil, mais il s'arrêta net : dans la lumière tout droit, la tête en avant, se tenait François qui avait eu so jour de rêverie et qui revenait de la forêt.

Tous le regardaient s'avancer, lentement, à la façon de êtres devant qui les obstacles s'effacent.

La bourgeoise, qui voyait les gas reculer, lui dit : « Ecoute J'sais pas ce qu'y a. C'est ta mère... » et comme elle perdai tout à fait son assurance, elle se retourna vers le domestiqu et reprit: « Veux-tu aller crir les crochets, toé ! » Elle ajout vite : « C'est pour vouer, pour vouer seulement ; all n'es point là ! J'crérai plutôt qu'all serait allée au bourg... Pour quoué faire, Jésus mon Dieu ! Pourquoué faire ?.... Est-c qu'on sait ? »

Mais François était passé, le souffle bruyant, à grande enjambées de faucheur, et la bourgeoise, et ceux de la ferme se concertant, formant des groupes, traînaillant, attirés pa cette force impérieuse, marchèrent à sa suite, remous qu girent pour gagner du temps, mais qu'un vertige a troublé et que le courant entraîne.

On promena les crochets dans tous les sens ; quand ils arri vaient au bord, on n'avait amené qu'un énorme paquet de bou puante qui s'affalait insensiblement et s'évanouissait sous l lumière des feux d'écurie, retournant au néant.

Cependant, un d'eux qu'on avait jeté en plein milieu venait de prendre. Celui qui l'avait lancé dit tout bas : « A moé, les gas ! » et l'on crut que c'était Elle.

François, qui s'était mis à la perche, tremblait en tirant.

Cela parut bouger un peu et puis, sous l'effort de tous ces as, la perche craqua.

Alors, François n'attendit plus : il sauta dans la fosse et ança, poussant des genoux, faisant « Maman... maman... man... » doucement, à chaque pas.

On ne lui voyait déjà que les épaules quand il s'arrêta. Il rut tâter du pied et les épaules s'enfoncèrent, — écrasant te moire sinistre — et la tête disparut.

Il n'y eut qu'un court remous qui s'effaça et tout de suite rès, à la lueur basculante et douteuse des falots, la tête arut, ne semblant, à cette place, qu'un boursouflement de te matière innommable.

Il traversa la mare, surgissant insensiblement, le dos voûté, ant la vase, et lorsqu'il eut atteint le bord et qu'il se dressa, aurait dit une larve énorme, sortie de ce domaine des bres réprouvées.

La bourgeoise accourait : « Tu voué ben? All n'y est pas... » is, sans l'écouter, dressé de toute sa hauteur, il poussa un Maman ! » rauque, bref, formidable, inhumain, dont toute campagne résonna, et il se mit à taper des pieds, à gesticu- et, parce qu'on ne savait plus si c'était de désespoir ou de ère et qu'on redoutait ce courroux de monstre, on s'é- ta.

Un instant, il reprit conscience, chercha autour de lui, aper- les lumières massées près du petit mur, marcha dessus et silhouettes qui étaient derrière disparurent de tous les és.

On l'entendit appeler « Maman ! » devant le fenil, dans les mbres, dans les étables et les greniers ; ensuite, on devina il piquait droit dans les champs et ses cris allèrent s'affai- ssant.

On les perçut pendant plus d'une heure.

Au matin, quand la bourgeoise, les fils, les femmes et les se retrouvèrent dans la cour, tout était calme et la ferme it l'air de s'éveiller d'un sommeil paisible qu'aucun drame vait troublé.

GASTON CHÉRAU.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

L. — *L'Amour à l'envers.*

M. DELARUE. — Je ne suis pas très curieux de ces anecdoctes ur
nistes.

M. DESMAISONS. — Il faut être curieux de tout.

M. DEL. — Cela me répugne.

M. DESM. — Vous auriez fait un bien mauvais médecin.

M. DEL. — Je le crains. J'aurais voulu choisir mes maladies.

M. DESM. — Pourquoi pas vos malades?

M. DEL. — Peut-être. Soigner d'hystériques jeunes femmes...

M. DESM. — Croyez-vous que cela soit si ragoûtant, les maladi
des femmes ? Mais un médecin ou un moraliste ne doivent avoir
goûts ni dégoûts. Leur vertu première sera la curiosité.

M. DEL. — Ma curiosité n'est pas exempte de goût. Elle veut ch
sir.

M. DESM. — Si vous excluez l'uranisme, votre choix a tort, c
c'est un problème qui vaut l'attention des philosophes, aussi bien q
des médecins et des naturalistes. Il n'y a pas d'objection plus fo
contre ce que l'on appelle vulgairement les lois de la nature. Ob
aux lois de la nature! Les uranistes, eux aussi, prétendent obéir a
lois de la nature.

M. DEL. — Schopenhauer n'a-t-il pas répondu d'avance à ce
objection d'inverti?

M. DESM. —Il a cru y répondre, mais il a seulement établi une i
génieuse comparaison entre deux faits également inexplicables av
la théorie des lois de la nature. Il aurait pu dresser une longue li
des erreurs de l'instinct, et plus la liste aurait été longue, plus
lois de la nature auraient été bafouées. Mais l'uranisme est un exe
ple assez énorme pour nous dispenser des autres. Il y a une éviden
c'est que l'instinct sexuel n'est que rarement un instinct sexuel,
de reproduction. Il n'aboutit peut-être à la reproduction que par u
sorte de hasard...

M. DEL. — Pile ou face ?

M. DESM. — Pile ou face, soit, à condition de ne pas y mettre d'i

itions uranistes. Ce que je veux dire, c'est que, chez le mâle, le étendu instinct sexuel n'est qu'un besoin d'exonération. *Tumes-nce and detumescence*, comme dit M. Havelock Ellis. La *tumes-nce* est involontaire et la *detumescence* s'accomplit au petit bon-ur. Si le jeune mâle a éprouvé, grâce à un de ses pareils, les pre-ers bienfaits de la *detumescence*, voilà un uraniste, car on revient ujours à ses premières amours. Voilà aussi pourquoi les collèges, séminaires, les casernes et les prisons sont des écoles d'uranisme. y aussi, et c'est ce qui est le plus mystérieux et le plus grave, des anistes de naissance et qui, même élevés avec des filles, même com-és de faveurs par les femmes, resteront toujours homosexuels.

M. DEL. — Hérédité, car les Moltke se marient.

M. DESM. — Nous avons tous toutes les hérédités. Ce mot n'expli-e presque rien. Je me borne donc à constater des faits, et je trouve e ces faits contredisent les idées communes sur la sagesse de la na-re. La sagesse divague volontiers.

M. DEL. — Vous croyez donc que l'inversion sexuelle est un goût turel ?

M. DESM. — Il faut bien l'admettre. N'est-il pas la suite logique de nanisme, universellement répandu non seulement parmi les en-nts, mais parmi les adultes de toutes les races? Quand on parle de omme, on parle d'un être exceptionnel et je ne prétends pas que nversion soit une loi générale de la nature, mais elle est une loi de nature humaine, presque au même titre que la loi de reproduction. nous voulions ramener l'homme à la stricte observance de la oyenne des mœurs animales, il n'aurait droit qu'à de rares entre-ns amoureux, la coutume de la femelle fécondée étant de se refu-r à un nouvel exercice. En réalité, la conjonction sexuelle ne uvant chez les hommes être fructueuse que tous les neuf mois, il nporte fort peu que le mâle se procure l'exonération, le reste du mps, par tel ou tel mécanisme. Voilà par quel argument on pourrait stifier, expliquer au point de vue zoologique, l'uranisme occasion-l. Mais l'uranisme fondamental, celui qui repousse à jamais la mme, comme celui qui, du côté des femmes inverties, repousse à mais le mâle, demeure, dans ses causes, un mystère.

M. DEL. — Je goûte assez la *detumescence*. Cela explique bien s choses.

M. DESM. — Mais cela n'explique pas l'aversion d'un sexe pour utre sexe. Il y a toutes sortes d'uranistes. Il y a celui à qui tous s sexes sont bons ; il y a celui qui n'a d'amour que pour le sien ; il a celui enfin qui, à cet amour, joint pour le sexe adverse une haine zarre où il y a du dégoût et du mépris. Ce qu'il y a de plus simple de plus logique, c'est de voir dans l'inversion un cas explicite de

dégénérescence, au moins spécifique. C'est, comme disent les bonn gens, la fin du monde.

M. DEL. — Et dire que, parmi ces invertis, il y a des hommes d'un rare intelligence, de beaux artistes! Dire qu'il y a eu, dans cett tribu, des hommes de génie!

M. DESM. — Rien ne montre mieux l'incohérence de la nature l'absence dans le monde et hors du monde de toute intelligence direc trice. Rien ne prouve plus clairement l'incompatibilité de ce que l'o appelle la morale avec les mouvements de la vie, ce monstre aveugle Les efforts de l'homme pour mettre un peu d'ordre dans ce chaos d forces, désirs, passions, lâchetés, frénésies, sont un spectacle beau mais risible aussi. La morale voudrait être la règle du jeu vital, mai elle légifère au hasard, puisqu'elle se refuse à commencer pa apprendre le jeu. Elle veut unifier, alors qu'il faudrait diversifier Elle étend sur les mœurs un voile d'hypocrisie. S'il crève, que désastre! Ne devrait-on pas pouvoir s'avouer uraniste comme o s'avoue coureur de jupes? Les êtres sains sauraient alors à quoi s'e tenir, et l'on ne verrait pas, comme dans le procès de Berlin, un ura niste se venger sur sa femme, le lendemain des noces, de la hont qu'il éprouve d'avoir trahi son bien-aimé!

M. DEL. — J'aime encore mieux l'hypocrisie.

M. DESM. — L'hypocrisie a ses charmes, je le reconnais, et surtout pour un homme immoral, son utilité. Mais ne trouvez-vous pas qu nous traitons les actes sexuels avec trop de partialité? Il y a entr cent et quinze cents siècles que l'espèce humaine existe, et elle n' pas encore pu considérer froidement son système reproducteur Elle s'attarde à découvrir dans ces organes imparfaits des abîmes d mystère. Ce mécanisme médiocre la comble d'étonnement. N'a-t-ell pas imaginé d'en faire une sorte de fonction sociale qui ne se peu exercer qu'en vertu d'une patente des pouvoirs publics, tant civil que religieux? Vraiment, s'il y a une constance intellectuelle, je croi qu'il y a aussi une constance inintellectuelle. Le niveau moyen s maintient avec une belle rectitude. C'est pourquoi je ne déteste pas c qui dépasse ce niveau en un sens ou dans l'autre, en bien ou en mal comme on dit vulgairement. L'uranisme répugne à ma sensibilité mais mon intelligence peut le considérer avec intérêt. C'est un refu de soumission qui étonne et fait réfléchir. Mais je le voudrais plu franc. Les sujets de cette passion avouent trop, par leur attitude con trainte, qu'ils sentent, quand on les démasque, toute la honte d leur conduite. Quand on n'a pas le cœur d'être cynique, il faut êtr normal. Ceux-là méritent d'être punis les premiers qui avouent hum blement leur faute. En se mettant à genoux, ils postulent le châti ment. Si M. de Moltke avait dit: « Eh bien, oui, je suis uraniste. J suis tel que Dieu m'a fait. Il m'a donné le goût des racines amère

mme il a donné à d'autres le goût des racines sucrées. Que son
m soit béni! Je suis un bon luthérien uraniste. Je lis la bible,
vais au prêche et je fais l'exercice à la prussienne. Que voulez-
us de plus?... » S'il avait dit cela, il se sauvait du mépris. Com-
nt personne n'a-t-il encore loué en France l'attitude du Quai d'Or-
y en cette conjoncture? Envoyer là-bas, pour converser avec la
marilla, un homme de la carrière, n'était-ce pas reprendre, dans
qu'elles avaient de plus fin, les habitudes diplomatiques du
me siècle?

M. DEL. — Je trouve tout cela honteux. L'amour à l'envers, non!

M. DESM. — Et moi, je trouve tout cela curieux. Mais l'amour à
ndroit est bien plus curieux encore, je vous le concède.

M. DEL. — A la bonne heure!

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Louis Haugmard : *Les Eveils d'Elinor ;* « L'Abbaye ». — Marguerite Gillot : *sées ;* Edition de « Simple Revue ». — Guy Lavaud : *La Floraison des Eaux;* ibliothèque de l'Occident »,3 fr.— Anna de Velquoi : *Simple Gerbe;* Edition de Revue Franco-Italienne », Paris et Naples, 3 fr. 50.

Les Eveils d'Elinor. Au frontispice, dans l'arc brisé qui dé-
e un mur de chapelle ou de château, s'inscrit le profil pensif d'une
ne fille; à en croire son costume, elle vécut en France au treizième
cle finissant ou dans la première moitié du quatorzième; et cela
nifie probablement qu'Elinor, qui atteignit vers 1907 l'âge un peu
ublé où « l'on n'a plus douze ans sans en avoir encore vingt »,
veille à la vie complète avec toute la nostalgie de passé que com-
rte son nom et que figure son costume d'emprunt. Il est loisible
n auteur de romans, dans *Chérie* par exemple, de s'attarder aux
tails, ici nécessaires; M. Louis Haugmard a essayé de traduire, en
ves et sommaires images, la crise ou les crises de l'éveil sentimen-
et sexuel. Il ne pouvait entièrement réussir, captif de la forme
me qu'il a adoptée et qui répugne à ce que l'on appelle analyse
ychologique ou autre dans le jargon d'usage; mais du moins il a
happé aux ordinaires banalités de la poétique courante : de la com-
niante déjà habituée au miracle qui ne trouve plus dans l'Eucha-
tie

...qu'un peu de pain fade et cendreux,

'amoureuse encore vierge qui appelle non plus le Dieu, mais l'a-
nt, la distance n'est pas si longue ni la route si difficile.

Mon ancienne ferveur quitte les mots sacrés
Et mon cœur a le goût âcre d'une tourbière;

ainsi se plaint Elinor en proie au désir qu'elle ne comprend pas et
s'avoue pas encore. Puis elle souhaite de n'être plus

... qu'un parfum composité de fleurs

et comme elle n'est pas inexperte aux livres de Francis Jammes, el
sait les noms et les mœurs du coréopsis et de la clématite et comme
le calice de l'Alkékenge que Linné appelle Physalis et le vulgaire C
queret, Amour en cage, Cerise d'hiver, Cerise en chemise ou Coqu
rette, entoure de son parchemin rouge un fruit écarlate; tanc
qu'elle vagabonde et s'amuse de fanfreluches, elle demande à s
« cœur plus grave » :

Dis-moi mon cœur, essaim dont j'ignore la ruche
Qui boira desséché par sa timide ardeur
Dans une rose thé que rosit la pudeur
Une larme, vapeur de mon intime flamme,
Liquide diamant distillé par mon âme.

Elle aime d'un grand amour les pauvres vieilles femmes qui n'o
connu que des joies médiocres ou les pires douleurs et qui s'app
voisent à l'idée bonne et furtive, de la mort; mais elle s'épouva
aussi en songeant à « la chose enfermée entre d'horribles pla
ches » :

... Peut-être en ma poitrine
Qui désirait toujours réchauffer, un crapaud
S'installera, gluant et froid, et cette urine
Dont il mouille son corps visqueux, nauséabond,
M'infectera.....

Et fût-ce au prix de la souffrance, elle veut vivre; elle se livre to
au caprice et au désir, ni ignorante ni inconsciente :

Moi, l'été me dénoue et je n'ai plus de force.
Par un goût persistant de tenir droit mon torse,
Je me couche au hasard du clos sous un pommier,
L'herbe pour matelas, la terre pour sommier.
C'est dur; mais je suis bien, car mon âme est dissoute.
Je laisse mes cheveux me chatouiller le front;
A peine si je vois, à peine si j'écoute;
On bourdonne pourtant derrière, près du tronc.
J'imagine les ronds fiévreux de quelque essaim;
Le bruit cesse et reprend... c'est peut-être des mouches.
La brise vient sécher la moiteur de mes seins
Et la volupté fond comme un fruit dans ma bouche.

Mais ce n'est pas pour elle seule dans le jardin fermé,

..... dont l'air est étouffant

qu'Elinor veut voir s'épanouir son corps et sa beauté :

C'est avoir trop vécu vaine de jour en jour...

Trop seule... Qu'Il soit laid, qu'Il soit beau, que m'importe ?
Eût-Il un air brutal et rustre de Pandour,
Qu'il me surprenne tout à coup par cette porte...
Je viens de me baigner, ma peau sent le benjoin
Et l'apprêt capiteux des bibliques cinnames.
Il me prend... Je le sens de ses deux bras rejoints
Serrer mon cœur, serrer mon corps, serrer mon âme.

Elle n'est plus la demoiselle romantique, encadrée dans l'arc brisé décore un mur de chapelle ; ni la petite pensionnaire désappoin- qui ne comprend plus les prières ; elle a gardé du livre d'Esther et Cantique des Cantiques le souvenir des syllabes qui désignent les mates et des paroles qui invitent à l'amour ; et cependant elle put mander à la fois au dieu inconnu

Le mystère affiné des poètes morts jeunes,
La santé réfléchie assise autour d'Amiens,
Des sentiment profonds, qui soient tout à fait miens ;
L'émotion vivace et qui rit dans la file
Des peupliers de France au feuillage mobile ;

e peut demander ces dons disparates et demeurer, à travers les li- s et les temps, la sœur d'Esther, de la Sulamite et de cette Elinor quitaine qui fut la plus belle des femmes et la plus maléfique enchanteresses, parce que M. Louis Haugmard le voulut ainsi et noua, pour une jeune fille de ce temps, une parenté légendaire et taine avec les princesses d'autrefois.

Fusées. Nocturnes noir et or de Whistler, complaintes ironi- es et désolées de Jules Laforgue : ce ne sont ni peintures ni poè- s chers au commun des demoiselles ; M. Carle Dauriac le put dire s aucune complaisance de préfacier : « voici des vers de jeune e ou plutôt non *d'une* jeune fille ». Que ce soient là des vers de ne fille, des impressions d'enfant, un passé de poète, il le faut bien ire, mais des vers de jeune fille singulièrement réfléchis, des im- ssions d'enfant très précoce aux jeux de la dialectique, un passé poète fantasque et clownesque.

Oyez la prosopopée de la Terre :

Je suis la Terre,
La Terre,
Mystère
Elémentaire.
Les hommes vivent sur mon dos.
Ils meurent quand je les avale
Pour que je puisse avec leur os
Recuire un mets qui les régale.
Leurs fidèles aïeux remontent au sillon.
Moi, la Terre, je ris de les voir qui se vautrent
Se faisant encor sur moi des illusions.

Peu de jeunes filles ou de femmes porteraient aussi aisément masque de Pierrot métaphysicien ; Mlle Marguerite Gillot le rej tera-t-elle tout à fait quand elle s'amusera aux jeux d'un âge pl mûr et, le rejetant, laissera-t-elle voir de soi une image plus moins véridique que ce masque si bien adapté qu'il aura peut-êt modelé le visage à sa forme ?

La Floraison des Eaux. L'analogie des étangs et des miroi chère à Mallarmé, prêtera encore à des générations de poètes un p texte nouveau à feindre et à représenter d'ingénieux dessins aqua ques et végétaux, qui soient une perpétuelle allégorie de leur int ligence et de leurs sentiments. M. Guy Lavaud composa ses poèm avec l'évocation moins de la sanglante Hérodiade déprise de soi-mê et du monde, que de la pâle Ophélie faisant aux eaux consolatri l'offrande de son jeune corps et des fleurs moissonnées. M. de F gnier lui enseigna sans doute le goût d'une certaine symétrie clas que, par quelque beau soir

> Où nous prîmes au creux trop étroit de nos mains
> Tes parfums, ô tristesse, et tes fleurs, ô chagrin !

Ainsi d'Elseneur à Venise, de l'étang gris, près des grèves mo tones, aux lagunes plus ténébreuses et plus désolées peut-être, t jours hantée par le mystère des eaux, la mélancolique figure se flète et se reconnaît en de multiples miroirs ; même quand un ciel printemps dore les tristes ondes et réveille la vie, le semis roux feuilles mortes au fond de l'étang rajeuni, dément la joie appare en même temps qu'une sagesse plus sereine conseillerait de s'ab donner au charme de l'heure :

> Aurais-tu le regret des frondaisons passées,
> Des nénuphars aux fleurs doublement reflétées
> Ou des gorges d'enfants rieuses qui venaient ?
> Laisse plutôt descendre en toi toutes ces feuilles
> Qui se mirent aux eaux, l'automne, et les attristent,
> Pareilles aux regrets qu'en moi-même j'accueille
> Lorsqu'à mon âme seule et lasse ils font visite
> Et refais-toi, passée la tristesse automnale,
> Clair et pur pour mirer le printemps bel et pâle !

La langue de M. Guy Lavaud est parfois hésitante ; parfois mê presque barbare ; lorsqu'il écrit :

> Au souffle de ses yeux deux étoiles tombées
> Brillent comme, la nuit, à des eaux isolées
> L'inquiétante flamme bleue des feux follets...

le désir de la symétrie grammaticale l'entraîne ; « sur des eaux i lées » eût été plus conforme aux manières de dire usuelles et du mê coup plus plaisant à l'oreille.

Simple gerbe. MM. Pierre Bertrand et Léopold de Cramer, t en accordant à Mme Anna de Velquoi les plus brillantes qualités, rimèrent le souhait qu'elle réglât et mesurât un peu plus son inspi- on, moyennant quoi elle ne manquerait point de produire des vres parfaites. M. Nonce Casanova la dissuade d'écouter ces timi- avis : « Et cela ne signifie-t-il pas un peu que l'on désirait au n d'excellents sentiments d'ailleurs que tu devinsses académiable, chère cousine ? » M. Nonce Casanova devait avoir raison : il ne t pas trop inviter nos contemporains, voire nos contemporaines, anquer de lyrisme. J'ai cependant jugé plus honnête de lire le e de Mme Anna de Velquoi, plutôt que de prendre à mon compte inion d'autrui, si judicieuse qu'elle parût. En maintes pages se contrent des beautés hardies, comme ces versets de *Le Baiser t qu'un leurre :*

O vous tous qui vivez de cet espoir : qu'un jour
Votre vie éblouie en un nimbe d'amour
Recueillera la gloire ineffable des astres,
N'espérez plus ; venez avec moi : le baiser
N'est qu'un vide qui jette à qui vient s'y briser
Le rêve vil de l'âme horrible des désastres.

près lecture et ample réflexion, MM. Pierre Bertrand et Léopold Cramer semblent n'avoir point tort.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

bert Randau : *Les Colons*, Sansot, 3.5o. — Gabriel Maurière : *M. Cailloux, me politique*, Dujarric, 3.5o. — Emile Solari : *La Cité rebâtie*, Librairie illus- 3.5o. — Arsène Alexandre : *Bertha et Roda*, Fasquelle, 3.5o. — Pierre Veber : cle des ministres, « Vie parisienne », 3.5o. — André Lichtenberger : *Notre ie*, Plon, 3.5o. — Maurice Montégut : *Du Pain !* Ollendorff, 3.5o. — Joseph on : *L'abbé Guérande*, Tsasel, 3.5o. — Jean de la Hire : *Les Vipères*, Biblio- ie indépendante d'éditions, 3.5o. — Gaston Tournier : *Fabriques d'anges*, othèque générale d'édition, 3.5o. — Georges Beaume : *La Femme et le larron*, aud, 3.5o. — André Pollet : *Rolande-sans-peur*, Paul Sevin, 3.5o. — Emile lly : *La Vie lorraine*, Librairie nationale, 3.5o.

Les Colons, par Robert Randau. « Voici, disent les Marius- Leblond dans l'intéressante préface de ce livre, une œuvre super- intense, gesticulante, grouillant d'êtres vivants et illuminée de il ; mais, bien plus, en dehors même de sa valeur littéraire, nous ons accorder la plus vigilante attention à ce livre très important, c'est le premier essai de constitution d'une mentalité algérienne, sciente de sa composition, volontaire, raffinée. » Je n'y contredis t. L'œuvre est en effet superbe, toute illuminée de soleil, curieuse le style à la fois vigoureux et naïf, curieuse surtout par les types lle nous montre évoluant aux pleines libertés des nouvelles urs de ce vieux pays. Mais si c'est là vraiment la constitution de

la mentalite algérienne, un sincère essai de restitution de la vie m
derne des Français d'Algérie, il y aurait de quoi s'alarmer... au moi
en Europe et nous trouverions enfin l'explication de beaucoup
mystères *coloniaux* que le gouvernement français, sinon algérien,
tant de peine à éclaircir. La conquête d'un pays ne va pas sans d
truire quelques préjugés. Il est certain que lors de la fameuse paci
cation les premiers conquérants de cette terre d'Algérie, encore tou
humide du sang arabe, ne durent point mettre à parfaire leur insta
lation toute la douceur désirable ; seulement les directs successeu
des Pélissier, les enfumeurs d'indigènes, les fameux intendants d
bureaux arabes qui posaient le bout de leur cigare allumé sur
blanc des yeux de leurs domestiques, prisonniers devenus esclav
possédaient une excuse, si le tigre qui joue avec son captif peut s'
frir une excuse : ils revenaient de la chasse, rapportaient du gib
et leurs pattes restaient rouges, leurs narines avaient respiré l'ode
de la poudre ennemie. *Les Colons* de Robert Randau ne sont p
ivres de sang, pas plus que de l'odeur de la poudre; ils me font l'ef
d'être ivres... d'alcool, et c'est extrêmement grave. Tous nos colo
colonisants ou non, sont toujours ivres d'après les meilleurs rappo
de notre police extérieure. Il paraît décidément démontré qu'un c
veau français, d'origine française, ne peut pas combiner les émai
tions du vin avec les effluves du soleil sans devenir fou ! J'ai pris
plaisir des plus vifs à voir trépider sous les rayons africains les ne
des femmes de notre métropole. Elles sont certainement moins da
gereuses et moins vicieuses qu'en pleine fournaise parisienne, cep
dant elles ne sont pas *possibles* au sens qu'un homme rassis, de
mat tempéré, attache à ce mot ! Très belles pour un romancier, el
font l'effet de bêtes brutales lâchées dans une arène et on n'est pas
de leur voir placer dans une rôtissoire le poulet qu'on leur confie
cru à l'usage d'alimentation ! Ces femmes-là, en outre, pratiqu
l'adultère comme leurs mères européennes et si elles ont plus de te
pérament, toujours à cause des épices coloniales, elles n'ont pa
moindre éducation qui leur permettrait, à l'occasion, de plume
poulet... pardon, de tromper le mari, sans le faire crier. Le colo
aime l'orgie. Voilà le grand mot lâché ! Il n'y a pas d'étudiants fr
çais, de trottins ou de grandes dames françaises, qui ne rêvent *d'org*
Ça se chante et ça s'imprime. Seulement, dans nos pays où il pl
presque tout l'hiver sinon tout l'été, où toutes les nuits sont froi
y compris celle de juillet, l'orgie n'est pas *romaine* pour un c
time. On ne peut guère courir les rues *chaudes* au sortir d'un
musette ou d'un dîner diplomatique, car les rues les plus mal fam
sont toujours glaciales. Se repaître des amours publiques d'un pe
lorsqu'on grelotte sous des fourrures, ça ne dit rien au couple le
aisandé, quand il redoute la tuberculose. En Afrique, la vie noctu

seule appréciable, seule agréable. Vous pensez si nos étudiants
os trottins formant l'élite algérienne vont s'en donner ! Et ils
ntent naturellement, infailliblement, l'orgie sempiternelle, l'orgie
radition depuis la Bible : une danseuse qui danse nue sur une
pe... la danseuse Salomé ou celle de la rue du Caire à l'exposi-
de 1900. Ah ! non, ça ne change pas ! Le Parisien, le Français, le
tin ou la femme du notable, c'est toujours la même chanson idiote,
cule et baveuse : « une nuit d'orgie pour moi n'est qu'un jeu ! »
e serait un supplice, d'ailleurs, qu'il marcherait tout de même. Il
t qu'il s'amuse ou qu'il crève... et il crève en embêtant les autres,
! Donc, la race franco-algérienne se saoule et c'est ce qui est affli-
nt dans le très beau livre de Robert Randau. Or, la race franco-
érienne remplace sur une terre brûlante (et si perfide aux heures
pusculaire), un peuple sobre, merveilleusement sobre dont la reli-
n, jadis, était l'eau pure. Je ne crois pas à la durée des usurpa-
ns anormales. Je suis persuadée que la terre appartient au premier
upant et que l'enfant né sur un sol pour y marcher farouchement
ds nus y reviendra pieds nus, sans bruit, homme farouche ayant
endu l'heure et chassera la valetaille franco-algérienne avant qu'elle
eu le temps de se dessaouler, de *coloniser*, si j'ose me mieux
primer ainsi. Ça durera cent ans, mille ans... les gens conti-
eront leurs petites orgies aux épices qui leur gâteront l'estomac,
boiront, dans leurs bottines malpropres, le champagne ou le fameux
d'Algérie (qui est détestable), mais un matin l'enfant pieds nus
iendra l'œil clair, la main sûre, et il boira leur sang qu'il trouvera
rri et crachera, par Mahomet, avec dégoût. Ce jour-là, les artis-
, citoyens du monde, auront un beau livre à faire, aussi beau que
ui de Robert Randau.

M. Cailloux, homme politique, par Gabriel Maurière. J'ai
u deux fois ce livre, paraît-il, mais ne l'ayant lu qu'une fois je me
uve en retard pour en parler ; ce que je regrette. C'est une bonne
consciencieuse étude du rural dans l'exercice de sa puissance de
nd terrien. Petit fermier d'abord, Cailloux achète la ferme à l'aide
l'avarice de sa mère, de la bêtise de son frère, l'ininteligent sacri-
il devient M. Cailloux, conseiller municipal, puis maire très
rti de toutes les ruses paysannes. S'il n'était pas mort tué lâche-
nt par un très petit adversaire, Guillot l'endetté, il aurait fourni
député blousard de plus malgré sa mauvaise instruction. M. Cail-
x a toute la dureté de son nom, il est cependant l'un des os de
e grasse terre qu'il a su dompter en la travaillant, il est la char-
te, le roc : on ne peut pas être tendre quand on joue ce rôle-là,
est le rôle fatal par excellence.

La Cité rebâtie, par E. Solari. Des citoyens appartenant aux
q parties du monde prennent le café sur la terrasse d'une maison

qui domine déjà les hauteurs de Montmartre. Ils devisent philosophi quement de civilisation et de commerce. Prêts pour une expéditio lointaine, ils vont partir et boivent à la santé les uns des autres ; il a des femmes, des enfants, un chien, non, une chienne qui s'appel Léa. Tout à coup un vent violent s'élève, un cyclone éclate sur Par durant que de multiples télégrammes annoncent aux convives effray que les cinq parties du monde sont à peu près anéanties. Puis, la te rasse jusqu'ici plongée dans la nuit du cyclone s'éclaire peu à peu d'u reflet sinistre et l'on entend le bruit d'une eau qui monte, balaya les maisons sur son passage. « Renaud répondit d'une voix co fuse, étranglée : la Mer ! » Si vous voulez savoir comment la mer f son apparition à Montmartre, un soir, il faut acheter la *Cité rebe tie !* Il y a là un petit canot automobile muni d'un tout petit motei (*Antoinette ?*) filant sur l'Afrique en passant par le parvis Notr Dame, qui vaut les trois francs cinquante à lui tout seul.

Bertha et Roda, par Arsène Alexandre. D'une très fine ps chologie, ces deux contes ne sont que les deux tailles de la mêm pierre précieuse, les deux éclats différents de l'illusion d'amou Bertha est muette, mais son visage, masque mobile, tâche d'exprim tous les sentiments à l'aide de ses seuls muscles. Elle parvient à perfection de la mimique passionnée et comme il faut gagner sa vi fille d'un grand poète pauvre, elle donne la représentation de son amo à son amant. De la gloire de cette apothéose à l'horreur du somb doute il n'y a que l'espace d'un geste excessif. Comédienne sur scène, Bertha ne le demeure-t-elle pas à la ville ? Son amant, qui collectionné tous les masques connus et inconnus pour arriver à réalité de son visage de femme, ne posséderait-il qu'un masque plus en sa personne dressée à toutes les grimaces ? Et le doute l sépare, tue la dernière illusion. Plus tard, s'ils se revoient, il se trop tard. Roda est une pauvre âme qui prie et pleure de son abje tion. Jean de Gabre a découvert l'affinité électrique, c'est-à-di l'art de se sentir impressionné à distance par un être tendant toutes ses aspirations vers le mieux, le plus pur. Cette télépath sans fil dure jusqu'au jour où, se devinant l'un par l'autre, les de *aimants* perdent leurs attirances réciproques en mourant l'un lo de l'autre sans s'être jamais réunis. Ces deux études, un peu ardu des mouvements psychiques sont très intéressantes tant par la déli tesse de leur style que par les aperçus nouveaux du vieux myt qu'elles contiennent.

L'Ecole des ministres, par Pierre Veber. On se demand dans les milieux mal informés, à qui ressemble le chien qui suit dame ? Renseignement pris dans les milieux bien informés, ce gueule héraldique n'a rien à voir avec celle de nos... parfaitemen Ah ! la joyeuse, la saine, la féconde politique sociale et littéraire q

nt là Cyprien (filleul de Cypris), Rosimond, Lavendée et Cie. mme toutes ces petites gens, directeurs de la troisième petite répu- que, s'en donnent à cœur naïf. Cyprien apprend comment on arche, on s'habille, on mange et on parle dans le monde des socia- tes qui, dans leur enfance, chantèrent au lutrin de leur village. Il t de quelle manière on protège un théâtre et on est protégé par n ingénue. Il fait aussi l'apprentissage douloureux du grand riage après avoir passé par la guigne du n° 23 appliqué sur les nelles de bottes. Comme la docile bille du billard, mais avec plus cheveux, il décrit les savants carambolages obligatoires pour s'en venir à son point de départ, Mme Jeanne Claverie sa première... mpagne... dont les années comptent doubles, car il l'a fait souffrir uellement. On pourrait reprocher à l'auteur, de ci de là, quelques os mots, mais ils sont tellement ceux de la situation qu'on se tord ant d'avoir eu le temps de se fâcher. Pierre Veber, de tous les teurs gais, est le plus sans malice, d'apparence. C'est un enfant... ais il est terrible. Ne lui laissez rien entre les mains, il casse tout as même y toucher.

Notre Minnie, par André Lichtenberger. Oiseau de passage ou tite fille qui s'ébat hors du nid maternel, Minnie est tombée entre ux trains, chez sa marraine, et elle y apporte un rayon du soleil pical. Le logis sombre de la rue de Varennes s'éclaire du reflet de turbulence. Depuis Orasie, la cuisinière moustachue et grinchue, squ'à la vieille dame qui trouve que les temps nouveaux sont de tristes ps, tout le monde s'agite pour lui plaire. Les petits abandonnés député démocrate auront leur part de lumière et de bonnes grâces, is, Minnie envolée, un petit garçon pleurera sachant que le soleil s tropiques est trop loin. Cette histoire est jolie par les détails assez ls dans leur ton d'élégance convenue.

Du Pain ! par Maurice Montégut. Pourquoi chercher querelle à soldat qui revient apporter de l'amour triomphant à tout un village mpli de femelles désolées de l'absence des mâles ? La guerre ne leur a laissé qu'un d'absolument solide, et naturellement ce sera celui- Nous sommes à la fin des guerres de Napoléon Ier. La nation y mpris le village s'embourgeoise sous le règne de gens défiants et reux. Le grand gas du meunier ne leur donne pas du pain à ces nelles pleureuses tôt consolées, il leur fabrique des enfants et nd arrivera la vraie famine, les enfants ayant grandi, tous frères sœurs en révolte contre le même père, ils démoliront le moulin, ront le mauvais meunier avare de son grain, sinon de sa propre nence.

L'Abbé Guérande, par Joseph Brydon. Modeste idylle du ne prêtre qui n'ose pas pécher ni par parole, ni par action, ni par ission. Il aime silencieusement la jeune pénitente dont il ira

demander la main pour un de ses amis. Elle ne saura rien, ser heureuse grâce à lui sans même s'en douter et peut-être en mourra t-il.

Les Vipères, par Jean de la Hire. Il faut être de la provinc pour aimer à scandaliser la province. Sans compter qu'un jeune cou ple légalement uni qui s'amuse à prendre la déclivité d'une falaise pou son lit conjugal semble un brin vulgaire. Tout acte d'amour do être un acte de luxe et non pas de nécessité luxurieuse. Faire l'amou sur des cailloux, c'est une aventure de pierreuse. Et puis ces types d vipères de province, ces dames de charité, la demoiselle maigre jalouse, les femmes de notaire, de médecin, sont toujours les même depuis Mme de Ségur ou Zénaïde Fleuriot. D'ailleurs, j'y songe, j' déjà lu ce livre-là sous un autre titre, le héros s'appelant égalemen Sainte-Claire et il n'était pas marié, ce qui expliquait les extra su les falaises. *Les Vipères* sont revues, corrigées, définitives. Tant pi Je leur préfère de beaucoup *le Régiment d'Irma*, c'était plus drôl surtout moins définitif.

La Fabrique d'Anges, par Gaston Tournier. Le feu purif tout. Un Monsieur docteur et un Monsieur pharmacien s'associent pou l'exploitation de ce que je me permettrai d'appeler la houille blanch C'est le récit, à peu de chose près exact, d'un dernier procès sensa tionnel dont le cours a été suspendu par ordre de la préfectur Subitement on découvrit que tous les accusés, les femmes surtou étaient innocents. Alors dédier ce livre au chef de la Sûreté, c'e d'une belle ironie!

La Femme et le larron, par Georges Beaume. La fille d humbles campagnes, la vigneronne, est devenue châtelaine en La guedoc, mais elle ne peut se défendre contre le hâbleur séduisan l'arriviste politique épris surtout de sa fortune. Elle est séduite, pu réduite. Le maître qu'elle s'est offert la traite en esclave dès qu'il les clés de la place et ne s'occupe plus que de ses ambitions perso nelles jusqu'au jour où un des anciens compagnons de misère l envoie un peu de plomb dans la cervelle.

Rolande sans peur, par André Pollet. Grand feuilleto dramatique noir et rouge: « Du sang! Du sang! » Ça se passe so Charles VIII, dans la forêt de Mayenne, et il y a des spectres.

La Vie lorraine, par Emile Moselly. Un chemineau revie mourir dans son pays en tirant une péniche, un soldat passe da sa maison natale pour y embrasser les siens, et le paysan mad parle de tuer tous les serpents des environs. Ces simples bonn gens aiment à leur façon leur terre nourrice et ils n'ont même p besoin d'être Lorrains pour cela.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Adolphe Thalasso : *Anthologie de l'Amour Asiatique;* « *Mercure de France* ».— *La Pléiade Française : Les Amours et autres poésies d'Estienne Jodelle sieur du Lymodin,... avec une notice de Guillaume Colletet et des notes,* par Ad. van Bever; Sansot.

La sensibilité de notre race fut toujours vivifiée et renouvelée par une sensibilité étrangère. Il ne serait donc pas étonnant que cette poésie asiatique si sensuelle, que nous révèle aujourd'hui M. Adolphe Thalasso dans son **Anthologie de l'amour asiatique**, ait une influence sur notre poésie française. On découvre chez ces poètes, à côté de délicatesses très fines, des audaces dans la traduction de leurs sensations que nous n'avons pas encore eu la sincérité d'exprimer. Et cela, avec gravité et sans sourire. Voici, par exemple, une très belle ballade du plus grand poète populaire de l'Afghanistan : Mirza Rahchân Kayil : *Jalousie d'Amant*, dont chaque strophe se termine par ce vers : « Je porte en moi la senteur de ton corps. » Kayil chante :

— Oh ! cette odeur qui flotte sur ta nuque, ta gorge et tes bras,
Qui voltige autour de tes reins et de ton ventre doré,
Cette odeur qu'alimentent sans cesse comme deux flacons intarissables
Les toisons touffues qui ombrent tes humides aisselles. Je porte la senteur de ton corps.

D'un autre poète de l'Afghanistan, Muhammadji, fragment d'une autre ballade : *les Tresses Noires :*

— Tes baisers ont butiné dans les parfums de ma gerbe, ô mon ami, et tes parfums t'ont grisé et tu es tombé ivre-mort.

Dans son introduction, l'auteur nous dit que vingt-deux années de patientes recherches ont été vouées à l'étude de cette poésie. Quelques-unes de ces traductions parurent jadis dans la *Revue Orientale*, que M. Thalasso avait fondée et dirigeait en 1885, à Constantinople.

Mais ce fut le poète afghan, Rahchân Kayil, dont nous venons de citer une belle strophe, qui fut son initiateur aux beautés de la poésie asiatique. Ce n'est pas sans fierté que M. Thalasso nous avertit qu'il est, dans cette anthologie, des littératures absolument inconnues jusqu'à ce jour, celles des Kafirs, des Kirghiss, des Kazacks, des Turcmènes, du Baghestan, du Turkestan, du Bélouchistan, du Khurdistan, du Népaul et de la Birmanie. A chacune de ces contrées, à chacune de ces poésies, l'auteur consacre une petite notice synthétique, qui nous en révèle la nuance et le parfum. On y peut étudier l'influence du climat et des mœurs sur la poésie. C'est une curieuse géographie poétique.

En feuilletant ce volume, vraiment très émotionnant, on est parfois étonné de découvrir des chansons d'amour aussi fraîches et délicates

que nos chansons populaires françaises. Voici une chanson de l'An nam :

Toutes les fois que vous vous rendez à la pagode royale,
Je guette votre passage, sur le bord du chemin...
A votre arrivée, j'emplis mon cœur de votre image,
Et à votre départ je vous emporte dans mes yeux.

Toutes ces poésies nous donnent une impression de sincérité, c'es de la vie, mais souvent à peine de l'art. Voici la Chine, et en lisan ce petit poème de Chi-King, écrit en 1776 avant J.-C., on est ému troublé. C'est de l'art parfait, même dans dans cette traduction. Cett poésie ancienne chinoise a le sens de la composition et de l'image pre cises. Il faudrait citer toute cette ode. En voici le dernier vers : « Sou son voile dense et les blancheurs de sa robe, mon amie me donn pleine félicité. »

D'un autre poète, Tchang-Tsi (770 de notre ère), ces quelques ver d'une sérénité douloureuse :

UNE FEMME FIDÈLE A SES DEVOIRS

Seigneur, vous venez m'offrir de ces perles brillantes,
Vous savez, cependant, que j'appartiens à un époux
Et que je garde fidélité à qui j'ai juré fidélité.
Malgré cela, mon cœur est plein d'émoi, mon esprit de trouble.
. . . . . .
Un instant, j'ai posé sur la soie de ma robe rouge
Les deux perles brillantes. Reprenez-les. Je les rends à Votre Seigneuri
Prenez aussi les deux larmes qui tremblent au bord de mes cils...
Ah ! que ne vous ai-je connu, alors que j'étais libre encore !

M. Thalasso s'est inspiré pour ses traductions de la manière Mme Judith Gauthier, dont *le Livre de Jade* fut pour lui l'idéal atteindre. Livre merveilleux, dit-il, écrit en une langue et une pro « singulièrement cadencées et rythmiques, il fait comprendre et aim la poésie chinoise autrement que toutes les anthologies existantes Ces traductions de M. Thalasso nous font aussi aimer et comprend ces poèmes passionnés de cette Asie jusqu'ici en partie mystérieuse inconnue.

La poésie coréenne semble bien, comme le dit l'auteur, d'inspir tion chinoise : elle a comme cette dernière le sens de la compositi peut-être plus calme encore, plus stylisée. C'est sans violence et sa amertume que ce poète coréen exprime sa douleur :

Le sommeil fuit mes paupières : mon âme abattue est sans courage n'a plus aucune énergie,

Et il émet cette pensée :

Il n'est de pire ennemi que la femme ! Lorsqu'un cœur est possédé p elle, il ne peut plus jouir de la vie.

'est de la poésie d'analyse philosophique. L'homme souffre, il sait ause de son mal, mais sa peine lui est chère. C'est ce qu'exprime vers ce poète de l'Hindoustan, Miyan Jagnu : « Un cœur qui souf- d'une maladie d'amour a besoin de sa maladie pour vivre ; cette adie est la santé du cœur. » Vouloir le guérir, c'est « chercher à donner la mort ».

a littérature japonaise nous est un peu plus connue : il est des kaï célèbres. Cette poésie a vraiment la douceur d'une nuit d'été tée de lune. M. Thalasso a réussi à rendre dans ses traductions le nbre et le rythme même de ces vers. En voici un spécimen : *Sé- ration*, tanka d'un poète du VII^e^ siècle de notre ère :

Malgré les obstacles
Qu'oppose un lit au courant,
Les eaux, divisées
Par sables et rocs, finissent
Toujours par se réunir.

noter que la plupart des poètes de la bonne époque, au Japon, nt des femmes.

M. Thalasso étudie encore d'autres littératures plus brutales. Les irs chantent ainsi la beauté de leur bien-aimée :

Je ne puis comparer ta beauté qu'à celle de ma plus belle jument.
Comme elle tu bondis sur tes jarrets d'acier,
Et, comme la sienne, ta croupe est grasse et ferme.

n résumé, cette poésie asiatique est très riche et très vivante ; et ut remercier M. Thalasso de nous avoir permis de boire à cette rce nouvelle. Ce livre, comme il le dit lui-même, est moins un rage d'érudition qu'un ouvrage littéraire. Cependant, les origi- et l'évolution de cette poésie y sont savamment et scrupuleuse- nt étudiées. On y découvre trois grands courants d'inspiration : spiration hébraïque, chinoise et sanscrite, transformées selon le pérament des races et le climat de ces divers pays.

§

es poésies de Jodelle sont devenues introuvables. Si on ne les a réimprimées, c'est qu'en réalité elles sont ennuyeuses et illisi- s pour le grand public. Cependant Jodelle, qui eut une grande ommée de son vivant, méritait d'être étudié et qu'on donnât de son re une édition critique. M. Ad. van Bever, à qui nous devons déjà t de remarquables travaux sur la poésie des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ les, se propose de rééditer les poètes de la Pléiade. **Les Amours autres poésies d'Estienne Jodelle** en sont le premier e. Jodelle est une personnalité très curieuse : érudit, sinon poète, ut par sa culture une très grande autorité sur les écrivains de la

Pléiade. Sa langue, d'une belle pureté, n'a pas d'hésitation : elle fixée. A ce point de vue, son livre ne peut être négligé, si l'on v étudier la poésie de cette époque. D'ailleurs il serait peut-être inju de porter un jugement trop sévère sur ce seul volume du poète ait été imprimé. Le reste de son œuvre a été égaré. Et peut-êt écrit Colletet, « n'avons-nous de Jodelle que ce qu'il a fait de p mal ». Ce qui nous permet de le croire, c'est que quelques pièc ajoutées à la fin du volume et qui semblent avoir été écrites à u autre époque de sa vie, sont plus parfaites et d'une émotion plus s sible. On trouvera, dans cette édition, quelques chœurs extraits d tragédie *Didon se sacrifiant*, une ode *A sa Muse*, et de belles st ces *Aux cendres de Claude Colet :*

Si ma voix, qui me doit bien tost pousser au nombre
Des immortels, pouvait aller jusqu'à ton ombre,
Colet, à qui la mort
Se montra trop jalouse et dépite d'attendre
Que tu eusses parfait ce qui te peut defendre
De son avare port :
. . . . . .

Cette *chanson*, dont voici les derniers vers, n'appartient certai ment pas non plus à *l'Adolescence de Jodelle* (1) :

Mais lors que de vous je m'approche
Mon cœur se gelle et devient roche ;
Devant vos attraicts gracieux
Je pers Esprit, voix et halayne,
Et voulant vous conter ma peyne
Je ne sçay parler que des yeux.

Il faut signaler encore, dans ce volume, de curieuses poésies sat ques, extraites d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, et publiées par Marty Laveaux et Edouard Tricotel : *Satyre contr chancelier de l'Hopital.— A. du Bellay :*

Je sçay bien, du Bellay, que Rome est le bordeau
Où l'on voit paillarder sans fin le corps et l'âme :
. . . . . .

Sur les Beautez d'une Garse, qui a dévoré les ans de sa verte nesse. Ces vers satyriques sont supérieurs à ses vers d'amour, p tant sincères et s'adressant à une amante réelle. Les *vers d'amou autres poésies*, la plupart inédites, que M. Van Bever publie fin de ce volume, nous révèlent que cette amante fut la maréchal Retz, Catherine de Clermont, « femme d'une grande distinct sinon d'une grande beauté ». Elle eût figuré dans la galerie *Dames Galantes*, si le cardinal de Retz, son descendant, « r

(1) Titre de la première édition des vers de Jodelle.

uit les pages qui la concernaient. J'ai en vain cherché dans cette sie amoureuse, d'une galanterie exagérée, quelques beaux vers us ; je n'ai trouvé que de la rhétorique :

. . . . . .

Elle peut d'un regard tout le monde enflammer
Et l'ardeur de ses feux faict soudain consumer
Les glaces d'un hyver dedans la terre encloses.

. . . . . .

odelle n'avait pas mauvaise opinion de lui-même. Colletet nous nte qu' entretenant un jour Estienne Pasquier sur la poésie nçaise, Jodelle confia à celui-ci que « si Ronsard l'emportait le tin sur Jodelle, Jodelle l'emportait l'après dîner sur Ronsard ». us ses contemporains d'ailleurs le louèrent dans leurs écrits,en vers ns et français. Colletet, qui rapporte ces faits, s'en étonne, et t, lui, demeurer « libre dans ses sentiments » : il avoue que de s les poètes de la Pléiade, ce sont les œuvres de Jodelle qui lui isent le moins « sans excepter même celles de Baïf, et de Ponthus Thiart ». Il ajoute que,chaque fois qu'il s'est contraint à le lire, il toujours quitté avec plaisir. Ce jugement de Colletet est tout à fait forme à notre sentiment actuel.Colletet est d'ailleurs,avec Estienne squier, comme la source de la critique française. Leurs œuvres ne t guère connues que des initiés, et c'est dommage. En lisant, en de ce volume, cette vie d'Estienne Jodelle par Guillaume Colle- on croirait lire du Sainte-Beuve. Sainte-Beuve d'ailleurs avait ucoup lu Colletet, dont il se faisait faire des copies. Il lui doit ucoup. Poète, Colletet aurait collaboré au *Parnasse satyrique*, ait même failli être brûlé pour quelques pièces obscènes. Il était -même le disciple de Pasquier, qu'il pille souvent, sans le citer ctement. Comme cette littérature poétique du XVI siècle est riche! y avait peut-être, à cette époque, autant de bons poètes qu'au- rd'hui : ils eurent leur moment de célébrité et sont maintenant liés. La même aventure est réservée sans doute à quelques-uns de hommes de génie.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

arcel Clavié : *L'Abandonné*, 1 a. ; Bonvalot-Jouve, 1 fr. — Pierre Broodcoorens : *lité ou la Mort*, argument et prélude ; éditions de l'Exode, à la Hulpe (Belgi- 2 fr. — Ménandre : *le Héros*, *l'Arbitrage*, *la Femme-aux-cheveux-coupés* et *amienne* (d'après « le Temps »). — Le théâtre en mer ; le théâtre occidental au n ; acteurs et animaux (d'après « le Monde Artiste »). — Actrice et cochon ; gende du décret de Moscou ; Bernard Shaw (d'après « Comœdia »).

evant le paysage où naquit Flaubert, Zola s'écriait, en sa belle tion des funérailles du grand Styliste : « Une même pensée nous

était venue à tous : comment Flaubert, enfiévré du romantisme 1830, n'a-t-il mis nulle part cette ville?... »

C'est que le maître de l'objectivisme littéraire savait combien il dangereux de vouloir rendre une impression encore agissante nous. Il y aura toujours deux obstacles à la peinture de l'actuel : c vibration trop forte, ou, au contraire, l'émoussement produit pa répétition fréquente d'un spectacle; à l'acte esthétique s'oppos également hypersthésie et anesthésie. Mme Rachilde a tiré du sec thème son admirable parade où *le Vendeur de Soleil* offre aux risiens, aveugles, ce tableau prodigieux qu'ils ne songent pa regarder : le Couchant en flammes sur la Seine! et M. de Gourm est revenu sur la même idée dans une de ses chroniques.

Il faut, après avoir senti d'une façon originale et puissante sujet, le surmonter, lui présenter désormais un cœur « ironiqu ainsi que s'exprimaient les Allemands du siècle dernier. Trop d'én qui subsiste autrement qu'à la manière d'un souvenir dont on jo trouble, par exemple, en **l'Abandonné** de M. Clavié, une conc tion réellement dramatique : criminel par amour pour George Daurore, au sortir de prison, accourt; mais il n'est plus pour l'ingr qu'un étranger!

Même excès de subjectivisme, non plus dans les émotions toutef mais dans les idées, avec le tumultueux Argument et Prélude d **galité ou la Mort**. Car je suis loin de blâmer M. Broodcoo de ce qu'il ne veut publier son œuvre qu'acte par acte; l'intérêt d matique, s'il est intense, suffira à tenir en haleine, d'un fascicul l'autre, le lecteur. Je ne sais pas si Ménandre n'aura pas un jour gné à n'avoir été révélé que par morceaux.

§

Avec quelle nostalgie ne se feuilletait point, jusqu'à présent, le li ingénieux, mais presque entièrement hypothétique, de Guillau Guizot! Le coup de sabot d'un petit âne égyptien (si du moins r renseignements directs sont exacts), les veilles de M. Gustave Lef vre et enfin, ces jours-ci, la diserte parole de M. Croiset viennent nous rendre déjà quatre des 40 comédies crues à jamais perd depuis le XVIIe siècle, et — toujours si mes informations personne ne me trompent point — nous ne serions pas au bout de nos surp ses... Parmi ces quatre fragments, le premier et le moins copieux tous, nous dit *le Petit Temps* (du 20 octobre), dont un rédact interrogea l'érudit académicien,

porte en tête, après le titre effacé d'une pièce, le nom de Ménandre : il c tient la liste des personnages, le sommaire de la comédie et quelques v de la première scène.

On a pu y reconnaître le début du **Héros**, dont nous ne pos

s qu'une dizaine de vers détachés. Il nous en restait une douzaine
Arbitrage (les Epitrépontes), qui est analysé comme suit :

mphilè, fille de Smikrinès, jeune fille de bonne famille, a été violée, au
s d'une de ces fêtes religieuses où toute liberté était laissée à la jeu-
, par un jeune homme inconnu, dont elle possède cependant l'anneau.
ant qu'elle eut, elle l'a exposé avec cet anneau et d'autres bijoux pro-
à le faire reconnaître. Un berger l'a recueilli et Pamphilè, désormais
uille, a épousé Charisios.

berger, las de garder l'enfant trouvé, le cède à un charbonnier, mais
e les bijoux. Ce dernier les réclame, l'autre les refuse. Une discussion
re, et les deux hommes, ne pouvant s'entendre, s'en remettent à l'arbi-
d'un passant qui se trouve être Smikrinès, le propre père de Pam-
. Celui-ci tranche en faveur du charbonnier et le berger est obligé de
cuter.

transmission des bijoux ne se fait pas sans aventures. Onésimos,
ve de Charisios, s'est saisi de l'anneau; et comme il l'a vu à Pamphilè,
profite pour l'accuser auprès de son mari et la perdre à ses yeux.
machination réussit. Charisios, pour qui les conditions dans lesquelles
hilè a été mise à mal constituent des circonstances atténuantes et qui
sa femme, ne la répudie point. Mais, pour se venger, il installe chez
ne joueuse de luth, Habrotonon, et mène joyeuse vie. Toutefois, il est
et regrette Pamphilè.

brotonon, qui s'en aperçoit et n'est point une mauvaise fille, s'entremet
réconcilier le mari avec la femme.

e se fait passer pour la mère de l'enfant abandonné; et, tandis que Cha-
se lamente à part soi d'être tenu à des obligations vis-à-vis d'une cour-
e, Habrotonon, qui a soustrait l'anneau à l'esclave Onésimos..., le met
les yeux de Charisios et, au moment où il s'apprête à se rendre à cette
ve convaincante, elle lui rappelle que cet anneau — l'anneau de Cha-
— n'est point à elle, mais à Pamphilè.

ıtrement dit, ce n'est pas à la courtisane qu'il a des obligations,
ue ce n'est pas elle qu'il a jadis violée, mais sa femme. Le tort
nis, il l'a donc déjà réparé sans le savoir. Et tout le monde s'em-
se.

troisième fragment... ne se compose que du prologue, débité par la
ise — une déesse dont Ménandre s'est beaucoup servi — et de quel-
scènes.

s'agit de **la Femme-aux-cheveux-coupés.**

st encore une histoire d'enfants trouvés. Ils sont deux : une fille, Gly-
et un garçon. Glycère vit avec un soldat, Polémon; non loin...habite
re. Glycère connaît les liens qui l'unissent à son voisin; celui-ci les
e, à tel point qu'il fait la cour à Glycère. Un jour qu'il la serre de
Polémon survient, fait une scène épouvantable à Glycère... et, comme
ion, lui coupe les cheveux... Le frère, guéri de son amour pour Gly-
.. courtise Philinos, qui ne veut pas de lui. Un bon vieillard, Patækos,

va tout arranger : il réconciliera Glycère avec Polémon, mariera son fr avec Philinos, et du coup retrouve ses enfants, car il apprend au déno ment qu'il est le père de Glycère et du mari de Philinos.

De **la Samienne** enfin, dont il n'avait subsisté qu'un seul ve nous recouvrons les trois premiers actes :

Un Athénien, Déméas, vit à la campagne avec Chrysis la Samienne, l de sa femme, dont il est séparé et qui habite la ville... Il adopte l'enf que Chrysis lui présente comme le sien. C'est une supercherie, car enfant est mort et elle a pris celui du fils de son maître Déméas, Moschi et de Plangon, fille du voisin Nikératos.

Ils ont été très heureux de trouver Chrysis pour les aider à cac le fruit de leurs amours. Ils ne se doutaient pas que Déméas vou les unir. Pendant les préparatifs de la noce, l'enfant pleure. U vieille esclave grommelle :

C'est vraiment honteux de laisser cet enfant à l'abandon, le jour où père se marie !

Déméas, qui l'a entendue, en conclut que Chrysis l'a trompé a Moschion et il la chasse ! Le voisin Nikératos la recueille, mais tarde pas à apprendre qu'elle a favorisé les amours de sa fille ; et aussi il chasse la pauvre Samienne. Heureusement, Déméas, q tout appris, la reprend. Pendant ce temps, Moschion désespéré se vendre comme mercenaire... Un bon mariage devait tout arran au dernier moment, Nikératos s'étant apaisé.

M. Croiset n'a pas tort de dire que l'importance de cette découv est énorme. Toutefois, en dépit de son enthousiasme — un peu c gatoire, — il faut nous y attendre : nous commencerons par resse j'en suis presque certain, une véritable désillusion. Térence ressen trop à Ménandre et, derrière la rampe, l'ennui trop à Térence p que les choses se passent autrement. La modération exquise *et s affectation*, l'intellectualisme pur et la « ligne » de ces grands lisés nous les rend fades : l'un arrive de cette agora d'Athènes, niment moins féconde qu'on a bien voulu le dire, et l'autre d très aristocratique Carthage. Nous goûtons mieux les charmes agrestes de « banlieusards », comme Sophocle, Eschyle ou Euri le hanteur de caverne, voire de l'ombrien Plaute et surtout le g rire sauvage, mais universellement humain, de l'asiatique Aristop et ne pourrons nous complaire tout de suite en ce réalisme att de bonne société. Et il nous faudra, longtemps, scruter le regard de l'élégant amant de Glycère avant d'en saisir l'expression dans sa finesse un peu élégiaque et sa mélancolie devant la cons tion que l'art et l'âme sont enclos en une douzaine de limites ; il faudra, d'abord, avoir compris Théophraste...

§

e chef du trust américain des théâtres, M. Frohman, — nous rend **le Monde Artiste** (13 octobre) — « est en pourparlers la Compagnie Cunard, pour l'organisation, à bord des steamers its de cette ligne, de représentations théâtrales » sur « des scènes rement équipées d'après les derniers procédés de machinerie ». ublic cosmopolite peut-être donnera-t-on des « adaptations » du e déjà en honneur au Japon : les héros de *Pour la Couronne* éfugient, par exemple, à Yeddo et, « pour mieux se cacher, se sforment en nègres et gagnent leur vie en dansant le cake-walk » septembre). Les interprètes pourraient s'inspirer, comme le veut itique danois Herman Bing, de la mimique animale. « Il paraît l'enseignement du chat et celui du singe sont absolument pré- x par la variété; l'ours et le chien par l'intensité de leurs expres- s faciales » (20 octobre). Et la même revue ajoute avec sollici- : « Comédiens, mes frères, surtout redoutez la contagion des es. Remember Caruso! »

oilà pourquoi, sans doute, telle actrice yankee circule par New- k, ayant à ses côtés, dans son auto (mais est-elle la seule après ?), un cochon, — d'après **Comœdia** du 7 novembre. Le même éro met fin à cette autre légende cabotine : Napoléon dictant le *et de Moscou* du Kremlin entouré par les flammes, entre deux es militaires (il eût peut-être mieux fait d'en donner un troisième, ns néfaste) :

maréchal Castellane nous avait déjà appris que l'empereur, pour don- i croire qu'il passait les nuits entières à travailler, avait eu recours enfantin stratagème : deux bougies allumées étaient, par son ordre, osées à la fenêtre de la chambre qu'il occupait au Kremlin. Voici main- nt qu'un indiscret papier trouvé aux Archives nationales nous révèle rité sur les conditions dans lesquelles le fameux décret de Moscou fut aré et daté... *ad pompam.*

Empereur était encore en Pologne lorsqu'il reçut dans un courrier le t de décret tout préparé, prêt à signer. Sur son ordre, un secrétaire le rna à Paris avec cette mention écrite en marge : *A renvoyer lorsque née sera à Moscou. L'intention de Sa Majesté est que le décret soit de cette ville.*

ans le numéro précédent du même journal, *Bernard Shaw*, qui , injustement, connu chez nous que pour ses appréciations res sur Shakespeare, a un excellent biographe avec M. Hamon, la femme duquel nous devons, je crois, la première traduction n ait faite du curieux comique. Il a bien encore déjà paru, depuis même date du 6 novembre, dans « Comœdia », les premiers itres d'un certain *Muséum des Personnages*, par votre servi-

teur ; mais vous m'excuserez si je n'en fais pas moi-même l'éloge n'ayant pas de pseudonyme pour cet usage.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Guglielmo Ferrero : *Grandeur et Décadence de Rome*. Tome V : *La Républi d'Auguste*. Plon-Nourrit.

Grandeur et Décadence de Rome. Tome V : L République d'Auguste, par Guglielmo Ferrero. — Dans leçons du Collège de France, il y a un an (1), M. Guglielmo Ferr avait tracé le programme des nouveaux travaux dont il nous li aujourd'hui, avec ce premier tome sur Auguste, une importante p tie. Ce portrait d'Auguste est bien tel que le faisait prévoir l'esqui tracée devant le public du Collège de France. Les controverses qu' suscitées les précédentes parties de l'œuvre vont sans doute repren ici sur nouveaux frais. Car c'est fini de la légende de l'ambitie hypocrite et secret, du tyran rusé qui, autant que César, a la pass du pouvoir absolu, et qui, bien plus que lui, a la science insidie des moyens à longue portée. Ce portrait de despote cauteleux, m niant avec une adresse consommée le dangereux glaive à de tranchants de la puissance césarienne, un tel portrait, celui de tradition, était généralement adopté. Et malgré ce qu'il avait fuyant, malgré cette pose de trois-quarts où se dérobait et s'atténu le terrible masque césarien, il n'était pas sans grandeur, sans écl On pouvait lui associer les idées d'empire, de souveraineté, de do nation monarchique dont il est difficile de se déprendre à ce mom de l'histoire de Rome. Eh bien ! l'originalité paradoxale du nouv portrait d'Auguste, du portrait signé Ferrero, c'est... sa mode même, voulue ; il y a comme un parti-pris de touches ternes, traits étroits. Ce n'est pas un pauvre homme, il s'en faut, que l'h torien nous présente là ; mais c'est un homme positif, désenchan jusqu'à la platitude ; revenu de toute idée de grandeur et de pu sance, à la fois en ce qui concerne Rome et lui-même ; ayant tous côtés prosaïques de la sagesse politique sans rien de l'ampleur vues que cette sagesse peut se permettre à Rome ; poussant le se ment des difficultés de la vie jusqu'au doute quant à la puissa romaine et jusqu'à l'égoïsme bourgeois quant à lui-même ; non épouvanté, mais dénigrant, à force de sens rassis, devant la prop tion impériale où tendent les choses, à Rome et dans sa destinée menant les affaires mondiales et sa propre existence souveraine d train mesquin de gagne-petit.

(1) *Mercure de France*, 15 décembre 1906. Sur *Grandeur et Décadence de Ro* voy. *Mercure de France*, 15 août 1905, 1er avril 1906, 15 décembre 1906, 1er vier 1907.

irti-pris du portraitiste, qui ne verrait dans Auguste que le restau-
ır têtu et besogneux d'une république sage ? ou discernement de
ıe l'histoire contiendrait ici de plus certain ? C'est la question
n se posera, c'est sur ce point que portera la discussion. Mais ce
pouvait ou voulait faire Auguste dépendait bien plus de l'état
ome que de sa propre volonté. Voilà le point de vue bien sim-
ui s'indique d'abord quand il faut apprécier la manière dont
torien a compris le caractère d'Auguste. Or, le monde romain
-il mûr, ou non, pour une conception monarchique de l'autorité?
le est là-dessus l'opinion de M. Ferrero?

e conception monarchique du pouvoir, il n'y en avait propre-
t alors, dans le monde antique, qu'en Orient, en Egypte notam-
t et dans les royaumes d'Asie-Mineure. A plusieurs reprises, au
s de ce volume, l'historien nous conduit en Orient, par exemple
id il s'agit d'examiner le rôle de Gallus, le préfet d'Egypte, ou
idier (en de fort belles pages) l'hellénisme en Asie-Mineure.
ces régions de l'Empire, l'on se représente à l'orientale le pou-
d'Auguste : c'est la vieille idée du monarchisme pharaonique ou
ique (précédemment continuée par les successeurs d'Alexandre)
iquée simplement au gouvernement qui siège à Rome. L'alexan-
Appien et le grec Dion Cassius ont exprimé cette manière de
et pour en apprécier le degré d'exactitude, il faut ne pas oublier,
eut-être l'a-t-on trop oublié? — qu'elle est celle d'Orientaux.
i versés qu'ils fussent l'un et l'autre dans le droit politique
ain, ils ne purent point ne pas se ressentir des influences de leur
u d'origine.

écisément, cette idée orientale et monarchique du pouvoir
guste, telle qu'elle avait cours en Egypte et en Asie-Mineure,
servira, par rapprochement, à mieux concevoir ce que l'idée de
ouvernement put être à Rome même. « Un certain nombre
criptions, remarque M. Louis Bréhier dans un article sur « la
eption du pouvoir impérial en Orient pendant les trois premiers
es de l'ère chrétienne (1) », révèlent la conservation en Orient
usage essentiellement monarchique et contraire au droit public
Romains, celui du serment de fidélité exigé des populations à
nement d'un nouvel empereur. Le serment de Gangres (Vézir-
reu, Paphlagonie), prêté sur les autels d'Auguste par tous les
tants de la province, a été étudié par M. Cumont, qui a montré
ssemblance avec les formules de serments en usage sous les
esseurs d'Alexandre. Ces formules ont été imposées aux popu-
ns par le gouvernement impérial et elles indiquent vis-à-vis
empereur une allégeance beaucoup plus étroite que celle des

(1) *Revue historique*, septembre-octobre 1907.

citoyens romains. » Or, le sens de cette différence est considéra
Si cette « allégeance » était beaucoup moins étroite pour les citoy
romains, c'est qu'elle les attachait, non pas à un monarque, con
en Orient, au monarque véritable que devenait là, par l'effet (fa
risé) des mœurs politiques de l'Orient, le chef de l'état romain
mais à un simple « princeps senatus », à un simple chef const
tionnel de gouvernement, à ce que M. Ferrero appelle, par une in
vation hardie, le « Président de la République latine ». Il y a
donc, à l'époque d'Auguste, deux conceptions relatives au gouve
ment de celui-ci, la conception latine, encore républicaine, et la c
ception orientale, toute monarchique. Si cette dernière conceptio
développa de plus en plus dans la suite pour devenir dominante
IIIe siècle, elle était loin de contrebalancer, sous Auguste, la con
tion latine. L'Orient pouvait bien se croire dépendant d'un monar
(et, en fait, il en dépendait), mais l'Occident latin ne s'était
encore dépris du type du magistrat romain dont la tradition ré
blicaine avait combiné les traits.

Dans son étude du milieu romain, M. Ferrero a discerné mai
raisons qui militaient en faveur du maintien de ce type dans le
sonnage politique d'Auguste. De ce point de vue, que distingue
nous dans la Rome d'Auguste ? Un renouveau de toutes les i
sur l'Etat considéré « comme un organe de domination » (concep
latine et républicaine) et non « comme un organe de culture ra
née » (conception orientale et monarchique). C'est trop, peut-ê
de dire un renouveau de ces idées ; mettons, en tous cas, un dé
un besoin de ce qu'elles exprimaient, un besoin d'autant plus gr
que les influences orientales se développaient d'une manière m
çante :

L'admiration pour les vieux âges de Rome, dit M. Ferrero, n'était
alors, comme l'ont cru beaucoup d'historiens, un anachronisme senti
tal, mais une nécessité. Qu'était l'ancien Etat Romain, sinon un ense
de traditions, d'idées, de sentiments, d'institutions, de lois qui tous av
pour unique objet de vaincre l'égoïsme de l'individu à chaque fois qu
trouvait en opposition avec l'intérêt public... L'Italie comprenait q
avait encore besoin de ce puissant instrument de domination, pour co
ver et gouverner un empire que les armes lui avaient donné ; elle co
nait qu'elle avait besoin d'hommes d'Etat prudents, de diplomates a
d'admirateurs éclairés, de soldats vaillants, de citoyens zélés, et qu'el
pourrait les avoir qu'en conservant les traditions et les institutions de l'

Ce sont ces tendances conservatrices (donc aristocratiques e
sens romain, républicaines), qui, dès après Actium, s'accusè
sans qu'on puisse dire qu'elles aient dominé : mais elles s'accus
en proportion même de ce qui leur faisait obstacle. Commen
mettre, dès lors, qu'Auguste, qui leur obéissait, et qui leur o

d'autant plus qu'elles correspondaient à ses propres idées, eût
lu reprendre, fût-ce avec toutes les précautions et toutes les adres-
possibles, le plan de César, ce plan démagogique dans ses moyens,
archique dans son but ? Et, de fait, toute l'œuvre d'Auguste, à
ne, relève d'un point de vue purement conservateur. A chaque
ant, son historien, textes en mains, nous le montre travaillant à
ver la force politique de l'ancienne aristocratie, ceci au détriment
parti démocratique, représenté, en des circonstances typiques, par
atius Rufus. Il considérait que l'aristocratie de vieille souche
t encore, et plus que jamais, en face de l'orientalisme envahis-
, des devoirs politiques à remplir. Son œuvre législative porte,
e tous ses actes publics, la marque de cette préoccupation :

eux qui s'imaginent Auguste travaillant par des moyens prudents et
s à fonder la monarchie n'ont pas compris l'esprit de ces lois, qui fu-
une des bases de toute son œuvre. Par la *lex sumptuaria*, la *lex de*
itandis ordinibus et la *lex de adulteriis*, Auguste... voulait surtout
ganiser économiquement et moralement la famille aristocratique, l'an-
ne pépinière de la république qui avait fini par devenir stérile, l'an-
ne école, maintenant tombée, des généraux et des diplomates qui
ent conquis l'empire. Si Auguste avait voulu fonder une monarchie, il
it dû, au lieu de chercher à les refréner, encourager dans l'aristocratie
xe, la dissolution, le célibat ; car la monarchie ne pouvait s'élever que
es ruines d'une aristocratie qui, comme cela s'est vu à l'époque de
s XIV, abaissée par le besoin d'argent et par les plaisirs, ne serait plus
nue qu'une troupe servile de courtisans. Mais Auguste, qui ne pou-
choisir ses collaborateurs que dans les familles aristocratiques, avait
in d'une aristocratie vigoureuse...

ette aristocratie, il ne put l'obtenir, et là surtout se trouve la rai-
de l'accroissement du pouvoir d'Auguste. Qu'on remarque bien
chose, c'est que l'institution de l'an 27, la réunion entre les
ns d'Auguste du Consulat et du Proconsulat, c'est-à-dire de la
le puissance, à Rome et dans les Provinces, n'aurait pas suffi à
un pouvoir d'essence monarchique, absolue. Le « princeps »
t toujours à compter avec le Sénat, comme au temps de Pompée,
exemple, où justement le Sénat réunit aussi, un moment, la dou-
puissance entre les mains de Pompée, et ceci pour sa propre sau-
rde, par une politique qu'on ne saurait qualifier d'anti-sénato-
(il est vrai qu'il s'agissait de combattre César). Mais le Sénat
qua de vigueur politique, et, par là, les pouvoirs d'Auguste eu-
tendance à prendre un caractère absolu que, constitutionnelle-
, ils n'avaient pas. M. Ferrero nous montre Auguste cherchant
cesse à conjurer cette tendance : par d'opportunes absences,
ne observation stricte de la lettre des lois, par sa neutralité dans
nflits des partis. Mais ceci n'était pas facile dans la Rome d'a-

lors, avec une aristocratie sans zèle civique (comme l'aristocra française après la Révolution, ou l'aristocratie anglaise après la rév lution économique du milieu du siècle dernier) et un Sénat trop c blieux de sa souveraineté. C'est ainsi que celui-ci renvoyait les a bassadeurs des Parthes à Auguste, « en chargeant le *princeps* conclure un accord avec eux ». Cette sorte d'abdication du Sénat fait de politique extérieure, dans une circonstance de première i portance, marque, pour M. Ferrero, le véritable commencement la monarchie à Rome. Elle mettra deux siècles à se développer.

Avec ce premier tome sur Auguste, M. Ferrero achève l'exam des tentatives de restauration aristocratique, archaïque, au lendema des guerres civiles. On voulait que l'Etat reprît son antique force précision des beaux temps de la République : pour cela, l'on av recours à Auguste, à une dictature. Voilà le principe de l'accrois ment involontaire des pouvoirs d'Auguste. Il reste à M. Ferrero, da les parties suivantes, à montrer l'échec de cette tentative de princi républicain et la transformation inéluctable de ce principat en p voir monarchique. Dès maintenant, l'on ne peut refuser à l'histor le mérite d'avoir marqué en traits vigoureux, fût-ce au prix de c taines exagérations, les caractéristiques du principat d'Auguste, u des formes les plus subtiles du pouvoir politique à Rome, sorte transaction entre la conception latine de l'état et l'orientalisme d le flux grandissant était gros de formes monarchiques et absolu Supposons aussi que l'effort d'Auguste, bien que finalement malh reux, ne fut point sans portée. Quelle fut cette portée dans l'histo de Rome ? jusqu'où va-t-elle ? C'est ce qui ressortira sans doute, en autres conclusions, des travaux prochains de l'éminent historien.

EDMOND BARTHÈLEMY

PHILOSOPHIE

F. Pillon : *L'Année philosophique*, Alcan. — J. Lachelier. *Etudes sur le sy gisme suivies de l'observation de Platner et d'une note sur le Philèbe*, Alcan Camille Hémon : *La Philosophie de M. Sully-Prudhomme*, Alcan. — Dr Hartenberg : *Sensations païennes*, Alcan.

Précédant la bibliographie des ouvrages publiés pendant les n de 1906, bibliographie à laquelle MM. Pillon et Dauriac ont con cré les cent vingt dernières pages du volume, **l'Année philo phique** renferme cinq études dues à la collaboration de ses rédu teurs accoutumés. MM. Rodier et Hamelin n'ont apporté que q ques pages, le premier pour former une *conjecture sur le sens d morale d'Antisthène* et représenter le fondateur du cynisme com le protagoniste le plus autorisé du pragmatisme, le second pour rallier à l'interprétation donnée par Aristote *Sur un point du t*

me argument de Zénon contre le mouvement, celui qui a trait
'immobilité de la flèche qui vole,
M. Brochard, dans une étude *Sur le Banquet de Platon*, avec sa
ence minutieuse de toutes les nuances de la pensée grecque, dé-
ivre dans ce dialogue quelque chose de plus que l'exposé doctri-
que l'on a coutume d'y voir. Il y relève des intentions polémi-
s, et malgré la présence d'Aristophane au banquet, ou en rai-
même de cette présence, il y voit une réplique de Platon, sur le
même de la comedie, aux attaques et aux satires que l'auteur des
ées lui avait prodiguées sur le scène. M. Brochard qui sait, par
te interprétation, rajeunir, en le replaçant dans son cadre de contin-
ices athéniennes, l'appareil dialectique du dialogue, s'applique
lement à distinguer ce qui, dans la conception de l'amour exposée
Socrate, appartient à Socrate de ce qui appartient en propre à
ton. Enfin, il met en évidence la relation étroite qui unit la con-
tion de l'amour, telle qu'elle est formulée sous son aspect définitif
s le discours de Socrate, à la théorie de la connaissance, et, plus
ticulièrement, à la théorie platonicienne des idées.

Dans une étude *Sur la mémoire et l'imagination affective*,
Pillon signale l'importance et la fécondité des travaux accomplis
uis quelques années sur la vie affective, travaux dont M. Ribot,
c son ouvrage fondamental sur *la Psychologie des sentiments*,
ndiqué les directions et la méthode en même temps qu'il en a tiré
conclusions essentielles. Depuis les analyses de M. Ribot, énonce
Pillon, on doit tenir, semble-t-il, pour acquis que la vie affective
upe la première place dans l'ensemble de la vie psychique, qu'elle
st pas un mode de la connaissance, mais qu'elle a une existence
pre et irréductible, qu'enfin le désir et l'aversion sont, « dans la
affective, des phénomènes primitifs, antérieurs à toute expérience,
ute considération de plaisir et de peine ». On ne saurait en effet
tre en relief avec trop d'insistance ces points de vue majeurs de
chologie positive dont la répercussion est considérable sur l'inter-
ation des faits métaphysiques et moraux. Aussi M. Pillon a-t-il
mpli une tâche des plus utiles en rappelant tour à tour, outre les
ltats acquis par les analyses de M. Ribot, les très heureuses contri-
ions apportées à cette question par MM. Paulhan, Espinas, Fouil-
Eymieu, en amendant quelques vues de Spencer et de M. Höff-
g, en combattant le paradoxe de William James sur le rapport de
notion avec les états corporels qui, selon ce philosophe, produiraient
notion au lieu d'en être, selon l'opinion commune, l'expression.
Pillon a complété son étude par des remarques et des déduc-
s personnelles qui en rehaussent l'intérêt. Si toutefois on
socie à ses efforts en vue de démontrer le caractère primitif de la
sibilité dans la vie mentale, thèse si solidement étayée par M. Ribot,

on ne saurait en faire autant à l'égard des restrictions qu'il appo
à cette thèse en refusant aux états affectifs le pouvoir de fonder
morale et en réservant dans ce domaine l'action de la raison pratiq
En attribuant aux états affectifs le caractère primitif qu'on leur
connaît avec M. Pillon, on entend leur accorder aussi le pouv
d'engendrer les diverses catégories constitutives de la vie menta
et celles-là qui composent les modes de la connaissance et, à pl
forte raison, celles-là qui ébauchent les formes beaucoup plus ins
bles de la moralité.

Dans son étude sur *le Crépuscule de la morale kantienn*
M. Dauriac rappelle que vers 1865, au cours d'une première crise p
losophique, les principes de l'éthique kantienne furent mis en questi
au nom des idées de Proudhon, au nom d'une morale indépendan
qui prétendait se fonder sur la raison humaine et sur l'idée de justi
indépendamment de toute théologie et de toute religion. M. Daur
fait remarquer qu'une telle doctrine ne pouvait voir en celle de K
une ennemie qu'à la condition de l'ignorer. L'indépendance de
morale à l'égard de la religion, Kant, dit-il, l'avait non seulem
soulignée, mais affirmée hautement en fondant sa morale sur le s
fait du devoir, en faisant de l'idée de la vie future et de l'existe
de Dieu de simples postulats. Mais si cette première crise n'affec
qu'en apparence, et à la suite d'une fausse interprétation, ce carac
anti-kantien, il n'en est pas de même de la crise actuelle qui men
le principe même de l'obligation morale en le rejetant délibérém
parmi les catégories du dogmatisme religieux. Au nombre des pr
gonistes de cette crise, M. Dauriac cite tout d'abord, parmi
représentants de l'Université, avec les réserves qui conviennent, n
qui laissent subsister la réalité de la tendance, M. Victor Broch
dont il rappelle l'étude sur *la Morale ancienne et la morale*
derne. Puis, après avoir fait sa place à l'influence prépondéran
Nietzsche, il met en avant les noms de Renan, de Guyau, de M. M
rice Barrès. Si l'on tient compte des préférences que l'on peut a
buer à M. Dauriac, il faut reconnaître que les jugements que
ferme son étude sur cette crise actuelle du kantisme témoignent
grand désir d'impartialité. On y peut voir quelque chose de plu
préoccupation tout intellectuelle d'émettre pour les autres et pour
même une appréciation objective, de prononcer un diagnostic ex
C'est de ce point de vue que, reconnaissant la valeur et l'intérêt
travaux de MM. Lévy-Bruhl, Rauh, Durkheim, il se rend co
que la morale kantienne n'a pas à attendre de ces philosophes
ont adopté plus spécialement le point de vue sociologique, un ré
fort et une restauration. Cependant, pour conclure, M. Dauri
plaît à voir en cette réaction qu'il constate contre la morale kanti

crise de l'imagination plutôt qu'une crise de la pensée « quelchose comme une survivance de feu le Romantisme ». Qu'il e des éléments romantiques dans cette insurrection contre toute rainte où M. Dauriac voit une des forces qui militent contre le tisme, je le veux bien, mais ces éléments eux-mêmes ne constit aucunement la part effective et réelle du mouvement antitien et cette insurrection contre tout principe de contrainte sup, ainsi que l'a noté M. Dauriac, lui-même, une méconnaissance plète de la doctrine d'un Nietzsche ou d'un Guyau par exemple. contraire, je suis, quant à moi, enclin à voir dans le moralisme tien, ainsi que je l'ai exposé ailleurs, l'un des deux aspects essen- du romantisme, celui que, par opposition au romantisme de la ibilité, j'ai nommé le romantisme de la raison. Cette forme du antisme consiste, comme l'autre, en une confusion. Elle consiste endre pour une entité existant en soi, productrice de ses normes e ses lois, un état de fait infiniment complexe, formé d'un commis entre des instincts impulsifs et des faits d'inhibition, ces faits hibition étant engendrés eux-mêmes par le conflit des instincts antaux prises dans le milieu physiologique et dans le milieu social, i nuitant et se contraignant par cette action réciproque. Ainsi de onception romantique de la passion qui prend des états raffinés, ne part de culture et de civilisation joue un rôle prépondérant, r des états originels. Ainsi de la conception du devoir et de l'imtif en laquelle le Kantisme voit une entité formelle, indépendante dogmes et des prohibitions religieuses, qui, substituts mytholoes de la complexité des états de faits, détiennent un pouvoir de cition efficace. De ce point de vue il est une forme de la réac- anti-kantienne, en matière de morale, qui voit, dans le morae kantien, un danger pour la conservation des éléments de moratiles à la vie individuelle ou sociale, qui incrimine le kantisme oir renversé, si l'on adopte l'interprétation de M. Dauriac, les raintes théologiques, sans avoir substitué à ces fictions une yse exacte du conflit où se forme l'impératif moral, un exposé considérations positives qui le peuvent légitimer.

. Lachelier, que M. Dauriac met en cause à propos de la crise du isme en raison de l'interprétation que lui semble avoir reçue la célèbre sur *le Fondement de l'induction* chez bon nombre de es philosophes, M. Lachelier vient de réunir en un volume des **des sur le syllogisme** qui furent publiées à des intervalles éloignés dans la *Revue philosophique* et dans *la Revue de physique et de morale*. Ces études tendent à démontrer que nous servons parfois du syllogisme sans le savoir, non pas tout comme M. Jourdain en usait avec la prose, mais alors même nous croyons nous passer de son office. Elles sont suivies de

notes sur le Philèbe et d'un très intéressant commentaire sur l'obse
vation de Platner, dont les conclusions, curieusement et logiqueme
fondées sur l'expérience, tendent à tenir pour inacceptable et contr
dictoire l'existence d'un monde matériel existant en lui-même.

M. Camille Hémon, en un in-octavo de 460 pages, a assumé la tâche
coordonner les idées, et plus encore les préoccupations philosoph
ques de M. Sully-Prudhomme. Et c'est là le récit d'un duel entre u
sensibilité de poète qui reflète les aspirations développées dans l'âr
humaine par de lointaines hérédités et une intelligence vigoureu
d'analyste et de savant qui ne se laisse fléchir par les instances
désir. M. Sully-Prudhomme a fait sienne une sensibilité qui tie
pour condition essentielle de sa satisfaction l'existence démontr
d'un libre arbitre et l'assurance d'un principe de justice gouverna
le monde. Il se heurte à la conception de la nécessité sur laque
l'esprit scientifique se fonde. Aussi la mélancolie qui caractérise
poésie se retrouve-t-elle aggravée dans sa philosophie, car, s'il
semble, en fin de compte et à l'issue de sa carrière spéculative, avc
découvert l'existence d'un domaine que le déterminisme scientifiq
ne peut atteindre et où il pourrait y avoir place pour une synthè
entre les conclusions en apparence antinomiques de ce déterminis
et celles où se formule le vœu de la sensibilité spiritualiste, il n'a
cependant réaliser cette synthèse et sa probité intellectuelle auta
que son sens critique lui interdisent de farder en vérités des croya
ces et des vœux dont il sait la nature hypothétique. M. Camille Hèm
a su systématiser autant qu'il était possible ces recherches spécul
tives dans lesquelles se manifeste un pouvoir de réflexion tout pe
sonnel et très intense, sans leur faire perdre cependant leur caract
de philosophie vécue par où elles intéresseront beaucoup d'espr
dont elles reproduiront les doutes et les perplexités.

Comme M. Barrès voyageant vers Sparte fut hanté sur le sol at
que par le souvenir de l'âme lorraine, le Dr Hartenberg se dirigea
vers l'Acropole, contemplant les Propylées, visitant le temple d'A
clépios ou le musée de Patissia, voit s'interposer, entre les imag
évoquées de l'Hellade et sa pensée qui les suscite, une sensibilité to
moderne dont l'accent témoigne que l'esprit humain peut se co
plaire à ces conceptions scientifiques où s'alimente la mélanco
résignée d'un Sully-Prudhomme. Et ce sont pourtant des **Sens
tions païennes** qu'il nous transmet dans la mesure où la phi
sophie d'un Aristote et celle d'un Epicure anticipèrent, par une di
nation théorique, l'expérience scientifique des temps modernes.

Memento. — Ajoutant quelques nouvelles monographies à celles
comporte déjà sa collection *Philosophes et penseurs*, la librairie Bloud
Cie a fait paraître, depuis quelques mois, sous la signature de M. Em
Thouverez, un *Charles Darwin* contenant une très claire exposition

rine et aussi documenté que le permettent les cent vingt et quelques es du texte, sous les signatures de M. F. Mentré et du baron ra de Vaux, un intéressant *Cournot* et un *Newton* réduit à l'essentiel.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

B. Lamarck : *Discours d'ouverture (an VIII, an X, an XI et 1806)*, in-8, Laboire d'évolution des êtres organisés (3, rue d'Ulm), 1907, 6 fr. — Ch. Depéret : *Transformations du Monde animal*, in-16, Flammarion, 3 fr. 50 — R. Anthony ; *Piscifacture du Turbot*, Académie des sciences, 9 septembre.

n terminant ma dernière chronique, j'exprimais le regret de ne aucun éditeur lancer une édition populaire des œuvres de Lamarck. M. Giard, le savant directeur du laboratoire d'évolution des êtres anisés, qui, par son enseignement et ses travaux, a tant contri- à répandre en France les idées du grand naturaliste philosophe en montrer l'exacte portée, qui, depuis plus de vingt ans, chaque ée, n'a pas laissé passer une occasion de réclamer qu'il fût procédé ne édition nationale des œuvres de l'illustre transformiste fran-, vient de donner une réédition des **Discours d'ouverture** cours professés par Lamarck au Muséum d'histoire naturelle. Le ume qui vient de paraître est un extrait du récent tome (t. XL) *Bulletin scientifique de la France et de la Belgique* fondé et gé par M. Giard ; sa publication recevra un chaleureux accueil, les discours d'ouverture, ignorés même de ceux qui ont écrit sur origines du transformisme, étaient devenus très rares ; or, c'est s ces discours que Lamarck a émis successivement les idées qu'il a nies plus tard dans sa *Philosophie zoologique ;* il les publiait cha- année, le plus souvent à ses frais ; mais ces brochures disparu- t pour la plupart : seuls quatre des discours nous sont parvenus ; a retrouvé dans la bibliothèque du Muséum un exemplaire en uvais état et incomplet du discours de l'an XI ; on ne connaît éga- ent qu'un exemplaire du discours de 1806 : celui que possède Giard.

C'est dans le discours de l'an VIII que Lamarck expose pour la pre- ère fois ses idées sur l'évolution des espèces. « On peut donc dater 21 floréal an VIII, l'acte de naissance du transformisme. » Les pages et 28 renferment des considérations du plus haut intérêt sur les teurs de l'évolution :

paroît que du *temps* et des *circonstances favorables* sont les deux ncipaux moyens que la nature emploie pour donner l'existence à toutes productions. On sait que le temps n'ayant point de limite pour elle, et en conséquence elle l'a toujours à sa disposition.

Quant aux circonstances dont elle a eu besoin et dont elle se sert encore que jour pour varier ses productions, on peut dire qu'elles sont en quel- sorte inépuisables.

Les principales naissent de l'influence des climats, des variations de te
pérature de l'atmosphère et de tous les milieux environnans, de la diver
des lieux, de celle des habitudes, des mouvemens, des actions, enfin
celles des moyens de vivre, de se conserver, se défendre, se multiplier, et
etc. Or, par suite de ces influences diverses, les difficultés s'étendent et
fortifient par l'usage, se diversifient par les nouvelles habitudes longten
conservées; et insensiblement la conformation, la consistance, en un mot
nature et l'état des parties ainsi que des organes, participent des suites
toutes ces influences, se conservent et se propagent par la génération...

Je pourrois ici passer en revue toutes les classes, tous les ordres, tous
genres et les espèces des animaux qui existent, et faire voir que la conf
mation des individus et de leurs parties, que leurs organes, leurs facult
etc., etc., sont entièrement le résultat des circonstances dans lesquelles
race de chaque espèce s'est trouvée assujettie par la nature.

Je pourrois prouver que ce n'est point la forme soit du corps, soit de
parties, qui donne lieu aux habitudes, à la manière de vivre des animau
mais que ce sont au contraire les habitudes, la manière de vivre et tou
les circonstances influentes qui ont avec le temps constitué la forme
corps et des parties des animaux. Avec de nouvelles formes, de nouvel
facultés ont été acquises, et peu à peu la nature est parvenue à l'état
nous la voyons actuellement.

Lamarck s'efforce de donner une idée de « l'étonnante graduati
qui existe dans la composition de l'organisation » des animaux sa
vertèbres ; ces animaux sont groupés en « masses » disposées ell
mêmes en une série linéaire presque régulière ; mais dans chaq
masse du tronc principal se détachent des rameaux latéraux. On
voit, on est encore loin de l'arbre si diversement et abondamm
ramifié par lequel on représente actuellement l'évolution du règ
animal. Dans tous ces Discours, Lamarck construit une échelle a
les diverses classes, neuf finalement, établies parmi les animaux sa
vertèbres ; il le fait en particulier, avec beaucoup de soin, dans
première partie du discours de l'an X. Ensuite il insiste sur to
l'importance du principe qu'il a formulé : « La fonction crée l'
gane », et qui depuis a été reconnu si fécond.

Le discours de l'an XI est une réponse à cette question : « Qu'
ce que l'espèce parmi les corps vivans ? » Lamarck avait longtem
pensé qu' « il y avoit des *espèces* constantes dans la nature, et qu'
les étoient constituées par les individus qui appartiennent à chacu
d'elles » ; maintenant il confesse son erreur.

Il n'y a que ceux, dit-il, qui se sont longtemps et fortement occupés
la détermination des *espèces*, et qui ont consulté de riches collections,
peuvent savoir jusqu'à quel point les *espèces*, parmi les corps vivans,
fondent les unes dans les autres, et qui ont pu se convaincre que, dans
parties où nous voyons des espèces isolées, cela n'est ainsi que parce q
nous manque d'autres *espèces* qui en sont plus voisines, et que nous n
vons pas encore recueillies.

ien de plus intéressant que de suivre la pensée du savant philo-
ne : à chaque instant des idées nouvelles jaillissent, dont la valeur
araît peu à peu. Elles ne concernent pas seulement la théorie
sformiste, mais elles touchent encore aux questions les plus
rses de la *biologie*. C'est d'ailleurs dans le discours de l'an XI
ce mot apparaît pour la première fois, et « l'on se convainc aisé-
t, dit M. Giard, qu'en le créant Lamarck en avait compris toute
ortée philosophique ».

amarck nous apparaît en effet comme un penseur prodigieux,
on seulement comme le précurseur de Darwin. M. Giard consa-
l'avant-propos du livre qui vient de paraître à montrer combien
dées de Lamarck ont laissé une empreinte dans l'esprit des con-
porains de l'illustre biologiste, bien que nombre de ceux-ci les
t accueillies avec mépris et les aient rejetées. Tel a été le sort de
les initiateurs : ils ont l'intuition exacte des choses : les preuves
iennent souvent que beaucoup plus tard, « trop tard », disent ceux
ne pensée géniale incommode.

§

ans son récent livre sur **les Transformations du monde**
imal, M. Depéret se montre encore bien dur pour Lamarck.
lant du premier essai généalogique, dû à ce savant, il s'exprime
i :

e semblables conceptions sont véritablement déconcertantes de la part
observateur aussi éminent que fut Lamarck, et ne peuvent guère s'ex-
uer que par un désir immodéré de construire à la hâte, même au prix
erreur, une synthèse grandiose de tout le règne animal. De trop nom-
ux exemples de ces synthèses hâtives et généralement fausses se révèle-
à nous en poursuivant l'histoire des doctrines paléontologiques jusqu'à
e époque.

'une façon générale, dans cette partie historique, M. Depéret se
ntre sévère à l'égard des fondateurs du transformisme ; combien
mble au fond leur préférer Cuvier, et peut-être même « ses mé-
res successeurs ».

eaucoup d'excellents naturalistes, en France surtout, ne purent s'empê-
, avec Milne-Edwards, Gervais, de Lacaze-Duthiers et tant d'autres,
re choqués de ces tendances par trop imaginatives de l'école évolution-
e et de demeurer attachés à la méthode plus patiente, mais plus sûre de
servation stricte des faits.

videmment, pour M. Depéret la paléontologie, au stade où elle se
ve encore, doit être avant tout une science de faits. Il est loin
tefois d'être l'ennemi des idées philosophiques, qui ont permis à
trichien Melchior Neumayr et à l'américain Edouard Cope d'éta-

blir les principes et les méthodes de la paléontologie moderne. M
les idées doivent être toujours sévèrement contrôlées par les fa
il faut être prudent, très prudent, et Zittel, l'auteur de l'admir
traité de paléontologie qui est maintenant entre toutes les ma
avait grandement raison de recommander de ne pas oublier qu
la théorie de la descendance a assigné un but plus noble à l'hist
naturelle, « *elle n'est encore qu'une théorie*, qui demande à
prouvée ». Voilà qui est très sage.

M. Depéret montre, non seulement les dangers d'une paléont
gie philosophique, mais encore ceux d'une paléontologie littéra
M. Albert Gaudry, en écrivant *les Enchaînements du monde*
mal et un *Essai de paléontologie philosophique*, a eu le gr
mérite de séduire les jeunes générations de naturalistes français
la simplicité de l'exposition, le charme du style, la bonhomie vo
de la pensée, auxquels se sont jointes la richesse et la beauté de l'il
tration de ses ouvrages, mais il aurait eu le grand tort de répandre
idées fausses ; il a établi beaucoup de rapprochements superficiels
tre des groupes qui n'ont rien de commun entre eux, et il a const
un grand nombre d'enchaînements sur les apparences trompeuses
modifications d'un seul organe; la même adaptation peut modifier
organe donné, une molaire par exemple, dans divers groupes d
même façon.

« Le moment est venu, dit M. Depéret, où l'*évolution paléont*
gique doit être l'histoire de ce qui s'est passé réellement, et non
image poétique de ce qui aurait pu se passer dans les temps ancien
Bientôt personne n'admettra plus la filiation des ancêtres du Che
telle qu'elle figure dans tous les livres classiques. La lecture de t
la seconde partie du livre de M. Depéret permettra de se dégag
des erreurs répandues sous le couvert d'une réputation scientifiq
Les « lois paléontologiques » y apparaissent clairement. L'évolu
se ferait par une très nombreuse série de rameaux, se développ
parallèlement par variations graduelles à travers les étages géol
ques. M. Depéret nous fait suivre certains de ces rameaux ; pe
petit la taille croît, l'organisme se spécialise, et alors les phénom
de régression surviennent, entraînant souvent l'extinction de tou
groupe. — Les filiations des vertébrés terrestres, leurs migrati
sont solidement établies par les travaux même de M. Depéret.

§

Les applications industrielles de la biologie tentent beaucoup
tains de nos savants. Depuis 1878, on a fait de nombreux efforts
vue d'essayer de repeupler les océans par l'élevage artificiel
embryons de Poissons. La *piscifacture* a un double but : perm
la ponte et la fécondation en aquarium, conduire, également

rium, les alevins jusqu'*au delà* d'un certain *stade critique* où meurent facilement, pour les « planter » ensuite dans la mer. En , un Norvégien, Dannevig, fonda à Flodevig un laboratoire uel est sorti en 6 ans plus d'un milliard de jeunes morues ; puis stalla à Dunbar, en Ecosse, un autre laboratoire de piscifacture, spécialement destiné à l'élevage des Poissons plats. En France, fait des essais dans les laboratoires maritimes, mais sur une us vaste échelle. Dès 1898, à Saint-Vaast-la-Hougue, M. Malard le mérite d'obtenir en captivité la ponte et la fécondation des ots ; mais les jeunes obtenus sont toujours morts avant d'avoir tre « plantés » dans la mer. On s'est efforcé d'aller aussi loin que ible, mais toujours jusqu'ici, quand l'embryon commence à se her sur le côté et à devenir asymétrique, il meurt. Pendant les nces dernières les journaux nous ont apporté une nouvelle sensa- uelle... concernant la **piscifacture du Turbot** ; M. An- y venait de reculer la mort jusqu'au 23e jour ! Toutefois les ns obtenus n'étaient pas encore asymétriques.

spérons que le jeune savant sera encore plus heureux une autre et qu'il pourra « planter » dans la mer quelques douzaines de ots plats, qui, s'ils ne sont pas dévorés immédiatement, repeu- ont certainement la Manche.

GEORGES BOHN.

PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES

Paul Triaire (Honoré Champion) : *Les Lettres de Guy Patin.*

y Patin, professeur en médecine au Collège Royal de Paris, a été un ne de beaucoup d'esprit et de beaucoup de savoir. Voyez son éloge à e de ses lettres. Elles sont si connues par tout le monde que cela me e dispense de parler de son mérite.

nsi s'exprime Bayle au début de son article sur Patin : il serait difficile d'écrire ces mêmes phrases aujourd'hui, car les lettres atin ayant été fort délaissées, bien peu de gens des générations elles les connaissent assez pour les admirer ou les critiquer. A il est certes des raisons inconnues, de ces raisons qui font que œuvre, après avoir été goûtée à juste titre par toute une époque, oure tout à coup d'obscurité et se cache à la curiosité des époques uivent. Toutefois cette mésaventure survient surtout aux œuvres ment littéraires, qui sont à la merci des caprices du goût, et gne volontiers celles qui ont une valeur documentaire comme les s de Guy Patin; mais il faut reconnaître, d'autre part, que le du document fut loin de préoccuper la première moitié du XIXe , engagée à fond dans les divagations du romantisme et pros-

ternée devant les histoires de Michelet. Vint pourtant un jour où fameuses Lettres furent tirées du sommeil, mais, en même temps méthodes d'histoire et de critique suivaient une formule nouvell l'on ne tarda pas à s'apercevoir que si les anciennes éditions de Patin étaient défectueuses, celle que donnait Réveillé-Parise l'é tout autant, et qu'on se trouvait en présence d'une œuvre gâchée de successives manipulations.

Ecoutez ce que dit M. Triaire des avatars subis par les Lettres

De ces lettres... les éditions ont été multiples. On n'en connaît pas mo de cinq groupes, réédités ou réimprimés chacun plusieurs fois, ce qui po au moins à quinze leur nombre connu. Eh bien, on ne le sait que trop, t tes ces éditions sont défectueuses, et si, comme l'a dit Chéreau, l'illus critique revenait au monde, il ne reconnaîtrait plus sa correspondance. éditeurs ne se sont pas contentés d'écarter, à leur convenance, une qu tité considérable de documents, tous inédits, et de la plus haute valeur h torique, mais ils n'ont pas hésité aussi à supprimer de nombreux passa de ceux qu'ils ont publiés. Ils ont été plus loin encore : ils n'ont pas rec devant l'altération des textes, devant la falsification de la pensée de l'aute ils ont corrigé son manuscrit, remplacé une expression forte et juste, t qu'elle jaillit de sa plume, par un mot terne ou insignifiant ; modifié à l gré des passages entiers, donné des analyses de ces passages au lieu leur texte complet ; rattaché, après des coupures opérées sans frein et s mesure, deux ou trois lettres ensemble ; ou bien, au contraire, divisé lettre en plusieurs et forgé ensuite, de toutes pièces, des raccords plus moins ingénieux, pour combler des solutions de continuité qui résulta d'un semblable travail. Toutes ces éditions, dont la plupart sont calqu les unes sur les autres, reproduisent les errements des précédentes, e ajoutant leurs propres fautes, sans en excepter la dernière, la seule derne, celle de 1846 due à M. Reveillé-Parise... On sait ce qu'est cet ou ge, jugé si sévèrement par Sainte-Beuve et dans lequel la seule innova consiste en d'insignifiantes remarques placées au bas des pages, qui plutôt des critiques prudhommesques que des éclaircissements du text

Réveillé-Parise n'ayant pas réussi, deux chartistes fort connus leurs travaux d'érudition, MM. de Montaiglon et Tamisey de la que voulurent montrer que l'entreprise, quoique ardue, était possi Ils étaient d'ailleurs fort capables de la mener à bien et avaient c recueilli le plus grand nombre des documents nécessaires quand incendie vint, en 1885, tout détruire. Les critiques furent découra et n'allèrent pas plus avant.

Les choses en étaient là quand le docteur Paul Triaire conçu projet de tenter à son tour l'aventure. Ses travaux antérieurs sur l'h toire de la médecine avaient suffisamment prouvé la sûreté de méthode et la rigueur de sa critique ; ceux qui le connaissaient p vaient compter sur son opiniâtreté capable de vaincre tous les ob cles au prix de tous les sacrifices.

e ne reviendrai pas ici sur l'intérêt qu'a pour les lettres françaises édition nouvelle et complète de Guy Patin. A propos du livre qui t de paraître, chacun a dit son mot, et, en général, ce mot fut t et bien trouvé. Les uns, se plaçant au point de vue littéraire pur, montré quel profit on pouvait tirer de l'étude de ces lettres où le revêt une âpreté et une ironie qu'on pourrait difficilement ver ailleurs. D'un bon sens qui est toujours à l'affût des erreurs es ridicules, Patin se pique au jeu, et finit par se mettre, avec une e curiosité, à la recherche des occasions où il pourra cingler et dre. Ecrivant pour son plaisir, et non pour l'édification de ses respondants et encore moins pour intéresser la postérité, il em- e le mot qui convient le mieux à son idée, et donne à sa phrase ure qui convient le mieux au sentiment qui l'agite : véhémente loquente quand il admire — ce qui n'est pas fréquent; — élé- te et d'une forme impeccable quand, de bonne humeur, il veut beau causeur et honnête homme de son temps; mordante et pleine ous-entendus, quand un agacement le prend et qu'il se modère ore; rageuse, impertinente, désordonnée même, lorsque la colère poigne et qu'il se jette sur l'ennemi.

es autres, se plaçant au point de la documentation historique, vent dans les lettres de Guy Patin les plus précieuses évocations a vie du XVII^e siècle. Non qu'il faille toujours le croire sur parole u'il ait toujours vérifié l'authenticité du fait qu'il colporte... il n est pas moins vrai que, admirablement renseigné par la situa- qu'il occupe, par les confidences qu'il reçoit et qu'il provoque, son instinct fureteur, par sa passion du détail, il peut mieux que sonne nous mettre au courant de ce sur quoi personne ne nous seigne : le mécanisme intime de la vie bourgeoise de son temps. s obéir à un mot d'ordre, car il est trop indépendant et n'a de cis que de crier ce qu'il pense; sans viser à l'effet, car il n'est mémorialiste et n'écrit pas pour l'imprimeur... il s'informe et il orme, en se trompant quelquefois et en trompant quelquefois les res, mais en ayant dépisté le plus souvent la vérité. Souvent il plifie le bruit qui circule, souvent il se prononce d'après des po- non contrôlés, souvent, avec malignité, il tire parti d'une calomnie 'en sert avec une adresse hypocrite pour étayer ses ressentiments, is c'est là la vie de tous les jours, ce sont les déformations inévita- que subissent plus ou moins les faits pour arriver au public, et t là que devra désormais puiser l'historien — quand l'occasion as! trop rare se présentera — car c'est là, avec le complément essaire du document qui en corrige souvent les imperfections ontaires ou inconscientes, la peinture qui nous reste la plus fidèle années d'autrefois.

Enfin ceux qui sont attirés par l'histoire de la médecine française

considèrent les lettres de Guy Patin comme une des sources les pl
copieuses auxquelles ils puissent s'adresser. C'est pourtant à ce pc
de vue qu'il faut surtout se méfier. Nul plus que Patin n'a été vi
me de ses sympathies et de ses antipathies; nul plus que lui
montré d'intransigeance dans l'exposé des doctrines scientifiques
son temps, combattant les unes et soutenant les autres avec une ar
gance et un entêtement qui s'accordaient mal avec l'impartialité. M
la véhémence même avec laquelle il se faisait le champion de
idées lui donne pour l'histoire un relief plus impressionnant.... Qu'i
porte à l'historien que la doctrine qu'il défendait ait été, oui ou n
confirmée par les découvertes ultérieures : ce qui lui importe, c
de trouver devant lui un individu qui soit bien représentatif d'
manière de penser, et qui, dans ce que nous considérons aujourd'
comme des erreurs, mais qui était *alors*, pour beaucoup, la vé
incontestée, ait poussé la vigueur de son opinion et de son aposto
à son paroxysme. La médecine, pour en arriver où elle en est aujo
d'hui, a passé par les phases les plus diverses, mais pour les ignora
seuls ces moments, qui forment une chaîne ininterrompue d'effo
peuvent prêter au ridicule. Il faut suivre dans son évolution, au
lieu d'inextricables difficultés qui naissaient inévitablement des é
ques traversées, ce travail gigantesque de l'édification de la scie
pour comprendre la grandeur de la plupart de ses moments, pour
percevoir combien les théories les plus modernes ne sont que l'ab
tissant du labeur patient de ceux qui se trompèrent jadis, et p
deviner dans les brumes du passé méprisé des primaires d'aujo
d'hui, les silhouettes de plus en plus nettes des Précurseurs..

Et puis, à côté de l'importance particulière que revêt, dans l'affir
tion de certaines doctrines médicales, la figure de Guy Patin, i
un autre point que M. Triaire a bien mis en relief dans sa pré
et qui concerne le rôle joué par son héros dans les destinées d'une
titution qui tient une si grande place dans l'histoire de la vie f
çaise : la Faculté de Paris.

C'est là un des aspects les plus caractéristiques de l'homme, et les
vains médicaux, tout en portant sur lui des appréciations diverses, l'ont
mis avec raison, en lumière, car c'est par ce côté qu'il entre, viva
agissant, dans l'histoire de la médecine. De ce grand corps universita
est, en effet, l'expression même, l'image fidèlement reflétée à travers les
cles, et il en incarne à un si haut degré et avec tant de force les
fondamentaux, les principes les plus élevés et les traditions les plus
pectables, comme les idées les plus contestées et les sentiments les
injustes, que son histoire se confond, pendant cinquante ans, avec la s
et que sa biographie devra être nécessairement l'histoire de la faculté
même. Et quand celle-ci, menacée dans son indépendance par le po
royal, dont Renaudot est l'instrument très conscient, ébranlée dan

ables doctrines par les découvertes nouvelles, attaquée dans ses pri-
s par le flot montant des chirurgiens, minée dans ses monopoles par
étentions des médecins de Montpellier, enfin définitivement ridiculisée
olière, se trouve atteinte, à la fois, dans son prestige et dans sa vita-
est lui qui se fait son champion — souvent heureux — la défend contre
auses de dissolution qui l'assiègent et contribue à retarder sa chute.

§

ailleurs, pourquoi insister sur le service que vient de rendre à
oire de la pensée française l'effort de M. Triaire? Tous ceux qui,
des trois points de vue envisagés tout à l'heure, s'intéressent à
histoire, désiraient depuis longtemps le voir réaliser, et tel avait
vœu de nos devanciers, même en dehors de notre pays. Déjà en
Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, avait
le dessein de réunir et de faire paraître la correspondance com-
de Patin, accompagnée de notes. Il est heureux que ce projet —
n'eut pas de suite — ait pu être mené à bonne fin par un
ne trois fois autorisé à le faire : comme historien, comme Fran-
comme médecin.
is quel labeur cette œuvre représente! J'ai vu M. Triaire au tra-
j'ai pu suivre, pour ainsi dire étape par étape, la construction
uvel édifice dont tous les matériaux étaient épars et qu'il fallut
rcher en leurs recoins secrets. Car M. Triaire voulait que, cette
le recueil fût complet, aussi bien pour les lettres latines que
les lettres françaises. Et puis il fallut soumettre les textes à une
ue implacable et comparer entre elles les diverses éditions : le
r s'apercevra d'ailleurs, en tournant les pages, de la rigueur de
thode suivie. Et puis, encore, restait l'annotation qui, pour être
devait être complète, et devait être le commentaire vivant des
s... ou rien. Là encore M. Triaire s'est surpassé... peut-être
s'est-il montré trop généreux, et s'est-il trop inquiété de l'igno-
du lecteur. Enfin, pour rendre encore à ce dernier la tâche plus
il a ajouté une table où chaque lettre est résumée par deux ou
ignes indiquant le ou les sujets traités.

is n'avons aujourd'hui que le premier volume : souhaitons d'a-
romptement les deux autres. Je sais quelle joie ce sera pour
ir de voir sa belle œuvre achevée. Et ce sera une fierté pour
pays.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

CIENCE SOCIALE

Poinsard : *La Production, le travail et le problème social*, Alcan. — Paul
ov : *La Crise russe*, Librairie universelle. — Jacques Bardoux : *Essai d'une*

psychologie de l'Angleterre contemporaine, Alcan. — A. de Monzie : *Les Ré*
mes scolaires, P.V. Stock.

On ne rend pas compte tous les mois d'un ouvrage aussi import
que celui de M. Léon Poinsard : **la Production, le travail**
le problème social dans tous les pays au début
XX^e siècle, aussi convient-il de le signaler, bien que le pren
volume seul ait paru. L'auteur appartient à la phalange des a
d'Edmond Demolins, mais son livre ne fait pas double emploi a
les leurs ; la question des échanges, qui n'est qu'esquissée dans l'*H*
toire de la formation particulariste et dans les *Routes de l'a*
quité et des temps modernes, est étudiée à fond dans ce nouve
vaste traité. M. Léon Poinsard avait déjà attaqué ce sujet dans
Libre échange et protection, mais il l'a repris ici avec une a
ampleur. Sa thèse fondamentale reste d'ailleurs la même : le l
échange est la doctrine des pays à production unique prédomina
il accompagne les monopoles de fait naturel ou de long travail fo
la protection est le programme des pays à développement mixte
à développement industriel intense. Et tout ceci est exact, sauf p
être ce dernier critère : les Etats-Unis ont été jusqu'ici protect
nistes non parce qu'ils développaient intensément leur industrie, n
parce qu'ils avaient à la faire naître ; dès sa naissance, cette in
trie a pris, il est vrai, un caractère intensif, mais justement pour
on prévoit que le moment va venir où l'Amérique yankee, sûre d
supériorité, prônera le libre échange, et probablement alors ce
la vieille Angleterre des Cobden et des Robert Peel qui — Cham
lain a déjà commencé l'évolution — se ralliera à la protection
chassé-croisé ne surprendra que les naïfs qui se figurent que
nations ont d'autres principes que leurs intérêts. Le libre échang
l'école de Manchester rejoindra dans la région des vieilles lun
pacificisme anglo-saxon devant lequel nos pères s'attendrissaient
budget guerrier de nos voisins d'outre-Manche est en train de d
nir le plus lourd du monde, et sans le ruban d'argent qui lui
un million d'hommes, il y a longtemps qu'Albion aurait impo
conscription à ses cokneys.

§

Le rapprochement inattendu, mais profond, que fait dans ce
M. Léon Poinsard entre les Russes et les Japonais au point de
de leur évolution sociale actuelle, se retrouve, chose curieuse, da
grand travail que M. Paul Milioukov vient de consacrer à **la C**
russe, ses origines, son évolution, ses conséquen
Mais ce rapprochement des deux grands peuples ennemis n'est d
détail dans l'intégral tableau que l'auteur trace de sa patrie, et
pour nous le mérite rare de mettre en lumière le côté changeant

pas dire kaléidoscopique, de cet empire moscovite que nous vons d'une lourdeur immuable. « La Russie ne le cède en cela qu'aux ts-Unis, disait l'auteur il est vrai devant un auditoire américain, 'arrive jamais dans son histoire que la moitié d'un siècle ressem- exactement à l'autre moitié, et les changements sont toujours ntiels. » Ceux qui seraient tentés de taxer cet axiome de para- e ne sauraient nier que la Russie fait en ce moment peau neuve, même plusieurs fois par an ; rien ne ressemblait moins à la pre- re Douma que la seconde, et la troisième va être aux antipodes deux autres. Pour nous, simples spectateurs, ce caméléonat est ressant. Mais l'évolution de la crise elle-même est mille fois plus itante. Voilà un malheureux peuple qui, depuis trois ou quatre érations, était abruti par l'autoritarisme bureaucratique ; tombé nfance politique, comme la France de la fin de l'Ancien régime, ait mûr pour devenir la proie des terroristes ; les mêmes hommes en foule, tenaient tête aux cosaques et se faisaient héroïquement ailler sur leurs barricades, étaient incapables, seul à seul, de ster à une poignée de bandits révolutionnaires ; que dans un ron ou une salle le cri : Les mains en l'air ! retentît, tous les assis- s se laissaient consciencieusement fouiller. Avec une pareille erie, tout était prêt pour la floraison d'une Terreur à côté de elle celle de 1793 n'aurait été que blandice. Aussi ne sera-t-on ais assez reconnaissant envers les gouvernants qui en ont sauvé ays malgré lui, cassé la première Douma, et puis la seconde, et en ont manigancé une troisième à leur goût. Que celle-ci repré- e fort infidèlement l'opinion des électeurs, cela importe peu, est- ue les autres représentaient quoi que ce soit ? Les Russes sont re des sauvages, politiquement parlant, ils ont à se civiliser, ends à apprendre à être de bons gardes nationaux, et de bons s, et de bons self-help men, et de bons juges Lynch. Quand ques dynamiteurs auront été non pas abattus par les gardovoï, s pendus par les passants, la Russie pourra se payer le luxe d'as- olées politiques. Mais ceci n'est pas prôner l'autocratie de ière : le pire système serait de recommencer à se servir des ovoï et des cosaques et des tchinovniks de tout passepoil ; le jeu ihilistes reprendrait tous ses atouts. Ici je fais la critique plus le résumé des idées de M. Milioukov, qui est un K.D. convaincu ; chaque chose en son temps ; certes il y a du bon et de l'excel- dans le projet de constitution K. D. dont j'ai rendu compte ici il eux ans ; même tout y est bon, sauf l'article 61, qui introniserait s (que M. Pierre Struve y réfléchisse !) la comédie parlemen- , mais les lois ne sont que ce qu'on les fait. Les détails que ne M. Milioukov sur la psychologie des nationalistes, des tradi- listes et des révolutionnaires ne sont pas très encourageants, et

son livre est loin de signaler tous les dangers de la situation
Russie ; il y en a qui, pour être en dehors du plan que s'était tra
l'auteur, n'existent pas moins : question finlandaise, question baltiq
question polonaise, question caucasienne, et aussi question jui
dont il est surprenant que l'auteur ne dise pas un mot. Ce ne so
pas les écueils qui manquent, et les Russes n'ont pas de temps
perdre pour faire leur apprentissage de bons lamaneurs.

§

Les radicaux anglais n'ont rien de commun avec leurs homonym
slaves ; les rapprochements qu'ont voudrait faire entre les pouss
ouvrières et les réveils religieux des deux pays seraient plutôt
causes de confusion. Aussi, après le livre dont je viens de parl
lira-t-on avec fruit **l'Essai d'une psychologie de l'Angl
lerre contemporaine** où, sous un titre un peu ambitieu
M. Jacques Bardoux étudie la crise politique actuelle chez nos v
sins : *Protectionnisme et Radicalisme ;* il avait déjà étudié d
les Crises belliqueuses le réveil du sentiment guerrier chez
Anglais; ces deux livres se trouvent donc illustrer d'une fa
topique ce que je disais plus haut de l'évolution des passions coml
tives qui se fait dans le Royaume-Uni. Le mouvement qui pousse
voisins à se défendre contre les rivaux trop forts tout en attaquant s
hésiter les proies suffisamment faibles, est un de ces phénomè
psycho-sociaux qu'il serait bien vain d'anathématiser ; qu'on l
serve, qu'on en tire leçon et, si possible, qu'on le refrène : voil
qu'il y a à faire. Les peuples n'ont pas à être moraux, ils ont à
forts, d'ailleurs la force (virtus) étant une vertu, la moralité inte
tionale consiste à être aussi fort que son voisin pour l'empêche
nuire, ce qui vous empêche par contre-coup de lui nuire aussi..
cela ne gêne en rien les sentiments, ceux notamment que
fait éprouver le spectacle des malheureuses nations que l'Anglet
a trouvées sur sa route. Je ne sais pas de lecture plus poignante
propos que celle du livre de M. Paul Dubois sur *l'Irlande et la q
tion irlandaise au XIX^e siècle*, mais comme il en a déjà été re
compte par mon ami M. Davray, je me contente de le signaler
la formule de rigueur : « livre que tout le monde devrait avoir
dans les Iles Britanniques surtout.

§

Je parlais de réformes politiques, mais les **Réformes scolai**
ont bien leur importance aussi. M. de Monzie, qui leur consacr
livre intéressant, oublie la principale, qui serait la suppression
l'Instruction publique ! On donnerait un milliard aux Univer
qui en feraient leurs choux et leurs raves, sans avoir comme au
d'hui à supporter l'intrusion culinaire des maîtres Jacques d

litique. On laisserait ensuite l'enseignement secondaire se tirer affaire tout seul, c'est-à-dire les neuf dixièmes des lycées et des llèges faire faillite, et à leur place se dresser en liberté et en variété ielques Ecoles des Roches et force institutions professionnelles. Enfin supprimerait purement et simplement le budget de l'instruction imaire, en le remplaçant par un goupillon d'amendes dont on pergerait les enfants qui ne sauraient ni lire ni écrire ni compter à âge de douze ans, et, avec eux, leurs parents, leurs tuteurs, leurs stituteurs, etc. ; ceux qui récidiveraient au moment du tirage au sort seraient admis à commencer leur temps de service que quand ils uraient le strict minimum déjà dit. Et nous gagnerions à cela chaue année 130 millions qui sont carrément jetés à l'eau sous prétexte école laïque, gratuite et obligatoire. Les aveux de M. de Monzie sont précieux : Pour l'instruction, le nombre des illettrés a décru puis 25 ans, mais « que savent réellement ces lettrés? » et pour ducation « il est inexplicable que le passage à l'école de vingt-nq générations n'ait pas plus profondément modifié et régénéré tre mentalité nationale ». Il est vrai que le véritable but de l'école imaire n'est ni l'instruction, ni l'éducation, mais la politicianisation ; and il s'agit de savoir si on conservera ou non les écoles normales, fait valoir que « le régime républicain n'a peut-être pas de plus rmes soutiens » que leurs nourrissons ; il est bien regrettable, à ce opos, que des succès alternés de partis, comme en Angleterre, où, . Bardoux en fait le compte, le régime a changé six fois depuis 74, n'aient pas convaincu les partis de l'inutilité électorale des écoles ; croyance contraire où se trouve la postérité des 363 que la persisnce de sa vogue tient à l'action de l'instituteur nous coûte le venu de quatre milliards par an, c'est un peu beaucoup. Mais venons aux réformes de M. de Monzie. Elles sont toujours bien tentionnées, souvent judicieuses, quelquefois étonnantes ; l'auteur opose de substituer le procureur de la république au juge de paix ur punir les contraventions à la fréquentation scolaire ; c'est une nfusion, inattendue chez un haut fonctionnaire, de la poursuite et la sentence ; il veut que la direction du personnel primaire soit levée au préfet et confiée à l'inspecteur d'académie, et, plus loin, il ure qu'en fait c'est ce dernier qui nomme, et que le préfet ne fait 'entériner ses propositions. Alors où est la réforme? Une autre élioration que réclame l'auteur semble très juste : qu'un inspecr primaire puisse devenir inspecteur d'académie ; l'ironie des ses, c'est que cet avancement était autrefois possible, et cela grâce a loi Falloux ; le progrès consistera à revenir à la loi Falloux !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Loi relative aux enfants adultérins. — Loi du 7 novembre 1907. — *Les Affi tés légales*, jugement du Tribunal civil de la Seine, du 21 juin 1907.

A la date du 7 novembre 1907 a été promulguée une **Loi relativ aux enfants adultérins.** Cette loi modifie l'article 331 du Co civil. En voici le texte.

Article unique. — L'article 331 du Code civil est modifié ainsi qu'il sui

« Les enfants nés hors mariage pourront être légitimés par le maria subséquent de leurs père et mère, lorsque ceux-ci les auront légaleme reconnus avant leur mariage ou qu'il les reconnaîtront dans l'acte mê de célébration.

« En ce qui concerne les enfants adultérins, pourront être légitimés p le mariage subséquent de leurs père et mère, et dans l'acte même de cé bration, ceux qui seront nés plus de trois cents jours après l'ordonnan du président du tribunal prévue par l'article 878 du Code de procédu civile, intervenue entre celui de leurs auteurs qui était antérieurem dans les liens d'un précédent mariage et son conjoint, lorsque cette pro dure aura abouti à la séparation de corps ou au divorce, ou aura été int rompue par le décès de l'autre conjoint.

« L'enfant né pendant le mariage et désavoué par le mari pourra ég ment être légitimé par le mariage subséquent de la mère avec son co plice.

« Il sera fait mention de la légitimation en marge de l'acte de naissa de l'enfant légitimé. »

Disposition transitoire.

Les enfants adultérins se trouvant dans les conditions prévues par disposition qui précède, et dont les père et mère auront contracté mari avant la promulgation de la présente loi, pourront être, de la part de ce ci, dans le délai de deux ans à partir de cette promulgation, l'objet d' reconnaissance devant l'officier de l'état civil du domicile des deux c joints.

Cette reconnaissance emportera légitimation, et mention en sera fait marge des actes de mariage et de naissance.

Cette loi est le complément logique, bien qu'imparfait, de la lo 15 décembre 1904 abrogeant l'article 298 du Code civil qui interdi à l'époux coupable d'adultère de pouvoir jamais se marier avec complice.

Ainsi depuis le 15 décembre 1904 l'adultère n'était plus une f que rien ne pouvait racheter et condamnant ceux qui l'avaient c mis ou bien à se séparer, ou bien à vivre hors mariage; il était sible à l'amant et à la maîtresse de régulariser leur situation devenir époux; mais les enfants qu'ils avaient eus demeuraient fl pés d'une tare indélébile. Impossible d'imaginer un illogisme et injustice plus flagrants. Il fallut quatre années pour le reconn et y remédier; et encore, le remède est-il bien incomplet, puis

pose au droit de légitimation une limite étroite et contraire à quité :

Ceci marque une fois de plus l'incohérence avec laquelle les par-ientaires procèdent aux réformes législatives. Ils ne veulent pas nprendre qu'un article du Code n'est pas un fait isolé, que cet icle a des correspondances avec une quantité d'autres dispositions ales, que toute modification dans l'ordre législatif réclame une e d'ensemble, et qu'un Parlement, fût-il animé des meilleures entions, ne peut faire œuvre raisonnable si, avant de modifier un te, il n'envisage pas tous les rapports de ce texte avec l'ensemble s lois.

Enfin voici jetée bas une très petite pierre de l'édifice d'injustice dans uel les Codes ont emprisonné les enfants adultérins et incestueux. r eux pèse toujours la malédiction du péché originel formulée ns cette phrase brutale de l'article 762 du Code civil : *la loi ne r accorde que des aliments.* Ils ne porteront pas de nom, ils ne rront pas hériter ni recevoir une donation ; ils n'ont droit qu'aux ments ; c'est-à-dire à ce qui est strictement nécessaire pour qu'ils tinuent à vivre et à porter le poids d'une faute qu'ils n'ont pas nmise.

Car, et c'est là que la loi est monstrueuse, il n'est pas permis de primer ou de laisser mourir l'enfant adultérin ou incestueux; il t qu'il naisse, il faut qu'il vive, et que la souffrance de toute sa expie ce que la loi écrite a déclaré faute. Si une malheureuse endique la liberté de la maternité qui, dans le cas d'adultère ou ceste, peut lui apparaître non plus seulement comme un droit, is bien comme un devoir dans l'état actuel de notre législation, la ui répond qu'elle est criminelle de ne pas vouloir livrer à la société ictime expiatoire de sa faute, et l'envoie devant la Cour d'Assises généralement elle est condamnée par des jurés indulgents aux ssinats dits passionnels, mais sévères pour les avortements, me s'ils voulaient affirmer par là que jamais ils ne furent dans as de participer à une naissance hors le mariage.

§

es contradictions, ces injustices proviennent surtout de ce que nariage figure dans la loi plutôt comme un acte social que comme acte individuel. Ses effets s'étendent en dehors de ceux qui le con-tent, par suite des **affinités légales** qu'il crée, et dont les ultats ne manquent pas d'être souvent surprenants.

insi, un homme a choisi une compagne avec laquelle il vit en d'union libre; alors, aucune affinité, aucune alliance avec la ille de cette femme; il est vis-à-vis des membres de cette famille s droits ni devoirs. Si le père lui réclamait une pension alimen-

taire, les tribunaux repousseraient la demande, et l'opinion publi applaudirait, clamant : « Oser demander de l'argent à l'amant d fille ; quelle honte ! » — Mais que cet homme passe à la mairi « régularise » sa situation, transformant en mariage son union li immédiatement tout change, comme par l'effet d'un coup de bagu magique. L'affinité est créée qui entraîne l'obligation alimenta Le père de la femme, fût-il le pire des coquins, a le droit de ré mer à celui qui est devenu son gendre une pension alimentair en cas de résistance, les tribunaux lui donneront raison, cepen que l'opinion publique applaudira encore, en disant : « Laisser a sa belle-famille dans le besoin ; c'est vraiment manquer de cœu de dignité. »

Autre exemple : un homme vit en union libre avec une v ayant une fille d'un mariage précédent. C'est le concubinage dans le droit romain et le droit canonique, produisait certains ef mais n'en produit aucun dans notre législation. Par conséquent homme n'a aucune affinité avec la fille de sa maîtresse. Il peut un enfant à cette fille ; ce sera simplement un enfant nat il peut aussi épouser cette fille le jour où il aura assez de la r La loi trouvera que tout est parfait, qu'aucun sentiment, au règle morale ne sont violés ; et elle sera prête à tout couvrir régulariser. Mais que cet homme aille à la mairie avec sa compa et prononce le « oui » sacramentel devant l'abdomen tricolore officier de l'état civil ; alors, changement à vue. L'affinité est cr cette jeune fille devient tout à coup pour le nouvel époux sa belle à laquelle il n'a pas le droit de toucher plus qu'à sa propre fille. J il ne pourra l'épouser ; l'empêchement est absolu. S'il a avec ell relations, elles seront déclarées incestueuses et l'enfant qui en na subirait toute sa vie la déchéance qui frappe les enfants incest

Le Tribunal civil de la Seine vient de reconnaître cette situ dans un jugement du 21 juin dernier. Cette décision est d'ai conforme à toute la doctrine et à toute la jurisprudence.

Mme A... s'opposait au mariage de sa fille avec M. C... sous texte que ce M. C... était son amant depuis de longues année pour le prouver, elle établissait que, de leurs relations, était enfant que tous deux avaient reconnu. Aucun doute n'était don sible.

Voici ce que lui répondit le Tribunal :

Attendu que l'opposition à mariage ne peut être accueillie que si fondée sur un motif de nature à former un empêchement légal à projetée ; que l'art. 161 C. civ. dispose, il est vrai, qu'en ligne dir mariage est prohibé entre tous les ascendants et descendants légiti naturels et les alliés dans la même ligne ; *mais que l'alliance don question dans cet article ne peut résulter que d'une union légale*

as du commerce hors mariage d'un homme et d'une femme; que le concubinage ne peut produire une alliance naturelle, ni, par suite, créer des empêchements à mariage entre les concubins et les parents de l'autre; u'adopter une autre solution serait étendre arbitrairement les prohibitions mariage, lesquelles sont de droit étroit; qu'en conséquence, *si un homme e peut épouser la fille naturelle de celle qui fut sa femme légitime, il 'y a aucun empêchement légal au mariage de cet homme avec la fille nême légitime de celle qui fut seulement sa concubine*, et cela même dans e cas où l'état de concubinage se trouve établi au moyen de la reconnaissance par les deux concubins d'un enfant naturel issu de leurs relations; que *la demoiselle Berthe A... peut donc légalement se marier avec C..., père naturel de son frère naturel utérin;* que la veuve A... est d'ailleurs nal venue à se plaindre de l'immoralité de cette union; qu'en effet cette situation est le résultat du désordre de sa propre conduite et du mauvais exemple étalé par elle aux regards de sa fille...

Et voilà.

Il faudrait pourtant s'entendre. Si réellement l'interdiction des rapports sexuels et du mariage entre alliés est, comme le déclare sentencieusement M. le Professeur Baudry-Lacantinerie, « une règle qui était écrite dans le cœur de tous les hommes avant de l'être dans leurs codes »... si ces actes sont des crimes contre la morale et la société, comment se fait-il que la loi peut les couvrir, les régulariser! Tout dépend de l'existence d'un mariage; avant ce mariage, c'est chose naturelle; après, c'est la pire des abominations. Ainsi le geste d'un Maire peut changer instantanément la valeur morale d'une situation au point de faire d'une action licite, que la loi est prête à approuver, un acte monstrueux que la loi condamne pour toujours jusque dans ses conséquences.

Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà... Action licite avant le geste du Maire, acte abominable ensuite.

JOSÉ THÉRY.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

F. Mallet : *Qu'est-ce que la Foi ?* Bloud et Cie. — Henri Couget : *La Divinité de Jesus-Christ. L'enseignement de saint Paul.* Bloud et Cie.

Les dernières joies de l'été se sont enfuies au vent de novembre. Après la Toussaint, parlant d'une patrie éternelle et mystérieuse, s'est annoncée par de longs glas, dans la nuit tôt venue, la fête des Morts. Pour les âmes un peu profondes, c'est l'heure des recueillements, des repliements sur soi-même, des examens de conscience douloureux. On se questionne alors sur le sens de la vie; on constate une fois de plus sa rapidité inquiétante. De chers visages disparus se lèvent dans l'âme avec des regards pleins de reproches et d'avertissements. L'hiver se passera-t-il encore en mondanités stériles ?

Dissipera-t-on en des soirées vaines et en des conversations banal cette grâce du retour sur soi qu'apporte avec elle la saison ? Ou pl tôt, entre les deux lueurs amies du foyer et de la lampe, dans le cal familial ou la solitude, en la seule compagnie des morts aimés, ne posera-t-on pas les grandes interrogations, celles qui demandent tout prix une réponse ? Si l'on constate sincèrement qu'on a bases religieuses et morales peu solides, on songera à les affermir, comme on est dans un siècle où toutes les idées se heurtent, où croisent toutes les hypothèses, on voudra sur un certain nombre points, d'où dépend l'orientation de la vie, se donner des certitud

Je ne suppose pas cependant que les âmes sérieuses dont je pa aient le dessein d'entrer dans les profondeurs ou les subtilités de théologie, d'aborder directement les grands docteurs, les gran mystiques, les grands exégètes. Ces études longues et diffici veulent, pour être entreprises et poursuivies, une vocation spécia une trempe d'esprit qui n'est point commune. A la majorité intelligences, même éclairées, il ne faut, en matière de science re gieuse, que quelques grandes lignes sûres et précises des notions petit nombre, mais synthétiques, des principes lumineux enfin q sans déductions trop longues, en peu de pages, amènent après e leurs conclusions. Cela vraiment suffit, avec la bonne volonté que ri ne remplace, et cette Lumière miséricordieuse et prévenante qui écla au dedans plus ou moins, pour le mener à son terme, tout homme ve en ce monde. Les éditeurs de la collection *Science et Religion*, sont aussi ceux de *la Pensée chrétienne*, réussissent dans cette tâ bienfaisante de donner à leurs contemporains, en des *tracts* court substantiels, les résultats de la spéculation théologique et ce qu'il de plus utile ou de plus nécessaire à savoir en fait d'histoire ecclési tique, de droit canon, de liturgie. Voici, par exemple, un opuscule M. Mallet : **Qu'est-ce que la Foi ?** Je ne sais ce qu'il faut le p y louer, de la rigueur de la pensée, de la sûreté de la doctrine ou l'onction pénétrante et persuasive qui s'y mêlent discrètement à force en même temps qu'à la subtilité de l'analyse. L'auteur étu dans l'ordre naturel, les divers sens du mot Foi, et il conclut a cette première partie de son travail :

Ces vues nous préparent sans doute à une plus claire intelligence de Foi catholique » ; mais elles en sont tout à fait indépendantes. Et les p qui vont suivre auront, espère-t-on, pour effet, de montrer à quel p l'ordre surnaturel suppose et emploie la nature, tout en demeurant, rapport à elle, absolument hétérogène et parfaitement gratuit. Sans m que nous les notions, on remarquera facilement les analogies profond nous insisterons donc davantage sur les différences de la foi humaine e la foi divine et surnaturelle. Et nous commencerons même par nous pl dans l'absolue et transcendante vérité de la Révélation, pour retro

uite les attaches humaines, les fondements rationnels, les conditions rales de la foi. Ce n'est qu'après avoir ainsi procédé à partir de *l'ordre naturel* (car, selon le mot du cardinal Dechamps, c'est lui qui vient le mier au-devant de nous), que nous verrons clairement ensuite comment, artir de l'*ordre naturel*, procède la recherche qui conduit de l'incrédu- à la foi.

Et plus loin, à la fin de la seconde partie, où ce qui constitue la surnaturelle, son objet, ses motifs, la part qu'il faut y faire à ntelligence, à la volonté et au témoignage, sont magistralement mis lumière, je remarque encore ce beau passage :

C'est à tort qu'on opposerait le chemin des simples à celui des savants, ui des premiers chrétiens à celui de nos contemporains, et qu'on prétend it mener les hommes à la foi divine par le moyen de la foi humaine ou la foi historique. Car lorsque l'enfant ou l'ignorant se repose sur la role d'une mère chrétienne ou d'un apôtre de l'Evangile, ce n'est pas à r science naturelle, à leurs arguments supposés, à leur sagesse critique il adhère ; c'est à leur foi même, à leur être entier, à leur vie surnatule, à la présence de Dieu en eux. Voilà pourquoi les « Saints », les ommes de Dieu », transmettent mieux que les savants ce feu sacré, cette nière supérieure de la foi, dont on peut dire encore, selon une loi part observée, *omne vivum ex vivo, fides ex fide*. Nulle part les motifs mains de crédibilité ne restent tout ensemble isolés et efficaces. Car il git toujours ici de vérités qui sont à croire, non pas à savoir, pour la son la plus avancée, pour la science la plus lumineuse. Pour tous égalent il faut que se vérifie la sublime équation posée par le Médiateur : ui vous écoute, m'écoute ; qui me voit voit mon Père. » Voilà pourquoi la ne reçoit toute sa forme que de la charité : *caritas forma fidei* (S. Th. IIæ q. IV, art. 3). Bossuet n'a-t-il pas eu raison de dire : « Pour tout endre, il ne faut qu'entendre son amour : Dieu a tant aimé le monde ! e reste-t-il après cela sinon de « croire à l'amour » pour croire à tous Mystères ! » Et si en effet la foi est déjà non la connaissance seule, mais a substance des choses à espérer », qu'est-ce que cette anticipation ostantielle de la foi, sinon de s'attacher au Père et à Jésus-Christ ? *Hæc vita æterna.*

Mais je ne me retiendrais plus de citer tant toute cette brochure est quente et forte. Et, comme on dit, le meilleur éloge à faire des ivains, c'est de les citer. M. Mallet parle ensuite des rapports de science et de la foi, et il nous montre comment elle a son domaine opre, celui des phénomènes d'abord, puis des lois du monde créé. monde obéit à des lois, c'est certain, mais ces lois, si l'on peut xprimer ainsi, s'entrelacent. Rien n'est isolé dans l'Univers. Tout, mme aurait dit Leibniz, conspire, et ainsi les sciences particulières nt subordonnées l'une à l'autre, en gardant cependant chacune e certaine indépendance, et la Science en général est subordonnée ce qui la dépasse. C'est parce que la Science est un moyen au service

de la vie qu'elle est réellement dépendante ; et c'est parce qu'elle spéculative dans son procédé essentiel — je cite encore — qu' garde une autonomie logique.

Donc, et ici, on ne saurait suivre de trop près la pensée de n auteur : « C'est par leurs grandes lignes, dans leurs tendances ou l conclusions générales, non par quelque côté anecdotique, qu'elles a gnent l'âme à travers l'esprit et qu'elles retentissent dans la consci de l'humanité... Ceux qui s'imaginent que la Science peut à elle s fournir les motifs et la règle de l'action humaine ne s'aperçoivent qu'ils mettent en elle toute autre chose qu'elle, leur rêve et leur f qu'ils s'attachent non à ce qu'il y a de scientifique dans la Scie mais à cette part d'hypothèses et d'anticipations qui est l'enjeu m de la recherche. »

Ces paroles sont d'or, et il faut les méditer. Elles se résumen somme à affirmer que la science positive (si tant est qu'elle le jamais ; car il y a en elle toujours une part d'imprévu, et les t ries y succèdent aux théories) ; que la science positive ainsi dén mée, dis-je, au nom d'un concept, peut-être un peu trop statique nous suffit pas ; qu'elle laisse inassouvies en nous d'autres tendan et qu'il y a un ordre de choses morales et religieuses, un ordre « charité », comme a dit Pascal, où elles n'atteignent pas. Mais d'humain, d'ailleurs, n'y atteint par soi-même : il faut y être par une force plus haute. C'est l'Incréé qui vient ici proprement secours du créé.

Et il y a bien, si l'on veut, puisque j'ai parlé des choses religie et morales, un état intermédiaire, l'état de ceux qui voudraie contenter de la religion naturelle. Mais cette religion ne suffit p en fait. Elle risque de n'être qu'une opinion ; elle est une chose cole, abstraite et sans portée. Elle laisse subsister en nous des pirations et des inquiétudes dont il faut rendre compte et qui ve une autre réponse.

Cette réponse, elle est dans le Christianisme pleinement com et elle n'est pas ailleurs. Et maintenant, comme dit encore M. let : « Que les progrès de la géologie ou de la paléontologie, ou études préhistoriques, ou de l'assyriologie, nous amènent à p sur l'antiquité du monde, sur l'origine des espèces, sur l'â l'homme, sur la chronologie biblique, sur les généalogies patriar sur la législation mosaïque, des conclusions différentes de cell avaient cours, il y a seulement trente ou quarante ans ; cel porte peu... Parce que la méthode ascétique qui, dans l'âme du « qui vit de sa foi », comme dans la tradition de l'Eglise, jours soutenu la méthode spéculative est tellement fondée sur périence, sur la raison, sur l'autorité de Dieu, que les plus gr rénovations scientifiques laissent intact l'esprit dont elle s'insp

vrai croyant trouve partout un moyen d'enrichir, d'élever, d'affermer sa foi ; il est à l'épreuve des objections, parce qu'il a en lui sens du Christ, *qui exsuperat omnem sensum :* il a entendu paroles de la vie éternelle; et tous les tumultes du temps ne uvent qu'en affermir l'écho en son âme. »

En un mot, et pour laisser le lecteur sous la forte impression de magnifique passage, il n'y a qu'à conclure avec M. Mallet, suivant , comme partout, les définitions de l'Eglise, qu'il ne saurait se trou- de désaccord véritable entre la foi et la raison, puisque le Dieu i révèle les mystères et répand la foi en nous est le même qui a mis raison dans l'esprit de l'homme, et qu'il est impossible que Dieu renie lui-même, ou qu'une vérité soit contraire à une autre vérité.

Dans la même collection de *Science et Religion*, je dois signale travail de M. Henri Couget sur l'**Enseignement de int Paul**, relativement à la *Divinité de Jésus-Christ*. Après us avoir rappelé toute l'extraordinaire destinée de l'Apôtre, et nment son enseignement concorde avec le témoignage des Douze, tant qu'avec l'enseignement des Synoptiques, au sujet du Christ l'histoire, il nous le montre surtout préoccupé du Christ éternel. ssuscité, disparu dans la gloire de son Père, le Rédempteur conti- e à être, à travers la succession des siècles et le développement l'humanité, le principe et la consommation du salut. Il est celui i doit s'assimiler tout et auquel tout doit s'assimiler, la nature e-même, pour la libération universelle.

Ici saint Paul, principalement dans l'Epître aux Ephésiens et dans le aux Colossiens, est devenu, avec le saint Jean du quatrième angile, le grand docteur du Christianisme. Il en a, en des phrases ves, chargées de sens, montré l'économie profonde. Il a entendu, nous fait entendre le gémissement des créatures, aspirant à leur os et à leur glorification. Ceux qui sont allés au centre même mystère de la Croix, ceux qui n'ont pas eu peur de regarder en e les lois terribles et grandioses de la Rédemption par le sacrifice, cèdent tous de lui. Après les Pères de l'Eglise et les Docteurs qui nt commenté abondamment, je le retrouve, de plus en plus saisi pénétré, dans la grande Ecole de l'Oratoire français du XVII^e^ siècle, dans ce mystique contemporain, si substantiel, Mgr Gay. Il a piré quelques-unes de ses plus belles pages, dans la *Philosophie la Liberté*, à Ch. Secrétan. Et le jour où sa formule : *Nous ne mmes qu'un seul corps dans le Christ*, sera bien comprise, on ivera à la vraie fraternité sociale, c'est-à-dire au Royaume de eu, autant qu'il peut être réalisé dans ce monde, par l'union de s à travers les épreuves et les joies communes, dans le centre iversel et éternel, qui est le Christ.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

La Revue de Paris : La Dame des Armoises, par M. Anatole France. — *L'dent :* une étude de M. Maurice Denis sur Cézanne. — Memento.

Avec la grâce simple dont il a le secret, M. Anatole France évo un personnage connu peut-être de quelques historiens érudits se ment ; il le fait d'une manière si charmante qu'on ne s'aperçoit p des longues recherches qu'a dû nécessiter son étude sur *la D des Armoises* (**Revue de Paris**, 1er novembre).

Le 13 avril 1436, le comte de Richemont entra dans Paris. La mère r ricière des clercs bourguignons et des docteurs cabochiens, l'Unive elle-même, s'était entremise pour la paix.

Or, un mois environ après que Paris se fut rangé dans l'obéissanc roi Charles, une fille, âgée de vingt-cinq ans environ, qui jusque-là s fait appeler Claude, parut en Lorraine et fit connaître à plusieurs seigu de la ville de Metz qu'elle était Jeanne la Pucelle...

Le 20 mai de la même année, elle a une entrevue, dans un vil voisin de Metz, avec les deux frères de Jeanne d'Arc :

Ils la virent et la reconnurent aussitôt pour leur sœur ; et elle les r nut pour ses frères.

Elle était accompagnée de seigneurs messins parmi lesquels se tro un très noble homme, messire Nicole Lowe, qui fut chambellan de C les VII. Ces seigneurs la reconnurent à plusieurs enseignes pour la P Jeanne qui avait mené le roi Charles à Reims. On nommait alors ense certains signes sur la peau. Or une prophétie relative à Jeanne disait q avait une petite tache rouge sous l'oreille ; cette prophétie fut faite l'événement ; nous devons donc croire que la Pucelle était marquée signe. Fut-ce à telle enseigne que les gentilshommes messins la reco rent ?

Nous ignorons comment elle prétendait avoir échappé à la mort, ma a des raisons de croire qu'elle attribuait son salut à sa sainteté. Ai çait-elle qu'un ange l'avait retirée des flammes ? On lisait dans les que jadis les lions du cirque léchaient les pieds nus des vierges e l'huile bouillante rafraîchissait comme un baume le corps des saintes tyres; et l'on voyait même dans les histoires que maintes fois le glaive pu seul trancher la vie des pucelles de Notre Seigneur. Rien de plus Mais de semblables récits tirés hors du vieux temps et ramenés à l' présente auraient paru moins croyables ; et, sans doute, cette jeun n'ornait pas autant son aventure. Très probablement elle donnait à ent qu'à sa place on avait brûlé une autre femme...

Elle parlait volontiers comme une prophétesse, par images et para et sans rien découvrir de ses intentions.

Elle disait qu'elle n'aurait pas de puissance avant la Saint-Jean-Bap Or, ce terme qu'elle assignait à sa mission était précisément celui q Pucelle Jeanne, en 1429, après la bataille de Patay, avait marqué, d on, pour l'extermination de la gent anglaise en France. Cette prophé

réalisa point; aussi n'en fut-il plus parlé. Et Jeanne, si tant est qu'elle ût faite, ce qui est bien possible, dut être la première à l'oublier. Au ste, le terme de la Saint-Jean était d'un usage constant pour les baux, ires, règlement de gages, louage de service, etc., et l'on conçoit que le lendrier des prophétesses ne différât point du calendrier du laboureur... Pour la foule des hommes, la vie et la mort de Jeanne étaient entourées mystère et pleines de prodiges. Beaucoup, dès la première heure, avaient uté qu'elle eût péri de la main du bourreau. Quelques-uns exprimaient ce sujet d'étranges réticences; ils disaient : « Les Anglais la firent ardre bliquement à Rouen ou une autre femme en semblance d'elle. » Certains ouaient ne pas savoir ce qu'elle était devenue.

Aussi quand retentit soudain dans les Allemagnes et par toute la France bruit que la Pucelle était vivante et qu'on l'avait vue près de Metz, la uvelle fut diversement accueillie; les uns y croyaient et les autres non. n peut juger de l'émotion qu'elle causa par l'exemple de ces deux bour- ois d'Arles qui en disputèrent entre eux avec une extrême ardeur. L'un firmait que la Pucelle vivait encore; l'autre soutenait qu'elle était bien orte; chacun paria pour ce qu'il croyait véritable. La gageure était sé- use; elle fut faite et tenue devant notaire, le 27 juin 1436, cinq semaines ulement après l'entrevue de la Grange-aux-Ormes...

Poursuivie par l'inquisiteur général de la ville de Cologne, pour re intervenue dans une querelle ecclésiastique, la « Pucelle » se fugie à Arlon, auprès de la duchesse de Luxembourg, et épouse obert des Armoises, seigneur de Richemont :

En son logis, devant l'église Sainte-Ségolène, la dame des Armoises mit monde deux enfants (1). Il y avait quelque part en Languedoc un hon- te écuyer qui, s'il apprit ces naissances, douta fort que Jeanne la Pucelle la dame des Armoises fussent la même personne; c'était Jean d'Aulon, ncien maître d'hôtel de Jeanne; car il ne la croyait pas faite pour avoir s enfants, ayant obtenu à ce sujet la confidence de femmes bien instruites. Au témoignage de frère Jean Nider, docteur en théologie de Vienne, cette nion féconde finit mal. Un prêtre, selon lui, un prêtre, qu'il faudrait plu- appeler *leno*, séduisit cette magicienne par des paroles amoureuses et nleva. Mais frère Jean Nider ajoute que le prêtre conduisit furtivement dame des Armoises à Metz et y vécut en concubinage avec elle; or il est éré qu'elle avait son établissement dans cette ville même; donc ce frère êcheur parle de ce qu'il ignore.

Ce qui est vrai, c'est qu'elle ne resta guère plus de deux ans cachée ns l'ombre paisible de Sainte-Ségolène.

Mariée, elle n'entendait pas renoncer aux prophéties et aux chevauchées. interrogateur avait demandé à la vraie Jeanne, en son procès : « Jeanne, vous a-t-il pas été révélé que, si vous perdiez votre virginité, vous per- iez votre chance et que vos Voix ne vous viendraient plus? » Elle nia te cela lui eût été révélé. Et, comme il insistait, lui demandant si elle oyait que, mariée, ses Voix lui viendraient encore, elle répondit en bonne rétienne : « Je ne sais et m'en attends à Dieu. » De même Jeanne des

(1) *Procès*, t. V, p. 323. — *Le Bourgeois de Paris*, pp. 354, 355.

Armoises estimait que, pour s'être mariée, elle n'avait pas perdu sa chan
Aussi bien se trouvait-il, en ce temps de prophétisme, des veuves et d
femmes mariées qui, à l'exemple de Judith de Béthulie, agissaient par i
piration divine. Telle avait été la dame Catherine de la Rochelle, qui, à
vérité, n'avait pas fait de très grandes choses.

Dans l'été de l'an 1439, la dame des Armoises se rendit à Orléans. I
magistrats lui présentèrent, en guise d'hommage et de réjouissance, le
et la viande. Le 1er août, ils lui offrirent à dîner et lui remirent 210 liv
parisis pour le bien qu'elle avait fait à la ville pendant le siège. Ce sont
termes mêmes par lesquels cette dépense est consignée dans les comptes
la ville...

Peu de temps après, cette dame s'en alla en Poitou, où elle se mit au s
vice du seigneur Gille de Raiz, maréchal de France, qui, dans sa pri
jeunesse, avait conduit la Pucelle à Orléans, fait comme elle la campag
du sacre, assailli avec elle les murailles de Paris et, pendant la captivité
Jeanne, occupé Louviers et poussé une pointe hardie sur Rouen. Main
nant, il dépeuplait d'enfants ses vastes seigneuries, et, mêlant la magi
l'orgie, offrait aux démons le sang et les membres d'innombrables victim
Ses monstruosités sanglantes répandaient la terreur autour de ses châte
de Tiffauges et de Machecoul, et déjà le bras ecclésiastique était sur
La dame des Armoises pratiquait la magie, au dire du sacré inquisit
de Cologne ; pourtant ce ne fut pas comme invocatrice de démons que l'e
ploya le maréchal de Raiz ; il lui confia la charge et le gouvernement
gens de guerre ; à peu près l'état que Jeanne tenait à Lagny et à Compiègn

Voici la conclusion de cette si remarquable page d'histoire :

Le succès de cette supercherie avait duré quatre ans. Il ne faut pas
concevoir trop de surprise. De tout temps le peuple se résigne avec peir
croire à la fin irréparable des existences qui ont émerveillé son imaginati
il n'admet pas que des personnes fameuses viennent à mourir d'un c
et malencontreusement comme le vulgaire ; il répugne au brusque déno
ment des belles aventures humaines. Toujours les imposteurs, comm
dame des Armoises, trouvent des gens qui les croient. Et celle-ci paru
un temps singulièrement favorable au mensonge ; les hommes étaient ab
par une longue misère ; partout la guerre empêchait les communicatio
on ne savait plus ce qui se passait un peu loin ; tout, dans les esprits, d
les choses, était trouble, ignorance, confusion.

Encore cette fausse Jeanne n'en imposa si longtemps que grâce à l'ap
que les frères Du Lys lui prêtèrent. Furent-ils dupes ou complices ? Si
bles d'esprit qu'on les suppose, il n'est guère possible de penser qu'ils
laissèrent tromper par une aventurière. Ressemblât-elle beaucoup à la
de la Romée, la femme de la Grange-aux-Ormes ne pouvait longte
abuser deux hommes qui, nourris avec Jeanne et venus avec elle en Fra
la connaissaient intimement.

S'ils ne furent pas dupes, quelles raisons donner de leur conduite ?
avaient beaucoup perdu en perdant leur sœur. Quand il vint à la Gran
aux-Ormes, Pierre Du Lys sortait des prisons bourguignonnes ; la do
sa femme avait payé sa rançon et il se trouvait dans un complet dé
ment. Jean, bailli de Vermandois, puis capitaine de Chartres et, vers 1

ailli de Vaucouleurs, n'était guère mieux dans ses affaires. Cela expli-uerait bien des choses. Pourtant on hésite à penser qu'ils aient, seuls, 'eux-mêmes, sans appui, joué un jeu difficile, hasardeux et périlleux. Sur peu que l'on sait de leur vie, on se figure qu'ils étaient tous deux bien mples, bien naïfs, bien tranquilles, pour mener une telle intrigue.

On serait tenté de croire qu'ils y furent entraînés par de plus grands et e plus forts qu'eux. Qui sait? Peut-être par des serviteurs indiscrets du oi de France. Charles VII souffrait cruellement dans son honneur de la ondamnation et du supplice de Jeanne. N'est-il pas possible qu'autour du oi et de son Conseil il se soit trouvé des agents trop zélés, qui imaginè-ent cette étrange apparition afin de faire croire que Jeanne la Pucelle n'é-it pas morte de la mort des sorcières, mais que, par la vertu de son in-ocence, et de sa sainteté, elle avait échappé aux flammes? De la sorte naginée à une époque où il paraissait impossible d'obtenir jamais du Pape revision du procès de 1431, l'imposture de cette fausse Jeanne aurait nstitué un essai subreptice et frauduleux de réhabilitation, tentative alheureuse, bientôt abandonnée et réprouvée.

§

M. Maurice Denis consacre un important article à Cézanne (**l'Occident**, septembre). Le jugement d'un peintre, sur un de ses illus-es confrères en particulier et sur les choses de l'art en général, est uvant intéressant ; mais M. Maurice Denis est aussi un artiste et, oiqu'il ne soit pas un écrivain, les idées qu'il exprime, les senti-ent qu'il traduit méritent qu'on ne les oublie pas.

Il y a quelque chose de paradoxal dans la célébrité de Cézanne; et il n'est ère plus facile de l'expliquer que d'expliquer Cézanne. Le cas Cézanne pare irrémédiablement en deux camps ceux qui aiment la peinture, et ux qui préfèrent à la peinture elle-même ses agréments accessoires, lit-aires ou autres. Je sais, hélas! qu'il est bien porté d'aimer la peinture. s discussions sur ce sujet n'ont plus le sérieux passionné qu'elles avaient trefois. Trop d'admirations sont suspectes. Le snobisme et la spéculation t mêlé le public aux querelles des peintres, et il y prend parti selon la ode ou l'intérêt. C'est ainsi qu'on a pu réussir, avec la complicité d'un blic naturellement hostile mais habilement stylé par la critique et les rchands, l'apothéose d'un grand artiste qui reste cependant pour ceux qui ment le mieux un auteur difficile.

Je n'ai jamais entendu un admirateur de Cézanne me donner des raisons ires et précises de son admiration; et cela est rare même chez les artis-, chez ceux qui sentent le plus directement l'art de Cézanne. J'ai entendu mots — qualité, saveur, importance, intérêt, classicisme, beauté, style... par exemple, de Delacroix ou de Monet on peut, en brèves formules, lettre une opinion motivée, aisément intelligible. Mais être précis au sujet Cézanne, quelle difficulté!...

L'impressionnisme — et j'entends par là beaucoup plus le mouvement néral qui a changé depuis vingt ans l'aspect de la peinture moderne que t particulier d'un Monet ou d'un Renoir — l'impressionnisme était de

tendance synthétique puisque son but était de traduire une sensation, d'
jectiver un état d'âme; mais ses moyens étaient analytiques, puisque la c
leur n'était pour lui que le résultat d'une infinité de contrastes ; c'est
la décomposition du prisme que les impressionnistes recomposaient la
mière, ils divisaient la couleur, ils multipliaient les reflets et les nuanc
enfin ils substituaient à autant de gris différents, autant de teintes. C'es
le vice fondamental de l'impressionnisme...

Le synthétisme, qui devient, par le contact avec les poètes, le symbolis
n'était pas à l'origine un mouvement mystique ou idéaliste. Il fut inaug
par des paysagistes, des nature-mortistes, pas du tout par des peintres
l'âme. Il impliquait cependant la croyance à une correspondance entre
formes extérieures et les état subjectifs. Au lieu d'évoquer nos états d'â
au moyen du sujet représenté, c'est l'œuvre elle-même qui devait tra
mettre la sensation initiale, en perpétuer l'émotion. Toute œuvre d'art
une transposition, un équivalent passionné, une caricature d'une sensat
reçue ou plus généralement d'un fait psychologique (1).

« La nature, disait Cézanne, j'ai voulu la copier, je n'arrivais pas. M
j'ai été content de moi lorsque j'ai découvert que le soleil, par exemple,
se pouvait pas *reproduire*, mais qu'il fallait le *représenter* par autre chos
par de la couleur. » Voilà la définition du Symbolisme tel que nous l
tendions vers 1890. Les anciens de ce temps-là, Gauguin tout le prem
avaient une admiration sans borne pour Cézanne. J'ajoute qu'ils ava
parallèlement la plus grande estime pour Odilon Redon. Odilon Re
avait cherché lui aussi, en dehors de la nature copiée et de la sensation
équivalents plastiques de ses émotions et de ses rêves. Lui aussi essayai
rester peintre, exclusivement peintre, tout en traduisant les rayons c
ombres de son imagination...

Ce qui étonne le plus dans l'œuvre de Cézanne, c'est assurément
recherches de forme ou plus exactement les déformations : c'est là q
surprend de la part de l'artiste le plus d'hésitations et de repentirs
grand tableau des *Baigneuses*, laissé inachevé dans l'atelier d'Aix, est
point de vue typique. Repris un nombre incalculable de fois pendan
longues années, il a peu varié d'aspect ou de couleur, et même la dis
tion des taches fut assez permanente. En revanche, les dimensions des
res furent plusieurs fois remaniées. Tantôt elles atteignirent la gran
nature, tantôt elles se rétrécirent jusqu'à la demi-nature : les bras, les
ses, les jambes furent augmentés et diminués dans des proportions in
ginables. C'est bien là l'élément variable de son œuvre ; le sens qu'il
de la forme ne comportait ni silhouettes ni proportions fixes...

Le charme de Cézanne ne se décrit pas ; et l'on ne saurait non plus
la noblesse de ses paysages, la fraîcheur de ses gammes de vert, la p
et la profondeur de ses bleus, la délicatesse de ses carnations, l'éclat
velouté de ses fruits. Peu d'artistes ont eu une sensibilité aussi origi
— mais cela a été dit de tant d'autres à notre époque qu'il vaut mieu
pas insister, c'est le plus banal éloge qu'on puisse faire d'un artiste.

(1) En 1890, dans la Revue *Art et Critique*, je publiais, sous l'influence de
guin et de Sérusier, cette définition : « Se rappeler qu'un tableau, avant d'
cheval de bataille, une femme nue, ou une quelconque anecdote, est essen
ment une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemb

§

Memento. — *Revue de Paris* (1er novembre) : M. Michel Bréal : *la Loi Grimm ;* de jolis poèmes de M. Abel Bonnard. — *La Revue* (1er novembre) : *les Gaîtés de l'Epitaphe,* par M. Henri Potez. — *Grande Revue* 5 octobre) : *la Réforme des mœurs politiques,* par M. F. Buisson, puté; *les Deux glaives,* par M. Funck-Brentano.— *La Revue hebdomaire* (26 octobre) : M. Max Turmann : *les Trusts aux Etats-Unis : Orine, organisation, résultats;* M.Henri d'Alméras : *Saint-Lazare pendant Révolution.* — (2 novembre) : S. A. I. le grand-duc Nicolas Mikhaïlovch : *la Légende d'Alexandre Ier* (avec une préface de M. E. Halperineminsky). — *Le Censeur* (2 novembre) : M. Jean Cruppi : *Pour ou con la peine de mort; publicité des exécutions capitales.* — *Nouvelle vue* (1er novembre) : M. Georges Mossé : *le Pessimisme de Vigny.* — *vue bleue* (26 octobre) : M. A. Chuquet : *Desaix en Italie* (*décembre 97*); M. Charles Vellay : *Marat chez le comte d'Artois.* — (2 novembre) : M. Alfred Fouillée : *le Désintéressement dans la morale des Idées-rces.* — *Les Pages modernes* (novembre) : *Enquête sur l'Amour,* faite M. Philippe Pagnat (réponses et opinions de MM. Paul Adam, Jules is, Pierre de Bouchaud, Saint-Georges de Bouhélier, etc.). — *L'Italie et France* (octobre) : Fragment d'une adaptation en vers, inédite, de *Roméo Juliette,* de Shakespeare, par Alfred de Vigny.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

a mort de Balzac (*Le Temps,* 6, 9 et 20 novembre). — Le Vieux marcheur *ransigeant,* 15 novembre).

Le Temps du 6 novembre nous donna, sous la signature de Fran- Ponsard, un article d'actualité dont voici, sans commentaires, passages essentiels :

ous le titre : *La 628-E8,* M. Octave Mirbeau va publier un « journal de age en automobile à travers un peu de la France, de la Belgique, de la lande et de l'Allemagne », dont nous avons les bonnes feuilles sous les x.

près avoir évoqué des souvenirs savoureusement ironiques ou crument iques, et nous avoir promenés du Rydeck d'Anvers à la foire aux fro- es de Purmerend, M. Mirbeau arriva à Cologne. Le hasard voulut que luie se mît à tomber au moment précis où M. Mirbeau se trouvait nt une belle boutique de libraire. Il entra, acheta la *Correspondance Balzac* et passa sa journée à la relire.

tte lecture lui remémora tout ce qu'il savait sur la vie intime, le ma- ge et la mort de Balzac, car M. Mirbeau reçut, à ce sujet, les confiden- le Barbey d'Aurevilly et surtout celles du peintre Jean Gigoux, « qui mêlé très intimement, aussi intimement que Balzac, à la vie de Hanska ».

récit de la mort de Balzac, d'après Jean Gigoux, est certainement le poignant épisode du nouveau livre de M. Mirbeau...

M. Mirbeau trace ce portrait de Mme Hanska d'après ce que lui en a Barbey d'Aurevilly :

« Elle était d'une beauté imposante et noble, un peu massive, un empâtée. Mais elle savait conserver dans l'embonpoint un charme très que pimentait un accent étranger délicieux, et des allures sensuelles impressionnantes. Elle avait d'admirables épaules, les plus beaux bras monde, un teint d'un éclat irradiant. Les yeux très noirs, légèrement t bles, inquiétants ; sa bouche épaisse et très rouge, sa lourde chevelure, e drant de boucles à l'anglaise un front d'un dessin infiniment pur, la moll serpentine de ses mouvements lui donnaient à la fois un air d'abandon e dignité, une expression hautaine et lascive dont la saveur était rare et nante. »

Balzac était court, bedonnant et fort laid. « Mais dès qu'il parlait charme opérait. Pas plus que les idées, les femmes ne pouvaient lui r ter. » Balzac fit même la conquête de M. Hanski. M. de Spœlberg de Lo joul a publié une lettre en laquelle le gentilhomme exprime à l'auteur d *Comédie humaine* son estime et son admiration.

M. Mirbeau prétend que M. Hanski, averti du désir qu'avait sa fe d'épouser Balzac, ne mettait point d'opposition à ces projets posthu Peut-être mit-il cependant une certaine obstination à ne pas mourir au qu'on l'eût souhaité.

M. Mirbeau conte de manière extrêmement piquante la première e vue entre Mme Hanska et Balzac :

« A Neufchâtel, le jour de la première rencontre, Mme Hanska est a comme il est convenu, sur un banc de la promenade avec son mari e enfants. Pour se faire reconnaître, elle doit tenir, sur ses genoux roman de Balzac, bien en vue. Le livre y est, mais l'émotion de la p femme est telle qu'elle ne s'aperçoit pas qu'elle l'a entièrement caché une écharpe. Un homme petit, gras, très laid, passe et repasse : « Oh Dieu se dit Mme Hanska, pourvu que ce ne soit pas lui ! » Elle a vu sa maladresse... Elle découvre le livre... L'homme aussitôt l'aborde... dit, toute pâle, dans un cri de désespoir : « C'est lui... C'est lui... quelques instants après, « à l'ombre d'un grand chêne », pendan M. Hanski s'en est allé, on ne sait où, ils échangent le premier bai le serment des fiançailles ! »

Il paraît que Balzac eut beaucoup de peine à décider « l'étrangère avait réfléchi et voulait renoncer à une union qui avait subi trop d'en et ne la tentait plus. Et Balzac était malade, déjà atteint de crises a et au cœur. Cependant, « un soir du mois de mai 1850, Balzac ren Paris, marié. Marié et presque mourant »...

Huit jours après leur arrivée à Paris, M. et Mme de Balzac s'étaient n de vivre à part, dans la même maison, « sachant mettre plus de di d'une chambre à l'autre qu'il n'y en avait de Paris à Wierschownia.. ne se rencontrèrent plus, même aux repas ».

« Ils ne se pardonnaient point de s'être dupés l'un l'autre. L'énorm tune de Mme Hanska se réduisait à peu de chose et ce mariage que « croyait être le salut, l'apothéose de sa vie, n'était, en définitive, qu'u barras et une charge de plus ».

Quant à elle, pleurant ses rêves de gloire, elle se trouvait mari

mi-mourant, isolé de tout et de tous, traqué par toutes sortes de créan-ers, sans amis, sans liens de famille, habitant une maison où était figurée la craie, sur les murs nus, la place des meubles vendus, ou des meubles à heter ».

Je laisse à Jean Gigoux, continue M. Mirbeau, le soin de raconter la ort de Balzac, en cette terrible journée du 18 août 1850. Ce récit, le voici que je le tiens de lui, tel que je l'ai noté, le soir même, en rentrant chez oi. Je n'y change rien... Je ne le brode, ni ne le charge, ni ne l'atténue. « Hugo prétend, dans *Choses vues*, avoir été reçu dans la maison par me Surville. Il prétend qu'il s'est entretenu quelques minutes avec M. Sur-lle, qu'il a vu Mme de Balzac au chevet de son fils agonisant. Or, j'affirme e ni Mme Surville, ni M. Surville, ni Mme de Balzac mère ne vinrent ce ir-là à l'hôtel de l'avenue Fortunée. Il n'est venu chez Balzac que deux rsonnes : Nacquart, son médecin, dans la matinée, et Hugo, le soir à uf heures. J'en oublie une troisième, Mme Victor Hugo, qui, l'après-midi, manda Mme de Balzac et ne fut pas reçue.

Le matin de la mort de Balzac, Nacquart resta plus d'une heure au che-t de son ami. Balzac étouffait. Pourtant entre ses étouffements il put mander à Nacquart : « Dites-moi la vérité... où en suis-je? » Nacquart sita..., enfin il répondit : « Vous avez l'âme forte... je vais vous dire la rité... vous êtes perdu. » Balzac eut une légère crispation de la face; ses igts égratignèrent la toile du drap. Il fit simplement : Ah!... puis un peu rès : « Quand dois-je mourir? » Les yeux pleins de larmes, le médecin ondit : « Vous ne passerez peut-être pas la nuit », et ils se turent.

Tout à coup Balzac regarda longuement Nacquart et dit, dans l'inter-le de ses halètements : « Ah! oui... je sais... Il me faudrait Bianchon... ne faudrait Bianchon... Bianchon me sauverait, lui! »

A aucun moment, au cours de la visite de Nacquart, Balzac ne parla de femme. « Il semblait qu'elle n'existait plus pour lui, qu'elle n'avait ais existé. »

Ce matin-là, poursuivit Gigoux, j'étais venu de très bonne heure chez e de Balzac. Je la trouvai dans une sorte de grand peignoir rouge, les s nus, toute décoiffée. Je lui conseillai de se montrer, ne fût-ce que lques minutes, au chevet de son mari. Elle répliqua : « Il ne fait même attention à ma présence. Il m'humilie. Non, non, c'est trop affreux. » brusquement, en larmes : « Vous n'allez pas encore me laissser seule te la journée, comme hier? »

Mais Nacquart fait demander Mme de Balzac et lui annonce que son mari passera pas la nuit.

Ce qui la préoccupait le plus, c'était tout ce qu'elle aurait à faire après mort. « Comment vais-je me tirer de tout cela? Je ne sais pas, moi... va en être, des histoires et des cérémonies. »

dix heures et demie du soir, exactement, on frappa deux coups violents porte de la chambre (dans laquelle étaient Mme de Balzac et Gigoux). enez, Madame, venez, Monsieur passe », criait la garde... Nous nous ns dressés sur le lit et, le cou tendu, la bouche ouverte, immobiles, nous s regardions sans une parole. »

Mme de Balzac ne quittait toujours point sa chambre. Peu après la garde ient et crie : « Monsieur est mort. »

« A ce cri, Mme de Balzac s'était levée d'un bond et s'était mise à cou dans la chambre, pieds nus, sans savoir ce qu'elle faisait. Elle allait d fauteuil à l'autre, d'un meuble à l'autre, soulevait et rejetait mes vêtem épars, les siens tombés sur le tapis, culbutait une chaise, se cognait à table où l'on n'avait pas enlevé la desserte du dîner. Et les glaces mu pliaient son image affolée, de seconde en seconde plus nue...

« Non, non, je ne veux pas... je ne veux pas y aller, disait-elle, je veux pas le voir... Emmène-moi en Russie... tout de suite... tout de suit emmène-moi, dis ? »

Et sur de nouveaux coups frappés à la porte, sur de nouveaux ap presque injurieux, le peignoir mal agrafé, la tête tout ébouriffée, sans p toufles aux pieds, elle se précipita, en criant : « Oui, oui, c'est moi.. viens... je viens. »

Et elle y alla en effet.

« Le lendemain de la mort de son mari, Mme de Balzac s'était repr Elle fut très digne, très noble, très douloureuse, très littéraire, Andro que elle-même, quand elle perdit Hector. Elle émerveilla et toucha tou monde par la correction tragique, par la beauté de son attitude. La co dération, les respects, les hommages lui redonnaient de la douleur e l'amour. »

En vérité, Balzac lui-même n'eût point osé concevoir un sembl dénouement pour le plus tragiquement humain de ses romans.

On lisait dans le même journal trois jours plus tard :

Nous avons reçu la lettre suivante :

« 233, rue de Vaugirard.

—

« Couvent de la Croix Paris, 6 novembre 190

« A monsieur le directeur du *Temps*.

« Monsieur le directeur,

« Vivant éloignée du monde, ce n'est que ce soir que je reçois commu tion de l'article que vous avez publié dans votre numéro d'hier soir s nouveau livre de M. Octave Mirbeau.

« Comme fille unique de Mme de Balzac, je tiens à protester de la la plus énergique et la plus catégorique contre les calomnies abominab M. Mirbeau. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans ses récits. A l'ép de la mort de M. de Balzac, ma mère ne connaissait même pas M. Gi qui lui a été présenté par moi-même deux ans après la mort de mon père.

« J'ajouterai une chose. Ma cousine germaine, qui connaît M. Mir ayant appris par lui-même qu'il allait publier le pamphlet qui paraît au d'hui, l'informa du fait que M. Gigoux était un inconnu pour ma mè moment où elle devint veuve, et lui offrit de le mettre en communi avec moi qui suis la seule personne vivante ayant connu M. de Balz pouvant donner des détails exacts sur sa vie et sa mort. M. Mirbeau cette proposition, et publia sciemment son livre. Ma dignité m'in d'entrer en polémique avec un écrivain capable de ce procédé, ma

otre intermédiaire je fais appel à la conscience de tous les honnêtes gens our le juger.

« Je vous serai reconnaissante d'insérer cette lettre dans votre prochain uméro.

« Recevez, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distin- uée.

« HANSKA, COMTESSE DE MNISZECH. »

M. Octave Mirbeau, à qui nous avons donné connaissance de cette ettre, nous a répondu qu'il n'était pas resté insensible à la demande de [me de Mniszech ; il lui a écrit hier dans les termes que voici :

7 novembre 1907.

« Madame,

« Après avoir lu l'émouvante lettre que vous m'avez écrite, ma résolution tait prise.

« Devant votre vieillesse et votre piété filiale, je ne discute pas. Je ne eux même pas invoquer le témoignage de ceux qui connurent Gigoux et ntendirent de sa bouche ce récit.

« Quoi qu'il m'en coûte comme écrivain, je supprime de mon livre le hapitre qui vous afflige tant, ne voulant pas attrister vos dernières années. t si je ne vous ai pas répondu immédiatement, c'est que de gros intérêts - je ne parle pas des miens, mais de ceux de mon éditeur — étaient en :u et qu'il fallait leur porter le moindre tort possible.

« Ai-je besoin de vous dire que, quand ces pages furent écrites, j'ignorais bsolument votre existence silencieuse et retirée ?

« Je vous prie d'agréer, Madame, l'hommage de mon profond respect.

« OCTAVE MIRBEAU. »

Par suite de la décision prise par M. Mirbeau, l'apparition du volume *a 628 E 8* est retardée de quelques jours pour permettre à l'éditeur asquelle de faire les remaniements nécessaires.

Cette décision fait le plus grand honneur aux sentiments M. de Mir- eau, mais que faut-il penser d'une documentation qni cède sans dis- ussion à des objections purement mondaines et de convenance? Au oint de vue historique, si M. Mirbeau était sûr de son fait, on regret- ra qu'il ait reculé. Mais risque-t-on sans preuves une anecdote aussi orte? Enfin, nous avons les noms, les faits, les dates. La clef de énigme se trouvera dans l'histoire de Jean Gigoux, dont tous les amis e sont point morts et qui a laissé, croyons-nous, beaucoup de petits apiers. Ajoutons, cependant, que la même anecdote, à quelques ariantes près, a été contée à propos de la mort de la première [me Guizot : le mari et l'amante, la deuxième Mme Guizot, échan- eant, sous les yeux de la mourante, qui les voyait, d'étincelants egards amoureux.

Ce n'est pas la première fois que l'on parle durement de madame Ianska, « cet être froid, dit Hugues Rebell, sans sexe, sans cœur, ionstrueux même, car elle n'avait pas la simple compassion de animal ».

« Etrangère, continue Rebell, elle l'était à la pensée comme à charité humaine. »

On sait par quelles folies de gaspillage elle se fit connaître apr la mort de Balzac. Elle se distingua aussi d'entre les veuves par « mépris qu'elle affichait pour la mémoire de l'homme de génie qui l avait donné son nom».

Dans **le Temps** du 20 novembre, M. François Ponsard a essay en vain, d'élucider la question des relations de Jean Gigoux av Mme de Balzac. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils furent liés intim ment pendant plus de trente ans; mais il est impossible de fixer date de leur première rencontre.

§

M. Marcel Boulenger vitupère, dans **l'Intransigeant**, la lit rature pornographique :

Il y a là quantité de niaiseries, romans ou magazines, qui s'appellen *Froufrou*, *la Culotte rouge*, *la Cantharide*, *le Chéri magnifique*, *Re de Joie*, *le Vieux Marcheur*, *Sarah la Peau*, *Fleur de Lit*, *etc.*, *etc.* sait que cette marchandise déshonore notre littérature à l'étranger : Amérique, à Londres, une femme comme il faut n'achète pas un li français, cela n'est pas convenable. Les libraires anglo-saxons plac pudiquement à l'intérieur de leur boutique tous nos romans, quels qu soient, dans le coin des livres défendus, et notre littérature est considé par tout un public international comme une sorte de ruisseau ou d'ég charriant des immondices — tout cela à cause des glorieux auteurs du *Poison des Lèvres* ou de *la Veuve Béguin*.

Très bien, mais que va dire l'auteur du *Vieux Marcheur* ? va dire M. Henri Lavedan, de l'Académie française? Et si, au seul du titre, *le Cocu à roulettes* est de la pornographie, qu'est-ce d que *le Cocu imaginaire* ?

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Renaissance : *Samson*, pièce en 4 actes de M. Henry Bernstein (6 novembre Athénée : *Monsieur de Courpière*, comédie en 4 actes de M. Abel Hermant (vembre). — Une lettre de M. de Rodays. — Une carte de M. Marthonnet de S Georges. — Memento.

Je vais me trouver en désaccord avec bien des opinions, en par ici de la pièce de M. Bernstein et de celle de M. Abel Hermant. J sais pas si les éloges qu'on a faits de la première étaient sincèr clairvoyants, mais le mal qu'on m'a dit de la seconde était vif et tainement désintéressé. Dans les deux cas, j'ai réfléchi. Je n'y aig que de m'entêter dans mes premières impressions. Peut-être re naîtrez-vous là un homme qui tient à ses bizarreries ? C'est en un goût qui ne m'est pas étranger.

Avez-vous jamais réfléchi, — il n'y a pas besoin d'être antisémite ur cela, — au caractère de l'œuvre littéraire chez les juifs? Cela souvent intéressé. Ils se montrent là peut-être mieux que partout eurs : ils dissocient, pour s'approprier et reconstruire à leur ge. Ils y mettent du reste, comme en tout ce qu'ils font, sinon goût, presque toujours une très grande intelligence. On a l'illu- de l'originalité, d'une œuvre personnelle. On prend pour de la uté ce qui n'est que de l'adresse et de l'éclat. Il faut beaucoup de rvoyance pour aller au fond, voir l'artifice, et reconnaître son eur. Ce que je viens de dire là ne s'applique pas entièrement à uvre de M. Bernstein, qui n'a rien emprunté. Je crois néanmoins ses admirateurs n'ont pas été plus loin que l'illusion. Je parle, n entendu, des admirateurs littéraires, comme ceux que j'ai enten- ; car, pour le public, de l'adresse et de l'éclat, il n'en faut pas da- tage pour le prendre, et si le dernier acte de **Samson** est d'une rilité d'écrivain de dix-huit ans, avec ses métaphores et ses cou- s sentimentaux, les trois premiers sont loin de manquer de cette uté un peu grossière qui impressionne sur le moment. Il y a sur- une chose que je m'étonne qu'on n'ait pas vue dans *Samson :* c'est bien l'héroïne est fausse dans son caractère. La pièce de M. Bernstein un tableau intentionnellement peu flatteur des mœurs de l'aristocra- française contemporaine. Il nous montre le marquis et la marquise ndeline ayant redoré leur blason en mariant leur fille Anne-Marie à cien portefaix marseillais Brachard, devenu par la Bourse trente millionnaire. Anne-Marie n'aime pas son mari. Encore plus que manières un peu grosses, la façon dont il a gagné tant d'argent répugne. Ce n'est pas qu'elle n'aime pas le luxe que procure gent. Mais elle est *née*, et, au contraire de ses parents, elle tient s traditions. La fortune est pour elle une chose qu'on doit avoir naissance. L'avoir gagnée, et gagnée en travaillant, cela choque noblesse. Cette noblesse ne l'empêche pas toutefois d'être la maî- sse admirative et soumise à toutes ses fantaisies d'un certain Le vain, homme de son monde, mais le drôle le plus répugnant, te de spadassin de salon, habitué de basses noces, bellâtre sans cer- u et sans fortune, qui vit des femmes et les abandonne après les ir grugées. Homme d'honneur, au reste, de cet honneur qui per- les pires malpropretés, pourvu qu'on sache se battre soi-disant r les effacer. Le Govain s'est attaché à Brachard qui vient d'in- ter une nouvelle affaire, dont on s'arrache les titres. Sur ses con- s, il achète, il achète tant qu'il peut. Les titres montent sans arrêt. st déjà pour lui presque la fortune. Seulement, Brachard apprend la son de sa femme, qu'il adore à la passion. Brachard n'entend pas nneur à la façon de son noble ami. Provoquer Le Govain et se e tuer par lui, la belle avance. Dût-elle lui coûter sa propre for-

tune, sa vengeance sera plus sûre. Il combine la baisse progres
des titres. C'est bientôt la panique générale, le krach complet.
même se retrouve sans rien, comme autrefois, à ses débuts, sur
quais de Marseille. Tous ses anciens adulateurs s'écartent de lui.
beaux-parents retrouvent soudain toute leur noblesse pour le ren
Il est même question de son arrestation possible. Qu'importe !
Govain est par terre, ayant tout perdu, ne comptant plus : son bu
atteint. Il est même doublement atteint. Son action a, en effet, intér
Anne-Marie, l'a soudain rendue curieuse de l'homme qu'il est.
est presque touchée de cet amour, qui, pour se venger, n'a
regardé à la ruine. Si tous abandonnent Brachard, elle, du mo
lui restera. Elle s'efforcera même de l'aimer. Tel est *Samson*
son action principale. Je n'ai rien à dire des personnages, d'aill
secondaires, dans la pièce, du marquis et de la marquise d'Andel
S'ils sont amusants, la satire qu'a voulu faire avec eux M. Bern
manque d'effet par défaut de nouveauté. On a vu de tous temps
membres de familles nobles se « mésallier », directement ou indir
ment, pour y trouver la fortune, et ce n'est pas non plus neuf au t
tre. On pourrait même ajouter que quelques coreligionnaires
M. Bernstein ne sont pas devenues autrement duchesses ou mar
ses. Les personnages de Brachard et de Le Govain sont campés
force, cet éclat dont j'ai parlé plus haut. La scène où ils se d
mutuellement leur fait, chacun dépouillé de sa façade, a été un
succès de grossièretés. Mais où il m'a paru que M. Bernstein
complètement trompé, c'est, comme je l'ai dit, dans le per
nage d'Anne-Marie. Une jeune femme de l'aristocratie, cette
ture qui célèbre les aventures galantes de sa mère et rêve les pare
qui prend pour amant le personnage que j'ai décrit, qui parl
l'amour dans un salon comme dans une alcôve, et qui a les man
et les attitudes qu'on lui voit dans *Samson* ? M. Bernstein nous
croire qu'il n'a jamais pénétré dans la véritable aristocratie,
nous présenter ce portrait, ou qu'il a pris modèle sur une
duchesses ou marquises que j'ai indiquées précédemment. Vo
vous que je vous dise ce que c'est réellement, Anne-Marie d'Andel
la jeune marquise idéaliste de *Samson*, telle qu'elle nous est pr
tée ? C'est une juive, une juive pure. Elle en a l'ardeur amou
triste, un peu basse, le caractère équivoque, ni complètement f
ni complètement dissimulé, la curiosité dangereuse, la résign
dans la haine, la lascivité morale et physique, l'idéalisme indé
sable même à elle-même, et encore le personnalisme, l'orgueil
aussi l'esprit de défense, de solidarité. Rien de la gaieté, de la
reté dans le plaisir d'une de nos femmes, comme rien de ses
élans de révolte dans une situation analogue. Voilà, à parler fra
que j'ai trouvé de plus intéressant dans *Samson*. La psycholog

n « milieu » a été plus forte que M. Bernstein. Elle s'est, pour ainsi re, extériorisée à son insu. A la place de la jeune aristocrate un u dévoyée, mais toujours fière, qu'il voulait, il a peint une femme sa race. Ajoutez à cela que le rôle est joué par Mme Le Bargy. impression que je viens d'expliquer en est rendue encore plus ve.

Une chose qui m'a un peu ennuyé, dans *Samson*, c'est un certain us de l'argot parisien. Ce qu'on dit de fois le mot *chic* est indénombable. Je sais bien que ce langage fait partie du « milieu », mais e certaine mesure n'eût rien dérangé. Rien qui vieillisse plus vite e pièce, comme un livre, que d'y employer le parler du jour. Je ois même que M. Bernstein a voulu se montrer trop parisien. Cela conduit à confondre l'ancien avec l'actuel. C'est ainsi qu'un de ses rsonnages, voulant décrire l'éclat d'une fête, dit qu'elle aura « de branche ». Quel manque à la mode, chez un auteur si à la mode! n dit peut-être encore ce mot en province. A Paris, il y a beau temps 'il n'est plus de ton.

L'interprétation de *Samson* est bonne. M. Rousselle, dans son le de bellâtre, et M. Dubosc et Mme Darcourt en marquis et marise d'Andeline, sont, le premier antipathique comme il convient, et seconds de plaisants fantoches. M. Boucher est plein de naturel en ne marquis fêtard et spirituel, — « Le La Rochefoucauld de chez ixim's », comme l'appelle l'auteur dans un mot qui rappelle une gende de Gavarni (1). Surtout, Mlle Roggers est admirable dans n rôle de créature à tout le monde, toujours amoureuse et toujours ssée. J'ai été amoureux d'elle toute la soirée, et j'en garde encore elque chose. A mon âge, cela n'a pas grande importance. Quant M. Guitry, qui joue Brachard, je l'ai trouvé un peu le même que ijours, et je n'ai pas vu chez Mme Le Bargy tout le talent dont on rle.

Si *Samson*, tant admiré, ne m'a pas transporté, **Monsieur de ourpière**, qui ne m'a pas semblé avoir grand succès, m'a beaup intéressé. La comédie de M. Abel Hermant est tirée de son nan : *Souvenirs du Vicomte de Courpière*. Je n'ai pas lu le livre, is la pièce ne m'a pas paru se ressentir de la transposition, par lacunes, comme il arrive souvent en pareil cas. On a bien, dans quatre actes, une idée complète du héros. On l'a trouvé choquant, M. de Courpière. Moi, il me plaît, et je le rencontrerais dans la vie e je lui donnerais mon amitié, comme l'excellent Lambercier. Il se t entretenir par l'amant de sa mère, ensuite par une petite actrice 'il a donnée pour maîtresse au millionnaire Lambercier, et, privé cet argent avec lequel il achetait la tolérance du mari d'une femme

1) Rue La Bruyère, quels caractères! Quelles maximes, rue La Rochefoucauld!

qu'il adore, il n'hésite pas, pour compenser, à se faire escroc et fa
saire. Mais il met à tout cela tant de bon goût, et s'il joue perpétue
ment la comédie, il y déploie tant d'intelligence. C'est, en petit,
fois Tartufe, Valmont et Julien Sorel. C'est un dandy, froid,
cynique avec élégance, pervers avec réflexion, toujours masqué
qui sait mourir aussi aisément qu'il fait une déclaration. Il
rappelé le plaisir que j'éprouvai vers vingt-cinq ans en lisant pou
première fois *les Liaisons dangereuses*, que M. Abel Hermant
paraît joliment connaître. Le rôle est tout à fait bien joué
M. Brulé. C'est le vicomte de Courpière tel qu'on ne saurait mieu
le représenter. M. Brulé a dû être élève de M. Worms, si je ne
trompe. Il a beaucoup des qualités de l'ancien sociétaire de la Comé
J'ajouterai que tous les artistes de l'Athénée sont excellents dans le
rôles.

J'ai dit, en commençant, que j'ai entendu beaucoup de ma
Monsieur de Courpière. C'est qu'on est moral en diable san
avoir l'air, à notre époque. Parce que le héros d'une pièce ou d
roman est bizarre, compliqué, inhabituel, ou que, pervers et sinc
il se montre sans fausse honte, les gens refusent de comprendre
font les scandalisés. J'avais envie de le dire aux amis rencontr
l'Athénée et qui me dénigraient la pièce de M. Abel Hermant. « T
vez-vous ce personnage curieux, vous change-t-il, et, même s'il v
déplaît, marque-t-il un peu dans votre mémoire ? Si oui, ne fa
pas l'hypocrite, il est intéressant, et il vous intéresse malgré vou
non, c'est que vous êtes un homme à préjugés, un cerveau polt
incapable de sentir et de comprendre ce qui sort de votre vie qu
dienne, et, de plus, vertueux, ridiculement. Je vous laisse. Il y a e
nous un abîme. Je vous choquerais, et vous me feriez rire. »

La réponse de M. de Rodays à ma chronique du 1er novemb
peut-être bien vieilli, après tout cela. La voici néanmoins :

Le Port-Riou.
Dinard St-Enogat (Ille-et-Vilaine)

Mon cher Confrère,

L'Argus m'apporte ce matin, dans le coin breton où je me suis att
votre malicieux papier du *Mercure*. Je serais un ingrat si je ne vous d
pas qu'il m'a bien amusé, mais je ne crois pas qu'il me guérisse
« philosophie du boulevard » que vous diagnostiquez chez moi. J'
toujours de l'indulgence pour ce petit monde des lettres et des jou
où il y a tant de braves gens qui écrivent avec une plume, à côté de
ques-uns qui écrivent avec un plumeau. Il faut bien vivre, et ce n'es
toujours facile d'atteindre cet objet rond, éminemment national, qui r
sente une semeuse quand il est en argent, et un coq quand il est en
qui veut dire, je le crains, que le cerveau français est le père de tou
bas. Concilier ensemble la semeuse, le coq, la probité littéraire, le
de l'art, l'indépendance de la pensée, etc., etc., ce n'est vraiment

mmode. Quand on y parvient, on arrive à cet état d'esprit spécial, im-ndérable, impalpable, inanalysable, un peu mélancolique mais délicieux, ïssable, certes, mais si reposant, que vous appelez la « philosophie du ulevard ». Ménageons-nous les uns les autres : voilà le secret du bon-ur.

Vous voyez que, pour un homme à qui il en a tant cuit, je n'ai guère imertume. Ça, ce n'est pas de la « philosophie du boulevard », c'est de philosophie, tout simplement.

F. DE RODAYS.

4 nov. 1907.

A propos des couplets de Mimi-Pinson dont j'ai parlé dans ma rnière chronique, j'ai reçu, trop tard pour y satisfaire en même nps, une carte de M. H. Mathonnet de Saint-Georges, Rédacteur *'a Presse* et Critique dramatique à *l'Art décoratif*, par laquelle me demandait de « vouloir bien ne pas oublier de dire que les uplets dont s'agit sont chantés chaque soir par une toute jeune butante : M^lle^ Félina ». Voilà qui est fait.

MEMENTO. — Théâtre des Arts : *Sensationnel article*, comédie en un acte MM. G. Casella et André de Fouquières. *Le Dernier Troubadour*, comé- en deux actes, de MM. Soulié et Thorel. *La Tragédie de Salomé*, gédie mimée de M. Robert d'Humières, musique de M. Florent Schmitt novembre). — Odéon : *La Jeunesse du Cid*, pièce en trois actes et tableaux de Guilhen de Castro, traduction de M. Marcel Dieulafoy novembre). — Chatelet : *La Princesse Sans-Gêne*, féerie en trois actes 24 tableaux, de MM. Henri Kéroul et Albert Barré (16 novembre). — and-Guignol : *La Suicidette*, de M. Johannès Gravier. *La Feuille de ésence*, de MM. André Mycho et Nordève (16 novembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Camille Bellaigue : *Mendelssohn ;* F. Alcan. — OPÉRA-COMIQUE : *le Chemineau*, me lyrique de MM. Jean Richepin et Xavier Leroux.

Je suis bien en retard avec la collection des *Grands Maîtres de la usique* qui, depuis peu, s'est enrichie de trois nouveaux volumes. un d'eux, le **Mendelsshon** de M. Camille Bellaigue, me parut it particulièrement remarquable. Nul livre ne fut écrit, on le sent, ec une joie plus profonde, un amour, quoique non pas aveugle tes, plus débordant d'indulgente tendresse, un enthousiasme plus u et plus ostensiblement sincère. L'auteur, on s'en convainc, ne tout de son héros. Sa musique et sa personne, sa figure et son rit, sa mélancolie distinguée et son humour espiègle, son bonheur, fortune et sa famille sont tour à tour prétexte à des ravissements mologues. Narrant d'abord la vie de l'homme, M. Bellaigue monte à son illustre aïeul, le philosophe et helléniste Moïse, « fils

de Mendel » ou « Mendelssohn ». Il le montre naissant « enf
malingre, bègue et contrefait » d'un maître d'école misérable ; s
frant « l'intolérance, l'injustice, la haine, la pauvreté, même
faim » ; puis, « précepteur ou comptable » assurant « par de
destes emplois la liberté d'un génie toujours en activité et touj
en progrès » ; enfin, mourant en 1786, dans la foi de sa race, « a
le titre et les droits de citoyen allemand », laissant trois filles et t
fils. Le second de ceux-ci, Abraham, devait être le père du music
On le voit « entrer de bonne heure, comme caissier », chez le banq
Fould de Paris; se marier quelques mois après et s'associer avec
aîné Jacob, à Hambourg. Ruinés par l'occupation française,
retrouve les deux frères émigrés, en 1811, à Berlin, et y fon
« bientôt une maison de banque très vite florissante, et qui
leur nom, considérable à plus d'un égard, y prospère encore auj
d'hui ». — « La famille était plus admirable encore que la maiso
poursuit toutefois M. Bellaigue, abordant le tableau des ve
domestiques de cet « heureux foyer ». Et il conte l'histoire de la
version commune au protestantisme, tenue cachée à la grand'
Salomon, mais décidée sur ces sages conseils de l'oncle à héri
et apostat Bartholdy : « Il est juste de rester attaché à une reli
persécutée et malheureuse et d'imposer cette religion comme un
tyre à ses enfants, aussi longtemps qu'on a la certitude qu'elle
seule bonne, la seule capable de donner le salut ; mais lorsque
assurance n'existe plus, il serait barbare d'imposer à ses enfants
sacrifices douloureux et inutiles... » Né trop évidemment à pein
tout petit siècle trop tôt, c'est ainsi que l'auteur de *Paulus* et d'*E*
s'est appelé Félix Mendelssohn-Bartholdy. Plus tard, en 1825,
assiste au déménagement des dieux lares, transplantés dans
somptueux hôtel acquis par Abraham entre cour et « jardin, ou
tôt parc véritable » et « de plusieurs arpents », dont d'épa
« pelouses, des arbres magnifiques faisaient un horizon de nat
admirable de profondeur et de silence, de solitude et de poés
M. Bellaigue décrit pieusement la « vieille, mais vaste maison,
pièces hautes et spacieuses, avec un air d'abandon, mais de g
deur et de noblesse aussi », le pavillon « aux larges baies » d
« villa d'été », « la grande salle à colonnes, disposée à merveille
les fêtes, les concerts et les représentations ». Dans cette « pittore
et sympathique demeure, opulente et simple à la fois, que pen
vingt années l'aimable et brillante famille allait remplir d'harm
et de mouvement, de génie et de bonheur », le Tout-Europe art
intellectuel, virtuose et mondain défila non moins brillamment. S
y écouta quelquefois de la musique assez mêlée, le public app
trié sur le volet, au témoignage de Fanny constatant, un « di
che » : « ... Vingt-deux équipages dans la cour, Listz et huit princ

ns la salle... Quant au programme, quintette de Hummel, duo de *delio*, variations de David, jouées par le merveilleux petit Joa- m... Ensuite *la Nuit de Walpurgis*... » L'activité fébrile impli- ée par les devoirs de société innombrables et disparates, les rela- ns, amitiés, correspondance, occupations d'art ou d'affaires assumés acceptés par les Mendelssohn, forme un contraste étrange avec la eine sécurité de leur intimité familiale, que rien ne réussit jamais ntamer. Au centre de ce tourbillon, ces heureuses gens s'aiment niâtrement et uniquement, s'admirent avec une candeur dont par- l'inconscience désarme. « Tu sais parfaitement à quoi le bon u a pensé quand il a créé la musique », énonce tranquillement ix pour estimer au juste prix le talent de sa sœur pianiste. Et, s les lettres qu'ils échangent, nul ne le cède à l'autre en una- ie et réciproque adoration perpétuelle. On éprouve que « le père », mère », Félix, Fanny et Rebecca sont des parangons de bonté, génie, de perfection suprême, phalange à tous égards d'élite, elle, auréolée de quelques alliés ou cousins, constitue le nombril 'univers. Le monde qui les entoure, ils l'observent, le jugent, le lent ou l'approuvent, en jouissent ou profitent, comme isolés de dans l'infus du sentiment d'une propre excellence, rapportant à soi d'instinct, mais sans éclats, circonspects chez autrui contre e expansion et soigneux d'y garder sang-froid et politesse. Un eux amalgame de sens pratique et d'aspirations plus élevées fit braham, pour ses enfants, un incomparable mentor. En cultivant ieusement dès le berceau leurs dons exceptionnels, il leur apprit conduire parmi les hommes, leur enseigna la correction pru- te, le ton modeste et mesuré, éléments de l'urbanité jusqu'en son sme aimable et séduisant dont se masqua l'orgueil immense nt qu'insu peut-être, que trahit chez les siens l'absolue satisfac- de soi-même et d'eux-mêmes. « Ouvre tes sens, surveille-toi, aie ne tenue à table, parle avec réserve », recommandait-il à son fils té chez Gœthe à Weimar; et le jeune et obéissant Félix en ltait une amitié refusée au fougueux Beethoven. Abraham ble, d'ailleurs, n'avoir jamais songé à dissocier dans son it la gloire et la réalité, et l'empreinte indélébile de son édu- on paternelle est significativement dénoncée par un argument il use aux fins de dissuader Fanny d'embrasser la carrière musi- à l'instar de son frère. « ... La musique deviendra peut-être lui *une profession*, écrit-il, pour toi elle restera un art d'agré- t... » — Et, en effet, la musique devint cela pour Félix. Affran- par naissance de toute préoccupation pécuniaire, jouissant de indépendante quiétude après quoi un Wagner a toujours sou- libre de créer à loisir, à son heure, à sa fantaisie, sans quelcon- souci que de faire des chefs-d'œuvre, Mendelssohn fut par goût

le « professionnel » que tant d'autres durent être par nécessité.
emplois, aux travaux forcés desquels fut contraint à se résig
maint génie besogneux, il les convoite, y postule, en remplit avec
ardeur assidue les tâches les plus fastidieuses, en touche ponctu
ment les honoraires maigres ou superflus, y dépensant son te
sans compter, sans précaution ses forces, y ruinant sa santé
gagnant sa mort prématurée. Cette laboriosité quasiment d'écu
en cage, cet instinct d'une sorte d'arrivisme à côté et combien
gatoire apparaît un des traits les plus singulièrement caractérist
de Mendelssohn. Le mélange d'art et de fonctionnarisme, d'ambi
de réclame et de désintéressement enchevêtrés, où se détache la
houette du musicien, semble avoir échappé à M. Bellaigue a
que les néfastes conséquences de son néo-classicisme conventio
pour la musique de sa patrie. Peut-être en cette agitation, d'aill
M. Bellaigue n'aurait-il aperçu qu'une surabondance de cette
intégrale » dont toutes manifestations chez son héros l'enchante
point, — en relatant que « l'ouverture du *Songe* » fut composé
Félix adolescent « sur le piano d'une belle dame », — de l'indu
la déduction : « *Nihil humani alienum* ». — « Tu parles !
opiné Claudine. Au surplus, on chercherait en vain dans ce
autre chose qu'une apologie convaincue sinon convaincante touj
attentive, après la magnification de « l'homme et la vie », à r
« le génie et l'œuvre » à la portée de tout le monde. La solli
de l'analyste à l'égard des moins avertis n'a d'égale que son a
à conjurer en d'ingénieuses périphrases les menaces d'un titre
tuellement rébarbatif. Quand on lit sur « l'accompagnement
Romances sans paroles par rapport à « la partie mélodiq
« ... Tantôt il la soutient et tantôt il l'enveloppe. Il la balance
berce... » ; ou bien, sur « l'idée musicale » : « ... Il semble q
chants de Schubert et de Schumann viennent de plus loin, d
du mystère... » ; ou encore : « ... Les belles mélodies, ces cré
sonores, portent en elles je ne sais quelle ressemblance avec le
tures humaines. Elles vivent, elles meurent aussi, et la mélo
Mendelssohn a ceci de commun avec les plus belles qu'elle me
quelque sorte ainsi qu'elle a vécu : avec autant de noblesse, d'él
et de pureté... » ; — quand on lit ces propos gracieux ou éloq
on a vite oublié que le chapitre s'intitule : « la Forme et la T
que ». Je ne dissimulerai pas mon admiration pour cet ouvr
vulgarisation évidente, où l'auteur sut glisser sans appuyer j
parler musique sans en parler vraiment et en en parlant po
tout de même, procurer au lecteur l'illusion d'apprendre q
chose, en dosant agréablement les envolées dévotes, l'apparent
tisme d'une conférence accessible et le tact d'une causerie de
On peut regretter toutefois la page ultime et conclusive. On eû

e le panégyrique d'un homme aussi heureux que parfait et qu'ai-
ble ne se terminât point sur des imprécations — lancées à ... « la
uvelle école », accusée par lui de « chercher à éteindre les grands
mbeaux pour que les petites chandelles aient un peu plus d'éclat ».
ne peut guère s'agir ici que de Liszt et Wagner, dont l'étoile se
ait à l'horizon sonore. Et, au regard des lueurs que depuis ont
é ces « petites chandelles », on s'accommode volontiers de voir
Bellaigue qualifier Mendelssohn « un flambeau ».

§

L'actualité m'oblige à remettre à un autre jour le *Beethoven* de
J. Chantavoine et le *Smetana* de M. W. Ritter. On est à peine
enu de vacances que l'infatigable direction de l'Opéra-Comique
gmente d'un nouveau spectacle le répertoire le plus riche et le plus
ié de notre capitale. **Le Chemineau**, drame odéonesque jadis,
transforma en un livret qu'on ne vendait point dans les couloirs
répétition, de quoi risquait de pâtir quelque peu la clarté de l'adap-
on pour ceux, dont confus je m'avoue, qui ne connaissaient pas
iginal. Par bonheur, à la salle Favart, règne l'excellente habitude
prononcer les mots le plus distinctement possible en les chantant,
n les entendit suffisamment, sinon même trop bien quelquefois.
y a dans cette pièce, en effet, une action fort apte à émouvoir par
humanité, en somme, très réelle, son conflit de passions et d'âpreté
sannes corsé d'un relent de nature, d'un souffle de poésie rustique
s'élève la psychologie du chemineau. Mais il y a aussi les vers de
égien en rhétorique, dont M. Richepin affubla la touchante
nture ; il y a les couplets parnassiens que sa muse dicta à ces
rits incultes, les accès de sentimentalité fade, grandiloquente ou
odramateuse infligés à ces âmes simplistes ou sauvageonnes. En
it de l'habileté, voire de l'éventuelle vérité de certaines scènes
entes ou de tels épisodes, un manteau de chiqué s'en étend sur
rame, en fausse les situations les plus pathétiques, et souligne
vraisemblance de celle où se dénoue précisément l'intrigue. N'é-
la frénésie de ses transports et son trouble de séducteur d'Am-
à la révélation de sa paternité lointaine, on eût moins remar-
sans doute à quel degré il semble improbable que le bel et vaga-
d moissonneur n'ait point laissé aux filles un peu partout, en vingt
ées, plus d'un souvenir analogue. On en est brutalement repoussé
s la pire convention théâtrale, au milieu de la collection des
lins à ficelle offerts communément par la fleur de nos librettistes
fleur de nos compositeurs d'opéras. M. Xavier Leroux se range
emment parmi cette cohorte choisie, sinon par le génie peut-être,
ut le moins pour la fréquence de son nom sur nos affiches sub-
ionnées, à vrai dire, n'y accompagnant jamais longtemps le

même ouvrage. Et, en en contemplant les résultats divers, on est as
rément moins surpris de sa fécondité persévérante que des facil
qu'il trouve à replacer sans cesse ses ours réitérés. Il y a des ch
qu'on peut analyser, critiquer, discuter, combattre : l'art de M. Ler
échappe à la simple constatation. Cela n'est ni beau ni laid, ni bon
mauvais ; ce n'est même pas médiocre ; c'est zéro. Tel un écho pe
dans notre vingtième siècle de la trinullité Lenepveu, Dubois, P
dilhe, la musique du *Chemineau* se déroule insipide, sans insp
tion ni métier, sans intérêt ni charme, comme un bruit monotone
criard, toujours quelconque, indifférent jusque dans le plus mau
goût de ses cosméticomassenettes langueurs. On n'y découvre m
pas cette sincérité rédemptrice qui permit à MM. Alexandre Geor
et Doret de retarder, l'un avec grâce, l'autre avec quelque gra
émue ; et pas même non plus cette industrieuse routine dans le
niement de l'orchestre, dont le truc berliozien court aujourd'hui p
que les music-halls. Et cependant, malgré les rimes du poète et
notes du musicien, il semble bien que les auteurs du *Chemin*
tiennent un gros succès. Ils n'en sont certes pas la cause, n
notre Opéra-Comique est un lieu où on a de plus en plus de mal
pas applaudir ce qu'on regarde, quoi qu'on entende par surcroît
devient à peu près oiseux d'accumuler les épithètes à la loua
d'un art du décor et de la mise en scène qui n'arrête jamais de se
nouveler pour l'émerveillement du spectateur et tend sans se la
à la perfection humainement réalisable. Le factice et le pon
du mélodrame ne sont pas moins dissimulés par la vivante be
de ce cadre, que par une interprétation admirable d'élan, d'in
gence et de naturel. Ils faudrait citer tout le monde dans cet
semble cohérent, peut-être unique à l'heure qu'il est parmi
scènes parisiennes, où on éprouve qu'il n'existe ni « pannes
rôles subalternes, ni vedettes, mais rien que des artistes qu'on ra
quatre ou cinq fois par acte. Et c'étaient *eux* qu'on acclamait. MM
zeneuve et surtout Vieuille s'y distinguèrent en tant que comé
accomplis ; M. Dufranne et Mlle Friché, pour la robustesse de la
et du jeu. Mais, entre les protagonistes, M. Jean Périer fit passe
personnage au premier plan et la formidable ovation qu'il su
chaîner par son art a du même coup décidé l'incontestable succ
Chemineau.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

La grande querelle. — Fleurs et natures mortes (Galerie Bernheim jeune,
Richepanse). — Exposition des œuvres récentes d'Othus Friesz (Galerie
114, faubourg Saint-Honoré). — Exposition Camoin, Derain, Mauguin, M
Henri-Matisse, Kees Van Dougen, de Vlaminck (Galerie B. Weill, 25, rue
Massé). — Le Décor du Quattrocento, par M. Pierre Fons (Sansot, éditeur).

onument de Watteau par Carpeaux (Gaston Varenne). — Ponscarme, par M. Or-ac (Hessèle, éditeur). — A propos de la rétrospective belge au Salon d'Au-omne.

C'est autour de deux maîtres récemment remis en honneur, au len-emain de la mort, que se produit, dans le monde des arts, **la rande Querelle**. Cette chronique n'atteindrait pas son objet, ui est de tenir le lecteur au courant des péripéties de la vie artisti-ue, si je négligeais de noter ce considérable épisode. Les intransi-eants partisans de Gauguin et de Cézanne et leurs détracteurs hangent des regards irrités. Plusieurs ont même entre les deux ini-ateurs fait un choix, et nient l'un, au bénéfice, croient-ils, de l'au-e. De vrais artistes prennent dans ce conflit une attitude inquiétante. [. Maurice Denis, par exemple, qui serait, à coup sûr, tout autre Gauguin n'était pas venu, enregistre avec une ingrate complai-ance les récriminations plus ou moins authentiques de Cézanne con-e Gauguin : « Il aimait à parler, avec une apparence de modestie, e sa petite sensation, de sa petite sensibilité; il se plaignait que auguin la lui eût prise et qu'il l'eût promenée dans tous les paque-ots. » A quoi bon brouiller les morts? — et des morts comme ceux-, que devrait réunir, dans les Champs-Elysées de la mémoire hu-aine, la reconnaissance des générations! De tels propos sont de ux qu'il convient de laisser à M. Emile Bernard, de qui les com-érages, la critique et les œuvres n'ont aucune importance. La vérité rtaine, c'est que Gauguin et Cézanne furent deux très grands artis-s. Le premier a réalisé; le second a indiqué. Devant la haineuse reur dont l'art officiel les poursuit encore, il ne faut pas que leurs ntinuateurs légitimes, les artistes sincères, se divisent. Comparons : procédant d'une sympathie respectueuse, la comparaison sera utile. ais le choix qui condamnerait l'un serait injuste. J'en sais quelques-s qui sont en train de commettre cette injustice; ils devraient au oins prendre garde qu'ils se font à eux-mêmes le plus déplorable rt.

§

C'est une idée excellente que celle de cette exposition de **Fleurs Natures mortes**, à quoi nous étions conviés, récemment, par . Bernheim jeune. Corot et Courbet, Manet, Monet, Renoir, Sis-y et Pissarro, Gauguin et Cézanne, Van Gogh, Seurat, Boudin, rthe Morizot, Ribot, Monticelli, Ricard, Odilon Redon, Fantin-tour, c'est-à-dire presque tous les plus grands parmi les maîtres hier et d'aujourd'hui, se rencontrent ici avec quelques-uns des eilleurs entre les artistes que nous suivons avec le plus de sympa-ie et d'espérance, — Dufrénoy, Roussel, Vuillard, Van Rysselber-e, Laprade, Bonnard. Comme une page inscrite en marge de la ande histoire, cette exposition de petites œuvres permet plus sûre-

ment, peut-être, qu'une plus importante manifestation de constat
la suite des traditions depuis trente ans posées. Dans le passé
aperçoit leur principe, certain... — Les « manques » sont nombreu
et plusieurs artistes — Seurat, Gauguin, Monticelli, Manet — so
insuffisamment représentés. Tel quel, l'ensemble est harmonieux
renseignant. — Van Gogh triomphe.

§

L'exposition de M. Othm Friesz témoigne, chez ce jeu
artiste, d'un grand et sincère effort. Les dons évidents, l'heure
choix des directions, des influences, l'hésitation même des réalisatio
tout ici m'intéresse. C'est que partout, ici, je vois briller la flam
de la recherche, l'ardeur d'ambitieux désirs. M. Friesz estime-t
être parvenu au terme de la période des tâtonnements, des essais
une personnalité forte prend peu à peu conscience d'elle-même et
sa propre découverte? J'espère que non ; j'espère qu'il se dégag
de l'influence, sur lui un peu opprimante, de Cézanne. Mais il
regrettera jamais l'enseignement qu'il aura reçu des œuvres de
maître. Et déjà des toiles comme *la Joueuse sur la terrasse*, com
le Canal (Anvers), attestent, selon la juste expression de M. Ferna
Fleuret (dans sa préface pour le catalogue), « un art grave et sa
sans violence et sans fièvre ». Le portrait de Fernand Fleuret
M. Friesz appellerait, même, de plus grandes louanges.

§

A la **galerie Weill**, leur quartier central, les révolutionna
font une manifestation nouvelle. Elle est, en somme, tout à fait s
blable aux manifestations précédentes. Ces messieurs, dans
audace, qui a sa grâce, ne se démentent pas ; mais ils se répèt
un peu. Pour varier, je pense, au moins dans la présentation,
alternent les rôles. Cette fois, tandis que M. Henri Matisse n
montre des académies sages et d'anciens petits tableaux, charma
c'est M. Van Dongen qui fait de la peinture délirante. Je pense
ce peintre, car il est doué, se souviendra en souriant, bientôt, de
bizarres productions actuelles.

§

Le décor du Quattrocento, de M. Pierre Fons, est
œuvre, et j'en loue l'auteur, de critique moins que de poète. Cela
écrit avec passion, et par conséquent très bien écrit. Les injustice
la passion peut induire sont presque toujours fécondes. « Non
que l'artiste n'a droit à déformer la nature, comme y tendait Mic
Ange, ou bien à la décaractériser, selon l'erreur de Raphaël, il n
devoir de la copier mesquinement en toute occasion. » On pou
infiniment objecter. Il y a d'autres principes de déformation

elui de Michel-Ange, et Raphaël ne s'est pas plus trompé que Phi-ias. Ou peut-être, et plus dangereusement, « l'intemporel » et nhumain Vinci n'est-il lui-même qu'une splendide erreur ? « C'est ans l'absolu divin que doit sourire la trinité de sa *Joconde*, de son *Christ* et de son *Bacchus*. » Soit ; c'est sans doute pourquoi nous entons cette *divine* trinité si étrangère à notre humaine vérité. Mais le ce petit livre où les idées générales abondent je retiendrai surtout elle-ci, où j'ai plaisir à me sentir tout à fait d'accord avec l'écrivain : L'art (quadrivium) annexait la science, et n'était-ce pas là concep-ion plus valable et efficacement féconde que la conception présente ù la science non seulement se sépare de l'art, mais prétend aussi se e subordonner ? »

§

Dans son intéressant travail sur **le Monument de Watteau t le Fronton de l'hôtel de ville de Valenciennes**, I. Gaston Varenne publie plusieurs lettres, jusqu'à ce jour inédites, e Carpeaux. Sans nullement tteindre le grand artiste dans sa gloire, u'il a payée si cher, et dans son génie, « elles nous révèlent, écrit I. G. Varenne, le côté bohême de son tempérament, tel qu'il sub-sta en lui-même au faîte de la gloire et des honneurs, survivance e ses débuts pénibles et de ses premières années de misère ». On ait, me semble-t-il, plus loin dans la vérité en disant que ces lettres, ù nous voyons le statuaire dans une attitude parfois si douloureuse evant les personnages officiels desquels dépendait la réalisation de on œuvre, nous content un épisode éclatant, mais point exception-el, de l'histoire de l'artiste moderne. Les conditions de la vie con-mporaine font de lui, selon la forte expression de Goncourt, un vérita-le monstre social.— Du reste, il n'est que juste d'applaudir à l'effort ue fait M. Varenne pour mettre en lumière le beau rôle joué vis-à-s de Carpeaux par M. Bracq, maire de Valencienne, de 1857 à 1870 : est à lui, pour une notable part, que la patrie de Watteau doit d'a-oir pu réunir, par l'hommage d'un chef-d'œuvre, le nom de son pein-le de génie au nom de son sculpteur de génie.

§

M. Orliac vient d'écrire le plus important chapitre de l'histoire de Médaille au XIX^e siècle. Titre : **Ponscarme**, le nom du médail-ur que nul en son art, depuis, n'égala. Comme le note M. Roger arx, que cite M. Orliac, Ponscarme eut l'ambition d'appliquer à la édaille la technique du bas-relief : « Avec un plein succès il s'y es-ya dans le portrait aujourd'hui historique de Naudet. » Ce médail-n, qui date de 1868, marque une date importante dans l'évolution chnique de l'artiste. Mais dès 1848, par un portrait de lui-même, onscarme avait nettement indiqué l'idéal dont il procédait, le but

qu'il visait, qu'il devait atteindre quarante-sept ans plus tard, da les médaillons de Demange, de Boucher, d'Ovide et Marie Yencess très supérieurs au portrait de Naudet. « C'est à propos des œuvr postérieures à 1895, écrit M. Orliac, que l'on eût pu véritableme parler de révolution. » De cette révolution dans la glyptiqu MM. Alexandre Charpentier et Ovide Yencesse, aujourd'hui, so les plus notables continuateurs.

§

M. O. Maus proteste contre mes appréciations sur **la Rétro pective belge**, dont il fut commissaire. Il veut croire que j plaisanté et s'étonne de ma gaîté. Et pourquoi, en effet, aurais- plaisanté à ce propos? Serait-ce qu'à certains spectacles on ne saur assister sans rire? Mais M. O. Maus se trompe et je répète t sérieusement que la rétrospective belge fut médiocre, qu'elle eût à sa place au Salon des Champs-Elysées, qu'elle dépara le Sal d'Automne. Je ne puis permettre à M. O. Maus de dire ni que je n pas regardé les œuvres dont je parle, ni que je « feins » quoi que soit; ce sont là de lourdes et vaines impertinences. Je m'expri directement, dans ma pleine liberté de critique, avec le seul dé de servir l'art vrai et les vrais artistes, selon les convictions que me suis faites et sans aucun souci de l'opinion des autres.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Paul Ratouis de Limay : *Un amateur orléanais du XVIII^e siècle, Aignan-T mas Desfriches* (H. Champion : 20 fr.).

La personne d'Aignan-Thomas **Desfriches**, auquel un de ses d cendants, M. Paul Ratouis de Limay, vient de consacrer une ex lente monographie, est l'une des plus curieuses qu'il soit possible trouver parmi les amateurs d'art français du XVIII^e siècle. Les né sités d'un commerce de denrées coloniales, dans lequel il succéda son père souffrant, l'empêchèrent de continuer ses études de peint Il les avait commencées à Orléans, où il était né en 1715, sou direction d'un artiste aujourd'hui oublié, Dominé; elles s'étaient tinuées à Paris entre 1733 et 1734, auprès de Nicolas Bertin, pui Natoire. C'est à cette époque que Desfriches fut rappelé dans pays, et les voyages d'affaires ne lui laissèrent guère le loisir d livrer à son art.

Les peintures de Desfriches sont donc assez rares; M. André Ja qui en a dressé le catalogue, n'en compte qu'une quinzaine, dissé nées en diverses collections, et dont près de la moitié proven d'une décoration exécutée par l'amateur orléanais pour sa ma de campagne, la Cartaudière. Mais c'est surtout comme dessina

ue Desfriches mérite notre attention. Dès 1745, il put se remettre au rayon et signer bon nombre de paysages charmants, où l'influence es Hollandais s'allie au goût le plus français. Ce sont naturellement es vues d'Orléans ou de ses environs, moulins à vent ou moulins à au. Ces dessins s'égaient de la présence de petits personnages assez restement indiqués, mais non sans mérite, comme dans son *Intéieur de cuisine*, ou la *Cour* de sa maison (Collection A. Jarry). rois des feuillets de Desfriches ont été retrouvés par M. Paul Ratouis ans les cartons d'anonymes du Louvre ; d'autres sont au musée Orléans ou chez des particuliers.

Desfriches était d'ailleurs l'inventeur d'un papier spécial, recouvert une couche de craie, dont se rapproche assez le papier Pelée d'aurd'hui. Sur ce papier-tablette, il travaillait à la pierre tendre d'Ita-e, à l'estompe et au grattoir qui servait à enlever les lumières, et du vant même de l'artiste ses œuvres furent assez recherchées. Si elles 'atteignirent pas toujours de gros prix, c'est que Desfriches se faiit un plaisir de les offrir aux gens de sa connaissance, et elles aient nombreuses. C'étaient son neveu le poète grivois Robbé, le ıc de Chabot, le président de Saint-Victor, le président Haudry, le ɔmte de Choiseul-Gouffier, Mgr Grimaldi, le libraire Jombert et ıturellement la plupart des artistes du temps, Chardin, Hubert obert, Descamps, Vien et Natoire. Cochin, Perronneau, Wille ennent à la Cartaudière et de son côté Desfriches va souvent à Paris it visiter les salons, soit voir avec sa fille les fêtes données en l'hon-ur du mariage du Dauphin. En même temps, il achète aux artistes ıelques toiles et, de son côté, il envoie des mouchoirs à priser à ɔchin, des pâtés à Chardin, du vin à Nicolas de Sylvestre ou à ernet, et à tous du vinaigre d'Orléans.

Cela donne lieu à une fréquente correspondance d'un laisser-aller armant, dont nous devons la publication à M. Paul Ratouis de may. La vie artistique du temps y est peinte familièrement, et le llectionneur bâlois Ryhiner, en 1785, rappelle ainsi à Desfriches ıelques détails d'un voyage à Paris :

Vous souvenez-vous du dîner chez M. de la Tour, le célèbre peintre en stel, qui, m'ayant accroché et retenu par un bouton de mon habit, me fit er sang et eau en me parlant astronomie où il n'entendoit rien, tout come ɔy, à ce que j'appris ensuite. — Du dîner en campagne chez la Chloé du yage de Saintonge où il y avoit les deux Tachers. — De cet excellent ɔer chez M. Sylvestre, où le corps trouva à se nourrir des mets les plus licats et l'esprit de différens chefs-d'œuvre de l'art. — Du dîner chez le lèbre Pigal, dans le tems qu'il travailloit au mausolée du maréchal de xe. — Du célèbre, glorieux et suffisant Greuze, dont les tableaux, bustes jeunes femmes, de jeunes filles et de jeunes gens, font, à mon avis, uls, sa grande réputation, et point du tout ses grandes compositions ; il ignoit alors sa femme en vestale, ou une vestale avec la tête de sa femme.

— De M. Chardin ainsi que de sa grosse femme. — De MM. Restout père fils. — De M. Cochin. — De M. Boucher, que l'on appeloit le peintre d grâces et que j'aurois appelé le peintre des poupées si je n'avois vu s charmant petit atelier du Palais-Royal, nombre de ses dessins d'une gran et belle manière qui aideront à l'immortaliser et qui me prouvèrent que, travailloit dans un autre genre, ce n'étoit que pour se prêter aux circo tances et au mauvais goût dominant de ce tems-là...

Mais le plus amusant peut-être de ces épistoliers est Charles-Ni las Cochin le graveur. Il y a toute une histoire de cabriolet versé est une merveille de verve et de style. Voici également comme annonce, de Ménars, sa visite à la Cartaudière :

S'il n'arrive point de dérangement dans nos projets, nous comptons p tir de Ménars le 25 au matin pour tâcher d'arriver à la Cartaudière as tôt pour y jouir de votre compagnie et ensuitte nous aller bourrer de no riture chés la brave Mme de Boislandry, ainsi soit-il. Je dis ainsi soit-il ; qui a compagnon a maître. Ce matin le projet était tout différent. M. Pie très inquiet de rencontrer le passage de M. le duc de Choiseul, avoit en en vous faisant nos excuses, de brûler Orléans et d'aller tout d'une tra jusqu'à Estampes ; cela ne faisoit pas mon compte, car j'aime bien la pe pose à Orléans, y ayant de bon amis. J'ay échauffé mon amy Roslin à j'ay fait de si belles peintures du coteau d'Olivet, et comme quoy ils se pentiroit toutte sa vie de n'avoir pas vû cette huitième merveille ; (il pou bien arriver de là qu'il ne trouvera pas cela la moitié si beau que je lu promis, mais qu'est-ce que cela me fait pourvu que je parvienne à mon et que je fasse la ribotte avec mes bons amis, avec la grande dame qu veut pas me laisser faire entendre qu'elle a eu mille bontés pour moy p que cela n'est pas vray ; pardi si les hommes ne se vantoient jamais à leur histoire seroit bien courte, aussi cette belle Mme Fleureau, à qui n'en fait pas accroire aussi aisément que je le voudrois bien, s'est eng à faire pour moy tout ce que Mme de Boislandry a fait ou fera ; jus présent, cela ne me fera pas grand profit et je m'en retourneray à P comme je suis venu, mais j'ay un grand projet : d'icy à l'année qui vie me feray donner un second à l'Académie afin de n'être plus gêné par absences, alors je viendray à Orléans avant M. de Marigny, j'y séjourn et je tourmenteray si fort notre grande dame qu'il faudra bien qu'elle f quelque chose pour moy, tout de suitte. Mme Fleureau ne pourra plus dédire ; après cela une autre, si bien que, l'année prochaine, je me pro de couler à fond toute la ville d'Orléans. Ne voilà-t-il pas un beau pr une belle entreprise ! Dieu me soit en aide, car voilà bien de l'ouvrag mal est que j'auray un an de plus et j'en ay déjà tout mon saoul. N porte, je me conserveray si bien d'icy là qu'il n'y aura pas de jeune ho qui y fasse œuvre. Amen.

Et parfois c'est un portait exquis de Desfriches lui-même :

Nous sommes à Paris de jeudy au soir et je vous ay pas encore é cela est fort mal, car de pardieu on ne doit pas négliger ce bon le courtois, l'hospitalier Desfriches. Dieu lui doint longue vie, à lui,

pitié, à son aimable fille, voire même à sa maison de la Cartaudière et au au bois de chênes verds droits et bien obombrés. Ah, qu'il est doux de oter là avec des bons amis ! mais il faut oublier toutes ces félicités et prendre le collier de misère. Il n'est plus question de penser aux méan-es charmans du Loiret, si ce n'est comme à un beau rêve qu'on peut ce-ndant réaliser encore quelquefois.

Je vois que vous n'aurés pas cette année Vien et son épouse ; je ne les ay s vûs parce qu'ils sont à la maison de Coustou à Gentilly, mais je scais ayant eû depuis notre départ quelques attaques récidivées de ses vents storaux, il n'ose pas s'embarquer aussi loin et qu'il se borne pour cette née à Gentilly, Villeneuve-Saint-George, où est Mme Roslin, à Itteville, pe-terre appartenant à notre amy Sorbet, à dix lieues de Paris. Adieu donc s nos projets de chaise de poste, de chaises de bureau, etc.

Mme Jombert nous fera devenir fous avec sa reconnaissance des amitiés elle a reçues, cela ne finit point. C'est que Mme Desfriches est si obli-nte, c'est que Mlle sa fille est si charmante, c'est que M. Desfriches est si venant, etc., etc.; à qui veut-elle l'apprendre ? Est-ce que nous ne savons cela tout tant que nous sommes ? Est-ce que je ne lui avais pas prédit ? connoissois mon amy Desfriches.

Du bien ailleurs :

propos il ne faut pas que j'oublie (car je serois battû) que M. et Madame rdin vous font mille complimens ; j'ai lâché devant eux que j'allais vous ire ce soir ; aussitost ils me sont tombés sur le corps : Bien nos com-nens, bien nos complimens, etc., et puis l'on a dit je ne sçais combien de ses de vous, c'est un brave garçon comme ce cy, un galant homme comme ; vous jugés bien que je ne me suis pas avisé de les contredire ; les lles ont dû vous tinter.

L'image de Desfriches nous a du reste été conservée par une toile Nonnotte et un buste de Pigalle, tous deux au musée d'Orléans, un dessin de Cochin et par un pastel de Perronneau à M. A. Ra-s de Limay. Perronneau, qui était en amicales relations avec le sinateur orléanais, lui avait donné le portrait du peinte *Gillesquin* lu poète *Robbé*, et il avait fait en outre les portraits de *Mme Des-ches mère* (1744), de *Mme Desfriches* (1751) et de *Mlle Desfriches*, s tard Mme de Limay. Ce dernier figura au Salon de 1769 et, si crois la reproduction, c'est une œuvre de tous points admirable. A d'une importante collection de paysages hollandais, l'amateur avait ipé quelques œuvres de ses contemporains ; il avait acheté, après mort de Dominé, le portrait qu'avait fait de celui-ci le merveilleux op ignoré Grimou, et qu'il avait pu voir en 1732 dans l'atelier on maître. Il avait aussi eu de Chardin un *Faisan et une gibe-e*, pour la somme de 48 livres ; c'était le prix, ou à peu près, qu'il uit mettre à une douzaine de mouchoirs.

est vrai que, bien plus tard, lorsqu'en 1834, après le décès de de Limay, le cabinet de l'amateur fut dispersé, les Chardin

furent encore moins disputés : deux toiles représentant un lièvre des attributs de chasse furent adjugées ensemble pour 28 francs, *Jeune homme jouant avec des cartes* pour 37 francs. Ni Santeu ni Duplessis, ces délicieux maîtres, ne furent plus heureux ; un p trait d'homme de celui-ci s'en allait à 20 francs et un portrait dame richement vêtue par celui-là ne trouvait preneur que p 17 fr. 50. Seul Joseph Vernet, parmi les contemporains de Desfrich se maintint honorablement et sa vue du port de Marseille fit 318 Elle avait été brossée en 1788, et le peintre avait reçu en cadeau de pièces de cet excellent vin d'Orléans, dont aimaient à se régaler, a que l'écrivait Vernet lui-même, les amis Robbé, Moreau et Cochi

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

M. Descamps-David et les écrivains de Belgique. — Mort de Charles van Leu ghe. — Souvenirs sur Alfred Jarry en Belgique. — Le Musée du Folklore à Ant — L'activité d'Ostende-Centre-d'Art. — Paul André : *La Guirlande ;* Bruxe « la Belgique artistique et littéraire ». — Fierens-Gevaert : *Figures et sites de gique ;* Bruxelles, Van Oest et Cie. — Joseph Chot : *A la frontière ;* Paris-Verv édition artistique. — Les récentes éditions de la maison Arthur Herbert de Bru — Ernest Dowson en Belgique. — Un essai sur Jacques van Artevelde. — Théâtres : Reprise du *Cloître* au Parc. — Les Expositions : M. Guillaume van donck ; MM. Jamotte et Ph. Schott.

M. le baron Descamps-David continue à se créer des t sérieux à l'estime et à la reconnaissance des écrivains. Après a préféré un poète comme Fernand Séverin au premier philologue pédant venu pour inspirer l'amour et le goût de la littérature étudiants de l'Université de Gand, voici qu'il vient encore d'ap plusieurs hommes et femmes de lettres à des fonctions auxquelle recommandaient leurs talents et leurs aptitudes. Ainsi il a no M. Georges Rency, l'auteur des *Contes de la Hulotte* et de *Ma leine*, professeur à l'Athénée de Bruxelles, en remplacemen Fernand Séverin promu à un poste plus important, comme je de le rappeler ; il a confié une classe dans une des Ecoles norm de l'Etat à Mme Blanche Rousseau, l'exquise authoresse à qui devons *Nany à la fenêtre* et *l'Ombre et le Vent ;* il a ch M. Hubert Stiernet, l'auteur de maint joli livre aussi, pour ne que ses *Histoires hantées*, de la direction d'une de nos E Moyennes, en ayant bien soin de déclarer officiellement que c'est tout l'écrivain qu'il a voulu honorer et favoriser ; enfin il vie faire entrer M. Fierens-Gevaert, le bon critique et essayiste, co secrétaire dans la commission directrice des Musées du roya Autant de nominations qui ont été applaudies dans notre petit m littéraire et qui, se produisant coup sur coup, n'ont pas lais nous surprendre. Décidément il y a quelque chose de changé da

spère mais par trop matériel royaume de Belgique jusqu'à présent,
rigueur, le paradis des peintres, comme le constatait Proud'hon,
s certes l'enfer des écrivains. Nos littérateurs depuis longtemps lus
stimés à l'étranger commencent à compter pour quelque chose
s leur patrie. Quand il s'agira d'initier nos nouvelles générations
beautés de la prose et de la poésie, on ne choisira plus des cal-
ateurs ou du moins des érudits moroses et impuissants.

t M. Descamps-David ne s'arrêtera pas en si bonne voie. A l'en croire même il n'en serait qu'à ses débuts dans la voie des innovations es réformes réclamées par notre monde des lettres. Ne s'est-il pas rimé l'autre jour en ces termes : « Ma présence au ministère n'a itre raison d'être que de mettre les littérateurs belges en possession leurs droits. » La création d'une académie de vrais écrivains, ne académie d'écrivains de langue française comme il en existe d'auteurs flamands, est chose décidée et le choix du ministre sera, ift-il, très éclectique et dicté par les seuls titres littéraires des élus, intervention de l'odieuse politique. M. Descamps-David s'occupe rement aussi de procurer à M. Camille Lemonnier, l'un des doyens os lettres et l'un de ceux qui contribuent le plus à les faire admi- par l'étranger, une position digne de sa haute personnalité et de superbe talent.

ref, c'est la première fois qu'un ministre daigne s'occuper des es et de la condition des écrivains de son pays. Notre littérature ait jamais été à pareille fête. Aussi la pauvrette n'en revient pas re ! Que lui est-il arrivé ? Cendrillon ne fut pas plus surprise e préférée par le Prince Charmant à ses brillantes sœurs, les rites de sa marâtre, que notre Poésie d'être traitée en égale de lemoiselles la Peinture, la Sculpture et la Musique. Jamais on ui avait témoigné autant de déférence depuis les soixante- ze ans et plus que la Belgique existe libre et indépendante. Descamps-David ne s'en tient pas seulement à nous accorder patronage du fond de ses bureaux et du haut de ses fonctions, il recherche manifestement toutes les occasions de se rapprocher os gens de lettres et de témoigner de ses sympathies pour eux. tre jour il assistait, avec son secrétaire particulier au service fu- e de ce pauvre et grand **Charles van Lerberghe**, le poète ginal et si pur des *Entrevisions* et de *la Chanson d'Eve*, dont avez annoncé la mort en pleine carrière et en pleine gloire. Pa- s démarches font honneur au tact et à l'esprit de M. David; toutes elles et simples qu'elles soient, aucun de ses prédécesseurs n'en t eu l'idée. Aussi ne serez-vous pas surpris après cela d'appren- ue ce galant homme est en train de s'assurer une véritable popu- parmi nos écrivains. A supposer qu'il y eût calcul de sa part, lcul ferait honneur aussi à son intelligence, attendu qu'aujour-

hui il n'est plus de journal important à Bruxelles et dans le pay
ne compte dans sa rédaction l'un ou l'autre et souvent plusieu
nos meilleurs écrivains et vous savez si les journaux contribu
faire l'opinion publique ! Dans tous les cas, nos écrivains sont u
mes à louer ce ministre qui rompt avec les traditions béotienn
« ministère de l'Agriculture et de l'Instruction publique » —
M. Descamps-David a d'ailleurs débaptisé pour l'appeller « mini
des Sciences et des Arts », ce qui porte plus loin et plus haut
qui les traite non seulement en protecteur, mais en confrère et en
Ils parlent de lui avec une sorte d'attendrissement. Ils ne disent n
plus le ministre, mais notre ministre.

La Mort d'Alfred Jarry, a réveillé en nous le souvenir sy
thique du passage de cet écrivain, original s'il en fut, par Bruxelles
vint donner une conférence dans le mode d'Ubu Roi à cette bon
bre Esthétique dont il parvint même à troubler les snobs et le
binettes qui posaient cependant pour les plus avertis et les
démontables. Entre nous je le soupçonne fortement de s'être
leurs têtes. Eugène Demolder, qui lui faisait les honneurs de sa co
cité brabançonne, le présenta dans plusieurs cercles où sa fa
échevelée, servie par une érudition ultra-encyclopédique, ahur
bons buveurs de lambic jusqu'à la stupéfaction, voire la pétrific
Mais peut-être les étonna-t-il plus encore par un appétit pantagru
et une soif jordaenesque, surtout que, pour les prouesses gast
miques ou bachiques, ils ne croyaient point avoir à redouter la co
rence de cet étourdissant parleur. Jarry les battit pourtant su
propre terrain et s'escrima peut-être plus éloquemment enc
verre et de la fourchette que de la langue.

Il s'est ouvert récemment à Anvers, sur l'initiative et avec l
cours du poète Max Elskamp, un fort intéressant **Musée de l
lore** installé à côté du fameux Musée Plantin. En peu de t
quantité d'objets curieux y ont été rassemblés et classés ave
ment d'art et de méthode. Rien de plus instructif qu'une visit
collections dont un catalogue dû à l'érudition et au goût pitto
d'Elskamp même, aidé de son confrère, le poète flamand Vi
Meyere, facilite agréablement l'accès et la compréhension. Si je
trompe il n'existait pas encore de musée de ce genre. Dans t
cas il n'en est pas de plus complet. Aussi les étrangers ne ma
ils pas de s'y rendre et de s'y intéresser.

Sous ce titre *Trois saisons d'activité*, l'œuvre **d'Ostend
tre d'art** vient de publier un rapport dû à M. Edmond
L'éminent écrivain et jurisconsulte y rend un légitime hom
M. Georges Marquet. « Précédemment, dit-il, c'était en va
Ostende on faisait appel à la générosité des étrangers qui t
les jeux. Ils gardaient tout pour eux. M. Georges Marquet

ndu qu'une loi le lui impose. Il a suffi qu'on le lui propose pour l le fasse avec une libéralité qui fait concurrence au budget des ux-Arts. Présentement le Cercle Privé fait une part magnifique Bienfaisance et à l'Art. »

e viens de lire quelques bons livres : **La Guirlande**, de M. Paul lré. L'auteur, le plus fécond de nos écrivains, se recommande aussi la qualité de ses ouvrages. Dans la masse il en est certes de moins quants que les autres, mais tous sont écrits avec élégance, un ble souci de nouveauté et, ce qui manque à la plupart de nos teurs, une imagination vraiment romanesque. Aussi les livres de André se lisent-ils avec plaisir, à la différence d'un tas de bouquins étentions philosophiques et métaphysiques en vers ou en prose, t ne cessent de nous encombrer de jeunes et prétentieux raseurs se réclament de Nietzsche, de Barrès ou de quelque autre tre étranger. Dans *la Guirlande*, mes préférences vont à *la rre possible*, récit d'opérations belliqueuses très vraisembla-, qui auraient lieu dans la Belgique envahie par l'ennemi, et ites, comme une chose vue et vécue, par un homme du métier n effet M. André est capitaine d'artillerie — avec beaucoup de resque, de brio et de nerf : je mets hors de pair aussi deux nou-s dans une note âpre ou tragique : *Part à deux* et *le Passeur au*.

es **Figures et sites de Belgique** de M. Fierens Gevaert sentent aussi un fort bon livre traitant, comme le titre l'indique, nommes, des décors et des événements d'ici. On lira surtout avec êt une bonne étude sur Charles de Coster, dans laquelle toute-il n'apprécie pas suffisamment à leur valeur les types de *la nde d'Eulenspiegel* et aussi les péripéties dramatiques de ce livre, on magistrale dont De Coster a raconté les événements histori-L'étude sur Guido Gezelle, le grand poète de langue flamande, est une bonne page de critique. Plus loin, le *Brabant* et le *Wa-o légendaire* sont décrits avec une ferveur et un talent d'évo-a fort remarquables.

Joseph Chot, un conteur wallon, à qui nous devons déjà un ureux roman de terroir, *Carcassou*, vient de publier un joli il de contes : **A la Frontière**, dans lequel il nous présente des qualités d'observateur et d'humouriste des types du pays du n.

éditeur Arthur Herbert, de Bruges, m'envoie trois gros très soignés comme tout ce qui sort de ses presses, mais dont il ibe à d'autres que moi de rendre compte dans le *Mercure*. A ivray de vous parler des *Poésies* et des *Portraits Anglais* de thur Symons, et à M. Jean de Gourmont de vous recomman-*isages*, par M. Francis de Miomandre. Cependant je me permets

de signaler dans ce dernier volume les importantes études consac
deux des plus délicats écrivains d'ici : Mme Blanche Rousseau et M. F
Maubel. Dans les portraits anglais d'Arthur Symons, l'étud
Ernest Dawson fait allusion en quelques lignes à un séjo
ce poète dans notre bonne ville : « A Bruxelles, où j'étais avec
l'époque de la kermesse, dit M. Symons, il se lança dans la vie d
donnée des Flamands avec un goût marqué pour ce qu'elle av
bruyant dans ses désordres : c'était sa manière à lui d'échappe
vie. » M. Symons ne nous fournira-t-il pas un jour de plus a
détails sur leurs impressions de kermesse bruxelloise ?

M. Maurice Duvivier a donné, en novembre, à la *Belgique a*
que et littéraire, **Un essai sur Jacques van Arteve**
que je qualifierai tout bonnement de chef-d'œuvre. Il est ass
quant de comparer cette étude impartiale et logiquement rais
au poème enthousiaste que Verhaeren publiait sur le fameux
bun de Gand » dans la livraison précédente de la même revue. M
vivier démontre que le rêve d'une Flandre communale fait p
Sage Homme était irréalisable, parce que son peuple était excl
ment préoccupé de « gaignage » et que « pour symbole de sa
il se bâtissait des halles et n'avait point d'université ». Et l'a
en profite pour faire la leçon à nos politiques bourgeois d'a
d'hui : « Leur lignée n'est pas éteinte, dit-il, sous forme de c
sion, et ils ont reparu depuis la révolution française avec leurs
toujours identiques : la paix à tout prix, le moins possible de
de sacrifices et de charges, la prospérité du commerce, la
civique, c'est le programme du Prud'homme comme c'était c
Sage Homme de Gand. Hélas ! en Belgique nous ne sommes p
core sortis de ce marécage, et c'est pourquoi j'ai cru bon de ra
la vie de Jacques Van Artevelde. »

Le théâtre du Parc nous a donné une série de représentatio
courues du **Cloître**, d'Emile Verhaeren.

Au Cercle Artistique il y a eu une exposition d'œuvres de
laume van Strydonck, un peintre robuste et brillant.
exposition du cercle *Vrije Kunst* se sont révélés un bon d
teur (ils ne sont pas légion chez nous), **M. Jamotte**, qui e
d'amusantes caricatures de nos célébrités, entre autres celles
haeren et d'Ysaye, et un non moins intéressant peintre de
M. **Philippe Schott.**

Memento. — A lire, dans les derniers numéros du *Samedi*, des
sur les excellents débuts de M. le baron Descamps-David comme
des Sciences et des Arts ; *Un Réveillon*, conte par M. Hubert Kra
articles de M. Georges Rency sur Charles Van Lerberghe et M.
Severin ; *les Deux Amis*, un conte de M. Rency.

Dans *le Guide musical* des 6, 13 et 20 octobre, une remarquable

le May De Rudder sur *la Musicalité de Shelley*. Nous devions déjà à le De Rudder une étude sur la musicalité de Shakespeare; elle en prépare e autre sur celle de Byron.

Dans les numéros d'octobre et novembre de *la Belgique artistique et téraire*, outre l'essai historique de tout premier ordre dont je reproduis fin plus haut, des vers d'Emile Verhaeren, d'intéressantes pages de Sander Pierron : *au Pays de la belle Gabrielle*, des *Maroquinades* de Edmond Picard, *la Petite reine Blanche*, roman de M. Maurice des mbiaux, un *Triptyque Belge* de M. Franz Mahutte, un de nos meilleurs moristes; des vers de M. Broodcorens; *Thahor* par M. J.-F. Elsländer, article sur l'art belge à Venise par M. Fierens Gevaert.

Dans *la Revue de Belgique* d'octobre le commencement d'une étude sur lly-Prudhomme; dans *Durandal* (n° d'octobre) : *le Héros*, conte par Rency; un article de M. l'abbé Moeller sur M. Descamps-David; etc.,

L'Art Flamand et Hollandais, magnifiquement illustré comme toujours, tient un essai de M. Max Rooses sur *les Années d'étude et de voyage Van Dyck* et une étude de M. Des Ombiaux sur Emile Berchmans, ar- e liégeois.

e Thyrse publie des vers de MM. André Fontainas, Maurice Gauchez, conte de M. Des Ombiaux, la fin d'une étude sur M. André Ruyters.

a Société Nouvelle (2e série, nos 3 et 4) nous apporte des inédits de nennais, des poèmes en prose de M. Francis de Miomandre, des poèmes M. Georges Ramaekers, une poignante description de la Forteresse de lusselbourg, la Bastille russe, par M. L. Melchine, des chroniques de . Louis De Brouckère et Georges Rens.

ntée (septembre) réunit les signatures de Robert Scheffer, Jean Schlum- ger, Gilbert de Voisins et Eugène Montfort.

ccusé de réception : *Rayons d'âme*, par Maria Biermé, *la Correspon- ce de Sylvain Dartois*, par M. Carl Smulder, et *Ferveur*, par M. Prosper ndot (Editions de la Relgique Artistique et Littéraire).

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

rt Aram : *Der Zahnarzt;* Berlin, Egon Fleischel u. Cº, M. 6. — Oskar Schu- n-Arndt : *Wir, vom dritten Geschlecht;* Leipzig, Richard Sattler, M 1. — ard Schaukal : *Leben und Meinungen des Herrn Andreas von Balthesser;* ch, Georg Müller, M. 4. — Richard Schaukal : *Kapellmeister Kreisler;* Mu- ib. id., M. 3.50. — P. Mérimée : *Ausgewaehlte Novellen*, vol. I, Munich, ib. M. 3. — Memento.

Der Zahnarzt. — Franz Ferdinand était à la fois dentiste et e. Ayant eu la singulière idée de se fiancer avant de commencer études, il n'avait eu qu'une idée : parvenir à se créer aussitôt que ible une situation indépendante, pour pouvoir épouser la jeune de ses rêves. Il renonça donc au professorat et apprit à soigner mâchoires de ses contemporains, tout en cultivant sa muse. Dire l se résigna sans amertume à cette situation quelque peu singu-

lière serait exagéré. Il eut d'abord à vaincre les résistances de famille, excellente et bureaucratique, et celle de sa fiancée, tout au excellente et tout aussi bureaucratique. Mais il alla cacher son am dans un village lointain, où, pendant neuf ans, il arracha les de des campagnards, préoccupé seulement de plaire à sa femme. Po tant l'heure ayant sonné de faire enfin connaître son génie, il vint tablir dans la grande ville, où, tout en pratiquant l'art dentaire pourrait fréquenter des poètes. C'est ici que commence l'histoire nous conte, avec beaucoup d'humour, M. Kurt Aram. Le denti poète Franz Ferdinand aime sa femme qui a toutes les qualités re ses pour être une excellente épouse, mais il rencontre, dans un cén littéraire, une Hongroise des plus séduisantes, avec qui il entrepr le flirt le plus intense. La Hongroise, après les péripéties les plus gulières, s'installe dans le ménage et peu s'en serait fallu qu'elle de la maîtresse du dentiste nébuleux. Mais nous sommes en Alle gne, le pays des heureux préjugés. Le ménage à trois ne ma pas du tout, car l'épouse est une brave femme qui veut bien trompée à moitié, mais qui réclame ses droits au foyer. Et puis il les voisins, il y a le cénacle littéraire et il y a les vertus héréd res. Après un voyage sentimental, en double compagnie, F Ferdinand renonce à l' « existence supérieure », revient à son p flanqué de son épouse légitime, et il annonce à sa clientèle qu'il derechef soigner des mâchoires. Ainsi cette histoire, qui débute la manière des auteurs gais, passe dans le drame des conflits soc et se termine le plus bourgeoisement du monde, car il faut a tout que la morale soit sauve. M. Kurt Aram, en romancier ex menté, s'est tiré très habilement d'un sujet plein de dangereux écu mais on se demande pourquoi il prête justement à un dentist instincts aussi exceptionnels.

Wir vom dritten Geschlecht.— Sans vouloir épilo sur les conséquences sociales et politiques d'un récent scandale, peut cependant pas passer sous silence la répercussion littérair produit en Allemagne l'affaire Moltke-Harden. Voici longtemps que, sous prétexte d'études scientifiques, certains publicistes d'o Rhin nous dévoilent les ravages du « vice allemand ». Tous les fonds du Sodome de la Sprée nous ont ainsi été révélés. Pour se der contre la police on en appelle généralement à la morale outr mais, le plus souvent, on veut simplement satisfaire les appétits sains des lecteurs avides de nouveautés. La vertueuse Alle nous reproche notre « pornographie », mais elle cultive, pou usage propre, ce que ce genre de littérature a de plus répugnan

Voici le dernier produit du genre, éclos il y quelques jours à Cela s'intitule *Nous autres du troisième sexe*, et porte comme titre : « confessions d'un dégénéré ». L'auteur, M. Schumann-A

tend avoir trouvé dans les papiers d'un suicidé ses descriptions
s attraits. Son héros est officier, comme de juste, et l'objet de ses
es lui apparut sous les traits d'un simulateur de café-concert qui
t les villes d'eaux et les plages, déguisé en femme. Naturellement,
ès différentes séances dans des villas discrètes, il devient la proie
ne bande de maîtres-chanteurs et se tue. Dans la conclusion de son
it livre, l'auteur nous donne quelques détails très précis sur les
omo-sexuels » berlinois et nous raconte une séance de spiritisme
sent bien sa « table ronde ». De pareils produits trouvent, paraît-
des milliers de lecteurs ; ils s'étalent aux montres de tous les
raires.

§

M. Richard Schaukal est un délicat et un raffiné. Il prend plaisir
ecueillir, dans des petits livres imprimés avec luxe et tirés à petit
nbre, ses paradoxes sur l'art, la littérature et la vie. Aujourd'hui,
t à un Viennois élégant et désabusé, M. André de Balthesser,
il prête les sentiments qui ne sont pas ceux de tout le monde.
ben und Meinungen se recommande d'une phrase de Sten-
l empruntée à *Henri Brulard :* « A vrai dire, je ne suis rien moins
sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire. Je trouve quelque-
beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout ». Balthesser n'est pas du
t un Brummel, bien qu'il se dise « Dandy et Dilettante ». Il n'a
le goût de plaire et la méditation a pour lui plus de prix que
uccès d'une de ses cravates. Le dandy n'orne son esprit que pour
ler dans la conversation. A lire ses maximes, qu'il n'a pas daigné
iembler lui-même, nous pensons que Balthesser méprise le monde.
si M. Schaukal ne pouvait-il faire autrement que de le supprimer
élégance. Il est tué en duel.

Kapellmeister Kreisler, bien que le personnage soit em-
nté à Hoffmann, ressemble comme un parent pauvre au brillant
le Balthesser. Ses fantaisies et ses rêveries, si elles sont d'ordre
intellectuel, n'en ont pas moins la même empreinte. En épigra-
cette phrase du *Kater Murr :* « Je veux parler de ceux qui sont et
ent des étrangers sur la terre, parce qu'ils appartiennent à une
nce supérieure et qu'ils tiennent cette essence supérieure pour la
lition de la vie. » Les lettres de Kreisen à son ami Théodor for-
t un « portrait imaginaire » des plus réussis et M. Schaukal, s'il
as pastiché Hoffmann, s'est admirablement pastiché lui-même.
uand on aura lu Balthesser et Kreisler, on ne s'étonnera pas que
Schaukal ait été pris d'un goût très vif pour l'œuvre de Prosper
mée. La précision un peu sèche du grand nouvelliste devait le
lire. Aussi le voyons-nous avec plaisir s'atteler à un travail qui aura
ninement l'influence la plus heureuse sur la production littéraire
nande. M. Schaukal publie, chez l'éditeur G. Müller, de Munich,

une édition de *Nouvelles choisies de Mérimée*. Le premier vol qui vient de paraître contient *Mateo Falcone ; Une vision de C les IX ; l'Enlèvement de la redoute ; Tamanga ; Une parti tric trac* et *la Vénus d'Ille*. Dans une copieuse préface, le traduc présente son auteur au public allemand.

§

Memento. — *Der Continent*, cette revue franco-allemande qui, après an d'existence, vient de cesser sa publication, fait paraître en tête de dernier fascicule une étude du professeur Raoul Richter consacrée « jugements de Nietzsche sur la France et jugements de la France Nietzsche ». L'auteur expose tout d'abord l'intérêt passionné que Nietz mit à suivre les choses de France, dès son plus jeune âge, puis il cite au long les opinions du philosophe sur la littérature française. L'influ de Nietzsche sur la France était plus difficile à déterminer. Le profes Richter analyse avec beaucoup de soin les différents travaux qui lui été consacrés, mais pour saisir l'importance que possède aujourd'hui nous l'œuvre du philosophe, il eût fallu montrer l'évolution actuelle d France. Le critique allemand n'a pas voulu aller jusque-là.

Les quotidiens ont déjà eu l'occasion de s'occuper de la *Neue R* qui publie l'article du général prussien en retraite de Pelet-Narbonne la décadence de l'armée française. Ce nouveau périodique bi-mensuel s'introduit avec une publicité très habile, défendra la puissance de l'a et de la marine allemandes, favorisera l'expansion coloniale et le germa à l'étranger. Elle sera du reste portée vers les réformes démocratiqu préconisera la liberté en art. A côté d'articles politiques et économi nous trouvons dans son premier fascicule (1er novembre) un fragmen dit d'un texte d'opéra de Richard Wagner, composé en 1833 et qui s'intituler *le Mariage*. M. Georg Hermann donne la première partie d nouveau roman *Henriette Jacoby*, qui sera la suite de *Jettchen Geb*

Maerz (1er novembre), l'intéressante revue que publie M. Albert La à Munich, consacre son article de tête au « danger social des homosexu L'auteur, le Dr H. Hutter, prétend que l'agitation que l'on fait pour p quer la suppression du fameux § 175 est scandaleuse par elle-même. un chantage à rebours et les hommes normaux doivent se défendre c les « anormaux ». Bernard Shaw s'amuse des théories absurdes de M Nordau.

Les « Mémoires » de Robert de Hornstein, que continuent à publi *Süddeutsche Monatshefte* (novembre), abondent toujours en souveni dits sur Richard Wagner. Le célèbre conteur Ludwig Ganghof paraître une comédie satirique, *le Droit à la fidélité*, dont la représen a été interdite au Burgtheater de Vienne.

Deutsche Rundschau (novembre) contient quarante-six lettres inéd Laube à Henri Heine, que commente M. E. Elster. Elles sont pleines d seignements inédits sur la lutte de la *Jeune Allemagne* libérale co réaction allemande. M. Carl Neumann poursuit son étude sur le « ment politique » de Jacob Burckhardt.

Dans *Hochland* (novembre), M. E. Reinhard étudie l'évolution reli

a poète Eichendorff. Il rappelle que M. Georges Goyau, dans son ouvrage ur l'*Allemagne religieuse*, a fort bien montré que les grands romantiques lemands, après leur conversion au catholicisme, ont été les défenseurs oquents de leur nouvelle protectrice.

Sous sa couverture, semblable à un drap mortuaire où flamboie le titre rouge, *Morgen* continue chaque semaine à nous attrister par son pan-rmanisme furieux. Littré avait déjà constaté (*la Philosophie positive*, 75) qu'en Allemagne c'est chez les *démocrates* que l'on trouve le chau-isme le plus étroit. *Morgen* ouvre ses colonnes au général von edow !

Das literarische Echo (1er novembre) donne le portrait du poète Wilhelm n Scholz. M. Hans Franck consacre une étude très complète à ce disci-e fervent de Liliencron et M. von Scholz s'analyse lui-même en quelques rases subtiles. — Signalons des inédits de E.-T.-A. Hoffmann, avec de rieux dessins (15 novembre).

Deutsche Kunst und Dekoration, pour suivre l'exemple de la revue nichoise *Die Kunst*, a changé l'aspect de sa couverture. L'Allemagne andonne peu à peu les arabesques de l'art nouveau pour revenir à des rmes plus simples. On se contente maintenant, pour imprimer un titre, s initiales classiques les plus discrètes. De même les meubles et les objets uels revêtent de nouveau des formes simples adaptées à leur usage. Le icicule de novembre est presque exclusivement consacré à un portraitiste clinois, Nicolas Pescheid, et aux architectes Campbell et Pullich.

Le *Monatsbericht des Wissenschaftlich-humanitaeren Komietes*, que us signalons ici de temps en temps depuis quelques années, s'est acquis e renommée mondiale par suite de la déposition de son directeur, le doc-r Magnus Hirschfeld, au procès Moltke-Harden. Le cahier de novembre ntient la déposition complète de M. Hirschfeld durant cette fameuse affaire. s quotidiens n'en avaient donné qu'un résumé très imparfait.

Nous nous excusons encore de signaler ici, en fin d'article, *Floréal*, xcellente revue luxembourgeoise. Dans la partie allemande de son numéro ctobre nous remarquons des vers de Nicolas Welter, professeur de litté-ure allemande à l'Athénée de Luxembourg. L'Allemagne lui doit en grande rtie la connaissance de nos Félibres. Ses ouvrages sur Mistral, sur Au-el, sur Romanille ont eu un grand retentissement. Cet Austrasien ac-mplit la mission séculaire de sa race, qui est d'introduire dans les Ger-nies barbares les monuments de la civilisation latine. Mais, poète lui-me, il sait s'inspirer des grands exemples pour renouveler sur le mode vençal la poésie allemande. — Un roman de M. Eugène Forman, *Packis denfart*, paraît actuellement dans *Floréal*. C'est une satire du monde raire et nous y trouvons des vers français, parodie amusante du sym-isme d'il y a vingt ans, qu'eût pu signer notre Adorée Floupette.

HENRI ALBERT.

LETTRES RUSSES

eux jubilés littéraires : Léo Tolstoy; Olga Tchiomina.

C'est avec une véritable tristesse que je me vois obligé de parler jubilé, du 55e anniversaire littéraire de **L. Tolstoy**.

Pensez à ce que serait un jour pareil dans un pays civilisé quelco que. L'y voyez-vous passé non seulement sans fête nationale, sans hommage public, mais encore marqué d'un scandale ?

Je le répète, c'est avec un véritable tristesse — je ne dirai pas patr tique, le mot ne répond plus à l'idée — c'est avec un sentiment d'u véritable honte pour une certaine société dite civilisée, pour une c taine presse, que je signale la manière dont on a fêté en Russie 55e anniversaire de l'activité littéraire de Tolstoy.

Il n'y a eu de solennité nulle part en Russie, bien que les jo naux aient signalé le jubilé à temps. Par contre, on a attaqué à m armée la propriété de Tolstoy. Quelques proches parents ont eu mauvais goût et le manque de tact d'en saisir les autorités, et scandale éclata.

Il s'est trouvé des journalistes et des grands journaux pour couv d'injures le patriarche des lettres russes, lui rappelant « qu'il avait c sa propriété à sa femme et sa famille pour pouvoir se dispenser de to charité et de tout secours au prochain », on lui reprocha « son présomptueux et borné réactionnaire », etc. Des caricatures méch tes et imbéciles, conçues dans le même esprit, furent imprimées d des journaux qui se targuent de « littérature » et de grand tirag Ce fut une semaine d'orgie inconvenante et insolente. J'aurais co pris, et tout le monde avec moi, une critique si sévère, si in toyable fût-elle, des idées philosophiques, sociales et politiq du grand écrivain. Dans le domaine des idées, des lettres, des ar n'y a pas, certes, de tzar. Et quelque grand que soit un écrivai prête le flanc à la critique et d'autant plus qu'il est plus grand, tout lorsqu'il descend de sa tour d'ivoire dans notre vallée de m res et de larmes pour se mêler à la « bataille de la vie »... On p et il faut combattre, le cas échéant, les idées et l'influence poss de Tolstoy philosophe, de Tolstoy propagandiste se mettant en tra du mouvement libérateur ou le desservant... Mais le couvrir de l et d'injures, lui, le plus grand écrivain de notre pays et de n temps, même s'il s'est survécu et se trompe en se croyant aussi g et également compétent dans les domaines autres que les Lettre quelle preuve d'inconscience, de manque de culture et d'ignoran Mais passons : j'en ai assez dit.

Consolons-nous, en revanche, avec les petites manifestations — lées il est vrai, — de gratitude, de noblesse et de tolérance de la des poètes tels que Tchioumina, dont je parle plus loin, de lit teurs tels que Jablonovsky, Khiriakoff, Sakmaroff, Rosa Izmaïloff, etc., qui consacrèrent de belles poésies et études à la g de Tolstoy dans *l'Hebdomadaire Illustré*, le *Tovarichtch*, le *No Slovo*, etc.

De toutes ces études j'en citerai une très originale et très docu

ire, due à la plume de mon érudit confrère N. Bernstein, et intitu-
e : *L. Tolstoy et la Musique*. M. Bernstein commence son étude
r un résumé succinct, mais très substantiel, des idées d'ailleurs con-
ues de Tolstoy sur l'art en général et sur la musique en particulier.
olstoy, qui détrône Shakespeare, l'avait déjà fait pour Schuhmann,
szt, Wagner, Berlioz et surtout Beethoven.

M. Bernstein a l'air d'excuser la méconnaissance du grand Beetho-
n par le grand Tolstoy en citant maints grands virtuoses et critiques
i ne reconnaissaient pas, eux non plus, le génie de Beethoven, ce
ilosophe musical allemand, comme l'appelle M. Bernstein. M. Bern-
ein, critique et écrivain toujours sagace, ne commet-il pas une
ute dans ce rapprochement entre des critiques qui diminuaient
ethoven, comme auteur, comme compositeur, et Tolstoy qui com-
t Beethoven par principe ? Mais consolons-nous de cette erreur de
. Bernstein, si erreur il y a, car il cite aussi parmi les détracteurs
Beethoven notre compositeur, feu Tchaïkovsky, ce qui lui permet
consacrer quelques pages brillantes aux relations de Tolstoy et de
haïkovsky. Tchaïkovsty et Tolstoy firent connaissance en 1876, et ce
t Tolstoy qui avait cherché à entrer en relations avec Tchaïkovsky
qui tint, dans la suite, à l'amitié de ce dernier.

Après la première poignée de main, raconte Tchaïkosvky, Tolstoy me dit : *veux me lier avec vous plus étroitement, je veux causer avec vous sique*. Et il se mit séance tenante à m'exposer ses vues musicales. D'a-s lui, Beethoven est dénué de tout don. Ce fut le début. Ainsi le grand ivain, le connaisseur de tous les cœurs, commença par dire, d'un ton ssurance absolue, une bêtise injurieuse pour un musicien. Je me mis à cuter. J'aurais dû lui faire la morale. Au lieu de cela je fis violence à s souffrances et me donnai l'air sérieux... Il vint dans la suite à plu-rs reprises chez moi. J'acquis la conviction que Tolstoy est un homme lque peu paradoxal, mais droit, bon, et, à sa manière, même sensible a musique.

A en juger par son journal, Tchaïkovsky ne tenait pas beaucoup ontinuer ses rapports avec Tolstoy, même après que celui-ci lui eut né une preuve éclatante de son admiration pour le virtuose russe : « Jamais peut-être de ma vie, raconte Tchaïkovsky, je n'ai été ant flatté et touché dans mon amour-propre d'auteur que lorsque stoy, assis à côté de moi, fondit en larmes » en écoutant l'andante *quatuor en ré majeur* de Tchaïkovsky.

Cependant le compositeur cessa bientôt toutes relations avec Tols-, étant en désacord complet avec lui sur les questions de musi-. Il trouvait chez Tolstoy un trait qui n'est pas du tout propre grands hommes : « abaisser un génie universellement reconnu on propre *manque d'entendement* est, en effet, le propre d'hom-s bornés ». Cette *froideur* de Tchaïkovsky pour Tolstoy ne l'em-

pêcha pas cependant, bientôt après l'apparition de *la Mort de Pi Iliytch*, de Tolstoy, de proclamer celui-ci « le plus grand de tous artistes écrivains qui aient jamais existé. Lui seul permet à Russe de ne point baisser la tête lorsque devant lui on dresse la l de tout ce que l'Europe a donné de grand au monde. Et le patr tisme ne joue aucun rôle dans ma conviction de la valeur infi presque divine, de Tolstoy».

Et Tchaïkovsky écrit au grand duc Constantin, poète et prési de l'Académie Impériale, pour lui communiquer les fortes émoti qu'évoque en lui la lecture de certaines pages de Tolstoy. Ici je une observation intéressante de Tchaïkovsky :

Tolstoy contemple les hommes qu'il peint d'une telle hauteur que hommes lui paraissent de pauvres pygmées nuls et misérables, aigris leur aveuglement, sans but et inutilement hostiles les uns aux autres et il en a pitié. Chez Tolstoy il n'y a jamais de malfaiteurs; tous ses sonnages lui sont chers et dignes de compassion; tous leurs actes so résultat de leur esprit borné, de leur égoïsme naïf, de leur impuissan de leur nullité. C'est pourquoi il ne punit jamais ses héros de leurs mé comme le fait Dickens (que j'aime aussi beaucoup); au reste, il ne jamais de malfaiteurs absolus, mais seulement des hommes aveuglés. humanisme est infiniment plus haut et plus large que l'humanitarisme timental de Dickens et s'élève presque à la hauteur de la définition méchanceté humaine exprimée dans les paroles du Christ : « Car il savent pas ce qu'ils font. »

Tchaïkovsky a même été un certain temps sous l'influence de T toy et voulait renoncer à écrire des opéras (vers 1883), mais bi après il revint et en écrivit quatre : *Mazeppa*, *l'Enchanteresse* (18 *la Dame de Pique* (1890), *Jolanta* (1892). Tchaïkovsky exp un jour le regret que le « bavard génial » (comme il appela un Tolstoy) n'ait jamais parlé art : il mourut, en effet, quatre ans a 1897, date de l'apparition de *Qu'est-ce que l'Art?* de Tolstoy. qui l'aurait douloureusement surpris et ce qui ne nous étonne lement — après ce que nous venons de dire — c'est que Tolst mentionne même pas le nom de Tchaïkovsky.

La place nous manque pour que nous suivions plus longt l'étude de M. Bernstein et surtout ses citations des œuvres de To pour montrer quelle part importante la musique occupe dans la sée et dans les écrits du grand écrivain, musicien et accompag accompli lui-même. M. Bernstein rappelle aussi le programme leçons de musique qu'il a introduites dans l'enseignement d école, à Iasnaïa Poliana...

Tout l'exposé de M. Bernstein est fort curieux et présente un très ingénieux de résumer la conception de Tolstoy en matiè musique. Mais je ne trouve pas que M. Bernstein soit dans ses co

ns tout à fait fidèle à ses prémisses et à tout l'ensemble de son
ide, lorsqu'il dit que l' « avis du penseur de Iasnaïa Poliana » est
e « la musique doit avant tout satisfaire aux exigences de l'art de
vie quotidienne du peuple et que :

« Prenant en considération que *le domaine de la musique com-
nce justement là où finit le pouvoir de la parole*, l'avis de
lstoy ne se trouve pas dépourvu de tout fondement. Sa théorie elle-
me, d'après laquelle « la tâche de l'art consiste précisement à ren-
e compréhensible et accessible ce qui pouvait être incompréhensible
inaccessible sous forme de pensées ».

En est-il vraiment ainsi après le traité sur l'Art de Tolstoy et après
mépris qu'il a exprimé à Tchaïkovsky sur le « genre Beethoven
Schuhmann — Berlioz »? Je me permets d'en douter.

§

Presque en même temps que le jubilé de Tolstoy, nous avons fêté ici
ec beaucoup d'entrain, de plaisir et de solennité, le 25e anniver-
ire littéraire d'une femme charmante, d'un poète exquis et de grand
ent, **Mme Olga Nicolaievna Tchioumina-Mikhaïlova**.
i que Mme Tchioumina relève d'une grave maladie, la solennité eut
u chez elle, le 16 octobre. Ce ne fut qu'un défilé ininterrompu de
légués des sociétés littéraires, d'écrivains, d'amis qui apportaient
s fleurs, et les félicitations des camarades, des rédactions de jour-
ux, etc.

« Vieux » et « jeunes », toutes les coteries, toutes les « écoles »
rent unanimes et confondirent leurs éloges à l'adresse de celle que
artistes *purs* aussi bien que les poètes et écrivains à tendance
ciale reconnaissent comme des leurs.

Ayant commencé il y a un quart de siècle par des nouvelles et des
ésies d'art pur, Mme Tchioumina a peu à peu élargi son horizon et
devenue un grand poète dans le vrai et large sens du mot. Après
chants de tristesse des années 80 et 90 du siècle dernier, lors-
'elle priait : « Oh, mon Dieu! Entends mes prières, oh, ne nous
sse pas, abandonnés, nous endormir! » elle s'élève jusqu'aux
andes espérances en la vie, en la victoire de cet idéal qu'elle
ignait inaccessible aux hommes.

Plusieurs volumes de poésies originales, des traductions remar-
ables de la *Divine Comédie* et du *Paradis Perdu* ainsi que d'œu-
s de Victor Hugo, de Byron, de Heredia, de Richepin, de Ten-
son, de Walter Scott, de Verlaine, de Rodenbach, etc., sont là pour
noigner de l'œuvre et du talent de Mme Tchioumina que l'Académie
périale elle-même a plusieurs fois couronnée de ses prix, la der-
re fois — attention délicate et aimable — le jour même de la
e jubilaire. Mais le plus grand honneur pour le poète ce fut tout

de même le grand prix Pouchkine décerné à Mme Tchioumina p l'Académie, pour sa traduction du *Paradis Perdu*, ce qui fut u révélation pour le grand public russe qui lit. Depuis deux ans, journal le *Tovarichtch* publie des satires quotidiennes, signées pseudonyme *Boy-Cott*. Nous, les initiés, nous savions que Boy-C et Mme Tchioumina c'est la même personne. Les critiques, toujo indiscrets, ont dévoilé le pseudonyme, et toute la Russie sait qu'e possède un grand satirique-femme, la première, que je sache. sous les yeux la seconde édition du petit volume, intitulé : *B Cott. Sur les thèmes des jours de la Liberté*, vrai bijou, recu de satires sanglantes contre les méchants, les laids, les menteurs les criminels des deux dernières années. Le verbe est puissant, langue impeccable, le vers harmonieux, — le tout digne des aut œuvres du poète.

E. SÉMÉNOFF.

VARIÉTÉS

Les rapports du budget du ministère de l'Instru tion Publique et des Beaux-Arts pour 1908. — Mal l'intérêt des considérations générales développées par M. T. St dans son très remarquable rapport sur le Budget de l'Instruct Publique, il n'est pas possible de le suivre ici dans cet ordre d'id et force est de s'en tenir à quelques points particuliers. L'un de c qui montrent le mieux la largeur de vues du rapporteur est celui est relatif à la situation faite par l'Etat aux savants, voire aux hom de lettres et aux artistes.

A l'heure actuelle, le métier de savant est devenu, sinon impossible moins singulièrement difficile. Il n'existe pas en France de fonctions p ques où un homme puisse se livrer entièrement à des recherches sci fiques. Il doit enseigner, ou faire passer des examens, ou donner consultations, ou visiter des malades, ou dresser des catalogues, ou ré dre au public. Le mal, à vrai dire, ne serait pas grave si de jour en jo temps dont disposent un professeur, un bibliothécaire, un archiviste les travaux originaux qu'ils poursuivent ne se restreignait pas davan Les professeurs de l'enseignement supérieur sont tenus de prépare cours faits en vue de tels ou tels examens, ils siègent de longues h en face des candidats au baccalauréat, à la licence, au doctorat, aux d mes d'études supérieures, aux certificats institués pour les étrangers.

M. T. Steeg revient à cette idée à propos des maîtres du Co de France. Il n'y a pas lieu, dit-il, de trop se préoccuper du p qui assiste à leurs cours et l'essentiel est que les professeurs y e sent les résultats auxquels les ont conduits leurs travaux person

Il serait même regrettable que le souci de donner strictement les

ute leçons imposées par le règlement détournât les professeurs de leurs cherches. Quand on songe à l'œuvre d'un Claude Bernard, d'un Renan d'un Berthelot, on se demande si l'effort qu'ils accomplissaient en vue de nseignement n'aurait pas été d'un rendement plus utile s'il avait été uni- ement dirigé vers la découverte... L'obligation de parler du haut d'une aire au lieu de travailler dans leur laboratoire ou dans leur cabinet ne it pas peser trop lourdement sur ces hommes.

C'est dans le même esprit que le rapporteur parle du personnel de Bibliothèque Nationale. On sait qu'une des questions les plus téressantes à ce propos est celle de l'impression des catalogues. A eure actuelle on imprime quatre volumes par an, et le 31e volume, *olombi-Corbiot*, est en composition. Il suffirait d'augmenter de .000 francs le crédit actuel pour qu'on puisse faire paraître six lumes au lieu de quatre, et terminer ce travail considérable :s 1930. Souhaitons que le Parlement entre dans cette voie, l'an ochain. Le ministère de l'Instruction publique publie parallèlement catalogues des manuscrits et des incunables ; le catalogue des nuscrits des Départements (tome XXXIX *bis*) et ceux des manus- ts de la Chambre des Députés, du Sénat, du ministère de la Marine : été terminés en 1907. Pour l'année suivante, on nous promet les alogues des manuscrits de l'Ecole des Beaux-Arts, de la Faculté de decine, de l'Assistance Publique, du ministère de l'Intérieur et de mairie du XVIe arrondissement (Fonds Parent de Rosan).

l est du reste regrettable que cette dernière collection se soit rée dans une petite bibliothèque de quartier et il eût été préfé- le qu'elle pût entrer à la Bibliothèque Nationale, à laquelle d'assez nbreux dons ont été faits pendant les dix dernières années. Ce sont re autres les papiers de Mme Roland, de Lamartine, de Thiers, de riette, le célèbre collectionneur, et la correspondance des Goncourt.

e chapitre des missions n'est pas sans éveiller quelque curiosité. rai dire elles ont été de façon générale attribuées à des gens de ite certain. Tandis que M. Gayet continue ses fouilles à Antinoë, M. Léon Séché va dépouiller les archives de l'église janséniste trecht, M. Emile Bertaux fait des recherches sur l'art espagnol dant la Renaissance et le XVIIe siècle, et ses travaux, ajoutés à x de M. Sampere y Miquel, contribuent à nous faire mieux con- re cette partie encore obscure de l'histoire. Parmi les missions rdées par le sous-secrétariat des Beaux-Arts, il convient égale- t de signaler celles de M. Armand Dayot chargé d'étudier les col- ions particulières en Italie, de M. Gabriel Mourey, qui profita de position de Pérouse pour étudier l'art ombrien, et de M. Louis net, qui fait une enquête sur l'art décoratif en Europe.

M. Louis Buyat, chargé du rapport du service des Beaux-Arts, a sté tout particulièrement sur l'enseignement du dessin.

Au Japon, les enfants apprennent en même temps à dessiner et à écr
L'importance de cet enseignement apparaît à tous ceux qui s'inquiète
former le goût du public. Il est nécessaire aussi si nous voulons conse
à certaines de nos industries le prestige qu'elles doivent au goût de c
qui y travaillent. L'art décoratif sous toutes ses formes, soit qu'il par
s comptueuse demeures, ou qu'il se manifeste dans le plus petit bibe
demande des artisans qui soient aussi des artistes... Sans compter qu'il
infiniment plus agréable d'avoir constamment sous les yeux des objets
formes harmonieuses, il est à peine besoin d'ajouter que l'éducation
goût se fait vite par la contemplation à toute heure, au logis, de ce
mérite de retenir le regard... Mais ce qui subsiste, c'est le manque d'é
cation esthétique. La valeur d'enseignement de la peinture n'est réelle
si on essaie de pénétrer l'histoire d'une époque, les conditions mêmes
milieu desquelles un art est né, s'est développé, a vécu. Cette philoso
de l'art essentielle, nécessaire pour comprendre et admirer, combien la
vent? Combien l'enseignent? Il ne suffit pas de faire des cours à l'E
des Beaux-Arts. Des conférenciers devraient se trouver qui révéler
certains jours aux élèves des écoles primaires, des écoles supérieures,
lycées, au public enfin, les secrets de la formation des grandes époq
Voilà qui serait utile et qui formerait une élite capable d'apprécier.

Nous n'y sommes pas encore. Ce n'est pas au moment où l'o
plaint de l'encombrement des programmes de tout ordre qu'il
possible de les surcharger de matières nouvelles. Et pourtan
serait-il pas infiniment plus précieux de développer la culture es
tique des jeunes gens que d'encombrer leur mémoire de notions sc
tifiques confuses et complètement inutiles dans la vie ordinaire
tout cas il serait désirable, comme le demande M. Buyat, qu
inspecteurs du dessin relèvent de la même administration qu
professeurs ; l'inconvénient d'attribuer à divers ministères des e
gnements semblables pourrait être supprimé par la création du m
tère de l'éducation nationale réclamé avec raison par M. T. Ste
Il faut d'ailleurs reconnaître que M. Dujardin-Beaumetz utili
mieux des intérêts de l'art les crédits qui lui sont confiés. Il n'es
d'exposition qu'il ne prenne la peine de visiter, pas d'effort in
tant ou collectif qu'il n'encourage par quelque achat. Avec lui,
a abandonné toute doctrine esthétique officielle; il est devenu, c
se plaît à le constater M. Buyat, d'un éclectisme rare. M. Duja
Beaumetz achète aux Indépendants, au Salon d'Automne, auss
qu'aux Artistes Français ou à la Société Nationale. Il suffit d
courir la liste des commandes ou des achats faits par son ad
tration pour constater que l'Institut n'est plus le seul inspirate
la rue de Valois. Sans doute on charge encore M. Bonnat de pein
portrait de M. Fallières; mais on voit qu'en même temps des a
de toutes les écoles ont des œuvres acquises. J.-P. Laurens, G.
V. Marec, G. La Touche, René Ménard voisinent avec Gaston

er, Charles Guérin, L. Süe, Emile Roustan, R. Debraux, Jacques mon, P. Signac, Lebasque ou Mlle Bermond. Et selon M. Buyat, uand l'Etat achète ainsi, son but principal doit être de permettre à s artistes de valeur de vaincre des difficultés passagères en prenant s œuvres qu'un public, mal informé, dédaigne encore. C'est chose autant plus difficile qu'on sait à quelles influences politiques, à uelles influences de clocher, est fatalement exposé un directeur des eaux-Arts. Aussi M. Dujardin-Beaumetz a eu fort raison de faire aque année une exposition de toutes les œuvres acquises par l'Etat, de permettre ainsi le contrôle du public et de la critique.

Les journaux n'ont pas manqué de nous faire connaître, d'après rapport de M. Buyat, quels étaient les appointements donnés aux tistes de l'Académie nationale de musique. Et malgré que Mlles Zamlli et Sandrini se voient octroyer annuellement environ 30.000 francs us sommes obligés de constater que le métier de danseuse est peu ratif. Mieux vaut être soprano à 60.000 francs par an, comme ne Grandjean, ou 7.500 francs par mois comme Mme Bréval. La ix de basse de M. Delmas coûte 84.000 fr.; c'est le prix qu'on met alement à la voix de ténor de M. Affre. Quant à M. Alvarez, il est rté pour 8.000 francs mensuels ; mais il a eu soin de nous infor- r qu'il ne se contente pas de ces appointements de misère, et qu'en dité il touche le double. Je ne parle que pour mémoire des seieurs de moindre importance, de M. Scaramberg, qui n'a que 000 fr., de M. Noté, qui descend à 55.000 fr. M. Buyat a fait narquer avec raison qu'il vaudrait mieux renoncer au système des lettes, et composer des troupes homogènes, ainsi que l'a fait Antoine dans son théâtre. Mais si intéressantes que soient les narques de M. Buyat, nous ne nous ferons pas trop d'illusion sur r sort ; un rapport parlementaire, si étudié qu'il soit, tel celui de T. Steeg, si spirituel qu'il soit, tel celui de M. Louis Buyat, est document que de rares curieux se hasardent à ouvrir ; après que s nous sommes livrés aux plus belles dissertations, nous n'avons de en France de changer quoi que ce soit, et tout, bien entendu, tinue à aller comme par le passé, ou à peu près.

TRISTAN LECLÈRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

A. Moret, *La Magie dans l'Egypte ;* Leroux. » »

Histoire

e Champion : *Vue générale de Histoire de France ;* Colin. 3.50

phin Meunier : *La Comtesse de rabeau* (1752-1800), d'après des cuments inédits ; Perrin. 5 »

G. Maspero : *Causeries d'Egypte ;* Guilmoto. 3.50

Gabriel de Mun : *Richelieu et la Maison de Savoie ;* Plon. 7.50

F. Portal : *La République marseillaise du XIII^e siècle ;* Marseille, Ruat. » »
Regnault de Beaucaron : *Donations et fondations d'anciennes fam champenoises et bourguigno* (1175-1906) ; Plon.

Littérature

Pierre de Bouchaud : *Giosué Carducci ;* Sansot. 1 »
Th. Carlyle : *Essais choisis de critique et de morale,* trad. de l'anglais, avec une introd. par Edmond Barthélemy. « Mercure de France ». 3.50
Thomas Carlyle : *Lettres de Thomas Carlyle à sa mère,* revues sur les orig. par M. Alex. Carlyle, trad. par Emile Masson, avec un portrait. « Mercure de France ». 3.50
Jean Dartis : *Pedis Admiranda ou les merveilles du pied,* publ. par Marcel Godet ; Champion.
Jean Dornis : *Le Roman italien ;* d'édit. littér.
Maurice Magre : *Conseils à un j homme pauvre qui vient faire c littérature à Paris ;* B. Grasset.
Maurice Masson : *Alfred de Vig* Bloud.
Michel Salomon : *Charles Nodier Groupe romantique ;* Perrin.
F. Vézinet : *Les Maîtres du Ro espagnol contemporain ;* Hach

Philosophie

Alfred Fouillée : *Morale des Idées ;* Alcan. 7.50
Jules de Gaultier : *La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs ;* « Mercure de France ». 3.50
Gérard de Lacaze-Duthiers : *L'Uni l'art ;* Ollendorff.
Xavier Moisant : *Dieu. L'expér en métaphysique ;* Rivière.

Poésie

F. A. Adam : *Après la Moisson, 1857-1900 ;* Plon. 3.50
André Delacour : *Les Oasis ;* Plon. » »
Nicolas Deniker : *Poèmes ;* « L'Abbaye ». » »
Albert Noblet : *Les Feuilles qui bent ;* Lemerre.
Henri Potez : *Petite anthologie Nord et du Pas-de-Calais ;* Lill Robbe.

Publications d'Art

Léonard de Vinci : *Textes choisis. Pensées, théories, préceptes, fables et facéties,* trad. dans leur ensemble pour la prem. fois, avec une in par Péladan. Portrait et xxx similés. « Mercure de France ».

Questions coloniales

Colonel E. Diguet : *Annam et Indo-Chine francaise ;* Challamel. » »
Commandant Prosper Germain *France Africaine ;* Plon.

Questions religieuses

Wilhelm Schneider : *L'Au-delà ;* Bloud.

Roman

L. Bertrand : *L'Invasion ;* Fasquelle. 3.50
Maria Biermé : *Rayons d'Ame ;* « Belgique artistique ». 3.50
Daniel Chastaing : *Mon moi intime ;* Carrington. 3.50
Charles Chabault : *Le Triomphe d'Aphrodite ;* Méricant. » »
Marcel Dhanys : *Les Perplexités d'Hélène Tis ;* Sageret. 3.50
Lucien Donel : *Récits épisodiques, tirés des mémoires d'un voyageur ;* Haton.
Mary Florian : *Mystérieux Dessein ;* Calmann Lévy. 3.50
Ludovic de Gaigneron : *Le Bélier ;* Lemerre. 3.50
Gilbert de Voisins : *Le Démon secret ;* Soc. d'édit. littér. 3.50
Alfred C. Lavauzelle : *Paillardises d'antan ;* Stock. 2 »
Jean Lorrain : *Maison pour Dames ;* Ollendorff. 3.50
Madol : *Journal d'un Mannequin ;* S
Emile Moselly : *Jean des Brebis Livre de la Misère ;* Plon.
Mrs. Paul : *Oncle Raoul,* trad. de glais par F. Charron ; Colin.
Sander Pierron : *Les Images du min ;* Bruxelles, « Belgique artis et littér. »
E. Schiffmacher : *Job ;* Lemerre.
K.-C. Thurston : *John Chilcote* trad. de l'anglais par Alfred M Libr. Universelle.
Marcelle Tinayre : *La Rançon,* éd. ; Calmann Lévy.
M^lle C. Trouessart : *Le Choix d nelle ;* Hachette.
Pierre Veber : *Les Belles Hist* Stock.
Willy : *Un petit vieux bien pr* « Auteurs modernes ».

Sociologie

is Coudurier : *Une ville sous le ré-ime collectiviste*, Plon. » »
Mérejkowsky, Z. Hippius, D.-M. hilosophoff : *Le Tsar et la Révolu-ion ;* « Mercure de France ». 3.50
Albert Schatz : *L'Individualisme économique et social ;* Colin. 5 »
X. : *Petit Cours de Morale administrative ;* Sageret. 1 »

Théâtre

ah Bernhardt : *Mémoires ;* Fasquelle. 1 »

Voyages

ave Mirbeau : *La 628-E8 ;* Fas-uelle. 3.50
Marcel Reymond : *Grenoble et Vienne ;* Laurens. 3.50

Divers

phi Fabrice : *L'Opium à Paris ;* Juven. 3.50

MERCVRE.

ÉCHOS

ne lettre de M. Jean Marnold : M. Mesure et M. Vieilhomme. — Sépulture ed Jarry. — Folklore savoyard et genevois. — Wagner débutant. — Lettres lites de Voltaire. — La parodie de Tannhäuser. — Une Conférence sur Albert ain. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Jean Marnold :

Cher Monsieur Vallette,

ans son intéressante *Conversation entre M. Mesure et M. Vieilhomme*, Le Dantec, à propos des « résonnateurs de Helmholtz », fait dire à Mesure : «... Un résonnateur, étant au repos dans un air qui transmet sons divers, se met brusquement à vibrer, si, au milieu de ces vibra-s variées, il en passe une qu'il peut reproduire ; il se met en mouve-t dès qu'il est sollicité par un son identique à celui qu'il produit lui-me *quand je le mets en branle avec un archet.* »

y a là une erreur matérielle qu'il est peut-être bon de signaler à l'au- parce qu'elle fait tache dans son raisonnement, encore que les déduc-ns qui s'ensuivent n'en souffrent nulle atteinte et demeurent conformes réalité.

es résonnateurs de Helmholtz sont des sphères ou des tubes coniques ou driques en verre, en laiton ou en carton, percés aux extrémités oppo-de deux ouvertures, dont l'une peut être introduite dans l'oreille is que l'autre communique avec l'air ambiant. Les dimensions de ces nateurs déterminent le volume de la masse d'air intérieur capable de r « par influence » pour produire le « son propre » du résonnateur, miné par ledit volume, lorsqu'un son de période vibratoire identique mis dans l'air extérieur. On obtient aussi les vibrations de la masse contenue dans les résonnateurs, en faisant vibrer devant l'un de leurs es des diapasons accordés à leur unisson. Helmholtz réalisa ainsi les s simples » dont il se servit pour la synthèse des voyelles et des es. Mais c'est la masse d'air intérieur qui est ici le corps sonore et vibrant considéré. Jamais les résonnateurs ne sont « mis en branle avec rchet », ce qui, ou bien ne produirait aucun son (carton), ou bien, le ossible échéant (verre, laiton), fournirait des sons tout différents de dont il s'agit.

Si M. Vieilhomme eût été mieux informé, il avait une belle occasio réclamer à son tour « la définition » du résonnateur. Heureusement ne manifeste même aucun goût pour le genre d'exercice qui consi « définir les mots ». Et, au fond, peut-être bien qu'il a raison jusqu' certain point. Quant on s'y entête, on éprouve que c'est un peu comm on versait de l'acide sur un fragile tissu de soie. Ça fait un trou, qui largit plus on verse. Il y a cependant des gens comme M. Mesure, ne peuvent pas s'empêcher d'en verser toujours, et sur les plus chato tes étoffes. Et peut-être aussi qu'ils n'ont pas tort non plus, car, à tra les trous, on distingue parfois vaguement quelque chose. Seulement, o arrive à ne plus pouvoir « causer », ce qui est souvent très ennuyeux, exemple quand on dîne en ville.

Bien cordialement vôtre,

JEAN MARNOLD.

§

Sépulture Alfred Jarry. — Nous rappelons que la souscri ouverte dans notre dernière livraison sera clôturée le 5 décembre, et nous donnerons dans notre livraison du 16 décembre la liste des sous teurs et les indications sur l'emplacement de la sépulture.

§

Folklore Savoyard et Genevois. — Nous recevons la lettre vante :

Versailles, 18 novembre 1907.

Mon cher ami,

Je vois contester par M. Van Gennep à M. Dumur l'existence, à Genève, monnaie d'argent appelée *patagon*. A vrai dire, j'ignore la date d'émission de monnaie, n'étant point versé dans la numismatique ; mais la date indiqué M. Dumur paraît vraisemblable.

Ce qui est sûr, c'est qu'une monnaie nommée *patagon* était d'usage cou Genève et dans les pays environnants au XVIII^e^ siècle. Elle correspondait à vieil écu de six livres, et valait, en monnaie française, 6 livres, 13 sous, 4 d On lit dans une lettre du Président de Brosses à Voltaire de janvier 1761 : torze moules de bois vendus à M. de Voltaire à trois patagons le moule. »

C'est peut-être à cause de son grand module que cet écu était surnommé *pa* les Patagons étant alors réputés géants. M. Van Gennep nous dira que Savoyards, ni les Genevois ne connaissaient les Patagons. Non sans doute. Mais la gloire m'échut de servir ma patrie, j'ai subi un adjudant surnommé fort longtemps *Patagon* à cause, j'imagine, de sa taille, qui était très petit bleus de l'escadron, presque tous d'origine paysanne, n'étaient guère plus s que les Savoyards de M. Van Gennep. Cependant ils désignaient fort bien guerrier par son sobriquet, et même ne lui connaissaient point d'autre nom

Jean Patagan, cela veut peut-être dire *Jean le Grand*. Le sens se retro assez bien dans le couplet :

« Djan patagan
M'a fé dé gan,
Djan l'boffu (*bossu*)
M'l'za décosu. »

Bien à vous,

CAUSSY.

Si, maintenant, sans fausse honte, nous ouvrions le Larousse :

Patagon. s. m. (pa-ta-gon, espagn. *patagon* et *pataca*, de l'arabe *b* abréviation de *abou tâca*, père de la fenêtre, parce que, dit-on, les Maures pour les pieds-droits d'une fenêtre les colonnes d'Hercule figurées sur les espagnoles). Métrol. Monnaie d'argent espagnole valant environ 3 francs. — A monnaie d'argent flamande, dont la valeur varia de 48 à 58 sous. — Ancien naie d'argent de Genève, valant 5 fr. 05.

§

Wagner débutant. — Un témoin de la *première* de Rienzi à Dresde pporte cet enfantillage du futur Maître de Bayreuth. Le soir de la repré-ntation, dès l'heure de l'ouverture des guichets, Wagner tout surexcité, Frau Minna se postèrent en face du théâtre de manière à inspecter la ace et à surveiller l'entrée. A chaque personne qui semblait se diriger rs la caisse, c'étaient des cris de joie : « Tu vois ! il va aussi au théâtre. » le passant passait, c'étaient des mines de désappointement ; mais aussi and arrivait un groupe : « Attention ! en voilà qui y vont peut-être ssi. » Quelle ne dut pas être l'exultation du jeune couple les jours sui-nts, quand l'œuvre faisait salle comble et que Wagner ne pouvait même is obtenir de billets pour les membres de sa famille qui arrivaient tout près à Dresde jouir du triomphe !

§

Lettres inédites de Voltaire. — La collection de manuscrits léguée emment à la Bibliothèque de Hambourg par Mme Elisabeth Campe, fille l'éditeur B.-G. Hoffmann, contient des lettres de Voltaire qui seront mises jour pour la première fois. Elles font partie de la correspondance, dont ne connaissait jusqu'ici que deux lettres, qu'il entretint avec le philoso-: et mathématicien S'Gravesend, de Leyde, à un moment (1731) où il ccupait beaucoup de physique. Voltaire lui demande des renseignements les découvertes de Newton que S'Gravesend était le premier à propager Hollande. La lettre du 29 février 1740, de Bruxelles, mentionne en ces ter-s le tome IV des leçons de Physique de De Molières : « Le pauvre garçon ronne son œuvre par une démonstration de la Providence d'où il appert rement qu'elle ne l'a pas chargé de défendre ses droits. Il se base sur ait qu'un corps qui pèse 5 livres pourrait en peser 7 suivant les condi-is dans lesquelles il serait placé. Ce ridicule sophisme, que le plus mau-géomètre percevrait, a été accepté par plusieurs docteurs de notre Uni-sité de Paris. » Une autre lettre, datée de Bruxelles aussi, 21 août, laisse le crédit dont Voltaire jouissait à Berlin : il propose d'y faire obtenir place d'Académicien appointé à « l'Italien qui introduit en Suisse les nes théories de Newton. »

§

Une Conférence sur Albert Samain. — Le 4 décembre, à trois res, aux Conférences du Luxembourg, 18, rue du Luxembourg, Albert de Bersaucourt fera une Conférence sur Albert Samain.

§

ublications du « Mercure de France » :

EXTES CHOISIS DE LÉONARD DE VINCI. *Pensées, Théories, Préceptes, les et Facéties*, traduits dans leur ensemble pour la première fois d'après manuscrits originaux et mis en ordre méthodique, avec une introduction Péladan. Portrait de Léonard de Vinci et XXXI facsimilés de dessins et uis. Vol. in-18, 3 fr. 50.

SSAIS CHOISIS DE CRITIQUE ET DE MORALE, de Thomas Carlyle, traduits de glais avec une introduction par Emond Barthèlemy. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LETTRES DE THOMAS CARLYLE A SA MÈRE, dont plusieurs inédites, rev sur les originaux par M. Alexandre Carlyle, traduites par Emile Mass avec un portrait de Mrs. Carlyle. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LA DÉPENDANCE DE LA MORALE ET L'INDÉPENDANCE DES MŒURS, par J de Gaultier. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LE TSAR ET LA RÉVOLUTION (Le Tsar pape. La Révolution et la Violer Religion et Révolution. La Vraie force du Tsarisme), par D. Merejkows Z. Hippius et Dm. Philosophoff. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel :

Edouard VII aura demain soixante-six ans accomplis et entrera dans sa soixa septième année. — *L'Etoile Belge*, 10 novembre.

Oui, c'est à l'âge où il était plus nécessaire, plus agréable de suivre le jupon passe, qu'il s'est plongé dans la lecture de Kant, de Schopenhauer, Nietzsche, kounine, Kropotkine, philosophes qui auraient mieux fait de ne jamais naître Cour d'assises de la Seine, 9 octobre, Réquisitoire de l'Avocat général.

M. Apponyi n'est pas un oiseau utile, mais un corbeau vorace. Cet oiseau proie magyar voudrait dévorer la tête du mouton tout en voulant que le mo demeure en vie. Au XX^e^ siècle, cela est impossible. — L. TOLSTOÏ, *Russkoje Sl* 29 septembre.

Son mariage lui apportait une dot considérable et augmenta par là les mo insuffisants de son époux. — Dr VON REBER, Catalogue français officiel de la B cothèque ancienne, Munich, 1885.

Concluons donc : Je, Ragueneau,
Rimailla la note présente...

G. DADIN, *le Grillon*, 31 octobre.

Aux jours d'équinoxe, le soleil se lève partout à six heures du matin et se che à six heures du soir, alors qu'en temps ordinaire les points de l'équa seuls, jouissent de ce privilège égalitaire, et, par conséquent, essentiellement d cratique. Est-ce pour cela que les Etats de l'Amérique traversés par l'équa sont tous en République ? — ALPHONSE BERGET, *le Journal*, 6 septembre.

Cette brochure était écrite en russe et je ne connais aucune langue slave, pas le russe que le hongrois. — *Le Courrier Européen*, 16 août.

Alors on venait d'assassiner le général Brune à Avignon, et les cervelles dionales bouillaient si fort qu'elles étaient en ébullition. — COMTESSE DE BA VILLE, *les Salons d'autrefois*, t. II, p. 298.

Un calme de plus en plus glabre pénétrait au fond des moelles du roi. — *tiers-Universitaire*, octobre 1907, p. 285.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-H

LETTRES INÉDITES
D'HORTENSE ALLART DE MÉRITENS
A SAINTE-BEUVE [1]

—

Herblay n'était connu jusqu'ici que des touristes et des archéologues ur sa vieille église des XII^e^ et XVI^e^ siècles et le voisinage de la forêt Saint-Germain. Il le sera dorénavant de tous les lettrés, grâce à la respondance de M^me^ Hortense Allart de Méritens avec Sainte- ve, dont nous publions quelques lettres aujourd'hui. Elle est en t presque entièrement datée de cette bourgade de Seine-et-Oise. omment une Parisienne comme Hortense était-elle allée s'enfouir, ente-cinq ans, dans ce petit trou que desservaient tant bien que deux voitures publiques ? Je crois que c'étaient ses souvenirs fance, plus encore que l'amour de la nature, qui l'avaient attirée e côté. Son père avait possédé, sous le Consulat, une maison campagne tout près de Montmorency, et elle-même, du temps lle était lectrice ou institutrice chez la générale Bertrand, avait é une partie de sa jeunesse autour de Montlignon. La nécessité t fait le reste, car n'ayant aucune fortune et n'étant point d'hu- r à sacrifier son indépendance, fût-ce à l'amour, Hortense avait vé le moyen de vivre très économiquement dans sa petite maison erblay. Cependant, elle avait gardé un pied-à-terre au centre e de Paris, où, quand le besoin la prenait de voir ses amis, elle donnait des rendez-vous. Et ses amis étaient Béranger, Chateau- nd, Thiers, Libri, Mérimée, Lamennais, Sainte-Beuve, etc.

erblay, du reste, avait tout ce qu'il fallait pour lui plaire. Il y t dans la Seine, à deux pas de chez elle, « une île assez grande,

[1] Je dois la communication de ces lettres à l'obligeance de Jules Troubat, que nercie de cette nouvelle marque d'amitié. — L. S.

abandonnée à la nature, couverte de hautes herbes, d'arbres liberté et d'animaux sauvages » qui lui rappelaient ses lectures Chateaubriand. On y entendait le bruit des colibris, le frémissem des saules, le doux murmure des déserts d'Amérique, et la terre, printemps, y produisait « ces mauves bleues » dont l'auteur *Génie du Christianisme* « ornait le front d'*Atala* (1) ».

De l'autre côté du fleuve, la forêt de Saint-Germain, dont certai parties étaient alors à peine explorées, parlait à Hortense de anciennes Gaules chères à Augustin Thierry, qu'elle n'aimait gu entre parenthèses. Elle avait plaisir à s'y promener toute seule a un livre et il lui semblait par instants qu'elle était la Velléda de grands bois.

Pour comble de bonheur, le curé du village était moins un pr qu'un savant. On le rencontrait sur les routes en bourgeois pres aussi souvent qu'en soutane, et comme les gens d'Herblay n'ava qu'une dévotion relative, il occupait ses loisirs à étudier l'indoust Il devint tout de suite l'ami d'Hortense et, quelque temps après professeur de son fils Marcus. Ah ! que j'aurais aimé les entendre deux sur le chapitre de la religion ! Hortense avait beau, dans déisme voltairien, avoir fait ses enfants protestants, elle était re catholique beaucoup plus qu'elle ne croyait. Sainte-Beuve, avec histoire de Port-Royal, l'avait peu à peu ramenée en arrière s'était prise pour Pascal d'une admiration qui frisait le fanatism quand, au printemps de l'année 1843, elle se décida à convol justes noces, elle n'eut aucune peine à s'agenouiller au pied des au

Mais quel qu'ait été l'intérêt des ses conversations avec le d'Herblay, j'aurais bien préféré l'entendre causer en tête-à-tête Sainte-Beuve. L'illustre critique ne venait pas souvent la surpre dans sa retraite, car il était casanier, très sédentaire, et le travail tidien qu'il avait à fournir ne lui permettait guère de prendre de cances, si courtes fussent-elles. Mais quand il pouvait consacr jour à Hortense, quelle fête c'était à Herblay ! Ce jour-là on metta petits plats dans les grands, et on allait au-devant du voyageu qu'à la patte d'oie où bifurquait la diligence. Quelquefois mêm loin en loin, Hortense décidait Sainte-Beuve à coucher. Alors c'ét au clair de la lune, des promenades délicieuses où, comme il l'éc un jour à M^me^ d'Agoult, « l'on ajournait l'*Origène* » ! Toute qu'elle était sur la théologie, Hortense avait un faible pour les de l'amour, et comme Sainte-Beuve s'était contenté, au déb leurs relations, de planter avec elle « le clou d'or » de l'amiti s'amusait à le lutiner, sans prendre garde qu'à ce jeu elle éte plutôt le feu qu'elle ne le rallumait.

(1) Lettre d'Hortense à Chateaubriand, du 18 août 1842.

Mais, tout en lui résistant au nom de Minerve, — et c'est le cas admirer ici sa sagesse, — Sainte-Beuve n'en aimait pas moins ortense pour toutes ses qualités de cœur et d'esprit et faisait grand s de ses lettres.

J'ouvre sa *Correspondance* et j'y lis sous la date de 1843 :

« J'ai écrit, il y a quelque temps, à notre amie Hortense qui 'avait demandé un livre : elle ne m'a pas répondu, ceci devient ave (1). »

Le silence d'Hortense avait une cause grave, en effet. Elle faisait cette époque son apprentissage de la vie conjugale et elle s'étudiait, e s'isolait, pour voir si vraiment elle avait la vocation. Or, au bout quelques mois, elle s'aperçut qu'elle ne l'avait pas du tout, qu'elle ait été créée et mise au monde pour être libre. Et après avoir itté précipitamment la ville de Montauban, où l'avait emmenée son ri, elle revint à Herblay qui, selon son expression, lui fut toujours port, et elle reprit sa correspondance avec Sainte-Beuve ! Le riage l'avait guérie de l'amour, mais elle n'avait pas dit adieu sentiment. Oh ! non. Je ne crois pas qu'une femme de quarante s ait jamais écrit à un homme de son âge des lettres plus tendres. En tout cas, on ne pourra plus dire que Sainte-Beuve était incapa- d'inspirer une passion. Je suis même d'avis que les lettres d'Hor- se, à défaut de celles de Mme Victor Hugo, qu'on a si malencontreu- ment détruites, sont le commentaire éloquent et naturel du *Livre Amour*.

Mais quelque flatté qu'il en fût dans son amour-propre d'homme, n'était pas à ces lettres-là que Sainte-Beuve attachait le plus de x. Il avait une préférence marquée pour celles où la recluse d'Her- y disputait sur la politique ou la littérature, car il y avait toujours pprendre avec elle, surtout du côté de l'Italie et de l'Angleterre 'elle connaissait à fond. On verra avec quelle indépendance et 'elle hauteur de vues s'exerçait sa critique et avec quelle aisance ssi elle passait « du grave au doux, du plaisant au sévère ».

Sainte-Beuve lui reprochait, une fois, dans une lettre à Mme de lms, d'être très décousue dans ses livres et il y trouvait la cause peu de succès qu'ils avaient obtenu. Je m'en rapporte à son opi- n sur ce point, mais ce qui est un défaut dans les livres est plutôt e qualité dans les lettres, où le décousu ajoute au charme.

Quoi qu'il en soit, la correspondance de cette femme supérieure, je ais de cette Sévigné mâle, si je ne craignais de forcer un peu la note, dehors des jours inattendus qu'elle nous ouvre sur son esprit et son cœur (2), apporte une contribution précieuse à l'histoire de

(1) *Nouvelle correspondance*, p. 88.

(2) On savait, par *les Enchantements de Prudence*, que Mme Allart de Méritens it été la dernière ou l'avant-dernière maîtresse de Chateaubriand, mais elle ne

la vie et des idées de Sainte-Beuve. On y apprend une foule de cho qu'on n'avait encore lues nulle part, et dont quelques-unes présent un réel intérêt ; par exemple qu'il avait projeté, vers 1845, de fa avec elle un voyage en Italie et de se retirer, en 1848, à Oxford. Révolution de février, en lui faisant des loisirs, l'avait complètem désorienté. Du jour où il perdit par sa faute — j'entends par ex d'honnêteté — sa place de bibliothécaire à la Mazarine, il ne rêva p que voyages. On sait qu'après avoir voulu s'expatrier en Amériq il jeta son dévolu sur l'université de Liège. Je regrette pour ma p qu'il ne soit pas allé à Oxford. Quel beau livre il en aurait rappo sur l'Angleterre, sans préjudice de celui qu'il nous a donné Chateaubriand ! Mais cela n'était pas écrit, comme disait Horten quand la fortune contrariait ses desseins. Ce qui l'était, par cont et ici il faut avoir le courage de la blâmer sévèrement, c'est qu'e détruirait à la fin de sa vie, dans un sentiment qu'on ne s'expli guère après la publication des *Enchantements de Prudence*, tou les lettres que Sainte-Beuve lui avait adressées. Ce faisant, elle a c tainement excédé son droit, car nul n'a le droit de supprimer la p sée d'autrui, et ce n'est pas à la main de l'amour à faire l'office bourreau.

LÉON SÉCHÉ.

I

Herblay, lundi 16 août 1841.

Voiture d'Herblay, rue des Prouvaires, Parc aux Charrett 43, part de Paris à 4 heures.

Voiture de Pontoise, rue Montmartre.

Elles partent l'une à 4, l'autre à 6 heures.

Et le matin à 8 heures.

La voiture d'Herblay est la plus modeste, mais la plus tr quille et la plus commode ; vous y verrez peut-être le curé bourgeois), qui cause très bien (1).

J'ai passé hier une journée charmante que je me rappell toujours avec plaisir. Vous êtes l'homme qui causez le mie

nous avait rien dit dans ce livre de sa liaison avec Sainte-Beuve, bien qu'elle planté avec lui ce qu'il appelait spirituellement « le clou d'or de l'amitié ».

(1) Le curé d'Herblay, dont il sera plus d'une fois question dans cette corre dance, était alors M. Bertrand. C'était un prêtre instruit et qui connaissait sieurs langues, entre autres l'indoustani. Il était de plus très libéral et eut qu difficultés avec l'évêque de Versailles, à propos de l'introduction de la lit romaine dans sa paroisse. Vers le même temps il fut interdit pour une série o cles qu'il signait du pseudonyme de Sophronius. Mais cette interdiction ne l'e cha pas d'être nommé chanoine par le successeur de Mgr. Mabille. Il qui cure d'Herblay en 1856 et mourut quelques années après, à Versailles. (No curé actuel d'Herblay.)

ec des mérites divers et tous de premier rang. Si vous vou-
z gouverner le pays... mais vous serez heureux aussi dans
s autres travaux. J'ai lu des vers que je trouve charmants,
vous les montrerai. N'oubliez pas ceux que vous m'avez
omis. A mercredi.

à M. Sainte-Beuve, rue du Mont-Parnasse, n° 1 ter.

II

Herblay, dimanche, s. d. [1841].

Je suis bien aise de ce que vous me répondez sur Pascal, voici
moins un point sur lequel nous nous entendons parfaite-
nt.

l'irai à Paris mardi, après-demain, ainsi j'espère vous voir
soir, si toutes les dames de Paris vous laissent libre. Je n'ai
s d'appartement sur la montagne, ainsi venez rue *Saint-*
aise, hôtel du Rhône (1), où vous m'avez vue une fois; j'y
ai le soir vers 8 heures. L'oncle de Marcus est de retour
ngleterre et me demande mon fils depuis huit ans; enfin,
ais le lui donner. Vous voyez que le petit toscan est venu
à propos.

'ai trouvé votre comparaison de l'habit excellente, mais je
trouve pas qu'elle laisse toute la latitude que vous dites, car
manches sont toujours en haut ou le tour du col ; le sou-
le cothurne ou la sandale sont toujours pour le pied et
e mettent pas sur la tête. Le catholicisme a quelquefois
sa sandale par-dessus sa tête: là il est odieux, et les reli-
s excellentes (où nous marchons) se tiendront dans les
portions éternelles. Mais il vaut mieux en causer.
dieu donc, Pascal.

III

Herblay, dimanche, 20 mars 1842.

ous m'avez écrit deux billets très aimables ; la fin du pre-
m'a fait rire, bel infidèle, mais votre tort fut plutôt d'être
fidèle au passé.

uant au second billet, monsieur le janséniste, je ne vois

(1) La rue Saint-Nicaise occupait alors une partie de la place du Carrousel, et
du Rhône était très fréquenté des gens de lettres. Je vois dans une lettre
quety qu'il y descendait chaque fois qu'il venait à Paris.

point de faiblesse ici, mais une vertu admirable, surtout c
vous. Estimer les beaux endroits de votre livre dans cette s
tude, penser peut-être que l'auteur est encore plus éloqu
et plus aimable, quant on s'est réfugiée, et par sagesse et
goût, dans la religion (la vraie), vous rencontrer encore su
terrain-là, est-ce un crime de le trouver doux? Si vous a
une jeunesse à mettre à mes pieds, moi je n'en ai plus. T
deux nous sommes sages, le mot aimer même ne fut jan
prononcé par vous ni moi.

Je vous ai rendu sans reproche à votre culte éternel. M
quel mal y a-t-il d'estimer beaucoup parfois ce qui est
estimable? Moi, du XVIIIe siècle, je trouve que c'est de la fo
Allons, accordez-moi ceci, au moins dans une note.

Mais Dieu sait ce qu'a été votre conduite depuis moi e
combien de flammes vous aurez brûlé, cet hiver. Que Pas
Sacy et tous ces saints vous rappellent à la vertu.

IV

Paris, lundi, 6 heures [4 octobre 1842]

Venez demain, je vous en prie, je vous attendrai à 4 h
soyez pas de ces égoïstes qui refusent aux autres quel
beaux jours. Je vous ai dû quelques-uns des plus doux e
plus charmants jours de ma vie. Que faites-vous? Vou
savez ce que vous faites.

Je vous écrirais bien des choses tendres, si je ne pensais
vivant dans le monde comme vous faites, vous n'y aime
femme sans doute aimable et belle. Cette idée me rejette
et fait envoler Flore. Cependant un tendre penchant reste
l'infidèle, surtout quand il s'y mêle une tendre admiratio

Vous êtes le seul homme de notre temps qui ayez t
l'accent de l'âme et qui ayez peint l'amour avec tendresse.
cela qui vous rend malade? Qu'en faites-vous? Vous m
refusé quelques jours de passion et de désespoir, car vo
me connaissiez pas et j'aurais été jalouse horribleme
vous aurais fait connaître une vie douce, intime et prof
comme on la trouve dans ce que vous écrivez de sensibl
pourquoi allez-vous réveiller chez moi des impressions
sont plus celles de Flore? Nous nous serons rencontré
nous aimer, sans nous connaître, car ce n'est pas à la cla
soleil qu'on fait cela.

Venez et pensez que la campagne et la solitude m'ont ren-ue folle. Venez demain, je serai très fâchée si vous ne venez as. Moi j'ai deux fils, chacun a ses affections pressées autour e soi ; acceptez-moi pour ce long avenir de pensées et d'étu-es où nous marchons, et où on se contentera du « clou 'or » pourtant, si on n'a que cela pour se pendre.

V

Herblay, vendredi, s. d. [1842].

Durant l'hiver à la campagne, il y a deux heures ennuyeu-s, le soir, de neuf à onze. Jusque-là on a du bruit, du monde, n enfant. Mais plus tard on n'a rien, le village entre dans un rofond repos, au loin s'étendent le silence et le froid. Si vous ites : « Et les livres! » je répondrai que, quand on a lu avec laisir toute la journée et écrit, on n'est plus si charmée de re le soir. Je le fais cependant, mais je regrette deux ou ois hommes d'esprit dont la conversation me plairait cent fois ieux. Se plaindre pour deux heures par jour, on ne le sau-ait faire, car rien n'est si doux d'ailleurs, si chaud, si riant ue l'hiver à la campagne. Nous avons un temps charmant, ais vous vous en apercevez à peine à Paris. Tout ceci est our vous dire que je profite de mes deux heures et viens vous ire une scène.

Vous êtes vraiment un homme du monde. Vous lisez cette ame (1) à la hâte, pensant (on le sent dans ce que vous dites) u'elle en ennuie une autre qui vous est chère (2). Vous ne ui pardonnerez pas le léger nuage qu'elle a répandu sur le oble front de Marie. Vous voulez de la théologie et de l'a-our à l'eau de rose.

Seconde scène. — Vous ne me dites pas un mot de mon ariage, vous ne me dites pas en ami : Achevez donc! ou omme Béranger : Arrêtez ! J'ai voulu amuser celui-ci en lui contant comment les choses se sont passées. Tout est remis février, la saison des amours et chez les Romains du mariage n peu plus tard). Ou vous dites : « Que m'importe cette per-de avec tous ses amants, ses adieux, ses incertitudes et l'An-lais, et le Languedocien, quelle femme légère et irrésolue! »

(1) La princesse Belgiojoso, qui venait de publier son *Essai sur la formation du ogme catholique.*
(2) Mme d'Agoult.

Ou vous dites : « Pour Dieu, qu'elle ne revienne pas tendre enchantée des poètes ! Je suis tout ailleurs et elle doit le co prendre. »

Oui, Monsieur, on le comprend. Ce n'est pas une fianc qui coquette avec les poètes. Il se peut que j'aie fait des adie qui m'aient troublée, mais ce n'est pas à vous.

Enfin vous ne m'écrivez ni avec liberté ni avec abandc Peut-être les villageois sont trop loin du genre de vie éléga que vous faites. Vous êtes d'ailleurs l'homme des réticen et des délicatesses, un homme dont, dans ma jeunesse, j'aur brisé les portes.

Nous n'en sommes pas là, et ce qui fait qu'on hésite ic partir pour le Languedoc, c'est aussi l'âge, le calme, un bc heur suprême que le temps donne et qu'on craint de risqu dans une mer nouvelle.

Bonsoir. Je vous ai écrit tout ceci comme à un voisin campagne. La lune brille dans une soirée douce et sereine, ri dans la nature ne parle de décembre aux hommes. Mais il fa pourtant avouer que c'est décembre. C'est là où nous en so mes, nous, jeunes encore de cœur, mais penchant vers le m ment où l'on cesse de plaire et d'aimer.

C'est alors que je vous ai donné rendez-vous pour caus pour revenir sur Pélage, sur ces questions que ces homm ont singulièrement rapetissées en les liant à une fable. C' ce que votre Princesse ne dit pas. Voyez-la donc, et sa bc che et ses yeux, ses dents fabuleuses de beauté, et son souri Moi, j'encourage toutes vos faiblesses, et je vous perm même de faire de la théologie pour les dames.

VI

Montauban, 15 mai 1843.

Tout passe, tout s'envole, ce qu'on aime on l'oublie, *Provinciales* mêmes étaient perdues, vous les avez remis la mode, dans l'air, nous les avons respirées, et je pense vous avez ainsi quelque part à la 1re *Provinciale* de Libri de l'autre jour. Il m'écrit (en réponse à mon compliment) la querelle s'engage et l'amuse; je le crois bien. On fait

(1) Allusion aux *Lettres sur le clergé et la liberté de l'enseignement*, que L réunit en volume chez Paulin, en 1844.

de jouer avec ces prêtres; vous croyez avec vos façons de
tenelle qu'on en vient à bout. Je ne voudrais point de
her, mais point de protection pour les fables qu'aucun
me éclairé ne croit.

e suis dans un pays charmant avec mes horizons, mes col-
s de Toscane. Presque le même silence. De l'esprit beau-
p, c'est le lot du midi. On cause bien ici de tous vous au-
, on vous lit, on vous juge, on est très content que j'aie
orté votre *XVI^e Siècle*.

e l'ai lu avec intérêt ; il y a des vers excellents, et des idées
même. Votre partie du théâtre est très amusante. Mais je
ous détaillerai rien, car vous en avez dit trop peu de *Flo-
e*. Point d'avis, de critique. Vous m'avez eu tout sans doute
tée comme la Princesse, en volant vers Marie ou Julie, et
orté par un flot.

onnez-moi des nouvelles des lettres. Je ne vous parle pas
on histoire olympique ; une belle voix fut le Galeotto; je
uis laissé enchanter. Ici j'étudie, et j'ai tous les livres qu'il
aut à la Bibliothèque.

on mari a été nommé architecte du gouvernement dans
ays où il a toute sa parenté; nous y resterons jusqu'à ce
ait une place meilleure, que les Passy (1) lui ont promise.
ne à changer de pays. Aujourd'hui, il faut voir ce midi
t on ne parle pas assez, à mon avis. Je suis curieuse aussi
Pyrénées. Donnez-moi des nouvelles de nos amis, de Marie,
René, faites-moi de la critique sur *Florence*. Dites-moi si
avez été content de la *Provinciale* de Libri, et si vous
inuez de le fréquenter : vous lui avez plu beaucoup. Votre
t-Royal doit être de plus en plus à la mode, puisque le voi-
core en jeu. Mais conçoit-on que nous en soyons là ? Vous
iez raconter le passé, et point du tout. Ici on est fanati-
chez les catholiques et socinien chez les protestants, voilà
quoi j'ai fait mes fils, en naissant, protestants. J'ai le petit
Marcus ne viendra qu'aux vacances.

dieu, mon trop cher Monsieur, écrivez-moi quelque lettre
tueuse et n'oubliez rien. Mon adresse est à « M^me de Mé-
is de Malvezie, Montauban (Tarn-et-Garonne) ». — Dites
bri que je me moque de son mot *madame*.

Hippolyte et Antoine.

VII

Montauban, 28 mai 1843.

Notre préfet, homme aimable et obligeant, m'offre occasion pour Paris par le ministre, j'en profite pour vou mercier de votre lettre ou plutôt pour ne pas vous reme du tout. Vraiment! Changerait-on à mon âge et après r tendre et longue amitié; pour qui m'avez-vous donc pr Les hommes comme vous se trouvent-ils donc sur tou chemins et dans toutes les provinces?

Mais je ne crois pas que votre régime de rester au lit s bon pour vous. Comptez bien que votre maladie tient à talent, à votre tête, et qu'un bon livre ou une passion s le vrai remède.

Des bons livres vous en ferez, mais quoi? Les passio vous durent qu'un printemps.

Je trouve le mariage excellent au fond, mauvais dans ques parties qu'on peut corriger, l'homme en disant p « *je veux* » le gâte ; former un mari seul est plus difficil si la loi était changée pour le genre humain. Mon ma aussi bon que brave et généreux. Je le souhaite un jo vos amis ; dites-moi quelque chose d'aimable sur lui c Libri et les autres ont fait, car il vous faudra le voir. sommes ici, mais pas pour toujours.

Vous parlez de *Port-Royal*, quand me l'envoyez-vou volume n'était-il pas bien avancé? On dit ici (et partout doute) que vous êtes un grand savant, que votre volu le XVI^e^ siècle le prouve. J'ai trouvé votre article *de Ségur* mant et vous en avez tout le mérite. C'est plein de grâ douceur et de goût Vous voulez que d'autres que vous le *veto*, et pourquoi? D'après ce que dit Libri, ces prêtre attaquent aussi, j'en suis charmée. J'ai eu une lettre de mais pas encore de la Reine, à laquelle j'ai écrit une assez mélancolique. Le pays et le mariage me plaisent tant, mais le grand changement autour de soi, s'il plaît (surtout pour les horizons), trouble toujours un peu le humain. Mais plus d'une personne à Paris sait si c'e qui ai voulu changer.

Vous demandez nos noms mieux écrits. Meritens su et *se décline*, mais j'en ai bien d'autres. Je suis Meri

ılvezie de Marcignac l'Asclaves, de Saman et l'Esbatx. Je te de Charlemagne et nous avons fait les Croisades. Mon au-père, le baron de Meritens de Malvezie, dit pourtant que tais plutôt faite pour être Reine que femme d'un architecte. st un homme d'esprit, vrai homme du Midi, qui me raconte jeunesse *indomptable* de mon mari et l'histoire fabuleuse sa vaillante épée. Je vous ai dit que c'est un homme my- ologique.

Souvenez-vous de l'hôtel du Rhône, soyez fidèle à l'amitié, nsez que les Croisades ne me changeront pas et écrivez-moi uvent, mon trop cher monsieur.

VIII

Montauban, 19 octobre 1843.

Vous dites les ateliers non moins funestes que les couvents. ais quelle différence ! l'atelier est excellent, s'il est modéré, les ouvriers sont bien payés et soignés étant vieux, toutes oses faisables. Mais les couvents ne sont jamais bons, on y (disent les médecins italiens) dans les maladies affreuses, ns la démence, ou dans les vices honteux, mais secourables. r j'en ai su les maux à Rome, à la source, des confesseurs des médecins. Je reprochais à ceux-ci de ne pas soulager nonnes, mais ils avaient peur des grossesses et disaient qu'ils craignaient d'intrigue qu'avec ces pauvres femmes-là, bien e tous ne soient pas si sévères. Enfin, l'atelier convient à omme, puisque le travail lui convient, le couvent est une reur du diable.

Et le mariage, quelle autre erreur du diable ! Que je vous ferai e au printemps, car c'est alors que j'irai à Paris et pas ant. Mais ne me parlez pas de ce voyage, ni de moi, restez ns les banalités. Ajax est Ajax, plus que je n'ai su, avec fureurs et ses jalousies. Je suis charmé d'avoir su bien ce e c'est que le sort de la femme, j'en parlais et je n'étais pas riée ! C'est à présent que je le sais. Mais je suis d'âge à ne m'effrayer, et un amour que j'inspire ne pourra jamais me rmenter longtemps. Mais chut ! et ne parlez que des lettres. ne lit pas les vôtres, mais par hasard un mot suffirait pour scènes. Je vais revoir le monde qui revient de la campa- e. M. Passy m'a adressé ici M. de Maleville, le député de

Montauban, sous-secrétaire au temps de Thiers, homme as
agréable qui croit qu'il va renverser Guizot avec son parti l
ver prochain, mais j'en doute. Je passerai l'hiver à la po
à la campagne, mais je suis tout près de la ville.

Il y a aujourd'hui un rôle ou des rôles aussi beaux que c
de Cardinal. Vous y êtes, mais pas assez franc et hardi. Si
vers deviennent plus sévères, ceux de M. de Musset sont ét
nants de bêtise.

Adieu, donnez-moi des nouvelles littéraires. J'aime le
changeant et un hiver en Languedoc; tout ne devrait sur t
durer qu'un jour.

IX

Herblay, mardi matin [mai 1845].

Encore! dites-vous, est-ce toujours sur les femmes ital
nes ? Que veut-elle? Minerve se laisse-t-elle surprendre? Q
t-elle donc appris à Paris qui l'occupe et la fasse écrire? — Th
dit dans son livre au début : « Ce que j'ai vu m'a peu *surpr*
c'est leur prétention à tous, c'est le *nil admirari*. Moi auss
que j'ai su *m'a peu surprise*. Mais enfin je ne peux pas
que cela m'est indifférent.

— Mais quoi! me suis-je dit à moi-même, ne pensiez-v
pas qu'il était engagé? Aviez-vous la moindre prétention
cet homme ou le moindre droit? Sans parler de la saison
éternels adieux, de ce soir de la vie qui n'est beau et res
table que s'il se connaît, ne vous étiez-vous pas envolée,
riée, lui déjà retiré? — Tout cela est vrai. — L'avez-v
beaucoup cherché depuis votre retour, et, sentant sa froid
avez-vous du moins désiré lui parler, et le voir ? Non.
Pensiez-vous que les poètes ne trouvaient pas parfois de
gnes objets sur leur chemin, et ignoriez-vous que celui-ci
essentiellement créateur d'enchantements passagers?

— Je savais tout cela, mais surtout que je cédais à la
nesse qui seule peut plaire, car si la femme italienne ne con
pas ses amants, ni par 3 ni par 7, c'est quand elle est je
et belle.

Voyez pourtant, monsieur l'homme sérieux, notre petite
toire. Ce qui s'est passé entre nous un jour vous a laissé in
férent à tout ce qui est arrivé. Je sentais seule et regret
seule, et aujourd'hui que tout est fini à jamais, c'est moi

triste un peu et qui déplore ce départ absolu d'un oiseau
assage et d'un ami si fait pour plaire et pour toucher. En-
si vous étiez comme moi qui vous ai dit tant de choses
res en nous séparant, mais nous vivons dans un secret
énétrable, et si vous n'aviez pas un mérite qui fait qu'on
ce qui vous arrive, on ne reconnaîtrait rien de vos senti-
ts.
suis charmé pourtant de vous savoir content. Jouissez
s tous ces légers détails qui enchantent le poète. Si j'avais
que votre gaîté venait de me voir, j'en aurais été bien aise,
je n'ai vu là qu'un bonheur insolent. Oserais-je le dire
tant ? Je ne vous ai point trouvé cet air un peu ébranlé,
pâleur, ce je ne sais quoi de l'homme heureux quand
l'êtes, vous.
dieu, tout ceci est singulier ; gardons notre affection en
on. En vous revoyant à Paris je ne vous parlerai plus de
cela. Entre les hommes distingués de mon pays vous êtes
moi le premier, le plus honnête homme, le plus savant,
us *penseur*, le plus modeste, tel qu'on doit être quand on
ve les lettres.
relis ma lettre et dis : enverrai-je ou bien brûlerai-je
olies? Je les livre à ces premiers vents du printemps, à ce
issant soleil, à ces *sexcentas epistolas* d'Athènes, à ces
es et longues journées qui consolent, troublent, mais ras-
it toute la nature.

X

Paris, mardi [2 septembre 1845.]

i bien regretté de ne pas vous voir hier soir, votre visite
rait été la plus chère du monde. Je passe encore la jour-
avec ce malade (1). Il va mourir. Il y a des mots de Salo-
qui disent : « Ne donne pas ta substance aux femmes. »
bien profond. Ceux qui la donnent, ceux qui ont con-
le vice et la volupté sont bientôt morts ou perdus. La
e ne fait jamais cela. Je ne suis pas mécontente de lui, il
on, il est très tendre, il me voulait faire loger chez lui,
je suis revenue ici pour pleurer, rêver, sortir et me dis-
. Je pleure des passions délicieuses, qui sont aussi vives,

(1) ulwer-Lytton, diplomate et écrivain anglais, un des amis d'Hortense.

quand je le revois, qu'il y a 15 ans, car je suis vieille p
tout le monde, mais non pas pour lui, et je lui serais meill
que tant de poupées. Mais il ne comprend rien, il ne ch
pas, il est aimable, et c'est assez. De la grande ambitio
n'en a pas. Il mourra, et pourquoi vieillir quand on n'a p
science, l'ordre, l'étude, les Muses? Par un retour vers v
je trouve aussi que vous avez donné votre substance trop
vent, vous avez fait (chacun le dit) l'atroce mélange, et
vous avez été un peu sévère, je crois, pour cette femm
votre jeunesse qui vous avait aimé jusqu'à mourir.

Si vous êtes tous coupables, on sera donc plus indul
pour vous tous. Mais la vie et la santé, les hommes n'y
gent pas.

XI

Septembre, s. d. [1845]

Votre seconde lettre, reçue avant-hier, est aimable et p
d'amitié; elle est ce qui convient à Minerve, et comm
éclairs, dont vous parlez, se lèvent sur toute la poésie
nous la rendre, elle m'a rappelé des mots de Renaud dan
Jérusalem délivrée, que je vous envoie pour vous rap
aussi à ces charmantes choses. Armide était jeune et bell
de plus magicienne; désespérée des adieux de Renaud, e
dit mille paroles violentes que j'oublie, qu'elle l'a donc off
qu'il veut la vengeance, qu'il la hait, la méprise, qu'elle
drait être sa servante, qu'elle sera son ennemie et qu'ell
égarée en se livrant si passionnément! Il répond ce q
vous envoie là qui est un chef-d'œuvre. Tasse a voulu
dire à un amant tout ce qu'il y a au monde de plus ten
de plus froid, de plus aimable et de plus désespéran
serait moins sûr de son intention et on pourrait croire «
eu un bonheur de hasard, si la réponse d'Armide ne mo
bien ce qu'il a voulu; elle s'écrie comme Didon: « Le Ca
gelé t'a vu naître, une tigresse t'a nourri! » Elle dit t
que la rage fait dire, et plus tendre elle reprend: « O t
portes avec toi la moitié de moi-même, n'en laisse ri
prends tout ou donne-moi la mort! » Et elle s'évanouit
savez le reste.

Mais ce qui désole la jeune Armide enchante Minerve
vous trouve bien conforme à ma prudence, bien con

pour vous la tendresse n'est plus qu'un éclair. Oui, comme écrivais hier, tout est changé. Les années sont passées d'un our impétueux et abandonné. L'heure du soir a sonné, t ce moment suprême où le Dieu du jour en silence se ge dans le sein humide des mers; les tristes peuples qui isinent les Pôles croyaient, à cette heure mélancolique, ndre le bruit du char et des coursiers du Dieu brisant les s; ainsi moi j'entends ce bruit, ce dernier bruit des flots ne se calmeront que dans les ténèbres.

lais ce moment aussi a sa douceur, et pour moi je ne sais ment cette douceur me paraît la plus grande que j'aie ja- s connue.

faut seulement la garder, la soigner, l'empêcher de débor- , je n'ai pas repris mes hommes d'Etat, mais je les repren- demain.

dieu, vous parlez toujours d'articles, mais vous ne parlez de Pascal! Si vous vouliez des détails sur Bonstette [n], ier en doit avoir, si vous me le dites, si vous me l'*ordonnez*, irai à Didier pour les avoir.

dieu donc, monsieur.

e rouvre ma lettre, que j'avais donnée à mon cocher du li, mais c'est fête, c'est la septembre à Pontoise, j'envoie c par le chemin de fer, comme je vous envoyai déjà *Isa-* *a*, et vraiment, en rouvrant sa lettre, on est tentée de dire , l'occasion, le moment... c'est tout comme l'autre soir, qu'on l'ait su, sans qu'on l'ait vu... et Minerve pouvait blier.

XII

Herblay, jeudi, 3 octobre 1845.

e reçois ce matin de vous une lettre très aimable et qui rme cette solitude où je me plais avec la pluie, car vous e jamais dit comme j'aime la pluie, et l'automne, et les ues soirées auprès du feu dans ce village tranquille? Il ne it pas sage de se comparer aux riches et de regretter les sirs des villes, mais ici on jouit d'exister en paix, de faire tie du genre humain, de s'instruire par les livres, et quand lques lettres de Paris nous apportent des douceurs si à t de tout, on est heureux plus que vous ne pensez. Je n'ai ais de conversation dans ce village, mais dans ce moment

mon fils m'amuse en me parlant des femmes, de son envi
se marier, de son désir d'avoir un enfant, etc., etc. Il a
prit, le visage et l'originalité de son père. Je vous lis, m
sieur, mais vous me refroidissez un peu dans ce grand a
reil de votre Royauté littéraire. Vous êtes trop riche,
occupé, trop homme du monde, vous m'échappez trop
tout cela, et le poète me rassurait mieux. L'article *La*
taine me semble admirable. Vous direz en vous moquan
moi: « Que de chefs-d'œuvre! » Hé bien, oui. Je me se
amusée à vous écrire sur toutes ces choses si je ne craig
de vous accabler de lettres. *Corneille* est excellent, et
montez avec vos sujets. Oserais-je dire que çà et là j'aime
plus de simplicité, et que Louis XIV et ces dames de la
(c'est celles-là qu'il vous faut) vous jettent dans trop de fle
Vous étiez grave et profond en peignant ce vieux M. de
et ces belles questions du libre arbitre.

Oserais-je dire enfin que c'est trop flatteur pour les fem
de mettre Coppet au-dessus de Ferney. Vous n'avez pas a
de respect pour Voltaire; songez que jamais la tendresse
noblesse ensemble n'ont été si bien rendues, qu'il est *le p*
l'inspiré par excellence. Le plus noble amour du monde
plus tendre, c'est lui qui l'a rendu dans des pièces qui so
chef-d'œuvre de la passion sinon de la tragédie. Mme de
l'a senti, mais elle n'a pas respecté assez dans son ense
la vie de cet homme d'action intrépide.

Je sais des lyres plus douces, plus mélancoliques, plus p
trantes qui percent, si on peut dire, comme des sensations,
ce n'est plus du théâtre ni du temps dont vous parlez là.
au-dessus, d'ailleurs, de ce qui est noble et de ce qui est
restre.

Marmont, il me semble, a travaillé comme Bacon et
chiavel, posant des principes appuyés de faits, qu'il po
et cite admirablement. C'est bien au-dessus de l'histoire,
on nous dira si Marmont a égalé ces gr[ands] hommes da
science. L'histoire se traîne dans les landes parfois, et c'
qui en dégoûte. J'ai voulu éviter ces landes en essayant d
cer une histoire de l'habileté publique, mais je resterai p
blement écrasée sous mon sujet. L'histoire de France d
être une histoire militaire, une histoire de batailles; il
quatre poèmes épiques sous Louis XIV et cent depui

it faire une histoire civile, et il n'y pas eu de vie civile jus-'en 1816; Marmont ouvre un nouveau jour sur ce mérite de 'rance et des guerres offensives où elle excelle, et qui sont grandes guerres.

Vendredi.

Adieu, je ferme tout ce bavardage. Adieu, je suis bien char-e de vous. Ah! si nous pouvions de ce moment former, je dis pas un amour (dès que je suis rendue à moi-même je s que le temps n'en est plus et que les poètes n'aiment que belles), mais une habitude éternelle, un lien cher à tous ix au-dessus de la rapidité du temps et des inégalités du ir, tout affermi par les muses et par cette délicatesse de vos timents et cette richesse de vos idées!

Vous dites très bien sur Thiers et l'Empereur; tous deux it à l'aventure et à l'avenant!

XIII

Herblay, dimanche [6 octobre 1845].

La raison n'est pas si sûre la nuit que le jour, et souvent, itié dans le sommeil, moitié dans la connaissance, je vous ouve comme à Paris, avec la même douceur et le même il, ô mon divin malade, et un feu se rallume que rien ne me. Mais laissons dans l'ombre ces nuits si fragiles et si dres qui sont tout à vous.

e vous lis pour retremper ces nobles impressions (pas le te qui ferait le contraire) et je vous assure que je suis si rmée de votre travail que je ne me trouve nullement digne e juger et d'en donner mon avis. J'avais lu autrefois les ol. (rue Bleue, je crois), je me rappelle *Racine*, *Corneille*, j'ai fort admiré alors, mais il y a ici des choses que je ne naissais pas. *Diderot et Ampère* sont admirables. Certai-ient vous êtes fait pour ce genre de travail, un Plutarque raire, quelque chose de plein, de complet, un grand sen-ent, beaucoup d'idées, ce qui est votre qualité; enfin, au l de tout cela quelque chose de si senti, de si profond, si que ces livres suffiraient pour vous faire connaître et res-er le plus tendrement du monde, si on ne vous avait ja-s vu.

Mais je ne sais pourquoi vous voulez Bonstette [n] et des

gens qui n'en valent pas la peine ; vos articles sur les gra
esprits sont les meilleurs, les plus forts, ceux où vous save
mieux vous livrer ; celui de Bayle est un modèle achevé, q
que chose, il me semble, qu'aucun homme de ce temps ne po
rait faire. J'espère que vous n'allez pas donner Victor H
comme il était. Beau scrupule! un auteur a droit de choi
de modifier, laissez tout ce qui s'adressait à une vraie bea
d'amour, mais ôtez les éloges outrés de ce talent singulier
je supprimerais aussi deux ou trois sonnets à lui.

Je comprends que ce livre soit cherché par les Ecoles, m
les séminaires (mais en secret) et que tout ce qui voudrai
consacrer aux lettres aille chercher là des leçons et des ex
ples. J'ai donné ce matin l'article Diderot à lire, avant la me
à ce jeune séminariste qui est désolé de ce que vous n'
pas sur les quais. Vos femmes ne me plaisent pas tant qu
hommes, et si j'étais muse je vous donnerais toujours les
forts sujets, les plus sérieux, les plus élevés ; dans le r
vous mettez trop de fleurs, vous sacrifiez trop aux grâces
moins pour mon goût, qui est peut-être rude, mais dan
grands sujets vous avez la richesse, l'étendue, et tous
avantages. Ainsi dans *Jouffroy*, ce que vous dites de la p
sophie est seul excellent. Vous rappelez-vous qu'il y a hu
dix ans je vous écrivais en Italie qu'il y avait deux homm
France, les premiers, vous et Thiers ? J'étais très impa
alors. Je n'ai pas tout lu, car je lis lentement et j'y revie
souvent, je vous en parlerai encore. C'est une belle idée
vous avez eue de faire ainsi un recueil qui devient très
portant.

J'ai repris Pitt, que j'achève. Si le chef-d'œuvre de la
tique est d'unir la puissance publique et la liberté, certes
est le plus grand politique du monde. Il a fait cela, et c'es
amusant de le mettre en opposition avec l'Empereur br
tout. Les injures outrées, les sarcasmes, la haine sublim
Fox et de Sheridan sont comme l'auréole de Pitt, en fa
voir combien dans son pays un ministre supporte et res
la liberté, et le premier mérite en est sans doute à cette
nation.

Comme vous avez abordé en plein la politique dans
article sur Thiers, pour 1830, et avec une conséquence
son ouvrage actuel s'écarte un peu, j'espère que vous

ssi quelques-uns de ces hommes, ou français ou étrangers. Royer-Collard ?

Adieu, mon poète et mon amour, mon dernier amour, mon ourant amour, puisqu'il y faut renoncer. Ah! que d'autres oses sont avec vous, et comme on peut bien combattre et re-usser ces faiblesses, ces langueurs qui se glissent à travers ut votre esprit. Nous les saurons bien renvoyer au ciel d'où es descendent avec la rapidité et le perçant d'une flèche.

Adieu, à vous trop tendrement.

Pourquoi ne faites-vous pas Royer-Collard? C'est la grande litique et la philosophie. Ce serait en partie l'histoire de la stauration. Un vrai sujet pour vous.

XIV

Herblay, mercredi soir, 10 octobre 1845.

J'ai voulu rester quelques jours sans vous écrire, car rien st si cruel que de penser que peut-être on importune les gens nous plaisent et il faut respecter les études et les moments l'homme studieux. Mais durant ces jours bien des choses sont passées ou plutôt bien des sentiments m'ont agitée. Cet glais est parti (1), je n'ai plus cherché de le voir, mais il est ti, et jusqu'au bout il faut supporter ce tourment. Vous ne nprenez rien, je l'ai bien vu depuis longtemps, aux femmes anisées comme en Italie, et vous comprenez pourtant un nme organisé comme vous. Hé bien, ces femmes sont orga-ées comme vous. N'avez-vous pas été plus d'une fois infi-e à votre *Lucy*, puis rappelé vers elle, n'étiez-vous pas trop able, scélérat, pour un homme fidèle, quand vous me lisiez belles pages du libre arbitre par où j'ai péri, car j'ai péri le libre arbitre.

Oh ! Sainte-Beuve, vous n'avez pas eu cette femme à vous durant cinq ans, dans une même chambre, un même lit, s des nuits sans égales au monde, quelquefois séparés sans te, mais comme pour rendre le retour plus doux pour moi ; été sa maîtresse, et sa femme, et sa servante dévouée, soi-nt sa santé délicate, lui faisant supporter par des attentions tinuelles les longues veilles du Parlement, remplissant e vie amoureuse des travaux de la Chambre des Commu-

(1) Bulwer.

nes et des délices d'une volupté fine et puissante. Il avait to ce qui peut subjuguer une femme délicate ; il aimait com une femme. Il a tout oublié. Il m'a sacrifiée à rien du tout. le voilà seul, malade, vieilli, qui se retire dans un villa d'Espagne où une jeune femme va achever de le tuer, sa soin de lui, sans intelligence, bête et passionnée comme to ce qu'il a suivi un moment depuis moi.

Et moi, durant ce temps-là, je vous aime comme une fem prudente et d'un âge qui la retient, mais je vous aime enf et tout est mal engagé, car vous aussi, vos souvenirs, vos suj de roman, vos regrets sont ailleurs.

Nous voilà tous deux, connaissant bien notre état, v amant désabusé, moi éprise de vous, mais inquiète de l'aut Nous avons pour nous consoler notre *esprit*, notre *conn sance ;* c'est une belle chose, nous sommes des sages, stoïciens, ce sont les meilleurs, les plus désintéressés. V aviez tout ce qui peut au monde me charmer le plus, v talent est de ceux que je préfère, vous avez la profondeu quelque chose de si élevé, de si doux, que je vous ai tro tout ce que vous dites de votre André Chénier, que vous passez bien du côté de la pensée et des autres écrits. O peut pas mieux parler de ce qui est beau, on ne peut pas y plus sensible, ni rendre ses émotions dans un plus beau gage.

Je n'attends pas beaucoup de vous pour moi, je vous ad avec un certain désintéressement, je ne crois pas être femmes qui vous plaisent le mieux, il faut autre chose, j sais quoi, que je n'ai pas, je vous inspire plutôt l'amitié. J crois pas non plus que votre vie sera désormais, comme dites, froide et sans amour. Non, vous aimerez encore. I cette race de René ne cesse jamais, et vous avez dit : « *La nesse va penser que ces chers orages ne sont complets pour elle, attendez ! l'âge mûr en son retard, s'il les ren tre, les accusera plus violents et plus amassés. Ainsi ch aime d'un amour souverain et parfait, s'il aime vraiment* Vous aimerez encore, mais je ne serai pas cette heureuse fe qui sera aimée de vous. René (1), dans les premiers t de notre rencontre, me disait quelquefois : Ah ! si j'avai quante ans ! — Je répondais : Que n'en souhaitez-vous v

(1) Chateaubriand.

nq ? Il disait : Non, cinquante. — Il n'aurait pas seulement
sé souhaiter l'âge où vous êtes.

J'ai reçu une lettre charmante de vous et dont le *mélange*,
mme vous dites, me plaît bien. J'y répondrai demain en
rmant ceci. Adieu donc pour ce soir, mon amour un peu
ouloureux, et sans espoir.

Jeudi matin.

Vous ne vous excusez dans votre lettre qu'en avouant vos
iblesses. Si vous aviez dit seulement ce que vous m'écrivez
de Fontanes, je l'aurais trouvé vrai et bien, mais c'est la
ngueur qui est une flatterie. Et puis vous comparez à Racine,
ais quoi ? pour quelques fantaisies comparer à Racine, c'est
op. Votre article sur *Léonard* (1), voilà un modèle de criti-
ie des hommes de premier ordre, vous feriez très bien Fon-
nes, si vous vouliez. — L'article *de Maistre* (2) m'a semblé
s plus forts, d'une critique hardie et polie, c'est un des plus
aux. Et *Naudé* (3) aussi, quoique un peu timide. — Vous
tes : « *Vous* autres de l'École libérale. » Et vous ? qu'êtes-
us ? N'en êtes-vous pas ? Hume avait parlé de ces négocia-
ns comme s'il les avait lues, il avait dit que les négociateurs
ançais avaient la même supériorité dans les cabinets que les
néraux français sur les champs de bataille. Ce grand histo-
en (le plus grand, il me semble, chez les modernes), n'a rien
noré, mais Mignet a mal choisi en suivant Linghart !

Le *torticolis* ne fait pas rêver des romans et des projets
téraires. Je ne vous dis pas que vous ne commencez pas de
us reposer, parce que vous êtes fatigué, mais cet état devient
ux puisque la rêverie et le talent s'y mêlent aussitôt. Des-
rtes a rêvé parce qu'il était malade, et n'a pas prévu où son
poset son lit le mèneraient. Je dis seulement : Ne vous inquié-
z pas d'un état qui, au lieu d'être un affaiblissement de forces,
en est que la réparation.

Adieu, vos lettres sont très aimables, je crains seulement
e les miennes soient trop longues et trop fréquentes. Cet
nglais me demandait l'autre jour, l'autre hiver, en Espagne,
uatre lettres pour une, disant qu'il n'y avait pas d'esprit à

1) L'article sur Léonard parut dans *les Débats* du 21 avril 1843.
2) L'article sur de Maistre parut dans *la Revue des deux Mondes* des 15 juillet
1er août 1843.
3) L'article sur Naudé parut dans *la Revue des deux Mondes* du 1er décembre
15.

Madrid, et qu'il fallait lui en envoyer ; il est vrai qu'il répond
plus tôt qu'il n'avait dit, malgré ses occupations et ses maladi
Vais-je donc reprendre ce commerce bien innocent des Pyrénée
Que vous importe ? Je ne suis pas, non je ne suis pas, cette bel
cette jeune fille heureuse qui un de ces jours va être aimée
vous. Qu'aimez-vous dans ce moment ? J'ai fini Diogène Laer
il est d'une bêtise qui m'étonne avec de bons détails. J'ai p
à cause de vous la vie de Voltaire, de Condorcet, cela me se
ble sec, vous m'avez jeté une idée de faire Voltaire, j'en ser
charmée, car vous le traitez mal, mais vous le traitez bien p
fois, et m'écrivant sur lui vous ferez ce que vous savez fai
Chateaubriand vous a-t-il envoyé l'article de Marie (1) ?

(*A suivre.*)

(1) Mme d'Agoult.

LE PALAIS ROUGE

Te souvient-il du Palais rouge
Si mystérieux et si beau
Dont le reflet s'enfonce et bouge
Dans l'onde lourde du rio ?

Au bout de la ruelle étroite
Qui mène à ce pont courbe, on voit,
Au-dessus de l'eau qui miroite,
Sa façade qui vient vers soi.

Pour aller jusqu'à lui, ma belle,
Il a fallu suivre un chemin
Plus compliqué que la dentelle
Qui bat au souffle de ton sein,

Car, sinueuse et délicate
Comme l'œuvre de ses fuseaux,
Venise ressemble à l'agate
Avec ses veines de canaux.

Plus qu'Ariane qu'elle imite,
Mais sans le fil qui vous conduit,
Elle vous égare bien vite
Au labyrinthe des « calli ».

N'est-ce pas ainsi, chère folle,
Que nous avons marché longtemps
Dans l'ombre épaisse, tiède et molle
Où se cherchaient nos yeux ardents?

N'avions-nous pas sur nos visages
Ce masque blanc que Longhi peint
A celui de ses personnages
Sous leur baüta de satin?

Mais, un soir, nous nous reconnûmes
Sur un campo, près d'un canal,
A cette heure où Venise allume
Les derniers feux du Carnaval;

Et, soudain, graves et farouches,
Nous sentîmes, avec des pleurs,
Monter au rire de nos bouches
Le double désir de nos cœurs.

Ce fut ainsi que nous allâmes
Vers ce vieux Palais rouge et beau
Qui semble tout léché de flammes
Et que l'Amour eut pour tombeau.

Sa façade de lieu sans maître,
Dresse un mur de pourpre écorché,
Mais on y voit à la fenêtre
Luire la lampe de Psyché !

HENRI DE RÉGNIER.

Venise, octobre 1907.

UNE LOI
DE CONSTANCE INTELLECTUELLE

(DEUXIÈME PARTIE [1])

I

Les grandes découvertes humaines sont antérieures à ce
e nous appelons la civilisation, aux premières lueurs égyp-
nnes. Il me semble l'avoir prouvé dans la première partie
cet essai, et même je me demande si une telle preuve était
cessaire, si l'affirmation pure et simple n'eût pas conquis
dhésion de tous les esprits raisonnables. Il eût suffi de dire :
matériaux avec lesquels furent construits la civilisation
istaient avant la civilisation. Aussi loin que l'on remonte
r les traces de l'homme, on trouve les traces du génie
main. Ce génie est primordial. L'homme est un animal de
nie. Le génie ôté, l'homme est un animal comme tous les
tres, un vertébré qui est un primate, par le caractère comme
r l'anatomie, un antique fils de la lignée reptilienne, un
tracien évolué (QUINTON). Ce vertébré, après les révolutions
atomiques qui en eurent fait l'homme, vécut longtemps
rmi les arbres ; puis, un coup de mutation ayant tonifié son
veau, il se mit à inventer. L'homme est un animal inven-
r. La constance de son génie inventif est figurée par cinq ou
grands faits préhistoriques, historiques et contemporains.
domestication de la vapeur et celle de l'électricité, quoi-
e d'importance humainement secondaire, apparentent net-
ient l'homme d'aujourd'hui à l'homme primitif. Le progrès
la conséquence nécessaire de l'accumulation des résultats ;
nt au mécanisme ; il est constant, et c'est sa beauté.

Cette constance, qui fait de l'homme du bronze et de l'homme
la pierre, notre égal en génie, a même créé chez quelques
losophes l'illusion d'une certaine supériorité primitive :
Les hommes des premiers âges, dit Creuzer, étaient doués

[1]) Voy. *Mercure de France*, nos 238 et 239.

d'une vue merveilleuse de la nature même des choses, avaie
un pouvoir de tout sentir, de tout comprendre. » Renan, q
cite cette opinion de l'auteur de la *Symbolique*, se faisait u
idée analogue des temps primitifs, les supposait même ré
par des lois particulières, « maintenant privées, d'exe
cice (1) ». Il ne faut pas abuser d'une telle idée ; il faut pre
dre garde de ne pas refaire le trop ingénieux *Vieux-ne*
d'Edouard Fournier où tant de belles précisions sont noyé
dans un océan d'aperçus fallacieux. L'œuvre des primitifs
trop importante pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter encor
il est certain qu'ils ont entrevu des vérités scientifiques que
derniers siècles ont à grand'peine retrouvées ; mais il est pr
dent de ne pas exagérer ces pertes dues à une régressi
momentanée de l'esprit humain, sous les influences combin
du platonisme, et des barbares. Pour les chrétiens, il
avait plus de matière ; pour les barbares, il n'y avait p
d'esprit : le génie grec, apogée de l'équilibre humain, fléc
brusquement pour remonter, quelques siècles plus tard, à s
niveau premier, où il se maintient sous les apparences de
civilisation celto-germanique. L'idée de constance intellectue
ne doit pas se comprendre au sens de continuité intellectuel
la ligne de la civilisation est une ligne ondulée dont les so
mets sont sensiblement égaux, de même que les profondeu
Mais il ne s'agit point, dans cette étude, d'évaluer les civili
tions successives. Son but est de fixer la méditation philo
phique sur quelques exemples très anciens du génie huma
Voici l'écriture.

Je ne parle pas du langage. On a écrit beaucoup sur l'o
gine du langage ; et c'était bien inutile. Autant disserter
l'origine du chant des oiseaux. L'homme parle, l'oiseau cha
C'est une faculté naturelle. Tout au plus pourrait-on essa
d'établir que, chez l'homme, comme cela arrive à l'occas
chez telle espèce d'oiseau, le chant a précédé la parole. Cha
ou quelque modulation comme celles qui encore signifient
joie de vivre chez les enfants, modulation contenant
syllabes articulées, matrice de la parole. Le langage a dû
d'abord purement musical, sans aucun accord avec la réal
mais ponctué de signes de joie, de peur, d'appel. L'ono
topée n'y joua aucun rôle, malgré l'opinion commune ; c

(1) Renan, *Origine du langage*.

t un jeu de raffiné, d'oisif. Imiter les bruits de la nature ! t-être, mais à la manière de l'oiseau-moqueur, qui *réflé-* plutôt qu'il n'imite, à la manière de presque tous les aux qui apprennent à répéter des sons déjà articulés, is que l'onomatopée transpose en sons articulés des ts bruts, et cherche à *figurer* et non à imiter, comme le ive la diversité de ces images sonores dans toutes les lan-s. L'onomatopée représente une couche linguistique proba-nent assez récente. Les moyens de langage de l'oiseau et x de l'homme sont d'ailleurs de même ordre ; tous les deux loient la vibration sonore, assez prolongée pour former des ases musicales. Eux seuls *parlent* longuement, à tout propos ors de propos. Le langage sonore est pour eux une des for-les plus suivies de l'activité. Beaucoup d'espèces simiesques it d'un gazouillis analogue et perpétuel, embryon évident angage humain. Rien d'assourdissant, disent les voyageurs, me certaines troupes de singes. Une volière en donnerait faible idée. Il me semble cependant difficile qu'ils dépas-en papotage tapageur l'assemblée des perroquets au Jar-d'Acclimatation. Ce n'est que là que j'ai compris quelque e à l'origine, non du langage, mais de la parole. Comme eau, comme le singe, l'homme a d'abord parlé pour lui-ne, c'est-à-dire sans intention, mouvement de langue et de e analogues à tous les autres mouvements musculaires, es de vie.

e langage, considéré en général, abstraction faite de la ne sonore, est universel. Tout être vivant possède un lan-et on ne peut concevoir sans langage fixe la moindre nie de madrépores ou de bryozoaires. Le langage revêt les modes : son, geste, tact, regard. Il peut même être ieur et cheminer comme un message électrique le long des nerveux. Le cerveau parle aux doigts qui lui répondent. on touche l'éventail d'une sensitive, il se ferme. Les limi-lu langage sont difficiles à déterminer. La recherche de rigines est du domaine biologique, et c'est bien en vain Renan même s'y est exercé. On doit même dire que c'est ser la question que d'y introduire l'idée de raison ou l'idée olonté. Le langage est un fait de vie comme la motilité, me la vision. Il n'en est pas de même de l'écriture. L'écri-a eu nécessairement une origine, et il est permis de la

chercher. Le langage, qu'il soit parlé, chanté ou mimé une donnée de la nature ; l'écriture est une donnée hum une invention.

La question ne se pose donc pas de savoir si l'écriture rait pas précédé le langage naturel ; mais elle se pose être de savoir si l'écriture n'a pas aidé singulièremen développement logique de la parole, à la dissociation en de la phrase originelle si confuse. L'écriture idéograph était très propre, en effet, à conférer aux mots qu'elle re sentait une existence séparée, existence qu'ils n'ont pas, peine, dans l'esprit de ceux qui ne savent pas écrire. Le pur est une spécialisation très forte, il n'est pas primi coïncide avec des intelligences capables d'abstraction, d' générales. L'idée générale qui suppose le désintéresseme liberté de l'esprit, suppose la civilisation, la sécurité rela La langue des Indiens Cherokee, qui possède trente v exprimant toutes les façons de « laver » relatives à la sonne, au lieu, à la circonstance, ne possède pas l'idée gén de « laver ». Les Algonquins, capables de qualifier claire tous les gestes de l'amour physique, n'ont pas de mot ral répondant à *amor* ou à *amare*. Pour les Malais, il y a les arbres de leurs forêts nommés un à un, il n'y a pas *bre* (1). Je ne prétends pas que ces langues soient de gues primitives, mais ce défaut d'abstraction leur confè caractère de primitivité. Le mot, qui est une abstractio aussi une réduction. Il m'est difficile de considérer les miers mots isolés autrement que très longs, très charg qualificatifs et de locatifs. Arrivés à l'abstraction, ils se encore, au cours des âges, phonétiquement rétrécis. Du aux langues et dialectes romans, nous avons des m d'exemples de ces rétrécissements. *Pulverem* devient portugais et de *papaverem* un dialecte français a tiré pavot. Des sons tels que ce *pó* et ce *pou* ont paru aux logues de l'école de Bopp des racines primitives, alors qu représentent sans aucun doute, dans le domaine sanscrit c dans le domaine roman, que des produits de décomposit des réductions analogues à ces grains de sable qui furen bord des coquilles.

Il n'y a d'ailleurs aucun espoir de retrouver jamais a

(1) Cf. Sayce, *Principes de philologie comparée*, ch. II.

ue réellement primitive. Les langues écrites ne l'ont été une période sans doute immensément éloignée de leur es connues, et quant aux langues non écrites, elles changent oins à chaque génération, parfois avec une fréquence folle, diverses influences, tendance de l'homme à jouer avec ons produits par son appareil vocal, intervention de la nté (langues polynésiennes, argot), changements d'ordre nétique. On peut logiquement supposer, et c'est tout, que la ue la plus ancienne est aussi la langue la plus compliquée, us riche en flexions, sinon en formes syntaxiques. L'inex- ble verbe basque : signe d'ancienneté. En linguistique me en zoologie, l'évolution marche vers la simplicité. Le e anglais, presque dénué de toutes flexions, est le pen- du sabot du cheval, animal beaucoup plus récent que le nate à cinq doigts. On peut supposer encore que le discours, même que la grammaire, évolue dans le sens de la sup- sion de tout l'inutile. Un certain style télégraphique est outissement logique de la période cicéronienne. Au point vue stylistique, les Romains étaient un peuple enfant et s n'avons guère, à ce point de vue, fait de progrès sur ancêtres littéraires. Comme les peuples jeunes, comme Indiens, comme les Nègres aux longues palabres, nous ns toujours le goût de nous écouter parler, de nous bercer musique verbale. La poésie, les phrases balancées, signes primitivité et, dans notre civilisation, régressions person- es. Dans un monde plus évolué, on ne parlerait que pour lité seule et non plus pour le jeu. Mais cette question est à celle du génie considéré comme primitif et opposé à l'in- gence signe d'évolution. C'est une question que j'essaierai traiter par la suite, si je puis rassembler les éléments essaires à un raisonnement logique.

'invention de l'écriture, telle qu'elle a été analysée jusqu'ici, ble rentrer dans les manifestations de l'intelligence plutôt du génie. En suivant les faits tels qu'ils sont admis, on y une suite de tâtonnements, aboutissant, par simplifications urelles et quasi nécessaires, à notre alphabet indo-méditer- éen. Nul ne peut préciser la part de l'invention soudaine cours de cette longue élaboration. Cependant, on devine initiative individuelle dans l'idée d'abstraire tel idéo- mme, de lui assigner un usage séparé, de le destiner à

figurer le son initial du mot qu'il représentait et non plus s
lement ce mot lui-même. Avant la phase alphabétique,
eut une phase syllabique, progrès déjà immense et don
Chine se contente encore. L'écriture, qui ne pouvait guère
tendre qu'à la figuration des objets et des idées très simp
marcher, manger, va devenir le miroir de la parole, n
un miroir où les images se fixeraient. L'écriture est un p
nographe que notre œil déroule et qui ne rend pas seulem
des sons, qui rend aussi des images, des idées, des sensati
même : c'est un doublement de la vie. Mais surtout, vue
point de vue philosophique, l'écriture est le premier gr
effort d'analyse qui ait laissé dans l'histoire des traces se
bles et peut-être le plus grand. Aucun poème, ni *l'Iliade*, n
Védas, ni *Hamlet*, n'égale en beauté le geste du scribe ég
tien qui, voulant fixer une idée rebelle à l'idéogramme, ima
le jeu des sons initiaux. Depuis ce moment, l'instrument
toujours supérieur à ses œuvres. Nulle langue n'a do
tout son pouvoir à l'écriture, et nulle écriture n'a vu pa
toutes ses richesses dans l'œuvre littéraire : ses rése
inviolées sont, dans toutes les civilisations, immenses. L'
ture a permis une accumulation folle de matériaux dans
les genres ; elle recèle des trésors que l'humanité n'épui
jamais, puisque chaque génération y verse autant de lin
qu'elle en détruit de parcelles. Tout cela, c'est l'œuvre
scribe égyptien, antérieur à l'histoire, car la plus anci
histoire est écrite avec le roseau qu'il taillait au bord du
il y a très longtemps, dans les obscurités primitives.

Nous oublions toujours, quand nous comparons le p
au présent, de considérer à quel point le présent est le d
teur du passé. En naissant, ou quelques années plus t
nous nous trouvons les maîtres d'un mécanisme immens
compliqué qui nous paraît, ou peu s'en faut, faire partie
nature. Les villes sont à ce point de vue de mauvaises éc
philosophiques. Quand on a vécu en des campagnes où on
que presque tout, on se fait déjà une meilleure idée du pa
On apprécie mieux la solidité des fondations établies pa
générations anciennes. Les mille petites commodités, les p
luxes modernes nous cachent l'essentiel de la civilisa
En avoir été privé, c'est souvent en apprécier l'inutilité ;
il y a une partie stable très ancienne, dont l'homme ne pou

e dépouillé, sans cesser d'être un homme. Or, cette partie
ienne, si on réfléchit, on trouvera qu'elle n'est pas seule-
nt la plus utile, mais qu'elle est aussi la plus belle. Sans
nprimerie, la civilisation celto-germanique est possible ; sans
riture, nulle civilisation intellectuelle ne se conçoit. L'écri-
e dépasse donc de beaucoup l'imprimerie en importance et
noment humain qui la vit naître est donc un moment plus
nd et plus beau. Les inconnus (ce n'est pas Guttemberg)
découvrirent l'imprimerie, au xv^e siècle, démontrèrent la
istance du génie humain, et rien de plus. Il n'y a ni affai-
sement, ni progrès. Après une trentaine de siècles, la
istance est parfaite, au point que l'on croirait que c'est le
me homme revenu, après un long sommeil, pour ajouter à
instrument deux ou trois petites chevilles qui lui donnent
te sa valeur.

II

En poussant cet essai jusqu'aux temps historiques, ou à peu
s, je crains de lui ôter de sa force, car les matières traitées
t devenir connues de tous. On ne peut plus prétendre
révéler, et les faits, de plus en plus complexes, vont de-
ir très lourds à manier. Que dire de l'astronomie, si l'on
t être philosophiquement exact, qui n'excite aussitôt la
tradiction universelle ?

'ai achevé de bien comprendre le détachement de M. H. Poin-
é en lisant une petite notice de M. Tannery sur l'histoire
l'astronomie. M. Tannery, qui est un mathématicien, ne
t dans l'astronomie qu'un prétexte à calculs. Il considère
me des incidents presque futiles Aristarque de Samos et
ernic. « Il fallait donc, dit-il, pour le renouvellement de
tronomie, l'invention de la lunette et celle du pendule. »
st à peu près comme si on disait que les études modernes
la métrique grecque ont renouvelé la poésie. Mais je crois
n astronome et un philosophe ne se font pas de l'astro-
ie une même idée. Pour le philosophe, le système est
t, et les calculs, il les tient pour de l'arpentage céleste.
r l'astronome, les systèmes sont des hypothèses entre les-
lles on choisit la plus commode (H. Poincaré), et les
uls seuls sont dignes d'arrêter le savant. Ainsi les sciences
s objet pratique se dévorent elles-mêmes. Les mathéma-

ticiens se perdent en des problèmes qui demandent une vi
dont la solution ne s'applique à rien. Les astronomes compt
les étoiles, comme un enfant compterait une poignée de sa
Ils se font les comptables de l'infini, cependant qu'un Poinc
las de tant de stérilité, admet tout, en contestant tout et
blit magnifiquement la philosophie du possible.

L'astronomie était complète le jour qu'un berger chald
eut connu que le soleil était le centre du monde et la t
une des toupies qui l'encerclent. Depuis cette nuit incerta
l'astronomie n'a fait que des progrès mathématiques.
valeur philosophique n'a pas changé. Elle est tout entièr
effet dans cette transformation des apparences. Les appar
ces sont-elles la réalité, ou faut-il la demander aux con
apparences ? La Chaldée et la Grèce ancienne avaient ré
la question dans le sens que devaient retrouver Nicolas de C
et Copernic, et c'est toute l'astronomie. Ce qu'on a aj
depuis est fort peu de chose : préciser des durées, renfo
de quelques zéros les distances des astres au soleil et e
eux, mesurer, compter, supputer, plutôt, voir presque t
l'espérance des lunettes faillir, et nos curiosités réduites à
muser aux beaux jeux d'esprit d'un Fontenelle ou d'un F
marion. Tout cela d'ailleurs n'a pas laissé que de creuser
avant le puits foré dans l'infini par les maîtres d'Arista
de Samos.

Contemplons le ciel et découvrons l'astronomie. C'es
que Copernic lui-même n'a pas fait. Il connaissait l'hypot
ancienne que les compilations grecques avaient mainten
la surface de l'eau. Son génie fut de s'en laisser éblouir.
quel fut-il donc, le génie de ceux qui d'abord la posèren
dépasse presque nos facultés d'admiration; il va presque
tifier Creuzer et Renan. Nicolas de Cusa, Copernic, Ke
Galilée, Newton se réunissent pour maintenir l'intellig
humaine au niveau primitif; ils en prouvent la constance
se mettent sur le même plan qu'un berger chaldéen.

Le témoignage de l'Antiquité est unanime et Bérose e
garant avec Diodore, avec toute la tradition ancienne, ave
textes cunéiformes (Oppert) : un millier d'années avant
ère, les Chaldéens connaissaient le système qui a pris le
de Copernic. Ils avaient redressé les apparences; les
mouvements de la Terre leur étaient familiers ; ils n'ignor

a périodicité des éclipses, ni la précession des équinoxes ; livisaient l'année en 365 jours 6 h. et onze minutes, ce approche des calculs modernes. Après l'année, le mois, maine, les sept planètes, tout cela imprégné d'astrologie, ché de magie. La gangue des superstitions contenait un diamant que les Grecs taillèrent (Aristarque). Mais il d'un éclat trop vif, on s'ingénia à le ternir et on y réussit. eut Ptolémée; il y eut l'entêtement chrétien (Lactance et autres), buté à un système qui semblait la base nécessaire sa construction dans l'espace. Mais l'astronomie a cette ularité d'être aussi vraie à l'envers qu'à l'endroit et Coper- parut bien plutôt ridicule que criminel. Son renversement aleur sembla inutile même à un Regiomontanus, même à Tycho-Brahé, observateurs merveilleux du spectacle ste, précurseurs des calculateurs modernes. Aussi n'y a-t- s très longtemps que l'Eglise, forte des vieux préjugés, ne lamne plus Galilée; et bien des fidèles « éclairés » le con- nent encore dans la piété de leur cœur. En somme, pour nter au niveau chaldéen, l'humanité a mis à peu près te siècles. N'est-elle pas en train, après un intervalle un moindre, de rejoindre Leucippe, Démocrite et Epicure, retrouver les claires idées primitives sur la matérialité lue du monde, sur l'unité de la matière, sur le mouve- universel, sur l'atomisme enfin, principe mécanique du de réel aussi bien que du monde pensé ? Nos déchéances nt que passagères.

s montagnes de l'avenir ne sont pas plus hautes que les agnes du passé, mais elles le sont autant. L'idée de cons- intellectuelle, outre qu'elle réserve le fait de progrès par mulation, ne permet pas de douter des destinées de manité. Elle écarte comme absurde l'idée de décadence ou oins ne permet de la concevoir que liée à l'idée de mort, sparition de l'espèce, c'est-à-dire de révolution géologique que les forces révolutionnaires du génie vertébré, base nie humain, se trouveraient inefficaces. Ici, je me sou- encore du mot de Quinton : « Quand l'homme s'attaque forces naturelles qui l'entourent pour les dominer dans elles ont d'ennemi, il participe d'abord du génie du bré (1). »

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 454.

III

La poésie a atteint un niveau très élevé dès les temp
plus anciens. Cela est fort connu par les exemples égypt
hébraïques, indiens, grecs, et c'est un sujet que je laisse
la littérature comparée, si je n'y voyais un excellent argu
en faveur de la primitivité du génie, considéré comm
forme particulière de l'intelligence. Le génie se rapp
de l'instinct, en ce qu'il est de l'intelligence spécialisée,
il s'en éloigne, en ce qu'il est nettement individuel. Sa ma
comme celle de l'instinct, est la perfection; mais sou
dans l'instinct, elle est souvent progressive dans le géni
génie participe de l'inconscience instinctive, mais égale
de l'intelligence consciente. L'instinct est fixe dans l'ind
comme dans l'espèce ; le génie, fixe dans l'espèce humain
assez flottant dans l'individu, soumis à des sursauts et
déclins, évoluant selon une courbe oscillante. Cependan
a beaucoup exagéré la fixité de l'instinct; lui aussi, e
mesure très restreinte, il participe de l'intelligence consc
Les animaux à métier ne construisent pas du premier
leur chef-d'œuvre ; il leur arrive d'en modifier la conte
ils s'accommodent de matériaux variables. Une analys
poussée diminuerait peut-être encore les différences du
et de l'instinct, en même temps qu'elle montrerait ces
formes de l'intelligence bien plus que l'on ne les voit d'
pénétrées, vivifiées par la conscience d'agir. Finale
intelligence, génie, instinct, ne présenteraient peut-êtr
que des nuances, et l'on constaterait leur constance si
née ou alternée dans toutes les manifestations spécifiq
individuelles de la vie supérieure. Il y a des animaux t
telligents ; il y a sans doute des animaux de génie. Ma
constance de l'instinct est un fait qui ne se discute p
conçoit que la constance de l'intelligence ou la consta
génie chez les animaux échappe à nos observation
rentre dans la règle probable de la constance univers
la permanence des lois et des rapports, constatables c
nables sous la variété des formes et la diversité des
rences.

Il ne s'agit que de l'homme ici, et voici le chapitr
poésie. Le génie poétique est rare, ses éléments son

les. Il se compose d'une grande sensibilité, d'une émotivité
, transformées rapidement, avec une conscience très fai-
du travail intellectuel, en phrases mesurées, mélodiques,
pres à évoquer chez l'auditeur ou chez le lecteur une émo-
n du même ordre que celle qui les a dictées (1).
L'intelligence générale, le travail, la connaissance approfon-
de la langue et des monuments littéraires sont au génie
étique d'un très faible secours et, seuls, ne servent à rien.
peut étudier la poésie française pendant vingt ans, être un
rit supérieur et se montrer incapable de composer un son-
qui satisfasse à la fois notre émotion et notre esthétique.
D'autre part, cet homme ignorant, sans lecture, sans expé-
nce, et, point capital, sans intelligence générale, produit en
jouant, et presque sans y penser, les plus beaux et les plus
ouvants poèmes. Loin d'être une longue patience, le génie
étique est d'abord fait d'impatience et les retours, les retou-
s, le polissage n'enlèvent rien au caractère initial du poème,
est la spontanéité. Ce caractère est visible dans les plus
iens poèmes, comme dans les plus récents. Quand ils sont
ux, ils sont des chants, et ils participent de la soudaineté
chant. On a appelé cela l'inspiration : il faut écrire ce mot,
squ'il est connu, quoiqu'il ne signifie rien. L'inspiration
le qualificatif traditionnel du génie poétique.
L'histoire de la poésie a vulgarisé de tout temps, et sans
on y prenne garde, un fait évident de constance intellec-
lle. La poésie a évolué, comme évoluait la sensibilité, base
mœurs, mais le génie poétique, par exemple d'Homère à
tor Hugo, est demeuré fixe : ni progrès, ni déchéance;
stance absolue. Et l'on se demande si un tel génie a quel-
rapport bien défini avec la civilisation; si, surgissant du
ieu de la barbarie proto-hellénique, il ne peut pas surgir
si bien du milieu d'une barbarie plus rude encore, du
ieu mégalithique, du milieu magdaléen; si le génie poétique
in, complément de la faculté verbale, ne s'est pas mani-
té bien avant l'écriture, et si nous ne touchons pas avec
poème à l'une des plus anciennes, en même temps que des
s stables, manifestations de la sensibilité intelligente ? La
ésie s'est probablement confondue, à l'origine, avec la

(1) De là, après un Ronsard, après un Hugo, le foisonnement des poètes par
agion.

musique, peut-être avec la danse ; elle est peut-être antéri
à la dissociation de la phrase en vocables distinctes ; e
peut-être été, avant de devenir verbale, un mélange de
modulés et de murmures émotifs. La poésie lyrique n'es
core que cela, très souvent, surtout quand elle se revêt de r
que, quand elle soutient la danse : rondes enfantines, da
paysannes. Il est inutile d'objecter que la poésie, en tout
a pris un autre ton depuis ces temps primitifs. On le sai
reste, mais peut-être que la vraie poésie, celle de lyrisme
sonnel, est celle-là même qui ressemble le plus à ce que n
pressentons d'une plainte érotique du temps de la pierre p
Les insectes à bruit, les oiseaux chanteurs donnent leurs br
ou leurs chants aux jours de la reproduction. Les plus b
poésies humaines sont des appels à l'amour ou des lam
tations sur l'amour perdu : le reste est rhétorique.

Je trouve dans la poésie et dans les poètes des signe
primitivité, et je me demande à ce propos si le génie m
considéré comme une soudaine poussée intellectuelle,
pas un fait nettement primitif? Entre l'homme très intelli
et les autres hommes de moyenne intelligence, il y a toute
série de dégradations. On passe sans difficulté d'une nuan
la nuance voisine et l'on rattache logiquement celui qui
prend tout à celui qui ne comprend que les petits faits p
lesquels évolue sa petite vie. Mais si le génie surgit, on ne
où le caser. L'homme de génie n'a souvent qu'une intellig
générale très limitée, une intelligence qui, du moins, n'est
en rapport logique avec son génie. Victor Hugo, un des
grands parmi les poètes, est, parmi les philosophes, un des
humbles. Son esprit critique est nul. On a vu de grands
tres, de grands sculpteurs, de grands musiciens à peu
dépourvus de vraie intelligence. Leur génie s'exerçait co
s'exerce l'instinct, en ligne droite. Le génie du calcul n'es
très rare. Il coïncide très souvent avec des intelligences e
tines. Des mathématiciens illustres, qui n'ont pas atteint l
en puissance calculatrice, ne l'ont pas dépassé en valeur
lectuelle. Il y a de belles exceptions, dont Goethe est le
mais, en général, l'homme de génie est un enfant. Cette fl
de l'intelligence a donc totalement échappé à l'évolution
se manifeste sporadiquement et toujours pareille à elle-m
Aucune n'est plus propre à faire admettre, sans qu'il

in de longues explications, la loi de constance intellec-
e.

IV

s lois de constance physiologique posées par M. Quin-
selon des principes dont on ne peut encore mesurer la
ée, qui est peut-être illimitée, ces lois, loin de venir s'op-
r à l'idée d'évolution, confirment cette idée, au contraire,
ıssurent, en lui fournissant la base, sans laquelle on n'en
evait pas bien clairement le mécanisme. L'évolution est
erselle et la constance aussi est universelle. La constance
pivot du manège. Elle en est la raison. Sans constance,
a pas de changement, parce que, dans ce cas, le change-
est inappréciable. Si tout change, comment le savoir? Si
ntagne s'éloigne en même temps et du même pas que
approchons d'elle, où sera la variation des rapports? La
atation du changement exige un point fixe. Sans point
pas de comparaison possible : le mouvement, même réel,
npossible à constater. On peut dire, de ce point de vue,
a loi de constance universelle est un postulat de l'intelli-
, au même titre que l'espace et que le temps. Elle a une
r, non pas plus certaine, sans doute, mais plus accessi-
elle est vérifiable. La constance est au fond de tout, dans
is physiques comme dans les lois intellectuelles. Qu'est-
e serait la physique sans points fixes? Qu'est-ce que serait
points fixes la vie, phénomène physique?
te constance universelle, soit dans l'ordre physique, soit
l'ordre intellectuel, il ne faut pas la considérer comme
onstance mathématique. Elle est, en de certaines limites,
ise à des variations. Le milieu contre lequel elle se dresse
pas sans avoir quelques prises sur elle. Elle est une loi
tte avec une loi. Elle est le régulateur de l'évolution ;
il n'est si bon régulateur qui ne se trouve entraîné, par-
par les mouvements de sa machine. Il est possible que la
nce elle-même soit emportée par une loi d'évolution
générale que celle contre laquelle elle lutte directement.
stème a probablement lui aussi, comme le soleil, sa cons-
on d'Hercule.
ır ce qui est de la constance intellectuelle, elle est visi-
nt influencée par les faits même qui sont sa preuve. Les

grands événements intellectuels modifient la civilisation
la civilisation modifie les tendances de l'intelligence : ainsi s
complit l'évolution intellectuelle. Elle a des limites, mais
semble n'en pas avoir. L'oubli permet d'infinis renouve
ments. Illusoires en fait, ils ne le sont pas en conséquen
Ils comportent d'ailleurs une matérialité tangible. S'il
pas sensé de dire que l'électricité, par exemple, est en trai
renouveler la face du monde, déjà renouvelée par la vap
s'il ne faut pas attribuer aux faits mécaniques l'influence
lui donne le populaire, il n'en est pas moins certain qu
mobilité physique est une des conditions de la mobilité
la souplesse intellectuelles. La physiologie même, quo
héréditairement immuable, en reçoit des contre-coups in
duels : le sang ne circule pas dans un athlète comme
un employé aux écritures.

Evolution n'est pas progrès. L'évolution est un fait
progrès un sentiment. Considérer, comme Spencer, que l
lution est nécessairement progressive, c'est faire de la th
gie; c'est supposer un Dieu transcendant ou immanent;
faire intervenir, avouée ou cachée, l'idée d'une Provid
c'est enfermer une idée religieuse dans une théorie méca
En soi, l'évolution naturelle des êtres animés n'est q
succession de changements destinés à assurer une con
originelle. Du point de vue humain, l'homme considéré c
sommet, elle est nettement régressive. Ayant produit l'ho
la nature ne se repose pas comme le Dieu des légendes
façonne les carnivores, dont les derniers venus sont le
bleu et l'ours blanc ; elle façonne les ruminants et sa de
pensée en ce genre est le renne; elle façonne en
oiseaux, dont la haute température affirme la récence
TON). L'oiseau présente assurément des caractères pr
sifs : ailes et vol, meilleure dissociation des appareils
tif et respiratoire, mode de reproduction simplifié
sûr ; mais le cerveau est peu développé et il y aur
chéance, si l'intelligence était autre chose qu'un moy
défense contre la variabilité des milieux. Mais notre p
vue n'est pas celui de la nature : de la main du primat
les singes ne font rien d'ailleurs), elle a fait la patte d
et le paturon du cheval. La nature semble marcher
simplification. Si l'homme évoluait encore d'une faç

sible, sa main s'épaissirait, ses doigts se souderaient, les
les se tasseraient en un sabot ou en une griffe unique.
voit-on pas déjà, du Noir au Blanc, la dentition s'affaiblir?
yons pas un trop grand désir de l'évolution, songeons que
tendances vont à faire de nous des édentés, des variétés
amanoir! Il faut des images extrêmes pour faire compren-
des vérités moyennes.

a constance est la raison de l'évolution et l'évolution est
ondition de la constance. Quant au progrès sentimental dont
foules s'enivrent, et dont il est bon qu'elles s'enivrent,
me le dit M. Jules de Gaultier, si sa réalité matérielle est
fait d'évolution, sa réalité intellectuelle est un fait de
stance. Notre état de civilisation est le produit momen-
ément final d'une intelligence qui, invariable en son prin-
, se diversifie par l'accumulation de ses conquêtes, mais
reconnaîtra, aux exemples que j'en ai donnés, que ces
nes conquêtes prouvent qu'il n'est pas chimérique d'es-
er de poser, en introduction à l'histoire de l'humanité, une
de constance intellectuelle.

REMY DE GOURMONT.

DEUX PRÊTRESSES DU CULTE D'ANTINOÜS

Voici plusieurs années que, des fouilles opiniâtrement po
suivies à Antinoë, en dépit des difficultés de toutes sortes
j'ai rencontrées sur ma route, l'un des côtés les plus attacha
de la décadence s'est dégagé, avec la découverte des sépu
res de quelques officiantes du culte institué par l'empe
Hadrien, en l'honneur de son favori Antinoüs, celui de
complexité des croyances qui bouleversait alors l'âme du vi
monde gréco-latin. Schismes venus d'Orient; hérésies nées
l'attirance exercée par les mystères de l'antique Egypte;
tèmes théosophiques de ces incomparables philosophes,
furent les maîtres de l'Ecole d'Alexandrie, s'y heurtent,
s'y fondent en formules composites, qui peuvent paraîtr
première vue, contradictoires, mais où l'étude méthodique
idées découvre un enchaînement logique; une subtilité si
tivante, qu'une attirance se fait intense, tant ces nua
fugitives d'idéalisme témoignent d'une sensibilité d'imp
sions, aujourd'hui encore non surpassée; un état d'âme
lade; un désenchantement, j'allais dire pessimisme, si pa
à ceux de notre époque, que nous nous croyons, une heure
contemporains de ces morts lointains, que le temps a éparg
à ce point qu'ils semblent se réveiller au milieu de nou
reprendre simplement leur place, sans que ce sommeil de
sept siècles ait calmé les agitations dont ils ont souffert.

§

Les premières trouvailles n'avaient causé aucune surp
soulevé aucun problème; tout au plus des contro
archéologiques. C'était le temple égyptien, élevé par l'un
plus grands souverains d'autrefois, Ramsès II; petite cha
de province, aux proportions modestes de basilique de b
gade, disparue aux cours des invasions étrangères (1). La

(1) Cet oratoire semble avoir été conservé pour les besoins du culte du

é de l'édifice l'avait préservé de la ruine; et Antinoë bâtie
le maître de Rome, elle était devenue, tout naturellement, le
ictuaire consacré du culte de l'Antinoüs déifié. C'était bien
ı, sans doute, puisque le favori d'Hadrien se trouvait être
imilé au dieu suprême, à Osiris, le seigneur d'Abydos, le
gneur du monde d'au-delà, cette terre d'Occident, l'horizon
disparaissait le soleil, la région du mystère, qui était deve-
e le royaume des trépassés, « l'autre rive ». Pourtant des
élisques nouveaux s'y étaient ajoutés. L'un est encore debout
Rome, et relate les honneurs rendus à l'Osiris de la foi nou-
le. Le texte demeure conforme aux prescriptions du rituel.
nentionne la présence de la tombe du Dieu dans le voisi-
ge, et parle des processions qui s'y rendaient, guidées par
prophètes et les prêtres, à l'anniversaire de sa mort. Tout
a était normal, justifiait les auteurs anciens, venait à l'appui
Pères de l'Eglise; de divers passages de saint Epiphane,
particulier, parlant précisément de ces pèlerinages, de ces
cessions, qui se déroulaient aux jours des panégyries; le
nsport des barques sacrées, mentionné dans le traité *Adver-*
Hæreses, confirmait pleinement l'apparat habituel d'une
rgie empruntée au dogme égyptien (1).

§

Depuis lors, l'exploration de la nécropole avait révélé un
lange confus de croyances contradictoires, se partageant
ile suprême des morts; une hésitation, une incertitude de
et d'espérance. Egyptiens attachés aux rites antiques, Grecs
neurés fideles aux cultes de l'Olympe, chrétiens à peine
vertis à l'Evangile par les Alexandrins y coudoyaient les
iés aux religions les plus opposées. Presque tous, de race
lénique, avaient grandi dans les traditions du paganisme;
is l'initiation avait fait d'eux des isiaques, des affiliés aux
stères égyptiens et orientaux. Un rudiment de christianisme

is, bien que la ville ait pris un développement considérable. La Commission
ypte donne de cette ville un plan détaillé dans son grand recueil, publié au
mencement du siècle dernier. La superficie, supérieure à celle d'Alexandrie, égale
que celle de la Thèbes aux Cent Portes des Pharaons.

) L'inscription de l'obélisque a été traduite par le professeur Erman et par moi.
confirme ce nom d'Osiris-Antinoüs, donné au favori de l'Empereur, et men-
ne toutes les cérémonies et fêtes du culte du nouveau Dieu, qui sont conformes
ite d'Osiris. L'arc triomphal, qui donnait accès à la ville, et les propylées qui
ouraient étaient encore debout au commencement du siècle dernier. On les voit
oduits dans l'ouvrage de la Commission d'Egypte. Champollion en avait copié
xte dédicatoire, les détails, etc.

s'y mêlait, quelquefois, propagé par la prédication gnostiqu Valentin était venu à Antinoë et y avait apporté l'éloquen de sa parole, le levain de ces systèmes, dont son maître Bas lide avait été le propagateur. C'est ainsi qu'apparut d'abo Leukyônê, l'isiaque aux prunelles d'or, qui, à son lara aphrodisiaque, mêlait inconsciemment les amulettes des cult du soleil de la Pierre-Noire et de la Vie-Une, puis Myrithis, magicienne tout aussi incertaine entre les dogmes qui se pa tageaient sa croyance; Grecque comme elle, comme elle isi que, et de même affiliée aux rites de l'Orient.

Au milieu de tout cela, le culte de l'Osiris-Antinoüs sembl être demeuré immuable, lorsque, les deux années suivant la découverte de la tombe de Khelmys, la précieuse chanteu puis de celle de Slythias, l'habilleuse des images saintes l'Osiris, apporta un contingent imprévu à la connaissance mythe antinoïte. J'ai longuement étudié le rôle de ces de femmes. L'une montrait, au moyen d'un petit théâtre de m rionnettes isiaques, la Passion de l'Osiris antique, dans les nacles de mythes. L'autre procédait à la toilette des images l'Osiris nouveau, les parant, ainsi qu'il était d'usage au tem des dynasties thébaines; mais toutes deux, Grecques d'origi n'étaient cependant que des initiées, qui apportaient à l ministère les tendances, les aspirations de leur race, et, for ment, y mêlaient quelque chose des rites de ce paganisme d lequel elles avaient grandi.

§

Deux nouvelles prêtresses de ce culte composite sont s ties de leurs tombeaux, au cours de ces deux dernières ann La première, l'an passé, a semblé tout d'abord une énig car avec elle une forme nouvelle du culte d'Antinoüs a sur celle d'un mystère purement hellénique, institué en son h neur.

L'aspect de ce caveau était grec ; une chambre assez cieuse, aux voûtes surbaissées, aux murs stuqués, au dal bien appareillé, sur lequel étaient déposés des vases d'off des. Au milieu, un long et large sarcophage, ou pour mi dire une sorte de cartonnage, fait de toiles plâtrées, recou tes de peintures du rituel égyptien. Des inscriptions, illisib comme c'est généralement le cas, à cette époque, où la lect

à peu près perdue, et ne se fait fidèle que lorsqu'il s'agit de ms et de titres. Le nom manquait, les stuques s'étaient rités et se délitaient, en s'émiettant. La voûte s'était affais- e depuis longtemps, entraînant les pierres et les sables, dont pression avait défoncé le cartonnage. Au niveau de la nuque, panneau plus résistant conservait du moins les titres, l'après bien des hésitations je finissais par déchiffrer. Ils nnaient un qualificatif nouveau : « La Dionysiaque », suivi cet autre, « la Royale Favorite de l'Osiris-Antinoüs ».

La caisse dégagée, je retrouvais, sous une épaisse couche de uillage, une femme au visage doré, nimbé d'une couronne laurier, le corps pris dans une robe de soie brune, la tête uverte d'un mantelet de gaze rouge, au bourrelet tanagréen, cadrant l'ovale de la face. Sur les pieds nus, également dorés, posaient une couronne et deux thyrses tressés de feuillages. ans les plis du voile étaient posées deux plaquettes d'ivoire, présentant des bacchantes; au cou, un anneau d'or était sus- ndu par un fil.

Le titre de « Royale favorite » est connu. Il est religieux, se traduit par « Aimée du Dieu », au sens d'élue. Par con- e, celui de « Dionysiaque » était nouveau. Impossible, étant nnée la présence des images d'ivoire et des thyrses, de l'in- rpréter autrement que par « Bacchante ». Mais c'était, du ême coup, supposer l'existence du culte bachique, rendu à t Antinoüs, en qui, jusque-là, on n'avait reconnu que Osiris.

Le culte bachique était-il donc en honneur dans la ville 'Hadrien? Antinoüs avait-il donc été adoré aussi comme Bac- hus-Antinoüs? Et comment concilier ces deux mystères? Cela n'amenait à rechercher les assimilations faites par les Grecs e leurs dieux à ceux du panthéon égyptien. Mais eux-mêmes, es Grecs, n'avaient-ils pas reconnu à Dionysos une ori- ine étrangère? La plupart des auteurs sont d'accord pour lacer sous les règnes des rois antérieurs à Thésée l'arrivée en ttique du couple de Déméter et Dionysos, qui s'identifie aux ystères d'Isis et d'Osiris, tant aux fêtes d'Eleusis qu'à cel- es des Anthestéries, célébrées à l'Acropole. Bien plus, la lé- ende du Dionysos de Delphes se trouvait être un décalque le celle d'Osiris. Au temps de Plutarque, on montrait encore ans l'enceinte du temple le tombeau du dieu : l'épitaphe por-

tait ces mots : « Ci-gît Dionysos. » Et la tradition rappo tait qu'après la mort de Bacchus, tué par les Titans, Zeus ava ordonné à Apollon de ramener à Delphes les restes mutil de son fils. A l'anniversaire de sa mort, un sacrifice lui éta offert dans le temple. Il avait pour objet de « rassembler l membres du dieu ».

Ces analogies étaient un premier pas fait dans la voie d assimilations; le cérémonial des mystères de l'Acropole alla permettre d'aboutir à une identité absolue. Deux fêtes étaie entourées d'un éclat extraordinaire : celles des *Lénœa* et d *Anthestéria*. Les premières sont appelées les fêtes du Presso ou plus exactement de la Cuve, car le raisin était foulé non pressé. Mais ce mot *Lénos* a aussi le sens de tombe, d rivé précisément de cuve. Et tout au fond de ce mystère ign ré, qui était célébré alors, semble se cacher un dogme transformation et de renaissance. Le raisin coupé, qui meu dans la plénitude de sa maturité, et qui, mutilé à la cuv renaît sous la forme du vin, dont la force se traduit en ce ivresse qui communiquait aux fidèles ces transports, qu' prenaient pour l'âme de leur dieu.

Et cela avait eu son équivalent dans la dogmatique phara nique. Osiris y est représenté comme le grain de blé, plante qui se renouvelle d'elle-même. L'épi coupé, battu s l'aire de la grange, c'est la mort et la mutilation du dieu. M ce grain servira de nourriture aux hommes, leur fournira substance divine, tandis que, d'un épi, renaîtront d'aut épis.

§

La seconde de ces fêtes, celle des Anthestéries, avait po cadre le fameux temple de Limnæ, qui n'était ouvert que 12 et 13 du mois d'Anthestérion, et demeurait clos le re de l'année. Le 12, tout annonçait un jour néfaste, une comm moration de deuil. Les temples de l'Olympe étaient ferm les statues des dieux voilées. Par contre, s'ouvrait l'encei du sanctuaire de Dionysos. La foule n'y était point admi contrairement à la coutume; mais seulement les officiants; tout cet office était accompli par la femme de l'Archonte, q pour la circonstance, prenait le titre de Basilinna — Reine et ses mystes. Seule, elle avait le droit d'entrer dans le *na*

voir les choses saintes, que nul ne devait regarder, d'accomplir les cérémonies, que nul ne devait révéler. Quant aux stes, les *Géraïraï*, c'étaient des femmes, revêtues momentanément d'un caractère sacerdotal, pour assister la *Basilinna*. es étaient au nombre de quatorze, et officiaient à quatorze els, après s'y être préparées par diverses purifications.

Le « Mariage de la *Basilinna* » avec Dionysos était, de tout ffice, la cérémonie la plus mystique. La statue du dieu, exite de son naos, était portée processionnellement à un fice, désigné sous le nom de *Boucolien*. Un cortège de danses l'accompagnait, dont les attitudes nous ont été conrvées par les peintures des vases grecs, connues sous le nom « danses des Anthestéries ». Là, dans cette demeure, dont sait peu de chose, on plaçait la statue sainte sur un lit otial, où la *Basilinna* devait passer la nuit. Puis, une autre ocession ramenait l'icone de Dionysos au Limnæ, et, après utres cérémonies secrètes, le temple était refermé pour an.

Si l'on compare maintenant ce rituel à celui d'Osiris, l'itification de Dionysos au dieu Egyptien se fait absolue. ne rappellerai que pour mémoire, car je l'ai répété maintes s, qu'Osiris avait été tué par son frère Seth, qui avait dé é son corps, et semé de ses lambeaux la vallée du Nil ; Isis s'était mise à leur recherche, les avait réunis, et par ses ntations magiques, qui dans la suite des temps étaient enues le rituel des funérailles, avait obtenu du dieu père il rappelât son fils à une nouvelle existence ; celle du dieu l'au-de-là de la montagne, où il s'était enseveli dans la t.

De même, les Titans avaient mis en pièces le corps de Bacs. Mais, détail capital, Seth avait déchiré en quatorze lamux le corps d'Osiris ; de même les Titans. Chacun des quae lambeaux du corps d'Osiris était devenu la relique vée d'un sanctuaire du Delta ou de la Thébaïde. Les quae autels et les quatorze *Géraïraï* trouvent donc leur natue explication.

e n'est pas tout. Si le meurtrier d'Osiris avait pris soin de er des membres de sa victime la vallée du Nil, c'est que le me égyptien comportait des formules magiques, capables teindre l'âme du dieu au plus haut des cieux, et de l'obliger

à s'unir à son image, qui devenait vivante. De même le rit funéraire, par des pratiques semblables, rappelait l'esprit mort et l'unissait à la momie, pour lui donner la vie de l' delà. Mais il fallait que cette dernière subsistât, pour lui s vir de support, de même que l'avait été le corps pendant vie. Le mort « reprenait ses membres », un office spécial é affecté à chacun d'eux.

C'est cet office qu'accomplissaient les *Géraïraï*. Chacun citait la formule spéciale, destinée à rappeler l'un des lambe du dieu à la vie. Ce n'était là, toutefois, que les préliminai de l'office final, qui décidait de la résurrection.

§

Cet office, le sanctuaire de Tynthiris nous en a conserv détails les moindres formules. C'est la *Fête des Jardins d' ris*. Ce jardin consistait en une cuve de pierre, auprès d quelle était un bassin de granit. Dans la cuve, une imag dieu était placée, auprès d'un coffret, renfermant une re divine. Cette image, conservée dans la crypte du temple, une statuette momiforme d'Osiris, composée de quatorze ceaux de métal, correspondant aux quatorze lambeau corps divin. On l'enterrait dans cette crypte, chaque an selon toutes les prescriptions du rituel funéraire, en l'intro sant par une porte située à l'ouest, la région où le dieu tait enfoncé. La veille, on avait semé des grains de blé la cuve, qu'on arrosait de l'eau du bassin. Au jour de la le 20 *Choiak*, une procession nocturne venait cherch statue, à la porte de l'Orient, où le dieu était réapparu lumière d'une autre existence; où réapparaissait chaque tin le soleil ressuscité. On entourait de plantes vertes, on exposait au soleil la cuve; puis l'*Osiris nouveau* éta fermé dans un cercueil, et replacé dans la crypte, qui r fermée pour un an.

Le mariage de Dionysos trouve pareillement son équiv Le temple de Tynthiris encore nous a conservé tout le de la scène. Osiris, ressuscité grâce aux formules mag d'Isis, s'unit à elle; et Horus, le soleil levant, devient posthume, procréé par cette union. L'icône du dieu ap au cours de ces scènes, couchée sur un lit funèbre. Je trerai point dans l'analyse de cet office, dont le sens es

uit avec un réalisme d'images dont ne s'effarouchait point un euple simpliste, tel que celui de l'Egypte, et, d'autant plus pré- eux pour lui, qu'il y retrouvait, avec sa légende sacrée, le ogme de réincarnation, par lequel s'affirmait son existence au-delà.

Je n'ajouterai qu'un mot. J'ai parlé quelquefois de ces pro- essions, souvent représentées, du transport de la statue divine evenue magique, vivante, portée, au sortir du sanctuaire, sur s épaules des prêtres, jusqu'au seuil du temple, pour que le eu, dispensateur de la vie, la répande sur la terre. J'ai dit ussi que, derrière elle, apparaissaient des femmes, désignées uelquefois sous le nom de courtisanes sacrées, mais que les xtes nomment en réalité *les Epouses du Dieu*. Elles es- ortent l'icône sainte, en des attitudes de convulsionnaires xtatiques et passionnées, qui expriment la félicité de l'union ystique, la béatitude de la vision divine, l'éblouissement de nfini.

§

Ainsi, le mystère bachique s'identifiait au mystère osiriaque, dentité se faisait, jusque dans le cortège qui suivait l'image crée. C'en était plus qu'il ne fallait, pour que les Grecs d'An- noë jugeassent bon de l'attribuer à Antinoüs. A devenir ionysos, il ne cessait point, pour cela, de demeurer l'Osiris. instinct grec se plaisait à cette conception, rapprochait beau- up plus de lui la personnalité du bel éphèbe; et celle-ci s'y tachait dans la volupté du cadre bachique, pour lequel elle mblait modelée à souhait.

Aussi, bien que les dogmes solennels du culte antique fus- nt quand même rigoureusement observés, des hérésies s'y aient glissées, qui tendaient à lui donner une tournure plus aïenne. A côté des prêtres égyptiens, dépositaires des secrets i mystère antique, quantité d'initiées grecques avaient pris ng. Elles participaient à des cérémonies qui, conformes, à rigine, à la dogmatique, s'en étaient peu à peu détournées, our se prêter à des adaptations aux mystères profanes. Telle, tte Khelmys, la précieuse chanteuse ; telle, cette Slythias, habilleuse des images, que tout à l'heure je citais.

Revenons maintenant à la sépulture de la Bacchante d'An- noë. Il me suffira de résumer brièvement les côtés qui l'appa- ntent aux mystères dionysiaques. En admettant, à Antinoë,

la célébration d'un office semblable à celui de Limnæ, il l fallait une officiante. Celle-ci prenait le titre de reine. Ma précisément dans les peintures des temples pharaoniqu représentant l'épouse du pharaon, prenant part à la célébr tion du mystère, celle-ci n'est plus appelée la reine, comm Athènes, mais « la Royale Favorite », ainsi que se trou désignée la morte d'Antinoë. Or, nous savons, par un doc ment retrouvé, il y a deux ans, cette mousseline imp mée, qui retrace le « Triomphe de Bacchus », que le myst dionysiaque avait ses peintures dans la cité hadrienne. rituel retracé par elle était celui des Anthestéries ; on y voy l'image de Sémélé dansant, le thyrse en mains, dans l'attitu des *Epouses divines*, et cette dernière preuve établit, en fa que le Dionysos d'Antinoë s'identifiait à Osiris.

L'un et l'autre dieu ayant un rituel commun, plus rien s'opposait à ce que Antinoüs fût adoré comme Osiris-Antino ou Dionysos-Antinoüs. Et comme la colonie hellénique, f mant le fond de la population d'Antinoë, reconnaissait surto en l'ancien berger bythinien l'un des siens, il était tout na rel qu'elle le divinisât sous la forme qui lui était familiè et le vénérât au gré de ses aspirations.

§

Une autre sépulture de femme nous rend une autre pers nalité de ce monde composite de l'Antinoë hellénique, celle la *Prophétesse des Images* de l'Osiris-Antinoüs. Avec e nous rentrons dans le cycle de ces initiées du mythe égypt de l'Antinoüs identifié au Seigneur d'Abydos, dont le dogm par conséquent, conservait une tournure pharaonique. Long ment analysé dans les études que j'ai consacrées à Khelm et Slythias, il est inutile d'y revenir.

La tombe présentait le même aspect que celle de la B chante. C'était le même caveau, le même cartonnage, a inscriptions effacées, aux peintures rituelles, la même jonc de feuillages enserrant la morte, drapée dans son mant tanagréen. Un voile couvrait le visage, tendu sous la guirla de fleurs qui l'encadre. Çà et là, dans le caveau envahi les sables, surgissaient des poteries peintes, des bouteilles verre, réservées aux offrandes funèbres, une image Déméter-Isis. Dans les feuillages de la couche funèbre,

rouvais des sandales de cuir ajouré ; et, près du coussin, ıcé sous la tête de la prophétesse, pur modèle de tapisserie ti du métier de quelque Pénélope antinoïte, un instrument musique, qui semble avoir été un luth, et une momie d'oiau.

Rien autre, rien qui établisse une identité, qui soit en tous cas l'indice formel d'une fonction autrefois remplie. Non, n que ce titre de Prophétesse, donné par un lambeau d'insption d'où le nom était effacé.

Quel était le rôle de ces prophétesses ? Nous le connaissons eux, certes, que celui des officiantes du rituel bachique. Il précisé par les textes égyptiens. Au temps des dynasties théines, nous constatons une importance considérable accordée x images saintes. Celles-ci, dans les croyances d'alors, sont support de la personnalité divine. Elles s'animent, grâce aux mules magiques ; elles parlent, elles agissent, elles devienıt l'habitacle du dieu manifesté. On les interroge, elles ondent. C'est le fond de la religion égyptienne cela, et cette gie imitative par laquelle le simulacre se fait réalité, en vertu la toute-puissance de la formule, c'est la base même de foi et la vie du *double*, au pays des morts.

De tout cela, on peut déduire qu'Antinoüs, devenu l'Osiris veau, et dont les images étaient vêtues selon tous les prétes du dogme antique, faisait connaître sa volonté et avait collège de prophètes et de prophétesses, qui en son nom daient les oracles. La morte retrouvée cette année était ne de celles-ci. Dans sa tombe, une momie d'oiseau était, je dit, déposée. Il serait téméraire d'en conclure à l'interation augurale par le vol de cet oiseau. Le luth, qui repoauprès, donne à penser que la prophétesse psalmodiait ses cles. Quoi qu'il en soit, après la Baccahante, cette Pythie, lgré le mystère qui plane sur elle ou peut-être à cause de est la plus curieuse personnalité du culte d'Antinoüs, rouvée jusqu'ici.

§

ecrets des temps abolis, qui ressuscitez, à nos yeux, dans radiation du masque d'or de celle qui fut la Bacchante ratique du culte oublié ou dans le frisson des guirlandes, s'enroulent au corps de la Sibylle anonyme, dont la voix

traduisait les oracles de celui qui était mort pour conjurer
destin, c'est votre charme, si poignant pour nous, que ce
curiosité éveillée par le surgissement fantômatique de cell
qui en sont restées dépositaires. Rien au monde n'est égal
cela. Nulle part, les nécropoles ne nous rendaient une v
seulement assoupie. Partout, elles conservaient leur caractè
d'asiles de mort. Il en sortait des documents ; les uns d'u
inappréciable valeur, les autres vulgaires, égaux à nos yeu
puisqu'ils nous initient, au même titre, à la vie de ceux au
quels ils ont appartenu naguère. Qu'il s'agisse d'un chef-d'œ
vre de la peinture ou de la sculpture antique, d'une amule
de terre grossière ou d'un objet usuel, nous avons le mêm
témoin muet d'un monde disparu.

Ici, dans cette Antinoë soudain évoquée, c'est la vie qui
manifeste, avec chaque momie ramenée à la lumière. Le visa
a conservé jusqu'à l'empreinte des agitations de l'existenc
le corps desséché a gardé l'illusion du mouvement d'autrefo
le costume qui s'y drape montre les plis de cet hier lointa
qui semble réellement celui d'hier. Et la personnalité repro
sa physionomie, se fait magique, selon l'expression antiq
L'on dirait qu'elle s'anime, se meurt, parle, redevient ce qu'
fut. Ce n'est plus l'être anonyme, immobile sous ses ban
lettes, tel que nous le retrouvons à l'époque pharaonique.
le dogme a absorbé la créature ; elle en a fait un esprit,
ne conserve rien d'humain. Les morts d'Antinoë se ranime
eux, à notre lumière ; se raniment, non, se réveillent, car
restent parmi nous ce qu'ils ont été.

C'est pour cela que Antinoë s'est imposé à l'attention
monde pensant, lettrés et artistes. Sans doute, la destruct
de la ville, puis l'enlèvement des pierres traînant à fleur de
qui, au cours du siècle dernier, furent employées à la constr
tion des usines sucrières de la région, nous ont privés d
corpus qui eût fait la joie des épigraphistes. Heureusem
ces études pédagogiques n'intéressent qu'un petit clan, très
treint, de savants, et la *Commission d'Egypte* avait pu,
temps de l'Expédition française, voir encore quelques te
importants, tel celui de l'Arc de la voie triomphale, et les co

ALBERT GAYET.

ÉCRIT DANS LA TRISTESSE

I

Les heures passent sous la pluie
Et dans le bruit du vent d'hiver.
Ma joie est à jamais enfuie
Sur les ailes des oiseaux d'hier.

L'été rouge et le jaune automne
Ont donné leurs fleurs et leurs fruits.
Sur mon toit la tempête tonne,
Et mes beaux jardins sont détruits.

Amour, la trace est effacée
De tes derniers pas sur mon seuil,
Où naguère s'était dressée
La folle à qui je fis accueil.

O nuits futures, quel silence
Envahira cette maison
Si triste après la turbulence
De la danse et de la chanson ?

Entendre mon pas solitaire
Dans les chambres et les couloirs,
Ouvrir les portes et me taire,
Devant le vide des miroirs,

Quelle douleur ! Puis à chaque heure,
Que l'horloge ne sonne plus,
Quelle ombre accrue en la demeure,
Où mon deuil oiseux s'est reclus !

Je ne vis plus qu'avec des rêves
Qui craignent le jour et le bruit.
Mon âme, est-ce que tu t'achèves
Dans la poussière de la nuit?

Qui viendra jeter la poignée
De bois dans l'âtre désempli
Où frissonne au vent l'araignée,
Grise tisseuse de l'oubli?

Hélas! Il ne viendra personne.
Je suis délaissé des humains.
Sans moi l'on sème et l'on moissonne.
Mort, mon cœur, et mortes mes mains!

II

La tempête tonne. Qu'importe
Son vacarme à ce moribond
Qui, sans pitié, laisse à sa porte
Frapper les poings du vagabond?

J'écoute, le front dans mes paumes
Et les coudes sur mes genoux,
Le chuchotement des fantômes
Qui vont rôdant autour des fous.

Femme, ne reviens pas épandre
Ta chevelure sur mon seuil,
Ni lancer au ciel de la cendre
En murmurant des chants de deuil.

Ta voix, je l'ai bien oubliée,
Comme la couleur de tes yeux.
Après t'avoir tant suppliée
Je t'abandonne au soin des dieux.

A toi, sous des cieux moins moroses,
D'autres chansons par les chemins,
D'autres danses parmi les roses,
Et d'autres lèvres sur tes mains.

Ainsi soit-il ! Moi, je demande
Aux ténèbres leur réconfort,
Car les seuls baisers que j'attende
Sont ceux, maternels, de la Mort.

N'ayant plus espoir qu'en les songes
Qui font oublier, sans retour,
Tous les masques et les mensonges
Dont se leurre le pauvre amour,

Je sentirai sur moi descendre
L'ombre où nulle lampe ne luit,
Sans crainte ni désir d'entendre,
O toi, ton appel dans la nuit.

Car je sais que veille à ma porte
L'ange qui n'aime ni ne hait,
Celui dont la mémoire est morte
Et qui, les yeux vides, se tait.

STUART MERRILL.

JACQUES CASANOVA CHEZ VOLTAIRE

AOUT 1760

(*Suite* [1])

—

Ces coïncidences que nous venons d'établir entre les *Mémoires* de Casanova et certains extraits de Voltaire ne sont pas les seules; elles ne sont pas non plus les plus curieuses : c'est lorsque Voltaire discute avec son hôte sur l'Arioste ou sur Dante, sur la comédie italienne ou sur le sonnet, qu'il est particulièrement intéressant de comparer ses jugements littéraires avec ceux qu'il a formulés dans ses œuvres.

On sait quelle importance Voltaire attribuait aux lettres, à la philosophie et aux beaux-arts dans le développement historique d'un peuple, dans le tableau général d'une époque; il leur avait consacré, dans son *Siècle de Louis XIV* et dans son *Essai sur les mœurs*, plusieurs chapitres spéciaux qui sont parmi les plus neufs et les plus personnels des deux livres. Sa curiosité ne se limitait pas aux écrivains ou aux artistes de son pays et de son siècle; mais il avait sur les littératures étrangères une érudition et une compétence vraiment rares, pour ce temps-là, une connaissance directe des textes qu'il contrôlait ou fortifiait, toutes les fois qu'il pouvait le faire, par l'expérience et le goût de ses amis ou de ses correspondants étrangers.

Aussi Casanova est-il pour lui un témoin précieux qu'il s'empresse d'interroger sur les grands noms et les grandes œuvres de la littérature italienne. Sur ces sujets littéraires Casanova s'ingénie visiblement à regagner un avantage qu'il s'imagine avoir perdu; et la conversation prend facilement l'allure d'une polémique un peu aiguë. Ce n'est pas sans un certain sentiment de fierté triomphante, ce n'est pas non plus sans exciter chez Voltaire un réel dépit que Casanova relève sèchement ou brusquement, les erreurs du grand homme; ainsi Voltaire ayant dit que, malgré l'intérêt du *Roland*

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 251.

eux, « quarante grands chants c'était trop », Casanova se ite de lui faire observer qu'il y a plus de quarante chants ; voilà Voltaire déconcerté, réduit au silence, humilié ; par nheur, Mme Denis se trouvait là et changea habilement le urs de l'entretien (1). Une autre fois, Casanova affirme qu'il t le premier Italien qui ait employé dans sa langue le mètre exandrin, en traduisant le *Rhadamiste* de Crébillon ; Vol- ire revendique ce privilège pour son ami Martelli ; mais sanova lui prouve que les vers dits *martelliani* sont en réa- é des vers de quatorze syllabes, sans rimes alternées, et qui ont rien de commun avec les alexandrins (2). Un nouvel age éclate à propos du poème burlesque, le *Macaronicon*, de erlin Cocci : Casanova faisait grand cas de cet ouvrage ; il avait conseillé la lecture à Voltaire, qui lui reprocha de lui oir fait perdre quatre heures à lire des sottises ; pour lui, il ttait le *Macaronicon* au même rang que *la Pucelle* de Cha- lain ; Casanova, piqué, entreprit la défense de Chapelain, ce i n'alla pas sans quelques allusions malveillantes à *la celle* de Voltaire (3).

Sur quelques points, cependant, les deux interlocuteurs se rent d'accord et s'échauffèrent aisément au même degré nthousiasme. La scène la plus forte de cette véritable comé- , où Casanova joue son rôle en acteur consommé, est celle aquelle l'Arioste servit de prétexte.

Voltaire, dont les admirations et les haines étaient égale- nt capricieuses, surtout en matière littéraire, n'avait pas ujours eu pour le poète du *Roland furieux* cette « adora- n » qu'il confesse sans difficulté auprès de Casanova. Pour , l'Arioste n'était pas un poète épique et il le plaçait fort -dessous du Tasse, par ce besoin irrésistible qu'il a toujours rouvé d'établir des classifications et de n'admirer un écri- n qu'au détriment d'un autre. Dans cette comparaison il institue entre la *Jérusalem* et le *Roland*, son jugement it d'ailleurs celui de son temps ; tout le XVIIe siècle et les mières années du XVIIIe, aussi bien en Italie qu'en France, ltaient le Tasse aux dépens de l'Arioste, et ce n'est que ns la seconde moitié du XVIIIe siècle qu'on rendit au dernier

1) *Mémoires*, IV, 450.
2) *Mémoires*, IV, 468.
3) *Mémoires*, IV, 467.

toute la faveur qu'il méritait. Lorsqu'il publia cet *Essai s*
la poésie épique, qu'il présente comme une sorte d'append
justificatif à la *Henriade* (1), Voltaire n'attribue pas la mo
dre place à l'Arioste, dans une revue des poètes épiques
il accueille Lucain à côté d'Homère et de Virgile, le Tris
et don Alonzo d'Ercilla parmi Camoens, le Tasse et Milto

Il y aura peut-être quelques lecteurs, déclare-t-il négligemme
qui s'étonneront que l'on ne place pas ici l'Arioste parmi les po
épiques. Il est vrai que l'Arioste a plus de fertilité, plus de vari
plus d'imagination que tous les autres ensemble; et si on lit Hom
par une espèce de devoir, on lit et on relit l'Arioste pour son plai
Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point
comédies de *l'Avare* et du *Joueur* en traitant de la tragédie. L'
lando furioso est d'un autre genre que l'*Iliade* et l'*Enéide*. On
même dire que ce genre, plus agréable au commun des lecteurs,
cependant très inférieur au véritable Poème épique. Il en est
écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus
més, et celui qui domine son imagination est supérieur à celui
s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des Ogres et des Gé
que des Héros et d'outrer la nature que de la suivre (2).

Faut-il croire, comme Voltaire l'affirme à Casanova, q
n'avait lu l'*Orlando furioso*, lorsqu'il écrivit ces lignes,
d'une façon superficielle, par suite de sa connaissance insu
sante de la langue italienne? S'est-il laissé influencer, a
qu'il le prétend, par les jugements de quelques savants ital
qui adoraient le Tasse et méprisaient l'Arioste? Ce qu'il
de certain, c'est que, entre 1730 et 1750, dans sa *Corresp*
dance et dans tous ses écrits, c'est toujours le nom du T
qui se présente à lui, quand il parle des poètes italiens. A
dans les stances à la marquise du Châtelet sur les poètes
ques, le Tasse figure seul entre Homère, Virgile et Milto
l'Arioste est une fois de plus oublié (3).

Le goût de Voltaire était trop souple et trop délicat
qu'il ne sentît pas l'erreur dont il se rendait coupable.
réparation devait être d'autant plus éclatante que l'inju
avait été plus maladroite. Grand redresseur de torts, Vol
ne s'épargne pas lui-même et il n'éprouve nul embarras à

(1) Cet ouvrage n'est que la traduction et le développement d'un premier
que Voltaire avait composé en anglais pendant son séjour à Londres.
(2) *Essai sur la poésie épique*, chap. VII.
(3) *Stances*, I, 3e strophe.

r tout haut sa faute : « Je n'avais pas osé, déclare-t-il, son *Dictionnaire philosophique* (1), compter autrefois oste parmi les poètes épiques ; je ne l'avais regardé que ne le premier des grotesques ; mais en le relisant je l'ai vé aussi sublime que plaisant, et *je lui fais très humble- réparation.* » Cette amende honorable est postérieure à retien de Voltaire avec Casanova ; mais Voltaire n'avait ttendu que l'enthousiaste Vénitien lui fît, avec une fou- toute particulière, l'apologie du « divin poète », pour ren- l'Arioste la place qui lui est due. Déjà dans l'*Essai sur œurs* (2), il met le *Roland* au-dessus de l'*Odyssée ;* s'il e encore l'intempérance de l'imagination, et l'abus du nesque, il vante la vérité des allégories, la finesse des es, une connaissance approfondie du cœur humain, les es du comique, qui succèdent sans cesse à des traits ter- s, enfin « des beautés si innombrables en tout genre, l'Arioste a trouvé le secret de faire un « monstre admira- .

sanova souhaitait plaisamment que Voltaire fît excom- ier l'ouvrage où il avait mis l'Arioste à mal. « A quoi ? — répondait Voltaire ; mes livres sont tous excommu- » Mais il semble se souvenir de ce trait quand il écrit le *Dictionnaire philosophique* (3) : « Il est très vrai que pe Léon X publia une bulle en faveur de l'*Orlando fu-* , et déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ème. Je ne veux pas encourir l'excommunication. » Et seulement, par une amusante volte-face, Voltaire sacrifie la gloire de l'Arioste, qu'il célèbre longuement, celle du e, à qui il ne consacre qu'une dizaine de lignes, mais le e de son dithyrambe, les arguments de sa dissertation raire, les éléments de sa critique et jusqu'aux passages cite sont les mêmes dans les *Mémoires* de Casanova et le *Dictionnaire philosophique*. La comparaison entre les textes est très curieuse et constitue, nous semble-t-il, une ve nouvelle pour la vraisemblance et la valeur historique *Mémoires*.

ltaire voulut témoigner, par une éclatante manifestation,

(1) Article *Epopée*.
(2) Chapitre CXXI.
(3) *Loc. cit.*

de son admiration toute neuve pour l'Arioste. Devant son « ébahi », — c'est sa propre expression, — il récita en it un long passage de l'*Orlando*, le voyage d'Astolphe au P dis, où il allait reconquérir la raison égarée de Rolan l'entretien d'Astolphe avec l'apôtre saint Jean (1). « En il en releva les beautés avec toute la sagacité qui lui étai turelle et toute la justesse du génie d'un grand homme. I rait été injuste de s'attendre à quelque chose de mieux part des glossateurs les plus habiles de l'Italie (2). » Lor Voltaire eut terminé, Casanova se tourna vers l'auditoi s'écria « qu'il était excédé de surprise, qu'il informerait t l'Italie de sa juste admiration. — Et moi, Monsieur, rep grand homme, j'informerai toute l'Europe de la répar que je dois au plus grand génie qu'elle ait produit ». Le demain, il envoyait à Casanova une traduction en vers avait faite de quelques stances de l'Arioste. Nous retrouv dans le *Dictionnaire philosophique* plusieurs extraits de traduction; Voltaire les donne pour l'œuvre d'un « au inconnu », qui aurait « imité plutôt que traduit ». Mais co l'un des morceaux qu'il cite est précisément rapporté par C nova dans ses *Mémoires* (3), avec quelques variantes vraisemblablement à la négligence de l'éditeur, nous pou affirmer qu'ils sont bien de Voltaire (4).

Casanova ne voulut pas être en reste avec son hôte; m tint à honneur de justifier publiquement l'épithète de *divin* avait donnée à son poète favori. Encouragé par l'enthousia de Voltaire et par l'attention soutenue d'un public complai il récita à son tour le passage le plus pathétique de l'Arioste les trente-six dernières stances du chant XXIII, celle décrivent la folie de Roland; il exagère à peine en affir que ces vers « font trembler..., et rendent l'amour épouva ble », et l'on comprend aisément l'impression profonde produisit sur ceux qui l'écoutaient. Il commença « d'un assuré, mais non en déclamant avec le ton monotone ac

(1) Fin du XXXIV^e^ chant et prologue du XXXV^e^.
(2) *Memoires*, IV, 448.
(3) *Mémoires*, IV, 449.
(4) Comparer le texte donné par Casanova : « Les Papes, les Césars a leurs querelles..., » avec le même fragment cité dans le *Dictionnaire philo que*, article *Epopée*.
(5) A ce propos, il déclare qu'il sait tout l'Arioste par cœur, ayant pris l'hab dès l'âge de seize ans, de le relire plusieurs fois chaque année.

les Italiens » ; il récita les beaux vers de l'Arioste « comme belle prose cadencée, qu'il animait du son de la voix, du vement des yeux et en modulant ses intonations avec le ment qu'il voulait inspirer à ses auditeurs. On voyait, on it la violence qu'il se faisait pour retenir ses larmes, et leurs étaient dans tous les yeux ; mais lorsqu'il en fut à stance :

Poiche allargare il freno al dolore puote...

armes s'échappèrent avec tant d'abondance que tous les eurs se mirent à sangloter ». Evidemment il dut à ce s d'émotion l'une des satisfactions les meilleures de sa Après tant d'années écoulées, il en conserve encore le enir attendri et en note jusqu'aux moindres particulari- En comédien consommé, il n'a tiré parti des larmes que faire succéder aux effets du pathétique ceux de la ter- : sa voix éloquente exprime la fureur de Roland avec nt de souplesse que son désespoir ; il traduit l'horreur des ents déchaînés, la lutte suprême du héros révolté contre ature. C'en était trop ; et Voltaire ne pouvait résister à ransports si bien joués ; il se jeta au cou de Casanova et rassa en pleurant : « Je l'ai toujours dit, s'écria-t-il, le t de faire pleurer est de pleurer soi-même ; mais il faut armes véritables, et, pour en verser, il faut que l'âme soit ondément émue. » Il semble se souvenir, en cette occa- de l'algarade qu'il avait faite à des dames de Soleure, ques mois auparavant : celles-ci, qui s'étaient mis en tête présenter *Alzire*, n'avaient point, dans les scènes pa- ques de la tragédie, témoigné, au gré de l'auteur, une ion assez sincère. Voltaire s'imaginait volontiers que sa tation d'auteur courait risque en d'aussi mauvaises mains ; ut pas pour ses interprètes bénévoles toute l'amabilité aquelle elles auraient pu compter, et leur reprocha dure- de ne pas verser de larmes véritables (1).

scène de l'Arioste est la seule qui marque une entente ue entre Voltaire et Casanova. Les deux protagonistes y aient chacun leur compte et leurs deux vanités, également ptibles, se taisaient un instant devant une gloire plus . Voltaire découvrait dans l'admiration débordante de

(1) *Mémoires*, IV, 429.

Casanova la justification, nous dirions presque l'excuse rétractation qui devait lui coûter, malgré tout : dans les du *Dictionnaire philosophique* qu'il consacre à l'A comme un hommage éclatant, mais tardif, on sent à c ligne le souvenir de cette scène ; et il a soin de citer, c l'un des morceaux essentiels du *Roland*, les stances q avaient tiré des larmes. Quant à Casanova, il jouit comm triomphe personnel de cette conversion voltairienne ; et tiers il se persuaderait qu'il en est l'auteur. Témoin cet claration d'un si candide orgueil qu'il fait, plusieurs a après sa visite aux Délices :

L'homme qui a fait l'éloge le plus beau et le plus vrai de l' est le grand Voltaire à l'âge de soixante ans. S'il n'avait p cette palinodie, rectifié l'erreur du jugement qu'il avait porté grand génie, la postérité aurait sans doute refusé, du moins lie, de lui ouvrir les portes de l'immortalité, que du reste il a à tant de titres. *Il y a maintenant trente-six ans que je lui ce que je consigne ici, ou à peu près, et le grand hom crut. Il eut peur et fit bien* (1).

Toutes les impressions littéraires que Voltaire et Cas échangèrent ne témoignent pas, à beaucoup près, d'u tente aussi parfaite. Lorsqu'il ne s'agit plus de l'Ari semble que Casanova n'ait d'autre préoccupation q prendre son interlocuteur en défaut, comme d'ailleur reconnaît lui-même. Nous savons que Pétrarque et firent aussi le sujet d'un entretien ; mais l'auteur des *Mé* ne juge pas à propos de nous rapporter les appréciati Voltaire. A peine laisse-t-il entrevoir qu'elles étaien défavorables aux deux poètes, maladroites, d'ailleurs, justes, comme il ne manque pas de le lui faire sentir :

Il me parla du Dante et de Pétrarque, et tout le monde sait pensait de ces grands génies ; mais il s'est fait du tort en écri qu'il en pensait. Je me contentai de lui dire que si ces grand mes ne méritaient pas l'estime de tous ceux qui les étudien longtemps qu'ils seraient descendus du haut rang où l'appr des siècles les a placés (2).

On sait généralement que Voltaire n'était pas tendr

(1) *Mémoires*, VI, 100.
(2) *Mémoires*, IV, 455.

unte. L'article qu'il lui consacre dans son *Dictionnaire sophique* n'est rien moins qu'indulgent et la brève ana- qu'il donne de la *Divine Comédie* dissimule mal sous l'iro- la forme une indifférence ou une incompréhension totale. Italiens appellent le Dante *divin*, mais c'est une divinité e, peu de gens entendent ses oracles; il a des commen- rs, c'est peut-être une raison de plus pour n'être pas com- Sa réputation s'affirmera toujours, parce qu'on ne le lit .Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur : suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste. » Sur int encore, Voltaire subissait l'influence de certains de mis italiens et jugeait plutôt d'après leur prévention que ès son goût personnel. Ces amis, et surtout ceux qu'il surnommés le triumvirat, Frugoni, Bettinelli et Algarotti, nposaient facilement leurs admirations ou leurs haines. A d'eux, il écrit avec plus de franchise et moins de ména- nt encore que dans le *Dictionnaire* : « Je fais grand cas ourage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était u, et son ouvrage un monstre... Le Dante pourra entrer les bibliothèques des curieux, mais il ne sera jamais lu. ne vole toujours un tome de l'Arioste, on ne m'a jamais un Dante... Ceux qui ont quelque étincelle de bon sens ent rougir de cet étrange assemblage, en enfer, du Dante, irgile, de saint Pierre, et de Madona Beatrice. On trouve nous, dans le XVIII[e] siècle, des gens qui s'efforcent d'ad- r des imaginations aussi stupidement extravagantes et barbares... (1). » On ne voit pas trop quelle espèce de age ou quelle sorte d'intérêt il pouvait y avoir pour Vol- à se faire l'écho de pareils jugements que le parti-pris le aveugle ne peut même pas excuser chez un Italien lettré. r Pétrarque, qu'il connaissait peut-être mal et qu'il ne renait pas plus que le Dante, Voltaire a simplement fait r l'aversion qu'il avait contre le sonnet et les faiseurs de ets en général. A peine a-t-il commencé à questionner nova sur ses goûts littéraires qu'il ne peut se tenir de lui ander : « Avez-vous fait beaucoup de sonnets? » Casanova vouait deux ou trois mille, et cet aveu dut faire bondir aire; aussi remarque-t-il avec une brusque concision : talie a la fureur des sonnets! » Puis, sur la difficulté

(1) Lettre au R. P. Bettinelli; mars 1761.

d'enfermer une pensée complète en une forme poétique si b
il observe encore : « C'est le lit de Procuste, et c'est pour
que vous en avez si peu de bons. Quant à nous, nous
avons pas un seul, mais c'est la faute de notre langue.» A
quoi, il se hâte de changer le sujet de la conversation (1)
réflexions, pourtant, sont bien modérées et bien indulgent
comparaison de celles que le sonnet lui inspire d'ordin
« J'aime encore mieux une cinquantaine de vers du D
écrit-il à un ami, que tous les vermisseaux appelés *sonet*
naissent et meurent à milliers aujourd'hui dans l'Ital
Milan jusqu'à Otrante (2). » Aussi, bien qu'il ait rendu
canzoni de Pétrarque un maigre hommage dans son
sur les mœurs (3), Voltaire ne pouvait guère avoir d'i
gence pour l'un des maîtres les plus glorieux du genre
détestait.

Malgré la réserve et l'ironie discrète qui ne pouvaien
échapper à travers les réponses évasives de Casanova, Vo
n'en continua pas moins à « déraisonner avec esprit » (4)
la littérature italienne; là même où son érudition était i
testable, son jugement se trouvait faussé par une préve
quelconque. Pendant les dernières heures de l'entreti
semble pourtant qu'il ait évité de heurter de front un int
cuteur en qu'il avait trouvé déjà plusieurs fois un co
dicteur poli, mais compétent et obstiné. Aussi ne déclar
plus qu'avec une certaine timidité ses admirations ou ses
nes. De là vient sans doute qu'il ait été si rapide et s
chaleureux à propos d'un écrivain dont il parle en général
un enthousiasme ardent, Goldoni, « l'enfant chéri, le pe
de la nature (5) ».

A vrai dire, il ne le connaissait pas depuis fort longte
C'est son ami Albergati qui semble le lui avoir révélé, da
courant de cette même année 1760, en lui envoyant quel
unes de ses comédies. Tout de suite, ce fut chez Voltai
débordement de louanges sans mesure qui lui est hab
quand il croit avoir découvert quelque chose ou quelqu'

(1) *Mémoires*, IV, 447.
(2) Lettre au R. P. Bettinelli, de mars 1761.
(3) Chapitre 82.
(4) *Mémoires*, IV, 455.
(5) *Correspondance*, 5 septembre 1760 et 23 décembre 1760; lettres à Al
Capacelli. Cf. « pittore e figlio della natura », lettre à Goldoni du 24 s
bre 1760.

ıcre à Goldoni trois quatrains bien intentionnés, sinon tournés, dont voici le dernier :

Aux critiques, aux rivaux,
La nature a dit sans feinte :
« Tout auteur à ses défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte (1). »

peintre de la nature, écrit-il un peu plus tard, « peut me ter au rang de ses plus passionnés partisans (2) » ; quelemps après, Voltaire malade fait à sa nouvelle idole ce t compliment : « Si le cher Goldoni m'honore d'une de ièces, il me rendra la santé ; il faut qu'il fasse cette bonne e (3). » Par la suite, toutes ses lettres à ses correspon- italiens sont de longs dithyrambes en l'honneur du grand ien qui lui semble incarner son idéal personnel de la e comédie : « l'art d'enseigner la vertu et les bienséances tion et en dialogues (4). » Aussi avait-il envie d'afficher orte de son théâtre : « On vous donnera mardi un ser- en dialogue, composé par le R. P. Goldoni (5). » A Gol- lui-même, il écrit avec cette grâce enjôleuse qui est chez uand il le veut, et c'est très rarement, un sûr moyen de tion. Goldoni s'y trouva pris et sut exploiter ingénieunt cette admiration bénévole pour s'assurer en France un c favorable et d'honnêtes succès. En un siècle qui sur- presque le nôtre dans l'engouement pour les littératures gères et le culte des raretés exotiques, Voltaire fut pour ni ce que tel de nos critiques autorisés fut pour G. d'Anio ou M. Serao. Il le fit précéder d'une renommée toute et lorsque Goldoni vint à Paris, en 1761, et se fixa en ce pour y cueillir des lauriers moins amers que ceux dont ngrate patrie récompensait sa verve, il y trouva des escapables de le goûter et disposés à l'applaudir.

ns son entretien avec Casanova, Voltaire fait allusion au in qu'avait formé Goldoni d'abandonner Venise pour her gloire et profit à l'étranger (6). Mais il ne faudrait lemander ici l'admiration enthousiaste que le seul nom

ettre à Albergati du 19 juin 1760.
ettre à Albergati du 21 juillet 1760.
ettre à Albergati du 5 septembre 1760.
orrespondance, 23 décembre 1760, 1er mai 1761, 2 février 1762, etc.
orrespondance, 1761.
lémoires, IV, 463.

de Goldoni déchaîne habituellement chez Voltaire. On qu'il hésite même à prononcer ce nom ; il y a plus que prudence, il y a une gêne très réelle dans les questions pose à Casanova sur le poète du duc de Parme : « Et de doni, qu'en dites-vous? — Tout ce qu'on en peut dire. Go est le Molière de l'Italie (1). » Et c'est tout, ou presque quand il a arraché à son hôte cette définition expressiv commençait à être banale même en France, Voltaire se en bon ordre et se contente d'écouter Casanova profess amitié personnelle pour Goldoni, dont il loue surtout trême douceur de caractère ».

Sous cet éloge discret, il y avait d'ailleurs une p Casanova ne manque pas d'insinuer que le bon Goldo moins plaisant dans le monde qu'au théâtre : « Il ne bril en société, malgré le sarcasme si finement répandu da écrits;... c'est un bon auteur de comédies, et rien de plus Peut-être Voltaire a-t-il senti l'ironie ; peut-être n'a-t- voulu recommencer autour d'un nouveau nom ces assaut peu courtois dont l'entêtement de Casanova ne lui perm pas de sortir victorieux. Il se taît cette fois et met en r pour une autre occasion sa mauvaise humeur et son es contradiction.

Il trouve encore à exercer l'une et l'autre à propos de Cocci (3) et de Martelli (4) ; mais il se livre avec d'abandon, esquive bientôt la discussion et se rend avant battu. Le nom même de Crébillon, dont Casanova se r à dessein, comme d'un maître bien-aimé (5), n'arrive le faire sortir de sa réserve. Celui du savant Haller lui i une réflexion qui n'est pas dénuée d'esprit et qui termin vivement l'entretien. Avant de se rendre aux Délices, nova s'était arrêté à Morat et de là avait été rendre v Haller dans sa propriété de Roche ; sachant que son H disposait à visiter Voltaire, Haller ne s'était pas ref plaisir de juger son confrère avec plus de franchise bienveillance : « M. de Voltaire, avait-il dit, est un

(1) *Mémoires*, IV, 462.
(2) *Mémoires*, IV, 463.
(3) *Mémoires*, IV, 467.
(4) *Mémoires*, IV, 468.
(5) Casanova, pendant son premier séjour à Paris, fréquenta assidûme lon, qui lui apprit à parler et à écrire couramment le français. Voir sur c *Mémoires*, II, 308 et suiv.

ui mérite d'être connu, quoique, malgré les lois de la physi-ue, bien des gens l'aient trouvé plus grand de loin que de rès (1). » Plus discret, ou plus habile, Voltaire rendit hom-age, devant Casanova, au savant qu'il aimait pourtant peu : Il faut se mettre à genoux devant ce grand homme, déclare il avec emphase. — Je le pense comme vous, riposte Casa-ova, et j'aime à vous entendre lui rendre cette justice ; je le ains de n'être pas aussi équitable envers vous. — Ah! ah! est possible que nous nous trompions tous deux. »

Sur cette ingénieuse répartie prend fin la longue entrevue ont Casanova a tenu à nous laisser une relation détaillée. ous voudrions conserver, en en concluant l'analyse, l'im-ression de sincérité que nous nous sommes efforcés d'établir la commençant. On ne peut nier, tout au moins, que l'au-ur des *Mémoires* ne se donne jusqu'au bout cet air d'im-artialité et de franchise dont il tire quelque fierté. Il s'excuse la fin de son récit d'avoir été quelquefois dur, injuste et alveillant dans ses conversations avec Voltaire : « J'aurais me taire, le respecter et douter de mes jugements. J'aurais réfléchir que, sans ses railleries, qui me le firent haïr le oisième jour, je l'aurais trouvé sublime en tout. Cette flexion seule aurait dû m'imposer silence ; mais un homme colère croit toujours avoir raison. La postérité qui me lira e mettra au nombre des zoïles, et la très humble réparation ue je fais aujourd'hui ne sera peut-être pas lue. Si nous nous trouvons chez Pluton, dégagés peut-être de ce que notre ture a eu de trop mordant pendant notre séjour sur la terre, ous nous arrangerons à l'amiable; il recevra mes excuses ncères, et nous serons, lui mon ami, moi son sincère admi-teur (2). »

Ce qu'il écrit ici, Casanova le pensait-il en quittant les Dé-es? Haller lui avait fait promettre de lui envoyer son juge-ent sur Voltaire aussitôt qu'il aurait vu le grand homme; asanova tint sa promesse et nous voudrions bien avoir sa tre (3); sans doute, nous y saisirions mieux, dégagée de

1) *Mémoires*, IV, 420.
2) *Mémoires*, IV, 472-473.
3) Elle fut le commencement d'une longue correspondance en français échan-entre Haller et Casanova, et qui paraît bien définitivement perdue (*Mémoires*, , 424.)

tout scrupule tardif et de toute précaution littéraire, l'impre
sion fidèle qu'il avait éprouvée. A défaut de cette lettre, no
lirions volontiers ce copieux volume de notes qu'il rédig
pendant une nuit et un jour, après l'entrevue, et où il av
consigné les moindres particularités de ses conversations av
Voltaire. Nous devons nous contenter d'une relation forcém
abrégée et apprêtée, mais où se trahissent cependant les se
timents véritables de celui qui l'a faite.

Casanova et Voltaire durent se quitter très mécontents l'
de l'autre. En réalité, ils étaient aussi peu faits que possi
pour s'entendre et s'apprécier : tous les deux prétendaient
une compétence universelle, tous les deux avaient des goû
exclusifs en littérature, en histoire et en politique des jug
ments absolus, tous les deux se passionnaient et s'obstinai
avec une égale ardeur. Rétifs à la censure et prompts à
riposte, avides de briller dans la conversation, jaloux d'ac
parer l'attention et d'emporter les suffrages, ils étaient p
disposés aux concessions, et préféraient s'emporter ou se ta
que de s'avouer vaincus. Il est à remarquer que lorsque V
taire se trouve en tête à tête avec Casanova, l'ayant emm
seul dans sa chambre, loin des hôtes qui formaient son pub
habituel des Délices, il se montre infiniment plus traitab
plus poli et plus accommodant. La préoccupation d'éton
la galerie et de conserver une attitude les gâte l'un et l'aut
Il n'est pas douteux, comme nous l'indiquions au début
cette étude, que Casanova ne soit venu chez Voltaire essent
lement pour s'exhiber, se faire voir, entendre et admi
comme il l'avait déjà fait, au hasard de sa carrière aventure
dans toutes les grandes villes d'Europe et chez d'aussi no
bles personnages. Aux Délices, il trouve Voltaire ento
d'une véritable cour, servile à l'égard du maître, défiante
malveillante envers les nouveau-venus. Ce public l'exaspèr
le gêne. Lui-même l'a constaté au début de l'entretien : «
s'en fallait bien que chez ce grand homme cette solennité
m'être favorable. » Si Voltaire l'avait reçu seul, en audien
peut-être Casanova l'aurait-il étonné, à coup sûr il l'au
intéressé et séduit. Au contraire, il le produit à ses courtisa
non point comme un hôte de marque, mais comme une s
de divertissement plaisant dont le désœuvrement des un
la malignité des autres peuvent s'amuser un instant. Au

remier sarcasme, Casanova s'est-il replié sur lui-même, ilà l'entrevue irrémédiablement compromise.

ors de sa dernière visite, Casanova accuse Voltaire de e montré particulièrement blessant envers lui dans ses os, parce qu'il escomptait le prochain départ de son hôte : plut au grand homme d'être ce jour-là frondeur, railleur, enard et caustique ; il savait que je devais partir le len- ain (1). » C'est fort vraisemblable ; comme il est vrai- blable que Casanova tint à honneur de soutenir contre aire sur Venise et sur la superstition, sur Chapelain et sur oni, sur Albergati et même sur l'Arioste, quelques para- s dont il ne pensait pas le premier mot. La satisfaction éprouve à faire entrer son interlocuteur dans une colère use ou à le réduire au silence, — ce qu'il appelle « mettre lète à la raison », — est visible ; il n'est pas d'ailleurs sûr qu'il ait cherché à la dissimuler.

pourtant, en dépit de cette irréductible incompatibilité meur, tel était le prestige de Voltaire aux Délices que nova ne peut s'empêcher de reconnaître, à plusieurs repri- le charme de cette hospitalité et la splendeur de cette eure que le maître ouvrait encore si volontiers à ses fer- s. « Voltaire tenait sa maison on ne peut pas plus noble- , — écrit-il dès sa seconde visite ; — et l'on faisait bonne e chez le poète ; circonstance fort rare chez ses confrères pollon, qui ne sont pas tous comme lui les favoris de s (2) ». A propos de cette immense fortune, — cent t mille livres de rente, à cette époque, — Casanova se la magnanimité jusqu'à défendre Voltaire de s'être hi aux dépens de ses libraires : « Loin de les avoir dupés, été souvent leur dupe ;... comme il était avide de réputa- il donnait souvent ses ouvrages, sous la seule condition e imprimés et répandus. Pendant le peu de temps que j'ai é auprès de lui, je fus témoin d'une de ces générosités ; présent de *la Princesse de Babylone*, conte charmant écrivit en trois jours (3). » Là encore, il est vrai, l'é- enveloppe une épigramme : *comme il était avide de tation...* Et il en va de même lorsque Casanova rend hom-

(1) *Mémoires*, IV, 466.
(2) *Mémoires*, IV, 458.
(3) *Ibidem*.

mage aux qualités brillantes de ce séduisant causeur qu'
Voltaire : « Nous passâmes, au milieu de la société,
heures en propos de tout genre. Voltaire y déploya toute
ressources de son esprit brillant et fertile et fit le charm
tous, malgré ses traits caustiques qui n'épargnaient pas n
les personnes présentes ; mais il avait un art inimitable à
cer le sarcasme de manière à ne pas blesser (1). »

Tous ceux qui visitaient Voltaire vers le même temps av
la même impression : la splendeur fastueuse du décor
séduisait dès l'abord, la grâce spirituelle de l'hôte acheva
les conquérir. Le jeune chevalier de Boufflers, qui fut re
Ferney quatre ans plus tard, fait à peu près les mêmes réflex
que Casanova : « Vous ne pouvez point vous faire d'
écrit-il à sa mère, de la dépense et du bien que fait Volt
Il est le roi et le père du pays qu'il habite, il fait le bon
de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que
poète. Si on le partageait en deux et que je visse d'un
l'homme que j'ai lu, et de l'autre celui que j'entends, je ne
auquel je courrais (2). » Boufflers avait subi tout de
le charme d'un esprit qui, sans effort, redescendait à ses
huit ans et le traitait en camarade. Et comme il était n
soucieux d'étonner son hôte que de lui plaire, nul orag
troubla leurs plaisants entretiens.

Si le caractère même de Casanova et la nature de ses
pos ne suffisent pas à expliquer la froideur ou la malveill
relative de l'accueil qui lui fut fait, il n'est pas inutile de
peler que l'état de santé de Voltaire, entre 1760 et 176
rendait fort pénible la nécessité où il s'était vu d'ouvr
maison à tous les passants que l'admiration ou la simple c
sité y attiraient. Souvent malade, il commençait à so
d'avoir à héberger tant d'amis inconnus. Ceux mêmes d
hôtes qui vantent le plus la réception qu'on leur ré
observent l'air « renfermé » du grand homme. D'autres
rent pas la faveur d'être reçus ; témoin cet Anglais obsti
voulait voir Voltaire à tout prix, même malade, même
finalement, Voltaire l'envoya au diable, qui, disait-il,
précisément de l'emporter en personne (3). Plus entê
plus fou, Chassaignon fit le siège en règle de Ferney e

(1) *Mémoires*, IV, 458.
(2) Desnoireterres, *Voltaire et la Société au XVIII*e *siècle*, tome VI, p.
(3) *Ibidem*.

a la place, par une affreuse nuit d'hiver, au milieu de
péties divertissantes dont le récit est à lire (1).
our plaire à Voltaire, à cette époque, il fallait le cajoler et
user comme un enfant, comme un malade; il fallait, — ce
urait pu faire Casanova, ce qu'il ne fit point, parce que sa
eptibilité était en éveil, — conquérir, à force d'esprit, de
té et de malice, un homme qui souffrait et s'ennuyait.
ainsi que s'y était pris Boufflers, qui le charma; ainsi
t fait cet autre grand fou, dont le souvenir s'évoque tout
rellement quand il s'agit de Casanova, le prince de Ligne:
ussit à passer auprès de Voltaire huit jours qu'il employa
on mieux en pirouettes de toute nature et dont il nous fait
relation impayable (2). Il fallait surtout éviter auprès du
re cette froideur et ces distractions qu'il ne pardonnait pas
auditeurs. Le prince de Ligne conte précisément à ce sujet
rait significatif : il dînait un jour chez Voltaire; le ser-
de la table était fait par de jolies Suissesses, « nues jus-
ux épaules à cause de la chaleur ». Voltaire parlait. Tout
ignant d'écouter, le prince ne se refusait pas le plaisir de
sser des yeux les chairs savoureuses auxquelles la circons-
e ne lui permettait pas de rendre un plus direct hommage.
aire s'interrompit et, fort en colère, « prenant à pleines
s » les beaux cous et les belles épaules, il s'écria : « Gorge
ci, gorge par-là, allez au diable! »
ertes, Casanova, qui avait à l'auberge, dans les loisirs que
aissaient ses conversations avec Voltaire, de plus positi-
satisfactions, ne se laissait pas distraire par les servantes
Délices; mais son esprit n'en était pas pour cela plus com-
ant et plus docile aux propos de son hôte. Il était trop
ccupé de lui-même, de ses attitudes, de ses paroles, de
t qu'il devait produire pour rester attentif, comme on
ait souhaité. Il voulut plaire et ne plut pas, n'ayant pas su
blier quand il le fallait. Peut-être, dans les mondes si
rs qu'il avait traversés et où il avait hâtivement cherché à
olir et à se façonner, n'avait-il pas eu l'occasion de ren-
rer souvent une qualité sur laquelle le siècle commençait
montrer difficile, le tact.

ÉDOUARD MAYNIAL.

(1) Dans *les Nudités ou les crimes affreux du peuple*. Paris, 1792, pp. 314-316.
(2) Dans ses *Lettres et Pensées* (Genève, 1809, pp. 330-332. *Mon séjour chez Voltaire*).

LE V^te^ DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

« Le plus Français des étrangers et, avec son gracieux verain Léopold, le plus Parisien des Bruxellois, le plus ér d'autre part, des gentilshommes lettrés, mène l'existence rieuse d'un Bénédictin et garde l'aspect d'un ancien of de cavalerie. »

Ces lignes, qui parurent dans *le Figaro* du 2 juin 1907 le commencement d'un instantané du vicomte de Spoel de Lovenjoul. Celui dont on marquait ainsi en que traits la fine silhouette allait bientôt disparaître, et ces ques mots joyeux qui le saluaient au passage devaient ê dernier adieu de Paris à l'un de ses fervents adorateurs.

Issu d'une des plus grandes familles belges, son nom fortune lui eussent permis d'occuper les situations les pl vue, mais, dès son jeune âge, un goût irrésistible l'attirai la littérature. A vingt ans, il collectionnait déjà des jour et commençait le travail qu'il poursuivit durant son exis entière.

Il eut d'autant plus de mérite à persévérer dans cett que l'indifférence un peu railleuse suscitée par ses pre essais lui parut plus froissante, et fit plus profondes da cœur des blessures dont les cicatrices restèrent toujour sibles.

La Belgique d'alors n'avait vu se développer aucun m ment littéraire encore. Les quelques hommes de lettre en 1848, avaient passé la frontière n'y rencontrèren méfiance et mépris; et les conférences qu'ils firent po créer quelques ressources n'éveillèrent aucun intérêt les populations.

C'est dans cette atmosphère hostile, où le livre était déré comme une curiosité dangereuse, que ses premiers durent ouvrir leurs ailes. Aussi, rebuté par les so narquois et les suppositions malveillantes, fut-il un de miers à se tourner vers l'autre patrie, la patrie des idée commencer l'exode vers le centre intellectuel de Paris.

Ignoré de tous, il partit, pour voir de plus près cette élite tirante, dont l'activité venait d'éveiller son admiration.

Au milieu du flamboiement de leurs enthousiasmes, des ille soucis de leur carrière, les grands bohèmes d'alors étaient in de se douter que ce jeune homme timide et curieux, qui s coudoyait dans les offices de librairie, était en train de oser les fondations d'une œuvre gigantesque, qui devait lui ermettre de reconstituer plus tard leur histoire. Prévoyant our eux, il sauvait dès alors les œuvres qu'ils lançaient vers nconnu, et abandonnaient avec une superbe insouciance, dans xubérance de leur génie et de leur talent.

Ce fut Michel Lévy qui découvrit le Vicomte de Spoelberch ; l'avait remarqué plusieurs fois et ses allures avaient fini par tirer son attention. Il l'interrogea, et fut étonné de lui trou- r une érudition déjà si parfaite et si spécialisée. Dès lors, le dirigea, l'encouragea; et c'était un des orgueils de M. de ovenjoul, que de pouvoir rappeler cette parole par laquelle célèbre éditeur l'accueillait à chacun de ses retours : « Eh en, vous n'êtes pas encore ruiné ? Vous savez que si cela ous arrive, je vous offre huit mille francs d'appointements ez moi. »

Malgré tout ce qui l'attirait là-bas, il ne cessa pourtant jamais habiter Bruxelles, mais Paris était sa véritable patrie. C'est le qui vit s'épanouir ses plus grandes joies de lettré et de col- ctionneur, ce fut la mine profonde dont il tira les richesses ui devaient orner sa bibliothèque. Il aimait aussi la grande lle pour elle-même, pour son hospitalité large et tranquille, our les ombres de ses jardins, sous lesquelles il allait endor- ir ses fatigues et ses ennuis. C'étaient les Tuileries qu'il pré- rait; situées tout près de son appartement de la rue d'Al- r, il n'avait qu'à sortir de chez lui pour venir s'y promener s'y asseoir. Là tout lui rappelait son éloignement, jusqu'à rrangement des chaises; mises en petits groupes isolés sous arbres, formant des cercles amicaux et intimes, elles le isaient songer aux alignements rigides de celles que l'on ren- ntre dans les parcs belges, symbole du coudoiement hostile s foules qui s'y pressent. Puis il pouvait y rêver avec une lassable mélancolie au Paris de sa jeunesse, le Paris vivant joyeux de la période impériale.

En toutes choses il conservait une rancune profonde à son

pays d'origine, et je me rappellerai toujours les heures où me promenais avec lui, non loin de la place du Carrousel, sou les arbres, et où il me disait, en montrant les bandes de mo neaux criards qui voletaient autour de nous et les grands r miers gris penchés sur le bord des coupes de bronze : « Voye les animaux eux-mêmes sentent qu'on peut avoir confian ici. »

Puis nous suivions les allées, contemplant les chefs-d'œ vre de la sculpture tranquillement endormis dans la bla cheur des statues. Il s'arrêtait souvent en face de l'une d'elle *la Comédie Humaine*, de Christophe ; et, dans cette femm qui, la tête renversée en arrière, avec une expression de lass tude infinie, maintient pourtant d'une main ferme un ma que souriant devant son visage, il aimait à retrouver l'ima de sa vie.

Malgré son âge, il avait conservé une grande élégance forme. Sous un front dégarni, sa face s'allongeait, souverain ment distinguée. D'un jaune de parchemin, entourée par l'o bre blanche de sa moustache tombante et de sa barbe dr taillée à la Henri IV, elle faisait songer aux vieux seigneu espagnols, tels que les ont peints les maîtres de l'école fl mande. Des yeux noirs, vifs et inquiets, communiquaient à physionomie une étrange expression de pensée intérieure. Ma gré qu'il s'en défendît, on devinait en lui un homme qui a le sou de son aspect extérieur ; et quoique l'âge n'eût fait que cha ger ses traits sans en alourdir les lignes et sans leur comm niquer aucune laideur, de temps à autre une phrase, un m montrait qu'il songeait encore à sa beauté de jadis.

Causeur exquis et inlassable, il aimait à parler de ses t vaux et ne se reposait de les décrire que pour déplorer décadence de la musique mélodique, et pour lancer des diat bes violentes contre ce qu'il appelait les élucubrations wagn riennes. En dehors de ces deux sujets et de ceux qui avai rapport à ses amitiés, peu de choses parvenaient à l'intéress

Depuis ma plus tendre enfance, je me souviens de lui, son allure dégagée, de son port aristocratique ; et ce n'est q pendant les dernières années de sa vie, où de nombre chagrins étaient venus l'accabler, que parfois on sentait fatigue s'appesantir sur sa tête, et qu'il laissait apercevoir s profond découragement. La vie lui devenait dure ; fatigué d

les charges qui lui incombaient, seul à supporter désor-
les soucis d'une grosse fortune et d'un grand passé litté-
, tout effort lui semblait une injustice, tout tracas un coup
destinée.

avait cloîtré son existence dans une petite villa des envi-
de Bruxelles, la bien nommée : « Villa Close. » Soigneu-
nt dissimulée derrière des murailles blanches et des
ux de feuilles, elle prenait l'aspect d'une chose un peu
érieuse, la gravité d'un temple sacré. De rares amis y
traient. Jalousement il veillait à en éloigner tous ceux qui
nt pu venir le priver de quelques minutes de son temps.
s les lettres pouvaient l'y atteindre. Et c'était je ne dirai
ne de ses joies, mais un de ses petits plaisirs, que de
ater, à certains jours, combien ce coin perdu du monde
it converger de demandes et de questions.

s'en plaignait aussi parfois, disant le surcroît de travail
les lui procuraient; mais, malgré tout, elles réveillaient
i trop de choses pour ne pas lui donner une excitation
entanée.

ute interrogation recevait une réponse; et, bien souvent,
qui s'adressèrent à lui furent surpris de voir combien, sur
oint quelconque de l'histoire du romantisme, si minime
l, il pouvait leur fournir d'indications.

entretenait ainsi de chaleureuses correspondances avec
mis inconnus, et ceux-ci, sans l'avoir jamais vu pourtant,
ntaient sous l'influence de sa personnalité attachante.

ticuleux à l'excès, il avait un extrême souci que rien ne
rde ni se s'égare, et il se fût donné une peine énorme
t que de laisser passer inaperçu un mot, une phrase qui
u servir d'indice à l'un de ceux qu'il aidait dans leurs
rches. Il découpait les pages des catalogues, pour leur
mmuniquer les annonces; il notait pour eux les articles
, les moindres lignes qui pouvaient les intéresser. Cette
ude, il l'avait puisée dans son travail même, pour lequel
ature, une virgule pouvait être le point de départ d'in-
ons précieuses.

de Spoelberch avait l'âme d'un bibliophile. A tel point
ors de la mort de Théophile Gautier, dans les vers émus
adressait à sa mémoire, il ne put s'empêcher de glisser
hrases vraiment typiques :

Que d'œuvres ont péri dans ta puissante tête,
Faute de ces loisirs qui t'ont manqué, poète,
Foulé par le talon de la nécessité,
Qui courbe les plus grands sous son joug détesté !
Témoin *Dénouement turc*, *l'Idéal de Georgette*,
Le Vieux de la montagne, œuvres que l'on regrette,
Complètes, disais-tu, dans ton vaste cerveau,
Qui ne sortiront plus de ce royal tombeau,
A moins qu'un Dieu païen, admirant tes ouvrages,
Ne veuille, dans l'Olympe, en rassembler les pages !

Ne retrouve-t-on pas là la préoccupation dominante d esprit, et le ton de tous les ouvrages qu'il a publiés ?

Mais si à tout travailleur sérieux il prodiguait son tem ses peines, la barrière restait infranchissable pour tous que seule poussait la curiosité.

Un jour qu'il s'était laissé fléchir par sa femme et ava cepté de montrer ses collections à une personne que, certe travaux littéraires n'attiraient pas uniquement en cet end après qu'il eut expliqué, avec toute sa faconde habitue toutes les ressources de sa conversation, les merveilles tenait renfermées, qu'il eût soulevé pour quelques instan voile qui recouvre le cœur de ses auteurs favoris, il ava comme récompense cette réponse savoureuse : « C'est a rable ! Mais vous, qui avez tant de choses, vous devez certainement aussi tout ce qu'a écrit le père Didon, et pos des autographes de sa main. » Des expériences de la sort taient pas faites pour l'encourager dans la voie de la publ et il aimait à citer celle-ci pour justifier sa ligne de cond

§

La bibliothèque était donc un endroit un peu mystér un lieu de pèlerinage pour les initiés, une sorte de Mecq venaient de temps à autre rendre leurs dévotions aux r des adorateurs choisis et triés. C'est là qu'étaient les tomb des prophètes.

Un seul y pénétra de son vivant, ce fut Théophile Ga En juin 1871, le Vicomte de Spoelberch l'avait rencontr hasard Montagne de la Cour. Il le savait arrivé à Brux mais il l'avait cherché en vain à travers toute la ville, où, dans les commissariats de police, personne n'avait pu l diquer sa résidence. Aussi, dès qu'il le vit, se précipita-t-il lui, et malgré sa timidité naturelle il l'aborda et l'entraîn

Ce n'était plus alors le Gautier d'avant la traversée pénible l'existence. Accablé par les désillusions, par la rancœur de n travail de forçat, harcelé par sa femme, ses sœurs, toute meute de gens que ses faiblesses, sa bonté et ses déborde-ents avaient entraînés à sa suite, il promenait une guenille umaine, lourde, couverte d'oripeaux extraordinaires, ne con-rvant que dans ses yeux l'âme de son génie. Sainte-Beuve, un ur, a défini le style de l'auteur des *Émaux et Camées* une oussière d'or embarquée sur des coquilles de noix ; cette pous-ère d'or, il la portait dans ses admirables prunelles brunes. A cet homme, sur qui pesait un demi-siècle d'amertume, . de Lovenjoul apparut comme la revanche de la destinée. Il ontra à Théophile Gautier toutes les indications qu'il avait cueillies sur lui, il lui rappela des œuvres qu'il avait ou-liées, en fit surgir devant ses yeux d'autres qu'il croyait tom-es dans une éternelle indifférence. Faut-il s'étonner de l'élan reconnaissance que la révélation de ce culte provoqua ? uelques jours après cette entrevue, qui devait être pour eux nique et dernière, Gautier écrivait au consciencieux biblio-ile : « Vous seul pouvez entreprendre un jour la reconstitu-on et la publication complète de mes œuvres, et je vous recom-ande vivement, si ce projet s'effectue jamais, d'y consacrer us vos soins. » Et il avait coutume de répéter à ses sœurs, alors ue la maladie le terrassait déjà : « Il viendra de Belgique un etit vicomte, c'est un homme extraordinaire, il faudra tout i communiquer et ne rien faire sans ses avis, il connaît ieux que moi ce que j'ai fait. »

De cette visite, il avait conservé un si enthousiaste souvenir u'il voulut le graver dans un sonnet, mais la fatigue, puis la ort ne lui permirent pas de mener jusqu'au bout cette tâche; le ne fut qu'ébauchée dans les quatre vers que voici :

Moderne est le palais, mais le blason ancien,
Peint par Van Eyck au coin des portraits de famille
Rangés en ex-voto sur le vieil or qui brille,
Le jeune hôte du lieu le revendique sien.

Tous ceux qui ont pénétré dans le sanctuaire retrouvent là quissé le décor qui précédait le temple. Dans des armoires entassaient des collections de porcelaines de Chine et de Saxe, ur des escabeaux noirs d'énormes cratères arrondissaient urs flancs multicolores, aux murailles se pressaient les ta-

bleaux de maîtres des écoles italiennes et flamandes. Là u ronde d'anges de quelque quattrocentiste accordait ses tein chaudes et voluptueuses avec les couleurs violentes et sévè d'un Thierry Bouts. Puis c'était la chambre à coucher, le à colonnes, les cabinets en marqueterie, la galerie des portra de famille, sur lesquels on pouvait suivre l'histoire du cos me depuis la cuirasse espagnole ou maximilienne jusqu'a habits de cour des époques Louis XV ou Louis XVI.

De là on pénétrait dans un étroit couloir ; sur son parq ciré, il me semble encore entendre résonner le pas rapid pressé de celui qui n'est plus. D'un côté, s'y découpaient fenêtres donnant sur la cour de l'hôtel, de l'autre s'allongeai de vastes armoires voilées de toile beige, dans lesquelles in-octavos étaient entassés. Puis l'on débouchait dans u sorte de hall ou plutôt de petite chapelle protestante : la gra salle de la bibliothèque.

Le jour venait d'en haut par un toit vitré. Au-dessus d' moires basses bourrées de manuscrits et hermétiquement c ses s'élevaient de hauts panneaux gris. Chacun avait son secr car le bois avait joué et seul le maître de céans connaissait précautions et les ruses qu'il fallait employer pour qu'ils veu lent bien s'entr'ouvrir et laisser apercevoir les rayons s'étageaient les collections de journaux. Au-dessus, cour une galerie à balustrade. De grandes échelles mobiles g saient le long des murailles, et c'était merveille à voir vicomte », comme on l'appelait, monter, descendre, transp tant d'énormes bouquins du format des grands quotidiens c verts d'une poussière noire; il les maniait avec une telle a lité et une telle précision que jamais ses manchettes n étaient salies.

Pourtant, depuis la mort de la Vicomtesse de Spoelber née comtesse d'Ursel, il ne quittait plus sa villa ; il ven presque journellement à la bibliothèque, mais les murs se blaient déjà prêts au recueillement et au silence. Lorsq arrivait, tout se réveillait, sa voix retentissait avec les ré nances coutumières, les portes grinçaient joyeusement, livres s'empilaient les uns sur les autres avec un bruit s l'ancienne vie renaissait tout entière pour quelques heures ; m après son départ, tout se refermait sur les merveilles, l'on voyait plus dans le bas que les classeurs, l'armoire aux man

ts de George Sand, et à l'étage le prie-Dieu qui veillait vant le vide et la clarté. Un froid glacial semblait descen- de la voûte, l'on avait l'impression pénible et triste que n ressent lorsqu'on rencontre une chose ancienne dont l'âme n va peu à peu, un Versailles dont le temps n'a pas encore aché de pierres, mais où les intempéries creusent des cre- sses et maculent les marbres.

§

Ceux que les circonstances ont amenés à visiter la bibliothè- e ont déjà décrit souvent ce qu'ils avaient vu, et naturelle- nt ce fut à la partie anecdotique qu'ils s'attachèrent le plus. ont raconté des historiettes légères, amusantes, propices x jeux d'esprit et aux développements de philosophie mon- ne. Les uns se sont attachés à décrire le daguerréotype de lzac, le seul portrait qui donne une idée réelle de sa face ssante, toute pleine d'exubérance rabelaisienne. D'autres sont complus dans la contemplation du collier fait de ses veux bruns ; les souples chaînons en sont rattachés les uns x autres par des montures en argent doré, un médaillon de ysocale le termine. Ils ont évoqué l'image du penseur, ils nt vu pendant ses longues veilles, surexcitant sa machine veuse à l'aide d'un café fort, se refusant à sortir avant que uvre qu'il avait conçue n'ait été complètement terminée ; s, après un mois de retraite, faisant couper ses cheveux pour confier à un orfèvre et les donner enfin à celle qui fut la fidente et la maîtresse de ses années de jeunesse, à Mme de ny. Malheureusement pour la sentimentale poésie du fait, collier, s'il est le seul que l'on conserve, ne fut pas unique en genre ; la revanche, qu'il prend malgré tout sur les autres ès beaucoup d'années, est due à ce qu'il fut confié à des ins pieuses et véritablement aimantes.

Citons encore, pour compléter la documentation de l'histoire ecdotique, les blasons des héros des Etudes de Mœurs, des- és et composés par M. de Gramont, gracieuses vignettes riées, où se voient les armes de Rubempré, celles de Ras- nac et de Nucingen. Puis ce sont aussi les plans de la mai- de la rue Fortunée. Balzac l'avait ornée avec tous ses soins r y ramener de Russie celle qui fut toujours pour lui « l'E-

trangère ». C'est dans ce décor qu'il vint mourir, n'aya trouvé dans la réalisation de son rêve que désillusions néant.

Voici encore le moulage de la main du grand romanci Avec le daguerréotype et la description que Théophile Gaut a faite du portrait exécuté par Louis Boulanger, nous avons les seuls documents authentiques qui puissent nous donn une idée de la véritable physionomie de l'auteur de *la Comé Humaine*. Gautier était en effet l'ami de Balzac et person mieux que lui n'a pu graver ses traits pour la postérité.

M. de Balzac, dit-il, n'est pas précisément beau. Ses traits s irréguliers, il est gros et court. Voilà un sommaire qui ne pa guère prêter à la peinture, mais ce n'est là que le revers de la daille. La vie et l'ardeur répandues dans toute sa physionomie font une beauté particulière.

Dans son portrait, M. de Balzac, enveloppé des larges plis son froc, a les deux bras croisés dans une attitude calme et forte col découvert, le regard direct et ferme ; le jour, pris d'en haut, i mine de luisants satinés les parties supérieures de son front et j une vive clarté sur les bosses de la verve et de l'humeur qui sont développées chez M. de Balzac ; les cheveux noirs, aussi éclairé luisants, s'insèrent dans les tempes comme des effluves rayonnan et donnent une vie singulière à tout le haut de la tête ; l'œil, bai d'une pénombre dorée avec une prunelle fauve sur un cristallin midé et bleu comme celui d'un enfant, lance un regard d'une tesse surprenante ; le nez, taillé en méplats brusques et tourmen respire fortement et passionnément, par une large narine rouge bouche, grasse et voluptueuse, surtout dans la lèvre inférieure, so d'un sourire rabelaisien à l'ombre d'une moustache d'une cou beaucoup plus claire que les cheveux ; le menton, volontairem relevé, est lié au col par un pli de chair ample et puissant, qui semble au fanon d'un jeune taureau. Le col lui-même est d'une f athlétique et peu commune ; les joues, d'une plénitude rebondie, frappées du vermillon d'une santé violente, et toutes les chairs plendissent du lustre le plus joyeux et le plus rassurant.

Il y a, dans cette tête, du moine et du soudard, un mélang réflexion et de bonne humeur, de résolution et d'entrain, infinim rare ; le penseur et le viveur s'y fondent avec une harmonie biza Mettez une cuirasse sur cette large poitrine, vous aurez juste u ces gros lansquenets allemands à grandes bottes si jovialement p par Treburg. Avec le froc, c'est Jean des Entommeurs ; cepend n'oubliez pas que l'œil jette, à travers tout cet embonpoint et

mie, un jaune regard de lion qui corrige cette familiarité fla-
. Un pareil homme peut suffire à tous les excès de table, de
et de travail...

ôté de ces morceaux principaux, le reste de l'iconographie
cienne pâlit un peu; une statuette, par son originalité,
un instant l'attention, c'est celle exécutée d'après nature
uttinati, et qui, une fois encore, représente Balzac drapé
un manteau de bure.

s voici la bague de Gautier, ses pastels et ses aquarelles,
ortraits de George Sand, l'album où Musset s'est carica-
ainsi que sa maîtresse. On y voit la voyageuse tantôt
stume oriental, tantôt fumant la pipe, tantôt nonchalam-
assise sur la tablette d'une fenêtre, ailleurs regardant
ieusement son compagnon à travers un éventail. Et, en
mplant cet album qui dans leur légendaire voyage accom-
les amants de Venise, en feuilletant ces pages que l'ima-
on du malheureux poète a couvertes de fantaisies spiri-
s, on sent une fois encore renaître le souvenir de cette
die amoureuse, éternellement émouvante.

trois figures de Balzac, de Théophile Gautier et de
e Sand règnent ici sans partage; toutes les autres n'a-
de réelle importance que pour autant qu'elles s'y rap-
ssent.

quelque côté que l'on se tourne, l'on sent revivre un
e leur passé, non leur passé brillant et tapageur, mais
humain, cruel, dont les voiles rutilants de la gloire ne
ient qu'incomplètement les misères.

is, malgré tout l'intérêt que présentent ces reliques, elles
nt pourtant que l'accessoire; ce qui domine, c'est le
du papier, le monument de toute une vie de chercheur,
ultat de mille intrigues, de ruses multiples, le tableau
véritable chasse émouvante et passionnée, où le tra-
avait mis en jeu toutes les finesses de son esprit clair-
t, toute la malice qu'il possédait pour dépister ce qu'il
it : « les ficelles de ses contemporains. »

mme un chat qui guette une souris, il était toujours à
, il surveillait l'exode des archives, connaissait toutes
vicissitudes; les épiait avec une patience inlassable,
nt toujours par arriver au moment propice pour se les
prier. Il en ramenait ainsi d'Autriche, d'Italie, de Rus-

sie, on eût dit qu'il était le centre d'un de ces tourbillon
entraînent irrésistiblement tout ce qui passe à leur port
Servi par une mémoire incroyable, où se classaient t
les indications que lui fournissaient les lettres qu'il poss
il finissait par les coordonner de telle sorte que la vie d
grands hommes lui était en entier présente à l'esprit, av
faits dans leur ordre chronologique. Aussi, lorsqu'
parvenait un autographe quelconque, de même qu'à Cu
suffisait d'une vertèbre pour reconstituer un squelette
lui fallait qu'un mot, un indice, si petit soit-il, pour le
et le comprendre.

Comme il le reconnaissait lui-même, pour les années r
tiques, il était devenu « un outil unique », le fil d'Ariad
conduisait dans le labyrinthe de cette époque. Malheu
ment, cette science a disparu avec lui ; il n'en reste plu
la partie matérielle : en l'enlevant la mort a laissé deux
vres.

§

Malgré cela la bibliothèque est un trésor littéraire ine
ble. Bien des choses s'y trouvent encore enfermées qui
des trouvailles pour ceux qui la fouilleront.

M. François Carez, dans une copieuse bibliographie,
à peu près tout ce qui restait d'inédit. Mais pour
part ce ne sont que des ébauches, des chapitres inac
plusieurs feraient plus de tort à la gloire de leurs a
si on les publiait que si on se contentait d'en conserver
et de laisser l'imagination rêver à ce que, réalisées, elle
sent pu être. Presque toutes sont des œuvres mortes,
données comme incapables de répondre à ce qu'on at
d'elles ; et si le Lorenzaccio de George Sand est infinim
téressant pour ceux qui veulent y chercher ce que Muss
y prendre, le Cromwell de Balzac est une tragédie lo
sans élan, sur laquelle seule la signature du grand
attire l'attention.

Ceux qui, pareils aux archéologues désireux de foui
ruines d'Herculanum pour y découvrir des statues préc
espèrent trouver ici des chefs-d'œuvre inconnu, seront
ceux, au contraire, qui aiment les travaux de reconst
tels qu'on les opère à Pompéi, ceux-là verront leurs
comblés au delà de leurs espérances.

Les correspondances inédites affluent, depuis les lettres de orge Sand à son mari jusqu'à celles que lui écrivaient Auré- de Sèze. Puis, la correspondance de Théophile Gautier opiée et annotée, prête à passer à l'impression, tous ses icles réunis aussi et dans les mêmes conditions, puis des res de Balzac, de Mérimée, de Baudelaire, de Barbey d'Au- illy. On y retrouvera aussi les papiers relatifs à l'auteur des *its* rassemblés par Maurice Clouard qui, connaissant la des- ation future des archives de M. de Spoelberch, dans un uvement généreux y avait ajouté les siennes.

On y voit encore les fameux cahiers où Sainte-Beuve dé- sait sa mauvaise humeur fielleuse en burinant ses contem- ains à traits mordants et cruels. Puis aussi ces mémoires lement inconnus encore, de Charles Didier, l'auteur de *ne souterraine*, qui fut l'amant de George Sand de décem- 1836 au mois de septembre 1837. Lui aussi écrivait son rnal. Suisse d'origine, lancé à la conquête du monde pari- , il notait au jour le jour l'impression que lui faisaient les brités qu'il rencontrait. Au milieu de ces appréciations on t suivre toutes les étapes de sa liaison avec la grande femme ettres; et mis bout à bout, les quelques mots qui la dépei- nt, ainsi que les petits événements de cette aventure racon- jour par jour, finissent par constituer un roman vécu des curieux.

§

ais tout cela n'est que la matière accumulée là. L'histoire a bibliothèque n'en constituerait pas la moindre curiosité. vie s'y est intimement mêlée; et si chaque page est un beau du cœur et de l'esprit des écrivains morts, chaque porte en elle aussi les désillusions, les joies profondes, rancunes vivaces de celui qui les a rassemblées. Qui dira toire de tous ces papiers dont les uns ont passé par tant nains qu'ils en sont maculés et jaunis. Qui contera les péties de cette poursuite acharnée que seule la mort a pu iner, et sur l'histoire de laquelle le tombeau vient d'éten- l'ombre du silence et de l'oubli?

ous les ans le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul se ren- à Paris. La longue retraite qu'il avait faite loin de la vie reuse de la ville Lumière lui avait permis de classer ses

découvertes, de les étudier, de les approfondir, et de s'aigu
ler vers de nouvelles voies. Il se mettait alors activement
chasse. Ses relations et sa fortune lui permettaient de prend
contact avec des gens de toutes les catégories, depuis ce
du plus haut degré de l'échelle sociale jusqu'aux plus misérabl
Ainsi que don Juan disputait leur maîtresse aux homm
du port, lui gravissait les escaliers qui conduisent aux s
pentes, avec le même espoir, la même émotion.

On a raconté comment, à la mort de Mme Hanska, les cré
ciers exaspérés n'avaient attendu que le départ du corps p
chasser les héritiers, et, dans ce grand Paris si vite oubli
des gloires passées, avaient dispersé sur le sol les papi
du grand romancier, jetant par les fenêtres les lettres,
manuscrits précieux pour vendre plus vite les tiroirs
les contenaient. Des gens du quartier les ramassèrent.
cordonnier en sauva un grand nombre, et, comme l'a dit M
rice Normand, joua un peu ici le rôle de la Providence.

M. de Lovenjoul, qui était accouru à la nouvelle de ce
sastre, racheta tout ce qui passa encore en vente, puis ba
tous les environs. Il retrouva des feuillets inestimables
que chez des épiciers où l'on en avait fabriqué des corn
Il fit même pendant deux ans le siège d'une vieille cuisin
qui en avait recueilli un grand nombre, et ne voulait pas
défaire de peur des poursuites judiciaires.

Mais une histoire typique entre toutes, où nous pouvon
mieux juger de l'originalité des situations où se placent par
les chercheurs, c'est celle du collationnement des lettre
Théophile Gautier à Mme Sabattier.

Tout le monde connaît Aglaé Sabattier, la maîtress
Baudelaire ; ses dîners hebdomadaires où elle réunissait b
coup d'hommes en vue lui ont attiré une renommée par
lière, et valu le surnom de « La Présidente ».

Le moment où le vicomte de Spoelberch désira fair
connaissance n'était plus celui de sa splendeur. Elle a
abandonné toutes ses prétentions littéraires et ne vivait
que d'une façon fort ordinaire, sans plus attacher d'im
tance aux choses de l'esprit. Celle qui avait été l'amphytr
de Flaubert, de Félix Pyat, et de tant d'autres était redev
la femme grossière que réclamaient ses origines. Seuls
temps à autre quelques hommes de lettres venaient lui re

site, pour ranimer des souvenirs anciens qui la laissaient
le-même complètement indifférente. Ce fut l'un d'eux, Paul
Saint-Victor, qui lui amena le bibliophile curieux.

Le ton des lettres de Gautier à la Présidente est connu,
âce surtout à l'une d'elles qui fut publiée et qui dépeint le
mentable état sanitaire dans lequel la campagne d'Italie avait
is l'armée française. Le genre de conversations qui régnait
ns ce singulier salon autorisait d'ailleurs un pareil style
istolaire. Malgré toute la répugnance que lui causaient ces
ains côtés de la mission qu'il s'était donnée par désir de
xactitude absolue, M. de Lovenjoul demanda à ce que les
tres lui fussent communiquées.

La Présidente condescendit volontiers, à la seule condition
e les autographes ne sortissent pas de chez elle. Aussi
usieurs soirées de suite l'on put voir en ce temps le vicomte
Spoelberch, cérémonieux, en habit, et exagérant peut-être
core pour la circonstance ses dehors aristocratiques, écou-
nt les lettres pleines de termes crus, d'évocations basses,
appréciations sur les plus cyniques débauches et les pires
aladies. Celui qui les lui lisait était un petit architecte, l'amant
moment; tandis qu'assise à la même table, faisant du tri-
t comme une bonne mère de famille, empruntant la lumière
la même lampe, la Présidente écoutait d'un air bienveillant
s évocations dantesques, au milieu desquelles passaient les
uvenirs de ses anciennes amours.

Lorsque des entrevues comme celles-là, dont seule sa méti-
losité satisfaite pouvait atténuer les désagréments, aboutis-
ient à un sérieux résultat, le mal était vite oublié. Mais il
en était pas toujours ainsi. La vie des collectionneurs est
eine de ces mésaventures, et les mécomptes qu'il éprouvait
près des bas bleus et des excentriques l'atteignaient toujours
ofondément.

Mme Marbouty, en littérature Claire Brune, et qui a con-
rvé comme plus grand titre de gloire d'avoir accompagné
lzac dans le Piémont sous des déguisements masculins,
d'y avoir été prise pour George Sand, avait fait dire au
lèbre Balzacien qu'elle possédait des documents très curieux
r le grand homme. C'était assez pour qu'une entrevue soit
prompt résultat de cette annonce.

Le vicomte se rendit rapidement chez elle. Elle habitait un

cinquième étage. Il la rencontra dans l'escalier, alors qu'elle revenait d'avoir été acheter son déjeuner. Ils montèrent en causant, mais avec tellement d'animation que, par je ne sais quelle maladresse, après avoir ouvert la porte de son appartement elle laissa tomber ses clefs à l'intérieur, et, dans le mouvement qu'elle fit pour les retenir, referma la chambre. Elle fut obligée d'envoyer chercher un serrurier, en l'attendant ils s'assirent sur les marches du palier, et tout en devisant Mme Marbouty entama son petit repas. Enfin, grâce aux soins de l'ouvrier l'huis voulut bien céder, et ils pénétrèrent chez elle. Elle était fort bavarde, et pendant qu'elle égrenait ses souvenirs elle s'arrêtait à tous moments en minaudant pour dire : « Regardez mon portrait, ne me regardez pas, j'ai été charmante. » Puis le flux de paroles recommençait.

Quand il put la décider à en venir au but de sa démarche elle commença la lecture des lettres ; c'étaient des billets incompréhensibles, incohérents, qui peu à peu firent descendre un voile d'inquiétude sur les espérances du fureteur. Un moment donné même, le vicomte l'arrêta, elle venait de citer une date qui prenait place exactement un an après la mort de Balzac. Il lui en fit la remarque, et elle s'écria aussitôt : « Mais naturellement, ce sont des lettres qu'il m'a écrites après sa mort, ce sont des lettres spirites. »

L'éminent érudit avait horreur de ces aventures. Comme a raconté M. Paul Bourget, le 7 juillet dernier, dans son article paru dans *le Figaro*, M. de Spoelberch avait trop conscience que son admiration pour Balzac pût être mal comprise et prendre aux yeux du public le caractère d'une manie s'il n'eût pris garde ; aussi tâchait-il d'éloigner tous ceux dont les allures faisaient songer plutôt à des déséquilibrés qu'à des travailleurs sérieux. Les gens de l'envergure de l'auteur de la *Comédie Humaine* entraînent toujours dans la foule de leurs admirateurs un grand nombre de détraqués, attachés surtout à imiter ou à admirer les côtés fantasques et extraordinaires du génie. Homme de bibliothèque, il n'aimait que les hommes de bibliothèque, les gens tranquilles et sérieux qui ne venaient pas éveiller sa méfiance ou attirer sur lui l'attention du public par de grands gestes et des attitudes folles.

L'auteur de *l'Etape* a décrit en termes amusants et spirituels le type de ce Cerfberr qui tour à tour s'incarnait dans

us les personnages Balzaciens, et qui avait eu l'idée de cons-uer un recueil étrange: *le Répertoire de la Comédie Hu-aine*, où chacun des héros et des héroïnes se trouvait placé r ordre alphabétique, avec son état civil, ses relations fami-les et l'endroit où il apparaît dans l'un ou l'autre roman. On rencontre même le nom de leurs animaux favoris, jusqu'à lui du crapaud Astaroth, l'un des pensionnaires de Mme Fon-ine, la tireuse de cartes, et qui s'y trouve décrit sous cet pect: Batracien de dimension énorme, qui vivait sous Louis-ilippe.

Balzac avait émis l'idée de ce recueil dans la préface de l'un ses livres; cette boutade n'avait pas été perdue, on le voit, rfberr était tombé en arrêt devant elle; tout de suite il avait ngé à la mettre à exécution, et en commençant ce travail il nsait accomplir et mener à bonne fin une des pensées génia-s du grand écrivain.

Lorsqu'il communiqua les premières lignes de son ouvrage M. de Spoelberch, elles étaient écrites dans une langue telle-nt déplorable que le vicomte lui conseilla de s'adjoindre un llaborateur pour en corriger le français.

Il choisit Jules Christophe, un autre Balzacien. Dès lors ce la guerre entre eux; véritables galériens littéraires liés au ême boulet ils travaillèrent dans une continuelle méfiance tuelle; chacun reprochait à l'autre de vouloir lui voler sa rt de gloire. « C'est un Morsauf », disait Cerfberr en parlant Christophe.

Malgré ces disputes et ces haines, l'ouvrage avançait et peu ant l'apparition de l'*Histoire des œuvres d'Honoré de Bal-c* (le livre était alors sous presse), le vicomte promit d'en rler en termes élogieux. Cerfberr ne se tenait plus de joie, haletait véritablement. Il brûlait d'impatience de connaître phrase où il était parlé de lui, mais M. de Lovenjoul se fiant ne voulait pas la lui communiquer. Pourtant Cerfberr tant et si bien qu'il le fléchit, et se fit transmettre le texte s quelques mots où il était cité. Ce texte, il l'emporta comme e proie. Il le lut, le relut, le savoura, en pesa les mots, sup-ta ce qu'on en penserait, ce qu'on devinerait même entre lignes. Pourtant cela ne lui avait été transmis qu'à une ndition, c'est qu'il ne le montrerait à personne. Bientôt il mprit la cruauté de cette clause. Son bonheur devenait trop

grand pour qu'il pût le conserver pour lui seul ; comme u amoureux qui a le cœur plein de sa maîtresse il voulait parler. Il le confia d'abord à des amis, puis il résista quelqu temps encore, mais bientôt il n'y tint plus, et, trois jours apr le passage parut en entrefilet dans un journal.

Ce fut un déchirement ! Pour le punir de lui avoir manq de parole, le vicomte annonça qu'il retirait la ligne. Alo commença une course à travers Paris pour mettre en jeu to tes les influences possibles. Chacun fut agrippé par le lame table Cerfberr qui clamait son malheur à tout venant ; attendait Halévy à sa porte, sur l'escalier, il poursuivait Dum de ses larmes et de ses supplications ; tous ceux qui de pr ou de loin touchaient à l'Académie Française entendire ses lamentations et ses plaintes, si bien que tout le mon fut tellement lassé et excédé, qu'on se mit à prier l'auteur l'*Histoire des œuvres de Balzac* de remettre ces quelqu mots en leur lieu et place, pour avoir la paix, et débarrasser monde du bourdonnement de cette mouche éplorée. Mais l fort tranquille à Bruxelles et à l'abri des persécutions, ne laissa fléchir qu'à la condition de ne revoir Cerfberr de la v

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Aussi dès que M. de Spoelber apparaissait dans la maison Lévy, et que retentissait sa vo au timbre élevé, son galoubet, comme le disait Michel Lév Cerfberr disparaissait dans les combles ; et dans la feuille chou où il publiait en une langue impossible des artic balzaciens, il employait de tortueuses périphrases pour dé gner celui dont une fois déjà il s'était attiré la colère.

§

Ces quelques anedoctes ne peuvent donner qu'un bien p aperçu de cette vie de luttes, et de toutes les rencontres hé roclytes auxquelles elle a donné lieu.

Mais au milieu de tous ces combats celui qui les men portait toujours une âme morose ; à voir beaucoup de ge à coudoyer beaucoup de monde on finit par trop bien connaî l'humanité, ce qui n'est pas fait pour la faire prendre en amit cela rend aigri, méfiant, injuste aussi parfois.

Il avait une misanthropie froide et désespérée. Son esp méthodique ne pouvait avoir les mêmes consolations qu enthousiaste comme Balzac, qui vivait d'une vie exaltée

lieu de tous les coups qui l'atteignaient, et se sauvait du
espoir par l'admiration de sa seule personnalité.
Lui, pour se consoler, aimait à croire que le monde devient
s mauvais, que chaque jour lui fait faire un pas vers la
moralisation et la veulerie.
Les dernières années, cette mélancolie profonde n'avait fait
e croître. La mort de sa femme avait creusé un irréparable
e en son existence. Il avait perdu des amis qui lui étaient
rs, chaque mois lui apportait une lettre noire ; et ceux des
oins de sa jeunesse qui subsistaient encore ne lui écri-
ent que pour lui annoncer les deuils nouveaux, pour lui
rire la solitude qui faisait le siège de leur porte.
De tous côtés, la mort frappait ses petits coups discrets;
c la vieillesse qui devenait plus lourde, ils se faisaient
s continus, plus entêtants, plus pressés. Et devant cette
qu'il sentait approcher petit à petit, les charges matérielles
la vie de tous les jours, les préoccupations lassantes de
s les instants lui devenaient plus amères, car il en sentait
vantage l'inutilité.
Entraîné à chaque instant loin d'un travail qui lui eût été
r, sa douleur éclatait de devoir se distraire, pour des intérêts
diocres, de ce qui eût été un plaisir, un délassement, peut-
e un oubli. Il se comparait à Sisyphe, poussant vers les
es une lourde pierre que chaque heure fait retomber. Il se
ignait inlassablement de sa misère et de son infortune, cha-
e lettre qu'il écrivait lui était un prétexte à la dire et à s'y
aplaire. Dans sa pensée torturée passait à tout moment le
venir de ce qu'il eût dû accomplir encore, il songeait à
Histoire des œuvres de George Sand », dont toute la réa-
tion était dans sa tête et qu'il n'avait pas le temps de fixer
le papier.
Seules parfois des trouvailles parvenaient à le distraire. Sa
sionomie s'éclairait alors, un joyeux sourire naissait sur
lèvres, ses yeux brillaient et sa conversation reprenait
tour enjoué et gracieux.
Ainsi, lors de son dernier séjour à Paris, il avait découvert
te une liasse de papiers qui constituait les comptes de
zac. « Voilà, s'écria-t-il lorsqu'il me les montra, tout ce
me manquait pour constituer le roman de la vie financière
Balzac. On l'a calomnié, il se débattait dans les déboires

et les ennuis, mais c'était un honnête homme, il avait l'inte
tion de payer ce qu'il devait. » Il y avait là en effet to
les mémoires des dettes du grand écrivain et la manière do
il comptait les éteindre, le tout marqué avec une exactitu
qu'on eût voulu retrouver dans l'exécution de ses engagemen

Mais ces joies étaient brèves, la tristesse et la fatigue rep
naient vite le dessus, et sincèrement il souhaitait que la m
vînt terminer le labeur de son existence.

Le 12 juin il partit pour Royat, où il avait coutume de
rendre tous les ans. C'est là qu'il mourut, dans une chamb
d'hôtel, et tandis qu'il s'éteignait peu à peu sans souffrance
sans s'en apercevoir, par la fenêtre ouverte on pouvait voir
nuit descendre sur les austères paysages de l'Auvergne.
large vallée s'étendait jusqu'à l'horizon, entourée de mon
gnes sombres, et au loin, dominant les toits rouges et pl
des maisons, se pressant comme pour leur former une ass
et les élever dans les airs, se dressaient tout droits, élan
et noirs, les deux clochers de Clermont-Ferrand.

§

Le mercredi 3 juillet à dix heures du soir tout était fini.

Puis ce furent les pénibles cérémonies qui accompagn
la mort, le long et douloureux voyage pour ramener le cor
le service funèbre dans la petite chapelle de l'église de Laek
où n'assistaient que ceux qui avaient vécu dans sa réelle i
mité. Et ce dernier adieu dans sa simplicité était plus émoti
nant que toutes les cérémonies tapageuses. Au pied du ca
falque noir se mourait une gerbe fanée qui avait suivi le c
cueil à travers toute la France.

Un ami qui meurt, c'est une partie de nous-mêmes qui
loigne, ce sont tous les souvenirs communs que plus p
sonne ne viendra réveiller. Et lorsque, solitaire on repren
chemin du logis, on sent surgir avec violence en son cœu
regret de tout ce qu'on eût voulu faire encore pour ceux
ont disparu, de tout ce qu'on eût aimé leur dire, et qui rest
éternellement dans le silence.

MAX DEAUVILLE.

MADAME GREUZE

OU

« LA CRUCHE CASSÉE »

—

A Camille Mauclair.

I

armi tant d'heureuses frimousses, parmi tant de fins eaux, au milieu de tant de blondes et brunes têtes de es filles, je la vois Mme Greuze! Epaules rondes et cou é de colombe, mèches folles sur un front d'enfant, elle a ce oyé » des yeux, ce « mouillé » des lèvres, ce « duveté » des s et de la gorge qui donnent tant de saveur à une jolie me. Et ces bras voluptueux, ces mains fermes et délicates s'ouvrent comme pour étreindre toujours un amant, ces ettes du coude et des lèvres, tout ce joli air de passion et raîcheur si avenant, si tendre et si féminin; et toute cette ueur, cette douceur, ce mol abandon du corps, cette sse et cette grâce, ces minauderies, ces sourires, ces rds, tout cela c'est Mme Greuze jeune fille, Mme Greuze que erot aima bien « quand il était jeune et qu'elle s'appelait Babuti », Mme Greuze du temps du quai des Augustins, la ne qui se tenait au fond de la boutique de son bonhomme ère « poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille me la rose (1) » et de qui le sourire, dans des yeux ingé- était si agréable.

n jupe courte de calmande, corsage de basin et bavolet nignonne dentelle, sans autre parure qu'une petite croix à la Jeannette pendue au cou, elle allait du comptoir aux s et de là aux rayons, secouant de ses jolies mains les x tomes poudreux et disposant de ses doigts blancs, êmement fins et beaux, au milieu de l'étalage, *le Mercure*

(1) Diderot : *Salons*.

français, l'Almanach des Dames, le Traité des mode
quelqu'un des libelles, pamphlets, gazettes en prose et en
qu'imprimaient à satiété, dans le moment, à Paris, Lon
ou Amsterdam, tant de petits et de grands auteurs.

En ce temps-là Diderot n'avait pas encore épousé une dé
Il avait cet « air vif, ardent et fou » que donnent la jeun
et la belle humeur. Il fallait le voir venir du côté du Pont-N
à grands pas pressés, vers la rue Dauphine, tourner brus
ment, entrer dans la boutique et demander tout haut : « M
moiselle, les *Contes* de La Fontaine, un Pétrone, s'il
plaît? — Monsieur, disait, rougissante, la petite Ba
Monsieur, les voilà ; ne vous faut-il point d'autres livres
Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais... — Dites toujours
La Religieuse en chemise ? — Fi donc! Monsieur; e
qu'on a, est-ce qu'on lit ces vilenies-là? — Ah! ah! ce son
vilenies, Mademoiselle, moi je n'en savais rien... (1). » Et
tres fois, c'étaient d'autres livres encore qu'il voulait : « M
moiselle, Mademoiselle? — Monsieur ? — Avez-vous *le*
tier des Chartreux? — Monsieur! — *Thérèse philoso*
la Tourière des Carmélites... — Oh! Monsieur, Monsi
— Alors, Mademoiselle? — Monsieur, c'est en face, chez
sauge, dans la rue Saint-Louis-au-Palais ; ici on n'a que
livres honnêtes. » Diderot éclatait de rire, tournait les ta
et partait en sifflant du côté du Pont Saint-Michel. Le le
main il était là, toujours aussi fou, aussi vif et aussi pétil
— « Mademoiselle, avez-vous *Clarisse ?* — Oh! Monsieu
j'ai *Clarisse!* » Et, là-dessus, les voilà qui se mettent à p
de Richardson. — « Un homme si admirable, disait M. D
rot, et qui a su mettre dans un petit roman tout ce que M
taigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis dan
gros livres. — Et en même temps si tendre, si passionn
pathétique, Mademoiselle! » Et les voilà tous deux se met
à parler de Lovelace, de Clémentine, de Clarisse et de
Howe absolument comme de gens qu'ils auraient connus.
le drôle de corps qu'était en ce temps-là M. Diderot, gr
maigre, efflanqué, son long nez au vent, toujours occupé
crire, étonnant, prolixe en toutes sortes d'anecdotes et co
gai avec les femmes, savant avec les hommes et ne craig
personne sur le paradoxe. Encore qu'il fréquentât assez

(1) DIDEROT : *Salons*.

nt chez les autres libraires : Debure et Onfroy, au même
Panckoucke, rue des Poitevins, Jombert, rue Dauphine,
lalain, rue de la Comédie, il avait une sorte de préférence
ir chez les Babuti.

n pourvu en toutes sortes d'éditions passées et nouvelles,
es anciennes et rares, traités de toutes les sciences et de
étique, écrits sacrés et profanes, voire un peu libertins,
gazettes publiques, le petit magasin de livres, avec sa
en retrait, son toit en auvent et ses deux étalages garnis
olio offrait le meilleur asile aux gobeurs de lune, rêveurs
intessence, bacheliers ou savants qu'effrayaient le bruit
ont-Neuf, la chicane des plaideurs et qui venaient là, à
ore des beaux arbres des quais, se nourrir de nouvelles
rner l'esprit pour la conversation. Las de l'allée de Foy,
afé de la Régence et de voir Légal, Philidor et Mayot
aux échecs devant les flâneurs, Diderot aimait à venir,
du Palais-Royal, se reposer en lisant chez la Babuti.
jeune demoiselle le changeait des filles ; et c'était son
ir de pouvoir honnêtement jaser avec elle, d'autant plus
sa petite figure rose et tendre, toute gouachée de jolis
ses grands yeux ombrés par des cils très longs étaient
élice de plus à tout ce qu'elle disait. « Une mine d'enfant,
ont rond et tout uni, des sourcils écartés de l'œil qui prê-
t à la physionomie une expression de naïveté, un petit
de jeune fille fin, droit, éveillé, une bouche humide, dé-
ée, coquette, l'ovale juvénile et encore plein, la chair
lette et délicate, une rondeur aimable, un petit air de
ment relevant et animant ce que le visage avait d'un peu
moutonnier (1) », voilà ce qui plaisait alors à Diderot et
ui devait plaire, plus tard, à tant d'autres. Emporté par
fougue juvénile, fiévreuse, et qui ne devait jamais dimi-
en lui, il fallait voir ce diable d'homme aller, venir dans
utique, animant tout de ses saillies, et faisant une cour
ie à cette gracieuse fille.

Diderot aimait les quais de la Seine, les doctes auvents
ibraires, mais, de toutes les boutiques où se voient de
femmes occupées à lire, celle-ci plaisait le plus à son
. C'était une façon de Sterne, de passage à Paris, d'en-

(1) DIDEROT : *Salons*.

trer quai Conti ou rue Guénégaud, chez les bouquinist
chez les gantières, rue Jacob, de passer derrière les comp
et de faire le savantasse en tâtant le pouls à de belles
chandes. M. Diderot se fût plu à ce jeu piquant, d'autant
avait plus de hardiesse que Sterne et se fût plus volon
avancé que l'Anglais. Mais aux manies qu'avait déjà ce s
lier homme il fallait joindre encore celle d'aller partout ac
pagné d'êtres non moins singuliers toujours sur ses ta
curieux de ses paroles et entravant des leurs toutes celles
disait. Il contait de l'un, qui avait des bas rouges, un
rouge élimé, des souliers claquants et l'air d'un grand
griffe que c'était le neveu du célèbre Rameau le musicien.
l'autre c'était frère Côme, religieux feuillant. Tous deux é
de bizarre acabit, d'aspect minable et ne faisaient, par la
pas beaucoup d'honneur à celui qui les menait. M. Di
conduisait l'un et l'autre et souvent un seul en partic
Mlle Babuti s'amusait beaucoup de leurs discours émaill
toutes sortes de citations fines, d'aperçus rares et neufs e
vent licencieux. Alors M. Diderot était jeune; il n'éta
marié; il gardait toute sa liberté d'esprit avec les femm
fallait l'entendre juger des coquettes et dire, assez haut
flatter les jolies oreilles qui l'écoutaient, « qu'un mai
chaste, des manières simples et modestes, un petit
grâce » sont les plus séducteurs des attraits pour une fe
A quoi le Neveu, en toussant, crachant, et se tirant des
veux toute la paille du matelas où il avait dormi: — «
heu!... Monsieur... il y a fagot et fagot, et il y a fille et
celle-là est la plus rusée qui cache sa rouerie sous un
d'ange. — Mais, Neveu... — Non point, non point; ce sont
des menteuses, et, si elles sont belles, c'est pour mieux
perdre. — Pourtant une jolie femme! — Monsieur, tou
femmes sont maintenant jolies; plus vous le leur dites,
elles sont friponnes! » Mais M. Diderot: — « N'offense
Mademoiselle, Neveu, et ne lui donnez pas le regret
jolie! »

La belle fille rougissait de plaisir, prenait son air fâc
revers d'un livre tapait d'un coup sec sur les doigts de M.
rot: — « Monsieur le Philosophe! » — Mais le Neveu, à so
droit et les bras en l'air ainsi que dans le portrait qu'en a
Carmontelle: — « Mademoiselle? — Monsieur! — Atte

je vous prie, et prêtez-nous un moment ce vieux tome
vois d'ici sur la planche la plus élevée et ou Desi-
Erasmus nous dit ce que les femmes pensent de leurs
—Mais, Monsieur ! — Mademoiselle, j'y tiens fort ! » —
quoi le voilà qui pivote sur les talons au milieu des
s, fait craquer ses doigts en tirant ses mains et fredonne,
sant gonfler ses deux joues, un *Allegro* de Locatelli.
me temps, Mlle Babuti est sur l'escabeau ; elle se hausse
yons; elle atteint le vieux tome poudreux d'Erasmus;
cependant, pas assez vite pour dissimuler, dans une petite
lle, un pied fait au tour, une cheville ravissante et les
s du monde les plus agréables.

pieds fins dans de petites chaussures, des chevilles et
llet ronds, voilà justement ce que M. Greuze aimait avant
hez une jolie femme. Ce jeune peintre arrivait de Lyon,
ardent que jeune et la tête échauffée encore du souve-
Mme Gromdon, cette jolie belle-mère de Grétry encore
e dans ce temps-là et qui avait de si jolis pieds, si menus,
tants, et si bien cambrés à ravir que le sensuel Greuze
it jadis tombé amoureux. Passer quai des Augustins à
ment même et retrouver, chez la petite Babuti, par la
justement ouverte, les appas de Mme Gromdon, ce ne
ur Greuze que l'affaire d'un moment. Aussitôt le voilà
a boutique et demandant à son tour des livres. Surprise,
te Babuti, du haut de son échelle, tourne la tête vers le
au venu et demeure si interdite de voir un si joli homme,
fait, l'air si pâle et intéressant, qu'elle en laisse choir
ie de Didier Erasme et que celui-ci vient du coin, tom-
r le front du frère Côme. Le Feuillant pousse un cri,
ite Babuti un autre et voilà le Neveu, bouleversé à son
le ces cris, se mettant tout à coup, dans la petite bouti-
braire comme un âne, ameutant les gens et se mou-
vivement au fond de son chapeau. — Ah ! « Messieurs !
urs ! disait-il en même temps, moi qui vous parle, j'ai eu
mme comme Mademoiselle, toute vive et jolie. Quand
versait la rue, le matin, en pet-en-l'air, vous vous seriez
s pour la voir et vous l'auriez embrassée entre quatre
sans la serrer. Ceux qui la suivaient, qui la regardaient
avec ses petits pieds et qui les mesuraient avec cette large
e dont les jupons légers dessinaient la forme, doublaient

le pas (1)... Hélas! je l'ai perdue, la pauvre petite ! »
tendrissement du Neveu, à se remémorer un si doux souv
était lamentable. Et il fallait, dans ces moments-là, le vo
l'entendre, se donnant du poing à lui-même, se tirant les
veux et tapant du pied.

— « Ah ! Messieurs ! Messieurs ! ces larmes ! — disait N
derot à tous ceux qui étaient venus voir ; — il ne peu
penser à cette femme sans pleurer. Ah ! Messieurs, que
grin !

Puis, d'un ton bourru :

— Allons, Neveu, nous allons noyer ce gros chagrin-
Petit Trou ou *Au Grand Vainqueur !*

Diderot et le Feuillant, à la faveur des larmes, réussi
pousser le Neveu dehors. A peine y était-il qu'il se prit au
à ouvrir ses grandes jambes et partit comme un fou, du
du Pont-Neuf, où jadis Grattelard et Hiéronimo avaient
petit théâtre. Sa silhouette osseuse domina un instant au
sus de la foule, s'agita en désordre au milieu des group
comme cinq heures tintaient au jaquemart de la Samari
disparut brusquement devant le « sieur Herbage, opticien
l'astronomie et la marine », le dos au cheval de bronze, v
Quai des Morfondus. Du haut de la petite échelle où elle
juchée Mlle Babuti avait vu le Neveu ainsi disparaître, M
derot et le Feuillant le suivre et se perdre aussi au
des promeneurs. Son regard, d'un tel point, embrass
Seine et les deux ponts d'un des bouts à l'autre du qua
Orfèvres; ainsi il apercevait le Palais en face, et, depuis N
Dame jusqu'à Saint-Germain-l'Auxerrois, les flèches de
ses et des couvents s'élevant, au-dessus des arbres, so
ciel fin et tendre, les quais envahis de toutes sortes de
chands, fruitiers, rôtisseurs et vendeurs de drogue
fond la silhouette antique du vieux Louvre; le fleuve e
bré de bateaux nombreux amenant des vins de Bourgogn
cidre de Normandie ; çà et là des galiotes avec des mar
dises, des chalands tirés à dos d'ânes ; enfin, liant les
rives, vers la Place Dauphine et rue de la Barillerie, les
ponts immenses, chargés de boutiques et de maison
tréteaux de pitres et d'astrologues, des échoppes de sav

(1) DIDEROT : *le Neveu de Rameau.*

vendeurs d'habits, puis, se mirant dans l'eau et tombant
arches, des guenilles colorées, des chapelets de légumes,
uits et de peaux de lapins qui pendaient des bords, de l'un
uais à l'autre. Mlle Babuti considérait ce va et vient des
hands, des passants et des cavaliers, les gestes et les pas
ns, tout le brouhaha animé des rives enfin, dans le soir
, sous un chaud jour d'ambre, le port de Paris, les ba-
, les voiles et les mâts dorés ainsi que dans les petites
ies de Vernet. Puis, baissant les yeux, elle vit M. Greuze
urs occupé à regarder ses jambes ; comme elle les savait
s, elle rougit de plaisir, tapa sur sa jupe, sauta preste-
et vint se camper devant l'artiste ébloui. M. Greuze put
alors dans la lumière son visage à l'ovale si doux et
r, ses grands yeux ingénus et tendres, et, comme il était
point de partir pour Rome, avec l'abbé Gougenot, aux
de M. de la Live, il crut voir en elle — si svelte et si
, si blonde et naïve et qui le considérait — sous le doux
lair, dans le soir scintillant, — mieux qu'une fille de Paris,
une Madone des *Loges*.

II

peu plus tard, c'était dans la rue Saint-Jacques, entre
tisseur et un apothicaire, en face un coiffeur. M. Greuze
ait de Rome; il y avait été aimé d'une princesse. Et ces
passionnés: « Monsieur Greuze, je vous aime ! Répon-
noi franchement, m'aimez-vous (1) ? » battaient encore
sa tête et gonflaient son cœur à la façon de ce petit vin
ieto enivrant dont on buvait là-bas. Il en était là de pen-
sa Lætitia, la fille du duc del'Orr... cette belle brune à
mate qui avait de si grands yeux, quand tout à coup,
la chapelle Saint-Yves, passé Delalain et la veuve Du-
e les libraires, entre le rôtisseur et l'apothicaire, vis-à-vis
iffeur tenant le fer à toupet, M. Greuze revit Mlle Babuti.
us savez Rosalie-Lecture, la jolie libraire de Restif,
de satin couleur de tabac, d'un fourreau de taffetas vert
i minaude derrière un comptoir, c'était tout à fait
Babuti à ce moment de sa vie où son père habitait dans
Saint-Jacques. C'était le même petit air fûté, la même

(1) Mme DE VALORI : *Greuze ou l'Accordée de village.*

grâce, le même piquant, la même vivacité qui faisaient pl
M. Greuze venait dans le sens de la boutique, dans le r
animé de soleil, au milieu des marchands et des écoliers.
bonnes femmes occupaient le trottoir étroit de côté et d'
et, de toutes parts, offraient, aux passants et aux femm
peuple, des fruits, des poissons, des légumes: *Harengs bl*
Harengs blancs! A ma belle herbe! A ma belle herbe! C
tout un monde qu'il fallait franchir. M. Greuze, com
Marcel l'eût appris à danser, jouait dextrement de l'un et
tre talons, enjambait les paniers, sautait par-dessus le b
et les œufs, avançait entre les files d'herbes, parmi la m
se coulait au long des tonneaux. Il fut enfin devant la m
aux livres. « Je fus frappé d'admiration », comme lui-mêm
écrit plus tard, à un moment pénible. M^lle^ Babuti éta
« elle avait une très belle figure. » J'entrai, dit-il encore,
demandai à acheter des livres pour avoir le temps de l'ex
ner (1) ». Elle battit des mains en l'apercevant. M. Greu
qu'elle était un peu plus potelée et un peu plus grasse que
le temps où M. Diderot, le Feuillant et le Neveu la ven
voir ensemble quai des Augustins; mais c'étaient toujou
petit coin des lèvres plein de sourires, les mêmes yeux
mêmes dents, le même joli cou avec la croix d'or. « Je l
des compliments tant qu'elle en voulut », dit le peintre. C
après le triomphe du *Père de famille;* les premiers *Salo*
Diderot avaient paru; les beaux yeux des femmes com
çaient à se mouiller au nom de M. Greuze, un peintre si m
si attendrissant! Un homme qui devait avoir tant de se
lité ! Il lui fallut conter son voyage. Cela n'était pas très
à cause de l'histoire avec Lætitia. Et puis cette belle fille
curieuse de savoir et ces cris d'une rue friande et studi
où les gagne-petit affûtaient leurs lames, les marchand
les chiens criaient, où les écoliers passaient en chantant
faisait que M. Greuze avait bien de la peine à parler. Sa
dité fondit enfin au feu de ces beaux regards. Il dit to
qu'il avait vu, tout ce qu'il avait fait, ses promenades
l'abbé Gougenot, ses travaux, ses voyages, ses succès
plaisirs. — « Où demeurez-vous à Paris, monsieur Greuz

(1) *Archives de l'art français*, publiées par M. DE CHENNEVIÈRES (Mémo
Greuze).

du *Petit-Lion*, à l'*Hôtel-des-Vignes*. — Revenez me , monsieur Greuze, revenez souvent ! »

. Greuze revint souvent en effet. Il revint au point que tou- es figures des marchands et marchandes lui furent bien- connues. De la rue du Petit-Lion, située dans la rue de dé, à la rue Saint-Jacques, il y a peu de distance; et Greuze la franchissait vite. Bientôt il était dans le fumet rôts et dans l'odeur des livres et toutes les nourritures, de che et d'esprit, donnaient, à ce moment, à la rue Saint- ques » un aspect savoureux. — « *J'ai des œufs frais, des s frais !* » criait une bonne femme. Une autre étalait son son au milieu. Un petit raccommodeur de faïence tapait narteau ; une grisette passait, suivie d'un garçon. — « *A liards ! à six liards, les jolis maquereaux !* » chantonnait belle harengère du peuple. Et de petits garnements : *ort aux rats ! Mort aux rats !* » De gros moines allaient en ant de la sandale; un médecin se montrait, le nez tout ssé de besicles. A mesure qu'il atteignait plus haut dans ontagne, M. Greuze entendait plus distinctement éclater les de cette rue toute tiède du jus des gigots, de la graisse oies et que toutes sortes de marchands et de fruitiers habi- t d'un des bouts à l'autre: — « *Cresson, ma belle poirée, belle laitue, mes beaux cibots, mes beaux épinards !* » Greuze en était enchanté. Il aimait déjà les paysanneries, petites scènes du peuple et toutes les jolies attitudes des nts et des femmes.

peine était-il dans la rue Saint-Jacques que — par une e d'attrait assez mystérieux et qui venait sans doute de la emblance de leurs natures — M. Diderot y était aussi. iable d'homme était décidément partout dans Paris et ses ues jambes pouvaient le porter en un moment des allées Palais-Royal à celles du Luxembourg, du Louvre au Pont- f, et, quand c'était l'époque, aux foires Saint-Germain aint-Ovide, et, d'autres fois, dans la rue Saint-Jacques. il avait épousé sa dévote, sa demoiselle Champion; mais n'avait pas éteint son esprit, ce goût du plaisant et du tin qui se mêlait si étonnamment en lui à celui de la mo- A peine avait-il saisi les bras de M. Greuze que, déjà, il rmonnait. Les préoccupations vertueuses, dont il devait tôt témoigner dans son théâtre, émaillaient à ce moment

presque tous ses discours. M. Greuze, étonné qu'un si gr génie parlât aussi bien de ces choses, entendait en profite son tour. — « J'en ferai des tableaux, » pensait-il. *Le F puni*, *la Malédiction paternelle* et toutes les autres œuv où il devait montrer, plus tard, tant d'emphase, occupai ses rêves. Ceux-ci naissaient, grandissaient et prenaient mesure que M. Diderot parlait, une beauté édifiante. Mai feu que cet homme apportait à tout ce qu'il disait n'était ardent au point de le distraire de tout ce qui s'annonçait. chantait et se criait alentour dans la rue Saint-Jacques. H fallait le voir, au milieu de ses digressions, s'arrêter co prêter l'oreille à ces bruits, gratter son nez (qui était vi ment un long nez de coutelier de Langres) et se mettre soud à rire aux passages les plus beaux des discours qu'il ten Ainsi, près de la chapelle de Saint-Yves, patron des avo pauvres, il y avait toujours une pauvre vieille étalant de be légumes sur ses paniers et criant sans cesse avec un to flûte assez nasillard :

Artichault ! Artichault !
C'est pour Monsieur et pour Madame,
Pour réchauffer le corps et l'âme
Et pour avoir le cul plus chaud !...

En un moment, M. Diderot quittait la vertu, les lois d famille et de la morale, et aussitôt le voilà causant sur le M. Greuze en était atterré. Tantôt c'était le cul de M. le P sident de Brosses, qui faisait les frais d'aperçus ingénieux d'autres fois c'était celui d'une fille nommée la Desfor qu'il avait connue dans la rue de la Harpe, près le coll de Bayeux. Et d'autres fois c'était de la Vénus aux be fesses qu'il parlait. Il disait : « Boucher, Lagrenée a jeune Fragonard mettent assez de culs dans leurs table n'en mettez pas, monsieur Greuze. » Il lui vantait alors les sc où il y a des femmes et des hommes qui pleurent, des vieill qui bénissent, des enfants innocents et des animaux. « riez-vous, mariez-vous, monsieur Greuze ! » Mais M. Gr n'aimait guère à entendre parler du mariage !

Déjà ils étaient devant la librairie. — « Mon ami, voi bonheur ! » disait M. Diderot, et, tandis que ce grand ho tournait les talons en hâte, entrait chez le coiffeur, offra gorge au plat et ses cheveux au fer à friser, M. Greuze

z la Babuti. Elle était là en petit casaquin, avec ses beaux
ıx, ses joues roses, toute sa petite personne avenante et
uette. Il fallait la voir se lever aussitôt. Ah ! M. Greuze
ıment résister à ces yeux, à ces lèvres, à cette vivacité de
s les mouvements qui faisait si bien vivre la chair sous la
e ? Et comment se tenir là sans s'occuper des yeux et aussi
mains avec cette jolie fille? La fine mouche l'observait en
sous avec intérêt, souriait, soupirait et se plaignait avec
petit air alangui fort intéressant. Lui-même, le pauvre
uze, a dit comment elle « employa toutes les cajoleries pos-
es pour l'engager à l'aller revoir et qu'il n'avait que faire
prétextes, que l'on le verrait toujours avec plaisir (1) ».
a dura à peu près un mois. Au bout d'un mois, voilà cette
qui devient plus hardie, qui commence à lui saisir les
ns, à les lui baiser et qui prend une voix extrêmement
nblante pour lui dire : « Monsieur Greuze, monsieur
uze, m'épouseriez-vous,si j'y consentais ? » A ce moment,
gorge battait sous le fichu au point que la petite croix d'or
ı tenait plus en place ; elle respirait mal, elle avait le front
ge de honte et ses mains toutes chaudes tenaient celles du
ıtre !

[. Greuze, intimidé, surpris au delà de toute expression,
ıtait ce cœur, ému de tant d'amour, battre auprès du sien.
uelque répugnance qu'il éprouvât pour le mariage, il fai-
rougit à son tour, balbutia et se laissa aller à dire :
ademoiselle, n'est-on pas trop heureux de passer sa vie
une femme aussi aimable que vous (2)? » Aussitôt voilà
fille qui l'embrasse et le tient serré au point qu'il sentait
bien sa gorge ferme contre son gilet et ses petites lèvres
s mêlant ses baisers aux siens. En même temps le petit
quin cède aux mouvements des mains et voilà les seins
paraissent ! Mais des pas s'approchent, traînants et loin-
s dans l'arrière-boutique. M. Greuze entend le père et la
Babuti et le frère de la Babuti. Il prend peur et quitte en
le comptoir ; le voilà dans la rue,étourdi d'étonnement et
hour. Il va, vient, tourne et manque de tomber parmi les
ıx, les poissons et les œufs des marchandes. Le cœur lui
Avant la chapelle il tourne un moment la tête et voit, sur

(1) *Archives de l'art français, ibid.*
(2) *Archives, ibid.*

le seuil de la librairie, en désordre et le sein nu sous guimpe, haletante et jolie, son amie qui le regarde. Et aussi regarde! Ainsi, elle est *la Voluptueuse*, elle est *le Ten désir*, elle est *le Rêve d'amour;* elle est, dans le jour tiè avec son doux regard noyé de plaisir, sa fine tête et ses ma le frais modèle de tant de jolies toiles qu'il va peindre. A pe a-t-il tourné l'encoignure et, parmi les marchands, les co liers, les verdurières, les écoliers, les moines s'en va-t-il a stupéfaction qu'il entend déjà le rire goguenard de Did tinter sur ses pas. Mais déjà il a honte! Il jure qu'il n'aime cette fille et ne se mariera point! Une effrontée qui se jet la tête des hommes, une rusée, une matoise, une fille si en prenante et qui n'attend point avant qu'on lui parle! Est-il premier au moins? N'en a-t-elle point usé ainsi avec d'aut Comment se fier aux femmes? Le Neveu a raison, et plus e sont belles plus elles trompent avec leur beauté. Si fines rusées, si coquettes avant le mariage, elles sont, après l'hym pimbêches et querelleuses, elles deviennent dévotes et m sades. Que Diderot voie plutôt la sienne! Ces êtres-là ne lent pas qu'on se marie. Cette petite libraire a une gorge et de jolies mains, un nez d'enfant, des yeux célestes et lèvres dont il connaît maintenant le goût fondant de sucr d'amande. C'est plus qu'il n'en faut! Pourtant, peut-il é ser cette fille? Et il est tout défiant!... Diderot et lui sont à sent au Luxembourg, dans l'allée des Soupirs. C'est bien qui convient à un homme comme Greuze. Aussitôt voilà D rot, selon sa coutume, occupé à faire le prêcheur, agitan bras, étincelant de verve et de raillerie. Notre philosoph étourdissant. Ses discours, empreints de morale et de cyni ont un brio, une fougue, une jeunesse extraordinaires. le peintre les entend-il? Il souhaite au contraire les fuir plus rien écouter en pareil moment, que son cœur qui bat. tement voilà le Neveu qui vient. Et Greuze en profite! Il drait être arrivé déjà à sa rue du Petit-Lion, avoir ferm porte d'un verrou implacable et là — dans le silence mettre avec frénésie à peindre de mémoire les traits de maîtresse dont le baiser lui plaît tout en lui faisant peu Neveu, qui sait tout, comprend tout, devine tout, est déjà de Diderot. Il saisit bien de quoi Greuze est malade. Il a u gard entendu vers le peintre. — « Est-ce encore son orgu

ıanda-t-il, toujours en rusant. « Se croit-il toujours aussi ıd que Raphaël et plus grand que Le Brun ? — Si vous z, dit Diderot, de l'eau froide sur la tête de Greuze, vous ndrez peut-être son talent avec sa vanité (1). — Mais ! Mais, Monsieur ? — Si c'est une femme ? — Ah ! cette ıuti !... » Il n'acheva pas, vira sur lui-même, éleva les index ses mains vers ses tempes à la façon des cornes et buta de ant comme font les sylvains dans les marbres. Ils avaient ɛprendre le Feuillant rue des Rats, près la place Maubert. irent un long détour et, comme ils arrivaient sur le quai Augustins, M. Diderot pensa, en passant devant la petite tique où l'un des frères de la Babuti tenait à présent ensei- à *l'Étoile*, que si M. Greuze n'eût jamais aperçu en pas- t là jadis, par la porte ouverte, de si jolies jambes dans bas bien faits, qu'il y aurait peut-être désormais au monde, n un plus grand peintre, peut-être un cocu de moins.

(*A suivre.*)

EDMOND PILON.

(1) Diderot, *le Neveu de Rameau.*

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LI. — Sports.

M. DESMAISONS. — Mais vous n'êtes donc aucunement sportif, r cher Delarue ?

M. DELARUE. — Aucunement, je le crains.

M. DESM. — C'est être bien peu à la mode.

M. DEL. — Et vous, cher ami ?

M. DESM. — Moi, j'aime les petits ballons qui montent, qui m tent si haut qu'on ne les revoit plus jamais. J'ai même vu, au c matographe, un grand joujou qui prend son élan, comme qu nous sautions au tremplin, qui fuse un instant, puis retombe à cul par-dessus tête. C'est ce que l'on appelle le plus lourd que l

M. DEL. — Il y paraît.

M. DESM. — Profane ! Mais c'est l'avenir, que ce jeu-là, mon ch

M. DEL. — Puisque ce n'est pas le présent.

M. DESM. — Voyons, si ignorant que vous soyez, vous connai Santos-Dumont ?

M. DEL. — Celui qui chaque fois qu'il a fait la culbute fait pa une note pompeuse dans les journaux ?

M. DESM. — Celui-là même. Ne l'admirez-vous pas ?

M. DEL. — Comme un de nos meilleurs comiques.

M. DESM. — Un homme doué d'une si belle persévérance et connaît encore mieux que la mécanique le mécanisme de la pre

M. DEL. — Il y a des gens qui imitent avant, comme a si bien Rachilde. Lui, il est le précurseur d'Icare.

M. DESM. — Si, un de ces jours, il s'envolait pour tout de bon

M. DEL. — Et après ?

M. DESM. — L'humanité serait très heureuse.

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — C'est ce que disent les journaux. Vous ne lisez rien ? Planer comme un oiseau, gagner les cimes, les fran dépasser les nuages, entrer dans le ciel bleu ! Excelsior ! Vou vous sentez donc pas meilleur et plus léger, à cette perspective partageriez-vous pas le noble idéalisme des marchands de bau che ? Excelsior !

. DEL. — Prenez garde, je vais renchérir.
. DESM. — N'en faites rien, je vous en prie, je vais me tenir tran-
le. Tenez, voici des nourritures terrestres. Voici le dernier paquet
littératures automobiles. Voici les derniers romans lancés par nos
ossiers les plus illustres. On part, on arrive, on repart, on arrive,
evient, on repart, et toujours de même. C'est ce qu'on appelle,
te heure, la vie intense. L'intensité de la vie se mesure par une
ule. Elle est en raison directe de la vitesse et de la durée. Il faut
r très vite, et cela pendant le plus long temps possible. Trois
ines de ce manège à travers l'Europe vous transforment déjà
n gaillard d'une belle intensité cérébrale et qui a le droit de
sur ses semblables les regards qu'il faut pour être compris.
DEL. — Alors, les mécaniciens de trains rapides...
DESM. — Cela ne compte pas. Lisez donc les littératures auto-
iles ! Vous y verrez le mépris du chauffeur libre pour le chauf-
esclave, obligé de suivre deux tristes bandes de fer, privé de la
d'écraser les bêtes, d'ahurir les bonnes femmes, d'épouvanter
nfants. Considérez, mon cher ami, une voiturée de riches bour-
enfilant les routes à la vitesse des express, et compesez en
t, si vous l'osez, les six cervelles emportées vers rien par ce
nifique tourbillon. Quelle richesse de pensée, quelle intensité de
La poussière, la boue, les canards, les dindons, les chiens, tout
saute, tournibule, gicle, saigne et hurle. Auréole ! Apothéose !
la vie qui passe, la vie intense.
DEL. — C'est vous qui m'ahurissez.
DESM. — Lisez les littératures automobiles.
DEL. — A quoi bon ? L'automobilisme est une question que je
rends très bien. Les voitures mécaniques sont des voitures
ne toutes les autres, un peu plus dangereuses, mais en com-
tion un peu plus rapides. Les vitesses folles sont très rares,
que les routes qui s'y prêtent sont très rares et aussi parce que
ntiment le plus intense qu'éprouvent les véhiculés est la peur de
sser la tête.
DESM. — Vous êtes un sage, mon cher ami, et nous allons peut-
inir par dire des choses raisonnables. Laissons donc de côté les
maniaques dont la pauvre ambition est, comme ils disent, de
e de la vitesse ». Ils sont un peu moins intéressants que la
fille qui saute à la corde et qui crie : « Du vinaigre ! Du vinai-
» La vitesse n'est pas un but, mais un moyen. J'apprécie la
e, même dans les modestes et désagréables autobus, parce que
ne fait gagner quelques minutes dans la journée, et qu'on n'a
s assez de minutes ; si je n'avais rien à faire, je préférerais
aucoup un système plus lent, mais plus confortable. Je ne
rends déjà pas très bien ces gens de loisir qui veulent des trains

ultra-rapides pour les transporter d'un hôtel terminus à un au hôtel terminus. Je ne les comprends plus du tout lorsque, libres divaguer, de s'arrêter pour mieux observer la vie des hommes o vie de la nature, ils roulent à toute vitesse, les narines pleines poussière et les yeux bouchés par des verres noirs. Ah! Ils ne p vent pas dire, ceux-là, ce que disait Stendhal : « Les pays étaient comme un archet qui jouait sur mon âme. » Voyager, e pas voir. Voilà à quoi l'automobile a réduit les voyageurs. Cela pitié et un peu honte. L'automobile aura été l'engin qui ramèn plus sûrement l'homme à sa condition de primate secoué d'un pe tuel besoin d'agitation. Alors, ils pourraient tourner en rond, com les chevaux de bois (à vapeur) ou comme les derviches ? N'y a point, d'ailleurs, des autodromes? La vitesse est un plaisir anim Les poulains en liberté se livrent à de folles courses, mais don but est sans doute physiologique. L'automobilisme n'a même ce mérite, d'être un exercice musculaire. C'est à peine un jeu n'est qu'une folie.

M. DEL. — Ils espèrent sortir du temps, peut-être, ou de l'esp

M. DESM. — Toujours comme les derviches tourneurs.

M. DEL. — Hé ! La comparaison est moins spirituelle et juste qu'elle n'en a l'air.

M. DESM. — Vous voulez dire qu'ils obéissent à un rite?

M. DEL. — Ou à un besoin. Mais laissons ce point de vue.

M. DESM. — En effet, car aussi bien on démontrerait la néce de la danse de Saint-Guy.

M. DEL. — Vous n'oubliez pas, j'espère, le principe d'utilité ? est, donc c'est utile.

M. DESM. — Il y a l'utilité, et il y a l'imitation de l'utilité. Un est utile dans une circonstance donnée et les hommes le répè par imitation, en des circonstances où il est parfaitement inutil est bien certain que les trois quarts des automobiles qui roule servent à rien qu'à voiturer des oisifs. Il y a là une quantité én de force entièrement perdue. Voyez, dans Paris, ces immenses tures longues comme un wagon, où se prélassent un monsieur nolent ou une vieille dame : force perdue. Ils devraient prend tramway.

M. DEL. — Vous devenez bien démocrate.

M. DESM. — Pourquoi atteler un éléphant à une voiture à C'est ridicule. Pourquoi quarante chevaux pour traîner un sot?

M. DEL. — Ce n'est pas nécessairement un sot.

M. DESM. — Si c'est un médecin, un homme à affaires, un hc pressé, enfin, je lui concède parfaitement la voiture qui lui est n saire. Mais je ne concède rien au delà de la nécessité, au de

ilité stricte. Le gaspillage des forces, croyez-vous que cela soit de
onne économie sociale ?

. DEL. — Non, mais le luxe a sa place et son rôle dans une so-
.

. DESM. — Le luxe est laid, dès qu'il n'est pas beau. Pour avoir
valeur économique, il faut peut-être qu'il ait une valeur esthéti-
. Or, il n'y a pas de beauté, quand les proportions sont rompues.
qui fait la beauté d'un chemin de fer, c'est que sa force est exac-
ent calculée pour cadrer avec le but. Et au point de vue social,
t vraiment la route qui marche, tandis que l'automobile ne sera
ais que la chose qui marche sur la route.

. DEL. — Sur la route pour laquelle elle n'a pas été faite.

. DESM. — Encore une faute esthétique. Mais nous sommes pour
richesse d'une telle indulgence ! Quelle apothéose de l'or tout
ssant que ce salon de l'automobile, et que le peuple est bête d'al-
admirer des engins qui monteront peut-être sur lui, mais dans
uels il ne montera jamais !

. DEL. — Amen.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

urent Tailhade : *Poèmes élégiaques*, « Mercure de France», 3, 5o.— Edouard
fils : *Italiam... Italiam*, Lemerre, 3 fr. — Georges Ducrocq : *Les Matins lumi-*
, Bibliothèque de l'Occident.— Ferdinand Lovio : *Rondels païens*, Messein,
5o.

'oèmes élégiaques. — En 188o, Théodore de Banville pré-
ait aux lettrés *Le Jardin des Rêves*, la première œuvre de
Laurent Tailhade, en exprimant dès le début de sa préface une
iration sans réticence : « Voici, lecteur, un des plus beaux et des
curieux livres de poèmes qui aient été écrits depuis longtemps.»
ès vingt-sept ans, le jugement de Théodore de Banville demeure
e et les poèmes que M. Tailhade a joints à ses vers de jeunesse
e cèdent pas en perfection à *Métempsycose* et au *Chant de*
ucos. Dès 1871, il avait témoigné dans *Les Citharistes de la Rue*
ie entière maîtrise ; elle n'a point défailli depuis lors ; et tandis
l semblait uniquement préoccupé de frapper avec une terrible
gresse sur les groins de quelques monstres, il ne cessait de
ucher ses vers anciens et de composer en sa savante maturité des
nes plus beaux encore. L'orgueilleuse amertume d'autrefois s'est
ipée d'une douceur plus humaine. M. Laurent Tailhade n'a pas
place dans ce dernier recueil aux *Novissima Verba :*

Il nous faut déchirés par d'intimes cilices
Ne rien laisser percer sur nos fronts que l'ennui
Et malgré les baisers, les rires, les délices

Eteindre les soleils qui dans nos cœurs ont lui,

Afin que, saturés de voluptés amères,
Nous puissions dans la nuit nous endormir joyeux,
Gardés par les essaims farouches de chimères,
Que nous aurons domptés d'un poing victorieux.

Par contre, l'implacable ennemi du mufle n'a pas craint, avouant une douloureuse compassion et une inquiétude secrète, insérer la *Ballade pour l'exaltation de la Sainte Pitié :*

Vieux pèlerin aux jambes mutilées,
Courbe la tête et vois grandir le soir.
Le crépuscule obombre les allées
Où ta jeunesse, en riant, vint s'asseoir
En ces bosquets de myrthe et d'azalées,
Près des grands lys aux parfums d'encensoir.
Les lys sont morts, les roses diffamées,
S'échevelant au gré du vent moqueur,
Pleurent le deuil des lointaines Aimées.
La nuit descend pour guérir ta rancœur,
Avant que soient les ténèbres fermées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur.

Il ne serait pas impossible de trouver dans l'œuvre antérieure poète des signes de cette conversion future à plus d'indulgence env la misère et la faiblesse des hommes. N'est-ce pas lui, déjà, qui, temps de sa pleine fougue junévile, laissait échapper ce cri désespé

Et ce cœur brisé qui souffre en silence
Est pareil au tien, Mère des Douleurs,
Sur le lin rougeâtre autour de la lance,
Il saigne des pleurs,
Des pleurs éperdus qui, par sept blessures,
Coulent dans la nuit désespérément
Sans qu'aucun baiser mêle à leur morsure
Son énivrement.

Maintenant au fond de sa solitude intérieure qu'il s'est créée tend vers les autres hommes des bras fraternels ; mais il ne faud pas lui demander de rien abdiquer de son amour pour les bell lettres : sinon une fois de plus Apollon irrité écorcherait Marsy

Italiam... Italiam. — M. Pierre de Nolhac, M. Pierre de B chaud ont contribué sans doute à remettre en honneur dans les lett françaises le goût plus fervent de la beauté italienne. M. Edouard Be fils, à son tour, pousse le cri du fidèle Achate lorsqu'il vit surgir au des eaux, à l'aurore, la côte d'une nouvelle patrie. Conquérants b taux, pèlerins pacifiques, d'Annibal à Bonaparte et de Sidoine Apo naire à Goethe et Brizeux, les barbares venus de terres étrangè

répété la même clameur d'allégresse et de désir et pour beaucoup
itre eux l'Italie est vraiment une patrie d'élection plus douce que
rre natale : c'est à peine si Joachim du Bellay a échappé à l'en-
tement. Les routes sont plus aisées aux voyageurs de ce temps,
les Alpes et par la mer, qu'aux compagnons d'Annibal ou aux
nturiers normands : mais pour avoir payé de moins de fatigues
ie de la conquête, M. Edouard Beaufils ne l'estime pas à moins
ix; les lacs et les lagunes, les collines et les rivages ne lui sont
chers seulement à cause de leur beauté et de leur charme pro-
mais parce que l'émerveillement de tant d'hommes qui les regar-
nt à travers les siècles avec des yeux passionnés s'ajoute à son
tion personnelle et la multiplie ; un pays sans histoire ne suscite-
pas en lui cette sorte de frénésie admirative et depuis l'aurore
ndaire où la nef troyenne aborda aux côtes de Calabre, tant de
e et de désastres se sont accumulés sur les villes illustres que les
ants d'une heure ou d'un jour participent par le souvenir à la
le générations successives et qu'un cortège d'ombres magnifiques
uit par les rues de Rome, de Florence et de Pise : ils choisissent
ni ces ombres celles qui leur sont plus amies et selon leur gré
ra François d'Assise ou César Borgia : M. Edouard Beaufils se
ait plus volontiers franciscain que condottière) pour peu qu'il lui
ermis d'aller dans les terres de mission de Grèce, d'Ionie et de
ce. Il n'a pas entièrement échappé au didactisme un peu sec
tinéraires versifiés : mais il a célébré en alexandrins ingénieux
oms des villes *Nomina — Numina*, et trouvé entre les syllabes
es désignent et leur destin une mystérieuse harmonie :

Pas un n'est lourd, pas un n'est âpre, tous ont mine
D'abandon, de langueur et de tendresse, comme
Si le Dieu qui préside aux villes et les nomme
N'avait voulu donner à celles d'Italie
Que des noms délicats à syllabe amollie.

es Matins lumineux.—Ce n'est pas à lui-même que songeait
Georges Ducrocq lorsqu'il esquissa la figure d'un prince Hamlet
rdant et écoutant autour de lui bruire la vie, sans s'y mêler :

La paresse de vivre est douce au taciturne.
Agir, c'est écouter son rêve et le briser.
L'effort brutal détruit le beau château nocturne,

Où l'artiste joyeux cisèle son ouvrage.
La flamme du désir vaut le feu du baiser.
Hamlet songe qu'il est le maître des nuages.

Georges Ducrocq, au contraire du tragique rêveur, connut de
e heure les hommes les plus divers et les terres les plus loin-
s, et, tout jeune encore, il accomplit des voyages plus nombreux

que les erreurs du prudent Odysseus ; une grande pitié le prit de *Pauvre et douce Corée*, agonisant sous l'étreinte japonaise. Ici poèmes d'une douceur et d'une mélancolie délicates se rencontre avec le geste du Cid à Zamora et l'histoire sanglante d'Halwyn ; pour avoir vu une jeune femme près d'un porche effrité,

Où le ciseau d'un maître avait sculpté des roses,

le maître des nuages est touché par un tel contraste :

L'art gothique eût aimé vos clairs yeux gris de lin ;
Il aurait modelé le front pur et câlin
Et sur un piédestal dressé votre corps souple.

Près du granit usé voyant vos traits si doux,
Je songeais qu'aux vieux murs l'aubépine s'accouple
Et que ce fin portail refleurissait en vous.

Mais M. Georges Ducrocq ne saurait s'attarder à des tendres presque élégiaques ; en lui survit une âme de Celte et de Lorrai il n'a pas encore pardonné aux aigles romaines leur victoire sur coq gaulois et s'il rêve, ce serait plutôt de guerre et de batailles :

Quel bonheur de se battre alors au grand soleil,
De sabrer l'ennemi au bord des meurtrières,
De sentir avec soi des femmes en prières
Et de verser pour elles un peu de sang vermeil.

Dans ce recueil, où l'unité fait un peu défaut, on préférera pro blement aux passages de force les pièces où l'auteur consent à oub des rancunes historiques et au lieu de la guerrière casquée invo une muse moins farouche en qui la grâce tempère la fierté.

Rondels païens. — Leconte de Lisle s'avisa de prouver qu villanelle, légère et chantante, pouvait exprimer aussi bien la mo horreur d'une nuit noire, par un calme sous l'Equateur :

Le Temps, l'Etendue et le Nombre
Sont tombés du noir firmament
Dans la mer immobile et sombre.

Et ce fut un admirable poème. M. Ferdinand Lovio, curieux lectures et de paysages, s'ingénie à enfermer dans les treize vers d rondel l'essentiel d'un spectacle, d'une émotion, d'un livre ou d' philosophie : plaisante gageure qu'il perd souvent et qu'il gagne q quefois ; s'il peut être accusé de quelque préciosité, il n'est ja vulgaire ni niais, et c'est, même pour un poète, une qualité qu divertir sans inélégance. Voici, entre plus de trois cents, l'un des t zains qui représentent le mieux son aimable manière :

Tant belle sois-tu, Nature,
Avec tes mers, tes Libans...

Je reconnais Caliban
Sous son habit de parure ;

De ton épée — ors, verdures
Sont quoi ? le nœud de rubans :
Tant belle sois-tu Nature,
Avec tes mers, tes Libans.

Et si Psyché ne l'épure,
Si les suivantes d'Evan
N'y font leur geste fervent,
De ton décor, je n'ai cure
Tant belle sois-tu, Nature.

y a là et ailleurs, chez M. Ferdinand Lovio, un peu de l'imagi-on fantasque et d'abord déconcertante de notre cher Charles-lphe Cantacuzène.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

uis Bertrand : *L'Invasion*, Fasquelle, 3.5o. — Abel Hermant : *La Discorde*, erre, 3.5o. — Willy : *Un petit vieux bien propre*, Auteurs modernes, 3.5o. aul Ginisty : *Lucinde*, Monde illustré, 3.5o. —Paul Renaudin : *Les Champier*, 3.5o. — André Delcamp : *Les Pourceaux d'Epicure*, Librairie Mondiale, 3.5o. ené de Saint-Chéron : *La Jeune fille de la mer*, Stock, 3.5o. — Ferdinand elin : *Le Journal d'un prêtre*, Stock, 3.5o. — G. Forestier : *La Pointe-au-rats*, 3.5o. — Michel Provins : *Les Joies*, Fasquelle, 3.5o. — Charles Chabault : *Le nphe d'Aphrodite*, Méricant, 3.5o. — Sylvain Déglantine : *Les Terriens dans s*, Flammarion, 3.5o. — La baronne d'Orchamps : *Tous les secrets de la ie*, Auteurs modernes, 3. 5o.

'Invasion, par Louis Bertrand. Comme le souvenir d'un mer-eux et rare fruit exotique, l'odeur d'un bon livre persiste en nos eaux, malgré la surabondante récolte des mauvais romans. Nous oûtons encore en dépit des senteurs vulgaires des fruits de nos vergers. La pulpe jaune de sa couverture rayonne à nos yeux autre soleil que ceux qui dorent la pulpe des nouveaux venus ours pareils, jamais pareils, hélas ! Dernièrement nous parlions, e initiés, du *Sang des races*, et subitement le parfum de ce livre pandit : ceux qui ne l'avaient pas lu en avaient entendu vanter veur puissante et ceux qui citaient le texte mâchaient des mots une ferveur gourmande. Généralement on connaissait peu l'au-: « Ah ! oui, Louis Bertrand, un dédaigneux des foules... ou un este. » « Dites plutôt un travailleur fort absorbé. Il lui faut des es d'études pour préparer une œuvre. » Et tous de revenir à ce im du livre étrange, exotique, mais si vivifiant, si reconstituant, n élixir qui condense mystérieusement ses vertus à reposer. ma part je revoyais des scènes entières se dérouler devant moi me on revoit nettement en pensée un pays de lumière que l'on a ouru sans espoir de retour. Depuis, l'auteur du *Sang des races*

a écrit *la Cina*, *Pépète le-bien-aimé*, *le Jardin de la mort* voici qu'il nous apporte *l'Invasion*, un travail énorme, un be résultat, surtout le souvenir presque aussi intense du premier parfu Dans le soleil brûlant qui calcine les poussières blanches ou noi des docks de Marseille, nous descendons peu à peu aux enfers d vie des ouvriers. C'est d'abord l'irruption des bandes piémontai qui demandent âprement leur droit au pain quotidien. Les fem aux lourdes chevelures calamistrées s'agitent dans leur mis remuantes, intrigantes, buveuses et querelleuses, autour d'une pau figure d'institutrice : la *maestra*, qui, elle, vaillante et honnête, pas craint d'épouser un ouvrier mineur, simple terrassier qu il n'a plus à faire sauter la roche. Elle aime son Cosmo, mais Cosmo n'est plus là pour l'assister dans sa dure installation. Cos une brute à la fois lâche et sensuelle, a fui derrière une jupe quelc que. La pauvre Marguerite reçoit la visite du frère, Attilio, le *ne* capable de tout, très débrouillard, surtout paresseux, amateur d' plois qui laissent les mains propres. A côté d'Attilio, un ouvrier fr çais, Emmanuel, représente le meilleur de notre peuple, la douc enfantine d'une âme encore neuve mi-paysanne mi-ouvrière, d un corps de colosse gauche et tendre. Emmanuel aimera la *maest* Marguerite, l'épouse délaissée de Cosmo, et quand Cosmo reviendr sera nécessairement la victime du Piémontais jaloux, brute sourn qui tue, parce qu'un Italien semble mettre son honneur à tuer ; scène de la provocation amenée par un pauvre chaton qu'on marty est fort belle. Toute la niaiserié des races primitives se révèle d cette querelle d'ouvrier où la raison des cruautés ne se formule par le besoin même de la cruauté. Emmanuel, brisé par la fa s'abandonne au courant de sa misère, rencontrant çà et là des ép de la misère comme lui : le fils du recteur, Marès, le peintre de car l'enlumineur de la Vierge, et ces êtres disparates plus ou moins m rant de faim se réunissent autour des grands parleurs socialiste anarchistes pour prendre, le ventre creux, l'illusoire consomma de la phrase politique. Marès, le peintre s'abîme dans le néant d théosophie du haut de la statue de Notre-Dame de la Garde et le c Emmanuel reçoit le coup de couteau qu'un nervi destinait à Cosm mari jaloux. D'ailleurs qu'ai-je à faire de vous détailler cette mul intrigue ? N'y aurait-il aucune intrigue, il resterait cette étonn saveur du récit qui nous entraîne à suivre la marche aveugl incertaine de ces créatures vraiment de chair souffrante, suante, cie au feu de toutes les fournaises du labeur des usines. Ce n'es un roman social, ni un roman réaliste, c'est une œuvre humaine ac plie par quelqu'un qui a vu par ses yeux, touché par ses doigts la t humanité dont il parle. Mais le plus bel éloge que j'en puisse te c'est d'affirmer que cela vaut *le Sang des races*.

La Discorde, par Abel Hermant. Après *l'Affaire*, d'obscure moire, les Français qui... en furent obscurcis (je veux parler des s brillants, bien entendu) s'efforcèrent de débrouiller l'écheveau conclusions qui s'imposaient. Les uns voulaient rassurer leurs ches, les autres désiraient se rassurer eux-mêmes. Il en fut qui inrent fous et il y en a encore qui cherchent la sagesse après des es terriblement regrettables. Abel Hermant nous offre un résumé ces singuliers états d'âmes. La famille du savant Langellier est rmale autant dans ses relations avec le dehors que dans ses mani- ations intimes. Ces hommes et ces femmes sont surtout mons- usement mal élevés, depuis le père qui tolère les incartades ques de sa fille, jusqu'à la fille qui tutoie son amant devant son e. La scène de l'anarchiste et du chien est odieuse de tout point, eu vraisemblable, mais d'une si mystérieuse horreur qu'elle cho- moins qu'elle n'effraye. L'invraisemblance existe surtout daas archie du procédé : jamais un anarchiste sincère n'a fait de mal ilement à un animal. Il conserve toute sa haine pour le seul rgeois. Le meurtre du duc de Coigny par l'homme sérieux me t davantage, malgré la valeur certaine du duc mise en regard de ces abominables Langellier, fils ou fille. Le seul divertissement s cette sombre histoire est encore l'opéra de Moser : *Simon le icien*. Quant à M. Hermant, grâce à son style tout à fait grand , curieux par l'éclair de couteau de luxe qu'on y rencontre à ue tournant de page, je crois bien qu'on ne l'appellera plus que t *Simon le magicien*. (Au fond, l'autre était plus rasoir que eau de luxe.)

n Petit vieux bien propre, par Willy. Avez-vous remar- une chose, un de ces choses qu'on n'avoue pas, mais qu'on remar- malgré notre pruderie naturelle : c'est que la langue française a base l'obscénité ? Il faudrait, pour reproduire le langage *ordi- e* des plus grands poètes de notre époque et même d'avant, un age... de corps de garde. Or, le principal défaut ou la qualité resse de Willy, c'est de parler le français comme on le pense. Au s sur les boulevards, au théâtre, dans les collèges, et souvent les plus élégants salons. Pourquoi ferait-on un crime au joyeux ère des Claudines de se montrer nature? Il est aussi propre que ble, son petit vieux, et ses petites femmes ne sont point tant si ûtantes. D'ailleurs l'excuse de l'auteur, c'est qu'il continue à rigo- , dans sa fameuse consultation du docteur Remy de Gourmont, il a pige au *Cœur virginal:* c'est moins obscène, parce que c'est s froid. C'est égal, du Gourmont à la sauce Willy, c'est pas aire et je me demande, dans le style classique de l'ouvreuse, est le plus à *gourmonder* des deux.

ucinde, par Paul Ginisty. Etant directeur de l'Odéon, le

théâtre le plus raisonnable de Paris, M. Ginisty a dû surpren
sur le vif cette idylle des plus chastes, teintée d'une légère mélanc
provinciale qui devait glisser sur elle du haut de *l'Allee des Veu*
de ce bon Luxembourg, toujours propice aux idylles mouillées
larmes (sans doute à cause de la proximité de la fameuse fontai
Un frère protégeant sa sœur sur la scène, la moralisant pour l'h
neur du nom qu'elle ne porte d'ailleurs point et finissant par
donner du talent, c'est là une histoire peu banale dans les ann
des coulisses. Après tout, pourquoi ne serait-ce pas arrivé? C
étude de mœurs de très bonne compagnie est du reste intéressan
cause même de la sagesse de ses tableaux. Ça nous change de l'é
nel déshabillage d'actrice que l'on nous offre aux feux de la ram
Le rideau baissé, nous saurons maintenant qu'on reprend la r
montante, et ça nous consolera.

Les Champier, par Paul Renaudin. Une famille d'ouvr
vivant au jour le jour, leurs projets, leurs déboires et leurs illusi
Ils sont honnêtes, les fils travaillent, les filles aussi, mais le
écoute les faiseurs d'idéal pour peuple confiant, tout en buvant
absinthe, et il tourne au dieu vert et à la grève. La femme es
de réagir. Seulement quand le grand fils sera pris par le service
taire, elle aura peur. Un type de Jenny l'ouvrière assez curieux
celui de Valentine, la jolie personne toujours fredonnante et pie
Il y a beaucoup de probité dans cet essai de reconstitution d
mentalité populaire convenable sans être convenue.

Les Pourceaux d'Epicure, par André Delcamp. A
vision du peuple, qui se saoule de grands mots et de petits verres
pauvre garçon est exploité d'abord par un aubergiste démocrate
pense faire du bien aux vagabonds en les admettant à son servi
plus gratis du monde. Jean Rude s'échappe de cet enfer pour to
dans les forges de M. Malter, mais il devient un homme et se
libre puisqu'il gagne sa vie. Aux jours de grève il connaît la mi
en s'égarant dans les complications d'un amour indigne. Les p
ceaux d'Epicure sont les députés du pays et les grands finan
maîtres des usines qui, très loin du pauvre Jean Rude, pro
lâchement du résultat de ses efforts et de ses bévues. Heureuse
que Marthe, la fillette économe, lui restera pour compte.

La Jeune fille de la mer, par René de Saint-Chéron.
la manière grise et un peu surchargée de Huysmans, ce roman
ble digne de porter la glorieuse médaille de Saint-Benoît. Ceper
il y a de l'amour. Du plus pur, oui, mais tout de même ça me
la manière austère du très vénéré Maître. Une préface affectueu
poète Henri de Régnier nous apprend que René de Saint-Cl
était un érudit et un homme de la meilleure compagnie. Ave
deux parrains, je pense que le livre, qui contient des détails in

ts sur les mœurs des corsaires, sera des mieux accueilli par les lligences des deux classes, profane et religieuse.

Le Journal d'un prêtre, par Ferdinand Hemelin. Ce prêtre, déclare dans sa préface en avoir tout à fait assez de la vie sacer-ale, me semble tout de même un homme heureux, puisqu'il renonce cessivement à Dieu, à ses pompes et à ses œuvres pour se consa-r à la jeune Lucile. Il ne faut pas être un homme ordinaire pour enir un bon prêtre, et n'importe quel homme très ordinaire peut lement devenir un bon médecin, un bon époux, un bon père, lquefois un excellent imbécile utile à la société, les imbéciles nt de première nécessité comme tremplin des hommes d'élite.

La Pointe-aux-Rats, par G. Forestier. Roman de coloni-on, propre à dégoûter de toute velléité colonisatrice. Pauvres oles de Français remplis de malsaines idées d'aventures qui s'en t à l'extrême Ouest-Canadien pour y végéter tristement sur un sol rat, sans argent, sans foyer, sans outil et surtout sans courage. uns deviennent fous, les autres se saoulent pour oublier. Puis t le retour, qui ressemble encore plus à un exil, car ayant contracté tres habitudes, ils ne peuvent plus vivre dans le confort des cités opéennes.

Les Joies, par Michel Provins. De vifs dialogues pleins de sées philosophiques et de roueries très pimentées. Depuis la joie ivre jusqu'à la joie de mourir, en passant par celle d'aimer, tout ui rend la peine plus profonde et le désir plus coupable s'étale en s tableaux amusants, s'il est vraiment amusant de constater les es de notre jolie société. Cette façon de donner la rapide scène à de toute une longue histoire, d'extraire d'un état d'âme les trois s qui le caractérisent est encore la meilleure pour forcer le lecteur journal à accepter un peu de littérature après son café. Ce sont là comprimés psychologiques faciles à prendre... même en voyage.

Le Triomphe d'Aphrodite, par Charles Chabault. Le titre est ment sans aucune prétention ! Il paraît que jusqu'ici les romans *e genre* n'avaient de grec que le décor ; ils n'interprétaient que sentiments absolument modernes. C'est bien possible, mais que ez-vous, j'aime mieux l'*autre*, toute simple cocotte qu'elle est !

Les Terriens dans Vénus, par Sylvain Déglantine. Agréable menade en dirigeable jusqu'à la planète mère des amours et aussi rribles monstres du nom peu sympathique d'*Omolabrochien*. Il sse là-dedans des scènes étranges qui se ressentent un peu des s à la Paul de Kocq où tous les héros portent des titres en rap-avec leurs occupations. En tous les cas, sur Vénus comme sur e, on se dévore les uns les autres avec plaisir.

Tous les secrets de la femme, par la baronne d'Orchamp. e deux recettes pour nettoyer les gants, un excellent petit traité

sur l'art de veiller sa première nuit de noces. A consulter dans les pressants : le polissage des ongles ou le moyen de retenir un m par l'élégance de ses dessous.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Joachim Merlant : *Sénancour, sa vie, son œuvre, son influence ;* Fischbache Ernest Gaubert : *La Sottise Espérantiste ;* Bernard Grasset. — Pierre Corra *L'Homme qui a découvert son « Moi »* ; La Librairie Mondiale. — Henri Ma *Le Puits de Pyrrhon ;* Sansot. — D. Henry-Asselin : *Le Cendrier ;* Édition du — *Le Cœur humain de Qui ?* Ollendorff. — Dr M. Tresch : *La Fontaine, M raliste dans ses Fables ;* Beffort, Luxembourg.

Senancour fut un être inquiet, maladivement inquiet. Il n guère qu'une curiosité : lui-même. C'est ce qui donne une valeu son œuvre, qui est une perpétuelle analyse psychologique et con une confession de ses multiples déceptions. Âme mystique jus la religiosité, il eut cependant assez de scepticisme et d'ironie pou pas se prendre trop au sérieux, et acquit, en sa maturité, une taine sérénité. Mais la maladie de la certitude le prit, coïncidant doute avec un état d'infirmité physique. C'est cette concordance serait intéressant d'étudier, sans aucun sentimentalisme, ni espri secte, au lieu de rechercher dans l'œuvre de **Senancour**, co le fait M. Joachim Merlant, en ce gros livre, le penseur religi Pour lui, *Obermann* doit être considéré comme une étape entre crédulité épicurienne et la foi. Et ainsi, ce sont les *Libres M tations* qui exprimeraient la vraie pensée de Senancour. Ces pie méditations sont commentées ici par M. Merlant, avec la m ferveur et le même esprit critique qu'en pourrait mettre un pas protestant à expliquer la Bible aux fidèles. D'ailleurs il écrit :

Par le fond de ses croyances, comme par sa méthode, Senancour e protestant libéral. Il pose le fait religieux comme irréductible à a autre, et il part de la nécessité et de la suffisance d'une expérience relig personnelle. Toutes les notions qui se révèlent les soutiens d'un morale intense sont présumées vraies.

Il s'est obstiné, dit-il encore, à chercher un sens à la vie, et...

Par un retour méthodique et réfléchi, où les faiblesses du cœur taient pour rien, s'est placé peu à peu sous les influences morales e gieuses qu'il avait, par un effort artificiel et arbitraire, éliminées des mières phases de sa vie intérieure.

Enfin, toujours d'après M. Merlant :

Il a fait, finalement, bon marché de son moi — il ne s'y est j complu, faut-il le dire, avec l'énorme infatuation, la maladive van Stendhal.

Disons que Stendhal a gardé jusqu'au dernier jour sa lucidité cri-ue et intellectuelle ; Senancour, qui cherchait un sens à la vie, a i par le trouver, presque tout fait d'ailleurs, dans les dogmes ne religion. Peut-être que son inquiétude devait aboutir à ce nir-a consolateur. Mais même dans le Senancour presque chrétien, retrouve encore, et c'est ce qui nous console, un peu du sceptique utrefois, un peu du disciple de Montaigne.

Ce livre, qui a pour but de faire connaître un écrivain méconnu, us le déforme. Senancour était beaucoup plus dégagé de mora-ne que ne l'indique M. Merlant, mais pour l'auteur la presque version de Senancour, c'est la guérison de ce « névrosé esthète ouisseur qui finit en moraliste.

Obermann, juge-t-il, est presque tout entier, la confession d'un mys-ie enlizé dans l'épicurisme, où le retient la complicité d'un rationalisme ore étroit, — mais qui, peu à peu, s'en sauve.

J'espère, par ces citations, avoir bien fait comprendre le livre M. Merlant, et avoir montré le poison moral qu'il contient. Il y a endant dans cet ouvrage des documents « inconnus ou inédits » ne vie de Senancour où M. Merlant a ajouté, aux témoignages Mlle de Senancour, les propres confidences de l'auteur d'*Ober-nn*, éparses dans ses œuvres. On sait que M. Merlant a déjà publié : *Bibliographie des œuvres de Senancour*, avec des documents lits. — *Lettres de Senancour à Sainte-Beuve, Denis*, etc. — et *es sur un premier ouvrage attribué à Senancour.*

§

Dans ce pamphlet : **La Sottise Espérantiste**, M. Ernest Gau-défend la langue française contre l'envahissement de *l'espé-to*, avec une ardeur et une éloquence admirables. Mais nous ne mes sans doute pas si menacés : l'espéranto n'envahira jamais e littérature. Soyons indulgents. L'espéranto, ainsi que son aïeul olapuck, n'est qu'un essai de langue universelle, destiné à la ne faillite que son prédécesseur. Laissons ces prétendues gens iques se télégraphier en signes ridicules. Je doute qu'ils omprennent. En tout cas, même si une langue artificielle venait mplanter, elle ne serait jamais une menace pour aucune langue nte. Un volapuck quelconque ne sera jamais que la traduction pare et imprécise d'une pensée conçue en une langue vivante. Je rois donc pas au péril espérantiste : nous avons trop d'esprit et de goût, en France, pour que l'espéranto ne tombe pas sous le ule : « Vous ne lisez donc pas les chefs-d'œuvre répandus en *ncujo, Anglujo, Danujo, Germanujo, Italujo, Polujo, Sve-o, Hispanujo et Sottisujo ?....* » Et les *Elektijaj Fablej* de la taine ? (Traduisez Fables choisies.)

Quant à l'élection d'une langue existante, comme langue univ selle, il est difficile de s'entendre. Sans doute la langue française fait ses preuves et elle devrait être conservée comme « instrume de communication » par tous les peuples civilisés. Mais cela su pose, de la part des autres nations, plus fortes que nous, une so d'abdication, et d'ailleurs aucune nation, à l'heure actuelle, n' assez prédominante en Europe, pour imposer sa langue. Si la lang diplomatique est toujours le français, les échanges commerciaux font davantage en anglais et même en allemand. Mais, comme le dans un avant-propos, M. Remy de Gourmont : « Dans le mo littéraire international, la correspondance se fait en français ; Anglais eux-mêmes y viennent, si rebelles aux langues étrangè ce qui est une force. » Soyons, nous aussi, de plus en plus rebe aux langues étrangères, et surtout aux langues artificielles. Si parle moins le français, c'est sans doute parce que nous nous som mis, avec trop de bonne volonté, à apprendre l'anglais et l'allema

§

L'Homme qui a découvert son « Moi ». Dans ce manuel, M. Pierre Corrard nous enseigne *sa* méthode d'atteindr bonheur en cultivant son égoïsme. La prière d'insérer nous anno qu'il y a dans cet opuscule « d'ingénieux paradoxes, et aussi pages d'une incontestable vérité, d'une poésie ardente, d'un cha délicat et puissant ». J'aime cette incontestable vérité. Mais p doxal, non, ce livre vient trop tard après Nietzsche pour le paraît le lecteur un peu cultivé n'éprouvera aucun étonnement. Et puis, extraordinaire ce qu'il y a d'écrivains et de penseurs qui décou la vie et le bonheur et prétendent nous en donner la recette êtres vraiment heureux et vivants ont-ils ce besoin de prosélyti

§

Dans **Le Puits de Pyrrhon**, de M. Henri Massis, on retr tout le scepticisme éclectique de M. Anatole France, à qui d'ail ce livre est dédié. C'est un essai d'expliquer et de justifier, pa habile sophisme, la ferveur socialiste d'un philosophe jadis en de tout dogme : Repousser tous les systèmes. « Eh ! mon ami, encore un système que celui de n'en avoir pas. » Certes, il es scepticismes aussi dogmatiques que des religions. Mais le socia est vraiment une religion trop inférieure.

§

Le Cendrier, par M. D.-Henry Asseli. Notes et réflexion niques et presque philosophiques sur la vie de tous les jours, femme, sur l'amour et ses nuances. Des découvertes encore.

ır, qui ne manque pas de finesse, doit être très jeune : son ironie
: très naïve : « Si vieillesse pouvait, elle recommencerait, sans
ute, — mais si jeunesse savait, certes elle ne commencerait pas. »
iel précoce découragement ! L'auteur l'explique : « Le jeune
mme de vingt ans qui dit : j'ai vécu : la vie me dégoûte ! —
st risible que lorsqu'il n'est pas persuadé de la vérité de ce mot ;
is lorsqu'il croit que cela est, alors il devient vraiment digne de
mpassion !... »

§

Le Cœur humain de Qui ? Ouvrage anonyme. En épigra-
e, ces vers de Musset qui donnent leur signification à ce titre et au
lume :

Le cœur humain de qui? Le cœur humain de quoi ?
Celui de mon voisin a sa manière d'être :
Mais, morbleu ! comme lui j'ai mon cœur humain, moi !

C'est donc un cœur humain tout à fait spécial que l'auteur a pré-
idu nous révéler en ces pensées qui font songer aux maximes de
Rochefoucauld.

C'est parfois le même procédé concis, et parfois aussi les mêmes
nsées : « Il y a une bonté négative qui n'est en quelque sorte que
npuissance d'être méchant. » — « En politique, on réussit moins
r ses propres mérites que par les fautes de ses adversaires. » —
Demandez à l'ambitieux ce qu'il lui a fallu de fois s'abaisser pour
lever », etc., etc. On a l'impression d'avoir déjà lu cela.

§

La Fontaine, Naturaliste dans ses Fables, par le
M. Tresch. Etude sérieuse et belle sur la littérature du XVII^e siè-
, où la nature, dit l'auteur, n'est étudiée que par rapport à l'hom-
. Les écrivains de cette époque ne regardent pas, n'éprouvent
une émotion devant la nature. Boileau, dans ses promenades cham-
res, ne cherche et ne trouve que des rimes. Molière, dans la mise
scène de son *Malade imaginaire*, donne cette curieuse indication :
ieu champêtre, *néanmoins* fort agréable. » Seul parmi les écri-
ns du grand siècle, dit M. Tresch, La Fontaine *a vu la* nature. L'au-
r le prouve par d'abondantes citations expliquées et commentées
ec le goût d'un poète et la science d'un naturaliste. Il démontre que
fabuliste a été le seul poète classique rêveur et personnel avant les
mantiques, mais aussi l'exactitude de ses descriptions et de ses por-
its de bêtes : « Travaillant sur le même sujet que Buffon, le poète
sse loin derrière lui le naturaliste, sous le rapport de la vérité objec-
e. Et tel est le prodige de l'art que ses créations sont aussi vraies
en même temps plus vivantes que celles du savant documenté. »

L'auteur se félicite de la manière assez nouvelle « pour être de s
temps » dont il a su dire son admiration pour le fabuliste, et
ajoute qu'il a eu le plaisir de se trouver souvent d'accord « avec
livre tout récent d'un critique quelquefois paradoxal, souvent profon
mais jamais banal : Remy de Gourmont. » M. Tresch est professe
à l'Athénée, à Luxembourg.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

E. Pilastre : *Vie et caractère de Mme de Maintenon ;* Alcan. — Jules Haize : *L
commune bretonne pendant la Révolution ;* Champion. — Pierre Morane : *Paul Ier
Russie ;* Plon-Nourrit. — Jules Régnier : *Les Préfets du Consulat et de l'Empi*
Edition de « La Nouvelle Revue ». — Charles Nicoullaud : *Mémoires de la co
tesse de Boigne,* tome III ; Plon-Nourrit.

Vie et caractère de Mme de Maintenon, par E. Pilastre. M. E. Pilastre, outre une biographie fort bien écrite du Premier P
sident de Harlay, a déjà publié un abrégé du Journal de Dangeau, d
bien qu'un peu écourté, peut rendre des services ; et c'est ce mê
procédé d'abrégés, d'extraits qu'il a appliqué, dans ce récent volum
à l'histoire de Mme de Maintenon (1). Sur toutes les circonstances
cette existence fameuse, comme sur tout ce qui a pu y être matiè
à controverses et jugements, le patient compilateur, aux travaux
qui l'on ne saurait refuser ce grand mérite : la clarté, — a don
des extraits choisis dans les documents anciens ou récents (2). Il
très averti : il n'ignore pas les dernières publications parues, tel
que les *Cahiers de Mlle d'Aumale*, la secrétaire de Mme de Main
non. A part sont réunies les meilleures pages de Saint-Simon su
célèbre favorite. Une introduction, des notes et des commentai
reliant entre eux les divers extraits, des reproductions de portraits
de vues complètent l'ouvrage, dont il ne faut pas oublier la conc
sion, ou plutôt l'exposé final des raisons de se décider pour ou c
tre Mme de Maintenon, et qui laisse au lecteur le soin de conclu
Nous sommes de ceux qui éprouvent quelque difficulté à conclu
sur le ton de la sympathie. Cet ouvrage, fragment lui-même, n
déclare l'auteur, d'une « Histoire de la vie et des œuvres du duc
Saint-Simon » (M. Pilastre a déjà donné un lexique-sommaire de
langue du grand écrivain), veut s'adresser aux gens du monde p
tôt qu'aux érudits. Mais, pour ceux-ci même, il est certainement, s

(1) Voy., sur Mme de Maintenon, un article sur *les Cahiers de Mlle d'Aum
Mercure de France*, août 1903.

(2) Une seule critique : l'opinion de Voltaire n'est peut-être pas très exacteu
présentée. La quasi-officielle *Histoire du règne de Louis XIV* donne bien la n
assez louangeuse, que signale M. E. Pilastre. Mais l'on se rattrape dans la *Cor
pondance*, dont la sincérité est autrement grande. Là Mme de Maintenon, q
évincé Mme de Montespan, sa bienfaitrice, n'est plus qu' « une domestique ingr
et infidèle ».

forme d'une lecture agréable et judicieusement disposée, un appré-
ble aide-mémoire.

Une commune bretonne pendant la Révolution, Jules Haize. — M. Jules Haize déclare avoir seulement voulu onner une idée de la vie politique et sociale d'une commune bre-ne pendant dix années de troubles » (de 1789 à 1800). Les choses passèrent à Saint-Servan à peu près comme dans bien d'autres mmunes. L'effervescence commence dès la convocation des Etats vinciaux préparatoires des Etats généraux. Quelques mois s'écou-. La prise de la Bastille enflamme de nouveau les esprits, et dès on ne s'arrête plus. Une société civique locale ne manque pas re fondée, d'abord modérée, puis de plus en plus avancée et tom-t inévitablement aux mains du parti Jacobin. Arrive là-dessus ommissaire de la Convention, le proconsul rouge (il s'appelle ici Carpentier), qui organise la Terreur, installe la guillotine en manence à Saint-Malo, garnit de sans-culottes les sociétés locales ablement « épurées », érige sur les places publiques une « Mon-ne » auprès de l' « Arbre de la Liberté », symbole déjà trop léré; et, tranquille du côté du pays terrorisé, tourne sa vigilance s ou moins perspicace vers les croisières anglaises et les chouans. 9 thermidor en débarrasse la contrée, et ce sont, là comme ailleurs, péripéties connues : les terroristes traqués à leur tour, la rentrée hommes modérés, etc.

out ceci, à vrai dire, n'a rien de bien spécial. De détail vraiment l et typique, de motif vraiment particulier de la Révolution, pro-à ce pays, nous n'en trouvons qu'un seul dans cette monographie rois cents pages : la vieille rivalité de Saint-Servan avec Saint-o. Saint-Servan, hier encore faubourg de Saint-Malo, vise à conomie, jalouse d'ailleurs la riche cité malouine, accueille donc évolution qui la délivrera du double joug civil et ecclésiastique a prospère voisine.

elle est, ici, la cause locale. Elle a son importance; mais, sous utre rapport, cela ne suffit pas. Les auteurs de monographies oriques de cette espèce feraient bien, sans perdre de vue la chro-e communale, d'élargir un peu le champ de leurs recherches. par exemple, on aurait voulu un exposé plus détaillé de ce qui assa à Rennes, lors de la courte session des Etats provinciaux, usquement close. Ceci ne fut pas sans influence sur ce qui se a à Saint-Servan, Saint-Malo et ailleurs en Bretagne. Il y avait sorte un lien à établir entre les petites causes locales et les es plus générales. Comme référence régionale (pour toute la agne), M. Jules Haize s'est contenté de l'ouvrage de M. Bertrand idou : *Histoire et panorama d'un beau pays.* L'auteur eût dû ulter aussi des ouvrages où l'histoire politique de la région pen-

dant la Révolution est spécialement étudiée, entre autres *les Origi de la Révolution en Bretagne*, de B. Pocquet. Il s'ensuit qu livre est trop ce que l'on pourrait appeler une œuvre d'intérêt lo et, même dans ce cas, il eût fallu relever le récit d'un plus gr nombre de détails familiers, pittoresques, selon la juste critique Mgr Duchesne, qui présente cet ouvrage, digne, au surplus, pa sûreté d'informations locales, d'être retenu comme un des documents que nous ayons sur l'histoire de la Révolution dans l'Ou

Paul Ier de Russie avant l'avènement, par Pierre rane. — Schilder et Czartoryski, et plus récemment Golovkine ses mémoires édités par M. Bonnet, enfin Albert Sorel en un ch tre de son grand ouvrage avaient raconté le cauchemar que fut la Russie le court règne de Paul Ier, ce demi-fou, fils d'un a demi-fou, Pierre III, dont il eut la mort violente. Un autre cau mar, plus long et qui contient l'explication de ce règne insc c'est toute la vie de Paul antérieure à son avènement : la vie de fant, broyé par une éducation terrible, entre une mère, Catherin pour qui il est l'incarnation du remords, et un favori meurtri son père ; la vie du jeune homme, en qui Catherine, qui lui r les droits de sa majorité, sent de plus en plus, avec le « créancie trône », le « créancier de la vengeance » ; de l'homme mûr e mûr de quelle maturité minable et ratée, qu'aigrit tout un passé miliations, depuis les insinuations de bâtardise, dont on déconcert adolescence, jusqu'aux accusations posthumes, dirigées contre sa mière femme, dont on flétrit le souvenir de son premier bonheu fut, en somme, une victime, avec de bonnes intentions, des générеuses, une haute opinion de soi (trait que retiendra so Alexandre), mais qui, lorsqu'enfin le pouvoir lui échut, ne su ractère trop longuement ébranlé, que finir dans la bizarrerie, une demi-démence où le grotesque le disputait à l'odieux. L'exh tion des restes de son père assassiné et ses nouvelles obsèques en temps que celles de Catherine II, avec Alexis Orloff, l'assassin, de figurer dans le cortège, ceci est une invention effroyable. Le à l'avenant de ces imaginations délirantes. On connaît le meurtr arracha la Russie à ce cauchemar. M. Pierre Morane a eu la pat — et le talent — de dire toutes les humeurs de cet Hamlet demi-perdu jusqu'ici dans l'ombre de la grande Catherine, sa criminelle et géniale. Mais la lumière a peine à s'accrocher à silhouette frêle ; elle n'a pas de prise sur ce petit homme gauc mal bâti. On lui accorde cependant quelque sympathie apitoyé la foi d'un document précieux sans lequel peut-être, nous a M. Pierre Morane, « la figure vraie » (la figure qui appelle sorte de sympathie) du grand-duc « aurait disparu » : les lett celui-ci, pleines d'épanchement, à son ami le baron Sacken.

Les Préfets du Consulat et de l'Empire, par Jacques
gnier. — Dans cette histoire de l'administration préfectorale sous
oléon, ou plutôt dans cette esquisse d'une telle histoire, M. Jac-
s Régnier nous semble avoir effleuré seulement son sujet. Sans
te, son ouvrage contient maint renseignement et maint aperçu
éressants. L'auteur a su bien voir les traits généraux de la condi-
des préfets du Consulat et de l'Empire; l'évolution de leurs
ctions, selon qu'il leur faut, sous le Consulat, appliquer des
ximes modératrices, ou, sous l'Empire, faire surtout office d'a-
ts de recrutement, ou encore, à partir de 1809, rallier au régime
cienne aristocratie. Il y a, de même, sur l'institution des sous-
fets, des détails curieux qui montrent combien l'esprit de cette
titution, à son origine, différait de ce qu'il est devenu depuis. Des
ais d'autonomie financière, tentés par Napoléon, en faveur des
ondissements, devaient donner à ceux-ci une certaine indépen-
ce administrative et aux sous-préfets une importance qui eût fait
ux mieux que les commis des préfets. On peut pousser même plus
et dire que, dans l'idée première de Napoléon, les sous-préfets
blaient devoir, par une certaine autonomie administrative, déten-
les liens trop serrés de la centralisation politique, et compenser,
on la formule chère à Beugnot, « une grande immobilité politique
un grand mouvement domestique ». Notons encore la moralité
itique du corps préfectoral, lequel, dès l'époque des premiers
ers de l'Empire, prit cette douce habitude, qu'il est loin d'avoir
due, de penser au maître de demain au moins autant qu'au
tre d'aujourd'hui. Les volte-face et les palidonies qui se virent
en 1814 et 1815 n'eurent d'ailleurs rien de particulier et ne firent
reproduire ce qui se passait dans les autres corps de l'Etat.
Une étude plus intéressante, et dont l'absence, ou l'insuffisance,
la grave lacune de cet ouvrage, était celle des temps héroïques,
quelque sorte, de l'administration préfectorale, sous le Consulat.
corps préfectoral, à son origine, différait de ce qu'il était déjà
enu peu d'années plus tard, lorsque l'ancien régime y apporta ses
urs et son esprit. Les parvenus de la Révolution, dont au début il se
posait en majorité, connaissaient singulièrement bien leur affaire.
ant formés eux-mêmes à l'administration, ils mettaient, comme
dit, la main à la pâte. Quelque opinion que l'on ait de leurs revi-
ents politiques, on ne peut leur refuser ce mérite; ajoutez que
ains, comme Beugnot, connaissaient parfaitement l'histoire admi-
rative de la monarchie, savoir qui était loin de leur être inutile;
'est pourquoi il eût été si essentiel de parler davantage de leur œu-
sous le Consulat. Il eût fallu montrer avec plus de détail com-
t, dans un pays souvent appauvri et même ruiné, parmi des
ulations fréquemment désaffectionnées du régime républicain par

la mauvaise administration du Directoire, ils s'attachèrent à réta l'ordre, à corriger l'exercice de la justice, à relever le commerc l'agriculture, à effacer les dernières traces de jacobinisme, bref à penser l'administration vraiment réparatrice qu'avait conçue le mier Consul. Il eût aussi fallu insister davantage sur les princi qui présidèrent au choix des premiers préfets; et, par exem M. Régnier dit à tort que Lucien, chargé comme ministre de l'in rieur des propositions (ou d'une partie des propositions), fit pa une liste jacobine. Si cela eût été, l'administration préfectorale is d'une telle sélection ou bien n'eût pas duré longtemps, ou bien fait une besogne fort différente de celle dont la France avait bes Même les jacobins repentis étaient fort rares sur cette liste. La vé est que les soixante-cinq propositions qui furent ratifiées sur la l de Lucien désignaient des hommes d'ordre, modérés, capables, un personnel d'origine révolutionnaire certainement, mais qui, r à l'écart des partis violents, avait gardé intact son sens politiqu administratif. Le type de ces fonctionnaires fut Beugnot, d M. Etienne Dejean a étudié la carrière administrative comme organ teur des préfectures au ministère de l'Intérieur et comme préfe la Seine-Inférieure. M. Jacques Régnier eût tiré bon parti de ouvrage, dont on s'étonne de ne trouver nulle mention dans livre.

Mémoires de la Comtesse de Boigne, tome III, bliés par Charles Nicoullaud. — La troisième série des *Mémoire* la Comtesse de Boigne commence à l'assassinat du duc de Berry clôt à la Révolution de 1830, sur un récit assez développé de cet nement (les neuf derniers chapitres), auquel la comtesse fut mê dans son rôle d'amie zélée de la famille d'Orléans. Ses idées et sentiments portent l'empreinte du Palais-Royal, et ses jugements la Restauration, s'ils manquent, par là, de bienveillance, ont du m le mérite d'une indépendance qui est au besoin une garantie de l dité. La comtesse manque assurément de complaisance pour la tique des derniers Bourbons, surtout pour celle de Charles X. divers membres de la branche aînée n'ont pas non plus ses sym thies, notamment la duchesse de Berry. Chose notable, le seul trouverait grâce à ses yeux serait ce terne duc d'Angoulême, dont fait un modèle de bon sens. Lui seul, d'après elle, eût pu ass l'avenir précaire de la branche aînée.

Ce tome, comme les précédents, vaut surtout par l'amusemen l'anecdote, l'esprit des portraits, l'inédit des scènes et des caract Voici Mathieu de Montmorency, sympathique et un peu bizarr duc de Richelieu, généreux et dupe, Chateaubriand, qu'on ne sen pas fort goûter, Decazes à son départ, Villèle à son arrivée, La Pasquier, orléaniste avant la lettre, etc., etc. La réputation de

venirs n'est plus à faire, bien qu'évidemment leur auteur ne se prétendre à être le Saint-Simon de la Restauration. Cela man- un peu d'ampleur ; mais cela donne tout de même une impres- de « réussi » qui, à l'examen, ne se trouve pas inexacte. Des s de cette époque sont bien observés. Peut-être, par exemple, une premières causes de la révolution de 1830 doit-elle être cherchée la politique financière de Villèle. Ceci n'est-il pas suggestif :

crainte de perdre une partie notable de leur revenu (après la conver- par Villèle du 5 o/o en 3 o/o) avait engagé presque tous les ren- à mettre leurs fonds entre les mains des spéculateurs, pendant que le le confiance dans la solidité des gouvernements faisait répugner aux prises éloignées. Ces deux dispositions, qui se contredisaient entre elles donnèrent un prix extravagant aux terrains dans Paris. Partout on nença des bâtisses ; la plupart ne purent s'achever. Les acquéreurs se èrent ruinés. Et beaucoup de petits rentiers, dans la crainte de perdre nquième de leur revenu, virent leurs capitaux s'évanouir en entier. Il anquait pas de gens pour accuser la noblesse et les classes privilégiées ir entraîné ces catastrophes en grevant l'Etat d'un milliard d'indem- aux émigrés), qu'il avait fallu se procurer par la réduction du revenu entiers.

Charles Nicoullaud, dans sa laborieuse édition de ces *Mémoi-* a trop respecté peut-être une ponctuation parfois bizarre. Une plus regrettable est la liberté qu'on a prise de rédiger certaines quelque peu déplacées. Par exemple, tout ce que dit Mme de ne sur la part, trop grande, que la Congrégation eut dans la que de Louis XVIII et surtout de Charles X ne saurait être tenu ment que pour assez juste et, de toute façon, véridique. M. Ni- aud aurait probablement pu se dispenser d'exprimer ici, dans note, ses regrets personnels de cette opinion de l'auteur des oires. L'on se demande, à ce propos, ce que viennent faire les cs-Maçons. Les Francs-Maçons, que nul, certes, ne préférera aux tes, n'étaient nullement les inspirateurs du libéralisme que icoullaud a tout l'air de reprocher, comme une hérésie, à Mme de ne ; les Francs-Maçons ne sont politiquement quelque chose, ! que depuis la troisième République. Quant à l'opposition cléricale de 1826, elle se recrutait dans des classes religieuses et rvatrices de la Société. Si M. Nicoullaud eût pensé, par exem- au célèbre *Mémoire à consulter* de Montlosier, il se fût sans abstenu d'imprimer la note en question (page 86).

EDMOND BARTHÉLEMY.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

nnographie à l'école. — *Tableaux muraux* pour l'enseignement de l'anthro-, de l'ethnographie et de la préhistoire, publiés par Rud. Martin, édités par

l'Institut Orell Füssli, Zurich. — M. Fernand-David et les Tsiganes. — *Journal o*
Gypsy-Lore Society, nouvelle série, Fasc. 1, Hope, Place, 6, Liverpool. — Born
The Gypsies of Spain, 7. Murray, Londres, 2 sh. 6. — G. M. Kronfeld :
Weihnachtsbaum, Schulze, Oldenburg et Leipzig, 8°, 4 M. — Lt L. Desplag
Le Plateau Central Nigérien, E. Larose, Paris, 8°, 12 fr. — A. Erman
Handbook of Egyptian Religion, trad. A. S. Griffith, Constable, Lon
10 sh. 6. — R. M. Burrows : *The Discoveries of Crete*, J. Murray, 5 sh. — Mem

Dire que dans les écoles primaires et secondaires on acquiert idées fausses à force d'être simplistes sur la diversité des r humaines, c'est répéter une banalité. Instituteurs et professeurs ont à l'envi appris que les humains se répartissent en quatre cat ries, pas une de plus, pas une de moins : les blancs, les noirs jaunes et les rouges. Ces quatre catégories peuplent quatre c nents, le reste du globe étant ignoré, ou rangé de force dans des quatre catégories, au petit bonheur.

Dans cette classification, tout est erroné. Je n'ai pas à détaille les classifications scientifiques : il suffit de rappeler qu'on admettre au moins dix-huit races et sous-races, chacune d'elles c térisée par un ensemble complexe de caractères : couleur des veux, des yeux, de la peau ; indices céphaliques, nasal, etc. ; t proportions des membres, etc.

Mais il ne sera pas inutile de répéter qu'il y a des Européen ne sont pas blancs, tels les Lapons et certains Méditerranéens Africains qui ne sont pas noirs, tels les Sémites ; des Asiatique ne sont pas jaunes, telles de nombreuses populations de l'In du hinterland chinois. Enfin, il n'y a pas de Peaux-Rouges qui s rouges : on trouve en Amérique toutes les nuances depuis le jaunâtre jusqu'au jaune rougeâtre, et le vrai terme serait P Jaunes. Les Malgaches sont jaunâtres ou noirâtres, les Austra noirâtres, les Abyssins brunâtres et ainsi de suite : des mots précis que blanc, noir et jaune ne s'appliquent qu'à de très ra très petits groupements.

Mais allez donc faire mettre ceci dans les manuels à l'usag écoles, j'entends dans ceux auxquels le nom et la fonction adm trative de leur auteur assurent un usage éternel, ou presque.

D'ailleurs l'ethnographie est, pour nos programmes, inexis Trop jeune, malgré le « mondialisme » croissant, elle reste ign les géographes n'en veulent entendre parler. Que de peines d a eues pour diriger l'enseignement de la géographie dans un plus pratique, vers la géographie économique et vraiment criptive ! Ratzel, Schrader et d'autres avaient trouvé un join élaborant l'anthropogéographie. Ça n'a pas pris.

D'ailleurs, il vaut mieux réclamer nettement pour les scien l'homme la place qui leur est due, tâcher que ces sciences « tes », de plus en plus nécessaires à tous, chassent de la place us

ciences « mortes ». En attendant on peut agir par l'image : car-
ostales, photos, tableaux muraux. C'est ce qu'on a fort bien
ris dans quelques pays, notamment aux Etats-Unis, en Allema-
et en Suisse. Sur l'initiative de quelques professeurs d'université
es et allemands, l'Institut artistique Orell Füssli, de Zurich, a
é, pour créer des tableaux anthropologiques en photochromo-
hie, des documents procurés par les explorateurs Ehrenreich,
lon, von Luschan, Powell, Sarasin, Semon, etc. Jusqu'ici ont été
s vingt-quatre **tableaux muraux** de 88 cm. sur 62, accom-
és chacun d'une notice anthropologique et ethnologique (1).
couleurs reproduisent exactement le teint des indigènes, qui sont
ésentés avec leurs ornements, leur coiffure, leur costume carac-
tiques. A elle seule, la vue de ces tableaux suffit déjà à faire
prendre aux enfants combien les races humaines diffèrent les
des autres, non pas seulement par la couleur de leur peau,
par toutes sortes de détails anatomiques ou culturels : cheveux.
mâchoire, lèvres, coiffure, ornements, costume ; on s'est ingénié
ivrir les murs de nos écoles de tableaux représentant des miné-
, des papillons, des oiseaux utiles ou nuisibles, des grains de
qui poussent, des poussins qui se forment dans l'œuf et des
s au stade de fécondation.
ute la nature y passe, mais l'étude de l'homme reste en dehors,
ne interdite, tabouée — antipédagogique, ou immorale, peut-
?

§

. Fernand-David, député de la Haute-Savoie et folk-loriste, a lon-
ent exposé ces temps derniers, à la Chambre, les méfaits des
anichels ; en passant, il a parlé de leur origine, de leurs mœurs
leur sanctuaire, aux Saintes-Maries, sur lequel il a donné des
ignements intéressants. Pendant qu'on traque les **Tsiganes**
rance, un certain nombre d'amis de ces nomades, après tout peu
gereux, ont reconstitué en Angleterre la **Gypsy-Lore So-**
y. Cette société reprend la publication du *Journal*, comme l'a
ncé M. Henry-D. Davray (*Mercure* du 16 sept.). On trouvera entre
s dans le Fascicule 1 de la nouvelle série un excellent article
I. J. Sampson, sur les diverses théories émises à propos de la
et du lieu d'origine des Tsiganes et pp. 92-95 une bonne descrip-
des cérémonies nocturnes accomplies en Provence lors de la fête

Voici la liste : Wedda (Ceylan), Javanaise, Australien, Massai (Afrique Orien-
Mélanésien, Dakota (Etats-Unis), Esquimau, Grand-Russe, Egyptien, Senoi
cca), Semang (Negrito), Chinoise, Bochiman, Tamil (Inde méridionale), Caraïbe
rique du Sud), Polynésienne, Karen (Birmanie), Battak (Indonésie), Dahoméen,
nésien, Kirghise (Asie Russe), Salomonien, Samoïède et Tschon (Terre de
Les huit premiers tableaux constituent la « petite série » qui peut être ache-
parément. En dépôt à la librairie Fischbacher, rue de Seine, Paris.

de sainte Marie l'Egyptienne. L'éditeur Murray contribue au re
veau de la tsiganologie en rééditant le livre célèbre de Borrow su
Romanitchal d'Espagne en édition à bon marché (3 fr.
illustrée d'une photogravure et de 7 phototypies.

A ceux qui s'intéressent (c'est le moment) aux formes dive
qu'a prises la Noël, et à ses rapports, dans les pays de l'Europe
trale ancienne et moderne, avec le folk-lore, la mythologie, la lég
et la poésie, je recommande la monographie du Dr C. W. Kron
sur l'**Arbre de Noël**. Cet « arbre » est parfois un buisson, pa
le gui, ou encore le sapin, le hêtre, etc. ; la coutume de pend
l'arbre des objets dorés a remplacé celle d'y pendre des fruits
nos jours des oranges et des mandarines, anciennement des p
mes, des baies : et en remontant les âges, on constate qu'à l'ori
c'était là un acte magique exécuté lors du solstice d'hiver et desti
amener de bonnes récoltes l'année d'après. En appendice, on t
vera une bonne bibliographie sur la Noël en Allemagne.

Le livre du lieutenant Desplagnes sur les population préhistori
et actuelles du **Plateau Central Nigérien** est l'une des m
graphies françaises les plus intéressantes qui aient paru ces an
dernières. Toute la partie descriptive est de premier ordre. L'au
nous y révèle une civilisation ancienne différente de celle d
jourd'hui, et même plus avancée par certaines techniques. Il
donne aussi des renseignements sur les mœurs et coutumes d
population jusqu'ici à peu près inconnue, les Habbès. Ils sont ra
en tribus, clans, fraternités et possèdent des cérémonies avec
ques très élaborées. Le tout est illustré de 236 photos, la plu
bien réussies. Mais la partie théorique du livre est proprement dé
certante. M. Desplagnes rapproche la civilisation préhistorique
a découverte des civilisations anciennes de l'Afrique du Nord ;
construit, d'après un schéma à base totémique inventé de toutes
ces, les migrations des tribus à travers le Soudan et il se livre à
fantaisies linguistiques et étymologiques cocasses. C'est ainsi q
découvert, par décomposition de plusieurs noms propres, un soi-d
ethnique *oua* qui peut prendre les formes *ou*, *oule*, etc. ; toute
populations de l'Afrique septentrionale portant un nom qui co
ce monosyllabe seraient donc apparentées et même les « Wahabi
orthographiés pour la circonstanoe *Oua-habites* (p. 123). C'est i
rer que les Wahhabites (*sic!*) sont non une tribu, mais une associ
religieuse, nommée d'après leur fondateur Abd-el-Wahhâb,
qui est lui-même dérivé de la racine trilittère *w. h. b.* sémitiqu
signifie donner, octroyer ; ici la preuve est facile à fournir. Mais
vraiment se donner la part belle que de torturer pour en tirer un
des mots empruntés à une cinquantaine de langues et de dial
dont, pour la plupart, nous ignorons encore la grammaire et la p

e. M. Hamy, qui a lancé M. Desplagnes dans l'ethnographie, et l'a guidé dans ses recherches comparatives, aurait bien dû recommander à son élève plus de respect pour la science et plus de modie.

§

ans son **Manuel de la Religion Egyptienne**, M. Erman ose les grandes lignes, sans discussions ni explications théoriques, divers systèmes magico-religieux qui se sont superposés et amalgaen Egypte au cours de 30 siècles et l'influence qu'ils ont exercée le monde gréco-romain et germanique. Quant au manuel d'**Antuités Crétoises** de M. Burrows, c'est le premier du genre, ntiquités n'ayant été découvertes que récemment ; l'auteur a position dans nombre de questions très discutées. Une traduction gaise de l'un et l'autre manuels est souhaitable ; tous deux d'ails sont édités avec soin, bien illustrés et d'un prix comparativet dérisoire.

§

MENTO.—A signaler dans les *Hessische Blätter für Volkskunde*, VI, 1, tude comparative des relations, dans les rites et les croyances popus, du cierge et de l'âme, par B. Kahle, et un questionnaire détaillé sur imes et jeux des enfants ; dans la *Revue de l'école d'Anthropologie aris*, octobre, un bon compte-rendu par M. Zaborowski des travaux vant tchèque Pic sur le passé préhistorique de la Bohême ; dans *hivio per lo studio delle tradizioni popolari*, XXIV, 1, une étude s origines d'une chanson populaire relative à sainte Catherine ; dans *nme Préhistorique*, V, 10, la suite du relevé méthodique, par M. Imbert, olmens de la Haute-Vienne, etc.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

tor Hogier : *Paris à la Fourchette*, 1er et 2e séries, Sevin et Rey, 7 fr. — Lelong : *Au Pays des Grenouilles Bleues*, Bibliothèque des amis de l'Yvembredaune, à Monfort-l'Amaury, 3 fr. — M. et Mme Jottrand : *Au Siam*, Plon, — Major Sykes : *A travers la Perse*, Hachette, 4 fr. — Memento.

reviens avec plaisir sur les deux premiers tomes de **Paris à la rchette**, de M. Hector Hogier, chroniqueur au *Gaulois*, qui a ses notes sur les transformations et aménagements de la capiarues au jour le jour selon les exigences de l'actualité. Comme le volume que nous indiquions précédemment (1), ce sont tous des renseignements menus et rapides plutôt que des notices, et la lecture ne cause aucune fatigue ; c'est surtout la chronique émolitions, et Dieu sait si un écrivain comme M. Hogier, qui

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 avril 1907.

connaît bien l'ancienne ville et auquel rien n'échappe, doit avo
faire avec les travaux de l'édilité. Heureux de pouvoir les signa
aux amis encore nombreux du vieux Paris, je citerai ainsi dans
deux volumes les articles consacrés à *la rue du Four*, au *cèdre*
Jussieu, à la *rue de la Bûcherie*, au *For l'Evêque*, à *Saint-Juli*
le-Pauvre, à l'*auberge de la rue Mazet*, tout récemment détrui
à *Saint-Médard*, à la *rue du Petit-Pont*, à la *Tour du Vert-B*
et aux fourches patibulaires de l'abbaye Saint-Martin ; aux *rues*
la Petite et de la *Grande Truanderie*. On y trouvera encore d'i
ressantes indications sur la *rue Traînée*, près Saint-Eustache
château de Bagnolet et celui de *Clignancourt;* l'*hôtel de F*
temberg, la *tour de Passy*, le *cloître Saint-Honoré*, — sans co
ter des tableaux curieux comme ceux des séances de l'Assem
Nationale à Bordeaux, en 1871. — C'est dire que les ouvrage
M. Hector Hogier non seulement méritent d'être mieux connus, n
valent également d'être conservés.

De M. Pierre Lelong, voici la monographie d'un pays perdu, G
Rouvre en Yveline, proche Montfort-l'Amaury, — pays de
variés, avec de grands horizons, des combes profondes, des retr
austères, des parties ensoleillées, et qu'il appelle le **Pays**
Grenouilles Bleues, d'une espèce de ces bestioles spéciale
région. La partie historique vite expédiée à travers l'époque gaul
l'invasion franque et les Normands, on arrive au temps où l'Yv
relevait des comtes de Montfort. Mais l'histoire du pays offre q
même peu d'incidents. L'église, sans être un monument remar
ble, remonte très probablement à cette dernière période (XII^e si
A la Révolution, on emporta à Montfort-l'Amaury, — qui s'app
alors Montfort-le-Brutus (!) — la cloche qui pesait 960 livres,
livres de cuivre représentées par divers objets pris dans l'église.
difice, quasi-abandonné, eut besoin ensuite de réparations et c
l'œuvre du XIX^e siècle qui le remit en état. — Mais le livr
M. Pierre Lelong est surtout intéressant en ce qui concerne le
lore, les histoires du pays, la vie à la campagne, et retrace e
suite curieuse de tableaux les jeux et distractions, les usag
coutumes à travers les saisons. C'est la partie surtout intéressan
volume, une enquête soignée et bien faite qui donne des détail
les fêtes, dont certaines sont spéciales au pays, des tableaux d
rieurs qui nous emmènent à cent lieues de Paris, et même de
chansons populaires. A Gros-Rouvre d'ailleurs, les débats sont
comme les intérêts, — témoin ce procès de 1793 où une plainte
portée contre un tisserand qui avait couru après sa voisine avec
fourche en l'appelant « sacrée garce et sacrée voleuse » parce q
vache de la voisine était entrée chez le tisserand et mangeait ses
On peut indiquer encore des séries de types, alertement croqu

s un village qui avec ses hameaux, écarts et accroissements ıpte peut-être 500 âmes, un intéressant chapitre sur le « parler srouvrois » dont certaines expressions sont curieuses. Plusieurs si se rapportent au parler normand ou picard : *à quanti moi, à ieure, faraud, feignant;* ou sont du français mal prononcé : ôme (alcôve), *coyé* (collier), *couleurer* (peindre). Mais d'autres se vent spéciales au pays : *à gobine* (fête familiale qui suit la ication du vin), *guigne* (pain bénit), *terrasson* (petit terrier de n), etc. Il y a là une enquête qui méritait d'être faite. Le livre de re Lelong vaut surtout par ces menus détails et d'ailleurs cons- une lecture agréable. — Il faut ajouter que Gros-Rouvre et eline attirent chaque année des colonies de peintres et qu'on y a institué le *Salon au village*. Cela peut s'appeler de la décen- isation.

§

e livre de M. et Mme Jottrand, **Au Siam**, relate les incidents de ur d'un ménage belge dont le mari remplissait les fonctions de eiller à la « borispah » — sorte de justice de paix, de tribunal de ole police — de Bangkok. Durant son séjour, qui dura quatre M. Jottrand était donc bien placé pour étudier les questions de ırs, les coutumes, la législation, les pratiques religieuses, les tudes d'un pays, resté jusqu'ici à peu près en dehors des obser- ons plus ou moins sagaces des explorateurs. C'est la vie indigène trée graduellement par nos habitudes d'Europe, mais gardant re toute sa couleur et son pittoresque. Le livre, sans prétentions, cependant plein de très jolies choses naturellement venues, de tions rapides se succédant au jour le jour et offrant encore de ieux détails sur la vie de la colonie européenne. — On peut aler ainsi des tableaux colorés de la cour siamoise : une des- ion du Grand Bouddha couché, qui a 44 m. de long, au Wat ; le récit pittoresque d'une chasse aux éléphants, à côté de détails ques sur les mœurs comme ceux que donne le *tarif pour les s*, où l'on trouve une écorchure estimée 814 fr. — en monnaie ays — et la plus haute amende portée à 19.440 fr. pour la mort ée à dessein avec un instrument tranchant. Mais si la victime ne femme, on ne paye jamais que la moitié du prix (1). — Je e également des indications sur la cuisine indigène, où l'on uve les mêmes bizarres ingrédients que dans toute l'Indo-Chine curieux traits de mœurs : ni les Chinois ni les Siamois, par iple, ne portent des noms de famille. Chacun a son nom et peut

(1) On remarque encore que, dans le cas d'adultère, la femme *outragée* a le droit ndre la figure de sa rivale avec un petit couteau ou un tesson de pot; mais la peut se racheter moyennant 20 *ticaux* (aujourd'hui environ 30 fr.). Quant ari, on n'y touche pas (p. 246).

en changer à sa guise aussi souvent qu'il le veut. Parfois, quand enfant a été malade, on considère que le nom lui porte malheur et lui en donne un autre. — Les Siamois, ensuite, paraissent n'attac qu'assez peu d'importance à la liberté individuelle; aussi on et on abuse de l'emprisonnement avec une facilité presque a sante. Exemple : Une femme est condamnée à restituer un en qu'elle nie avoir volé. Elle demeure en prison jusqu'à ce qu'elle rendu. A-t'on peur de voir manquer à l'appel un témoin import En prison jusqu'à ce que l'affaire soit finie. Le plaignant lui-m est quelquefois incarcéré, afin qu'on soit sûr de ne pas le voir paraître en bafouant la justice. Et il arrive que tout le monde en prison, sauf les avocats et les juges. — Enfin on peut re quer la crise de pudibonderie qui sévit à Bangkok lorsqu'on ann la visite du prince Henri de Prusse, et dans ce pays où la plu des indigènes vont nus comme des vers, on ordonna de vêtir qu'aux enfants de huit mois.

A travers la Perse Orientale, du major Sykes, est le de plusieurs explorations entreprises par l'auteur dans les différ provinces de ce pays « plus célèbre que connu », comme dit très la notice, et qui se retrouve d'actualité au moment où vient d signé l'accord anglo-russe, qui marque le renoncement de l'em du Tsar à son expansion vers les mers du sud asiatique. L'au partit des rivages de la mer Caspienne et visita Astrabad, Mech qui possède une mosquée magnifique; il traversa ensuite le dése Lout, une des régions les plus désolées du globe, pour arriv Kirman, où l'on fabrique d'admirables tapis et dont le chapitre tient des notions historiques précieuses; de nombreux détails su sectes et les confréries musulmanes; des descriptions et des souven D'autres chapitres concernent le Belouchistan persan et les trav de la commission de délimitation des frontières perso-baloutche Kouak à Kélat. Enfin on y trouve décrite la bizarre région du tan qui connut le célèbre Tamerlan, avec le delta du Helmand Le récit, abondant en couleur et en pittoresque, est surtout int sant à suivre sur la carte. Il apporte des notions géographiques cieuses pour étudier par exemple les campagnes d'Alexandre et toire des différentes provinces de la Perse jusqu'à l'époque mod A noter, que dans les traditions populaires, les célèbres sculp et les palais de Persépolis sont encore attribués au légendaire tem, le héros populaire de la région, et il n'est peut-être pas in de citer les réflexions de l'auteur à propos des hurluberlus entreprennent le tour du Monde à pied ou en faisant des m vagues : — De pareils excentriques, au moins en Orient, dit-il font que du mal ; les renseignements qu'ils apportent ne peu être que sans valeur, sinon dangereux. En outre, il n'est pa

ntal qui ne sente s'amoindrir l'idée qu'il se faisait des Euro-
ns, lorsqu'il en voit qui voyagent sans domestiques et couchent
s le premier trou venu. — L'ouvrage est illustré d'excellentes
tographies prises par l'auteur, et d'ailleurs admirablement repro-
es.

EMENTO. — Aux derniers numéros du *Tour du Monde*, on trouvera la
du *Voyage en Portugal* de MM. G. de Beauregard et L. de Fouchier ;
rticles sur *La Lutte américaine contre l'émigration japonaise aux Hawaï* : Villetard de Laguerie, et *Les Pyramides de Méroï* par Jean
ys. — Dans la *Correspondance archéologique*, des *Documents sur Ponts de Neuilly* : Ludovic Thomas, *La Nourrice de Louis XI*.—Je dois
ionner enfin, au Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de
l, de précieuses communications de M.L. Maeterlinck sur des *Tableaux eux des XV^e et XVI^e siècles au musée de Gand*, et de M. Heins sur
vue de Gand interprétée sur les volets de l'Annonciation du Maître de
alle. Dans les *Annales* de la même Société : G. Willemsen, *Contribu- à l'histoire de l'industrie linière en Flandre au XVIII^e siècle ;*
ppiers Stochove, *Le Cartulaire de l'abbaye d'Elsengem.*

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Censeur : M. Cruppi : « Les Femmes et la guillotine ». — *La Revue hebdo- ire :* « La peine de mort », par M. Paul Adam. — *La Phalange :* poème de de Gonzague Frick : « Déréliction». — *La Revue du mois :* le Dieu chez les aches, par MM. Marius-Ary Leblond. — Memento.

élas! dussé-je provoquer l'impatience d'une seule lectrice de revue, — après avoir remercié l'ami cher comme un frère qui a voulu me remplacer quelque temps ici, — oui, le dussé-je! je éjouirai cyniquement de pouvoir dénoncer une infériorité mani- de la femme comparée à l'homme dont elle ambitionne, sous le de féminisme, de partager la royauté sur le reste des animaux mbrables.

femmes ont été condamnées à mort de 1833 à 1880, alors que, dans la période, 1,570 hommes étaient l'objet de verdicts impitoyables.
us une période plus récente, de 1880 à 1900, le total des condamna- à mort s'est élevé à 533 et, dans ce nombre, 26 femmes seulement ncouru le dernier supplice. De 1901 à 1905, une seule femme a été mnée à mort.
n tel indice et de plusieurs autres je conclurais volontiers que l'apti- au grand crime est bien moins développée chez la femme que chez me. Cela tient à des raisons multiples, morales, physiques, économiques iales que je n'essaierai même pas d'analyser ici.

i s'exprime de la sorte, et se dérobe à une très périlleuse ana- M. Jean Cruppi, député, vice-président de la Chambre, ancien strat que l'on a vu porter la robe rouge. Il faut l'avoir endossée

pour oser même un tel titre : *Les Femmes et la guillotine* (
Censeur, 30 novembre).

Si le « grand crime » appartient plutôt aux hommes, — tri
privilège, comme la plupart de ceux qu'ils se sont arrogés ! — c
que les femmes disposent du « petit crime » à leur guise. Xanti
n'est pas morte sans retour lorsque trépassa l'épouse de Socrate.
arrière-petites-filles arborent de grands chapeaux au théâtre et, d
l'intimité, elles se cachent sous de menus mensonges. Elles comm
tent mille atrocités dont les tribunaux n'ont point à connaître,
celui qui en souffre le plus les absout toujours le premier.

Entre la bonté d'homme et la ruse de femme

(ah ! le beau vers, plein, plastique et impartial !), il y a toute l'a
tation du monde, depuis que fut croquée à deux bouches la pom
symbolique du jardin d'Eden.

Revenons à M. Cruppi. Il s'appuie sur la statistique, la meill
et la pire des sciences inexactes :

En résumé — dit-il — la proportion des crimes et des délits est beau
moins forte chez la femme que chez l'homme, et le rédacteur du co
criminel pour 1905 remarque que c'est là une règle générale qui est c
tatée dans tous les pays civilisés. « *En France, la criminalité fémi
est huit fois moindre que celle de l'homme.* » Ainsi, sur 100.000 h
tants de chaque sexe, on a compté, en 1905, 15 accusés du sexe mas
et 2 du sexe féminin.

Ces résultats sont donc incontestables, et coïncident dans leur heur
progression avec l'abolition de fait de la peine de mort dans son applic
aux femmes.

Attention, maintenant ! vous allez voir M. Cruppi donner
le sophisme, en orateur habitué à l'improvisation :

Comment donc se fait-il que l'idée abolitionniste rencontre précisé
tant de résistance dans le cerveau féminin ? Il y aurait là-dessus tro
choses à dire ! Remarquons aujourd'hui seulement que l'inaptitude
femme au crime détermine naturellement son horreur pour le crime, e
conséquent son opinion favorable à une peine qu'elle croit, suivant le
ditions, extrêmement efficace. Dès que les femmes auront bien co
que l'exécution capitale est une puérilité sanglante, et qu'il faut surtou
venir les crimes, notamment en protégeant mieux la maternité et l'en
la peine de mort n'aura plus parmi elles aucun défenseur.

Certes, il faut abolir la peine de mort !... Cependant, si les
mes en exigent le maintien, avec cette ardeur qu'elles montrè
réclamer le supplice de M. Soleilland, il est un moyen de tout a
ger : le châtiment capital maintenu pour les femmes. Les pl
quées de suprématie seraient un peu fières de cette faveur in
Peut-être l'une d'elles, logique dans l'exaltation (ce qui leur
plutôt que dans la paix mentale), se ferait-elle meurtrière pour

ır de perdre la tête définitivement? Utopie! jamais douze hommes, leur collective bonté, n'enverraient à l'échafaud, eût-elle tué, hi-tué, et même dévoré le cadavre, une femme dont ils n'auraient obtenu ces exquises minutes qui préparent de si désagréables rts d'heure avec la permission du Ciel.

)ù nous nous sommes permis de rire, M. Paul Adam ne plaite pas. Et c'est lui qui a fort raison, car le sujet est grave. *La ne de mort* (**La Revue hebdomadaire**, 16 novembre) pire à ce noble écrivain des pages probantes. Naturellement, il end qu'on tue pour châtier qui tua. L'énormité du meurtre, c'est il est irrémédiable. Si cette considération n'a pas arrêté, même criminels cultivés, d'autant plus doit-elle peser en faveur de olition d'une peine infligée dans la majesté d'un prétoire par des es toujours faillibles.

n effet, le vol, cause ordinaire du meurtre, devient malheureusement nécessité pour qui, ne possédant rien, ne gagne rien. Impérieux, le oin de manger, de s'abriter, de se vêtir, incite l'être à se procurer, de es manières, l'indispensable. Acculés à l'agonie, le paresseux ou le nérité usent du droit de légitime défense. Ils dérobent afin de ne pas r, du moins afin de ne pas souffrir au delà de leur habitude. Ils violent ontrat social pour l'observation duquel ils ne se trouvaient pas munis alement ni matériellement. Donc il sied de prévenir le larcin, mieux ore la détresse qui le conseille. Nos lois permettent trop le vagabon-e, les métiers interlopes et la divagation des criminels libérés. A l'usage, ut reconnaître la nocivité générale de la maxime qui réhabilite les indis ayant payé leur dette à la société, dans le bagne ou la prison. La plus sortent pires de ces établissements.

[. Paul Adam veut que « la répression apparaisse clairement me une aventure atroce ». Alors, on aura « moins de criminels». rir, ce n'est qu'un moment à passer, et mourir en public e crânerie, il y a là de quoi provoquer l'héroïsme le plus haut me la stupide vanité du triste « apache ». Un long châtiment, destinée obscure et pénible, voilà qui peut diminuer le nombre assassins. Que ces malfaiteurs soient *utiles*, malgré eux, en ant, propose M. Paul Adam :

ansférer en Afrique nos maisons centrales et y contraindre les nes, les vieillards, les infirmes à façonner l'équipement, la vêture des illons d'Afrique ; augmenter le nombre de ceux-ci, et les enfler avec la pègre récidiviste de France ; la maintenir, sept ou dix ans, dans s rangs ; la forcer, par les moyens voulus, à tracer les routes, puis la ferrée du Sahara, enfin à défendre ces œuvres de civilisation contre destructeurs indigènes; permettre très rarement le retour en France condamnés, et seulement après une série d'épreuves témoignant de leur rrection morale ; encadrer ces troupes avec les tirailleurs indigènes, iens très sérieux déjà de nos soldats envoyés aux compagnies de dis-

cipline : telles seraient les mesures pratiques pour initier la populace grandes villes à la peur salutaire du châtiment, que la peine capit très rarement applicable, ne détermine pas.

Et vous allez voir comme, avec M. Paul Adam, le sujet gagn ampleur sans perdre de sa netteté et comme on peut associe lyrisme et le sens pratique, quand on est un grand écrivain :

Châtions nos récidivistes plus durement et plus longuement. Ret chons-les mieux de la société. Expédions-les tous dans l'Afrique désert afin de réunir la côte méditerranéenne aux pays du Niger, grâce à l labeurs de prisonniers. Ainsi nous installerons la vie commerçante au des prisons, des casernes et des camps qui les contiendront. Aux abo quelques marchés seront fréquentés. Les pasteurs indigènes viend vendre leurs troupeaux. Une circulation nécessaire à l'économie géné s'établira de camp en camp, de chantier en chantier. Au lieu que la m d'œuvre pénale soit exploitée par des fabricants métropolitains qui s'e chissent de ce labeur mal payé, elle servira des intérêts généraux d nation à qui l'Africain fournira le coton de nos filatures, l'arachide de huileries, le caoutchouc de nos machines, et, vendeur enrichi, achèter produits de nos manufactures dont la prospérité permettra d'augmente salaires. L'avenir de l'industrie française est en Afrique. Voilà tout budget, celui de l'administration pénitentiaire ; toute une armée, celle malfaiteurs ; toute une chiourme pour l'encadrer, celle des tirailleurs a riens, déjà trop rigoureux gardiens de nos disciplinaires; voilà le néces pour construire le chemin de fer transsaharien, creuser les puits, éd les gares, les forteresses et les villes, transformer le désert en lieu de créatrice. Ainsi notre génération philosophe suivra les deux conseils morale scientifique : favoriser la vie; nuire le moins.

§

Le 15 novembre, **La Phalange** a publié ces vers de M. L de Gonzague Frick :

DÉRÉLICTION

Pour Guillaume Apollinaire.

Frêle et blême à l'égal d'une idole statue,
Ou bien, absence d'art face de *plagoncule*
Proposée au quêteur foulant la renoncule
Et l'anémone qui fut propice au repos
De Narcisse attardé, nymphes, parmi vos eaux
Nitides !
J'interroge, perfabile et fugace,
La jeune fille émue et que le faune agace,
Nugace, en se jouant de son regard naïf.
Mais vois dans *ce lointain*, pourtant si près de l'if
Qui reçoit le secret de ce *visage blême*,
A mon savoir total posé comme un problème,
La pierre pérennelle et veuve de statue !

De ce poème, on pourrait dire, empruntant à son auteur, qu'il est flabile, nugace, et plagoncule autant que l'autorise la décence.

§

MM. Marius-Ary Leblond poursuivent leurs très impressionnantes des sur Madagascar et ses indigènes. **La Revue du mois** (10 vembre) contient un article du plus grand intérêt, qu'ils consacrent *Croyance en Dieu chez les Malgaches.*

Les Malgaches ont des superstitions naïves et de très complexes. I. Marius-Ary Leblond les notent avec une sorte de tendresse et, si, ils nous en conservent la saveur :

importe d'éviter soigneusement de se mettre de quelque façon que ce en harmonie avec une chose qui exprime ou fait envisager le malheur : femme enceinte ne doit pas manger la viande d'un veau si celui-ci n'a été sevré, parce que, contrairement à la représentation d'un bœuf lte, celle d'un veau non sevré évoque la mère, que cette mère en ce ment pleure son petit, et il ne faut pas se mettre en rapport de sympa- avec une mère qui a perdu son petit : cela seul attire un destin sem- ble.

La symbolique, chez le Malgache, — « le peuple le plus naturelle- nt symboliste qui soit », — est expressive et raffinée :

Dans la cérémonie de fraternisation par le sang, on met dans le vase dessus duquel se jure le serment d'amitié : 7 brins d'herbes nouvelle- nt arrachés, une sauterelle dont on a retourné la tête, la bouse d'un u qui a perdu sa mère ; de l'eau d'une source qui est en train de tarir ; fusil, un vieil os ; un peu de terre prise au foyer, pour que l'on puisse noncer en manière de malédiction : « Là sont les sept brins d'herbe vellement arrachés. Si l'un de nous foule aux pieds le pacte, que le heur et la mort s'abattent sept fois sur lui ! Là est la sauterelle dont on etourné la tête : que le parjure lui ressemble et ne puisse plus voir ce l a devant lui ! Là est la bouse d'un veau qui a perdu sa mère : que le jure soit privé de postérité (?) et que son corps, comme la bouse, devienne immondice. Là est de l'eau d'une fontaine qui n'en produira plus : que ie et les biens du parjure soient taris dans leur source ! Là est un l : que le parjure soit blessé à mort ! Là est un vieil ossement : que le ie du parjure, que ses os soient dispersés ! Là est un peu de terre : sse la terre nourricière refuser au parjure le lait de sa mamelle ! »

Andriamanitra, c'est le nom de Dieu dans la conversation mal- he. D'après les missionnaires, il signifie : « le Prince parfumé ». on le Malgache consulté, il exprime : « frais, qui ne se corrompt , qui dure éternellement ». Croyons plutôt le Malgache. Et pour- MM. Leblond nous disent, du Hova, que « chez lui seul l'idée Dieu a quelque précision ». Un indigène lettré leur a, toutefois, rmé ceci : « Dans l'esprit Malgache, l'idée de Dieu et celle des

ancêtres n'en font qu'une ». Enfin, « Dieu, dans tout le sens terme, *est tombé dans la conversation* », constatent MM. Leblo

N'est-ce pas d'un joli abandon, cette remarque inoffensive et qui r proche considérablement de nous les insulaires de notre Afrique ?

S'il arrive parfois au Malgache de penser, — lisons-nous, — dans rêveries flottantes où se berce continuellement l'esprit madécasse, que l est au-dessus de la terre, qu'il voit les hommes, jamais il ne tente l'ef de lui demander quelque chose : tranquille lui-même, il laisse son Dieu t quille et cela à un tel point qu'on pourrait parler du sentiment de la petit beaucoup trop profond en lui pour lui permettre l'illusion de croire qu créateur de toutes choses lui accorde son attention et sa protection. Su terre, l'homme est un abandonné, motif de plainte philosophique qui ré son charme aux poésies et aux chansons de la solitude. A peine l'épreuv justice par le tanghin, la cure des maladies par les eaux sacrées d'une m les graissements de pierre peuvent-ils être regardés comme une sort communication de l'homme avec Dieu, des matières « d'entrevues ».

Memento. — *Les Lettres* (15 novembre) : M. A. Chevrillon : *A pr de Pierre Loti*. — M. E. Cannac : *L'Ironie*. — M. Pierre Hirsch : *rose..., Conseil*, poèmes qui annoncent un bon poète.

La Revue du Mois (10 novembre) : M. L. Poirier : *Les « Classes d geantes », d'après le Théâtre contemporain*. — M. L. Tillier : *La M gation dans le Canal de Suez*.

L'Amitié de France (novembre-décembre-janvier). Ce fascicule es majeure partie dédié à Fustel de Coulanges. Il y a des lettres inédite célèbre professeur et un article de son « vieux camarade » M. Ed. trand.

La Revue des Idées (15 novembre) : *Le Talent musical et ses condi anatomiques*, par M. Georges Matisse.

Revue bleue (16 novembre). — *Vélasquez*, par M. Gustave Geffro *Chez les Apaches*, par M. Paul Matter.

Vers et Prose (novembre-décembre) : la fin d'*Achille Vengeur*, beau drame de M. A. Suarès. — *Romantiques*, par M. Jean Moréa *Le Collier de griffes*, poèmes inédits de Charles Cros.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Balzaciana (*Gil Blas*, 11 novembre, *Intermédiaire*, 20 novembre, *Figaro*, 3 vembre). — Bouvard et Pécuchet sociologues (*Le Temps*, 21 novembre). — *Réveil wallon*, n° 1.

L'Intermédiaire, d'après **le Gil Blas**, complète le réc Jean Gigoux, que nous avons reproduit. Après que Mme de Balza fut décidée à se lever et à passer dans la chambre où son mari ve de mourir,

Jean Gigoux se recoucha ; d'écœurantes odeurs lui arrivaient. Il ainsi cinq heures. Quand madame rentra, il avait aéré la chambre et s

illé. Elle avait beaucoup pleuré. Elle lui dit: « C'est fini... Il est mort...
t effrayant ce qu'il sent mauvais ! »
an Gigoux l'aida à s'étendre sur le lit, puis il se retira.

e petit complément ne manque pas de saveur. Un ami de Jean oux, cependant, affirme que les deux amants ne se connurent près la mort de Balzac. Voici la lettre de M. Paul Lapret, con-ateur du Musée Jean Gigoux à Besançon :

Paris, 11 novembre 1907.

Monsieur le directeur du *Gil Blas*,

compte sur votre impartialité bien connue pour vous demander de bien oir insérer la rectification suivante. Ayant été absent de Paris, ce n'est mon retour, hier, que j'ai eu connaissance de l'article du *Temps* con-é au livre de M. Mirbeau, ainsi que de la lettre dans laquelle il déclare comtesse Mniszec renoncer à la publication du chapitre de ce livre acré à la mort de Balzac.

endant quarante ans, je n'ai pas quitté M. Gigoux, dont j'occupe encore aison, et je viens vous déclarer sur l'honneur que jamais, durant ces ues années, je ne lui ai entendu raconter l'histoire dont parle M. Mir-. Ce récit est si odieux et salit tellement la mémoire de mon vieux re et ami, que je ne peux le laisser passer sans protester. Si quoi que oit d'approchant s'était passé, il aurait été le premier à le faire.

u reste, il ne connaissait pas Balzac et l'avait seulement une fois aperçu la rue, et il n'avait fait la connaissance de Mme de Balzac qu'après euvage de cette dernière, ce que je peux prouver en donnant les dates tes à l'aide de la correspondance qu'ils ont échangée ensemble, laquelle t été conservée par M. Gigoux, et se trouve encore en ma possession ; lus, M. Gigoux ne connaissait pas M. Mirbeau, qui n'est jamais venu lui, chose dont je suis absolument certain, car aucune des relations de Gigoux ne m'était inconnue.

crois qu'il est d'autant plus de mon devoir de porter ces faits à la con-sance du public que M. Mirbeau, dans sa lettre à la comtesse Mniszec, ie sur le fait qu'il ne veut pas invoquer le témoignage des gens qui entendu M. Gigoux tenir ces propos. Ces gens-là, je lui demande de vouloir me donner leurs noms, afin que je puisse leur demander de loir préciser leur accusation.

avais fait prier *le Temps* d'insérer ma rectification, mais, pour des rai-s que je n'ai pas à chercher, il s'y est refusé.

oici, d'autre part, publiée par M. Jules Troubat dans le supplé-nt du **Figaro**, une lettre de Champfleury sur Mme de Balzac. st d'un Champfleury encore candide et jeunet, malgré la tren-e :

11 avril 1851.

Ma chère maman,

. Je vais t'apprendre quelque chose qui va te surprendre.

vais dans le monde.

'est-à-dire que je suis reçu seulement par une grande dame, une com-

tesse polonaise, qui ne voit personne, une femme distinguée, qui m'écri grandes lettres de conseils, à qui je réponds de grandes lettres, qui me tique, qui me dit quand je fais des fautes de français, qui n'a pas les mê idées que moi ni en politique, ni en art, ni en religion.

Tout cela a l'air d'un conte de fées. Et cependant je puis te nommer personne :

Madame Eveline de Hanska, née comtesse Rzewuska.

Tu ne la connais pas davantage, n'est-il pas vrai ? Eh bien, dis à Edo (le frère de Champfleury) de te prêter le volume de *la Comédie huma* et tu y verras par la dédicace adressée à cette comtesse quelle femme madame Eveline de Hanska. C'est la veuve de Balzac, pour tout dire, vit dans l'isolement, dans son petit palais de la cité Beaujon. De tous amis de son mari, elle n'a voulu recevoir que moi ; tu penses quel honn car c'est une femme étonnante qu'on accuse d'avoir écrit une partie du *dans la vallée*, qui s'en défend et que je soupçonne, moi, d'en être l'aut Elle me paraît Balzac en femme. C'est une femme de quarante-cinq courte et grosse, avec de beaux yeux et une figure charmante ! Elle avec un peu de difficulté le français, ce qui ajoute au charme de sa con sation.

J'ai eu très peur quand elle m'a écrit d'y aller, car sa lettre m'indiq une femme étonnante ; mais je me suis risqué. Et au lieu de ces oies tentieuses et pies-grièches qui font des manières et qui croient appar au *monde*, je me suis trouvé en face d'une femme charmante, sans pré tions, parlant sans phrases, très spirituelle et se moquant finement sociétés que nous connaissions tous les deux, comme la maison de V Hugo.

« Mon mari appréciait beaucoup votre talent, Monsieur, m'écrit-elle sa première lettre. Nous avons lu ensemble en Russie, avec des joies f des, les charmantes biographies, si fines et si originales, publiées par *lustration*. Et cependant l'auteur de ces deux petits chefs-d'œuvre, q nomment *Chien-Caillou* et *Feu Miette*, aurait frappé vainement à la de ma chartreuse, s'il n'avait frappé au nom de M. de Balzac.

Elle m'a chargé, et c'est un grand honneur, d'une préface aux *Per de Balzac*, qui vont paraître prochainement.

Je dois m'occuper avec elle des romans inachevés, des notes de son elle veut que je les continue sous sa direction. Mais ceci est très déli

Seulement, nous avons des discussions très vives sur beaucoup de q tions.

Tu m'as fait tellement croire que je serais mal placé dans le mond j'étais très timide à cet endroit ; maintenant que la glace est cassée, je que tu avais tort...

§

Bouvard et Pécuchet font maintenant, comme tout le monde, sociologie. Dumonchel leur a envoyé une interminable liste d'ou ges à consulter, ce que les gens sérieux appellent « la bibliogra du sujet ». Ils sont un peu effrayés en constatant que la socio exige la connaissance préalable de tout ce qui a été écrit, à peu

uis les Pères de l'Eglise jusqu'à M. Viviani, qui opère dans l'élo-nce parlementaire, et M. S. Reinach, qui fleurit dans la magie édiluvienne. « Bouvard et Pécuchet furent d'abord épouvantés l'étendue des connaissances qu'ils devaient assimiler. Puis cette nensité même finit par les rassurer : Quoi que nous écrivions, dit uchet, dont le raisonnement ne manquait pas de justesse, il y a ortes chances pour que ce soit de la sociologie. » Et ils décident cidement de composer un grand ouvrage qui s'appellerait *la France ujourd'hui et la France de demain*. Dumonchel, consulté, leur rend que ce titre vient d'être pris par M. Jules Dauriac, ancien fet, ancien directeur au ministère de l'Intérieur, et il leur envoie hose qui ornait un fascicule de la *Revue générale d'administra-*. Ils lisent; ou plutôt Pécuchet lit tout haut et Bouvard prend notes. Ici, on ne peut plus analyser. Il faut citer M. Pierre Mille, a bien de l'esprit. C'est immensément amusant :

- La population de la France, d'après M. Jules Dauriac, dit Pécuchet, divisée en cinq classes, presque aussi distinctes que les castes de l'Inde.
- Voilà qui est curieux, fit Bouvard. Je ne l'avais pas remarqué !
- Cela doit pourtant être bien certain, car l'auteur les énumère; il indi-les signes distinctifs qui les caractérisent, il accumule sur chacune les les observations les plus ingénieuses.
- Eh bien, demanda Bouvard, quelle est donc la première classe ?
- Tu vas le savoir, dit Pécuchet.

t il lut :

La première classe de la nation française comprend le chef de l'Etat, ministres, les sénateurs, députés, membres du Conseil d'Etat, de la r des comptes, de la Cour de cassation, de l'Institut, des cours d'appel, professeurs de faculté, les cardinaux, archevêques et évêques, les offi-s généraux, préfets, ambassadeurs, les hauts fonctionnaires assimilés grades que nous venons d'énumérer, et en dehors de ces catégories délimitées, tout chef d'industrie ou de commerce et toute personne nt une fortune telle que son action soit sensible pour l'ensemble de la on (exemple : la maison de Rothschild, les directeurs du Creusot, des es d'Anzin, des magasins du Louvre et du Bon Marché, etc.). C'est le *nd monde* ou le *high life*. »

- La seconde classe, continua Pécuchet, est naturellement composée par aute bourgeoisie, « avec les membres des tribunaux de première ins-e, les professeurs de l'enseignement secondaire, les officiers, la plupart ndustriels et commerçants en gros, les personnes qui exercent des pro-ons libérales et les rentiers de moyenne fortune ». La troisième classe constituée par la petite bourgeoisie, la quatrième par les travailleurs villes et des campagnes, et la cinquième par les vagabonds, repris de ce, enfants trouvés et filles publiques.
- Mais les signes distinctifs ? interrogea Bouvard. Tu m'as affirmé que eur indiquait les signes distinctifs ?
- Parfaitement. C'est à la page 394 du numéro d'août 1906. Dans la ière classe, c'est,« pour les hommes, les bagues gravées ou armoriées,

les cannes à initiales et mille autres petits détails qui ne trompent pas œil exercé. Seules les personnes de la première classe habitent des hô à la ville, des châteaux à la campagne; seules elles font porter des liv à leurs domestiques, qui sont d'ailleurs nombreux et dont le service spécialisé ».

— Tu es sûr, continua Bouvard inquiet, que le président de la Répu que et M. Clemenceau portent une bague gravée ou armoriée et une ca à initiales ?

— Je ne l'ai pas vu de mes yeux exercés, répliqua son ami, mais doit être, car la *Revue générale d'administration* est publiée, ainsi l'annonce la couverture, sous les auspices du ministère de l'Intérieur. I ministère de l'Intérieur ne voudrait pas tromper ses abonnés.

— Et alors, les membres de l'Institut, les professeurs de faculté juges dans les cours d'appel ont tous des domestiques en livrée ? (extraordinaire ! Enfin, dis-moi toujours à quoi je pourrai reconnaître personnes de la seconde classe.

— M. Jules Dauriac est également là-dessus très affirmatif : c'e l'absence presque complète de tout bijou ayant un caractère person Cependant ils portent encore des montres et des chaînes en or... Dan troisième classe, les montres et les chaînes sont en argent.

— Il faut en conclure, réfléchit Bouvard, que, dans la quatrième cl personne jamais ne peut savoir l'heure, excepté les horlogers et les empl de chemins de fer. Est-ce à cela seulement qu'on peut la distinguer ?

— Attends un peu, dit Pécuchet, attends un peu, je vais voir. (page 393... Non ! on la distingue encore à ce qu'elle a le privilège d fleur d'oranger.

— Ceci, s'écria sévèrement Bouvard, est une calomnie à l'égard des premières classes.

— M. Jules Dauriac semble pourtant l'insinuer : « La couronne nup de la paysanne, écrit-il, gardée sous globe avec ses fleurs d'orangen encore une manifestation d'orgueil. Sans doute, elle se montre sur pour rappeler aux deux époux leurs jours heureux; mais aux étran elle parle avec la voix de la femme et leur dit : « Je suis d'une race « l'on ne se donne que lorsque le maire et le curé l'ont dit. Je suis m « en justes noces, comme une patricienne romaine ! »

— Et la cinquième classe, demanda encore Bouvard, celle qui se c pose des enfants trouvés et des filles publiques ?

— On la reconnaît facilement. « Elle ne porte pas de chapeaux, de nets, de bas ni de chaussures. »

— Le ciel soit loué ! fit Bouvard avec ferveur. Il devient évident qu n'ai jamais fréquenté personne de cette catégorie !

Les ermites de Chavignolles en étaient là de leur lecture quand on annonça M. de Faverges.

— Nous allons savoir, se dirent-ils, en échangeant un regard, à q classe de la société il appartient.

— Je regarderai sa canne, fit Bouvard.

— Je regarderai sa montre, fit Pécuchet.

M. de Faverges entra, et prit un siège d'un air aisé. Il avait pos

ne contre une chaise. Ce n'était qu'un simple bâton à l'extrémité recourde façon qu'on pût l'accrocher à l'avant-bras. Ces sortes de cannes ne portent pas d'initiales.

- Quelle heure est-il ? demanda Pécuchet astucieusement.

- Quatre heures dix, répondit M. de Faverges, un peu étonné.

a montre était en acier.

- Et pourquoi ne portez-vous pas de bagues ? cria Bouvard d'une voix spérée.

- Des bagues ? dit encore M. de Faverges. Non, je n'en porte pas. rquoi faire ?

écourta sa visite...

§

e Réveil Wallon est un nouveau journal qui veut être le repréant des « Latins du Nord », qui veut défendre la civilisation çaise, contre les empiètements du pangermanisme. Tout son promme est excellent : union douanière, union postale — et union ituelle. Parmi les signataires, on relève les noms de MM. Albert kel, Maurice Wilmotte, comte Albert du Bois, Maurice Desomix, Louis Pierrard, Isi Collin, Christian Beck, Oscar Colson, rges Delaw. Louons ce journal et qu'il nous aide à faire comndre que là où l'on parle français, là est la France.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ÉATRE MÉVISTO : *Le Déluge*, pièce en 3 actes de M. Henning Berger. *L'A. P.*, édie en un acte, de MM. Arthur Byl et E. Gerny (24 novembre). — THÉATRE ANE : *Après le Pardon*, pièce en 4 actes de Mme Mathilde Sérao et M. Pierre ourcelle (19 novembre). — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Le Baptême*, pièce en 3 actes M. Alfred Savoir et Fernand Nozière (27 novembre). — Le Conservatoire des teurs. — La mort de Marie Sasse. — Memento.

imez-vous la rue Saint-Lazare, je parle de la partie qui va de Notre-ne-de-Lorette à la Trinité ? Moi, elle m'enchante, étroite, serpen, avec ses maisons à l'ancienne mode, ses boutiques obscures, tou-n profondeur, où les commerçants, avec leurs bonnes têtes coif- de casquettes à visière ou de calottes à gland, ont un vague air personnages de Gavarni. On y voit des marchands de curiosités, encadreurs, des marchands de vieilles gravures, et les autres merces y ont un aspect tranquille, sans rien du bluff si étalé ail-s. De temps en temps, une éclaircie, et c'est la rue Saint-Georges, te, blanche, où se montre, dans le haut, un peu des arbres de cien Hôtel Thiers, ou la rue La Rochefoucauld, calme, montueuse, avé inégal, presque comme une rue de province. Le Maréchal y eut son hôtel, et l'Ambassade de Bade, et Mlle Mars, les frères

Vernet, Alexandre Dumas et Georges Sand y habitèrent. Ce n'est encore le quartier Bréda, l'atmosphère de la rue Fontaine et de la de Douai, mais on en est proche, et le matin, quand on passe, v dix ou onze heures, des femmes en peignoirs clairs et les chev mal retenus d'une épingle ou deux, qui flânent à leur fenêtre trottinent pour leurs commissions, aident encore à cette illusion d temps où les grues s'appelaient lorettes ou cocottes et n'étaient aussi chères qu'aujourd'hui.

C'est dans cette rue Saint-Lazare, et dans les dépendances de l' cienne Bodinière, que M. Mévisto, le comédien connu, a install théâtre qu'il vient de fonder. Le spectacle d'inauguration se com sait du *Déluge*, une pièce d'un auteur suédois, traduite par M. Bie tock et Mme Palmér, et d'un petit acte satirique, *L'A. P.* Le seul défaut **Déluge**, c'est d'être infiniment long pour son sujet. Deux actes très rapides, auraient grandement suffi. Cette pièce nous transpo dans une ville d'Amérique, où un fleuve, mal contenu par des digu menace de déborder. Réunis dans un bar, quelques personnages toires parlent de la question. C'est un tenancier de maison publiq c'est un avocat qui a sur la conscience la condamnation intére d'un innocent, c'est un spéculateur en blés qui s'est enrichi dans famines, tous individus qui ne s'aiment guère, se reprochent tuellement leurs vilenies, et vont même jusqu'à se colleter. Souda grande tempête au dehors. C'est l'inondation prévue, le bar est qué, il va falloir mourir. Ces honnêtes gens font alors leur mea cul se tendent la main, deviennent bons et généreux, et se prépar dignement à la mort dans les chants et dans l'ivresse, aux frais barman, qui, pour n'être pas en reste d'altruisme, ne veut plus qu lui paie ses liquides. Naturellement, de déluge, point. Rien qu grand orage. La devanture du bar relevée, la ville est là comm veille. Quel mauvais rêve ! Puisqu'on ne meurt plus, chacun retro ses haines et retourne à ses canailleries, pendant que le barm réclame à grands cris sa note. La petite troupe du Théâtre Mév ne manque pas de talent. M. Mévisto est un acteur un peu méloq matique, mais il a des choses à lui. Il faut surtout le complimen pour la mise en scène de son spectacle, dans un cadre aussi petit la Bodinière.

L'A. P., on l'a deviné, c'est l'Assistance publique, dont MM. et Garny nous montrent un bureau de mairie, avec ses emplo rogues, blasés sur la misère, n'y croyant même plus. Ce petit est très amusant, et d'un réalisme plein de couleur. On voit se p senter successivement dans le bureau et attendre l'arrivée du c d'abord deux vieux habitués de l'Assistance, qui viennent cher leur quinzaine, puis une bonne grosse dame, qui désire reprendre enfant, puis un pauvre diable, que les employés envoient rudem

ndre son tour, puis une cocodette, inspectrice des pauvres par
re, et enfin un sénateur cossu, venu pour recommander un pro-
é à caser dans l'Administration. Le chef arrive, en retard, affairé,
ommence par s'enfermer avec la cocodette. Pendant ce temps, le
vre diable, las des rebuffades, s'en est allé, et le garçon de
eau vient annoncer qu'il est tombé mort de faim à la porte. On
vient le chef, qui se montre stupéfait. Mourir de faim à la porte
l'Assistance. Ah! ces pauvres ont des procédés! En attendant,
l scandale. Les journaux vont s'en mêler. Ça va être du propre.
nt à lui, il aura fait son devoir, et l'on ne pourra pas dire qu'il
fusé des secours à quelqu'un. Voici alors la petite scène qui a
, rapide, le chef bousculant tout le monde, ne laissant à personne
emps de s'expliquer. Les deux habitués, d'abord. « Cinquante
cs à chacun. » La grosse dame, ensuite. « Qu'est-ce qu'elle veut,
e dame? Un enfant? Comment, un enfant? Qu'on lui donne cent
cs. Oui, Madame, cent francs, et dépêchons-nous. » Au tour de
spectrice des pauvres. « Ah! chère Madame, ce n'est pas vous
allez me faire des ennuis, n'est-ce pas? Que vous faut-il? cinq
s francs, hein? plus deux cents pour vos voitures? Mais si, mais
Allons, donnez sept cents francs à Madame.» Il ne reste plus que
énateur, qui s'avance à son tour. « Monsieur, je suis sénateur,
.. — Allons, bon, un sénateur, maintenant. Quelle journée!
est-ce que ça peut bien valoir, un sénateur? Il ne s'agit pas de
une gaffe. Voyons, six mille francs, monsieur le Sénateur, six
e francs, cela vous va-t-il? — Mais, Monsieur, vous faites erreur,
enais... — Voyons, voyons, monsieur le Sénateur, pas de façons.
emps de l'Administration est précieux. Six mille francs, c'est moi
vous en prie. Allons, c'est entendu. Donnez six mille francs à M. le
ateur. » Et le sénateur signe, empoche et file comme les autres. Il
d'ailleurs paru être un nouvel élu, ce sénateur, pour faire tant
anières avant de toucher, et encore peu formé aux mœurs par-
entaires. Voyez l'aisance de nos députés, chipant eux-mêmes
la caisse, pour leur récente augmentation.

u Théâtre Réjane, j'avais vu jouer auparavant **Après le Par-**
. Les décors sont superbes.

e qui console de vieillir, c'est bien de voir autour de soi les cho-
vieillir aussi. Le Théâtre de l'Œuvre nous a conviés à son spec-
e, dans la salle du Théâtre Fémina. Les billets portaient cette
ication charmante : « L'Œuvre demande à ses invités de venir en
ie de soirée. » Où est le temps des représentations d'Ibsen aux
ffes du Nord, avec leur public pittoresque, quand la jeunesse
raire, paraît-il, faisait la figuration! Voilà ce que je me disais en
ant vers l'avenue des Champs-Elysées, et me demandant si mon
t un peu démodé n'allait pas me faire remarquer. Il me revenait

aussi un souvenir personnel. C'était à une représentation de *Soln le Constructeur*. Un curieux petit monsieur à longs cheveux s'ét présenté si souvent chez moi pour me faire abonner que j'av fini par céder, et c'était ma première soirée. J'étais placé au balc au milieu de jeunes gens et de jeunes femmes enthousiastes, q criaient bravo à chaque instant, et pour un rien applaudissaien tout rompre. Je n'ai nulle honte à avouer que le spectacle auq j'assistais était un peu nouveau pour moi, vieil habitué de no théâtre français, clair, léger, où la pensée, quand il y en a, se te père toujours de plaisanterie. Néanmoins, si le « symbole », com on disait autour de moi, m'échappait quelquefois, je ne manqu pas d'être fort intéressé, et pour ne pas m'emballer comme mes v sins, mon attention n'était pas moins grande. Il paraît cepend que cet intérêt et cette attention n'étaient pas suffisants. J'en l'expérience au dernier acte, quand le rideau tomba sur la chute Solness et l'acclamation de Hilde. (On voit bien que je m'intér sais, puisque je me rappelle.) Comme toute la salle, mes deux v sins, — deux jeunes gens, — s'étaient levés, et applaudissaient criant. L'un d'eux remarqua que je restais assis, et que je ne b geais pas. « Mais, applaudissez donc, Monsieur ! » me dit-il a vivacité. Je voulus lui répondre, m'expliquer. Il ne m'en laissa le temps. « Bourgeois ! » entendis-je sur un ton méprisant. temps sont loin, et à la représentation du *Baptême*, je n'ai p trouvé personne pour m'appeler bourgeois. La brillante assistanc J'ai vu passer devant moi quelques-uns de nos grands écrivai M. René Maizeroy, M. Henry Bauër, M. Catulle Mendès ou M. J Bonnefon (je les confonds toujours), quelques autres. C'est l'ag ment de ces solennités. On y retrouve des gens qu'on croyait m depuis longtemps. Je puis aussi vous dire que la mode sera cet h au grand décolletage, car les dames, priées de venir sans chape étaient venues également presque sans corsage, montrant leurs s en entier, et leur dos jusqu'aux reins. C'était délicieux chez les u moins chez les autres. A quelques fauteuils du mien, un vieux caressait de la main le grain de beauté qu'avait à la pointe du s droit une jeune femme d'allures faciles, avec laquelle il éch geait des propos assez raides. Je l'ai même entendue lui don son adresse : 2, rue Guy-de-Maupassant, sans doute pour passe la théorie à la pratique. C'était deux fois la comédie, dans la s et sur la scène. **Le Baptême**, d'ailleurs, n'est pas, à proprem parler, du théâtre. C'est plutôt une suite de dialogues, entre membres d'une famille juive, qui passent tous au catholicis pour améliorer leur situation mondaine, et aussi pour augme leurs affaires. On m'a dit que les auteurs avaient voulu évite prendre parti, ne se montrer ni philosémites ni antisémites. C'e

on peut appeler la précaution inutile. MM. Savoir et Nozière sont
s. Comment auraient-ils échappé à cette manie qu'ont tous les
s de se dénigrer les uns les autres, et qui fait qu'il n'y a pas
me un juif pour dire d'un autre : sale juif ? Leur pièce est bien
s la tradition juive, en nous faisant rire aux dépens de quelques-
de leurs coreligionnaires, qu'ils nous montrent renégats par inté-
et par calcul, autant que par lâcheté à s'avouer juifs. Cela
npêche pas, du reste, *le Baptême* d'être fort intéressant. A
de scènes comiques, il s'en trouve d'autres, douloureuses, pro-
les, presque belles. Celle-ci, par exemple, entre le père Bloch et
jeune fils Lucien. L'enfant se plaint d'être malheureux. A l'école,
camarades le fuient, défiants, presque haineux : il est juif. « Vois-
papa, dit-il, si nous sommes malheureux, je sais bien pourquoi.
t parce que nous ne sommes pas chez nous. Toi, au moins, à
ncfort, quand tu étais petit garçon, tu n'étais pas malheureux.
tais chez toi. Si tu voulais, nous retournerions là-bas, chez nous. »
rs, le père hoche la tête, et doucement : « Hélas ! mon petit, là-
non plus je n'étais pas heureux, car là-bas aussi nous ne sommes
chez nous. — Mais alors, papa, reprend l'enfant, où sommes-nous
nous ? » Et le vieux juif ne répond rien, fait seulement un geste
if, qui signifie qu'il ne le sait guère, le geste de l'éternel errant.
scènes de ce genre, le comédien singulier, curieux, le seul de nos
urs capable de jouer en « profondeur » qu'est M. Lugné-Poe, les
ndues admirablement. Une excellente morale à l'adresse de cer-
s juifs se dégage aussi du *Baptême*. Avec raison, les auteurs
font honte de se cacher, de tromper, de changer, comme ils
, leurs noms pour des noms français, au lieu de se montrer juifs
grand jour, et d'avoir le courage et la fierté de leur religion et
eur race. On ne saurait trop féliciter pour ces belles paroles
. Savoir et Nozière, qui s'appellent de leurs vrais noms, le pre-
r, Poznansky, et le second, Weyl.

propos de *Femina*, puisque j'ai l'occasion d'en parler, savez-
s que cette revue a eu récemment une bien belle idée? Comme
ous n'avions pas assez de la couveuse à dindes et à perroquets
faubourg Poissonnière, Femina s'est avisée de fonder un nouveau
servatoire, dit **Conservatoire des Amateurs**. Cela va
nettre à quelques-unes de nos grandes artistes rentrées dans
bre de briller de nouveau. Mesdames Reichemberg et Baretta,
esseurs, pour ne nommer qu'elles, nous aurons de leurs élèves,
s de la première, minaudeuses, faisant des efforts inouïs pour
er l'esprit, débitant leurs rôles avec une voix de crécelle, —
s de la seconde, fades, déclamant en trémolo, avec des gestes
emps de Bressant. On sait, en effet, que tout élève du Conser-
ire n'a d'autre but que d'être le sosie de son professeur, de le

reproduire des pieds à la tête, au moral et au physique. Si je v
disais que je connais un jeune apprenti comédien de la classe
M. Truffier, et qui, doué d'un nez aquilin, un peu gros, l'enferme t
les soirs, en se couchant, dans un appareil destiné à le rendre
et pointu comme celui de son illustre maître. « Il ne me manque
cela pour avoir autant de talent que lui, me dit-il souvent. Si je
réussis pas, ma carrière est perdue. »

La cantatrice **Marie Sasse** vient de mourir à Sainte-Péri
Son nom ne dit plus grand'chose aujourd'hui, mais elle eut
heure de gloire, aux côtés de Pauline Viardot, à l'ancien Thé
Lyrique, puis à l'Opéra de la rue Lepelletier, dans *Robert le Dia*
la Juive, *le Trouvère*, etc. Les journaux ont rappelé cet épisod
sa vie, en pleine guerre franco-allemande. « Le 4 août 1870, sur
foi d'une nouvelle qui annonçait une victoire de nos troupes,
foule manifestait rue Drouot. Marie Sasse, qui sortait de l'Opéra
reconnue. On l'acclama, réclamant la *Marseillaise*, et le drap
tricolore en main, debout sur les coussins de sa voiture, Marie S
se mit à chanter, de toute l'ampleur de sa voix, notre hymne na
nal.» C'est exact. Je me trouvais moi-même parmi la foule, — j'é
alors un tout jeune homme, — et, en lisant, j'ai très bien revu
scène. C'était un délire de cris, d'enthousiasme. Les gens qui n
pas vu cela n'ont rien vu.

Memento. — Nouveautés : *20 jours à l'ombre*, pièce en 3 actes
MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber (20 novembre).— Théâtre-Anto
Cœur à Cœur, pièce en 3 actes, de M. Romain Coolus (20 novembre
Ambigu : *La Belle Milliardaire*, pièce en 5 actes, de MM. Gugenhei
Le Faure (23 novembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Concerts Chevillard : *Faunes et Dryades*, de M. Albert Roussel ; *En Bo*
de Balakirew ; *Suite lyrique*, de Grieg ; *4e Concerto* de Saint-Saëns. — Con
Sechiari. — Théatre des Arts : *La Tragédie de Salomé*, drame mu
MM. d'Humières et F. Schmitt. — Concerts Engel-Bathori. — Memento.

Décidément, nous n'avons pas de chance à Paris avec les salle
concert. Pour une fois que nous en possédons enfin une véritable
acoustique est défectueuse. Car on ne peut plus guère douter qu
soit le cas pour la salle Gaveau après y avoir entendu un des
purs chefs-d'œuvre de Mozart, la symphonie que la grandiose
sance de son finale a fait surnommer « *Jupiter* ». Justement
cette extraordinaire péroraison, peut-être unique pour la maî
désinvolte et spontanée de la verve, l'orchestration précise et l
neuse où domine le quatuor sonnait terne, lourde, comme em
et confuse. Il semblait qu'un opiniâtre étouffoir y éteignît la c

ndeur des chanterelles, enrouât l'éclat velouté des violoncelles, axât cordes et bois en une sorte de brouet grisâtre où giclaient alement les cuivres. Ces imperfections acoustiques apparaissent iculièrement regrettables à l'égard de l'inédit que le souci de la vention impose à M. Chevillard de découvrir parmi la musique çaise contemporaine. La pièce de M. Albert Roussel, **Faunes et yades**, en souffrit toutefois moins visiblement que de la singu- idée qu'eut M. Chevillard de l'extraire d'un tout dont elle forme onclusion inséparable et, — ainsi que l'imprimait candidement rogramme, — rendue incompréhensible en partie par l'absence prémisses qui la préparent et la déterminent. Cet aveu dépouillé tifice trahit une rare inconscience et confirmerait fâcheusement ine légende qui court, d'après quoi M. Chevillard, en présence e composition à plusieurs mouvements, n'aurait d'autre et im- iate préoccupation que d'en choisir un pour l'exécuter tout seul. ne saurait trop protester contre de tels errements qui équivau- ent à la condamnation à priori de toute œuvre cyclique, et, en dé- nant nos jeunes musiciens de la symphonie, risqueraient d'entraî- chez nous l'arrêt d'une évolution qui nous a valu les *Nocturnes*. Albert Roussel nous vient de la Schola, où il a récemment sou- la thèse de fin d'études que, depuis assez longtemps déjà, la ur de ses productions attesterait de sa part une simple et plutôt ive formalité. Outre la sincérité profonde qui distingue, sans ption de tendances, les artistes de cet établissement, élèves ou res, sa musique témoigne de dons exquis de charme, de délica- , de grâce émue ou d'un humour qui demeure ingénûment rel jusque dans les recherches parfois subtiles de rythmes et de rités. On ne peut pas ne pas l'aimer. Réduite à l'état de « frag- t symphonique » son automnale évocation de *Faunes et Dryades* reste pas moins un remarquable début aux grands Concerts. lépit çà et là de quelque transparent et encore inassimilé d'In- ne, il y a ici beaucoup plus et mieux que des promesses, et on ore de pouvoir redouter que l'arbitraire de M. Chevillard nous rivés peut-être du plus original de la symphonie. La mutilation œuvre de M. Roussel est d'autant plus inexcusable qu'on a le de soupçonner qu'elle eut pour but de laisser place au morceau rtuosité suivant, une interminable **Fantaisie** pour harpe et estre perpétrée, vraisemblablement à l'intention de multiples ours, par la muse pratique de M. Théodore Dubois, et dont la ité égale à la longueur s'affirmait en tous points adéquate au e feu-directorial bien connu.

ne indisposition, que chacun souhaita passagère, obligea M. Che- rd à se faire remplacer par M. Paul Vidal au pupitre du pro- n concert, et on n'eut, ma foi! aucunement lieu de s'en plaindre.

M. Vidal démontra fort élégamment combien maintes critiques, d
d'ordinaire on y accable les chefs, s'adresseraient plus justem
sans doute à l'orchestre de notre ineffable Opéra. Le progran
qu'il dut diriger n'était pourtant pas plus exceptionnellement fa
rable à faire briller le batteur de mesure qu'à séduire à l'e
le moins transcendant mélomane. La première audition de
Bohême, poème symphonique élaboré par un Russe sur
thèmes tchèques, ne parut rien moins que capable d'ajouter q
que chose à la renommée de Balakirew par la constatation supe
d'une routine instrumentale et polyphonique de vétéran profess
nel au service d'une fatigue évidente. La **Suite lyrique** de dé
M. Grieg, pour la seconde fois entendue, souligna avec une cru
insistance le peu qu'en perdant son auteur a perdu la musique.
s'étonne déjà que M. Chevillard, si chichement hospitalier aux s
phonies françaises, accueille sans embarras chez soi ce chapele
pauvretés, mais on est déconcerté tout à fait qu'après en avoir
tifié son public il ait osé récidiver. Entre ces deux numéros exotiq
le 4me **Concerto** de Saint-Saëns se divulgua, sinon certes d'é
aussi misérable que le dernier, du moins implacablement désuet
criture, farci de formules dont la pire banalité pianistique s'obs
à gâter sans remède les plus heureux moments éventuels de l'insp
tion. Tout cela, forme et contenu, semble aujourd'hui bien loi
nous, et l'unité thématique même ne réussit plus à masquer la
vention du type traditionnel. Le concerto est mort et bien mort, de
que la virtuosité pure nous indiffère. C'est de quoi M. Dumesn
se doute ostensiblement pas le moins du monde, à en juger pa
fierté d'une mimique où sa tête et ses bras traduisaient l'impertu
ble satisfaction des cadences perlées et des arpèges accomplis. Q
que cela n'ait pas beaucoup d'importance, au fond, s'il se des
exclusivement à ce genre d'exercices, son interprétation d'aill
induirait volontiers à lui conseiller de travailler sérieusement en
deux ou trois ans, avant de jouer des concertos dans des concer

§

Malgré ses incontestables défauts, la salle Gaveau a cependan
non moins incontestables avantages. Elle est centrale, possède
orgue et un nombre de places suffisant pour encourager, par l'es
du succès, d'intéressantes tentatives. On doit souhaiter que réus
brillamment celle de M. Sechiari d'y donner tous les jeudis des so
symphoniques analogues aux après-midi de nos concerts dominic
Qu'il n'oublie pas, toutefois, qu'une entreprise de cette espèce s
très probablement vouée à l'avortement s'il se contentait d'en
une concurrence ou doublure des sociétés existantes. Elle ne
rait se justifier que par la nouveauté des programmes. Ceu

u'à l'heure où j'écris, ne furent pas d'un intérêt moindre, sans
e, que ceux de MM. Colonne et Chevillard, mais pas supérieur
plus. M. Sechiari aurait la partie belle pour profiter de la paresse
e la circonspection de ses anciens. Il a, sans compter le talent,
unesse et l'indépendance, un orchestre qui ne demande qu'à
liser avec ses aînés et les exemples admirables de M. Cortot, au-
il n'a manqué peut-être, pour durer, qu'une salle mieux située
arriver un peu moins tôt. Si ses moyens ne lui permettent pas
re les chœurs de son devancier, que M. Sechiari s'applique,
nt qu'il est possible, à éviter chez lui ce qu'on entend ailleurs.
r, à tout le moins, nous offrir ce qu'on ne nous y offre pas, il n'a
l'embarras du choix. Qu'il nous joue les symphonies de Bruckner
ême quelqu'une de Spohr ou de M. Mahler; qu'il s'empare des
èques Smetana et Dvorak; qu'il épuise enfin Liszt avec *Ce qu'on
nd sur la montagne*, *Prométhée*, *Hungaria*, *Hamlet*, et, s'il
e ses portes aux musiciens français vivants, plutôt qu'à MM. Gau-
et Périlhou, sur qui la charité défend tout commentaire, que le
e qu'il est s'adresse aux plus hardis des jeunes de la Nationale.
pourra parfois récolter quelque tempête, mais un peu de chahut
ssurément préférable à un bâillement unanime, outre que les
ds artistes, qui n'ont pas commencé par être outrageusement sif-
sont aussi rares que sont légion les cancres salués dès leur aurore
les bravos pompiers ou camarades. L'initiative de M. Sechiari
mérite pas moins d'ores et déjà d'être félicitée autant pour la
ité de ses premiers résultats que pour ce qu'on en peut attendre.

§

n même temps que d'un nouveau concert, Paris s'est enrichi
e scène nouvelle. Dans une salle un peu exiguë, mais fraîche-
aménagée, ripolinée, pimpante, le « Théâtre des Arts » a rem-
soudain celui des Batignolles, et il semble que nos compositeurs
en puissent que louer, car on y fait de la musique. Les ressour-
rchestrales, à la vérité, s'y dénoncent plutôt modestes — et à
les égards. Elles sont fort heureusement sous la direction de
nghelbrecht, qui en tire un parti manifestement inespérable.
perceptible duvet qui pointe à peine sur sa lèvre classe à l'œil
l. Inghelbrecht parmi les moins chargés de printemps de nos
ciens en fleur à la Nationale. Il y fit naguère applaudir des
es et œuvrettes d'une svelte élégance où s'attestait une dexté-
peu commune au mélange des timbres. Une excessive facilité
elle est peut-être l'écueil qui pourrait guetter chez lui le pro-
ur, en le dissuadant de chercher, de se défier de sa mémoire,
relire sans indulgence aucune. C'est là un revers malencon-
de la fécondité, que le luxuriant renouveau de notre art mu-

sical montre assez dangereusement répandu chez les plus précieu
ment doués pour qu'on doive braver voire quelque prudhommes
ridicule en répétant aux menacés que « le temps ne respecte pa
qu'on a fait sans lui ». Mais, quel que soit le destin promis à l'ar
créateur, M. Inghelbrecht, en tout cas, est né chef d'orchestre
éprouve qu'il sait d'instinct ce qui ne s'apprend pas d'un métier
enfant de la balle, il eut toute occasion d'apprendre à fond, e
signalerait volontiers à M.M. Isola ce collaborateur écarté jusq
sans doute par sa seule jeunesse de nos scènes lyriques subvent
nées où nous le verrons quelque jour. Grâce à lui, malgré l'évid
indigence de répétitions et le déchet d'un second cor en fricota
soir-là, on put écouter sans encombre **la Tragédie de Salo**
à vrai dire, tragédie toute chorégraphique et n'évoquant que pa
titre le souvenir de Wilde et de Richard Strauss. La fantaisie de
ter en ballet-pantomime l'aventure de Salomé la Danseuse app
certes surabondamment justifiée à priori, et l'argument de M. Ro
d'Humières fournissait amplement prétexte à parer de poésie fa
tique le « drame muet » annoncé par l'affiche. M. Florent Sch
écrivit à cet effet une partition copieuse, colorée, verveuse, de m
calité robuste et, encore qu'amputée d'un prélude symphonique
M. Sechiari devrait bien nous rendre un jeudi, apte à secon
souhait les intentions du poète. Par malheur, en confiant à Mme
Fuller le soin d'incarner l'héroïne, les organisateurs du spec
n'ont guère paru déceler un sens bien pertinent des obligations qu
pliquait le nom dont ils ont baptisé leur théâtre. On avait, — et
peut passer pour leur excuse,— conservé de Mme Loïe Fuller au
sic-hall une vision féerique où, transmuée en gigantesque libellu
gracile personne enfouie sous le flamboiement des voiles proc
une illusion d'art plausible. Mme Loïe Fuller, hélas ! ne gagn
à être vue, surtout depuis qu'elle engraissa jusqu'à presque l'i
tinence. Elle ignore immodérément les plus rudimentaires notio
l'art de Terpsichore. Accoutumée à en manier des baguettes, e
sait pas plus que faire de ses mains que de ses jambes. Dans
en-ciel des projections ou l'inexorable crudité des rampes, e
démène ou virevolte lourdement, avec des gestes de langou
caoutchouc et des dandinements de canard tonkinois. Mais
danse fut lamentable, ses travestissements, d'un goût fâcheu
zoologie paonesque et ses moulinets de serpents par la queue,
mants, la mimique séductrice ou tragique de Mme Loïe Fuller
rut d'un insoupçonnable pire où l'inintelligence et maint ballott
mégalopyge concouraient à un saugrenu pénible à contemple
poème de M. d'Humières en souffrit cruellement et si l'œuv
M. Florent Schmitt en subit de moindres atteintes, c'est qu'on po
fermer les yeux en rêvant un ensemble condigne à « l'art » du mus

§

. **Engel et Mme Bathori** ont adopté cette année la salle de ciété de Photographie pour une série de récitals consacrés à la que vocale française contemporaine, sans distinction d'écoles. e est excellente et propre à révéler l'évolution inouïe accomplie nous depuis un quart de siècle dans le genre du lied, jadis mance », aujourd'hui « mélodie ». L'abondance actuelle de cette e d'ouvrages est certes un des plus heureux résultats de l'influence mande. Toutefois, c'est ici peut-être, dans ces brèves compositions, le danger de la fécondité facile semble le plus spécieusement utable. Les *Proses lyriques* et les *Chansons de Bilitis* ont ivé qu'il ne faut pas beaucoup de lignes pour contenir parfois un -d'œuvre. Seulement, pour en accoucher, il faut souvent bien de temps que cela n'en a l'air. Je me souviens d'une boutade jeune diacre d'Apollon dont on parle de plus en plus, renonçant iant à vivre de l'autel, en constatant avoir eu besoin de quinze s pour être satisfait des deux pages attendues par son opulent ur. Il est infiniment probable que cette incoërcible probité dans rt est une des plus sûres raisons de sa notoriété grandissante. s le verger touffu de notre lied, les concerts Engel-Bathori aideront er l'ivraie, les herbes folles, la fleurette odorante et le fruit savou- et mûr. On entendit le mois dernier, de MM. Grovlez et Vuiller- , un véritable cycle de chansons poétiques, spirituelles ou gra- ses, encadrant quelques mélodies de M. Albert Roussel, sur des de H. de Régnier, qui sont peut-être ce que le musicien a pro- de plus personnel et de plus émouvant. Les deux interprètes y nsèrent comme en se jouant un talent magistral dont l'éloge n'est à faire. Mme Bathori, pour qui nulle virtuosité n'a de secrets, gea impromptu le programme des difficultueux *Rustiques* d'Al- Roussel.

EMENTO. — Erratum du dernier numéro : page 543, ligne 28, prière de *séduisante* au lieu de « séduisant », à quoi s'opiniâtrèrent protes et ecteurs.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Œuvre gravé de Camille Pissarro (galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte). — ème Exposition de la Société internationale des Aquarellistes (Galeries Petit, de Sèze). — L'atelier de Sisley (Bernheim Jeune, 15, rue Richepanse). — -fortes originales de MM. Affleck, Fabre, du Gardier, Heyman, Ranft, Zeising Hessèle, 13, rue Laffitte). — Exposition de M. J. Buca (Galerie Astre, 52, rue te). — Peintures de Mlle Dawis (70, boulevard Malesherbes). — Une Confe- d'Albert Besnard. — Chez le peintre Dufrénoy. — Le cas des frères Dabo.

n retrouve, dans les **eaux-fortes de Camille Pissarro,**

toutes les qualités, positives et négatives, de ses peintures. Le méti est admirable ; le sentiment, nul, presque. Même les portraits celui de Cézanne, celui de l'auteur, — même les études de nu c cette froideur et cette impersonnalité, et aussi témoignent de ce science et de cette sincérité — qui interdisent l'enthousiasme et c exigent le respect. Somme toute, l'exposition nouvelle devait, loin rien nous apprendre, confirmer nos certitudes au sujet d'un arti que sa longue vie, sa production abondante, des combats retent sants par lui livrés en grande compagnie ont permis de mettre, sa trop d'hésitation et de conteste,presque dès le lendemain de sa mo à sa place définitive.Je regardais l'eau-forte intitulée *Paysanne da les choux*, et j'y voyais l'expressivesynthèse de tout l'art impressio niste : cette femme n'a pas plus de vie, pas plus d'importance q l'un quelconque de ces choux, sauf que son volume est plus consi rable. Et je comprends et je déteste la signification, voulue ou n de cette assimilation.

§

Cette **troisième exposition des aquarellistes** m'a bea coup plus intéressé que les deux premières. L'ensemble est plus h monique, comme si s'était produite entre les exposants une sélecti et il y a plus d'œuvres de réel mérite. Aucune pourtant ne signa dans cet art charmant et qui pourrait être si profond, si puissant, départ nouveau, l'indication de la désirable direction révélatrice. I a, tout au moins, un grand désir dans cette marine que M. Ha von Bartels intitule *la Distance infinie :* ce bleu fleuri du bord et vert blanchâtre des flots, où çà et là se répète l'azur des fleurs et ciel, concertent une belle harmonie. Le *Durmstadt* de M. Jan Cadenheard, le *Whitby* de M. Lionel T. Crushaw, les *Pins au bo de la mer* de M. Ferdinand Deconchy, la *Seine à Vétheuil* M. Eugène Delestre, les *Nuits d'octobre* de M. Fougerousse, *Londres* lumineux de M. Horton, l'*Ile d'Ulysse* de M. Mac Comp et les fraîches marines de M. Russelle, et tous ces paysage de Vi où William Thornley nous prouve une fois de plus son incompara habileté...

§

Sisley fut le plus malheureux des peintres impressionnist Presque tous ses émules connaissaient enfin les douceurs d'une assurée et même les joies de la gloire,qu'il végétait encore, mécon et pauvre. Cette injustice de la destinée est tout à fait incompréh sible, car Sisley, entre les impressionnistes, est, à coup sûr, le p facile à pénétrer, le plus gracieux, le plus aimable, celui do semble-t-il, qui eût dû connaître le premier la faveur du pub

nd sonna pour la peinture claire l'heure du succès. Comment pliquer l'anomalie? La réponse qu'on entrevoit nécessiterait trop éveloppements... Ce n'est certes pas, étant donnée l'excessive pathie de la grande majorité de nos contemporains pour les impres-nistes, au Salon Bernheim qu'on trouvera le mot de l'énigme : niration mêlée de tendresse que sollicite cet art si distingué, si x, sensuel avec noblesse, fera taxer d'aveuglement ou de méchan-ceux qui dans sa fraîcheur refusèrent de le voir et de l'aimer. nobles et aérés paysages! Ces *Bords du Loiret* surtout, et les *aux St-Nicaise*. « Je commence toujours une toile par le ciel », vait Sisley dans les notes que si utilement M. Adolphe Tavernier s communique; et au delà de la toute technique indication on se rend à chercher dans cette parole un symbole charmant.

§

e considérable ensemble d'**eaux-fortes originales** de six tes très différents, très inégaux, est d'un précieux enseignement. Pascal Forthuny, dans la préface qu'il a écrite pour le cata-e, note avec raison le grand sens de la lumière et la vigueur de Ch. Heyman. Je souscris aussi aux éloges que le préfacier décerne cossais Andrew F. Affleck, si souple et si exact, à M. Auguste e, qui nous dit si tragiquement le Rouergue, à M. Zeising, un lourd encore, toutefois, malgré le sincère effort qu'il tente pour er ses encres, pour éclairer ses fonds. Il ne faut pas non plus ester le beau métier de M. du Gardier. Mais les « illustrations » I. Ranft supportent mal ces délicats voisinages, détonnent dans nosphère recueillie et presque austère de cette exposition.

§

effort sincère dont témoigne l'**exposition** de M. Julien Bucas de ceux que doit noter le critique désireux de servir les jeunes tes. M. Bucas n'a pas encore échappé à la tyrannie impression-. C'est même dans des manifestations comme la sienne qu'on le plus nettement constater de quel poids opprimant pèse sur la uction actuelle la révolution d'hier, le poncif d'aujourd'hui. fatalité les jeunes, à cette heure, qui cherchent leur voie entre mérités de certains et l'éternelle réaction de l'école, s'inscrivent suite de Monet et de Pissarro. Ceux d'entre eux qui sont véritable-t « appelés » s'avertiront eux-mêmes, tôt ou tard, que le but est urs, plus près — ou plus loin.

§

lle Germaine Dawis signe : « Elève de J.-J. Henner ». Elle se pe. Ce n'est pas élève, c'est « ombre », qu'elle devrait dire. Sa té au maître de son choix va jusqu'à l'idolâtrie, sa docilité, jus-

qu'à la copie. Certainement — d'un peu loin toutefois — il ser impossible de distinguer du modèle la copie. On ne voit pas l'inté de telles répétitions. On déplore, car Mlle Dawis ne manque p d'adresse, le gaspillage qu'elle fait de son talent.

§

Le peintre Albert Besnard a donné, le 30 novembre, à l'univers populaire du faubourg Saint-Antoine, une **conférence sur Portrait**. C'est là une action de haute bienfaisance et dont il f féliciter et remercier le grand virtuose. Nul mieux que lui, si infor si maître d'un art où tant de fois il triompha, n'en pouvait analy les éléments, expliquer les lois. Il l'a fait avec une simplicité su rieure, aussi avec un bonheur d'expression qui n'était point p nous surprendre chez un esprit dont on ne peut méconnaître la d tinction et l'élévation, s'il est parfois permis de discuter ses directio Je réserve les opinions professées, les doctrines suggérées dans développements de cette conférence, et je me contenterai, aujo d'hui, d'en citer ce passage exquis :

« Le portrait est un drame qui se joue entre deux êtres, dont l semble passif, le modèle, tandis que l'autre est possédé d'une a vité faite d'instinct, de divination et de souvenir, c'est l'artiste. L'd passif se dérobe et ment à sa propre nature, qu'il déforme au pr d'un idéal qui n'est pas toujours le sien, mais celui de la foule d'une caste ; déclarant en cela le goût invétéré, et secrètement culti des signes extérieurs, auquel la mode accorde de si amples, m aussi de très éphémères satisfactions. Mais ce modèle, qui obs vis-à-vis de lui-même une si sévère discipline, a cependant des tractions et soudain par un geste, par un regard, dévoile et révèle particularités de son individu. Rapidement, il est vrai, une supr pudeur le ramène à la fiction, mais avec la même rapidité son a gonisteа enregistré le passage du vrai. C'est de cette minute éle que que naît la rancune du modèle envers son peintre. »

§

Puisque les peintres et les sculpteurs montrent aujourd'hui si lontiers leurs dessins, je souhaiterais qu'on pût voir, en belle lumi ceux que récemment j'admirais chez le peintre Dufrénoy. Ce gr coloriste, ce poète de la vie somptueuse des choses, est aussi uns puleux et pénétrant observateur de la vérité des visages. J'ai vu d son atelier, innombrablement, ces effigies d'humanité, simples ét où l'artiste avait concentré toutes ses forces ; têtes d'enfants, p blement suaves, têtes d'hommes, pensives, tristes, résistantes, r gées, — et cette vieille juive, hideuse et magnifique : elle est tout ruine et déjà la mort prochaine arrête sous les rides de la s figure le sourire qui confesse avec une insoutenable candeur tan

nsonges, mais on sent que le ventre caduc de l'Abominable est s encore des sept péchés. — Des dons si distants, celui de dire la des formes colorées, celui de dire la vérité intime des âmes, prént les termes extrêmes que l'artiste devra rejoindre et unir pour ever de se réaliser, totalement, splendidement.

§

e signale volontiers, à la prière de l'un d'eux, **le cas des frès Dabo**. Théodore Scott Dabo, venu de New-York à Paris depuis lques années, est un peintre de talent. Ses recherches de valeurs e lignes, son subtil sens de l'indiscontinuité et de l'unité de la ure, en dépit de la variété de ses aspects immédiats, ne sont pas sans logies avec la compréhension esthétique de notre Eugène Carrière déjà certains critiques ont cru pouvoir ainsi désigner Théodore tt Dabo : « le Carrière du paysage. » Au jeune artiste de justifier s l'avenir cet immense éloge. Mais on peut souhaiter que son ef- ne soit pas compromis par des difficultés morales avec lesquelles vait le droit de ne point compter; si son frère Léon, resté à New-k, « exploite » avec beaucoup moins de talent que Théodore la uvaille de celui-ci, et jette dans le public, grâce à l'identité des situres, une confusion qui peut, aux dépens de l'un des deux frères, éficier à l'autre, je crois bien faire en le disant.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

querelle du provençal. — Une Académie Provençale. — Le IIIe congrès de la *rie Prouvençalo.*

M. Emile Ripert avait publié dans la revue *le Feu* un article intiè : *les Destinées de la Provence*, et, comme il y dressait l'acte décès de la langue provençale, cet article n'a pas manqué de souer de nombreuses protestations. La plus véhémente a été celle de Edouard Aude qui a répondu, dans *le Feu*, à M. Emile Ripert un plaidoyer *Pour la Comtesse* (1).

M. Emile Ripert avait écrit :

a civilisation française nous a saisis. Bien que de vieille race proven-, notre langue naturelle est le français. Plus tard nous avons appris le ençal, mais nous le parlons peu ou mal. Je constate avec tristesse que e langue se meurt sur presque toutes les lèvres. J'en suis navré, mais t un fait. Pourquoi le nier à la fin de banquets bruyants? Il y a longps que la bourgeoisie l'a rejetée. Le peuple l'abandonne maintenant. s les villes c'est à peine si on l'entend; dans les villages les enfants ne le parlent plus; je dis cela, malgré ma vénération pour Mistral,

(1) On sait que *La Comtesse* est un poème des *Iles d'or* de Mistral, dans lequel ète déplore le sort de la Provence, comtesse déchue et prisonnière.

parce que c'est une vérité à laquelle il faut, hélas! que tous les jeunes Pr vençaux se résignent. Mistral, dans l'inondation française, est le derni sommet qui dépasse le flot trouble. Il ne faut point regretter qu'il ait lon temps résisté; l'univers en a reçu un accroissement de beauté; nous avo une raison de plus d'être fiers et solides pour les œuvres de l'avenir. Ma justement ce sont les œuvres de l'avenir que nous devons entreprendr non pas celles du passé que nous devons reprendre. Hélas! je le sais bie et il m'en coûte infiniment de constater la défaite, les félibres de 1860 co naissaient d'autres espérances. Ils chantaient, jeunes, hardis. Ils croyaie ressusciter toute une littérature. En fait leur œuvre a été utile et splendi Au moment où cette mourante va descendre au tombeau, voyez comme la parent magnifiquement. Elle sera ensevelie avec tous ses bijoux dans chevelure, toutes ses bagues à ses doigts; tous les peuples de l'unive seront conviés à ses funérailles. Hélas! ce n'en seront pas moins des fun railles...

Après ces constatations mélancoliques, M. Emile Ripert conclu en prédisant au provençal le sort du latin :

J'ai parlé avec tristesse, sans ménagement, de la mort du provenç Cette pensée funèbre n'était pas toute la mienne. Si le provençal meu c'est pour renaître à une vie plus haute. Il meurt, comme est mort le la quand il cessa d'être parlé; mais il participe déjà à l'existence lumineuse purifiée de ce même latin, devenu la langue de l'Eglise et celle des lettr Le Félibrige est l'Eglise provençale. Il convient que dans ses pompes et da son culte il conserve la langue religieuse, alors même que ses adeptes ne parleraient pas entre eux. Et de même les lettrés et les poètes de Prove doivent la reconnaître, la lire et l'écrire au besoin...

Ecoutons, maintenant, M. Edouard Aude :

La langue provençale ne se meurt pas, répond-il, et ne sera morte dans cinquante ans. La langue provençale reste ce qu'elle n'a mais cessé d'être : la langue du peuple, aussi nécessaire à son existence l'air qu'il respire, se modifiant avec ce peuple lui-même au cours des ten comme tout organisme qui vit, mais conservant sa physionomie propre, structure à elle, ses flexions particulières, sa morphologie, sa syntaxe, un mot tout son mécanisme... Depuis des années, on réédite les deux trois mêmes arguments pour prouver de manière irréfutable et scientifi que le provençal se francise. Le principal c'est qu'on dit : *la cheso*, *la m mito*, au lieu de dire : *la cadiero*, *l'oulo!* Qu'est-ce que cela prouve, sin que le vocabulaire provençal subit à la longue des modifications, dont c taines sont regrettables? Mais n'est-ce pas partout la même chose? A to tes les époques les écrivains de tous les pays n'ont-ils pas protesté contre envahissements de l'étranger? Le provençal a donné assez de mots français pour que celui-ci en fournisse quelques-uns à son tour. Deux l gues sœurs se ressemblent forcément, mais il n'empêche qu'un verbe fra çais transplanté en Provence subira immédiatement les lois de la conjug son provençale et c'est cela surtout qui importe... M. Ripert parle de qu'il ignore ou, mieux, de ce dont il ne se soucie pas.

e 11 septembre 1837, Stendhal écrivait dans *les Mémoires d'un Tou-e :* « Si jamais l'on établit le seul chemin de fer raisonnable, celui de is à Marseille, en dix ans, le patois languedocien et le patois provençal ent d'exister ». M. Ripert se montre aussi touriste, mais plus miséricor-ix que Stendhal lorsqu'il nous prédit la mort définitive du provençal s cinquante ans et qu'il se lamente sur ce fait que « le pays même de eille est traversé par une voie ferrée ». Que nous importe si dans les ons le peuple emploie le provençal !...

'oute la question, en effet, est là. Le provençal est une langue ntiellement, uniquement populaire, et il me semble bien que les tradicteurs ont raison tous les deux : M. Emile Ripert, porte-ole de la jeunesse bourgeoise et lettrée pour laquelle le provençal toujours une langue morte, qu'on ignore ou bien qu'on lit sans arler, M. Edouard Aude défendant les paysans, les marins, les tes gens des villes, pour lesquels, malgré l'école et le service mi-ire, le provençal est encore le langage naturel.

I. Edouard Aude cite très justement, à ce propos, que, lorsque ut *Mireille*, un Premier Président à la cour d'Appel d'Aix se t obligé de la traduire en vers français ! Mistral connaissait bien cet d'esprit de la bourgeoisie provençale. Dès le début de Mireille, il soin de dire qu'il ne chantait que « pour les pâtres et les gens *mas* ». Dans *les Iles d'or* éclate partout le même souci et l'on naît la magnifique virulence de son *Espouscado :*

Eh bien ! non ! Depuis Aubagne
Jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc,
Nous la garderons, qui qu'en grogne,
Notre rebelle langue d'oc !
Nous la parlerons dans les étables,
Aux moissons, aux magnaneries,
Entre amoureux, entre voisins ;
Nous la parlerons avec l'eau à la bouche
En détritant nos olives,
En pressant nos raisins.

. . . . . .

Mais, les aînés de la nature,
Vous autres, les gars hâlés
Qui dans l'antique langage,
Avec les filles vous parlez,
N'ayez peur : vous resterez les maîtres !
Tels que les noyers de la lande,
Rugueux, robustes, calmes, immobiles,
Pour tant qu'on vous exploite et tant qu'on vous maltraite,
O paysans (comme on vous nomme)
Vous resterez les maîtres du pays !

Environnés de l'ampleur

Et du silence des guérets
Tout en vaguant à vos travaux,
Toujours attachés à la terre,
Vous voyez, au lointain, comme des accidents du temps,
Passer la pompe des empires
Et l'éclair des révolutions :
Pendus au sein de la patrie,
Vous verrez les barbaries passer
Et passer les civilisations !

Dans sa vision prophétique le poète n'a pu se tromper. M. Ernest Ripert lui-même lui donne raison quand, à la fin de son article, il s'écrie : « Mais, d'ailleurs, qui peut prévoir ? Qui sait si, au moment où j'écris, il n'y a pas, dans quelque humble village, un petit paysan qui lit le soir avec fièvre *Mirèio* et qui médite obscurément d'écrire une autre ? »

Ce serait là, évidemment, la meilleure preuve que le provençal est toujours vivant.

§

Une autre querelle, à propos de la fondation d'une **Académie Provençale**, a surgi entre le journal *Prouvenço !* que dirige M. Pierre Dévoluy, capoulié du Félibrige, et la *Revue de Provence* que dirige M. P. Ruat. Ce dernier avait préconisé la création d'une Académie du « Gai Sabé » et en avait offert la présidence d'honneur à Mistral. Le poète répondit par une lettre que publia *Prouvenço* : lettre de refus, péremptoire, mais cordiale, dont le *Mercure* du 16 octobre, dans sa revue des journaux, a donné le texte provençal et dont voici la traduction :

Ami Ruat,

Sous le titre l'*Académie du « Gai Sabé »* et sous votre signature la *Revue de Provence* me propose d'elle-même comme futur président d'honneur de l'Académie provençale qu'il vous paraît nécessaire de constituer en Provence, en dehors et au-dessus du consistoire Félibréen — lequel, du reste, n'eut jamais la prétention d'être académie ni même société de secours mutuels. Pour toutes sortes de raisons, que je n'ai pas le temps de développer, je vous prie de ne pas me mêler aux propos et projets de cette fondation que je laisse à vos soins. Le Félibrige, ainsi que vous le savez, a célébré, il y a quelques années, son cinquantenaire de Font-Segugne. Il est libre que nous plantâmes là, comme disait Roumanille, fait encore assez belle ombre pour abriter les séances de ceux qui se disent les tenants du Gai Savoir. Et gardons-nous gaillards.

F. MISTRAL.

Le journal *Prouvenço !* fit suivre cette lettre d'une appréciation qui débutait ainsi :

Ces lignes, sévères et nettes comme la justice, se passent de tout c

taire. Pourtant c'est une chose étonnante qu'un poète, illustre entre et célébré par l'univers entier, soit forcé de se défendre lui-même re les entreprises d'on ne sait quels trafiquants de cigales et de diplomes oive correspondre familièrement avec on ne sait quels noircisseurs de er dépourvus d'orthographe. Sa magnanime et trop indulgente bonté t valu de tels ennuis. Mais le ridicule des tâcherons chicaniers et traîtres pour chercher querelle ou soutirer de l'argent, viennent côtoyer le rige franc et véritable, se dévoile aux yeux de tous : la lettre de ral en est un sûr témoignage...

. Ruat ne pouvait rester insensible à de telles « aménités » et s le n° d'octobre de sa *Revue de Provence*, il nous conte comt Mistral l'accueillit à Arles en lui demandant des nouvelles de adémie projetée et en lui disant : *Faites-en quarante, d'académ, si vous voulez, et encore cinquante freirié, jamais il y a assez d'associations félibréennes.*

ne telle déclaration ne concorde guère avec la lettre qu'on a lue haut et cette contradiction prouve que Mistral n'épouse que gré lui les querelles qui divisent le Félibrige. Officiellement, il se de soutenir l'organisation qu'il a créée, mais il se rend très bien pte de ce qu'ont d'étroit certaines de ses règles et il ne peut en oir à ceux qui s'émancipent. Le capoulié, au nom de la doctrine ralienne, excommunie M. Ruat, qui a osé rêver autre chose que onsistoire Félibréen et Mistral, rencontrant l'excommunié à Arles, e du Forum, l'invite à prendre le café et lui parle, en termes iaux, de l'association dissidente.

§

les se portent fort bien, du reste, ces associations dissidentes, si s en jugeons par le succès qu'a obtenu le **Troisième Congrès de la Freirie Prouvençalo**, qui a eu lieu à Toulon, en embre. Grande affluence, réception à la mairie, discours proal du maire, pose d'une plaque commémorant la belle défense peuple de Toulon qui, « en 1907, défendit, seul contre les Allends et les Piémontais, la ville, la Provence et la France », banrien n'a manqué à ces fêtes. Le quatrième Congrès aura lieu, née prochaine à Sisteron.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

edrich Nietzsche : *Werke, Taschen-Ausgabe*, vol. V à VII ; Leipzig, C. G. ann, à M. 4. — Erich Ebstein : *Lichtenbergs Macheden ;* Munich, Süddeutsche tshefte. M. 2,50. — Arthur Rimbaud : *Leben und Dichtungen ;* Leipzig, Insel-g, M. 6. — *Insel-Almanach,* auf das Jahr 1908 ; Leipzig, ib. id., M. 0,80. — *rne Sklaven,* sechs Kapitel Schauspielerelend von einem Clown ; Berlin, rheld u. C°, M. 0,50. — Les Albums pour enfants de Walter Caspari ;

Munich, Hans von Weber, éditeur. — *Die Opale*, 3e et 4e parties, Leipzig, J Zeitler (hors commerce). — Memento.

De l' « édition de poche » des œuvres complètes de Frédéric N sche trois nouveaux volumes nous sont parvenus. Ce sont deux recueils d'aphorismes et le *Zarathoustra*. De nouveau, Mme Foer Nietzsche a muni chacun des volumes d'introductions biographiq En tête d'*Aurore* nous trouvons une histoire de la maladie du p sophe et de sa première guérison en 1881, alors qu'il découvrit, le site admirable de Sils-Maria, un séjour d'été qui, après ses hi en Italie, lui convenait mieux que l'Allemagne. « Il m'a fallu ans, disait-il avec une nuance de plaisanterie (1869-75), pour r ma santé par une wagnéromanie passionnée, six autres années (1 1881) m'ont été nécessaires pour m'en délivrer et revenir à la sa En appendice à ce recueil on a ajouté quelques fragments rel « au présent et à l'avenir des peuples », et en particulier au s lisme. Ceux-ci sont extraits des papiers posthumes de Nietzsc datent de la même époque qu'*Aurore*. Le volume qui contie *Gai savoir* est intéressant surtout parce qu'il s'ouvre par une ve définitive du *Retour éternel*, cette œuvre à peine ébauchée qui voqua de si chaudes controverses. Présentée telle qu'elle est, ave 43 aphorismes, elle est le résultat, sans aucun maquillage sup des minutieuses études de textes entreprises par les philologu Nietzsche-Archiv. Mme Foerster donne dans sa préface un court ex du rôle que joua *le Retour éternel* dans la pensée de son frè reproduit en même temps un passage de M. Fr. Kœgel rela l'origine de cette conception. Les poésies de Nietzsche se trou également dans ce volume. Enfin, le tome VIIe de cette édi entièrement consacré à *Zarathoustra*, est augmenté d'aphori inédits qui peuvent aider à l'interprétation de l'œuvre « la plus sonnelle » de l'auteur. Certes, le temps n'est plus où Nietzsche, a envoyé la première partie de son poème aux amis anciens et veaux, pouvait s'écrier avec amertume : « Pour une bonne part ma pensée je n'ai trouvé personne qui possédât assez de mat d'esprit; Zarathoustra démontre que quelqu'un peut parler le distinctement possible, sans être entendu par personne. » Al philosophe prêchait dans le désert. Maintenant, les écrits de ses menteurs rempliraient une bibliothèque.

Lichtenbergs Mædchen. — L'esprit le plus distingu dix-huitième siècle allemand, si l'on envisage la période gœthienne, commence enfin à être jugé par nos voisins comme mérite. Ce n'est plus un simple « humoriste » que l'on range les catégories inférieures de la littérature et l'on s'aperçoit qu commentaires des gravures de Hogarth sont un travail de s ordre et sans intérêt pour nous, si on les met en parallèle ave

breux fragments laissés par Georges Christophe Lichtenberg. fragments, on les réimprime maintenant par cahiers, tels que les ssés l'auteur, et M. Maximilien Harden publie dans sa *Zukunft* aphorismes, auxquels il trouve une telle saveur de nouveauté tient à informer son public qu'ils ont été écrits plus de cent ans t Nietzsche. Ce n'est pas que ce moraliste soit un inconnu, même rand public, mais on l'avait classé parmi les petits maîtres, con- ément aux indications des manuels, et il a fallu que ses adeptes, l en eut toujours, fissent grand bruit autour de son nom, pour 'on se doutât enfin qu'il avait du génie.

singulier personnage, qui fut un mathématicien distingué et mployait ses loisirs à noter, en style très pur, ses réflexions sur le le et les hommes, eut une vie intime dont l'Allemagne d'aujour- a peine à accepter l'étrangeté. Ayant rencontré une petite fille endait des fraises dans les rues de Gœttingue, elle lui plut à un oint qu'il la prit dans sa maison comme ménagère, pour l'épou- nsuite en 1789. Elle fit le bonheur de son existence et il en eut eurs enfants dont deux fils qui, après sa mort, furent les pre- s à éditer ses œuvres. Mais, bien avant d'avoir connu cette petite hande qui s'appelait Marguerite, une autre fillette avait fait ses s. Celle-ci n'avait que treize ans lorsqu'il la connut, en 1777. était d'une beauté incomparable et d'une douceur infinie et ven- les fleurs sur la voie publique. Il se la fit amener par sa mère ois ans plus tard, après qu'elle lui eut fait de fréquentes visites, nstalla complètement chez lui. Mais cette idylle ne devait pas longtemps, car l'enfant mourut en 1782, à peine âgée de dix- ans. Cette mort causa au bon philosophe le plus profond in.

araît que, jusqu'à présent, les critiques allemands ignoraient oire de cet amour qui demeura profondément secret. Mais Lich- rg s'en était expliqué dans une série de lettres que M. Erich in vient de livrer à la publicité. Un petit volume orné d'un por- des plus expressifs nous parle de Lichtenberg avec infiniment té et rassemble tout ce qui a pu être découvert sur sa liaison a mystérieuse « petite fille ».

§

thur Rimbaud. — M. Stephane Zweig a écrit l'introduc- e ce recueil qui contient tout ce qu'il convient à un Allemand naître d'Arthur Rimbaud. Une biographie d'un peu plus de pages résume de copieux ouvrages de M. Paterne Berrichon et larges emprunts aux *Lettres*. M. K. L. Ammer s'est appliqué avail avec infiniment de sagacité. Sa traduction des *Poèmes* l'œuvre de Rimbaud presque au complet. A peine s'il a négligé

quelques pièces qui paraissaient par trop incompatibles avec le g allemand. Dans les vers certaines étrangetés de rythmes ont été heureusement imitées. Parfois la littéralité paraît surprenante et ne saurait faire meilleur éloge d'une version rimée. Excusons les quelques chevilles inévitables et certaines vulgarités de style n'ont pas gagné à passer en allemand. Il faudrait pouvoir cite entier telle pièce comme *les Chercheuses de poux*, pour montr soin et l'application extraordinaires qu'a mis M. Ammer à parach ce difficile travail. L'édition, très luxueuse et ornée d'une reproduc du buste de Rimbaud, fait le plus grand honneur aux éditeurs *Insel.*

Pour permettre au public de juger de leur activité durant l'a écoulée, ces mêmes éditeurs publient, comme ils ont coutume de à cette époque, leur **Insel-Almanach**. C'est, à la suite calendrier pour l'année prochaine, une petite anthologie des aut de la maison. Avec un orgueil très justifié; on a pu lui donner épigraphe empruntée à Goethe : « Mon héritage, comme il est veilleux et vaste : Le temps est ma propriété, mon champ de lab c'est le temps. » Parmi les « échantillons » — le texte dit « *proben* », comme s'il s'agissait de bonne cuisine — beaucou été empruntés à la littérature classique. Citons par exemple ces pages : « Les femmes dans les Conversations de Goethe. » Mais lettre de Nietzsche à Peter Gast est certainement la plus belle de ce musée. Ajoutons que les illustrations ont une valeur éga texte et que la couverture a été dessinée par F. W. Klenk Darmstadt. M. Antoine Kippenberg s'était chargé de faire le des morceaux publiés.

Moderne Sklaven. — Un anonyme qui signe « un clo étudie les rapports entre les directeurs de théâtres et les com et démontre que ceux-ci sont exploités par ceux-là. Les misèr prolétariat des planches sont peintes d'une façon très émouv mais le remède qu'indique l'auteur paraît difficile à appliquer une profession où les femmes sont en somme la majorité. L'id « syndicat » est incompatible avec la vanité du « M'as-tu-vu » e ne pourra jamais empêcher une « étoile » de faire la nique camarades. En Allemagne comme en France, ces mœurs sont à près les mêmes. L'Allemagne paraît même avoir certains avan sur nous. Le principe de la séparation des pouvoirs y étant plus r reux, l'influence des ministres sur les théâtres subventionnés peu près nulle. Les engagements des professionnelles paraissen moins scandaleux à Berlin et à Munich qu'à Paris. Personne l n'a besoin de demander la séparation de la prostitution et de l'

A l'occasion du jour de l'an, on ne saurait assez recomm les jolis albums pour petits enfants qu'édite la maison Han

ller de Munich. Ces **Leinen Bücher**, confectionnés sur le dèle des *Rag Books* anglais, sont souples et indéchirables, et se ent comme un mouchoir de poche. M. Walter Caspari dessine les mes et les bêtes, avec moins d'esprit que notre charmant Rabier, s sa naïveté dans l'exécution est peut-être plus à la portée des ants. Un alphabet et un cahier des poésies enfantines sont uminés de vives couleurs. Dans le même style, Mme Marie Lan-Schœller a peint « les favoris de baby ». Quel chemin nous ns parcouru depuis Oscar Pletsch !

§

Un volume double de plus de 200 pages in-4° orné de 10 hors-e clot la première année de **Die Opale**. M. Franz Blei y a ni les produits les plus variés de la littérature rare et curieuse. y trouvera une excellente traduction de Swinburne, par M. R. chard, et des sonnets de Verlaine, mis en allemand par M. K.-L. mer, du Corbière dû à la plume du même traducteur et aussi une édie inédite de Paul Claudel, dans une version de M. Blei, d'après manuscrit français. La littérature allemande est surtout représen-par des textes anciens, mais pour la partie rétrospective ce sont ore nos écrivains qui fournissent les pièces les plus importantes. nalons seulement des adaptations de la *Nuit et le moment* de nt Denon et de *la Matrone d'Ephèse* de La Fontaine. Comme s les volumes précédents, le directeur de la publication analyse lques ouvrages rarissimes empruntés à la littérature galante. e choix des hors-texte nous paraît moins heureux que précédem-t. Il faut croire que les éditeurs ont craint de montrer à leurs cripteurs des sujets trop libres. Le dessin de Beardsley, d'après avait déjà été publié ailleurs. Il y a bien encore un second dsley, du moins pourrait-on s'y tromper à première vue, mais il igné Otto zu Guttenegg. De même un Vallotton est signé G. La-eur. Il y a aussi un Goya signé d'un nom inconnu. Nous som-au pays de l'instar !

EMENTO. — Dans *Deutsche Rundschau* (décembre), M. E. de Wilden-h parle de Karl Frenzel, à propos du quatre-vingtième anniversaire de issance. Un article de lady Blennerhassett, la biographe de Mme de l, s'intitule « *Renaissance*, intermède du vingtième siècle ».

ddeutsche Monatshefte (décembre) publie des fragments d'une confé-e de Charles Spittler sur Nietzsche, que l'écrivain suisse (qui a connu onnellement l'auteur de *Zarathoustra*) a fait récemment à Munich. Willy Lang, en étudiant l'œuvre du romancier Edouard de Keyserling, uvient de ce que Gautier écrivait au sujet des *Poèmes en prose* de delaire.

Nord und Süd (décembre) contient un article de M. Hermann Jaenick le mariage de Luther. M. Max Krieg analyse le talent d'Ellen Key.

Dans *Das Literarische Echo* (1er décembre) signalons un article de M. F. Krause sur les écrivains de la Silésie.

Morgen (22 novembre) reproduit une étude de M. Georges Brandes s l'écrivain norvégien Alexandre L. Kielland.

Le baron de Berger signale dans *Oesterreichische Rundschau* (15 nove bre) les plus récents romans russes.

Politisch-Anthropologische Revue (décembre) plaide la cause des réf mes de l'habillement. M. E. Myrdacz croit que l'humanité occidentale s' bituera, peu à peu, à utiliser le Kimono comme seul costume. Seules les r sons de propreté pourraient militer en faveur des vêtements de dessous.

Deutsche Kunst und Dekoration (décembre) consacre son article de t aux décorations d'une église de Vienne édifiée sur les plans de l'archite Otto Wagner et dont les vitraux sont particulièrement curieux.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Francis Thompson : *Poems, Sister Songs, New Poems, Health and Holin* Burns and Oates. — Stephen Phillips : *New Poems*, 4 s. 6 d., John Lane. — H bert Trench : *New Poems* 6; s.; Methuen. — Dora Sigerson Shorter : *Colle Poems*, 6 s.. Hodder and Stoughton. — George C. Cope : *Poems*, 4 s. 6 d., El Mathews. — Lord Alfred Douglas : *The Pongo Papers and the Duke of Berw* 2 s. 6 d., Greening. — Memento.

Le 13 novembre à l'aube, Francis Thompson est mort, — à l'au l'heure de la mort dans son poème *Dream Tryst*, dit Mr. Wilf Meynell en terminant l'article ému qu'il a consacré dans l'*Athenæ* à celui qui lui dut les joies d'un foyer et d'une affection très no « Dans son cercueil, des roses furent mises, du jardin de Geo Meredith », roses adressées à « A true Poet, One of a small band et, sur la poitrine du défunt, la main de celle dont il avait divinem chanté les louanges déposa des violettes.

Sans doute, les amis dévoués qui entourèrent Francis Thomps pendant de longues années et jusqu'à ses derniers moments surent faire de poétiques funérailles, et sans aucun doute encore leurs reg s'adressent à l'homme comme au poète. Nous n'avons pas co l'homme qui laisse à ses amis le souvenir d'une personnalité uniq mais un sentiment de tristesse profonde nous a serré le cœur apprenant que Francis Thompson était mort. Car il fut l'un des p tes qui, en ces derniers quinze ans, nous a le plus troublé, un ceux que nous avons le plus admirés. Ne serait-ce que cette imp sion personnelle, nous tiendrions à ne pas laisser partir le poète, s le saluer. Pour beaucoup, ce nom sera perdu dans l'interminable l des disparus, et, quand ils l'ont rencontré, peut-être, au cours ces chroniques, rien ne les arrêta, rien ne les engagea à retenir syllabes très ordinaires. Et cependant, celui qui vient de mo prématurément, ne nous léguant que trois minces volumes de v laisse à la poésie anglaise un nom impérissable.

C'est en 1893 que parut, chez John Lane, le premier recueil des
rs de Thompson, et, par une fortune heureuse, les critiques, les
s après les autres, reconnurent que le nouveau venu était digne de
elque attention, et l'on alla même assez loin dans le dithyrambe.
ux ans après, le poète publiait *Sister Songs*, dont Mr. William
cher écrivit qu'« il n'existe pas dans la langue anglaise de poésie
is fantasmagorique », et il disait aussi que Shelley aurait *adoré*
poème.

Quand, après la lecture de ces recueils, nous eûmes la curiosité de
voir qui était ce poète extraordinaire, nous entendîmes conter
lui des histoires stupéfiantes : il avait connu des heures de tragique
sère, la vie l'avait secoué avec une cruauté extrême, et les détails
ient sordides. Mais, malgré notre désir de connaître mieux le
ète admiré, les années s'écoulèrent, avec les exigences de leur labeur,
nos sentiers ne se croisèrent pas. Depuis 1897, date où parut le
ume des *New Poems*, Francis Thompson n'a publié qu'un essai
la valeur et les effets de l'ascétisme, sous le titre de *Health*
d Holiness (Santé et Sainteté, 1905).

Les habituelles sources de renseignements biographiques sont
ettes sur son compte. Aussi devons-nous nous contenter de rap-
ter ce que raconte de son ami Mr. Wilfrid Meynell. Fils d'un
decin d'Ashton under Lyne, Francis Thompson ne fut l'héritier
ucune tradition littéraire familiale. Cependant, il eut un oncle qui,
rangs du clergé anglican, passa au catholicisme et dont le nom
inscrit sur la page de titre de « tracts » qui, excellents peut-être
'époque du mouvement d'Oxford, ne sont plus guère de mode à
eure actuelle. Francis Thompson fit cinq ans d'études à Ushaw,
lège situé près de Durham, où étudia aussi Lafcadio Hearn ; mieux
e dans des établissements plus renommés, il y put cultiver déjà
penchants personnels et s'adonner à la lecture des classiques et
maîtres de la littérature anglaise. Quittant Ushaw, il s'inscrivit
Owens College, Cambridge, pour commencer ses études médicales.
is la littérature le réclamait comme tout à elle et il marqua plus
nclination à méditer la *Religio Medici*, de Sir Thomas Browne,
à pratiquer l'art d'Esculape. Cette incapacité à satisfaire les désirs
ernels aggrava d'angoisses morales les souffrances corporelles
le tourmentaient déjà, et il apparaît qu'il ne put obtenir ses
lômes médicaux. Il est des existences qui se répètent étrangement
n seulement pour les expériences intellectuelles et morales, mais
ssi dans des détails inattendus de circonstances et d'incidents.
mme Thomas de Quincey, dont il s'était intimement assimilé l'œu-
e entier, Thompson eut à Manchester des crises de maladie ner-
ıse; comme de Quincey, il vint à Londres et il connut Oxford
eet comme « une marâtre au cœur de pierre » ; toute sa fortune,

comme jadis de Quincey, consistait en deux volumes, car il porta Eschyle dans une poche et Blake dans l'autre. D'autres rapproch ments sont possibles. Il fut contraint pour gagner sa vie d'accept des emplois incongrus; il fut ouvreur de portières, vendeur dans magasin de chaussures, et « coureur » de librairie. De ces avatars parlait avec une simplicité ingénue et franche, quand, un peu pl tard, des vers de lui qu'accepta et publia un mazagine lui valure des amis qui se mirent à sa recherche. C'est alors que, pour raffe mir sa santé chancelante, il alla passer quelque temps au monaste de Storrington, où plus récemment l'abbé Tyrrell chercha refuge. village charmant du Sussex a désormais sa place marquée sur carte de l'Angleterre littéraire, car c'est là que Francis Thomps développa soudain ses merveilleux dons de poète.

Il faudrait plus d'espace que nous n'en disposons ici, pour exp quer la valeur de la poésie de Francis Thompson. Sans doute réu ra-t-on en un ou deux volumes l'ensemble de l'œuvre du poète. Qu merveilleux recueil, celui qui contiendrait *Poems*, *Sister Son New Poems* et les vers épars encore dans les revues. Probableme aussi, il sera possible de donner un volume de prose qui contie drait *Health and Holiness*, la plainte portée par frère l'âne, corps, contre son cavalier, l'âme, avec la préface de l'abbé Tyrrel et un choix des articles qu'il publia dans *The Academy*, sous direction de Mr Lewis Hind, et dans *The Athœnœum*. Nous auro alors l'occasion de parler plus longuement du poète.

§

Voici des vers... des vers excellents dont nous pouvons recomma der la lecture à ceux que n'effraient pas les mystères de la prosod anglaise. Pourtant tout ce qui s'est publié de poésie en Angleter cette saison, n'est pas également admirable, mais nous procédons un choix rigoureux pour ne garder que les recueils dont no n'aurons que des louanges à faire. A quoi servirait de disserter, po des Français, sur de mauvais poètes anglais?

Les **New Poems** de Mr Stephen Phillips n'ont rien de nouvea pas même le titre, et l'on ne peut s'empêcher de regretter qu'u poète qui eut quelques accents heureux se montre aussi parfait ment incapable de se renouveler. Qu'un poète à ses débuts imite l aînés qui l'ont ému, ce n'est qu'un défaut passager, mais q Mr Phillips, dont on attendait de grandes choses, en soit maintena réduit à s'imiter lui-même, c'est là une constatation fâcheuse q ne présage rien de bon. Sans doute, l'auteur d'*Herod* et de *Marpes* a conservé ses qualités et son talent reste séduisant. Mais si ce tains poèmes, dont *Grief and God*, par exemple, ne sont pas inf rieurs au *Christ in Hades* de jadis, d'autres, et à coup sûr la tragéd

in acte *Iole*, sont de véritables déceptions. Votre lyre devient
mpier », Mr Phillips !
ans un récent recueil qu'il intitule aussi **New Poems**, Mr Her-
Trench révèle une puissanse poétique et intellectuelle en pleine
vité. On ne trouve dans ces morceaux rassemblés ni unité de
sée et de composition, ni unité d'impression sur le lecteur, mais
poésie essentiellement moderne, pleine de diversité, de musique
ée, d'une philosophie assez audacieuse ; et même si, parfois, on
out s'empêcher de penser à tel ou tel prédécesseur du poète, il
reconnaître à Mr Trench des qualités profondément personnelles,
alent robuste et souple qui est plein de promesse.
r George Meredith a écrit trois superbes pages de préface pour
Collected Poems de Mrs Dora Sigerson Shorter. L'illustre
e, que William Sharp, ou plutôt Fiona Macleod, salua respec-
sement jadis de « Prince of Celtdom », loue la noble sincérité
laquelle une Irlandaise transcrit les légendes de son pays et les
erstitions paysannes. L'esprit celtique fait à l'esprit saxon l'im-
sion d'être « irrésistiblement émotionnel, vaporeux aussi, fantas-
lointain, divorcé de la réalité », et il a recours au langage
ique pour exprimer ce que d'autres disent en simple prose. Les
impressionnent l'esprit celtique « comme la flamme d'une lampe
erse les paupières d'un dormeur » ; le symbolisme absorbe la
té, qu'on peut reconnaître cependant si l'on en prend la peine.
n peut dire sans se compromettre que les **Poems** de Mr George
Cope contiennent d'excellentes promesses. Il possède des dons
niables et sait comment il faut ressentir les joies de la nature ;
s il lui reste une qualité qu'il lui faut impérieusement acquérir :
d'être plus difficile envers lui-même, de savoir effacer, retran-
, corriger.
t à présent, quiconque connaît assez l'anglais pour apprécier les
sses des « nonsense rhymes » devra lire **The Pongo Papers**
d the Duke of Berwick, par Lord Alfred Douglas. Nous
mes loin du volume de *Poems*, que publia jadis le *Mercure*,
ceux qui lui feraient le reproche de se complaire à ces distrac-
s apparemment peu dignes d'un altier poète, lord Alfred Douglas
rque : « Du fait que j'aurais écrit de magnifiques tragédies, me
i-t-il interdit de m'essayer dans la comédie ? » Et il assure que les
nsense rhymes » sont pour le moins aussi difficiles à bien com-
r que le plus noble des poèmes épiques. En tous cas, ils ont le
ite d'être infiniment plus amusants.

EMENTO. — Dans l'impossibilité où nous sommes d'en donner à présent
ompte-rendu détaillé, nous tenons à recommander le récent ouvrage de
Joseph Aynard : *la Vie d'un Poète : Coleridge*, publié tout récemment
Hachette. C'est une claire et complète biographie critique qui prend

date en attendant le volumineux travail que prépare depuis si longtemps son aïeul Mr S. T. Coleridge.

Parmi les derniers volumes publiés dans la Collection Tauchnitz, n pouvons signaler: *The Grim Smile of the Five Towns*, un recueil d'agr bles nouvelles, par Mr Arnold Bennett; *Arethusa*, le dernier roman Mr F. Marion Crawford; *The Secret Agent*, un tragique récit de Mr Jos Conrad; *Laid up in Lavender*, une douzaine de jolies nouvelles Mr Stanley J. Weyman; le 3e volume de la *Short History of our T Times*, par Justin Mc Carthy, traitant des événements survenus entre 188 l'avènement d'Edouard VII; enfin, un nouveau volume de Lafcadio Hea *Glimpses of Unfamiliar Japan*, des esquisses qui raviront les lecte délicats.

Le nombre des traductions augmente sans cesse, et il en est, certes, d intérêt fort discutable. Toutefois, il faut mentionner *John Chilcote, M.* par K. C. Thurston, qui parut au *Figaro*, et, dans la collection de rom pour les jeunes filles, que publie la librairie Armand Colin, *Oncle Rad* par Mr Paul, traduit par Francine Charron, un récit dont la lecture ins une certaine joie de n'être pas jeune fille.

Nous avons reçu le premier numéro de *The New Quarterly*, une n velle revue trimestrielle de science et de littérature, dirigée par Mr. L mond Mc Carthy et publiée par l'éditeur J. M. Dent. Le sommaire, agréable, indique un « Triptyque de Bêtes » d'Arthur Symons, quelq bonnes pages de T. Sturge Moore sur Baudelaire, et une première s d'extraits des *Notes Books* de Samuel Butler, l'auteur de *Erewhon*.

Dans son numéro de novembre, *The Atlantic Monthly* célèbre le q quantième anniversaire de sa fondation par une série d'intéressants arti rétrospectifs.

The Fortnightly Review donne quelques très curieuses pages de Mr. L rie Magnus sur l'influence future de la poésie de George Meredith, belle étude sur le mouvement littéraire en Irlande, par Mr. G.-A. Birm gham, un article sur les lettres de la reine Victoria, etc.

Mr Austin Dobson publie un amusant poème dans *The Cornhill Ma zine*, où le consul anglais de Casablanca fait le récit du bombardement la ville par les vaisseaux français.

Aucun sommaire de revue n'offre autant d'intérêt que celui de *World's Work*. La diversité des sujets est extraordinaire et les illust tions fort bien choisies. Dans le dernier numéro, un article sur un théâ municipal à répertoire classique.

The Smart Set donne chaque mois en français une nouvelle ou récit b choisi, et supérieur au reste du sommaire, la plupart du temps.

Les numéros de décembre des magazines sont généralement fort augm tés de texte et d'illustrations, et parfois même doublés. Ce sont les *Chr mas Numbers*, dont le *Harper's* et le *Pearson's* sont des plus typiques

Le modernisme est traité dans la *Nineteenth Century Review* par Mo gnor Moyes, et dans l'*Albany Review*, par « A Scholastic ».

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Théâtre italien. La nouvelle tragédie de M. Gabriele d'Annunzio. M. Enrico ıdini. — G. Lipparini, *Poemi e Elegie*, Zanichelli, Bologne. — J. Dornis : *Le n Italien Contemporain*, Ollendorff.— Pierre de Bouchaud : *Giosuè Carducci*, pt. — Sibilla Aleramo : *Una Donna*. — Sfinge : *La Vittima*. — Memento.

epuis quelque temps, l'Italie littéraire se révolte contre la domi-ation presque absolue du théâtre français, qu'elle subit depuis de ues années. On fait coïncider cette révolte avec le réveil de la cience italienne et les victoires de ses chauffeurs dans quelques s internationaux. Les maisons d'automobiles accentuent ou exci-le réveil de la conscience artistique nationale, paraît-il. Leurs pes, plutôt que des voix rauques et lugubres, jouent des airs de ique, quelques-unes des « mélodies » si chères aux féroces stri de la péninsule. Elles traversent les villes, réveillant les échos ux, les échos du réveil de la conscience nationale, les trompettes ugement dernier de l'Italie qui veut sa place au soleil de l'art emporain ! L'Italie est fatiguée de se nourrir de littérature fran-, et de servir par là aux intérêts des écrivains d'en deçà des Alpes. a révolte théâtrale, par la complexité des intérêts que le théâtre it, et par l'âpreté marchande des entrepreneurs de spectacles, est s en ce moment la plus violente qui émeuve les plumes italiennes es et vieilles.

ans les grands quotidiens, les polémiques, les discussions, les utes au sujet d'un trust théâtral italien, compris dans le sens de ouveau nationalisme, se suivent et se ressemblent. M. Domenico a remarque de son côté que si la vie intellectuelle italienne était ralisée dans une seule capitale, le théâtre italien contemporain rait se montrer dans son ensemble, montrer l'ensemble de ses ts, et s'affirmer en puissance, plus qu'il ne lui est possible de le dispersé dans les sept capitales, devant les sept publics qui res-j'ajoute, si différents d'aspiration et de culture, malgré toute sion unitaire de la politique nationale. M. Domenico Oliva arque aussi que les meilleurs succès de la *Comédie Française* 907 sont inconnus en Italie. En effet, et quoiqu'on ne puisse pas er de « succès » de la *Comédie Française* pendant la dernière on, car elle n'en eut point, il est certain que les entrepreneurs ens de spectacles me semblent vraiment guetter à Paris la mise ente des pièces les plus superficielles, sinon les plus grossières, oulevard, pour les transporter au delà des Alpes, où elles se entent habillées de parisianisme afin d'établir un degré égal de ıption systématique du goût, entre Paris et ses colonies intellec-es: La voix autorisée de M. Domenico Oliva, dans cette lutte re l'état de « colonie » que des marchands sans nul scrupule d'art depuis longtemps à l'Italie, nous révèle encore une fois le véri-

table état des choses, et nous montre surtout que le rêve de ren-
sance théâtrale, poursuivi à Paris avec le noble acharnement de
théâtres de Plein-Air, ne peut rencontrer que le consentement
meilleurs, dans un pays qui a été jusqu'ici le débouché le plus av
tageux de l'industrie théâtrale boulevardière.

En attendant la renaissance, illusoire ou réelle, Rome s'appr
monter avec une troupe scénique exceptionnelle la dernière trag
de M. Gabriele d'Annunzio. Ce sera un événement, qui est atte
comme un événement national. Après la guerre déchaînée co
Plus que l'Amour l'année dernière, M. Gabriele d'Annunzio
devait un chef-d'œuvre, pour triompher définitivement des hosti
multiples, souvent lourdes et aveugles, des jeunes poètes et
jeunes bourgeois. **La Nave** (*La Nef*), que j'ai pu entendre pa
poète même, récitant admirable dans l'intimité opulente et chaud
sa villa de la Capponcina, à Settignano, sera l'œuvre triomphante
le crois, car les éléments nombreux, esthétiques et scéniques, de
tragédie de grand style sont superbement harmonisés. Le vers
damental italien, le vers de onze syllabes, tantôt puissant, ta
souple et insidieux, y prend tous les aspects rythmiques de la
sodie italienne, et révèle en images plastiques la plus profonde
plus belle tragédie, certes, du théâtre contemporain. La vision
d'une singulière beauté, car elle est dans l'abstraction pure, selo
principe absolu de l'Art digne de ce nom; elle est en dehors de to
les contingences de l'action commune, de toute grossièreté in
et point esthétique des détails de la vie réelle; elle évoque l'im
byzantine et catholique de la naissance de Venise. Le rêve n
révèle pas en un langage de paroles, il est scénique, terriblem
scénique, il se révèle en un langage incomparable d'attitudes
gestes, de situations tragiques, dramatiques et pathétiques,
enveloppent l'action dans une atmosphère de musique héroïqu
sensuelle, d'où la vision de Venise surgit, tel un triomphe de fl
mes sur un incendie perpétuel d'âmes.

La Nave est sans doute la plus parfaite tragédie vraiment «
diterranéene » que le théâtre de nos jours ait produite. Elle
tient l'exaltation lyrique de la mer, du *mare nostrum*, de notre
ceau de lumière vers lequel convergent, en effort idéal, les aspira
les plus nobles de notre jeunesse, qui de Paris crée avec ardeu
fédération intellectuelle méditerranéenne pour reprendre sa consci
millénaire de domination, et résister au nom de cette nouvelle
science aux impositions présentes du Nord, et à celles immanente
l'Orient, slave ou mongol. Le mouvement de renaissance tragi
si développé en France, comme chacun sait, depuis dix ans, tr
dans la dernière tragédie encore inédite de M. Gabriele d'Annu
un apport de poésie et d'âme extraordinaire. Un jeune music

lebrando da Parma, a composé la musique de scène de l'œuvre, ue chantée de *planus cantus*, qui semble remarquable.

ôté de d'Annunzio, quelques dramaturges italiens continuent leurs s de pensée ou de sentiment, et contribuent à la « nationalisation » r théâtre. Il y a les aînés, aimés du public, dont M. E.-A. est certes le plus important et le plus significatif. Il y a les s, qui cherchent leurs voies et leurs affirmations. Parmi les s, M. Tommaso Monicelli, auteur à attitudes socialistes, semble sser le public d'une manière particulière. Les autres, jeunes et sont encore moins remarquables, et de toute façon je ne saurais de leur art que je n'aime pas, et qui ne me semble pas appor- forces vives au renouveau théâtral, je ne dis pas général, mais particulièrement italien.

l, après M. d'Annunzio, M. Enrico Corradini s'essaye à la e tragédie. Ses tentatives sont très importantes. Le public les a omprises, car M. Enrico Corradini, polémiste ardent et homme s, rêve d'une organisation politique nationaliste en Italie, en ouverte avec le lourd triomphe des démocraties tapageuses et in- rtables, qui brûlent les plus étouffantes essences de l'humani- ne de la rue sur les autels consacrés à la sainteté de l'homme en et en casquette. M. Enrico Corradini est un aristocrate et un ialiste ; des socialistes l'ont reconnu tel dans **Charlotte Cor-** et n'ont pas admis l'œuvre, où une vision tragique hautaine velle de la créature révolutionnaire, poussée à son acte par sa e hellénisante, montre, selon l'idée de M. Enrico Corradini, est la force voilée de l'histoire qui détruit les barrières de la elle, et abîme les *dramatis personæ* de tout drame historique n rêve de mort et de gloire. C'est dans ce rêve perpétuellement velé à tous les carrefours de l'histoire que s'accomplit la trans- tion des êtres éphémères en êtres typiques, et c'est là que le doit chercher les « types humains » dignes de devenir par l'art rès tragiques.

Enrico Corradini poursuit son idéal, il médite et il réalise avec dmirable constance que rien ne peut détourner. Bientôt son moderne *Maria Salvestri* sera représenté en français, à lles et à Paris.

§

iteur Zanichelli, l'éditeur de Carducci, à Bologne, vient de r le dernier volume de poèmes de M. Giuseppe Lipparini. Ce **, Poemi e Elegie**, nous montre un aspect plus intime, plus n, du jeune et très noble poète, qui est en même temps un cri- avisé et un romancier subtil et élégant. Quelques livres de pparini, traduits par M. Hector Lacoche, le traducteur du

Roland furieux de l'Arioste, paraîtront bientôt en France. Il fa
revenir sur l'œuvre de cet écrivain, si peu ou si mal compris
l'auteur d'un livre superficiel, hâtif, dépourvu de toute idée g
rale et de tout sens esthétique, qui est le *Roman Italien Conte
rain* de Mme Jean Dornis.

Le défaut de compréhension de l'âme italienne contemporaine
vélé par les 300 pages de ce livre, est partagé en quelque sorte
le petit volume sur *Giosué Carducci*, que M. Pierre de Bouchar
fait paraître chez Sansot, et où, en dehors de quelques légères inc
titudes, on peut surtout regretter qu'il nous soit présenté un
ducci vu dans une vision historique semblable à celle désor
scolastique des critiques italiens.

§

Deux femmes, Mmes Sibilla Aleramo et Sfinge, font paraître
romans qui présentent des analogies très grandes, et qui, dévelo
dans des circonstances étrangement analogues, tendent à la cré
d'un type de femme libre, consciente, maîtresse de sa volonté
sa force. Le roman de Mme Sibilla Aleramo, **Une Femme**, es
cri puissant de révolte féminine, plus que féministe. Son « héroï
s'aperçoit de l'abîme qui la sépare de l'homme qui l'avait épousé
s'en éloigne, en lui laissant l'enfant. Elle ose ce que jusqu'ici
femmes osaient peu. Elle ose se regarder, se reconnaître, choisir
chemin en dehors de celui que le désir de se dégager des cha
familiales lui avait ouvert par le mariage. Elle brise la seconde cha
et laisse aux chaînons brisés une partie pantelante d'elle-même,
fant. Elle s'en va pour réaliser sa vie selon ses possibilités, qui
celles d'une intellectuelle. Sfinge aussi crée un type de parfaite
lonté de liberté. Dégagée de la famille, sa protagoniste suit son
min, qui est aussi celui d'une intellectuelle. Puisque les carr
ouvertes à l'activité d'une femme de la société ne sont point nomb
ses, paraît-il, les protagonistes de ces deux romans aboutissent to
les deux à la rédaction d'une grande revue féministe romaine
elles reconnaissent leur valeur et vivent leur vraie vie. Amédée, de
Victime, de Sfinge, rencontre aussi l'amour et donne l'en
Mais son bonheur ne dure guère. Elle est la victime de son a
comme elle le fut de sa famille. Elle chasse le nouvel intrus, et
tinue sa vie de liberté et de labeur, avec son fils, pour elle et
son fils.

Des femmes, passées à travers les mêmes épreuves, trouvent
raison d'être pour continuer à vivre, dans la piété ou dans la cha
ou bien elles dépensent généreusement dans l'amour sans nombre
sensualité inquiète, jusqu'à l'écrasement de la vieillesse. Les
protagonistes italiennes ont la possibilité de travailler, elles se r

n travaillant, et plus que des femmes fortes elles sont des con-
es sûres parce qu'audacieuses. Ce n'est pas là le type très supé-
et par cela même très étrange, de femme unique, que Mme de
-Point a composé avec tant de puissance logique et esthétique
les deux romans parus de sa *Trilogie de l'Amour et de la*
. La femme de *Un Amour* et de *Un Inceste*, toute nouvelle dans
érature, est celle dont la volonté est à tout moment plus forte
sort, et dont la force d'âme inébranlable est faite de la plus
onieuse, et jusqu'ici de la plus profonde compréhension psy-
gique de la sexualité, compréhension qui échappe naturellement
t lecteur superficiel ou lourdement traditionaliste. Dans *Un*
te, vaste poème en prose d'art et d'amour, « lle crée vraiment le
couple », selon la spirituelle expression de M. Henry Austruy.
ique vit toujours selon sa pensée, sans jamais connaître de dé-
ns, car elle a ce dogme de vie : sans regret et sans espoir. Les
gonistes de *Une femme* et de *la Victime* ne sont pas dans la
e stylisation d'un poème en prose, elles sont prises directement
la vie, toutes palpitantes. Elles affirment trop haut la victoire
r volonté sur toutes les contingences misérables de la morale
la simplicité traditionnelles, pour que leurs vœux restent sans
dans les milieux féministes italiens. Et on doit à Mme Sibilla
no d'avoir su créer un type de femme très complet, que la lit-
re italienne n'avait pas, analysé avec une subtilité psychologique
quable et très remarquée.

§

ENTO. — Giuseppe Venanzio : *Molini a vento*. Soc. Ed. « Avanguar-
Lugano. — Alexandro Coen : *Mentre cade la neve*. Nouvelles et lé-
hébraïques. « La Vita letteraria. » Rome. — Salvatore Farina :
ro di Donnina. Soc. Tip. Ed. Nazionale. Turin. — Térésah : *L'Al-
va*, drame en 4 actes. Soc. Tip. Ed. Nazionale. Turin. — Maria
di : *Le Solitarie*. Soc. Tip. Ed. Nazionale. Turin.
Alfredo Niceforo : *Lo Studio antropologico delle classi povere*,
olai. Florence. — Giorgio del Vecchio : *Sulla Teoria del Contratto*
. N. Zanichelli. Bologne. — Pierre de Bouchaud : *Goethe et le*
Lemerre. Paris.
rio Pica : *L'Arte Mondiale alla VIII Esposizione di Venezia* (avec
strations et 2 trichromies). Istituto Italiano d'Arti grafiche. Ber-

RICCIOTTO CANUDO.

RIÉTÉS

ah Bernhardt. Toute petite fille, cette grande femme est
dans le feu; ce fut là son premier masque de drame dont elle

fut débarrassée par un masque de lait assez semblable aux enc
plus parfumés, avec lesquels les actrices débarbouillent en sou
leurs visages d'agonie. Précipitée de trop bonne heure dans la g
comme dans les flammes d'un incendie féroce, *Elle* a continué i
pidement, ironiquement à se débarbouiller de tous ses fards, d
pâleur de ses joues, de la rougeur de son front, de ses rict
colère, de ses larmes d'angoisse, dans la crème fine de son luxe
faire la nique, tel un gamin de Paris passé empereur, aux
lences des parvenus de la Comédie Française ou de la Presse.
est-ce ? On ne sait pas. Une créature d'exception, par consé
un monstre ? Au fond, nous ne savons pas qui était César, m
ses *Commentaires !* Malgré ce qu'il disait de lui et les action
le soulignaient, il pouvait être un autre homme. Des personn
célèbres surgissent totalement différents du milieu qui les ont
més, mis en représentations. Dans un vrai conquérant, l'avent
mystérieux domine toujours et il est à la fois de toutes les r
de toutes les aristocraties. En certains siècles, Elle aurait por
diadème de Cléopâtre pour s'être laissé traîner nue dans le sa
l'aventure, n'ayant confiance qu'en ses propres charmes et ne vo
devoir son salut ou son royaume qu'à ses seules ruses. Elle ef
l'Aspasie politique maîtrisant des cerveaux de philosophes et de g
riers. Cependant en elle, de nos jours, éclate une œuvre lente
élaborée par des années de frivoles servitudes; elle devient le pr
somptueux d'une nouvelle méthode d'admiration : l'engouement
réclame à outrance et elle avoue en être la première victime.
peut-être une idole *qui revient,* ramenant les antiques vertig
prosternation devant la beauté, mais c'est aussi la moderne E
l'affiche dont la pomme offerte n'est qu'un idéal de papier do
serpent n'a plus la force de siffler, pris au piège éblouissant des
tés de la rampe, et elle pleure réellement des larmes fausses qui
« quand même ! » sa rédemption.

Son histoire a l'attrait d'un conte oriental. Elle est vieille co
le monde, cette histoire, car elle contient tous les contes mervei
depuis les *Mille et une nuits* jusqu'à l'enfantin petit *Chap
rouge* et elle demeure éternellement jeune, fraîche comme une
gination de fée. Chose presque incroyable, on la devine vraie sur
parce qu'elle est inouïe. C'est le costume assorti à la grâce de
qui l'a endossé. Cette femme ne pouvait vivre qu'en une perpé
apothéose. Tantôt elle triomphe d'un redoutable examen en mu
rant la simple fable des *Deux pigeons*, tantôt, ayant des pr
pour parrains, elle échoue, sans motif avouable, devant un pa
des rois de la critique. Disposant de la volonté de tous les ho
éminents d'une époque, on sent qu'elle n'a pas daigné gouverne
eux ; elle leur a préféré son caprice. Et ses caprices furent ceu

ns des lointains empires de Rome: elle lâchait des lions sur la
se humaine quand elle était de mauvaise humeur. D'ailleurs, elle
t raison. Persuadée de l'obscure inutilité de la vie, de sa vie
uissante qui serait courte (!), elle désirait au moins jouir de l'in-
ité de son présent et cueillir tout ce qui pouvait éclore de poésie
ouleversement des êtres et des coutumes. Elle ne chercha point
nner, mais s'étonnant avec violence des usages reçus, elle poussa
u'à la frénésie sa perception de tous les ridicules. Derrière le
que de la comédienne, on devine que la grimace de douleur ner-
e n'est certes pas feinte et qu'elle se révolte, en imitant sa mort,
e pas mourir tout à fait. Elle eut du génie avant d'avoir l'habi-
du génie.

our à tour écrivain, peintre, sculpteur, directeur de théâtre, mon-
se d'ours ou de baleine, dompteuse de tigres ou de ministres, ce
lle ne joue pas c'est la comédie, car les pires transformations sont
aison, son unique raison d'exister. Reine ou courtisane, jeune
ureuse ou sinistre sorcière, elle évolue normalement de prodiges
rodiges, vivant sa vie, usant sa particulière humanité et la forti-
de plus en plus dans d'extraordinaires avatars. Elle a joué, dans
ourgeoisie de l'existence quotidienne, des rôles beaucoup plus
x que ceux qui lui furent offerts sur la scène. Témoins ses
uements successifs à son inqualifiable famille, à ses cadettes
sières ou méchantes, à sa mère, cette si jolie mère proférant
reuses phrases comme celles-ci: « Ce que j'aime le plus, après
eur, c'est toi », à sa grand'mère, cette silhouette de macabre
lite réclamant la clef de sa malle au milieu d'un appartement
flambe, à son pays durant la guerre de 70, alors que, très frêle
e femme, elle dirigeait l'ambulance de l'Odéon. Il faut admirer
onté presque naïve, la revêtant d'allégories et brusquement se
ant en des fureurs subites de reine trop puissante que l'adula-
finit par alcooliser, sa course effrénée à la gloire dans le nou-
monde, toujours prête aux pires extravagances, parmi des foules
re sauvages, ses excentricités généreuses, souvent désastreuses
elle. (Lire le chapitre de la Baleine et de son cornac!) Vraiment,
nous la montre meilleure que son masque de récitante. C'est
re la petite fille tombée dans le feu essayant de se débarbouiller
une crème douce capable de changer en roses et en lis son pauvre
sanglant à force de rougir sous les cruelles gifles de l'impla-
gloire. Il faut donc s'arrêter et méditer devant cette femme,
qu'il convient de croire à sa réalité. Les temps ne sont plus en
ce où l'on voit se dresser de telles idoles forgées par l'admiration
discussion de tout un peuple. Les dieux s'en vont, chargés de
, les déesses les suivent nous laissant de ci de là quelques enfants
éros, très demi-dieux, probablement plus bâtards que demi-

dieux. Les poètes les plus notoires adoptent les demi-mesures p
leurs poèmes et les journalistes, ne vendant guère leurs articles, f
de la réclame à demi-tarif. Il faut se hâter, durant ce crépusc
d'aimer aveuglément cette entière idole réellement déesse par
beauté des lignes, sûrement princesse par ses gestes bienfaisants
irascibles et ne pas davantage lui marchander le joyau d'une certa
étoile qui n'est qu'un faible rayon de lumière, si on la compare
soleil de ses cheveux, à l'or de sa voix. Cette grande folle d'aventu
et cette petite fille, si humble dans sa maladive nervosité, ont
plus pour la nation française que bien des généraux morts inut
ment sur les champs de bataille. Puis *Elle* conserve cette indis
table force : elle vit et reflète, en ses ors de soleil couchant, le souve
d'une patrie très malheureuse, mais peut-être pour cela plus no

RACHILDE.

LA CURIOSITÉ

Cinquième et dernière vente Chappey. — Collections Thiébault-Sisson : Table modernes et Sculptures du Moyen-Age. — Collection M. Rikoff : Table anciens et modernes, Objets d'art et d'ameublement. — Ventes prochaines.

Ceux qui veulent bien suivre mes articles savent que les m
d'automne et d'hiver sont généralement de mauvais mois pour
grandes ventes. Un usage, déplorable d'ailleurs, s'est établi de
procéder aux dites grandes ventes que pendant les mois de printem
Et alors on se dépêche, on s'enfièvre, on souffle, on halète : les p
vres acheteurs n'en peuvent mais, et les malheureux commissai
priseurs meurent de fatigue. Tel M. Paul Chevallier qui, pend
vingt-cinq ans, se prodigua, organisa et dirigea de nombreuses ven
sensationnelles, et finit par succomber à la peine au cours des vac
ces dernières. Chacun regretta sa mort et ce ne fut que justice,
c'était un homme aimable.

Cependant, par une exception qui devrait se changer en règle, p
sieurs ventes de cette saison ont offert, ou vont offrir un réel inté

Ce fut, du 11 au 21 novembre, une cinquième et dernière ve
Chappey, les 23 et 30 novembre deux ventes Thiébault-Sisson,
décembre vente Léon Richet, du 4 au 7 décembre la vente Rikoff.
annonce, d'autre part, pour le 9 décembre, la vente Henri Chas
pour le 16 décembre, la vente Léon Gauchez, qui comprendra
superbe triptyque de Rubens, l'une des esquisses du grand tripty
de la Cathédrale d'Anvers. Enfin, le 18 décembre, sera dispersé
collection Robaut, remarquable par la présence de 22 peintures e
24 dessins de Corot.

La **Cinquième vente Chappey** comprenait 1164 nu
ros : faïences et porcelaines, éventails et montres, sièges et meub

atures et gravures. Elle produisit 212.000 fr. Tous ces objets ient pu composer un magasin de curiosités et lui faire honneur. Thiébault-Sisson est un de nos critiques d'art les plus compé-. Voici près de vingt ans que, dans le grave et copieux *Temps*, ge avec autorité et esprit la peinture contemporaine. Une **Col-ion de tableaux modernes** formée par lui ne pouvait laisser indifférent le monde des amateurs. M. Thiébault-Sisson rta, personne n'en doute, beaucoup de goût et d'éclectisme dans recherches et dans ses choix. En outre, il sied de lui savoir l'être revenu à une tradition qui se perd.

jourd'hui, les amateurs achètent de tout et forment ainsi des ctions qui ressemblent à des fonds de magasin. A leur encontre, hiébault-Sisson avait borné sa tâche à composer une galerie avec euvres des petits maîtres romantiques. Il a ainsi ressuscité des bien oubliés, dont quelques-uns, grâce à lui peut-être, vont ivrer un peu de faveur. A la vérité, la peinture de ces petits res n'a pas suscité des enchères très vives : la moyenne des a varié entre 200 et 300 fr. Du moins, ces prix sont honora-en comparaison de ceux auxquels hier encore on estimait cette ure.

pendant, dans la collection Thiébault-Sisson figuraient quelques es illustres : Delacroix, Géricault, Decamps, Troyon, Courbet, , Diaz, Tassaert, Monticelli.

Confession du Giaour, de Delacroix, monta à 4.100 fr. ; les *ers d'Ornans*, par Courbet, à 5.300 fr. ; la *Chasse au faucon*, Decamps et Eugène Lami, à 3.600 fr. ; le *Portrait présumé de ère de l'artiste*, par Monticelli, à 5.200 fr. Un Tassaert, la *ure*, fit 2.600 fr., un Renoir, *Portrait de femme*, au pastel, fr. L'ensemble de la vacation produisit 64.960 fr.

Thiébault-Sisson avait également formé une **Collection de lpture** du Moyen-âge et de la Renaissance. Elle fut dispersée novembre par MM. Lair-Dubreuil et Henri Bernier et donna tal de 72.337 fr. Un groupe en pierre du XIV^e^ siècle fut adjugé fr. ; une *Tête de vierge*, du XV^e^, revint à M. Mannheim pour fr. Le musée du Louvre acheta 1.800 fr. une *Tête de sainte eleine*, œuvre du XV^e^.

exposition de la **Collection Rikoff** avait naturellement attiré salle Georges Petit beaucoup de visiteurs.

is comment s'attarder à près de 400 numéros ? Il faut bien r borner son examen. On pouvait distinguer quelques beaux les, dont une commode Louis XVI du maître ébéniste J. Dau-e, une autre commode de F. Bury ; de jolis petits meubles-gnures, dont un de T. H. Riessner ; un ameublement de salon

Louis XV, recouvert en fine tapisserie, avec sujets pastoraux d'a
les dessins de J.-B. Huet.

Les peintures étaient aussi de choix. On s'arrêtait beaucoup de
la *Femme à l'éventail*, de Terburg. C'est de l'art solide et sérieux, u
peut-être un peu trop sec. A la vente, cette œuvre monta à 43.10
M. Muller donna 30.000 fr. des *Joueurs de quilles*, par Jean S
et Gérard Berck-Heyde, tableau plein de vie, de mouvement, de g
d'une composition amusante. Un paysage de Jacob Ruys
Chemin tournant dans la forêt, admirable de précision, de fin
et de fondu, fit 33.000 fr. La *Balayeuse*, par Pieter Janssens,
à 20.500 fr., *Lever de Soleil*, par Aert Van der Neer, à 28.100
Vue d'un canal en Hollande, par Van der Heyden, à 30.000 fr

Tout le reste atteignit de même des enchères fort enviables.
vente Rikoff produisit 1.844.873 fr. Les enchères les plus élo
furent mises sur les quatre *Pastorales*, tentures d'après J.-B.
(165.000 fr.) et sur l'ameublement de salon en bois Louis
recouvert de tapisserie Louis XV d'après les dessins de J.-B.
(102.000 fr.).

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÈCENTES

Histoire

A. Aulard : *Taine historien de la Révolution française ;* Colin. 3.50

Jacques Hérissay : *François Buzot, député de l'Eure ;* Perrin. 5 »

Nicoclès Kasasis : *La Macédoine et les Roumains ;* Stock. » »

François Toussaint : *Anecdotes Curieuses de la Cour de France sous le règne de Louis XV ;* Plon.

Joseph Turquan : *Du Nouveau sur XVII ;* Emile-Paul.

Teodor de Wyzewa : *Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses ;* Perrin.

Littérature

Honoré de Balzac : *La Femme et l'amour*, pensées recueillies par J. Bertaut ; Sansot. 1 »

Jules Bertaut : *Balzac anecdotique ;* Sansot. 1 »

Ch.-Th. Féret : *Poétesses normandes. Du Bidet au Pégase ;* Rey. 6 »

Maurice de Guérin : *Lettres à J. Barbey d'Aurevilly ;* Sansot. 1 »

Francis de Miomandre : *Visages ;* Bruges, Herbert. 4 »

Ph. Pagnat : *Enquête sur l'An*
« Pages modernes ».

Paul Reboux et Charles Müller : *manière de...* « Les Lettres ».

Madeleine de Scudéry : *De la f françoise jusques à Henry qu me ;* Sansot.

Ernest Zyromsky : *Sully-Prudho* Colin.

Musique

Jean Haustont : *Notation musicale autonome ;* Imp. de l'Ecole mun. Estienne.

Philosophie

M. Dugard : *Ralph Waldo Emerson, Sa vie et son œuvre ;* Colin. » »

Ch. Renouvier : *Science de la Mo* Alcan, 2 vol.

Poésie

A. Bout : *Pages de la Vie Idéale ;* Messein. 3 »

André Chénier : *Les Bucoliques*, publiées d'après le ms. origin. pa Maria de Heredia ; « Maison d vre ».

y : *Après le Rêve;* Messein. 3.50
Huot : *Le Missel de N.-D. des itudes;* Sansot. 3.50
Keats : *Poésies,* traduites par la de Clermont-Tonnerre ; « Mai-son du Livre ». 3.50
André Nepveu : *Pégase;* Sansot. » »
Jean Royère : *Sœur de Narcisse Nue ;* « La Phalange ». » »

Publications d'Art

llignon : *Scopas et Praxitèle ;* 3.50
Réja : *L'Art chez les Fous ;* « Mercure de France ». 3.50
J. Charles Roux : *Le Costume en Provence;* Lemerre. » »

Questions coloniales

affarel : *La Politique coloniale France de 1789 à 1830;* Alcan. 7 »
Marius-Ary Leblond : *La Grande Ile de Madagascar ;* Delagrave. » »

Questions religieuses

rd Le Roy : *Dogme et critique;* d. » »
Edmond Thiaudière : *La Conquête de l'Infini;* Fischbacher. 3.50

Roman

Berthaut : *Le Réveil ;* Flamma- 3.50
s des Gachons : *Le Roman de ingtième année ;* « Le Monde Il- é ». 3.50
Emeric : *La Confession d'une me du siècle ;* Messein. 3.50
g Finckh : *Le Dr aux Roses,* de l'allemand par François Ger- ; Messein. 3.50
Raycourt : *Dupecus ;* Stock. 3.50
e Gorki : *La Mère,* trad. de P. ky ; Juven. 3.50
Guillaumin : *Rose et sa parisien-* Calmann Lévy. 3.50
Keim : *L'Homme double ;* Li- rie Universelle. 3.50
Lafage : *La Chèvre de Pescadoi-re ;* Grasset. 3.50
Comte Léonce de Larmandie : *Le Diable en Cellule ;* Sansot. 3.50
L. de La Noë : *Susanne et les Deux Vieillards ;* Ollendorff. 3.50
Louis Lormel : *Tableaux d'Ame ;* Sansot. 3.50
Albert Rival : *Le Bosquet de Julie ;* Sansot. 3.50
Louis Thomas : *Yette ;* Sansot. 3.50
E. Toucas Massillon : *La Double Aventure ;* Ollendorff. 3.50
Jacques Trève : *La Robe d'Amour ;* Librairie Universelle. 3.50
André Tudesq : *Les Magots d'Occident;* Grasset. 3.50
Pierre Vernou : *Au creux des Sillons;* Delagrave. » »

Sciences

l Biottot : *Les Grands inspirés nt la Science : Jeanne d'Arc ;* marion. 3.50
J. Grasset : *La Responsabilité des Criminels;* Grasset. 3.50
J. Loeb : *La Dynamique des phénomènes de la Vie ;* Alcan. 9 »

Sociologie

Aslanian : *Les Principes de olution sociale;* Alcan. 5 »
es Goyau : *Ketteler;* Bloud. 3.50
Guyot : *Sophismes socialistes et s économiques ;* Alcan. 3.50
H.-G. Wells : *Une Utopie Moderne,* trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz ; « Mercure de France » 3.50

Voyages

Paul Alaux : *Notre-Dame d'Ephèse;* Sansot. 1 »

Divers

netz : *Un des aspects de l'illusion du joueur d'échecs ;* Numa Preti. » »

MERCVRE.

CHOS

lettre de M. Marcel Boulenger. — Un monument à Charles Guérin. — Sé- Alfred Jarry. — Un monument à Alfred de Vigny. — Folklore savoyard

et genevois (*suite*). — Hongrie et Grande-Roumanie. — Prix littéraires. — M romantiques. — *La Revue des Etudes Ethnographiques et Sociologiques*.— P cations du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Marcel Boulenger :

5 décembre 1907.

Monsieur,

L'un de vos rédacteurs, M. R. de Bury, relève un titre, *le Vieux cheur*, parmi une liste de livres pornographiques cités par moi au d d'un article de *l'Intransigeant*. Il y a là de ma part soit une coquille corrigée, soit une inadvertance. C'est *l'Almanach du Vieux-Marcheur* je voulais dire.

M. Henri Lavedan est un écrivain dont j'admire infiniment l'œuvr je serais bien fâché que l'on vît, par ma faute, l'un de ses ouvrag pareille compagnie.

Je vous serais obligé, Monsieur, de vouloir bien publier ma protesta J'en appelle pour ce faire à votre courtoisie, et vous prie de recevoir pression de mes meilleurs sentiments confraternels.

MARCEL BOULENGER.

§

Un monument à Charles Guérin. — Un comité vient de se co tuer en vue de l'érection, à Lunéville, d'un monument à Charles Gu mort si prématurément le 17 mars dernier. On sait la place qu'il avait dans la poésie contemporaine : celui qui, à peine âgé de trente-trois avait notamment donné *le Cœur solitaire*, *le Semeur de Cen l'Homme intérieur*, comptait parmi les poètes dont le talent autoris plus beaux espoirs.

Le Comité est ainsi composé, sous la présidence d'honneur de M. H çois Coppée, de l'Académie française :

Président : M. Maurice Barrès, de l'Académie française ;

Secrétaire : M. Henri Albert ;

Trésorier : M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*.

Membres : MM. Fernand Baldensperger, René Boylesve, Paul Br Pierre Bucher, directeur de *la Revue Alsacienne illustrée*, H. Chanta Francis Charmes, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, Edouard D J. Ernest-Charles, directeur du *Censeur*, Francis Jammes, Emile K doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy, Paul Fort, dir de *Vers et Prose*, Louis Ganderax, directeur de la *Revue de Paris* nand Gregh, Léo Larguier, Henri Mazel, Jean Moréas, Pierre Qu Henri de Régnier, J. Guy Ropartz, directeur du Conservatoire de N Charles Sadoul, directeur du *Pays Lorrain* et de la *Revue Lorraine trée*, Emile Verhaeren.

Le monument, dont l'exécution a été confiée à MM. Horace Dai Lachenal, sera inauguré dans le courant de l'année 1908.

Les souscriptions sont reçues par M. Alfred Vallette, trésorier du c au *Mercure de France*.

§

Sépulture Alfred Jarry. — Comme nous l'annoncions dans

son du 16 novembre, en publiant la première liste des souscripteurs, iscription a été clôturée le 5 décembre dernier. Nous avons reçu les es suivantes :

ugène Fasquelle....	20 »	M. Marcel Batilliat.....	5 »
d. van Bever.....	5 »	M. Tristan Leclère.....	5 »
Gaston Danville.....	20 »	M. Paul Léautaud.....	5 »
lexandre Cohen....	5 »	M. F.-A. Cazals.....	5 »
.....	10 »	M. Henry de Bruchard....	5 »
uis Lormel.....	20 »	M. Stuart Merrill.....	20 »
ndré Fontainas.....	20 »	M. Pierre Blaché.....	10 »
les Renard.....	20 »	M. Jean Norel.....	10 »
élicien Fagus.....	5 »	M. Paul Valéry.....	20 »
eorges Polti.....	5 »	M. Henri Albert.....	10 »
ndré Lebey.....	20 »	M. Henri Mazel.....	5 »
arles Hotz.....	5 »	Anonyme	5 »
Odilon Redon	10 »	Total.....	315 »
x Hallet.....	20 »	Report de la première liste	400 »
iernaux.....	10 »		715 »
arles-Henry Hirsch.	5 »		
cien Descaves.....	10 »		

e somme est suffisante pour subvenir aux frais soldés et aux dépenses es- La sépulture d'Alfred Jarry est au cimetière de Bagneux, 23e on, 5e ligne, 25e place.

§

monument à Alfred de Vigny à Paris. — Alfred de Vigny sa statue à Paris. Dans ce but, un comité, qui réunit les noms de Anatole France, François Coppée, Catulle Mendès, vicomte Melchior güé, Jules Claretie, Adolphe Brisson, etc., vient de se constituer sous sidence de M. Léon Dierx, avec MM. Robert Eude et de Waleffe e secrétaires, et comme trésorier M. Tréfeu, directeur de la Marine ande au ministère de la Marine.

uvre, exécutée par le statuaire José de Charmoy, est terminée.

souscriptions doivent être adressées à M. Tréfeu, 97, rue de Passy, s, ou au *Mercure de France,* qui les lui fera parvenir.

§

klore savoyard et genevois (*suite*). — M. Louis Dumur nous e la lettre suivante :

Mon cher Vallette,

. van Gennep, dans le *Mercure* du 16 novembre, se livre à d'intéressantes ations sur la question du dialecte savoyard-genevois. Permettez-moi d'y à mon tour.

approchement des patois parlés dans la Suisse romande, en Savoie et dans ions voisines en une parenté dialectale plus ou moins étroite ne me paraît le que si l'on fait la distinction entre les dialectes suffisamment différenciés et iétés locales d'un même dialecte. La langue parlée à Genève, en Savoie, pays de Gex, etc., est une seule et même langue, très différente de celle par exemple, dans le canton de Vaud. Chacune, sans doute, a ses variétés, a le patois de la campagne genevoise, celui du Chablais, celui du Francigny,

comme il y a celui du « gros du Vaud » et celui du vignoble vaudois,— mais c
cune aussi a son unité, aisément discernable au vocabulaire, à la syntaxe, à l'acc
Les études à ce sujet sont du reste embryonnaires. Hatzfeld et Darmesteter grou
les patois romands de Suisse, ce qui est au moins inacceptable pour Genève,
doit être rattachée à la Savoie, au pays de Gex, au Bugey et à la Bresse. Bru
plus circonspect, dit : « D'une façon un peu plus précise, on peut dire que la la
d'oïl offre cinq grandes divisions : le groupe de l'Est, correspondant au bour
gnon..., etc. ». C'est un rangement très vaste. Les autres dialectes d'oïl s
d'après Brunot, le picard, le normand, le poitevin et celui dont le domaine c
prend la Champagne, la Brie, l'Orléanais, le Maine, le Perche et l'Ile-de-Franc
qui a donné le français littéraire.

Si j'ai cru pouvoir avancer que Genève et le Genevois devaient être consid
comme le centre du dialecte dit savoyard, c'est qu'à l'époque de la formation
roman, soit, si l'on veut, dans les deux ou trois siècles antérieurs aux prem
textes romands que nous connaissons, — le refrain du diocèse de Soissons, les
saires de Reichenau et de Cassel, et les serments de Strasbourg,— Genève était
grande cité, capitale du premier royaume de Bourgogne, puis ville impériale,
ville épiscopale, alors que la première mention faite de Chambéry, à titre de si
seigneurie, est du onzième siècle, et qu'Annecy, plus vieille, mais sans importa
n'est fortifiée qu'au xe siècle, et précisément par les comtes de Genevois, pour
vir de refuge à l'un d'eux après son expulsion de Genève.

Quant à la question de l'écu patagon — ou patagan — n'étant pas numism
je la laisse de côté. J'avais recueilli le renseignement dans Blavignac, et après
lettre de M. Caussy et la note complémentaire dont vous l'avez fait suivre,
tiens provisoirement pour exact. Cela d'ailleurs n'a pas d'importance ; il s'
sait, vous vous en souvenez, de fixer le sens du mot *patagan ;* or, il est ce
qu'à Genève ce mot, qui est encore employé, signifie *grand*. On dit : Quel
gan ! pour : Quel géant ! Quel gaillard ! Il est certain, également, qu'on ide
volontiers, à Genève, *patagan* avec *patagon*. Maintenant cette étymologie est
juste ? je n'en sais rien. Elle est possible, comme il est possible aussi que
assimilation soit postérieure à la formation du mot.

M. Van Gennep cite, dans sa lettre, la fameuse formule genevoise de l'*em*
Empro, giro, carin, caro, dupui, simon, carcaille, brifon, piron, labordon, t
foille (pron. follhe ; lat. folia, ital. foglia, franç. feuille), moille (pron. mollhe
té clu. A part les mots « tan té foille moille » qu'il faut traduire sans doute
tant est feuille molle ou mouillée, cette formulette, qui doit remonter assez
est restée indéchiffrable. Blavignac, qui en propose une traduction contes
faisant des mots *carin, caro*, jusqu'à *labordon* des noms propres, lui assigne co
époque le treizième ou le quatorzième siècle. Pour des raisons qu'il serait trop
d'exposer, je ne la crois cependant pas si ancienne.

Tout à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Hongrie et Grande-Roumanie.

Ce 25 novembre 1907.

Cher Monsieur,

Dans un article consacré à l'étude de la vie et des œuvres de B. P.
deu, M. Craiovan a laissé glisser une légère erreur que je me perm
de relever. Il dit en effet :

« ... Il fallait procéder à une enquête embrassant tous les pays de la
roumaine : la Roumanie, *la Hongrie*, la Bucovine, *la Macédoine*, la
sarabie et *l'Istrie*. »

Je ne sais pas ce que penseront les istriotes italiens et les slav
Macédoine d'être ainsi englobés dans la Grande-Roumanie. Mais je
drai la liberté de faire remarquer que les statistiques les plus dign
confiance n'accusent en Hongrie qu'une population roumaine de 4 mi
— sur 10 de Hongrois, et 5 de Slaves, d'Allemands, etc. Il me semble

eu prématuré de classer la Hongrie parmi les pays de langue rou-
ie.

compte sur votre esprit de justice pour donner place dans le *Mercure* tte rectification nécessaire. En vous en adressant par avance tous mes rciements, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distin-

F. DE GERANDO.

§

rix littéraires :

adémie Goncourt. — On sait qu'elle s'est complétée récemment par la nation de M. Jules Renard, succédant à J.-K. Huysmans. Elle attribue année son prix de 5.000 francs à M. Emile Moselly, auteur de *Terres aines.*

Vie Heureuse. — Prix de 5.000 francs à Mme Colette Yver, pour ses *cesses de Science.*

rix Nobel. — Attribué à Rudyard Kipling (190.523 francs).

§

uses romantiques. — Nous publierons dans le courant de janvier volumes in-8, 7 fr. 50 chacun, ainsi composés :

Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, nger, Lamennais, Sainte-Beuve et Mme d'Agoult. — Portraits d'Hor- Allart de Méritens d'après le tableau de Ducis ; portraits d'Antoine ult de Chateaubriand, de Béranger, de Mme d'Agoult, d'après des aux ou gravures du temps. — Autographes de Talma, Marie-Joseph ier, Chateaubriand, Béranger et Mme d'Agoult.

Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve, avec ntroduction et des Notes de Léon Séché. — Portrait d'Hortense Allart éritens d'après le médaillon de David d'Angers.

sera tiré des deux ouvrages un nombre d'exemplaires sur japon impé- chine et hollande, *strictement limité* à celui des souscriptions qui nous t parvenues au plus tard le 25 décembre. Prix des deux ouvrages *souscriptions ne sont reçues que pour les deux volumes à la fois*) : : 60 fr. ; Chine : 50 fr. ; Hollande : 40 fr.

§

. **Revue des Etudes Ethnographiques et Sociologiques**, dont e indique clairement le but, publiera son premier numéro en janvier ain. Les matières de cette publication mensuelle, qui a pour directeur . Van Gennep, seront réparties suivant quatre rubriques : 1° mémoires icles de fond ; 2° descriptions d'objets, courtes communications, cor- ndance ; 3° bibliographie ; 4° renseignements concernant les personnes, stitutions, les congrès, etc. La langue de la revue sera de préférence nçais ; mais l'anglais, l'allemand et l'italien y seront également admis. nement annuel : 20 fr. pour la France, 22 fr. pour l'étranger. Paul ner, éditeur, 68, rue Mazarine, Paris).

§

blications du « Mercure de France » :

E UTOPIE MODERNE, de H.-G. Wells, traduit par Henry-D. Davray et

B. Kozakiewicz. Vol. in-18, 3 fr. 50. (Il a été tiré 7 hollande à 10 franc

Le Problème du Style, par Remy de Gourmont, nouvelle édition refond et augmentée (*Le Problème du Style. La Nouvelle Poésie française. Questions d'Art. La Langue française et les Grammairiens. La Dispute l'Orthographe. Notes et Commentaires*), avec une préface et un index noms cités. Vol. in-18, 3 fr. 50.

L'Art chez les Fous, par Marcel Réja (*Le Dessin, La Prose, La P sie*), avec 7 planches hors texte et 19 dessins. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

Monsieur le Directeur,

Le sottisier du dernier *Mercure* cite la phrase suivante tirée du *Courrier Eu péen* du 16 août : « Cette brochure était écrite en russe et je ne connais auc langue slave, pas plus le russe que le hongrois. »

M'étant reporté au numéro indiqué, j'ai bien, en effet, constaté la présence d phrase en question, mais elle figurait dans une lettre adressée à la rédaction, l'accompagnait d'une note ainsi conçue : « Le hongrois n'est pas une langue slav La « sottise » signalée par le *Mercure* n'était donc pas le fait du *Courrier Eu péen*, qui la relevait, au contraire.

Veuillez agréer...

UN COLLECTIONNEUR DU « COURRIER EUROPÉEN ».

Puis, c'était un capitaine, le bras gauche arraché, le flanc droit percé jusqu' cuisse, étalé sur le ventre, qui se traînait sur les coudes. — Émile Zola, *la D cle*, p. 272, éd. Flammarion.

Lia, voyant qu'elle avait cessé d'avoir des enfants, donna Zelpha sa servan son mari, — qui conçut et accoucha d'un fils. — R. P. de Carrières, *Comm taire littéral sur la Sainte Bible.*

Le malheureux fut atteint grièvement et, s'il n'est pas aujourd'hui compl ment défiguré, il est borgne, puisqu'il a irrémédiablement perdu l'œil gauche Marreaux Delavigne, *le Journal*, 26 novembre.

M. Guillemot, cultivateur à Helléan, près Josselin, en charruant, tenait son f chargé. Le coup partit et atteignit le malheureux laboureur au bas-ventre, qui tué. — *Le Matin*, 24 novembre.

— Ah ! si vous aviez pu entendre pendant plusieurs mois les hurlements d malheureux dont l'œil n'était plus qu'un moignon sanguinolent. — *Le Journal* novembre. Compte-rendu d'une plaidoirie de Me Decori.

FORCE VIRILE rendue aux deux sexes et à tout âge grâce comprimés et exilir Diavolo. — (Annonce d divers journaux.)

Là-bas... je préparai un ouvrage... j'étudiai... les conflits de races... je pr cinq cents clichés, etc. — Charles Géniaux, *Comment on devient romancier. Revue*, 1er décembre.

Je me rappellerai toujours le grand plaisir que m'a causé l'annonciation d bonne nouvelle. — Myriam Harry, *La Revue*, 1er décembre.

Est-ce un lapsus calami de la part des typographes ou de la mienne ? — *L'E d'Oran*, 2 décembre.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES

(1907)

—

V — Nº 229. — 1er JANVIER

ANDA DE SACHER-MASOCH..	*Confession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch*.....	5
BERT VERWEY.....	*L'Orientation de la Littérature hollandaise*.....	33
RIE DAUGUET.....	*Les Pleurs de la Vigne*, poème.....	43
.....	*Une Amie de Sainte-Beuve. Lettres, Entretiens et Souvenirs*, publiés par M. Jules Troubat (fin).....	46
TAVE MAUS.....	*L'Art au Salon d'Automne*.....	60
ORGES GRAPPE.....	*Quelques notes sur le Symbolisme*...	70
NOLD V ANGENNEP.....	*Le Musée ethnographique de Cologne*.....	78
MY DE GOURMONT.....	*Un Cœur virginal*, roman (VI-IX)...	83

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des ateurs : XXXV. Les Cloches*, 109. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 112. — HILDE : *Les Romans*, 116. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 120. — EDMOND THÉLEMY : *Histoire*, 123. — DOCTEUR ALBERT PRIEUR : *Sciences*, 129. — JEAN EL : *Questions militaires et maritimes*, 133. — CARL SIGER : *Questions cololes*, 137. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 143. — R. DE BURY : *Les rnaux*, 147. — A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres*, 151. — CHARLES MORICE : *moderne*, 153. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 157. — AUGUSTE MARGUIL- : *Musées et Collections*, 161. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 166. — RY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 170. — MARCEL MONTANDON : *Lettres roumes*, 174. — P.-G. LA CHESNAIS : *Lettres scandinaves*, 178. — MASSON-FORES- : *Variétés : Les Origines de Racine*, 183. — MERCVRE : *Publications récen-* 186 ; *Echos*, 188.

V — Nº 230. — 15 JANVIER

TOINE MORSAIN.....	*Quelques antécédents de Saint-Just. Dossier disparu. Œuvres inconnues*.....	193
RY-D. DAVRAY.....	*Le Mouvement littéraire anglo-canadien*.....	211
LARGUIER.....	*Poésie*.....	229
ANDA DE SACHER-MASOCH.	*Confession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch* (suite)....	231
BERT MAIRE	*Un Essai de classification des « Fleurs du Mal » et son utilité pour la critique*.....	260
MY DE GOURMONT.....	*Un Cœur virginal*, roman (X-XIII)..	281

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : XXXVI. Grands hommes*, 308. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes* 310. — RACHILDE : *Les Romans*, 315. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 31 — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 323. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 327. JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 331. — GASTON DANVILLE : *Psychologie*, 3 — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 339. — R. DE BURY : *Les Journaux* 343. — A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres*, 347. — JEAN MARNOLD : *Musiq* 349. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 354. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique Bruxelles*, 359. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 362. — E. SÉMÉNOF *Lettres russes*, 366. — WILLIAM RITTER : *Lettres tchèques*, 370. — JEAN DOLE G. HUET : *Variétés : Eugène Carrière. L'Invention des lunettes d'approche*, 3 — MERCVRE : *Publications récentes*, 380 ; *Echos*, 380.

LXV — N° 231. — 1er FÉVRIER

RICCIOTTO CANUDO.....	*Giosuè Carducci*.....	3
LUCIEN ROLMER.....	*L'Eté*, poème.....	4
LAURENT TAILHADE.....	*La Noire Idole. Essai sur la Morphinomanie*.....	4
WANDA DE SACHER-MASOCH.	*Confession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch* (suite)....	4
PIERRE DE BOUCHAUD.....	*L'Hymen de la Nymphe*, poème.....	4
GABRIEL BOISSY.....	*Les Spectacles de plein-air et le Peuple*.....	4
REMY DE GOURMONT.....	*Un Cœur virginal*, roman (XIV-fin)..	4

Revue de la Quinzaine. — REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogu des Amateurs : XXXVII. Sages-femmes*, 494. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèm* 498. — RACHILDE : *Les Romans*, 502. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 5 — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 511. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Hi toire*, 514. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 519. — CHARLES MER *Archéologie, Voyages*, 523. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 527. — LO LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 532. — JACQUES BRIEU : *Eso risme et Spiritisme*, 536. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 542. — R. BURY : *Les Journaux*, 546. — A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres*, 550. HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 552. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italienn* 557. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 561. — F. DE GERANDO : *Lett hongroises*, 566. — MERCVRE : *Publications récentes*, 569; *Echos*, 571.

LXV — N° 232. — 15 FÉVRIER

CHARLES MORICE.....	*Paul Cézanne*.....	
CHARLES BAUDELAIRE.....	*Quelques lettres*, publiées par M. Henri Cordier.....	5
GABRIEL VOLLAND.....	*Pastels anciens*, sonnets.....	6
JOHANN-WOLFGANG GŒTHE (G. POLTI ET P. MORISSE *trad.*).....	*Paralipomena*.....	
ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT.....	*Une Aventurière des Lettres au XVIIIe siècle : Mme de Villedieu*.....	
PIERRE VIERGE.....	*Les Lectures de Bonaparte en Egypte.*	
WANDA DE SACHER-MASOCH..	*Confession de ma vie. Mémoires de de Mme de Sacher-Masoch* (suite)..	

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues: Dialogues Amateurs : XXXVIII. Prédictions*, 684. — PIERRE QUILLARD: *Les Poèmes*, 6

ACHILDE : *Les Romans*, 691. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 694. — OND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 698. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 702. — VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 707. — GABRIEL RENAUDÉ : *Les Bibliothèques*, 711. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 714. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 719. — A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres*, 723. — HENRY GAUTHIER-VILLARS : *Musique*, 725. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 729. — HENRI ERT : *Lettres allemandes*, 732. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 736. ÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 740. — DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres grecques*, 745. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 749. — LUCILE DUBOIS : *France à l'Étranger*, 755. — RICCIOTTO CANUDO : *Variétés : Les Fouilles nboise*, 759. — MERCVRE : *Publications récentes*, 762 ; *Echos*, 764.

XVI

N° 233. — 1er MARS

ARLES BAUDELAIRE..... *L'Esprit et le style de M. Villemain*, publié par M. Jacques Crépet..... 5
-CHARLES CROS..... *Poésies*..... 30
IL LOUIS..... *L'Allemagne d'aujourd'hui*..... 33
ARLES DERENNES..... *H.-G. Wells et le peuple Marsien*... 48
RED DE BENGOECHEA.... *L'Offrande*, poème..... 60
MESSET..... *M. Albert Verwey et l'Imagination*. 62
NDA DE SACHER-MASOCH. *Confession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch* (suite).... 71

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des auteurs : XXXIX. Impôts*, 105. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 108. — CHILDE . *Les Romans*, 112. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 117. — EDMOND ATHÉLEMY : *Histoire*, 121. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 126. TEUR ALBERT PRIEUR : *Psychiâtrie et Sciences médicales*, 130. — JEAN NOREL : *estions militaires et maritimes*, 134. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 139. CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 145. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 149. A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres* 152. — HENRY GAUTHIER-VILLARS : *Musique*, 156. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 159. — GEORGES HOUD : *Chronique de Bruxelles*, 165. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, . — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 176. — E. GOMEZ-CARRILLO : *Lettres espagnoles*, 180. — ALFRED MORTIER : *Variétés : L'Exposition internationale Beaux-Arts à Monte-Carlo*, 184. — MERCVRE : *Publications récentes*, 185. — *hos*, 187.

XVI

N° 234. — 15 MARS

RIUS-ARY LEBLOND..... *La Philosophie de M. Félix Le Dantec*..... 193
NRI DE RÉGNIER..... *Le Divan*, poésie..... 211
LADAN..... *Les Trois Traités doctrinaux de Dante*..... 212
STON DANVILLE..... *Avant la IIe Conférence de la Haye. Un aperçu nouveau*..... 229
ARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE..... *Poèmes*..... 242
ANDA DE SACHER-MASOCH. *Confession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch*..... 244

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des matears : XL. La Fugitive*, 297. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 300. —

RACHILDE : *Les Romans*, 304. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 308. — EDMO
BARTHÈLEMY : *Histoire*, 312. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 315. — GAST
DANVILLE : *Psychologie*, 319. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 323. — CHARL
MERKI : *Archéologie, Voyages*, 326. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 33
— CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 335. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 34
— A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres*, 344. — TRISTAN LECLÈRE : *Art anci*
347. — PAUL SOUCHON : *Chronique du Midi*, 352. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettr*
anglaises, 356. — E. SÉMÉNOFF : *Lettres russes*, 361. — MICHEL MUTERMILCH : *L*
tres polonaises, 364. — ROGER FRÈNE, ALFRED MORTIER : *Variétés : Aphrodite, Bil*
tis et le Temple de Gnide ; L'Exposition Fragonard à « L'Artistique » de Ni
368. — JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 372. — MERCVRE : *Publications réce*
tes, 376 ; *Echos*, 377.

LXVI **N° 235. — 1er AVRIL**

FRANCIS JAMMES..... *Charles Guérin*..... 38
STUART MERRILL..... *La Triste Eglise*, poème..... 38
EDMOND BARTHÈLEMY..... *Littérature et Démocratie : Hugo et l'esthéthique de Guernesey*..... 39
PÉLADAN..... *Les Trois Traités doctrinaux de Dante* (fin)..... 40
JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE. *Poèmes*..... 41
PIERRE DUFAY..... *Le Portrait, le Buste et l'Epitaphe de Ronsard au Musée de Blois*..... 42
A. VAN GENNEP..... *Les nouveaux Musées de Berlin et le Trocadéro*..... 43
WANDA DE SACHER-MASOCH. *Confession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch* (suite).... 44

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues d*
Amateurs : XLI. Grèves, 488. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 491. — RACHILD
Les Romans, 496. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 500. — GEORGES POLTI
Littérature dramatique, 504. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 507. — GEORG
BOHN : *Le mouvement scientifique*, 512. — A. VAN GENNEP : *Ethnographi*
Folklore, 517. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 52
— CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 524. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 53
— A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres*, 534. — HENRI ALBERT : *Lettres allema*
des, 536. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 540. — MARCEL MONTANDON
Lettres roumaines, 546. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 550. — P.-G. L
CHESNAIS : *Lettres scandinaves*, 555. — MARCEL MONTANDON : *Variétés : Ma*
Klinger, 560. — JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 565. — MERCVRE : *Public*
tions récentes, 567 ; *Echos*, 568.

LXVI **N° 236. — 15 AVRIL**

FRÉDÉRIC CHARPIN..... *La Question religieuse. Enquête internationale*..... 57
C. LATREILLE..... *Lamennais à La Chesnaie*..... 62
EDMOND BARTHÈLEMY..... *Littérature et Démocratie : Hugo et l'esthétique de Guernesey* (fin).... 6
THÉOPHILE..... *Larisse*, conte..... 6
JACQUES BAINVILLE..... *Rousseau et le Romantisme français*. 66
WANDA DE SACHER-MASOCH. *Confession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch* (fin)..... 6

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues d*
Amateurs : XLII. Le Principe d'utilité, 709. — PIERRE QUILLARD : *Les Poème*

— Rachilde : *Les Romans*, 717. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 721. — ond Barthèlemy : *Histoire*, 725. — Henri Mazel : *Science sociale*, 730. — rles Merki : *Archéologie Voyages*, 734. — Charles-Henry Hirsch : *Les ues*, 738. — R. de Bury : *Les Journaux*, 743. — A.-Ferdinand Herold : *Les âtres*, 747. — Henry Gauthier-Villars : *Musique*, 748. — Charles Morice : *moderne*, 752. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 757. — Henri ert : *Lettres allemandes*, 761. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 766. William Ritter : *Lettres tchèques*, 773. — Louise Read : *Variétés : Une pré- à « Léa » de Barbey d'Aurevilly*, 777. — Mercvre : *Publications récentes*, ; *Echos*, 782.

VII — N° 237. — 1er MAI

ond Pilon..... *Deux Précieuses au XVIIe siècle : Mme Cornuel et Mme Pilou*..... 5
ncis Jammes..... *Souvenirs d'enfance*..... 27
déric Charpin..... *La Question religieuse. Enquête internationale* (suite)..... 40
ert Maybon..... *Le Malaise japonais*..... 72
y de Gourmont..... *Théophile poète romantique*..... 87
n Voru..... *Monsieur Arisse*, nouvelle..... 94

evue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des ateurs : XLIII. Le Romantisme*, 100. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 105. Rachilde : *Les Romans*, 109. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 113. — ond Barthèlemy : *Histoire*, 117. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifi-* 121. — Docteur Albert Prieur : *Psychiâtrie et sciences médicales*, 125. — Théry : *Questions juridiques*, 129. — Carl Siger : *Questions coloniales*, — Jacques Brieu : *Esotérisme et spiritisme*, 138. — Charles-Henry Hirsch : *Revues*, 141. — R. de Bury : *Les Journaux*, 144. — Alexandra David : *Les âtres*, 148. — Charles Morice : *Art moderne*, 150. — Tristan Leclère : *Art ien*, 154. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 159. — Henry-D Davray : *res anglaises*, 163. — E. Gomez-Carrillo : *Lettres espagnoles*, 167. — Phi- Lebesgue : *Lettres portugaises*, 172. — Félix de Gerando : *Lettres hon- ses*, 176. — Ricciotto Canudo : *Variétés : Les Chorèges français*, 180. — ues Daurelle : *La Curiosité*, 184. — Mercvre : *Publications récentes*, 185 ; os, 187.

VII — N° 238. — 15 MAI

y de Gourmont..... *Une Loi de constance intellectuelle*.. 193
astien Charles Leconte. *Sabaoth*, poème..... 209
nand Baldenne..... *Souvenirs sur Charles Guérin*..... 212
déric Charpin..... *La Question religieuse. Enquête internationale* (suite)..... 218
ré du Fresnois..... *Remy de Gourmont romancier*..... 250
nçois Porché..... *Leur Sang*, poème..... 260
sé..... *Chansons andalouses*..... 263
rlotte Chabrier-Rieder *La Fin de Madame Lécuyer*..... 274

evue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des ateurs : XLIV. Critique littéraire*, 289. — Rachilde : *Les Romans*, 292. — de Gourmont : *Littérature*, 297. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 301. — s de Gaultier : *Philosophie*, 307. — Gaston Danville : *Psychologie*, 312. — ri Mazel : *Science sociale*, 315. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 325. — Charles-Henry

HIRSCH : *Les Revues*, 330. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 335. — A.-FERDIN
HEROLD : *Les Théâtres*, 339. — HENRY GAUTHIER-VILLARS : *Musique*, 343.
CHARLES MORICE : *Art moderne*, 346. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Coll
tions*, 352. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 359. — DÉMÉTRIUS ASTR
TIS : *Lettres néo-grecques*, 364. — E. SÉMÉNOFF : *Lettres russes*, 369. — J
NOREL : *Variétés : La mort d'un japonisant : Félix Régamey*, 372. — JACQ
DAURELLE : *La Curiosité*, 375. — MERCVRE : *Publications récentes*, 377 ; *Ec
378.

LXVII — N° 239. — 1er JUIN

MARCEL COLLIÈRE..... *J.-K. Huysmans et le mysticisme naturaliste*.....
LOUIS LE CARDONNEL..... *Poèmes*.....
REMY DE GOURMONT..... *Une Loi de constance intellectuelle* (fin).....
FRÉDÉRIC CHARPIN..... *La Question religieuse. Enquête internationale* (suite).....
JULES SAGERET..... *Paradis laïques*.....
JEAN-MARC BERNARD..... *Le Retour de Don Quichotte*, poème..
ALEXANDRA DAVID..... *Le Pacifisme dans l'antiquité chinoise*.....
J. MOOG..... *Divine aventure*, nouvelle.....

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Épilogues : Convertis. V
ginité. Clergé. Les Hermaphrodites politiques*, 491. — RACHILDE : *Les Rom
494. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 498. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 5
— GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 506. — A. VAN GENNEP : *Ethnog
phie, Folklore*, 510. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 5
— CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 520. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 5
— HENRY GAUTHIER-VILLARS : *Musique*, 528. — CHARLES MORICE : *Art moder
532. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 539. — HENRI ALBE
Lettres allemandes, 543. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 547. — MIC
MUTERMILCH : *Lettres polonaises*. 553. — H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 5
— ALBERT DE BERSAUCOURT : *Variétés : Un « Conte cruel » au XVIIIe siècle*, 5
— JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 566. — MERCVRE : *Publications récent
572 ; Échos*, 573.

LXVII — N° 240. — 15 JUIN

LOUIS DUMUR..... *Les Détracteurs de Jean-Jacques*....
LAURENT TAILHADE..... *Toros de Muerte*.....
LÉO LARGUIER..... *Les draps embaumant*, poème.....
FRÉDÉRIC CHARPIN..... *La Question religieuse. Enquête internationale* (suite).....
JACQUES DES GACHONS..... *Pierre de Querlon*.....
RACHILDE..... *Le Cheval qui rêve*, conte.....

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Lettres d
Satyre* (I), 489. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 492. — RACHILDE : *Les
mans*, 692. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 696. — GEORGES POLTI : *Litté
ture dramatique*, 700. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*. 704. — HENRI MAZ
Science sociale, 709. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 714. — J
THÉRY : *Questions juridiques*, 719. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 7
— R. DE BURY : *Les Journaux*, 726. — A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres*, 7
— JEAN MARNOLD : *Musique*, 734. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 739. — P.

ON : *Chronique du Midi*, 743. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 747. HILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 751. — K. STANISLAWSKY : *Variétés*. *iseau bleu » de Maurice Maeterlinck au Théâtre artistique de Moscou*, 756. CQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 762. — MERCVRE : *Echos*, 766.

VIII N° 241. — 1er JUILLET

OND PILON..... *Francis Jammes*..... 5
ERT FLEURY..... *Je rêve de partir*, poème..... 30
DÉRIC CHARPIN..... *La Question religieuse. Enquête internationale* (fin)..... 34
ERT MOCKEL..... *Traité de l'Illunation*..... 62
VLADIMIROV..... *Trois Evasions*..... 75
RICE MARLI..... *Iloeff*, conte..... 104

evue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Les Lettres çaises et la concurrence des morts*, 115. — RACHILDE : *Les Romans*, 119 — DE GOURMONT : *Littérature*, 124. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 129. — S DE GAULTIER : *Philosophie*, 135. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientie*, 139. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 143. — JACQUES BRIEU: *Ésotée et Spiritisme*, 149. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 152. — R. DE : *Les Jour naux*, 158. — HENRY GAUTHIER-VILLARS : *Musique*, 162. — HENRI RT : *Lettres allemandes*, 166. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 170. ARCEL MONTANDON : *Lettres roumaines*, 175.— CHARLES MORICE : *Variétés : uvre d'Eugène Carrière à l'Ecole des Beaux-Arts*, 179. — JACQUES DAUE : *La Curiosité*, 185. — MERCVRE : *Publications récentes*, 187 ; *Échos*, 190.

VIII N° 242. — 16 JUILLET

RÈDE DE VISAN..... *L'Idéal symboliste. Essai sur la mentalité lyrique contemporaine*... 193
IUS-ARY LEBLOND..... *Mœurs de l'Océan Indien*..... 209
ARD CANTINELLI..... *Jardins*, poème..... 221
RE QUILLARD..... *Grégoire Le Roy*..... 224
E MAGNE..... *Esthétique des Villes : L'Esthétique monumentale*..... 231
S ROMAINS..... *Propagations*, poèmes..... 251
IONSE SÉCHÉ et JULES ERTAUT..... *Béranger anecdotique*..... 254
ÉTRIUS ASTÉRIOTIS..... *Le nouvel Hellénisme*..... 270
JMARCHAIS..... *Lettres de l'exil*, publiées par M. Louis Thomas..... 278
RLES MERKI..... *La Vicomtesse de Thouars*, nouvelle. 290

vue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : On a fait quelque e. Nouvelles d'Italie*, 303.— PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 306.— RACHILDE: *Romans*, 310. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 314. — EDMOND BARTHÉ- : *Histoire*, 319.— GASTON DANVILLE : *Psychologie*, 323. — DOCTEUR ALBERT JR : *Psychiatrie et Sciences médicales*, 327.— JOSÉ THÉRY : *Questions juri-es*, 332. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 336. — R. DE BURY : *Les naux*, 340. — A.-FERDINAND HEROLD : *Les Théâtres*, 343. — AUGUSTE MARLIER : *Musées et Collections*, 344. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bru-s*, 352. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 357. — D. SÉMÉNOFF : *es russes*, 361. — P.-G. LA CHESNAIS : *Lettres scandinaves*, 364. — F. DE NDO : *Lettres hongroises*, 368. — WILLIAM RITTER : *Lettres tchèques*, 372. ERCVRE : *Publications récentes*, 377 ; *Echos*, 379.

LXVIII N° 243. — 1er AOUT

ELSIE MASSON..... *Walt Whitman ouvrier et poète*....
LOUIS LE CARDONNEL..... *A Charles Guérin*, poème.....
HENRI POTEZ..... *Denys Lambin et les femmes*, d'après une correspondance inédite.....
HENRI MALO..... *La Guerre de Course : De la Piraterie à la Course*, d'après des mémoires et documents inédits.....
F. CAUSSY..... *La Leçon de Versailles*.....
Z. HIPPIUS (J.-B. SÉVÉRAC *trad.*)..... *Il est descendu*, nouvelle.....

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Lettres Satyre* (II), 489. —PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 492. — RACHILDE : *Les mans*, 496. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 501. — GEORGES POLTI : *L rature dramatique*, 504.—EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 508. — GEORGES BC *Le Mouvement scientifique*, 513. — JEAN NOREL : *Questions militaires et n times*, 517. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 523 CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 528. — R. DE BURY : *Les Journaux*, — PAUL SOUCHON : *Chronique du Midi*, 539. — HENRI ALBERT : *Lettres mandes*, 543. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 548. — RICCIOTTO CANU *Lettres italiennes*, 554. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 559 H. MESSET : *Lettres néerlandaises*, 564. — UN BIBLIOMANE : *Variétés : Papiers d'Auguste de Châtillon*, 568. — MERCVRE : *Publications récentes*, *Echos*, 572.

LXVIII N° 244. — 16 AOUT

PIERRE LASSERRE..... *Un destructeur de légendes : Edmond Biré*.....
REMY DE GOURMONT..... *M. Lecamus à Lourdes*, conte critique.....
HENRY POTEZ..... *Denys Lambin et les femmes*, d'après une correspondance inédite (fin)....
ANDRÉ SPIRE..... *Poésies*.....
MARCEL RÉJA..... *L'Art chez les Fous*.....
EDOUARD MAYNIAL..... *L'épisode de la Charpillon dans les Mémoires de Casanova*.....
MAX-ANÉLY..... *Dans un monde sonore*, nouvelle.....

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Le nou Syllabus*, 669. — RACHILDE : *Les Romans*, 672. — JEAN DE GOURMONT : *Lit ture*, 676. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 680. — JULES DE GAULTIER : *losophie*, 683. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 688. — CH MERKI : *Archéologie, Voyages*, 692. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, — CARL SIGER : *Questions coloniales*,701.—GABRIEL RENAUDÉ : *Les Bibliothè* 704.— CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 708.— R. DE BURY : *Les Journ* 714. — HENRY GAUTHIER-VILLARS : *Musique*,716.— CHARLES MORICE : *Art mod* 720. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 725. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres glaises*, 729. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 734. — DÉMÈTRIUS RIOTIS : *Lettres néo-grecques*, 738. — ALEXANDRA DAVID, CHARLOTTE CHAR RIEDER : *Variétés : Une Jeanne d'Arc annamite; Journaux féminins*, 74 MERCVRE : *Publications récentes*, 748 ; *Echos*, 749.

X N° 245. — 1er SEPTEMBRE

s Troubat..... *Un coin de littérature sous le Second Empire : Sainte-Beuve et Champfleury*, lettres inédites..... 5

and Baldensperger... *Goethe et Hugo, juges et parties*.... 25

le Sauvage..... *Poèmes*..... 39

i Malo..... *La guerre de Course : Armements et Bénéfices des Corsaires*, d'après des documents inédits..... 44

rice Dumoulin..... *L'Art et l'Etat au dix-huitième siècle*, d'après la correspondance de Cochin et des documents inédits..... 60

er de la Fayette.... *Rigel*, poème..... 97

n Bauzin..... *Olivier de la Fayette*..... 99

ard Kipling (Louis Fa-let et Arthur Austin-kson *trad.*)..... *Dray wara yow dee*, nouvelle..... 114

vue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Cinématogra-*124. — Rachilde : *Les Romans*, 127. — Jean de Gourmont : *Littérature*, — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 134. — Georges Bohn : *Le mouvement ifique*, 140. — Henri Mazel : *Science sociale*, 144. — Charles Merki : *Ar-ogie. Voyages*, 149. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme*, 154. — les-Henry Hirsch : *Les Revues*, 158. — R. de Bury : *Les Journaux*, 163. rnest Gaubert : *Les théâtres de plein air*, 167.— Georges Eekhoud : *Chro-de Bruxelles*, 171. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 175. — Henry-avray : *Lettres anglaises*, 179. — Mercure : *Publications récentes*, 186 ; , 187.

X N° 246. — 16 SEPTEMBRE

nd Barthèlemy..... *L'Œuvre critique de Thomas Carlyle*..... 193

s Sageret..... *Paradis laïques : Le Paradis de Zola (Travail)*..... 218

s Troubat..... *Un coin de littérature sous le Second Empire : Sainte-Beuve et Champfleury*, lettres inédites (fin)..... 234

s Bois..... *L'Humanité divine : Les roses du dieu Chrishna*, poème..... 262

Martineau..... *Autour de Tristan Corbière*..... 267

alier de l'Isle..... *Lettres familières pendant l'année 1781*..... 275

rice Hewlett (Henry-Davray et D. Kozakie-cz *trad*)..... *Ippolita sur les collines*, roman (I-IV)..... 290

evue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues des teurs : XLV. Maroc*, 314. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 316. — Ra-e : *Les Romans*, 321 — Jean de Gourmont : *Littérature*, 325. — Edmond hèlemy : *Histoire*, 328. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 334. — Le Cardonnel : *Questions morales et religieuses*, 337. — Charles-Henry h : *Les Revues*, 342. — R. de Bury : *Les Journaux*, 348. — Ernest Gaubert :

Les Théâtres de plein air, 351. — Auguste Marguillier : *Musées et Collecti* 355. — Paul Souchon : *Chronique du Midi*, 361. — Marcel Montandon : *Let roumaines*, 365. — E. Séménoff : *Lettres russes*, 369. — H. Messet : *Let néerlandaises*, 375. — Marcel Montandon : *Variétés : N.-J. Grigoresco*, 37 Mercvre : *Publications récentes*, 382; *Echos*, 382.

LXIX — N° 247. — 1er OCTOBRE

Emile Bernard..... *Souvenirs sur Paul Cézanne et Lettres inédites* (I-III).....
Charles Merki..... *Jean Calvin et la Réforme protestante à Genève*.....
Emile Henriot..... *A l'Angle de la Route et du Tombeau*, poème.....
Henri Bachelin..... *Robe noire et Robe blanche*, nouvelle.
Jean Marnold..... *Nietzsche et la Musique* (*Classicisme et Romantisme*).....
Henry Mazel..... *M. Edmond Demolins*.....
Maurice Hewlett (Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz *trad.*) *Ippolita sur les collines*, roman (V-X, fin).....

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues Amateurs : XLVI. Le vase brisé*, 489. — Rachilde : *Les Romans*, 492. — de Gourmont : *Littérature*, 497. — Georges Polti : *Littérature dramatique*, — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 504. — Jules de Gaultier : *Philosophie*, 50 Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 513. — Henri Mazel : *Science soc* 517. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 522. — Intérim : *Revues*, 527. — R. de Bury : *Les Journaux*, 534. — Maurice Boissard : *Théâtres*, 537. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 541. — Henry-D. Davi *Lettres anglaises*, 545. — Ricciotto Canudo : *Lettres italiennes*, 549. — M Mutermilch : *Lettres polonaises*, 554. — P.-G. La Chesnais : *Lettres scand ves*, 559. — William Ritter : *Lettres tchèques*, 563. — X.-Marcel Boules *Variétés : Jeunes acteurs anglais*, 567. — Mercvre : *Publications récentes*, *Echos*, 573.

LXIX — N° 248. — 16 OCTOBRE

Stendhal..... *Fin du Tour d'Italie en 1811* (*Cahier complémentaire et inédit du « Journal »*, publié par Adolphe Paupe).
Emile Bernard..... *Souvenirs sur Paul Cézanne et Lettres inédites* (IV-V, fin).....
Lucien Rolmer..... *Trois Caprices*, poèmes.....
Hassé..... *Nuits d'Espagne* : *Le Miracle de la Vierge de Valvanera*.....
Henri Malo..... *La Guerre de Course : La Tactique et les Equipages des Corsaires*, d'après des documents inédits.....
Remy de Gourmont..... *Couleurs* (III) contes.....

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dialogues Amateurs : XLVII. Socialime*, 690. — Pierre Quillard : *Les Poèmes*, 693 Rachilde : *Les Romans*, 697. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 701. — Edm Barthèlemy : *Histoire*, 704. — A van Gennep : *Ethnographie*, *Folklore*, 7

LES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 713. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, — INTÉRIM : *Les Revues*, 723. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 731. — MAURICE ARD : *Les Théâtres*, 734. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 738. — GEORGES OUD ; *Chronique de Bruxelles*, 743. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 751. — JEAN MARNOLD : *Variétés : t à l'Opéra*, 758. — MERCVRE : *Publications récentes*, 761 ; *Echos*, 762.

X — N° 249. — 1er NOVEMBRE

AVE UZANNE..... *Edgar Poe et son ami F. Holley-Chivers, leurs relations et correspondance*, d'après des documents nouveaux..... 5

ES DE GAULTIER..... *La Vertu de l'Illogique*..... 24

RED MORTIER..... *Poèmes*..... 48

L LOUIS..... *Le Socialisme international*..... 51

HONSE SÉCHÉ et JULES BER- *Bernardin de Saint-Pierre et la*
AUT..... *Révolution*, d'après des documents inédits..... 66

L LÉAUTAUD..... *Les Itinéraires de Stendhal*..... 87

VANNI PAPINI (Mme F. Lu- HAIRE-DAURIAC *trad.*)... *Trois Nouvelles*..... 93

evue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des iteurs : XLVIII. Peinture d'Automne*, 110. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, — RACHILDE : *Les Romans*, 117. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 121. DMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 125. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientie*, 130. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 134. — JOSÉ THÉRY : *Questions diques*, 138. — INTÉRIM : *Les Revues*, 144. — R. DE BURY : *Les Journaux*, — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 152. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 156. CHARLES MORICE : *Art moderne : Le Ve Salon d'Automne*, 161. — HENRI ERT : *Lettres allemandes*, 168. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 172. PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 177. — FÉLIX DE GERANDO : *Lettres groises*, 182. — MERCVRE : *Publications récentes*, 185 ; *Echos*, 186.

X — N° 250. — 16 NOVEMBRE

HEL SALOMON..... *Une Correspondance d'Ulric Guttinguer*..... 193

IX LE DANTEC..... *Conversation entre M. Mesure et M. Vieilhomme, ou l'Homme marionnette et la Conscience créatrice*. 215

IL..... *Afrique*, poésie..... 246

CRAIOVAN..... *B. P. Hasdeu, poète, historien, savant et spirite*..... 251

TON CHÉRAU..... *Le Monstre*, nouvelle..... 278

evue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des iteurs : XLIX. Les Figures*, 294. — RACHILDE : *Les Romans*, 296. — JEAN DE RMONT : *Littérature*, 300. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 304. — CHARLES KI : *Archéologie, Voyages*, 309. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 314. ACQUES BRIEU : *Esotérisme et Spiritisme*, 320. — INTERIM : *Les Revues*, 324. R. DE BURY : *Les Journaux*, 332. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 335. JEAN MARNOLD : *Musique*, 341. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 345. — USTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 348. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres laises*, 354. — DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres néo-grecques*, 358. — H. SET : *Lettres néerlandaises*, 362. — MERCVRE : *Publications récentes*, 368 ; *os*, 369.

LXX N° 251. — 1er DÉCEMBRE

TANCRÈDE DE VISAN..... *Le Pragmatisme*..... 3
PAUL DELIOR..... *Charles Guérin et la Poésie philosophique*..... 4
ALFRED DROIN..... *Le Palais enchanté*, poème..... 4
EDOUARD MAYNIAL..... *Jacques Casanova chez Voltaire*.... 4
GASTON CHÉRAU..... *Le Monstre*, nouvelle (fin)..... 4

Revue de la Quinzaine. — REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : L. L'Amour à l'envers*, 474. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes* 477. — RACHILDE : *Les Romans*, 481. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 487. — GEORGES POLTI : *Littérature dramatique*, 491. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire* 496. — JULES DE GAULTIER : *Philosophie*, 500. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 505. — DOCTEUR ALBERT PRIEUR : *Pychiâtrie et Sciences médicales* 509. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 513. — JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 518. — LOUIS LE CARDONNEL : *Questions morales et religieuses*, 521. — INTÉRIM : *Les Revues*, 526. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 531. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 536. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 541. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 546. — TRISTAN LECLÈRE : *Art ancien*, 550. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 554½. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 559. — SÉMÉNOFF : *Lettres russes*, 563. — TRISTAN LECLÈRE : *Variétés : Les Rapports du Budget du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pour 1908* 568. — MERCVRE : *Publications récentes*, 571 ; *Echos*, 573.

LXX N° 252. — 16 DÉCEMBRE

LÉON SÉCHÉ..... *Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve*..... 5
HENRI DE RÉGNIER..... *Le Palais rouge*, poésie..... 5
REMY DE GOURMONT..... *Une loi de constance intellectuelle* (deuxième partie)..... 6
ALBERT GAYET..... *Deux prêtresses du culte d'Antinoüs* 6
STUART MERRILL..... *Ecrit dans la tristesse* (poésie)..... 6
EDOUARD MAYNIAL..... *Jacques Casanova chez Voltaire* (fin) 6
MAX DEAUVILLE..... *Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*..... 6
EDMOND PILON..... *Mme Greuze, ou « la Cruche cassée »*. 6

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : Dialogues des Amateurs : LI. Sports*, 678. — PIERRE QUILLARD : *Les Poèmes*, 681. — RACHILDE : *Les Romans*, 685. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 690. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 694. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 699. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 703. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 70 — R. DE BURY : *Les Journaux*, 712. — MAURICE BOISSARD : *Les Théâtres*, 707. JEAN MARNOLD : *Musique*, 722. — CHARLES MORICE : *Art moderne*, 727. — PAUL SC CHON : *Chronique du Midi*, 731. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 735. HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 740. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 745. — RACHILDE : *Variétés : Sarah Bernhardt*, 749. — JACQUES DAURELLE : *Curiosité*, 752. — MERCVRE : *Publications récentes*, 754 ; *Echos*, 755 ; *Tables de l'année 1907*, 761.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(1907)

HENRI ALBERT

Q. Lettres allemandes : LXV, 166, 552, 732 ; LXVI, 171, 536, 761 ; VII, 159, 543, 747 ; LXVIII, 166, 543 ; LXIX, 175, 541, 747 ; LXX, 168, 9, 735.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS

Jouvel Hellénisme ..... XLVIII, 270

Q. Lettres néo-grecques : LXV, 745 ; LXVII, 364 ; LXVIII, 738 ; LXX, 358.

HENRI BACHELIN

e noire et robe blanche, nouvelle ..... LXIX, 429

JACQUES BAINVILLE

sseau et le Romantisme français ..... LXVI, 661

FERNAND BALDENNE

enirs sur Charles Guérin ..... LXVII, 212

FERNAND BALDENSPERGER

ie et Hugo, juges et parties ..... LXIX, 25

EDMOND BARTHÉLEMY

rature et Démocratie : Hugo et l'esthétique de Guernesey. LXVI, 392, 8.

uvre critique de Thomas Carlyle ..... LXIX, 193

). Histoire : LXV, 123, 323, 514, 698 ; LXVI, 121, 312, 507, 725 ; LXVII, 7, 301, 502, 704 ; LXVIII, 129, 319, 508, 680 ; LXIX, 134, 328, 504, 704 ; X, 125, 304, 496, 694.

CHARLES BAUDELAIRE

ques lettres, publiées par M. Henri Cordier ..... LXV, 595

prit et le style de M. Villemain, publié par M. Jacques Crepet. VI, 5.

LUCIEN BAUZIN

er de la Fayette ..... LXIX, 99

BEAUMARCHAIS

es de l'exil, publiées par M. Louis Thomas ..... LXVIII, 278

ALFRED DE BENGOECHEA

Grande ..... LXVI, 60

EMILE BERNARD

enirs sur Paul Cézanne et lettres inédites ..... LXIX, 385, 606

Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les Lettres **R. Q.** sont viation de *Revue de la Quinzaine*.

JEAN-MARC BERNARD

Le Retour de don Quichotte..... LXVII, 4

ALBERT DE BERSAUCOURT

R. Q. Variétés : Un « Conte cruel » au XVIIIe siècle..... LXVII, 5

GEORGES BOHN

R. Q. Le Mouvement scientifique : LXV, 519 ; LXVI, 126, 512 ; LXVII, 12 506 ; LXVIII, 139, 513 ; LXIX, 140, 513 ; LXX, 130, 505.

JULES BOIS

L'Humanité divine : Les Roses du dieu Chrishna..... LXIX, 2

MAURICE BOISSARD

R. Q. Les Théâtres..... LXIX, 537, 734 ; LXX, 152, 335, 536, 7

GABRIEL BOISSY

Les Spectacles de plein-air et le Peuple..... LXV, 4

PIERRE DE BOUCHAUD

L'Hymen de la Nymphe..... LXV, 4

X.-MARCEL BOULESTIN

R. Q. Variétés : Jeunes acteurs anglais..... LXIX, 5

JACQUES BRIEU

R. Q. Esotérisme et Spiritisme : LXV, 536 ; LXVII, 138 ; LXVIII, 149 ; LX 154 ; LXX, 320.

R. DE BURY

R. Q. Les Journaux : LXV, 147, 343, 546, 719 ; LXVI, 149, 340, 530, 74 LXVII, 144, 335, 524, 726 ; LXVIII, 158, 340, 533, 714 ; LXIX, 163, 34 534, 731 ; LXX, 148, 332, 531, 712.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE

Poèmes..... LXVI, 2

RICHARD CANTINELLI

Jardins..... LXVIII, 2

RICCIOTTO CANUDO

Giosuè Carducci..... LXV, 3

R. Q. Lettres italiennes : LXV, 557 ; LXVI, 540 ; LXVII, 547 ; LXVIII, 55 LXIX, 549 ; LXX, 745.

R. Q. Variétés ; Les Fouilles d'Amboise, LXV, 759 ; Les Chorèges fra çais : LXVII, 180.

F. CAUSSY

La Leçon de Versailles..... LVIII,

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER

La fin de Madame Lécuyer..... LXVII,

R. Q. Variétés : Journaux féminins..... LXVIII,

FRÉDÉRIC CHARPIN

La Question religieuse. Enquête internationale : LXVI, 577 ; LXVII, 40, 2 421, 625 ; LXVIII, 34.

GASTON CHÉRAU

Le Monstre, nouvelle..... LXX, 278,

MARCEL COLLIÈRE
. Huysmans et le mysticisme naturaliste.... ..... LXVIII, 385
M. CRAIOVAN
. Hasdeu, poète, historien, savant et spirite..... LXX, 251
GUY-CHARLES CROS
ies..... LXVI, 30
GASTON DANVILLE
it la IIe Conférence de La Haye. Un aperçu nouveau..... LXVI, 229
Q. Psychologie : ..... LXV, 335 : LXVI, 319 ; LXVII, 312 ; LXVIII, 323
MARIE DAUGUET
Pleurs de la Vigne..... LXV, 43
JACQUES DAURELLE
Q. La Curiosité : LXVI, 372, 565 ; LXVII, 184, 375, 566, 762 ; LXVIII, 5 ; LXX, 752.
ALEXANDRA DAVID
acifisme dans l'antiquité chinoise..... LXVII, 465
. Les Théâtres :..... LXVII, 148
. Variétés : Une Jeanne d'Arc annamite..... LXVIII, 742
HENRY-D. DAVRAY
ouvement littéraire anglo-canadien..... LXV, 211
. Lettres anglaises : LXV, 170, 362, 736 ; LXVI, 176, 356, 766 ; LXVII, 3, 359 ; LXVIII, 170, 357, 548, 729 ; LXIX, 179, 545, 751 ; LXX, 172, , 740.
MAX DEAUVILLE
icomte de Spoelberch de Lovenjoul..... LXX, 646
PAUL DELIOR
es Guérin et la poésie philosophique..... LXX, 401
CHARLES DERENNES
. Wells et le peuple Marsien..... LXVI, 48
JACQUES DES GACHONS
e de Querlon..... LXVII, 657
JEAN DOLENT
. Variétés : Eugène Carrière..... LXV, 375
ALFRED DROIN
alais enchanté..... LXX, 420
LUCILE DUBOIS
. La France à l'étranger..... LXV, 755
PIERRE DUFAY
rtrait, le Buste et l'Epitaphe de Ronsard au Musée de Blois LXVI, 421
ANDRÉ DU FRESNOIS
de Gourmont romancier..... LXVII, 250
MAURICE DUMOULIN
ét l'Etat au XVIIIe siècle, d'après la correspondance de Cochin et des uments inédits..... LXIX, 60

LOUIS DUMUR

Les Détracteurs de Jean-Jacques..... LXVII, 5

GEORGES EEKHOUD

R. Q. Chronique de Bruxelles : LXV, 359; LXVI, 165, 757 ; LXVII, 539; LXVI 352 ; LXIX, 171, 743; LXX, 554.

ALBERT FLEURY

Je rêve de partir..... LXVIII,

ROGER FRÈNE

R. Q. Variétés : Aphrodite, Bilitis et le Temple de Gnide..... LXVI, 3

ERNEST GAUBERT

R. Q. Les Théâtres de plein air..... LXIX, 167, 3

JULES DE GAULTIER

La Vertu de l'Illogique..... LXX,

R. Q. Philosophie : LXV, 331 ; LXVI, 315 ; LXVII, 307 ; LXVIII, 135, 683 LXIX, 509; LXX, 500.

HENRY GAUTHIER-VILLARS

R. Q. Musique..... LXVI, 748; LXVII, 343, 528; LXVIII, 162, 7

ALBERT GAYET

Deux prêtresses du culte d'Antinoüs..... LXX, 6

FÉLIX DE GERANDO

R. Q. Lettres hongroises.... LXV, 566 ; LXVII, 176; LXVIII, 368 ; LXX, 1

JOHANN-WOLFGANG GŒTHE

(G. Polti et P. Morisse *trad.*)

Paralipomena..... LXV, 6

E. GOMEZ-CARRILLO

R. Q. Lettres espagnoles..... LXVI, 180; LXVII, 1

JEAN DE GOURMONT

R. Q. Littérature : LXV, 120, 319, 507, 694 ; LXVI, 117, 308, 500, 72 LXVII, 113, 297, 498, 696; LXVIII, 124, 314,501, 676; LXIX, 131, 325,49 701; LXX, 121, 300, 487, 690.

REMY DE GOURMONT

Un cœur virginal (VI-fin)..... LXV, 83, 281, 4

Théophile poète romantique..... LXVII,

Une loi de constance intellectuelle..... LXVII, 193, 404, 6

M. Lecamus à Lourdes, conte critique..... LXVIII, 5

Couleurs, contes..... LXIX, 6

R. Q. Epilogues : LXV, 109, 308, 494, 684; LXVI, 105, 297, 448, 70 LXVII, 100, 289, 491, 684; LXVIII, 115, 303, 489, 669; LXIX, 124, 3 489, 690; LXX, 110, 294, 474, 678.

GEORGES GRAPPE

Quelques notes sur le Symbolisme..... LXV,

HASSÉ

Chansons andalouses..... LXVII, 2

Nuits d'Espagne : Le Miracle de la Vierge de Valvanera..... LXIX, 6

ÉMILE HENRIOT
Ingle de la Route et du Tombeau..... LXIX, 427
A.-FERDINAND HEROLD
. Les Théâtres : LXV, 151, 347, 550, 723 ; LXVI, 152, 544, 334, 747 ; VII, 339, 730 ; LXVIII, 343.
MAURICE HEWLETT
(**Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz** *trad.*)
ita sur les collines, roman..... LXIX, 290, 459
Z. HIPPIUS
(**J.-B. Sévérac** *trad.*)
descendu, nouvelle..... LXVIII, 480
CHARLES-HENRY HIRSCH
Q. Les Revues : LXV, 143, 339, 542, 714 ; LXVI, 145, 335, 524, 738 ; VII, 141, 330, 520, 722 ; LXVIII, 152, 336, 528, 708 ; LXIX, 158, 342, 7 ; LXX, 707.
G. HUET
. Variétés : L'Invention des lunettes d'approche..... LXV, 878
INTÉRIM
Q. Les Revues..... LXIX, 723 ; LXX, 144, 324, 52
FRANCIS JAMMES
les Guérin..... LXVI, 385
enirs d'enfance..... LXVII, 27
RUDYARD KIPLING
(**Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson** *trad.*)
wara yow dee, nouvelle..... LXIX, 144
P.-G. LA CHESNAIS
Q. Lettres scandinaves : LXV, 178 ; LXVI, 555 ; LXVIII, 364 ; LXIX, 559
OLIVIER DE LA FAYETTE
l..... LXIX, 97
LÉO LARGUIER
ie..... LXV, 229
draps embaument..... LXVII, 619
PIERRE LASSERRE
estructeur de légendes : Edmond Biré..... LXVIII, 577
C. LATREILLE
ennais à La Chesnaie..... LXVI, 623
PAUL LÉAUTAUD
Itinéraires de Stendhal..... LXX, 87
PHILÉAS LEBESGUE
Q. Lettres portugaises : LXV, 740 ; LXVII, 172, 751 ; LXVIII, 734 ; LXX, 177
MARIUS-ARY LEBLOND
hilosophie de M. Félix Le Dantec..... LXVI, 193
rs de l'Océan Indien..... LXVIII, 209
LOUIS LE CARDONNEL
nes..... LXVII, 399

A Charles Guérin..... LXVIII, 4
R. Q. Questions morales et religieuses : LXV, 532; LXVI, 520; LXVII, 51
LXVIII, 523; LXIX, 337; LXX, 521.

TRISTAN LECLÈRE

R. Q. Art ancien : LXV, 157, 729; LXVI, 347; LXVII, 154, 739; LXVIII, 72
LXIX, 738; LXX, 550.
R. Q. Variétés : Les Rapports du Budget du Ministère de l'Instructio
publique et des Beaux-Arts..... LXX, 56

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE

Sabaoth..... LXVII, 20

FELIX LE DANTEC

Conversation entre M. Mesure et M. Vieilhomme, ou l'Homme marionnett
et la Conscience créatrice..... LXX, 21

CHEVALIER DE L'ISLE

Lettres familières pendant l'année 1781..... LXIX, 27

PAUL LOUIS

L'Allemagne d'aujourd'hui..... LXVI, 3
Le Socialisme international..... LXX, 5

ÉMILE MAGNE

Esthétique des villes : L'Esthétique monumentale..... LXVIII, 23

GILBERT MAIRE

Un essai de classification des « Fleurs du Mal » et son utilité pour la cri
tique..... LXV, 26

HENRI MALO

La Guerre de Course : De la Piraterie à la Course, d'après des mémoires e
documents inédits..... LXVIII, 43
La Guerre de Course : Armements et Bénéfices des Corsaires, d'après des
documents inédits..... LXIX, 4

AUGUSTE MARGUILLIER

R. Q. Musées et Collections : LXV, 161; LXVI, 159; LXVII, 352; LXVIII, 344
LXIX, 355; LXX, 348.

MAURICE MARLI

Iloeff, conte..... LXVIII, 10

JEAN MARNOLD

Nietzsche et la Musique (Classicisme et Romantisme)..... LXIX, 44
R. Q. Musique : LXV, 349, 725; LXVI, 156; LXVII, 734; LXX, 156, 34
541, 722.
R. Q. Variétés : Faust à l'Opéra..... LXIX, 75

RENÉ MARTINEAU

Autour de Tristan Corbière..... LXIX, 26

ELSIE MASSON

Walt Whitman ouvrier et poète..... LXVIII, 38

MASSON-FORESTIER

R. Q. Variétés : Les Origines de Racine..... LXV, 18

OCTAVE MAUS

au Salon d'Automne..... LXV, 60

MAX-ANÉLY

un monde sonore, nouvelle..... LXVIII, 648

ALBERT MAYBON

laise japonais..... LXVII, 72

ÉDOUARD MAYNIAL

sode de la Charpillon dans les Mémoires de Casanova.. LXVIII, 637
es Casanova chez Voltaire ..... LXX, 430, 630

HENRI MAZEL

lmond Demolins..... LXIX, 453
. Science sociale : LXV, 327, 702 ; LXVI, 323, 730 ; LXVII, 315, 709;
x, 144, 517 ; LXX, 134, 513.

CHARLES MERKI

comtesse de Thouars, nouvelle..... LXVIII, 290
Calvin et la Réforme protestante à Genève..... LXIX, 405
. Archéologie, Voyages : LXV, 523 ; LXVI, 326, 734 ; LXVII, 320, 714;
III, 692; LXIX, 149, 334, 713; LXX, 309, 703.

STUART MERRILL

riste Eglise ..... LXVI, 389
dans la tristesse..... LXX, 627

H. MESSET

lbert Verwey et l'Imagination..... LXVI, 62
). Lettres néerlandaises : LXV, 749 ; LXVI, 550 ; LXVII, 557 ; LXVIII, 564;
x, 375; LXX, 362.

ALBERT MOCKEL

é de l'Illunation ..... LXVIII, 62

MARCEL MONTANDON

. Lettres roumaines..... LXV, 174 ; LXVI, 546; LXVIII, 175 ; LXIX, 365
. Variétés : Max Klinger, LXVI, 560 ; N.-J. Grigoresco, LXIX, 379.

J. MOOG

e aventure, nouvelle..... LXVII, 472

CHARLES MORICE

Cézanne..... LXV, 577
). Art moderne: LXV, 153, 354 ; LXVI, 752 ; LXVII, 150, 346, 532 ; LXVIII
0; LXX, 161, 345, 546, 727.
). Variétés : L'Œuvre d'Eugène Carrière à l'Ecole des Beaux-
ts..... LXVIII, 179

ANTOINE MORSAIN

ques antécédents de Saint-Just. Dossier disparu. Œuvres incon-
es..... LXV, 193

ALFRED MORTIER

ees..... LXX, 48
). Variétés: L'Exposition internationale des Beaux-Arts à Monte-Carlo,
VI, 184; L'Exposition Fragonard à « L'Artistique » de Nice, LXVI, 371

MICHEL MUTERMILCH

R. Q. Lettres polonaises: LXV, 561; LXVI, 364; LXVII, 553; LXVIII, 55
LXIX, 554.

JEAN NOREL

R. Q. Questions militaires et maritimes: LXV, 133; LXVI, 134; LXVII, 32
LXVIII, 517; LXIX, 522.
R. Q. Variétés: La mort d'un Japonisant: Félix Régamey.... LXVII, 3

GIOVANNI PAPINI

(Mme F. Luchaire-Dauriac *trad.*)

Trois nouvelles..... LXX,

PÉLADAN

Les Trois traités doctrinaux de Dante..... LXVI, 212, 4

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

Poèmes..... LXVI, 4

EDMOND PILON

Deux Précieuses au XVIIe siècle. Mme Cornuel et Mme Pilou..... LXVII,
Francis Jammes..... LXVIII,
Mme Greuze, ou « la Cruche cassée » (I-II)..... LXX, 6

GEORGES POLTI

R. Q. Littérature dramatique: LXV, 511; LXVI, 504; LXVII, 700; LXVI
504; LXIX, 500; LXX, 491.

FRANÇOIS PORCHÉ

Leur sang..... LXVII, 2

HENRI POTEZ

Denys Lambin et les femmes, d'après une correspondance inédite, LXVII
408, 600.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR

R. Q. Sciences..... LXV, 12
R. Q. Psychiâtrie et Sciences médicales: LXVI, 130; LXVII, 125; LXVII
327: LXX, 509.

PIERRE QUILLARD

Grégoire Le Roy..... LXVIII, 2
R. Q. Les Poèmes: LXV, 112, 310, 498, 687; LXVI, 108, 300, 491, 713
LXVII, 105, 687; LXVIII, 306, 492; LXIX, 316, 693; LXX, 113, 477, 6

RACHILDE

Le Cheval qui rêve, conte..... LXVII, 6
R. Q. Les Romans: LXV, 116, 315, 502, 691; LXVI, 112, 304, 496, 71
LXVII, 109, 292, 494, 692; LXVIII, 119, 310, 496, 672; LXIX, 127, 3
492, 697; LXX, 117, 296, 481, 685.
R. Q. Variétés: Sarah Bernhardt..... LXX, 7

LOUISE READ

R. Q. Variétés: Une préface à « Léa » de Barbey d'Aurevilly... LXVI, 7

HENRI DE RÉGNIER

Le Divan..... LXVI, 2
Le Palais rouge..... LXX, 5

MARCEL RÉJA

t chez les Fous..... LXVIII, 628

GABRIEL RENAUDÉ

. Les Bibliothèques..... LXV, 711 ; LXVIII, 704

WILLIAM RITTER

). Lettres tchèques ..... LXV, 370 ; LXVI, 773, LXVIII, 372 ; LXIX, 563

LUCIEN ROLMER

é..... LXV, 405

s caprices..... LXIX, 628

JULES ROMAINS

agations..... LXVIII, 251

WANDA DE SACHER-MASOCH

ession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch : LXV, 5, 231, 5, 641 ; LXVI, 71, 244, 441, 677.

JULES SAGERET

dis laïques..... LXVII, 453

dis laïques : Le Paradis d'Emile Zola (Travail)..... LXIX, 218

MICHEL SALOMON

correspondance d'Ulric Guttinguer..... LXX, 193

CÉCILE SAUVAGE

ies..... LXIX, 39

ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT

Aventurière des Lettres au XVIIe siècle : Mme de Villedieu.. LXV, 615

nger anecdotique..... LXVIII, 254

ardin de Saint-Pierre et la Révolution, d'après des documents inédits, , 66.

LÉON SÉCHÉ

es inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve... LXX, 577

E. SÉMÉNOFF

). Lettres russes : LXV, 366 ; LXVI, 361 ; LXVII, 369 ; LXVIII, 361 ; LXIX, 9, 563.

CARL SIGER

. Questions coloniales : LXV, 137 ; LXVI, 139 ; LXVII, 134 ; LXVIII, 143, ; LXIX, 717 ; LXX, 314.

PAUL SOUCHON

). Chronique du Midi : LXVI, 352 ; LXVII, 743 ; LXVIII, 539 ; LXIX, 361 ; , 731.

ANDRÉ SPIRE

ies..... LXVIII, 622

K. STANISLAWSKY

. Variétés : « L'Oiseau bleu » de Maurice Maeterlinck au Théâtre istique de Moscou..... LXVII, 756

STENDHAL

u Tour d'Italie en 1811 (Cahier complémentaire et inédit du « Journal », blié par Adolphe Paupe)..... LXIX, 577

SYBIL

Afrique..... LXX,

LAURENT TAILHADE

La Noire Idole. Essai sur la Morphinomanie..... LXV,
Toros de Muerte..... LXVII,

THÉOPHILE

Larisse, conte..... LXVI,

JOSÉ THÉRY

R. Q. Questions juridiques : LXV, 527 ; LXVI, 330 ; LXVII, 129, 719 ; LXV 332, 697 ; LXX, 138, 518.

JULES TROUBAT

Un coin de littérature sous le Second Empire : Sainte-Beuve et Cha fleury, lettres inédites..... LXIX, 5

UN BIBLIOMANE

R. Q. Variétés : Les Papiers d'Auguste de Châtillon..... LXVIII,

OCTAVE UZANNE

Edgar Poe et son ami F. Holley-Chivers, leurs relations et correspondai d'après des documents nouveaux..... LX

ARNOLD VAN GENNEP

Le Musée ethnographique de Cologne..... LXV
Les nouveaux musées de Berlin et le Trocadéro..... LXVI,
R. Q. Ethnographie, Folklore : LXV, 707 ; LXVI, 517 ; LXVII, 510 ; LXV 688; LXIX, 709 ; LXX, 697.

ALBERT VERWEY

L'Orientation de la littérature hollandaise..... LXV

PIERRE VIERGE

Les Lectures de Bonaparte en Egypte..... LXV,

TANCRÈDE DE VISAN

L'Idéal symboliste. Essai sur la mentalité lyrique contemporaine : LX 193.
Le Pragmatisme..... LXX,

E. VLADIMIROV

Trois évasions..... LXVIII,

GABRIEL VOLLAND

Pastels anciens..... LXV,

JEAN VORU

Monsieur Arisse, nouvelle..... LXVI

XX

Une Amie de Sainte-Beuve. Lettres, Entretiens et Souvenirs, publiés M. J. Troubat (fin)..... LX

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

—

ÉOLOGIE, VOYAGES : LXV, 523; LXVI, 326, 734; LXVII, 320, 714; LXVIII, 2; LXIX, 149, 334, 713; LXX, 309, 703.
ANCIEN : LXV, 157, 729; LXVI, 347; LXVII, 154, 739; LXVIII, 725; LXIX, 8; LXX, 550.
MODERNE : LXV, 153, 354; LXVI, 752; LXVII, 150, 346, 532; LXVIII, 0; LXX, 161, 345, 546, 727.
OTHÈQUES (LES) : LXV, 711; LXVIII, 704.
NIQUE DE BRUXELLES : LXV, 359; LXVI, 165, 757; LXVII, 539; LXVIII, 2; LXIX, 171, 743; LXX, 554.
NIQUE DU MIDI : LXVI, 352; LXVII, 743; LXVIII, 539; LXIX, 361; LXX, .
SITÉ (LA) : LXVI, 372, 565; LXVII, 184, 375, 566, 762; LXVIII, 185; , 752.
: LXI, 188, 380, 571, 764; LXVI, 187, 377, 568, 782; LXVII, 187, 3, 573, 766; LXVIII, 190, 379, 572, 749; LXIV, 187, 382, 573, 762; , 186, 369, 573, 755.
GUES : LXV, 109, 308, 494, 684; LXV, 105, 297, 488, 709; LXVII, 100, , 491, 684; LXVIII, 115, 303, 489, 669; LXIX, 124, 314, 489, 690; , 110, 294, 474, 678.
RISME ET SPIRITISME : LXV, 536; LXVII, 138; LXVIII, 149; LXIX, 154; , 320.
OGRAPHIE, FOLKLORE : LXV, 707; LXVI, 517; LXVII, 510; LXVIII, 688; X, 709; LXX, 699.
CE (LA) A L'ÉTRANGER : LXV, 755.
IRE : LXV, 121, 323, 514, 698; LXVI, 121, 312, 507, 725; LXVII, 117, , 502, 704; LXVIII, 129, 319, 508, 680; LXIX, 134, 328, 504, 704; , 125, 304, 496, 694.
VAUX (LES) : LXV, 147, 343, 546, 719; LXVI, 149, 340, 530, 743; LXVII, , 335, 524, 726; LXVIII, 158, 340, 533, 714; LXIX, 163, 348, 534, ; LXX, 148, 332, 531, 712.
ES ALLEMANDES : LXV, 166, 552, 732; LXVI, 171, 356, 761; LXVII, 159, , 747; LXVIII, 166, 543; LXIX, 175, 541, 747; LXX, 168, 559, 735.
ES ANGLAISES : LXV, 170, 362, 736; LXVI, 176, 356, 766; LXVIII, 163, ; LXIX, 179, 545, 751; LXX, 172, 354, 740.
ES ESPAGNOLES : LXVI, 180; LXVII, 167.
ES HONGROISES : LXV, 566; LXVII, 176; LXVIII, 368; LXX, 182.
ES ITALIENNES : LXVI, 540; LXVII, 547; LXVIII, 554; LXIX, 549; LXX, .
ES NÉERLANDAISES : LXV, 749; LXVI, 550; LXVII, 557; LXVIII, 564; , 375; LXX, 362.
ES NÉO-GRECQUES : LXV, 745; LXVII, 364; LXVIII, 738; LXX, 358.
ES POLONAISES : LXV, 561; LXVI, 364; LXVII, 553; LXVIII, 559; LXIX, .
ES PORTUGAISES : LXV, 740; LXVII, 172, 751; LXVIII, 734; LXX, 177.
ES ROUMAINES : LXV, 174; LXVI, 546; LXVIII, 175; LXIX, 365.
ES RUSSES : LXV, 366; LXVI, 361; LXVII, 369; LXVIII, 361; LXIX, 369; , 563.
ES SCANDINAVES : LXV, 178; LXVI, 555; LXVIII, 364; LXIX, 559.

LETTRES TCHÈQUES : LXV, 370 ; LXVI, 773 ; LXVIII, 372 ; LXIX, 563.
LITTÉRATURE : LXV, 120, 319, 507, 694 ; LXVI, 117, 308, 500, 721 ; LXV
113, 297, 498, 696 ; LXVIII, 124, 314, 501, 676 ; LXIX, 131, 325, 497, 70
LXX, 121, 300, 487, 690.
LITTÉRATURE DRAMATIQUE : LXV, 511 ; LXVI, 504 ; LXVII, 700 ; LXVIII, 50
LXIX, 500 ; LXX, 491.
MOUVEMENT (LE) SCIENTIFIQUE : LXV, 519 ; LXVI, 126, 512 ; LXVII, 121, 50
LXVIII, 139, 513 ; LXIX, 140, 513 ; LXX, 130, 505.
MUSÉES ET COLLECTIONS : LXV, 161 ; LXVI, 159 ; LXVII, 352 ; LXVIII, 34
LXIX, 355 ; LXX, 348.
MUSIQUE : LXV, 349, 725 ; LXVI, 156, 748 ; LXVII, 343, 528, 734 ; LXVI
162, 716 ; LXX, 156, 341, 541, 722.
PHILOSOPHIE : LXV, 331 ; LXVI, 315 ; LXVII, 307 ; LXVIII, 135, 683 ; LX
509 ; LXX, 500.
POÈMES (LES) : LXV, 112, 310, 498, 687 ; LXVI, 108, 300, 491, 713 ; LXV
105, 687 ; LXVIII, 306, 492 ; LXIX, 316, 693 ; LXX, 113, 477, 681.
PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES : LXVI, 130 ; LXVII, 125 ; LXVIII, 32
LXX, 509.
PSYCHOLOGIE : LXV, 335 ; LXVI, 319 ; LXVII, 312 ; LXVIII, 323.
PUBLICATIONS RÉCENTES : LXV, 186, 380, 569, 762 ; LXVI, 185, 376, 56
781 ; LXVII, 185, 377, 572 ; LXVIII, 187, 377, 570, 748 ; LXIX, 186, 38
573, 761 ; LXX, 185, 368, 571, 754.
QUESTIONS COLONIALES : LXV, 137 ; LXVI, 139 ; LXVII, 134 ; LXVIII, 143, 70
LXIX, 717 ; LXX, 314.
QUESTIONS JURIDIQUES : LXV, 527 ; LXVI, 330 ; LXVII, 129, 719 ; LXVIII, 33
697 ; LXX, 138, 518.
QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES : LXV, 133 ; LXVI, 134 ; LXVII, 32
LXVIII, 517 ; LXIX, 522.
QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES : LXV, 532 ; LXVI, 520 ; LXVII, 51
LXVIII, 523 ; LXIX, 337 ; LXX, 521.
REVUES (LES) : LXV, 143, 339, 542, 714 ; LXVI, 145, 335, 524, 738 ; LXV
141, 330, 520, 722 ; LXVIII, 152, 336, 528, 708 ; LXIX, 158, 342, 52
723 ; LXX, 144, 324, 526, 707.
LES ROMANS : LXV, 116, 315, 502, 691 ; LXVI,,112, 304, 496, 717 ; LXV
109, 292, 494, 692 ; LXVIII, 119, 310, 496 672 ; LXIX, 127, 321, 49
697 ; LXX, 117, 296, 481, 685.
SCIENCE SOCIALE : LXV, 327, 702 ; LXVI, 323, 730 ; LXVII, 315, 709 ; LX
144, 517 ; LXX, 134, 513.
SCIENCES : LXV, 129.
THÉATRES (LES) : LXV, 151, 347, 550, 723 ; LXVI, 152, 344, 534, 747 ; LXV
148, 339, 730 ; LXVIII, 343 ; LXIX, 167, 351, 537, 734 ; LXX, 152, 33
536, 717.
VARIÉTÉS : LXV, 183, 375, 759 ; LXVI, 184, 368, 560, 777 ; LXVII, 180, 3
571, 756 ; LXVIII, 179, 568, 742 ; LXIX, 379, 567, 758 ; LXX, 568, 749.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-H

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 076 247

BOUND BY